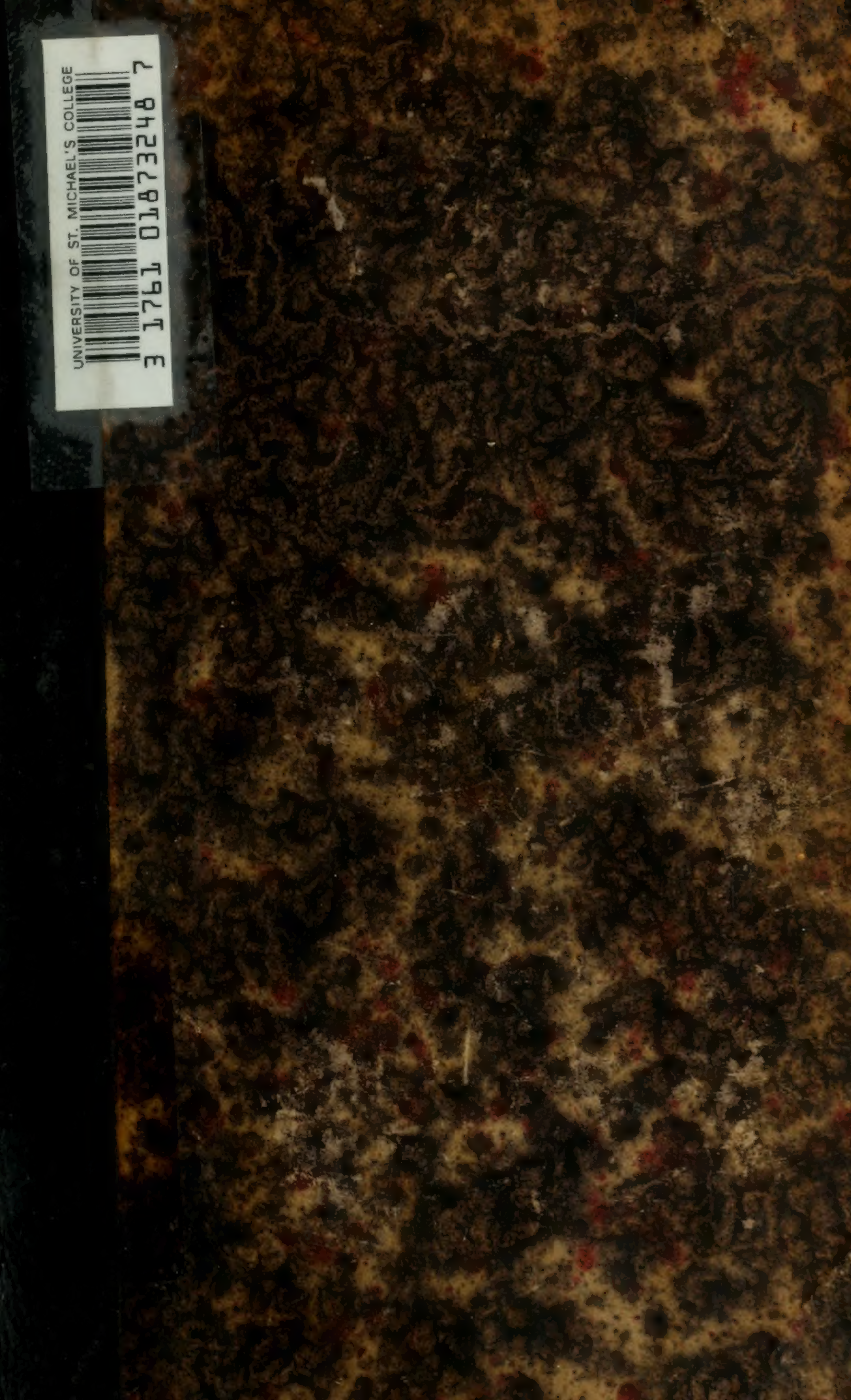
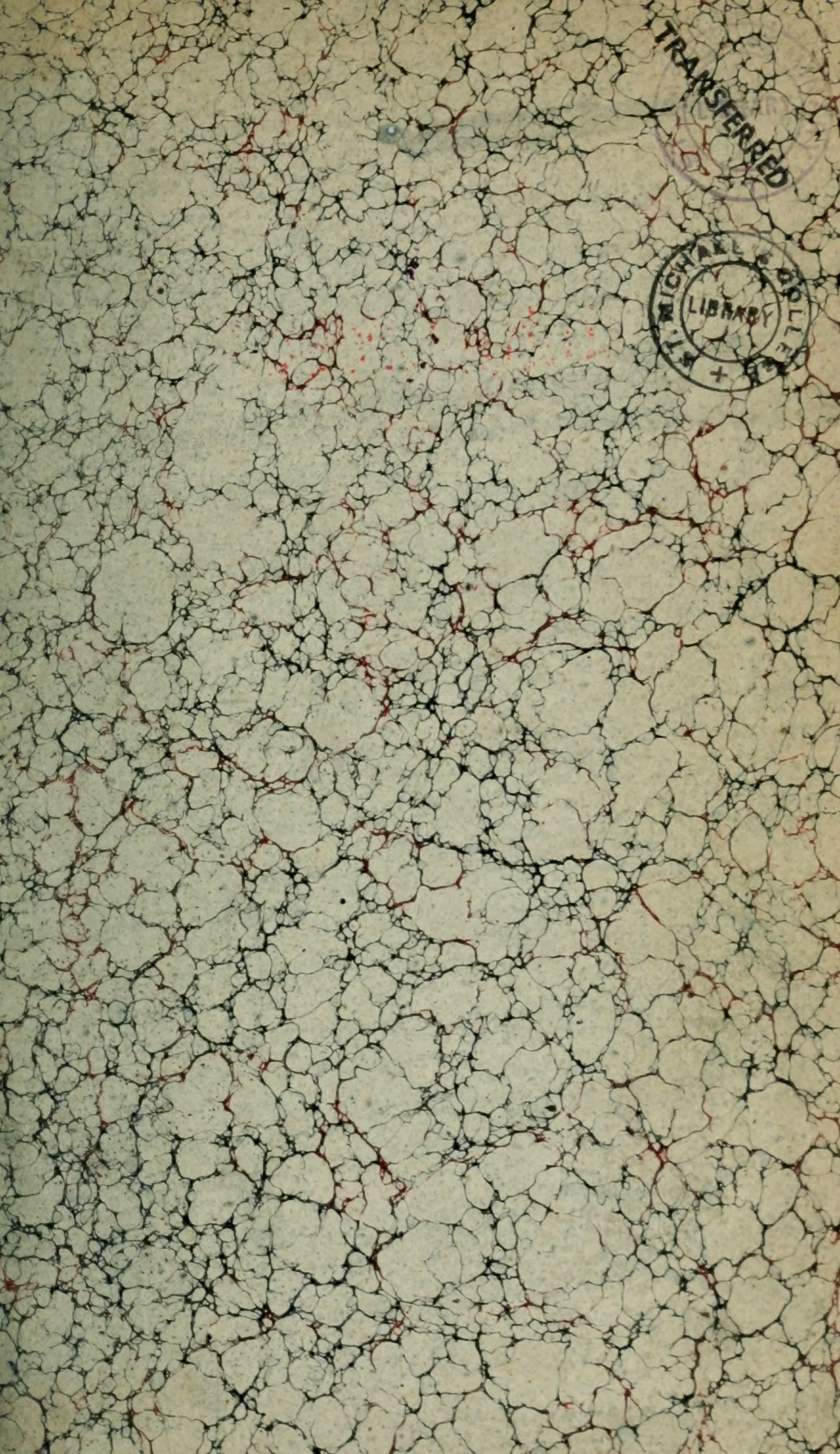
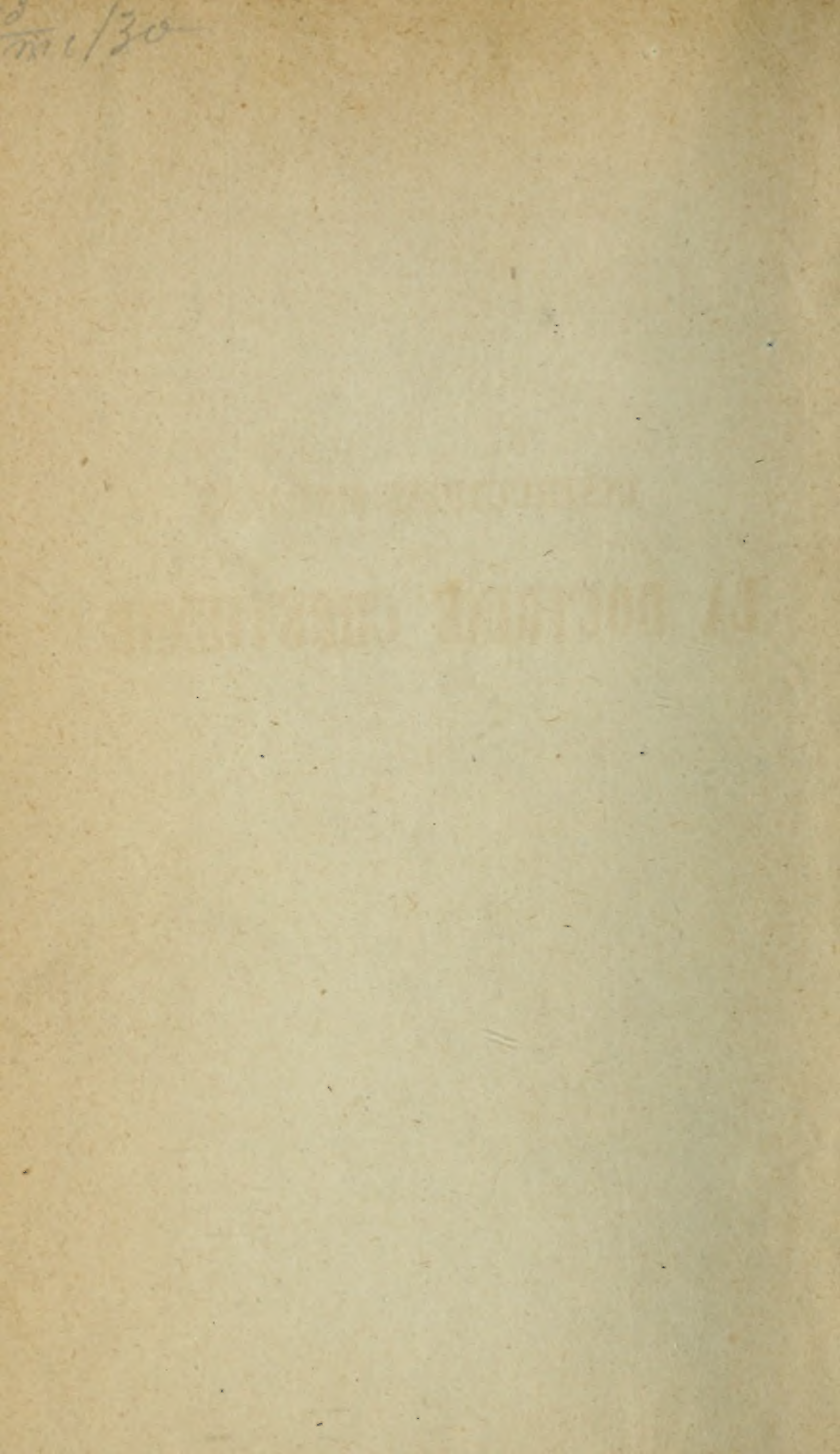
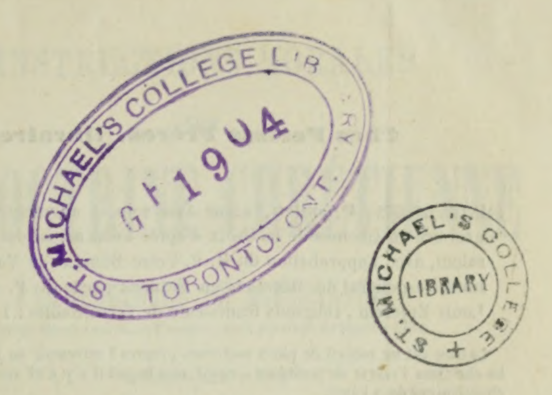

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01873248 7


John Crespin







INSTRUCTIONS MORALES

SUR

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

I.

Chez Perisse Frères, libraires.

SAINTES LARMES, 4e édition, revue avec soin et augmentée d'un nouvel exercice du Chemin de la Croix d'après l'état actuel des lieux à Jérusalem, avec l'approbation du R. P. Frère Bénigne de Valbonne, commissaire-général des Récollets en France : par le R. P. Joseph-Marie-Louis Enjelvin, religieux franciscain de Terre-Sainte : 1 v. in-18, 2 fr.

Ce livre est un recueil de pieux exercices, propres à entretenir ou à faire naître chez les chrétiens l'*esprit* de pénitence, esprit sans lequel il n'y a ni vraie piété ni vraie christianisme dans l'âme.

Le pieux et savant Auteur a réuni, dans ce petit ouvrage, comme dans une sorte de jardin mystique, *fermé* aux joies profanes du monde, deux sources où l'âme pourra puiser ces deux sentiments : *amour* et *douleur*.

La première est un *recueil d'exercices variés du* Chemin de la Croix, précédés d'instructions *sur les avantages de cette pratique et sur la manière d'y procéder.*

La seconde est un commentaire ascétique des *sept psaumes de la pénitence.*

Grâce au pèlerinage de Terre-Sainte, et aux fonctions de chapelain de la *Grotte de Agonie*, au jardin des Olives, que l'Auteur a remplies pendant les quatre derniers mois de son séjour dans la Ville-Sainte, emploi qui l'obligeait à descendre et à monter chaque jour la *voie douloureuse*, il a pu parcourir, étudier, méditer tout à loisir *le Chemin de la Croix*, non plus devant les tableaux, mais sur les lieux mêmes, théâtre de toutes les scènes de la Passion. Cette connaissance intime, faite avec la route du Calvaire, lui a naturellement inspiré la pensée d'offrir à ses lecteurs un tableau des quatorze stations dans l'état actuel des lieux. Ces pages, ajoutées à la première édition, forment dans celle-ci un exercice spécial du *Chemin de la Croix*, ce qui porte à quinze la totalité de ces exercices.

FLEURS A MARIE; par le R. P. Joseph-Marie-Louis Enjelvin, religieux franciscain de Terre-Sainte, 4e édition : 1 beau vol. in-18, 2 fr.

Cet ouvrage est un *Mois de Marie.* — A chaque méditation correspond une lecture pour la soirée. — L'Auteur remonte dans ses *Entretiens* aux grands principes de la vie spirituelle.—Ceci a paru plus utile et plus important qu'un simple trait historique.—Les *Fleurs* qui se trouvent à la suite de l'*entretien*, sont une offrande à la sainte Vierge de quelque bonne pensée ou bonne œuvre de la journée.

TRIOMPHE DE LA PURETÉ sous les auspices de Jésus et de Marie; par M. l'Abbé V*** : 1 vol. grand in-18 de 400 pages, 1 fr. 50 c.

Cet Ouvrage est d'un grand intérêt au point de vue de la morale et de la Religion.

L'Auteur qui a puisé ses documents dans les meilleurs livres ascétiques, y traite spécialement des plaisirs relatifs aux cinq sens de l'homme (*la vue*, *l'ouïe*, *l'odorat*, *le goût et le toucher*). Et comme suite naturelle, il parle des plaisirs de la *conversation*, de la *danse*, des *spectacles*, de la *lecture*, de l'*amitié*, etc. Toutes choses qui font pressentir l'importance de ce livre.

L'Auteur y a ajouté, comme chose très-utile et très-agréable à la piété, la parabole de l'enfant prodigue, qu'il a développée d'une manière très-sentimentale.

Lyon.—Impr. d'Ant. Perisse.

INSTRUCTIONS MORALES

SUR

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

PAR ILDEFONSE DE BRESSANVIDO

Mineur réformé de Saint-François, de la province de Saint-Antoine

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR L'ABBÉ PÉTIGNY.

APPROUVÉES PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY

NOUVELLE ÉDITION

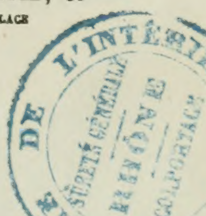
INSTRUCTIONS
SUR LES VERTUS THÉOLOGALES
ET LE SYMBOLE DES APOTRES

PERISSE FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

de N. S. P. le Pape et de Mgr le Cardinal Archevêque de Lyon

LYON	PARIS
ancienne maison	nouvelle maison
RUE MERCIÈRE, 49	RUE SAINT-SULPICE, 38
ET RUE CENTRALE, 60	ANGLE DE LA PLACE

1858



NOTICE

SUR

F. ILDEFONSE DE BRESSANVIDE,

MINEUR RÉFORMÉ DE SAINT-FRANÇOIS

De la Province de Saint-Antoine.

F. Ildefonse de Bressanvide naquit à Vicence. Jeune encore et déjà dégoûté des vains plaisirs du monde, il entra (1), âgé d'environ dix-huit ans, dans l'ordre des Mineurs réformés de Saint-François, dont il fut le plus digne disciple. Après avoir terminé avec une grande réputation de talent la carrière des études, il fut appelé à occuper une chaire de philosophie, puis de théologie. Pénétré de l'importance de ces différentes charges, il s'en acquitta avec beaucoup de fidélité et de zèle, n'omettant rien de tout ce qui pouvait former aux sciences les élèves à l'instruction desquels on l'avait préposé. Ses travaux ne furent pas stériles. La gloire que s'acquirent dans la suite quelques-uns d'entre eux qui lui succédèrent dans les chaires mêmes où il avait brillé autrefois, et qui portèrent au loin sa réputation, le dédommagea amplement de ses sollicitudes et de ses peines. Mais le ministère pour lequel il avait reçu de la nature un talent particulier, accompagné des dons encore plus rares et plus merveilleux de la grâce, fut celui de la prédication. Pour s'en acquitter parfaitement, il s'adonna

(1) En 1714.

sans relâche à l'oraison, à l'étude des divines Ecritures et des ouvrages des saints Pères. C'est par cette parole de Dieu, objet continuel de ses méditations et qu'il ne cessait d'annoncer aux autres, qu'il produisit des fruits immenses de salut dans les villes les plus célèbres et les plus populeuses de l'Italie, entre autres Naples, Milan, Turin, Pavie, Côme, Venise, Goritz, et dont les habitants accouraient et se pressaient dans les temples pour venir l'entendre. Partout il obtint des succès étonnants.

Cependant parmi les cités qui l'appelèrent dans leurs murs, Padoue fut celle qui fut la plus privilégiée, à raison du long séjour qu'il y fit, et du bien qu'il y opéra. Ce fut là qu'il composa ses catéchismes; ce fut là qu'il les prêcha en présence du cardinal Rezzonico, qui en était alors évêque, et qui, dans la suite, fut élevé au pontificat sous le nom de Clément XIII. Cette dignité sublime ne lui fit point oublier le père Bressanvide, à qui il avait donné tant de marques d'affection particulière dans le temps qu'il vivait avec lui dans cette ville. Il ne cessa de l'assurer, dans les lettres qu'il lui adressait, de la continuation de ses sentiments d'estime et d'amitié pour lui, et qui n'auraient pour terme que sa vie. Il y protestait de plus que le souvenir de ses vertus, dont il avait été le témoin à l'époque où il gouvernait l'Eglise de Padoue, ne s'effacerait jamais de son esprit.

Tel fut le mérite d'Ildefonse de Bressanvide, qu'il s'attira, sans les ambitionner, les éloges des personnages les plus célèbres et les plus éminents, et qu'il mérita, grâce à la haute opinion que ses confrères avaient conçue de lui, l'honneur d'être élu Provincial de son ordre. Dans cette charge, d'un côté très-honorable, mais de l'autre bien assujétissante et pénible, qui mit dans un plus grand jour ses lumières, sa prudence et sa fermeté, il laissa de lui un souvenir si cher et si glorieux, que, l'époque fixée pour s'en démettre étant arrivée, on l'en investit de nouveau, malgré ses refus accompagnés d'une grande abondance de larmes. Craignant de résis-

ter à la voix de Dieu, il l'accepta. Après s'être acquitté pendant quelques années encore, avec un dévouement sans bornes, des fonctions que cette charge lui imposait, il obtint l'autorisation de revenir à Padoue, où, comme il le disait lui-même, il voulait se préparer à la mort. Ce fut alors que, n'ayant à s'occuper que de lui-même et de Dieu seul, il s'appliquait à purifier son âme des moindres souillures, et à se mériter les grâces dont il avait besoin. Pour avancer de plus en plus dans les voies de la perfection, il vivait ordinairement retiré, s'adonnait constamment à l'oraison et à de saintes lectures. Tant d'efforts ne devaient pas rester infructueux pour lui. Il arriva à un tel degré de sainteté, qu'il fut cité comme étant un modèle admirable de toutes les vertus. Dieu se plut à l'en récompenser, en l'enlevant de ce monde après une courte maladie. Il mourut le 25 octobre de l'an 1777, à l'âge de 81 ans, après en avoir passé 63 dans l'état religieux. Il consacra sa vie entière à Dieu et au salut des âmes. Si ses exemples et ses prédications arrachèrent au démon tant de victimes pendant sa vie, espérons que ses ouvrages, mis à la portée du public, produiront encore après sa mort les mêmes heureux résultats.

PRÉFACE.

J'offre au public la traduction des OEuvres du P. Ildefonse de Bressanvide, mineur réformé de l'ordre de Saint-François, qui, sous le double titre de prédicateur et de catéchiste, s'acquit une réputation immense dans l'Italie. Les éditions de ses OEuvres faites à plusieurs milliers d'exemplaires furent épuisées en peu de temps, au grand regret d'un nombre prodigieux de fidèles dont les demandes multipliées ne purent être satisfaites. Il fallait répondre par une nouvelle édition à cet empressement pour ainsi dire universel. Elle ne tarda pas d'avoir lieu, c'était la quatrième ; mais, écrit dans une langue étrangère, cet ouvrage est resté jusqu'aujourd'hui inconnu aux chrétiens de nos contrées. Désirant le leur faire connaître, et les mettre en état de profiter des leçons qui y sont données, d'y puiser les lumières dont ils ont besoin, de s'y pénétrer des vérités qui y sont traitées avec tant de clarté et de méthode, j'ai osé me charger de la tâche pénible de sa traduction. Peut-être m'accusera-t-on d'avoir entrepris un travail au-dessus de mes forces. Quoi qu'il en soit, j'ai fait le mieux que j'ai pu, et je déclare que

j'ai traduit consciencieusement l'Auteur, que je me suis moulé sur lui, que j'ai conformé mes tournures de phrases aux siennes, que je ne me suis pas écarté de sa simplicité, et que j'ai employé ses comparaisons, de quelque nature qu'elles fussent.

Si, dans quelques endroits, j'ai exprimé par des périphrases certains termes étranges devenus inusités dans notre langue, et offrant un sens qui révolterait la délicatesse dont notre siècle se fait gloire, j'avoue que cela n'est arrivé que rarement. La nécessité, d'ailleurs, ne reconnaît point de loi.

De plus, pour rassurer le lecteur, quel qu'il soit, sur le fond des vérités, soit dogmatiques, soit morales, que l'Auteur traite, et m'étant fait d'ailleurs un devoir de me défier de mes faibles lumières, j'ai prié un excellent théologien de lire attentivement mes manuscrits, de noter et de m'indiquer tout ce qu'il pourrait y avoir d'inexact et d'obscur dans ma traduction. Les précautions ne sont jamais surabondantes dès qu'il s'agit d'enseigner la vérité; les suites funestes d'une erreur, même involontaire, se propageant à de grandes distances.

On exige quelquefois des traducteurs plus qu'ils ne doivent. Pour prévenir donc tout reproche qu'on pourrait m'adresser en cette qualité, j'exposerai ic

quel est le genre d'écrire de Bressanvide. Il s'est fait un devoir de marcher sur les traces de saint Bonaventure, qui déclarait n'avoir point voulu, dans la composition de ses sermons, affecter de parler avec élégance, d'employer des tournures recherchées, de choisir un ordre d'idées élevées, pour deux raisons : premièrement, afin que ses auditeurs pussent mieux comprendre ce qu'il leur disait ; secondement, afin que, satisfaisant moins les oreilles, il ébranlât et touchât mieux leur cœur.

Bressanvide ayant donc pris pour modèle ce grand docteur, ne s'est aussi proposé que le même but, celui d'être bien compris de ses lecteurs, d'éclairer leur esprit et émouvoir leur cœur. Son style, conséquemment, est simple, sans élégance, sans prétention, sans termes pompeux ; mais combien il rachète ces prétendus défauts qui ne le sont qu'aux yeux d'un siècle qui se laisse plutôt émerveiller par les mots, qu'impressionner par les vérités, lorsqu'on porte son attention sur l'esprit, la facilité, l'éloquence, et plus encore sur la dignité et la gravité avec laquelle il développe ses preuves, et la clarté avec laquelle il présente ses démonstrations. Ce sont ces qualités réunies qui ont jeté un si grand éclat dans toutes les contrées de l'Italie sur Bressanvide et sur ses OEuvres.

J'ajouterai enfin, que c'est dans les écrits de cet illustre prédicateur et catéchiste que feu M. Guillet, premier supérieur du grand-séminaire de Chambéry, a puisé en grande partie les matériaux qui ont servi à la composition de son ouvrage ayant pour titre : *Projets pour un Cours complet d'Instructions familières à l'usage des Ecclésiastiques*, ouvrage qui a joui jusqu'à présent d'une réputation bien méritée dans le royaume de France et dans tous les états environnants.

J'ose espérer que le public accueillera avec indulgence cette traduction, à laquelle j'ai travaillé avec le désir d'être utile. Si j'ai atteint ce but, je serai amplement dédommagé des peines qu'elle m'a coûtées.

INSTRUCTIONS

SUR

LES VERTUS THÉOLOGALES.

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE,

Sur l'obligation où se trouve tout chrétien de savoir ce qu'il doit croire, espérer et faire pour être sauvé.

Dieu, dans son infinie miséricorde, nous ayant fait entrer dans le sein de son Eglise par le moyen du baptême, grâce qu'il a refusée à tant d'autres, nous devons être persuadés qu'il n'est rien pour nous de plus nécessaire que de sauver notre âme, et que c'est vers ce but, par conséquent, que nous devons diriger sans cesse toutes nos pensées et toutes nos actions. Que sert à l'homme, dit Jésus-Christ (Matth. 16. 26), de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? Il est donc indispensablement nécessaire de mettre en œuvre les moyens qui sont propres à nous faire parvenir à cette fin. Mais que sont-ils ces moyens? La connaissance de Dieu, de ses divins mystères, de sa loi sainte et des sacrements. La connaissance des divins mystères, pour les croire; de la loi de Dieu, pour l'observer, et des sacrements, pour les recevoir avec les dispositions requises. Mais il n'est que trop vrai que l'on peut avec raison faire à une infinité de chrétiens le même reproche que saint Paul faisait aux Athéniens, lesquels adoraient un Dieu qu'ils ne connaissaient pas (Act. 17. 23). Ils se vantent d'être chrétiens, ils font profession de croire en Jésus-Christ et à son saint Evangile, ils mettent extérieurement en pratique les actes de la religion chrétienne, ils se confessent, ils communient au moins une fois chaque année, ils vont à l'église, ils entendent la sainte messe; mais, hélas! Jésus-Christ est pour eux un Dieu inconnu. Ils ignorent ce qu'ils doivent croire relativement à sa personne adorable, ce qu'ils doivent espérer de lui, ce qu'ils doivent faire pour l'honorer, et pour obtenir cette gloire qu'il leur a acquise: et tandis qu'ils savent parfaite-

ment ce qui fait l'homme du monde, ils n'ont aucune connaissance de ce qui fait le vrai chrétien. Qui ne voit pas combien est coupable une telle ignorance dans celui qui porte le nom glorieux de chrétien, et dont toute la science, comme dit l'Apôtre (1. Cor. 2. 2), doit être Jésus-Christ crucifié, ses divins mystères, la religion, le saint Evangile et la loi de Dieu ? Ah ! cette ignorance est la source d'une infinité de maux, la cause de la perte de la plupart des chrétiens, qui vivent dans les ténèbres au sein de la lumière, et qui de ces ténèbres de l'ignorance passent et tombent dans celles du péché et de l'enfer. Pour remédier à ce mal, la sainte Eglise, cette mère pleine de tendresse, qui désire le salut et la vie de tous ses enfants, a soin d'envoyer des prédicateurs dans le temps du carême et de l'avent, afin qu'ils dissipent ces ténèbres en répandant la lumière éclatante de l'Evangile. Mais comme il en est un grand nombre qui ne vont point entendre les instructions qui se font alors, apportant pour prétexte qu'elles sont trop étudiées et trop relevées, elle a voulu que ses ministres fissent des catéchismes, c'est-à-dire des instructions familières, adaptées à la capacité même des plus ignorants. C'est donc pour obéir à ses ordres, que je vais m'acquitter de cette fonction de mon ministère apostolique, en vous instruisant dans la science de la religion, c'est-à-dire en vous apprenant ce que vous devez croire, espérer et faire pour assurer votre salut éternel. J'établirai donc dans cette première instruction, qui sera comme la base de toutes les autres, que chacun est rigoureusement obligé de s'instruire des vérités de la religion, et que c'est là le devoir le plus essentiel et le plus important qu'un chrétien puisse avoir à remplir.

1. Pour être persuadé que tout chrétien est obligé de s'instruire des vérités de la religion, et que c'est là pour lui un des devoirs les plus essentiels, il suffit de réfléchir à ce que veulent dire ces paroles : science de la religion. Cette science n'est autre chose que la connaissance de Dieu et de ses perfections adorables, de ce qu'il a fait pour nous et de ce que nous devons faire pour lui, de ses divins mystères, de sa volonté, de sa loi sainte, de la fin pour laquelle nous sommes créés, de la récompense infinie qu'il nous destine, des moyens de l'acquérir, de ce que nous devons faire pour bien prier et pour bien recevoir les sacrements.

2. La science de la religion nous donne la connaissance de Dieu, de ses perfections, des divins mystères, et, en un mot, de tout ce que la foi nous enseigne par rapport à Dieu. Vous

devez savoir que la foi est tellement nécessaire, que sans elle, comme dit saint Paul (Heb. 11. 6), il est impossible de plaire à Dieu. Or on ne peut avoir cette foi qu'autant que l'on entend annoncer les vérités du salut. Car, ajoute l'Apôtre (Rom. 10. 13), comment peut-on croire en celui dont on n'a jamais entendu parler? Et comment peut-on en entendre parler, si personne n'en parle? Il s'ensuit donc qu'on ne peut avoir la foi, si l'on ne travaille à s'instruire des vérités de la religion. Vous direz peut-être que la foi est un don de Dieu, et qu'elle nous est accordée dans le baptême. Cela est vrai, répond saint Thomas en commentant ce passage de la sainte Ecriture, elle est un don de Dieu, et saint Paul le dit lui-même en écrivant aux Ephésiens (2. 8) et aux Philippiens (1. 29): *Il vous a été donné par les mérites de Jésus-Christ de pouvoir croire en lui* Mais il faut que vous sachiez que, pour avoir la foi, deux choses sont nécessaires: l'inclination du cœur, par laquelle l'homme se sent porté à croire, et cette disposition ne peut être qu'un effet de la grâce: et l'explication des vérités qu'il faut croire, et que nous ne pouvons connaître qu'autant qu'on nous les annonce et qu'on nous les développe. Le centurion Corneille, homme d'une grande piété, et craignant Dieu, sentait en lui-même, dit le saint Docteur, une vive inclination à embrasser la foi chrétienne, et néanmoins il fallut nécessairement qu'il eût recours à saint Pierre, pour être instruit des dogmes de la foi de Jésus-Christ (D. Thom. in Epist. ad Rom.).

La science de la religion nous fait connaître la volonté de Dieu manifestée dans les préceptes du Décalogue. Et combien cette connaissance n'est-elle pas nécessaire? Il est dit, dans le saint Evangile, qu'un jeune homme se présentant devant Jésus-Christ, lui demanda ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle. Et voici qu'elle fut la réponse du divin Sauveur: « Si » vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les comman» dements (Math. 19.17).» Il n'y a donc pas d'autre moyen pour être sauvé, que l'observance des commandements de Dieu. Comme donc il est impossible qu'un serviteur serve bien son maître, s'il ne connaît pas qu'elle est sa volonté et ce qu'il exige de lui, ainsi un chrétien ne pourra pas, sans les connaître, observer exactement les préceptes du Décalogue, qui sont l'expression de la volonté de Dieu. De là la nécessité indispensable, pour quiconque veut se sauver, d'apprendre la loi de Dieu, et de savoir ce qu'il lui commande et ce qu'il lui défend.

4. Nous avons dit, en troisième lieu, que la science de la re-

ligion nous enseigne la manière de prier. La prière est aussi nécessaire au chrétien que la grâce. Sans la grâce, nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée, comme nous l'apprend l'apôtre saint Paul (2. Cor. 3. 5), tandis qu'avec son secours, nous pouvons faire toutes choses. Or, selon la doctrine des saints Pères, pour avoir cette grâce, il faut la demander à Dieu par la prière. « Demandez, dit Jésus-Christ, et vous re- » cevrez (Joan. 16. 24). » Il faut nécessairement prier, et savoir ce que nous devons demander à Dieu par la prière. J'ai dit enfin que la religion nous apprend ce que nous sommes obligés de savoir sur les sacrements et sur le saint usage que nous en devons faire. Les sacrements sont le trésor des grâces divines, la source d'où elles dérivent, et les canaux par lesquels elles nous sont transmises; ou pour parler avec le saint concile de Trente (Sess. 7. in decret. de Sacr), c'est par eux que toute justice nous est communiquée, ou qu'elle est augmentée en nous, si déjà nous la possédons, ou qu'elle nous est rendue, si nous avons eu le malheur de la perdre. Quel est donc celui qui ne voit pas la nécessité où se trouve tout chrétien de savoir non-seulement le nombre des sacrements, mais encore leur nature, leurs effets, et les dispositions requises pour les recevoir dignement?

5. Il suit de tout ce que je viens de dire que cette science de la religion, ou, pour me servir de termes plus clairs et plus usités, la doctrine chrétienne se divise en quatre parties. La première renferme les articles du Symbole des Apôtres; la seconde les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise; la troisième l'Oraison dominicale, et la quatrième les sept sacrements. J'y joindrai les instructions sur le péché en général et en particulier, et sur la pénitence. Nous trouvons une figure de cette science, ou de cette doctrine dans le paradis terrestre où se trouvait une source qui arrosait la surface de cette terre fortunée, et qui de là se divisait en quatre branches. pour aller arroser les diverses parties du monde (Gen. 2. 6). Ce paradis était le Symbole de l'Eglise catholique. La source qui s'y trouvait était la figure de la doctrine chrétienne, laquelle sert à arroser les âmes, qui sont comme autant d'arbrisseaux plantés dans le paradis de cette Eglise. Cette source se divise en quatre fleuves féconds et agréables, qui sont les quatre parties de cette sainte doctrine.

6. Or, peut-il y avoir une obligation plus étroite, pour un chrétien, que celle de s'appliquer à acquérir cette science si utile, si nécessaire et si sublime? C'est un devoir que la na-

ture même nous enseigne, que la religion nous suggère de remplir, et que Dieu nous impose. Et d'abord la nature elle-même nous enseigne que nous sommes obligés de nous livrer à cette étude. Quelle est notre fin, et pourquoi sommes-nous créés? C'est ce que tout homme, et l'enfant même doit savoir. Nous avons été créés et placés sur la terre pour honorer Dieu, pour le servir et pour l'aimer ; afin qu'en l'honorant, en le servant et en l'aimant, nous puissions obtenir le bonheur éternel. Il faut donc graver dans notre esprit cette maxime : Nous sommes au monde pour servir Dieu et pour sauver notre âme. Nous n'y sommes point pour acquérir des richesses, des honneurs, pour nous y procurer des plaisirs ; mais nous y sommes pour Dieu. Il faut donc que nous nous appliquions à le connaître, afin que cette connaissance excite en nous son amour, et qu'elle nous découvre les moyens que nous devons employer pour parvenir à cet amour parfait. Pourquoi Dieu nous a-t-il distingués des animaux et des autres créatures, en nous donnant la belle lumière de la raison ; pourquoi nous a-t-il doués d'intelligence et de volonté ; pourquoi a-t-il imprimé en nous l'image de sa face divine, comme dit le Roi-Prophète (Ps. 4. 7.) ? C'est afin que nous nous appliquions à le connaître, et que, nous unissant étroitement à lui par l'amour, nous lui rendions les hommages que ne peuvent pas lui rendre les créatures privées de raison. Contemplez les ouvrages de Dieu. Ils sont comme autant de miroirs dans lesquels il se manifeste lui-même, en nous faisant connaître ses adorables perfections. Les cieux, dit le Psalmiste (Ps. 18. 1), publient la gloire de Dieu, et le firmament nous montre les ouvrages de ses mains. Ce sont là tout autant de voix par lesquelles Dieu se fait entendre à tous les hommes, et il n'y a pas de nation si barbare et si stupide, qui n'entende ce divin langage. Et nous, plus stupides que les infidèles et les sauvages, nous ne profiterions pas de ces leçons ; et quoique environnés de toute part des ouvrages admirables de Dieu, nous ne tendrions pas à parvenir à la connaissance de notre divin Bienfaiteur?

7. « O Cieux, écoutez, et vous, Terre, prêtez l'oreille, » car le Seigneur a parlé. » Mais pourquoi inviter ainsi la terre et les cieux à être attentifs, et quelle est cette parole que le Seigneur a fait entendre ? « J'ai nourri des enfants, je les » ai élevés, et, au lieu de correspondre à mon amour, ils n'ont » eu pour moi que du mépris. L'animal connait son maître, » et mon peuple ne m'a pas connu, il n'a pas daigné enten-

» dre ma voix (Is. 1. 3). » A combien de chrétiens ne pourrait-on pas adresser ces reproches amers, mais bien justes que Dieu fait ici au peuple d'Israël? Combien, parmi eux, qui, après avoir reçu de lui les faveurs les plus signalées, vont néanmoins jusqu'à le mépriser, ne se mettant nullement en peine de chercher à le connaître, de s'instruire de sa loi sainte et de ses divins mystères? Combien qui, plus stupides que les animaux, qui reconnaissent leurs maîtres et ceux dont ils reçoivent la nourriture, ne s'élèvent jamais par la pensée jusqu'à leur maître suprême et à leur divin bienfaiteur, comme s'ils n'avaient une intelligence et une volonté que pour s'appliquer aux choses terrestres, et comme s'ils étaient faits pour chercher leur bien-être et leurs plaisirs dans les créatures?

8. Ah! qu'il n'en soit pas ainsi de nous, mes Frères. Appliquons-nous à parvenir à la connaissance de notre Dieu et de ses divins mystères; connaissance à laquelle nous invite la nature, comme je viens de vous le démontrer, et dont la religion nous fait un devoir, en même temps qu'elle nous en fournit les motifs, et qu'elle nous en facilite les moyens. Et que nous enseigne-t-elle de notre Dieu, cette religion sainte? Elle nous dit qu'il est notre Créateur, notre Père, notre souverain Maître, notre Salut, notre Vie. Que de titres capables de nous exciter à le connaître, à l'aimer et à le servir! Elle nous apprend que Dieu a parlé aux anciens Patriarches et aux Prophètes pour se manifester au monde; qu'ensuite il a voulu nous parler par le moyen de son Fils unique qu'il a envoyé sur la terre (Ad Heb. 1., 1); que ce divin Fils, pour nous racheter, a répandu tout son sang précieux et sacrifié sa propre vie. Et tant de bonté n'exciterait pas en nous la reconnaissance la plus vive? Et ces monuments religieux que nous rencontrons à chaque instant sur nos pas, que sont-ils autre chose que des voix qui nous invitent à connaître Dieu et les œuvres merveilleuses de sa grâce? Les temples élevés à la gloire du Très-Haut nous enseignent que c'est à lui seul que nous devons rendre notre culte. Les saints autels, sur lesquels Jésus-Christ s'offre à son Père éternel, nous disent que ce divin Fils s'est fait victime d'expiation pour nos péchés. Les croix que nous apercevons sur notre passage sont l'étendard de notre salut. Toutes les solennités usitées dans l'Eglise n'ont pour but que de nous rappeler ce que ce divin Sauveur a fait pour notre amour. La fête de la Nativité nous apprend que, revêtu des dépouilles de notre humanité, il a daigné naître sur la

paille dans une crèche; la Passion, qu'il a souffert pour nous les tourments les plus affreux; la Pâque, qu'il est ressuscité glorieux pour nous donner un gage de notre résurrection future; l'Ascension, qu'il est monté au ciel pour aller nous y préparer une place (Joan. 14. 2). Enfin, les saintes Écritures qu'il nous a laissées sont, dit saint Augustin (Lib. 1. Conf. 1), ce livre céleste et tout divin dans lequel il nous montre le chemin qui doit nous conduire au bonheur éternel.

9. Nous serions donc bien coupables si nous restions sourds à tant de voix qui se font entendre, et aveugles au milieu de tant de lumières divines, et si, avec tant de moyens qui nous rendent si facile l'étude de la religion, nous n'avions aucune connaissance, ou qu'une connaissance très imparfaite et très faible de Dieu et de ses plus augustes mystères. A cette obligation que la religion nous impose d'acquérir ces connaissances si saintes et si nécessaires, ajoutons l'ordre exprès que nous en donne Dieu lui-même. Et en effet, dans l'ancienne loi il avait prescrit aux pères d'enseigner à leurs enfants tout ce qu'il avait fait de prodigieux en faveur des Hébreux; et s'il leur accordait une si longue vie, c'était principalement dans ce but. Lorsqu'il eut commandé à Moïse d'écrire la loi, dans laquelle il était dit qu'ils devaient l'aimer de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces, il ordonna que tous eussent continuellement ce livre entre leurs mains, qu'il fût leur occupation, leurs délices et le sujet de leur méditation le jour et la nuit; qu'ils écrivissent ces paroles sur les portes de leurs maisons, afin que chacun pût les lire; que les pères les expliquassent à leurs enfants, afin que la connaissance de Dieu et de la religion passât ainsi de génération en génération (Deut. 11. 18., 19).

10. O mon Fils, dit l'Esprit-Saint dans les Proverbes (6. 20. 21), observez les préceptes de votre Père. Et ce Père adorable n'est autre que Dieu. Il veut que ces préceptes soient gravés dans notre cœur, attachés à notre cou, et qu'ils nous accompagnent en tout lieu. Les commandements de la loi divine sont une lumière qui nous montre le chemin qui conduit à la vie (Proverb. 6. 23). Qui donc ne restera pas convaincu de l'obligation étroite où se trouve tout chrétien d'acquérir la science de la religion, des divins mystères et de la loi de Dieu? Les Hébreux, quoiqu'ils ne fussent qu'un peuple grossier et charnel, devaient indispensablement en être instruits; et nous qui nous vantons d'être les enfants de la lumière, nous croirions être dispensés de ce devoir? et nous voudrions mar-

cher au milieu des ténèbres de l'ignorance ? Quelle honte, quelle confusion !

11. Si toutes ces raisons sont insuffisantes pour nous convaincre de cette obligation, soyons au moins sensibles à nos propres intérêts. Car la science de la religion, qui est, comme dit la sainte Ecriture, la science de Dieu, est aussi la science de notre salut (Luc. 1. 77) Nous nous devons donc à nous-mêmes d'y mettre toute notre application. Il s'agit ici pour nous d'une affaire de la plus haute importance, puisque l'ignorance des choses divines attire à sa suite la damnation éternelle. Et qui pourrait en douter, après que l'Ecriture nous l'a si clairement enseigné ? « Seigneur, dit à Dieu le Roi-» Prophète, répandez votre colère sur les nations qui ne vous » connaissent pas, et sur les royaumes qui ignorent votre saint » nom (Ps. 78., 6). » Ils sont vains, dit le Sage, tous ceux qui n'ont pas la science de Dieu, et qui ne se servent pas des créatures pour parvenir à la connaissance du divin Créateur (Sap. 13., 1). Ceux qui ne connaissent pas Dieu marchent dans les ténèbres de l'erreur ; et s'ils ont quelque science, ce n'est qu'une science funeste qui servira à les faire condamner, ou qu'une science stérile qui tournera à leur confusion.

12. Ah! Chrétiens, que les barbares de l'Afrique, que les sauvages de l'Amérique, que tant d'autres nations infortunées auxquelles l'Evangile n'a pas été annoncé, que toutes ces nations vivent dans l'ignorance de Dieu et de ses divins mystères, c'est un malheur bien déplorable, et qui doit nous porter à prier le Seigneur de vouloir bien les éclairer. Que ces peuples aveugles vivent et meurent dans les ténèbres de l'infidélité, et qu'ils se damnent, c'est un terrible jugement de Dieu, que nous devons adorer. Mais que des chrétiens restent dans l'aveuglement au milieu de la lumière la plus éclatante ; qu'ils ne connaissent pas Dieu au sein de l'Eglise ; qu'ils ignorent la religion et ses vérités au centre de cette même religion, ou qu'ils n'en aient qu'une notion superficielle et confuse, n'est-ce pas un malheur mille fois plus grand ? N'est-il pas bien affligeant d'en voir un si grand nombre qui vivant dans cet état, ne se mettent nullement en peine de s'instruire, qui se plaisent même dans leur ignorance, qui s'en servent comme d'un prétexte pour s'autoriser dans leurs dérèglements ? Combien, hélas ! qui vivent dans cet état et sans remords ! S'ils ne changent de conduite, qu'ils n'espèrent pas pouvoir se sauver.

13. Il est vrai que tous ne sont pas obligés de posséder cette science au même degré de perfection. Il y a des person-

nes qui doivent en cela surpasser les autres, comme les ecclésiastiques, qui se sont consacrés à Dieu, et qui l'ont choisi pour la part de leur héritage; les prêtres, dont les lèvres doivent être les gardiennes de la science divine (Mal. 2. 7); les prédicateurs, dont le devoir est d'expliquer la loi de Dieu; les pasteurs, qui sont chargés d'enseigner aux autres les vérités du salut. Il est certain cependant que chacun est tenu de savoir au moins les choses qui sont indispensablement nécessaires pour être sauvé. Saint Thomas, et avec lui tous les théologiens enseignent que tout chrétien est obligé de croire explicitement et de savoir les premiers et principaux mystères de notre croyance, et les articles du Symbole, de la même manière que nous sommes tenus d'en avoir la foi (D. Thom. 2. 2. quæst. 2. art. 5. in corpore). Saint Charles Borromée dit que celui qui a l'usage de la raison est tenu, sous peine de péché mortel, de savoir les articles du Symbole des Apôtres, au moins quant à la substance, ainsi que les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise (D. Carol. Act. p. 4. Instruct. Conf.). En effet, comment peut-on croire ces articles de notre foi, si on les ignore? Comment peut-on observer les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, si on ne les connaît pas? Et comment peut-on se sauver sans connaître et sans employer les moyens qui sont nécessaires pour arriver au ciel? Ceux qui vivent dans cette déplorable ignorance ne doivent donc s'attendre qu'à la damnation éternelle. Telle est l'obligation qu'il y a pour tout chrétien de savoir les articles de la foi et les préceptes de la loi divine.

14. Si nous voulons mieux connaître encore combien il nous importe de nous appliquer à l'étude de la religion, jetons un regard sur les maux qui proviennent de l'ignorance en cette matière. N'est-ce pas cette ignorance funeste qui est la source de tous les excès et de tous les désordres qui règnent au sein même du christianisme? Quel oubli de Dieu dans la plupart des hommes? Faut-il s'étonner s'ils passent leur vie sans le connaître, sans l'aimer, sans lui rendre le culte et les hommages qui lui sont dus? Quelle indifférence déplorable pour ce qui concerne le salut éternel! Et pourrait-il en être autrement, puisque les hommes n'en connaissent ni le prix ni l'importance? C'est aussi de cette ignorance que naît le mépris de la religion. Les impies, dit l'apôtre saint Jude (10), blasphèment ce qu'ils ignorent. De là encore la profanation des choses saintes dont ils ne connaissent ni l'excellence, ni la sainteté; de là le dégoût pour la prière, pour la parole de

Dieu, pour tous les exercices spirituels et surtout pour la réception des sacrements; de là tant de fausses consciences, tant de sacriléges, tant d'impiétés, tant de scandales, tant de désordres dont on ne connaît pas, ou plutôt dont on ne veut pas connaître les affreuses conséquences; de là enfin la damnation éternelle et l'enfer.

15. Voilà, mes Frères, dans quel précipice conduit l'ignorance de la religion, ignorance devenue aujourd'hui si commune dans le monde. Que faut-il faire pour prévenir tant de maux? Il faut vous appliquer à l'étude des vérités de cette religion sainte, vous instruire sur ce que nous devons croire par rapport à Dieu, sur ce que nous devons espérer de sa bonté, et sur ce que nous devons faire pour opérer notre salut. Ne vous contentez pas d'avoir appris ces vérités divines dans votre enfance d'une manière toute superficielle; venez maintenant écouter les instructions où elles vous sont plus clairement développées. C'est ici une étude qui doit être de toute votre vie, et toute la vie ne peut pas être trop longue pour vous perfectionner dans cette science. Toutes les autres connaissances sont pour l'ordinaire vaines et inutiles, tandis que celle des vérités de la religion vous conduira à la gloire. Venez donc entendre la parole de Dieu; assistez spécialement aux catéchismes et aux instructions familières. Assistez-y, vous surtout Pères et Mères, afin qu'après vous être suffisamment instruits de ces vérités divines, vous puissiez les enseigner à vos enfants. C'est là le plus précieux trésor que vous puissiez leur laisser. Assistez-y, vous tous qui que vous soyez, parce que c'est un devoir qui regarde tous les hommes, et le devoir le plus important. Pour y venir, prenez, s'il le faut, sur le temps de vos occupations, des divertissements inutiles et des plaisirs. Si vous agissez autrement, attendez-vous à être reprouvés de Dieu et à être condamnés à un enfer éternel. Oui, Chrétiens, mettez-vous avec ardeur à l'étude de la religion; et si jusqu'à ce jour vous vous êtes éloignés des instructions, ne manquez plus d'y assister désormais. Demandez au Seigneur qu'il vous parle par la bouche de ses ministres, lui promettant que vous écouterez sa divine parole avec toute l'attention dont vous serez capables; priez-le qu'il vous donne le goût et l'amour des vérités éternelles; le goût, afin qu'elles deviennent l'objet de vos plus douces occupations, et vos plus chères délices: l'amour, afin que vous vous sentiez portés à le connaître et à l'aimer selon que vous le devez en cette vie, pour avoir ensuite le bonheur de jouir éternellement de son aimable présence en l'autre.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Que l'ignorance des choses divines n'excuse pas de péché.

Quoiqu'il n'y ait aucun devoir qui puisse être plus essentiel pour un chrétien, que celui d'acquérir une connaissance parfaite, ou au moins suffisante de la religion, c'est-à-dire, de ce qu'il faut croire, espérer et faire pour obtenir le salut éternel; quoiqu'il n'y ait point au monde d'affaire plus importante que celle-ci, on peut dire néanmoins, sans crainte de se tromper, que pour un grand nombre de chrétiens il n'y a pás de devoir plus négligé et plus mal accompli. Il n'est que trop vrai qu'une affreuse ignorance des choses divines règne au sein du christianisme; et ce qui est plus déplorable encore, c'est que plusieurs ne se croyant point coupables, se flattent de pouvoir se sauver malgré cette ignorance. Pour détruire ce préjugé funeste, je me propose d'établir et de traiter aujourd'hui cette question importante: savoir si l'ignorance des choses divines excuse de péché.

1. Pour procéder avec toute la clarté possible dans cette matière, il est bon de vous dire que, par ignorance, on entend le défaut de connaissance dans un fidèle qui est capable de connaître. Les théologiens la divisent en ignorance de droit et ignorance de fait. L'ignorance de droit a lieu quand on ignore l'existence de la loi qui défend ou qui prescrit telle chose; comme par exemple, si quelqu'un ne savait qu'il y a une loi qui ordonne d'entendre la messe les jours de fête, ou qu'il en est une autre qui prescrit de jeûner les vigiles. L'ignorance de fait a lieu lorsqu'on connaît, à la vérité, la loi qui ordonne ou qui défend telle chose, mais que l'on ignore si elle oblige dans telle circonstance particulière; par exemple, ce chrétien sait qu'il y a une loi qui ordonne d'entendre la messe les jours de fête, une autre qui prescrit de jeûner les vigiles; mais il ne sait pas que c'est aujourd'hui un jour de fête ou une vigile.

2. Laissant de côté plusieurs autres divisions qui ne vont pas à notre but, l'ignorance se divise en second lieu en antécédente et invincible, et en conséquente et vincible. La première s'appelle antécédente, parce qu'elle précède tout acte de la volonté, et qu'elle n'est voulue ni directement, ni indirectement ou interprétativement; comme si quelqu'un tuait un homme en croyant fermement tuer une bête. Elle est aussi

appelée invincible, parce qu'il est impossible de la vaincre, de la surmonter, soit parce que la connaissance de telle chose n'est jamais venue dans l'esprit, soit parce que si la pensée est venue, après avoir fait toutes les diligences moralement possibles pour découvrir la vérité, on n'a pas pu la trouver, ni dissiper l'erreur.

3. L'ignorance conséquente et vincible est celle qui dépend de la volonté et qui en est un effet. Telle est, pour ne pas nous écarter de notre sujet, l'ignorance de celui qui ne connait point les choses de Dieu, les mystères de la foi, les preceptes de la loi divine, parce qu'il n'a jamais voulu les apprendre, ou parce qu'il a négligé d'assister aux catéchismes et aux instructions où l'on a coutume d'expliquer ces vérités divines. On l'appelle conséquente, parce qu'elle est en quelque sorte volontaire; et elle est nommée vincible et criminelle, parce que si l'on voulait en prendre les moyens, on pourrait la vaincre, la surmonter, et que par conséquent elle n'est jamais sans péché. Elle peut être volontaire de deux manières : directement et indirectement; directement lorsqu'on veut ignorer les choses que l'on pourrait et que l'on devrait savoir, afin de pouvoir pécher plus librement, et alors elle s'appelle ignorance affectée, laquelle bien loin de diminuer la malice et la grièveté du péché, ne fait que le rendre plus grand. L'ignorance est volontaire indirectement lorsque, à la vérité, on n'a pas la volonté expresse d'ignorer les choses que l'on peut et que l'on doit savoir, mais qu'on néglige de s'en instruire; et alors on l'appelle ignorance crasse, laquelle est plus ou moins criminelle, selon la plus ou moins grande négligence que l'on met à s'instruire et à dissiper les ténèbres de cette ignorance.

4. Cela supposé, nous comme catholiques, nous devons éviter deux erreurs directement opposées : celle des Pélagiens, et celle des Jansénistes. Ainsi que nous le voyons dans les écrits de saint Augustin et dans ceux de saint Jérôme, les Pélagiens, suivant leurs faux principes, disaient ouvertement que toute action, quelque mauvaise qu'elle fût en elle-même, faite par celui qui est dans une ignorance même vincible, soit de droit, soit de fait, ne devait pas lui être imputée à péché. Mais il est facile de démontrer par les livres de l'ancien et du nouveau Testament, qu'ils sont bien éloignés de la vérité. Les sacrifices que l'on offrait dans l'ancienne loi pour expier les péchés d'ignorance, en sont une preuve convaincante. Nous en trouvons une autre bien claire dans cette humble prière que faisait le Roi-Prophète : *Seigneur, oubliez les péchés de ma jeu-*

nesse, et ne conservez pas le souvenir de mes ignorances (Psal. 24. 7). Ceci se trouve encore plus clairement démontré dans le nouveau Testament. Quel est celui qui ne regardera pas comme très grave le crime que commirent les Juifs en faisant mourir Jésus-Christ? Et cependant du haut de sa croix il supplie lui-même son Père de leur pardonner, en lui disant: *Ils ne savent pas ce qu'ils font* (Luc. 23. 34). Saint Paul ne fait pas difficulté de dire que si les Juifs eussent connu le roi de la gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié (1. Cor. 2. 2). L'apôtre saint Pierre reconnait aussi qu'ils l'ont fait par ignorance (Act. 3. 17.) Saint Paul nous dit encore qu'après qu'il eut blasphémé Jésus-Christ et persécuté l'Eglise, il obtint miséricorde, parce qu'il l'avait fait par ignorance. Et celui qui ignore, ajoute-t-il, sera ignoré : *Qui ignorat, ignorabitur* (1. Tim. 1. 13). Enfin tous les saints Pères appellent l'ignorance la mère des erreurs, la nourrice des vices; et ils ajoutent que ce péché est le plus commun de tous, parce que les hommes ne le connaissent pas, et ne veulent pas le connaître.

5. La seconde erreur directement opposée à celle des Pélagiens est celle des Jansénistes, lesquels soutenaient que l'ignorance même invincible de la loi naturelle, n'excuse pas du péché. La doctrine de l'Eglise contraire à cette erreur, est que toute ignorance, soit de la loi naturelle ou de la loi écrite, soit de droit ou de fait, lorsqu'elle est véritablement invincible, excuse du péché. Pour commettre le péché actuel, il ne suffit pas de cette volonté qui a été suffisante pour que nous ayons tous péché en Adam; mais il faut une liberté directe ou indirecte, qui soit une liberté d'indifférence. Or l'ignorance antécédente et invincible ôte cette liberté; donc elle n'est pas coupable, puisque sans liberté il ne peut y avoir de péché actuel personnel. Seulement je dois vous avertir ici d'une chose qu'il est nécessaire que vous sachiez. C'est que si l'on peut quelquefois admettre une ignorance invincible en ce qui a rapport à la loi naturelle dans les conséquences éloignées, obscures et difficiles, il n'en est pas de même pour ce qui concerne les principes universels, les commandements de Dieu et leurs conséquences prochaines, claires et faciles à déduire. D'où il suit que les confesseurs ne doivent pas croire facilement, ni excuser totalement de péché certains pénitents, et surtout les jeunes gens, lesquels après s'être souillés par les actions les plus honteuses et les plus contraires à la pureté (péchés qui sont opposés à la loi naturelle et à la loi divine), disent qu'ils ne savaient pas que ces actions fussent criminelles. Et

que ces pénitents eux-mêmes ne se fassent pas illusion, en se croyant innocents et exempts de péché. Ah! il n'est que trop certain que ces actions étant si indignes de l'homme, la nature elle-même s'en trouvant offensée, se sera récriée, que la conscience de son côté aura fait entendre sa voix, et qu'au moins des doutes bien fondés se seront élevés. Mais l'entendement obscurci par la malice, la volonté corrompue par la concupiscence, auront étouffé ou méprisé ces cris, cette voix et ces doutes. Qu'ils aient eu au moins quelque idée confuse et quelque connaissance du mal qu'ils faisaient et de la malice de ces actions, c'est ce que démontre l'expérience; puisque lorsqu'ils se sont souillés de ces iniquités, ils ont si bien eu soin de se soustraire à la vue des hommes, en recherchant les lieux les plus obscurs ou les plus retirés.

6. Après ces notions préliminaires relatives à l'ignorance et à la considération de ces deux erreurs opposées que nous devons également éviter, il nous reste à examiner la question que nous nous sommes proposée, savoir, si l'ignorance des divins mystères et de la loi de Dieu, c'est-à-dire, de ce qu'un chrétien est tenu de croire et de faire pour être sauvé, l'excuse de péché. Et j'établis que chacun peut s'assurer par lui-même que cette ignorance ne peut pas exister. L'ignorance invincible, comme nous l'avons dit, est la seule qui excuse de péché; or comment peut-elle avoir lieu dans un chrétien qui vit au sein de l'Eglise? Ou il sait lire, ou non; s'il sait lire, il a des livres pour s'instruire; s'il ne sait pas lire, il a les catéchismes et les instructions où on lui enseigne, et où il peut facilement apprendre tout ce qu'il doit savoir.

7. Si donc il y a ignorance parmi les chrétiens en ce qui concerne la foi, la loi de Jésus-Christ et les sacrements, elle est toujours vincible; et par conséquent, qu'elle soit une ignorance crasse, ou une ignorance affectée, elle ne peut pas excuser de péché. Et d'abord, qui pourra excuser de péché le chrétien qui vit dans une ignorance affectée des choses divines? qui pourrait même croire qu'un chrétien fût capable d'arriver à cet excès de malice, de vouloir ignorer les divins mystères et les préceptes de la loi de Dieu, afin de ne pas se regarder comme obligé d'y conformer sa conduite, et de pouvoir ainsi vivre sans remords au gré de ses désirs et de ses caprices? Ceci devrait plutôt paraître une chose monstrueuse et incroyable. Il est vrai cependant qu'il y a des chrétiens, lesquels se trouvant engagés dans quelques désordres, évitent autant que possible d'entendre les catéchismes et les instructions, et crai-

gnant plus, pour ainsi dire, la voix d'un ministre de Dieu, qui explique les maximes de la doctrine chrétienne, que le serpent ne redoute la voix de celui qui cherche à l'enchanter pour le perdre, comme des aspics sourds et malins, se bouchent les oreilles, afin de ne pas se trouver pris (Ps. 57. 5). Oui, dit le Roi-Prophète, c'est pour ne pas être forcés à faire le bien, qu'ils ne veulent pas connaître la vérité (Ps. 35. 4). Eloignez-vous de nous, disent-ils à Dieu avec ces impies dont parle Job; nous ne voulons ni de vos enseignements, ni de votre science (Job. 21. 14). Et qu'est-ce qui éloigne des catéchismes et des instructions tant de personnes sans retenue et sans pudeur, sinon la crainte de se voir forcées de rompre ces amitiés si pernicieuses à la chasteté, et de renoncer à ces familiarités qu'elles aiment si passionnément? Qu'est-ce qui en éloigne tant de jeunes gens licencieux, sinon l'appréhension d'être obligés d'abandonner cette manière de vivre et de converser si libre et si dissolue, dans laquelle ils veulent persévérer, malgré tous les remords et les cris de leur conscience? Qu'est-ce qui en éloigne tant d'hommes intéressés et avares, sinon la pensée que le prédicateur combattra peut-être l'amour désordonné de l'argent et des biens de la terre dont ils ne veulent pas se détacher? Peut-on voir une malice plus profonde, que de vouloir ignorer ce que l'on est tenu de savoir?

8. Cette ignorance si impie et si criminelle n'est pas cependant la plus ordinaire et la plus commune. La plus généralement répandue est celle que nous avons nommée ignorance crasse, et qui consiste en ce qu'on ne veut pas se donner la peine de s'instruire des choses divines, et cela par négligence, par dégoût, ou bien parce qu'on est tout préoccupé des intérêts temporels et des choses de la terre. Mais il est hors de doute que cette ignorance même est coupable et condamnable dans un chrétien. Selon la doctrine des saints Pères et des théologiens, chacun est tenu de savoir les choses qui regardent son état et sa condition. Or quelle est la condition d'un chrétien, quel est son état? C'est de professer la foi de Jésus-Christ, et d'observer sa loi sainte. Il faut donc qu'il connaisse les vérités de cette foi et les préceptes de cette loi. Un chrétien doit savoir les choses qui sont nécessaires pour obtenir son salut éternel; et parmi ces choses, les plus indispensablement nécessaires sont la croyance des divins mystères, l'observance des commandements de Dieu et de l'Eglise, la manière de recevoir dignement les sacrements, de faire de temps en temps des actes de foi, d'espérance et de charité. Mais com-

ment pourra-t-il faire ces actes, observer ces préceptes, s'il ne les a pas appris ? Comment pourra-t-il s'approcher des sacrements avec les dispositions nécessaires, s'il ignore ce que c'est que ces sacrements, et quelles sont ces dispositions qu'il faut y apporter ? Le chrétien est donc tenu de savoir toutes ces choses, sous peine de péché très grave.

9. De là il est facile de conclure dans quel état déplorable se trouvent ces chrétiens qui ont du temps pour toute autre chose que pour assister aux catéchismes et aux instructions. Qui pourrait s'imaginer qu'un si grand nombre négligent de mettre à profit les moyens établis de Dieu pour pouvoir gagner le ciel ? O abus déplorable ! ô opprobre du christianisme ! on annonce la parole de Dieu, on développe les vérités du salut, et il n'y en a que très peu qui les écoutent, et une infinité de personnes qui auraient le plus grand besoin de s'instruire, ne viennent pas entendre les instructions. Mais où se trouvent-elles ces personnes pendant qu'on annonce ainsi la parole de Dieu ? Elles sont appliquées à leurs travaux, à leur trafic, à leur négoce, au soin de la famille ; elles sont accablées de mille embarras, de mille affaires qui ne leur laissent pas le temps d'assister aux instructions.

10. Mais c'est encore ici une excuse qui ne les justifie pas. Ces instructions se font ordinairement les dimanches et les fêtes, jours qui sont consacrés à Dieu, et dans lesquels le chrétien doit laisser de côté le travail, les occupations, les affaires temporelles, pour ne s'occuper que de Dieu et du salut de son âme. C'est là l'affaire la plus importante de toutes. Nous sommes chrétiens avant que d'être hommes de travail, de trafic et de négoce ; notre première étude par conséquent doit être celle qui a pour objet les choses divines, et notre première et principale occupation doit être de travailler au salut éternel de notre âme.

11. Que faut-il dire maintenant de ces chrétiens qui ignorent les mystères de la foi et les préceptes de la loi de Dieu, tandis qu'ils sont parfaitement instruits des choses du siècle, et qu'ils excellent dans les sciences naturelles ; de ces chrétiens qui savent tout, qui veulent tout connaître, excepté les maximes éternelles ; qui s'appliquent à toute autre chose qu'à assurer leur salut ? Croyez-vous qu'ils puissent être exempts de péché ? Qu'importe, leur dirai-je, que vous connaissiez tous les tours et toutes les ruses, et que vous vous distinguiez dans les sciences naturelles, si vous ignorez la science de Dieu, la science du salut ? Pensez-vous que devant le tribunal de

Dieu où vous paraîtrez aussitôt après la mort, ce sera pour vous une bien bonne excuse que de dire : Seigneur, je connaissais tous les points débattus de l'histoire, tous les systèmes et toutes les controverses de la philosophie, les théorèmes les plus difficiles des mathématiques, la vertu de toutes les plantes, tous les détours de la politique, l'art de gouverner, la manière de réussir dans le négoce ? Mais, dira le souverain Juge, quelles étaient vos connaissances par rapport aux mystères de la foi, et aux préceptes de ma loi sainte ? Oh ! pour ce qui est de ces choses, je n'en ai eu qu'une connaissance très superficielle, et je n'ai pas eu le temps de les apprendre. Mais aviez-vous été placé sur la terre pour être un historien, un philosophe, un mathématicien, un naturaliste, un politique, un négociant, et non pas plutôt pour être un bon chrétien ? Vous avez eu du temps pour approfondir tant d'autres sciences, et vous n'en avez point eu pour vous instruire de mes mystères et de ma loi sainte ? Retirez-vous de moi, apostat, ouvrier d'iniquité, et allez avec les infidèles brûler éternellement dans les flammes de l'enfer. A combien de chrétiens, hélas ! Jésus-Christ n'adressera-t-il pas ce reproche au jour de son redoutable jugement ?

12. C'est celui que fit saint Paulin à un personnage distingué, homme d'un génie supérieur et doué des talents les plus rares. Le saint le pressait de s'instruire des maximes fondamentales de notre religion et des grands mystères de notre foi ; et lui s'excusait sur la multitude de ses affaires, et sur l'obligation où il était de remplir tous les devoirs attachés aux charges et aux postes qu'il occupait, disant que toutes ces occupations ne lui laissaient pas le temps de s'appliquer à autre chose. Ah ! plût à Dieu, lui répondit saint Paulin, que cette excuse fût aussi fondée que vous cherchez à me le persuader par tous vos discours. Mais tout ce que vous me dites me fait juger que vous êtes encore plus coupable, parce que je connais par-là que pour lire les livres saints et pour vous instruire des vérités de la religion, c'est la volonté qui vous manque et non pas le temps (S. Paulin. Epist. 16. ad Sovin). Vous avez eu du temps pour étudier les orateurs et les poètes, pour faire un recueil et un choix de tout ce qu'ils ont dit de fleuri et d'agréable, et pour vous rendre si éloquent et si savant ; il est certain que vous n'avez pas pu faire tout cela ni en dormant, ni en vous occupant à d'autres choses. Et quand je vous exhorte à étudier Jésus-Christ, qui est la sagesse de Dieu, et à vous instruire de ses maximes éternelles, vous n'avez pas du temps, vous êtes

trop occupé ? *Ut istis occuperis, immunis et liber es ; ut Christum , id est Dei sapientiam discas, tributarius et occupatus ?*

13. Ah ! combien qui s'excusent, mais sans aucun fondement, et qui disent qu'il leur est impossible de lire des livres de piété, d'assister aux catéchismes et aux instructions, à raison de mille occupations, du soin de leur famille, du trafic, du négoce, qui prennent tout leur temps, et qui ne leur en laissent point pour pouvoir s'instruire des vérités éternelles. Je leur dirai à ces chrétiens : C'est la bonne volonté qui vous manque, et non pas le temps. Quoi ? Vous en trouvez pour lire des romans, des histoires profanes et tant d'autres choses vaines et inutiles, et vous n'en trouverez point pour lire la sainte Ecriture et les livres de piété ? Vous en trouvez pour écouter tant de paroles oiseuses, tant de discours frivoles, et vous n'en trouverez point pour écouter les vérités fondamentales de notre sainte religion et l'explication de la loi divine ? Bien plus, quand il s'agit de vous livrer au jeu, de perdre votre temps dans les visites, dans les cercles, aux théâtres, au bal, sur les places publiques, alors vous êtes libres, et vos occupations ne vous empêchent point de goûter ces plaisirs divers ; et quand il est question de vous instruire des choses qu'un chrétien doit nécessairement savoir, vous êtes retenus, liés par mille affaires qui vous en détournent ? *Ut istis occuperis*, *etc.* Un charlatan qui vend des mensonges dans les rues, un comédien, une comédienne , un jeu de cartes auront assez de puissance pour vous attirer, pour vous faire perdre avec plaisir quatre, cinq heures, quelquefois des jours et même des nuits entières, et pour vous procurer ces satisfactions vous aurez toujours du temps ; et les maximes de la vie éternelle, prêchées par un ministre de Jésus-Christ, ne vous présenteront pas assez d'intérêt pour vous engager à les entendre au moins quelques moments les jours de fêtes ? Pour cela vous n'aurez jamais du temps ? Et en restant dans l'ignorance sur ce point, vous vous croirez exempts de péché ?

14. De nos jours, où chacun se vante d'être instruit et rempli de talents, on croira que pour ce qui regarde les choses divines on peut admettre dans un chrétien une ignorance qui l'excuse de fautes graves ? Mais un avocat rougirait de honte, s'il ignorait les lois, les statuts, les ordonnances, les tours et les détours du barreau. Un grand du monde serait couvert de confusion, s'il ne connaissait pas la manière de paraître avec grâce dans les cercles, et de se rendre intéressant dans une conversation. Un négociant n'oserait pas

se montrer parmi ceux de son état, s'il n'entendait rien au calcul, aux changes, aux ventes, aux achats ni à aucune autre espèce de contrat. Bien plus, l'homme le plus rustique, le dernier des artisans auraient honte d'eux-mêmes, s'ils n'avaient pas la connaissance des choses qui regardent leur profession. Et combien de fois n'aurez-vous pas entendu vous-mêmes de semblables personnes, lorsqu'il s'agissait d'une controverse, ou d'un procès qu'elles avaient à soutenir, exposer les raisons qui étaient en leur faveur avec tant de clarté et de précision, qu'à peine l'avocat le plus habile aurait-il pu défendre cette cause avec autant d'art et de science? Et un chrétien n'aurait pas honte de rester dans l'ignorance des choses qu'il est indispensablement tenu de savoir concernant la foi et la loi de Dieu? Et cette aveugle et funeste ignorance pourra l'excuser de tout péché?

15. Ah! si par une faveur spéciale du ciel on arrive ensuite à un certain âge, où le bruit et le tumulte des passions étant apaisés, on laisse agir la grâce; si par un trait de la divine miséricorde on parvient heureusement à se désabuser du monde et à comprendre quelle est l'importance du salut, alors on juge bien différemment de l'ignorance dans laquelle on a vécu par rapport aux choses divines. Alors on dit à Dieu avec le Roi-Prophète : *Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris, Domine* (Ps. 24. 7). Alors on ne dit plus : Il faut que je soigne mes intérêts, que je veille sur ma famille, que je m'applique au travail, au trafic et au négoce. Alors on connaît que l'affaire du salut doit être préférée à toutes les autres, que les devoirs de son état et ceux de la vie chrétienne ne sont point incompatibles, et que même l'on ne s'acquitte jamais mieux des obligations attachées à sa profession, que lorsqu'on est parfaitement instruit des vérités de la religion, et qu'on en remplit fidèlement les devoirs. Voyez un homme, une femme du monde, qui viennent tout-à-coup à être touchés de la grâce. Pour cette femme, il n'y a plus ni fêtes, ni bals, ni théâtre; elle ne perd plus son temps à s'ajuster, à se parer de vains ornements, à recevoir ou à rendre des visites inutiles. Pour cet homme, il n'y a plus ni jeux, ni spectacles profanes, ni parties de plaisir. Il s'est arraché un œil, il s'est coupé une main, un pied; c'est-à-dire, il se tient éloigné de tout ce qui pourrait être pour lui une occasion de péché et de rechute. Les exercices spirituels, la piété, la religion sont devenus l'occupation de ces personnes et l'objet de leur étude, sans qu'elles manquent néanmoins en aucune manière à ce

qu'elles doivent à leur famille et à leurs affaires temporelles. Elles repassent dans l'amertume de leur cœur les années où elles ont vécu dans une ignorance coupable de la loi du Seigneur, afin que venant s'accuser avec humilité de leurs manquements, elles puissent en obtenir le pardon dans le sacrement de pénitence. Tel est le fruit que produit une étude soutenue de la religion.

16. Oui, Seigneur, nous sommes persuadés de cette vérité. Nous reconnaissons que jusqu'à ce jour nous n'avons que trop négligé l'étude de cette religion qui est la science du salut. L'ignorance criminelle, dans laquelle nous avons vécu, a été cause que mille fois nous avons transgressé votre loi sainte. Mais il n'en sera pas ainsi désormais. Vous voulez que nous nous instruisions de vos divins mystères, nous nous en instruirons. Vous nous ordonnez d'apprendre les préceptes de votre loi, nous travaillerons à en acquérir la connaissance. Daignez nous éclairer et nous fortifier par votre grâce, afin qu'en croyant les vérités que vous nous avez révélées, et en observant avec fidélité vos commandements en cette vie, nous puissions mériter d'entrer en participation de votre gloire éternelle dans le ciel.

TROISIÈME INSTRUCTION.

On répond à diverses objections en établissant de plus en plus la nécessité de s'instruire des vérités de la religion, et l'on continue à démontrer que l'ignorance des choses divines n'excuse pas du péché.

Il est indubitable que ce serait une erreur grossière pour un chrétien, que de se flatter d'être exempt de péché, tout en vivant dans l'ignorance de la religion, c'est-à-dire, des vérités principales et fondamentales de la foi, des préceptes de la loi divine, de la nécessité de la prière, de ce qui a rapport aux sacrements et à la manière de les recevoir, et des autres choses qu'il est nécessaire de savoir pour obtenir le salut éternel. Mais parce que la connaissance de ces choses est indispensable et de la plus haute importance, le démon met tout en œuvre pour empêcher les hommes de l'acquérir, leur faisant trouver une infinité de prétextes et de subterfuges à l'ombre desquels ils se croient en sûreté au milieu des ténèbres de l'ignorance. Je pense donc qu'il est de mon devoir de détruire ces vains prétextes, et de répondre à toutes les objections que l'on peut faire contre cette obligation de s'instruire,

afin de démontrer de plus en plus que l'ignorance des choses divines n'exempte pas du péché.

1. La perte la plus grande et la plus déplorable que puisse éprouver un chrétien, est sans contredit celle de son âme. C'est une perte qui renferme toutes les autres. Or, il est certain que nous exposons notre salut, quand nous négligeons de nous instruire d'une manière suffisante des choses divines. Car pour réussir dans l'affaire de notre salut, il faut que notre entendement soit éclairé, afin qu'il puisse discerner le bien du mal, et connaître ce qui est permis et défendu. Pour obtenir ce but, il faut donc être instruit des divins mystères, et connaître la loi de Dieu et les obligations d'un vrai chrétien. Cela ne suffit pas : non-seulement il faut que notre esprit soit éclairé pour distinguer ce qui est bien d'avec ce qui est mal, il faut encore que notre volonté soit enflammée d'un saint amour pour le bien et d'une sainte haine pour le mal. Afin de gagner le ciel ce n'est point encore assez de connaître le bien et de l'aimer, de connaître le mal et de le détester; il faut de plus en venir à la pratique, en fuyant effectivement le mal, et en s'exerçant dans la pratique du bien. Or, nous obtiendrons tous ces heureux résultats en écoutant l'explication de la loi de Dieu et des divins mystères qui ne sont autre chose que la parole de Dieu même, ou les vérités éternelles sorties de sa bouche, et la lumière qui nous montre ce que nous devons fuir et ce que nous devons embrasser. Votre parole, ô mon Dieu, disait le Psalmiste, est la lumière qui dirige mes pas, et qui me montre le chemin que je dois suivre (Ps. 118. 105). Et dans un autre verset du même psaume il ajoute : L'explication de vos divines paroles éclaire et donne l'intelligence aux petits et aux simples.

2. Que si ces vérités divines servent d'une manière admirable à éclairer notre esprit, elles ne contribuent pas moins à produire dans notre volonté l'amour du bien et la haine du mal. La parole de Dieu est vivante et efficace, dit saint Paul (Heb. 4. 12) ; elle est plus perçante qu'une épée à deux tranchants; elle entre et pénètre jusques dans les replis de l'âme et de l'esprit. C'est ce qu'éprouvèrent les deux disciples qui allaient à Emmaüs, lorsque Jésus-Christ, sous la figure d'un voyageur, s'étant joint à eux, les instruisait des mystères de sa passion et de sa mort. N'est-il pas vrai, se disaient-ils l'un à l'autre, que nous avions le cœur embrasé, lorsqu'il nous parlait en chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures (Luc. 24. 32) ? Enfin ces mêmes vérités divines ne servent pas seulement à

éclairer notre esprit et à enflammer notre volonté, elles nous font encore agir, nous portant effectivement à la fuite du mal et à la pratique du bien. La divine parole, qui est annoncée par les ministres de Dieu, est cette semence qui, selon les bonnes dispositions qu'elle rencontre dans le cœur de l'homme, produit toujours son fruit. Et comme au retour du printemps, la terre qui, pendant l'hiver, était demeurée stérile, se pare d'herbes et de plantes et se couvre de fleurs et de fruits ; ainsi l'âme qui, pendant qu'elle vivait dans le péché, était morte à la grâce, stérile et incapable de produire des œuvres saintes et méritoires, est, par la vertu singulière de la parole divine qui est toute-puissante, tirée de l'état de mort et de la servitude du péché ; elle renaît à la vie de la grâce, et devient capable de produire des fruits. Mes paroles, dit Jésus-Christ, sont esprit et vie (Joan. 6. 64). Et de combien d'heureux changements n'a pas été cause dans les âmes la prédication de cette divine parole ? que de cœurs durs et insensibles n'a-t-elle pas amollis et brisés ? n'est-ce pas à elle que nous sommes redevables de la conversion de l'univers?

3. Si donc l'explication des divins mystères et de la loi de Dieu éclairant les âmes, les remplissant d'amour pour le bien et les excitant à le mettre en pratique, leur procure le salut éternel, lorsqu'elles l'écoutent avec de saintes dispositions ; il s'ensuit nécessairement que si vous refusez de l'entendre, et que vous vous obstiniez à persévérer dans cette déplorable ignorance où vous vous trouvez, vous travaillez à votre ruine éternelle. Vous êtes effrayés d'une proposition qui paraîtra hasardée à quelques-uns, et cependant rien n'est plus vrai. En vous conduisant de la sorte, vous fermez les yeux à la lumière que Dieu vous envoie ; vous lui empêchez de vous faire le bien qu'il voudrait vous faire ; vous le forcez à tirer vengeance d'un aveuglement qui est l'effet de votre péché, par un autre aveuglement qui en est la peine ; vous vous fermez toutes les voies de ses grâces en rejetant la première de toutes, qui est la connaissance de vos devoirs. Et en effet, par-là même que vous préférez, je ne dirai pas seulement vos divertissements et vos plaisirs, ce qui est évidemment criminel ; mais vos occupations domestiques, vos affaires temporelles et terrestres à l'étude de la loi divine et à la connaissance de vos devoirs, vous vous mettez hors du chemin du salut ; vous fermez toutes les voies qui peuvent vous conduire au ciel, et vous empêchez tous les effets de la bonne volonté que Dieu a pour vous, tellement que si vous ne sortez pas de votre ignorance, vous ne serez jamais sau-

vés. Voulez-vous que je vous le démontre plus clairement ?

4. Il est de foi que l'homme ne peut pas se sauver sans la grâce. Il est de foi que cette grâce ne nous est pas accordée selon notre caprice, mais qu'elle nous est donnée, comme dit saint Cyprien, selon les décrets immuables de la divine miséricorde, et selon l'ordre que Dieu a établi dans sa sagesse. Il est encore de foi que, selon la conduite ordinaire de Dieu, cette grâce de la conversion et du salut dépend d'une première grâce à laquelle toutes les autres sont subordonnées. Or, c'est la connaissance de Dieu, de sa loi sainte et de vos devoirs, qui est cette première grâce et celle par laquelle Dieu commence l'œuvre de votre salut. C'est elle qui dissipe les ténèbres dans lesquelles vos péchés vous tiennent enveloppés ; c'est elle qui vous fait connaître la grièveté de ces mêmes péchés, et qui vous montre la manière d'en sortir. Et comme la première chose que Dieu fit après la création du ciel et de la terre, fut de produire la lumière qui fit paraître dans tout son éclat la beauté de ses autres œuvres ; ainsi la première chose qu'il fait dans l'homme qu'il veut renouveler, est de mettre en lui une grande lumière surnaturelle qui le précède, qui l'éclaire, et qui lui sert comme de guide pour lui montrer les voies étroites par lesquelles il doit marcher pour arriver à la céleste patrie.

5. Mais que faites-vous, lorsque négligeant d'assister aux catéchismes et aux instructions, vous vous obstinez à rester ensevelis dans vos ténèbres et dans l'ignorance des choses divines ? Vous rendez votre conversion et votre salut éternel, je ne dirai pas seulement difficiles, mais absolument impossibles. Vous prétendez que Dieu vous convertisse et vous justifie sans vous, ou pour mieux dire, contre votre volonté même. Vous mettez des obstacles continuels à ses grâces, vous voulez qu'il fasse ce qu'il n'a jamais fait, et renversant l'ordre, contre toute raison et contre tout fondement d'espérance, vous espérez faire votre salut. Je sais et j'avoue que cette première grâce que Dieu vous aura tant de fois accordée, et que vous avez tant de fois rejetée, doit être suivie de plusieurs autres, et que quand vous auriez une connaissance parfaite des divins mystères, de la loi de Dieu et de tous vos devoirs, vous ne seriez point pour cela justifiés. Mais je le dis, et je le répète, sans cette connaissance, votre salut éternel est impossible, et si vous ne travaillez pas à vous instruire des choses divines, vous vous opposez aux desseins de Dieu qui voudrait vous sauver. Telle est la nécessité où se trouve tout chrétien d'écouter la parole de Dieu ; et voilà combien se trompent ceux qui se fi-

gurent que leur ignorance les excuse de péché, et que sans sortir de cette ignorance ils pourront faire leur salut.

6. Néanmoins le démon qui, comme nous l'avons dit, tient fortement à maintenir cette ignorance dans le monde, met tout en œuvre pour détourner les chrétiens des instructions, leur suggérant divers faux prétextes, qu'ils regardent comme des motifs assez forts pour pouvoir s'en éloigner sans péché. A quoi bon, disent-ils, tant de prédications et tant de catéchismes? Ne sommes-nous pas chrétiens? N'avons-nous pas reçu le baptême, et avec lui la foi et les autres vertus théologales? C'est précisément parce que vous êtes chrétiens que les catéchismes et les instructions vous sont nécessaires. J'ajoute que quand Jésus-Christ descendrait du ciel pour vous appeler et vous convertir, vous auriez encore besoin d'un de ses ministres pour apprendre ce que vous devriez croire et ce que vous devriez faire pour être sauvés. Nous trouvons un exemple frappant de cela dans l'apôtre saint Paul. Jésus-Christ lui-même l'environne tout-à-coup d'une lumière éblouissante, le terrasse, et après l'avoir vaincu et gagné à lui, il lui ordonne de se lever et de se rendre dans la ville où on lui dira ce qu'il doit faire (Act. 9. 7). Mais saint Paul n'a-t-il pas pour maître Jésus-Christ lui-même? N'est-ce pas Jésus-Christ qui l'éclaire et qui lui parle? Quel besoin a-t-il des instructions des hommes? Tout cela est vrai, répond saint Augustin; mais telle est la conduite de la divine providence en ce qui concerne la conversion et le salut des âmes, que quoique Dieu en soit le premier maître, il veut néanmoins que l'homme soit instruit par l'homme.

7. Ainsi, conclut ce saint Père, nous tentons Dieu, lorsque nous refusons de venir à l'église pour apprendre la loi et l'Evangile, et pour écouter un homme qui les explique (D. Aug. l. 1. de Doctr. Christ. in prol.). Vous êtes chrétiens, vous avez été baptisés, et dans le baptême vous avez reçu le don de la foi; je ne le nie point; mais quoi qu'il en soit, vous êtes tenus à vous instruire de tout ce qu'un chrétien doit savoir et faire pour être sauvé; et si vous négligez de remplir un devoir aussi important, vous tentez Dieu, et vous provoquez son indignation. Prétendez-vous que pour vous sauver, il doive changer l'ordre et les règles ordinaires de sa providence? Ou bien croyez-vous qu'il vous révèlera ses desseins les plus cachés, et que sans votre coopération il mettra en vous la connaissance de ses divins mystères? Ah! mes Frères, poursuit saint Augustin, gardons-nous de succomber à ces tentations d'or-

gueil et de présomption qui nous viennent de l'esprit de ténèbres ; que ce qui arriva à l'apôtre saint Paul nous serve d'exemple, et n'oublions pas que quoiqu'il eût été appelé de Dieu même, il dut cependant apprendre d'un homme, c'est-à-dire du disciple Ananie, ce qu'il devait croire, espérer et faire pour se sauver (S. Aug. in eodem loco ut sup.) Et vous refuseriez après cela d'assister aux instructions et de venir entendre les ministres de Dieu qui vous expliquent sa loi, qui vous enseignent à bien vivre, qui vous montrent les obstacles qui peuvent s'opposer à votre bonheur, qui vous indiquent les moyens que vous devez employer et la voie que vous devez suivre pour arriver à votre fin dernière ?

8. Mais ne savons-nous pas réciter le Symbole des Apôtres, qui renferme les principaux articles de notre foi? La loi de Dieu peut-elle être plus claire, et ne connaissons-nous pas tous ses commandements, ainsi que les sacrements qui sont au nombre de sept? Ne récitons-nous pas tous les jours l'oraison dominicale? Cela nous suffit. Non, Chrétiens, non, cela ne suffit pas. Ce n'est pas assez de savoir réciter, comme font quelques-uns, et peut-être même le plus grand nombre, le Symbole des Apôtres en latin, d'une manière ridicule, et sans comprendre ce qu'ils disent. Comme nous l'avons déjà remarqué, fondés sur la doctrine des saints Pères et des théologiens, ce n'est pas assez de le savoir réciter, mais il faut avoir une connaissance distincte et suffisante des vérités qui sont proposées à notre croyance dans chaque article. Et celui qui ne sait pas lire, comment peut-il avoir cette connaissance, sans assister aux catéchismes et aux instructions? Il n'est point vrai que la loi de Dieu soit tellement claire, qu'elle puisse facilement être comprise de chacun. Souvent il se présente des difficultés qui ont besoin d'éclaircissement, des doutes pour la résolution desquels, selon le précepte divin (Deuter. 17. 8), il est nécessaire de recourir aux ministres sacrés. Il ne suffit pas de savoir qu'il y a dans l'Eglise sept sacrements, il faut encore que nous connaissions l'obligation où nous sommes de les recevoir, les effets admirables qu'ils produisent, et les dispositions requises pour les recevoir dignement. Ce n'est point assez de savoir réciter l'oraison dominicale, ou faire quelque autre prière ; il faut que nous soyons encore convaincus de la nécessité indispensable où nous sommes de prier pour obtenir de Dieu la force dont nous avons besoin pour ne pas succomber aux tentations et pour éviter le mal, et la grâce de pouvoir faire des œuvres dignes de la

vie éternelle. Or comment pourra-t-il connaître toutes ces choses, le chrétien qui fuit les instructions? Et en vivant dans cette ignorance, combien de péchés dont il se croit exempt et qui lui seront nécessairement imputés!

9. Et en effet, combien qui, par un effet de cette ignorance coupable, ne connaissent point l'obligation qui leur est imposée de faire des actes de foi, d'espérance et de charité, et qui ne rendent jamais, ou presque jamais à Dieu l'honneur et le culte qu'ils devraient lui rendre en faisant des actes de ces vertus théologales! Combien qui vivent dans un aveuglement tel, qu'ils s'imaginent que les complaisances, les délectations, les désirs les plus criminels, les attentats mêmes ne sont pas des péchés, et qui, parce qu'ils n'ont pas effectivement causé au prochain le dommage qu'ils avaient l'intention de lui faire, ou parce qu'ils n'ont pas exécuté les crimes honteux dont ils avaient eu le dessein de se souiller, se croient par-là même innocents, et ne se confessent jamais des mauvaises pensées ni des mauvais désirs! Qui sont ceux d'entre les chrétiens qui soient convaincus de l'obligation où ils sont de faire l'aumône de leur superflu? Et l'on doit certainement regarder comme superflu tout ce que l'on dépense dans le jeu, pour le luxe et la vanité. Combien qui se figurent qu'ils peuvent user de leurs biens selon leur caprice, tenir sous clef des sommes qu'ils devraient mettre en circulation, l'exposer au jeu, s'en servir pour entretenir le luxe dans la table, la vanité dans les habits, pour se livrer à l'ivrognerie, pour commettre toutes sortes d'injustices, pour assouvir les passions les plus brutales! Tous les chrétiens sont baptisés; mais quel est celui qui est vivement persuadé qu'en recevant le baptême, il a fait un vœu, et, comme dit saint Augustin, le plus grand de tous les vœux; vœu de renoncer au démon, aux œuvres du démon, aux pompes du démon, c'est-à-dire à tout ce qui est capable de charmer les yeux et de séduire les oreilles, comme sont les fêtes mondaines, les bals, les spectacles, les modes, les chants lascifs et efféminés?

10. Si nous voulons maintenant jeter un coup d'œil sur la conduite ordinaire des gens du monde, dans combien d'autres erreurs et d'autres péchés ne tombent-ils pas par un effet de cette pernicieuse ignorance, et dont ils vivraient éloignés s'ils assistaient à la prédication de la parole divine? Par exemple, s'ils entendaient les instructions où l'on explique le premier et le plus grand de tous les préceptes de la loi, qui est celui d'aimer Dieu par-dessus toute chose, où l'on fait con-

prendre au peuple chrétien que c'est vers lui seul que nous devons diriger toutes nos pensées et toutes nos affections, qu'il est lui seul notre fin dernière, que si nous sommes en ce monde, ce n'est que pour l'honorer, le servir et l'aimer en cette vie, pour régner ensuite éternellement avec lui dans l'autre; croyez-vous qu'avec la connaissance d'une vérité aussi sublime, on en verrait un si grand nombre uniquement occupés à nourrir et à caresser une chair qui sera bientôt la pâture des vers, et cherchant à passer leur vie dans les plaisirs, dans les divertissements, dans la bonne chère, se faisant un dieu de leur ventre, ravissant à leur Créateur l'amour qu'ils lui doivent, pour le consacrer uniquement à une vile et misérable créature? Croyez-vous enfin que l'on verrait tant de femmes oisives perdre les heures du jour à s'ajuster pour faire d'elles-mêmes et de leur vaine beauté des idoles indignes, et cherchant à plaire à ceux dont elles devraient éviter les regards? Concluons donc qu'il ne suffit pas de connaître le nombre des sacrements, de savoir réciter le Symbole et les commandements de Dieu, mais qu'il faut se procurer une connaissance plus exacte de toutes ces choses, et que le défaut de cette connaissance engendre une infinité de crimes.

11. Il est vrai, répondent quelques-uns, que tous ces inconvénients se rencontrent dans les personnes ignorantes et grossières, qui n'ont qu'une connaissance très imparfaite et très superficielle de la loi divine, des mystères de la religion et des sacrements; il est évident que ces personnes ont besoin d'être instruites par la voix des ministres de Dieu; mais nous, nous sommes éclairés, et nous en savons assez sur tous ces points, et par conséquent il serait inutile et superflu pour nous d'assister aux instructions. Illusion, Chrétiens, illusion. Il n'est pas d'état plus dangereux que celui de ces hommes qui se flattent d'en savoir beaucoup en matière de religion, et qui pour l'ordinaire n'ont qu'une partie des connaissances qu'ils devraient avoir. Ce mélange de lumière et de ténèbres, cette propre estime, cette fausse confiance en ses talents, qui fait qu'on rougit de se faire instruire sous prétexte que l'on en sait assez, cet état dans lequel on n'a ni la docilité du disciple, ni l'habileté du maître, expose l'homme à tomber dans mille précipices, et à commettre des fautes sans nombre. Et pourquoi cela? Parce que le peu qu'il sait lui sert de prétexte pour se dispenser d'en apprendre davantage, et ce petit rayon de lumière qui luit au milieu de ses ténèbres lui fait croire qu'il est suffisamment éclairé. Fier de ses prétendues connais-

sances, et se distinguant, par une orgueilleuse préférence, de ceux qui sont tout-à-fait ignorants, il devient aveugle et insensé, comme dit saint Paul, tout en se regardant comme le plus sage des hommes: *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom. I. 22).

12. O vous donc, qui, ivres de vos talents et pleins de vous-mêmes, croyez n'avoir plus besoin d'être instruits par les autres, sachez qu'en matière de religion et de morale on n'en sait jamais tant, qu'on ne puisse pas en savoir davantage; qu'en tirant vanité de votre savoir, vous vous aveuglez vous-mêmes et que vous travaillez ainsi à votre perte éternelle. Non, vous n'en savez point assez; ou bien sachant ce qu'il est inutile que vous connaissiez, vous ignorez ce qu'il est nécessaire que vous sachiez; raison bien propre à vous confondre. Et fussiez-vous suffisamment instruits de tout ce que vous êtes tenus de savoir si vous vous en glorifiez, vous méritez par un secret et redoutable jugement de Dieu de tomber dans un aveuglement dont vous ne pourrez jamais sortir; et voilà une autre raison qui devrait vous faire craindre les funestes conséquences de votre orgueil. Si nous voulons nous convaincre de notre ignorance en une infinité de choses, il suffit, dit saint Grégoire, d'y réfléchir un instant. Par un effet du péché, la vérité se cache à nos yeux. Nous trouvons mille difficultés lorsqu'il s'agit de discerner les vraies vertus de celles qui ne sont qu'apparentes, et de connaître les obligations générales et particulières de notre état. Les illusions de l'amour propre nous trompent sans cesse. Les artifices et les ruses du démon sont sans nombre, et lorsqu'il n'a pu réussir à nous faire tomber d'un côté, il cherche aussitôt à nous jeter dans un autre abîme. De noires vapeurs s'élèvent continuellement du fond de notre concupiscence pour obscurcir et troubler notre raison. En un mot, il y a mille autres choses qui sont plus que suffisantes pour nous persuader qu'en ce qui regarde la religion et notre salut, nous n'avons jamais assez de science.

13. Ne nous faisons donc plus illusion, et croyons que nous n'avons plus en nous cet esprit droit qu'Adam reçut, dans sa création, cet esprit éclairé par la vérité première, et pénétré de la connaissance de tous ses devoirs, cet esprit dégagé de toutes les passions désordonnées qui empêchent de connaître ce qui est vrai. Nous n'avons plus en nous ce cœur qui n'aimait que Dieu, qui trouvait tout son bonheur à converser avec Dieu, qui ne cherchait que l'amitié de Dieu; ce cœur qui, libre de toute affection charnelle, n'était uni qu'à son premier

principe et à sa fin dernière. Le péché a porté de tout côté la ruine et la désolation ; l'esprit a été aveuglé, la raison troublée, le cœur perverti, et il n'est personne qui ne puisse dire avec le Roi-Prophète : *Mon cœur est tombé dans le trouble, ma force m'a abandonné, et mes yeux ne voient plus la lumière* (Ps. 37. 11). Et combien de fois, aveuglés par le démon et par nos passions, ne prenons-nous pas le vice pour la vertu, et ne nous flattons-nous pas d'être récompensés pour certaines œuvres qui nous semblent bonnes, et qui ne méritent néanmoins que les supplices éternels? Combien de fois ne croyons-nous pas voir un effet d'un juste zèle dans ce qui n'est en réalité qu'un transport de colère? Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'appeler douceur ce qui n'est qu'une vile complaisance que l'on éprouve en apercevant les égarements des autres, libéralité ce qui n'est qu'une prodigalité criminelle ; tandis que d'autres fois par un sentiment tout opposé nous regardons comme une épargne nécessaire ce qui n'est effectivement qu'une sordide avarice? Tant il est vrai que les voies du salut ne sont pas toujours si faciles à suivre, mais qu'elles sont souvent difficiles et pleines d'obscurité, parce qu'à chaque instant le démon, l'amour propre, la concupiscence cherchent à nous tromper et à nous séduire.

14. Et dites-moi, en vérité, vous qui vous flattez d'être suffisamment instruits pour n'avoir pas besoin d'assister aux catéchismes et aux instructions, savez-vous ce que doit faire un vrai chrétien dans l'état où la divine Providence l'a placé? Connaissez-vous les premiers principes de la religion chrétienne et les principaux fondements de la morale de Jésus-Christ? Savez-vous ce que c'est qu'aimer ses ennemis, et qu'elle est l'étendue de ce précepte ; ce que c'est que renoncer à soi-même, se haïr, porter sa croix, avoir un œil simple? Savez-vous ce que c'est que se couper une main, un pied, se tirer un œil, et les jeter loin de soi, quand ils sont une occasion de scandale? Etes-vous bien instruits de ces vérités et de tant d'autres, ainsi que des devoirs que vous devez indispensablement remplir pour pouvoir être sauvés? Ah! que d'illusions et que d'erreurs en cette matière! Et combien qui se croyant les plus sages des hommes, sont aveuglés par leur orgueil, et méritent que Dieu les abandonne dans cet aveuglement! Oui, Dieu lui-même l'a dit par la bouche du prophète Isaïe, et qu'ils prennent garde que cet oracle terrible ne s'accomplisse dans leur personne : *Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la prudence de ceux qui se flattent de la posséder* (1.

Cor. 1. 10). Et Jésus-Christ ajoute qu'il est venu au monde pour exécuter ce jugement. *Je suis venu dans ce monde*, dit-il, *pour y exercer un jugement bien étrange, et pour faire que ceux qui ne voient point, voient; et que ceux qui voient, deviennent aveugles* (Joan. 9. 39). Et quel jugement? Jugement de miséricorde et de clémence pour ces âmes humbles et dociles, qui reconnaissant leur peu de capacité, et se défiant d'elles-mêmes, ne rougissent point de se faire instruire dans les choses divines: jugement de colère et de vengeance contre ces âmes présomptueuses et superbes, qui, pleines d'elles-mêmes, croient n'avoir aucunement besoin d'écouter les instructions; jugement de miséricorde et de clémence pour vous, mes Frères, qui, persuadés de la nécessité de connaître ce qui a rapport à votre salut éternel ne manquerez jamais de venir entendre la parole divine: jugement de colère et de vengeance contre vous, présomptueux, qui, pleins de votre suffisance et de votre savoir, vous éloignez toujours de la chaire de vérité.

15. Mais il est donc si important et si nécessaire d'entendre les instructions, qu'y manquer ce soit se rendre l'objet de la colère et de la vengeance divine? Oui, Chrétiens, c'est une chose très certaine, soyez-en une bonne fois convaincus, c'est une chose si importante et si nécessaire, que de l'accomplissement de ce devoir dépend votre prédestination et votre salut éternel. C'est une chose si importante et si nécessaire, que ceux qui refusent de venir écouter les ministres sacrés qui expliquent la doctrine de Jésus-Christ, ses divins mystères, sa sainte loi, travaillent à leur éternelle réprobation. Vous pourriez être offensés de cette proposition, si elle n'était que le produit de mon imagination: mais il ne nous est pas permis de douter de sa vérité, puisque c'est un oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ lui-même. Ceux-là, dit-il, sont les vrais enfants de Dieu, qui écoutent ses paroles, et ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas les enfants de Dieu: *Qui ex Deo est, verba Dei audit, propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* (Joan. 8. 47). Or, si l'héritage céleste ne se donne qu'aux seuls enfants de Dieu, il ne sera donc point pour vous, puisqu'en refusant d'écouter la parole divine, vous renoncez à ce beau titre. Tremblez, ô Chrétiens, qui négligez de venir entendre les vérités éternelles annoncées par les ministres de l'Evangile, et sachez qu'il n'y a pour vous ni paradis, ni vie éternelle, puisque vous marchez à grands pas du côté de la réprobation éternelle et de l'enfer.

16. Vous êtes quelquefois scandalisés lorsque vous entendez les prédicateurs traiter le sujet terrible du petit nombre des élus, même parmi les chrétiens, et vous regardez cette vérité comme un paradoxe, comme une chose incroyable. De cette seule marque de réprobation que nous donne Jésus-Christ, et qui est de ne vouloir pas écouter la divine parole, concluez si c'est un paradoxe ou une chose incroyable qu'il en est très peu qui se sauvent. Combien de fois n'arrive-t-il pas aux ministres de Jésus-Christ de ne parler qu'à un bien petit nombre d'auditeurs? Combien qui pendant les instructions se trouvent dans les jeux, dans les bals, aux spectacles ou sur les places publiques! Combien de femmes mondaines passent ce temps à s'ajuster devant un miroir, à se promener, à étaler leur vaine beauté, servant ainsi de filet au démon pour prendre les âmes, et pour travailler à leur ruine! Combien qui, pour n'avoir pas assisté aux instructions où l'on expliquait au peuple chrétien les dispositions qu'il faut apporter au sacrement de pénitence, se figurent que pour y obtenir le pardon de ses péchés, il suffit de les déclarer, et qui ne se mettent nullement en peine de la contrition et du bon propos! Combien qui par la même cause ne connaissent pas les fins véritables pour lesquelles Dieu a institué le mariage, et qui ne s'en proposent que de criminelles en embrassant cet état. Et tous ces chrétiens pourraient ainsi se sauver? Ah! mes Frères, ne les imitez pas. Tremblez en pensant que si jusqu'à ce jour vous vous êtes éloignés des instructions, vous avez porté sur votre front une marque de la réprobation éternelle. Assistez-y désormais; et puisque vous en connaissez la nécessité indispensable, qu'aucun prétexte ne soit capable de vous en détourner. Je vous ai dit qu'il ne suffit pas de savoir réciter le Symbole, le Décalogue, et de connaître le nombre des Sacrements, mais qu'il faut en avoir une connaissance suffisante; et qu'en ce qui regarde le salut éternel on n'en sait jamais assez. Ne manquez donc pas de venir vous instruire.

17. Non, Seigneur, nous n'y manquerons pas. Si autrefois nous avons été négligents en cela, nous ne le serons plus à l'avenir. Parlez, ô mon Dieu, par la bouche de vos ministres; nous sommes tout disposés à vous écouter: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1. Reg. 3. 10). Vos brebis entendront votre voix, et vous leur donnerez la vie éternelle. Oui, nous prêterons l'oreille à votre voix divine, afin de pouvoir jouir de votre grâce en cette vie, et de la gloire éternelle en l'autre.

QUATRIEME INSTRUCTION,

Sur la nécessité de la foi et de ses actes.

Après avoir considéré l'obligation imposée à tout chrétien de s'instruire de la religion et de la doctrine de Jésus-Christ pour être sauvé, et de mettre en œuvre tous les moyens qui lui sont donnés pour réussir dans cette affaire importante, je viens maintenant vous indiquer ces moyens. Et comme la foi, selon que l'a établi le saint concile de Trente (Sess. 18. cap. 8), est le principe du salut, le fondement et la source de toute justice, je commencerai par traiter de ce qui y a rapport, et ensuite je vous parlerai de l'espérance et de la charité; trois vertus par lesquelles, comme dit saint Augustin (Enchir. c. 3), Dieu veut être principalement honoré. Nous examinerons donc en ce moment ce que c'est que la foi; quelle en est la nécessité, quelles sont les choses que nous devons croire, et quand nous devons faire des actes de foi.

1. Devant vous parler aujourd'hui de la foi, qui est, comme vous l'avez entendu, le principe et le fondement du salut, de cette foi sans laquelle, nul ne peut se dire chrétien : si je vous faisais d'abord cette demande : Avez-vous la foi, et êtes-vous chrétiens ? Vous me répondriez de suite et sans hésiter que par la grâce de Dieu vous avez la foi, et que vous êtes chrétiens. Mais si, allant plus loin, je vous faisais d'autres questions, et je vous demandais ce que c'est que la foi, de qui vous l'avez reçue, quels effets elle opère en vous, ce qu'elle vous propose à croire; s'il est nécessaire à un chrétien de faire des actes de foi, quand il est tenu de les faire, comment la foi se perd, et de quelle manière on la recouvre, oh ! combien resteraient muets, et ne sauraient me répondre ! combien avoueraient leur ignorance sur tous ces points ! Et cependant il est nécessaire que vous sachiez ce que c'est que la foi, de qui vous l'avez reçue ; quelle en est la nécessité ; quelles choses elle vous propose à croire, dans quelles circonstances vous êtes obligés d'en faire des actes, de quelle manière elle se perd, et comment on peut l'acquérir ; choses qu'ignoreront nécessairement ceux qui négligent d'assister aux instructions.

2. Qu'est-ce donc que la foi ? C'est une vertu théologale, un don de Dieu, par le moyen duquel nous croyons fermement toutes les vérités qu'il nous a révélées, et que l'Eglise nous propose à croire, nous appuyant sur l'autorité et sur la véracité

de ce même Dieu qui a daigné nous les faire connaître. La foi est une vertu théologale, c'est-à-dire qui a Dieu pour objet. C'est une vertu, un don que Dieu a mis dans l'âme du chrétien au moment où il a reçu le baptême. La foi est donc un don de Dieu. Ici il faut nous arrêter, et bien nous pénétrer de cette pensée que ce don infiniment précieux ne nous a point été accordé en vue du mérite de nos ancêtres, que nous n'avons pas pu nous le procurer par notre industrie, mais qu'il est un pur effet de la miséricorde et de la libéralité de notre Dieu. C'est un don surnaturel que Jésus-Christ nous a mérité au prix de ses souffrances et par l'effusion de tout son sang adorable. C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, dit saint Paul aux Ephésiens (2. 8); mais sachez que cela ne vient pas de vous; car c'est un don de Dieu: *Gratia estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis, Dei enim donum est.*

3. La foi est un don de Dieu, don que non-seulement nous n'avons pas mérité, mais que nous ne pouvons même pas mériter; don qui nous a été accordé à nous catholiques par une faveur toute spéciale, et qui a été refusé à tant d'autres que Dieu, par un effet de ses justes et redoutables jugements, a laissés dans les ténèbres de l'infidélité. Oh! quelle est inestimable cette faveur! et pourrons-nous jamais en témoigner assez à Dieu notre reconnaissance? Beaucoup se figurent que le nombre des catholiques qui ont reçu avec le baptême le don de la foi, et qui vivent dans le sein de la véritable Eglise, est bien supérieur à celui des infidèles. Mais, hélas! combien ils se trompent! Selon les observations les plus exactes, ceux qui ont la véritable lumière de la foi et qui vivent au sein de l'Eglise catholique sont à peine la dixième partie des hommes qui existent sur la terre; tout le reste est plongé dans les ténèbres de l'infidélité, dans le schisme et l'hérésie. Or qu'avons-nous fait pour mériter que Dieu nous ait placés parmi le petit nombre des vrais fidèles et au sein de l'Eglise catholique? Pourquoi ne sommes-nous pas nés parmi les barbares de l'Afrique, les sauvages de l'Amérique, les idolâtres, les mahométans et les hérétiques? Combien de ces infidèles auxquels Dieu a refusé cette grâce qu'il nous a accordée à nous, et qui y auraient correspondu avec bien plus de fidélité!

4. Cette foi, comme nous l'avons dit, est un don, une vertu, une lumière divine par laquelle nous croyons toutes les vérités que Dieu nous a révélées, mais par laquelle nous les croyons fermement, c'est-à-dire sans aucun doute et sans hésiter, parce que Dieu, la vérité même par essence, qui ne peut ni se tromper

ni nous tromper, a daigné nous les manifester ; ce qui doit nous donner une certitude plus grande que si nous voyions ces choses de nos yeux, et que nous pussions les toucher de nos mains. Les yeux, les mains et les autres sens peuvent nous tromper, et nous trompent souvent, en effet ; au lieu que Dieu qui est infiniment véridique, ne peut pas nous induire en erreur. Nous devons en cela imiter la foi de saint Louis, roi de France. De son temps, pour confondre les hérétiques Albigeois qui niaient la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ au très saint Sacrement, à l'instant où le Prêtre à la sainte messe élevait l'hostie consacrée, le divin Sauveur se montra sous la forme d'un très bel enfant. Le saint roi fut invité à venir jouir d'un spectacle si nouveau et si merveilleux. Il s'y refusa en disant que ceux qui ne croyaient pas, pouvaient y aller, mais que pour lui il croyait cette vérité plus fermement qu'il ne pourrait le faire en la voyant de ses propres yeux. C'est ainsi que doit se conduire tout vrai chrétien.

5. Mais cette croyance si ferme des vérités divines est-elle nécessaire pour le salut? Je réponds qu'elle est tellement nécessaire, que, sans elle, personne ne peut se sauver. Sans la foi, dit saint Paul, écrivant aux Hébreux, il est impossible de plaire à Dieu (Heb. 11. 6). Sans la foi, dit le saint concile de Trente (Sess. 6. cap. 7), nul ne peut être justifié. Et le même concile après avoir dit que la foi est le principe, le fondement et la source de toute justification, ajoute que, sans elle, il n'est pas possible de plaire à Dieu et d'appartenir à la société de ses enfants (Sess. 6., cap. 8). Celui qui ne croit pas, dit Jésus-Christ (Marc. 16. 16), sera condamné. C'est à ce moyen que Dieu a voulu attacher notre fin dernière, qui est le salut éternel.

6. Mais quelles sont les vérités que doit croire un chrétien pour être sauvé, et quelle est la nécessité de cette foi ? Les théologiens distinguent deux sortes de nécessités : l'une, qui est appelée nécessité de moyen, et l'autre, nécessité de précepte. Une chose est nécessaire de nécessité de moyen, lorsque sans elle on ne peut en aucune manière être sauvé, lors même qu'on ne l'omettrait point par sa propre faute. La nécessité de précepte est celle qui regarde une chose qui est commandée. Si l'omission de cette chose est coupable, elle est un obstacle au salut ; mais elle ne le serait point, dans le cas où elle serait sans péché. Cela supposé, je réponds que tout homme qui a l'usage de la raison doit de nécessité de moyen avoir une connaissance et une foi explicite des princi-

paux mystères de notre religion dans la loi de grâce, c'est-à-dire de l'unité de Dieu, de la trinité des personnes divines, de l'incarnation et de la mort de notre divin Sauveur Jésus-Christ. De plus, il doit croire de nécessité de moyen que Dieu récompense la vertu, et qu'il punit le vice. Mais autrefois, me direz-vous, on appelait principaux mystères de notre foi seulement ceux de l'unité de Dieu, de la trinité des personnes divines, de l'incarnation et de la mort de notre divin Sauveur; pourquoi donc y ajoutez-vous maintenant cet autre, qui consiste à croire que Dieu récompense le bien et punit le mal ? Appelez ce dogme mystère, ou, si vous le voulez, vérité fondamentale de notre religion, il est hors de doute que nous sommes obligés de le croire de nécessité de moyen. C'est la doctrine de saint Paul, qui dit que non-seulement il est nécessaire de croire qu'il y a un Dieu, mais qu'il faut croire, en outre, qu'il est rémunérateur de la vertu, et plein de bonté envers ceux qui le cherchent : *Credere enim oportet accedentem ad Deum, quia est, et inquirentibus se remunerator sit* (Heb. 11. 6). Et dire que la seule foi en Dieu est nécessaire de nécessité de moyen, et que la croyance explicite qu'il récompense la vertu ne l'est pas également, est une doctrine condamnée par l'Église (Innocent. XI).

7. Tout chrétien donc, quelque dépourvu qu'il soit de talent, jeune ou vieux, homme ou femme, est tenu, sous peine de péché grave, de savoir et de croire ces grandes vérités : qu'en Dieu il y a unité de substance et trinité de personnes ; que la seconde personne de cette Trinité sainte, c'est-à-dire le Fils, s'est incarné et s'est fait homme ; qu'il a souffert et qu'il est mort pour notre salut éternel ; et que ce même Dieu réserve la gloire aux bons, et l'enfer aux méchants. Et il ne faut pas dire pour s'excuser : autrefois, j'étais instruit de ces vérités et de ces mystères; mais je les ai oubliés et maintenant je ne les sais plus. Cette excuse ne peut pas être admise, parce qu'il est nécessaire de les savoir actuellement. Mais que faudrait-il dire et penser de ces chrétiens qui les ignoreraient, comme on en trouve, en effet, un grand nombre qui vivent dans cette funeste ignorance ? Il faut dire qu'ils sont en état de damnation, s'ils ne s'efforcent pas de s'en instruire au plus tôt ; qu'ils ne peuvent pas recevoir le sacrement de pénitence, et qu'ils sont indignes de l'absolution ; et soutenir le contraire serait encore défendre une doctrine condamnée par l'Église (ab Innocentio XI). Mais vous nous dites des choses dont nous n'avons jamais entendu parler. Savez-vous pourquoi ? C'est

que vous n'assistez pas aux catéchismes et aux instructions où l'on enseigne ces vérités. Ce qui doit vous faire comprendre de plus en plus la nécessité d'y assister, et ce qui prouve en même temps combien j'ai eu raison de vous dire que l'ignorance des divins mystères et de la loi de Dieu cause la perte d'un grand nombre de chrétiens.

8. Pour ce qui est maintenant de la nécessité de précepte, outre les vérités et les principaux mystères dont je viens de parler, tout chrétien est tenu de savoir tous les articles qui sont contenus dans le Symbole des Apôtres, et de comprendre, au moins quant à la substance, les vérités qui y sont renfermées. Il doit, en outre, savoir de nécessité de précepte les commandements de Dieu et de l'Eglise, connaître les sacrements qu'il a reçus et ceux qu'il est dans le cas de recevoir. Et il ne suffit pas de savoir ces choses d'une manière toute matérielle, mais il faut, comme je vous l'ai dit, en avoir une connaissance suffisante. La raison en est que, devant croire ces articles, il faut nécessairement qu'il les connaisse; qu'étant tenu d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, il doit savoir ce qu'ils prescrivent et ce qu'ils défendent; qu'étant obligé de recevoir les sacrements, il est nécessaire qu'il soit instruit des dispositions requises pour les recevoir dignement. Et il ne faut pas prétexter son ignorance qui, comme vous l'avez entendu, n'excuse pas de péché. Il ne faut pas dire que vous n'avez pas le temps, parce qu'en ayant assez pour vos intérêts temporels, vous devez en avoir à plus forte raison pour vos intérêts éternels, qui sont bien plus importants que tous les autres.

9. Mais y a-t-il un précepte particulier qui nous oblige à faire des actes de foi ? ou bien; pourrait-on sans pécher passer toute sa vie sans en produire un seul ? Et si ce précepte existe, suffit-il de faire une seule fois dans sa vie un acte de foi, et d'avoir cru une seule fois les mystères de la très sainte Trinité et de l'Incarnation du Verbe éternel ? Non, mes Frères, ce sont là tout autant de propositions et de doctrines condamnées par les souverains Pontifes (Innocent XI et Alex. VII). Il y a donc un précepte divin qui oblige à faire des actes de foi, et on ne peut, sans pécher, passer toute sa vie sans en produire quelques-uns. Il y a un précepte de faire des actes de foi, et ce n'est point assez d'en avoir fait un pendant sa vie, ni d'avoir cru une fois seulement les mystères de la très sainte Trinité et de l'Incarnation du Verbe. Pour vous faire mieux comprendre cela, je dois vous faire remarquer que, relativement à la foi il y a un précepte affirmatif et un précepte néga-

tif; un précepte affirmatif qui nous oblige à croire en certains temps d'une manière explicite quelques-unes des vérités divines révélées, et implicitement toutes les autres vérités que l'Eglise catholique propose à notre croyance. Ce précepte oblige toujours, mais non en tout temps et pour toujours, comme disent les théologiens. Un précepte négatif, qui oblige toujours et à chaque instant à ne jamais nier aucune des vérités révélées de Dieu, et que l'Eglise nous propose à croire, et à ne jamais en douter d'une manière délibérée, parce que nier ou révoquer en doute avec délibération une de ces vérités que Dieu a daigné nous révéler, c'est lui faire une injure très grave, et croire en quelque sorte qu'il peut se tromper ou nous tromper, et que sa parole n'est pas infaillible en toutes choses.

10. Le précepte affirmatif de la foi oblige donc, soit par lui-même, soit par accident ou selon les circonstances, à en produire des actes. Il oblige par lui-même en divers cas. Premièrement, lorsque l'homme est parvenu à l'âge de raison, et que les vérités et les mystères de la foi lui ont été suffisamment exposés, il ne peut pas, sans faire injure à l'autorité divine, leur refuser son assentiment. En outre, les adultes sont tenus, aussitôt qu'ils en sont capables, de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû, en lui rapportant leur esprit, leur cœur, leur personne et tous leurs biens, comme à leur fin dernière; ce qui ne peut se faire sans la foi actuelle. On en doit dire autant des infidèles adultes, lorsque la foi catholique leur est proposée d'une manière suffisante. En second lieu, le chrétien est tenu de faire des actes de foi quand il se trouve en danger de mort. La raison en est qu'alors principalement il est obligé de tendre à Dieu, et de l'honorer par les actes des vertus, et surtout par des actes de foi, puisque la foi, comme le remarque saint Augustin, est une vertu qui contribue d'une manière spéciale à la gloire de Dieu. Et d'ailleurs, comme le juste vit de la foi, il doit aussi mourir dans l'exercice de cette foi. Troisièmement ce précepte oblige dans les tentations contre la foi, qui ne peuvent être surmontées que par des actes contraires; car puisqu'il défend toute espèce de doute relatif aux vérités révélées, il impose par-là même l'obligation de prendre les moyens nécessaires pour y résister. Quatrièmement, il oblige dans les cas où l'on est tenu de faire une profession extérieure de sa foi, parce que si cette profession n'était pas accompagnée de l'acte intérieur, elle serait non pas une véritable profession de foi, mais une profession fausse et apparente. Il obligerait en cinquième lieu dans le cas où l'on serait mal-

heureusement tombé dans l'hérésie, dans l'athéisme, ou dans un doute volontaire contre quelque vérité révélée. Dans ce cas, l'acte de foi explicite et formel est nécessaire pour qu'un adulte qui a perdu la foi puisse être justifié, et pour qu'il répare par ce moyen l'injure qu'il a faite à Dieu.

11. Enfin il est hors de doute que le chrétien est tenu de faire souvent pendant sa vie des actes de foi, à raison de l'importance de ce précepte, d'autant plus que ces actes étant, comme nous l'avons vu, le moyen par lequel nous devons principalement honorer Dieu, il est aisé de comprendre que nous devons les réitérer fréquemment, afin de lui rendre plus souvent l'honneur et le culte qui lui sont dus, et que d'ailleurs la foi qui est la vie du juste, selon la parole de l'Apôtre, *Justus ex fide vivit* (Gal. 3. 11), se nourrit et se conserve par le moyen de ces actes. Or, pourrait-il vivre celui qui refuserait de prendre de temps en temps la nourriture nécessaire à la vie? ou bien pourrait-on appeler vivant celui qui resterait plusieurs jours sans donner aucun signe de vie? Mais, me direz-vous, le précepte de produire ces actes oblige-t-il bien souvent? Je réponds à cette demande qu'il n'est pas si facile de déterminer l'espace de temps qu'on pourrait les omettre sans se rendre coupable de péché. Différer un an, et même quelques mois, de remplir ce précepte, serait montrer une bien grande négligence, et exposer son salut. Le vénérable Jean Scot enseigne qu'il oblige tous les jours de fêtes. Ce sentiment est très pieux, et il serait même à désirer qu'on ne laissât pas passer un seul jour sans faire des actes de foi. C'est une chose très sainte d'accoutumer les enfants à en réciter le matin et le soir lorsqu'ils font leur prière. Il est vrai néanmoins que, même sans qu'on y réfléchisse, on fait souvent des actes de foi, comme lorsqu'on récite le Symbole des Apôtres, lorsqu'on entend la sainte messe, ou qu'on visite le très saint sacrement; ce qui s'entend des personnes vertueuses et craignant Dieu; car, pour ce qui est des libertins et de ceux qui vivent toujours dans la dissipation, on ne peut nier qu'ils ne manquent d'une manière très grave à ce devoir. Il n'est que trop vrai qu'un grand nombre passent leur vie presque entière sans penser à Dieu, non-seulement ne faisant point des actes de foi, mais ne pensant pas même qu'ils sont chrétiens. Que si quelquefois ils récitent le Symbole, ils le font d'une manière si machinale qu'à peine savent-ils ce qu'ils disent. Pour ne pas tomber dans ce manquement déplorable, pour nourrir et conserver notre foi, pour honorer Dieu et lui témoigner notre

reconnaissance de ce qu'il a bien voulu nous faire jouir de son admirable lumière, habituons-nous à faire souvent des actes de foi.

12. Après avoir vu quand et comment le précepte de faire des actes de foi oblige par lui-même, il nous reste à examiner dans quelles circonstances il oblige, comme disent les théologiens, par accident. Il se présente une infinité de cas où les chrétiens sont obligés par accident, à faire des actes de foi. Ils y sont tenus en premier lieu lorsque ces actes sont nécessaires pour observer un autre précepte ; car celui qui est obligé de parvenir à une fin, doit prendre les moyens nécessaires pour y arriver. Ainsi les chrétiens étant tenus d'entendre la sainte messe les dimanches et les fêtes, il y a par-là même obligation pour eux de faire pendant le saint sacrifice un acte de foi, sans lequel ils ne pourraient pas y assister avec fruit. En second lieu ce précepte oblige par accident, lorsqu'il s'élève dans l'âme quelque tentation violente ou contre la foi elle-même, ou contre quelque autre vertu, et qu'un acte de foi est nécessaire pour repousser cette tentation ; troisièmement un chrétien doit produire un acte de foi, lorsqu'il est dans la nécessité de faire des actes d'espérance, de charité, de religion, lorsqu'il veut faire un acte de contrition, et recevoir les sacrements de l'Eglise pour être justifié ; et cela parce que, sans la foi, l'homme adulte ne peut pas s'exercer dans ces vertus, ni recevoir la justification. Tels sont les cas ordinaires où un chrétien est tenu de faire des actes de foi.

13. Mais la foi étant, comme je vous l'ai dit, un don de Dieu, se perd-elle par toute espèce de péchés mortels ? Je réponds avec le saint concile de Trente, que la foi ne se perd par aucun péché, sinon par celui d'infidélité (Sess. 6., cap. 15. de Justif.). Tout péché mortel, de quelque espèce qu'il soit, fait perdre la charité et la grâce, mais non point la foi. Et quand est-ce donc qu'on la perd ? Lorsqu'on nie, ou qu'on refuse de croire une vérité quelconque révélée de Dieu, et proposée à notre croyance par la sainte Eglise, ou que l'on s'arrête volontairement à un doute contre cette vérité : d'où l'on conclut que pour perdre la foi, il n'est pas nécessaire que l'on nie toutes les vérités révélées ; mais il suffit d'en révoquer en doute une seule, la foi étant indivisible.

14. Telles sont les choses qu'il importe le plus que vous sachiez relativement à cette vertu de la foi. Mais cette foi ne doit pas être une foi purement spéculative et stérile, il faut qu'elle soit vive, agissante, accompagnée d'un pieux senti-

ment du cœur, et animée de la charité, comme dit saint Paul: *Corde enim creditur ad justitiam* (Rom. 10. 10) : *Fides quæ per caritatem operatur* (Gal. 5. 6). C'est cette foi qui justifie et qui opère le salut. La foi sans les œuvres, dit l'apôtre saint Jacques (2. 26), est une foi morte, comme un corps est mort, lorsqu'il est sans âme. A quoi servira-t-il à quelqu'un, dit le même Apôtre, de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? Cette foi pourra-t-elle le sauver? Non, sans doute (Jacob. 2. 14). Vous croyez, ajoute-t-il, qu'il n'y a qu'un Dieu : vous faites bien ; mais si votre foi ne va pas plus loin, elle est semblable à celle des démons, et quelquefois même elle vaut moins que la leur. Les démons croient aussi qu'il y a un Dieu ; mais en même temps ils tremblent et sont saisis de frayeur, lorsqu'ils entendent prononcer son nom redoutable (Jacob. 2. 19); tandis qu'un grand nombre de chrétiens le prononcent avec mépris, et le vilipendent par leurs jurements, leurs parjures et les blasphêmes les plus horribles. La foi vous enseigne que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est réellement présent dans le très saint sacrement de l'autel ; mais où sont les honneurs, le respect et les hommages que vous lui rendez? La foi vous dit que le péché est le plus grand de tous les maux, qu'il fait perdre à celui qui le commet, la grâce et l'amitié de Dieu, et qu'il rend le pécheur digne d'un enfer éternel ; et cependant avec quelle facilité ne le commet-on pas? Et combien vivent tranquillement dans cet état du péché, non-seulement des jours, mais des semaines, des mois et des années! La foi vous apprend que l'affaire du salut éternel est de toutes la plus nécessaire ; qu'il ne sert de rien de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme (Matth. 16. 36); et cependant, malgré la connaissance de cette grande vérité, combien qui n'aspirent qu'à se voir élevés au-dessus des autres, qu'à posséder des richesses, des trésors, à se procurer tous les plaisirs de la vie, tandis que l'affaire de leur salut est celle qu'ils ont le moins à cœur de voir réussir!

15. Ah! Chrétiens, examinez un peu quelle est votre foi : *Vosmetipsos tentate si estis in fide, ipsi vos probate* (2. Cor. 13. 5). Voyez si elle est accompagnée des bonnes œuvres, si elle est féconde en œuvres saintes et méritoires, ou bien si elle est stérile ; si elle est une foi vive, ou une foi morte. Il ne suffit pas de croire les vérités spéculatives, il faut encore croire les vérités pratiques. Car cette foi qui vous enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu, quoiqu'il y ait en lui trinité de personnes, que le Fils s'est fait homme, qu'il a souffert et qu'il est mort



pour notre salut éternel; cette même foi nous dit aussi que celui qui ne devient pas humble et petit comme un enfant, n'entrera pas dans le royaume des cieux (Matth. 18. 3); que celui qui aime le monde, et qui vit selon ses fausses maximes, n'a pas l'amour de Dieu en lui (1. Joan. 2. 15); que celui qui n'observe pas toute la loi, ne pourra point entrer dans la gloire (Math. 19. 17); que celui qui ne fait pas pénitence des fautes qu'il a commises, périra éternellement (Luc. 13. 3). Mais où sont ceux qui mettent en pratique ces dernières vérités et ces enseignements divins? Combien de chrétiens en qui on voit régner l'orgueil et la vanité! Combien qui aiment le monde et ses biens faux et apparents! Combien qui semblent n'être sur la terre que pour transgresser à chaque instant la loi divine! Combien qui refusent de s'assujétir à la plus légère pénitence après avoir souillé leur âme par une multitude de crimes? Et avec tout cela nous serons assez présomptueux pour croire que nous avons la vraie foi et que nous sommes parfaits chrétiens?

16. Ah! Seigneur, il n'est que trop vrai que nous nous sommes rendus coupables de bien des manquements en matière de foi! Il n'est que trop vrai que nous avons été négligents à nous instruire des vérités de notre foi, et de vos divins mystères, à produire des actes de cette foi, et surtout à mettre en pratique ce qu'elle nous enseigne! Mais, Seigneur, daignez l'augmenter en nous cette foi (Luc. 12. 5). Nous protestons qu'avec votre divin secours nous voulons croire toutes les vérités que vous avez daigné nous révéler, mais que nous voulons les croire d'une foi ferme, vive et agissante; et nous les croyons parce que c'est vous, ô vérité éternelle, incapable de nous tromper, qui les avez proposées à notre croyance. C'est dans cette foi que nous sommes nés; c'est dans cette foi que nous vous supplions de nous faire mourir. Fortifiez-nous de votre force divine, afin qu'en les croyant fermement, et en accomplissant tout ce que vous nous ordonnez de faire, nous puissions plus tard jouir du fruit de notre foi et de nos bonnes œuvres dans le ciel.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Sur la vertu d'espérance.

Je vous ai parlé dans la dernière instruction de la foi, qui est le principe et la base du christianisme, et sans laquelle nul

ne peut s'appeler vraiment chrétien. Aujourd'hui je vais vous entretenir de la seconde des vertus théologales, qui est l'espérance, et je vous montrerai ce que c'est que la vertu d'espérance; quelles sont les choses que nous devons attendre de Dieu; combien cette vertu est nécessaire; l'obligation où nous sommes d'en faire des actes; quels sont les motifs et les fondements de notre espérance, et enfin quels sont les extrêmes à éviter relativement à cette vertu.

1. Le péché originel a causé deux grands maux dans l'homme. Il lui a ôté la lumière et l'a rendu aveugle: il lui a enlevé ses forces et l'a rendu faible. Qu'a fait Dieu miséricordieux pour remédier à ces maux? Il nous a donné la foi pour dissiper les ténèbres de notre esprit, et il a mis en nous la vertu d'espérance pour suppléer à la faiblesse de notre volonté. Qu'est-ce que cette espérance? C'est une vertu théologale par laquelle nous attendons avec une ferme confiance, par les mérites de Jésus-Christ, la béatitude éternelle, moyennant la grâce divine et nos bonnes œuvres, nous appuyant sur la bonté de Dieu qui est infiniment miséricordieux, tout-puissant et fidèle en ses promesses.

2. L'espérance est donc une vertu théologale, c'est-à-dire, qui regarde immédiatement Dieu. Elle est un don de Dieu, qui nous a été accordé dans le baptême, et que n'ont pas reçu ceux qui n'ont pas été baptisés. Enfin, par le moyen de cette vertu, nous espérons obtenir de Dieu la gloire éternelle du paradis, et nous l'espérons avec une ferme confiance. O belle et sainte vertu d'espérance, que tu nous fais aspirer à des choses grandes et sublimes! Tous, par conséquent, les simples, les ignorants et les pauvres, aussi bien que les grands, les riches et les savants, doivent espérer le paradis, et non-seulement ceux qui ont conservé leur innocence, mais ceux-mêmes qui l'ont perdue, et qui sont actuellement pécheurs. Qui l'aurait jamais cru, si la sainte Ecriture, si la foi ne nous l'eût enseigné, que les plus misérables pécheurs, que ceux qui sont le plus dépourvus de talents, que les pauvres artisans doivent espérer de parvenir à la pleine et pacifique possession de cet immense royaume, de ce bien infini, de cette félicité, de cette gloire qui surpasse toute pensée, tout désir, et qui n'aura jamais de fin? Il en est ainsi cependant. Tous tant que nous sommes ici, nous devons espérer d'aller, après le court espace de cette vie, posséder éternellement notre Dieu dans le ciel. Béni soit donc, devons-nous dire avec le prophète Jérémie, béni soit l'homme qui se confie dans le Seigneur, et

dont l'espérance a pour objet le Seigneur lui-même. Il sera semblable à un arbre planté près des eaux d'un fleuve, lequel étendant ses racines sous ces mêmes eaux, ne craindra point les ardeurs du soleil. Ses feuilles seront toujours vertes; il n'aura rien à craindre au temps de la sécheresse, et il ne manquera jamais de donner son fruit (Jerem. 17. 7).

3. Mais que dis-je, nous devons tous espérer la gloire? Il est pour nous de toute nécessité que nous l'espérions, et l'espérance est aussi nécessaire à un chrétien que la foi. L'Apôtre ne dit pas seulement qu'il faut croire qu'il y a un Dieu; il faut encore, ajoute-t-il, croire qu'il est le rémunérateur de la vertu (Heb. 11. 6); ce qui ne peut se faire sans espérer ses divines récompenses. Si la sainte Ecriture nous dit que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu (ibid.), elle dit aussi: Malheur à celui qui ne se confie pas à Dieu; malheur à ceux qui ont perdu la fermeté de leur espérance, parce que Dieu cessera de les protéger (Eccl. c. 2. 15. 16). Il faut donc bien comprendre que l'espérance est d'une nécessité indispensable aussi bien que la foi, et que comme sans la foi il est impossible d'être sauvé, de même nul ne peut parvenir au ciel sans l'espérance.

4. Mais en cette matière les chrétiens se trompent bien souvent. Il en est peu qui n'aient en horreur tout ce qui est capable de blesser en quelque sorte la foi ou les vertus morales; mais tous n'ont pas cette même aversion pour ce qui peut être contraire à la vertu d'espérance. Ils seraient agités par les remords, s'ils avaient formé le moindre doute contre la foi, s'ils s'étaient arrêtés volontairement à quelque pensée contraire à la chasteté; mais par un abus étrange ils ne craignent point d'affaiblir, ni même de détruire en eux l'espérance. Ils s'abandonnent à mille inquiétudes et à une défiance continuelle de la bonté de Dieu, et ne réfléchissent pas que la foi sans l'espérance devient inutile, et que Dieu ne nous commande pas seulement d'avoir et de nourrir en nous cette espérance, mais encore de la fortifier et de la faire croître dans notre cœur. Aussi la sainte Eglise a-t-elle soin de lui demander pour ses enfants non-seulement l'accroissement de la foi et de la charité, mais encore une augmentation d'espérance (Vid. Orat. Dom. 3. post Pent). Et ne croyez pas que ce soit un conseil; c'est un véritable précepte: car ce même Dieu qui nous ordonne de croire en lui et de l'aimer de tout notre cœur, nous commande pareillement de mettre en lui toute notre confiance: *Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo* (Prov. 3. 5).

5. Le soin principal de notre divin Sauveur n'était-il pas de bannir du cœur de ses disciples toute défiance, et de les établir dans une ferme espérance? Que votre cœur ne soit point troublé, leur dit-il. Vous croyez en Dieu; croyez donc aussi en moi (Joan. 14. 1). Et pour éloigner de nous toute crainte et toute défiance, ne suffit-il pas, en effet, de croire que nous avons Dieu pour notre Père et son divin Fils pour médiateur auprès de lui? Vous aurez bien à souffrir dans le monde, ajoute-t-il; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde (Joan. 16. 33). Cette doctrine sortie de la bouche de Jésus-Christ, les Apôtres ne cessaient de l'inculquer aux premiers fidèles, leur disant: Ne vous troublez point; jetez dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes, parce qu'il a lui-même soin de vous (1. Petr. 5. 7). Dieu est fidèle en ses promesses; il ne permettra point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, il vous fera même tirer avantage de la tentation (1. Cor. 10. 13). Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante (Ephes. 6. 10). Sachez qu'il peut faire en nous infiniment plus que tout ce que nous demandons, et tout ce que nous pensons (Eph. 3. 20). Mettez en sa bonté toute vos espérances, parce que c'est lui qui a commencé le grand ouvrage de votre salut, et c'est lui qui le conduira à sa fin.

6. Telle est l'obligation qui nous est imposée de mettre en Dieu toute notre confiance, et d'attendre de sa libéralité cette gloire infinie qu'il prépare dans les cieux à ses élus; et tel est le commandement qu'il nous fait d'espérer en lui. D'où il est aisé de conclure combien est fausse et impie la doctrine de ces hérétiques condamnés par le saint concile de Trente (Sess. 6. can. 6), lesquels enseignaient que les justes, en vertu des bonnes œuvres faites en état de grâce, ne doivent point attendre cette récompense éternelle que Dieu, dans sa miséricorde et par les mérites de Jésus-Christ, a promise à ceux qui persévérent jusqu'à la fin dans l'observance de ces divins préceptes; et que l'homme juste pèche toutes les fois qu'il fait le bien en vue et dans l'espérance de cette récompense éternelle (Sess. 6. can. 21. de Justificat.). Tenons-nous toujours éloignés de ces doctrines scandaleuses. Ayons aussi en horreur celle des faux mystique, de ces derniers temps, qui allaient jusqu'à trouver mauvais que l'homme servit son Dieu dans l'intention d'obtenir de lui le bonheur éternel, et qu'il l'aimât en vue de ses récompenses. Toutes ces doctrines ont été condamnées par les souverains pontifes (Bull. Innoc. XI. et Alex. VII.). Fuyons pareillement la morale de ces faux spirituels qui, sous prétexte d'é-

lever les âmes à une perfection plus sublime, voulaient qu'elles fussent éloignées de tout désir de la gloire du paradis, et qu'elles missent sous les pieds toute espérance de la vie éternelle. Ils prétendaient en savoir plus que Dieu ; car ne nous ordonne-t-il pas en plusieurs endroits des livres saints d'espérer en lui, de ne pas perdre de vue la vie éternelle ? Si désirer la béatitude était une chose mauvaise et criminelle ; si c'était un mal de travailler pour l'acquérir, Dieu nous l'aurait-il proposée pour récompense ? Pour ce qui est de la perfection, l'espérance est bien loin de lui être nuisible. L'apôtre saint Paul était certainement parfait lorsque, transporté par la violence de l'amour divin, il désirait voir les liens de son corps se briser pour pouvoir aller se réunir à Jésus-Christ dans le ciel ; sainte Thérèse, saint François et tant d'autres Saints étaient assurément parfaits, lorsque principalement à la fin de leur vie, comme autant de cerfs altérés qui soupirent après les eaux des fontaines, ils se sentaient brûlés du désir le plus ardent d'aller jouir de la présence de leur Dieu (Psal. 41. 1). La charité parfaite loin de réprimer les mouvements de l'espérance, les rend au contraire plus vifs et plus impétueux, puisque c'est une propriété de l'amour d'unir celui qui aime à l'objet aimé, sinon toujours actuellement, au moins par le désir.

7. Disons donc, en suivant la doctrine du saint concile de Trente, que c'est à tous les justes, quelque parfaits qu'ils puissent être, que s'adressent ces belles paroles de l'Apôtre : *Appliquez-vous toujours, mes Frères, à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera point sans fruit devant lui. Car Dieu n'est pas injuste pour oublier vos bonnes œuvres, et la charité dont vous avez donné des marques par les services que vous avez rendus aux Saints en son nom* (I. Cor. 15. et Heb. 6. 10). *Ne perdez pas votre espérance à laquelle est promise une récompense éternelle.* Ainsi donc, conclut le saint concile, à celui qui persévère jusqu'à la fin dans la pratique des bonnes œuvres, et qui met sa confiance en Dieu, on doit lui proposer la vie éternelle et comme une grâce que Dieu dans sa miséricorde a promise à ses enfants par les mérites de Jésus-Christ, et comme une récompense que ce même Dieu accordera à leurs mérites et à leurs bonnes œuvres. C'est là cette couronne de justice qu'attendait l'Apôtre après le cours et les combats de cette vie, et qu'il espérait recevoir de Jésus-Christ le juste juge qui l'avait promise non-seulement à lui, mais à tous ceux qui se réjouissent en pensant à son avènement (Sess. 6. cap. 16).

8. C'est donc à tous, je le répète, que l'espérance en Dieu est nécessaire. Espérez au Seigneur, dit le Psalmiste (Ps.4.6). Attendez avec une espérance parfaite, dit saint Pierre, la grâce qui vous sera donnée (1. Petr. 1. 13). Recommandez aux riches, disait saint Paul à Timothée, qu'ils mettent leur espérance non dans les richesses trompeuses, mais dans le Dieu vivant (1. Tim.6. 17). Et saint Augustin assure que comme plusieurs choses nous sont imposées par rapport à la foi, de même un grand nombre nous sont ordonnées par rapport à l'espérance. La raison en est que l'espérance est un moyen nécessaire pour obtenir le salut, puisque selon l'expression de saint Paul, c'est par elle que nous sommes sauvés (Rom. 8. 24), et que chacun est tenu de se servir des moyens qui sont nécessaires pour arriver à sa fin. En outre, il y a obligation pour le pécheur de travailler à recouvrer la grâce de Dieu ; or selon la doctrine du saint concile de Trente (Sess. 6. cap. 6), il ne peut pas y réussir sans l'espérance, et par conséquent il est obligé d'en faire des actes.

9. Supposé donc qu'il existe une nécessité de précepte de faire des actes d'espérance, quand est-ce que ce précepte nous obligera? Je réponds que comme c'est une doctrine condamnée par l'Eglise de dire qu'il n'y a pas de précepte divin qui oblige à faire des actes d'espérance ; c'en est une pareillement de soutenir qu'il n'y a aucun temps dans la vie où l'homme soit tenu de produire ces actes en vertu de ce précepte (Alex. VII). Mais les préceptes affirmatifs, comme nous l'avons dit, quoiqu'ils obligent toujours, n'obligent cependant pas en tout temps, et pour toujours. Il est vrai qu'un chrétien éclairé des lumières de la foi, auquel les biens éternels du paradis sont proposés pour récompense, devrait soupirer sans cesse après cette immense félicité, et comme fait un étranger exilé loin de sa patrie, diriger ses désirs et ses vœux vers cette Jérusalem céleste qui est sa véritable patrie : *Spera in Domino tuo semper* (Oseæ 12. 6). Cependant il n'est pas tenu de répéter continuellement ces actes d'espérance. Quand est-ce donc qu'il est obligé de les produire ? Il y est tenu, en vertu du précepte, d'abord lorsqu'il a l'usage parfait de la raison, c'est-à-dire lorsque, après en avoir entendu parler, il a la connaissance suffisante de cette béatitude éternelle à laquelle nous sommes tous destinés ; alors il doit y tendre comme à sa fin dernière, et se conduire de manière à pouvoir y parvenir. Secondement lorsqu'il y aurait danger pour lui de succomber à une tentation de désespoir, s'il n'avait pas soin d'affermir son âme

par un acte d'espérance; parce que le même précepte qui nous oblige à espérer en Dieu, nous oblige pareillement à ne jamais nous défier de sa bonté en nous livrant au désespoir. En troisième lieu lorsqu'il se trouve en danger de mort, parce que c'est en ce moment que les préceptes qui regardent Dieu d'une manière immédiate, obligent plus étroitement. En dernier lieu, afin de s'animer par-là à la fuite du mal et à la pratique des bonnes œuvres. Ce précepte oblige par accident, toutes les fois que l'homme se trouve dans l'obligation de produire des actes de quelques vertus qu'il ne peut pratiquer sans être animé par l'espérance, comme lorsqu'il est tenu de prier ou de se livrer à la pénitence, et enfin lorsqu'il est assailli par quelques tentations si violentes, qu'il serait incapable de les surmonter, s'il ne fortifiait son esprit et ne ranimait son courage par un acte d'espérance. Dans ces diverses circonstances, le chrétien doit se jeter dans les bras de son Dieu, se confier en lui, et espérer qu'avec le secours de sa grâce, il aura le bonheur un jour de le posséder dans le ciel.

10. Mais sur quelles bases est fondée cette espérance, qui doit être en nous si ferme, de parvenir à la possession d'un bien si grand et si ineffable? Ah! ils sont si pressants et si nombreux les motifs que nous avons d'attendre ce bonheur de la bonté de notre Dieu, que je ne finirais jamais si je voulais tous les énumérer. Dieu, comme vous le savez, est notre Père, et un Père plein de bonté pour nous; il nous a donné l'être, il nous aime d'un amour infini, il a pour nous un cœur plein de tendresse, il est plus porté à nous faire du bien, que ne l'ont jamais été, et que ne le seront jamais des parents pour leurs enfants, et il veut que nous l'appelions du doux nom de Père. Or quel est l'ouvrier qui, après avoir produit un ouvrage admirable et parfait, l'abandonne aussitôt sans jamais plus y penser? Quel est le père si inhumain, qui ne procure pas à ses enfants ce qui est nécessaire pour leur conserver la vie? Et nous pourrions sans impiété nous arrêter à la pensée que ce Père divin, après nous avoir créés pour une fin aussi noble que celle de l'aimer en cette vie pour aller ensuite le posséder dans le ciel, ne nous fournira pas tous les moyens nécessaires afin d'y arriver? Quel est l'enfant qui ne se repose pas avec confiance sur la tendresse d'un père ou d'une mère! Et nous ne nous reposerions pas sur la tendresse de notre Père céleste? Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas compassion de lui? Ah! quand cela pourrait arriver, pour moi, nous dit Dieu lui-même, je ne vous oublierai jamais, parce que je vous porte sans cesse dans mes mains (Isaïæ 56. 15).

11. Le second motif sur lequel est fondée notre espérance est la toute-puissance de Dieu. Notre Dieu est tout-puissant, il peut faire tout ce qu'il veut, et rien ne peut lui résister. Quelque grandes que soient nos infirmités et nos misères, il peut les guérir, et il les guérit en effet. Quelque multipliés que soient nos ennemis, quelque forts et puissants que soient les démons, il a le pouvoir et la volonté de nous délivrer de tous leurs assauts et de toutes leurs embûches. Quelle n'était pas l'infortune des Hébreux dans l'Egypte, lorsqu'ils étaient opprimés sous la dure servitude du roi Pharaon? Et cependant il les en délivra, et les conduisit dans la terre promise. Ce ne fut là qu'une figure de ce qu'il fait chaque jour en notre faveur. Qu'est-ce qu'une armée entière de démons devant Dieu? C'est, dit saint Bernard, moins qu'une mouche. Le troisième motif est la fidélité de Dieu dans ses promesses. Dieu est fidèle, dit saint Paul : *Fidelis Deus* (1. Cor. 1. 9), et c'est sur cette fidélité de notre Dieu que nous devons fonder l'espérance de notre salut, comme il le disait à ceux de Corinthe. C'était cette considération qui fortifiait le cœur de saint Bernard. Demeurons donc, dit l'Apôtre (Heb. 10. 23), fermes et inébranlables dans la profession que nous avons faite d'espérer ce qui nous a été promis; puisque celui qui nous l'a promis est fidèle en ses promesses.

12. Mais ce qui doit contribuer à établir plus fermement notre espérance, c'est la bonté et la miséricorde de Dieu. Ah! c'est ici son véritable fondement. C'est de cette bonté que nous devons attendre le salut. C'est en votre miséricorde, ô mon Dieu, disait saint Augustin, que je mets toute ma confiance: c'est elle qui est le garant de la vérité de vos promesses : *Una spes mea, misericordia tua.* Y a-t-il une chose dont Dieu se glorifie plus dans les saintes Ecritures, que de la miséricorde? Dieu est riche en miséricorde : *Dives est in misericordia* (Ephes. 2. 4). Il est appelé le Père des miséricordes : *Pater misericordiarum* (1. Cor. 1. 3). La terre est toute remplie de la miséricorde de Dieu, dit le Prophète royal (Ps. 32. 5). Il veut que ses miséricordes brillent par-dessus tous ses ouvrages (Ps. 14. 4. 9). Il est vrai qu'étant pécheurs, nous sommes indignes de sa bonté et de sa tendresse; et il sait infiniment mieux que nous jusqu'où va notre indignité que nous ne connaissons que bien imparfaitement; et néanmoins malgré toute cette indignité qu'il découvre en nous, il nous commande lui-même d'avoir des sentiments dignes de sa bonté, et de le chercher dans la simplicité de notre cœur (Sap. 1. 1).

13. Qu'avons-nous donc à attendre de ce Père si plein d'amour, de ce Dieu si puissant, si fidèle, si plein de bonté et de miséricorde? Nous devons attendre de lui ce que je vous ai dit dès le principe, la gloire du paradis, la béatitude éternelle, le bonheur de voir à découvert et sans voile la face de ce Dieu de toute beauté, d'aimer sans mesure ce Dieu souverainement aimable, et de le posséder sans fin et durant toute l'éternité. C'est là le premier et principal objet de notre espérance. Mais comme nous ne pouvons pas posséder cet objet si noble, ni parvenir à cette fin sans les moyens, qui sont la grâce avec tous les autres dons, et spécialement les bonnes œuvres et les mérites que nous acquérons avec le secours de cette grâce, il s'ensuit que ces moyens sont l'objet secondaire de notre espérance. C'est pourquoi je vous ai dit que nous attendons de Dieu la gloire par le moyen de sa grâce et de nos mérites. Sans la grâce nous ne pouvons rien faire pour arriver à la gloire; mais cette grâce devient inutile si, au lieu d'y correspondre, nous la rejetons. Espérez au Seigneur, dit le Roi-Prophète; mais cela ne suffit pas; aussi ajoute-t-il : Et faites le bien, c'est-à-dire, exercez-vous dans la pratique des bonnes œuvres, et alors vous aurez droit aux richesses divines et aux délices du paradis (Psal. 36. 3).

14. Mais pour obtenir cette félicité ne suffit-il pas d'avoir la foi qui nous fait connaître Dieu, et la charité qui nous le fait aimer? Non, Chrétiens, pour cela l'espérance est encore nécessaire; et Dieu nous l'a donnée, afin que nous pussions courir avec plus de courage et d'ardeur dans le sentier qui conduit à la gloire. Elle est comme un aiguillon qui excite le chrétien à souffrir les peines de cette vie et à faire de grandes choses pour l'amour de Dieu. Que ne font pas les hommes quand l'espérance les anime? L'espérance d'une bonne récolte rend douces et agréables à l'agriculteur toutes les fatigues qu'il endure en cultivant la terre. L'espérance du gain anime le négociant à surmonter tous les obstacles, à s'exposer à tous les dangers qu'il peut rencontrer et sur terre et sur mer. L'espérance de la victoire et du butin porte le soldat à affronter tous les périls de la guerre, que ne doit donc pas faire l'espérance d'un bien infiniment plus grand, qui est celui de la gloire céleste? Ah! c'est cette espérance qui a porté et qui porte chaque jour tant de jeunes personnes délicates, tant de jeunes gens de toutes les conditions à abandonner le monde pour choisir l'austérité de la croix et la solitude du cloître, qui les fait marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, et leur fait sup-

porter avec joie la pauvreté, les souffrances et tous les maux de cette vie. Quelqu'un ayant demandé à saint François d'où lui venait cette paix, cette sérénité qu'on admirait en lui au milieu des douleurs les plus atroces et des plus graves infirmités : Ah ! répondit-il, le bien que j'attends est si grand, si ineffable, que toutes les peines qu'il me coûte ne me sont rien. C'est cette espérance qui remplissait le saint homme Job de consolation dans ses disgrâces. Je verrai un jour mon Seigneur, disait-il ; je porte toujours cette espérance dans mon sein, et c'est elle qui me console (Job. 19. 26). C'est elle aussi qui consolait Tobie dans ses malheurs. Nous sommes, disait-il, les enfants des Saints, et nous attendons cette vie que Dieu donnera à tous ceux qui ne perdent pas la confiance qu'ils doivent avoir en lui (Tob. 2. 18). Animés de cette espérance, avec quelle intrépidité les saints martyrs n'enduraient-ils pas les supplices les plus affreux inventés par la fureur des tyrans ! On rapporte de saint Adrien martyr qu'étant un des premiers officiers de l'empereur Maximien, il s'étonnait de voir les chrétiens supporter avec joie et avec allégresse les tourments les plus cruels. Il les supplia un jour de lui dire, au nom du Dieu qu'ils adoraient, ce qu'ils attendaient de lui pour tous les supplices qu'ils souffraient pour son amour. Les martyrs lui répondirent tous d'une voix : La gloire que nous attendons de notre Dieu est si grande, que non-seulement nous ne pouvons pas l'exprimer par des paroles, mais que notre esprit même ne peut pas la concevoir. Ce qu'ayant entendu, il embrassa la foi de Jésus-Christ, et par un glorieux martyre il finit de vivre au monde, pour aller vivre éternellement en Dieu, en qui il avait mis sa confiance. Si donc, dit saint Augustin, vous voulez soutenir avec ardeur le travail et les peines, ne perdez pas de vue la récompense : *Si vis sustinere laborem, attende mercedem* (S. Aug. Conc. 2. in Ps. 36).

15. Je dois vous faire observer cependant que notre espérance doit être accompagnée d'une sainte crainte. Nous devons éviter ici deux péchés opposés, qui sont la présomption et le désespoir. Nous ne devons jamais désespérer ni du pardon de nos fautes, ni d'obtenir la gloire, parce que la miséricorde de Dieu est infinie ; mais gardons-nous de la présomption, parce que sa justice est terrible envers les pécheurs obstinés. Nous honorons sa miséricorde par une entière confiance, et sa justice, nous l'honorons par une sainte crainte. *Semel locutus est Deus*, dit le Roi-Prophète : *duo hæc audivi : quia potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia* (Ps. 61. 12). Mais Dieu a bien

souvent fait entendre sa voix ; il nous a révélé un grand nombre de vérités. Pourquoi donc le Prophète dit-il qu'il n'a parlé qu'une seule fois, et qu'il ne lui a entendu dire que ces deux seules choses : qu'il a le pouvoir et la miséricorde ? Il est vrai, répond saint Augustin, que Dieu a parlé plusieurs fois, et qu'il a révélé un grand nombre de vérités ; mais elles se réduisent toutes à ceci : Que Dieu est plein de miséricorde pour pardonner, et qu'il a en main la puissance et la justice pour punir. Il ne faut donc pas présumer de la miséricorde au point de mépriser la justice ; mais il ne faut pas craindre la justice jusqu'à désespérer de la miséricorde. *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine*, disait le Psalmiste (Ps. 100). *Universæ viæ Domini, misericordia et veritas* (Ps. 24. 10).

16. Oui, Seigneur, nous louerons, nous exalterons votre miséricorde et votre justice. Nous ne présumerons point trop de votre miséricorde, mais nous ne désespérerons pas de l'obtenir. Parce que nous sommes pécheurs, nous craindrons votre justice ; mais parce que nous sommes vos enfants, et que vous êtes notre Père, nous espérerons en votre miséricorde. Mais votre miséricorde l'emporte sur la justice : *Superexaltat judicium* (Jacob. 2. 13). Ah ! faites que nous la chantions éternellement. Oui, nous attendons de votre bonté le pardon de nos fautes, votre grâce, la persévérance dans cette grâce qui nous fera parvenir à la possession du grand objet, de l'objet premier et principal de notre espérance, qui est la gloire éternelle que vous nous réservez dans le ciel.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Sur la charité et l'amour de Dieu.

Vous ayant parlé dans les instructions précédentes des deux premières vertus théologales qui sont la foi et l'espérance, il me reste à traiter de la troisième qui est la charité. C'est de toutes les vertus la plus noble, la plus excellente, la plus sublime. Et comme les vertus théologales, par la raison qu'elles regardent Dieu immédiatement, l'emportent sur toutes les vertus morales, qui ont pour objet l'honnêteté ; ainsi parmi les vertus théologales la charité tient le premier rang. Il est vrai que la foi et l'espérance ont Dieu pour objet ; mais la foi nous le fait envisager comme étant la vérité par essence ; l'espérance le considère comme l'objet de sa béatitude qu'elle es-

père posséder un jour, et la charité se rapporte à Dieu d'une manière si immédiate, qu'elle se fixe en lui, et qu'elle nous le fait aimer pour lui-même. Aussi la foi et l'espérance cesseront d'exister quand nous serons dans le ciel, mais la charité subsistera éternellement. D'où il suit, selon la doctrine de l'Apôtre, que la charité est la plus grande de toutes les vertus (1. Cor. 13. 13). Nous verrons donc ce que c'est que cette vertu de la charité, quel est le précepte qui nous oblige à la pratiquer, et quelle est la manière dont nous devons accomplir ce commandement.

1. Parmi les vertus théologales la charité tient donc le premier rang, parce qu'elle est la fin de toutes les autres, et le terme où elles doivent aboutir. Elle est la reine des vertus et le principe de tout mérite. En elle est renfermée toute la loi, dont tous les préceptes se réduisent au seul précepte de la charité : *Finis autem præcepti est charitas* (1. Timoth. 1. 5). Et saint Grégoire ajoute que tous les commandements se rapportent à l'amour et que tous ensemble ils ne constituent qu'un seul précepte, parce que tout ce qui est ordonné, vient aboutir à la charité. Et comme les diverses branches d'un arbre naissent de la même racine, ainsi toutes les vertus ont leur source dans la seule charité (S. Gregor. Homil. 27. in Evang.). La charité est cette belle robe nuptiale des enfants de Dieu, sans laquelle nul ne sera reçu dans l'éternel festin du paradis. Cette robe des enfants de Dieu, personne ne peut la prendre et s'en revêtir sans avoir quitté auparavant l'habit des esclaves, c'est-à-dire cette crainte servile qui est leur partage. C'est ce précieux habit de la charité qui couvre la multitude des péchés, et dont l'Apôtre écrivant aux Corinthiens fait les plus grands éloges (1. Cor. 13). C'est de cette charité que je viens vous entretenir aujourd'hui. Mais comment oserai-je aborder un sujet que les esprits célestes les plus éclairés et les plus enflammés de l'amour divin pourraient à peine traiter comme il mérite de l'être? Ah! que n'ai-je en ce moment les ardeurs et les expressions d'un Séraphin pour pouvoir vous parler dignement de cette divine vertu!

2. Mais parce que tout cela me manque, et que mon ministère exige néanmoins que je vous en parle, je dirai en premier lieu que la charité est une vertu théologale qui nous vient de Dieu, par laquelle nous l'aimons pour lui-même, et notre prochain pour son amour. D'où il résulte que la charité a Dieu pour objet premier et immédiat, et pour objet secondaire notre prochain. Laissant de côté en ce moment la charité envers

le prochain, dont je vous parlerai dans la suite, occupons-nous à considérer la charité en tant qu'elle regarde Dieu immédiatement. Elle est donc une vertu théologale, mais la plus sublime de toutes, parce qu'elle se rapporte directement à Dieu qui est l'objet le plus excellent et le plus parfait. J'ai dit qu'elle nous vient de Dieu, d'où il faut conclure qu'elle est une vertu surnaturelle que Dieu seul peut produire dans nos âmes, selon la parole de l'Apôtre : La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le moyen du Saint-Esprit qui nous a été donné (Rom.5. 5). La charité aime Dieu pour lui-même, et non parce qu'il est bon envers nous et qu'il peut nous rendre eternellement heureux, ce qui constitue l'amour de concupiscence qui naît de l'espérance. Par le moyen de cette charité qui aime Dieu parce qu'il est bon en lui-même, l'âme se repose dans son Seigneur ; elle se réjouit en pensant qu'il est infiniment grand, infiniment bon, infiniment saint, infiniment glorieux, infiniment parfait. Elle se réjouit de ses perfections, et surtout de sa gloire : elle aime à y réfléchir. Ce n'est pas assez ; elle désire qu'il soit loué, glorifié et aimé de tous, comme il l'est d'elle-même.

3. Mais y a-t-il un précepte qui nous oblige à aimer notre Dieu de cet amour si parfait de bienveillance ? Ah ! Chrétiens, quelle honte pour nous d'aller jusqu'à demander s'il y a un commandement qui nous prescrive d'aimer ce Dieu souverainement aimable ! La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que nous devons aimer notre divin Créateur ? Les saintes Ecritures n'élèvent-elles pas la voix pour nous dire que notre Rémunérateur et notre Rédempteur mérite que nous l'aimions de tout notre cœur et de toutes nos forces ? Ce saint amour n'est-il pas le principe et la fin de la religion chrétienne ? N'est-ce pas l'amour envers le genre humain qui a fait descendre un Dieu du ciel en terre, et n'est-ce pas pour faire brûler nos cœurs de cette sainte flamme qu'il s'est revêtu de notre chair, qu'il s'est livré aux souffrances et à la mort, et qu'il est ressuscité ? Celui donc qui refuse de reconnaître cette obligation où nous sommes d'aimer Dieu, détruit d'un seul coup toute la religion chrétienne. Il n'est donc pas un chrétien qui puisse nier que nous ne soyons tenus de remplir ce grand devoir, puisque rien n'est si souvent et si fortement inculqué dans les livres saints, que ce commandement, le premier et le plus grand de tous les commandements.

4. Néanmoins il faut avouer que nous sommes arrivés à ces temps malheureux prédits par Jésus-Christ, où la malice

s'étant accrue d'une manière démesurée, la sainte charité s'est refroidie considérablement, pour ne pas dire qu'elle est totalement éteinte (Matth. 24. 12). Oui, il n'est que trop vrai que nous vivons dans un temps où, lorsqu'on parle à certains chrétiens de l'amour de Dieu, ils se figurent que ces paroles ne s'adressent pas à eux, mais aux solitaires du désert, ou aux religieux qui vivent dans le cloître, ou tout au plus à ces personnes qui font spécialement profession de piété dans le monde; pour ce qui est des autres qui vivent dans le siècle, ils pensent que c'est là une chose de surérogation et de conseil, mais non de précepte, et que pour eux l'amour de Dieu est non pas un devoir, mais une chose de pure convenance. Oh! combien ils se trompent! Quoi? l'amour de Dieu une chose de surérogation et de convenance, et non de devoir et de nécessité? une chose de conseil, et non de précepte? Non-seulement il existe un commandement d'aimer Dieu, mais ce commandement est le premier et le plus grand de tous les commandements. Ecoutez, Israël, disait Moïse aux Hébreux, le Seigneur notre Dieu est le seul et unique Seigneur. *Vous aimerez donc le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.* Ces paroles que je vous fais entendre seront toujours gravées dans votre cœur (Deut. 6. 4). Quel est le plus grand commandement de la loi? disait un docteur pharisien à Jésus-Christ. Le voici, lui répondit le divin Sauveur: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand de tous les commandements (Matth. 22. 36). Nous ne pouvons donc plus en douter: l'amour de Dieu nous est étroitement ordonné, et il fait la matière d'un précepte rigoureux. Et comment pourrions-nous le révoquer en doute? Dieu étant un objet infiniment aimable par lui-même, et comme disent les théologiens, la fin dernière de toutes choses, il ne pouvait pas, selon les lois de sa sagesse infinie, ne pas faire un précepte à sa créature raisonnable et capable d'aimer, de l'aimer lui-même pour lui-même et par-dessus toutes choses. De plus, nous sommes obligés de tendre à notre fin; or Dieu étant notre fin, et la charité étant le lien qui nous unit à lui de la manière la plus parfaite, il est évident qu'elle est non pas de conseil, mais de précepte, et que nous sommes tenus, sous peine de faute grave, d'accomplir le commandement que Dieu nous en a fait.

5. Mais quel doit être cet amour pour remplir un précepte si rigoureux? Il doit être entier, effectif et constant. Nous de-

vons aimer Dieu de tout notre cœur, accomplir avec exactitude tous ses commandements, et lui rester fidèles jusqu'à la mort. La première qualité que doit avoir notre amour envers Dieu, est donc qu'il soit entier. C'est ce que signifient ces paroles que j'ai citées plus haut. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit.* C'est-à-dire qu'il faut rapporter à Dieu toutes les pensées de notre esprit, toutes les affections de notre cœur, toutes les opérations même de nos sens et toutes nos facultés. Mais s'il en est ainsi, il faudra donc abandonner le soin de sa famille, son trafic, son négoce, ses études, ses travaux et toutes choses, en un mot, et rester toujours à l'église, aux pieds des autels dans une contemplation continuelle? Ah! que vous seriez heureux si vous aviez le courage et que vous fussiez encore à temps de prendre cette détermination de vous occuper exclusivement de votre Dieu! Cependant vous n'y êtes point obligés; et pour comprendre cela, vous devez remarquer avec saint Bonaventure (In 3. Dist. 37. art. 2. q. 6.), que l'on peut aimer Dieu de tout son cœur et par-dessus toutes choses de deux manières: premièrement, d'une manière parfaite et qui exclut toute affection étrangère, en sorte qu'il n'y ait aucun mouvement de notre cœur qui ne tende à Dieu, et que nous ne respirions à chaque instant que son saint amour. L'autre manière, qui n'est pas aussi parfaite, consiste en ce que nous pouvons aussi aimer les créatures, mais de telle sorte que Dieu ait toujours la première place dans notre cœur. La première manière d'aimer Dieu est celle qui est propre aux Anges et aux bienheureux dans le ciel, et c'est à l'aimer de la sorte qu'aspirent ici-bas les âmes les plus ferventes et les plus embrasées de l'amour divin. Que ne sommes-nous, hélas! dans cette heureuse nécessité de l'aimer ainsi! que ne pouvons-nous sentir notre cœur brûler de cette sainte flamme, comme les Anges et les Saints dans le ciel, et trouver comme eux notre félicité, notre centre et notre repos dans le seul amour de notre Dieu! ou du moins que ne ressentons-nous en nous-mêmes ces transports d'amour qu'éprouvaient les Saints sur la terre!

6. Mais il faudrait être dans le ciel en la société des Anges et des bienheureux pour aimer Dieu d'un amour aussi sublime et aussi parfait. Il faudrait avoir l'esprit aussi enflammé que l'avaient les Saints. C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu nous faire un précepte de cet amour si parfait, parce qu'il serait excessivement difficile pour nous de l'accomplir, vu notre froi-

deur et notre faiblesse. Il exige cependant de notre part l'autre amour d'intégrité, qui consiste à l'aimer par-dessus toutes les créatures, sans aucun partage criminel. Dieu veut que nous l'aimions de telle sorte, que nous le préférions toujours à la créature quelle qu'elle soit, que nous ayons plus d'estime pour lui que pour toute autre chose, que nous préférions tout perdre plutôt que de perdre ce bien infini, et déplaire à qui que ce puisse être, plutôt que de l'offenser. Il ne vous défend donc pas de vous occuper du soin de votre famille, de votre trafic, de votre négoce, de vos études et de vos travaux; mais il ne veut pas que vous vous y adonniez de telle sorte que vous alliez, comme font un grand nombre, jusqu'à l'oublier presque entièrement lui-même. Il ne vous empêche pas d'aimer votre père, votre mère, votre mari, votre femme, vos enfants, vos proches, vos amis; mais il vous défend de les aimer plus que lui, et de faire à leur occasion et pour leur plaire quoi que ce soit qui puisse lui déplaire et l'outrager: *Celui*, dit Jésus-Christ, *qui aime son père ou sa mère plus que moi*, et il en dit de même de tout autre chose, celui-là *n'est pas digne de moi* (Matth. 10. 37).

7. Et y aurait-il un chrétien assez tiède, pour appeler ce doux précepte d'aimer Dieu de cet amour d'intégrité ou déraisonnable, ou trop difficile à remplir? Ah! il faudrait dire que ce chrétien n'a jamais connu Dieu. Non, dit saint Jean, celui qui n'aime pas Dieu, ne l'a jamais connu: *Qui non diligit Deum, non novit eum* (1. Joan. 4. 8). Et comment serait-il possible d'avoir la moindre connaissance de ce bien infini, et de ne le pas aimer de tout son cœur? Comment serait-il possible qu'un chrétien, qui est persuadé que Dieu est son principe et sa fin dernière, comme il l'est de toute chose; qu'il sera un jour l'objet de sa béatitude éternelle; qu'il est lui seul infiniment beau, infiniment bon, et infiniment aimable, comment, dis-je, serait-il possible que ce chrétien ne le préférât pas à toutes les choses du monde? Comment un chrétien peut-il partager son cœur entre Dieu et les misérables créatures de la terre qui devant lui ne sont qu'un pur néant? Dieu les renferme toutes, ou plutôt il est lui-même toute chose. Oui, Dieu est tout, et lui seul peut véritablement attirer notre cœur et le satisfaire: lui seul peut nous rendre parfaitement heureux, et lui seul nous comble de grâces et de bienfaits, Comment donc pourrait-on juger déraisonnable ou difficile à accomplir ce commandement d'aimer Dieu, puisqu'on ne pourrait, sans se rendre coupable d'une injustice manifeste, connaître Dieu, et

ne pas l'aimer de tout son cœur et par-dessus toutes choses?

8. Et cependant, cette injustice manifeste est devenue de nos jours extrêmement commune; n'y ayant rien de plus rare que cet amour entier qui préfère Dieu à toutes choses, et qui n'admet aucun partage. Aiment-ils Dieu de tout leur cœur et de l'amour d'intégrité tous ces chrétiens en qui règnent l'amour propre, la vanité et l'orgueil; qui courent avec tant d'ardeur après une gloire caduque et passagère qui finit avec la vie, après un faux plaisir dont la douceur est un poison qui donne la mort? Aiment-ils Dieu de l'amour d'intégrité et par-dessus toutes choses ceux qui lui préfèrent les plus viles créatures et les plus vaines satisfactions? Aiment-ils Dieu sans partage ceux dont le cœur est attaché à mille objets mondains et périssables? Dirait-on que la plupart des chrétiens sont persuadés que le précepte d'aimer Dieu par-dessus toutes choses est le premier et le plus grand de tous les commandements, quand ils l'accomplissent si mal, et qu'ils ne comprennent pas même ce qu'on leur dit lorsqu'on leur parle de Dieu? Dirait-on qu'ils sont persuadés que pour être sauvé il faut aimer Dieu d'un amour entier et sans partage, quand leur esprit est occupé de tout autre chose que de Dieu; quand leur cœur trouve son plaisir et son bien-être en toute autre chose qu'en Dieu; quand ils estiment et qu'ils honorent les créatures, au lieu d'estimer et d'honorer Dieu; quand ils préfèrent déplaire à Dieu et l'outrager, plutôt que de déplaire à une misérable créature? O Dieu, beauté et bonté infinie, comme vous êtes traité par les enfants des hommes! Vous êtes mis en parallèle avec un sordide intérêt, un honneur frivole, un faux plaisir! Et que s'ensuit-il? Il s'ensuit que vous êtes moins aimé, moins estimé que ces vains objets, et que les hommes préfèrent vous perdre et vous offenser, plutôt que de se priver de la moindre satisfaction. Et c'est là l'amour qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens? Ah! malheur à quiconque n'aime pas Dieu autrement; il est digne de la mort éternelle: *Qui non diligit, manet in morte* (1. Joan. 3. 14). Malheur à celui qui n'aime pas Dieu d'un amour entier et par-dessus toutes choses. Malheur pareillement à celui qui ne l'aime pas d'un amour effectif, qui le porte à remplir tous les préceptes de la loi; second caractère de l'amour divin.

9. Comme l'amour de Dieu ne peut pas être oisif, mais qu'il doit nécessairement agir, il faut qu'il porte l'homme non-seulement à le préférer à toutes les choses du monde, mais encore à observer tous ses commandements. Si vous m'aimez, dit no-

tre divin Sauveur à ses disciples, gardez mes commandements (Joan. 14. 15). Si quelqu'un m'aime, ajoute-t-il, il accomplira tout ce que je lui ai prescrit par mes paroles (Joan. 14. 23). Savez vous, dit-il encore, quel est celui qui m'aime ? C'est celui qui a reçu mes commandements, et qui est fidèle à les observer (Joan. 14. 21). C'est là la marque à laquelle nous connaîtrons si notre amour pour Dieu est véritable et sincère. Celui-là aime Dieu, qui observe les préceptes de la loi. Voilà un chrétien qui se donne la discipline jusqu'au sang, en voilà un autre qui porte le cilice, qui jeûne fréquemment, qui fait de longues prières ; mais comment la loi est-elle observée ? Celui-ci entreprend volontiers de pieux pélerinages, cet autre se plait à servir les malades, ou à faire l'aumône; mais comment met-on en pratique toutes les autres maximes de l'Evangile ? C'est à quoi il faut avoir égard, et ce qu'il faut bien observer pour connaître si véritablement on aime Dieu. Il nous prescrit dans sa loi de l'adorer lui seul, de respecter son saint nom, de sanctifier les jours qui lui sont consacrés : il faut donc faire en sorte qu'aucune créature à sa place ne vienne prendre possession de notre cœur; il faut avoir soin de ne jamais profaner son nom saint et redoutable, et de ne rien faire qui soit contraire au culte que nous devons lui rendre les saints jours de dimanches et de fêtes. Il nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; il faut donc bien nous garder de le molester jamais ni par des paroles, ni par des actions, quelles que soient les injures qu'il ait pu nous faire, ou les injustices que nous ayons à souffrir de sa part. Il veut que nous conservions notre esprit, notre cœur et notre corps exempts de tout ce qui serait capable de blesser la pureté; il faut donc éviter soigneusement dans nos pensées, dans nos affections, dans toute notre conduite tout ce qui pourrait porter la moindre atteinte à cette aimable vertu. Il faut raisonner de même sur tous les autres commandemens. Et c'est ainsi que nous donnerons des preuves de notre amour pour Dieu, et d'un amour sincère et véritable.

10. Si donc la parfaite observance de l'Evangile est indispensablement nécessaire pour qu'un chrétien puisse dire qu'il aime Dieu, pensez-vous qu'il soit bien grand le nombre de ceux qui l'aiment véritablement ? En est-il beaucoup qui remplissent fidèlement tous les préceptes de la loi et de l'Evangile? N'entend-on plus de blasphèmes ni de jurements? Les jours de fêtes ne sont-ils plus profanés? Voit-on régner dans les cœurs la charité envers le prochain ? La chasteté est-elle la vertu ché-

rie du christianisme ? Ne cherche-t-on plus à contenter ses sens, à satisfaire ses passions ? Ah ! peut-être n'a-t-on jamais vu une corruption comme celle qui existe de nos jours! Si l'observance de la loi est la marque certaine du véritable amour de Dieu, il faut dire que le nombre de ceux qui aiment véritablement Dieu est bien petit, puisqu'il en est si peu qui ne cherchent pas à se dispenser des devoirs prescrits par la loi et par l'Evangile; puisqu'il semble même que la plupart des hommes ne soient au monde que pour transgresser les préceptes de cette loi sainte et de cet Evangile.

11. Mais ce qui condamne un plus grand nombre de chrétiens, c'est que pour aimer Dieu véritablement, il faut accomplir toute la loi, sans exclure un seul commandement. Pour que l'on puisse dire qu'un homme est sans amour pour Dieu, il n'est pas nécessaire qu'il transgresse toute la loi, il suffit qu'il manque d'observer un seul précepte. Pour la transgression d'un seul, Dieu le prive de sa grâce aussi bien que s'il les violait tous. Il l'exclut du paradis, il le condamne à l'enfer pour un seul péché mortel, comme il le ferait, s'il en avait commis un grand nombre : *Quicumque totam legem servaverit, offendit autem in uno, factus est omnium reus* (Jacobi 2. 10). Donnez-lui tout votre cœur et tout votre amour, autrement il refusera l'un et l'autre, ne pouvant souffrir dans votre cœur et dans votre amour aucun partage. Mais aujourd'hui on voudrait ne présenter à Dieu qu'une partie de son cœur et de son amour. On voudrait faire un accord sacrilége d'amour divin et d'amour profane, d'observances et de transgressions, de Jésus-Christ avec Bélial : accord que l'apôtre saint Paul juge impossible.

12. On voudrait faire aujourd'hui ce que cette femme insensée, dont il est parlé dans la sainte Ecriture, voulait que le roi Salomon fit de l'enfant qu'elle avait dérobé à sa compagne. Qu'il ne soit ni à vous, ni à moi, dit-elle, mais qu'on le divise entre nous : *Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur* (3. Reg. 3. 26). C'est là précisément ce que le démon suggère aux chrétiens. Que votre cœur, leur dit-il, ne soit ni tout à moi, ni tout à Dieu. Je ne vous dis pas d'être tout chair, mais ne soyez pas tout esprit. Visitez quelques églises ; mais rendez aussi visite à cette personne qui vous plaît ; fréquentez aussi ces maisons qui sont pour vous une occasion de péché. Assistez quelquefois à la prédication de la parole divine ; mais prêtez aussi l'oreille aux discours impurs et scandaleux. Que votre cœur, en un mot, ne soit ni tout à moi, ni tout à Dieu; mais divisez-le : *Di-*

vidatur; qu'il aime un peu le bien et un peu le mal. C'est ainsi que le démon cherche à vous tromper pour s'emparer de votre cœur. Mais Dieu n'agit pas de la même manière. Si, comme je vous l'ai dit, par une observance parfaite de sa loi, vous ne lui donnez pas tout votre cœur et tout votre amour, il refuse l'un et l'autre, parce que ce n'est pas ainsi que doivent se conduire, et ce n'est pas ainsi, en effet, que se conduisent les âmes qui l'aiment véritablement. Voyez une personne touchée de la grâce divine, remplie d'amour pour son Dieu, et détachée de ce monde trompeur. Cherche-t-elle à allier l'église avec les théâtres et les jeux, la prédication de la parole divine avec les conversations libres et familières, la loi de Dieu avec le libertinage, le vice avec la vertu ? Ah ! elle méprise tout ce que le monde aveugle estime, et celui-ci n'a plus pour elle aucun charme, ni aucun attrait. Ainsi en doit-il être de nous.

13. Enfin l'amour divin doit être constant et nous faire surmonter toutes les tentations et tous les assauts que nous livrent la chair, le monde et le démon, et par lesquels ils cherchent à détacher notre cœur de Dieu. Il ne faut pas que cet amour divin consiste dans les seules paroles, dans les aspirations, dans les désirs, dans les velléités ; mais il faut que dans les occasions il en vienne à la pratique, et qu'il se montre supérieur à tous les obstacles et à toutes les épreuves. Que les dangers se multiplient, que les tentations les plus importunes viennent assaillir cette âme qui est enflammée de l'amour divin, que le monde cherche à la séduire par tout ce qu'il a de plus attrayant, que les passions se soulèvent avec fureur, il faut qu'elle surmonte toutes ces difficultés, et qu'elle regarde comme un vrai néant tout ce qui n'est pas Dieu. Et comme l'or se connaît lorsqu'il a été éprouvé par le feu, ainsi le véritable amour de Dieu se connaît dans les épreuves, dans les revers et dans les tentations. Mais sommes-nous assez heureux pour voir régner en nous cet amour ? Sommes-nous disposés à souffrir toutes les disgrâces, à perdre nos biens et notre honneur plutôt que de déplaire à Dieu, et de lui refuser l'amour qu'il a droit d'exiger de nous ? Ah ! combien montrent dans les épreuves qu'ils sont entièrement dénués de cet amour ! combien renoncent à la bonne foi et à la justice, lorsqu'il se présente une occasion favorable pour s'enrichir et accroître impunément leurs possessions ! combien de jeunes gens se laissent séduire par une vaine beauté, et transgressent la loi de Dieu pour satisfaire une passion brutale ! combien de femmes mettent sous les pieds la pudeur et l'honnêteté en consentant

à des sollicitations criminelles, au préjudice de la fidélité qu'elles doivent à Dieu ! tant il est vrai qu'il y en a très peu qui conservent constamment l'amour de Dieu parmi les épreuves et les tentations.

14. Ce qui rend cet amour constant si rare, c'est qu'il ne suffit pas, pour se flatter de l'avoir, de résister à quelques tentations et pendant un certain temps; mais qu'il faut résister à toutes et jusqu'à la mort. A l'exemple de l'Apôtre, nous devons être résolus d'aimer tellement notre Dieu, que rien ne soit capable de nous séparer de lui. Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? devons-nous dire avec lui. Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le glaive ? Non; mais parmi tous ces maux, nous demeurerons victorieux par la vertu de celui qui nous a aimés. Car ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu (Rom.8.35). Mais c'est là, me direz-vous d'abord, un amour qui ne peut convenir qu'aux Apôtres, aux Saints, aux parfaits. Non, mes Frères, c'est un amour que doit avoir le simple fidèle; et tout chrétien doit être disposé à faire tout ce que dit ici l'apôtre saint Paul. Et quiconque n'a pas cet amour et est disposé à agir autrement, ne mérite pas d'être appelé disciple de Jésus-Christ. Oui, soyez-en persuadés, si, craignant d'éprouver une persécution terrible de la part d'un ennemi ou d'un homme puissant, vous cherchez à vous en délivrer par une vengeance ouverte, ou secrète, vous n'aimez pas Dieu. Si, pour sortir de la misère profonde dans laquelle vous êtes tombés, vous agissez contre votre conscience en consentant à quelque injustice, vous n'aimez pas Dieu. Si pour gagner, ou pour conserver la protection, la faveur d'un grand du monde, vous avez la faiblesse de condescendre à ses désirs criminels, et de transgresser la loi divine, vous n'aimez pas Dieu. Mais nous sommes pressés par la faim, par la nudité; ne nous est-il pas permis, pour nous délivrer de l'une et de l'autre, de consentir à quelque crime et de sacrifier la pudeur et l'honnêteté ? Non, vous ne le pouvez pas. Mais si nous refusons d'y consentir, notre vie est en danger, une épée est tirée contre nous, et elle menace de nous donner la mort. N'importe : renoncez à la vie, consentez à mourir, plutôt que d'être infidèles à votre Dieu. Voilà ce que j'entends lorsque je vous dis que notre amour envers lui doit être constant.

15. Et tel a été, en effet, l'amour dont tous les Saints ont brûlé pour lui. Pour ne pas parler de tant d'autres, je me contenterai de citer l'exemple de sainte Suzanne, fille de l'illustre martyr saint Gabinus, et dont l'Eglise célèbre la fête (die 11. Aug). Cette sainte, qui avait consacré à Dieu sa virginité dès sa plus tendre enfance, était douée, même à l'extérieur, de qualités si rares, que Dioclétien pensa à la donner pour épouse à Maximien Galère qu'il avait fait César. Il en fit faire la proposition à son père Gabinus. Celui-ci adressa la parole à Suzanne, et lui dit : Eh ! bien, ma fille, avez-vous compris le bonheur d'être, comme vous l'êtes en effet, l'épouse de Jésus-Christ ? Je le comprends si bien, répondit-elle, qu'à mon idée, toutes les couronnes de l'univers ne sont rien, en comparaison de ce bonheur. Vous avez raison, dit Gabinus. Mais si l'empereur voulait vous donner pour épouse à Maximien Galère, la dignité d'impératrice ne l'emporterait-elle point sur l'amour que vous devez à Jésus-Christ ?.. Mais s'il fallait choisir entre la couronne impériale et la mort ?.. Ah, mon père, s'écria Suzanne toute transportée de joie, que je serais heureuse de pouvoir donner ma vie pour l'amour de cet Epoux divin qui a donné tout son sang pour me racheter ! Je ne me laisse ni éblouir par la pourpre, ni effrayer par les tourments. Vous serez bientôt mise à l'épreuve, répondit le père attendri. Et en effet, après avoir souffert les supplices les plus cruels avec une intrépidité dont furent étonnés les païens eux-mêmes, elle s'envola dans le ciel, emportant la double palme de la virginité et du martyre.

16. Tel était l'amour divin, entier, effectif et constant, qui régnait dans les Saints, et tel est celui qui doit régner dans nos cœurs. C'est ce feu céleste que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre ; c'est de ce feu que nous devons brûler sans cesse. Dieu lui-même nous en a fait un commandement : *Diliges Dominum Deum tuum*. Voici donc qu'aujourd'hui, comme fit Moïse au peuple Hébreu, je vous propose la vie ou la mort, d'un côté la bénédiction éternelle, d'un autre la malédiction éternelle. Je prends à témoin le ciel et la terre de la proposition que je vous fais : *Testes invoco hodie cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem* (Deut. 30. 19). Vous aurez la bénédiction et la vie éternelle si vous aimez Dieu de tout votre cœur ; mais la malédiction et la mort éternelle seront votre partage si vous lui refusez votre amour. Lequel choisissez-vous ?

17. Ah ! Seigneur, nous choisissons votre bénédiction et la

vie éternelle, étant fermement résolus de vous aimer de tout notre cœur. Il est vrai, et nous l'avouons à notre honte et à notre confusion, que nous avons manqué à ce devoir sacré. Nous vous avons connu trop tard, bonté et beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, et trop tard aussi nous avons été instruits de l'obligation indispensable où nous sommes de vous aimer. Mais maintenant que vous daignez nous éclairer, nous prenons la résolution ferme et constante de vous aimer en cette vie, avec le secours de votre grâce que nous implorons, afin de pouvoir vous aimer d'un amour plus ardent pendant l'éternité.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu.

Je vous ai parlé dans l'instruction précédente de la charité et de l'amour de Dieu, vous faisant connaître l'obligation imposée à tout chrétien de l'aimer de tout son cœur, d'un amour entier, effectif et constant. Mais, me direz-vous, comment, froids et ignorants comme nous sommes, pourrons-nous ainsi aimer Dieu de tout notre cœur, pardessus toutes choses, d'un amour qui embrasse toute la loi, qui se montre supérieur à toutes les difficultés et à tous les obstacles ? Comment notre cœur pourra-t-il brûler de cette sainte flamme, à moins que quelqu'un n'allume en nous ce feu céleste ? Ah ! n'attendez pas que j'opère moi-même ce prodige qui ne peut être que l'œuvre du Très-Haut. Adressons-nous au Saint-Esprit qui est l'amour par essence, et prions-le de mettre dans nos cœurs une étincelle de cet amour divin. Demandez lui en même temps qu'il éclaire votre entendement, afin que vous puissiez comprendre ce que je vais vous dire sur les motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu, et que je réduis à trois principaux : le premier est l'ordre qu'il nous a donné lui-même de l'aimer ; le second est qu'il est souverainement aimable en lui-même, et le troisième consiste en ce qu'il nous a aimés et qu'il nous aime d'un amour infini, et qu'il nous comble à chaque instant de ses bienfaits et de ses faveurs les plus signalées.

1. Le premier motif que nous avons d'aimer Dieu, est le commandement qu'il nous en fait lui-même. Il est notre maître, notre unique et souverain Seigneur. Dieu, dit le Psalmiste, est le seul grand, le seul Seigneur, et le Roi qui est élevé au-dessus de tous les rois et de tous les dieux : *Quoniam Deus magnus*

Dominus, et rex magnus super omnes Deos (Ps. 94. 3). Oui, il est notre Seigneur, et nous sommes son peuple, ses brebis, ses créatures et l'ouvrage de ses mains (Ps. 94. 7). Il a donc le droit de nous commander tout ce qu'il lui plait. Or, parmi tous ses commandements, il a voulu placer en premier lieu celui par lequel il nous ordonne de l'aimer de tout notre esprit et de tout notre cœur : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota mente tua.* N'avons-nous pas lieu de nous étonner ici, en réfléchissant à ce commandement que Dieu nous impose de l'aimer? Ne sommes-nous pas faits uniquement pour lui? Si nous subsistons, n'est-ce pas uniquement par ses bienfaits? Si nous avons des biens, des richesses et tout ce qui nous est nécessaire pour notre conservation, ne sont-ce pas là tout autant de dons de Dieu? Si nous espérons de pouvoir un jour posséder la gloire éternelle qui nous attend dans le ciel, notre espérance a-t-elle d'autres bases que la miséricorde de Dieu? Et avec tout cela nous serons encore assez aveugles, et notre cœur sera encore assez dur et assez obstiné pour avoir besoin que Dieu nous fasse un commandement de l'aimer? *Diliges Dominum Deum tuum.*

2. Mais est-il nécessaire, Chrétiens, que l'on vous commande d'aimer vos amis, ceux qui vous font du bien, ceux qui vous défendent et qui vous protégent? Non certainement : vous leur consacrez même toutes vos affections, vous leur offrez vos services, vous leur témoignez la plus vive reconnaissance. Bien plus, pour leur plaire et pour gagner leur bienveillance, vous aimez ce qu'ils aiment, vous haïssez ce qu'ils haïssent, leurs intérêts deviennent les vôtres, et par amour pour eux, il n'est rien à quoi vous ne vous soumettiez. Mais disons plus encore : est-il nécessaire de vous faire un commandement d'aimer d'une manière assez peu honnête certaines personnes qui sont bien loin de mériter votre amour? Non sans doute ; et l'on en voit un grand nombre qui les aiment même jusqu'à la folie. Combien sacrifient pour elles leur réputation, leur honneur, leur liberté et jusqu'à leur âme et leur éternité bienheureuse, tant est devenue aveugle et forte la passion qui les domine ! Il n'y aura donc que vous, ô mon Dieu, pour qui nous n'aurons aucun sentiment d'amour et de reconnaissance, vous qui êtes si beau, si grand, si aimable, si bienfaisant envers nous ! Et nous serons assez insensibles à vos faveurs et à vos amabilités infinies, pour qu'il soit nécessaire de nous faire un commandement exprès afin de nous obliger à vous aimer. *Diliges Dominum Deum tuum.* Et avec tout cela vous pourrez à

peine obtenir que nous vous aimions comme vous le méritez ! Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi, mes Frères ; soumettons-nous avec joie à un commandement si juste et si raisonnable. Aimons Dieu comme il mérite d'être aimé, et comme il veut que nous l'aimions. Il nous l'ordonne, lui qui est notre souverain maître, cela seul doit nous suffire.

3. En réfléchissant à ce souverain domaine de Dieu sur tous les hommes et sur toutes les créatures, je découvre une autre chose bien plus propre encore à exciter notre admiration ; c'est de voir qu'il daigne s'abaisser jusqu'à nous faire ce commandement de l'aimer. Et en effet, ne serait-ce pas déjà une bonté infinie de la part de ce maître absolu de toutes choses, que de vouloir bien permettre à ses créatures raisonnables de l'aimer? Et combien de ces misérables créatures, qui ne sont que cendre et poussière, et qui se voyant, ou se croyant douées de quelques qualités particulières, s'imaginent dans leur orgueil s'abaisser beaucoup en permettant à quelqu'un de les aimer, et en agréant leur amour ? Mais que dis-je, une bonté infinie de la part de Dieu de nous permettre de l'aimer ? Ce serait déjà une bonté infinie que de vouloir bien nous permettre de le servir, et nous devrions nous estimer infiniment heureux que de pouvoir offrir à ce souverain Seigneur nos humbles respects et nos hommages respectueux. Qui donc ne sera pas étonné et surpris en voyant que non-seulement ce grand Dieu permet aux hommes de l'honorer et de le servir , que non-seulement il daigne agréer leur amour , que non-seulement il leur montre le désir qu'il a d'en être aimé, mais qu'il le veut, qu'il le commande d'une manière expresse et absolue, qu'il s'irrite contre ceux qui ne l'aiment pas, et les menace des plus affreux supplices ? Ah ! Seigneur, devons-nous dire avec saint Augustin dans les transports de notre admiration, que sommes-nous à vos yeux, nous pauvres et misérables créatures, pour que,dans l'excès de votre bonté, vous alliez jusqu'à nous faire un commandement rigoureux de vous aimer, et pour vous irriter contre nous, et nous menacer des châtiments les plus terribles, si nous vous refusons notre amour ? Mais ne serait-ce pas pour nous le plus grand des malheurs,si vous nous défendiez de vous aimer (l. 1. Conf. cap. 5) ? Pourquoi donc nous en faites-vous un précepte ? O Chrétiens, peut-il y avoir pour nous un bonheur plus désirable que celui d'obéir à notre Dieu qui nous ordonne de l'aimer ? Vous vous estimez heureux de pouvoir servir les grands du monde, et de voir qu'une créature daigne agréer votre amour ; et vous refuserez d'aimer

votre Dieu qui, outre qu'il mérite infiniment d'être aimé, outre qu'il veut bien recevoir votre amour, vous ordonne expressément de lui donner votre cœur, et vous menace, si vous le lui refusez, d'un supplice éternel ?

4. Ajoutez un autre motif tiré de ce même commandement divin, qui doit nous porter toujours de plus en plus à l'aimer, et qui est que Dieu, étant notre souverain Maître, pouvait nous faire un grand nombre de commandements, et nous en imposer de très durs et de très difficiles. Mais non, il n'a voulu nous faire que ce seul commandement qui est de l'aimer, commandement le plus doux et le plus aimable. Ah ! qu'il avait bien raison l'apôtre saint Jean de dire que les commandements de Dieu ne sont point difficiles à observer : *Mandata ejus gravia non sunt* (1. Joan. 5. 3). Et que peut-il y avoir de moins pénible que d'aimer Dieu ? Qu'y a-t-il même de plus doux et de plus agréable? Ah ! Seigneur, disait le Roi-Prophète, que vos préceptes sont pleins de douceur ! ils sont plus doux que le miel le plus exquis (Ps. 118. 103). Aimez donc ce Dieu infiniment aimable, ô Chrétiens, et vous verrez combien il est plein de douceur et de charmes : *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus* (Ps. 33. 9). Ce saint amour est la véritable félicité de l'âme ; il est sa véritable vie, laquelle commençant sur cette terre, durera ensuite éternellement dans le ciel. Si ce commandement est si plein de douceur, n'ayons donc plus désormais d'amour que pour notre Dieu ; que notre esprit ne pense plus qu'à lui plaire, et que notre cœur n'ait plus d'affection que pour lui !

5. Mais qu'est-il besoin de commandement pour nous engager à aimer Dieu? n'est-il pas infiniment aimable en lui-même? Deux qualités rendent une personne aimable, et portent les hommes à l'aimer : c'est la beauté et la bonté ; d'où il suit que cette personne est d'autant plus aimable, que ces qualités brillent davantage en elle, et que plus elles se montrent, plus aussi elle mérite d'être aimée. Or, y a-t-il une beauté et une bonté qui soient comparables à la beauté et à la bonté de Dieu ? Considérons l'éclat et la beauté des créatures, la lumière éblouissante du soleil, la douce clarté des étoiles, le spectacle que nous présente la terre embellie de tant d'espèces de plantes et de fleurs, l'étonnante variété des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons et de tant d'animaux, les pierres précieuses, l'or, l'argent et tous les métaux ; oh ! combien de fois n'avons-nous pas été ravis d'admiration à la vue de tant de merveilles ? Que toutes ces choses nous semblent belles

et admirables! combien qui en contemplant la beauté d'un corps humain, les charmes d'un visage, en ont été épris jusqu'à devenir semblables à des insensés! Mais si telle est la beauté des créatures, quelle sera donc celle du divin Créateur? S'il a daigné communiquer tant de grâces et de charmes à ces objets qui ne sont que les ouvrages de ses mains, de quels charmes ne sera-t-il pas environné lui-même? Oui, dit l'Esprit-Saint, la beauté et l'éclat que nous admirons dans les créatures nous donnent une idée de la beauté et de la magnificence incomparables du Dieu qui les a faites (Sap. 13. 5); leur créateur est sans comparaison et infiniment plus beau; et toutes ensemble elles ne sont qu'un faible rayon de ce divin soleil.

6. Portons donc de temps en temps nos regards sur la beauté de cet univers et sur les merveilles qu'il nous présente, non point pour nous y arrêter et pour nous en faire autant d'idoles, comme font les mondains aveugles et insensés; mais pour en faire l'usage qu'en faisaient les Saints, et pour pouvoir dire avec saint Augustin : Tous ces objets sont beaux et admirables; mais combien notre Dieu doit être plus rempli de charmes, infiniment plus grand, plus ravissant! Et alors, avec ce saint Père, nous trouverons dans les choses de ce monde un motif pour nous élever sans cesse vers Dieu, et pour lui consacrer uniquement notre amour (S. Aug. Enarr. in ps. 84. n. 6). C'est ce que faisait le grand saint François qui, comme le dit de lui saint Bonaventure, en admirant ces mêmes créatures qui sont pour un grand nombre un sujet de distraction, et pour d'autres un sujet de scandale, y trouvait un moyen pour s'élever plus facilement jusqu'à l'amour de son Dieu. La beauté du soleil, des étoiles, des fleurs le portait à la contemplation de son divin Créateur. Le bel ordre qu'il voyait régner dans le firmament, le chant des oiseaux, le mouvement des poissons, tout, en un mot, était pour lui un motif qui l'excitait à louer et à bénir son souverain Seigneur, et tout ce qui portait l'empreinte du doigt de son bien-aimé lui servait comme d'échelle pour monter jusqu'à l'amour divin.

7. Mais que notre conduite est différente de celle des Saints! Nous ne savons porter nos regards que vers la terre, nous ne fixons nos pensées que sur les créatures, sans jamais nous élever jusqu'à Dieu. Nous sommes épris des charmes trompeurs, des beautés périssables que nous découvrons dans ces créatures, et nous sommes froids, insensibles et sans amour pour notre Dieu qui est la beauté par essence, et la source de toute beauté réelle et véritable. Et que sont toutes les beautés

des êtres créés devant la beauté infinie de Dieu, sinon une fumée, une ombre, un vrai néant? Nous nous excusons, dit un pieux auteur (Muratori. Exerc. Spirit.), en disant que nous voyons les beautés des créatures, et que nous n'apercevons pas celles de Dieu. Mais s'il nous est impossible de les voir en elles-mêmes, il nous est facile, comme je vous l'ai dit, de les concevoir; et si elles sont invisibles aux yeux de notre corps, nous pouvons du moins les contempler des yeux de l'esprit et avec les lumières de la foi. Elle nous dit cette foi que notre béatitude dans le ciel consistera à voir la face adorable de Dieu, que des millions d'Anges et de Saints, en contemplant sans cesse la beauté ravissante de cette face divine, goûtent et goûteront un bonheur immense, une joie ineffable et continuelle qui durera non pendant un jour, ou pendant une année, mais pendant l'éternité toute entière, et cela sans jamais se rassasier, et sans s'occuper d'autre chose que de la fixer et de la contempler à loisir. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle de notre Dieu, pourquoi avons-nous vécu sans vous rechercher et sans vous aimer de tout notre cœur! Pourquoi, ô Chrétiens, tenez-vous toujours vos yeux et votre cœur tournés vers la terre? Pourquoi ne vous élevez-vous jamais jusqu'à la contemplation de votre Dieu qui est si beau et si aimable? Pourquoi aimez-vous la vanité, et recherchez-vous avec tant d'ardeur et d'empressement les beautés fausses et mensongères des créatures? *Filii hominum usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium* (Ps. 4. 4)?

8. Si nous voulons considérer maintenant la seconde chose qui rend une personne aimable, et qui est la bonté; oh! combien nous trouverons aimable notre Dieu, lequel est non-seulement la beauté même, mais encore la bonté par essence. Si donc, plus un objet est plein de bonté, plus il se rend aimable; et si plus il est aimable, plus il mérite d'être aimé, nous devons conclure qu'il faudrait pouvoir aimer Dieu d'un amour infini, puisque étant infiniment bon, il est par là-même infiniment aimable. Et quelle bonté est comparable à la sienne? Oh! que le Dieu d'Israël est bon! s'écrie le Roi-Prophète (Ps. 71. 1): Louez le Seigneur, parce qu'il est bon (Ps. 107. 1): Que le peuple d'Israël publie partout combien le Seigneur est bon (Ps. 107. 2): Vous êtes, Seigneur, plein de bonté (Ps. 118. 68). Puisqu'il est si plein de bonté, et par conséquent si aimable, il exige donc nécessairement l'amour de chacun de nous, et il ne peut rien y avoir de plus juste que de l'aimer.

9. Il y a eu dans le monde, et l'on trouve encore de nos

jours des personnes vertueuses dont le cœur est si plein de bonté, le caractère si doux, l'abord si agréable, qu'elles se rendent aimables à tous ceux qui ont le bonheur de les connaître et de s'entretenir avec elles. C'est un plaisir de les entendre exprimer leurs sentiments avec tant de grâce et d'affabilité, surtout lorsqu'elles parlent de Dieu et de choses spirituelles. Et quoique ce ne soient pas des personnes de grands talents ni d'une science profonde, et qu'elles ne soient pas douées de ces qualités qui attirent les regards des mondains, chacun néanmoins recherche avec empressement leur conversation. Saint François d'Assise, saint François de Paule étaient loin d'être de grands savants, et néanmoins non-seulement les personnes du peuple, non-seulement les nobles, les grands, les cardinaux et les prélats de la sainte Eglise, mais les rois eux-mêmes et les souverains pontifes s'estimaient heureux d'être en leur compagnie et de pouvoir converser avec eux. Quel n'eût pas été notre bonheur, si nous eussions pu traiter familièrement avec le patriarche saint Joseph et avec la très sainte Vierge lorsqu'ils étaient sur la terre; s'il nous eût été donné d'être témoins de leur modestie virginale, de leurs belles actions, d'entendre leurs discours, leurs entretiens qui ne respiraient que vertu et sainteté! Mais qu'est-ce donc qui rendait si aimables ces personnes, et qui, de nos jours, nous fait encore trouver tant de plaisir lorsque nous nous entretenons avec ces saintes âmes qui tendent à la perfection? Une petite partie, une ombre de cette bonté immense qui se trouve en Dieu, et que leur communique sa divine miséricorde, une étincelle, un rayon de cet amour dont il daigne faire part à ces âmes privilégiées. Or, si cette petite partie, cette ombre, cette étincelle, ce seul rayon de la bonté divine et du saint amour de Dieu communiqué à ces âmes, les rendaient si aimables et si pleines de charmes, combien notre Dieu ne doit-il pas être infiniment plus aimable, lui qui seul est bon en lui-même, et qui est la source de la bonté et du saint amour!

10. Et cependant, aveugles et insensés que nous sommes, nous nous éloignons de cette source divine de toute bonté, pour nous attacher à ces choses visibles; et nous négligeons d'aimer celui qui seul est bon et véritablement aimable, pour aimer ce qui mérite le moins d'être aimé. Nous refusons notre amour et notre cœur à ce Dieu de bonté, à ce Dieu tout-puissant, au souverain Maître de l'univers. Mille fois nous lui avons préféré... Et quoi? ah! nous devrions en rougir de honte, et en avoir le cœur brisé de regret; nous lui avons préféré un vain plai-

sir, un vil intérêt, une satisfaction criminelle, l'accomplissement de nos désirs, l'assouvissement de nos passions les plus désordonnées. Vivre de la sorte ce n'est pas aimer Dieu, c'est le mépriser. Continuerons-nous donc à mener ce genre de vie jusqu'à la mort? Voulons-nous sortir de ce monde en faisant cet aveu forcé, que nous avons eu un cœur et des affections pour tout autre chose que pour Dieu seul qui méritait d'être aimé? Non, Chrétiens; revenons de notre égarement, et soyons fortement résolus d'aimer désormais notre Dieu de tout notre cœur, parce qu'étant notre souverain Maître, il nous le commande; parce qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et par conséquent infiniment aimable, et enfin parce qu'il nous aime lui-même, et qu'il nous comble de ses bienfaits et de ses faveurs.

11. Comme il est plus facile de connaître une cause en examinant les effets qu'elle produit à l'extérieur, qu'en la considérant en elle-même, ainsi nous pourrons plus aisément comprendre combien Dieu est bon, combien il est aimable, et combien par conséquent il est juste que nous l'aimions, si nous réfléchissons à l'amour qu'il a lui-même pour nous, aux bienfaits sans nombre et aux faveurs signalées dont il nous a comblés, et qu'il nous prodigue à chaque instant. C'est une des raisons les plus fortes que saint Jean, le disciple bien-aimé, apporte pour nous exciter à aimer Dieu. Mes Frères, dit-il, aimons notre Dieu, parce qu'il nous a aimés lui-même le premier: *Diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* (1. Joan. 4. 19). Et combien ne nous a-t-il pas aimés? Et que de grâces et de bienfaits ne nous a-t-il pas accordés? Il suffit de dire avec l'Apôtre que tout ce que nous avons vient de Dieu. Et qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de lui (1. Cor. 4. 7)? L'être? Il est un don de Dieu et un effet de son amour. C'est ce saint amour qui de toute éternité lui a fait concevoir l'amoureux dessein de nous tirer du néant: *In caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te* (Jer. 31. 3). Cette raison dont nous sommes doués est un don de Dieu, qui a voulu nous distinguer de toutes les créatures. Si nous avons une intelligence capable de le connaître, une volonté capable de l'aimer, ne sont-ce pas là tout autant de bienfaits que nous avons reçus de sa libéralité? Et qui est-ce qui nous conserve la vie, et qui nous empêche de tomber dans le néant? Qui est-ce qui nous conserve la santé, qui guérit nos infirmités, qui nous donne la nourriture dont nous avons besoin? N'est-ce pas Dieu? Pourquoi a-t-il créé le ciel, la terre, le soleil, la lune, les planètes, les

étoiles, les poissons, les oiseaux et tant d'autres espèces d'animaux? C'est pour notre amour, et afin que toutes ces créatures servent aux besoins de l'homme. Bien plus, les Anges mêmes, ces princes de la cour céleste qui environnent son trône, il les a destinés à notre garde pendant les jours de notre pélérinage sur la terre. Tous les êtres créés sont donc, dit saint Augustin, autant de dons et de gages d'amour que nous avons reçus de cet amant divin: *Munera amici, et arrhas sponsi.*

12. Mais s'il en est ainsi, ô Hommes, sera-t-il possible que vous n'aimiez pas ce Dieu qui vous a tant aimés, et qui vous comble de tant de bienfaits? Un Dieu qui a tout fait pour vous ne trouverait pour lui dans votre cœur aucun sentiment d'amour et de reconnaissance! O Hommes, Dieu pouvait-il faire quelque chose de plus pour vous montrer l'excès de son amour, et pouviez-vous attendre de sa part quelque chose de plus pour vous croire obligés à l'aimer? Un Dieu qui n'avait nullement besoin de vous, puisqu'il est infiniment heureux en lui-même, daigne, par un trait de son immense charité, jeter les yeux sur vous, et vous donner l'existence. Un Dieu veut bien former votre corps de ses propres mains, pour me servir des paroles de la sainte Ecriture, et l'animer d'un souffle divin. Un Dieu, pour votre amour, donne l'être à tout ce qui existe sur la terre; et vous n'aimerez pas ce Dieu si plein d'amour et de libéralité à votre égard! O Hommes, vous êtes sensibles et reconnaissants envers une créature, et le moindre bienfait que vous en recevez vous porte à l'aimer, et vous serez froids et insensibles envers ce Dieu de qui, avec l'être, vous avez reçu toutes choses! Interrogez les animaux, dit le saint homme Job, et ils vous instruiront: *Interroga jumenta, et docebunt te* (Job. 12. 7). Quelles marques de reconnaissance ne donnent pas ceux surtout qui partagent avec vous vos travaux, lorsqu'ils reçoivent de vous une vile nourriture? Et vous, vous n'éprouveriez nul sentiment de reconnaissance envers Dieu, de qui, outre les aliments, vous recevez toutes choses? O Hommes, si vous n'aimez pas votre Dieu après qu'il vous a donné tant de marques de son amour pour vous, fuyez la compagnie, je ne dirai pas seulement des hommes, mais des animaux mêmes qui vous environnent, et retirez-vous dans le sein des forêts pour y aller vivre avec les bêtes sauvages. Mais que dis-je, avec les bêtes sauvages? elles vous reprocheront encore votre ingratitude, parce que l'expérience nous apprend qu'elles reconnaissent elles-mêmes les bienfaits. Vous seuls y seriez donc insensibles! Vous seuls seriez sans reconnaissance pour

les bienfaits sans nombre par lesquels Dieu vous montre son amour infini!

13. Si nous voulons maintenant fixer notre attention sur ses bienfaits spirituels, qui regardent le salut éternel de notre âme, oh! combien son amour paraîtra bien plus grand encore, et que de nouveaux motifs nous découvrirons et qui seront propres à nous exciter de plus en plus à l'aimer! Par le péché de notre premier père, ayant perdu la justice originelle et la grâce, nous étions tous devenus les esclaves du démon, et des victimes destinées à l'enfer. Nous n'aurions eu ni salut, ni paradis à espérer, si Dieu nous eût abandonnés dans ce malheureux état. Mais, ô amour plein de tendresse, amour magnanime de notre Dieu qui n'a pas voulu notre perte! Cet amour infini l'a porté à opérer notre rédemption; et tandis qu'il avait mille moyens de nous racheter, il a voulu employer le plus admirable de tous, en envoyant sur la terre son Fils unique pour être lui-même notre Rédempteur. Dieu a tellement aimé le monde, dit Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Jean (3. 16), qu'il lui a donné son Fils unique. Dieu a fait paraître son amour envers nous, dit saint Jean dans une de ses Epîtres (1. 4. 9), en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que, par lui, nous ayons la vie de la grâce ici-bas, et la vie éternelle dans le ciel.

14. Mais qui pourra jamais comprendre l'excès de cet amour divin par lequel le Père éternel mû par sa seule charité, a voulu donner son divin Fils qu'il a engendré avant tous les siècles dans la splendeur des Saints, pour nous délivrer de la mort, nous misérables pécheurs et esclaves du démon? Qui pourra concevoir l'étendue de l'amour qui a porté ce divin Fils consubstantiel à son Père, à venir lui-même en personne payer la dette immense de notre rachat? Et cependant Dieu le Père nous a aimés réellement jusqu'à livrer pour nous son Fils unique, et ce divin Fils nous a aimés jusqu'à descendre du ciel en terre, comme dit la foi, pour nous misérables pécheurs, et pour notre salut; jusqu'à s'incarner dans le sein très pur de Marie; et, pour nous donner un gage plus sensible de son tendre amour, il a bien voulu se revêtir des dépouilles de notre humanité, se faire semblable à nous, et devenir notre frère: *Et homo factus est*. Et nous n'aimerons pas notre Dieu, après qu'il nous a tant aimés? Et nous aurons un cœur pour d'autres que pour cet amant divin? Si nous devons lui consacrer tout notre cœur et toutes nos affections par la raison qu'il nous a créés, que lui donnerons-nous pour nous avoir rache-

tés? Mais quelles ne seraient pas notre ingratitude et notre perfidie, si nous voulions encore partager entre lui et les créatures un cœur, un amour que nous lui devons tout entier à tant de titres?

15. Ce qui rend cet amour plus incompréhensible, c'est qu'étant venu dans le monde pour notre salut, il pouvait naitre au sein des grandeurs, et vivre dans une chair impassible au milieu des plaisirs et des délices. Mais non, il a voulu naitre dans la pauvreté et l'abjection, et mener, dans une chair sujette aux souffrances, la vie la plus dure et la plus mortifiée. Par un soupir, par une larme, ou par une seule goutte de son sang infiniment précieux, il pouvait, sans mourir, racheter l'univers entier. Mais non, il a voulu soumettre son corps adorable aux coups, aux soufflets, à tous les supplices, et son âme innocente à la tristesse et à toutes les angoisses; il a voulu répandre son sang précieux par gouttes dans le jardin des Olives, par torrent dans le Prétoire, et verser enfin tout celui qui coulait dans ses veines, en mourant sur une croix. Mais pourquoi, ô mon Dieu, ô mon aimable Sauveur, avez-vous voulu endurer tant de tourments, puisque vous pouviez me sauver à si peu de frais? Puisque, ô doux Jésus, vous pouviez, sans mourir, et par une seule goutte de votre sang précieux, racheter le monde entier, pourquoi avez-vous voulu tout le répandre en mourant sur une croix? Ah! s'il l'a voulu ainsi, disent les saints Pères et les âmes contemplatives, ce n'a été que pour nous faire connaître combien il nous aimait, et nous donner une marque et un témoignage de son amour infini.

16. Oh! qu'il est donc plein de bonté le Dieu des chrétiens! On rapporte de quelques peuples orientaux qu'ayant entendu de la bouche des missionnaires tout ce que Dieu avait fait pour nous, et combien il nous a aimés, ils s'écriaient dans les transports de leur admiration : Oh! qu'il est bon le Dieu des chrétiens! Quel bonheur pour eux d'avoir un Dieu si plein de bonté! Oh! qu'il est bon, devons-nous dire nous-mêmes avec eux, qu'il est aimable notre Dieu qui nous a tant aimés! Mais qu'auraient-ils dit ces peuples, s'ils avaient su que les chrétiens n'ont point d'amour, ou qu'un amour très faible pour ce Dieu si bon et si aimable? Qu'auraient-ils dit, s'ils avaient su qu'il en est un grand nombre qui, non-seulement ne l'aiment pas comme il le mérite, mais qui ne craignent nullement de lui déplaire et de l'outrager? Que serait-ce, si nous étions nous-mêmes de ce nombre, et si, au lieu d'avoir aimé ce bon Maitre qui nous a fait tant de bien, nous l'avions mille fois offensé de la ma-

nière la plus indigne? Hélas! ce n'est point une supposition, mais une vérité incontestable. Notre conscience nous le reproche, et plût à Dieu que nous en fussions couverts de confusion, et pénétrés de douleur et de repentir. Oui, il n'est que trop vrai que nous n'avons correspondu à ses bienfaits sans nombre que par des outrages. Voilà, viles et misérables créatures, la conduite que nous avons tenue envers notre aimable Créateur! Voulons-nous continuer à vivre, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, dans une aussi noire ingratitude et dans une aussi détestable perfidie?

17. Non, Seigneur, nous n'avons été jusqu'à ce jour que trop perfides et trop ingrats. Cette pensée qu'au lieu de vous aimer, nous n'avons correspondu à vos bienfaits que par nos offenses, nous rendra inconsolables, et notre repentir durera autant que notre vie. O beauté et bonté infinie, nous voulons vous aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, et de toutes nos forces. Donnez-nous vous-même ce saint amour qui ne peut nous venir que de vous. Mettez-le dans toutes nos facultés, afin que, par un amour ardent et enflammé, nous puissions désormais réparer les manquements dont nous nous sommes rendus coupables en vivant autrefois sans vous aimer.

HUITIÈME INSTRUCTION.

Autres motifs que nous avons d'aimer Dieu.... Quand ce précepte oblige-t-il?

Elles sont sans nombre les raisons qui devraient nous porter à aimer notre Dieu. Mais pour me conformer à la faiblesse de notre intelligence, je les ai réduites, dans la dernière instruction, à trois principales, dont la première est que Dieu lui-même nous le commande; la seconde, qu'étant infiniment bon et infiniment beau, il est par là-même souverainement aimable, et la troisième enfin, qu'il nous a aimés d'un amour infini et qu'il ne cesse de nous combler de bienfaits. Il faudrait donc que nous fussions plus durs qu'un rocher et plus ingrats que les bêtes féroces, pour ne pas aimer Dieu de tout notre cœur, malgré le commandement exprès qu'il nous en fait, quoique sa beauté et sa bonté infinie nous y engagent si fortement, et qu'ayant reçu de sa part tant de marques de son amour, la reconnaissance nous oblige à le payer d'un juste retour. Mais

avons-nous passé en revue toutes les faveurs que nous avons reçues de la bonté de Dieu et qui doivent nous porter à l'aimer? Non, il nous en reste encore un grand nombre à considérer; et c'est ce que nous allons faire en ce moment; après quoi nous examinerons quelles sont les circonstances dans lesquelles nous sommes tenus de remplir ce précepte.

1. Si nous sommes naturellement portés à aimer ceux qui nous font du bien, comment pourrons-nous ne pas aimer notre Dieu qui nous a donné tous les biens dont nous jouissons? Nous devons donc lui consacrer notre amour, parce qu'il nous a accordé des bienfaits sans nombre. Ah! nous pouvons bien recevoir ses faveurs divines et en jouir; mais en calculer le nombre, et en concevoir la grandeur et l'excellence, nous ne le pourrons jamais. Pour y réussir, il faudrait compter tous les instants de notre vie passée, toutes les créatures qui nous ont servis, qui ont contribué à notre bien-être; et avec tout cela nous n'aurions encore qu'une connaissance très-imparfaite des bienfaits que nous avons reçus de sa libéralité. Néanmoins comme, outre les bienfaits que je vous ai indiqués dans l'instruction précédente, je vous ai promis de vous en faire connaître aujourd'hui d'autres dont je ne vous ai pas encore parlé, commençons par celui qu'il nous a accordé en nous faisant naître au sein de la véritable Eglise, en nous appelant à la vraie foi, et en nous élevant à la dignité de chrétiens par le moyen du saint baptême. Oh! quelle faveur singulière! faveur que n'ont pas reçue les infidèles, les mahométans, les hérétiques, qui sont au milieu des ténèbres de l'erreur et des ombres de la mort. Quel bonheur pour nous d'être le peuple choisi, la nation sainte, et d'avoir été appelés, à l'exclusion de tant d'autres, à jouir de l'influence de la lumière admirable du Seigneur! Par cette grâce d'adoption, non-seulement il nous a délivrés de l'esclavage du démon et du péché, il nous a encore donné la liberté des enfants de Dieu, le titre glorieux de ses amis et de frères de Jésus-Christ. O charité admirable! ô amour ineffable! Voyez, disait l'apôtre saint Jean, jusqu'où est allé l'amour de Dieu pour nous: jusqu'à vouloir que nous soyons appelés ses enfants, et que nous le soyons en effet: *Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur, et simus* (1. Joan. 3. 1). Il se plaît à nous entendre l'appeler notre Père, et c'est son divin Fils lui-même qui nous a appris à lui donner ce doux nom. Et nous serons encore froids et insensibles envers ce Père si plein de tendresse pour ses enfants? Et nous n'aimerons pas un Dieu si plein d'amour pour nous?

2. Mais pour nous communiquer ses faveurs et ses grâces, il ne s'est pas contenté d'instituer seulement le sacrement de baptême, et de nous appeler à le recevoir ; il a voulu encore instituer tous les autres qui, selon l'expression du saint concile de Trente, sont ces sources divines et ces canaux par lesquels toute justice vient dans notre âme, qui nous communiquent la grâce, qui l'augmentent en nous, ou qui nous la font recouvrer quand nous avons eu le malheur de la perdre (Sess.7. in Decr. de Sacrament.). Oui, outre le baptême, par lequel la première grâce nous est conférée, il a voulu instituer un autre sacrement par lequel cette grâce nous fût rendue. Quand nous sommes assez aveugles et assez insensés pour perdre par le péché l'innocence baptismale, nous mériterions que Dieu nous abandonnât à notre sens réprouvé, et qu'il nous condamnât à l'enfer ; mais son amour infini s'y est opposé, et dans le sacrement de pénitence, il nous a fourni une seconde planche qui, après le funeste naufrage de notre innocence, pût encore nous transporter heureusement au port du salut éternel. Et quel motif de reconnaissance et d'amour ne nous donne pas cette faveur signalée ? Parmi ces sacrements, il en a établi un qui contient réellement Jésus-Christ notre Dieu, notre Rédempteur, l'auteur même de la grâce. Dans ce sacrement, se trouvent substantiellement son corps, son sang, son âme et sa divinité. Il nous y nourrit de sa propre chair et de sa propre personne, pour nous faire vivre de sa propre vie. Il l'a institué pour perpétuer la mémoire de sa passion et de la mort cruelle qu'il a endurée pour nous, pour y combler notre âme de grâces, et pour nous y donner un gage de cette gloire éternelle qu'il nous réserve dans les cieux. En un mot, il a voulu déployer dans ce sacrement toutes les richesses de l'amour infini qu'il nous porte, selon l'expression du saint concile de Trente : *In quo divitias divini sui erga homines amoris velut effudit* (Sess. 13. de Euch. c. 2). Et nous n'aimerions pas un Dieu qui nous a donné un gage si précieux de son amour ?

3. Et il a fait cela tout en prévoyant que nous ne serions le plus souvent que des ingrats, et que nous l'outragerions encore de la manière la plus indigne par nos péchés. Ah ! combien de fois n'avons-nous pas mérité qu'il nous punit par les plus terribles châtiments, qu'il nous enlevât de ce monde, et qu'il nous ensevelît dans l'enfer ! Coupez, s'écriait la divine justice, coupez cet arbre qui, au lieu de produire des fruits de vie, ne produit que des fruits de mort. Et combien cette justice n'en a-t-elle pas effectivement ôté de ce monde, pour les précipiter

dans l'enfer où ils brûlent, et où ils brûleront éternellement! Nous y serions nous-mêmes plongés si, après les premiers péchés que nous avons commis, et tandis que nous étions ses ennemis, il nous eût frappés dans sa fureur. Mais la divine miséricorde s'y est opposée, et elle a suspendu le châtiment que nous avions mérité. Il nous a supportés pendant bien des années, et pendant toutes ces années il nous a attendus, nous donnant la grâce et le temps de faire pénitence. Quelle faveur, quel amour! Ah! que cette bonté et cette patience dont il a usé envers nous devraient être un motif pressant pour nous porter à l'aimer de l'amour le plus tendre et le plus ardent!

4. Mais outre ces bienfaits, qui sont communs à un grand nombre et frappent les yeux du public, il en est de secrets et de particuliers, qui ne sont connus que de ceux qui les reçoivent, comme dit saint Pierre d'Alcantara dans ses Méditations (Trait. de l'Orais. et de la Médit.). Il y en a même qui sont tellement cachés, que celui qui les reçoit les ignore lui-même, et qu'il n'y a que celui qui est l'auteur de tout don parfait qui en ait connaissance. Combien de fois, par notre orgueil, par notre négligence, par notre ingratitude, n'avons-nous pas mérité que Dieu nous eût abandonnés, comme pour de semblables manquements il en a abandonnés tant d'autres? Et cependant, il ne l'a pas fait. De combien de maux, de combien de péchés, de combien d'occasions dangereuses ne nous a-t-il pas détournés par autant de traits de sa providence, en rompant les filets par lesquels notre ennemi infernal cherchait à se saisir de nous, en rendant inutiles toutes ses ruses? Combien de fois, tandis que le démon se préparait à nous broyer comme un grain de froment, selon l'expression dont se sert Jésus-Christ parlant à saint Pierre, notre avocat divin n'aura-t-il pas prié son Père pour nous, de crainte que nous ne vinssions à manquer de fidélité à notre Dieu? Qui peut connaître tous ces bienfaits secrets, excepté ce Dieu de bonté qui nous les accorde? Nous pouvons quelquefois, continue le même Saint, avoir connaissance des bienfaits positifs, mais qui pourra connaître ceux par lesquels il nous a si souvent délivrés du mal? Nous entendons dire souvent, et nous le voyons nous-mêmes de nos propres yeux, que plusieurs infortunés sont tombés, et tombent chaque jour dans les crimes les plus graves; pour l'ordinaire, nous nous irritons contre eux, et nous les condamnons. Ah! Chrétiens, humilions-nous devant Dieu, en pensant que nous aurions été capables de commettre les mêmes fautes. Si nous en avons été préservés, ce n'est point

un effet de notre vertu, c'est un trait de prédilection et de miséricorde de la part de notre Dieu qui a bien voulu nous assister par la force de sa grâce toute-puissante. Oui, mes Frères, si nous n'avons pas commis les péchés les plus énormes, nous ne pouvons pas nous en glorifier ; mais nous sommes redevables de ce bonheur à la main bienfaisante de notre Père céleste qui nous a retenus. Quel motif pressant pour nous de correspondre par notre amour à l'amour infini que Dieu nous a témoigné par tant de bienfaits particuliers et secrets qu'il nous a accordés, soit en nous préservant de tant de maux, soit en nous empêchant de tomber dans les plus grands crimes !

5. Ce qui doit néanmoins nous déterminer plus efficacement à consacrer sans réserve et notre personne et toutes nos affections à cet amant divin, c'est la fin qu'il s'est proposée en nous aimant, et en nous comblant ainsi de ses bienfaits. Qu'est-elle cette fin? C'est notre salut éternel, le bonheur du ciel. Il veut qu'après que nous l'aurons servi et aimé sur la terre nous allions un jour le bénir, l'aimer, le posséder éternellement dans cette patrie bienheureuse. Si Dieu le Père nous a aimés jusqu'à nous donner son divin Fils, c'est afin que tous ceux qui croiront en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. C'est pour nous, misérables pécheurs, et pour notre salut que ce divin Fils est descendu du ciel en terre, et qu'il a voulu endurer une passion si douloureuse et une mort si cruelle. C'est pour nous rendre nos droits à cette gloire éternelle que nous avions perdus, et pour nous ouvrir la porte de cette patrie céleste dont le péché nous avait fermé l'entrée, que ce divin Sauveur a bien voulu sacrifier sa vie et répandre tout son sang adorable. S'il a institué les sacrements, c'est afin qu'ils fussent pour nous autant de moyens par lesquels nous pussions acquérir et conserver la grâce en cette vie pour pouvoir arriver à la gloire dans l'autre. S'il ne nous a pas enlevés de ce monde, pendant que nous étions dans l'état du péché; s'il nous a attendus à pénitence ; s'il nous a donné la grâce et le temps de nous repentir de nos fautes et de les expier, c'est uniquement parce qu'il désire notre salut, et qu'il veut nous sauver.

6. En un mot, tout ce que notre Dieu a fait, et tout ce qu'il fait pour nous, tous ses bienfaits, toutes ses faveurs tendent à ce seul but, que nous soyons sauvés, et que nous ayons le bonheur un jour de régner avec lui dans la gloire. C'est pour cela qu'il frappe sans cesse à la porte de notre cœur par les

impulsions de sa grâce. Et que pensez-vous que soit cette grâce? Elle est, dit saint Augustin, une semence de la vie éternelle, une inspiration de l'amour divin et l'effusion même de cet amour (S. Aug. l. 4. ad Bonifacium, c. 5). Par cette grâce, Dieu éclaire notre entendement, il enflamme notre volonté, et, nous faisant perdre le goût de toutes les choses mondaines et terrestres, il nous attire à lui, il nous attache à lui d'une manière si douce et si forte en même temps, qu'au mépris de tous les faux plaisirs du monde, des illusions de la chair, et des tentatives du démon, il nous fait agir pour son amour, il nous unit étroitement à lui ici-bas, afin que nous lui soyons un jour étroitement unis dans le ciel. Le paradis est donc la fin à laquelle Dieu nous destine; ce royaume, où règnent la paix la plus parfaite, tous les plaisirs, toutes les délices, est l'héritage qui nous est réservé. Il l'a fait ce beau paradis pour qu'il fût le dernier de tous les traits de l'amour infini qu'il a pour nous. Là nous pourrons l'aimer et le posséder à notre loisir, et l'aimer et le posséder sans aucune interruption pendant toute l'éternité. Mais nous ne pourrons l'aimer dans le ciel, qu'autant que nous l'aurons aimé sur la terre. Et nous serions assez ennemis de nous-mêmes pour ne pas l'aimer? Et nous refuserons encore de l'aimer, après qu'il nous a comblés de tant de bienfaits, et qu'il nous a lui-même tant aimés uniquement pour nous déterminer à lui consacrer notre amour? Et après tout cela, nous voudrions encore employer les facultés de notre esprit et de notre cœur à tout autre chose qu'à l'aimer? O Chrétiens, y en aurait-il un seul parmi vous qui ne fût pas résolu d'aimer son Dieu?

7. Non, nous voulons tous l'aimer ce Dieu de bonté, qui nous a comblés de tant de bienfaits, et qui nous a tant aimés. Après nous avoir instruits de ce qui concerne les deux autres vertus théologales, la foi et l'espérance, nous désirons que vous en fassiez de même pour ce qui a rapport à la charité et à l'amour que nous devons à Dieu, nous disant s'il existe réellement un précepte particulier qui nous oblige à l'aimer; et, supposé qu'il existe, quelles sont les circonstances où nous sommes tenus à le remplir. Puisque je vous vois disposés à aimer votre Dieu par la raison qu'il le mérite, étant infiniment aimable en lui-même, et que vous ayant aimés le premier, et comblés de ses bienfaits, il vous a fourni tant de motifs de lui consacrer votre amour, je réponds à votre demande, et je vous dis en premier lieu qu'il existe un précepte particulier d'aimer Dieu; et dire que l'homme n'est pas tenu de temps en temps,

pendant la vie, de faire des actes de charité, comme aussi des actes de foi et d'espérance, et cela en vertu des préceptes divins qui regardent ces vertus, est, comme vous l'avez déjà entendu, une doctrine condamnée par l'Église (Alex. VII). Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons remarqué plusieurs fois, nous a dit clairement qu'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit, est le premier et le plus grand de tous les commandements. Ce précepte nous défend, à la vérité, tout sentiment de haine contre Dieu; mais en même temps il nous prescrit d'une manière positive de l'aimer; ce qui ne s'entend pas seulement de l'amour habituel qui consiste à observer exactement la loi, et à ne rien faire qui lui soit opposé; mais d'un amour actuel qui consiste à faire de temps en temps des actes d'amour de Dieu, et à l'aimer comme notre premier principe et notre dernière fin.

8. Mais supposé qu'il existe un précepte particulier de produire des actes d'amour de Dieu, suffira-t-il de le faire une fois seulement dans la vie, ou tous les cinq ans; ou bien ce précepte n'obligera-t-il que lorsque nous serons tenus de recouvrer la grâce de Dieu, et que, pour cela, nous n'aurons pas d'autre moyen que celui de faire un acte d'amour de Dieu? Ah! gardez-vous, Chrétiens, de jamais vous régler sur ces doctrines erronées justement proscrites par l'Église (Innoc. XI). Et comment pourrait-on différer si longtemps l'exécution du premier et du plus grand de tous les commandements, de ce commandement dans lequel est renfermée la plénitude de la loi, de ce commandement dont l'observance établit notre union avec Dieu et nous assure son amitié? Ne répugne-t-il pas à la raison même de dire qu'il suffit d'aimer une seule fois dans la vie ce Dieu qui est notre premier principe et notre fin dernière? Non, mes Frères, cela ne suffit pas, et soyons persuadés que nous sommes tenus bien plus souvent de faire des actes d'amour de Dieu.

9. Si donc il existe un précepte d'aimer Dieu, et s'il est nécessaire de faire plusieurs fois dans la vie des actes d'amour de Dieu, en quel temps, et dans quelles circonstances ce précepte nous obligera-t-il? Je réponds à cela que ce précepte oblige par lui-même, sous peine de péché mortel, à faire des actes intérieurs d'amour de Dieu premièrement aussitôt, moralement parlant, que l'homme a l'usage de la raison, et une connaissance suffisante de Dieu: connaissance que chacun est tenu d'acquérir selon sa capacité et ses moyens. C'est le sentiment de saint Thomas et de tous les théologiens qui avec lui

enseignent la saine doctrine (1. 2. qu. 89. art 6). La raison en est que, puisque ce premier et grand commandement d'aimer Dieu oblige en certains temps de la vie, comme on ne peut le nier, il doit obliger spécialement, lorsque la raison étant développée dans l'homme, il peut connaître Dieu comme son premier principe et son créateur. Alors il doit se sentir porté par une force surnaturelle à l'aimer par-dessus toutes choses et de tout son cœur. Voyez, en effet, avec quelle impétuosité toutes les créatures même inanimées sont portées vers leur centre. Mais quel est le vrai centre, quelle est la véritable fin dernière de l'homme ? C'est Dieu. Aussitôt qu'il a le bonheur de le connaître, il doit donc être porté à l'aimer de tout son cœur, et à diriger vers lui toutes ses pensées et toutes ses affections. Et un grand nombre de théologiens sont d'avis que celui qui aurait un doute fondé d'avoir manqué de le faire en ce temps, serait tenu à s'accuser de cette omission.

10. En second lieu, dans un danger probable de mort, tout chrétien est obligé de faire des actes d'amour de Dieu, même après qu'il s'est muni des sacrements de l'Eglise. Car, si l'on doit souvent produire ces actes pendant la vie, en quel temps sera-t-il plus nécessaire de le faire que lorsqu'on est sur le point de mourir? Si, selon la parole de l'Apôtre, nous devons vivre pour Dieu, et mourir de même pour lui : *Sive enim vivimus, Domino vivimus; sive enim morimur, Domino morimur* (Rom. 14.8) ; il s'ensuit que nous devons spécialement tendre de tout notre cœur vers ce Dieu qui est notre fin dernière, lorsque nous sommes sur le point de quitter cette vie. En troisième lieu, ce précepte devient obligatoire pour l'homme, quand il se trouve en danger de tomber dans un péché mortel, et qu'il ne peut s'en préserver qu'en faisant des actes d'amour de Dieu ; quand il éprouve des tentations si graves, qu'il ne peut les surmonter que par ce moyen ; car si en vertu du précepte de la charité, nous devons éviter tout ce qui peut offenser Dieu, nous sommes tenus par-là même à prendre les moyens nécessaires pour atteindre ce but.

11. Enfin, l'on ne peut nier que le chrétien ne soit obligé souvent, pendant le cours de sa vie, de faire des actes d'amour de Dieu. La charité, qui est la fin de tous les préceptes et de toutes nos actions, ne peut être oisive dans l'âme de celui qui aime; parce que la charité étant une vertu par laquelle nous aimons Dieu, et par laquelle nous nous unissons à lui, la nature de cet amour et de cette union, ainsi que la bonté infinie de Dieu, exigent que

nous ne différions pas longtemps de l'aimer, et que nous lui manifestions souvent notre amour. En outre, quand Dieu, dans le Deutéronome (6.4), nous impose l'obligation de l'aimer, il veut, comme je vous l'ai dit, que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces; que nous ne perdions jamais de vue ce précepte; qu'il soit toujours gravé dans notre cœur; que nous le méditions assis dans notre maison, marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil et le matin à notre réveil, qu'il soit lié pour ainsi dire à notre main, et écrit sur les poteaux et sur la porte de notre habitation. Or, Dieu, en nous imposant ce commandement avec tant de sollicitude, ne nous fait-il pas connaître qu'il ne se contente pas que nous lui témoignions notre amour seulement de temps à autre et rarement, mais qu'il exige que nous dirigions vers lui, aussi souvent que nous le pouvons, les affections de notre cœur?

12. Mais serait-il possible de déterminer d'une manière précise en quel temps et combien de fois nous sommes tenus à faire ces actes d'amour, pour ne pas transgresser ce commandement? Je vous dirai qu'il n'est pas si facile de le faire. Le précepte d'aimer Dieu étant affirmatif, il oblige toujours, à la vérité, mais non en tout temps, et, comme disent les théologiens, pour toujours. Il est vrai pareillement que d'après les termes pressants dont Dieu s'est servi en nous imposant ce précepte de l'aimer, il semble exiger de notre part un amour continuel. Mais, vu notre faiblesse, il faut dire qu'il n'est pas ici question d'une continuité physique, et qu'il s'agit seulement d'une continuité morale. Or, cette continuité morale demande nécessairement que ces actes soient répétés souvent dans le cours d'une année; et de graves théologiens soutiennent qu'on en doit faire plusieurs dans un mois, de manière que ce serait se rendre coupable d'un péché mortel que de rester un mois entier sans faire un seul acte d'amour de Dieu. En effet, si la charité est la vie de l'âme, ne doit-on pas regarder comme morte celle qui, pendant un mois tout entier, n'en produit aucun acte, aussi bien que l'on tiendrait pour mort un corps qui serait un mois entier sans donner aucun signe de vie?

13. Ainsi donc, pour sortir de l'état de doute, embrassons le sentiment du vénérable docteur Jean Scot (in 4. D. 17. q. 1), qui dit que nous sommes tenus à faire des actes de charité de la même manière que nous devons faire des actes de foi et d'espérance les jours de dimanches et de fêtes; par-là il y

aura dans ces actes une espèce de continuité morale. En outre, les jours de dimanches et de fêtes étant consacrés au culte de Dieu, nous ne pouvons pas lui rendre un culte qui lui soit plus agréable que celui que nous lui rendons en lui offrant l'hommage de notre cœur par le moyen des actes d'amour. Mais ne soyons pas si avares de notre amour envers Dieu. Il serait à désirer que nous en fissions des actes fervents non pas seulement tous les huit jours, mais tous les jours, et s'il était possible, à toute heure et à tout moment, protestant sans cesse à notre Dieu que nous voulons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, comme il nous le commande, comme il veut que nous l'aimions. Il serait à désirer que les pères et les mères enseignassent à leurs enfants à réciter le matin et le soir dans leurs prières ordinaires les actes de foi, d'espérance et principalement de charité et d'amour de Dieu. Il serait à désirer enfin que notre cœur fût sans cesse blessé par les flèches du divin amour, et que notre âme, enivrée du vin d'une charité parfaite, fût sans cesse absorbée en Dieu.

14. Mais vous seul, Seigneur, pouvez blesser de la sorte notre âme et notre cœur. Nous savons, et la foi nous l'enseigne, que comme sans l'impulsion de votre esprit divin et de votre sainte grâce nous sommes incapables de faire une bonne œuvre qui soit méritoire pour le ciel, de même sans votre secours nous ne pouvons pas vous aimer comme il est convenable que nous vous aimions. Daignez donc, dans votre miséricorde embraser nos cœurs du feu de cette sainte charité. Vous nous commandez de vous aimer, ô Dieu souverainement aimable, et pour avoir notre amour, vous faites agir toutes vos infinies perfections : votre autorité, en nous l'ordonnant, votre toute-puissance en nous comblant de vos bienfaits, votre bonté en le désirant, votre bénignité en nous le demandant, et votre miséricorde en le sollicitant par vos inspirations continuelles. Donnez-nous donc ce saint amour que vous nous commandez d'avoir, et alors, vous dirons-nous avec saint Augustin, commandez-nous tout ce que vous voudrez : *Da, Domine, quod jubes, et jube quod vis.* Brisez par votre grâce notre cœur dur et insensible, et faites qu'il n'ait plus d'affection que pour vous. Non, Seigneur, nous ne voulons plus vous offenser ; nous vous promettons de vous aimer toujours. Nous préférons mourir dans votre grâce, plutôt que de vivre en vous offensant. Nous vous offrons notre liberté, notre volonté et notre cœur, afin que ce cœur soit tout à vous

et que vous le remplissiez de votre amour. Faites donc que nous vous aimions de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces en cette vie, afin que nous ayons le bonheur de vous aimer éternellement d'un amour plus ardent dans le ciel.

NEUVIÈME INSTRUCTION.

Manière d'aimer Dieu dans la pratique.

En vous parlant de la troisième vertu théologale, qui est la charité, je vous ai proposé les nombreux motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu, et je vous ai indiqué le temps et les circonstances où nous sommes obligés de faire des actes de cet amour. Si nous aimons naturellement ceux qui nous font du bien, nous ne pouvons pas nous dispenser d'aimer notre Dieu, qui nous en fait tant. Ayons donc soin de nous habituer à lui témoigner souvent notre amour, à le lui témoigner plusieurs fois le jour, et s'il est possible, à toute heure et à tout moment. Mais, pourrez-vous dire, vous nous avez beaucoup parlé de l'amour de Dieu, de la nécessité où nous sommes de l'aimer, des motifs qui nous y portent, du temps et des circonstances où nous devons le faire; mais jusqu'ici vous ne nous avez rien dit de la manière dont il faut que nous fassions ces actes d'amour de Dieu. Je vais vous satisfaire; mais comme cette matière est si importante, qu'on ne saurait trop la développer, je vous expliquerai aujourd'hui comment dans la pratique nous devons et nous pouvons faire des actes d'amour de Dieu, et quels sont les moyens qu'il faut employer pour acquérir ce saint amour.

1. Avant de vous montrer la pratique de l'amour de Dieu, je veux vous faire remarquer deux choses. La première, que comme la charité est la plus nécessaire et la plus sublime de toutes les vertus, ainsi quiconque désire, je ne dis pas devenir saint et parfait, mais simplement se sauver, doit se proposer dans toutes ses actions de plaire à Dieu, et diriger vers lui toutes ses pensées et toutes ses affections. C'est afin que nous l'aimions que Dieu nous a mis au monde; c'est pour cette même fin qu'il nous laisse sur la terre, et c'est pour allumer en nous ce feu céleste que son divin Fils est descendu du ciel (Luc. 12. 49). Il faut donc graver profondément dans notre

cœur cette grande vérité, que la plus étroite de toutes nos obligations est celle d'aimer notre divin Créateur ; d'où il suit que c'est à cela que doivent tendre tous nos exercices spirituels et toute notre dévotion. Il est très utile pour nous d'honorer la sainte Vierge et tous les Saints ; mais pour que cette dévotion soit véritable, il faut qu'elle nous porte à aimer notre Dieu par-dessus toutes choses. Quelle a été sur la terre, et quelle est maintenant dans le ciel l'occupation de la très sainte Vierge et des Saints, sinon d'aimer Dieu? et que désirent-ils autre chose que de le voir aimé de tous les hommes? La vraie dévotion, la dévotion au-dessus de toutes les dévotions est donc celle qui consiste à nous exercer dans le saint amour de Dieu.

2. La seconde chose que je dois vous faire observer est que toute la bonté et tout le mérite de nos actions dépendent de la charité et de l'amour de Dieu, et que c'est cet amour divin qui sanctifie toutes nos œuvres ; faisons des prières, des aumônes, des pénitences autant que nous serons capables d'en faire ; si tout cela n'est accompagné de l'amour de Dieu, si dans toutes ces actions nous nous proposons un autre but que celui de plaire à Dieu, elles ne seront jamais des actes de vraies vertus, elles n'auront aucun mérite pour la vie éternelle. L'Apôtre ne nous laisse aucun lieu d'en douter, lorsqu'il dit aux Corinthiens que quand il opèrerait toutes sortes de merveilles et de prodiges, s'il n'avait pas la charité, tout cela lui serait inutile : *Si charitatem non habuero, nihil mihi prodest* (1. Cor. 13. 3). C'est une vérité qu'il nous importe grandement de bien considérer, puisque pour ne savoir pas la mettre en pratique en dirigeant toutes nos actions vers Dieu, nous perdons tant de mérites que nous pourrions acquérir. Il en est un grand nombre qui ne se rendent pas coupables de crimes énormes, qui ne dérobent point, qui n'exercent pas la vengeance, qui ne causent point de dommage au prochain ; mais quel est leur but, quel est le motif qui les retient? C'est la crainte de la justice humaine, ou l'impuissance où ils se trouvent de se satisfaire. D'autres font de longues prières, d'abondantes aumônes et un grand nombre de bonnes œuvres ; mais ils ne cherchent par tous ces moyens qu'à s'attirer la vaine estime des hommes. On en voit qui se tiennent éloignés des jeux, des spectacles, des bals, des fêtes mondaines, qui mènent une vie chaste et frugale ; mais c'est par économie, parce qu'ils y trouvent leur intérêt, ou pour tout autre motif humain. S'ils ne le font pas pour plaire à Dieu et pour son amour, ils n'acquièrent aucun mé-

rite devant lui. Ayons donc toujours soin de diriger notre intention vers Dieu, de faire toutes nos actions pour son amour, lui protestant souvent que tout ce que nous faisons, nous le faisons pour lui plaire, pour lui être agréables.

3. Cela supposé, il faut donc exercer notre cœur à faire à chaque instant, s'il est possible, des actes de ce saint amour, et plus ces actes seront parfaits, plus nous avancerons dans les voies du Seigneur. Ainsi donc quand nous disons : Seigneur mon Dieu, je vous aime, je veux toujours vous aimer par-dessus toutes choses ; je suis prêt à renoncer à tout et à tout souffrir plutôt que de vous offenser; nous devons avoir l'intention de dire en premier lieu que nous sommes disposés à perdre la vie, nos biens et tout ce que nous avons de plus cher, plutôt que de transgresser sa loi sainte en commettant un péché mortel. Et ce sera là un acte parfait d'amour de Dieu (Murat. Exerc. spirit). Il sera plus parfait encore si par ces paroles nous avons l'intention de dire que nous sommes résolus de perdre tous les biens, et de souffrir tous les maux plutôt que d'offenser Dieu par des péchés véniels. Enfin ce sera l'acte le plus parfait d'amour de Dieu de protester, comme font bien des âmes plus embrasées de ce feu divin, dont quelques-unes s'y engagent même par vœu, que nous sommes disposés à perdre tout ce que nous avons et à endurer tout ce qui peut nous arriver de mal, lors-même qu'il ne serait question ni de péché mortel, ni de péché véniel, pourvu que nous puissions par ce moyen lui plaire davantage, et procurer sa plus grande gloire.

4. Mais une chose qu'il ne faut pas ignorer, c'est que le saint amour de Dieu ne doit pas consister dans la seule tendresse du cœur, dans la seule affection intérieure que nous éprouvons pour lui, et qui peut être quelquefois purement naturelle, dans les seules paroles, dans les seuls désirs ; mais comme nous l'avons dit ailleurs, il faut qu'il se manifeste par les œuvres. L'amour doit être comme le feu, qui est toujours actif. Un bon serviteur qui aime son maître, et qui désire de lui plaire, ne se contente pas de lui donner des marques de son attachement seulement par ses discours; il cherche encore à le lui prouver par ses œuvres et par toute sa conduite. Si nous aimons vraiment Dieu, il faut donc lui manifester notre amour de la même manière : et pour cela il faut en venir à la pratique, et exécuter dans les occasions la résolution que nous avons formée de l'aimer par-dessus toutes choses. A quoi nous servirait-il d'avoir une belle maxime dans l'esprit et

dans le cœur, si nous n'en faisions pas usage dans le besoin? Il faut donc profiter des occasions qui se présentent, pour témoigner à Dieu notre amour. Par exemple, je suis atteint d'une maladie grave, je suis même en danger de perdre la vie; je pourrais me délivrer de ce danger en usant d'un remède qui est défendu par la loi de Dieu; mais comme je ne puis l'employer sans offenser Dieu, je préfère mourir, plutôt que de me conserver la vie par un péché. On me propose un contrat que je reconnais illicite; on veut que j'intente un procès que je vois évidemment être injuste; je me garderai bien de passer ce contrat, d'entreprendre ce procès, puisque Dieu en serait offensé. J'ai reçu une injure, si je n'en tire pas vengeance, on me traitera de lâche et d'homme sans cœur. On dira de moi tout ce que l'on voudra; je renonce à la vaine estime des hommes pour conserver l'amitié de mon Dieu. Je ne puis me procurer ce plaisir, cette satisfaction qu'en commettant un péché véniel, je veux m'en priver, pour ne pas offenser mon Dieu, même par une faute vénielle. Sans offenser Dieu, je pourrais aller dans cet endroit, prendre cette récréation, me vêtir de telle manière; mais je veux m'en abstenir, parce que je sais que par le moyen de ces privations je serai plus agréable à Dieu, et que je procurerai davantage sa gloire, et que je veux toujours faire ce qui est plus conforme à son bon plaisir. Voyez, mes Frères, combien d'actes d'amour de Dieu l'on peut faire dans une journée.

5. En second lieu, ce sera un bel acte d'amour de Dieu que de conformer notre volonté à la sienne dans toutes les disgrâces qu'il nous envoie, et dans tout ce qu'il permet qui nous arrive. La volonté du maître doit être celle d'un bon serviteur. Nous ne serons donc jamais de vrais serviteurs de Dieu, si nous ne voulons pas souffrir qu'il exerce sur nous son empire; et nous ne pourrons jamais dire que nous l'aimons réellement, si nous ne nous soumettons pas de tout notre cœur aux ordres de sa providence et à sa sainte volonté! Faisons-lui donc le sacrifice de notre volonté et de notre cœur, et gardons-nous bien de jamais laisser échapper la moindre plainte, lorsque, dans sa sagesse infinie, il dispose de nous et de nos biens, et qu'il nous envoie quelques revers, quelques adversités. Vous me direz peut-être que, dans les maux dont Dieu vous afflige, il vous est impossible de ne pas ressentir quelque douleur, quelque chagrin, quelque ennui; mais ce n'est pas ce qui vous empêchera de l'aimer. Que votre âme s'attriste, qu'elle soit dans la désolation, n'importe; pourvu que votre

cœur soit en même temps uni à Dieu, et que votre volonté, loin de s'opposer à la sienne, lui soit soumise, c'est alors principalement que vous lui donnez des preuves de votre amour, et que vous faites une plus grande acquisition de mérites. Croyez-vous que les saints Martyrs ne ressentissent pas l'ardeur des flammes, les douleurs terribles que leur causaient les pointes de fer ou celle de l'épée? Ils les ressentaient sans doute; mais ils les enduraient volontiers pour l'amour de Dieu; ils lui offraient leurs tourments, et c'est ainsi que leur martyre devenait un acte parfait d'amour de Dieu. Laissons donc l'âme et le corps sentir le poids des tribulations et des souffrances; mais qu'en même temps notre cœur soit toujours uni à Dieu, que notre volonté soit toujours résignée et conforme à la sienne, et par-là nous l'aimerons véritablement. Ne perdons jamais de vue cette vérité, elle nous sera d'une grande consolation dans toutes nos peines. Habituons-nous à dire fréquemment et de bon cœur ces paroles: Seigneur, que votre très juste, très aimable et très sainte volonté s'accomplisse en moi et sur tout ce qui m'appartient, maintenant et dans tous les siècles, et alors notre vie sera un acte continuel du plus saint et du plus parfait amour de Dieu.

6. En troisième lieu, ce sera faire un acte d'amour de Dieu que de nous réjouir en pensant à sa grandeur, à sa bonté, à sa sainteté, à tous ses divins attributs, et spécialement à sa gloire infinie. Il est vrai que Dieu étant infini en lui-même et dans toutes ses perfections, il ne peut rien recevoir de nous. Cependant, en lui montrant la joie que nous éprouvons de savoir qu'il est infiniment grand, infiniment saint, infiniment glorieux, nous lui donnons une marque certaine de notre amour. C'est ce que faisaient dans le ciel, comme le vit Isaïe, et ce que feront pendant toute l'éternité les Séraphins et tous les Esprits bienheureux, en s'écriant sans cesse: *Saint, saint, saint est le Dieu des armées.* C'est ce que notre divin Maître a voulu nous enseigner, en nous faisant dire chaque jour, dans l'Oraison dominicale: *Que votre nom soit sanctifié*; c'est-à-dire, soyez, ô mon Dieu, connu, honoré, aimé et servi de tous les hommes. Aussi la sainte Eglise répète-t-elle à la fin de chaque Psaume, et dans bien d'autres circonstances, ce beau verset: *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto*, pour nous apprendre que notre plus grand soin doit être de rendre gloire à notre Dieu un en essence et subsistant en trois personnes. Que si nous devons désirer qu'il soit glorifié de tous les hommes, combien ne devons-nous pas avoir plus à cœur de lui

procurer nous-mêmes cette gloire? Que ce soit donc là notre but, non-seulement d'empêcher, autant qu'il est en nous, que Dieu ne soit offensé, mais de faire qu'il soit honoré et aimé de tous les hommes, et que son saint amour croisse et s'augmente spécialement dans notre cœur. Tel est, dit saint Bernard, le caractère du saint amour de Dieu, lorsqu'il règne dans une âme : il y est dominant, et attire à lui toutes les autres affections : il s'y rend absolu, et anéantit toute attache aux créatures (D. Bernard. Serm. 38. in Cant.). En un mot, il ne veut que Dieu, il ne désire que sa gloire ; et non content de cela, il cherche tous les moyens pour avoir des compagnons de sa félicité, et pour faire que tous aiment et glorifient cet amant divin.

7. En quatrième lieu, nous ferons des actes parfaits d'amour de Dieu, lorsque nous exciterons dans notre cœur le regret de nos péchés. La crainte des peines de l'enfer est très utile en elle-même pour rappeler le pécheur des voies de l'iniquité ; elle est un don céleste et un mouvement du Saint-Esprit; lorsqu'elle exclut toute volonté de pécher. Ainsi, il est bon de ne pas offenser Dieu par la crainte de l'enfer, et pour celui qui l'a offensé, il est bon qu'il s'en repente par la crainte des châtiments réservés aux méchants. Mais il est bien plus à désirer que ce soit la crainte filiale qui nous fasse éviter le péché, que nous détestions nos fautes passées, non point parce qu'elles nous ont privés du ciel, mais parce qu'en les commettant, nous avons offensé un Père si plein de bonté, un Dieu si aimable, et que quand il n'y aurait point d'enfer à craindre, ni de paradis à désirer, nous soyons résolus de ne plus lui déplaire, de le servir et de l'aimer toujours de plus en plus. Cet acte de contrition, provenant du pur et ardent amour de Dieu, est si parfait, qu'il remet en grâce et justifie le pécheur même sans le sacrement de pénitence.

8. Telle est la pratique du saint amour de Dieu, et telles sont les diverses manières d'en produire des actes. Mais, me direz-vous, ce saint exercice suppose une âme bien établie dans cet amour, et qui a eu le bonheur de l'acquérir dans le degré le plus parfait et le plus sublime. Comment pouvons-nous y parvenir nous-mêmes, et quels sont les moyens que nous devons prendre pour y arriver? C'est la seconde chose que je me suis proposé de vous montrer. Saint Laurent Justinien assigne pour cela trois moyens principaux : Penser volontiers à Dieu, donner volontiers pour Dieu, souffrir volontiers pour Dieu : *Libenter de Deo cogitare, libenter pro Deo dare, libenter*

pro Deo pati. Le premier moyen d'acquérir un grand amour de Dieu est donc de penser souvent à lui. Pour aimer une personne, il faut d'abord la connaître, et connaître aussi ses belles qualités ; et plus nous les connaîtrons, plus nous la jugerons digne de notre amour. Nous ne pourrons donc du moins que sentir s'enflammer en nous un ardent amour pour notre Dieu, quand nous nous mettrons à considérer souvent sa majesté suprême, sa grandeur infinie, son immense bonté, sa généreuse libéralité envers tous, et spécialement envers nous qu'il a comblés et qu'il comble de biens en cette vie, en attendant qu'il nous fasse participer à son propre bonheur en l'autre. Il sera donc souverainement utile pour nous de méditer sur ses perfections divines, sur les œuvres admirables qu'il a faites pour nous, de lire les livres, d'écouter les instructions qui traitent de l'amour de Dieu. Plus nous nous occuperons de Dieu, plus nous penserons à lui, plus nous parlerons de lui, plus nous considérerons ses bienfaits sans nombre, plus aussi nous nous sentirons portés à mépriser les choses de la terre, à nous attacher à celui qui est notre premier principe, notre fin dernière et l'objet de notre béatitude éternelle. Pour pouvoir penser plus facilement et plus sérieusement à notre Dieu, il sera pour nous d'un grand secours de nous retirer du fracas et du tumulte du monde. Je ne dis pas que vous soyez obligés d'aller passer votre vie dans les déserts, dans les grottes et les cavernes, comme les anciens solitaires, ou de vous renfermer dans des cloîtres comme les religieux : vous n'en auriez pas le courage, et d'ailleurs votre état et votre condition ne le permettraient pas. Mais au moins, ne laissez pas passer une année sans faire une retraite de quelques jours ; faites-en une d'un jour tous les mois, et employez une heure ou une demi-heure chaque jour à penser aux choses spirituelles, à votre Dieu, et ce sera un moyen très efficace pour vous faire acquérir son saint amour. Pourquoi les Saints étaient-ils sans cesse embrasés du feu de l'amour divin ? Parce que, sans presque jamais penser à autre chose, ils restaient les jours et les nuits entières absorbés dans la contemplation des choses divines. Imitons-les au moins en quelque chose, si nous ne pouvons pas arriver à la même perfection.

9. Mais où sont ceux qui aujourd'hui se livrent à cette sainte occupation ? qui se servent de l'esprit, de l'intelligence que Dieu leur a donnée, pour penser à lui ? Voyez cet homme puissant, pense-t-il à son Dieu ? Il ne s'occupe que des moyens d'accroître sa fortune, il ne pense qu'à s'élever de plus en

plus, qu'à dominer, qu'à passer son temps dans les plaisirs et les divertissements continuels. Il fera peut-être le matin une courte prière sans goût, sans attention, et avec cela il se croit dispensé d'élever de temps en temps son cœur à Dieu pendant la journée. Et ce marchand, cet homme de négoce, pense-t-il à son Dieu? Il a une trop grande multitude d'affaires à soigner, il en est tellement préoccupé, que pour lui les heures, les jours, les semaines et les mois passent avec la plus étonnante rapidité, et il s'imagine faire beaucoup, si les dimanches et les fêtes il entend une messe à la hâte et avec une distraction continuelle. Du reste, il ne lui arrive jamais d'élever ses regards vers le ciel. Pense-t-elle à son Dieu cette jeune personne pleine de vanité? Y pense-t-elle cette femme qui vit selon les lois du monde? Ah! elles ont bien d'autres occupations, selon elles plus sérieuses. Le luxe, les conversations, les visites, les parties de jeu, les danses, les spectacles, le désir de plaire, l'ambition d'être admirées et estimées, voilà autant d'objets qui absorbent toutes leurs pensées. Elles ne négligent rien de ce qui regarde la beauté de leur visage, l'ajustement dans les habits, l'ornement de leur personne. Craignant de n'avoir pas assez bien fait leur toilette, elles ne cessent de pirouetter autour d'un miroir, pour examiner si leurs cheveux sont bien tressés, si les rubans et les fleurs sont à leurs places. Voilà le grand objet de leurs pensées et de leurs occupations. Mais quand penserez-vous donc à Dieu et à votre salut? Vous ne voulez pas y penser maintenant, parce que vous avez d'autres choses qui vous préoccupent. Sachez donc que Dieu vous abandonnera aussi. Viendra un jour où vous frapperez à la porte du ciel, et où vous demanderez à entrer dans la joie du Seigneur; mais cette faveur vous sera refusée, parce que cette porte ne s'ouvre qu'aux vierges sages et laborieuses, et qu'elle demeure fermée aux vierges lâches et insensées. La raison donc pour laquelle tant d'âmes sont vides de l'amour de Dieu, c'est qu'elles ne pensent presque jamais à lui.

10. Le second moyen d'acquérir cet amour, c'est de beaucoup donner pour lui, et de faire beaucoup dans la vue de lui plaire. Il y a des malheureux à vêtir, des infirmes à soulager, de jeunes personnes à établir, des pauvres qui demandent du pain, d'autres nécessiteux à secourir, et tous vous prient de les aider au nom de Dieu, pour l'amour de Dieu. Faites donc des aumônes selon vos moyens, selon que votre état et votre condition peuvent vous le permettre. Retranchez tout ce qui est superflu dans les vêtements, dans la table,

dans l'ameublement. Nous pouvons donner à Dieu tant d'autres choses qui nous sont chères : par exemple, nous aimons certaines commodités, certains divertissements ; faisons-en à notre Dieu un beau sacrifice ; renonçons pour son amour aux choses qui nous plaisent davantage. Mais nous éprouvons de la répugnance à nous en priver : c'est précisément pour cette raison que vous aurez plus de mérite. Oh ! que nous serions heureux, dit un pieux auteur (Murat. Exerc. Spirit.) si, au moment de la mort, nous pouvions dire à Dieu : Seigneur, j'ai donné pour votre amour tout ce que j'avais, il ne me reste plus à vous donner maintenant que mon âme. Ayons soin pareillement de lui offrir chaque jour, et même plusieurs fois dans la journée, notre personne, tout ce que nous avons, nos biens, notre santé, notre vie même, afin qu'il dispose de tout selon son bon plaisir. Offrons-lui toutes nos actions, tout ce que nous faisons en remplissant les devoirs de notre état, fatigues, voyages, travaux, toutes choses, en un mot ; lui protestant que nous voulons agir en tout pour obéir aux ordres de sa Providence, pour lui plaire, pour sa gloire et pour son amour. Oh ! quel puissant moyen, quel moyen efficace pour acquérir le saint amour de Dieu !

11. Mais qui sont ceux aujourd'hui qui se servent de ce moyen, donnant beaucoup, et agissant beaucoup par amour pour Dieu ? Combien ne s'en trouve-t-il pas qui vivent sans faire presque rien pour lui, tandis qu'ils font tant pour le monde et pour les choses du monde ? Je suis étonné et confus, lorsque je pense à un reproche que saint Bernard se faisait à lui-même sur ce point. « Je ne sais, disait-il, comment se passent » les heures et les semaines. Me voici à la fin de la journée, » et je ne saurais dire ce que j'ai fait pour mon Dieu qui m'a » donné ce temps que j'ai consumé inutilement. O Soleil, re» viens sur l'horizon ; revenez, Moments, Heures perdues ; » revenez, afin que je donne à mon Créateur et à mon Sau» veur quelques marques de ma servitude et de ma soumis» sion. Pourquoi m'a-t-il mis au monde, sinon pour agir ? Et » pour qui dois-je travailler, sinon pour lui, à qui appartien» nent mon esprit, mon cœur et toutes mes forces ? » Dites-moi, Chrétiens, quel est celui d'entre nous qui s'est jamais adressé ces reproches que saint Bernard se faisait à lui-même ? Ce grand saint Bernard, que l'on sait avoir tant fait pour la gloire de Dieu et pour le bien de son Eglise ! Qu'avons-nous fait pour notre Dieu ? Nous sommes arrivés à l'âge de vingt ans, de trente ans, de quarante ans, de cinquante ans, et quelques-

uns sont déjà parvenus à la vieillesse. Pendant toutes ces années, nous avons beaucoup travaillé pour nous procurer des plaisirs, pour faire fortune, pour plaire à nos amis, pour assurer un heureux sort aux membres de notre famille ; mais qu'avons-nous fait pour notre Dieu ? Dans un si grand nombre d'années, combien de moments, d'heures, de jours, de semaines, de mois ont été sacrifiés à l'intérêt, à la vanité, à l'ambition, à l'intempérance ! et pour notre Dieu, encore une fois, qu'avons-nous fait ? Rien, absolument rien. Oh ! quel compte terrible nous aurons à rendre à la fin de la vie ! Mais avec tout cela faut-il nous étonner si l'on en voit si peu qui aiment vraiment Dieu, puisqu'on ne fait presque rien pour son amour ?

12. Le troisième moyen pour acquérir l'amour de Dieu, est de beaucoup souffrir pour lui. Il faut nous désabuser, et croire que tout ce qui n'est pas mortification de nous-mêmes, de nos sens et de nos passions, peut avoir une apparence de vertu, mais non point la réalité. Toutes les pratiques extérieures de dévotion, tous les exercices de piété, s'ils ne produisent pas en nous un vrai désir, un désir efficace de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu, sont des arbres revêtus de belles feuilles, mais qui ne produisent aucun fruit. La vraie dévotion, le véritable amour de Dieu doit nous porter à réprimer nos passions, à renoncer à notre volonté, à cette vaine estime que nous avons de nous-mêmes, à tout amour-propre, à tous les plaisirs, à toutes les commodités de la vie. Alors, en un mot, nous montrerons que nous aimons vraiment Dieu, quand nous chérirons les souffrances et les croix, et que nous le prouverons non par les paroles, mais par notre conduite et par nos œuvres.

13. Nous trouvons une excellente preuve de cette vérité dans le saint Evangile (Joan. 21). Jésus-Christ ayant demandé à saint Pierre s'il l'aimait : « Oui, Seigneur, lui répondit l'A-» pôtre ; vous savez que je vous aime. » Le divin Sauveur ne se contente pas de cette réponse, et lui dit une seconde fois : « Pierre, m'aimez-vous ? » Saint Pierre lui fait encore la même réponse, en disant : Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit une troisième fois : Pierre, m'aimez-vous ? Alors saint Pierre, s'affligeant de ce que Jésus lui faisait cette demande pour la troisième fois, lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime. Mais pourquoi Jésus-Christ lui fait-il ces trois demandes ? C'est, dit le texte sacré, pour l'avertir que si, lorsqu'il était jeune, il allait où il voulait, lorsqu'il sera sur la fin de ses jours, on le

conduira où il ne voudra pas, lui faisant ainsi entendre par quel genre de mort il devait glorifier Dieu. Un grand nombre disent qu'ils sont disposés à agir par amour pour Dieu; mais c'est à condition et avec cette réserve qu'ils ne feront que les choses auxquelles ils se sentent portés par goût et par inclination, et qu'ils n'auront à souffrir ni reproches, ni outrages, ni humiliations.

14. Mais aimer Dieu avec cette réserve, ce n'est pas l'aimer. Jésus-Christ, pour donner à saint Pierre une marque à laquelle il puisse connaître s'il aime son Sauveur, l'avertit que si, autrefois, il faisait ce qui lui était agréable, il doit se soumettre maintenant à faire ce qui est naturellement contraire à sa volonté, mais qu'il exige cependant de lui. Or, qu'exige-t-il de cet Apôtre? Qu'il consente à souffrir les contradictions, les ignominies, la prison, l'exil, le martyre et la mort. Oh! combien est rare pour cette raison le véritable amour de Dieu! qu'il est peu de chrétiens qui soient disposés à souffrir pour l'amour de Dieu ce qu'il veut qu'ils souffrent. Alors donc, mes Frères, je dirai que vous aimez Dieu de tout votre cœur, quand vous serez disposés à accepter pour son amour toutes les disgrâces qui peuvent vous arriver, toutes les persécutions qui vous seront suscitées, toutes les médisances et les calomnies que l'on pourra faire contre vous, les procès qui vous seront intentés, et tous les autres maux auxquels vous êtes sujets. Alors je dirai que vous aimez Dieu de tout votre cœur, quand, en proie aux douleurs les plus aiguës, aux revers les plus affligeants, aux affronts les plus sensibles, je vous entendrai dire avec une parfaite résignation : Je pourrais m'impatienter, m'échapper en plaintes et en murmures, je pourrais me venger de ceux qui m'ont offensé injustement; il ne tiendrait qu'à moi de perdre et d'anéantir celui qui me cause cette peine, ce chagrin : il n'en sera pas ainsi; parce que j'aime Dieu, je veux, pour son amour, supporter toutes choses, et, pour son amour, je pardonne de bon cœur. Oui, Chrétiens, quand vous serez animés de ces sentiments généreux, alors vous pourrez dire avec vérité que vous aimez Dieu, et que vous remplissez ce grand commandement dans lequel est renfermée toute la loi.

15. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, le saint amour de Dieu est un feu qui ne peut pas s'allumer naturellement dans notre cœur. Il faut qu'il vienne d'en haut, c'est-à-dire de la fournaise ardente du cœur de Dieu. C'est donc à lui qu'il faut le demander, et le demander sans cesse, avec instance et avec ferveur. Il faut le prier qu'il excite dans nos cœurs, qui sont si froids,

la flamme de son saint amour, qu'il vienne avec cet amour divin régner dans notre âme pour y détruire nos passions, et pour en éloigner toute affection étrangère. Il faut lui demander qu'il remplisse notre cœur de ce saint amour, qu'il nous rende des serviteurs fidèles, des enfants bien nés et toujours disposés à lui plaire et à faire en toutes choses sa sainte volonté. Oui, ô Dieu plein d'amour, nous vous offrons nos personnes, notre cœur, notre liberté, notre volonté; nous consacrons tout à votre souverain empire pour être toujours sous votre dépendance; et pour tout cela, nous ne vous demandons pas autre chose que vous-même et votre saint amour! Ajoutez à tous vos immenses bienfaits celui, le plus grand de tous, d'attirer à vous tout notre cœur et toutes nos affections. Il vous est aussi facile de nous accorder cette grâce que tout autre; daignez donc nous l'accorder par un effet de votre bonté infinie (Saint Pierre d'Alcant. Trait. de l'Orais.). O très sublime, très clémente et très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu seul et véritable, enseignez-nous toutes choses, et spécialement la manière de vous aimer! O Père divin, par votre puissance infinie, remplissez notre mémoire de saintes et amoureuses pensées! O Verbe éternel, par votre sagesse sans borne, éclairez notre entendement, lui faisant connaître votre grandeur et notre néant! O Esprit divin, amour du Père et du Fils, par votre bonté incompréhensible, daignez réformer notre volonté, et l'enflammer d'un amour si ardent, que rien sur la terre ne puisse jamais l'éteindre! Seigneur, vous qui avez purifié par le feu les lèvres du prophète Isaïe, purifiez notre cœur de toute affection terrestre par le feu de votre amour, afin que ce cœur n'aime que vous, ne cherche que vous, ne trouve son repos qu'en vous, qu'il vive de vous et en vous seul en cette vie, pour pouvoir vivre sans fin avec vous dans le ciel.

DIXIÈME INSTRUCTION.

Sur l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Je vous ai fait plusieurs instructions sur la charité et le saint amour de Dieu. Nous avons examiné la nature de cette charité et les qualités qu'elle doit avoir; je vous ai exposé les principaux d'entre les motifs sans nombre qui doivent nous porter à aimer Dieu. Nous avons vu quelles sont les circonstances où ce précepte de la charité nous oblige à en faire des

actes, et enfin je vous ai expliqué la manière de les faire dans la pratique. Mais ce n'est pas là que s'arrêtent ceux qui aiment vraiment Dieu. Le livre où ils puisent ce divin amour a deux parties, dont l'une regarde la divinité de Jésus-Christ, et l'autre son humanité. Le Fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné, est en même temps et leur livre et leur maître. Or, que nous a-t-il enseigné ce divin Maître? Que la vie éternelle consiste à connaître le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ son divin Fils qu'il a envoyé (Joan. 17. 3). Mais comme Dieu veut être connu pour être aimé, la vie éternelle consiste à connaître et à aimer ce Dieu vivant et véritable et son divin Fils Jésus-Christ en cette vie, pour pouvoir l'aimer en l'autre durant toute l'éternité. Ainsi donc, comme Jésus-Christ, dans son Evangile, unit ces deux connaissances comme étant également nécessaires au salut, de même nous devons unir ces deux amours, celui de Dieu et celui de Jésus-Christ. Après avoir parlé de l'amour de Dieu, disons donc quelque chose de l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Il est vrai que, dans les instructions précédentes, j'ai fait mention de ce divin Sauveur et des motifs qui doivent nous porter à l'aimer; mais il ne sera pas hors de propos de traiter cette matière en particulier. Nous examinerons donc premièrement les raisons que nous avons de l'aimer, et en second lieu, je vous exposerai les diverses manières de faire dans la pratique des actes de cet amour.

1. Comme les motifs que nous avons d'aimer Dieu sont innombrables, ainsi je ne finirais pas, si je voulais indiquer tous ceux qui doivent nous exciter à aimer Jésus-Christ. Je ne vous parlerai donc que de quelques-uns, dont le premier sera que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et vrai Dieu comme son Père. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est l'image parfaite du Père éternel, la figure de sa substance et la splendeur de sa gloire (Heb. 1. 3). Jésus-Christ, comme nous l'enseigne la foi, est le Fils unique de Dieu le Père, né du Père avant tous les siècles, Dieu qui procède de Dieu, lumière divine de la lumière divine, vrai Dieu qui procède du vrai Dieu, engendré par le Père, et non fait; il est consubstantiel au Père, et par lui toutes choses ont été faites (Symb. Nic.). C'est là cette grande vérité que l'orgueil des païens, l'aveuglement des Hébreux, l'impiété des Ariens et des autres hérétiques n'ont cessé de combattre, mais qui a triomphé de tous ces ennemis; vérité que toute la religion chrétienne nous enseigne, et qui en fait le fondement. Oui, tout ce qui prouve que la religion chrétienne est véritable, prouve contre les païens que Jésus-Christ

c'est Dieu. Tout ce qui prouve que Jésus-Christ est le Messie et l'envoyé de Dieu, prouve contre les Juifs qu'il est Dieu. Tout ce qui prouve enfin qu'il faut écouter l'Eglise, et que la foi de tous les temps doit être la règle de notre croyance, prouve contre les Ariens que Jésus-Christ est Dieu. Or, cela seul doit être pour nous un des motifs les plus pressants d'aimer Jésus-Christ comme Dieu le Père, de tout notre cœur, de toute notre âme, et de toutes nos forces. D'où il faut conclure qu'il existe une différence infinie entre Jésus-Christ et les Anges et les Saints. Quoique ceux-ci règnent avec Dieu dans le séjour de la gloire, ils ne sont cependant que de pures créatures et ses serviteurs. Mais Jésus-Christ est Dieu, comme vous venez de l'entendre, né de Dieu, égal et consubstantiel à Dieu son Père; et par conséquent nous lui devons un amour incomparablement supérieur à celui que méritent les Anges et les Saints.

2. Mais ce divin Fils, engendré de Dieu avant tous les siècles, s'est fait homme dans le temps. Ce Verbe divin, dit saint Jean, qui était en Dieu de toute éternité, et qui était Dieu lui-même, s'est fait chair: *Et Verbum caro factum est* (Joan. 1. 14). Et pourquoi s'est-il ainsi fait chair ? Pourquoi est-il descendu du ciel sur la terre? Pourquoi a-t-il voulu se revêtir de notre humanité dans le sein d'une vierge innocente, unir cette humanité à sa personne divine, et se faire homme? C'est uniquement pour notre amour et pour notre salut, c'est pour nous préserver de la mort éternelle : *Propter nos homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis... et Homo factus est* (Symb. Nicen.). Comment n'aimerions-nous pas ce divin Sauveur qui nous a aimés jusqu'à se revêtir de notre chair mortelle, se faisant homme pour notre salut? Si nous trouvant entre les mains des barbares, menacés de mort à chaque instant, nous voyions un roi de la terre descendre de son trône, et venir lui-même en personne nous délivrer de ce dur esclavage, nous ne croirions pas avoir assez de sentiments de reconnaissance pour correspondre à tant d'amour et à un si grand bienfait. Mais ce n'est pas un monarque de la terre, c'est le Monarque de l'univers qui est descendu du ciel, pour venir lui-même en personne nous délivrer de la triste servitude du démon et du péché. Et nous n'aurons ni cœur, ni sentiments pour cet aimable Sauveur? Et c'est envers lui seul que nous serons froids et insensibles?

3. Et étant ainsi venu au monde pour notre amour, et pour nous tirer d'un si dur esclavage, l'a-t-il fait, comme il l'aurait pu, sans peines et sans souffrances? Non ; comme sa vie fut un exercice continuel de son amour pour nous, elle ne fut

aussi qu'une suite non interrompue de travaux, de fatigues et de tourments auxquels il voulut se condamner pour notre amour. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, dans son amour pour nous, et ce qui serait même incroyable, si la foi ne nous l'eût pas enseigné, c'est que cet amour l'a porté à endurer la passion la plus douloureuse et la mort la plus cruelle, la mort de la croix. Il suffit de jeter les yeux sur l'image de ce divin Sauveur mourant, pour être convaincus de cet excès d'amour et de l'obligation où nous sommes de l'aimer nous-mêmes. Il n'y a point de plus grande marque d'amour, dit notre divin Rédempteur lui-même, que de donner sa vie pour la personne que l'on aime (Joan. 15. 13). Or, c'est par-là que Jésus-Christ a voulu nous témoigner le sien. Oui, Chrétiens, c'est pour notre amour qu'il a voulu non-seulement souffrir, mais encore répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang ; et c'est au prix de tout son sang et de sa vie qu'il nous a rachetés de l'esclavage du péché, et qu'il nous a acquis la liberté des enfants de Dieu. Ne soyons donc plus froids et insensibles envers ce Dieu si généreux et si magnanime ; ayons soin, au contraire, de correspondre à son amour par l'amour le plus tendre et le plus ardent !

4. C'est ce que nous devrions faire, quand il n'aurait rempli à notre égard que l'office de Rédempteur, en nous délivrant de la servitude du démon et du péché. Mais il va plus loin, et fait encore pour nous l'office d'avocat auprès de son Père éternel, cherchant à nous réconcilier avec lui, lorsque nous avons eu le malheur de retomber dans notre premier esclavage. La convenance et la raison exigeraient qu'après avoir été rachetés à un si grand prix, c'est-à-dire au prix du sang et de la vie de Jésus-Christ, nous prissions tous les moyens pour ne pas devenir encore les esclaves du démon en consentant de nouveau au péché. Mais hélas ! combien de fois nous y consentons ! Faut-il, pour cela, nous livrer au désespoir ? Non, par le moyen de ce divin Sauveur, nous pouvons encore obtenir notre pardon. Mes Enfants, disait l'Apôtre bien-aimé, je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point. Cependant s'il arrive que quelqu'un pèche, il ne doit point pour autant perdre courage, parce que nous avons pour avocat auprès de Dieu le Père, Jésus-Christ, qui est juste. C'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés ; et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde (1. Joan. 2). Oui, c'est en notre tout-puissant et tout aimable avocat Jésus-Christ que nous devons mettre notre confiance, nous pauvres pécheurs;

c'est à lui que nous devons avoir recours, si nous voulons obtenir le pardon de nos fautes. Vous me direz que la très sainte Vierge Marie est aussi l'avocate des pécheurs; que les Anges et les Saints sont aussi nos avocats auprès de Dieu. J'en conviens ; mais il y a une différence infinie entre la sainte Vierge, les Anges, les Saints et Jésus-Christ. Ceux-là peuvent prier et intercéder, mais non satisfaire. Jésus-Christ est le seul qui peut donner à son Père une pleine satisfaction pour nos péchés (Murat. Exerc. Spirit.), en lui offrant les mérites infinis de sa douloureuse passion et de son sang précieux, comme dit saint Jean : *Sanguis Jesu Christi filii ejus emundat nos ab omni peccato* (1. Joan. 1. 7). Quel ne doit donc pas être notre amour envers ce divin Sauveur qui, après nous avoir délivrés de l'esclavage du péché, nous réconcilie encore avec son Père, quand nous avons eu le malheur d'encourir de nouveau sa disgrâce ?

5. Il n'est pas seulement notre avocat, mais, comme dit saint Paul, il est encore l'unique médiateur entre Dieu et nous (1. Tim. 2. 5). Non-seulement c'est lui seul qui a pu nous réconcilier avec son Père, et détruire par sa mort les inimitiés qui existaient entre Dieu et les hommes, pacifiant toutes choses par son sang (Ephes. 2. 14), mais c'est encore en lui seul et par lui seul que nous pouvons avoir part au bienfait de cette paix qu'il a établie entre Dieu et nous, et en recueillir les fruits admirables qui sont toutes les grâces dont nous avons besoin pour vivre unis à Dieu en cette vie, et pour mériter sa gloire en l'autre. C'est donc par ce canal que nous est transmis tout le bien que nous recevons de la bonté de Dieu : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (Rom. 7. 25). C'est pour cette raison que l'Eglise instruite par l'Esprit-Saint, termine toutes les prières qu'elle adresse à Dieu, par ces paroles : Par Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Per Dominum nostrum Jesum Christum : Per Christum Dominum nostrum.* Notre divin Rédempteur lui-même, pour nous engager à demander à Dieu toute espèce de grâces, pourvu qu'elles ne soient pas contraires à sa gloire, ni au salut de notre âme, nous enseigne que nous les obtiendrons certainement si nous les demandons à notre Père céleste en son nom : *Amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Joan. 16. 23). *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam* (Joan. 13. 19). Oh ! que nous sommes donc redevables à Jésus-Christ ! Quelle obligation pour nous de l'aimer, puisque c'est de lui que nous sont venues toutes les grâces, et que c'est par lui

seul que nous devons attendre celles dont nous aurons besoin à l'avenir !

6. Mais pour reconnaître que nous sommes obligés de l'aimer et de l'aimer de tout notre cœur, il suffit de nous rappeler que nous sommes chrétiens, que nous faisons profession d'être les disciples de ce divin Maître qui, par sa sainte doctrine nous a enseigné le chemin du ciel, et que nous marchons sous la conduite de ce chef puissant que Dieu nous a donné pour qu'il nous aidât à conduire à sa fin la grande œuvre de notre salut. Il n'y a point de salut par aucun autre que par Jésus-Christ, disait saint Paul aux Juifs; et nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés (Act. 4. 12). C'est par lui seul, ajoute l'Apôtre, que nous avons accès auprès de Dieu le Père. Cette seule réflexion sera suffisante pour nous persuader que si nous vivons sans l'honorer et sans l'aimer, nous ne pouvons pas nous flatter d'être de vrais chrétiens, mais que nous ne le sommes que de nom. Et comment serions-nous de vrais chrétiens aux yeux de Dieu, si nous n'aimons pas de tout notre cœur son divin Fils? Ce ne sera qu'autant que nous l'aimerons, que nous serons aimés de Dieu son Père. Il a protesté et sur les rives du Jourdain, et sur le haut du Thabor que c'était là son Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances, et que nous devions tous l'écouter (Matth. 3. 17. 5), par où il nous a fait voir clairement que si nous voulons être ses vrais disciples, nous devons nécessairement l'aimer. Et savez-vous pourquoi Dieu nous aime? C'est, comme nous l'a dit Jésus-Christ lui-même, parce que nous aimons son Fils bien-aimé : *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis* (Joan. 16. 27). Et ailleurs il avait déjà dit que celui qui l'aime, sera aimé de son Père céleste : *Qui diligit me, diligetur à Patre meo* (Joan. 14. 21). Le moyen assuré de nous faire aimer de Dieu le Père, est donc d'aimer beaucoup son divin Fils.

7. Un autre motif bien pressant que nous avons d'aimer Jésus-Christ, c'est qu'il est notre Seigneur et notre Maître. Le beau titre de *Notre-Seigneur* est celui qui lui est donné dans le Symbole des Apôtres et dans les autres Symboles adoptés par l'Eglise; et c'est celui que lui donne cent fois et mille fois l'apôtre saint Paul. En sa qualité de Fils de Dieu, tout lui appartient. Il est le maître, et, comme dit le même Apôtre, l'héritier de toutes choses (Heb. 1. 12). Tout ce qui est à moi est à vous, dit-il à son Père dans le discours qu'il fit après la cène, et tout ce qui est à vous, est à moi (Joan. 17. 10);

parce que son Père, en l'engendrant de toute éternité, lui communique tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Et à combien de titres ce Fils adorable est-il notre Maître et notre Seigneur? Il l'est comme Dieu à raison de la création, puisque c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes. Tout, dit saint Jean, a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui (Joan. 1. 3.). Or, quel titre plus légitime de domaine et de possession, que celui de l'ouvrier sur son ouvrage, et du créateur sur ses créatures? Il l'est comme Homme-Dieu à raison de la rédemption, parce qu'il nous a rachetés et sauvés par sa passion et par sa mort, et que nous sommes sa conquête et le fruit de ses glorieuses victoires.

8. Mais, quand Jésus-Christ ne serait pas notre Maître et notre Seigneur par tous ces titres, ne lui avons-nous pas tous été consacrés dans notre baptême? Oui, Seigneur, notre baptême est le titre de notre servitude. En votre nom, nous y avons été régénérés; nous y avons renoncé pour toujours au démon comme à un injuste usurpateur; aux œuvres du démon, qui sont le péché, titre maudit de notre premier esclavage; aux pompes du démon et aux vanités du monde, qui sont autant d'appâts qui pourraient nous y faire tomber de nouveau. Nous avons promis solennellement de ne suivre que vous seul. Les fonts sacrés, où nous avons été lavés dans les eaux sanctifiantes, en ont été les témoins, ou, pour mieux dire, le ciel et la terre qui ont entendu nos promesses et nos vœux, se lèveraient contre nous, si nous venions à être infidèles. Vous êtes donc, divin Jésus, notre Maître et notre Seigneur, et trop heureux si nous remplissons tous les devoirs que cette qualité nous impose.

9. Mais, quel est le principal devoir qu'il exige de nous comme étant notre Maître et notre Seigneur? C'est que nous l'aimions, qu'il soit notre amour. C'est le beau nom que saint Ignace donnait à Jésus-Christ (Ep. ad Rom.); et c'est celui que doit lui donner tout chrétien: Jésus-Christ est mon amour. Et en effet, s'il est descendu du ciel, c'est l'amour qui l'en a fait descendre. S'il s'est abaissé jusqu'à nous en se faisant homme, il l'a fait pour pouvoir répandre sur nous toutes les richesses de son amour, et afin que nous pussions nous approcher de lui avec confiance et avec amour. S'il fait annoncer à la fille de Sion qu'il viendra la visiter; la manière dont il vient à elle est une preuve de sa douceur et de son amour. Tous ses mystères sont des mystères d'amour. Sa loi est une loi de grâce et d'amour. Son règne est un règne d'amour; et la

reconnaissance qu'il demande de nous, est une reconnaissance toute d'amour. De quel amour ne sommes-nous donc pas redevables à cet aimable Sauveur? Que ne devons-nous pas faire pour correspondre à celui qu'il nous a manifesté et pour lui témoigner le nôtre? Les Apôtres, enflammés de cet amour divin, ont parcouru l'univers pour établir par leur prédication le règne de Jésus-Christ. Pour la défense de sa foi, les Martyrs ont répandu tout leur sang, les Confesseurs se sont livrés à tous les travaux, à toutes les peines, à toutes les fatigues. Les Vierges lui ont consacré sans réserve et leur cœur et leur personne. Tous les Saints, en un mot, n'ont voulu vivre que pour Jésus-Christ et pour sa gloire. C'est l'amour de Jésus-Christ qui inspira à saint Polycarpe ces expressions si tendres et si généreuses, au moment où le tyran voulait l'engager à renier son divin Maître (Ex Epist. Smyr. Eccl.) : Il y a soixante et dix ans que je sers Jésus-Christ, il ne m'a jamais fait aucun mal; il n'a cessé, au contraire, de me combler de bienfaits; comment pourrais-je le renier et lui être infidèle? Soyons donc résolus de faire nous-mêmes quelque chose pour lui prouver notre amour.

10. L'amour de Jésus-Christ est encore le fondement le plus solide de notre espérance pour ce qui concerne notre salut éternel. Comme sans lui nous ne pouvons faire aucun bien, de même, sans lui, il nous est impossible de parvenir à la gloire. Cette gloire immense est le fruit de ses seuls mérites, et nos actions, si elles sont méritoires, ne le sont que parce qu'elles passent par cette riche mine de ses mérites infinis. Il est la voie qui nous conduit au ciel. Il est cette clef de David, qui seule peut ouvrir les portes de la céleste Jérusalem. S'il les ferme, personne ne peut les ouvrir ; mais s'il nous les ouvre, personne ne peut nous les fermer : *Claudit, et nemo aperit; aperit, et nemo claudit* (Ap. 3. 7). Que Jésus-Christ soit donc notre espérance et notre amour. Consacrons-lui sans réserve notre cœur, nos pensées, nos désirs et toutes nos actions ; et pleins d'une sainte confiance, disons tous avec l'Apôtre (Rom. 8, 35) : Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le glaive? Non, nous sommes assurés qu'avec le secours de la grâce, ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune créature ne pourront jamais nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

11. Nous sommes enfin disposés, me direz-vous, à aimer de tout notre cœur Jésus-Christ notre divin Maître, puisque tant de motifs nous y engagent; mais que devons-nous faire pour lui témoigner cet amour qu'il mérite à de si justes titres? C'est la seconde chose que je me suis proposé de vous apprendre aujourd'hui. La première manière de lui montrer notre amour, c'est de ne jamais lui déplaire, de ne jamais l'offenser. Comment pourrons-nous dire que nous aimons cet aimable Sauveur, si nous faisons ce qui lui déplaît et ce qui est capable de l'outrager? Serions-nous encore assez insensés pour offenser celui qui nous a fait tant de bien, et de qui nous devons tout attendre pour cette vie et pour l'éternité? Faire volontairement ce qui peut contrister un maître si plein de bonté envers nous, n'est-ce pas protester tacitement que nous n'avons que de l'indifférence pour lui, et que nous ne voulons payer ses bienfaits que par notre ingratitude et par nos mépris? Soyons donc persuadés que le premier moyen par lequel nous lui manifesterons notre amour, sera de ne rien faire qui puisse être opposé à sa sainte volonté. Ce n'est pas là que nous devons nous arrêter. Non-seulement il faut éviter ce qui pourrait l'offenser, il faut encore embrasser avec ardeur tout ce que nous savons lui être agréable. C'est ainsi que se conduisent des enfants bien nés envers un père chéri, des serviteurs fidèles envers un bon maître; et c'est ce que doit faire envers la personne aimée quiconque aime véritablement. Il ne faut pas se contenter des paroles et de belles démonstrations, il faut en venir aux faits dans les occasions et dans les rencontres. Satisfaire nos appétits et nos caprices, nous conformer aux lois du monde, et en suivre les maximes perverses, n'est pas une chose agréable à Jésus-Christ; il faut donc nous en abstenir à quelque prix que ce soit. Considérer dans les pauvres la personne de Jésus-Christ, devenir humble comme un petit enfant, choisir la dernière place, mépriser les grandeurs de la terre, voilà ce qui plaît à Jésus-Christ; et voilà aussi ce que je veux faire, malgré tout ce qu'en pourra dire le monde, malgré toutes les répugnances de la nature. Voilà la première manière d'aimer Jésus-Christ.

12. La seconde est de lui montrer une obéissance exacte et entière. En vain nous flatterions-nous d'appartenir à Jésus-Christ et de l'aimer, si nous ne lui étions pas soumis, et fidèles à l'écouter et à le suivre. Dieu par la bouche de Moïse (Deut. 18. 15) avait ordonné aux Hébreux d'écouter le grand Prophète qu'il leur enverrait et qui devait être Jésus-Christ; et sur le Tha-

bor il fit le même commandement aux disciples, et dans leur personne à tous les hommes (Matth. 17. 5). Il est donc de notre devoir de l'écouter, et comme maître quand il nous instruit, et comme notre souverain Seigneur quand il nous commande. Nous devons l'écouter avec docilité et avec joie, lorsqu'il nous parle, soit qu'il le fasse par le moyen de son Evangile, ou par la bouche de ses ministres, ou par les mouvements de sa grâce. Il faut que nous soyons dans la disposition de pouvoir lui dire à chaque instant avec Samuel : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute (1. Reg. 3. 20); ou bien avec Saul converti : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Ce n'est pas assez de l'écouter, il faut encore le suivre fidèlement partout où il veut que nous soyons avec lui. C'est par-là que le sujet montre à son prince sa fidélité et sa soumission. C'est ce que fit envers David ce généreux Ethaï dont il est parlé dans le second livre des Rois (15. 21). « J'en prends à témoin, » dit-il, et mon Dieu et mon roi; que mon roi vive ou qu'il » meure, son serviteur le suivra toujours en tout lieu. » C'est ce que nous devons dire et faire envers Jésus-Christ notre véritable Roi et notre Seigneur. Il faut lui protester que nous voulons toujours lui être unis, soit pendant la vie, soit à la mort; que nous sommes résolus de le suivre sur le Calvaire aussi bien que sur le Thabor, c'est-à-dire dans ses humiliations comme dans sa gloire ; dans les douleurs et les tourments de sa passion, comme dans les triomphes de sa résurrection et de son ascension dans le ciel. En un mot, nous ne devons plus nous regarder comme étant à nous-mêmes, puisque Jésus-Christ nous a rachetés au prix de son sang et de sa vie; et c'est pour cela qu'après l'avoir glorifié dans notre esprit, comme dit l'Apôtre (1. Cor. 6. 10), nous devons le glorifier et le porter dans notre corps. Que personne donc, selon qu'il le dit ailleurs, ne vive pour soi-même. Si nous vivons, vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, mourons aussi pour lui : car, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur (Rom. 14. 7. 8).

13. La troisième manière d'aimer Jésus-Christ est de souffrir volontiers pour lui, et de chercher autant qu'il est possible à l'imiter. Si quelqu'un veut me suivre, dit-il dans saint Matthieu (16. 24), qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il marche sur mes traces. Celui, dit-il ailleurs (Luc. 14. 17), qui ne porte pas sa croix, et qui refuse de venir après moi, ne peut pas être mon vrai disciple. Il ne faut pas nous faire illusion ; la voie des souffrances est celle qu'a suivie Jésus-

Christ, et c'est par cette même voie que nous devons marcher, si nous voulons être véritablement ses disciples; et nous ne lui donnerons jamais des marques plus certaines de notre amour, que lorsque nous supporterons volontiers pour son amour les peines, les disgrâces et les croix. Il a lui-même porté sa croix, et il l'a portée pour nous; et c'est dans l'amour de la croix qu'il a voulu faire consister le vrai caractère d'une âme prédestinée et d'un enfant de Dieu. La croix, dit saint Augustin (Epist. 120. ad Honor.), est la grâce du nouveau Testament; et Jésus-Christ a voulu la porter pour nous donner l'exemple. Toute sa vie a été une suite non interrompue de fatigues et de peines : *In laboribus à juventute meâ* (Ps. 87.16), puisque dès le premier instant de sa conception il a eu devant ses yeux et sa croix et ses tourments. Dès ce premier instant il s'offrit à Dieu son Père, et il entra dans le monde comme étant une victime destinée à expier les péchés du monde; en sorte que, selon qu'on le lit dans le texte Hébreu, on peut dire que sa vie fut une agonie continuelle : *Expirans ego à juventute meâ.* Ses peines s'accrurent avec les années; il vint au monde dans une étable, il mourut sur une croix, et ses tourments furent si extraordinaires, que leurs rigueurs le forcèrent à se plaindre à son Père en lui disant : « Mon Père, » pourquoi m'avez-vous abandonné? » Il fut méprisé, foulé aux pieds comme un ver de terre; il devint l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, Dieu voulant par-là nous donner à entendre qu'après la venue de Jésus-Christ, nous ne devons plus espérer des félicités temporelles, mais seulement la gloire éternelle qui est l'objet de notre foi, et qu'il nous réserve après cette vie. C'est pour cela que sainte Catherine de Sienne disait que Dieu a voulu faire de la croix un pont pour nous faire passer de la terre au ciel, et saint Paul avait dit avant elle que c'est par le moyen de beaucoup de tribulations que nous entrerons dans la gloire (Act. 14. 21). Et comment sont entrés dans le paradis ce grand nombre de saints que vit saint Jean dans son Apocalypse (c. 7. 14)? C'est par le moyen de grandes afflictions : *De tribulatione magnâ.* C'est ainsi que nous y entrerons nous-mêmes, si nous avons soin d'imiter notre divin modèle et de lui devenir conformes en supportant nos croix avec résignation; et c'est de cette manière que nous lui manifesterons véritablement notre amour.

14. Mais comme les actes par lesquels Jésus-Christ nous a principalement montré son amour, furent celui par lequel il voulut expirer pour nous sur la croix, et celui par lequel il se

donna à nous en instituant le saint sacrement de l'autel, ainsi la dernière manière et la manière la plus parfaite de lui témoigner le nôtre, sera de nous signaler par notre dévotion envers ce divin mystère, et de nous consacrer à son culte et à son honneur. Dans ce sacrement, comme je vous l'ai dit ailleurs, il a épuisé en quelque sorte les richesses de son amour infini; par conséquent il est bien juste que nous correspondions à cet immense bienfait par la reconnaissance la plus vive, et par le respect le plus profond, et par l'amour le plus ardent. Assistons donc avec un saint tremblement au redoutable sacrifice de la messe, où se renouvelle celui qu'il offrit sur la croix. Faisons-nous un devoir de visiter souvent Jésus-Christ résidant jour et nuit dans nos saints tabernacles. Lorsqu'il est porté en procession, ou aux infirmes, ou qu'il est exposé à la vénération publique, ne perdons pas une si belle occasion de lui rendre nos hommages. Mais surtout approchons-nous le plus souvent qu'il nous sera possible de la table sainte, pour y recevoir ce pain de vie avec une foi vive, une profonde humilité et une ardente charité.

15. Heureux si nous nous servons de tous ces motifs pour allumer dans nos cœurs ce feu divin de l'amour de Jésus-Christ! Heureux si nous avons soin de l'aimer de toutes les manières que je viens d'exposer! Et serait-il possible de ne pas aimer cet aimable Sauveur? Saint Paul regarde ce manque d'amour comme une chose si étrange, qu'il juge indigne de rester dans la société des fidèles celui qui s'en rendrait coupable, et qu'il lance contre lui la sentence d'excommunication: *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, anathema sit* (2.Cor. 16. 22). Mais elle ne tombera pas sur nous cette terrible sentence, ô aimable Jésus, parce que nous voulons vous aimer, vous qui êtes l'unique et véritable époux de nos âmes. Si vous vous montrez si aimable en tant de manières, ce n'est que pour nous engager à vous aimer et pour embraser nos cœurs des flammes de votre saint amour. O bonté adorable! ô charité infinie! ô amour divin! ô Dieu tout d'amour! c'est avec une sainte crainte et un profond respect, mais en même temps avec confiance et avec amour que nous vous demandons avec l'Epouse des sacrés Cantiques un baiser de votre bouche divine. Unissez-vous donc à nous, et faites que nous soyons tout transformés en vous par le moyen du saint amour, afin que jouissant déjà ici-bas de cette heureuse union, nous ayons le bonheur d'en goûter les ineffables délices dans le ciel pendant l'éternité.

ONZIÈME INSTRUCTION.

De la charité envers le prochain.

J'ai parlé assez au long du premier et du plus grand de tous les préceptes, qui est celui d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ; et je vous ai montré quel doit être notre amour envers lui, pour remplir ce commandement. Mais ce n'est pas là que se borne la belle vertu de la charité. Non-seulement elle nous fait aimer Dieu de tout notre cœur ; elle nous engage encore à aimer notre prochain pour l'amour de Dieu, et à l'aimer non de quelque manière que ce soit, mais comme nous nous aimons nous-mêmes. Jésus-Christ, après avoir dit (Matth. 22. 37) : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit*, et après nous avoir avertis que c'était là le premier et le plus grand de tous les commandements, ajoute qu'il en est un second qui est semblable au premier ; c'est celui-ci : *Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes.* Qui n'admirerait pas la bonté de notre Dieu, d'avoir voulu égaler le commandement de nous aimer les uns les autres, à celui qu'il nous a imposé de l'aimer lui-même ? Mais ayant à vous parler de ce second précepte, j'avoue que je ne puis moins que de perdre courage, en réfléchissant d'un côté à son importance et à la nécessité où nous sommes de le remplir, et en voyant d'un autre côté combien il est peu observé, la charité envers le prochain étant presque entièrement effacée du cœur des hommes. Et ce qui est plus propre encore à m'effrayer, c'est que l'amour du prochain a quelque chose de plus pénible et de plus difficile que l'amour de Dieu, car sa bonté infinie, ses aimables perfections, les bienfaits sans nombre dont il nous a comblés, les biens immenses que nous attendons de lui, voilà tout autant de chaînes douces, à la vérité, mais fortes en même temps qui nous attirent à lui, et qui nous forcent pour ainsi dire à aimer notre Père céleste. Mais au lieu d'avoir ces qualités qui le rendent aimable, combien de fois notre prochain n'a-t-il pas des défauts capables d'exciter notre haine et notre aversion ? Combien de fois, au lieu de nous faire du bien, ne nous aura-t-il pas fait du mal ? Et cependant, malgré ces mauvaises qualités, malgré ces procédés peu honnêtes, Dieu veut que nous l'aimions ; il nous en fait un

précepte, et un précepte qu'il met sur le même rang que celui qu'il nous impose de l'aimer lui-même. Mais si la difficulté est grande, l'importance de ce commandement est plus grande encore, et plus elle l'est, plus aussi il est nécessaire que je traite cette matière. Nous verrons donc quelle est l'origine de la charité et de l'amour du prochain; nous en examinerons ensuite les motifs, qui nous en feront connaître l'indispensable nécessité.

1. C'est une chose qui nous paraîtra d'abord incroyable et étrange, que ce Dieu qui nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur et par-dessus toutes choses, veuille cependant que notre prochain partage avec lui notre amour. Mais il faut savoir que la charité est une tige admirable qui a deux branches : l'amour de Dieu et celui du prochain. Le précepte de la charité, dit saint Grégoire, est un double précepte qui renferme l'obligation d'aimer Dieu, et celle d'aimer le prochain. L'amour de Dieu produit l'amour du prochain, et l'amour du prochain nourrit et entretient l'amour de Dieu (Lib. 7. Moral.). Que celui donc qui veut aimer son prochain, aime son Dieu, et que celui qui désire acquérir un amour parfait de son Dieu, aime son prochain. Comme les lignes tirées de la circonférence d'un cercle, dit saint Dorothée, sont d'autant plus rapprochées les unes des autres, qu'elles s'approchent de plus près du centre, et qu'elles s'écartent d'autant plus les unes des autres qu'elles s'en éloignent davantage; ainsi plus nous serons unis par l'amour à notre véritable centre qui est Dieu, plus nous le serons entre nous par les liens de la charité ; et moins nous serons unis entre nous, moins aussi nous le serons avec Dieu. En un mot, dit encore saint Grégoire, ces deux amours sont comme deux anneaux d'une chaîne; ils ne peuvent pas être l'un sans l'autre.

2. Voilà comment ces deux amours doivent être unis. Aimez-vous Dieu, vous aimez aussi votre prochain. N'aimez-vous pas votre prochain, ne dites pas que vous aimez Dieu. Mais me dira quelqu'un, je suis certain que je l'aime : je fais tous les jours des actes d'amour de Dieu, et je lui proteste que je veux l'aimer toujours ; mais il m'est impossible d'aimer cette personne qui m'est si contraire, et qui cherche sans cesse l'occasion de pouvoir me nuire ; je ne puis moins que de nourrir contre elle des sentiments de haine et d'aversion. O homme ennemi de la vérité ! Vous dites que vous aimez Dieu, et vous n'aimez pas votre prochain? Vous êtes un menteur, dit l'apôtre saint Jean : *Si quis dixerit quoniam diligit Deum, et fra-*

trem suum oderit, mendax est (1. Joan. 4. 20). Et c'est de Dieu même, ajoute-t-il, que nous avons reçu ce commandement : que celui qui aime Dieu, doit aussi aimer son frère (1.Joan. 4. 21). Si vous aimiez Dieu, vous aimeriez aussi celui qu'il vous ordonne d'aimer ; vous ne l'aimez pas, et en refusant d'aimer votre prochain, vous méprisez son commandement ; il n'est donc pas possible d'aimer Dieu sans aimer le prochain, parce que, ainsi que vous l'avez entendu, l'amour de Dieu produit l'amour du prochain ; et non-seulement il le produit, mais, comme dit sainte Catherine de Gènes, il est la marque qui fait connaître si on l'aime, et la mesure qui indique jusqu'à quel degré on l'aime. Les Saints qui brûlaient d'amour pour Dieu, étaient aussi animés d'une ardente charité envers leur prochain ; et il suffit de lire leur vie, pour nous convaincre que plus ils aimaient Dieu, plus ils se sentaient portés à aimer leurs frères et à les soulager dans tous leurs besoins corporels et spirituels. Ce serait donc se faire illusion à soi-même, et se laisser induire en erreur par le démon, que de croire que l'on aime Dieu, tout en restant dur et insensible envers le prochain.

3. Après avoir vu quelle est l'origine de cet amour, venons aux motifs que nous avons d'aimer notre prochain. Le premier, le principal motif, le motif le plus efficace est que notre divin Rédempteur et notre Dieu non-seulement nous en fait un commandement qu'il égale, comme je vous l'ai dit, à celui qu'il nous fait de l'aimer lui-même, mais qu'il nous le fait en protestant que c'est là proprement son précepte : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem* (Joan. 10. 1). Mais les commandements que Dieu nous a donnés ne sont-ils pas tous de lui ? Pourquoi dit-il donc que celui-ci est le sien ? Il est vrai que tous les commandements nous viennent de Dieu ; mais il appelle celui de la charité le sien, pour nous donner à entendre qu'il a spécialement à cœur de le voir observé. Je vous donne un commandement nouveau, dit Jésus-Christ dans un autre endroit : c'est que vous vous aimiez les uns les autres : *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem* (Joan.13. 34). Mais saint Jean ne dit-il pas que ce commandement de s'aimer les uns les autres, les hommes l'ont reçu dès le commencement du monde ? S'il est si ancien, pourquoi Jésus-Christ l'appelle-t-il donc un commandement nouveau ? C'est que les hommes en ayant perdu le souvenir, et ne le mettant plus en pratique, Jésus-Christ le leur a fait de nouveau connaître, et l'a remis en vigueur, et qu'en le remettant ainsi en vigueur, il en a fait son commandement spécial et un commandement en quelque sorte nouveau.

4. Mais ce qui est plus propre à nous porter à le remplir, c'est qu'après nous en avoir recommandé l'observance dans son saint Evangile, il le fait d'une manière spéciale dans le discours qu'il adressa à ses apôtres dans la dernière cène, étant près de mourir. Il nous y laisse ce précepte de nous aimer les uns les autres, comme par testament, et comme étant l'expression de ses dernières volontés. Jésus-Christ fit alors, dit saint Augustin, ce que fait un bon père de famille, qui ayant plusieurs fois recommandé à ses enfants et à ses héritiers une chose d'une grande importance, se trouvant près de la mort, la leur recommande plus fortement que jamais, et fait insérer cette recommandation dans son testament. C'est ainsi que notre divin Rédempteur, après nous avoir plusieurs fois inculqué ce commandement de nous aimer les uns les autres, en fit comme l'expression de ses dernières volontés et son testament, nous en recommandant l'exécution d'une manière plus spéciale dans le temps où il était sur le point de donner sa vie, et de répandre tout son sang sur la croix pour notre salut.

5. Quel est votre sentiment, Chrétiens ? Notre Dieu pouvait-il nous inculquer avec plus de zèle et de force ce commandement de nous aimer les uns les autres, qu'en l'appelant son commandement particulier, son commandement favori, un commandement nouveau, et en nous le laissant comme par testament dans le temps où il allait mourir pour notre amour? Il n'est rien qu'un enfant bien né ait plus à cœur de mettre à exécution, que ce qu'un bon Père lui a prescrit comme étant sa dernière volonté. S'il en est ainsi, quel est celui d'entre nous qui osera apporter des prétextes pour ne pas aimer son prochain ? Quel est celui qui pourra se dispenser de remplir ce précepte de la charité ? Lorsqu'un père ou un maître vous commande, ce commandement seul suffit pour vaincre toutes les difficultés et toutes vos répugnances. Lorsqu'un souverain donne des ordres, et qu'il manifeste sa volonté expresse d'être obéi, on se hâte de les exécuter, quelque durs et pénibles qu'ils puissent être. Et nous refuserions d'accomplir le précepte de la charité que nous impose notre Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, et qu'il nous impose dans toute la plénitude de son autorité, et en nous manifestant sa volonté expresse, en même temps que le grand désir qu'il a de le voir observé ?

6. Nous sommes disposés, me direz-vous, à aimer notre prochain, mais nous voudrions restreindre notre amour seulement aux personnes qui nous font du bien, qui ont de belles

qualités et qui nous plaisent; car comment nous déterminer à aimer celles qui n'ont ni esprit, ni agrément, qui sont remplies de défauts et d'imperfections? Comment aimer cette épouse qui ne veut suivre que son caprice, et qui ruine ma maison par ses dépenses inutiles? Comment aimer ce mari qui me traite sans cesse comme une esclave? Comment aimer cette belle-mère qui ne s'occupe qu'à condamner en moi ces libertés et ces divertissements qu'elle prenait elle-même dans le temps de sa jeunesse? Comment aimer cette belle-fille qui s'érige en maîtresse, et qui voudrait toujours commander? Comment aimer ces maîtres qui nous traitent comme si nous étions des animaux et d'une nature toute différente de la leur, qui voudraient que Dieu n'eût fait un paradis que pour eux, et qui lui reprocheraient volontiers d'y admettre des personnes qui ne sont pas de leur rang et de leur condition? Ah! n'en dites pas davantage; ce sont là des murmures manifestes, et tout ce que vous publiez est loin d'être conforme à la vérité. Néanmoins quand tout serait vrai, vous devriez encore aimer ces personnes, malgré toutes leurs mauvaises qualités. Je ne dis pas que vous soyez obligés d'aimer leurs vices et leurs défauts, si elles en ont; mais vous devez les aimer elles-mêmes, parce que, comme vous, elles sont des créatures formées de la main de Dieu, faites à son image, parce qu'elles sont votre prochain, et que Jésus-Christ votre maître et votre Dieu vous fait un commandement exprès de les aimer.

7. Ah! qu'il connaissait bien ce grand devoir l'apôtre saint Jean, ce disciple que Jésus aimait plus que les autres! Après nous avoir exposé ce merveilleux discours que Jésus-Christ fit après la cène, et dans lequel il inculque tant de fois la charité et l'amour du prochain; après avoir dit dans ses Epîtres que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères, et que celui qui ne les aime pas, est digne de la mort éternelle: que celui qui a de la haine contre son frère est un homicide, et que pour lui il n'y a ni paradis ni vie éternelle: que comme Dieu nous a aimés, ainsi nous devons nous aimer les uns les autres: que si nous nous aimons mutuellement, Dieu habite en nous, et que nous l'aimons lui-même d'une manière parfaite (1. Joan. 3. v. 14. et 4. v. 11). Après avoir parlé de cette admirable charité envers le prochain avec tant d'extension et de magnificence: après l'avoir prêchée par toutes les églises de l'Asie, étant parvenu, dit saint Jérôme, à un âge très avancé, il s'arrêta et se fixa à Ephèse. Là il se faisait porter par ses disciples dans l'assemblée des fidèles, où ne

pouvant leur faire de longs discours, il se contentait de leurs dire : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum.* Les disciples fatigués de lui entendre répéter si souvent les mêmes paroles, lui dirent : Maître, pourquoi nous tenez-vous toujours le même langage ? Et il leur fit cette réponse que le même saint Jérôme appelle une sentence vraiment digne de l'apôtre saint Jean : *Je vous fais toujours entendre les mêmes paroles, parce que c'est là le précepte du Seigneur, et s'il est bien observé, il n'en faut pas davantage pour être sauvé.*

8. Pour nous résoudre à aimer notre prochain, nous n'avons donc pas besoin de chercher d'autres raisons, ni d'autres motifs que celui-ci : Dieu le veut; il nous le commande expressément, cela doit nous suffire : *Quia præceptum Domini est.* O sainte charité ! ô saint amour du prochain ! combien tu seras méritoire et agréable à Dieu, lorsque tu auras pour seul motif l'amour même de Dieu et son ordre ! *Quia*, etc. Cette personne n'a aucune qualité naturelle ou surnaturelle qui la rende aimable ; elle est au contraire remplie de tous les vices et de tous les défauts les plus propres à inspirer de l'éloignement et de l'aversion. N'importe : elle est votre prochain, votre frère ou votre sœur en Jésus-Christ ; vous devez l'aimer, parce que Dieu vous l'ordonne: *Quia*, etc. Cette épouse est un peu capricieuse ; ce mari vous traite avec trop de rigueur ; cette belle-mère est avancée en âge, et par conséquent elle vous devient à charge ; cette belle-fille est d'un mauvais naturel, elle n'a pas pour vous tous les égards que vous méritez; ces serviteurs sont grossiers et exécutent toujours mal vos ordres ; ces pauvres sont importuns et n'ont que des manières dégoûtantes : n'importe : il faut les aimer, parce que Dieu vous le commande ; *quia præceptum*, etc. Ce maître vous parle toujours avec hauteur ; il ne cesse de vous insulter et de vous maltraiter ; cette maîtresse est insupportable, il est impossible de la contenter ; celui-ci vous a chargé d'injures, cet autre a dit du mal de vous, il vous a porté un préjudice notable ; n'importe : c'est votre prochain ; Dieu vous ordonne de l'aimer ; vous devez le faire malgré tous ces mauvais traitements, toutes ces injures, toutes ces injustices : *Quia præceptum Domini est.*

9. Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous faire un commandement d'aimer notre prochain ; il nous a encore fourni un motif si pressant de le faire, qu'il est impossible d'y résister. Je vous fais un commandement nouveau, nous dit-il:

c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. Et c'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples: *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joan, 13. 35). Voilà donc la véritable marque du chrétien. Voilà la devise et la livrée que doit porter tout vrai disciple de Jésus-Christ : la charité envers le prochain. Faites tout ce que vous saurez imaginer de plus grand et de plus parfait ; passez les jours et les nuits en prières ; jeûnez toute votre vie ; donnez-vous la discipline jusqu'au sang; confessez-vous aussi souvent que vous le voudrez, communiez même tous les jours ; si vous n'aimez pas votre prochain, si vous entretenez dans votre cœur quelques sentiments de haine contre vos frères, vous n'avez pas le vrai caractère des disciples de Jésus-Christ, il ne vous reconnaît pas pour siens. Les longues prières, les jeûnes rigoureux et continuels, les mortifications et les austérités, la fréquentation même des sacrements, tout cela peut être accompagné d'illusion et d'erreur ; mais l'amour du prochain est la marque infaillible des disciples de Jésus-Christ.

10. Saint Augustin expliquant ces paroles du divin Sauveur: *On connaîtra que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres*, parle ainsi en la personne de Jésus-Christ : « Ceux qui ne sont pas mes disciples ont aussi mes au- » tres dons, comme vous les avez vous-mêmes; ils ont non-seu- » lement l'être, la vie, les sens, la raison, le don des lan- » gues; ils ont encore les sacrements, comme le baptême au- » quel participent les hérétiques eux-mêmes ; le don de pro- » phétie, comme l'eurent Balaam et Caïphe ; la science et la » foi, comme les ont tant de mauvais chrétiens. Mais parce » qu'ils n'ont pas la charité, ils ne sont que des cymbales re- » tentissantes, ils ne sont rien. Ils ont ces dons qui sont bons » et excellents en eux-mêmes, parce qu'ils viennent de moi, » et que peuvent avoir un grand nombre d'autres hommes » qui ne portent pas le nom de mes disciples ; mais la mar- » que infaillible à laquelle chacun pourra connaître que vous » êtes mes vrais disciples, c'est l'amour que vous aurez les » uns pour les autres (Tract. 65. in Joan.). »

11. Mais s'il en est ainsi, hélas! qu'il est petit le nombre des vrais chrétiens, des vrais disciples de Jésus-Christ ! sont-ils vraiment chrétiens et disciples de Jésus-Christ cet époux et cette épouse qui vivent dans une désunion continuelle ; ces membres d'une même famille parmi lesquels on ne voit ré-

gner que la division et la discorde? Ont-elles la charité ces femmes jalouses et colères qui ne cessent de se déchirer les unes les autres, qui ne peuvent jamais se voir de bon œil? Ont-ils la charité ces ouvriers, ces artisans qui cherchent à faire tout le mal possible à ceux de leur profession, qui les haïssent, qui les décréditent, qui s'opposent autant qu'il est en eux à leur gain, à leur profit? Ont-ils la charité ces hommes puissants qui oppriment les faibles et les pauvres? Peut-on les reconnaître comme étant disciples de Jésus-Christ et enfants de Dieu? non certainement; parce qu'ils n'ont pas cette charité envers le prochain qui en est la vraie marque et le caractère propre. De qui sont-ils donc enfants? De qui sont-ils partisans? du démon.

12. Voici à quoi, dit saint Jean, l'on reconnaît les enfants de Dieu et les enfants du démon: à la charité envers le prochain. Quiconque n'est point juste, n'est point né de Dieu, non plus que celui qui n'aime point son frère (1. Joan. 3. 10). La seule charité, dit saint Augustin, distingue les enfants de Dieu de ceux du démon. Que tous fassent sur eux le signe de la croix, que tous soient baptisés, qu'ils viennent à l'église, qu'ils chantent avec les autres *alleluia*, qu'ils répondent avec les autres *amen*: ce n'est pas là, poursuit-il, ce qui distingue les enfants de Dieu de ceux du démon; mais ceux-là sont enfants de Dieu, qui sont unis entre eux par les liens de la sainte charité, et non point ceux qui vivent dans la discorde. O Chrétiens, voudriez-vous donc renoncer au beau caractère d'enfants de Dieu? Voudriez-vous porter sur votre front le caractère de la bête infernale? Voudriez-vous vous rendre les partisans et les esclaves de Satan? Voudriez-vous aller brûler avec lui dans les flammes éternelles de l'enfer? Non, sans doute. Aimez-vous donc les uns les autres en Jésus-Christ, et ayez des entrailles de miséricorde envers votre prochain. Supportez mutuellement vos défauts, et, comme Dieu l'a fait si souvent à notre égard, pardonnez de grand cœur à vos frères les injures que vous en avez reçues; faites régner parmi vous cette belle et excellente vertu de la charité; protestez à Dieu que vous ne ferez jamais à votre prochain aucune chose qui puisse lui causer le moindre déplaisir ou le plus petit dommage, mais qu'au contraire vous voulez lui faire tout le bien qui vous sera possible.

13. Si tous ces motifs sont insuffisants pour vous déterminer à aimer votre prochain, laissez-vous du moins toucher par cette réflexion que j'ai réservée pour la dernière, et qui est, que votre prochain, votre frère, est comme vous la créa-

ture de Dieu et l'ouvrage de ses mains. Comme vous il porte gravée dans son âme l'image de Dieu et de la très sainte Trinité. Pour le salut de cette âme, le Père éternel a envoyé sur la terre son Fils unique. Ce divin Fils est descendu du ciel, s'est incarné dans le sein très pur de Marie, il s'est assujéti pendant trente-trois ans à toutes sortes de travaux et de peines; il a enfin donné sa vie, il a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux pour racheter cette âme. Votre prochain, votre frère a donc une âme pour laquelle ce divin Sauveur a bien voulu mourir. Il l'a aimé, il l'a estimé jusqu'à donner sa vie et répandre son sang pour son amour. Considérez combien vaut cette personne dont vous faites si peu de cas. Mettez sur une balance, dit saint Augustin, d'un côté l'âme de votre prochain, et de l'autre les souffrances cruelles, la mort ignominieuse de Jésus-Christ, le sang divin qu'il a donné pour la racheter, et alors vous comprendrez quelle estime vous devez avoir pour votre frère. Et après cela, on n'aimerait pas de l'amour le plus sincère ce prochain que Jésus-Christ a tant aimé? Et on irait jusqu'à nourrir dans son cœur des sentiments de haine contre celui qui est une image vivante de Dieu, et qui a coûté à son divin Fils sa vie et tout son sang? Jetez un regard sur ce divin Rédempteur tout déchiré de coups et attaché à la croix. C'est par amour pour votre prochain comme par amour pour vous qu'il s'est réduit à un état si digne de compassion. Et vous seriez assez durs et assez insensibles pour ne pas aimer vous-mêmes celui que Jésus-Christ a aimé de la sorte?

14. Ah! divin Jésus, nous l'aimerons ce prochain. Vous nous l'ordonnez, vous qui êtes notre souverain Seigneur, nous nous ferons gloire de vous obéir. Vous protestez que c'est là votre commandement, votre commandement favori, un commandement nouveau. Vous voulez que l'on reconnaisse vos vrais disciples à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres. Pour jouir de ce beau caractère, nous nous aimerons donc mutuellement pour votre amour. Mais ce qui nous touche le plus, c'est que notre prochain vous a coûté votre sang et votre vie, et c'est pour cela qu'après vous, nous voulons l'aimer de tout notre cœur. Vous considérant vous seul dans nos frères, nous les aimerons malgré toutes leurs mauvaises qualités et tous leurs défauts, et nous leur ferons tout le bien qui sera en notre pouvoir. Daignez vous-même, dans votre infinie miséricorde, les rendre tous participants de votre grâce ici-bas et de votre gloire éternelle dans le ciel.

DOUZIÈME INSTRUCTION.

Quelle doit être notre charité envers le prochain en ce qui regarde le corps.

Nous ne pouvons aimer Dieu véritablement sans aimer notre prochain pour son amour. Le saint amour de Dieu produit l'amour du prochain, et l'amour du prochain nourrit et entretient l'amour de Dieu. Ce même Dieu qui nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur, nous ordonne aussi d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Après avoir considéré l'origine, les motifs et la nécessité de cet amour, voyons maintenant ce qu'il faut faire pour remplir le précepte de la charité. Et comme notre prochain est composé d'un corps et d'une âme, commençons à envisager cette vertu en tant qu'elle regarde les besoins corporels.

1. Avant d'établir quel doit être notre amour envers le prochain, il convient d'examiner ce que l'on entend par le prochain. Faut-il entendre par ce mot seulement nos proches, nos amis, nos compagnons, ceux qui sont justes, et excepter les étrangers, nos ennemis, les pécheurs, les méchants? Faut-il regarder comme étant notre prochain les seuls chrétiens, ceux qui ont la même foi que nous, et sera-t-il permis de maltraiter les hérétiques, les mahométans, les juifs, les infidèles? Non, mes Frères, la charité embrasse tous les hommes sans en exclure un seul. Il est vrai qu'elle a ses lois, et que même dans la charité il faut observer un ordre. Dans une égale nécessité soit spirituelle, soit corporelle, nous devons soulager de préférence ceux qui nous sont unis plus étroitement par les liens du sang, comme un père, une mère, une épouse, des enfants, un frère, une sœur et les autres parents. Nous devons préférer nos bienfaiteurs et nos amis à ceux de qui nous n'avons reçu aucun bienfait; comme aussi nous devons secourir ceux de notre même ville ou de notre nation plutôt que les étrangers, et ceux qui sont membres de l'Eglise catholique préférablement aux hérétiques et aux infidèles. Parlant néanmoins d'une manière générale, la charité doit, comme je l'ai dit, embrasser tous les hommes, quoiqu'ils ne nous soient point unis par les liens du sang ou de l'amitié, ou par tout autre titre; elle ne doit exclure personne.

2. Mais comment est-il possible que j'aime celui qui m'a fait des torts considérables, qui a ruiné ma maison, qui a ravi

mon bien, qui m'a enlevé mon honneur, qui a cherché à m'ôter la vie, qui m'a fait, en un mot, tout le mal possible? N'importe : vous devez l'aimer ; et, me réservant de traiter ce sujet d'une manière plus étendue en vous expliquant le cinquième commandement de Dieu, je me contente de vous dire en ce moment que, selon la doctrine que Jésus-Christ nous a laissée dans son saint Evangile, et dont il a fait un précepte rigoureux et absolu, si vous voulez être chrétiens, vous devez aimer même vos ennemis, faire du bien à ceux qui vous haïssent, et prier Dieu pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent. *Aimez*, dit-il, *vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient, et qui vous persécutent* (Matth. 5. 44). *Ne rendez à personne le mal pour le mal*, dit saint Paul. *Au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire* (Rom. 12. 17. 20). Ce qui nous montre évidemment que la charité chrétienne n'exclut pas même les ennemis.

3. Vous avez raison, me dira quelqu'un, lorsqu'il s'agit des chrétiens, qui professent la même foi que nous; mais ceci ne doit pas s'entendre des turcs, des hérétiques, des juifs et des autres infidèles. Pour moi, je ne me ferai aucun scrupule de les laisser mourir de faim ou de soif, de les tromper, de ravir leurs biens, et si je les voyais en danger de perdre la vie, je ne dis pas que je leur donnerais le coup de la mort, mais je ne prendrais pas la peine de faire un pas pour les secourir, et je les abandonnerais à leur malheureux sort. Gardez-vous, mes Frères, de jamais tenir un semblable langage. La charité chrétienne doit vous porter à aimer même ces infidèles. Quand Jésus-Christ nous impose l'obligation d'aimer notre prochain, il n'excepte pas un seul homme, dit saint Augustin : *Nullum hominem excipit, qui præcipit ut proximum diligamus* (Lib. de Doctr. Christ. 30). Il ne vous est point permis de les tromper, ni de leur faire aucune injustice ; et vous seriez obligés de les secourir, si vous les voyiez en danger de perdre la vie. Ils sont encore votre prochain ; ils sont les créatures de Dieu ; c'est pour eux comme pour nous que Jésus-Christ est mort ; vous devez donc les aimer, renfermer tous les hommes dans les sentiments d'une même affection, c'est la perfection et la sainteté de la religion.

4. Cela supposé, voyons quel doit être cet amour pour remplir ce prétexte de la charité. Vous conviendrez tous avec moi qu'il ne s'agit point ici de cet amour désordonné qu'éprouvent certaines personnes pour l'objet de leurs passions. Ce se-

rait profaner ce saint nom d'amour que d'appeler ainsi ces affections aveugles et insensées. Voulez-vous que je vous montre de quelle manière ces personnes aiment celles auxquelles elles disent avoir consacré tout leur cœur? Avez-vous jamais vu un chasseur s'attacher à la poursuite de quelques oiseaux rares, ou de quelques animaux sauvages? Oubliant de prendre le repos et la nourriture qui lui seraient nécessaires, il parcourt les montagnes et les vallées, il s'engage dans les sentiers les plus difficiles pour pouvoir atteindre sa proie. Oh! quel amour pour cet oiseau, pour cette bête sauvage! Mais attendez qu'il l'ait trouvée, et vous verrez comme il l'aime. A peine l'aperçoit-il, qu'il lui lance le coup fatal, la prive de la vie, et s'en sert pour apaiser sa faim. Voilà précisément la manière dont quelques-uns aiment certaines personnes. Au lieu de les aimer, ils n'aiment qu'eux-mêmes, et ne cherchent qu'à assouvir leurs passions criminelles. Ce n'est point là un amour, c'est une haine mortelle qui ne tend qu'à faire périr éternellement ces âmes infortunées.

5. Ce sera donc une excellente règle pour accomplir ce précepte de la charité, d'aimer le prochain comme un ami aime son ami, comme un père aime son enfant, comme un fils aime son père, comme un époux aime son épouse, comme celle-ci aime son époux, comme un frère aime son frère? Non, répond saint Augustin, ce sont là des amours naturelles, qui sont selon la chair et le sang, qui peuvent se trouver, et qui se trouvent en effet chez les infidèles, et même parmi les animaux. De là vient que les amitiés mondaines se détruisent si souvent et si facilement. L'amour fraternel se change en haine et en jalousie, comme nous le voyons dans les frères de Joseph; et quelquefois même on voit régner la division et la malveillance entre le père et le fils, entre la fille et la mère. L'amour du prochain doit donc être conforme à cette règle que nous a donnée Jésus-Christ : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Voyez donc, ô Chrétien, comme vous vous aimez vous-même : quelle compassion pour vous-même, quelle indulgence, quelle tolérance, quelle patience, quel soin et quelle attention à pourvoir à tous vos besoins! Cet amour n'est pas seulement dans les paroles, il est effectif; vous vous procurez tout le bien possible; vous cherchez, vous étudiez tous les moyens d'éloigner de vous tout ce qui est mal; et vous voudriez que tous les hommes fussent pleins de bonté et de prévenance à votre égard. Cet amour n'est point passager et inconstant, mais il

est fort, persévérant et continuel. Il ne se ralentit jamais, il acquiert chaque jour, au contraire, une nouvelle force et une nouvelle vigueur. Voilà la règle, voilà la mesure avec laquelle vous devez aimer votre prochain, *sicut teipsum*, comme vous-même. Conduisez-vous en toutes choses envers les hommes, dit ailleurs Jésus-Christ, comme vous voudriez qu'ils se conduisissent envers vous : car c'est en cela que consiste la loi et les prophètes (Matth. 7. 12). Voilà, je le répète, la juste mesure et la véritable règle.

6. Mais, ajouterez-vous, l'amour-propre est pour l'ordinaire mauvais et blâmable ; et l'Apôtre lui-même nous l'enseigne, quand il dit que, dans les derniers temps, il y aura de grands pécheurs, parmi lesquels il met au premier rang ceux qui seront pleins d'amour pour eux-mêmes : *Erunt homines seipsos amantes* (2. Tim. 2. 3). Comment donc Dieu peut-il commander que l'on aime le prochain comme soi-même, puisque ce serait autoriser le péché ? Saint Thomas répond que cet amour de soi-même est mauvais et blâmable quand il ne regarde que les choses temporelles, les sens et le corps auquel on cherche à procurer toutes les satisfactions possibles, mais non point quand l'amour de soi-même est réglé par la raison, et qu'il se rapporte à Dieu. Celui donc qui aimerait le prochain de la première manière, pècherait, comme il pècherait en s'aimant lui-même de la sorte. Mais ce n'est pas ainsi que nous devons l'aimer ; pour que cet amour soit méritoire, il faut qu'il ait Dieu pour objet premier, qu'il nous fasse aimer le prochain par amour pour Dieu, et relativement à sa fin dernière. Et, pour me servir d'une autre belle expression de notre divin Rédempteur, nous devons aimer notre prochain comme il nous a aimés lui-même : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* (Joan. 15. 17). Mais comment nous a-t-il aimés ce bon Sauveur ? Nous a-t-il aimés de manière à nous rendre heureux en cette vie ? Son amour pour nous lui faisait-il désirer de nous voir jouir de tous les plaisirs de la terre, de nous voir nager au sein de l'abondance et des richesses, environnés de gloire et de grandeur, goûtant toutes les satisfactions des sens ? Non certainement. Il n'a cessé au contraire, et par ses exemples et par sa doctrine, de détourner nos pensées et nos affections de ces faux biens. Il nous a aimés, et en nous aimant, il n'a cherché qu'à nous rendre dignes de sa grâce en cette vie, et qu'à nous faire mériter la gloire éternelle en l'autre. C'est pour cela qu'il nous a inculqué si souvent qu'il fallait nous renoncer nous-mêmes, réprimer nos pas-

sions et mortifier nos sens. C'est donc de cette manière et dans ce même but que nous devons aimer notre prochain; l'aimant comme nous-mêmes, et comme Dieu nous a aimés, c'est-à-dire non point seulement parce qu'il nous est uni par les liens de la parenté ou de l'amitié, ou parce qu'il nous a accordé quelques bienfaits, mais parce qu'il est une créature raisonnable et destinée à la vie éternelle.

7. C'est cette manière d'aimer le prochain que nous expliquent admirablement bien les deux grands docteurs de l'Eglise, saint Augustin et saint Thomas. Le but que nous devons nous proposer en aimant notre prochain, dit saint Augustin, c'est de le porter à l'amour de Dieu (Ep. 53. ad Maced.). Aimez-vous les uns les autres, ajoute-t-il, mais aimez-vous pour la vie éternelle (Lib. 2. de Serm. Dom. in monte, c. 12). Celui-là, dit-il ailleurs, aime véritablement son ami, qui aime Dieu en lui, et cela ou parce que Dieu habite en lui par sa grâce, ou pour faire qu'il revienne y habiter, s'il s'est séparé de lui à cause du péché : *Ille veraciter amat amicum, qui Deum amat in amico, aut quia est in illo, aut ut sit in illo* (Serm. 133. Cap. 2). Et saint Thomas, parlant de la manière dont nous devons aimer notre prochain, dit que notre amour pour lui doit avoir trois qualités. Il faut qu'il soit saint, qu'il soit juste, et qu'il soit véritable. Il faut qu'il soit saint, et il sera tel, quand nous l'aimerons par amour pour Dieu; car comme c'est en Dieu et par rapport à Dieu que nous devons nous aimer nous-mêmes, c'est aussi en lui et par rapport à lui que nous devons aimer notre prochain. En second lieu, il faut qu'il soit juste, c'est-à-dire qu'il ne doit jamais nous faire condescendre au prochain en ce qui est mal, mais seulement en ce qui est bien. Il faut enfin qu'il soit véritable, c'est-à-dire qu'il ne doit pas nous faire aimer le prochain pour notre propre utilité, pour notre propre satisfaction, mais seulement parce que nous lui voulons le même bien qu'à nous-mêmes. Voilà donc la vraie manière d'aimer notre prochain pour remplir le précepte de la charité: il faut l'aimer comme Dieu nous a aimés, et comme nous nous aimons nous-mêmes.

8. Après l'examen de ces vérités préliminaires, venons à la pratique de ce saint amour. L'homme étant donc composé d'un corps et d'une âme, comme nous l'avons dit en commençant, nous devons, selon saint Augustin, avoir égard à l'une et à l'autre de ces deux parties (Lib. 1. Moral. Eccles. cap. 27). Nous devons souhaiter à notre prochain tous les biens spirituels et temporels qui lui sont nécessaires, comme nous

nous les souhaitons à nous-mêmes, nous réjouir de ceux qu'il possède, comme nous nous réjouissons de ceux que nous possédons nous-mêmes, et lui procurer selon nos moyens ceux qui lui manquent, comme nous voudrions qu'on nous les procurât, si nous étions dans le même besoin. Ce n'est pas assez : il faut nous abstenir de lui faire aucun mal, éloigner de lui, autant qu'il est en nous, tout ce qui pourrait lui être nuisible, comme nous serions bien aise que l'on fît à notre égard. D'où il faut conclure que ce précepte de la charité envers le prochain a deux parties : l'une qui s'appelle affirmative, et l'autre négative. Comme affirmatif, ce précepte nous oblige à être intérieurement pleins de bienveillance envers le prochain, et à montrer cette bienveillance par les actes extérieurs de la charité. J'ai dit qu'il faut être intérieurement pleins de bienveillance envers le prochain, pour ne pas tomber dans l'erreur de ceux qui ont enseigné cette doctrine condamnée par l'Eglise, qu'il suffit de pratiquer la charité par des actes d'une bienveillance purement extérieure (Prop. 10. et 11. Innocent. XI). En tant que ce précepte est négatif, il nous oblige à ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes. En vertu de la partie affirmative nous sommes tenus à faire toujours du bien à notre prochain, mais non pour toujours, selon l'expression des théologiens; c'est-à-dire qu'il n'y a pas obligation pour nous d'être continuellement occupés à le soulager et à le secourir, mais que nous devons le faire dans les occasions, dans ses besoins, et, comme on dit, à temps et à propos. Mais la partie négative nous oblige toujours et pour toujours, tellement qu'il n'y a aucun temps, aucune circonstance où il soit permis de faire du mal aux autres ; parce que c'est une loi de la nature gravée dans le cœur de chacun, et que, relativement à la transgression de ce précepte, on ne peut apporter ni le prétexte de l'ignorance, ni aucune raison qui soit capable de nous justifier. Quel est celui d'entre nous qui se plaît à être offensé, persécuté, maltraité, à entendre dire du mal de lui, à voir les autres porter atteinte à ses biens, à son honneur, ou à sa vie? Il n'en est pas un certainement. Et, par conséquent, nous devons nous conduire de la même manière envers les autres.

9. Voyons maintenant de quelle manière il faut pratiquer cette charité envers le prochain, en ce qui regarde les biens temporels ; car je me réserve de vous parler un autre jour de ce qui a rapport aux biens de l'âme. Je demande donc : Faisons-nous à notre prochain tout le bien que nous pouvons lui

faire ? Nous réjouissons-nous des avantages temporels de nos frères ? Sommes-nous bien aises de voir que Dieu les a comblés de richesses ? que leurs champs produisent en abondance, que tout réussit selon leurs vœux ? Aimons-nous à les voir estimés et loués, à les voir parvenir à cette charge, à cette dignité, et cela de la même manière que nous nous réjouirions de posséder nous-mêmes ces avantages? Ou bien, n'éprouvons-nous point un certain déplaisir, une jalousie secrète, en voyant qu'ils ont plus d'esprit et de talents que nous, qu'ils sont plus estimés, plus puissants, qu'ils ont plus de protections, plus de biens, plus de crédit, qu'ils sont plus heureux que nous dans leurs ventes, dans leurs achats, dans leur trafic, dans leur négoce ? Ne nous arrive-t-il jamais de ne nous faire aucun scrupule de mettre obstacle à la réussite de leurs projets ?

10. Oh ! que cette belle et sainte vertu de la charité est devenue rare de nos jours ! combien il en est peu qui prennent pour règle et pour mesure de l'amour du prochain la règle et la mesure dont ils se servent pour s'aimer eux-mêmes ! Oh ! qu'il est tendre l'amour que nous avons pour nous-mêmes ! comme nous désirons que rien ne nous manque ; que dans nos infirmités, dans nos afflictions et dans tous nos maux, chacun prenne part à nos peines, et vienne nous consoler ; que, dans nos besoins chacun s'empresse de nous secourir ! Mais hélas ! que nous nous conduisons bien différemment envers notre prochain ! Car, en effet, quel bien lui faisons-nous ? quels secours lui procurons-nous ? A peine savons-nous lui donner une preuve de notre compassion, lui dire une parole capable de porter la consolation dans son âme ; à peine pouvons-nous lui faire part de notre superflu, pour subvenir à ses besoins les plus pressants. S'il est malade, on dit : qu'il le garde pour lui. S'il est misérable, et qu'il n'ait pas de quoi vivre, on dit : que Dieu lui fournisse ce qui lui est nécessaire. Nous ne voulons point de mal à notre prochain, nous serions bien aises qu'il fût plus heureux, nous avons du regret de le voir dans la misère ; mais qu'il vive comme il pourra. On devrait lui donner des secours ; mais ce n'est pas notre affaire. Tel est le langage, telle est la conduite d'un grand nombre. Et ce serait là aimer le prochain comme soi-même ? Et c'est là la charité qui règne parmi les chrétiens ?

11. Mes chers Enfants, disait l'apôtre saint Jean, n'aimons pas de parole, ni de la langue, mais par les œuvres, et en vérité : *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate* (1. Joan. 3. 18). Quand nous savons que notre pro-

chain se trouve dans quelque besoin, et combien de fois ne s'y trouve-t-il pas, et même dans des besoins très pressants? Quand nous le voyons accablé de quelque infirmité, de quelque disgrâce, et qu'il est en notre pouvoir de l'aider et de le soulager, nous sommes tenus de le faire, sous peine de péché très grave. Dans ces cas, la seule bonne volonté, les seules bonnes paroles ne suffisent pas; il faut l'aider effectivement : *opere et veritate* : autrement nous perdons la charité et la grâce. Ce n'est point ma doctrine que je vous fais entendre; c'est celle de saint Jean lui-même. Un homme, dit-il, qui a des biens de ce monde, et qui voit son frère dans quelque nécessité, qui le voit, par exemple, malade sur son lit, ou retenu dans les prisons pour ses dettes, ou manquant de nourriture et de vêtements, et qui néanmoins lui ferme son cœur et ses entrailles, et le laisse sans secours, comment aurait-il en lui la charité et l'amour de Dieu (1. Joan. 3. 17)? Mais s'il n'a pas la charité et la grâce de Dieu, comment peut-il croire qu'il pourra se sauver, et que pourra-t-il attendre autre chose que l'enfer et la damnation éternelle? Il faut donc conclure que beaucoup se damnent, puisqu'on en voit un si grand nombre qui agissent de la sorte.

12. Vous me direz peut-être que, sans être si charitables et si pleins de libéralité envers le prochain, vous espérez encore être sauvés, parce que vous avez la vraie foi et que vous êtes chrétiens. Ayez la foi, soyez chrétiens tant que vous voudrez, si vous n'avez pas la charité envers le prochain, si vous ne pratiquez pas à son égard les œuvres de la miséricorde, vous n'avez point de salut à espérer, vous ne devez vous attendre qu'à être condamnés à l'enfer sans miséricorde, comme dit saint Jacques : *Judicium sine misericordia fiet illi qui non facit misericordiam* (cap. 2. 13). Que servira-t-il à un homme, ajoute le même Apôtre, de dire qu'il a la foi et qu'il est chrétien, s'il n'a point les œuvres de la charité qui accompagnent cette foi? Cette foi sans les œuvres pourra-t-elle le sauver? Non certainement. Si un de vos frères, poursuit-il encore, ou une de vos sœurs n'a ni de quoi se vêtir, ni ce qui lui est nécessaire chaque jour pour vivre ; si vous le savez, s'il vient avec humilité vous demander les choses dont il a besoin pour se vêtir ou pour se conserver la vie, et que, sans être touchés de sa misère, vous lui disiez : Allez en paix ; je vous souhaite de quoi vous garantir du froid, et de quoi manger, sans le soulager dans son indigence ; *quid proderit*? à quoi lui serviront vos souhaits (Jac. 2. 14)? Quel avantage retirerez-vous

vous mêmes de tout ce que vous vous imaginerez faire de saint et de parfait, et de tous vos exercices de piété, tandis que vous serez dépourvus des œuvres de la charité et de la miséricorde? Vous n'en retirerez aucun, et vous vous damnerez comme étant les transgresseurs de ce grand précepte.

13. S'il en est ainsi, il faut donc dire encore une fois qu'il en est bien peu qui se sauvent; car il en est bien peu qui n'aient de graves reproches à se faire relativement aux œuvres de la miséricorde. Pour vous convaincre de cette vérité, que tous ceux qui n'usent pas de miséricorde seront condamnés sans miséricorde, suivez-moi par la pensée dans la vallée de Josaphat, pour entendre la sentence qui sera prononcée sur les hommes. Jésus-Christ y paraîtra au grand jour du jugement, accompagné des hiérarchies célestes, environné de puissance et de majesté. Toutes les nations ayant été rassemblées devant lui, au son de la trompette, il les séparera comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs, mettant les élus à sa droite, et les réprouvés à sa gauche. Alors se tournant vers ceux qui seront à sa droite, il leur dira: « Venez, » les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été » préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, » et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'a- » vez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'a- » vez reçu sous votre toit; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu; j'ai » été prisonnier, et vous êtes venu me voir; j'ai été malade, » et vous m'avez visité (Matth. 25. 31). Alors, continue l'E- » vangile, les justes lui diront: Seigneur, quand est-ce que » nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons » donné à manger; avoir soif, et que nous vous avons donné » à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans abri, et » que nous vous avons logé; ou nu, et que nous vous avons vêtu? » Ou quand est-ce que nous vous avons vu malade ou prison- » nier, et que nous vous avons visité? Et Jésus-Christ leur » dira: Je vous dis en vérité, que toutes les fois que vous avez » fait des actions de charité envers les moindres de mes frères, » c'est envers moi que vous les avez faites (Matth. 25. 37).

14. Alors se tournant avec indignation contre ceux qui se- » ront à sa gauche, il leur dira: « Retirez-vous de moi, Mau- » dits; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le dé- » mon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez » pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas » donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez » repoussé loin du seuil de votre maison; j'ai été nu, et vous

» ne m'avez pas vêtu ; j'ai été malade et prisonnier, et vous » ne m'avez pas visité. Alors ils lui diront aussi : Seigneur, » quand est-ce que vous voyant avoir faim et soif, ou sans lo- » gement, ou malade, ou prisonnier, nous avons manqué à » vous rendre ces devoirs (v. 41) ? » Quel eût été l'homme assez cruel et assez insensible pour ne pas s'empresser de secourir votre divine personne dans un si triste état ? Ah ! vous prétextez votre ignorance maintenant. Mais ne vous a-t-on pas dit mille fois de ma part que les pauvres représentaient ma personne? C'est donc à moi-même que vous avez refusé la nourriture, toutes les fois que vous l'avez refusée à cet indigent : c'est à moi-même que vous avez refusé le vêtement, toutes les fois que vous l'avez refusé à ce pauvre qui était nu : c'est à moi-même que vous avez refusé le logement, chaque fois que vous avez laissé l'étranger sur le chemin : c'est moi-même que vous avez refusé de visiter, lorsque vous avez dédaigné de visiter ce malade ou ce prisonnier. Telle sera la réponse que Jesus-Christ fera aux réprouvés ; et ceux-ci n'ayant rien à répliquer, iront avec les démons au supplice éternel, tandis que les élus monteront avec Jésus-Christ dans l'éternel séjour de la gloire (Matth. 25. 41).

15. Qui d'entre nous ne sera pas étonné, en réfléchissant que le seul chef d'accusation que Jesus-Christ apportera au grand jour du jugement pour condamner les réprouvés, sera qu'ils n'auront pas exercé les œuvres de miséricorde, c'est-à-dire qu'ils auront manqué de charité envers le prochain dans les choses temporelles ? Tellement qu'il semblera ne venir, à la fin des siècles, avec un appareil si formidable, que pour condamner la cruauté et la dureté de ceux qui auront négligé, ou refusé de mettre en pratique cette sainte vertu. Il a donc tellement à cœur l'exécution de ce précepte de la charité envers le prochain nécessiteux, que tout le bien que l'on fait à celui-ci, il le tient pour fait à lui-même, et qu'il regarde pareillement comme faits à sa personne tous les mauvais traitements et toutes les duretés dont on use envers le prochain. Il se met lui-même dans la personne de notre frère qui se trouve dans le besoin. Et après cela, il y aura des chrétiens qui négligeront encore d'accomplir ce grand précepte, qui abandonneront le prochain dans ses misères, sans l'aider, sans lui procurer aucun secours ?

16. Ah ! malheur donc à ceux qui, ayant reçu de Dieu les moyens de soulager les pauvres dans leur infortune, n'ont point à cœur d'entrer dans les intentions de sa providence. Mal-

heur à ceux qui vivent dans l'abondance et dans les délices, tandis qu'ils laissent les indigents manquer des choses les plus nécessaires à la vie ! Malheur à ceux qui, tout appliqués à accumuler richesses sur richesses, à faire acquisitions sur acquitions, se mettent peu en peine que le pauvre endure les rigueurs de la faim, que le malade languisse dans ses peines et ses souffrances. Mais s'ils ne pensent pas à ceux qui sont dans l'infortune, Dieu y pense, et viendra un jour où, malgré eux, ils y penseront aussi eux-mêmes. J'ai eu faim, leur dira-t-il, et vous m'avez refusé jusqu'à un morceau de pain, et une petite pièce de monnaie. J'ai été nu dans la personne de tant de misérables, et vous m'avez refusé le plus mauvais haillon pour me couvrir. J'ai été languissant dans les prisons et les cachots, j'ai été infirme dans tant de maisons, et vous n'avez pas daigné faire la moindre démarche pour venir me visiter. Allez donc avec mon éternelle malédiction brûler dans les feux de l'enfer! Je vous juge, et je vous condamne sans compassion et sans miséricorde, puisque vous n'avez eu ni compassion, ni miséricorde, ni charité envers votre prochain.

17. Ah ! Seigneur, non, ne nous jugez pas sans miséricorde. Nous sommes persuadés que la pitié envers les malheureux, et la charité envers le prochain, sont le caractère distinctif de vos vrais disciples. Nous l'aimerons donc désormais ce prochain selon la règle et la mesure que vous nous avez assignées, c'est-à-dire comme nous-mêmes. Jamais nous ne donnerons entrée dans notre âme à l'envie, à la jalousie, à la malveillance ; nous souhaiterons, au contraire, et nous souhaitons à notre prochain, tout le bien que nous nous souhaitons à nous-mêmes. Nous n'aurons pour lui que des entrailles de miséricorde; et considérant votre divine personne dans celle de nos frères, nous les aiderons, nous les soulagerons selon nos moyens, pour avoir un jour le bonheur d'entendre de votre bouche ces paroles pleines de douceur : *Venez, les bénis de mon Père céleste.* Ainsi soit-il.

TREIZIÈME INSTRUCTION.

De l'aumône.

Que tous les hommes, parents et étrangers, amis et ennemis, chrétiens et infidèles soient désignés sous le nom de notre prochain, et que notre charité doive s'étendre sur tous,

c'est ce que nous avons vu dans la dernière instruction. Après avoir dit que le motif de cet amour ne doit pas être l'intérêt, ni la chair, ni le sang, ni aucune passion désordonnée, mais seulement l'ordre de Dieu à la gloire duquel il doit se rapporter, nous avons montré que la règle et la mesure de cet amour est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, lui souhaitant tout le bien que nous nous souhaitons à nous-mêmes, lui procurant, selon nos moyens, tous les secours que nous désirerions recevoir nous-mêmes, si nous nous trouvions dans la même nécessité. Cette charité ne doit pas consister seulement dans les paroles; il faut qu'elle se montre par les œuvres. *Mes Enfants*, disait l'apôtre saint Jean aux premiers fidèles, *n'aimons pas de parole, ni de la langue, mais par les œuvres, et en vérité.* Mais comme, parmi les œuvres de charité qui regardent le corps, l'aumône occupe le premier rang, je me propose d'en faire aujourd'hui le sujet d'une instruction particulière, dans laquelle nous verrons ses avantages précieux, l'obligation imposée aux riches de la faire, et le fondement sur lequel ce précepte est établi.

1. Avant donc de parler de l'obligation de faire l'aumône, je pense qu'il convient, et qu'il est même nécessaire de dire quelque chose de ses avantages inestimables. Mais comme je ne finirais pas, si je voulais tous les énumérer, je me contenterai d'en indiquer quelques-uns. L'aumône délivre de la mort, disait l'archange Raphaël à Tobie ; elle purifie du péché, elle fait trouver la miséricorde et la vie. Ce qui s'entend non de la mort temporelle, mais de la mort spirituelle et éternelle; comme aussi lorsqu'on dit qu'elle purifie du péché, et qu'elle fait trouver miséricorde, on n'entend point qu'elle remette les péchés, mais qu'elle obtient de Dieu des grâces abondantes qui disposent le pécheur au repentir de ses fautes, et que ce Dieu plein de bonté use de miséricorde envers celui qui en use lui-même à l'égard des pauvres (Tob. 12. 9). C'est ce que disait aussi le vieux Tobie à son fils : L'aumône délivre de tout péché et de la mort, et elle empêche que l'âme ne tombe dans les ténèbres (ibid. 4. 11). Mettez votre aumône dans le sein du pauvre, dit l'Esprit-Saint dans l'Ecclésiastique (29. 15); elle priera pour vous, et elle vous préservera de toute espèce de mal. Faites l'aumône, dit notre divin Rédempteur, et vous serez purifiés de toutes vos taches (Luc 11. 41). Peut-on dire quelque chose de plus pour faire connaître tout le prix et tous les avantages de l'aumône?

2. Si, selon les expressions de la sainte Ecriture, l'aumône

préserve de la mort éternelle, si elle purifie du péché, si elle nous fait trouver grâce et miséricorde auprès de Dieu, s'il suffit de faire l'aumône pour être purifiés de toute souillure, nous pouvons donc prendre tous nos plaisirs, tous nos divertissements, nous livrer à toutes nos passions, sans craindre ni la damnation, ni l'enfer, puisque nos libéralités envers les pauvres nous mettront à couvert de tous les effets de la justice divine? Ah! il n'est que trop vrai que ce sont là les sentiments et le langage d'un grand nombre de pécheurs, qui malgré leur volonté perverse de persévérer dans le péché, se flattent qu'ils pourront se sauver seulement en faisant l'aumône. O hommes aveugles! détrompez-vous. Si vous avez cette intention criminelle de continuer à vivre dans le désordre, toutes vos aumônes vous seront inutiles, et elles ne vous préserveront pas de la damnation éternelle. Voulez-vous savoir, dit saint Augustin, quels sont les pécheurs qui retirent un grand profit de leurs aumônes? Ce sont ceux principalement qui déjà ont changé de vie. Si vous êtes dans ce cas, alors vous donnez à Jésus-Christ pauvre, pour effacer vos fautes passées. Si, au contraire, vous faites l'aumône pour avoir un prétexte de persévérer plus longtemps dans le crime, sans craindre les châtiments de Dieu alors vous ne soulagez plus Jésus-Christ dans ses pauvres mais vous vous efforcez de corrompre la justice divine: *Non Christum pascis, sed judicem corrumpere conaris* (D. Aug. Serm. 39).

3. Ne vous faites donc plus illusion, ô vous, s'il en est ici quelques-uns, qui vous obstinez à vivre dans l'ivrognerie et la débauche, à entretenir vos rapports criminels, à vous faire une habitude des injustices, des jurements, des blasphèmes, et qui, vous appuyant sur vos aumônes, vivez tranquilles dans vos iniquités! Ce n'est plus là nourrir Jésus-Christ dans ses pauvres; c'est vouloir le rendre protecteur du crime; c'est vouloir corrompre sa justice, afin qu'elle ne vous punisse pas selon que vous le méritez. Mais les aumônes faites par les pécheurs ne leur seront-elles donc d'aucune utilité? Non, lorsqu'elles seront faites dans de si mauvaises fins; au contraire elle ne les rendront que plus coupables. Quand est-ce donc qu'elles seront avantageuses, même à ceux qui malheureusement se trouvent dans l'état du péché mortel? Lorsqu'elles seront faites dans le but de porter la divine miséricorde à leur accorder la grâce de se convertir, grâce qui est une des plus signalées qu'un pécheur puisse attendre de Dieu. Faites donc l'aumône, conclut saint Augustin, dans l'intention qu'elle engage Dieu à

exaucer vos prières, à vous aider à changer de vie, si vous êtes pécheurs; ou, si vous êtes déjà convertis, faites-la, afin que par son moyen Dieu vous remette les peines dues à vos péchés, et qu'il vous rende un jour participants de sa gloire éternelle (ibid. in fine).

4. Après avoir donc considéré les précieux avantages de l'aumône, lorsqu'elle est faite avec des intentions pures, venons au second point proposé, qui regarde l'obligation de la faire. Il y a peu de sujets que l'on ait tant de répugnance à entendre traiter, que celui qui concerne l'obligation et le précepte de faire l'aumône. Et comme on ne se fait point un cas de conscience, ni aucun scrupule de manquer à ce devoir, et que personne ne s'en confesse, ainsi l'on considère l'aumône comme une œuvre de surérogation et de conseil. Si on la fait, on se flatte d'en avoir tout le mérite, et si l'on y manque, on ne se croit nullement coupable. Mais il faut encore ici, ô Chrétiens, vous désabuser de votre erreur, et être bien persuadés de cette vérité incontestable : qu'il existe une obligation très étroite et fondée sur le précepte divin, de secourir notre prochain par le moyen de l'aumône, lorsqu'il se trouve dans quelque nécessité ; que ce n'est point là un simple conseil, mais un précepte rigoureux. Et, pour vous en donner des raisons qui soient convaincantes : deux choses principalement peuvent servir à faire distinguer un précepte d'un conseil. La première est quand celui qui a droit de commander se sert de termes qui expriment un ordre, et qui montrent la nécessité d'obéir. La seconde, lorsqu'il menace de graves peines celui qui ne fait pas ce qu'il lui prescrit, démontrant par là qu'il transgresse formellement un point de la loi. Or, nous ne pouvons nullement douter que Dieu n'ait fait à ceux qui en ont les moyens, un commandement exprès de faire l'aumône, et qu'il ne le commande sous peine de damnation. Et d'abord il en a fait un précepte : Je vous ordonne, dit-il aux Israélites dans le Deutéronome (15. 11), de faire l'aumône au pauvre et à l'indigent : *Præcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi.* Faites l'aumône de votre superflu, dit Jésus-Christ dans saint Luc (11. 41) : *Quod superest date eleemosynam.* Il le commande donc avec autorité, et comme un maître qui veut être obéi. Fondé sur la même autorité, l'Apôtre impose à son disciple Timothée l'obligation non pas de conseiller, mais de commander aux riches de ce monde de faire volontiers l'aumône : *Præcipe divitibus hujus sæculi... facile tribuere*, et cela afin de se créer un trésor pour la vie future : *Thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum* (1. Tim. 6. 17).

5. Et qui peut douter de l'existence de ce précepte? Puisque, dit saint Thomas, il nous est ordonné d'exercer la charité envers le prochain, il faut donc aussi regarder comme étant la matière d'un précepte toutes les choses sans lesquelles cette charité ne peut pas se conserver. Or, comme pour avoir une vraie charité envers le prochain, il ne suffit pas de lui vouloir du bien, mais qu'il faut encore agir pour lui, selon ces paroles de l'apôtre saint Jean : *N'aimons pas de parole et de la langue, mais par les œuvres, et en vérité*, il s'ensuit nécessairement que nous sommes tenus à le secourir par le moyen de l'aumône, lorsqu'il se trouve dans le besoin et dans la misère, et que, par conséquent, l'aumône est la matière d'un véritable précepte : *Et ideo eleemosynarum largitio est in præcepto* (2. 2. q. a. 5). Et comment ne serait-elle pas la matière d'un précepte? Qu'est-il ce prochain? que sont-ils ces pauvres qui ont besoin de votre secours? Ils sont vos frères; ils sont votre chair; ils sont, comme vous, les membres mystiques de Jésus-Christ; comme vous, ils sont les enfants de Dieu, appelés à la même grâce de l'adoption divine, à la même gloire éternelle; parce que, comme vous, ils sont les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ, dont ils représentent d'une manière spéciale la personne divine. Or, s'il en est ainsi, comment pourriez-vous voir ceux qui sont vos frères, votre chair, qui vous sont unis si étroitement en cette vie, et qui doivent régner éternellement avec vous dans le ciel; comment, dis-je, pourriez-vous les voir endurer les rigueurs de la faim, les voir nus, sans avoir de quoi se couvrir, malades, sans remèdes ni aucun moyen de soulagement, opprimés par des créanciers barbares qui, les prenant à la gorge pour les étrangler, veulent impitoyablement être payés, tandis qu'ils sont dans l'impossibilité de le faire; les voir, en un mot, réduits à la dernière pauvreté, à la plus affreuse indigence, accablés de besoins et de misère, tandis que vous nagez au sein de l'abondance, sans vous empresser de les secourir, et d'adoucir autant qu'il est en vous les rigueurs de leur sort? Mais, me direz-vous, sommes-nous donc obligés d'employer notre argent à soulager leur infortune et à les délivrer de la misère? Eh! pouvez-vous douter que vous n'y soyez tenus? Si vous ne le faites pas, dit saint Augustin, pouvez-vous vous flatter d'avoir la charité et l'amour de Dieu? Or, si vous n'avez pas la charité et l'amour de Dieu, vous êtes ses ennemis; et vous l'êtes parce que vous transgressez le saint précepte qu'il vous a fait de soulager le prochain par vos aumônes, lorsqu'il se trouve dans la nécessité (Tract. 5. in Joan.).

6. La seconde raison qui démontre qu'il existe un précepte formel de faire l'aumône, et qu'elle n'est pas seulement de conseil, c'est que Dieu menace de l'enfer ceux qui refusent de la faire, lorsqu'ils en ont les moyens. Pour preuve de cela, je n'ai qu'à vous rapporter la doctrine de l'Evangile, vous représentant en premier lieu ce riche dont parle saint Luc. Ses terres ayant rapporté une abondante moisson, au lieu de penser à en faire part aux indigents, il raisonnait ainsi en lui-même : « Que ferai-je? car je n'ai point d'endroit assez spacieux pour » renfermer ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abat- » trai mes greniers, et j'en rebâtirai de plus grands, où je met- » trai toute ma récolte et tous mes biens. Et je me dirai à moi- » même : Tu as de grands biens en réserve pour plusieurs an- » nées : repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. » Trouvez-vous dans ses pensées et dans ses déterminations une faute grave pour laquelle il mérite d'être condamné? N'est-ce pas là la conduite que tiennent presque tous ceux qui possèdent de grandes richesses, soit qu'elles leur soient échues en héritage, ou qu'ils les aient acquises par leurs trafics, leur industrie et leurs travaux? Ils ne pensent qu'à faire construire des maisons vastes et magnifiques, qu'à vivre dans le luxe, dans la bonne chère et dans les délices, sans se mettre en peine de secourir ceux qui sont dans l'indigence. Et cependant, ils se croient innocents, et ils espèrent se sauver. Mais les biens de ce riche dont nous parlons étaient-ils des biens mal acquis? étaient-ils, comme ceux de tant d'autres, le sang des pupilles et des orphelins, des veuves et des pauvres dépouillés et opprimés? Pensait-il à se servir de ses richesses pour assouvir ses passions les plus brutales, pour séduire l'innocence, pour attenter à la vie d'autrui, ou du moins pour se venger de la plus petite injure? Pensait-il à user de violence pour ruiner les faibles, à soutenir à force d'argent des procès injustes pour dépouiller de leurs biens de pauvres familles? Non, il ne pense qu'à bâtir des greniers, à manger, à boire, à vivre dans les délices. Et cependant, pour cela seul il est cité la même nuit au Tribunal de Dieu, pour y être condamné : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent à te.* Et, ce qui est plus propre à effrayer, c'est la terrible conclusion que tire Jésus-Christ, qu'il en sera ainsi de tout homme qui amasse des trésors pour lui-même, qui n'est point riche selon Dieu, et qui néglige les œuvres de la charité : *Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives* (Luc. 12. 21).

7. Mais pour mieux vous convaincre de cette vérité, que

l'aumône est la matière d'un précepte dont la transgression attire sur nous les châtiments éternels, il faut que, comme je l'ai fait dans l'instruction précédente, je vous transporte encore une fois dans la vallée de Josaphat, pour vous faire entendre la terrible sentence de condamnation que prononcera le souverain Juge contre les réprouvés : *Retirez-vous de moi, Maudits; allez brûler dans le feu éternel.* Mais pourquoi, Seigneur, condamnez-vous ces infortunés à un si affreux supplice? Qui sont-ils ceux contre lesquels vous lancez ainsi les foudres de votre indignation et de votre vengeance? Sont-ce peut-être ces impies qui n'ont pas voulu embrasser votre foi sainte, ou ces indignes apostats qui l'ont abandonnée? Sont-ce ces hérétiques obstinés qui n'ont pas voulu croire les plus saintes vérités de notre religion, ou bien ces athées perfides qui ont osé nier même votre divine existence? Non, ils ont déjà été condamnés dès l'instant qu'ils ont refusé de croire. Ce seront donc ceux qui ont eu l'audace de jurer, de se rendre coupables de parjures, de blasphémer votre saint nom? Ceux qui ont profané les jours qui vous étaient consacrés, ou bien les homicides, les fornicateurs et les adultères, les voleurs et les avares? Non, ils sont tous ouvertement condamnés par ma loi sainte. Contre qui cette sentence sera-t-elle donc prononcée? Ce sera spécialement contre ceux qui auront fermé leurs entrailles aux pauvres; contre ceux qui, en ayant le moyen, auront refusé de faire l'aumône aux pauvres, ou plutôt à lui-même qui était dans leur personne : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas revêtu; j'ai été malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité; allez donc, Maudits, allez brûler dans le feu éternel.*

8. Après cet argument, qui détruit toute espèce de doute, qui ne reconnaîtra pas l'étroite obligation de faire l'aumône, obligation fondée sur le précepte divin? Qui n'avouera pas que la transgression de ce précepte est un péché mortel, et même des plus graves? Avez-vous jamais entendu, ou lu dans les divines Ecritures, que quelqu'un ait été condamné à la peine éternelle de l'enfer, pour n'avoir pas fait des œuvres de surérogation, ou pour avoir omis quelque conseil? Non sans doute : Dieu ne condamne à l'enfer que pour la transgression d'une loi ou d'un précepte. Il y a les conseils évangéliques de pauvreté volontaire, de chasteté perpétuelle, d'obéissance en tout ce qui n'est pas péché : ce sont ceux auxquels s'obligent par vœu les personnes qui veulent embrasser l'état religieux;

et une fois qu'elles l'ont embrassé, elles sont étroitement tenues à les observer, parce qu'elles s'en sont fait une loi. Mais nul n'est obligé d'embrasser cet état, ni de se lier par ces vœux contre sa propre volonté. Pourquoi? parce que ce n'est là qu'un pur conseil. Vous ne serez point condamnés pour ne vous être pas assujétis à une pauvreté volontaire, soit dans le cloître, soit dans le monde; et vous pouvez être sauvés, tout en conservant vos biens, pourvu que vous en fassiez un saint usage. Vous ne serez pas condamnés, quoique vous ne vous soyez pas obligés à garder une chasteté perpétuelle; et vous pourrez faire votre salut étant engagés dans les liens d'un honnête mariage, pourvu toutefois que vous en respectiez la sainteté, et que vous en remplissiez exactement les devoirs. Vous ne serez pas condamnés, et vous pourrez entrer dans le ciel, lors même que, sans vous soumettre à la volonté d'autrui, vous voudrez vous servir de votre liberté d'une manière conforme cependant à la loi de Dieu : et il en faut dire autant de tous les autres conseils, dont la transgression ne peut être tout au plus qu'un péché véniel. Et pourquoi? parce que ce ne sont là que des conseils. Mais vous ne serez pas sauvés, vous serez au contraire condamnés si, pouvant le faire, vous ne secourez pas votre prochain, lorsqu'il se trouve réduit à la pauvreté et à la misère; parce que c'est ici un précepte dont la transgression est un péché mortel.

9. Mais sur quoi est fondé ce précepte? Sur la divine Providence. Car Dieu étant le père commun de tous les hommes, il l'est aussi des pauvres, et par conséquent il doit aussi leur procurer ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie. Pour que vous puissiez mieux comprendre cela, il faut que vous sachiez que si l'état d'innocence se fût conservé dans le monde, il n'y aurait pas eu le mien et le tien; mais toutes les choses eussent été communes; et chacun se serait pourvu, selon son propre besoin, des biens et des fruits que la terre eût produits d'elle-même. Mais le péché a ruiné ce bel ordre; et même à raison de la cupidité de l'homme, cette communion de biens deviendrait aujourd'hui pernicieuse à la paix et au bonheur de la société civile. Car quelle source de désunion et de discorde, et quelle confusion n'apporterait pas dans le monde cette liberté de prendre, chacun selon son caprice, du fonds commun pour satisfaire non-seulement son besoin, mais encore ses propres passions? Quel est celui qui voudrait travailler? Quel est celui qui voudrait obéir, n'étant pas stimulé par la nécessité? Il fallait donc cette division des biens, cette

diversité de conditions et d'états; il fallait, par conséquent, qu'il y eût des riches et des pauvres. L'état des uns est bien différent de celui des autres; cependant c'est Dieu qui a créé les pauvres, comme c'est lui qui a créé les riches. Il a voulu combler de biens les uns, et laisser les autres dans l'indigence : *Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque enim operator est Dominus* (Proverb. 22. 2).

10. Cette inégalité et cette diversité d'état sont la source de bien des plaintes et des murmures qu'un grand nombre se permettent contre la divine Providence elle-même. Mais pourquoi, Seigneur, avez-vous voulu qu'il y eût des pauvres et des riches? Est-ce peut-être afin que ceux-là fussent considérés comme l'opprobre du monde, et qu'ils n'eussent en partage que la misère, les pleurs et les gémissements, tandis que les autres nageraient au sein de la joie, des plaisirs, de la prospérité et de l'abondance? Laisserez-vous les uns en proie à l'indigence, tandis que les autres regorgent de biens et de richesses? N'êtes-vous pas le père commun de tous les hommes? Les pauvres eux-mêmes ne sont-ils pas formés à votre image et à votre ressemblance? Ne sont-ils pas aussi l'ouvrage de vos mains? De quoi sont-ils donc coupables, pour que vous les ayez ainsi assujétis à tant de maux inséparables de l'état où vous les avez placés? Et quel mérite ont eu les riches, pour que vous vous soyez montré si libéral envers eux? A quelle fin leur avez-vous donné des biens en si grande abondance? Est-ce peut-être afin qu'ils eussent plus de moyens de satisfaire toutes leurs passions, comme nous le voyons faire à un si grand nombre?

11. Ah! loin de vous, ô Chrétiens, des sentiments si indignes sur la conduite de la Providence divine! Loin de vous la pensée que Dieu use de partialité envers les riches, et de cruauté envers les pauvres! Et vous, ô Pauvres qui m'écoutez, cessez vos plaintes et vos murmures. Louez, au contraire, et bénissez la Providence qui a su, et qui a voulu pourvoir à vos besoins. Ce Dieu, qui est le maître absolu de toutes choses, ne se dépouille jamais du droit et du souverain domaine qu'il a sur tous les biens que sa libéralité a accordés aux hommes. Lui seul en est, pour ainsi dire, le véritable propriétaire. Il en a destiné une partie pour vous. Mais à qui les a-t-il confiés? Il les a confiés aux riches. Ne vous flattez donc pas, ô vous qui êtes dans l'abondance, d'être les possesseurs indépendants des biens que vous avez entre les mains; ne les considérez pas comme étant un héritage que vous ont transmis vos ancêtres,

ou comme étant le fruit de vos travaux et de votre industrie, dont vous pouvez disposer à votre gré ; car Dieu pourrait vous dire, comme il dit dans le prophète Osée (2. 8): Ces richesses que vous possédez en plus grande abondance que les autres, sont mes bienfaits. C'est moi qui vous ai donné cette récolte de blé, de vin et d'huile ; c'est moi qui ai accumulé dans vos maisons l'or et l'argent: *Ego dedi frumentum,et vinum,et oleum, et argentum multiplicavi et aurum.* Or, l'intention de Dieu, en vous les donnant, a été, selon les ordres de sa Providence,qui a soin de tous, que vous fissiez part de votre superflu aux pauvres qui en manquent.

12. Si Dieu vous a donné plus de biens qu'à tant d'autres, pensez-vous qu'il l'ait fait pour favoriser votre avarice et votre orgueil, tandis que tant d'autres vivent dans l'indigence ? que c'est pour entretenir votre luxe et vos intempérances, tandis qu'un si grand nombre languissent de faim et de misère ? que c'est pour vous donner les moyens d'aller richement vêtus, tandis que tant de malheureux n'ont pas de quoi se couvrir ? Ah ! gardez-vous de penser de la sorte, et de faire un si mauvais usage des biens que vous avez reçus de la divine Providence! Elle ne vous les a dispensés en si grande abondance, qu'afin que vous en fissiez part aux indigents. Elle vous les a dispensés afin que vous fussiez comme ses instruments, et comme des canaux dont elle se sert pour les faire couler jusqu'à eux. Dieu qui, comme nous l'avons dit, est le père commun de tous les hommes, ayant créé les pauvres aussi bien que les riches, doit leur fournir les moyens de conserver leur existence. Il pouvait le faire immédiatement par lui-même, comme il le fit en faveur des Israélites dans le désert; mais suivant les lois ordinaires de sa Providence, il a voulu le faire par votre moyen. *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*, dit le Roi-Prophète (Ps. 10. 14) : c'est à vous qu'il a laissé le soin du pauvre; vous serez le soutien et l'appui de l'orphelin. C'est entre vos mains que se trouve le patrimoine qui est destiné à nourrir tant de malheureux. Le dessein de Dieu a été de vous établir les ministres de sa providence, les économes et les dispensateurs des biens qu'il vous a donnés en abondance. Quel ministère plus noble et plus glorieux ? Combien ne se tient pas honoré de son emploi le ministre d'un souverain, celui qui a reçu la charge d'administrer le trésor royal ?

13. Malheur à lui cependant, s'il vient à n'être pas fidèle. De quel crime ne se rendrait-il pas coupable, et quel châtiment ne mériterait-il pas ? Malheur donc à vous, riches, si

vous manquez au devoir qui vous est imposé de secourir les pauvres. Malheur à vous,si vous gardez inutilement, ou si vous employez en dépenses vaines et superflues les biens que vous avez reçus en abondance, que Dieu a mis entre vos mains comme un dépôt sacré, et que vous devez distribuer à ceux qui se trouvent dans le besoin. Vous vous opposez directement aux desseins de sa divine providence, et par conséquent vous manquez au devoir le plus rigoureux. Vous vous rendez coupables du délit le plus énorme, et par là vous vous attirez le plus terrible châtiment. Comme on ne peut rien voir de plus contraire au bien de la société et aux lois civiles, que de garder pour nous, et d'employer en notre faveur un dépôt qui nous a été confié ; de même il n'y a rien de plus opposé à la religion chrétienne et à la loi de Dieu, que de refuser aux pauvres les biens qui ont été mis entre nos mains, pour que nous eussions soin de les soulager dans leur indigence. Et en effet,de quel châtiment ne jugeriez-vous pas digne l'économe d'une maison, qui dépenserait en fêtes, en jeu, en débauches, ou qui emploirait à son profit l'argent que le maître de la maison lui a confié pour l'entretien de toute la famille? Il en faut dire autant de ce chrétien riche, qui dissipe inutilement, ou qui retient par avarice les biens que Dieu, maître souverain de l'univers, lui a donnés dans le dessein qu'il s'en servirait pour nourrir sa famille, qui sont les pauvres : d'où il suit qu'il ne lui est pas permis d'user de ses richesses selon son bon plaisir ; et que secourir les pauvres dans leur indigence, n'est pas un acte de pure charité, ou de conseil, mais une obligation étroite et un précepte rigoureux.

14. Et cependant, combien peu sont persuadés de cette grande vérité ! Combien il en est peu qui se croient tenus en conscience à faire part aux pauvres de ces biens qu'ils ont reçus de Dieu en si grande abondance ! Combien se figurent être tellement les maîtres de leurs biens, qu'ils ne se font aucun scrupule d'en disposer librement selon les impulsions ou de leur sordide avarice, ou de leur capricieuse prodigalité! Combien qui,sans être nullement touchés des cris, des pleurs et des gémissements des pauvres, leur ferment impitoyablement leurs entrailles, et les laissent languir dans leur misère et leur indigence ! Mais savez-vous ce que vous faites, en agissant de la sorte ? Vous déshonorez autant qu'il est en vous, et vous détruisez en quelque sorte la divine Providence. Vous fournissez à un grand nombre d'infortunés un motif d'accuser, pour ne pas dire de blasphémer cette adorable Providence, et de se

plaindre qu'elle n'a pas également soin de tous les hommes. Vous faites injure à votre créateur, cherchant à lui attirer le reproche d'abandonner ses créatures à la discrétion d'autrui, comme ces pères cruels qui,refusant de nourrir leurs enfants, les exposent sur les voies publiques à la compassion des passants. Sachez,toutefois,que Dieu, jaloux de son honneur,saura bien se venger de l'injure que vous lui faites, en faisant tomber sur vous le châtiment que vous méritez. Et combien de fois n'exerce-t-il pas cette vengeance dès cette vie? Combien de fois ne permet-il pas qu'un voleur, ou un serviteur infidèle ravisse cet argent qu'il aurait gagné légitimement par ses sueurs, si son maître eût été plus libéral envers les pauvres? Combien de fois une grêle, une sécheresse, une inondation n'ont-elles pas rendu stériles ces terres qui eussent produit d'abondantes moissons, si celui qui les possède n'eût pas été si dur envers les pauvres?

15. Si, malgré cette dureté, Dieu, vengeur des pauvres, ne fait pas peser sur ces riches impitoyables les châtiments qui regardent les biens du corps, ils doivent craindre avec raison qu'il ne les punisse dans leur âme. Vous ne voulez pas entendre les cris des pauvres! au lieu de les secourir, vous les éloignez de vous, vous les rebutez comme étant importuns. Eh bien! ce Dieu qui nourrit les bêtes féroces qui ont leur repaire dans les bois et les oiseaux qui volent dans les airs, n'oubliera pas ses pauvres. Il fera que d'autres viendront à leur secours. Et savez-vous qui? Ceux qui n'ont qu'une médiocre fortune. Ils épargneront pour subvenir aux besoins des pauvres. Il est vrai que ces personnes sont plus charitables et plus libérales envers les pauvres, que ceux qui sont plus riches et plus opulents, lesquels ne donnent rien, ou ne donnent que très peu. Que dis-je, ceux qui n'ont qu'une médiocre fortune? Les pauvres eux-mêmes sont plus charitables que les riches; et comme cette veuve de l'Evangile (Marc. 12. 42) qui, n'ayant que deux pièces de monnaie, les offrit au Temple, ainsi ces pauvres, n'eussent-ils qu'un denier, le donnent; et s'ils ont un pain, ils le partagent avec un autre malheureux. Voilà qui sont ceux que Dieu établira à la place des riches les ministres de sa providence pour le soulagement des pauvres; aussi les fera-t-il asseoir dans le ciel sur les trônes de gloire que Dieu avait préparés pour les riches, s'ils eussent été plus charitables. Mais qu'arrivera-t-il à ces riches durs et cruels,qui ferment l'oreille aux cris des pauvres? Ils crieront eux-mêmes, surtout au moment de la mort, pour obtenir de Dieu pardon et miséricorde, et ils ne seront

pas exaucés. Non, ils ne seront pas exaucés. Et ne pensez pas que je me serve à plaisir de ces expressions pour vous offenser, ou pour vous effrayer : ce sont les oracles du Saint-Esprit dans les Proverbes : *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperis, et ipse clamabit, et non exaudietur* (21. 13). Y a-t-il quelqu'un qui désire n'être pas exaucé de Dieu dans ses prières ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille se rendre indigne d'obtenir de Dieu pardon et miséricorde ?

16. Non, Seigneur, il n'en est pas un, dans ce pieux et respectable auditoire. Tous sont persuadés qu'ils sont tenus de secourir les pauvres selon leur pouvoir. Tous sont persuadés que ce n'est pas ici un simple conseil, mais un de vos préceptes les plus rigoureux. Tous sont persuadés que votre divine Providence a voulu établir les diverses conditions des riches et des pauvres dans le dessein que les riches se serviraient de leur abondance pour nourrir et soulager les pauvres. S'ils ont manqué en quelque chose à ce devoir, ils y suppléeront par des aumônes plus abondantes. Ils se rendront plus attentifs au cri des indigents, afin de mériter par-là que vous daigniez en tout temps, mais surtout au moment de la mort, écouter leurs cris et leurs prières, et les rendre participants en cette vie des grâces que vous avez promises aux âmes charitables, et en l'autre de cette béatitude éternelle que je souhaite à tous mes auditeurs.

QUATORZIÈME INSTRUCTION.

De quels biens on doit faire l'aumône ; quand on doit la faire, et quel ordre il faut y observer.

En traitant de la charité que nous devons avoir pour notre prochain relativement aux choses temporelles, nous avons jugé à propos de parler de l'aumône. Nous avons vu, en premier lieu, les magnifiques éloges que lui donne la sainte Ecriture, et ses précieux avantages qui sont de faire trouver à celui qui la fait grâce et miséricorde auprès de Dieu. Nous avons démontré ensuite que l'aumône n'est pas, comme quelques-uns se l'imaginent, un simple conseil, mais un précepte des plus rigoureux, parce que les termes dont Dieu se sert en la prescrivant, expriment un commandement positif, et qu'il menace de la mort éternelle ceux qui y manquent. Ce précepte est fondé sur la conduite de la divine Providence, qui ayant établi cette diversité d'états et de conditions, et ayant voulu

qu'il y eût des pauvres et des riches, a eu pour but que les riches eussent soin des pauvres, et leur fissent part de leurs biens. Mais je croirais n'avoir rien fait en montrant aux riches l'obligation qui leur est imposée de subvenir aux besoins des indigents, si je ne leur indiquais quels sont les biens dont ils doivent se servir pour faire l'aumône, quand ils doivent la faire, et quel ordre ils doivent y observer. Et c'est ce que je me propose de vous apprendre dans l'instruction de ce jour.

1. Avant d'entrer en matière, je juge convenable de vous exposer quelques-unes des raisons pour lesquelles Dieu a voulu que les pauvres fussent secourus par les riches. Les saints Pères en assignent un grand nombre ; je n'indiquerai que les principales, dont la première est celle-ci : que les pauvres étant, comme les riches, les membres de Jésus-Christ et de son Eglise, ils doivent être unis entre eux non-seulement par la profession d'une même foi, mais encore par le moyen de la charité et de l'amour. Or, pour maintenir cette belle union parmi les chrétiens, et pour resserrer davantage le nœud sacré qui doit les unir, la divine Providence a voulu établir cette admirable réciprocité entre les riches et les pauvres, et cette charitable communication que les uns font aux autres de leurs biens. Elle a voulu que les pauvres reconnussent leur dépendance, qu'ils eussent recours aux riches dans leurs besoins, et que ceux-ci vinssent à leur secours avec une générosité vraiment chrétienne ; car s'ils les abandonnaient dans leur infortune, comment pourrait-on dire que la charité et l'union règnent parmi eux ? Il résulte de là un autre avantage, qui est qu'ils s'aident ainsi les uns les autres, et qu'ils se rendent service mutuellement. Les riches donnent aux pauvres les biens temporels, et ceux-ci les en récompensent par les biens spirituels de leurs prières. De même donc que les pauvres se montreraient ingrats si, se voyant secourus par les riches, ils leur refusaient le secours de leurs prières ; ainsi les riches se montreraient injustes, s'ils ne leur accordaient pas celui de leurs aumônes. La seconde raison pour laquelle Dieu a voulu que les pauvres fussent secourus par les riches, a été de porter ainsi les uns et les autres à le reconnaître comme étant celui de qui nous viennent tous les biens. Comme son but, en nous les accordant, est que tous les hommes y participent, il est juste aussi que tous les hommes unissent leurs voix pour le bénir et le remercier ; les pauvres, parce qu'ils se voient assistés, et les riches, parce qu'ils ont les moyens de les secourir. Mais si les pauvres ne reçoivent rien, ou presque rien des

riches, au lieu de bénir Dieu comme ils le doivent, au lieu de le remercier, ils se laisseront aller au contraire aux plaintes et aux murmures. En leur refusant l'aumône, les riches privent donc Dieu de l'hommage qu'ils lui doivent, et empêchent encore qu'il ne reçoive celui qu'il a droit d'attendre des pauvres.

2. Le troisième motif qui a porté Dieu à vouloir que les pauvres fussent assistés par les riches, a été le véritable intérêt et le salut éternel de ces derniers. Il leur a fourni par-là le moyen de mettre en pratique cette grande maxime de la religion chrétienne, qui est le détachement des choses de la terre, ainsi que nous l'enseigne l'apôtre saint Paul, en disant qu'il faut user des biens de ce monde comme n'en usant pas, les posséder comme si l'on ne pouvait disposer de rien, être prêt à en faire le sacrifice pour l'amour de Dieu, si l'occasion se présentait (1. Cor. 7. 30). Mais vous ne montrerez ce détachement, et vous ne le mettrez en pratique, qu'autant que vous ferez preuve de charité et de générosité envers les pauvres, en les assistant dans leur indigence. En second lieu, chacun sait que les richesses sont, pour l'ordinaire, des trésors d'iniquités, et des sources de malédictions. En effet, de combien d'excès et de désordres ne sont-elles pas la cause ? Combien de péchés ne commet-on pas, et dans lesquels on ne tomberait jamais, si l'on n'avait pas tant de richesses ? Vous êtes donc obligés de satisfaire à la justice divine par votre pénitence, et cette pénitence doit être proportionnée à la grièveté de vos fautes. Fallût-il, pour cela, faire de longues prières, des jeûnes rigoureux, vous donner la discipline, porter le cilice, vous livrer à toutes les austérités, pratiquer toutes les mortifications, vous devriez le faire. Mais vous dites que vous ne pouvez pas faire de longues prières, à raison de vos affaires et de vos travaux : quant aux jeûnes, à peine pouvez-vous observer ceux qui vous sont prescrits par la sainte Eglise ; et, pour ce qui est des austérités, des cilices, des disciplines, ce sont là des mots dont la signification vous est inconnue. Cependant, il faut de toute nécessité que vous fassiez pénitence, que vous travailliez à satisfaire à la justice divine, et à expier vos fautes. Ah ! bénissez la bonté et la miséricorde de votre Dieu qui vous a fourni un moyen efficace pour y réussir, celui de l'aumône : *Peccata tua eleemosinis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum* (Dan. 4. 24). Telles sont les raisons principales pour lesquelles Dieu a voulu que les pauvres fussent secourus par les riches.

3. Cela supposé, venons au premier point que nous nous

sommes proposé, et voyons avec quelle sorte de biens les riches sont tenus à faire l'aumône. Notre divin Sauveur a décidé cette grande question en peu de mots: *Quod superest, date eleemosinam* (Luc. 11. 4). Donnez l'aumône de votre superflu. Voilà donc ce que les riches doivent distribuer aux pauvres: ce qui ne leur est pas nécessaire, ce qui leur est superflu. C'est là un bien qui appartient proprement aux indigents, et dont les riches ne sont que les dépositaires et les dispensateurs. C'est la règle que saint Paul assigne aux riches: Que votre abondance, dit-il, supplée à l'indigence des pauvres, afin qu'ainsi tout soit réduit à une sainte égalité: *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat æqualitas* (2. Cor. 8. 14). Mais la grande difficulté consiste à savoir trouver et reconnaître ce superflu. Pour y mieux réussir, nous pouvons distinguer trois sortes de superflus: superflu de la nature; superflu des passions; superflu de l'état et de la condition. Le superflu de la nature est tout ce qui n'est pas nécessaire pour la conservation de la vie; et comme la nature se contente de peu, il n'y aurait plus de pauvres, si on leur distribuait tout ce superflu. Le superflu de la passion serait tout ce qui excéderait le désir et la cupidité des hommes; et si les pauvres n'avaient pas d'autres ressources, ils n'auraient jamais rien, parce que cette cupidité humaine est insatiable, et qu'au sein de la plus grande abondance, les avares trouvent toujours de nouveaux besoins. Le superflu de l'état est ce qui reste après un honnête entretien proportionné à sa condition. Sur quoi il faut remarquer que ce qui est superflu dans un état peut être nécessaire dans un autre; par exemple, ce qui serait superflu pour un artisan est nécessaire à un négociant pour sa table, pour son vêtement, pour sa maison, pour ses meubles. Ce qui est superflu à ce négociant sera nécessaire à une personne élevée en dignité. Ce qui est superflu à un grand du monde qui vit dans le sein de sa famille, sera nécessaire à un ministre, à celui qui représente son gouvernement. Ce qui est superflu à celui qui a peu d'enfants sera nécessaire à celui qui a une nombreuse famille à entretenir, à établir et à doter. Et il faut raisonner de même par rapport à tous les autres états.

4. Suivant cette règle, j'appelle superflu tout ce qui excède le juste nécessaire pour le maintien convenable de votre état, tout ce sans quoi vous pouvez honnêtement conserver votre rang et votre condition, non point en suivant les impulsions de l'avarice ou de l'orgueil, non plus que les maximes et les usages reçus dans le monde, mais en vous conformant aux

maximes de l'Evangile et aux lois de la modération chrétienne, à laquelle il appartient d'établir les justes bornes dans lesquelles doivent se restreindre les diverses professions de la vie civile. Enfin j'appelle superflu tout ce qui étant enlevé à une personne ne lui causerait aucun préjudice du moins considérable, ni relativement à l'entretien de sa famille, ni par rapport à sa qualité, à sa charge ou à son emploi. Voilà ce que l'on doit regarder comme superflu, et comme devant être distribué aux pauvres en vertu du précepte divin de la charité. C'est la doctrine de tous les théologiens, et celle de saint Thomas en particulier: *Quod est ultra decentiam status debet in eleemosinas deputari, et hoc cadit sub præcepto* (2. 2.q. 23. art. 5). O Riches, combien vous trouveriez de superflu pour secourir les pauvres, si vous preniez cette doctrine pour règle de votre conduite! Et vous, ô Pauvres, comme vous seriez abondamment assistés, si les riches vous faisaient part de tout ce superflu!

5. Ce n'est pas seulement ici la doctrine de tous les théologiens, c'est encore celle des saints Pères qui tous tiennent le même langage, et disent clairement que le superflu des riches est un bien qui appartient aux pauvres, et qu'ils doivent le leur distribuer par ordre de Dieu. « Quand vous faites » l'aumône à un pauvre de votre superflu, dit saint Ambroise, » vous ne lui donnez pas une chose qui soit à vous; vous ne » faites que lui rendre ce qui est à lui. Et si vous le retenez, » vous usurpez et vous gardez pour vous seul ce que Dieu a » donné pour l'usage commun. La terre est à tous, et non » pas seulement aux riches: vous ne donnez donc pas une » chose qui soit de votre libre choix; vous ne faites que vous » acquitter d'une dette (Div. Ambros. lib. 1. de Hab.): *Debi-» tum igitur reddis, non largiris indebitum.* » Si vous avez quelque chose au-delà de ce qui vous est nécessaire pour votre nourriture et pour votre vêtement, disait saint Jérôme à une dame très riche, ayez soin d'en faire l'aumône, et en agissant ainsi, soyez persuadée que vous ne ferez que votre devoir. Les choses qui sont superflues pour les riches, dit saint Augustin, sont nécessaires aux pauvres, et si vous les retenez, vous possédez ce qui ne vous appartient pas, et ce qui appartient à autrui: *Res alienæ possidentur, cùm superflua possidentur* (In Psal. 147). Quand nous accordons au pauvre ce qui lui est nécessaire, dit le pape saint Grégoire, nous ne lui donnons pas ce qui est à nous, mais nous lui rendons ce qui lui appartient. Nous remplissons un devoir que l'on doit

appeler une obligation de justice, plutôt qu'une œuvre de miséricorde (L. pastor. c. 22). Ainsi parlent saint Basile et saint Jean Chrysostôme qui était appelé le prédicateur de l'aumône. Voilà donc ce que l'on doit entendre par superflu, et quels sont les biens que les riches doivent distribuer aux pauvres pour subvenir à leurs besoins.

6. Si nous ne sommes tenus à faire l'aumône que de ce qui est superflu relativement à notre état et à notre condition, nous ne serons donc jamais obligés de la faire; car loin d'avoir ce superflu, à peine nos biens peuvent-ils nous suffire, vu les dépenses qui nous sont indispensables pour tenir notre rang dans la société. C'est là ce prétexte si ancien, et que l'on ne manque jamais d'apporter pour se dispenser de l'obligation de faire l'aumône. Mais qu'entendez-vous par ce superflu que vous n'avez pas, et par ce que vous appelez nécessaire à votre état? Voulez-vous parler du superflu des passions, et de ce qui est nécessaire pour contenter la cupidité, l'ambition, la vanité, pour vivre dans le luxe, dans l'intempérance, pour vous livrer au jeu et à tous les désordres qui règnent dans le monde? Si c'est là ce que vous appelez superflu, je vous ai déjà dit que vous ne le trouverez jamais, parce que la cupidité est insatiable. Comme aussi, en parlant de votre état, si vous entendez un état tel que je viens de le signaler, je conviens que vous n'avez que le nécessaire, et que les plus grands patrimoines suffisent à peine à celui qui veut entretenir le luxe dans sa table, dans ses habits, qui veut mener un grand train, exposer au jeu des sommes considérables, et suivre toutes les maximes du monde. Mais cet état est indigne d'un chrétien honnête, pour ne pas dire même d'un païen, et par conséquent, ce n'est pas le vôtre. Votre état est celui d'un disciple de Jésus-Christ, qui doit se conformer à la loi de Dieu et aux maximes du saint Evangile. Or, dites-moi, cette loi divine et ce saint Evangile vous permettent-ils de courir après les vanités, les modes et les pompes du monde et du démon, d'aller aux théâtres, aux fêtes, aux bals et aux autres spectacles profanes? Non; parce que, dans votre baptême, vous avez promis d'y renoncer. Ce saint Evangile autorise-t-il le luxe dans les tables et dans les habits? Non; il le condamne dans le mauvais riche. Vous permet-il de vous divertir dans les jeux, et d'y exposer des sommes considérables? Non; parce que cet argent faisant partie de votre superflu, il vous impose l'obligation de le distribuer aux pauvres. Vous dit-il que, pour alimenter votre avarice et votre ambition, vous pouvez faire des

amas d'or et d'argent? Non ; il vous enseigne à les mépriser, et à vous créer des trésors dans le ciel, où la rouille ne gâte point, où les voleurs ne peuvent point dérober. Enlevez donc de votre état tout ce que vous dépensez dans le jeu, dans le luxe de la table et des habits ; tout ce que vous consumez pour satisfaire la vanité, l'ambition, l'intempérance, et peut être encore quelque autre passion plus désordonnée : conduisez-vous selon les maximes de l'Evangile, et je vous déclare avec certitude que vous aurez beaucoup de superflu pour soulager les pauvres.

7. Il est vrai, me diront ici quelques-uns, qu'il nous reste quelque chose dont nous pourrions faire l'aumône ; mais la charité doit commencer par nous-mêmes. Nous avons une nombreuse famille ; il faut, avant tout, pourvoir au bien-être de nos enfants. C'est encore ici un prétexte, dit saint Augustin (in Psal. 38) qui, loin de vous excuser, ne fait que vous rendre plus coupables. Si vous avez du superflu, vous n'êtes point dispensés de secourir les pauvres par la raison que vous avez des enfants. Il ne vous est pas permis d'être avares et cruels envers les enfants de Dieu, pour laisser aux vôtres de grandes richesses qui, comme nous l'apprend l'expérience, ne serviront peut-être qu'à les entretenir dans le vice, et qui par conséquent ne seront pour eux qu'un moyen de ruine et de perdition. Ne serait-il pas plus avantageux pour eux que vous leur laissassiez en héritage les exemples d'une conduite charitable et chrétienne, et que vous fussiez ces hommes de miséricorde dont les bonnes œuvres ne tarissent jamais, selon l'expression de la sainte Ecriture ? Alors on verrait se vérifier dans votre famille ces paroles de l'Esprit-Saint : Leurs enfants seront toujours comblés de toutes sortes de biens : *Cum semine eorum permanent bona* (Eccl. 40. 11), et vous attireriez sur elle toutes les bénédictions du ciel. Vous dites que vous avez beaucoup d'enfants. C'est précisément pour cette raison, dit saint Cyprien (de Oper. et Eleem), que vous devez être plus libéraux envers les pauvres, et leur faire de plus abondantes aumônes. Si vous êtes obligés de leur conserver la vie du corps, vous devez, à plus forte raison, veiller à la conservation de celle de leur âme ; et vous ne pouvez mieux réussir à leur conserver cette vie spirituelle, qu'en faisant l'aumône. Mais leur nombre vous met en peine. Eh bien! dit le même Saint, faites de grandes largesses aux malheureux ; ils sont les agents de Dieu, et entre leurs mains vos aumônes vous rapporteront au centuple. Faites que Dieu soit le tuteur de vos enfants, et vous ne pourrez pas met-

tre en plus grande sûreté leur héritage et leur sort à venir. Faites ce que faisait le saint homme Job, lequel offrait à Dieu chaque jour autant de victimes qu'il avait d'enfants, afin de leur obtenir la sagesse; offrez aussi à Jésus-Christ, dans la personne de ses pauvres, des aumônes proportionnées au nombre de vos enfants, afin qu'il daigne les conserver purs et innocents. Vous dites encore que vous devez avant tout pourvoir à leur bien-être. Je ne veux point le nier. Mais je vous demande avec saint Augustin : Combien avez-vous d'enfants ? En avez-vous deux, trois, quatre ? Mais si Dieu vous en avait donné un cinquième, vous seriez obligés de veiller à son entretien comme à celui des autres, et vous ne pourriez pas le priver de sa légitime. Faites donc, dit le Saint, que Jésus-Christ soit ce cinquième fils; et ce que vous auriez employé pour lui, donnez-le aux pauvres. Mais vous dites que vous avez ce cinquième fils. Eh bien! faites que Jésus-Christ soit le sixième; et si vous en avez de plus, faites que Jésus-Christ soit toujours à la place de celui que vous n'avez pas. Et ne craignez pas de vous appauvrir en faisant ainsi l'aumône, parce que, comme dit l'Esprit-Saint, celui qui vient au secours du pauvre ne manquera jamais du nécessaire : *Qui dat pauperi, non indigebit* (Eccl. 28. 27).

8. Mais les saisons sont mauvaises, nous ne pouvons pas obtenir ce qui nous est dû, notre gain est peu considérable, et par conséquent, nous ne pouvons pas faire l'aumône, ou du moins, nous ne donnons que peu de chose. Voilà un beau langage ! Parce qu'on se trouve dans un temps de disette et de calamité, il faut faire des épargnes en cessant de soulager les pauvres ! Mais pourquoi, si les saisons sont mauvaises, ne retranchez-vous pas le luxe de vos tables en vous restreignant à une moindre quantité de mets et à une nourriture plus frugale et plus commune ? Pourquoi ne retranchez-vous pas les modes, la somptuosité des vêtements, vous contentant d'en avoir qui soient convenables à votre état, il est vrai, mais en même temps simples et modestes ? Pourquoi ne retranchez-vous pas les jeux et tant de dépenses superflues que vous occasionnent les cercles, les fêtes, les bals et les théâtres ? Si vous agissiez de la sorte, malgré les temps fâcheux, vous auriez de quoi secourir les pauvres. Mais le mal est que, si les années sont mauvaises, il faut qu'elles le soient non pour vous, ni pour vos divertissements desquels vous ne voulez rien retrancher, mais seulement pour les pauvres. Et cependant il en devrait être tout autrement ; et plus la disette est grande, plus

on a de motifs de faire de grandes aumônes pour obtenir de Dieu qu'il la fasse cesser; puisqu'il est certain qu'elle est souvent un effet de la colère de Dieu qui se venge ainsi de la dureté et de la cruauté des riches envers les pauvres, comme il nous le dit clairement lui-même par la bouche du Roi-Prophète: *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum, nunc exurgam dicit Dominus* (Ps. 21. 6): Parce que vous n'êtes nullement touchés de compassion à la vue des misères où languissent tant de pauvres, parce que vous fermez les oreilles aux gémissements et aux cris de tant de malheureux, je vous ferai sentir les effets les plus terribles de ma justice. Les saisons sont mauvaises; c'est un temps de calamité. Mais c'est précisément pour cette raison que vous devez secourir plus abondamment les pauvres; car si les temps sont mauvais pour tous, ils le seront bien davantage pour eux; si vous vous ressentez de la calamité publique, vous qui avez de grands revenus, les misères des pauvres seront donc extrêmes, et par conséquent, vous êtes bien plus obligés de voler à leur secours.

9. C'est ce qui me donne lieu de passer à l'examen de la seconde question, qui est de savoir quand et dans quels besoins les riches sont tenus à assister les pauvres. Sur quoi il faut que vous sachiez que les théologiens distinguent trois sortes de nécessités dans les pauvres: la nécessité extrême, la nécessité grave, et la nécessité commune. La nécessité extrême a lieu lorsqu'une personne, à moins qu'elle ne soit secourue, est dans un danger évident de perdre la vie, ou son honneur, ou sa liberté, ou bien d'éprouver tout autre malheur considérable. La nécessité grave existe lorsqu'une personne ne peut se conserver la vie qu'avec bien des difficultés, lorsqu'elle est forcée à déchoir de son état, qu'elle se voit menacée de tomber dans quelque grave maladie, ou d'endurer les rigueurs de la faim, ou de ne pouvoir vivre qu'avec beaucoup de peine, si personne ne vient à son secours pour la préserver de ces disgrâces. La nécessité commune est celle qui est accompagnée de certaines incommodités relativement aux choses nécessaires pour la nourriture, pour le vêtement et pour l'état de la personne, mais qui n'est pas telle, qu'elle la fasse déchoir de son propre état, de sorte qu'en travaillant, ou en demandant, elle peut en quelque manière pourvoir à ses besoins. C'est celle où se trouvent les pauvres qui vont cherchant ce qui leur est nécessaire pour leur conservation et leur entretien. Cela supposé, je dis en premier lieu que les riches sont obligés, sous peine de péché

grave, de subvenir aux besoins des pauvres qui se trouvent dans cette nécessité commune, et de le faire en se servant pour cela de leur superflu, et de ce qui leur reste après avoir décemment pourvu au maintien de leur état. La raison en est que, lorsque la sainte Ecriture parle de l'obligation de faire l'aumône, elle ne la restreint pas à la nécessité grave, ou à la nécessité extrême; mais elle l'étend à toute espèce de nécessité, et même à la nécessité commune; et Jésus-Christ, en condamnant ceux qui ne l'ont pas secouru dans ses pauvres, ne fait mention que des besoins ordinaires, comme sont la nudité, la faim, la soif, les infirmités, misères auxquelles sont sujets les pauvres mêmes qui ont l'habitude de mendier. En outre, chacun est tenu d'aimer son prochain comme soi-même, et de lui faire, comme dit Jésus-Christ, tout le bien qu'il voudrait que l'on fît à lui-même. Or, quel est celui qui ne désire pas raisonnablement qu'on vienne à son secours, lors-même qu'il ne se trouve réduit qu'à une nécessité commune? Il est donc obligé d'agir de la même manière envers les autres. Et enfin, si vous refusez tout secours aux pauvres qui vont mendiant, il peut arriver que les autres le leur refusent également, et ainsi ils se trouveraient réduits à une nécessité grave, et quelquefois peut-être à une nécessité extrême. Vous ne pouvez donc pas, sans vous rendre coupables de péché, vous montrer insensibles à leur misère, et les renvoyer sans secours.

10. Mais comme les pauvres qui sont dans une nécessité commune, et qui vont cherchant leur pain, s'ils ne reçoivent pas de l'un, reçoivent de l'autre, serait-ce un péché que de nous servir de notre superflu, au lieu de le distribuer en aumônes, pour acquérir de nouveaux biens, pour améliorer notre état, et pour nous élever à un plus haut rang dans le monde? Vous touchez ici un des points les plus délicats de la morale chrétienne. Selon la doctrine de la sainte Ecriture et des saints Pères, il n'y a rien de plus dangereux pour le salut du chrétien, que de chercher à améliorer sa position, à s'enrichir et à s'élever. Jésus-Christ nous dit (Matth. 19. 24) qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un homme riche entre dans le royaume des cieux. Cet oracle divin est bien suffisant pour faire trembler tous les riches, et pour étouffer en eux le désir de s'enrichir davantage. Ceux qui veulent devenir riches, dit saint Paul (1. Tim. 6. 9), tombent dans la tentation et dans le piége du démon, et en mille désirs inutiles et pernicieux, qui les précipitent dans l'abîme de la perdition et de la mort éternelle. En effet, ceux qui se

laissent dominer par cette passion ne gardent plus de mesure dans leurs projets d'agrandissement ; pour eux, tout est nécessaire, rien n'est superflu, parce qu'ils suivent dans la pratique cette doctrine proscrite par l'Église : que les séculiers et les rois eux-mêmes ont rarement quelque chose de superflu à leur état, et que puisqu'on n'est tenu à faire l'aumône que du superflu, à peine y a-t-il quelqu'un qui soit obligé de la faire (Prop. 12. Innoc. XI); d'où il résulterait que le précepte de l'aumône ne serait plus qu'un fantôme. Ne sera-t-il donc jamais permis d'améliorer son état? Ce n'est point ce que j'entends ; et je dis même qu'il vous est permis de le faire, mais à condition qu'en y travaillant, vous aurez toujours soin de vous restreindre dans les bornes d'une modération chrétienne, et surtout que vous n'omettrez point de secourir dans leur indigence les pauvres de Jésus-Christ. Que vous soyez plus riches ou plus élevés, ce n'est pas ce qui est nécessaire ; mais ce qui l'est, c'est que vous fassiez l'aumône aux pauvres de votre superflu.

11. Si on doit le faire dans la nécessité commune, on y est obligé, à plus forte raison, dans celle qui est grave. Comme nous l'avons dit, la nécessité grave est celle qui fait éprouver au prochain un détriment notable ou une grande détresse qui lui rend la vie extrêmement ennuyeuse et pénible. Or, il est certain que chacun est tenu, par la loi de la charité, à délivrer son prochain d'un mal considérable, quand il le peut sans éprouver lui-même un grave désavantage; ce qui est loin d'avoir lieu lorsqu'on donne son superflu. Et comme, dans le monde, celui qui refuse de secourir son ami qui se trouve dans un grand besoin, montre évidemment qu'il veut rompre tous les liens de l'amitié qui l'unissaient à lui ; de même le chrétien qui omet de secourir son prochain, dans le cas d'une grave nécessité, fait voir qu'il n'a point de charité pour lui, et qu'il n'a point d'amour pour Dieu lui-même, qui regarde comme lui étant refusé ce qu'on refuse au pauvre. J'ajoute même que le riche est tenu de secourir le pauvre qui se trouve dans une grave nécessité, non-seulement avec son superflu, mais encore avec ce qui serait en quelque manière nécessaire pour se maintenir à la hauteur de son propre état. Par conséquent, il doit le faire en retranchant quelque chose au luxe de sa table, à la somptuosité des habits, dans le nombre des domestiques, dans l'ameublement, et ainsi des autres choses. Et il est obligé de remplir ce devoir, lors même qu'il en éprouverait quelque incommodité. Car comme vous désireriez que l'on se conduisît de cette manière à votre égard, si vous étiez

réduits à une semblable nécessité, ainsi devez-vous le faire envers les autres, selon la règle si souvent mentionnée de l'Evangile. Autrement comment pourriez-vous dire que, comme le veut l'apôtre saint Jean, vous aimez votre prochain comme vous-mêmes, par les œuvres et en vérité, *opere et veritate*? Et comment la charité de Dieu se trouverait-elle en vous?

12. Que faut-il dire maintenant du cas où le prochain se trouve réduit à une nécessité extrême? Je dis qu'alors toutes choses étant communes, nous sommes tenus à le secourir non-seulement de notre superflu, mais encore de ce qui est nécessaire pour maintenir notre état. La raison en est que la charité véritable et bien ordonnée nous enseigne à préférer la vie de notre prochain, son honneur, sa liberté et autres biens semblables, à tous nos biens temporels, et à sacrifier ces biens pour délivrer nos frères du danger où ils seraient de perdre ceux que je viens d'indiquer. Et cependant, où sont ceux qui soient persuadés de cette importante vérité, et qui aient soin de la mettre en pratique? La plupart se figurent que ce sont ici des exagérations, et que c'est vouloir porter trop loin l'obligation de faire l'aumône. O Chrétiens! quand je me mets à considérer cette somptuosité que l'on voit aujourd'hui dans les tables, tant de vanité dans les ornements, tant de richesse et de magnificence dans les habits, tandis qu'en retranchant convenablement sur toutes ces choses, il resterait encore beaucoup de superflu; quand je considère tous ces brillants, tout cet éclat de pierres précieuses sur les femmes, tous ces meubles recherchés, toute cette riche vaisselle que l'on conserve par ostentation, cet or, cet argent que l'on dépense dans les hôtels, dans les maisons de jeu, et même dans les lieux de débauche, ou que l'on emploie pour entretenir des bouffons et des comédiens, des cantatrices et des danseuses dont la vue ne sert qu'à irriter les passions, et dont la profession est de faire revivre ces spectacles que l'Eglise a toujours condamnés, et que tous les saints Pères ont regardés comme tellement opposés à la morale évangélique, qu'ils refusaient les sacrements à ceux qui se permettaient d'y assister, les regardant comme autant d'apostats et de prévaricateurs qui manquaient ouvertement aux promesses de leur baptême; quand je considère ces sommes considérables qui ne servent qu'à alimenter l'avarice de ceux qui les possèdent.

13. Quand, dis-je, je considère tout cela, et que d'un autre côté je réfléchis qu'il y a tant de misérables qui, privés de toutes choses, mènent une vie que l'on peut bien plutôt appeler

une mort continuelle ; tant de pauvres qui sont réduits à manger un pain auquel ne voudraient pas toucher des animaux domestiques nourris dans les maisons des seigneurs, et qui souvent ne peuvent pas en avoir pour apaiser leur faim; tant de malheureux qui pendant l'hiver meurent de froid, sans avoir de quoi se couvrir et se réchauffer; tant d'infortunés chargés de dettes, sans ressources pour les acquitter, et qui sont poursuivis judiciairement par des créanciers qui les font souvent languir dans les prisons des mois et des années entières; quand je réfléchis encore qu'il se trouve tant de mères accablées d'enfants qui leur demandent du pain, et auxquels elles ne peuvent accorder que des larmes; tant de jeunes personnes pauvres qui courent risque de perdre leur honneur et leur innocence, pour n'avoir aucun moyen d'existence; quand je réfléchis à tout cela, et que je vois qu'avec cet argent que l'on garde, ou que l'on dépense inutilement dans les jeux, dans les fêtes, dans les théâtres, dans le luxe de la table et des habits, on pourrait abondamment secourir les pauvres dans toutes leurs misères, et qu'on ne le fait pas : je me demande à moi-même : Ces riches qui se conduisent de la sorte sont-ils chretiens? croient-ils à l'Evangile? croient-ils que ces pauvres représentent la personne même de Jésus-Christ, qu'ils sont ses membres, et que c'est pour eux un devoir rigoureux et indispensable de les secourir? Mais en agissant ainsi, pourront-ils se sauver? pourront-ils s'approcher des sacrements? sont-ils dignes de l'absolution? On la refuse, selon toute la théologie, à ceux qui entretiennent quelque commerce criminel, à ceux qui retiennent le bien d'autrui, à ceux qui ne veulent pas pardonner; comment donc pourrait-on l'accorder à ceux qui négligent d'assister les pauvres dans leurs misères? Vous me direz que c'est une témérité de ma part de tenir ce langage. Mais puis-je parler autrement, sans trahir votre conscience et la mienne? Ai-je dit quelque chose de plus que ce que dit l'Evangile? ai-je avancé quelque proposition que l'on ne puisse pas prouver avec ce même Evangile à la main? Oh! combien de vérités dans la morale chrétienne, auxquelles on ne veut pas ajouter foi, ou que l'on se plaît à ignorer!

14. Ecoutez un fait que je vais vous raconter, et vous ne pourrez moins que d'être attendris et en même temps effrayés comme je le suis moi-même. On rapporte de saint Grégoire-le-Grand qu'entr'autres vertus que l'on vit briller en lui, on remarqua surtout son étonnante charité envers les pauvres. Ce grand pontife nourrissait dans Rome trois mille vierges

religieuses. Il admettait tous les jours un grand nombre de pauvres à sa table ; il les servait de ses propres mains, et il eut le bonheur de recevoir et de servir Jésus-Christ lui-même sous la forme d'un étranger. Il avait un livre où il tenait écrits les noms et la qualité de tous les pauvres de la ville et des lieux circonvoisins; et il avait soin de pourvoir chaque jour à tous leurs besoins, selon qu'ils étaient plus ou moins grands. En un mot, il n'avait de revenus que pour les pauvres. On vint un jour lui annoncer qu'un malheureux était mort, et que l'on croyait que c'était faute de nourriture. Alors il sentit toutes ses entrailles s'émouvoir ; il se mit à verser des torrents de larmes, à s'accuser d'avoir été trop négligent à rechercher s'il n'y avait point d'autres pauvres qui eussent besoin de son secours ; comme s'il se fût cru coupable de cette mort, il s'abstint pendant trois jours de la célébration des divins mystères, pensant qu'il ne méritait d'avoir aucune part avec Jésus-Christ, puisqu'il n'avait pas veillé avec assez de soin aux besoins des malheureux, et qu'il n'était pas digne d'offrir le redoutable sacrifice de notre rédemption avec une main qui n'avait pas rempli assez exactement le précepte de faire l'aumône aux pauvres.

15. Que dites-vous de ce fait, ô Chrétiens ? Ne vous sentez-vous pas d'un côté attendris, et d'un autre effrayés en voyant une si grande délicatesse de conscience dans ce saint Pontife ? Qu'en diront-ils tous ces hommes riches et opulents, qui non-seulement ne s'informent jamais des misères des pauvres, mais qui refusent cruellement de les soulager quand ils les connaissent, qui évitent la rencontre des malheureux, et qui détournent leurs regards dans la crainte qu'ils ne se voient obligés de les assister ? Que diront-ils ces hommes avares qui se tiennent comme en garde contre ceux qui leur exposent les besoins des indigents ; qui se hâtent de prévenir par leurs refus, et de condamner ces demandes ou comme étant une importunité de la part des pauvres, ou comme le fruit du zèle indiscret des dévots ? Que diront-elles ces femmes nourries dans le luxe, dans les plaisirs et dans les délices, auxquelles la rencontre d'un mendiant, surtout s'il est affligé de quelque plaie ou de quelque infirmité, fait horreur, au lieu d'exciter dans leur âme des sentiments de pitié et de compassion ? Que diront-ils tous ces chrétiens des remords de conscience qu'éprouvait le grand Pontife que je viens de citer, dans la crainte qu'il ne fût coupable de quelque négligence pour n'avoir pas secouru ce pauvre ? Le condamneront-ils comme ayant été un

homme simple et scrupuleux qui n'avait pas une connaissance parfaite de la morale chrétienne ? Mais il a été un des plus excellents maitres de cette morale et un des plus illustres docteurs de la sainte Eglise. Voulez-vous savoir d'où lui venait cette inquiétude ? De ce qu'il était vivement pénétré de cette grande vérité, que l'aumône, pour celui qui peut la faire, est un précepte ; que celui qui la fait au pauvre la fait à Jésus-Christ lui-même ; que celui qui la refuse au pauvre la refuse à Jésus-Christ ; et qu'un riche, quand il n'aurait point d'autre péché que celui d'avoir été dur et cruel envers les malheureux, sera trouvé assez coupable pour être condamné aux flammes éternelles. Voilà ce qui rendait ce grand Pontife si plein de charité envers les indigents, et ce qui lui faisait toujours craindre de ne pas accomplir assez exactement le précepte de l'aumône.

16. Nous sommes persuadés de toutes ces vérités, et nous voulons en faire la règle de notre conduite en ce qui regarde l'aumône. Mais y a-t-il un ordre à observer en la faisant ? C'est la troisième question que je me suis proposé de résoudre. Saint Jean Chrysostôme a fait une homélie entière pour démontrer que l'on ne doit pas examiner avec trop de rigueur quels sont les pauvres auxquels on fait l'aumône ; quand ils la demandent pour l'amour de Dieu et que l'on sait qu'ils en ont besoin, il faut la faire à tous indistinctement. Soyez miséricordieux (Luc. 6. 36). Imitez votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui envoie la pluie aux justes et aux injustes (Matth. 5. 45). C'est ainsi que nous devons être disposés à faire l'aumône indifféremment à toutes sortes de personnes, sans nous laisser conduire ni par l'affection, ni par l'antipathie, ni par toute autre passion. Et quand celui qui se trouve dans le besoin serait notre ennemi, nous devrions nous empresser de le secourir. Saint Jean, patriarche d'Alexandrie, que sa charité extraordinaire a fait appeler l'Aumônier, voulait qu'on donnât l'aumône à tous ceux qui se présentaient à son palais pour la demander; et comme il voyait que ses économes faisaient difficulté de la donner à certaines femmes qui étaient bien vêtues, il les reprit en disant que Jésus-Christ les avait établis pour être les dispensateurs de ses biens, et non pour satisfaire leur curiosité en cherchant à connaître l'état et la qualité des personnes ; et que leur devoir était de donner à tous ceux qui demandaient.

17. Néanmoins, comme il y a un ordre à observer dans la charité en général, il en doit être de même en particulier de

l'aumône. Lorsqu'on ne peut pas la faire à tous, il faut, dit saint Augustin, qu'elle soit réglée selon la diversité des temps, des lieux et des personnes, préférant toujours celles qui nous sont unies par les liens du sang ou de l'amitié, et celles qui éprouvent de plus pressants besoins. Il est hors de doute que, dans une égale nécessité, on doit secourir de préférence un père, une mère, et ainsi des autres, selon les degrés de parenté, ou selon les bienfaits qu'on en a reçus autrefois. Pour ce qui est des autres avec lesquels vous n'avez pas les mêmes rapports, vous devez être disposés à soulager ceux qui sont dans une plus grande nécessité, plutôt que ceux qui se trouvent dans une moindre ; ceux qui n'ont aucun moyen d'existence, plutôt que ceux qui peuvent par eux-mêmes se procurer le nécessaire ; ceux qui travaillent à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, comme les prêtres et les autres ministres du sanctuaire, les religieux et les vierges sacrées, qui jour et nuit s'occupent à prier pour détourner la colère de Dieu de dessus le peuple chrétien, et pour attirer sur lui ses grâces ; ces personnes doivent certainement être préférées aux autres.

18. Mais la plus belle charité, l'aumone la plus agréable à Dieu, sera celle que vous ferez à ces pauvres veuves, à ces jeunes personnes, qui préfèrent vivre dans la plus profonde misère, plutôt que d'en sortir par des moyens criminels. Il en faut dire autant de ces pauvres qu'on appelle honteux, lesquels étant d'un côté pressés par le besoin, et d'un autre retenus par la crainte du déshonneur, n'osent pas demander publiquement l'aumône. Ce sont ceux-là principalement qui doivent être préférés aux autres. Ceux qui par honte se tiennent cachés, sans pouvoir prendre sur eux de chercher un secours qui leur serait nécessaire, voilà ceux qu'une charité plus ingénieuse doit aller chercher elle-même pour les secourir. Oh ! combien il y en a, dit encore le même Saint, qui rougissent de demander, et qui préfèrent endurer toutes les peines d'une indigence secrète, plutôt que de souffrir la confusion d'aller mendier publiquement! C'est sur ces infortunés, ajoute-t-il, que nous devons spécialement jeter les yeux, les soulageant par des aumônes plus abondantes, afin de leur procurer en même temps deux jouissances: celle de se voir secourus, et celle d'être délivrés de l'humiliation (Serm. 8. de Coll. et Eleem.).

19. Mais cette recherche que nous devons faire des pauvres, doit-elle aller jusqu'à les prévenir? Oui, Chrétiens ; et telle était la charitable sollicitude du patriarche Abraham envers

les pauvres et les étrangers. Je ne puis m'empêcher de verser des larmes, lorsque j'entends saint Ambroise (Lib. 2. de Offic. c. 21.), avec les expressions de la sainte Ecriture, me parler de ce saint patriarche, et qu'il me le représente immobile sur la porte de son logis, attendant les voyageurs pour les introduire, allant à leur rencontre et les suppliant d'entrer. Comme les voleurs se tiennent en embuscade pour surprendre les passagers et les dépouiller, ainsi, dit le saint, Abraham promenait ses regards de tous côtés pour apercevoir les étrangers qui passaient, afin d'aller à leur rencontre et de les inviter à loger chez lui. Et comment les invitait-il? De la manière la plus engageante: si vous me jugez digne de cette faveur, si je la mérite de votre part, ne passez pas devant la maison de votre serviteur sans y entrer: *Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, ne transeas puerum tuum.* Et les ayant introduits, il faisait apporter un vase rempli d'eau, leur lavait les pieds, préparait la table, et les servait de sa propre main (Gen. 17. 3).

20. Voilà comment un chrétien doit exercer la charité envers les pauvres: leur donnant l'aumône de bon cœur, avec joie, comme si en la faisant il recevait lui-même une grâce extraordinaire, et il la reçoit en effet. C'est là tout ce que j'avais à vous dire sur l'aumône. Vous avez vu combien elle est avantageuse à celui qui la fait: qu'elle n'est point un conseil, mais un précepte fondé sur la divine providence, qui a mis entre les mains des riches le fonds destiné à l'entretien des pauvres: que ce fonds est leur superflu même. Vous avez vu enfin combien sont nombreux les besoins des pauvres, et quel ordre vous devez observer dans les secours que vous pouvez leur procurer. Soyez fidèles à remplir exactement tous ces devoirs en cette vie, afin que vous puissiez jouir en l'autre du fruit de vos aumônes et recevoir la récompense que Dieu a promise aux âmes charitables, c'est-à-dire la béatitude éternelle, que je vous souhaite.

QUINZIÈME INSTRUCTION.

De la charité envers le prochain en ce qui regarde l'âme.

L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, nous devons le soulager tant dans ses besoins corporels que spirituels. On l'assiste dans les premiers spécialement par le moyen de l'aumône; et après avoir vu avec quels biens, quand, et dans

quel ordre il faut la faire, nous avons démontré que relativement au superflu, celui qui n'en fait pas un bon usage, s'attire une éternelle réprobation. Que si c'est là le sort réservé à celui qui refuse de secourir le prochain dans les choses temporelles et en ce qui regarde le corps, qu'en sera-t-il de celui qui néglige de le faire dans les choses spirituelles et en ce qui concerne le salut de l'âme? C'est le sujet important que je me propose de traiter aujourd'hui; et je vous montrerai à quoi nous oblige la charité envers le prochain en ce qui a rapport aux biens spirituels.

1. La charité envers le prochain nous impose donc deux obligations: celle de lui faire tout le bien que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes relativement à la vie temporelle du corps; et celle de nous conduire à son égard, comme nous serions bien aise qu'on le fît envers nous quant aux choses spirituelles qui regardent notre âme. Non, il ne suffit pas de lui porter secours lorsqu'il se trouve dans quelque nécessité corporelle, de lui procurer toute sorte d'avantages temporels, de ne jamais lui causer aucun dommage, et d'éloigner de lui autant que possible tout ce qui pourrait nuire à la vie de son corps; mais nous devons principalement être attentifs à lui procurer les avantages spirituels et tous les biens qui regardent le salut éternel de son âme, faire tout ce qui est en nous pour que tous nos frères vivent dans la grâce de Dieu, qui est le véritable et le plus grand bien que puisse avoir un chrétien, et qu'ils se tiennent toujours éloignés du péché, qui est le seul mal véritable et le plus grand qui puisse leur arriver. Autrement nous ne pourrons jamais dire que nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, et comme Dieu nous le commande.

2. Mais, hélas! combien peu comprennent cette charité, et combien moins encore la pratiquent! Combien peu ont à cœur de procurer le bien spirituel du prochain et de contribuer à son salut éternel! On se plait à voir ses proches, ses amis nager au sein des richesses, occuper les charges les plus honorables, ce qui, loin d'être un moyen de salut, y met ordinairement obstacle; et l'on ne daigne pas ouvrir la bouche, ni faire un pas, pour empêcher qu'ils n'encourent la disgrâce de Dieu par le péché, qu'ils ne perdent leurs droits au bonheur éternel, qu'ils ne se précipitent dans l'enfer. En agissant de la sorte, nous croirions avoir la véritable charité envers notre prochain, l'aimer comme nous-mêmes, et de cet amour avec lequel Jésus-Christ veut que nous l'aimions? Quelle erreur! quel aveuglement!

3. Vous voulez donc nous imposer une obligation qui n'est pas propre à notre état; car il ne nous appartient point à nous qui sommes des personnes du monde; il n'appartient qu'aux prêtres et aux religieux de procurer le bien spirituel du prochain et de le diriger à sa fin dernière. Est-ce un devoir pour nous, nous est-il même permis d'aller prêcher dans les temples ou sur les places publiques? Je ne dis pas que vous deviez monter dans les chaires, ou sur les autels, et vous arroger l'office et le ministère des pasteurs; mais il y a mille autres manières ingénieuses dont un bon chrétien peut se servir pour coopérer au salut de ses frères. Le précepte d'aimer le prochain comme soi-même ne regarde-t-il que les religieux et ceux qui ont l'emploi de prêcher? N'oblige-t-il pas indistinctement tous les hommes? Si tous les hommes doivent aimer leur prochain comme ils s'aiment eux-mêmes, si cet amour doit tendre principalement à lui procurer les biens spirituels et le salut de l'âme, chacun est donc tenu, selon son pouvoir et sa capacité, de faire en sorte que les autres vivent dans la grâce de Dieu, qu'ils observent sa loi, qu'ils évitent le péché, et qu'ils méritent le bonheur éternel.

4. Dieu, nous dit l'Esprit-Saint, a recommandé à chacun d'avoir soin de son prochain: *Mandavit Deus unicuique de proximo suo* (Eccles. 17. 12). Il convient donc que vous sachiez de quelle manière vous devez l'aider dans les choses qui regardent son âme. Enseigner aux enfants la doctrine chrétienne, voilà un bel acte de charité. Veiller à ce que leurs enfants, leurs serviteurs, et tous ceux sur qui ils ont quelque autorité, soient bien instruits des choses divines et des maximes éternelles, voilà pour les pères et les mères, et pour tous les chefs de famille un saint exercice de charité, en même temps que c'est pour eux l'accomplissement d'un devoir rigoureux et indispensable. Une admonition secrète, une parole dite à propos, une correction faite à cette personne qui murmure, à cette autre qui se permet des jurements, ou des blasphèmes, voilà tout autant d'actes de charité infiniment agréables à Dieu, qui détournent bien des âmes du vice, et qui les font rentrer dans la voie de la vertu. Une maxime relative à l'éternité, à la mort, au jugement, à l'enfer, au paradis, amenée pour interrompre ces discours où l'on ne parle que de la terre, que des choses du monde, et quelquefois même d'obscénités, ce sont là tout autant de moyens de désabuser les âmes des vanités du siècle et de les élever aux choses spirituelles et célestes. Si nous ne faisons rien pour le bien spirituel de notre

prochain, si nous restons indifférents à son malheur lorsqu'il est dans l'état de péché, si nous ne sommes nullement touchés de compassion en le voyant courir à sa perte éternelle, comment pouvons-nous nous flatter de l'aimer de la manière que nous l'ordonne notre Dieu, qui est notre souverain législateur?

5. En effet, dit sainte Thérèse, si nous éprouvons de la peine en voyant dans l'affliction ou dans les souffrances une personne quelle qu'elle soit, et bien plus encore si c'est un parent ou un ami, quelle peine ne devrions-nous pas ressentir en voyant une âme qui, à cause des péchés qu'elle commet, ou dans lesquels elle vit, est prête à tomber dans le plus grand des malheurs, qui est la damnation éternelle? Car si les peines et les disgrâces que nous voyons souffrir en ce monde aux personnes qui nous sont chères, excitent si fortement notre pitié, quoiqu'elles doivent bientôt finir, comment pourrons-nous voir de sang-froid tant d'âmes qui marchent à grands pas dans le chemin qui conduit à l'enfer, où elles seront pendant l'éternité, oui, pendant toute une éternité ensevelies dans ses flammes dévorantes?

6. Il faut donc que notre charité s'étende principalement à employer tous les moyens qui sont les plus propres à retirer notre prochain de la voie de la perdition, et à le faire rentrer dans celle du salut. Car si Dieu commandait aux Hébreux de ramener à son maître l'animal qui se serait égaré, et de l'aider à se relever lorsqu'ils le verraient tomber sous sa charge (Exod. 23. 4. 5); comment, lorsque nous voyons notre prochain errant loin du sentier de la loi et du salut, ne nous empresserions-nous pas de prendre tous les moyens, pour le reconduire à son véritable maître qui est Dieu? Comment, lorsque nous le voyons tombé sous le poids du péché, ne mettrions-nous pas tout en œuvre pour essayer de le relever? Cette obligation est si grande, que dût-il nous en coûter même la vie, nous devons travailler à procurer le salut des âmes de nos frères. Je vous donne un commandement nouveau, nous dit Jésus-Christ (Joan. 13. 34), c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Mais comment nous a-t-il aimés ce divin Sauveur? Il nous a aimés, dit saint Jean, jusqu'à répandre son sang, et à donner sa vie pour nous; et par conséquent, ajoute le même apôtre, nous devons aussi, lorsque la nécessité l'exige, donner notre vie pour le salut spirituel de nos frères : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animam ponere* (1. Joan. 3. 16).

7. Telle était la charité dont brûlaient les Saints. L'apôtre saint Paul en avait le cœur tellement embrasé, qu'il eût consenti à ce que Jésus-Christ l'eût rendu anathème pour ses frères (Rom. 9. 3). Sainte Thérèse avait coutume de dire que pour gagner une âme à Dieu, elle aurait été disposée non-seulement à donner sa vie, mais encore à endurer les peines du purgatoire jusqu'au jour du jugement. Saint Jean Chrysostôme protestait qu'il aurait voulu sacrifier mille fois sa vie pour procurer le salut éternel aux âmes de ses frères. L'abbé Pacôme, aussitôt qu'il voyait un infidèle, versait des larmes de compassion en pensant que c'était une âme privée de la connaissance du vrai Dieu, éloignée du véritable sentier du salut, et que tandis qu'elle serait dans cet état, il n'y avait point de paradis pour elle. Sainte Catherine de Sienne disait que la dignité d'une âme est si grande, que sa beauté est telle, que l'on doit regarder comme peu de chose toutes les peines et les fatigues qu'on pourrait endurer pour la gagner à Dieu. Et combien n'en essuya-t-elle pas pour le salut du prochain, ainsi que nous le lisons dans sa vie ? L'abbé Sérapion pour arracher les infidèles et les païens à l'idolâtrie, les hérétiques à l'erreur et les pécheurs au vice, arriva jusqu'à cet excès de charité, de se vendre lui-même et de se réduire à l'esclavage ; et il réussit par ce pieux stratagème à conduire à Dieu un grand nombre d'âmes. Et aujourd'hui même combien de ministres de Jésus-Christ, qui pleins d'un zèle apostolique, abandonnent leur maison, leurs parents, leurs amis, leur patrie, et vont se jeter au milieu des hérétiques et des infidèles, pour essayer de les ramener à Dieu, même au péril, et souvent au prix de leur vie ; s'estimant trop heureux s'il leur arrive d'en convertir quelques-uns.

8. Mais nous sentons-nous brûlés nous-mêmes de ce désir du salut de notre prochain ? Notre conduite est-elle conforme à ces grands modèles de charité ? Aimons-nous nos frères comme Jésus-Christ nous a aimés, jusqu'à être disposés à donner notre vie pour le salut de leurs âmes ? Sommes-nous embrasés de cette belle flamme de la charité qui dévorait le cœur des Saints, et qui consume encore aujourd'hui tant de ministres et tant de serviteurs de Dieu ? En un mot, aimons-nous notre prochain uniquement par rapport à Dieu, lui souhaitant le même bien spirituel que nous devons nous souhaiter à nous-mêmes, désirant et faisant en sorte, autant que notre condition et notre état peuvent le permettre, qu'il évite le péché, qu'il observe la loi de Dieu, qu'il vive dans sa grâce,

afin qu'il puisse le posséder éternellement dans le ciel ? Oh ! qu'ils sont en petit nombre ceux en qui règne une charité si pure, si sainte , si désintéressée ! combien il existe d'illusions et d'erreurs dans l'accomplissement de ce grand précepte ! Si quelqu'un vient à perdre ses biens par suite d'une disgrâce, d'une faillite, d'un naufrage ou de tout autre accident, on en a compassion, on regarde comme un devoir de le secourir, et l'on s'empresse à le dédommager des pertes qu'il a essuyées; mais si par le péché il a perdu la grâce de Dieu , et qu'il se trouve par conséquent dans le plus grand danger de perdre son âme pour l'éternité, personne ne se croit tenu par charité à lui porter secours en l'avertissant, ou en lui donnant un bon conseil. Si un mahométan, un juif, un hérétique montrent par quelque signe même équivoque un certaine volonté d'embrasser la religion catholique et de se convertir, chacun s'empresse de coopérer en quelque manière à sa conversion;mais si une jeune personne court risque de perdre son honneur , ou si elle l'a déjà perdu; si un jeune homme vit plongé dans le vice, on ne se met nullement en peine de délivrer ces âmes et de les aider à sortir du précipice. Et combien, parmi ceux mêmes qui font profession de piété et de vertu, se font illusion sur ce point ! Pourvu qu'ils jeûnent le samedi en l'honneur de la très sainte Vierge, qu'ils restent plus longtemps que les autres dans l'église, ils se croient en sûreté contre toute espèce de reproche de la part de leur conscience, ils se figurent avoir rempli toute la loi. Mais avec tout cela, que le premier et le plus important des commandements de Dieu, qui est celui d'aimer son prochain comme soi-même en ce qui regarde le salut de l'âme, que ce commandement ne soit pas observé, personne ne s'en fait un scrupule, personne ne se croit coupable, personne ne s'en confesse.

9. Ce n'est pas encore ici tout le mal. Non-seulement on n'emploie pas tous ses efforts pour retirer le prochain du désordre, mais un grand nombre se réjouissent de l'y voir plongé, et cherchent même à l'y engager de plus en plus. Ce libertin est parvenu à faire perdre l'innocence à cette fille imprudente; elle est tombée dans le plus grand des malheurs , et si elle n'est pas touchée d'un repentir sincère, elle va se précipiter dans l'enfer. Celui qui l'a séduite en est-il touché de compassion ? s'empresse-t-il de la tirer de l'abîme ? Bien loin de là, il se réjouit de l'y avoir fait tomber, il s'en glorifie,il en triomphe. Ce jeune homme est en danger d'offenser Dieu , et peut-être l'a-t-il déjà offensé ; cette femme mondaine, par les li-

bertés qu'elle prend, ou qu'elle laisse prendre, est devenue pour les âmes un sujet de scandale, une pierre d'achoppement. Mais est-on affligé de voir que Dieu est ainsi offensé, et que tant d'infortunés pécheurs courent à grands pas dans la voie de la perdition? Prend-on les moyens d'exciter en eux le repentir et de les ramener dans le chemin du salut? Hélas! bien loin d'agir ainsi, on approuve leur conduite, ou bien l'on reste indifférent à leur malheur; et tout ce que l'on sait dire, c'est que s'ils se damnent, c'est leur affaire, et que c'est à eux à y penser. Est-ce là avoir une véritable charité, un véritable amour du prochain en ce qui regarde le salut éternel de son âme?

10. Il est vrai cependant que plusieurs ne peuvent pas employer ces moyens propres à retirer les pécheurs de l'abime où ils se sont précipités; mais ils en ont d'autres à leurs dispositions, et je me contente de vous en suggérer deux, que chacun peut mettre en pratique. Le premier est celui dont parle l'apôtre saint Jacques (5. 16), qui consiste à adresser à Dieu des prières ferventes et continuelles pour obtenir que les justes persévèrent dans l'état de grâce, que les pécheurs abandonnent leurs désordres, et que les infidèles sortent de l'erreur: *Orate pro invicem, ut salvemini*. C'est par ses prières que sainte Monique parvint à obtenir la conversion de son fils Augustin. C'est à celles du premier martyr saint Etienne que saint Paul est redevable de la sienne. Prier Dieu pour vos frères, afin qu'il les éclaire par sa grâce, s'ils sont dans le péché, afin qu'il les convertisse, et qu'ainsi ils puissent parvenir au bonheur éternel, voilà, Chrétiens, le plus grand bienfait que vous puissiez leur accorder.

11. Le second moyen que vous devez mettre en œuvre pour contribuer au salut de votre prochain, est de conserver avec lui, autant qu'il est en vous, la paix et l'union. L'apôtre saint Paul veut que les chrétiens soient unis entre eux, comme le sont les membres d'un corps humain. Ces membres se servent réciproquement les uns les autres. Lorsqu'une épine s'est enfoncée dans le pied, dit saint Augustin, le corps se plie, la main se présente pour la tirer, tandis que l'œil la dirige dans cette opération charitable. On n'a jamais vu les membres d'un corps s'armer les uns contre les autres, ou se séparer. Si les dents déchiraient les mains, si les mains frappaient le visage, on s'écrierait aussitôt: Voilà un furieux, il faut l'enchaîner. Et vous pourriez, sans être regardés comme des furieux, vous soulever les uns contre les autres, vous déchirer, et rompre la paix et l'union qui doit régner parmi vous?

12. Combien n'en voyons-nous pas néanmoins qui ne se font aucun scrupule de la détruire cette union si nécessaire? Combien qui ne voudraient pas pour tout au monde manquer d'assister à la sainte messe, de réciter leurs prières accoutumées, de lire leurs livres de dévotion, et qui ne craignent nullement par leurs impatiences, par leurs colères, par leurs aversions, de briser les liens de la charité, de cette charité qui, au rapport de notre divin Sauveur lui-même, est la plus belle de toutes les dévotions, le sacrifice le plus agréable que l'on puisse offrir à Dieu? *Diligere proximum suum tanquam seipsum, majus est omnibus holocautomatibus et sacrificiis* (Marc. 12. 33). Combien qui ont à cœur de ne rien faire et de ne rien se permettre qui puisse offenser la pudeur, et qui ne se mettent point en peine de ne rien faire et de ne rien souffrir qui soit capable de blesser la charité qui est la première de toutes les vertus, celle que Jésus-Christ nous a le plus fortement recommandée? Quoi! dans l'arche de Noë qui, comme disent les saints Pères, était la figure de l'Église et le symbole de la charité et de la paix, se trouvaient ensemble les loups et les brebis, les ours et les agneaux avec tous les autres animaux d'espèces si différentes, et ils y vivaient sans se nuire; et des chrétiens d'une même ville, d'une même contrée, d'une même maison, ne pourront pas vivre ensemble sans se mordre, sans se déchirer? Comment habiterez-vous donc ensemble dans le ciel? Mais peut-être ne voulez-vous pas y aller, parce que là il n'y a plus de querelles; on n'y voit régner que la paix et la concorde la plus parfaite.

13. Non-seulement le chrétien doit avoir à cœur d'être toujours en paix avec les autres; mais il faut encore qu'il se garde bien de rien dire, ou de rien faire qui puisse allumer le feu de la discorde parmi ses frères. Oh! combien de fois une seule parole met le trouble et la désunion parmi les membres d'une famille qui vivaient saintement unis. Combien de fois un rapport méchant n'a-t-il pas excité les haines les plus invétérées, des dissensions sans fin, et produit les maux les plus funestes? Mais malheur à ceux qui sèment la zizanie et la discorde! Dieu les a en horreur, il les déteste plus que les faux témoins, plus que les homicides eux-mêmes, ainsi que nous l'apprend le Saint-Esprit dans les Proverbes (6. 19): *Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus*: mais quelle est cette septième chose? *qui seminat inter fratres discordias*. Dieu les maudit: *Susurro et bilinguis maledictus*: et pourquoi? parce qu'ils troublent la paix des familles: *Multos enim turbabit pacem habentes* (Eccles. 28. 15).

14. Ah! qu'il n'en soit pas ainsi de nous, Chrétiens! au lieu de détruire la paix, faisons tous nos efforts pour l'établir et pour la maintenir. Aimons notre prochain d'une charité toute pure et toute sainte, d'une charité qui soit fondée sur l'amour de Dieu, d'une charité qui nous porte à souhaiter à notre prochain et à lui procurer tout le bien que nous désirerions posséder nous-mêmes, et spécialement les biens spirituels, faisant tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il évite le péché, qu'il observe la loi de Dieu, et qu'il puisse ainsi arriver au ciel. Oui, Seigneur, nous sommes persuadés que le précepte de la charité envers le prochain, est un de ceux que vous avez le plus à cœur de voir accomplis, puisque vous l'égalez à celui que vous nous avez donné de vous aimer vous-même. Nous savons que notre amour envers le prochain doit ressembler autant que possible à celui dont vous nous avez aimés vous-même. Mais comment nous avez-vous aimés, ô très aimable Sauveur? Jusqu'à donner votre vie et votre sang pour notre salut et pour celui de tous nos frères. Nous voulons donc les aimer d'un amour qui tende, autant que possible, à procurer le salut de leur âme, et à faire qu'ils arrivent tous un jour à la possession de cette gloire que vous nous avez acquise au prix de tout vous-même. Faites, Seigneur, que nous nous aimions tous en cette vie, afin que nous ayons le bonheur de nous aimer en vous aimant vous-même éternellement dans le ciel.

SEIZIÈME INSTRUCTION.

Sur les œuvres de miséricorde qui ont rapport à l'âme du prochain.

Je vous ai parlé dans l'instruction précédente de la charité que tout chrétien doit exercer envers son prochain dans les choses spirituelles; mais ne vous ayant qu'inculqué la nécessité de cette charité en général, j'ai jugé convenable d'entrer aujourd'hui dans quelques détails relatifs à cette matière si importante. Et comme en parlant de la charité en tant qu'elle regarde le corps, je vous ai indiqué quelles sont les œuvres de miséricorde qui y ont rapport; ainsi en traitant de la charité en tant qu'elle regarde l'âme du prochain, je vous dirai quelque chose sur les secours spirituels que nous devons lui procurer, cela étant un point essentiel de la doctrine chrétienne. Les œuvres de miséricorde corporelle sont au nombre de sept:

Donner à manger à ceux qui ont faim ; donner à boire à ceux qui ont soif ; vêtir ceux qui sont nus ; loger les étrangers ; visiter les malades et les prisonniers ; racheter les esclaves ; ensevelir les morts. De même l'on compte sept sortes d'œuvres de miséricorde spirituelle : Instruire les ignorants ; avertir les pécheurs ; consoler les affligés ; donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin ; supporter patiemment les personnes qui ont des défauts ; pardonner les injures ; prier Dieu pour les vivants et pour les morts. Quant à la sixième, qui est de pardonner les injures, je n'en parlerai point ici, me réservant de le faire en expliquant le cinquième commandement. Pour ce qui est de la septième, je vous ai dit quelque chose dernièrement sur l'obligation de prier pour les vivants, et en vous expliquant dans le Symbole la communion des Saints, je vous parlerai des prières que nous devons faire pour les morts. De sorte que je me bornerai dans cette instruction à vous expliquer les cinq premières qui sont d'instruire les ignorants, d'avertir les pécheurs, de consoler les affligés, de donner des conseils à ceux qui en ont besoin, et de supporter avec patience les personnes qui ont des défauts.

1. La première des œuvres de miséricorde spirituelle est d'apprendre aux ignorants les choses divines que chacun est tenu de savoir, et qui peuvent contribuer à leur salut éternel. C'est un devoir que les uns sont obligés de remplir à titre de justice, et les autres par charité. Ceux qui sont tenus par justice à enseigner les mystères de la foi, la loi de Dieu, les sacrements, la manière de les recevoir, et toutes les autres vérités qu'un chrétien doit connaître, sont les pasteurs envers tous ceux qui sont confiés à leurs soins : les pères et les mères, envers leurs enfants, les maîtres envers leurs domestiques, et les supérieurs envers leurs sujets. Dans le cas où ils ne pourraient pas le faire par eux-mêmes, ils sont obligés de les faire instruire par d'autres, et de les envoyer à l'église pour y entendre l'explication de la doctrine chrétienne. Et ceux qui ne voudraient pas se donner cette peine, l'apôtre saint Paul les regarde comme des hommes qui ont renié la foi ; bien plus, il les juge pires que les infidèles eux-mêmes : *Si quis suorum, et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior* (1. Tim. 5. 8).

2. Quant aux autres chrétiens, ils sont tenus par charité d'enseigner ces mêmes vérités aux personnes qu'ils connaissent les ignorer, et qui ne peuvent pas facilement les apprendre de ceux qui sont obligés de les instruire. Mais sera-ce une

faute grave pour celui qui peut le faire, de négliger d'apprendre aux ignorants les vérités du salut? Quelquefois ce ne sera qu'une faute légère, comme lorsqu'ils peuvent se faire instruire par d'autres. Mais quand ils se trouvent dans une position telle, que si vous refusez de les leur enseigner, ils les ignoreront toujours, parce que ceux qui sont obligés de le faire par justice ne remplissent pas leur devoir à cet égard, dans ce cas vous vous rendriez certainement coupables de péché grave en ne le faisant pas vous-mêmes. Car, dit saint Ambroise, comme un riche serait grandement répréhensible devant Dieu, s'il ne distribuait pas aux pauvres l'argent qu'il doit employer à cette œuvre de charité, ainsi l'on doit regarder comme gravement coupable le chrétien qui, pouvant le faire, n'apprend pas les divins mystères et la loi de Dieu à ceux qui les ignorent : *Ut dives qui pecuniam suam non impertit pauperibus, ita etiam qui doctrinam suam non dividit imperitis, haud mediocris reus est culpæ* (Div. Ambr. l. 8. in Luc.).

3. Et gardez-vous bien de regarder comme vil et abject le ministère que vous remplirez en instruisant les pauvres et les ignorants. Quoi, vous rougiriez de vous livrer à ce saint exercice ? Mais dites-moi, je vous prie : éprouveriez-vous de la honte, si ayant la science et l'habileté nécessaires, vous étiez élevés à une chaire dans quelque Université pour y enseigner la Philosophie, les Mathématiques, les Langues ou les Belles-Lettres, ou que vous fussiez choisis pour faire l'éducation des enfants d'un prince, ou d'un roi de la terre ? Regarderiez-vous ces emplois comme vils et déshonorants ? Ah ! vous vous croiriez au contraire élevés au plus haut degré de gloire où un homme puisse parvenir. Or, sachez que lorsque vous vous occupez à enseigner la doctrine chrétienne aux pauvres et aux ignorants qui sont, comme chrétiens, les enfants non d'un roi de la terre, mais de Dieu même, vous faites l'acte le plus noble, le plus glorieux, et dont vous devez vous tenir plus honorés, que si vous enseigniez les sciences humaines aux plus grands princes de la terre, ou dans les plus célèbres universités du monde. Et pourquoi cela ? Parce que vous exercez le même ministère que celui qu'exerça le Fils de Dieu fait homme, la sagesse incréée du Père éternel. Il proteste lui-même que son Père l'a envoyé en ce monde pour instruire les enfants qu'il voulait toujours avoir auprès de lui, et pour apprendre aux pauvres et aux ignorants sa sainte loi et ses divins mystères : *Evangelizare pauperibus misit me* (Luc. 4. 18). Telle fut son occupation pendant les dernières années de sa vie. Tel fut

aussi le ministère qu'il confia à ses Apôtres : Allez, leur dit-il, et enseignez à toutes les nations ce que vous avez appris de moi : *Euntes docete omnes gentes* (Matth. 28. 14). Votre office, en cela, est donc le même que celui de Jésus-Christ et des Apôtres; vous êtes ses coopérateurs, et vous ne pouvez rien faire qui lui soit plus agréable. Et vous rougiriez d'exercer un si saint et si honorable ministère ?

4. Et ne dites pas que vous êtes persuadés qu'apprendre aux ignorants la science du salut est une action bien noble et bien louable, mais que ce qui vous fait négliger cette bonne œuvre, c'est de voir le peu de fruit qu'ils retirent de vos instructions. S'il en est peu qui en profitent, vous ne perdrez point pour autant le mérite de cet acte de charité. Un saint évêque de Mélitine, en Arménie, avait beaucoup travaillé pour enseigner au roi de Perse la doctrine de l'Evangile et les vérités de la foi, et il n'avait pas réussi à le convertir. Affligé du mauvais succès de son entreprise, il en écrivit au pape saint Grégoire. Mais voici quelle fut la réponse de ce grand pontife : Que le roi de Perse n'ait pas embrassé notre sainte religion, et qu'il ne se soit pas converti, j'en conçois un véritable regret ; mais ce qui me cause une bien grande joie, c'est que vous lui ayez annoncé la vérité. Car, quoiqu'il n'ait pas mérité que ses yeux se soient ouverts à la lumière de l'Evangile, vous ne perdrez point pour cela la récompense de vos saintes instructions et de vos travaux apostoliques. Tel était le langage de saint Grégoire (l. 2. Ep. 63), et tel est celui que je me permettrai de vous tenir à vous-mêmes. Enseignez, autant qu'il vous sera possible, avec zèle et avec charité les vérités du salut; quoique les ignorants ne retireront pas de vos leçons les fruits qu'elles devraient produire en eux, vous n'en recevrez pas moins une grande récompense dans le ciel, où vous brillerez comme autant d'étoiles pendant toute l'éternité : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates fulgebunt* (Dan. 12. 3).

5. La seconde œuvre de miséricorde spirituelle est d'avertir et de corriger les pécheurs. On distingue trois sortes de corrections. La première, qu'on appelle judiciaire, laquelle se fait par l'autorité publique pour châtier les coupables, non pas tant pour les corriger, que pour procurer le bien public qui demande que les délinquants soient punis. Cette correction, les juges et les magistrats sont tenus, à titre de justice, de l'exercer. La seconde s'appelle paternelle; et elle a lieu lorsque celui qui a quelque autorité sur le coupable le corrige sans

forme de jugement, ayant en vue non-seulement le bien de la société, mais encore, et d'une manière spéciale, l'utilité de celui qui la reçoit. Les pères de famille, les maîtres et tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, doivent la faire à ceux qui leur sont soumis, lorsqu'ils ont commis quelque faute notable, jusqu'à en venir même, selon les cas qui se présentent, à quelques punitions exemplaires. La troisième, qu'on appelle fraternelle, est celle qui tend principalement à l'amendement du prochain, et qui est cet acte de charité dont nous parlons. Et c'est celle que tout chrétien, par ordre exprès de Jésus-Christ, est obligé d'exercer envers son frère qui pèche. Si votre frère vous a offensé, dit-il; ou plutôt, comme l'expliquent les saints Pères, s'il a fait le mal en votre présence, prenez-le à part, et représentez-lui sa faute seul à seul : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum* (Matth. 18. 15). S'il vous écoute et reçoit bien votre correction, vous aurez gagné l'âme de votre frère : *Si te audierit, lucratus es fratrem tuum.* Nous sommes encore tenus de la faire, en vertu de la loi naturelle de la charité, laquelle nous oblige à secourir nos frères lorsqu'ils se trouvent dans quelque grand besoin. Et il n'y a pas de misère plus grande pour un homme que celle qui consiste à être dans l'état du péché mortel. De plus, si celui qui le peut est obligé de faire l'aumône à son prochain ; à combien plus forte raison ne doit-on donc pas lui faire l'aumône spirituelle, dont le but est infiniment plus sublime ?

6. Il faut remarquer cependant que comme l'aumône corporelle est l'objet d'un précepte affirmatif qui n'oblige pas sans cesse, mais seulement quand le besoin l'exige, ainsi l'on n'est tenu à remplir ce devoir de charité spirituelle que selon les circonstances du temps, du lieu et des personnes. Lorsque vous êtes assurés que votre prochain est tombé, ou qu'il est sur le point de tomber dans quelque faute ; lorsque vous avez lieu d'espérer qu'il profitera de votre correction ; car si l'on prévoyait qu'elle ne dût servir qu'à l'aigrir et à l'entraîner dans de nouveaux péchés, il faudrait s'abstenir de la faire : quand vous croyez que votre frère ne se convertira qu'autant qu'il sera averti, et qu'il n'y a personne qui puisse mieux que vous lui faire la correction, ou que personne ne voudra s'en charger, je dis qu'alors vous êtes obligés, sous peine de péché grave, de la lui faire vous-mêmes. Il est vrai néanmoins qu'il faut la faire avec charité et avec prudence. Avec charité, c'est-à-dire sans passion, sans animosité, dans le seul but d'être utile au pro-

chain et de le tirer du péché. Avec prudence, ayant égard aux personnes, à leur tempérament, à leur condition, employant les manières les plus propres à le ramener à Dieu, choisissant le temps et le lieu les plus favorables, usant tantôt d'une certaine force, et tantôt de douceur dans les paroles, vous servant même quelquefois de la prière ; et, pour l'ordinaire, les prières et la douceur triomphent des cœurs les plus rebelles, et amollissent les cœurs les plus endurcis.

7. On lit d'un soldat valeureux, mais craignant beaucoup Dieu, que lorsqu'il entendait jurer ou blasphémer dans quelque société ou dans quelque maison, il y entrait et disait avec toute la douceur possible : Messieurs, pardonnez la liberté que je prends : avant d'être soldat de mon prince, je suis soldat de Jésus-Christ, et par conséquent, je suis obligé de défendre son honneur. Abstenez-vous donc de blasphémer son saint nom, et de le vilipender dans vos discours. Et l'on ne saurait s'imaginer combien il empêchait de mal, et quel bien il faisait par cette manière de corriger toute pleine de douceur. Sauriez-vous me dire quel sera, dans l'autre vie, le lit de ceux qui dorment en celle-ci dans les plaisirs et les délices? dit un saint religieux à un jeune libertin qui ne voulait pas qu'on lui parlât jamais ni de Dieu, ni de l'âme. Je l'ignore, répondit cet impie. Eh bien! reprit le religieux, le prophète Isaïe nous l'enseigne dans ce peu de paroles : *Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes* (14.11) : Vous serez étendu sur la pourriture, et vous n'aurez que des vers pour vous couvrir. Et ces seules paroles, prononcées avec fermeté, pénétrèrent si profondément dans le cœur de ce jeune homme, qu'elles le déterminèrent à quitter le monde, et à aller s'ensevelir dans le cloître, où il vécut dans la pénitence et mourut saintement. Le roi David se rend coupable d'adultère et d'homicide ; il persévère pendant quelque temps dans son péché au grand scandale de toute sa cour, de toute la ville, et de tout le royaume, et personne n'ose l'avertir et le reprendre. Cependant le prophète Nathan se rend auprès de lui, et lui dit qu'un homme riche qui avait un grand nombre de brebis, avait voulu donner un repas à un étranger ; mais que, pour épargner les siennes, il était allé ravir à un pauvre la seule brebis qu'il avait. Ce récit excita l'indignation du roi contre cet injuste usurpateur qu'il jugea digne de mort. Eh bien ! ô Prince, lui dit le Prophète, c'est vous qui êtes cet homme et cet injuste usurpateur : *Tu es ille vir.* Et par cette sainte ruse, il le força à détester son crime, à s'écrier : J'ai péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino*, et il le

détermina à faire pénitence le reste de ses jours (2. Reg. 12. 13). Voilà, mes Frères, ce que peut faire, et ce que fait une correction charitable donnée à temps et à propos. Elle est capable de ramener à Dieu bien des âmes égarées, et d'empêcher une infinité de crimes. C'est le fruit que vous obtiendrez vous-mêmes si, animés d'un saint zèle, vous avez soin de remplir ce devoir de charité envers votre prochain.

8. La troisième œuvre de miséricorde spirituelle est de donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin. C'est un acte de charité par lequel on exhorte, on persuade, on prie, on excite le prochain à faire quelque bien qu'il ne ferait pas, ou à éviter quelque faute qu'il commettrait, s'il ne recevait point de bons conseils. Sur quoi il faut remarquer que, comme on n'est pas tenu à faire l'aumône lorsqu'on est pauvre, ou lorsque, étant riche, on ne trouve pas des personnes qui en aient besoin ; ainsi les ignorants, ceux qui n'ont ni les talents, ni les connaissances nécessaires, ne sont pas obligés de donner des conseils. Et, lors même qu'on leur demanderait leur avis, ils doivent s'abstenir de le donner, de crainte de se tromper spécialement dans les matières difficiles ; comme aussi on ne serait pas tenu de le faire si, en ayant les moyens, on ne trouvait pas des gens qui eussent besoin de conseil. J'ai dit spécialement dans des matières difficiles, parce que relativement aux choses que chacun peut connaître, comme lorsqu'il s'agit des principes de la loi naturelle, ou de ce que Dieu nous défend ou nous ordonne expressément dans sa loi et dans son Evangile, tous peuvent facilement donner des conseils. Et quel est celui qui ne sait pas que c'est un grand péché de blesser la pudeur, et de s'abandonner au vice impur ; de troubler la paix et de vivre dans la discorde? Vous voyez cette fille avoir de fréquents rapports avec ce jeune homme qui la flatte, qui se permet avec elle certaines libertés peu décentes, et il vous est facile de comprendre que si elle persévère dans cette confidence, elle perdra sa vertu et son honneur. La charité doit vous porter, quoique personne ne vous en ait prié, à lui faire connaître le danger où elle se trouve, et à lui conseiller de rompre cette amitié et de mettre fin à toutes ces intrigues. Vous savez que l'inimitié règne entre ces personnes, qu'elles nourrissent l'une contre l'autre une haine mortelle, et qu'elles cherchent à se faire tout le mal possible. Tandis qu'elles vivent dans cet état, elles sont incapables de recevoir les sacrements ; elles n'ont point de paradis à espérer ; elles ne doivent s'attendre qu'à un enfer éternel. La charité doit vous enga-

ger à prendre tous les moyens pour rétablir entre elles la paix et l'union. Il en faut dire autant de tous les autres cas semblables, où il n'est pas nécessaire d'avoir une grande science pour donner des conseils, parce que les choses sont évidentes par elles-mêmes.

9. Quant à celles qui excèdent les connaissances communes du vulgaire, comme sont certaines difficultés, certains doutes relatifs à la loi de Dieu ou à la direction des consciences, ce n'est pas à toutes sortes de personnes, mais c'est principalement aux ministres de Dieu et aux prêtres qu'il faut recourir pour recevoir des conseils, comme étant ceux dont les lèvres doivent garder la science: *Labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus* (Mal. 2. 7). Et, parmi eux il ne faut pas choisir les plus doux et les plus faciles, mais les plus savants et les plus pieux; c'est-à-dire, non ceux qui conduisent par la voie large, qui favorisent la liberté, l'intérêt et les passions, mais ceux qui sont pour la loi, et qui enseignent à marcher par la voie étroite qui, selon les oracles de Jésus-Christ, est celle qui conduit à la gloire. Quelles sont donc, me direz-vous, les qualités que doit avoir celui que l'on veut consulter? Saint François de Sales, qui fut un des plus excellents modèles des directeurs, dit qu'il doit être plein de charité, de science et de prudence. Plein de charité: et on connaîtra qu'il possède cette qualité, quand on verra qu'il serait disposé à prendre pour lui-même, et à mettre en pratique le conseil qu'il donne aux autres, s'il se trouvait dans les mêmes circonstances. Il montre par-là qu'il aime son prochain comme lui-même, puisqu'il conseille de faire ce qu'il ferait dans de pareilles conjonctures. La seconde qualité est la science, parce que c'est elle qui éclaire l'esprit, et le rend capable de tirer des principes des conséquences certaines qui ne peuvent pas induire en erreur. La troisième est la prudence qui sert à faire employer de la manière la plus convenable les moyens propres à conduire à une fin déterminée. Mais il ne s'agit point ici de la prudence de la chair qui conduit à la mort, comme dit saint Paul: *Prudentia carnis mors est* (Rom. 8. 6); il ne s'agit que de la prudence de l'esprit, laquelle étant accompagnée de toutes les autres vertus, dirige l'âme à la vie éternelle: *Prudentia autem spiritus, vita et pax*. C'est elle qui, faisant marcher une âme par la voie des divins préceptes, a pour but l'acquisition, non pas des biens terrestres et périssables, mais des biens spirituels et célestes. Ceux donc qui sont doués de ces qualités peuvent diriger les

autres, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour recevoir des conseils dans les doutes qui se présentent.

10. La quatrième œuvre de miséricorde spirituelle consiste à consoler les affligés. Deux sortes d'afflictions ont besoin de secours et de consolation : celles de l'esprit, et celles du corps. Celles de l'esprit, qui sont pour l'ordinaire les plus cruelles et les plus pénibles, sont l'effet ou des tentations violentes suscitées par la concupiscence ou par le démon, ou bien des sécheresses, des aridités qui quelquefois accablent les âmes les plus pieuses et les plus timorées, jusqu'au point qu'elles se sentent portées à des actes de désespoir, de défiance, de murmure contre Dieu, et qu'il leur vient même en pensée d'abandonner la piété et la vertu, et de chercher à se procurer un soulagement dans leurs peines par des moyens illicites. Rien n'est plus propre à consoler ces âmes affligées, que l'exemple de notre divin Rédempteur, qu'il faut avoir soin de leur proposer, en le leur représentant, aux approches de sa passion, plongé dans une tristesse si profonde, qu'elle le fit tomber en agonie, et lui causa une sueur de sang; et en le leur montrant sur la croix, où il fut privé de tout secours de la part de la divinité, jusqu'au point qu'il s'en plaignit à son Père. Il faut remarquer cependant que toutes sortes de personnes ne sont pas à même de procurer ces consolations dans les peines d'esprit, et que, pour pouvoir le faire, il faut avoir la connaissance de ces aridités, de ces désolations spirituelles, et être versé dans la théologie mystique.

11. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir autant de lumières ni une si grande expérience pour consoler ceux qui éprouvent des afflictions temporelles qui regardent le corps. Tous peuvent aisément remplir ce devoir de charité. Par exemple, voilà une faillite ou un naufrage qui tout-à-coup fait essuyer à votre ami des pertes considérables dans son commerce; c'est un vol qu'on lui fait, ou bien c'est une grêle qui vient de lui enlever toutes ses espérances. Vous pouvez le consoler, en lui faisant comprendre que les choses de ce monde ne sont rien en comparaison de celles du ciel, et que si le Seigneur a permis, ou peut-être même voulu cette disgrâce, c'est pour lui donner un motif de détacher son cœur des richesses périssables de la terre, et de diriger toutes ses affections vers le ciel. Une mort prématurée ravit à ce père un fils qui était ses délices et l'espoir de la famille; à un autre elle lui enlève un parent ou un ami. Vous pouvez adoucir leur peine, en leur disant que ces personnes qui leur étaient chères ont payé une

dette que nous devons payer nous-mêmes; que, quoiqu'il ne soit pas défendu de les pleurer, nous sommes cependant bien plus dignes de compassion, nous qui sommes encore sur cette misérable terre, où il faut combattre sans cesse, étant toujours incertains de la victoire; que la mort n'a eu d'empire que sur la moindre partie de ces personnes, qui est leur corps, et que la partie la plus noble, c'est-à-dire l'âme, est allée jouir de son Dieu, auprès duquel elle est bien plus heureuse qu'elle n'était ici-bas, et que ceux qui nous ont aimés pendant qu'ils étaient sur la terre nous aiment bien davantage dans le ciel, où l'amitié est parfaite, et la charité consommée.

12. Un autre se trouve affligé d'une longue et pénible infirmité; vous pouvez porter la consolation dans son âme, en lui représentant que puisqu'elle vient de Dieu, elle ne peut que tourner à son plus grand bien; que l'infirmité du corps est le salut de l'âme, comme dit saint Paul : *Virtus in infirmitate perficitur* (2. Cor. 12. 9. 10); qu'elle est pour lui un moyen d'expier ses fautes, et que, s'il la supporte avec résignation, son âme se trouvant ainsi entièrement purifiée, entrera dans le séjour de la gloire immédiatement au sortir de cette vie. Il faut raisonner de même par rapport à tous les autres genres d'afflictions; observant néanmoins que, quoiqu'il soit utile de suggérer à ceux qui les éprouvent qu'ils doivent avoir soin de les offrir à Dieu pour l'expiation de leurs péchés, il ne convient pas de leur adresser des reproches et de leur rappeler que c'est par leurs désordres qu'ils se sont attiré tous ces maux. Ce fut de cette étrange manière que se conduisirent les trois amis de Job, qui étaient venus pour le consoler dans ses disgrâces. Ils lui dirent que s'il était dans la désolation, il l'avait mérité par ses péchés. Aussi les appela-t-il avec raison des consolateurs importuns : *Consolatores onerosi vos estis* (16. 2). Non; il faut au contraire montrer aux affligés que l'on est touché de compassion en voyant les maux qu'ils endurent. C'est ainsi que vous accomplirez cette œuvre de miséricorde spirituelle, qui est de consoler ceux qui sont dans l'affliction.

13. La cinquième est de supporter avec patience les défauts d'autrui. Ces défauts peuvent être ou dans l'esprit ou dans le corps, ou naturels, ou moraux; et quels qu'ils soient, nous devons avoir pour tous de la tolérance. Vous avez un père, une mère, un frère, une sœur ou tout autre parent, qui se trouvent accablés d'une douloureuse et pénible infirmité. Peut-être n'ont-ils pas toute la patience qu'ils devraient avoir; peut-être s'échappent-ils en plaintes et en murmures. Compatissez à leur posi-

tion ; aidez-les de tout votre pouvoir ; mais surtout souffrez patiemment leurs caprices et leur importunité, comme vous voudriez qu'on fît à votre égard, si vous aviez les mêmes maux à endurer. Vous, mari, vous avez une femme hautaine et bizarre ; supportez paisiblement son mauvais naturel, et avec douceur, sans vous irriter, faites-lui connaître ses devoirs, et disposez-la à se corriger. Vous, femme, vous vous trouvez avoir un mari violent, porté à la colère, qui jure, qui blasphème, qui s'énivre, qui va peut-être jusqu'à vous couvrir d'injures et vous faire souffrir de mauvais traitements. Oh ! que vous avez besoin de patience et de douceur ! oh ! combien il vous importe d'imiter la conduite de sainte Monique, qui, ayant un mari tel que je viens de le signaler, ne lui disait jamais une parole dans les moments de ses colères et de ses transports, et parvint ainsi à le gagner à Dieu et à en faire un bon chrétien. Vous, maîtres, supportez de la même manière vos serviteurs, lorsqu'ils ne sont pas assez diligents dans votre service, ou qu'ils font mal le travail dont ils sont chargés. Et vous, serviteurs, conduisez-vous de même envers vos maîtres, lorsqu'ils vous commandent avec trop d'empire, ou qu'ils vous chargent d'injures.

14. En second lieu, nous devons supporter dans notre prochain les défauts qui ont rapport aux mœurs, c'est-à-dire ses péchés. C'est ce que saint Paul recommande aux Galates, en leur disant : *Mes Frères, si quelqu'un est tombé, par surprise, en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur ; chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui*: *Considerans teipsum, ne et tu tenteris* (Gal. 6. 1). Nous sommes tous pécheurs;et si nous ne le sommes pas autant que quelques-uns, cela ne vient point de nous,qui sommes capables de commettre toutes les iniquités du monde ; c'est une faveur que Dieu nous a faite en nous soutenant de sa main toute-puissante. Il ne faut donc pas nous irriter quand nous voyons notre prochain tomber dans quelque faute que nous n'avons pas commise nous-mêmes ; nous devons,au contraire,en avoir compassion,et nous humilier devant Dieu,en considérant que nous pourrions nous livrer à des désordres encore plus grands, s'il nous abandonnait à la corruption de notre cœur. Si vous ne pouvez pas excuser l'action de votre prochain,dit saint Bernard, excusez son intention; pensez que sa chute peut être l'effet de l'ignorance ou d'une surprise de l'ennemi infernal. Que si vous ne pouvez pas même excuser l'intention, rentrez en vous-mêmes,

et dites : il faut que la tentation qui est venu l'assaillir ait été bien violente ! que serais-je devenu, si j'en avais éprouvé une semblable (Serm. 40. in Cant.)? Saint Vincent Ferrier assure qu'il arrive communément que lorsque quelqu'un, au lieu de compatir aux défauts d'autrui, se permet d'en juger mal, et d'en murmurer, Dieu, par un effet de ses redoutables, mais justes jugements, prive ce présomptueux de sa grâce, l'abandonne, et permet qu'il tombe dans les mêmes égarements, et quelquefois dans des fautes encore plus graves. Pour éviter ce malheur, ayez donc soin de compatir toujours aux défauts de votre prochain.

15. Voilà, mes Frères, ce que j'avais à vous dire sur les œuvres de la miséricorde spirituelle. Appliquez-vous donc, chacun selon vos moyens, à apprendre aux ignorants les mystères de la religion et les préceptes de la loi divine. Avertissez et corrigez les pécheurs avec zèle et avec charité, afin de les changer et de les ramener à Dieu. Donnez de bons conseils à ceux qui en ont besoin, afin de les aider à fuir le vice et à pratiquer la vertu. Consolez ceux qui éprouvent des afflictions soit temporelles, soit spirituelles ; et enfin, compatissez aux infirmités de votre prochain et à tous ses défauts. Dieu bénira ces actes de charité et de miséricorde que vous exercerez envers vos frères, et il vous en fera goûter les fruits en union avec eux dans cette béatitude éternelle que je vous souhaite.

DIX-SEPTIÈME INSTRUCTION.

Des vices et des péchés opposés à la vertu de la foi.

Après avoir exposé la nécessité où se trouve tout chrétien d'être instruit dans les choses divines, je me suis occupé à vous parler des vertus théologales, qui sont la Foi, l'Espérance et la Charité, par lesquelles nous rendons principalement à Dieu, selon la doctrine de saint Augustin, l'honneur et le culte qui lui sont dus. Mais comme il servirait peu à un chrétien d'avoir une connaissance parfaite de ces belles vertus, de savoir à quoi elles nous obligent, et les diverses manières d'en faire des actes, s'il ne connaissait en même temps ce qui peut les blesser, c'est-à-dire les vices et les péchés qui leur sont contraires, j'ai résolu de traiter maintenant ce sujet. Et comme la foi, ainsi qu'il a été dit, est la première des vertus théo-

logales, je parlerai en premier lieu des vices et des péchés qui lui sont opposés.

1. Le premier péché directement opposé à la foi est l'infidélité, laquelle, prise dans le sens le plus universel, n'est autre chose qu'une privation et un manque de foi. Les théologiens la divisent en négative, privative et positive. L'infidélité négative est une privation de foi qui se trouve dans ces infortunés qui n'ont jamais eu aucune connaissance de notre sainte religion, ni de ses divins mystères. Cette infidélité n'étant nullement volontaire, n'est pas un péché, ainsi que l'Eglise l'a défini contre Baïus, en condamnant cette proposition : *Infidelitas pure negativa in his quibus Christus non est prædicatus, peccatum est* (Prop. Baii) ; elle est plutôt une peine du péché. Ce qui se prouve par ces paroles de Jésus-Christ: Si je n'étais point venu, et que je ne leur eusse point parlé, disait-il en parlant des Juifs, ils ne seraient point coupables ; mais maintenant ils sont inexcusables dans leur péché (Joan. 15. 22). Ce sont ces infidèles qui, plus que les autres, méritent notre compassion, et pour lesquels nous devons prier Dieu, afin qu'il daigne les éclairer par le moyen de ses ministres apostoliques. Ces infortunés seront-ils donc damnés? S'ils se damnent, ce ne sera point par un effet du péché d'infidélité, mais par suite du péché originel, ou de leurs péchés actuels, pour lesquels ils n'auront pas eu de remèdes ; puisque, selon saint Thomas, nul péché ne peut être remis sans la foi (2. 2. Quæst. 10. a. 1).

2. L'infidélité privative est un manque de foi dans celui qui ne veut pas s'instruire des divins mystères, ou qui refuse d'y adhérer et de les croire, quand ils lui sont suffisamment proposés, quoiqu'il ne les nie pas d'une manière positive, et qu'il ne soutienne point d'erreur contraire à la foi. Cette infidélité est un péché, parce que, selon la parole de Jésus-Christ, celui qui ne croit pas, est déjà jugé (Joan. 3. 18). En outre, pouvant croire, lorsque la foi lui est proposée, il y est tenu, puisqu'elle est un moyen nécessaire pour arriver au ciel. Par conséquent lorsqu'il refuse de croire les vérités divines qui lui sont annoncées, il est hors de doute qu'il commet un péché grave qui l'exclut du paradis et le rend digne de l'enfer. L'infidélité positive est un manque de foi dans celui qui refuse positivement d'adhérer aux vérités divines qui lui sont suffisamment proposées, ou en niant quelque article de foi, ou en soutenant une erreur qui lui est contraire. C'est ici proprement le péché d'infidélité, péché très grave, puisqu'il détruit la foi qui est le fondement de toutes les autres vertus, et la

source de la justification. Et comme la foi est la première des vertus, dit saint Thomas, ainsi l'infidélité est le dernier des péchés, et celui auquel conduisent pour l'ordinaire les autres péchés (2. 2. q. 162. a. 7) : péché très grave, parce qu'il renferme une très grave injure et un grand mépris de la vérité première, c'est-à-dire de l'autorité de Dieu qui nous a révélé les vérités de la foi.

3. L'infidélité positive est de trois espèces : le paganisme ou la gentilité, le judaïsme et l'hérésie. Le paganisme est une infidélité qui rejette totalement la doctrine de la foi qu'il n'a pas encore reçue. Le judaïsme est une infidélité qui nie la doctrine de la foi contenue dans le nouveau Testament, admettant néanmoins l'ancien Testament qui en contient les figures et les promesses. L'hérésie est une erreur volontaire relative à quelque vérité de la foi, accompagnée de pertinacité, dans celui qui a déjà reçu la foi et qui fait profession d'être chrétien. Au paganisme nous pouvons joindre l'athéisme et le mahométisme. Il est vrai que l'athée nie l'existence de Dieu, ce que ne font pas les païens, les gentils et les idolâtres, qui en admettent plusieurs; mais ils sont dans la même erreur en ce qu'ils rejettent la foi qui leur est proposée. Il est pareillement vrai que le mahométan admet l'unité de Dieu, ainsi que plusieurs autres vérités de la religion chrétienne, que n'admettent pas les gentils; mais il ne les croit point par la raison que c'est Dieu qui les a révélées, il les croit seulement sur la parole de Mahomet; et niant l'un et l'autre Testament, il est d'accord avec le païen en ce que, comme lui, il contredit les vérités de cette foi qu'il n'a jamais reçue. A l'hérésie on peut joindre en quelque manière l'apostasie qui est un abandon total de la foi chrétienne reçue dans le baptême; car, quoique l'apostat diffère de l'hérétique en ce que celui-ci admet plusieurs vérités de l'Evangile, tout en refusant d'en croire quelques-unes, et qu'il se vante d'appartenir à Jésus-Christ, et de suivre sa religion, tandis que l'autre rejette toutes les vérités de la foi, et refuse de croire à Jésus-Christ lui-même; cependant il y a des traits de ressemblance entre eux, en ce qu'ils ont l'un comme l'autre embrassé auparavant et professé la foi chrétienne. Cela étant supposé, comme je dois traiter des vices, des péchés et des sectes qui sont en opposition avec la foi, je ne vous parlerai point du judaïsme, me réservant de le faire dans l'explication du Symbole, quand je démontrerai que Jésus-Christ est le véritable Messie promis aux patriarches, et prédit par les Prophètes. Je ne dirai rien non plus de l'athéisme, ni des autres

sectes des libertins, dont je vous parlerai dans une instruction particulière. Disons donc quelque chose des idolâtres, des mahométans, des hérétiques et des apostats.

4. Les premiers qui s'opposèrent directement à la foi, furent les idolâtres, lesquels se figurant plusieurs dieux, se mirent à les adorer, et l'on peut dire que l'idolâtrie est le premier péché contraire à la religion et à la foi. Mais d'où a-t-elle tiré son origine? Elle l'a tirée du désir qu'eurent les hommes de conserver la mémoire de leurs parents frappés par la mort. Un père, dit l'Esprit-Saint dans le livre de la Sagesse, touché d'une vive douleur, témoin du trépas prématuré d'un fils qu'il chérissait, s'en fit une image pour adoucir sa peine, il se mit à adorer comme un Dieu celui qui était mort comme homme, lui offrant des dons et des sacrifices, et cette coutume impie ne fit que se fortifier de plus en plus avec le temps, au point qu'on s'en fit une loi, et que l'aveugle idolâtrie fut introduite et répandue dans presque tout l'univers (Sap. 14. v. 15. 16). Le commandement et la force des princes et des rois étant venu se joindre à cette fausse piété, on se mit de toutes parts à adorer les idoles comme autant de divinités. Afin de maintenir ce culte impie, le démon entrait souvent dans ces statues, leur communiquait le mouvement et la parole, et rendait des réponses par leur bouche. D'autres, ajoute l'Esprit-Saint, remplis d'admiration à la vue du soleil, des étoiles, des planètes et des éléments, leur dédièrent des temples, et leur rendirent des honneurs divins. L'idolâtrie s'accrut même jusqu'à un tel point, comme nous l'apprend saint Augustin dans son fameux ouvrage intitulé *de la Cité de Dieu*, que tout ce qui était utile aux hommes, et tout ce qui était dangereux pour eux, était adoré comme Dieu, afin d'obtenir par le moyen de ce culte ou les biens qu'ils en attendaient, ou l'exemption des maux qu'ils craignaient. Ils allèrent même jusqu'à adorer des serpents, les plus vils animaux, les plantes qui croissent dans les jardins, ainsi qu'un poète le leur a justement reproché (Juven. Sat. 15).

5. Ah! s'écrie contre eux le même Esprit-Saint, ils pouvaient ces infortunés se servir de la beauté et de la magnificence des créatures pour parvenir à la connaissance du Créateur auquel ils devaient rendre leurs hommages; et ils préférèrent adorer les créatures mêmes, qui n'étaient que l'ouvrage des mains de Dieu, et non-seulement celles qui étaient immédiatement sorties de ses mains, mais encore les idoles et les statues d'or, d'argent, de pierre, de bois, qui étaient l'ouvrage de la

main des hommes (Sap. 13. 5). Mais, direz-vous, comment peut-il se faire qu'il y ait des hommes assez peu intelligents et assez aveugles, pour croire qu'il y a quelque divinité dans les idoles? Comment peut-il y en avoir qui aient assez peu de raison pour admettre la pluralité des dieux? Ne répugne-t-elle pas à la droite raison? Cette raison ne nous dit-elle pas qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu? Car Dieu étant le souverain bien, le bien infiniment parfait, la fin dernière de toutes choses, il doit renfermer en lui-même toutes les perfections et tous les biens; ce qui n'aurait pas lieu s'il y avait plusieurs dieux, parce que l'un serait alors privé des perfections que l'autre possèderait. Comment donc les hommes ont-ils pu se figurer plusieurs dieux et les adorer ?

6. Tout cela est vrai, Chrétiens, il répugne à la droite raison d'admettre plusieurs dieux, et elle nous dit qu'il ne peut y en avoir qu'un seul; et cependant une infinité d'hommes sont tombés dans ce déplorable aveuglement; ils en ont admis un grand nombre, et les ont adorés. Savez-vous pourquoi? Parce qu'ils cherchaient des raisons et des prétextes pour favoriser leurs passions, et pour autoriser la conduite corrompue qu'ils voulaient tenir, quoiqu'ils la reconnussent comme étant contraire aux lumières de leur propre raison. Ils se sentaient portés à se venger, à répandre le sang humain, à tromper leur prochain, à lui ravir ce qui lui appartenait, à se procurer les plus infames jouissances; mais la raison, la loi, la nature elle-même crient contre ces crimes dont elles se trouvent offensées. Qu'ont donc fait les hommes pour étouffer cette voix et ces remords, et pour pouvoir vivre en paix selon les désirs déréglés de leur cœur? Ils se sont créé des divinités sujettes aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions : un Mars vindicatif et sanguinaire, un Mercure voleur, un Jupiter adultère, une Vénus impudique, afin de pouvoir les imiter sans scrupule, comme si les crimes dont ils se souillaient fussent devenus des vertus par la raison que leurs dieux les avaient eux-mêmes commis. Telle fut la principale cause de l'idolâtrie; et au temps où Jésus-Christ parut, elle était tellement répandue, qu'excepté la Judée, presque tout le reste du monde gémissait sous ce honteux esclavage. Rendons grâce à notre divin Libérateur, qui est venu nous éclairer et faire briller à nos yeux la belle lumière de l'Evangile, nous appelant à la connaissance de ses divins mystères. Sachez que c'est une faveur singulière que nous avons reçue de sa bonté, et qui n'a pas encore été accordée à un grand nombre d'infortunés idolâtres qui, même

de nos jours, vivent ensevelis dans l'ignorance du vrai Dieu : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* (Ps. 147. 20).

7. Ceux qui en second lieu combattirent notre sainte foi, furent les Mahométans; et comme leur secte fut une des plus étendues, elle fut aussi, comme elle l'est encore, la plus fortement opposée à la religion chrétienne. Elle eut pour auteur Mahomet, un des hommes les plus astucieux et les plus imposteurs qui aient jamais paru au monde, et en même temps un des plus dépravés et des plus corrompus. Cet imposteur, à l'aide de quelques-uns qui lui ressemblaient, car pour lui, quoiqu'il eût naturellement de l'esprit, il était néanmoins si ignorant qu'il ne savait ni lire ni écrire; à l'aide, dis-je, de ses adeptes, il compila son Alcoran, qui est un amas d'inepties et de contradictions. Il y forma un simulacre de religion, retranchant tout ce qu'il y avait de plus difficile, et y faisait entrer tout ce qui ne dépasse pas la portée de la raison, et tout ce qu'il y a de plus propre à favoriser les passions charnelles, afin que le poison de ses erreurs pût s'insinuer plus facilement. Il emprunta aux diverses religions tout ce qui pouvait être plus conforme au goût des hommes. Il prit des chrétiens l'unité de Dieu, et diverses observances auxquelles il fit subir quelques changements; des Juifs, la circoncision et les purifications. Avec les Nestoriens il nia la divinité de Jésus-Christ, et avec les Manichéens son crucifiement. Avec tous ces adoucissements accompagnés de la force des armes, il parvint à séduire une infinité de personnes; il subjugua l'Arabie, et avec le temps, cette secte impie, comme un torrent impétueux, inonda presque toute l'Asie et toute l'Afrique, et une bonne partie de l'Europe.

8. Mais, direz-vous dans votre étonnement, comment cet imposteur a-t-il pu séduire et attirer à son parti tant d'hommes et tant de nations? Comment une secte dont les lois ne sont qu'inepties et contradictions, et paraissent bien plus adaptées à la nature des animaux immondes qu'à celle des hommes raisonnables, a-t-elle pu se propager si rapidement, et envahir une si grande partie de la terre? Comment cela a-t-il pu se faire sans miracle? Hélas! il n'est pas besoin de miracles pour propager une secte qui ne tend qu'à favoriser les sens et les passions. Faut-il des miracles pour étendre un empire, les armes à la main, en répandant le sang humain, en s'emparant du bien d'autrui, en usant de toutes sortes d'injustices, d'oppressions et de violences? Faut-il des miracles pour engager c

déterminer les hommes à professer une religion qui autorise toutes les passions, et qui promet que les plaisirs que l'on aura procuré à ses sens sur la terre seront récompensés par des jouissances de la même espèce dans la vie future? Si Mahomet avait proposé à ses sectateurs l'abnégation d'eux-mêmes, la mortification des sens, la pénitence, la chasteté, la patience, l'humilité, qui sont les vertus que Jésus-Christ recommande à ses disciples de pratiquer, je ne ferais pas difficulté de reconnaître un miracle dans la manière dont la secte s'est propagée dans le monde; lors-même qu'il n'aurait fait lui-même aucun miracle, comme en effet il n'en a pas opéré un seul. C'était là le grand argument dont se servait saint Augustin pour réfuter les incrédules qui niaient les miracles dans l'Eglise catholique. Ce serait, disait-il, le plus grand des miracles que l'univers se fût décidé sans miracles à croire des choses si difficiles, à espérer des choses si sublimes, à opérer des choses si pénibles, d'après la seule prédication des Apôtres, qui étaient des hommes si grossiers et si ignorants (de Civ. Dei. l. 2. c. 5). Mais qu'une secte se propage par le moyen de la force et de la violence, et en accordant aux passions tout ce qu'elles demandent, je ne vois là aucun miracle. Lorsque les Hébreux traversèrent le Jourdain, portant l'Arche du Seigneur, il y eut un miracle en ce que les eaux supérieures s'arrêtèrent et suspendirent leur cours; mais il n'y en eut point, et ce fut une chose toute naturelle de voir les eaux inférieures continuer à tendre vers le bas, et aller s'ensevelir dans la mer Morte. Ainsi c'est un grand miracle que la religion chrétienne se soit répandue dans tout le monde, elle qui réprime toutes les passions; mais que la secte de Mahomet, qui les favorise toutes, se soit étendue au loin, il n'y a là rien d'étonnant, ni de prodigieux. Versons donc des larmes sur le malheur de tant d'infortunés, qui vivent esclaves d'une loi si brutale et si insensée, qui les conduit à la mort et à la perdition éternelle, et ne cessons de rendre grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu nous faire naître dans le sein de l'Eglise catholique, dans laquelle seule se trouve le salut et la vie.

9. La troisième espèce d'ennemis qui combattent contre la foi, ce sont les hérétiques; et l'hérésie a toujours été considérée comme un des vices les plus opposés à cette belle vertu. Les hérétiques, ainsi que je vous l'ai dit, sont ceux qui ayant reçu la foi avec le baptême, suivent et soutiennent avec opiniâtreté des erreurs contraires à cette même foi. D'où il suit que pour être hérétique, il faut avoir reçu le baptême, qu'il

y ait erreur dans l'esprit et opiniâtreté dans la volonté. De plus, comme je l'ai indiqué en parlant de la foi en général, il n'est pas nécessaire, pour être hérétique, de nier tous les articles, ou toutes les vérités de la foi catholique, ou un grand nombre de ces vérités ; il suffit d'en rejeter une seule. La raison en est que la foi est indivisible, et que c'est un péché aussi grand de penser que Dieu peut nous tromper dans une seule chose, que de croire qu'il peut nous induire en erreur en plusieurs points ; dans l'un et l'autre cas, c'est lui faire la même injure. Mais que faudra-t-il dire de ceux qui ont seulement des doutes contraires à la foi ? Devront-ils être regardés comme hérétiques ? Celui qui doute avec délibération de quelque vérité que Dieu a révélée, et que l'Eglise nous propose à croire, jugeant que c'est une chose fausse ou incertaine, celui-là, sans contredit, est formellement hérétique, selon le canon qui dit : *Dubius in fide infidelis est.* Mais celui qui pensant aux vérités de la foi, porterait ailleurs son attention, et suspendrait son assentiment, non dans la crainte de se tromper, mais précisément pour s'occuper d'autres choses, celui-là ne serait pas hérétique. A plus forte raison ne doit-on point regarder comme telles ces personnes craignant Dieu, qui contre leur volonté, et même avec un déplaisir extrême, sont agitées par des scrupules et par des doutes contre la foi.

10. Pour en venir donc aux véritables hérétiques, comment, me direz-vous encore ici, peut-il se faire que des hommes qui ont eu le bonheur d'être admis dans l'Eglise par le moyen du baptême, puissent tomber dans des erreurs si graves, jusqu'à croire que cette sainte Eglise Catholique, toujours dirigée par le Saint-Esprit, soit capable d'errer dans les choses qu'elle propose à notre croyance, et d'où peut venir un si grand mal ? En vérité, quand on réfléchit sérieusement, il semble qu'il n'y a rien dont les hommes dussent être plus éloignés que de l'hérésie. Et cependant de toutes les erreurs contraires à la foi, il n'y en a jamais eu qui se soit propagée davantage, et qui ait plus affligé l'Eglise que l'hérésie. Je ne finirais pas, si je voulais énumérer toutes les hérésies des Ariens, des Macédoniens, des Nestoriens, des Eutichéens, des Manichéens, des Pélagiens, et celles des Luthériens et des Calvinistes, qui se sont élevées dans ces derniers siècles. Si vous désirez maintenant savoir d'où elles ont tiré leur origine, je vous dirai que c'est de la vie impie et déréglée que menèrent leurs chefs, et du maudit péché qui est la source de tous les maux et de toutes les erreurs. L'hérésie n'est jamais le premier péché ;

mais elle est pour l'ordinaire l'effet de l'amour désordonné de la liberté, ou de l'orgueil et de l'ambition, ou de l'avarice, ou du libertinage. Lisez l'histoire de toutes les hérésies anciennes et modernes, et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je viens de dire.

11. Oui, ce qui a porté tant d'hérétiques à blasphémer Dieu, et à se séparer de la communion de l'Eglise catholique, c'est de s'être vus privés des honneurs auxquels ils aspiraient si ardemment, et des dignités ecclésiastiques qu'ils ambitionnaient avec tant de passion. Pour pouvoir satisfaire leur cupidité, pour pouvoir s'emparer des biens des églises et des monastères, ils engagèrent les princes et les hommes puissants à entrer dans leurs ligues. Ils voulaient vivre dans le libertinage, et pouvoir y persévérer sans crainte et sans remords; ils trouvaient trop pénible cette continence dont ils s'étaient fait une loi; ils désiraient secouer le joug qu'ils s'étaient imposé en s'engageant par vœu, et par la réception des ordres sacrés à la pratique de la chasteté. Voilà ce qui porta un Luther, un Calvin et tant d'autres impudiques à se soulever contre l'Eglise, et à chercher à la ruiner et à la détruire sous un faux prétexte de réforme. Et ce que je dis est si vrai, que saint Jérôme, cet homme si versé dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, ne fait pas difficulté de dire que jamais on ne trouvera un hérétique amateur de la chasteté.

12. Qu'y a-t-il en cela d'étonnant? La religion catholique a juré de tout temps une haine éternelle au crime et au désordre. Celui qui s'y plonge commence donc à abandonner la religion et la foi. Je vous recommande, disait saint Paul à son cher disciple Timothée, de conserver la foi et la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé ont fait un triste naufrage dans la foi (1. Tim. 1.19). Un vice entraîne dans un autre, et quand on ne pense nullement à se corriger, on tombe d'abîme en abîme jusque dans celui de l'incrédulité, et c'est ainsi que l'on va jusqu'à perdre entièrement la foi. C'est là le dernier et le plus terrible châtiment dont Dieu, par un effet de ses redoutables jugements, punit ceux qui ne cessent de l'outrager. Il les prive du lait de la vérité et de la foi, il les abandonne à leur sens réprouvé, et les laisse devenir la proie des passions les plus ignominieuses et les plus effrénées. C'est ce que dit clairement l'Apôtre en parlant de ces anciens sages qui, ayant connu Dieu, ne le glorifièrent point comme Dieu, mais qui eurent le malheur de s'égarer dans leurs vains raisonnements, et dont le cœur insensé resta enveloppé de té-

nèbres (Rom. 1. 21). Dieu les livre à l'esprit de l'erreur et du mensonge, qui est le démon, afin qu'il les séduise et les trompe à son loisir.

13. Ce châtiment, Dieu le leur inflige principalement pour punir leur orgueil qui fait qu'ils ne veulent pas se soumettre comme des enfants obéissants au jugement de l'Eglise, et qui les porte à interpréter les saintes Ecritures, non selon les sentiment de cette même Eglise, mais selon leur caprice. Qu'ils soient possédés de cet esprit d'erreur, et que le démon soit celui qui les dirige, c'est ce que nous apprend encore l'apôtre saint Paul écrivant à Timothée. *Sachez*, dit-il, *que dans la suite des temps il y en aura qui abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreurs, et des doctrines diaboliques* (1. Tim. 4. 1). Saint Jean Chrysostôme, en commentant ce passage, assure que toutes les hérésies et tous les faux dogmes viennent du démon, et ont pour auteur cet esprit de ténèbres. Cassien, dans sa septième conférence et dans la treizième, dit que le démon se vanta un jour d'avoir enseigné à Arius et à Eunomius leurs hérésies. Saint Irénée dit aussi que Sergius, Marc, et les autres hérétiques eurent tous un démon avec lequel ils entretenaient des rapports fréquents et familiers; tandis que nous, nous savons que l'Eglise a pour elle l'assistance du Saint-Esprit. Saint Fulbert, évêque, vit un grand démon qui se tenait auprès de l'hérésiarque Bérenger. On en vit aussi un sous une forme humaine sur les épaules de Luther, qui, en effet, se vantait d'avoir des entretiens familiers avec le démon, et qui avouait lui-même que cet esprit malin l'avait fortement sollicité pour le déterminer à écrire contre le redoutable sacrifice de la messe, et lui avait suggéré des arguments pour le combattre et l'abolir. On raconte aussi de Zuingle que, voulant nier la présence réelle de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, et se trouvant fort embarrassé par ces paroles si claires de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps*, le démon lui enseigna la manière de les entendre dans un sens figuré. Dignes disciples de ce maître infernal ! Mais que faudra-t-il dire des apostats qui nient ouvertement et entièrement la foi ? Y en a-t-il eu un grand nombre, et en existe-t-il encore de nos jours ? Il faut dire, hélas ! qu'ils sont de même induits en erreur par le démon et par leurs passions, et qu'il y en a eu plusieurs, comme aussi on en voit encore aujourd'hui. Le plus fameux dans l'histoire ecclésiastique fut l'impie Julien, empereur, lequel non-seulement renia la foi pour retourner au culte des idoles, mais persécuta cruellement les chrétiens, afin de rétablir l'idolâtrie là où déjà elle avait été

abolie. Combien d'autres abondonnèrent la foi, même après l'avoir confessée au milieu des plus affreux supplices, et perdirent misérablement la couronne du martyre, qui leur était préparée. Et combien ne s'en trouve-t-il pas encore de nos jours, qui, pour jouir pendant un court espace de temps de cette fausse liberté que promettent à leurs sectateurs les mahométans et les gentils, se détachent du sein de la foi catholique! infortunés!

14. Mais nous, mes Frères, quelle conclusion devons-nous tirer de tout ce que je viens de dire? Nous devons puiser dans ces connaissances un nouveau motif de déplorer la perte de tant d'âmes séduites par le démon et par les passions. Supplions la divine miséricorde d'éclairer tous ces aveugles des lumières de la vraie foi. Ne cessons jamais de remercier Dieu de ce qu'il a bien voulu dans sa bonté, et sans aucun mérite de notre part, nous faire naître dans le sein de l'Eglise catholique; et puisque, ainsi que vous l'avez entendu, le péché est l'unique cause pour laquelle il permet de si déplorables chutes, fuyons ce maudit péché, comme nous fuirions à la vue d'un horrible serpent; et si quelqu'un pour son malheur se trouvait dans l'état du péché mortel, qu'il ne tarde pas d'aller se jeter aux pieds d'un confesseur, et de laver les taches de son âme dans le sang de Jésus-Christ. Afin de conserver la foi pure et intacte, que chacun fuie la société des hérétiques et des infidèles, dans les lieux où ils vivent mélangés parmi les chrétiens; que chacun évite de traiter avec eux, de prêter l'oreille à leurs doctrines impies; et que les simples et les ignorants surtout soient attentifs à prendre ces précautions, ainsi que ceux qui sont peu versés dans la controverse et dans la science de la théologie. Saint Paul parle bien le langage de la vérité, quand il dit que la doctrine des hérétiques répand sa corruption comme la gangrène (2. Tim., 2. 17); car comme la gangrène parvient peu à peu à corrompre tout le corps, ainsi leur doctrine s'insinue de telle sorte, qu'elle finit par séduire l'esprit et par infecter tout le cœur. Eh! combien n'est-il pas facile de déterminer l'homme, dont la nature est si corrompue et si portée au mal, à embrasser une doctrine si conforme à ses penchants déréglés et à toutes ses passions!

15. Aussi les Apôtres et les saints Pères ont-ils toujours eu grand soin de fuir la compagnie et les entretiens des personnes infectées de l'erreur. Si, après avoir averti et corrigé ces personnes, elles ne reviennent pas à de meilleurs sentiments, évitez de vous trouver dans leur société, disait saint Paul à son

disciple Tite (3. 10). Si quelqu'un va chez vous, disait saint Jean, et qu'il n'y porte pas la doctrine catholique, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas même (Ep. 2. v. 10). Et l'on raconte de ce grand Apôtre qu'étant une fois entré dans un bain où se trouvait l'hérétique Cérinthe, il en sortit avec précipitation, en disant à ses disciples: Retirons-nous promptement, de crainte que le toit ne vienne à nous écraser. En effet, dit saint Jérôme, à peine le saint fut-il sorti, que l'édifice s'écroula, et l'hérétique resta enseveli sous les ruines. Saint Polycarpe et saint Ignace appelaient les hérétiques les fils aînés du démon. Et saint Jérôme protestait qu'il préférait mourir, plutôt que d'avoir la paix avec eux, ou d'entretenir avec ces impies le moindre rapport d'amitié. Or si les Apôtres et les saints Pères qui étaient les plus fortes colonnes de l'Eglise, et qui pouvaient tout espérer de la fermeté de leur foi, fuyaient si soigneusement les hérétiques, combien les personnes simples et ignorantes ne doivent-elles pas être plus attentives à les éviter, dans la crainte d'être séduites et de tomber dans l'erreur?

16. On doit porter le même jugement sur les livres des hérétiques et des autres infidèles, qui contiennent leurs erreurs et leurs fausses doctrines. Saint Grégoire de Nazianze, dans son *Traité de la foi*, enseigne que l'on doit faire à l'égard de ces livres ce qu'on fait des œufs des aspics, que l'on détruit, afin de faire disparaître de dessus la terre cette race maudite : ainsi, afin qu'il ne reste pas dans le monde vestige des erreurs de ces impies, les ministres de l'Eglise doivent avoir soin de livrer aux flammes les écrits qui les renferment. Telle a toujours été la conduite non-seulement des souverains pontifes, des évêques et des docteurs de l'Eglise, mais encore des empereurs et des princes chrétiens. Pour nous donc, mes Frères, restons attachés à l'ancre forte et stable de la foi catholique ; gardons soigneusement ce précieux dépôt ; fuyons la compagnie des hérétiques, et des infidèles ; tenons-nous en garde contre leurs erreurs et contre les livres qui les renferment. Lisons les divines Ecritures, l'Evangile, et les vies des Saints. Mais que notre livre favori soit notre divin Rédempteur, qui nous enseignera toutes les maximes de la foi. Nous y lirons cette immense charité qui l'a porté à descendre du ciel en terre, à donner sa vie, et à répandre tout son sang pour notre salut éternel. Oui, que ce soit là notre livre, afin que mettant en pratique ici-bas tout ce qu'il nous enseigne, nous puissions recevoir dans le ciel la récompense de notre foi, et en goûter les fruits pendant l'éternité.

DIX-HUITIÈME INSTRUCTION,

Où l'on continue à signaler les vices et les péchés contraires à la foi et à la religion, et où l'on parle des athées et des autres incrédules.

Dans l'instruction précédente, je me suis appliqué à vous faire connaître les péchés contraires à la foi et les diverses sectes qui la combattent. Aujourd'hui, pour préserver les vrais fidèles de l'incrédulité, et pour les affermir de plus en plus dans la croyance des divins mystères, je me propose de vous mettre sous les yeux quelques autres sectes qui ont embrassé et suivi des erreurs si extravagantes et si monstrueuses, qu'on ne peut comprendre comment elles ont pu tomber dans l'esprit d'un homme raisonnable. Mais y a-t-il des erreurs qui soient plus extravagantes et plus monstrueuses que celles des idolâtres, des mahométans et des hérétiques? Est-ce de ces erreurs que vous voulez encore nous entretenir en ce moment? Non, je ne parle plus des idolâtres, ni des mahométans, ni des hérétiques, ni de leurs erreurs qui sont peu accréditées de nos jours, qui ne sont plus du goût des hommes de notre siècle; mais je veux attaquer certains incrédules qui, faisant extérieurement profession de la religion chrétienne, suivent en particulier des systèmes mille fois plus extravagants et plus monstrueux que ceux des infidèles dont je vous ai parlé : ce sont les athées, les déistes et tous ceux qui s'appellent eux-mêmes du nom d'esprits-forts. Nous considérerons donc la monstruosité et l'extravagance de ces erreurs; nous verrons combien ces systèmes sont faux et dénués de fondement, et nous nous arrêterons principalement à en rechercher la source et l'origine.

1. Les incrédules que nous avons à combattre ne sont donc ni les idolâtres, ni les mahométans, ni les hérétiques, desquels nous avons moins à craindre, vu que nous habitons loin d'eux; mais ce sont des hommes qui vivent parmi nous, qui professent extérieurement la religion catholique, et qui, pour avoir des compagnons partisans de leurs erreurs et complices des crimes dont ils se souillent en assouvissant leurs passions, travaillent en secret à insinuer leurs maximes perverses dans l'esprit et dans le cœur des simples et des ignorants, afin de les séduire. Il est nécessaire par conséquent que nous les connaissions, et que nous sachions quelles sont leurs erreurs, afin d'éviter les piéges qu'ils nous tendent, et dans lesquels

ils voudraient nous faire tomber; parmi ces incrédules on remarque en premier lieu les athées. Mais qu'est-ce qu'un athée? C'est un homme qui nie l'existence de Dieu: c'est un homme sans Dieu. Ah ! peut-il y avoir au monde un homme plus misérable et plus infortuné? Quel bien peut-il avoir celui qui n'a pas Dieu qui est la source et le principe de tout bien véritable? Les athées nient donc Dieu lui-même, et en le niant, ils nient qu'il soit le créateur du ciel et de la terre, dont ils attribuent la création, ainsi que tout ce qui arrive dans le monde, à une cause aveugle qu'ils nomment le hasard. Ils nient par-là la providence de Dieu; ils nient l'immortalité de l'âme, et en niant l'immortalité de l'âme, ils n'admettent après cette vie ni récompense, ni châtiment. D'où il résulte que le paradis que Dieu prépare à ses élus n'est pour eux qu'un songe; que l'enfer qu'il destine aux méchants n'est qu'un moyen dont se servent les politiques pour réprimer les passions humaines, et une invention des prêtres pour effrayer les simples. Ils ne reconnaissent ni loi, ni religion; ou s'ils reconnaissent une loi, ce n'est que celle de leurs passions; s'ils admettent une religion, ce n'est que celle de leur caprice. Peut-on dire des choses plus horribles et plus impies?

2. Mais, est-il possible, me direz-vous d'abord, que des idées si extravagantes puissent tomber dans l'esprit des hommes raisonnables, et que des hommes raisonnables puissent embrasser des erreurs si monstrueuses, comme de nier Dieu, la providence, la religion, et de soutenir que l'âme étant anéantie au moment de la mort, elle n'a ni récompense à espérer, ni châtiment à redouter après cette vie? Qu'ils ne fassent pas usage de la droite raison, en suivant ces doctrines impies, je l'accorde; mais que ces erreurs aient été suivies par un grand nombre d'hommes raisonnables, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, puisque la sainte Ecriture nous apprend que l'impie a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu: *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus* (Ps. 13. 2). Seulement l'on pourrait demander s'il y a jamais eu, et s'il y a présentement de vrais athées. Sur quoi il faut savoir que, selon la doctrine des saints Pères et des théologiens, on peut distinguer deux sortes d'athées: ceux qui le seraient d'esprit et d'entendement, et qui seraient les véritables athées, et d'autres qui le sont de cœur et de volonté, c'est-à-dire, qui désirent de l'être, et qui font tous leurs efforts pour le devenir. Ces derniers sont malheureusement trop nombreux, et il y en a eu, dans tous les temps. Toute la difficulté est donc de savoir s'il y a eu,

et s'il y a encore aujourd'hui de véritables athées. A cela je réponds que, quoique certains auteurs, fondés sur les paroles du psaume que je viens de citer et sur les assertions et les écrits de plusieurs impies, aient cru qu'il pouvait s'en trouver, il est plus vraisemblable néanmoins qu'il n'y en a jamais eu, et qu'il ne peut pas en exister. Car ou ceux qui en font pour ainsi dire profession sont instruits, ou ils sont ignorants. S'ils sont instruits, outre la raison et l'instinct de la nature qui leur font connaître qu'il y a un Dieu, les lumières qu'ils ont puisées dans les sciences les obligent, malgré eux, à confesser qu'il existe un être suprême et divin. Et s'ils sont ignorants, la lumière naturelle qui est, selon le Psalmiste, dans l'esprit de tous les hommes, le consentement unanime de tous les peuples, doivent suffire pour leur faire admettre cette vérité. D'ailleurs, cette habitude qu'ils ont de recourir à Dieu dans les dangers et dans les accidents, ne démontre-t-elle pas la vérité de cette parole de Tertullien : que l'âme est naturellement chrétienne?

3. A proprement parler, il n'y a donc d'autres athées que ceux qui le sont de cœur et de volonté, c'est-à-dire, qui voudraient qu'il n'y eût ni Dieu, ni religion, ni loi, afin de pouvoir suivre en tout leurs caprices. Ils s'efforcent, à la vérité, de chercher des preuves et des raisons pour se convaincre qu'il n'y a point de Dieu; mais la persuasion de son existence est tellement enracinée dans l'esprit de tous les hommes, que quels que soient les efforts qu'ils fassent, ils ne pourront jamais l'en effacer entièrement. Il est vrai que, selon le Psalmiste, l'impie dit : Il n'y a point de Dieu : *Non est Deus*; mais il le dit dans son cœur ; et il s'agit ici d'un impie qui travaille à abolir cette persuasion commune et dans son cœur et avec sa langue, mais non dans son esprit et dans sa raison. Mais malgré tous les efforts que peuvent faire sa langue et son cœur pour persuader son esprit qu'il n'y a point de Dieu, il conserve toujours quelque crainte et quelque doute de son existence. Il arrive cependant quelquefois que ces incrédules parviennent à ressentir moins vivement ces craintes et ces remords ; mais cela n'a lieu que lorsque vivant comme s'il n'y avait point de Dieu, et désirant dans leur cœur qu'il n'existe pas, ils cherchent à se le persuader par les plus vains et les plus légers sophismes qu'ils regardent comme des raisons convaincantes. Il peut se faire même qu'ils vivent quelque temps dans cette persuasion, n'éprouvant ni crainte, ni remords. C'est là l'état le plus funeste dans lequel une âme puisse tomber ; c'est le plus

terrible châtiment dont la justice divine puisse punir leur téméraire impiété, que de les abandonner entièrement à leur sens réprouvé, et de les laisser vivre dans cette profonde stupidité où ils ne sentent plus rien. Mais sachez que cette insensibilité perverse n'est que passagère, puisque par un juste jugement de Dieu, ils sont de temps en temps, même en cette vie, effrayés par des spectres, rongés, déchirés par les remords de leur conscience qu'ils cherchent à apaiser en se plongeant, comme des animaux immondes, dans la fange des plus sales voluptés.

4. Mais comme l'existence de Dieu est une vérité si claire, et que les raisons qui la prouvent sont si manifestes, qu'elles frappent pour ainsi dire les yeux de tous les hommes, il s'ensuit que le système des athées ne pouvant se soutenir, il est abandonné de la plupart des incrédules modernes. Afin donc de ne pas se voir exposés à de si graves reproches, et de pouvoir néanmoins vivre sans crainte au gré de leurs passions, ils consentent à reconnaître un Dieu créateur de l'univers, lui refusant toutefois l'exercice de ses attributs dont il est le plus jaloux. Ce sont ces impies que l'on nomme déistes. Mais comme les hérétiques n'ayant ni un tribunal, ni un juge infaillible de leurs controverses, se sont divisés en une infinité de sectes; ainsi l'on distingue diverses classes de déistes, selon la variété de leurs inventions chimériques. J'en signalerai seulement quelques-unes, afin que l'impiété et la folie de celles-là vous donnent une idée de l'impiété et de la folie des autres. Il y a donc des déistes qui, faisant profession de croire qu'il y a un Dieu auquel ils attribuent la création du ciel et de la terre, en quoi ils diffèrent des athées, sont néanmoins d'accord avec eux en niant sa providence. Ils ne veulent pas qu'il préside au gouvernement de l'univers, ni qu'il se mette nullement en peine des hommes. Leur Dieu est ce Dieu stupide que s'étaient formé ces impies dont parle Job. Un Dieu retiré dans le ciel, que les nuages dérobent à nos yeux, et qui ne s'occupe en aucune manière de ce qui se passe sur la terre: *Nubes latibulum ejus, circa cardines cœli perambulat, et nostra non considerat* (Job. 22. 14). D'autres reconnaissent en Dieu la puissance, la providence et la sagesse avec lesquelles il gouverne et dirige toutes les choses de ce monde; mais ils ne veulent pas qu'il fasse attention aux œuvres moralement bonnes ou mauvaises des hommes, pour les récompenser ou pour les punir. Ils prétendent que la bonté et la malice de leurs actions ne dépendent que de leur volonté, et qu'il leur est permis de faire le

bien ou le mal selon leur caprice. Quelques-uns admettent certaines vérités divines, mais ils ne les reconnaissent pas comme nous ayant été transmises par la révélation, et ils rejettent toutes celles qui sont au-dessus de la raison naturelle. Il y a enfin les incrédules indifférents, qui sont plus tolérants que les autres, puisqu'ils soutiennent qu'on peut se sauver dans toute espèce de secte et de religion, et qui nient que la religion catholique soit la seule véritable, la seule dans laquelle on puisse trouver le salut. Ils sont d'accord cependant avec les athées, en ce qu'ils disent, comme eux, que la condition des hommes est semblable à celle des bêtes; qu'ils viennent au monde comme elles; qu'ils meurent de la même manière; que, par conséquent, l'âme n'est pas immortelle; que l'Ecriture sainte n'est qu'une imposture; qu'il n'y a point de religion révélée; que l'homme n'est soumis à aucune loi.

5. J'avoue que si les incrédules s'appellent eux-mêmes esprits-forts, eux qui sont d'ailleurs les plus faibles et les plus insensés d'entre les hommes, ce nom leur convient parfaitement en ce sens qu'il est impossible d'embrasser des erreurs aussi étranges et aussi monstrueuses que celles qu'ils suivent, sans un grand effort, et sans faire une extrême violence à la raison. Il est vrai que, dans un esprit bien formé, elles ne peuvent pas produire la moindre impression, et qu'il suffit qu'elles aient été exposées, pour qu'on doive les regarder comme réfutées; néanmoins comme ces incrédules ne se contentent pas de les suivre eux-mêmes, mais qu'ils cherchent à les insinuer dans l'esprit des hommes imprudents, afin de les attirer à leur parti, il est nécessaire d'en dire quelque chose, pour en démontrer le ridicule et la futilité. Il n'y a point de Dieu, dit l'athée. Mais pourquoi, impie que vous êtes, niez-vous l'existence de Dieu? Est-ce peut-être parce que vous ne le voyez pas des yeux du corps? Mais voyez-vous de ces mêmes yeux l'âme de cet excellent peintre, de cet habile sculpteur qui font, l'un des tableaux, l'autre des statues, qui sont des chefs-d'œuvre de l'art, et comme tout autant de prodiges? Non certainement. Mais vous jugez par leurs ouvrages qu'ils en ont une, parce qu'il est impossible qu'un corps mort agisse, et fasse des choses si admirables. Ah! insensés que vous êtes, vous dit saint Augustin, les œuvres de ces artistes vous font conclure qu'il a une âme, quoique vous ne la voyiez pas, et toutes les merveilles de l'univers, et toutes les créatures qui sont dans le monde ne pourront vous conduire à la connaissance de leur divin créateur? *Stulte, ex operibus corporis*

agnoscis viventem; ex operibus creaturæ non poteris agnoscere creatorem? Les cieux ne publient-ils pas la gloire de Dieu, comme dit le Prophète, et le firmament ne nous dit-il pas qu'il est l'ouvrage de ses mains (Ps. 18. 1)? Et le monde entier, dit saint Basile, n'est-il pas un grand livre qui nous apprend qu'il existe un Dieu? Le ciel avec tous ses globes, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes avec tous leurs mouvements réguliers, tous ces êtres ne nous disent-ils pas clairement que c'est Dieu qui leur a prescrit le chemin qu'ils doivent suivre, et duquel ils ne se sont jamais écartés? Toutes les créatures, en un mot, ne sont-elles pas autant de miroirs où va se réfléchir l'image de Dieu? Voici donc la conclusion que nous devons tirer : il existe des créatures; il faut reconnaître par conséquent un être suprême qui est Dieu, qui existe nécessairement de toute éternité, et qui les a produites; car le néant ne peut rien faire, et nulle chose n'est capable de se produire elle-même, mais tout ce qui est fini ne peut exister sans recevoir l'existence d'un autre être.

6. Mais le hasard ne pourrait-il pas être l'auteur de tout ce que l'on voit dans le monde? Un assemblage fortuit de petites particules d'atômes ne peut-il pas avoir produit toutes choses? Je ne sais si je dois réfuter l'objection qui forme ce système, ou si je dois me contenter d'en rire. Et, sans parler des saints Pères, l'éloquent Tullius ne parvint-il pas, avec les seules lumières de la raison, à en reconnaître la frivolité, et à condamner ses partisans comme autant d'insensés? En effet, si, allant vous promener au loin, vous rencontriez un beau et magnifique palais, remarquable par sa structure, par l'ordre et la sage disposition de toutes ses parties, ne se rirait-on pas de vous, et ne passeriez-vous pas pour des insensés, si, au lieu de le regarder comme l'œuvre d'un habile architecte, vous disiez que c'est un hasard aveugle qui l'a formé? Disons de même de celui qui, considérant le firmament, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, la terre, la mer et tous les autres éléments qui composent ce grand et merveilleux édifice de l'univers, qui contemplant l'admirable symétrie de toutes ces choses, l'ordre stable et l'étonnante connexion qu'elles observent entre elles, la variété perpétuelle, mais toujours constante des saisons, au lieu d'avouer que tout cela a été fait et réglé par un esprit infiniment puissant et infiniment sage, ne le regarderait que comme étant l'effet d'un pur hasard. Et le délire de celui qui penserait de la sorte serait d'autant plus grand, que l'univers est plus admirable en comparaison du palais le plus beau et le plus magnifique.

7. Les assertions des déistes qui, obligés par la force des raisons, à reconnaître un Dieu créateur de l'univers, nient cependant sa providence, ne sont pas moins fausses et moins dénuées de fondement. Quoi, vous niez la providence de Dieu ? vous niez donc aussi l'existence de Dieu lui-même? Car si vous avouez que Dieu est tout-puissant, infini dans son être et dans toutes ses perfections, vous devez convenir qu'il continue à veiller sur toutes les choses qu'il a créées, et spécialement sur l'homme qui, parmi toutes ses œuvres, est une des plus excellentes et des plus parfaites. Quel est l'ouvrier qui ne prenne pas soin de ses ouvrages les plus rares et les plus précieux? Il faut donc ou nier l'existence de Dieu, ou reconnaître sa providence. Nous devons raisonner de la même manière touchant ceux qui, tout en accordant à Dieu une puissance et une sagesse infinies, lui refusent la justice et la bonté ; de ceux qui disent qu'il n'y a point de loi divine qui prescrive le bien et qui défende le mal; qu'après cette vie il n'y a ni récompense, ni châtiment; que l'âme meurt avec le corps; que la sainte Ecriture n'est qu'une fable, et la religion une invention humaine et politique.

8. Telle est la belle idée que les esprits-forts et les déistes se forment de Dieu, de sa religion et de notre âme. Il est vrai qu'ils ne nient pas l'existence de Dieu comme les athées, et qu'en cela ils paraissent plus raisonnables. Mais tout en paraissant plus raisonnables, ils n'en sont que plus impies. Après tout, puisque les athées nient l'existence de Dieu, il n'est pas étonnant qu'ils n'admettent ni loi, ni religion révélée, ni bien, ni mal, ni la vie future, ni l'immortalité de l'âme, et par conséquent ni récompense, ni châtiment après la mort. Mais que les déistes et les autres esprits-forts rejettent ces grandes vérités, tout en croyant l'existence de Dieu; qu'ils ne veuillent pas le reconnaître comme étant infiniment bon et infiniment juste pour punir le mal et pour récompenser le bien, tandis qu'ils accordent qu'il voit tout, et qu'il connaît tout; qu'ils nient l'immortalité de l'âme, vérité soutenue, je ne dirai pas seulement par les Pères et par les Docteurs catholiques, auxquels ils ne veulent pas croire, les regardant comme des hommes à préjugés, mais par les païens eux-mêmes ; par un Cicéron, qui apporte, pour la prouver, le consentement unanime de toutes les nations (l. 1. Tusc.); par un Sénèque, qui l'appelle une persuasion publique de tous les hommes (Ep. 117); par un Platon, qui la considère comme une vérité prouvée par des raisons aussi difficiles à détruire qu'il est difficile de réduire

en poussière le diamant (liv. 1. de Rep.), et par tous les plus sages philosophes de l'antiquité, auxquels ils devraient ajouter quelque foi, comme ayant été dirigés par la seule lumière de la raison; qu'ils nient une religion révélée telle que la nôtre, rendue évidemment croyable par le langage uniforme des saintes Ecritures, par l'accomplissement de tant de prophéties les plus claires, par l'autorité des écrivains les plus célèbres, par le consentement unanime de tant de peuples qui l'ont embrassée, par le sang répandu de tant de martyrs, par la durée de tant de siècles, par la multitude des miracles, par la sainteté de la doctrine, et par mille autres preuves incontestables; c'est là l'aveuglement le plus étonnant, la folie la mieux prononcée, ou plutôt c'est une obstination diabolique qui est le propre de celui qui veut se former un Dieu à sa façon, afin de pouvoir librement prendre tous ses plaisirs, sans crainte ni de ses jugements redoutables, ni de ses châtiments éternels; et de celui qui, pour vivre à la manière des bêtes, veut s'abaisser jusqu'à elles. Mais comme ces impies ne sont pas ici pour nous entendre, n'en disons pas davantage sur la fausseté de leurs assertions qui, comme je l'ai dit, devraient être considérées comme suffisamment réfutées par-là même qu'on les a exposées. Passons donc à une chose qu'il nous importe davantage de connaître, et voyons quelles sont les sources d'où ces erreurs monstrueuses tirent leur origine.

9. Ce serait peu de vous avoir mis sous les yeux les erreurs des incrédules, d'en avoir montré d'une manière succincte la fausseté et l'impossibilité où ils sont de les soutenir, si je ne vous découvrais leur origine, et les voies qui conduisent à cet abîme de mort et de perdition. Il est vrai que la chute dans ces erreurs est un effet de l'abandon de Dieu, et que comme les incrédules, en l'attaquant dans son existence ou dans ses attributs dont il est le plus jaloux, l'offensent plus grièvement que ne le font les autres pécheurs, ainsi ils méritent qu'il fasse peser sur eux d'une manière plus terrible les effets de sa justice irritée. Mais nous devons croire pareillement, comme nous l'avons dit d'après la doctrine des conciles et des saints Pères, que Dieu n'abandonne jamais une âme, à moins qu'il n'en ait été lui-même abandonné le premier : *Deus non deserit, nisi prius deseratur*. Montrons donc ces sources empoisonnées d'où l'incrédulité tire son origine, et les coupables sentiers qui y conduisent, afin de préserver les simples et les imprudents du malheur de tomber dans cet abîme. La première source de l'impiété, c'est l'orgueil. L'orgueil est le principe de tout péché

Initium omnis peccati est superbia (Eccl. 10. 15). Et comme c'est lui qui a porté les mauvais anges et nos premiers parents à se révolter contre Dieu, c'est lui aussi qui a rendu et qui rend encore de nos jours tant d'hommes rebelles envers Dieu et envers la foi. Dès l'instant que certains pécheurs abandonnant la piété, embrassent le parti du vice, ils commencent à s'élever au-dessus des autres, et, pleins d'un amour désordonné d'eux-mêmes, ils se glorifient de leurs prétendues qualités et de leurs talents. De là ils vont jusqu'à tourner en dérision les ames craignant Dieu, à mépriser les bons, les regardant comme des esprits lâches, faibles et timides; et chassant loin d'eux toute crainte des jugements de Dieu et de ses châtiments, ils se donnent le beau nom d'esprits-forts et courageux. Enfin ils vont jusqu'à se persuader qu'ils ne sont pas loin d'avoir trouvé la vérité, et jusqu'à travailler à faire embrasser aux autres les erreurs, ou plutôt les blasphèmes horribles que j'ai signalés.

10. Voilà l'effet de ce désir déréglé de paraître et de s'élever au-dessus des autres. Il tend non-seulement à enfanter, comme nous l'avons vu ailleurs, toutes les hérésies les plus monstrueuses, mais encore à enlever du monde toute révélation divine, et à y introduire l'incrédulité la plus impie. Voilà pourquoi l'Apôtre, écrivant aux Romains, leur recommande si fort de ne pas avoir des sentiments d'orgueil, mais d'éloigner de leur esprit toute pensée d'ambition, et de se rendre semblables à ceux qui sont humbles de cœur : *Non alta sapientes, sed humilibus consentientes* (12. 16). Voilà pourquoi il prie ceux de Corinthe de soumettre leur esprit à la parole de Jésus-Christ et à ses divins mystères : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* Un esclave courbé sous le poids de ses chaînes obéit toujours à son maître ; il ne s'élève point, il ne tire vanité de rien, parce qu'il sait que tout ce qu'il voit ne lui appartient pas. C'est ainsi qu'un vrai fidèle doit toujours plier et s'humilier sous la main toute-puissante de Dieu. D'où il faut conclure que comme l'orgueil est la première porte par où la véritable religion s'échappe, et qui sert à introduire dans une âme l'impiété et l'incrédulité, ainsi l'humilité est la porte par laquelle la foi entre en nous, et s'y conserve dans toute sa pureté. Et comme il ne peut pas se faire qu'un homme vraiment humble devienne incrédule et impie, de même un grand orgueilleux peut rarement conserver sa foi intacte. Si donc, par un trait de la miséricorde de Dieu, et par une faveur spéciale de sa part, nous avons reçu le don précieux de la foi, humilions-nous devant lui, le suppliant de nous la con

9

server; car nous ne pourrons la conserver sans la grâce, laquelle étant refusée aux superbes, auxquels Dieu résiste, es accordée aux humbles, selon que nous l'apprend l'apôtre saint Jacques (4. 6).

11. L'ignorance de la loi divine et le manque de réflexion sont encore une source de l'impiété. Une dépravation universelle règne dans le monde, dit le prophète Jérémie, parce qu'il n'y a personne qui médite les maximes éternelles et la loi de Dieu : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (22. 12). La loi de Dieu, dit le Roi-Prophète est une lumière qui nous montre le chemin de la vie, nous faisant connaître le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons éviter (Ps. 118. 115). Mais à quoi sert-il d'avoir une lumière au milieu des ténèbres à celui qui ne veut pas ouvrir les yeux pour la voir? Et quels sont les yeux qui peuvent apercevoir cette lumière de la loi de Dieu? Ce sont ceux de l'esprit, c'est-à-dire la considération et la méditation des maximes éternelles que renferme cette loi. Mais où sont ceux qui aujourd'hui méditent sérieusement la loi divine et ses maximes? La plupart des hommes se livrent à toute autre occupation qu'à ce saint exercice. Les marchands, les négociants, toutes les personnes qui cherchent le gain, ne pensent qu'aux moyens qu'ils pourront employer pour augmenter leur fortune. Les ambitieux ne tendent sans cesse qu'à s'élever aux charges, aux emplois et aux honneurs. Les artisans et les hommes de la campagne ne pensent qu'à se divertir, qu'à passer leur temps dans les amusements, dans l'ivrognerie et la débauche. Les personnes distinguées par leur rang et leur condition sont toujours ou dans les festins, ou dans les jeux, ou dans les cercles, ou dans les soirées, ou dans les théâtres. Les femmes mettent toute leur application à se parer, à se montrer afin de plaire et de se faire aimer. Mais quand est-ce qu'on médite la loi de Dieu et les maximes éternelles? jamais, ou très rarement.

12. Mais d'où vient cette nonchalance dans les chrétiens? Voyez deux hommes de négoce, dont l'un réussit à merveille dans son commerce, tandis que l'autre est près de sa ruine. Le premier est sans cesse appliqué à mettre ses comptes en règle, à examiner s'il gagne ou s'il perd. L'autre, au contraire, qui ne trouve dans ses livres que des créanciers à satisfaire, que des dettes à payer, que des sujets de peine et d'ennui, les laisse de côté, et ne pense qu'à se distraire et à se donner du beau temps. Voilà ce que font les chrétiens par

rapport à la loi de Dieu. Les bons et les justes la méditent à chaque instant avec le Psalmiste, pour voir s'ils y conforment leur conduite. Mais les libertins, qui ne voudraient que contenter leurs passions, voyant d'un côté que la loi et l'Evangile prescrivent à celui qui veut se sauver de marcher par une voie étroite, toute couverte d'épines, de mortifications et de croix, de renoncer à soi-même, de réprimer les sens et les appétits déréglés, de se détacher des choses de la terre, de pratiquer la chasteté, l'humilité, la charité, la patience, choses qui toutes contrarient la chair et ses convoitises; apercevant d'un autre côté un juge formidable qui menace les transgresseurs de sa loi des plus terribles châtiments, alors que font-ils? Ils ferment les yeux à ces grandes vérités, comme étant pour eux des objets trop désagréables et importuns; et afin de ne point être troublés dans leurs plaisirs, et de pouvoir s'y livrer sans remords, ils évitent d'y fixer leur attention; ils ne veulent pas même en entendre parler. Ils ne s'arrêtent pas là: ils vont jusqu'à concevoir un véritable chagrin, en pensant à l'existence de ce juge sévère, de cette loi si contraire à leurs mauvais penchants, et des châtiments redoutables qui attendent ceux qui l'auront transgressée; de là le désir que tout cela ne soit qu'un songe et une invention des hommes. Et les voilà tombés misérablement dans l'incrédulité et dans l'impiété. Telle a toujours été la coutume des impies de ne vouloir ni penser aux maximes éternelles, ni en entendre parler, afin de ne pas réveiller en eux les agitations, les troubles et la crainte. C'est ce qu'un auteur digne de foi raconte du grand coryphée des athées et des impies, Benoît Spinosa, lequel, pour vivre en paix dans ses erreurs, ne voulut jamais, ni pendant sa vie, ni dans le temps de sa maladie, ni au moment de sa mort, qu'on lui parlât de ce qu'il en serait de l'homme dans la vie future. Ah! tremblez, ô Mondains; vous qui courez avec tant d'ardeur aux théâtres pour y écouter les chants mous et efféminés des sirènes, afin de passer agréablement le temps de votre vie; tandis que, pour ne pas être troublés dans vos jouissances, vous évitez de tout votre pouvoir de venir entendre les ministres de Jésus-Christ qui vous annoncent les maximes éternelles et les vérités du salut.

13. Si le temps me le permettait, je pourrais indiquer plusieurs autres causes de l'incrédulité: comme, par exemple, cette démangeaison que l'on a d'agiter des questions sur les mystères les plus difficiles de notre religion, quoique l'on soit tout-à-fait ignorant en matière de théologie; la corruption des

mœurs ; la liberté que l'on prend d'altérer la morale de Jésus-Christ ; cette tendance à vouloir allier les maximes du monde avec celles de l'Evangile. Combien sont arrivés par ces voies à l'incrédulité, et combien il y aurait à dire sur tous ces points! Mais je termine par en signaler une, laquelle, si elle n'est pas la seule, peut au moins être appelée la principale source de l'incrédulité ; c'est l'amour des plaisirs de la chair, le penchant que l'homme éprouve pour les jouissances sensuelles. Ah ! si elles n'étaient pas défendues, il n'y aurait plus dans le monde ni athées, ni déistes, ni aucune autre espèce d'incrédules, ou du moins il n'en existerait que très peu. Si Dieu permettait (ce qui ne peut arriver, comme étant contraire à ses lois éternelles), s'il permettait, dis-je, les fornications, les adultères et tous les plaisirs les plus honteux ; vous verriez tous les incrédules empressés à développer les raisons qui prouvent l'existence de Dieu. Vous les verriez tous, pleins de zèle, travailler à procurer aux autres la connaissance d'un Dieu si facile et si condescendant. Alors la sainte Ecriture serait la parole de Dieu révélée, et faisant promptement l'abjuration de toutes leurs erreurs, ils confesseraient que l'âme est immortelle. Mais quand ces hommes, esclaves de leurs passions, s'entendent dire par le grand Apôtre que ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables ne seront point héritiers du royaume de Dieu (1. Cor. 6. v. 9. 10); qu'ils sont tous des victimes que la divine justice condamne à l'enfer : quand ils entendent saint Pierre leur dire (2. Petr. 2. v. 9. 10) que Dieu a sous ses yeux tous les pécheurs, qu'il les réserve tous pour les livrer aux flammes éternelles dans le grand jour de son redoutable jugement ; mais que sa justice éclatera surtout contre ceux qui, pour satisfaire leurs désirs impurs, auront suivi les mouvements de leur concupiscence; quand, dis-je, ils entendent retentir à leurs oreilles le tonnerre de ces grandes vérités qui, les troublant dans leurs jouissances, deviennent pour eux ennuyeuses et importunes ; alors ils vont cherchant tous les moyens et toutes les raisons qui pourront les aider à les regarder comme fausses, ou du moins comme douteuses.

14. Qui sait, disent-ils entre eux, et ils travaillent même à l'insinuer aux autres en secret, qui sait si l'on doit croire l'existence de ce Dieu et de ce Juge éternel ? Qui sait si tout ce que les prêtres nous disent de ce Dieu, de son jugement, du paradis, de l'enfer, de l'âme et de l'autre vie, qui sait si tout cela est véritable? Il peut se faire que l'âme meure avec le corps ; que

ce jugement qu'on nous dit qu'elle doit subir n'existe que dans la bouche des prédicateurs importuns; que cet enfer qu'on nous dépeint si horrible, que ces démons qu'on nous représente si hideux, n'existent que dans l'esprit d'un vulgaire insensé et trop crédule. Et tous ces doutes qu'ils soulèvent contre les vérités les plus redoutables de notre sainte religion, ils les admettent ensuite comme des démonstrations évidentes, jusqu'à vouloir se persuader que tout ce qu'on enseigne dans la religion n'est qu'un songe et une chimère; et voilà comment ils arrivent à perdre entièrement la foi. Mais demeurent-ils toujours dans cet aveuglement déplorable sans jamais ouvrir les yeux, ni connaître la vérité? Ah! il leur arrive quelquefois de la connaître, mais c'est ordinairement lorsqu'ils ne sont plus à temps d'en tirer profit. Le même auteur qui nous a montré ci-dessus l'impie Spinosa ne voulant jamais entendre parler de l'autre vie, raconte qu'il a connu lui-même un des amis les plus intimes et un des disciples les plus affidés de cet incrédule, lequel avait embrassé tous les sentiments de son maître, et les avait soutenus avec force et avec ardeur; il raconte, dis-je, que cet infortuné étant tombé malade, conserva pendant quelque temps sa tranquillité apparente, comme avait fait celui de qui il tenait sa doctrine. Mais avant de rendre le dernier soupir, il prononça ces paroles, et dit qu'il croyait enfin tout ce qu'il avait nié auparavant; mais qu'il était trop tard pour qu'il pût espérer la grâce de se convertir; et ayant parlé ainsi, il mourut dans le désespoir. Ah! c'est au moment de la mort que je les attends ces impies. Alors ils reconnaîtront ces vérités qu'ils n'auront pas voulu reconnaître pendant leur vie. Alors ils pousseront des cris et des hurlements, quand ils entendront leur âme dire d'une manière si distincte, qu'ils ne pourront plus le révoquer en doute : Je suis immortelle. Oui, il existe ce juge qui condamne à l'enfer les pécheurs et les impies. Alors ils le confesseront, quand ils seront sur le point d'éprouver les effets de la sentence qui les condamnera au supplice qu'ils auront justement mérité. Oui, il existe cet enfer; ils existent ces démons; alors ils le confesseront, quand ils seront sur le point de ressentir les peines de l'un et les effets de la rage des autres. Mais parce qu'ils reconnaissent trop tard ces grandes vérités, ils ne sont plus à temps d'en profiter, et ils meurent en désespérés.

15. O Chrétiens, si je vous ai fait cette instruction, ce n'est pas que je suppose qu'il se trouve parmi vous un seul de ces impies, mais mon intention a été, comme je l'ai dit en

commençant, de vous préserver du malheur de tomber dans l'abîme de l'incrédulité. Vous avez donc entendu quelles sont les erreurs étranges et monstrueuses des incrédules, et en vrais catholiques, vous en avez ressenti une sainte horreur. Vous avez vu que l'orgueil, l'ignorance des divins mystères, la négligence à méditer la loi de Dieu, la corruption des mœurs, la tendance à vouloir allier les maximes perverses du siècle avec celles de l'Evangile, et surtout l'amour désordonné des plaisirs de la chair, sont les sources empoisonnées d'où l'incrédulité et l'impiété tirent leur origine. Arrachons donc de notre cœur ces mauvaises plantes: fuyons ceux qui voudraient nous faire embrasser ces erreurs, comme nous fuirions à la vue d'un horrible serpent: gardons soigneusement le précieux trésor de la foi: humilions et captivons notre esprit sous l'autorité de la parole de Jésus-Christ. Méditons souvent la loi de Dieu; ayons soin d'y conformer notre conduite, au lieu de suivre les maximes du monde corrompu. Mais surtout prenons toutes les précautions possibles pour nous conserver purs d'esprit et de corps; et que celui qui aurait eu le malheur de se souiller du vice infame de l'impureté, se hâte d'aller laver cette tache dans le sang précieux de Jésus-Christ par le moyen de la confession sacramentelle; afin qu'éloignés de ces écueils, de la perdition et de la mort, et précédés de la lumière que nous procure notre sainte religion, vous puissiez parvenir un jour à contempler face à face dans la splendeur de la gloire, ce Dieu que vous aurez cru ici-bas dans l'obscurité de la foi. Ainsi soit-il.

DIX-NEUVIÈME INSTRUCTION.

Sur les vices et sur les péchés contraires à l'espérance, et en premier lieu sur le désespoir.

Comme parmi les vertus théologales, l'espérance occupe le second rang, après vous avoir démontré ce qu'un chrétien doit savoir touchant la foi, j'ai cru devoir aussi vous faire connaître ce qu'il doit savoir touchant l'espérance. La raison demande en conséquence que, m'étant appliqué dans les deux dernières instructions, à vous montrer les vices et les péchés contraires à la foi, afin que vous les évitiez, et que vous en ayant exposé la monstruosité, l'extravagance, ainsi que les sources empoisonnées et les causes qui les produisent, la raison, dis-

je, demande que je vous fasse connaître les péchés opposés à la belle vertu d'espérance. Les saints Pères et les théologiens en indiquent ordinairement deux, qui diffèrent essentiellement l'un de l'autre, c'est le désespoir et la présomption. Ce sont ces deux moyens qu'emploie le démon pour perdre les âmes des chrétiens. Tantôt il fait en sorte qu'ils se défient de la miséricorde de Dieu jusqu'à se persuader que Dieu ne leur pardonnera pas leurs péchés, et que ces péchés sont si graves qu'ils ne peuvent pas en obtenir le pardon: tantôt il excite en eux une telle confiance en la miséricorde de Dieu, qu'ils croient pouvoir se sauver sans se servir des moyens nécessaires, et il en agit ainsi, afin de pouvoir, ou d'une manière ou de l'autre, les précipiter dans le péché. Ce sont deux extrêmes qu'il faut éviter. Ecoutez là-dessus, dit saint Augustin, les raisonnements d'un homme réduit au désespoir: Je suis condamné à l'enfer dès ce monde: pourquoi, dès aujourd'hui ferais-je difficulté de me livrer aux plaisirs, de passer mes jours dans les jouissances, et d'accorder à mes passions tout ce qu'elles demandent? D'un autre côté, écoutez les raisonnements d'un présomptueux: La miséricorde de Dieu est grande: il me pardonnera toutes les fois que je reviendrai à lui, pourquoi donc ne satisferais-je pas mes passions? Comme vous le voyez, on désespère de la miséricorde de Dieu pour avoir le droit de pécher, et on présume trop de sa bonté pour pécher encore. Ce sont là deux extrémités dangereuses. En effet, malheur à celui qui désespère de la miséricorde divine! mais malheur à celui qui présume trop d'elle! Voilà les deux péchés contre l'espérance, voilà les deux extrêmes contre lesquels vous aurez soin de vous précautionner. Parlons, en premier lieu, du désespoir, nous verrons premièrement combien il est un péché grave et injurieux à Dieu, et ensuite combien il est déraisonnable de s'y abandonner.

1. Le désespoir est un péché contraire par défaut à la vertu d'espérance, comme la présomption l'est par excès. Le désespoir donc est une défiance de la miséricorde divine, et l'on commet ce péché de différentes manières. Ceux-là d'abord s'en rendent coupables qui, épouvantés du nombre et de l'énormité de leurs fautes, désespèrent de pouvoir obtenir la gloire du paradis, parce qu'ils croient qu'elles ne leur seront jamais pardonnées, et qu'ils jugent que leurs péchés sont plus grands que la divine miséricorde, ou parce qu'ils se figurent que Dieu ne peut pas ou ne veut pas leur pardonner et les sauver. En second lieu, ceux qui, en considérant d'un côté la force de leurs



habitudes criminelles, et d'un autre côté, la faiblesse qu'ils sentent en eux-mêmes quand il s'agit de résister, s'imaginent que le secours de Dieu leur sera refusé; et enfin ceux qui, envisageant d'un côté la sublimité et la grandeur de la gloire céleste, et de l'autre leur bassesse, perdent courage; et, oubliant la toute-puissance et la miséricorde de Dieu, n'osent plus y prétendre. Or, c'est là un des péchés les plus graves et les plus injurieux à Dieu parmi ceux que l'homme peut commettre, parce qu'il attaque la toute-puissance de Dieu, offense sa bonté infinie, et atténue le mérite et la valeur du sang précieux de Jésus-Christ et de sa douloureuse passion.

2. Mais sera-t-il un péché plus grave que l'infidélité et la haine de Dieu? Saint Thomas répond que l'infidélité et la haine de Dieu considérées en elles-mêmes, sont de leur nature plus graves ; mais le désespoir relativement à nous, comparé à ces deux péchés, est plus dangereux. La raison en est, dit le Saint, que, par l'espérance des biens célestes, nous sommes éloignés et ramenés de la voie de la perdition et du péché, et que nous sommes portés à la pratique des œuvres saintes et bonnes; c'est pour cela que dès que l'espérance est arrachée du cœur des hommes, ils ne pensent plus à mener une vie chrétienne; mais n'ayant plus de frein pour s'arrêter dans la voie de la perdition, ils courent se précipiter dans tous les vices et dans tous les crimes (2. 2. q. 40. a. 3). Le désespoir est même un péché si grave, que bien souvent il traîne après lui l'hérésie, ce qui arrive quand le pécheur se désespère à un tel point, qu'il juge que Dieu ne peut pas lui pardonner ses péchés, et qu'il croit qu'ils sont plus grands que la miséricorde divine. Tel fut le désespoir de l'impie Caïn qui, après avoir tué l'innocent Abel, au lieu de recourir à Dieu et de se repentir, dit que son iniquité était si énorme, qu'il lui était impossible d'en obtenir le pardon : « *Major est in quitas mea, quam ut veniam merear* (Gen. 4. 13). » Dieu fit connaître à sainte Catherine combien ce péché est grave. Les pécheurs, lui dit-il, qui à l'heure de la mort désespèrent de ma miséricorde, m'offensent et m'outragent plus par ce seul péché que par tous ceux qu'ils ont commis. Parce que celui qui se défie de la miséricorde divine, la méprise ouvertement, en pensant injustement que son iniquité est plus grande qu'elle. D'où il résulte qu'étant dans cette disposition et dans cette croyance perverse, il ne se repent pas de son péché en tant qu'il est une offense commise contre moi, mais seulement en tant qu'il est la cause de son mal qu'il juge irréparable. Si vé-

ritablement il était repentant de m'avoir outragé et offensé, et qu'il espérât fidèlement en ma miséricorde, je l'exercerais envers lui cette miséricorde, parce qu'elle est infiniment plus grande que tous les péchés qu'il a commis, et qui peuvent se commettre par toutes les créatures.

3. La raison donc pour laquelle le désespoir est un des plus graves péchés dont un homme puisse se rendre coupable en ce monde, et qu'il outrage et offense Dieu plus que tous les autres, c'est qu'il est le plus opposé à ses divins attributs dont il est si jaloux. Et en effet, que fait un pécheur qui désespère de son salut ? Il nie en quelque manière la toute-puissance et la miséricorde de Dieu, parce que, considérant la multitude et la grièveté de ses péchés, il ne veut pas comprendre ce que peut et ce que veut faire son divin médecin. Car Dieu voulant être miséricordieux envers lui, parce qu'il est bon, et pouvant l'être, parce qu'il est tout-puissant, celui qui désespère de se sauver juge que Dieu ne peut pas ou ne veut pas être miséricordieux, et par conséquent, il croit qu'il n'est pas souverainement puissant et infiniment bon. Celui donc qui désespère d'obtenir miséricorde et de faire son salut, outrage la toute-puissance de Dieu, puisque nous devons croire qu'il n'est aucun péché qu'il ne puisse pardonner et remettre, et que, par conséquent, aucun pécheur ne doit désespérer de la miséricorde divine. Tout cela est vrai, semblent me dire quelques-uns parmi vous, quand il s'agit des pécheurs qui ne sont coupables que de péchés véniels ou bien de péchés qui, s'ils sont mortels, sont en petit nombre, ou ne sont pas des plus énormes. Mais il n'en est pas ainsi de nous. Nos péchés ne sont pas légers, ils ne sont pas en petit nombre; nous dirons même qu'ils sont innombrables, des plus graves et des plus énormes. A peine avons-nous eu l'usage de la raison que nous avons perdu l'innocence, nous nous sommes endurcis dans le mal et nous en avons contracté la funeste habitude. Comment donc pourrons-nous espérer d'obtenir miséricorde ? Notre iniquité est plus grande que la miséricorde divine !

4. Ah ! qu'un semblable blasphème ne s'échappe plus de vos lèvres ; ce fut celui que proféra le perfide Caïn. Non, ne faites jamais à Dieu cet outrage et cette insulte de penser que vos péchés soient de telle nature et en si grand nombre, qu'il ne puisse vous les remettre et vous les pardonner; ce serait la plus grande de toutes celles que vous pussiez lui faire. Non, il n'est rien qui lui soit impossible, et qui résiste à sa volonté. Dieu est tout-puissant : il peut donc triompher des pécheurs les

plus obstinés et les plus durs, par la force victorieuse de sa grâce. Par cette même grâce, il peut changer les cœurs de pierre en vases de sainteté et d'élection : *Potens est enim Deus de lapidibus suscitare filios Abrahæ* (Matth. 39). Sa voix a la vertu d'arracher à la mort et au tombeau, et de rappeler à une nouvelle vie les Lazare ensevelis depuis quatre jours, et dont les cadavres pourris répandent autour d'eux une infection insupportable ; il pourra donc, quand il lui plaira, vous faire sortir de votre péché et de votre iniquité, quelque plongés et ensevelis que vous y soyez. Et celui qui, par sa voix toute-puissante, au jour du jugement dernier, ressuscitera les morts et leur rendra la vie, celui-là même peut rendre à tous ceux qui sont morts de la mort du péché, quelque grave qu'il soit, quand il le veut, la vie de la grâce. Quelle raison avez-vous donc de désespérer de votre salut ? Est-ce la multitude de vos péchés ? j'avoue qu'ils doivent vous faire trembler, mais non vous porter au désespoir, et que sont tous les péchés du monde devant la toute-puissance et l'infinie miséricorde de Dieu ? Ce qu'est un brin de paille au milieu d'une immense fournaise allumée, et encore moins. Dans quelque abime d'iniquité donc que vous soyez tombés, mettez votre confiance en Dieu et dans la force de sa grâce qui peut facilement vous en faire sortir.

5. Nous sommes persuadés que Dieu étant tout-puissant pour nous pardonner toute espèce de crimes, peut nous ressusciter à la grâce. Mais qui saura nous dire s'il daignera user de cette grande miséricorde envers nous, malheureux qui nous sommes moqués de lui depuis tant d'années ; envers nous qui l'avons indignement abandonné pour nous jeter dans les bras du démon, et suivre les maximes du monde et les désirs déréglés de la chair; envers nous qui avons résisté avec tant d'opiniâtreté à ses grâces et à ses prévenances ? Quoi, vous demandez s'il voudra exercer à votre égard sa miséricorde et vous pardonner vos excès ? Il ne désire et il n'attend autre chose, sinon qu'après vous avoir touchés de sa grâce, vous reveniez à lui ! Qu'il veuille user envers vous de sa miséricorde ? N'en avez-vous pas une preuve évidente dans la manière dont il vous a supportés pendant des années entières sans vous punir du dernier supplice ? Après votre premier péché, et après tant d'autres qui l'ont suivi, vous a-t-il, dans sa juste fureur, écrasés de sa foudre ? vous a-t-il ensevelis dans l'enfer ? Ah ! non, il vous a attendus pendant tout le temps que vous avez passé à l'offenser, et il vous attend encore, pour vous faire miséricorde : *Expectat Dominus*, dit Isaïe, *ut misereatur vestri* (30, 18).

Mais qu'ai-je dit, il vous attend ? il vient lui-même vous chercher, afin de vous ramener à lui et vous faire part de sa grâce.

6. Voici un exemple touchant et admirable de cette généreuse prévenance de Dieu à votre égard. Avez-vous jamais observé un berger qui aurait eu le malheur de perdre une de ses brebis ? Vous l'aurez vu, saisi d'une extrême affliction, abandonner le reste de son troupeau et s'en aller à sa poursuite. Il parcourt toutes les plaines et toutes les montagnes, passe à travers les broussailles et les forêts. Il crie, il appelle sa pauvre brebis par son nom, et il ne suspend point ses recherches, ses courses, qu'il ne l'ait trouvée. Alors, il ne la menace point, il ne la gourmande point, et même voulant lui épargner la peine de marcher, il la prend sur ses épaules, et tout joyeux il la porte dans sa bergerie. Mais quel est ce bon pasteur qui va avec tant de soins sur les traces de sa brebis égarée ? C'est notre divin Rédempteur, et ce que je viens de dire n'est qu'une figure de tout ce qu'il a fait et qu'il continue à faire pour ramener à lui les âmes qui l'ont abandonné et qui se sont volontairement perdues : *Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* (Luc. 19. 10). C'est pour cela, mes Frères, qu'il est descendu du ciel sur la terre : et à quels travaux et à quelles fatigues ne s'est-il pas soumis pour convertir les pécheurs et les sauver ? et que n'a-t-il pas fait et que ne fait-il pas pour vous ramener de la voie de perdition à celle du salut ? Que d'inspirations il vous a envoyées dans ce but ! et de quelles lumières n'a-t-il pas inondé vos esprits pour vous éclairer sur vos dangers ! Combien de fois n'a-t-il pas frappé à la porte de votre cœur ! que de saints mouvements n'y a-t-il pas fait naître ? que de prédications et que d'instructions n'ont pas retenti à vos oreilles ? Comment donc, sans faire un outrage très grave à l'infinie miséricorde de Dieu, pourrez-vous désespérer d'obtenir votre pardon et de vous sauver, quelque graves et énormes que soient vos péchés ? Ah ! combien la miséricorde divine est hors de toute comparaison avec tous ces crimes dont vous vous sentez coupables ! Vos péchés auront sans doute quelque terme et une mesure, mais la miséricorde divine, qui est infinie, n'en a point.

7. Je ne disconviens pas de cela, dira quelqu'un d'entre vous, oui, j'avoue que cette miséricorde n'a ni borne ni mesure ; mais aussi la divine justice est infinie, et elle entend être satisfaite pour les péchés commis. Et qui d'entre nous, pour tant et de si nombreux péchés, pourra donner à cette divine jus-

tice une satisfaction convenable? A cela je réponds que celui qui, pour ce motif, désespèrerait d'obtenir son pardon et le salut, commettrait un péché souverainement injurieux non-seulement à la toute-puissance et à la miséricorde de Dieu, mais encore aux mérites infinis de Jésus-Christ et à l'efficacité et à la valeur de son sang précieux. Je conviens encore, avec le saint concile de Trente (Sess. 14. c. 8), que de nous-mêmes nous ne pouvons faire aucune bonne œuvre qui soit capable de satisfaire la justice de Dieu le Père; mais je déclare aussi que nous le pouvons certainement par les mérites de Jésus-Christ et de son sang précieux, qui nous sont appliqués par le moyen des sacrements. Le sang de Jésus-Christ nous purifie et nous lave non d'un péché, mais de tous ceux que nous pouvons commettre : *Sanguis Jesu Christi filii ejus emundat nos ab omni delicto* (1. Jo. 1. 7). Je vous écris ces choses, mes chers Enfants, afin que vous ne péchiez pas, dit peu après le même saint Jean; mais si, par malheur, quelqu'un d'entre vous vient à tomber dans le péché, qu'il ne se décourage pas, qu'il ne se désespère pas pour cela, mais qu'il sache que nous avons auprès de Dieu le Père un avocat plein de charité, qui est Jésus-Christ. Il est la victime de propitiation pour tous nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux qui ont été commis et qui se commettront par tous les hommes jusqu'à la fin du monde : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed et pro totius mundi* (1. Jo. 2. 2). En vous livrant au désespoir, voudriez-vous donc faire cette sanglante injure au sang précieux de Jésus-Christ, ne le croyant pas d'une valeur infinie, ni suffisant pour effacer tous les péchés que vous avez commis?

8. Le péché de désespoir est non-seulement injurieux à Dieu, mais encore il est le plus injurieux de tous, parce qu'étant le propre de Dieu d'user de miséricorde et de pardon, et non de punir, ce péché l'outrage et l'offense plus que tout autre; il est encore le péché le plus déraisonnable et le plus insensé, dans lequel l'homme puisse tomber. Car s'il était quelqu'un, parmi vous, qui en fût malheureusement coupable, dites-moi, de grâce, quel motif auriez-vous de désespérer de la miséricorde de Dieu? quelle excuse pourriez-vous alléguer pour ne pas vous repentir? Avez-vous jamais entendu dire ou lu dans les divines Ecritures ou dans l'Histoire ecclésiastique que quelqu'un ait espéré et mis sa confiance en Dieu, et qu'il en ait été méprisé? Avez-vous jamais lu ou entendu que la divine miséricorde ait rejeté un pécheur qui se soit adressé à lui avec un

cœur contrit et humilié? Non, certainement : mais vous aurez lu et appris tout le contraire, c'est-à-dire que Dieu ne confond ni ne rejette celui qui recourt à sa bonté divine dans un esprit de repentir, mais que c'est lui qui l'attire, l'excite et l'invite à se convertir. Il agira donc de la même manière avec vous, parce que son bras ne s'est pas raccourci, et que sa miséricorde n'a pas diminué.

9. Et en effet, de quels excès êtes-vous coupables, pour que vous ayez à craindre de ne pas obtenir le pardon? Auriez-vous par hasard violé la foi conjugale par des adultères? Avez-vous plongé vos mains dans le sang de votre prochain par quelque homicide? Avez-vous scandalisé votre prochain par une vie criminelle? Quelle chose plus horrible que ces péchés? Cependant David se rendit coupable de tous; et néanmoins avec ces paroles : *J'ai péché*, *Seigneur*, par lesquelles il reconnait son crime, Dieu les lui pardonne; et par la confession de ses iniquités et de ses injustices il mérite que Dieu les lui remette : *Dixi : Confitebor adversùm me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei* (Ps. 31. 5). Quelle raison et quel fondement avez-vous donc de croire qu'il n'en agira pas ainsi avec vous, quelque grands et quelque nombreux que soient vos péchés? Auriez-vous par hasard abandonné Dieu pour adorer les idoles, profané les temples, renoncé à la foi? Vous seriez-vous livrés aux superstitions, à l'art de l'enchantement, à la magie? Je veux croire que vous n'êtes pas tombés dans ces excès. Cependant, lors-même que vous vous en seriez rendus coupables, sachez que Manassès, roi de Juda, fit tout cela et bien d'autres choses encore que la sainte Ecriture ne mentionne pas (2. Par. 23). Nonobstant ces crimes, il se repentit, et demandant humblement pardon à Dieu, il se le rendit propice, et il mourut pénitent. Confiez-vous donc aussi dans la miséricorde divine, recourez au Seigneur avec des sentiments d'humilité, et dans votre parfaite conversion, vous reconnaitrez les miracles de sa toute-puissance et de sa grâce.

10. Mais allons encore plus en avant. Auriez-vous renié avec des exécrations et des parjures Jésus-Christ, Fils de Dieu? Sachez que saint Pierre se rendit coupable de tous ces crimes, et néanmoins Jésus-Christ jeta sur lui des yeux de miséricorde, excita dans son cœur un repentir amer accompagné de larmes, et en fit un de ses plus chers amis. Si donc saint Pierre, fait observer saint Bernard, s'éleva d'une si profonde chute à une charité si éminente, jusqu'à être choisi par Jésus-Christ pour être le chef de son Église, et son vicaire ici-bas, qui est

ce qui, dès à présent, pourra désespérer de son pardon, pourvu qu'il veuille sortir du péché (Serm. de SS. Petr. et Paul.)? Saint Matthieu ne fut-il pas d'abord publicain? et cependant il devint un Apôtre et un Evangéliste. Zachée ne le fut-il pas aussi? et cependant Jésus-Christ entra dans sa maison et en fit un saint. La femme adultère qui, suivant toute la rigueur de la loi, allait être condamnée par les Scribes à être lapidée, est absoute par Jésus-Christ. Madeleine avait été la pierre de scandale de sa ville natale, et cependant, étant allée se jeter aux pieds de Jésus-Christ, tous ses péchés lui sont remis, et d'une grande pécheresse, elle devient une grande sainte. Qui fut jamais plus scélérat que le bon larron? Cependant s'étant recommandé au Sauveur mourant sur la croix, le paradis lui est accordé. Mais venons-en à saint Paul. Ne fut-il pas un blasphémateur? ne fut-il pas un persécuteur de l'Eglise de Dieu? Il en fait l'aveu lui-même. Et cependant il obtint miséricorde; et quelle miséricorde? celle d'être changé de persécuteur de l'Eglise de Dieu en son docteur et en son grand maître, de blasphémateur de Jésus-Christ en un de ses plus fidèles disciples et un de ses plus ardents Apôtres. Qui est-ce donc qui pourra perdre courage et désespérer de la miséricorde divine, après une telle conversion, que racontait saint Augustin pour s'exciter lui-même et les autres à la confiance en Dieu? Si un malade aussi désespéré que l'était saint Paul fut guéri par ce divin et adorable médecin, pourquoi n'espérerions-nous pas aussi d'obtenir notre santé, malgré nos plaies spirituelles si profondes? Pourquoi ne nous ferions-nous pas soigner par lui? pourquoi ne le prierions-nous pas d'appliquer ses mains si charitables sur nos blessures (Ser. 38. de Temp.)? Ah! n'alléguons donc plus des prétextes qui sont tous déraisonnables et sans fondement; et, pour avoir un motif de nous défier de la miséricorde divine, ne mettons plus en avant nos fautes. Avez-vous péché, dit saint Jean Chrysostôme, repentez-vous. Avez-vous péché mille fois? Mille fois courez pleins de repentir vous jeter aux pieds de votre divin médecin, et dans les bras de sa miséricorde (Hom. in Ps. 50).

11. Nous serions sans doute disposés à faire tout cela, me répondent encore quelques-uns; mais comment Dieu nous accueillera-t-il à notre retour, ayant été pendant tant d'années si froids et si ingrats envers lui? Certainement ce sera en nous adressant des reproches bien justes et que nous nous sommes attirés par nos perfidies et nos excès. Des reproches à cause de vos trahisons et de vos excès, dites-vous? non, il gardera

un silence complet sur tout cela. Il vous recevra au contraire avec toute la tendresse et l'affection possibles. Comprenez combien sont toujours plus dépourvus de raison, non-seulement votre désespoir, mais vos craintes mêmes. Ecoutez comment il manifeste par le fait suivant la facilité et la douceur avec laquelle il accueille les pécheurs pénitents ; et je n'oserais pas vous le raconter, si Jésus-Christ ne l'eût exposé avec les couleurs les plus vives dans son saint Evangile. Un jeune libertin, las de vivre dans la maison paternelle sous les yeux et sous la surveillance de son père, lui demanda arrogamment sa légitime, et ce vénérable vieillard la lui ayant donnée à son grand déplaisir, cet insensé quitta sa famille et se transporta dans une région lointaine ; là, il se livra à une vie si licencieuse et si déréglée, qu'il dissipa en peu de temps tout ce qu'il avait ; réduit à une extrême misère, pour gagner sa vie, il fut obligé d'exercer le vil métier de gardien des pourceaux, désirant même se nourrir de glands, aliment de ces animaux immondes, et bien souvent il n'en avait pas assez pour apaiser sa faim. Dans l'abîme de son malheur, ce pauvre jeune homme rentra en lui-même, et forma le projet d'abandonner le pays qu'il habitait, de revenir à la maison de son père, de se jeter à ses pieds, de confesser son péché, de lui demander pardon, et de le prier de le traiter au moins comme un de ses derniers serviteurs. Il se dirige vers la maison de son père ; et à peine celui-ci l'a-t-il aperçu, qu'il le reconnaît pour son fils, quoiqu'il fût défiguré et couvert de haillons, et qu'attendri sur son sort il court à sa rencontre, se jette à son cou, l'embrasse, et le serre dans ses bras. Ce fils se prosterne à ses pieds, mais le bon père le relève ; et, satisfait des paroles que lui arrache son repentir, il ordonne qu'on le revête d'habits neufs, qu'on lui donne une chaussure propre ; il commande un festin à l'occasion de son retour, et lui mettant au doigt un anneau, il le fait rentrer dans ses premiers droits de fils et d'héritier.

12. Mais quel est ce fils si indigne et si malheureux qui, voulant se soustraire à la douce domination de son père, demande la portion qui lui revient, s'éloigne de lui et s'en va la consumer dans un pays lointain au milieu de la débauche et du libertinage ? Mes Frères, mes Sœurs, mettons la main sur notre cœur, interrogeons notre conscience, et nous verrons qu'à peine avons-nous été en état de nous servir de notre libre arbitre pour le bien ou pour le mal, par notre péché, nous avons abandonné le père le plus aimable, nous avons dissipé le trésor inestimable de l'innocence baptismale et de la grâce, en

nous livrant à nos passions les plus déréglées. O mon Dieu, que de pensées honteuses ! que d'infâmes entretiens ! Ne les manifestons pas ici, pour ne pas scandaliser les simples et les innocents; qu'il nous suffise de les compter et de les détester dans notre cœur. Mais, d'un autre côté, quel est ce père si amoureux et si bon qui, oubliant toute offense, va plein de miséricorde au-devant d'un fils qui l'a abandonné sans craindre de l'attrister, qui a fait un si mauvais emploi de ses biens, et a déshonoré sa famille par une vie scandaleuse et infâme ? Quel est ce père qui l'accueille avec tendresse et affection, qui lui pardonne avec tant de facilité, et qui, au lieu de lui adresser de justes reproches, lui fait préparer un festin ?

13. Le voici, mes Frères : cet aimable père, ce père de toute miséricorde est notre Dieu, si rempli de bonté pour ses créatures et figuré par ce père qui s'attendrit à la vue de son fils prodigue de retour auprès de lui, qui va à sa rencontre, l'embrasse, l'étreint dans ses bras, et qui, sans lui reprocher en aucune manière ses égarements passés, le rétablit dans son premier état, lui rend son ancienne amitié, et qui, à l'occasion de son arrivée, fait célébrer des fêtes dans la famille. Oui, dès qu'un pécheur touché de la grâce revient à Dieu, ce Dieu va au-devant de lui avec une espèce d'impatience de lui rendre son innocence qu'il avait perdue, et au lieu de lui faire des reproches sur ses péchés passés, il veut que tout le ciel se réjouisse à l'occasion de son retour et de sa conversion. Oui, notre Dieu désire avec tant d'ardeur de recevoir les pécheurs qui, pleins de repentir, se rendent de nouveau à lui, qu'il ne trouve pas de moyen plus propre pour nous faire comprendre cette généreuse disposition de sa part à nous pardonner, qu'en dépeignant les transports qu'éprouveraient un père et une mère qui, dans le temps de leur plus grande affliction, se verraient rendu ce fils qu'ils pleuraient depuis longtemps comme mort ou perdu. Et qui oserait douter de cette miséricorde, quand Jésus-Christ a cherché à nous la faire connaître dans son Evangile par cette parabole ?

14. Et nous ne nous laisserions pas encore vaincre par tant de bonté et de miséricorde, et nous ne nous sentirions pas entraînés vers lui par tant de tendresse ? Et le nombre et la grièveté de nos fautes nous épouvanteraient encore? Et nous serions encore dans des transes de frayeur sur la manière avec laquelle nous accueillera à notre retour ce père plein d'amour? Et y aurait-il encore parmi vous quelqu'un qui désespèrerait d'obtenir de lui miséricorde et pardon? Ah ! non, Chrétiens, mes Frè-

res. Dans la parabole de l'enfant prodigue, nous avons peut-être entendu l'histoire de nos crimes; qu'elle devienne de plus celle de notre conversion et de notre retour à Dieu : *Surgam, et ibo ad patrem*. Prenons en ce moment la résolution d'abandonner le péché, et de nous jeter entre les bras de ce maître si plein de tendresse. Quelque grands et ingrats pécheurs que nous soyons, ne nous défions jamais de son infinie bonté. Présentons-nous donc à ce divin Maître, et, employant les paroles de l'enfant prodigue, disons-lui : *Pater, peccavi in cœlum et coram te* : aimable Père, nous voici tous, enfants rebelles et révoltés que nous sommes, prosternés à vos pieds. Nous avons péché, et vous savez combien de fois, en violant votre sainte loi ; et, ce qui nous rend plus coupables, c'est que nous l'avons fait sous vos yeux : *jam non sum dignus vocari filius tuus* : non, nous ne sommes plus dignes d'être appelés vos enfants, puisque après tant de grâces et de faveurs, au lieu de vous servir fidèlement, de vous honorer, de vous aimer, nous avons eu la témérité et la perfidie de vous outrager et de vous offenser aussi indignement. Mais si nous avons perdu la qualité de vos enfants, vous ne vous êtes pas dépouillé du titre si doux de père, et vous n'en avez pas abjuré le nom. Nous avons péché, mais il ne sera jamais vrai que nous voulions nous défier de votre miséricorde, que nous confessons infinie et plus grande que notre malice et nos fautes. Nous l'implorons donc, en vous demandant pardon de ces fautes et de ces péchés, afin que, étant rentrés en grâce avec vous, nous puissions chanter les effets de cette miséricorde et de cette grâce ici-bas, pour pouvoir ensuite les chanter éternellement dans le ciel.

VINGTIÈME INSTRUCTION.

Sur le second péché opposé à la vertu de l'espérance, qui est la présomption.

Il y a deux péchés, comme je l'ai dit plus haut, qui sont opposés à la vertu d'espérance, l'un par excès, qui est la présomption, et l'autre par défaut, qui est le désespoir. Nous avons exposé, dans l'instruction précédente, combien est grave le péché que commet un chrétien qui désespère d'obtenir de la miséricorde de Dieu le pardon de ses péchés, quelque énormes et multipliés qu'ils soient. Nous avons vu que le désespoir est un péché des plus injurieux à Dieu que l'homme puisse

commettre, parce que plus que tout autre il est opposé à sa divine puissance, à sa bonté, et aux mérites infinis de Jésus-Christ, comme s'il y avait quelque péché que Dieu ne puisse ou ne veuille pas pardonner, et que, pour effacer tous ceux qui se commettent, le sang précieux de Jésus-Christ soit insuffisant, ce qui est contraire à ce qu'exprime la sainte Ecriture. Celui qui désespère de la miséricorde de Dieu commet un péché plus grand que celui qu'on commet par excès de présomption, parce qu'il offense et outrage Dieu plus que ce dernier. Néanmoins, quoique le désespoir soit un péché très grave, et j'ajouterai même plus grand que la présomption, qui est le second péché contraire à l'espérance, il faut cependant avouer qu'il n'est pas aussi commun que celui-ci, et que les pécheurs qui présument trop de la miséricorde divine sont en plus grand nombre que ceux qui en désespèrent. Cependant ces deux péchés sont rangés parmi ceux que l'on appelle contraires au Saint-Esprit, parce que ce sont des péchés de pure malice dont Jésus-Christ parle dans son Evangile, en déclarant qu'ils ne se remettent ni en ce monde ni en l'autre. Non que je veuille dire qu'ils soient irrémissibles, n'en existant aucun qui puisse être considéré comme tel par rapport à la divine miséricorde, mais parce que fermant les voies, et détruisant les moyens par lesquels ils pourraient être remis, ils ne le sont que difficilement et très rarement. Vous devez donc reconnaître combien il est nécessaire de nous entretenir de ce qui concerne ces péchés pour en purger la terre : et puisque nous avons déjà parlé du désespoir, disons quelque chose de la présomption, en montrant combien ce péché est grave, parce que présumant de la miséricorde divine, les pécheurs prennent occasion de l'offenser davantage, et parce qu'ils se flattent follement de se sauver sans prendre les moyens qui sont nécessaires.

1. Ceux-là commettent donc en premier lieu le péché de la présomption, qui prennent occasion de la grandeur de la miséricorde divine pour persévérer plus longtemps dans leurs fautes et pour l'offenser davantage. La miséricorde de Dieu est grande, disent-ils, elle n'a point de bornes, parce qu'elle est infinie : nous pourrons donc commettre autant de péchés que nous voudrons, nous sommes assurés d'en obtenir toujours le pardon. Nous avons péché jusqu'à présent, *et quid nobis accidit triste* (Eccl. 5. 4)? Il ne nous est rien arrivé de malheureux ni d'affligeant. Dieu supporte avec beaucoup de patience les pécheurs. Nous savons par une heureuse expé-

rience qu'il nous a ainsi traités pendant un grand nombre d'années, et nous espérons qu'il en agira encore de la même manière à l'avenir. Nous savons que Dieu va à la poursuite des pécheurs avec un grand empressement, et qu'il les cherche pour les faire revenir à lui. Quand nous aurons bien satisfait nos passions, et que nous serons las de courir après les plaisirs, nous nous laisserons retrouver et nous reviendrons à lui. Il ne rejette aucun pécheur, quelque plongé qu'il soit dans la corruption et dans les vices les plus énormes; au contraire, il les accueille avec toute la tendresse et l'affection possibles : il ne nous rejettera pas nous-mêmes, et il nous recevra les bras ouverts, quand, dégoûtés du péché, nous nous sentirons portés à retourner vers lui. Vivons donc dans la joie et les plaisirs, sans tant nous inquiéter, et nous nous repentirons bien une fois.

2. Entendez-vous, Seigneur, le bon usage que tant de chrétiens présomptueux font de votre infinie miséricorde? Ils prennent la hardiesse de vous offenser, et de vous offenser en quelque manière avec délibération, parce que vous êtes miséricordieux et bon; et parce que vous êtes facile à accorder le pardon, ils forment le projet de rester plus obstinément dans leurs fautes. Ah! laissez-moi vous le dire, Seigneur, vous êtes la cause par laquelle tant de péchés ainsi que tant de pécheurs existent dans le monde. Cette miséricorde qui éclate d'une manière si sensible en vous, et qui supporte si patiemment les pécheurs et les attend à la pénitence; cet empressement avec lequel vous les cherchez afin de leur accorder la grâce et le pardon; cette tendresse et cette affection avec lesquelles vous les recevez aussitôt qu'ils reviennent à vous, cet empressement est ce qui les rend si obstinés dans le mal, et qui les fait tous les jours s'enfoncer dans le péché de plus en plus. Si vous aviez surpris et fait mourir cette épouse au moment où elle trahissait la foi conjugale; si vous aviez permis que cet homicide et ce voleur, après leur premier crime, fussent tombés entre les mains de la justice pour en être punis; si vous aviez écrasé de votre foudre ce sacrilége après le premier parjure, ou après le premier blasphème qu'il a proféré : si vous aviez frappé de votre bras en fureur et enseveli dans l'enfer cet intempérant la première fois qu'il s'était enivré, cet impudique après son premier péché honteux, et tant d'autres scélérats dès l'instant où ils vous offensaient, non, il n'y aurait pas au tant de péchés ni de pécheurs sur la terre. C'est donc vous, Seigneur, qui par votre bonté et votre longanimité, provoquez l'audace des impies.

3. Ah! pardonnez-moi, Dieu de bonté, si, entraîné par mon zèle, j'ai osé penser et dire que votre miséricorde est la cause de tant de péchés qui souillent la terre, et de cette funeste disposition qui porte les malheureux pécheurs à s'enfoncer toujours davantage dans la boue de l'iniquité et à y vivre avec obstination. Non, Seigneur, vous n'en êtes pas la cause, non plus que votre miséricorde que vous ne pouvez vous empêcher d'exercer envers les pécheurs repentants, parce qu'il est dans votre nature d'être bon et miséricordieux : ce que nous voyons est un effet monstrueux et étrange de la malice humaine. Mais sera-t-il donc vrai, mes Frères, vous dirai-je à vous qui, présumant trop de la miséricorde divine, auriez l'audace de prendre de là occasion de pécher? Sera-t-il vrai que vous vouliez être plus impies et plus méchants, parce que votre Dieu est infiniment bon et miséricordieux? Quoi, parce que ce charitable Seigneur est si disposé à vous pardonner, vous croiriez avoir raison de l'offenser davantage? Si votre Dieu était donc moins bon et plus sévère, vous le serviriez avec plus d'empressement et de fidélité, et si vous l'aviez outragé, vous vous efforceriez de vous réconcilier au plus tôt avec lui. Et parce que jusqu'à présent il vous a soufferts, et que, pendant un grand nombre d'années, vous avez ressenti les effets de sa grande bonté et de sa grande patience, vous voudriez continuer à l'outrager, ou au moins différer plus longtemps de rentrer en grâce avec lui? Est-ce ainsi que vous vous comportez avec les hommes? Ayant un ami ou un maître qui vous aimerait d'un amour spécial, auriez-vous assez d'ingratitude dans votre cœur pour en venir jusqu'à le contrister par la seule raison qu'il éprouve pour vous le sentiment d'amour? Bien loin de là : vous y voyez une raison de plus pour vous unir d'une manière étroite à lui, et pour éviter même tout ce qui pourrait le moins du monde lui causer quelque déplaisir; et si, par hasard, vous lui en aviez causé, quelque léger qu'il fût, vous vous efforceriez aussitôt de lui donner satisfaction et de l'apaiser. Et vous ne tiendrez pas la même conduite avec votre Dieu, qui use d'une si grande patience envers vous, qui vous donne tant de preuves d'amour et de bienveillance?

4. Ah! écoutez l'apôtre saint Paul qui, par les paroles touchantes qu'il emploie, devrait briser les cœurs les plus durs, et en même temps épouvanter par ses menaces ces hommes téméraires et audacieux qui puisent dans la patience avec laquelle Dieu supporte les pécheurs un motif de persévérer plus

longtemps dans leurs fautes, et, dans son infinie bonté et miséricorde, un prétexte de l'offenser plus criminellement. Ne le savez-vous pas, mon Frère, dit-il, qu'en agissant de telle manière, par un excès d'impiété et d'injustice, vous méprisez les richesses de la bonté de Dieu, de sa patience et de sa longanimité? Ne voyez-vous pas que cette patience et cette bénignité avec lesquelles il supporte les pécheurs, et leur pardonne avec tant de facilité, doit vous déterminer à haïr le péché, et à retourner à lui? Et au contraire, vous, mon Frère, oui vous même, vous en prenez occasion de l'offenser avec plus d'impudence? Ah! sachez, poursuit l'Apôtre, qu'en agissant de cette manière aussi indigne, vous attirez sur votre tête, par suite de la dureté de votre cœur et de votre obstination dans le mal, au grand jour des vengeances, en ce jour de la révélation du juste jugement de Dieu, en ce jour où il récompensera éternellement, où il punira, selon les œuvres bonnes ou mauvaises qu'on aura faites (Rom. 2. 5), oui, dis-je, sachez que vous attirez sur votre tête des trésors de colère et de malédiction.

5. Ce Dieu donc qui est infiniment miséricordieux, est aussi infiniment juste. Ne dites donc plus, selon que vous en avertit l'Esprit-Saint dans l'Ecclésiastique: J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux et de nuisible? Dieu est patient, et il ne se hâte pas de punir. Vous ne devez jamais être sans crainte sur le péché qui vous a été remis, poursuit l'Esprit-Saint, et gardez-vous d'ajouter péché à péché. Ne dites point non plus: La miséricorde du Seigneur est grande, et il aura compassion de moi malgré la multitude innombrable de mes péchés. La miséricorde et la justice de Dieu s'approchent, et son courroux s'allume contre les pécheurs qui abusent de sa miséricorde. Ne tardez donc pas de vous convertir à Dieu, conclut l'Esprit-Saint, et ne différez pas de jour en jour, parce que sa colère éclatera tout-à-coup sur vous, et vous frappera dans le temps de son inexorable vengeance (Eccl. 5. 9). C'est ce qui arrive ordinairement à ces présomptueux qui font un abus si étrange de cette miséricorde divine. Ils se trompent ordinairement dans les fausses mesures qu'ils prennent. Ils se fondent sur deux choses qui ne sont pas en leur pouvoir. D'abord sur l'espérance d'avoir du temps pour se repentir, tandis qu'ils ne peuvent se promettre, non des années, ni des mois, mais pas même des jours et des heures. Ils se fondent sur la grâce, qui est un don de Dieu et un effet de sa miséricorde, tandis qu'ayant tant abusé de cette grâce, ils doivent craindre avec raison que, dans ses justes jugements, il ne la leur refuse. Je vous ai ap-

pelés, dit Dieu dans les Proverbes, et vous ne m'avez pas écouté : j'ai étendu les mains, et vous n'avez pas tenu compte de mes avances. Vous avez méprisé toutes mes inspirations, vous avez fait peu de cas de mes reproches. Que ferai-je, à l'heure de votre mort? je me rirai et je me moquerai de vous, quand ce dernier moment sera venu. Alors ils me prieront, et je ne les écouterai pas, ils se tourneront vers moi, et ils ne me trouveront pas, parce qu'ils ont haï la vraie science, et qu'ils n'ont pas eu la crainte de Dieu. Ces menaces sont proférées par Dieu, et ne sont point de mon invention (Proverb. 1. 24). Or, peut-on dire une chose plus terrible dans ses conséquences, et plus propre à effrayer un pécheur, quelque présomptueux qu'il puisse être?

6. Mais Dieu a tenu une conduite bien différente, me dites-vous, avec tant de pécheurs qui ont vieilli dans le péché, et nonobstant cela, il les a supportés, ils ont obtenu miséricorde après s'être repentis, pourquoi n'aurons-nous pas droit à cette même faveur? Manassès, roi de Juda, comme nous l'avons entendu dans la dernière instruction, fut longtemps plongé dans l'ordure du péché, et cependant il revint à Dieu dans un âge très avancé. Il en fut ainsi de beaucoup d'autres à qui Dieu fit miséricorde. Mais est-il possible, Chrétiens mes chers Frères, que vous vouliez baser la grande affaire de votre salut éternel sur des fondements si ruineux et si incertains? Il est vrai que Dieu en a supporté quelques-uns; mais peut-être qu'ils ne furent pas favorisés d'autant de moyens et de lumières pour se repentir, que vous l'avez été jusqu'à présent. Peut-être ne vécurent-ils pas avec l'impie dessein de se maintenir dans le péché, comme vous le faites. Voulez-vous que je démontre ce que j'avance? La divine Ecriture vous en donne un des plus célèbres, mais des plus terribles exemples dans la personne d'Ammon, fils de Manassès (Paral.33.21), auquel il succéda sur le trône, et sur les traces de qui il marcha en imitant ses péchés, et non sa pénitence. Que s'ensuivit-il? qu'après deux années de crimes et de règne, il fut tué dans son palais même par ses propres serviteurs, sans avoir le temps de se repentir. Mais pourquoi Dieu donne-t-il le temps de faire pénitence au père et lui fait-il miséricorde, tandis qu'il refuse cette faveur au fils? Pourquoi supporte-t-il celui-là pendant plus de cinquante ans sans le punir, tandis qu'il punit celui-ci après deux ans seulement? Parce qu'il osa présumer témérairement de la miséricorde de Dieu : Mon père, disait-il en lui-même, a vécu un grand nombre d'années dans tous les genres de cri-

mes, et néanmoins il a été jugé digne d'obtenir miséricorde. Je puis donc à mon tour me livrer à tous les plaisirs, satisfaire toutes mes passions, et puis je me repentirai dans un temps quel qu'il soit, et j'obtiendrai le pardon de mes fautes. Voilà la raison pour laquelle tant d'hommes, se fiant aujourd'hui sur la miséricorde de Dieu, continuent à se livrer au péché et se perdent misérablement.

7. Il faut cependant avouer que quoiqu'il y en ait beaucoup qui se damnent parce que, jugeant que Dieu est souverainement miséricordieux, ils prennent de là occasion de croupir dans le vice et dans de continuelles offenses envers lui, parce qu'il est bon, il en est encore plus qui se damnent, par la raison qu'ils espèrent se sauver sans employer les moyens nécessaires. Et, pour se sauver, il est beaucoup de ces moyens qu'il faut nécessairement employer. Mais pour ne pas être long, je ne parlerai seulement que de trois : la fuite des péchés, la pratique des œuvres saintes et méritoires, et enfin la pénitence pour quiconque a péché ! Il est de foi que personne ne peut se sauver ayant la conscience souillée du péché ; il faut donc nécessairement s'en tenir éloigné, parce que celui qui y vit est une victime condamnée à l'enfer, selon la justice de Dieu. Mais que fait le démon pour retenir tant de chrétiens dans le péché ? il leur suggère que la miséricorde de Dieu est infinie ; qu'elle ne veut pas la mort du pécheur, mais sa vie, et qu'avec la pratique seulement de quelques œuvres de piété ils peuvent être assurés qu'ils n'ont rien à redouter de la justice divine, en vivant même dans le péché. En effet, dites à ce voleur qui n'est appliqué qu'à dépouiller le prochain de son bien, et qui ne tend qu'à s'enrichir par ce moyen inique : dites à cet homme malin qui ne sait pas parler sans qu'il déchire la réputation de ses frères ; dites-leur : Malheureux que vous êtes, selon saint Paul, qui ne parle que d'après Dieu, sachez que vous êtes exclus du ciel. Ni les voleurs, ni les rapaces, ni les médisants ne possèderont le royaume de Dieu. Ah ! répondront-ils: Je suis dans l'habitude de m'abstenir de viande les mercredis, je porte sur moi le scapulaire, je me sauverai. Dites à cet intempérant qui ne passe sa vie que dans les lieux de débauche, qui s'abandonne à la crapule et à l'ivrognerie : oui, dites-lui qu'il n'y a point de paradis pour les ivrognes ; que l'enfer sera leur partage ; il répondra qu'il honore quelque saint en certains jours de la semaine, qu'il en sera secouru, et qu'il évitera par-là même la damnation.

8. Mais, ferai-je observer à un autre, vous croupissez dans

l'impureté, vous ne pensez qu'à alimenter en vous les passions les plus honteuses et les plus infames, vous ne cherchez donc pas à vous mériter le ciel, vous avez déjà un pied dans l'enfer. Que répond-il? Je fais tous les jours l'aumône. Une aumône produit inévitablement son effet. Vous êtes orgueilleux comme un Lucifer : et ce fut par cet orgueil que ce malheureux fut chassé du paradis avec une multitude infinie d'anges : l'orgueil, dit saint Grégoire, est une marque évidente de réprobation : voilà le sort qui vous attend. Non, répond-il, j'entends tous les jours la sainte messe, je ne périrai pas. Et vous qui nourrissez en vous une haine contre certaines personnes, qui cherchez à leur faire tout le mal possible, qui ne pouvez pas vous résoudre à pardonner une offense qui vous a été faite, ne savez-vous pas que Dieu n'admet pas dans son paradis les vindicatifs et les querelleurs? qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ne pardonne pas? Je sais tout cela, répond-il, mais je ne laisse pas passer un jour sans réciter ou l'office de la Vierge, ou le chapelet, ou le rosaire; je pense donc être assuré de mon salut. Et moi je vous réponds qu'en menant la vie que vous menez, vous vous damnerez sûrement avec tous les exercices de piété auxquels vous vaquez, avec toutes les messes auxquelles vous assistez, avec toutes les aumônes que vous faites, et avec tous les jeûnes des mercredis et des samedis. Si vous aviez vaqué à ces œuvres de piété dans le but louable d'obtenir de la bonté divine qu'elle vous accordât les lumières et la force nécessaires pour sortir du péché, je conviens avec vous que les œuvres pieuses vous pourraient être utiles; mais il n'en est pas ainsi, puisque par ces moyens vous vous flattez d'avoir le droit de vivre dans le péché. C'est une offense très grave faite à la Majesté divine, que de prétendre obtenir le pardon de vos fautes et éloigner de vous le malheur de la damnation, sans employer un moyen aussi nécessaire que l'est celui de détester et de fuir le péché.

9. Le second moyen pour obtenir le salut éternel est la pratique des œuvres saintes. C'est un article de foi que, sans les bonnes œuvres faites dans l'amitié de Dieu, et avec le secours de sa sainte grâce, personne ne peut se sauver. Elles sont absolument nécessaires pour rendre certain et infaillible notre salut. Mes Frères, disait saint Pierre aux premiers fidèles, et en leurs personnes à nous tous, soyez toujours de plus en plus empressés à affermir votre vocation et votre élection par vos bonnes œuvres (Ep. 2. 1. 10). Aussi Jésus-Christ appelle-t-il la gloire du paradis une récompense, pour nous montrer qu'elle ne

s'accorde qu'aux bonnes œuvres qu'on a pratiquées, aux épreuves qu'on a supportées pour l'amour de Dieu, et c'est là la condition exigée pour recevoir cette récompense céleste : *Unusquisque propriam mercedem accipiet secundùm suum laborem* (Cor. 8). Aussi, quand le Sauveur parle de sa venue à la fin des siècles pour juger le monde, il dit qu'alors il rendra à chacun ce qui lui est dû, selon ses œuvres : *tunc reddet unicuique secundùm opera ejus* (Matth. 16. 27), c'est-à-dire l'éternelle récompense à celui qui aura bien fait, et un supplice éternel à celui qui aura mal fait.

10. Mais ne suffira-t-il pas, pour obtenir la gloire, d'avoir une ferme confiance et d'espérer que Dieu nous l'accordera? Non, ce serait admettre une opinion condamnée par le saint concile de Trente (Sess. 8. c. 9); la sainte Ecriture enseigne le contraire. A quoi servira-t-il, dit saint Jacques, que quelqu'un proteste avoir la foi, s'il n'en accomplit pas les œuvres? Pensez-vous que cette foi nue et sans œuvres pourra le sauver? non certainement. Car, de même que le corps sans âme est mort, ainsi la foi est morte, lorsqu'elle n'est pas accompagnée des bonnes œuvres (Jac. 2. 14. 26). La voie qui conduit au royaume céleste est l'observance de la loi de Dieu et de ses saints commandements: *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (Matth. 19.17). C'est pour cela que saint Augustin déclare que quand Jésus-Christ condamnera les réprouvés à l'enfer, il ne les accusera point de n'avoir pas cru en lui, mais il les accusera d'avoir négligé les bonnes œuvres, et d'avoir enfreint ses préceptes divins. Et il en agira ainsi, afin que personne ne se repose sur sa foi, qui est véritablement morte, si elle n'est accompagnée des bonnes œuvres (l. de Fide et Oper. c. 15). A cette occasion, saint Chrysostôme fait observer que Jésus-Christ parlait rarement et toujours en peu de mots des mystères que les hommes devaient croire, mais il parlait souvent et longtemps, et pour ainsi dire en tout lieu et presque toujours des bonnes œuvres et des vertus morales qu'il fallait pratiquer; la raison en est que la croyance en ces mystères ne coûte pas beaucoup, tandis qu'au contraire la pratique des bonnes œuvres est pénible, et à charge à la faiblesse humaine (h. 12. in Matth.). En effet, l'Evangile ne retentit pour ainsi dire que de la nécessité de l'observance de la loi, de l'abnégation de nous-mêmes, de l'obligation de crucifier notre chair, de la mortification de nos appétits déréglés, d'un combat continuel contre nos inclinations et contre nos sens, du détachement du monde, de toutes ses vanités et de ses plaisirs, du devoir d'aimer Dieu de tout notre cœur et le prochain comme nous-mêmes.

11. S'il en est ainsi, de quel nombre infini de présomptueux le monde n'est-il pas rempli! Oh! combien le péché de la présomption domine parmi les chrétiens, et combien il en conduit à l'enfer! Et pour vous donner des preuves incontestables de ce que j'avance, demandez, si vous le voulez bien, aux chrétiens, même les plus débauchés et les plus libertins: Espérez-vous vous sauver? Ils vous répondront tous qu'ils l'espèrent par l'infinie miséricorde de Dieu. Mais espérez-vous vous sauver sans aucun mérite, et j'ajouterai avec tant de démérites et de péchés? Espérez-vous vous sauver sans observer exactement la loi, et même en la violant ouvertement? Espérez-vous vous sauver sans vous mépriser vous-mêmes et sans vous faire violence, sans mortifier vos passions, et sans déclarer une guerre continuelle à vos sens, sans vous détacher du monde, sans aimer Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-mêmes? Je vous demande encore: Espérez-vous vous sauver en satisfaisant chaque passion honteuse que vous éprouvez, en accordant à vos appétits désordonnés tout ce qu'ils demandent, en passant votre temps dans des divertissements et dans des plaisirs mondains, dans les jeux, dans les fêtes, dans les bals, dans les sociétés et dans les amours profanes, dans la crapule et l'ivrognerie, dans toutes ces actions, en un mot, qui sont opposées au saint Evangile et à l'esprit du christianisme? Espérez-vous enfin d'obtenir la gloire, qui est le but auquel doit tendre tout chrétien, sans mettre en usage ces moyens que Jésus-Christ a prescrits, et sans entrer dans cette voie qu'il nous a désignée? O témérité! ô présomption! *O præsumptio nequissima, unde creata es* (Eccl. 37. 3)!

12. Que diriez-vous, si un souverain invitait à venir dans son palais un de ses favoris auquel il promettrait une charge, à condition cependant qu'il hâterait le plus possible son voyage, qu'il ne s'arrêterait dans aucun lieu que le temps nécessaire pour prendre le repos et la nourriture dont il aurait besoin, et qu'en cas qu'il vînt à manquer à quelqu'une de ces conditions, il n'aurait plus droit à cette charge? Que diriez-vous, si le favori, sans observer aucune de ces conditions, s'arrêtait aujourd'hui dans une hôtellerie, demain se livrait au jeu, le lendemain assistait à un bal, s'il allait un autre jour dans telle ou telle société, l'autre encore, dans les théâtres, puis s'il s'amusait tantôt à se promener sur les places publiques, et tantôt à converser avec les oisifs des rues, s'il ne cherchait qu'à entendre des concerts, qu'à se livrer à

tous les plaisirs, sans penser en aucune manière aux honneurs auxquels le souverain se proposait de l'élever? Ne diriez-vous pas que cet homme serait entièrement privé de sens, puisqu'il négligerait d'obtenir une dignité aussi éminente pour se procurer la jouissance de ces bagatelles et de ces riens? Mais ne serait-il pas un grand présomptueux si, malgré cela, c'est-à-dire, sans observer aucune de ces conditions qui lui auraient été prescrites par son souverain, il prétendait encore à cette charge? Or, telle est la folie et la présomption de la plus grande partie des chrétiens. Tous sont appelés de Dieu, non à une principauté terrestre, mais au royaume céleste. Il leur ordonne de le rechercher, il veut qu'ils y aspirent, il exige qu'en foulant à leurs pieds les choses de ce monde ils agissent pour en acquérir la possession. Tous ceux donc qui, au lieu de faire tous leurs efforts pour le mériter par la pratique des œuvres saintes qu'il nous a prescrites, ne s'occupent que des choses vaines et inutiles de la terre, ne se livrent qu'aux plaisirs et à l'oisiveté, et qui, nonobstant cela, s'imaginent pouvoir se sauver, sont tous privés de sens, sont tous des téméraires et des présomptueux au suprême degré. Mais qui pourrait compter le nombre de ces infortunés chrétiens? et qui sait si nous n'en sommes pas? Que chacun examine, mais sans se flatter, sa propre conscience.

13. Le troisième moyen pour obtenir la gloire du paradis est la pénitence pour celui qui a commis le péché. Il est de foi que, sans l'emploi de ce moyen, personne ne peut se sauver. La sainte Ecriture ne cesse d'inculquer aux pécheurs la pénitence, pour apaiser la colère de Dieu et effacer leurs péchés: « *Faites pénitence, parce que le royaume de Dieu approche.* » Ce sont là les premières paroles avec lesquelles Jésus-Christ commença ses prédications (Matth. 1. 12). « Si vous ne faites pénitence, dit-il dans un autre endroit, vous périrez tous (Luc. 13. 5). » Sur ce point il ne reste aucun doute. Or, je le demande, les innocents, qui n'ont pas besoin de pénitence, sont-ils nombreux? non, dites-vous. Mais combien je crains encore que le nombre des pécheurs qui font pénitence soit encore bien moindre. Et quel est celui qui, parmi eux, ne présume pas aussi se sauver? Mais, me dites-vous, nous croyons que notre pénitence est vraie, parce que nous nous sommes toujours confessés sans cacher aucun péché, et que nous avons accompli les pénitences qui nous ont été imposées par le confesseur. Nous espérons donc que Dieu nous fera miséricorde et nous pardonnera. Ah! Chrétiens mes Frères, j'avoue, il

est vrai, que le sacrement de la pénitence est un bain salutaire qui purifie des souillures, quelque grandes qu'elles soient, tous ceux qui le reçoivent dignement; mais que d'illusions dans cette matière et que d'erreurs! Combien en est-il qui sont dans cette fausse persuasion que, pour faire une vraie pénitence, on n'exige pas autre chose que de déclarer matériellement tous ses péchés; mais ils ne s'occupent ni de douleur, ni de ferme propos, ni de changement. Beaucoup, après s'être confessés, ne se mettent pas en devoir de renoncer au luxe, à la vanité, aux plaisirs et à tous ces objets qui sont une occasion et un foyer de péché. Ils ne pensent point à s'éloigner de ce qui flatte les passions et les sens, ni à réduire en servitude par les jeûnes, les veilles et les macérations, cette chair qui se révolte si fréquemment. D'où il suit qu'ils retournent, comme des chiens, presque aussitôt à leur premier vomissement; et, passant toute leur vie dans cette alternative de péché et de repentir, ils ne font jamais une pénitence qui, comme le dit l'apôtre saint Paul (2. Cor. 7. 1), puisse s'appeler stable et véritable. Il est vrai que Dieu est miséricordieux et qu'il accorde le pardon à tout pécheur qui recourt à lui avec un cœur contrit et repentant, comme nous l'avons démontré dans la dernière instruction par divers exemples. Mais lisez-vous quelque part que ceux à qui il pardonna leurs crimes y soient retombés, comme nous le voyons aujourd'hui si communément? Saint Pierre renia-t-il une seconde fois Jésus-Christ après avoir obtenu le pardon de ce reniement? Saint Paul blasphéma-t-il de nouveau Jésus-Christ, et se remit-il à persécuter l'Eglise? Magdeleine se rengagea-t-elle dans la vie licencieuse et corrompue à laquelle elle avait renoncé? Ah! aussitôt que saint Pierre eut vu que le Sauveur le regardait, il pleura amèrement son péché, et, comme nous le lisons dans l'Histoire ecclésiastique, toutes les nuits et tant qu'il vécut, il pleurait, au chant du coq, si amèrement son crime, que ses larmes, à force de couler, tracèrent sur ses joues deux sillons. Saint Paul ne cessait de dompter et de réduire sa chair en servitude par une pénitence austère, de crainte d'être réprouvé en prêchant aux autres et en les sanctifiant. Magdeleine enfin, quoique assurée par Jésus-Christ du pardon de ses fautes, alla s'ensevelir dans une caverne pour y faire, pendant trente ans, la pénitence la plus effrayante.

14. Chrétiens mes Frères, il faut avouer que le désespoir est un péché, comme nous l'avons dit ailleurs, beaucoup plus grave que ne l'est la présomption; mais il faut avouer cependant

que ceux qui tombent dans ce dernier sont en plus grand nombre. Il n'est que trop vrai que beaucoup prennent occasion d'offenser hardiment le Seigneur, parce qu'il est très miséricordieux et facile à pardonner. Il n'est que trop vrai qu'il est immense le nombre de ceux qui croient téméirairement pouvoir se sauver, quoique la conscience les convainque qu'ils sont coupables actuellement de fautes très graves; il n'est que trop vrai qu'il y a un grand nombre de chrétiens qui présument jouir du bonheur éternel, sans s'inquiéter de se le mériter par de bonnes œuvres, mais au contraire, en menant une vie inutile et oiseuse. Enfin il est vrai que, sans faire une pénitence qui soit accompagnée d'un changement ferme et stable, il en est beaucoup qui espèrent aller au ciel tout en retombant presque aussitôt dans les mêmes péchés. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous, mes Frères. Au lieu de nous croire en droit d'offenser le Seigneur parce qu'il est patient et bon, que sa patience à nous attendre à la pénitence et sa facilité à nous pardonner nos fautes soient pour nous un motif qui nous rende inconsolables, et produise en nous une douleur et un repentir amer d'avoir offensé le Seigneur. Renonçons donc dès aujourd'hui au péché, comme étant le plus grand mal qui puisse nous arriver ici-bas. Empressons-nous de nous mériter, par la pratique des œuvres saintes et méritoires, cette gloire qui, étant une couronne de justice et une récompense, ne s'accorde qu'à ceux qui ont remporté la victoire sur leurs ennemis, et qui ont beaucoup fait pour l'amour de Dieu. Et si, enfin, nous n'avons pas conservé l'innocence baptismale, efforçons-nous de nous purifier de nos fautes par une vraie et sincère pénitence, afin qu'étant purs et sans taches, nous allions partager un jour avec Jésus-Christ ses joies éternelles; c'est ce que je vous souhaite à tous.

VINGT-UNIÈME INSTRUCTION.

Sur les vices et sur les péchés opposés à la troisième vertu théologale, qui est la charité, et le saint amour de Dieu; et spécialement sur l'amour-propre.

Il est un grand nombre de péchés et de vices qui attaquent la vertu de la foi et de l'espérance et qui leur sont opposés; j'ai indiqué et réfuté les principaux dans les dernières instructions. Il me reste à présent à dire quelque chose des péchés et des vices qui sont contraires à la sainte charité et à l'amour

de Dieu. J'ai dit contraires à la charité et à l'amour de Dieu, parce que je me réserve de parler de ceux qui sont en opposition avec la charité et l'amour dû au prochain, en expliquant le cinquième commandement de la loi de Dieu. Or, parmi ces péchés qui sont opposés à l'amour de Dieu, il est hors de doute que le premier de tous est l'amour désordonné de nous-mêmes, et, pour l'appeler de son nom particulier, c'est l'amour-propre. Pourquoi, Chrétiens, sommes-nous si froids et si glacés dans l'amour de Dieu? parce que nous nous aimons trop. Et comment serait-il possible qu'un chrétien n'aimât pas Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, puique ses infinies perfections, son infinie bonté et ses innombrables bienfaits doivent nous déterminer à l'aimer? Comment serait-il possible qu'il manquât à un devoir aussi sacré, et qu'il violât un précepte comme est celui d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, précepte qui parmi tous les autres est le premier et le plus important? Non, cela ne devrait pas être moralement possible, si l'amour désordonné de soi-même n'existait dans le monde. Oui, parce que nous nous aimons nous-mêmes à l'excès, nous n'aimons pas Dieu de tout notre cœur; et notre amour-propre est un grand obstacle à l'amour envers Dieu; et notre cœur étant vide de cet amour, qui peut dire à combien de péchés nous expose notre amour-propre? Nous verrons donc avec quel soin nous devons l'éviter, soit parce qu'il empêche le chrétien d'aimer Dieu de tout son cœur, soit parce qu'il le porte à commettre les péchés les plus énormes.

1. Saint Augustin nous représente l'amour sous le symbole d'une grande divinité qui se divise en deux parties, l'une la sainteté, et l'autre la cupidité et l'amour-propre. De là, dans le quatorzième livre de la Cité de Dieu, il forme une belle allégorie, dans laquelle, sous le nom de Jérusalem et de Babylone, il parle de deux amours, l'un qui est celui de Dieu, bon de sa nature, l'autre qui est l'amour désordonné de nous-mêmes, mauvais en lui-même. Deux amours, dit-il, ont élevé deux cités: l'amour de soi-même, qui va jusqu'à se préférer à Dieu, a construit la cité terrestre, qui est Babylone; et l'amour de Dieu, qui va jusqu'au mépris de soi-même, a bâti la cité céleste qui est Jérusalem. Celle-là trouve sa gloire en elle-même, et celle-ci la trouve dans le Seigneur. Babylone malheureuse, terre de malédiction et de mort, tu es l'œuvre du mauvais amour-propre. Et toi, Jérusalem céleste, terre bienheureuse des vivants, tu es l'œuvre du saint amour de Dieu. Pécheurs qui, vous aimant vous-mêmes au détriment de Dieu, cherchez uni-

quement votre gloire, et n'ambitionnez que de satisfaire vos passions, vous demeurez dans cette infortunée Babylone, qui est la cité des réprouvés. Ames saintes et bonnes qui, pénétrées d'un profond mépris de vous-mêmes par l'amour que vous portez à Dieu, ne cherchez que sa gloire, vous avez choisi pour votre séjour la Jérusalem céleste, qui est la cité des élus. Celle-là damne les âmes, et celle-ci les sauve. Laquelle donc, mes Frères, de ces deux voulez-vous choisir pour votre demeure?

2. Nonobstant cela, pour procéder avec toute la clarté possible, il faut distinguer deux sortes d'amour-propre : l'un, qui est conforme à la raison, juste et droit, c'est celui de la sainte charité par laquelle nous devons nous aimer nous-mêmes par rapport à Dieu; l'autre amour-propre, qui est inique et mauvais, est celui par lequel nous nous aimons désordonnément, ne pensant à autre chose qu'à satisfaire en toute manière, quelque coupable qu'elle soit, les appétits et les sens. L'amour de nous-mêmes, bien réglé et conforme à la loi naturelle, nous est imposé par le précepte naturel, ce que Jésus-Christ suppose quand il nous commande que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes. Il s'ensuit que nous pouvons et que nous devons nous aimer de cet amour raisonnable, qui est convenable, méritoire et relatif à Dieu. La raison de cela est que Jésus-Christ le propose comme étant la règle et le modèle de l'amour dont nous devons aimer notre prochain. Et qui pourra jamais appeler coupable et vicieux, et non plutôt vertueux et bon, cet amour que Jésus-Christ établit comme étant le modèle de celui que nous devons éprouver pour notre prochain? Il est cependant vrai que, pour l'ordinaire, l'amour de soi-même, ou autrement l'amour-propre, se prend en mauvaise part, et que, par lui, on entend cet amour désordonné de nous-mêmes, qui est un effet du péché originel, et qui nous est communiqué par la nature gâtée et corrompue par ce même péché originel; amour qui ne tenant aucun compte des lois saintes et divines, n'en connaît d'autres que les folles maximes du monde et celles des passions les plus honteuses : amour-propre, par le moyen duquel l'homme rapporte tout à sa personne, et faisant de lui-même une idole indigne, ne considère que lui, et ne croit pas qu'on puisse s'occuper d'autre que de lui; amour plein de vanité et d'ambition qui ne cherche pas la gloire de Dieu, mais la sienne propre, qui ne pense pas à plaire à Dieu, mais à satisfaire ses caprices; amour intéressé et mercenaire qui, se souciant fort peu que le prochain éprouve des dommages dans son

bien, dans sa réputation et dans sa personne, ne considère que sa propre utilité et son propre avantage ; amour enfin qui, sans jamais se mettre en contradiction avec lui-même, ne cherche qu'à contenter ses goûts et ses plaisirs.

3. Or, qui ne voit pas combien cet amour-propre est contraire à Dieu et à son saint amour ? Une âme qui est embrasée de cet amour divin s'efforce par-là même et cherche à s'unir intimément à son Dieu, au point qu'il n'est rien dans le monde qui puisse l'en dégoûter et l'en éloigner, et il n'est aucun moyen qu'elle n'emploie pour allumer en elle la sainte flamme de ce divin amour, et éteindre toute étincelle de l'amour-propre. Aussi, le caractère de la belle vertu de charité est de faire de continuels efforts pour s'attacher à ce souverain bien en l'aimant toujours plus ardemment. Mais l'amour-propre prend des mesures et des voies entièrement opposées à celles de la sainte charité, et par des routes tout-à-fait contraires; il use de tous les stratagèmes possibles pour détourner de Dieu les âmes, et les unir plus étroitement à lui-même et aux choses du monde. Il fait tous les efforts possibles pour étouffer dans les âmes ce penchant et ce zèle avec lesquels elles se portent vers leur divin Maitre; s'il ne peut les anéantir entièrement, il tente au moins de les diminuer. Et parce qu'il sait que le cœur humain ne peut être dépouillé d'une affection quelconque à un tel ou tel autre objet, afin qu'il ne soit pas saisi et émerveillé des infinies perfections et des beautés du divin Créateur, il étale à ses yeux les vaines et trompeuses perfections des créatures. Peut-il y avoir une opposition plus grande ?

4. En second lieu, l'amour-propre et la sainte charité de Dieu diffèrent entre eux en ce que celle-ci ne cherche et ne désire autre chose sinon que Dieu soit honoré de tous, servi et aimé de tous, et que tous les cœurs des hommes soient embrasés et enflammés du feu sacré de ce saint amour. L'âme chrétienne qui en éprouve les ardeurs, sachant que Dieu ne peut être aimé à proportion de ses amabilités, étant infiniment aimable, que voudrait-elle ? Elle voudrait que tous les membres de son corps se changeassent en autant de cœurs pour pouvoir l'aimer ; qu'ils se changeassent en autant de langues pour pouvoir bénir, glorifier et louer avec toutes ces langues cet agréable objet de son amour. Mais parce qu'elle voit que néanmoins elle ne peut réaliser ses désirs enflammés et ses vœux, pour suppléer à cette impuissance, elle souhaite que tous les hommes aiment et louent de toutes leurs forces ce Dieu si bon qu'elle ne peut assez aimer et louer, parce qu'il est

est infini; et elle ne se trouve soulagée, pour ainsi dire, qu'en sachant que ce Dieu s'aime lui-même, autant qu'il est possible de s'aimer, par conséquent d'un amour infini.

Mais l'amour-propre fait tout le contraire; il excite l'homme, comme nous l'avons déjà dit, à se faire une idole de lui-même, à nourrir un désir efficace d'être honoré et aimé de tout le monde. De là, comme s'il était une divinité, il prend tous les moyens possibles pour se faire rendre des hommages et des respects, et il fait consister ici-bas toute sa félicité à les recevoir. Oh! combien est grand le nombre de ces vains amateurs d'eux-mêmes qui consument leur vie à courir après ces honneurs, ces hommages, ces respects! A quoi visent tous ces mondains qui cherchent à obtenir des emplois ou des postes qui puissent les élever au-dessus des autres, qui font étalage de leurs richesses, qui vont plus magnifiquement vêtus que les autres, sinon à obtenir de tous, et plus que tous, ces respects, ces honneurs et ces hommages dont ils se montrent si jaloux? N'est-ce pas là aussi le but que se proposent, lorsqu'elles paraissent dans les rues ou les places publiques, ces femmes qui sacrifient tant d'heures si précieuses à se parer en face d'un miroir; qui, pour donner encore plus de relief à leur vaine beauté, usent de tous les moyens possibles, de toutes les ressources de l'art? qu'ont-elles en vue, sinon de plaire aux hommes, d'en être estimées, admirées, applaudies? Mais si ces personnes s'idolâtrent elles-mêmes de cette manière, et si elles se complaisent ainsi en elles-mêmes, quand accompliront-elles le grand et important précepte qui leur est fait d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et de ne plaire qu'à lui seul?

5. En troisième lieu, l'amour de Dieu et l'amour-propre sont contraires, en ce que le premier rapporte toute chose à ce divin objet et à sa gloire, tandis que l'amour-propre rapporte tout à lui-même et à son avantage. En effet, tous ceux qui aiment véritablement Dieu ont soin de lui faire l'offrande de toutes leurs œuvres. C'est là la règle établie de Dieu, dit saint Augustin, que vous rapportiez à lui et à sa gloire votre esprit avec toutes ses pensées, votre volonté avec tous ses désirs et ses affections, votre vie avec toutes ses opérations. Car, poursuit le Saint, quand Dieu ordonne que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, il ne nous permet pas de passer un seul instant de notre vie sans l'aimer, de nous attacher à autre chose qu'à lui, et d'y placer notre affection: non, mais il nous ordonne de nous détacher de tout objet, quelque aimable qu'il soit en lui-même, pour ne

jamais détourner nos pensées et nos affections de lui, qui est notre souverain bien (de Doct. Christ., lib. I. c. 11). Et s'il paraissait à quelqu'un difficile de suivre ce précepte, qu'il se représente, dit un pieux auteur, un homme qui fait bâtir une maison, ou fait faire toute autre chose, à laquelle il met beaucoup d'intérêt, et qu'il désire de voir bientôt s'achever. Son esprit en est toujours occupé ; il se plaît à considérer la manière dont elle s'avance, tellement qu'il en a toujours la mémoire pleine, qu'il a toujours les yeux attachés sur les ouvriers, qu'il craint de ne pas la voir terminée, et qu'il pense aux jouissances qu'elle lui procurera : bien plus, il y songe souvent pendant la nuit, et il s'éveille dans ces pensées. Si je vous aimais, Seigneur, de tout mon cœur, je penserais toujours à vous, et jamais mon bien-aimé, quelles que fussent d'ailleurs mes occupations, ne s'échapperait de ma mémoire. Où est mon trésor, là est mon cœur; et mes désirs, comme mes affections, se reposeront toujours sur l'objet que j'aime. Celui qui vous aime de tout son cœur pense toujours à la manière dont il doit vous servir : il désire toujours demeurer et converser avec vous; il voudrait non-seulement employer ses propres richesses à votre service, mais encore celles d'autrui.

6. N'est-ce pas là la conduite de tous ceux qui aiment Dieu? N'avez-vous jamais vu un riche, homme de bien, qui l'aime? Vous aurez remarqué qu'il ne s'occupe qu'à faire un saint usage de ses biens en en faisant part aux indigents, en en consacrant une partie à orner les églises et à d'autres œuvres qui peuvent contribuer à augmenter la gloire de Dieu. Avez-vous vu un grand qui aime Dieu? Afin que celui-ci soit glorifié, il se sert de son autorité et de son crédit pour le faire connaître et honorer de tout le monde. Cet homme d'esprit, ce savant qui aime Dieu fait un saint usage de sa science et de ses lumières. Cet artisan chrétien travaille jour et nuit pour gagner le pain de ses enfants et entretenir sa famille; ce pieux laboureur cultive la terre dans le même but, et supporte constamment avec patience les fatigues, les travaux, les chaleurs des longs jours de l'été. Cette bonne mère de famille s'occupe incessamment des affaires de son ménage et de l'éducation de ses enfants ; il en est ainsi de tant d'autres. Mais parce qu'ils aiment Dieu, ils lui rapportent toutes leurs fatigues, et s'efforcent par-là de lui plaire. Si l'homme timoré et plein d'affection pour Dieu prend ses repas, il ne le fait que pour se conserver et pouvoir le servir. S'il se livre à quelque récréation et à quelque divertissement honnête, ce n'est qu'afin que l'esprit et le corps affaiblis

et fatigués soient plus disposés et plus aptes au service de Dieu. En un mot, comme le veut l'Apôtre, qu'il mange, qu'il boive, ou qu'il fasse quoi que ce soit, il fait tout pour la gloire de son divin Maître : *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis : omnia in gloriam Dei facite* (1. Cor. 10. 31).

7. Mais combien se comportent différemment ceux qui se laissent diriger par la criminelle passion de l'amour-propre! Ils font tout pour eux-mêmes, ils rapportent tout à leur propre avantage ; ils se constituent eux-mêmes leur dernière fin, et ils mettent toute leur félicité et toute leur jouissance dans les plaisirs qu'ils se procurent et qu'ils recherchent avidement. L'avare, parce qu'il s'aime lui-même,amasse des richesses, mais il les amasse pour lui ; le gourmand et l'intempérant mangent et boivent pour satisfaire leur corps. L'impudique s'attache à contenter ses appétits déréglés. L'ambitieux, pour assouvir ce désir excessif de gloire qui le dévore, travaille à s'élever aux postes et aux honneurs. Cette femme,tourmentée par le démon de la vanité et par le désir d'être estimée, se pare le mieux possible; elle cherche à paraître en public et à se faire voir. Oui, il suffit que l'amour-propre se soit emparé de quelqu'un, pour qu'il veuille attirer tout à lui, tout s'approprier, avoir tout pour lui. Il résulte de là, que quand on s'aime avec excès, on ne veut plus reconnaître de supérieur ni d'égaux ; on veut dominer tout le monde, et on désirerait que tous se prosternassent à nos pieds, et nous rendissent hommage. C'est d'une disposition semblable que découlent cette dureté et cette cruauté envers le prochain, même dans les misères et les nécessités les plus graves et les plus extrêmes. Il y a des orphelins, des veuves et des pupilles qui souffrent la faim, qui manquent de tout, des misérables qui meurent de froid sans avoir des habits pour se couvrir, ni du bois pour réchauffer leurs membres glacés, des malheureux chargés d'enfants et de dettes auxquelles ils ne peuvent satisfaire, tant d'autres infortunés qui ont besoin de tout, et qui sont dépourvus des choses les plus nécessaires à la vie ; et lui, parce qu'il n'a rien à souffrir, qu'il nage dans l'abondance, contemple toutes ces misères sans éprouver aucun sentiment de commisération, et, avare qu'il est, il triomphe et se réjouit même des calamités publiques et particulières; et, au lieu de les soulager, il cherche à les augmenter en entassant et en cachant les grains et autres substances alimentaires de ce genre pour en hausser le prix, et s'enrichir ainsi aux dépens du pauvre. En un mot, celui qui est dominé par

l'amour-propre, a un cœur très tendre pour lui-même, et des entrailles de fer pour les autres.

8. Ce qui nous fait cependant mieux connaître encore combien l'amour-propre est contraire au saint amour de Dieu, c'est de voir son opposition aux enseignements de Jésus-Christ. Ce divin Maître ne cherche rien tant à inculquer à ses disciples que la nécessité d'arracher de leur cœur jusqu'à la racine ce maudit amour-propre. Ce n'est qu'en l'anéantissant en nous que nous pouvons espérer notre salut éternel, et nous ne devons attendre que notre malheur et que notre ruine, si nous nous aimons au-delà de la mesure voulue : *Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam œternam custodit eam* (Joan. 2. 25). Grande et merveilleuse sentence, s'écrie saint Augustin, qu'il y ait dans l'homme un amour pour son âme si perfide qu'il la fasse périr ; et une haine sainte qui la sauve. Si vous l'aimez mal, vous la haïssez ; et alors vous l'avez aimée seulement, quand vous l'avez haïe saintement. Heureux donc ceux, conclut le Saint, qui la haïssent en la sauvant, afin qu'ils ne la perdent pas en l'aimant. *Felices qui oderunt custodiendo, ne perdant amando* (Tr. 51. in Joan). Mais c'est là un paradoxe et une énigme, me direz-vous, qu'on ne doive pas aimer son âme pour ne pas être dans le cas de la perdre, et qu'il faille la haïr pour la sauver. Non, répond saint Chrysostôme, ce n'est pas une énigme, mais une parole pleine d'une sagesse divine. Savez-vous comme on entend que celui qui aime son âme la perdra ? on l'entend dans ce sens : que celui-là la perdra qui, en toutes choses, cherche à contenter ses passions les plus infames et ses appétits les plus déréglés : *Qui absurdis ejus cupiditatibus obtemperat* (Hom. 66. in Joan.). Tandis qu'au contraire celui-là la garde et la sauve, qui ne condescend jamais à ses désirs, et n'entre pas dans ses vues quand elle voudrait se livrer à des plaisirs défendus, mais qui réprime et mortifie tout mouvement contraire à la loi de Dieu : *Qui non paret ei, cùm noxia jubet.* Voilà de quelle manière Jésus-Christ recommande la fuite de l'amour-propre à ceux qui veulent se sauver.

9. Mais nulle part Jésus-Christ n'a mis en plus grand jour cette vérité que quand il proféra ce divin oracle : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me* (Luc. 9. 23). Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Voilà l'abrégé et le résumé de la doctrine chrétienne. Vous devez savoir qu'il n'est pas ici question de suivre Jésus-Christ

corporellement, mais spirituellement, en l'aimant, en profitant de ses enseignements, et en imitant ses exemples. Celui qui agit ainsi est en voie de salut et se trouve en état de grâce; mais celui dont la conduite n'est pas en rapport avec les préceptes du Sauveur est dans la voie de la damnation et de la mort. Or, quelle est la première et indispensable condition de celui qui veut suivre Jésus-Christ? C'est de se renoncer soi-même, de ne pas suivre ses appétits, de ne plus se complaire, mais de mortifier ses passions, et de faire la guerre à ses sens, en un mot, de se contredire soi-même ainsi que son amour-propre, *abneget semetipsum*. Tant que cet amour-propre règnera en vous, vous n'appartiendrez pas à Jésus-Christ, et vous ne serez pas du nombre de ses disciples. Mais ici, me direz-vous, il ne s'agit que de choses de surérogation et de conseil par lesquels le divin Maître veut conduire les âmes à un état élevé de perfection. C'est là une doctrine qui ne regarde que les Ecclésiastiques, qui ont pris le Seigneur pour leur héritage, et surtout les Religieux qui, ayant abandonné le monde, font profession de marcher par une voie plus étroite; mais on ne pourra jamais dire qu'elle oblige avec autant de rigueur les personnes du siècle : ces dernières donc auront la liberté de pouvoir chercher leurs plaisirs en quelque chose et de s'aimer.

10. Non, il n'en est pas ainsi, mes Frères; celui qui pense de cette manière est dans une erreur complète. Saint Luc, qui a inséré ces paroles dans l'Evangile qu'il a écrit, dit clairement que Jésus-Christ parlait à tous : *Dicebat autem ad omnes : si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Luc. 9. 23). Il n'excepte aucun état, aucune condition de personnes; il s'adresse aux séculiers comme aux religieux, à ceux qui sont engagés dans les liens du mariage, comme à ceux qui n'y sont pas, aux nobles, aux grands, aux petits, aux riches, aux pauvres, aux hommes et aux femmes. Personne ne jouit du privilége et de la liberté de pouvoir s'aimer d'un amour coupable: tous doivent renoncer à eux-mêmes; tous doivent imposer un frein aux mouvements déréglés de leur amour propre, et s'efforcer de les comprimer. *Non monachos tantùm alloquitur, sed omne prorsus hominum genus*, dit saint Chrysostôme. Si vous voulez donc tous vous sauver, il faut suivre Jésus-Christ et ses enseignements divins. Mais si vous tenez à en venir là, il est une condition indispensable à laquelle il faut nécessairement vous soumettre, c'est de renoncer à vous-mêmes, de n'avoir pour vous ni complaisance ni amour. Quant à suivre ou non Jésus-Christ, vous êtes libres. Il voudrait que tous le sui-

vissent, mais il ne veut dépouiller personne de sa liberté, ni forcer qui que ce soit ; c'est pour cela qu'il demande s'il est quelqu'un qui veuille le suivre : *Si quis vult post me venire.* Mais quand vous avez résolu de le faire, vous avez renoncé à votre liberté de vous aimer vous-mêmes, et l'amour-propre ne doit plus régner dans vos cœurs. C'est là le premier sacrifice que vous devez faire à votre Dieu pour commencer la grande œuvre de votre salut éternel. Sans cela vous êtes perdus.

11. Il faut donc se détromper. Le renoncement et l'abnégation de nous-mêmes n'est pas un conseil auquel on puisse se soustraire sans péché, ce n'est pas une chose d'une si grande perfection qu'il n'y ait que les Ecclésiastiques ou les Religieux qui y soient tenus, mais c'est une œuvre d'une nécessité indispensable pour quiconque vivant même dans le siècle veut suivre Jésus-Christ et se sauver. Oh Dieu ! vous êtes contristés et presque scandalisés de la défense qui vous est faite de ne plus chercher à vous aimer, ni à vous complaire en vous-mêmes, et cette loi vous paraît très pénible et très difficile à observer ; vous osez en venir jusqu'à la croire impossible. Mais si elle était impossible, Jésus-Christ ne l'aurait pas proposée comme un des points les plus essentiels de sa morale, parce qu'il ne propose et n'ordonne point des choses que l'homme serait incapable d'exécuter. Je conviendrai avec vous que la chose est difficile et pénible ; c'est par-là même que vous resterez persuadés de la perfection que commandent l'Evangile et la loi ; c'est par-là même que vous serez persuadés que la voie qui conduit au ciel est étroite et semée de ronces et d'épines, et que peu la suivent ; que les points de la morale chrétienne les plus essentiels et les plus nécessaires, comme est celui dont nous parlons, sont peu connus et pratiqués par peu de personnes. Cependant, il est de toute nécessité de s'y soumettre à tout prix. Venons donc à ce point.

12. Riches et Grands du monde, voulez-vous suivre Jésus-Christ, ou ne voulez-vous pas le suivre ? Il vous est facultatif de choisir l'un ou l'autre de ces deux partis. Mais si vous voulez le suivre, voici la condition dont il ne faudra jamais vous départir. Il faut renoncer à vous-mêmes et à tous les criminels mouvements de l'amour-propre ; vous ne devez plus rechercher vos aises, vous accorder des plaisirs, ambitionner votre gloire, mais celle de Dieu seul. Voulez-vous suivre Jésus-Christ, Hommes de lettres et Savants, et voulez-vous vous sauver ? Il faut que vous cessiez de vous complaire dans vos œuvres, dans votre science et dans votre génie, que vous re-

nonciez à ce désir flatteur d'être estimés et applaudis. Dieu seul doit être l'objet et la fin de vos travaux et de vos études. Vous, Femmes, voulez-vous suivre Jésus-Christ, et vous sauver? Détruisez cet amour de vous-mêmes que vous portez à l'excès, n'apportez plus tant d'application à vous parer, étouffez en vous ce désir immodéré de plaire aux hommes, et cherchez dès à présent à vous embellir des saintes vertus par lesquelles vous puissiez vous rendre uniquement agréables à Dieu. Marchands, Artisans, Ouvriers, Agriculteurs, vous tous, Chrétiens, qui que vous soyez, nous tous autant que nous sommes ici, voulons-nous suivre Jésus-Christ, et nous sauver? Il faut que nous renoncions pour toujours à nous-mêmes, à nos divertissements et à nos plaisirs; *debemus non nobis placere*, comme le dit l'Apôtre (Rom. 15. 1). Jésus-Christ, comme vous l'avez entendu, nous l'ordonne, et même il nous en a donné l'exemple. *Etenim Christus*, poursuit l'Apôtre, *non sibi placuit.* Il n'a pas voulu faire sa volonté, quoiqu'elle fût très sainte, mais celle de son Père céleste; il a constamment cherché à lui procurer toute la gloire possible, et il n'a point recherché la sienne propre. Il a choisi la pauvreté, et non les richesses, les misères, les ignominies, et non les honneurs et les délices. Et nous qui sommes des pécheurs, nous voudrions nous complaire en nous-mêmes, accomplir notre volonté, rechercher notre gloire, courir après nos aises, ambitionner les délices et les honneurs, et obéir à tous les mouvements déréglés de notre amour-propre? *Non debemus nobis placere, etenim Christus non sibi placuit.* Nous devons donc être persuadés que nous ne pouvons pas aimer Dieu, tant que nous serons dominés par l'amour-propre, et que sans le sacrifice de cet amour mauvais, nous ne pouvons suivre Jésus-Christ ni opérer notre salut éternel, parce que cet amour est non-seulement en opposition avec celui que nous devons à Dieu, mais étant un amour criminel, il nous fait tomber dans une infinité de péchés, voilà le second motif pour lequel nous devons le fuir.

13. Et, pour vous convaincre de cette grande vérité, il suffit d'examiner la cause qui porta Adam à pécher dans le paradis terrestre et le superbe Lucifer à pécher dans le ciel, et nous ne nous écarterons pas de la vérité, en affirmant qu'elle ne fut autre qu'un subtil orgueil, un amour désordonné d'eux-mêmes; en un mot, l'amour-propre. Voulez-vous le voir? Dieu créa Adam, et l'ayant établi seigneur et maître de toutes les créatures sur la terre, il le remplit de sagesse, le combla de grâces, et enfin l'enrichit de la justice originelle avec toutes les

prérogatives qui y étaient attachées. Au milieu de toutes ces faveurs, il lui ordonne seulement de ne pas toucher à un fruit, et en cas de transgression, il le menace de grands malheurs et de la mort en même temps. Mais qu'est-ce qui excita d'abord Eve et ensuite Adam à la transgression d'un commandement aussi peu important en lui-même, et à déchoir ainsi d'un état si heureux? L'amour-propre, la propre volonté qui, sans vouloir rester soumise à celle de Dieu, voulait être indépendante. Dieu sait, dit à Eve le démon qui avait pris la forme du serpent, Dieu sait que vos yeux s'ouvriront si vous mangez de ce fruit, et que vous deviendrez comme autant de Dieux; c'est pour cela qu'il vous a défendu d'en manger, parce qu'il veut jouir tout seul de cette prérogative. *Eritis sicut dii.* Voilà la véritable cause de la chute d'Adam, dit saint Augustin. Il prétendit se rendre indépendant de son créateur et s'élever contre lui : *Ut nullo sibi dominante, fieret sicut Deus* (In Ps. 70. v. 19). Oh! tentation délicate, mais trop commune à laquelle succombent tous les jours tant de personnes de l'un comme de l'autre sexe! combien, parmi les uns et les autres, obéissent aux impulsions de l'amour-propre, s'estiment, s'énorgueillissent, s'élèvent, et, sans vouloir plus connaître ni soumission ni loi, cherchent à vivre selon leurs caprices!

14. C'est ce même amour-propre qui fut le péché de Lucifer, et qui du premier ange du ciel en fit le chef de tous les démons de l'enfer. Créé dans le sein des délices du paradis, rempli de sagesse, orné de toute beauté, il s'énorgueillit d'aussi grands priviléges et d'une excellence aussi éminente; il prétendit élever son trône au-dessus des nuages, et se rendre semblable au Très-Haut: *Similis ero Altissimo.* Et le voilà tout-à-coup chassé du paradis et précipité dans les abîmes. Mais quelle fut la cause de sa perte et de son châtiment? celle qui fut la cause de son péché, c'est-à-dire, la vaine complaisance qu'il eut de lui-même, de sa beauté et de sa science : *Elevatum est cor tuum in decore tuo, perdidisti sapientiam tuam in decore tuo.* Il voulut imiter Dieu, dit saint Augustin, dans ce qu'on ne peut ni ne doit imiter. Et comme Dieu est indépendant de tous, il fait tout et pour lui-même et pour sa gloire; de même Lucifer, avec un esprit d'indépendance, voulut s'attribuer à lui-même ses perfections, et se rendre semblable au Très-Haut : *Perverse voluit imitari Deum. Quomodò Deus non habet à quo regatur, sic ipse voluit sua potestate uti.* Ames qui vous aimez vous-mêmes, âmes vaines et superbes, qui vous énorgueillissez tant de ce que Dieu ne vous a pas oubliées dans la distribution de ses

bienfaits et de ses dons, qui vous complaisez tant en vous-mêmes et vous imaginez être quelque chose, qui voulez vous élever au-dessus de tous, et vivre dans l'indépendance de Dieu même, tremblez en réfléchissant à la fin malheureuse à laquelle fut réduit Satan par l'amour de lui-même et la connaissance de ses rares qualités. Sachez que comme l'amour de Dieu vient du Saint-Esprit qui le répand dans nos cœurs; de même aussi l'amour-propre vient du démon qui l'inspire à ses sectateurs. Quand donc vous en suivez les impulsions, vous vous reconnaissez pour enfants du démon, vous accomplissez les désirs pervers de ce père diabolique, désirs qui sont propres à vous précipiter dans les plus énormes péchés. *Vos ex patre diabolo estis*, dit Jésus-Christ dans saint Jean, *et desideria patris vestri vultis facere* (Joan. 8. 44).

15. Et comment celui qui suit les mouvements de l'amour-propre accomplit-il les désirs du démon? et comment se plonge-t-il dans les plus grands péchés? Selon la doctrine de l'angélique docteur saint Thomas (1. 2. q. 77. art. 4. ad 5), l'amour désordonné de soi-même est la cause de tout péché. Dans l'amour de soi-même est renfermé le désir du bien, car chacun désire du bien à celui qu'il aime. D'où il résulte clairement que l'appétit déréglé et le désir du bien est la source de tout péché. Et peu auparavant, il avait dit que celui qui ambitionne désordonnément quelque bien temporel s'aime aussi désordonnément lui-même. Puisque aimer quelqu'un et lui vouloir du bien sont deux choses qui se confondent l'une dans l'autre, il est donc manifeste, conclut le Saint, que l'amour désordonné de soi-même est la cause de tous les péchés : *Undè manifestum est, quòd inordinatus amor suì est causa omnis peccati.* Le Docteur séraphique enseigne la même chose, et déclare que l'amour-propre est la cause de tout mal et de tout péché : *Amor suì est causa omnis mali, et omnis peccati* (D. Bonav. de Trib. ter.). En effet, l'amour-propre n'étant autre chose qu'une affection désordonnée des biens qui peuvent satisfaire les sens, l'imagination, l'appétit, l'âme et l'esprit de l'homme, et se souciant fort peu qu'ils soient défendus, qu'ils soient contraires à la conscience et à la loi, que Dieu soit offensé ainsi que le prochain, nous pouvons dire que l'amour-propre est en quelque manière toute passion, tout vice et tout péché. Selon la doctrine des saints Pères et des Théologiens, il y a sept péchés qui sont appelés péchés capitaux, mais qui se réduisent tous à l'amour-propre. Qu'est-ce que l'orgueil, sinon un appétit déréglé de sa propre excellence. Qu'est-ce que l'avarice, sinon

une affection immodérée des richesses? Qu'est-ce que l'impureté, sinon un désir des plaisirs charnels? Qu'est-ce que l'envie, sinon un amour-propre qui s'attriste du bien du prochain? Qu'est-ce que la gourmandise, sinon une passion immodérée pour le boire et le manger? Qu'est-ce que la colère, sinon un amour-propre qui recherche la vengeance? Qu'est-ce que la paresse, sinon un amour-propre qui est dégoûté des biens spirituels qui ont rapport à l'âme et à Dieu?

16. Ah! c'est avec raison que saint Paul, écrivant à Timothée, et lui prédisant ces temps malheureux où les hommes deviendraient amateurs d'eux-mêmes, ajoute qu'ils seront en même temps avides de richesses, hautains, superbes, blasphémateurs, désobéissants à leurs supérieurs, ingrats, scélérats, sans charité, querelleurs, médisants, opiniâtres, aimant plus leurs plaisirs que Dieu même, étalant les apparences de la piété et de la vertu, mais n'en ayant aucun fond (2. ad Timoth. 3. 1). Peut-on dire quelque chose de pire, et faire l'énumération de plus grandes et de plus énormes impiétés? Et cependant tous ces grands maux et ces grands péchés, dit saint Augustin, découlent de cet amour d'eux-mêmes, comme d'une source empoisonnée. *Hæc omnia mala ab eo velut fonte manant, quod primùm posuit, seipsos amantes* (D. Aug. Tract. 115. ad Joan.). Ah! il est donc vrai que, quand nous nous aimons excessivement, nous entrons dans la route du crime. Et même le croiriez-vous? Il servirait de peu ou de rien de s'abstenir de beaucoup d'autres vices et d'autres péchés, si nous en laissons subsister la racine et la source qui est l'amour-propre. En outre, la pratique des plus héroïques et des plus saintes vertus ne serait d'aucune utilité, si l'amour-propre régnait en nous. L'amour, selon la docte observation du même saint Augustin (D. Aug. lib. de Præd. Sanct.), est comme ce ver qui s'attacha au lierre dont il est parlé dans Jonas (4. 7.) et qui le fit mourir tout-à-coup. De même sont gâtées et corrompues les meilleures et les plus saintes œuvres, dès que l'amour-propre s'y attache. Seigneur, disaient les Israélites par la bouche du prophète Isaïe, pourquoi jeûnant, comme nous le faisons, ne faites-vous aucun cas de notre jeûne? Pourquoi nous étant humiliés devant vous, ne tenez-vous aucun compte de notre humiliation, comme si vous ignoriez l'état dans lequel nous sommes en votre présence? Mais savez-vous ce que Dieu leur répondit? Parce que vous ne jeûnez que quand vous voulez, et que vous ne cherchez par-là qu'à satisfaire votre amour-propre. *Quare jejunavimus, et non aspexisti, humiliavimus animas, et nescisti?*

Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra (Isa. 58. 3). Combien de chrétiens administrent la justice sans jamais la trahir, combien qui sont charitables envers les pauvres, et subviennent à leurs besoins pressants par des aumônes abondantes, qui sont zélés pour le salut des âmes, qui ne craignent nulles fatigues dès qu'il s'agit de les sauver, qui sont continents et chastes, qui font de longues oraisons, qui jeûnent souvent, portent des cilices, se macèrent et se flagellent! Oh! que de mérites ils acquerraient auprès de Dieu, s'ils faisaient tout cela avec une intention droite de le glorifier et de lui plaire! Mais parce qu'ils ne se proposent que d'acquérir de la gloire, des louanges et des applaudissements de la part des hommes, et de se faire estimer justes et droits, généreux, dévots et austères, tout ce qu'ils font est inutile, tout est perdu, et ne servira à autre chose qu'à causer leur damnation. Et, de même que l'amour de Dieu sanctifie les actions les plus petites, et les rend méritoires pour la vie éternelle, de même aussi l'amour-propre souille et corrompt les actions les plus saintes, et les rend non-seulement infructueuses et vaines, mais encore dignes de la damnation éternelle.

17. Ah! Chrétiens mes Frères, c'est assez de ce que je vous ai dit pour vous faire connaître avec quel soin vous devez vous garantir de l'amour-propre. Il vous empêche d'accomplir le premier et le plus grand des préceptes, qui est celui d'aimer Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, et de toutes vos forces, par la raison toute simple qu'il est en opposition directe avec le saint amour de Dieu. Il est un obstacle à ce que vous suiviez Jésus-Christ et à ce que vous ayez part avec lui à sa gloire; ne pouvant prétendre à tout cela, sans que vous renonciez à vous-mêmes, et sans que vous lui sacrifiiez votre amour-propre, tant que vous vous aimerez vous-mêmes et que vous chercherez à vous satisfaire, vous ne serez point animés de l'esprit de Dieu, vous ne serez point ses enfants, vous ne serez point les disciples de Jésus-Christ; mais vous serez animés de l'esprit du démon, dont vous devenez les enfants et les sectateurs, dont vous accomplissez les désirs mauvais. L'amour-propre vous rend coupables des plus énormes péchés; et quand vous auriez plus de zèle pour le salut des âmes que n'en eurent les Apôtres, quand vous supporteriez plus de persécutions et de supplices pour la justice et pour la foi, que n'en supportèrent les Martyrs; quand vous feriez plus de pénitences et d'austérités que n'en firent les Anachorètes, si, au lieu de les adresser à Dieu et de rechercher sa gloire uniquement,

vous ne cherchez que vous-mêmes, votre goût, votre plaisir, tout est perdu. Si, en un mot, vous entretenez en vous cet amour-propre, qui est l'âme de toutes vos actions, vous entretenez par-là même ce ver pestiféré, et cette racine empoisonnée qui corrompt, gâte, infecte et détruit tous les mérites de votre vertu, et le fruit de toutes vos bonnes œuvres. Et vous attendrez encore de chasser de vous un ennemi si pernicieux et si nuisible ! un perfide qui, en flattant, vous donne le coup de la mort ! un traître et un impie qui, sous une apparence d'amour et comme fit Joab avec Amasa, tout en vous embrassant, vous frappe mortellement et vous tue (2. Reg. 20. 10) !

18. Ah ! non, Seigneur, nous ne voulons plus nous complaire en nous-mêmes, nous ne voulons plus nourrir en nous cet amour-propre. Vous nous avez faits pour vous, afin que nous tendissions constamment à vous, comme à notre dernière fin. Nous voulons n'aimer que vous seul de tout notre cœur, et nous haïr saintement. Nous prenons la résolution de vous rapporter toutes nos actions, de nous mépriser et de nous abaisser aux yeux de tous. Accordez-nous, nous vous en prions, des secours et des grâces puissantes pour réprimer et déraciner entièrement cette abominable passion qui est si contraire à l'amour que nous vous devons. Faites que ce divin amour règne uniquement dans nos cœurs, amour qui nous unissant à vous ici-bas, nous méritera le bonheur d'aller un jour partager dans l'autre vie votre gloire et votre bonheur. Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME INSTRUCTION.

Sur les autres vices et péchés qui sont opposés au saint amour de Dieu.

Ayant commencé à parler, dans la dernière instruction, des vices et des péchés contraires à la charité et au saint amour de Dieu, nous avons placé en première ligne l'amour-propre comme étant un des vices principaux parmi tous les autres. Il est véritablement un péché qui, plus que tout autre, est en opposition avec le saint amour de Dieu, parce que, plus que tout autre, il empêche le chrétien d'accomplir le plus grand des commandements de la loi qui est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Ce vice est celui que les saints Pères, fondés sur les oracles de l'apôtre saint Paul, reconnaissent comme étant la racine de tous nos maux, et la source empoisonnée d'où découlent tous les péchés du

monde, et tous les péchés, à bien considérer la chose en elle-même, ne sont qu'un pur amour-propre. Mais comme les maux qui regardent le corps sont traités par les médecins avec le plus grand soin et le plus grand empressement, quand ils attaquent les parties les plus nobles, parce qu'ils sont d'une grande conséquence et ordinairement mortels, ainsi la sainte charité, d'après le témoignage de l'Apôtre (1. Cor. 13. 13), étant la plus noble vertu parmi toutes les autres, tout vice qui la blesse et qui lui est contraire est toujours d'une conséquence funeste et nuisible au dernier degré. Après nous être donc entretenu sur l'amour-propre, il nous reste à parler de quelques autres vices et de quelques autres péchés, qui sont les ennemis déclarés de la sainte charité, afin que, les ayant anéantis, s'il est possible, nous puissions sans aucun obstacle pratiquer cette rare vertu.

1. Comme l'amour-propre n'est pas seul contraire à l'admirable vertu de la charité, mais qu'il est encore d'autres vices qui sont en état d'hostilité complète avec elle, nous nous proposons d'en parler succinctement dans cette instruction. Celui de ces vices, qui est l'un des plus graves parmi ceux dont j'ai l'intention de vous parler, est l'oubli de Dieu, vice dont un grand nombre de chrétiens se rendent coupables, qui est le plus déplorable, et auquel très peu parmi eux font attention. A le bien considérer, que cet oubli soit un manquement et un péché très grave, on peut le conclure des infinies obligations et des innombrables motifs que nous avons de nous souvenir toujours de Dieu. Il est notre Seigneur et notre Maître. Il est ce divin Créateur qui nous a donné l'être. Nous reconnaissons que tout vient de lui, et que nous ne pouvons rien sans lui. Nous en dépendons à tous les instants de notre vie ; et c'est à sa bonté et à son assistance que nous devons de ne pas retomber dans le néant d'où nous sommes sortis, puisque c'est en lui, comme le dit l'apôtre saint Paul, que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus* (Act. Apost. 17. 28).

2. Ensuite, quant aux bienfaits et aux faveurs qu'il a répandus avec tant de prodigalité sur nous, et qu'il continue à répandre, qui pourrait les compter ? Il suffit de porter nos regards au-dedans et au-dehors de nous, et nous resterons convaincus que tout ce que nous possédons dérive de lui. C'est de ce Dieu que nous avons reçu une âme douée d'intelligence pour le connaître, et une volonté pour l'aimer. C'est Dieu qui répand sur la terre des influences bienfaisantes, c'est lui qui la

rend féconde et agréable par la variété de ses productions et des fleurs qui en couvrent la surface, qui communique au soleil cette chaleur qui vivifie, et cet éclat dont il brille, c'est le Dieu qui conserve toutes les créatures. Tout ce que Dieu a fait pour nous, toutes ces faveurs, et tous ces bienfaits, nous avertissent, dans leur langage, que nous devons toujours avoir présent à notre esprit un Dieu si aimable et si bienfaisant, que nous devons toujours le remercier, et avoir constamment les yeux sur lui. Que de raisons et de motifs n'avons-nous pas de penser à lui et de l'avoir habituellement présent à notre mémoire? Et quelle ingratitude ne serait pas la nôtre si sans jamais nous occuper de cette généreuse munificence dont nous sommes les objets, nous venions à oublier si facilement notre divin Créateur, notre Père, notre Seigneur, et notre aimable Bienfaiteur?

3. Une des choses que Dieu a à cœur de nous recommander spécialement est que nous pensions souvent à lui, et que nous ne perdions jamais de vue ce qu'il a fait pour nous. Notre ingratitude en cela l'offense, nos oublis allument contre nous sa juste indignation. C'est pour prévenir cette ingratitude que nous lisons dans les saintes Ecritures que Dieu avertissait si fréquemment avec des expressions pleines d'affection et de charité le peuple d'Israël qu'il ne l'oubliât pas, lui qui était son Seigneur, et qu'il ne perdît pas le souvenir des prodiges et des merveilles qu'il avait opérés pour lui. Prenez garde, ô Israël, dit-il dans le Deutéronome, par la bouche de Moïse, de ne pas oublier votre Seigneur, qui vous a fait sortir de la terre d'Egypte, et qui vous a délivré de la cruelle servitude dans laquelle vous gémissiez : *Cave diligenter, ne obliviscaris Domini, qui eduxit te de terra Ægypti, de domo servitutis* (Deut. 6. 13). C'est dans ce but qu'il ordonna aux Israélites que quand ils seraient entrés dans la terre de promesse, ils devaient lui offrir les prémices de tous les blés et de tous les fruits de la terre, et déclarer, en sa présence et en celle du prêtre, qu'ils faisaient cela en reconnaissance et en souvenir des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui (Deut. 26), et surtout, de ce qu'étant persécutés et accablés de travaux par le roi et le peuple d'Egypte, son bras tout-puissant les avait délivrés de leurs mains, au grand étonnement de ce peuple, et par le moyen des prodiges les plus surprenants, et les avait introduits dans une terre où coulaient le lait et le miel. Nous voyons par-là combien Dieu exige que nous pensions à lui, et que nous nous rappelions ses bienfaits.

4. C'est cette même reconnaissance et ce même souvenir que Dieu voulut que les Israélites eussent de cet autre prodige admirable qu'il opéra en leur faveur, quand il divisa les eaux du Jourdain, afin qu'ils pussent le passer à pieds secs. Il commanda à Josué de choisir douze hommes, un par chaque tribu, qui prissent au milieu du lit du fleuve douze pierres, et qu'ils en fissent un tas sur le rivage opposé après y être arrivés, afin qu'elles fussent un monument éternel de ce grand miracle. Et quand, vos enfants, dit Josué, vous demanderont ce que signifie ce tas de pierres, vous leur répondrez et vous leur direz : Sachez que nous avons passé à pieds secs le Jourdain, Dieu en ayant divisé les eaux, comme il fit dans la mer Rouge (Jos. 4), et cela, afin que tous les peuples de la terre apprennent à connaître sa force toute-puissante, et que vous craigniez vous-mêmes en tout temps le Seigneur votre Dieu. Aussi voyez comme Moïse se plaint par des reproches amers et pleins de charité en même temps de cet oubli étrange et monstrueux de ce même peuple hébreu, et il le fait avec des expressions et des termes si tendres et si doux, qu'ils suffiraient pour amollir les cœurs les plus obstinés et les plus durs. Est-ce là, disait-il, Peuple insensé et ingrat, la reconnaissance que tu as pour ton Dieu ? *Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens* (Deut. 23. 6) ? Ce Dieu n'est-il pas ton père, n'est-il pas celui qui t'a possédé, celui qui t'a formé et créé ? *Numquid non ipse est pater tuus qui possedit te, et fecit et creavit te*? Ah ! Ingrat ! sais-tu quel est ton péché ? Le voici: C'est que tu as abandonné ce Dieu qui t'a engendré, c'est que tu as oublié ton Créateur et ton Seigneur : *Deum qui te genuit dereliquisti, et oblitus es Domini creatoris tui* (Ib. v. 18).

5. Et n'a-t-il pas raison, Dieu, de nous adresser lui-même et par la bouche de ses Prophètes de si amers et si justes reproches? Il pense toujours à nous et il ne nous oublie jamais, et nous, nous ne penserons que rarement ou peut-être jamais à lui, et nous pourrons vivre dans un perpétuel oubli de sa présence ? Il a toujours les yeux de sa Providence ouverts sur nous, et nous ne daignerons faire aucune attention à lui? Ses soins paternels s'étendent jusqu'aux choses les plus petites qui nous regardent, jusqu'à compter tous les cheveux de notre tête, jusqu'à protester qu'il n'en tombera aucun sans sa permission, et nous, nous vivrons dans un entier oubli de lui-même? Ah ! ingrats et injustes que nous sommes ! Et croyez-le bien, Chrétiens mes Frères, qu'un des péchés les plus graves que

vous commettez, et auquel vous ne faites aucune attention, est de vivre dans un continuel oubli de Dieu. Oh! quel grand mal est celui-là! Vous passez les jours, les semaines, et peut-être les années entières sans penser à Dieu! Oh! de quelle multitude innombrable de fautes vous vous sentirez chargés et comme accablés au moment de rendre le dernier soupir, quand vous devrez vous présenter au redoutable tribunal de Dieu pour rendre un compte très détaillé de toutes vos œuvres! Ah! quels reproches n'aurez-vous pas à supporter?

6. Mais si vous ne pensez pas à Dieu, ingrats et oublieux chrétiens, peut-être ne pensez-vous à rien autre? Ah! vous ne pensez que trop sérieusement et trop longuement, et je dirai même perpétuellement, mais à des choses bien étrangères à celles auxquelles vous devriez penser, c'est-à-dire à Dieu. Vous pensez au trafic, au commerce, et à la manière dont vous pourrez les améliorer et les accroître. Vous pensez aux moyens à employer pour acquérir des biens, et vous enrichir davantage. Vous pensez aux charges, aux postes, aux honneurs, aux dignités et aux stratagèmes à employer pour y arriver. De plus, vous examinez comment vous pourrez vous venger des offenses que vous avez reçues, comment vous pourrez tromper le prochain, comment vous pourrez le dépouiller de ses biens. Cette femme pense à la manière dont elle pourra paraître aux yeux du public, et plaire à qui elle ne devrait pas plaire, comment elle pourra plus facilement s'attirer l'estime et l'amour des hommes imprudents. Ce libertin examine comment il pourra souiller ce lit nuptial, séduire cette fille qui a gardé jusqu'alors une innocence virginale, et satisfaire ses passions les plus effrénées. En un mot, on pense avec tout le sérieux possible comment on pourra offenser ce Maître si bon. Que pensez-vous donc que seront ces reproches amers que fera à tant de chrétiens ce juge éternel? Vous eutes assez de temps, leur dira-t-il, pour vous occuper des choses temporelles et terrestres, pour penser à vos intérêts, à vos avantages, à votre avancement, à vos plaisirs, et enfin à la manière de violer ma sainte loi et de m'outrager; et vous n'en avez pas eu assez pour connaître les bienfaits infinis, les faveurs nombreuses dont je vous ai comblés, pour vous souvenir de moi, pour m'honorer, pour m'apaiser? Eloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous reconnais plus pour mes disciples. Ah! prévenons, Chrétiens, ces reproches amers, en renonçant dès aujourd'hui à cet oubli criminel dont nous nous sommes rendus coupables jusqu'à présent envers notre Dieu, qui nous

a comblés et nous comble encore de tant de bienfaits ! Souvenons-nous souvent de lui, et adressons-lui continuellement des actions de grâce et des louanges pour tout ce qu'il a daigné faire en notre faveur.

7. De l'oubli de Dieu découle un autre péché, qui consiste à attaquer Dieu même dans sa providence et sa sagesse qui sont des attributs dont il est si jaloux ; et de même que firent, dans le désert, les Hébreux ingrats, qui murmurèrent de ce que Dieu les y avait conduits, de même aussi il en est, de nos jours, qui s'échappent en murmures et en plaintes sur sa conduite admirable envers eux, soit parce qu'ils les a placés dans tel état ou telle condition, ou parce qu'ils se voient en proie à des maladies, à la pauvreté, ou à d'autres misères. Ah ! misérables ! qui êtes-vous, vous qui osez vous plaindre de Dieu, et qui avez l'audace d'accuser sa divine conduite ? Peut-il exister une témérité plus grande, que de voir un homme ignorant et aveugle dans ses conseils oser censurer dans ses œuvres l'infinie sagesse de Dieu ? Ah ! tremblez, malheureuses Créatures qui avez la hardiesse d'attaquer par vos murmures la majesté suprême de Dieu ! Humiliez-vous, tandis qu'il en est temps, sous sa main toute-puissante ; autrement craignez que, las de supporter vos murmures et vos plaintes, comme il le fut de celles des Hébreux, il ne vous châtie d'une manière sévère. Jusques à quand, dit-il, ce peuple ingrat murmurera-t-il contre moi et contre ma conduite (Numer. 14. 27) ? Eh ! bien, pour le punir, aucun de ceux qui en font partie n'entrera dans la terre promise, tous mourront dans le désert. Or, vous devez savoir que, selon l'apôtre saint Paul (1. Cor. 10. 11), l'ancien Testament était la figure du nouveau, et que l'entrée dans la terre promise figure l'entrée dans la gloire céleste. Craignez donc d'en être justement exclus, si vous vous plaignez de Dieu.

8. Nous devons nous préserver d'un autre péché très-opposé à l'amour de Dieu et qui lui est très injurieux, qui consiste à se défier de sa providence divine. Oh ! en combien d'occasions un grand nombre de chrétiens tombent dans ce péché ! combien de fois beaucoup disent dans leur cœur, et osent même proférer extérieurement ces paroles : Tout me manque, je n'ai plus rien, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus personne qui me secoure ; je suis abandonné de tous et même de Dieu ; je suis accablé sous le poids de mes maux ; on me suscite des procès injustes, je suis malade, on me charge de calomnies, et un malheur succède à un autre ! Ah ! aveugles qui

parlez ainsi ! n'est-il pas vrai que vous avez dû reconnaître par expérience que Dieu préside à tous les événements de la vie présente, qu'il les permet avec une sagesse infinie pour accomplir sur vous les aimables desseins de sa providence? Vous êtes donc bien injustes, si vous vous défiez de Dieu et de sa providence infinie.

9. En effet, n'est-il pas vrai que jamais elle ne vous a manqué? N'est-il pas vrai que quand vous y pensiez le moins, elle vous a secourus par des moyens inattendus, dans vos plus graves afflictions et dans vos besoins les plus urgents? Combien de fois elle a permis ou plutôt ordonné qu'une main charitable vous arrachât aux dangers qui vous remplissaient d'épouvante, et auxquels vous croyiez succomber, et qu'elle vous fournît ces aliments qui semblaient devoir vous manquer? Votre famille subsiste encore, et jusqu'à présent vous avez eu le nécessaire. Et vous ne reconnaîtriez pas encore les effets merveilleux de sa divine bonté qui s'étend à tous? Ah! soyez pénétrés de douleur de vos injustes défiances, et demandez-en humblement pardon à Dieu! Adorez le Seigneur et sa providence, reposez-vous sur elle, et soyez assurés qu'elle ne vous manquera jamais; et si quelque chose vous a manqué jusqu'à présent, rappelez-vous que cela n'est dû qu'à votre défiance. Que votre confiance en elle soit toujours la même dans tous les événements non-seulement heureux, mais encore les plus déplorables et les plus propres à désespérer, jusqu'à dire avec Job: Lors-même qu'il me tuerait, j'espèrerais toujours en lui: *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (Job 13. 15).

10. Il est encore un autre péché contraire à l'amour de Dieu, et dans lequel tombent pour l'ordinaire les libertins et les sectateurs du monde, et qui consiste à tourner en ridicule et à railler les personnes dévotes, et qui font profession de servir fidèlement le Seigneur qui ne peut être que gravement offensé quand il voit ses serviteurs livrés à la dérision. Sera-t-il donc permis à ces libertins de tourner en ridicule ces personnes de bien, de faire des bouffonneries sur les pratiques de piété auxquelles elles s'adonnent, sur la dévotion dont elles font profession, sans que Dieu n'en soit courroucé? Et cependant, la seule occupation de tous ces hommes oisifs d'aujourd'hui, qui n'ont qu'à se promener sur les places publiques ou à rester les bras croisés, est de tourner en ridicule les exercices spirituels et les œuvres de piété auxquelles se livrent les plus fervents chrétiens. A peine cet homme et cette femme touchés

de la grâce, et désabusés du monde, de ses vanités, de son néant, l'ont-ils abandonné, et ont-ils embrassé une vie retirée et chrétienne, que les licencieux mondains en font l'objet de leurs railleries et de leurs bouffonneries. Oh! vous ne savez pas, disent-ils à tout venant, un tel ne veut plus prendre part à nos sociétés, sous prétexte que les conversations amusantes et gaies qui s'y tiennent offensent la modestie. Cet autre ne veut plus assister ni aux comédies, ni aux bals, ni prendre part aux réjouissances publiques sous prétexte que tout cela est l'invention du diable, et que toutes ces choses sont contraires à la profession chrétienne. Cette jeune fille, qui avait tant d'amants qui la courtisaient, a renoncé à l'amour, sous prétexte que c'est une conduite pleine de dangers. Une telle a congédié celui qu'elle voyait avec plaisir; cette autre qui, dans les sociétés et dans les grandes réunions, était toujours la première, et qui en était, si on peut le dire, l'âme par son esprit et par sa gaieté, a eu un remords de conscience, elle y a renoncé entièrement, sous le prétexte que cette manière de vivre choque la pudeur. Toutes ces personnes se sont dépouillées de tout luxe, ont mis de côté tous les ajustements, s'habillent modestement, vivent retirées dans leur maison, et ne se laissent plus voir que dans les églises, dans les tribunaux de la pénitence, à la messe et aux sermons. Voilà des saints, voilà des saintes. Nous ne tarderons pas d'entendre parler de quelques miracles. Oh! que nous allons rire! oh! pauvres esprits faibles! Mais croyez-vous qu'elles persévèreront longtemps dans ce genre de vie? Voilà, mes Frères, les railleries et les dérisions que les libertins versent à pleines mains sur ces nouveaux convertis ou sur ces nouvelles converties.

11. Et c'est ainsi qu'on parle de celui qui veut se donner, ou qui s'est donné totalement à Dieu et qui cherche à mettre en pratique les moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour obtenir son salut! Quand donc cet homme vivait conformément aux maximes et aux lois d'un monde corrompu, quand il consumait tant d'heures du jour et même de la nuit au jeu, aux plaisirs, aux danses, aux comédies, dans les sociétés, dans les veillées, menant une vie toute contraire aux maximes de l'Evangile et aux enseignements de Jésus-Christ, personne ne trouvait aucun sujet d'accusation. Quand cette jeune fille courtisait des amants sans respect pour la pudeur; quand cette épouse se conformait fidèlement à toutes les nouvelles inventions et à toutes les modes que le monde a introduites et qu'il s'efforce de maintenir, quand sa vie n'était qu'un tissu de

divertissements, de jouissances et de plaisirs, quand, pour se parer, à peine avait-elle le temps d'entendre la sainte messe les jours de fêtes et quand, par ses manières trop libres et par ses vêtements peu modestes, elle était pour ceux qui la voyaient un piége tendu par le démon et une pierre de scandale, nul ne s'avisait de se plaindre d'une telle conduite. Et quand des personnes, de quelque sexe qu'elles soient embrassent la piété et la dévotion, et s'efforcent de conformer leur vie à la morale de l'Evangile et à celle de la loi divine, toutes les langues se déchainent contre elles, tous veulent dire leur mot, tous veulent les censurer et les condamner. Ah ! langues railleuses et malignes ! jusques à quand voudrez-vous exercer l'office du démon, en insultant et en raillant Dieu même dans ses serviteurs?

12. Il ne faut cependant pas s'en étonner; l'amour du monde ne peut subsister avec l'amour de Dieu, ils s'excluent réciproquement l'un l'autre : ces malheureux aiment le monde dont ils sont épris et qui les attire vers les choses terrestres et passagères. Tandis qu'au contraire on voit les bonnes âmes, remplies d'un amour tout divin, détournant leurs regards des choses basses et terrestres, s'élever à celles qui sont célestes, et éprouver un violent besoin de ne chercher que celles-là ; les premiers bien différents en ressentent un dégoût et un mépris mortels, et voudraient, par leurs censures et leurs satires mordantes entraîner ces bons chrétiens dans leur parti, et leur faire partager leurs crimes. Ah ! cependant, il n'est que trop vrai que tout amour a sa puissance d'action, et il ne peut jamais rester oisif dans le cœur de celui qui aime, le portant ou d'un côté ou de l'autre ! Voulez-vous savoir, dit un pieux auteur, quel amour existe en vous? Examinez où il vous porte et où il vous pousse, puisque chacun est entraîné par celui qui l'anime. Si le vôtre vous incline vers les choses terrestres, si vous voulez rapporter tout à ce but, il est certain que l'amour du monde règne en vous, et ayant les ailes pour ainsi dire comme coupées, vous ne pouvez vous élever. Mais si vous vous sentez de l'inclination pour les choses spirituelles et célestes qui ont rapport à l'âme et à Dieu, l'amour divin brûle en vous, et, emportés sur ses ailes, vous vous soutenez, bien plus, vous volez dans les cieux.

13. Oui, mes Frères, le saint amour porte l'âme à Dieu, mais l'amour mondain la plonge dans les abîmes. C'est pour cela que saint Jean nous recommande avec tant de force de ne pas aimer le monde ni les choses du monde, parce que si quel-

qu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est pas en lui : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* (I. Jo. 2. 15). *Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.* Non, ces deux amours ne peuvent pas subsister en même temps dans le cœur; d'où il résulte que celui qui veut posséder l'amour divin doit renoncer à l'amour du monde. C'est pour cela que Dieu dit au prophète Jérémie qu'il l'a établi sur les nations et sur les royaumes, afin qu'il déracine, qu'il détruise, qu'il bâtisse et qu'il plante : *Ecce constitui te hodie super gentes, et super regna, ut evellas, et destruas et ædifices, et plantes* (Jer. 1. 18). Il veut d'abord qu'il détruise, et qu'ensuite il édifie, qu'il déracine et ensuite qu'il plante, parce qu'on ne peut établir en soi l'amour de Dieu, sans abattre auparavant l'édifice de l'amour mondain. Aussi Dieu défendait-il, dans l'ancienne loi, qu'on confiât à la terre différentes semences, et qu'on portât des vêtements tissus de laine et de lin (Deut. 22. 9), parce qu'il ne voulait pas deux amours contraires dans un cœur; comme aussi il ordonnait de faire disparaître toutes les idoles, parce que nous ne pouvons aimer Dieu, sans retrancher entièrement le péché de notre cœur et sans le haïr, selon la parole du Psalmiste : *Qui diligitis Dominum, odite malum* (Ps. 96. 10).

14. Nous allons à présent parler de la chose qui, plus que toute autre, est opposée à Dieu et à son saint amour, parce que, plus que toute autre, elle l'insulte et l'outrage, c'est-à-dire, du péché mortel. Je me réserve de parler du péché plus au long dans un autre temps; mais, pour compléter cette instruction, je ne puis, pour le moment, me dispenser de vous en donner quelques notions qui devraient seules suffire pour vous déterminer à l'éviter avec soin. Le péché est donc ce grand mal qui, plus que tout autre, est opposé à Dieu et l'offense, parce qu'il fait que le pécheur s'éloigne de lui et l'abandonne pour s'attacher à la créature. Et quelle injure n'est-ce pas celle-là, qu'un homme aussi vil qu'un ver de terre, et qui est redevable à Dieu de son existence, de la liberté et de la vie, ait la téméraire hardiesse de se soulever contre ce grand Dieu qui est son créateur et son bienfaiteur souverain; de se révolter contre lui, de contrarier ses merveilleux desseins, de résister à la justice de ses lois, à la sagesse de ses préceptes? Et pourquoi? Pour placer ses affections dans une créature, dans un bien terrestre, et se faire une idole méprisable de cette malheureuse créature et de ce bien terrestre en le préférant à Dieu même. Ce n'est pas assez; le péché mortel renferme une telle malice,

qu'il va jusqu'à maltraiter Dieu, en s'efforçant, autant qu'il est en lui, de le dépouiller de ses perfections divines, et par conséquent, en essayant la destruction de Dieu même. Ce n'est pas encore assez : le péché, autant qu'il est en lui, donne la mort à Jésus-Christ ; et celui qui commet un péché mortel le crucifie de nouveau d'une manière impie et barbare, en faisant, selon la singulière expression de l'Apôtre, de son corps, de son âme, de tout lui-même une croix sur laquelle il l'attache : *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (Heb. 6. 6). Et combien de fois aurons-nous nous-mêmes commis cet horrible excès contre Jésus-Christ ! Ah ! notre conscience ne nous fait que trop de reproches à cet égard ! Qu'avons-nous donc à faire?

15. L'apôtre saint Pierre ayant déclaré aux Hébreux qu'ils avaient fait mourir Jésus-Christ ; saisis d'une amère douleur : Frères, dirent-ils, que ferons-nous pour réparer un si grand mal ? *Quid faciemus, viri fratres ? Agite pœnitentiam ;* faites pénitence, leur répondit le saint Apôtre (Act. 2. 38). Tel est aussi le remède que nous devons employer, puisque nous sommes coupables du même crime. Faisons pénitence, pleurons nos péchés, traitons notre corps avec sévérité, ne le ménageons pas ; ne nous épargnons pas les veilles, les jeûnes, les disciplines, la cendre, le cilice. Renonçons à tous les divertissements et aux plaisirs du monde, mourons à toute affection pour les créatures, afin de ne plus vivre dès à présent que pour Dieu, et dans son saint amour. Oui, Seigneur, le remède dont nous voulons user ne sera autre que la pénitence. Nous ne nous lasserons jamais de la faire ; mais vous, ô mon Dieu, rappelez-vous que vous avez promis le pardon à ceux qui se repentent. Nous espérons donc que vous aurez la bonté de laver nos péchés dans votre sang précieux, et que vous nous accorderez votre grâce en cette vie, et la gloire éternelle dans l'autre. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

EXPLICATION

DU

SYMBOLE DES APOTRES.

INSTRUCTION PREMIÈRE.

Du Symbole des Apôtres, et de l'usage que nous en devons faire.

Après vous avoir parlé en général des trois vertus théologales, qui sont la foi, l'espérance et la charité, par le moyen desquelles, dit saint Augustin, Dieu veut être honoré de ses créatures raisonnables, et dont les actes sont absolument nécessaires au chrétien pour être sauvé; après vous avoir fait connaître les vices qui leur sont opposés, afin de vous en inspirer de l'horreur, et de vous engager à vous en tenir sans cesse éloignés, il convient maintenant de vous exposer en particulier quelles sont les choses que nous devons croire, celles que nous devons espérer, et celles que la charité nous oblige à faire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à notre prochain. Mais comme la foi est le fondement et la base de toutes les vertus, et que les vérités qu'elle nous propose à croire sont principalement renfermées dans le symbole des apôtres, il sera d'abord le sujet de nos réflexions. Dieu, toujours plein de bonté envers les hommes, après avoir parlé en plusieurs manières à nos pères par la bouche de ses prophètes, comme dit saint Paul (Heb., c. 1.), a bien voulu, dans la plénitude des temps, envoyer son propre Fils sur la terre, et ses ministres dans tout l'univers, pour y établir son Eglise. Ensuite, pour nous faciliter à tous la connaissance des vérités que nous devons croire, et les mettre à la portée des esprits les plus simples et les plus ignorants, comme un maître plein de sagesse qui, dans le but de faire mieux comprendre à ses disciples les leçons qu'il leur a données, résume en peu de mots ce qu'il leur a expliqué d'une manière plus étendue, il a inspiré à ses apôtres le dessein de former un court abrégé de cette doctrine céleste qu'il leur avait enseignée, et qu'ils devaient eux-mêmes publier par toute la terre. C'est ce divin abrégé que nous appelons le Symbole des apôtres, et dont la connaissance est d'un côté de la plus haute importance par la grandeur des mystères qui y sont contenus, et de l'autre, si facile par

sa clarté et par sa brièveté, que l'homme le moins intelligent se rait inexcusable, s'il l'ignorait. Mais il ne suffit pas d'en savoir les mots; il faut, autant que possible, comprendre les choses qui y sont proposées à notre croyance, et c'est pour cela que j'entreprends de vous l'expliquer. Dans cette première instruction nous verrons ce que c'est que le symbole, quelle en est l'excellence, et quel usage nous en devons faire.

1. Qu'est-ce donc que le symbole? Le mot *symbole* est tiré du grec, et signifie tantôt un extrait, un épilogue, un abrégé ou un résumé de plusieurs choses, tantôt un signe distinctif auquel on reconnaît les soldats d'une armée, le corps auquel ils appartiennent, et le rang qu'ils y occupent. Ces deux significations conviennent parfaitement au symbole dont nous parlons. D'abord il est un abrégé de notre foi, de la doctrine qu'un chrétien doit apprendre et doit croire, un abrégé des choses que Dieu nous a révélées dans les divines Ecritures, qui renferme les points les plus essentiels de la religion catholique. Il se compose de peu de mots, dit saint Isidore (lib. I., divin. offic. c. 22); mais dans ce peu de mots il contient tous les mystères; dans ce peu de mots, il nous met comme devant les yeux l'existence de Dieu, sa toute puissance, sa bonté incompréhensible; dans ce peu de mots, il nous apprend ce qu'est Dieu en lui-même, et ce qu'il a fait, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. Il nous montre l'unité de l'essence divine, la Trinité des personnes, la création de l'univers, l'incarnation du fils de Dieu, sa passion douloureuse, sa mort ignominieuse, sa glorieuse résurrection et les fruits qu'elle a produits, tels que sont principalement l'établissement de l'Eglise catholique, la rémission des péchés, notre résurrection future et la vie éternelle. Toutes ces choses nous y sont présentées de la manière la plus simple, la plus claire et la plus facile. Mais, outre qu'il est un abrégé des principaux mystères de notre foi, il est encore une marque qui sert à faire distinguer les vrais disciples de Jésus-Christ de ceux qui ne le sont pas.

2. Le symbole, dont nous parlons, est une profession publique de notre foi, par laquelle nous protestons à la face de l'univers entier que nous croyons fermement tous les mystères et toutes les vérités que Jésus Christ nous a révélées. Celui qui professe ainsi sa foi, qui proteste de croire toutes ces vérités et tous ces mystères, prête par là même une entière croyance à la parole de Jésus-Christ, et soumet sans réserve son propre jugement à celui de son divin maître; par conséquent il montre qu'il est son fidèle serviteur, et il se distingue de tous ceux qui ne veulent pas le reconnaître, et

qui refusent de combattre sous ses enseignes, ou qui, s'ils le reconnaissent, ne veulent pas croire à sa parole, et sont comme des déserteurs et des rebelles. Ainsi le vrai chrétien, par le moyen de cette profession publique de sa foi, se distingue de l'impie qui ne croit à rien, de l'hypocrite qui feint de croire, sans avoir la foi, de l'athée qui ne croit point à l'existence de Dieu, du païen qui admet plusieurs dieux, de l'idolâtre qui rend à la créature le culte qui n'est dû qu'à Dieu. Il se distingue du Manichéen qui reconnaît deux principes des choses créées, du Juif qui refuse obstinément à Jésus-Christ le caractère de Messie, du Mahométan qui ne le regarde que comme un grand prophète, de l'Arien qui ne veut pas confesser sa divinité, du Sabellien qui n'établit point de distinction entre sa personne et celle du Père, du Nestorien qui admet en lui deux personnes, de l'Eutichéen qui confond dans le même Jésus-Christ, les deux natures, la nature divine et la nature humaine, du Macédonien qui ne croit pas à la divinité du Saint-Esprit, du schismatique qui combat l'unité de l'Eglise et la détruit autant qu'il est en lui; il se distingue enfin du Luthérien, du Calviniste et de tous les autres hérétiques qui veulent introduire des nouveautés dans la doctrine et des variations dans la foi, et ne veulent pas reconnaître l'autorité de l'Eglise qui les condamne. Enfin cette profession de foi est comme une pierre de touche, dit saint Maxime (Serm. de symbolo), qui sert admirablement à discerner les vrais chrétiens, des ennemis de Jésus-Christ, qui se cachent sous le nom de chrétiens.

3. Il est vrai que les hérétiques eux-mêmes admettent le symbole des apôtres, et qu'ils se font gloire de le réciter. Ils n'osent pas rejeter cette règle de foi aussi ancienne que la foi même. Néanmoins on peut facilement les reconnaître pour ce qu'ils sont, à leur langage, aux fausses interprétations qu'ils lui donnent, et à leur rébellion contre la véritable Eglise qui en conserve le dépôt; il leur arrive ce qui arriva aux soldats de la tribu d'Ephraïm, (Judic. 12). Ils disaient qu'ils n'appartenaient point à cette tribu, afin d'obtenir de l'armée de Jephté le passage libre du Jourdain. Mais ayant été obligés à prononcer le mot *sciboleth*, qui signifiait épi; ils le prononcèrent si mal, qu'il ne rendait plus le même sens; ils furent tous reconnus à ce signe, et mis à mort au moment où ils se disposaient à traverser le fleuve. C'est ainsi que les hérétiques ne veulent pas se déclarer les ennemis de Jésus-Christ; ils feignent d'être ses disciples; ils récitent le symbole; mais ne le recitant pas selon le vrai sens de l'Eglise, ils se font connaître pour ce qu'ils sont dans la réalité, et restent sous le poids de l'anathème. La raison donc pour laquelle notre pro-

fession de foi s'appelle symbole, c'est parce que les deux sens de ce mot lui conviennent. Si on l'emploie pour exprimer un extrait, un épilogue, un abrégé, notre profession de foi est un épilogue des principaux mystères que Dieu nous a révélés, un abrégé des choses les plus essentielles que doit croire un chrétien. Si l'on veut qu'il signifie la marque distinctive à laquelle on peut reconnaître les vrais soldats d'une armée, cette profession de foi est le signe caractéristique qui fait discerner le chrétien d'avec l'infidèle, le vrai soldat de Jésus-Christ d'avec le déserteur et le rebelle.

4. On appelle cette profession de foi, le symbole des apôtres, pour le distinguer des autres symboles. Outre celui des apôtres, l'Eglise se sert encore de deux autres : celui de Constantinople, qu'on appelle aussi symbole de Nicée, et celui qu'on attribue à saint Athanase. Le symbole de Constantinople fut publié dans le premier concile général célébré dans cette ville, et on le nomme aussi symbole de Nicée, parce qu'il est une extension de celui qui avait été composé quelques années auparavant dans le concile tenu dans cette dernière ville. On le chante solennellement, ou on le récite à la sainte messe. Le symbole, dit de saint Athanase, est une exposition de la foi que ce saint professa et défendit avec un courage et une constance invincible. On y trouve exposés plus distinctement et d'une manière plus étendue, les deux grands mystères de la très-sainte Trinité et de l'Incarnation; on le récite le dimanche à l'office de prime. La doctrine de ces deux symboles n'est pas différente de celle du symbole des apôtres, c'est la même que l'Eglise a expliquée plus amplement, afin de préserver ses enfants des fausses interprétations des hérétiques. On peut donc dire que ces deux symboles, quoique différents dans les paroles, ne sont autre chose dans la substance, que le symbole des apôtres plus clairement développé, afin de conserver pure et sans tache, contre les nouveautés introduites par les hérésies, cette foi que les apôtres eux-mêmes avaient enseignée et transmise à leurs successeurs.

5. Les apôtres furent donc les auteurs du symbole qui porte leur nom, ayant reçu de Jésus-Christ l'ordre de fonder son Eglise sur la terre, et de porter les lumières de l'Evangile à toutes les nations. Avant de se séparer les uns des autres, après la venue du Saint-Esprit, ils composèrent d'un commun accord cette formule de la foi catholique, afin d'établir entr'eux un accord parfait, et de proposer tous la même doctrine à ceux qu'ils devaient convertir et amener à l'unité de la foi. Cette formule est donc le résultat de la conférence qu'eurent ensemble ces premiers disci-

ples de notre divin rédempteur, ces premiers pères de l'Eglise catholique. Le nom de symbole des apôtres qu'il a toujours porté, la tradition constante de toutes les Eglises, sont des preuves évidentes qu'il est l'ouvrage des apôtres. Ecoutons à ce sujet le pape saint Clément qui fut leur disciple. Ces divins prédicateurs de la foi, dit-il (Epist. I, ad Jacob), avant de se partager le monde, pour y annoncer partout l'Evangile, composèrent le symbole, afin de former entr'eux et parmi leurs disciples une parfaite uniformité de doctrine et d'expressions, et qu'ainsi tout le monde n'eut qu'un même langage, comme il ne devait avoir qu'une même foi. Saint Irénée qui vivait dans un temps très-rapproché de celui des apôtres, et qui avait eu des entretiens avec leurs premiers disciples, atteste (Lib. I, c. her., cap. 2.) que le symbole fut l'ouvrage des apôtres mêmes. Cet œuvre divin, qui est leur œuvre propre, dit Tertullien (Lib. de præscr., cap .37.), a précédé toutes les hérésies, et fut le bon grain semé dans la vigne du Seigneur, avant que l'ennemi vînt y semer l'ivraie. Saint Ambroise dit (Epist. ad Syr.), que ces ouvriers divins travaillèrent de concert pour former cette clé du ciel. Cet abrégé de notre foi et de notre espérance, dit saint Jérôme (Epist. ad Pammach.), fut fait par les apôtres, non pour être écrit avec l'encre et sur le papier, mais pour être gravé sur la table de notre cœur. Saint Augustin (Serm. 181, de temp.) regarde comme une chose certainement établie par la tradition et qu'il n'est pas permis de révoquer en doute, savoir, que les apôtres réunis dans un même lieu, et remplis de l'Esprit-Saint, ont formé cet excellent abrégé de la doctrine qu'ils devaient enseigner, et qui devait être la règle de notre foi. Enfin, le pape saint Léon écrivant à Pulchérie, dit que dans les douze articles du symbole, les apôtres renfermèrent tous les moyens nécessaires pour combattre l'erreur, et en firent comme un arsenal sacré, où les fidèles pussent prendre des armes pour se défendre contre les hérétiques. En un mot, tous les auteurs ecclésiastiques sont du même sentiment et tiennent le même langage sur ce sujet. Appuyés sur tant de témoignages, nous devons tenir pour certain que le symbole est l'ouvrage des apôtres, et qu'il nous a été transmis dans toute son intégrité par le moyen d'une tradition continuelle et non interrompue.

6. On distingue dans le symbole douze articles, selon le nombre des apôtres qui l'ont composé ; et comme les petites parties dont sont formés les membres du corps humain s'appellent articles, on donne ce nom aux petites parties et aux courtes sentences qui forment le symbole. Quelques-uns pensent que chaque apôtre fit son article en particulier. mais cela n'est pas certain ; il parait

même plus vraisemblable qu'ils ont tous travaillé de concert à la confection du symbole. Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir qu'il est l'ouvrage des apôtres, ou pour mieux dire, du Saint-Esprit, dont leurs langues étaient les organes et les instruments. Le docteur angélique saint Thomas (2. 2. q. 1. a. 8.) nous explique comment la doctrine chrétienne est en substance renfermée dans les douze articles du symbole. On entend, dit-il, par les choses qui appartiennent à la foi, celles dont la possession fera notre bonheur dans l'éternité, et celles par le moyen desquelles nous sommes conduits à cette félicité. Ces choses sont au nombre de deux : le grand mystère de la divinité de Jésus-Christ, dont la vision intuitive fera notre bonheur, et celui de son humanité, par lequel nous pourrons participer à la gloire des enfants de Dieu. Les vérités contenues dans le symbole, regardent donc, les unes la majesté divine, et les autres l'humanité de Jésus-Christ. Relativement à la majesté divine, trois choses sont proposées à notre croyance : l'unité de Dieu, la Trinité des personnes, et les œuvres de la divinité, tant dans l'ordre de la nature, que dans l'ordre de la grâce et dans celui de la gloire, ou de notre bonheur éternel. L'unité de Dieu est renfermée dans le premier article. Le mystère de la sainte Trinité est contenu dans le premier article où il est fait mention de la personne du Père, et dans le second qui regarde la personne du Fils, et dans le huitième où il est parlé de la personne du Saint-Esprit. Pour ce qui est des œuvres de la divinité, il est parlé de la création dans le premier article; de la sanctification dans le neuvième, par lequel nous faisons profession de croire la sainte Eglise catholique et la communion des saints, et dans le dixième, de la rémission des péchés. Notre bonheur éternel nous est proposé dans le onzième et dans le douzième, par lesquels nous faisons profession de croire la résurrection de la chair et la vie éternelle. Six articles regardent donc Dieu en lui-même, et les œuvres de la divinité; les six autres renferment ce que nous devons croire relativement à l'humanité de Jésus-Christ, et au grand mystère de l'Incarnation. Le second parle de la personne du Fils; le troisième fait connaître sa conception miraculeuse; le quatrième, sa passion, sa mort, sa sépulture; le cinquième, sa descente dans les limbes et sa glorieuse résurrection; le sixième, son admirable ascension; le septième enfin, sa seconde venue sur la terre pour juger les vivants et les morts.

7. De tout ce que je viens de dire pour vous expliquer ce que c'est que le symbole des apôtres, il est aisé de conclure quelle estime nous devons en avoir. La seule pensée que les apôtres en furent les auteurs ne doit-elle pas nous porter à avoir pour lui le respect

le plus religieux? Si nous faisons à juste titre un si grand cas des précieuses reliques de leurs corps, quel cas ne devons-nous pas faire du symbole qu'ils nous ont laissé, et que l'on peut appeler avec raison une relique précieuse de leur esprit? Si nous considérons les vérités qu'il renferme, combien ne doit pas s'affermir et se fortifier notre croyance, par cette seule réflexion que ce sont ces mêmes vérités que les apôtres ont apprises de la bouche de sa sagesse incarnée, les mêmes vérités qu'ils ont eux-mêmes publiées dans tout l'univers et qu'ils ont scellées de leur sang. Si enfin nous pensons à cette piété, à cette admirable clarté avec laquelle le symbole a été composé; si nous remarquons que les douze articles de ce même symbole sont comme les douze pierres précieuses de l'apocalypse, sur lesquelles est bâtie la cité de Dieu, qu'ils sont comme douze sources figurées par les douze fontaines d'Élim qui arrosent tout Israël; si nous faisons réflexion que tout ce qui a été figuré dans l'ancien Testament, tout ce qui a été accompli dans le nouveau, tout ce qui a été promis aux patriarches, prédit par les prophètes, annoncé par les apôtres, que tout cela, dis-je, nous est présenté dans ce petit abrégé, quel juste motif n'avons-nous pas tous de nous consoler et de nous réjouir? Oui, que les ignorants se consolent, puisque, s'ils ne peuvent pas lire la Sainte-Ecriture, ils ont dans ce symbole, non seulement une règle de foi d'une autorité égale à celle des livres saints, et, comme eux, inspirés de Dieu, mais encore la substance de tout ce qui est contenu dans les divines Ecritures. Que les gens instruits se réjouissent, puisque dans ce divin abrégé ils trouvent renfermés en peu de mots, tout ce qu'ils ont pu lire dans la Sainte-Ecriture, ou apprendre de la tradition. Que nous serions donc ingrats envers la bonté de notre Dieu qui nous a enrichis d'un trésor si inestimable, si nous n'en faisions par le bon usage qu'il attend que nous en fassions! quel usage devons-nous donc en faire? C'est la seconde chose qu'il me reste à vous expliquer brièvement.

8. De la fin que se proposèrent les apôtres en composant le symbole, on peut facilement conclure quel usage nous en devons faire. Ils voulurent d'abord par son moyen nous instruire des grandes vérités de la religion chrétienne, nous devons donc l'apprendre et le retenir avec soin. Ils voulurent en outre nous fournir une arme spirituelle pour nous défendre; nous devons donc le réciter fréquemment. En vain nous auraient-ils donné cette leçon divine, si nous négligions de la bien apprendre; en vain nous auraient-ils procuré cette arme spirituelle, si nous n'avions pas soin de nous en servir. Nous sommes donc en premier lieu obligés d'apprendre le symbole et de le retenir

avec soin. Dans tous les siècles ce devoir fut recommandé par l'Eglise à ses enfants, et elle n'admettait point les catéchumènes au saint baptême, si auparavant, dans l'assemblée des fidèles, et d'un lieu élevé, ils n'avaient récité le symbole de manière à montrer qu'ils le savaient suffisamment, et à faire espérer qu'ils ne l'oublieraient jamais à l'avenir, ce que saint Augustin appelle *rendre le symbole : reddere symbolum* ; expression dont il se servait pour signifier qu'ils devaient rendre compte à l'Eglise du symbole qui leur avait été enseigné. Nous voyons encore aujourd'hui un vestige de cet ancien usage dans le commandement que fait l'Eglise aux parrains de le réciter au nom des enfants qu'ils tiennent sur les fonts sacrés, avant qu'on leur administre le baptême. Outre cela, dans tous les temps, l'Eglise a recommandé aux pasteurs de l'expliquer soigneusement aux fidèles ; elle a toujours exhorté les pères et mères à l'enseigner à leurs enfants, et les parrains à le rappeler à ceux qu'ils ont tenu sur les fonts du baptême. Les apôtres ne lui ont donné si peu d'étendue, dit saint Augustin (Serm. 119, de Temp.), qu'afin qu'il pût éclairer l'esprit, sans charger la mémoire, et que tous, hommes et femmes, savans et ignorants, grands et petits, pussent facilement apprendre ce qu'ils devaient croire.

9. Tout chrétien est donc tenu de savoir le symbole, et il y est tenu d'une manière si étroite, que les saints pères mettent au nombre des ennemis de la foi les chrétiens qui l'ignorent. Et c'est avec raison ; car c'est montrer évidemment que l'on méprise la foi, que de ne se mettre nullement en peine d'apprendre le symbole, où sont contenus les principaux mystères de la foi. Aussi l'angélique docteur saint Thomas (2. 2. qu. 2. art. 7.) regarde-t-il comme coupables de péché mortel les chrétiens qui n'ont pas la connaissance qu'ils devraient avoir des articles du symbole des apôtres. Et saint Charles Borromée (concil Mediol. 5.) veut que l'on refuse absolument l'absolution à celui qui ne le saurait pas, du moins quant à la substance. Jugez maintenant de ce que l'on doit dire de ces personnes qui, outre qu'elles l'ignorent, de plus négligent totalement de l'apprendre, et dans quel état déplorable se trouvent non seulement les pères et mères qui ne l'enseignent pas à leurs enfants, et qui ne les envoient point à l'église pour les faire instruire, mais encore les enfants eux-mêmes qui n'assistent pas aux catéchismes. Ils sont tous dans l'état du péché mortel, et leur ignorance qui n'est que trop inexcusable et trop coupable les rend indignes de l'absolution, et incapables de recevoir les sacrements.

Plût à Dieu que cette ignorance fût rare dans le christianisme. Mais je crains que dans le centre de la catholicité. et spécialement

dans les villes les plus peuplées, et qui semblent être les plus civilisées, il n'y ait un grand nombre de personnes lesquelles ayant, dans leur jeunesse, appris le symbole d'une manière superficielle, l'aient oublié ensuite au point de n'être plus à même de le réciter, ou qui, si elles en conservent encore le souvenir, n'en sachent que les paroles, sans en connaître le sens. Combien qui, le matin, s'étant à peine munis du signe de la croix, s'appliquent aussitôt, les jours ouvriers, à leurs intérêts temporels ; et qui les jours de fêtes, au lieu d'assister aux instructions, au catéchisme, ne savent faire autre que de se promener sur les places publiques! Combien d'autres, qui, pouvant vivre commodément sans travailler, abusent de leur fortune, et ne s'en servent que pour se livrer à une vie nulle, oisive et licencieuse, et qui éloignant d'eux, comme ennuyeuse et dégoûtante, toute étude des choses divines, ne pensent qu'à s'instruire des maximes et des usages du monde, se souciant fort peu d'être ignorants en matière de religion, pourvu qu'ils connaissent toutes les règles du jeu, toutes les manières de se divertir, et toutes les bienséances affectées du siècle! Peut-on croire que toutes ces personnes aient du symbole la connaissance que doit en avoir un vrai chrétien ? Non, on a bien plutôt raison de penser qu'elles ne le savent pas, qu'elles ne le comprennent pas. S'il se trouvait parmi ceux qui m'entendent, quelques-uns de ces chrétiens instruits de toute autre chose que des vérités de la religion, qu'ils reconnaissent donc l'obligation indispensable où ils sont de les apprendre, et qu'ils se persuadent bien que sans la connaissance des mystères contenus dans le symbole, ils ne pourront point avoir de salut à espérer. Qu'ils ne rougissent donc pas de se faire instruire, qu'ils rougissent plutôt de leur ignorance, et qu'ils soient couverts de confusion en voyant qu'elle est si grande relativement à la foi, que les plus petits enfants, qui commencent seulement à faire usage de leur raison, peuvent en cela devenir leurs maîtres.

11. Il ne suffit pas néanmoins d'apprendre le symbole et de le bien savoir ; il faut en second lieu le réciter souvent, afin de l'imprimer dans la mémoire, de pouvoir ainsi nourrir la foi, d'avoir toujours ces divines vérités présentes à l'esprit, et de soutenir cette même foi contre toutes les tentations qui pourraient l'ébranler. L'Eglise nous enseigne cette sainte pratique par son exemple, en le faisant réciter plusieurs fois chaque jour à ses ministres dans l'office divin. Elle le fait réciter pendant la nuit à matines, le matin à prime, et le soir à complies, pour montrer, dit saint Thomas (2. 2. qu. I, art. 9.), que la lumière de ce symbole fait disparaître toutes les erreurs passées, présentes et à venir. Il est

donc juste et convenable de se conformer aux pratiques, et de seconder les intentions de cette sainte mère.

12. Nous ne devons pas nous contenter de le réciter trois fois chaque jour. Les saints pères ne cessent de nous recommander de le réciter fréquemment et dans toutes les occasions. Saint Pierre Chrysologue veut que tout chrétien le récite souvent, afin de ne pas oublier le pacte qu'il a fait avec Dieu, de ne pas perdre de vue les promesses divines et la gloire céleste où la foi nous conduit. Saint Ambroise écrivant à sa sœur Marcelline, l'exhorte à le réciter chaque jour, le matin et le soir, et toutes les fois qu'elle se trouverait surprise par quelque crainte, par quelque frayeur; parce que, dit-il, c'est là la clé qui ouvre la porte pour chasser du cœur les ténèbres de l'enfer, et pour y faire entrer la vraie lumière qui est Jésus-Christ. Dans un autre endroit, il lui conseille de se contempler dans ce symbole, comme dans un miroir, pour y reconnaître sa foi, et pour examiner si elle croit véritablement. Saint Augustin en l'expliquant aux catéchumènes, leur fait la même recommandation; il veut qu'ils l'impriment dans leur cœur, qu'ils le portent partout avec eux, pour qu'il leur serve de défense contre toute espèce de tentations et contre tous leurs ennemis; que leur mémoire soit un livre toujours ouvert où ils puissent le lire. Quoiqu'ils l'aient déjà récité plusieurs fois, et qu'ils le sachent parfaitement, il ne veut pas qu'ils laissent pour cela de le réciter. Il les exhorte à chercher leurs consolations dans cette règle de leur foi. Que ce symbole, dit-il ailleurs, soit votre richesse et votre trésor; qu'il soit comme un vêtement qui vous mette à couvert, et comme un bouclier qui vous défende; un vêtement qui couvre votre nudité, et vous délivre de la confusion; un bouclier qui vous protége contre les assauts de vos ennemis, et qui vous rende invulnérables.

13. Et en vérité, que peut craindre un chrétien qui a pris l'heureuse habitude de réciter souvent le symbole, et de se servir de cette arme spirituelle, surtout dans le temps de la tentation? Que le démon lui mette devant les yeux le nombre et la multitude de ses péchés, pour le faire tomber dans le désespoir : je crois, dira-t-il, que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est né de la vierge Marie, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié, qu'il est mort pour mon salut; et par là il rend inutiles tous les artifices de l'ennemi, et se confirme dans l'espérance qu'il obtiendra le pardon de ses fautes. Que, pour l'attirer à lui, le monde lui propose ses grandeurs, sa gloire et ses plaisirs : je crois, dira-t-il, je crois la vie éternelle; et cette croyance, en faisant soupirer son cœur après les biens sans terme, le détache des biens périssables de la terre. Qu'il entende des propos qui décréditent la religion : Je crois, dira-t-il, la

sainte Eglise catholique; et par là, les maximes séductrices opposées aux maximes salutaires de l'Eglise, ne feront sur lui aucune impression. En un mot, il trouvera dans le symbole son espérance, sa force et sa consolation; et en s'habituant ainsi pendant sa vie à se défendre contre ses ennemis avec cette arme spirituelle, il saura s'en servir efficacement pour rester vainqueur au moment de la mort.

14. C'est ce qui arriva au glorieux saint Pierre, martyr, la gloire et l'ornement de l'ordre de saint Dominique. Il appartenait à une famille hérétique, et fréquentait cependant les écoles des catholiques, à l'âge de sept ans; il y apprit le symbole, et l'imprima tellement dans son esprit et dans son cœur, qu'il apportait le zèle le plus grand à conserver soigneusement un si précieux trésor. Un jour, un de ses parents, qui était hérétique, le rencontra comme il revenait de l'école, et lui demanda ce qu'il avait appris : le symbole des apôtres, répondit aussitôt l'enfant; et il se mit à le réciter : Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre... L'hérétique entra en fureur, et lui ordonna, en le menaçant, d'abandonner cette doctrine si contraire à ses erreurs; mais ni ses ordres, ni ses menaces, ni celles du père de cet enfant, ne furent capables de l'empêcher de le réciter et de l'enseigner même aux autres. Etant plus tard entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il devint un prédicateur si zélé de la foi contenue dans le symbole, qu'il convertit un grand nombre d'hérétiques. Quelques-uns, cependant, des plus obstinés l'attaquèrent un jour, et le blessèrent à mort. Sur le point de rendre le dernier soupir, il se mit à réciter le symbole, et à l'écrire avec son doigt trempé dans son sang, et il termina sa sainte vie en confessant ainsi sa foi. Apprenons de cet exemple à réciter souvent le symbole, et à nous en faire comme un bouclier pour nous défendre contre les suggestions et contre les assauts de notre ennemi. Si nous en faisons un saint usage pendant notre vie, nous saurons nous en servir avantageusement au moment dangereux de notre mort.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Dispositions avec lesquelles on doit réciter le Symbole.

Nous avons commencé à nous entretenir dans l'instruction précédente, du symbole composé par les apôtres pour être la règle de notre foi. Nous avons vu que ces premiers pères, que ces fondateurs de la sainte Eglise, avant de se séparer les uns des autres,

pour répandre la lumière de l'Evangile dans les diverses parties du monde, inspirés par l'Esprit-Saint dont ils étaient remplis, formèrent, d'un commun accord, ce divin abrégé contenant, à la vérité, peu de mots, pour qu'il ne surchargeât pas la mémoire, et qu'il fût adapté à la capacité des plus ignorants; mais grand et étendu par la multitude des vérités, et par la sublimité des mystères qui y sont renfermés. La sainte Eglise l'a reçu en héritage des apôtres, elle l'a conservé avec la plus grande sollicitude dans toute son intégrité ; elle en a toujours recommandé la récitation aux fidèles, elle s'en est servi dans tous les siècles comme d'un puissant moyen pour conserver l'unité de la foi, comme d'une arme puissante pour détruire toutes les erreurs, pour anéantir toutes les hérésies. Il est vrai que dans les premiers jours du christianisme, elle ne voulut pas qu'il fût écrit, de crainte que les infidèles ne tournassent en dérision les vérités saintes qu'il contient; et elle suivait en cela le précepte de Jésus-Christ, qui défend de jeter les choses saintes aux animaux (Matth. VII, v. 6.). Mais autant elle prenait de précautions pour cacher ces divins mystères aux infidèles, autant elle avait soin que ses enfants en eussent une pleine connaissance, et qu'il fût profondément imprimé dans leurs cœurs. Elle voulait qu'ils se servissent souvent de ce bouclier contre les tentations et contre les assauts de leurs ennemis. Aussi n'y a-t-il point de conseil plus fréquemment inculqué dans les écrits des saints pères, que celui de réciter souvent le symbole. Il faut remarquer cependant que dans cette récitation, la bouche et la langue doivent être d'accord avec l'esprit et le cœur. Il est nécessaire de le réciter souvent; ce saint exercice forme un des devoirs du chrétien; l'Eglise nous en donne l'exemple dans l'office divin, et presque tous, en effet, le récitent au moins le matin et le soir. Mais il n'est pas moins nécessaire de le savoir bien réciter, c'est-à-dire de le réciter avec les dispositions qu'exige de nous une chose aussi sainte et aussi respectable. Quelles sont donc ces dispositions ? Je vais vous les exposer dans cette instruction, et je les réduis à trois : l'attention, la foi et la dévotion. Nous devons le réciter avec une attention soutenue, avec une foi vive, avec une dévotion tendre et fervente. Oh! combien cette récitation du symbole vous sera salutaire et avantageuse, si elle est toujours accompagnée d'aussi saintes dispositions

1. En premier lieu, on doit réciter le symbole avec une attention sérieuse, c'est-à-dire avec une attention qui, non-seulement nous fasse bien proférer chaque parole, mais qui nous fasse encore réfléchir au sens et aux grandes vérités qu'il renferme. Sans cette attention, de quoi nous servirait-il de le réciter ? Nous de-

vons nous proposer deux fins dans cette récitation : la première, de rendre à Dieu un témoignage public de notre foi, c'est-à-dire, de l'honorer en lui protestant que nous soumettons notre faible intelligence à sa science infinie et à sa véracité ; la seconde, de nous instruire nous-mêmes, en gravant dans notre esprit et dans notre cœur cette céleste doctrine qu'il a daigné nous révéler, et en réfléchissant aux grands mystères qu'il a opérés pour notre salut. Or, peut-on dire qu'il honore Dieu et qu'il s'instruit celui qui récite le symbole, sans s'occuper des choses qui y sont contenues, qui le récite par coutume, par cérémonie, avec un esprit rempli de mille pensées étrangères, qui le récite enfin avec précipitation, ne prononçant que la moitié des syllabes ? Non, c'est au contraire déshonorer Dieu par la profanation d'une chose si sainte ; c'est se priver soi-même de tous les avantages spirituels que l'on pourrait retirer de la récitation du symbole.

2. Premièrement, c'est déshonorer Dieu, et l'outrager en récitant ses divins oracles sans respect et sans attention. S'il voulait même, dans l'Ancien-Testament, que l'on traitât avec la plus profonde vénération les vases sacrés destinés pour les sacrifices ; s'il punit de mort un Israélite qui avait porté ses mains sur l'arche d'une manière peu respectueuse ; si, aujourd'hui encore, il exige que l'on ait le plus grand respect pour les calices, les patènes et pour toutes les choses saintes qui servent à son culte, et si le mépris qu'on en fait retombe sur la majesté divine, combien, à plus forte raison, ne devons-nous pas respecter le symbole, qui est saint à tant de titres; saint, parce qu'il a été inspiré de Dieu, saint, parce qu'il a été fait et publié par les saints apôtres; saint, parce qu'il ne renferme que des choses saintes et divines ? Celui qui le récite sans attention, avec précipitation, en même temps qu'il profane les paroles qui expriment tant de vérités divines, des mystères si redoutables, outrage donc grièvement Dieu qui en est l'auteur; il outrage l'Esprit-Saint qui l'a dicté, et la majesté divine devant laquelle il le récite.

3. De plus, il se prive lui-même des avantages spirituels qu'il en pourrait retirer, et au lieu d'acquérir une connaissance suffisante des divins mystères, par sa pure négligence il demeure dans l'ignorance de ces mêmes mystères, ou bien, s'il en a quelque connaissance, ce n'est qu'une connaissance toute superficielle. Les apôtres n'ont pas fait le symbole pour que les fidèles se bornassent à en réciter les mots, mais ils l'ont composé afin qu'en le récitant souvent, ils pussent s'instruire des grandes vérités qu'il renferme. Ils voulaient qu'il fût comme un miroir dans lequel nous pussions contempler notre foi; et ils le composèrent d'une

manière simple et en peu de mots, afin que tous non-seulement pussent en retenir les paroles, mais encore en saisir le sens, en comprendre la signification. Mais celui qui le récite avec un esprit toujours distrait, rend inutiles tous ces soins, et agit contre toutes les intentions des saints apôtres. Car comment peut-il servir de miroir à celui qui n'y arrête pas même sa pensée? Comment peut-il instruire celui qui ne fait aucune réflexion au sens des paroles qu'il prononce? Comment peut-il éclairer celui dont l'esprit est bien loin de ce que dit sa langue? C'est là cependant un défaut bien commun parmi les chrétiens, et peut-être même parmi les ecclésiastiques, de réciter le symbole sans attention, de le réciter avec précipitation, de manière à ne pas même savoir, à ne pas même se rappeler ce qu'ils ont dit quand ils sont arrivés à la fin. Si nous parlons des personnes grossières et ignorantes, comme leurs pères et mères le leur ont mal appris dans leur enfance, et qu'ils le leur ont enseigné dans un langage qu'ils ne comprennent pas, ils continuent pendant le reste de leur vie à le réciter toujours aussi mal dans le même langage. Et quel profit, quelle instruction, quelles lumières peuvent-ils retirer de ces mots qu'ils prononcent sans en comprendre le sens? Si j'ignore ce que signifient les paroles, dit saint Paul (I Cor., XIV, 11.), je serai barbare pour celui à qui je parle, et celui qui me parle sera barbare pour moi : *Si nesciero virtutem vocis, ero ei, cui loquor barbarus, et qui loquitur, mihi barbarus.*

4. Mais s'il en est ainsi, direz-vous, pourquoi enseigne-t-on ordinairement le symbole en latin, même aux enfants et à d'autres personnes qui ne connaissent nullement cette langue? A cela je réponds que si l'on ne doit point reprendre ceux qui enseignent le symbole en latin, qui est une langue respectable par la raison qu'elle a été consacrée par l'Eglise qui l'emploie à la sainte messe, dans l'office divin et dans l'administration des sacrements; il faut avouer cependant qu'il est très important et même nécessaire, que les personnes simples et ignorantes l'apprennent et le récitent en langue vulgaire, comme on l'enseigne au catéchisme, afin qu'elles puissent plus facilement savoir ce qu'elles disent ou ce qu'elles entendent, lorsqu'elles le récitent, ou qu'elles l'entendent réciter en latin. Pères et mères, enseignez-le donc en langue vulgaire à vos enfants; expliquez-leur les mystères qui y sont contenus; faites que pendant qu'ils le récitent, ils s'habituent à réfléchir au sens des paroles; et non contents qu'ils le sachent réciter, faites-leur de temps en temps rendre raison de ce qu'ils disent, afin de voir s'ils comprennent les paroles qu'ils prononcent. Oh! si les parents prenaient toutes ces précautions, combien les enfants seraient

mieux instruits, et comme on verrait bien vite disparaître cette déplorable ignorance devenue si commune de nos jours! mais pour l'ordinaire, les pères ne veulent pas se donner cette peine, ils en laissent le soin aux mères; et celles-ci, supposé qu'elles soient d'une condition un peu élevée, cherchent souvent à se décharger de cet important devoir, en confirnt le soin d'enseigner le symbole à leurs enfants, à une servante ou à un domestique privés de connaissances, qui sont loin de le savoir eux-mêmes parfaitement, ou qui, en l'enseignant, disent plutôt des choses ridicules, qu'ils ne profèrent de paroles sensées. O paresse détestable! ô affreuse et coupable négligence! Est-ce ainsi, pères et mères, que vous remplissez vos devoirs? Est-ce une chose indigne de vous que d'apprendre à vos enfants ce qu'ils doivent savoir nécessairement pour être sauvés? Rougissez-vous de leur enseigner ce symbole que Dieu lui-même a inspiré aux apôtres, et que les apôtres ont enseigné à l'Eglise?

5. C'est ici un artifice du démon, qui a soin de détourner les pères et les mères de l'accomplissement d'un devoir si rigoureux, afin que les enfants, demeurant par là dans l'ignorance des divins mystères, puissent plus facilement apprendre et faire le mal. Hélas, cette ruse ne lui réussit que trop souvent. Il agit à l'égard des chrétiens, comme autrefois les Philistins envers les Hébreux (I. Reg. XIII, v. 19.), pour que ceux-ci leur demeurassent toujours soumis, ils leur enlevèrent tous les ouvriers qui auraient pu leur faire des armes, et ne leur laissèrent que les instruments propres à la culture des terres, et dont ils n'avaient rien à craindre. C'est ainsi que les puissances des ténèbres enlevèrent aux fidèles leurs armes, c'est-à-dire, la connaissance des divins mystères qui sont contenus dans le symbole, prenant des moyens afin que les pères et les mères, les chefs de famille, qui sont comme les ouvriers qui font ces armes divines, négligent d'enseigner à leurs enfants les vérités du christianisme. Le démon laisse aux chrétiens l'usage des instruments propres à la culture des terres, c'est-à-dire, l'usage des sciences profanes, des connaissances relatives aux gains temporels, parce qu'il n'a rien à craindre de ces armes. Bien plus, comme les Philistins laissèrent volontiers aux Israélites les instruments qui pouvaient leur servir à cultiver leurs champs, ainsi le démon excite les chrétiens à s'adonner exclusivement à ces sciences profanes, afin de les détourner de la connaissance et de l'amour des choses divines.

6. Ceci peut encore s'expliquer par un autre trait de la Sainte-Ecriture. Holopherne voyant que la ville de Bethulie voulait lui résister, et se mettait en état de se défendre, fit le tour de ses murs

pour chercher le moyen de la prendre plus facilement. Il observa, entre autres choses, certains aqueducs qui conduisaient abondamment dans la ville les eaux d'une fontaine. Que fit alors ce général habile ? il fit couper ces aqueducs, afin que les Hébreux pressés par la soif, tombassent bientôt entre ses mains (Judith 7, 6.). Nous savons, d'après les Ecritures-Saintes, que les eaux sont la figure de la doctrine céleste. La source vivante d'où elles découlent, est Dieu lui-même ; les aqueducs qui les introduisent dans l'Eglise, qui est la cité de Dieu, et dans les âmes, sont les pasteurs, les maîtres, les chefs de famille, et spécialement les pères et les mères. Que fait donc le démon, qui est comme le général en chef de tous les ennemis de l'Eglise et des âmes ? il emploie toutes sortes de ruses et d'artifices pour détourner ces eaux, c'est-à-dire, pour éloigner les hommes de la connaissance des divins mystères, et pour faire couper les aqueducs qui introduisent ces eaux dans l'Eglise et dans les âmes, c'est-à-dire, pour empêcher que les pasteurs, les maîtres, les chefs de famille, et surtout les pères et les mères n'enseignent aux enfants les vérités divines renfermées dans le symbole, et exprimées dans ses articles. Et il n'obtient, hélas ! que trop facilement son but par ce moyen. Car, combien les enfants, vivant ainsi dans l'ignorance des choses célestes, n'apprennent-ils pas aisément la malice ! Afin donc que le péché, la malice et le démon lui-même ne s'emparent pas de l'âme de vos enfants, apprenez-leur le symbole ; mais ayez soin de le leur enseigner de telle manière, qu'ils s'accoutument à réfléchir sur ce qu'ils disent, et qu'ils comprennent le sens des paroles qu'ils prononcent.

7. Mais nous avons tant d'occupations ; il faut nous livrer au trafic, au négoce ; il faut exercer notre état, cultiver nos champs ; il est impossible que nous puissions trouver du temps pour apprendre le symbole à nos enfants, de sorte que nous en laissons le soin aux mères et aux servantes. Mais, je vous le demande, le trafic, le négoce, votre état, la culture de vos terres, tout cela vous empêche-t il de trouver du temps pour jouer, pour converser, pour vous promener ? Combien d'heures ne passez-vous pas ou dans les théâtres, ou sur les places publiques, ou dans les auberges, en la compagnie de vos amis ? Si donc, nonobstant vos nombreuses occupations, vous savez trouver du temps pour vous divertir, comment pouvez-vous dire que vous n'en avez point pour apprendre à vos enfants les choses nécessaires au salut. Qui peut vous croire, et penser que dans toute une journée vous ne pourrez pas trouver une demi-heure pour leur faire quelques interrogations sur le symbole et sur les mystères de la religion ? Et d'ailleurs

l'instruction chrétienne de vos enfants n'est-elle pas votre premier et principal intérêt, celui qu'un père doit avoir le plus à cœur ? Mais aujourd'hui on lui donne la dernière place, on le met après tous les intérêts temporels. Et voilà la raison pour laquelle les enfants ayant mal appris une première fois le symbole, le répètent chaque jour sans faire la moindre attention aux paroles, et sans en comprendre nullement le vrai sens ; ils le récitent d'une manière confuse et avec précipitation, ne pensant qu'à décharger leur mémoire. Voilà pourquoi, croissant en âge, ils croissent aussi dans la négligence de le bien apprendre ; et ils le récitent aussi mal étant avancés en âge, qu'ils l'ont mal récité étant jeunes, parce qu'on ne leur a jamais appris à le réciter distinctement et avec l'attention convenable. Ce n'est pas là, mes frères, la manière dont on doit réciter le symbole. Chaque mot qui le compose est un oracle divin ; chaque parole renferme un grand mystère. Il faut donc le réciter avec une mûre réflexion, avec une attention soutenue, et avec un profond respect. Telle est la première disposition requise pour que cette récitation soit utile et méritoire. La seconde non moins nécessaire que la première, est une foi vive et animée.

8. Il ne suffit pas de prononcer des lèvres les vérités de la foi : il faut de plus avoir intérieurement une croyance ferme et assurée. L'acte intérieur par lequel nous soumettons notre intelligence aux lumières de la foi, par lequel nous croyons fermement, par lequel nous embrassons la doctrine que Dieu nous a enseignée, cet acte intérieur est comme l'âme de notre profession de foi extérieure, et sans lui elle ne serait pas une foi véritable. Je ne parle pas de cette foi habituelle par laquelle nous croyons en général tout ce que Dieu nous a révélé, tout ce que l'Eglise nous propose de sa part, et sans laquelle notre profession ne serait qu'hypocrisie. Je suppose que cette foi habituelle règne dans chacun de vous. Mais je dis qu'outre cette foi habituelle, vous devez encore, lorsque vous récitez le symbole, accompagner les paroles que vous prononcez, d'un acte intérieur et positif de votre esprit, par lequel vous croyez sincèrement tous les articles qui y sont contenus. Sans cet acte intérieur, votre profession extérieure est défectueuse et imparfaite. Car si, lorsque vous dites des lèvres : je crois, vous ne le dites pas en même temps du fond du cœur, si vous n'accompagnez pas ces paroles d'un assentiment intérieur de votre esprit, vous ne faites qu'une profession de foi toute matérielle et sans mérite devant Dieu. Il faut donc animer la récitation du symbole d'un acte intérieur d'une foi vive, pour qu'elle soit agréable à Dieu, et avantageuse à vous-mêmes. Ainsi quand vous prononcez ces paroles : *je crois en Dieu le père tout puissant*, votre esprit

doit dire : je crois la puissance infinie de notre Dieu, qui peut faire toute chose, et à qui rien ne résiste. Quand vous dites : *je crois en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur*, il faut que votre esprit dise avec sincérité : je crois que Jésus-Christ est le vrai fils du Père éternel, qu'il lui est consubstantiel, que par un trait de sa miséricorde infinie, il est descendu du ciel pour nous sauver, qu'il s'est incarné dans le chaste sein de la Vierge Marie, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux, que là, il est assis à la droite de son père, et qu'un jour il reviendra sur la terre pour juger les vivants et les morts. Lorsque vous dites : *je crois au Saint-Esprit*; *je crois la sainte Eglise catholique*, *la communion des saints ; je crois la résurrection de la chair*, *la vie éternelle*, dites en même temps du fond du cœur : je crois, oui, je crois fermement toutes ces grandes vérités que Dieu a daigné me révéler, et je suis prêt à donner ma vie pour les défendre.

9. Que nous serions heureux, si, lorsque nous récitons le symbole, nous étions animés de cette même foi dont étaient remplis les patriarches, les prophètes, les apôtres qui le publièrent dans tout l'univers, les confesseurs qui consacrèrent leur vie à sa défense, et les martyrs qui le signèrent de leur sang! Que nous serions heureux, si nous le récitions avec cette foi de l'aveugle de l'Evangile, qui dit à Jésus-Christ : je crois, Seigneur, et qui se prosternant devant lui, l'adora! avec la foi de Marthe qui s'écria : je crois, Seigneur, que vous êtes le fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde; ou au moins avec la foi de ce père de famille, qui demandant à Jésus-Christ la guérison de son fils, lui dit : je crois, Seigneur, soutenez ma faiblesse et affermissez ma foi. Tels sont les sentiments dont nous devons être animés en récitant le symbole. Car l'Eglise, en nous imposant l'obligation de le réciter, ne veut pas que cette récitation soit une pure cérémonie, elle entend qu'elle soit un juste tribut de notre foi, et un témoignage authentique de notre croyance. C'est à cette fin qu'elle le faisait réciter publiquement par les catéchumènes avant de les admettre au baptême, et qu'elle le fait réciter aujourd'hui aux parrains, lorsqu'ils tiennent des enfants sur les fonts sacrés; c'est à cette fin pareillement qu'elle fait chanter solennellement le symbole de Nicée à la sainte messe.

10. Si nous avions soin d'accompagner la récitation du symbole de ces sentiments d'une foi vive, quels avantages spirituels n'en reviendrait-il pas à notre âme? Comme nous serions plus fermes, plus constants dans nos résolutions, plus attentifs à éviter le mal, et plus ardents pour faire le bien! En effet, comment oserait-il

commettre le péché, celui qui croirait fermement qu'il existe un Dieu tout puissant; immense, éternel, qui voit tout, qui peut tout, sans que personne puisse résister à sa puissance? Celui qui croit sincèrement que le fils de Dieu s'est abaissé jusqu'à se faire homme, jusqu'à souffrir, jusqu'à mourir sur une croix pour notre salut, comment n'évitera-t-il pas avec le plus grand soin tout ce qui peut lui déplaire, afin de prouver sa reconnaissance à ce divin bienfaiteur? Celui qui croit la résurrection de la chair, comment ne s'appliquera-t-il pas à dompter et à mortifier cette chair, afin qu'un jour elle puisse ressusciter glorieuse? Celui qui croit la vie éternelle; qui croit que les bons seront éternellement récompensés, et que les méchants souffriront pendant une éternité tout entière les tourments les plus affreux, avec quel courage et quelle patience ne supportera-t-il pas tous les maux de la vie présente? avec quelle constance ne méprisera-t-il pas tous ses biens? qu'il ait à soutenir les combats les plus terribles; que le démon, comme un lion furieux, tourne autour de lui et vienne l'assaillir par les suggestions les plus importunes, qu'un monde trompeur le sollicite par ses charmes; qu'une chair rebelle cherche sans cesse à le séduire, s'il a une foi vive, elle lui servira, comme dit saint Paul, d'un bouclier impénétrable pour se défendre contre toutes les tentations, pour surmonter tous les assauts de ses ennemis : *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere* (Ephes. VI, 16.)

11. Que si le symbole récité avec une foi vive est un moyen si puissant pour résister à toute espèce de tentations, quelle ne sera pas son efficacité pour vaincre en particulier celles qui sont contraires à la foi? On peut dire que c'est ici la fronde de David, qui renverse le superbe Goliath, c'est-à-dire le démon. *Credo*, devez-vous dire, lorsqu'il vous tente en cette matière, *credo*, je crois; qu'il souffle tant qu'il lui plaira; qu'il me suggère mille pensées contraires à ma religion et à ma foi; *credo*, je crois; le symbole est le bouclier que j'oppose à tous ses traits : *in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere.* Comme l'acte de foi sur les vérités que Dieu nous a révélées, est directement opposé au doute et à l'incrédulité, de même en récitant le symbole avec une foi vive, vous donnez, pour ainsi dire, un coup mortel au démon, vous le déconcertez, vous l'obligez à se retirer vaincu, abattu et couvert de confusion.

12. Voilà combien il est utile et même nécessaire que la récitation du symbole soit accompagnée d'une foi vive. Vous êtes environnés d'une multitude d'ennemis cruels qui cherchent votre perte. Leurs forces sont redoutables, leurs ruses sont cachées, les ten-

tations sont variées et fréquentes. Le symbole récité avec foi est l'arme puissante que Dieu vous a donnée pour que vous puissiez résister à ces forces, rendre inutiles toutes ces ruses, et vaincre toutes ces tentations. Il faut donc vous servir de cette arme. Récitez-le avec foi avant d'être tentés, pour vous prémunir contre la tentation, et au moment où vous l'eprouvez, afin de la vaincre et de la chasser. Ayez-y recours, comme à un asile fortifié; attachez-vous y, comme à une ancre assurée; il vous affermira contre toutes les agitations et les tempêtes que pourrait susciter l'esprit infernal, ou la malignité de ses ministres. Oh! que de tentations fera disparaître la seule récitation du symbole! que de victoires glorieuses remportent sur leurs ennemis ces fervens chrétiens qui le récitent souvent! Nos ennemis fussent-ils encore plus forts et plus nombreux, nous n'aurons rien à craindre, tant que nous nous défendrons avec cette arme puissante, c'est-à-dire, avec la profession de foi que nous faisons en récitant le symbole.

13. Nous ne devons pas nous contenter de le réciter avec une attention sérieuse, avec une foi vive et animée; il faut encore y joindre une dévotion tendre et fervente; c'est-à-dire que nous devons accompagner la récitation du symbole des sentiments d'une solide piété, et exciter en nous, pendant que nous professons notre foi sur les mystères qui y sont contenus, des affections d'amour et de reconnaissance envers ce Dieu qui les a opérés pour notre bonheur. Il ne suffit pas de lui faire le sacrifice de notre intelligence, en la soumettant aux lumières de la foi; il faut de plus lui consacrer notre volonté, en faisant, autant que possible, des actes fervents d'humilité, de reconnaissance, d'espérance et d'amour. Car si en protestant que nous croyons les vérités que Dieu nous a révélées, notre cœur demeure sec et froid, notre foi qui devrait être une source abondante de beaux sentiments et de saintes résolutions, demeure stérile et infructueuse.

14. En effet, tous les articles du symbole sont propres à exciter en nous les plus saintes affections; ils ont tous par eux-mêmes une efficacité merveilleuse pour ranimer notre piété, pourvu toutefois que nous ne mettions pas d'obstacle à cette efficacité, par notre tiédeur et par notre indifférence. L'article qui nous propose un Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la terre, nous inspire des sentiments de soumission, de crainte, de respect envers cet être infini duquel dépendent toutes les créatures, comme de leur premier principe. Ceux qui nous présentent l'Incarnation du Fils unique de Dieu, sa vie, sa passion et sa mort, nous suggèrent des sentiments de reconnaissance pour tout ce qu'il a daigné faire pour notre salut, des sentiments de douleur et de repentir

d'avoir si peu correspondu à ses desseins si pleins d'amour, et des sentiments de confiance en ses mérites. Lorsque nous disons : Je crois au Saint-Esprit, nous devons être portés à le prier d'allumer en nous le feu divin de son amour, et de nous sanctifier par ses dons et par ses graces. Quand nous disons : je crois la sainte Eglise catholique, la communion des saints, nous devons remercier Dieu de nous avoir fait naître dans le sein de cette Eglise, et de ce qu'il veut bien nous faire participer à cette communion des saints, c'est-à-dire à toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise. En protestant que nous croyons la résurrection de la chair et la vie éternelle, nous devons sentir se réveiller dans notre cœur le désir de cette vie bienheureuse, et ce désir doit nous porter à demander à Dieu les graces nécessaires pour l'obtenir. Il faut donc avoir soin de seconder ces pieux mouvements, et ces affections que réveillent en nous ces articles du symbole, et de ne pas les étouffer par une coupable indifférence.

15. Si nous récitions le symbole avec cet esprit de piété et de dévotion, il serait une des plus belles prières que nous pussions faire. C'est pour cette raison que l'Eglise, dont l'intention est qu'on le récite avec cet esprit, l'a mis au nombre de ses prières publiques et privées ; c'est pour cette raison encore qu'elle commence et qu'elle finit ses heures canoniques par la récitation du symbole; c'est pour cette raison enfin qu'elle en fait une partie du saint sacrifice de la messe, et qu'elle exhorte ses enfants à le réciter au moins une fois le matin et le soir. En effet, si toute élévation de notre cœur vers Dieu, comme étant notre premier principe et la source de tout bien, est une véritable prière, nous prions donc toutes les fois que, récitant le symbole avec des sentiments d'amour, de piété et de confiance, nous prononçons cette profession solennelle de notre foi sur les vérités que Dieu nous a révélées, sur les bienfaits que nous avons reçus de lui, et sur ceux que nous espérons recevoir de sa bonté en cette vie et dans l'autre. Il faut donc le réciter non-seulement avec une foi vive, mais encore avec des sentiments d'une tendre piété, pour en faire une prière agréable à Dieu, et utile à nous-mêmes. Il faut le réciter avec une profonde humilité, dans un esprit de charité et d'union avec toute l'Eglise dont nous voulons être membres, avec une vive douleur et une sincère détestation de nos péchés dont nous espérons la rémission, avec un désir ardent des biens éternels qui nous y sont promis.

16. Mais sont-ce là, chrétiens, vos dispositions, lorsque vous récitez le symbole? Le récitez-vous avec cette gravité, avec cette attention que méritent la sainteté et la grandeur des plus augus-

tes mystères qui y sont contenus? le récitez-vous, étant pénétrés de cette foi vive avec laquelle on doit professer une foi aussi authentique de notre croyance? Le récitez-vous enfin avec des sentiments d'une tendre et fervente piété, produisant des actes d'humilité et d'anéantissement devant Dieu, des actes d'amour et de remercîment? ou bien, ne le récitez-vous point plutôt étant distraits, tièdes, froids, sans aucun sentiment de piété, sans aucune affection, avec indifférence, comme si c'était une chose profane, avec une négligence volontaire, pour ne pas dire avec mépris et d'une manière outrageante pour Dieu? Si votre conscience vous reproche d'avoir été aussi insouciants jusqu'à ce jour, demandez-en sincèrement pardon à Dieu, et soyez fortement résolus de réciter désormais le symbole avec ces saintes dispositions que je viens de vous exposer, c'est-à-dire, avec une attention sérieuse, avec une foi vive, et avec une tendre dévotion. Étant récité de cette manière, il sera un tribut d'hommage et de louanges que vous rendrez à Dieu, en même temps qu'il sera pour vous une source abondante de graces et de bénédictions.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Sur le premier article du symbole : *Credo in Deum* etc. On explique le mot *Credo* : je crois, et l'on démontre quelle doit être notre foi.

Après avoir expliqué ce que c'est que le symbole, quelle en est l'excellence, quel usage nous en devons faire; après avoir exposé les dispositions avec lesquelles un vrai chrétien doit le réciter, et qui sont une attention sérieuse, une foi vive et animée, une dévotion tendre et pleine de ferveur, nous nous occuperons maintenant de l'examen des vérités contenues dans le premier article : Je crois en Dieu le père tout puissant. Nous en considérerons attentivement chacune des paroles, parce que toutes, elles renferment de grands mystères. *Credo* : je crois; telle est la première parole du symbole, parole qui contient le premier hommage que nous devons rendre à Dieu, le premier pas que nous avons à faire pour nous approcher de lui, le premier sacrifice de notre esprit et de notre cœur, le fondement de notre salut, la source de tous les biens, le principe de toute vertu; en un mot elle contient la foi qui est le fondement et la racine de toute justice, ainsi que nous le dit le saint concile de Trente (Sess. 6. c. 8.) Cette foi est un sacrifice que nous faisons à Dieu, en l'adorant comme le souverain maître de toutes choses, en lui offrant notre esprit et notre raison, en soumettant à la véracité de sa

parole toues nos connaissances et toutes nos lumières naturelles. Elle est le premier sacrifice que nous avons à faire, parce que, comme dit saint Paul (Heb. 11, 6.), celui qui veut s'approcher de Dieu, doit d'abord croire qu'il existe, et qu'il récompense ceux qui le cherchent : *Credere enim oportet accedentem ad Deum, quia est, et inquirentibus se remunerator sit.* C'est cette foi qui est appelée par les saints pères le principe de tout bien, la racine de toutes les vertus, l'origine de tout mérite, les prémices de la vie chrétienne, la semence de toutes les bonnes œuvres. C'est elle, disent-ils encore, qui commence, qui continue et qui termine l'affaire de notre salut éternel. C'est elle qui nous fait prier, qui nous fait travailler, qui nous fait marcher, qui nous fait avancer. Elle est un don de Dieu, par le moyen duquel nous pouvons obtenir tous les autres dons. Telles sont en abrégé les nobles prérogatives de cette foi dont nous faisons profession par cette parole *Credo*, je crois. Afin donc que vous puissiez mieux comprendre quel doit être le sentiment dont il faut que votre cœur soit animé lorsque vous la prononcez extérieurement, j'en expliquerai le sens dans cette instruction, en vous démontrant quelles qualités doit avoir notre foi.

1. Lorsqu'un chrétien en récitant le symbole prononce cette parole : *je crois*, il ne doit pas entendre par là que, relativement aux vérités contenues dans ce symbole, il a seulement une croyance ordinaire, comme s'il s'agissait de choses toutes naturelles, ou des sciences humaines dont la certitude n'est fondée que sur le témoignage des hommes qui peuvent se tromper et tromper les autres, ou sur une apparence de vérité souvent bien éloignée de la vérité même ; mais il doit exprimer par cette parole un assentiment ferme, une conviction, une persuasion pleine et entière à l'égard des vérités renfermées dans le symbole, comme étant appuyées et basées sur un fondement solide et inébranlable, qui est la parole de Dieu même. Un vrai chrétien, en prononçant cette parole, veut dire que, très assuré de ne pas se tromper, il embrasse, sans hésiter, il approuve, il croit fermement toutes ces vérités ; que quelque obscures qu'elles soient, quelque supérieures qu'elles soient à l'intelligence humaine, quelque impossibles qu'elles puissent paraître, il les tient pour indubitables, pour très certaines, par cette seule raison que Dieu les a révélées. Voilà ce que veut dire un vrai chrétien, en prononcant cette première parole du symbole : je crois. Et tels doivent être vos sentiments lorsque vous la proférez vous-mêmes, pour que votre croyance soit véritable et sincère. Vous devez adhérer fermement aux vérités que Dieu vous a révélées, les tenir pour infail-

libles, pour plus certaines que celles que vous voyez de vos propres yeux, que celles que vous comprenez par le moyen de votre raison. Il faut vous appuyer sur l'autorité de la parole divine, sans prétendre pouvoir comprendre des mystères impénétrables à notre faible intelligence. En un mot en disant : je crois, il faut avoir une foi ferme, une foi pleine d'humilité; une foi ferme, c'est-à-dire, qui exclue toute espèce de doute; une foi humble qui exclue toute curiosité.

2. Voilà quelle doit être la foi, dont nous faisons une profession publique dans la première parole du symbole. En premier lieu, elle doit être ferme. Telle fut celle des anciens patriarches que l'apôtre saint Paul nous propose pour modèle (Heb. XI.). Ils crurent constamment aux promesses que Dieu leur avait faites, quelque extraordinaires et quelque impossibles qu'elles parussent à la raison humaine. Combien de choses se réunirent pour éprouver la foi d'Abraham! Mais ce fut en vain, parce qu'elle était trop ferme, trop solide. Dieu lui avait promis qu'il serait le père d'un peuple nombreux; il crut toujours à cette promesse, lors même que toutes les circonstances dans lesquelles il se trouvait, semblaient lui enlever toute espérance de la voir jamais se réaliser : *Contra spem in spem credidit* (Rom. IV. 18.). Qui aurait pensé qu'il dût avoir un fils, étant parvenu à l'âge de près de cent ans, et son épouse à celui de quatre-vingt-dix? Sachant néanmoins que rien n'est difficile à Dieu, il ne douta pas un instant que Sara ne fût celle qui devait le mettre au monde, parce que le Seigneur le lui avait promis. Lorsque Dieu lui ordonna d'immoler ce fils unique, ne semblait-il pas que par sa mort devait s'évanouir toute espérance de succession? La foi d'Abraham n'en est point ébranlée. Le Seigneur lui a dit que par le moyen de ce fils il deviendra le père d'une nation nombreuse, c'est assez; il se met en devoir de le sacrifier, persuadé que Dieu par sa puissance le rappellera à la vie, plutôt que de manquer à sa promesse. Quels exemples d'une foi ferme, constante et inébranlable ne nous présentent pas un Moïse, un Jacob, un Joseph, un Gédéon, un David et tous les prophètes? Ces grands modèles nous sont présentés par l'apôtre saint Paul, non pour exciter en nous des sentiments d'une admiration stérile, mais pour réveiller dans nos cœurs le désir de les imiter, et pour nous apprendre que, comme la leur, notre foi doit être ferme et constante.

3. Nous devons croire fermement nous-mêmes tout ce que Dieu a révélé, comme nous l'avons dit en parlant de la foi en général. Le Dieu qui nous parle aujourd'hui, est le même qu'il était dans ces siècles si reculés. Sa parole est aussi infaillible maintenant,

qu'elle l'était alors. Ecoutons-la donc avec le même respect; croyons à cette divine parole avec la même fermeté que les patriarches et les prophètes, malgré la répugnance apparente de nos sens, malgré les contradictions que semble apercevoir la raison humaine. Dès que Dieu a parlé, il n'est plus permis d'hésiter, ni de mettre en doute ce qu'il a dit. Que le démon cherche à nous séduire, en nous suggérant des pensées contraires aux vérités révélées, nous devons constamment lui résister, selon l'enseignement de l'apôtre saint Pierre, en nous maintenant toujours fortement dans notre foi (1 Petr. 5. 9.). Que les Gentils regardent le mystère de la croix comme une folie, dit saint Paul (2 Cor. 1. 23.), qu'il soit un sujet de scandale pour les Juifs; pour nous, nous devons croire que Jésus-Christ crucifié est la puissance et la sagesse de Dieu, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Que les hérétiques et les impies disent qu'on ne peut concilier en Dieu la Trinité des personnes avec l'unité de la substance; nous devons regarder leurs vains raisonnements comme des sophismes, et leurs propositions comme des blasphèmes. Appuyés sur la parole de Dieu qui a daigné nous révéler de si grands mystères, aucune contradiction apparente ne doit ébranler notre foi, aucune difficulté ne doit l'affaiblir. Dieu a parlé; cela doit nous suffire pour nous faire croire et ce que nous comprenons, et ce qui est au-dessus de notre faible raison. Nous savons que rien n'est impossible à Dieu, et qu'il peut faire infiniment plus que nous ne pouvons parvenir à comprendre; nous savons qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper; loin de nous donc toute espèce de doute, toute crainte, toute hésitation, toute défiance.

4. Douter seulement des vérités que Dieu nous a révélées, rester à leur égard dans un état de perplexité, est si contraire à la foi, que cela seul suffit pour la détruire. Et l'on doit regarder comme infidèles non seulement ceux qui nient ouvertement quelque article, mais encore ceux qui en matière de foi demeurent dans un état de doute et d'hésitation. Car rester dans cet état, ne savoir pas se résoudre à donner un plein assentiment à certains mystères étonnants, quoiqu'on ne les nie pas d'une manière expresse, n'est ce pas la même chose que de ne pas se fier à Dieu, n'est-ce pas craindre qu'il ne soit pas véridique, n'est ce pas, en un mot, ne pas croire à la parole divine? Et qui ne voit pas que c'est se rendre coupable d'une grande injure envers Dieu, que de concevoir le moindre soupçon qu'il puisse y avoir en lui l'ombre même de l'erreur, ou de craindre que cet être suprême ne puisse tromper? celui qui croit véritablement, ne reste pas irrésolu

et en suspens, il ne craint pas, il ne vacille pas, il ne doute pas; et s'il conçoit des craintes et des doutes, il ne croit plus. Aussi Dieu a-t-il toujours condamné ces doutes, et leur a-t-il infligé de sévères châtiments. Les Israélites furent exclus de la terre promise, pour avoir douté seulement que Dieu pût les y introduire : saint Pierre fut repris par son divin maître de ce qu'en marchant sur les eaux, il commençait à hésiter. Jésus-Christ reprocha à ses disciples leur incrédulité et leur opiniâtreté, parce que, après sa mort, ils commençaient à chanceler dans leur foi, ne sachant comment concilier l'ignominie de sa passion avec la certitude de ses promesses- Afin que notre foi soit véritable et sincère, il faut donc qu'elle exclue non seulement toute erreur positive, mais encore jusqu'au moindre doute relativement aux vérités qui sont proposées à notre croyance.

5. Je ne voudrais pas que ce que je dis excitât des scrupules dans les ames justes et timorées, leur causât des troubles et des agitations, et leur fît penser que leur foi n'est pas ferme, par la raison qu'il leur arrive de temps en temps des pensées contraires aux vérités catholiques. Mais je ne voudrais pas non plus que l'on ne regardât comme contraires à la foi que les doutes positifs contraires aux vérités que l'Eglise nous propose à croire. Je sais que les Saints eux-mêmes n'ont pas été exempts de ces sortes de tentations. Lorsqu'on n'adhère pas aux pensées qui viennent en cette matière troubler notre paix; lorsqu'on ne les nourrit pas; lorsqu'on les chasse promptement; lorsqu'on leur résiste par des actes contraires; elles ne sont que des épreuves, qui bien loin d'affaiblir ou de détruire notre foi, ne font au contraire que la fortifier davantage. Je dis ceci pour la consolation des ames scrupuleuses. Mais pour ce qui est de certains chrétiens d'une conscience relâchée, et qui présument trop d'eux-mêmes; je dis que si le consentement donné aux doutes et aux pensées contraires à la foi, suffit pour l'éteindre, s'exposer volontairement au danger d'avoir ces doutes et ces pensées, et en chercher l'occasion, si ce n'est pas la faire mourir actuellement, c'est au moins lui donner un coup mortel, et la rendre si faible, que l'on ne peut s'attendre à autre chose, sinon à la voir dans peu s'éteindre entièrement. Et comment pourraient-ils conserver la foi ceux qui écoutent avec indifférence les discours contagieux de certains impies, qui ne craignent pas dans les sociétés de profaner la religion et tout ce qu'elle a de plus sacré par leurs sarcasmes et leurs plaisanteries; qui se donnant pour des hommes sages, avancent des propositions et des doctrines pleines de venin; qui mettent en discrédit, et tournent en dérision certaines maximes, comme

si elles n'étaient que des préjugés des ames faibles et peu éclairées; qui non contents d'être eux-mêmes tombés dans l'erreur, cherchent encore à y entraîner les autres. Comment peut-elle se conserver cette foi dans ceux qui lisent certains livres, où l'on ne trouve qu'une fausse science opposée à la vraie doctrine, où le poison se cache avec art, où, sous prétexte de chercher la vérité, on combat cette même vérité! La foi de ceux qui s'exposent si hardiment à ces dangers, ou à d'autres semblables, si elle n'est pas encore tout-à-fait morte, parce qu'ils n'ont pas jusqu'à présent donné un entier assentiment aux discours qu'ils ont entendus, ou aux doctrines qu'ils ont lues, on peut avec bien des raisons dire qu'elle est mourante, parce que ces discours et ces doctrines vont s'insinuant et faisant des progrès pareils à ceux de la gangrène, pour me servir de l'expression de saint Paul (2. Tim. 2. 17.). Ces doctrines ont déjà infecté les oreilles, elles ont blessé la volonté, elles ont troublé l'ame, elles arriveront bientôt à porter le ravage jusque dans le cœur.

6. Si vous désirez, mes frères, conserver votre foi, ne vous exposez pas à ces dangers, éloignez-vous de ces occasions, qui pour le moins peuvent l'affaiblir. Soyez vigilants, selon l'avis de notre divin Rédempteur (Marc. 13, 5.), et prenez garde que personne ne vous séduise. Evitez avec soin de lire ou d'entendre lire tout ce qui pourrait faire quelque impression sur votre esprit. Comme au temps même des apôtres, il y en avait qui troublaient les vrais fidèles, et qui voulaient changer l'Evangile de Jésus-Christ (Gal. 1, 7.); de même il n'y a aujourd'hui dans l'Eglise que trop d'esprits perturbateurs qui, et dans leurs discours, et dans leurs écrits, blasphèment, comme dit saint Jude (Juda, v. 10.), les choses qu'ils ignorent, ou en mettant en doute ce qu'ils ne comprennent pas, ou en niant ce qui leur paraît impossible, ou en décréditant aujourd'hui une et demain une autre des plus saintes maximes de la religion. Il faut donc que vous soyez toujours en garde, de crainte que quelqu'un de ces impies ne vienne à vous tromper par une vaine philosophie et par ses maximes séductrices : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam* (Coloss. 2, 8.). Si vous venez par hasard à rencontrer un de ces émissaires de Satan, qui sème des doctrines, et qui établisse des principes peu conformes à ceux que vous avez reçus, je vous prie, en me servant des paroles de l'apôtre saint Paul, de le remarquer et d'éviter sa compagnie comme vous étant pernicieuse : *Rogo vos, ut observetis eos, qui dissensiones et offendicula præter doctrinam, quam vos didicistis, faciunt, et declinate ab illis* (Rom. 16, 17.). Car ces sortes de gens ne servent point notre Seigneur

Jésus-Christ, mais ils sont esclaves de leur sensualité, et par des paroles qui semblent douces et flatteuses, mais qui sont pleines d'un poison mortel, ils séduisent facilement les âmes simples : *Hujusmodi enim Christo Domino nostro non serviunt, sed suo ventri; et per dulces sermones, et benedictiones seducunt corda innocentium* (Ib. v. 18.). Toute proposition qui sent la nouveauté, regardez la comme suspecte, et persuadés que tout ce qui est opposé à la doctrine de l'Eglise est erreur et illusion, maintenez-vous fermes et inébranlables dans la foi : *Stabiles estote*, *et immobiles* (1. Cor. 15, 58.).

7. Mais pour qu'elle ne soit jamais affaiblie, jamais ébranlée, outre cette vigilance, outre tous ces soins, toutes ces précautions dont je viens de vous parler, il faut encore qu'elle soit appuyée, fondée sur la base de l'humilité. Elle doit être ferme, comme vous venez de le voir, c'est-à-dire, exclure toute espèce de doute : mais pour qu'elle puisse se conserver telle, il faut qu'elle soit humble, c'est-à-dire, qu'elle éloigne tout esprit de curiosité. Vouloir comprendre les mystères de la réligion, vouloir les examiner avec les lumières de la raison humaine, ce sont là tout autant d'effets de notre orgueil, qui ne veut pas reconnaître les bornes étroites de notre faible intelligence, qui refuse, qui a honte d'avouer qu'il est des vérités au dessus de sa portée. Dieu veut que nous reconnaissions notre infériorité, notre dépendance de lui. Afin de réprimer notre orgueil, il nous défend toute recherche curieuse sur les mystères qu'il nous a révélés ; et pour que nous soyons obligés de croire ces choses sublimes et cachées, il veut que sa parole nous suffise, et nous tienne lieu de tout raisonnement. Cherchez, nous dit l'Esprit-Saint, cherchez Dieu dans la simplicité de votre cœur ; car il se laisse trouver par ceux qui ne le tentent pas, et il se manifeste à ceux qui croient en lui (Sap. cap. 1, v.1). Dans l'Ecclésiastique (C. 3, v. 22.), il ajoute : ne cherchez pas des choses qui sont au dessus de vous, et que votre curiosité ne se porte pas sur ce que votre intelligence ne peut atteindre, parce qu'il n'est pas nécessaire que vos yeux voient ce qui est caché. Ne vous élevez point plus haut que vous ne le devez, dit saint Paul (Rom. 12, 3.) ; mais pour ce qui est de la science, tenez-vous dans les bornes de la modération.

8. Qu'y a-t-il en effet de plus raisonnable et de plus juste pour l'homme, lorsque Dieu parle, que de l'écouter humblement et de se taire. Que peut-on trouver de plus téméraire qu'un homme qui aurait la hardiesse de demander à Dieu compte de ce qu'il a dit ou de ce qu'il a fait ? Que dirait-on d'un pauvre ignorant qui, ayant l'honneur de parler à un personnage noble, distingué, très

instruit, d'une rare prudence, exigerait de lui qu'il donnât des preuves de tout ce qu'il dirait, de tout ce qu'il avancerait ? on le traiterait d'orgueilleux, d'insensé, d'autant plus qu'il serait incapable de comprendre les preuves mêmes qui lui seraient données. Or, ne serait-ce pas une folie, une témérité bien plus grande de la part d'une misérable créature, d'un atôme en comparaison de Dieu, de vouloir lui demander raison des mystères que cet Etre souverain, tout puissant et infiniment sage, a daigné nous révéler ? « Celui qui cherche la foi, disait Tertullien (Lib. de prœscr. cap. 7.), ne cherche pas la raison. Quel rapport y a-t-il entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Eglise ? Notre doctrine descend du portique de Salomon, où l'on enseigne que l'on doit chercher le Seigneur avec simplicité de cœur. Nous n'avons pas besoin de chercher à satisfaire notre curiosité, après que nous avons reçu le témoignage de Jésus-Christ ; nous n'avons pas besoin de nous fatiguer à faire des recherches inutiles, après la publication de l'Evangile. » Notre propre avantage exige encore de nous ces sentiments d'humilité dont nous devons être pénétrés à si juste titre envers la véracité de Dieu. Car en voulant examiner les lumières de notre raison, les secrets de la divinité, d'un côté nous nous livrons à des peines inutiles, puisque jamais nous ne parviendrons à les comprendre, et d'un autre côté nons nous exposons à un danger évident d'affaiblir, ou même d'éteindre notre foi.

9. Saint Augustin divise en trois classes les choses que nous pouvons croire en cette vie : celles que l'on croit toujours, lors même qu'on ne les voit pas, et qu'on ne les comprendra jamais, telles sont toutes les histoires ; celles que l'on croit, et que l'on comprend en même temps, tels sont tous les raisonnemens humains ; celles enfin que l'on croit d'abord, et que l'on comprendra plus tard, tels sont les mystères que la foi propose à votre croyance : *Credibilium tria sunt genera : alia sunt quæ semper creduntur, et numquam intelliguntur, sicut est omnis historia... alia mox creduntur, et intelliguntur, sicut sunt omnes rationes humanæ : alia quæ primo creduntur, postea intelliguntur, qualia sunt ea, quæ de divinis rebus non possunt intelligi, nisi ab his qui mundo sunt corde* (L. 83, q. 483.) Ces mystères ne peuvent être compris que par ceux qui ont le cœur pur. Or, comme en cette vie nous n'aurons jamais cette pureté de cœur qui nous rende dignes de comprendre et de voir les choses divines, de même nous avons les yeux de l'esprit trop faibles pour pouvoir soutenir une telle lumière, et si quelqu'un veut fixer cette lumière éclatante, il reste ébloui de telle manière, qu'il est contraint d'abaisser et de

fermer ses paupières, s'il veut ne pas devenir entièrement aveugle. Et c'est avec raison, dit ailleurs ce même saint docteur, que la divine providence a voulu nous obliger à croire ces mystères, lors même que nous ne les comprenons pas; car si la vision claire de ce que nous croyons doit être la récompense de notre foi : *Merces fidei est videre quod credimus* (in psal. 119.), quelle récompense pourrions-nous attendre de cette foi, si ce que nous croyons ici-bas ne nous était pas caché? *Quæ esset fidei merces nisi lateret quod credimus?*

10. Il faut donc que, persuadés de la profondeur impénétrable des secrets divins et de la faiblesse extrême de notre raison, nous portions toujours gravée dans notre esprit et dans notre cœur cette maxime de saint Paul : que Dieu ne nous a pas admis dans son Eglise pour disputer sur la foi, mais pour obéir à la foi : *Ad obediendum fidei* (Rom. 1, v. 5.). Cette humble obéissance est le grand sacrifice qu'il exige de nous, comme une marque de respect que nous devons avoir pour la vérité, pour l'infaillibilité de sa parole. Sacrifice par lequel nous devons soumettre à Dieu notre intelligence et notre volonté, en croyant et en respectant des mystères impénétrables et enveloppés de nuages, en retenant dans les justes bornes la raison et les sens, afin qu'ils ne sortent pas de la limite qui leur a été fixée. Quelque obscurs et cachés que soient ces mystères, nous devons les vénérer, quelles que soient les difficultés et les contradictions apparentes qui se présentent, nous devons, non point laisser agir notre curiosité, ni chercher à les comprendre, mais nourrir en nous des sentiments d'une profonde humilité, qui nous fassent reconnaitre notre faiblesse et notre néant. Nous sommes assurés que Dieu parle à son Eglise; outre le témoignage divin, nous en avons tant d'autres preuves, que la raison humaine elle-même ne peut en douter, pour peu qu'elle veuille y réfléchir. Gardons-nous donc bien de contredire ses jugements, et soumettons-nous avec humilité à ses décisions.

11. Lorsque Dieu voulut donner sa loi aux Hébreux, il ne leur parla pas immédiatement lui-même, il manifesta seulement ses intentions à Moïse qui en était le chef, en lui disant d'intimer ses ordres à tout le peuple en son nom; pour cela il le fit venir devant lui, le conduisit sur le sommet du mont Sinaï, désigna des limites au peuple, lui défendant expressément, non seulement de monter sur la montagne, mais même de s'en approcher : *Cavete ne ascendatis in montem, nec tangatis fines illius* (Exod. 19, 12.). Le peuple s'était donc réuni dans l'endroit qui lui avait été fixé, attendant les ordres du Seigneur, lorsque tout-à-coup on

commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs ; une nuée très épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit ; signes qui annonçaient la présence de la Majesté suprême du Tout-Puissant. Du milieu de cette nuée, Dieu appela Moïse et lui dit : Descendez vers le peuple, et déclarez lui hautement ma volonté, de peur que sa curiosité ne le porte à franchir les limites qui lui ont été marquées : *Descende et contestare populum, ne fortè velit transcendere terminos ad videndum Dominum.* Mais, Seigneur, reprit Moïse, il n'y a pas de danger que le peuple monte jusqu'ici, puisque vous le lui avez expressément défendu : *Non poterit vulgus ascendere in montem Sinaï, tu enim testificatus es, et jussisti dicens : pone terminos circa montem.* N'importe, lui dit le Seigneur, allez, et faites ce que je vous ordonne : *vade, descende.*

12. Telle est la conduite que tient le Très-Haut, lorsqu'il veut manifester au peuple chrétien les vérités de la foi. Il ne lui parle pas lui-même immédiatement ; il n'inspire pas chacun en particulier ; il parle à son Eglise qu'il a faite dépositaire de ses secrets, qu'il a établie mère et maîtresse de tous les fidèles. Ce n'est point à vous à juger, dit-il au peuple ; vous n'avez qu'à obéir et à attendre les décisions de mon Eglise. Gardez-vous de passer les limites que je vous ai prescrites, en voulant avec votre raison, monter plus haut qu'il ne vous est permis : *Cavete ne ascendatis in montem, nec tangatis fines illius.* Ne disons pas cependant que notre obéissance à la foi est une obéissance aveugle, car comme Dieu donna autrefois au peuple d'Israël des preuves sensibles de sa présence, de même il fait connaître en mille manières aux chrétiens qu'il assiste son Eglise, et que c'est lui qui parle par son organe ; et ce qui le prouve, ce sont les miracles, la clarté des prophéties, le tonnerre de ses menaces, la foudre de ses châtiments, qui rendent manifeste et sensible cette assistance divine. Néanmoins afin qu'il ne tombe dans la pensée de personne de trop s'élever par ses idées et par ses raisonnements, il veut que l'Eglise répète de temps en temps, en son nom, cette défense importante : Descendez et avertissez le peuple de ne pas passer les limites qui lui ont été indiquées : *Descende, descende, et contestare populum, ne fortè velit transcendere terminos ad videndum Dominum.*

13. Ces intimations néanmoins qui furent assez puissantes pour réprimer la curiosité des Hébreux, ne suffisent pas bien souvent pour mettre un frein à celle d'un grand nombre de chrétiens. Il n'est que trop d'esprits superbes, qui ne savent pas se contenir dans les bornes qui leur ont été fixées. Ils veulent examiner tous les dogmes, tous les articles de la foi ; ils prétendent mettre au

grand jour tout ce qu'il y a de plus caché; ils sont assez téméraires pour raisonner sur les mystères les plus impénétrables, pour chercher la raison des choses qui n'ont d'autre raison, d'autre cause, que la volonté de celui qui les a ordonnées. Ils décident hardiment; ils discourent librement, sans avoir égard ni au temps, ni au lieu, ni aux circonstances, et cela jusque dans les conversations les plus familières, et en la présence des personnes les plus simples et les plus dépourvues d'expérience. O sagesse humaine, comme tu te trompes! toi qui ne peux pas même pénétrer les secrets de la nature, comment oses-tu prétendre arriver à la connaissance des secrets profonds de la foi? oui, tu te trompes, et plus tu crois approcher de la vérité, plus tu t'en éloignes. Il n'en est pas de la parole de Dieu, comme de celle de l'homme. Quand les hommes parlent, dit saint Augustin, il faut comprendre ce qu'ils nous disent, avant de pouvoir le croire; mais quand Dieu nous fait entendre sa voix, nous devons commencer à croire humblement ce qu'il nous dit, si nous voulons avoir un jour le bonheur de le comprendre: *Intellige verbum meum, ut credas; crede verbum Dei, ut intelligas* (Serm. 4 de verb. Eccl.) Celui qui marche par une autre voie, dit saint Jean Chrysostôme, s'expose au plus grand danger ou de chanceler dans la foi, ou de la perdre: *Periculosam rem facis, mysteria Dei curiose examinans* (Hom. 27, in Epist. ad rom.); et c'est ce dont nous a menacé le Saint-Esprit lui-même: *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria* (Prov. 25, 27.)

14. Il vint autrefois en pensée aux enfants d'Adam d'élever une tour d'une hauteur démesurée, dont le sommet, disaient-ils, devait toucher le ciel. Déjà pleins du désir ambitieux de rendre leur nom célèbre, et d'éterniser leur gloire sur la terre, ils avaient jeté les fondements, et commencé à élever les murs de ce grand édifice, lorsque Dieu qui résiste aux superbes, descendit du ciel, dit l'Ecriture, pour s'opposer à cette orgueilleuse entreprise: *Venite, descendamus, et confundamus ibi linguas eorum* (Gen. 11, 7.) En effet il confondit tellement leur langage, que ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils furent obligés, à leur honte, de laisser imparfait ce grand ouvrage qu'ils avaient commencé d'abord avec tant d'ardeur. C'est ainsi que Dieu punit l'orgueil de ceux qui veulent pénétrer les secrets les plus cachés de la foi. Emportés par le désir de s'acquérir une vaine gloire, ils voudraient, s'il leur était possible, monter jusqu'au ciel par leurs pensées. Mais que fait Dieu? il confond leur langage, il confond leurs projets, il confond leurs raisonnements, tellement que n'étant plus d'accord entre eux, comme ceux qui bâtissaient cette tour, se divisèrent en plusieurs nations, ainsi ils se divisent en

plusieurs sectes. C'est ce qui est arrivé aux hérétiques des temps passés, c'est ce que nous voyons arriver parmi les hérétiques de nos jours, et c'est ce qui arrivera certainement à quiconque prétendra sonder avec sa raison les mystères de la foi. Ils se perdent en se livrant à leur curiosité et au désir de trop savoir ; ils tombent dans les erreurs les plus manifestes et les plus déplorables, vérifiant dans leur personne cette parole de saint Paul : ils disent qu'ils sont sages, et ils deviennent insensés : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom. 1, 22.)

15. Loin de nous donc, Chrétiens, cet esprit d'orgueil et de curiosité si contraire à la foi. Si nous ne pouvons comprendre comment il peut se faire qu'il n'y ait en Dieu qu'une seule nature, une seule substance, en même temps qu'il y a trois personnes; comment dans le mystère de l'incarnation la nature divine s'est unie à la nature humaine; comment dans le baptême, un peu d'eau et quelques paroles ont la vertu de sanctifier l'homme, et de lui conférer la grâce ; comment dans l'eucharistie on voit du pain là où il n'y en a point, tandis qu'on ne voit pas le corps de Jésus-Christ là où il est réellement ; si ces mystères nous sont cachés, ainsi que tant d'autres que nous ne comprendrons jamais en cette vie, éloignons néanmoins loin de nous tout esprit de curiosité à leur égard. Humilions-nous devant Dieu, et en confessant sincèrement la profondeur des secrets divins, ainsi que la faiblesse de notre raison, soumettons notre intelligence à cette vérité incréée qui ne peut pas nous tromper, prenant pour règle inviolable de notre croyance, non pas notre manière de voir, mais l'autorité de la parole de Dieu. En éloignant toute espèce de curiosité, nous éloignerons aussi tous les doutes ; notre foi sera humble et en même temps ferme et solide. En un mot, elle sera cette foi véritable et sincère que nous devons avoir dans l'esprit et dans le cœur, lorsque nous prononçons cette première parole de notre symbole : *Credo*, je crois.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Comment doit-on entendre ces premières paroles du Symbole: *Credo in Deum* : Je crois en Dieu.

En expliquant dans l'instruction précédente la première parole du Symbole, il a été démontré que notre foi doit être ferme et solide, c'est-à-dire, exclure toute espèce de doute ; qu'elle doit être humble, c'est-à-dire, éloignée de tout esprit de curiosité. Aujourd'hui nous verrons comment nous devons

entendre ces autres paroles : *Credo in Deum*, Je crois en Dieu. Une parole seule de la sainte Écriture est quelquefois une source abondante de réflexions très utiles ; c'est ainsi que celle que vous venez d'entendre, étant dictée par l'Esprit-Saint, nous présente un grand nombre de choses à considérer. Quoi de plus simple, en effet, que ce peu de mots : Je crois en Dieu? et néanmoins combien de grands sentiments ils sont capables de réveiller dans nos cœurs, et combien d'instructions salutaires ils peuvent nous fournir ! Selon la doctrine des saints Pères, et en particulier de saint Augustin, ces paroles ont trois significations différentes. Je crois en Dieu signifie d'abord : Je crois qu'il existe un Dieu ; secondement : Je crois toutes les vérités que ce Dieu a daigné me révéler par le moyen de la sainte Ecriture et de son Eglise; en troisième lieu : J'aime ce Dieu ; il est l'objet de mon espérance et de mon amour. La profession de notre foi ne doit pas être sèche et stérile, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas être seulement l'ouvrage de l'esprit et de la langue, mais encore principalement du cœur, afin qu'elle soit digne et du chrétien qui la fait, et de Dieu devant qui on la fait ; et pour cela, il faut qu'elle soit accompagnée de sentiments de confiance et d'amour. Il faut donc mettre une différence, ajoute saint Augustin (Tract. 29. in Joan. Hom. 6.), entre croire un Dieu, croire à Dieu et croire en Dieu. Croire un Dieu, c'est croire qu'il existe un Être souverain, indépendant, qui régit l'univers, et duquel dépendent toutes les créatures ; croire à Dieu, c'est tenir tout ce qu'il a dit pour très véritable ; mais croire en Dieu n'est autre chose que l'aimer. Ainsi, par ces paroles : Je crois en Dieu, nous le reconnaissons sous trois qualités : comme Être nécessaire et éternel, comme vérité souveraine, comme bonté infinie. La première nous fait connaître l'existence de Dieu ; la seconde, la certitude de notre foi, et la troisième, l'obligation où nous sommes d'honorer Dieu et de l'aimer.

1. Je crois qu'il existe un Dieu. C'est la première vérité que nous faisons profession de croire en récitant le Symbole; vérité qui est le fondement et la base de toutes les autres; vérité qui nous est enseignée par la nature elle-même, qui est née avec nous, et que l'impie même, malgré tous ses efforts, ne pourra jamais effacer entièrement de son esprit, vérité, en un mot, appuyée non sur le témoignage de quelques particuliers qui auraient pu se tromper, ni sur quelque passion, mais sur le consentement unanime de toutes les nations de

l'univers, lesquelles, malgré la diversité des mœurs, des usages, des religions, s'accordent toutes à reconnaître un Dieu. Tous les peuples, quoique divisés de sentiments sur des points même essentiels de la religion, s'unissent tous, lorsqu'il s'agit d'admettre l'existence d'un Dieu. Les hérétiques disputent avec les Catholiques sur les vérités révélées; les chrétiens ne sont pas d'accord avec les Hébreux sur la manière d'entendre et d'interpréter la sainte Ecriture; les idolâtres ont pris les créatures pour le Créateur, et pour Dieu les ouvrages mêmes de leurs mains; il y a eu des nations sauvages et barbares qui, sans connaissance de la sainteté, de la puisance et de la justice de Dieu, se sont trompées grossièrement sur sa nature et sur ses perfections. Mais nonobstant cette diversité de sentiments sur les autres points, tous les peuples, dans tous les siècles, se sont réunis sur celui si essentiel et si important de l'existence de Dieu.

2. Mais d'où est venue à toutes les nations de l'univers cette persuasion générale de l'existence d'un Dieu, sinon de la nature elle-même, qui l'a gravée dans tous les cœurs? Oui, la nature elle-même publie son auteur, et d'une voix intérieure et secrète, mais qui se fait suffisamment entendre à tous les hommes, elle nous dit que c'est cet Être souverain qui nous a faits, et que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes (Ps. 99. 3). Et pour remonter à la vraie source, disons plutôt que c'est Dieu lui-même qui nous a donné cette lumière, et qui a imprimé cette connaissance dans notre âme. De là, cette tradition successive et non interrompue, qui des pères a passé aux enfants, marque certaine qu'ils étaient convaincus de cette vérité fondamentale; car, qui pourrait croire que tous se fussent accordés pour transmettre à leurs descendants l'erreur au lieu de la vérité sur une chose aussi importante? Il existe donc, oui, il existe un Dieu éternel, immuable, infini dans toutes ses perfections, qu'aucun temps ne peut détruire, qu'aucun changement ne peut altérer. Qui serait assez téméraire pour aller contre le sentiment universel de tous les peuples, et pour oser nier une vérité reconnue et admise unanimement par toutes les nations qui sont dans le monde? A cela que peuvent répondre et opposer ces impies, qui se vantent d'etre des esprits forts, et qui prétendent avoir une intelligence plus éclairée, et des connaissances plus sublimes que les autres, mais qui dans la réalité, sont les plus stupides et les plus insensés de tous les hommes?

3. On ne voit pas Dieu, disent-ils, et il ne faut pas croire si

facilement. Ah! insensés! combien de choses vous croyez sans les voir! Quoi, disait un ancien apologiste de la religion chrétienne, vous vous étonnez de ce que vous ne voyez pas! Voyez-vous le vent qui agite la mer, qui submerge les navires, qui déracine les arbres, qui abat les maisons, et dont chacun ressent les effets? Pouvez-vous fixer les regards sur le soleil qui forme le jour, et qui vous éclaire de ses rayons? Vos yeux sont donc si faibles, que sans vous exposer au danger de devenir aveugles, vous ne pouvez les arrêter sur le soleil; et puis vous prétendrez fixer Dieu qui a créé le soleil et la lumière, et qui est lui-même la lumière incréée? Voyez-vous votre âme, qui est le principe de votre vie? Et vous prétendez avoir le privilége de contempler Dieu avec les yeux du corps? Combien d'autres choses que vous devez croire, que vous croyez en effet, et que vous ne pouvez connaître que par le témoignage d'autrui? Vous ne doutez point qu'Athènes, Sparte, et les autres villes et républiques de la Grèce n'aient existé, non plus que Rome et Carthage, parce que la tradition et le témoignage des hommes en font foi; et vous voudrez douter de l'existence de Dieu à laquelle rendent témoignage tous les peuples de l'univers? Quoique Dieu soit invisible à nos yeux matériels, ce n'est donc pas une raison qui dispense de croire son existence, puisque cent autres preuves établissent cette vérité. Et puisque vous croyez sans difficulté et sans répugnance tant d'autres choses que vous ne voyez pas, condamnez-vous vous-mêmes, et reconnaissez combien vous êtes coupables en vous appuyant sur un prétexte aussi frivole pour excuser votre obstination et votre incrédulité, lorsqu'il est question du Dieu tout-puissant.

4. Et ne me dites pas que si on ne voit pas le vent, l'âme et plusieurs autres choses en elles-mêmes, on les voit dans leurs effets qui nous démontrent évidemment leur existence; car c'est de cette raison que je veux tirer une preuve irréfragable de l'existence de Dieu. Toutes les créatures de l'univers, toutes ces œuvres admirables ne nous disent-elles pas qu'il y a un Dieu, que c'est ce Dieu qui les a faites, et qu'elles n'ont pas pu se créer elles-mêmes? Ce monde visible n'est-il pas un grand livre où nous apprenons à connaître Dieu? Ne devons-nous pas reconnaître sa puissance dans la grandeur et la multitude de ses ouvrages, sa sagesse dans l'ordre qui y règne, sa providence dans leur conservation? Et qui n'admirerait pas votre magnificence, ô grand Dieu, en voyant le ciel semblable à un pavillon semé d'un nombre si prodigieux d'étoiles resplendissantes

comme des pierres précieuses? Qui a pu, sinon vous, créer ces corps immenses qui rendent le firmament si lumineux? Qui a pu, sinon vous, former un soleil, source intarissable de lumière et de chaleur, qui fait les richesses et la joie de la terre? Qui a pu, sinon vous, prescrire à tous ces corps célestes des lois inviolables dont ils ne se sont jamais écartés? Qui a pu fixer la terre au milieu de l'espace, et l'enrichir d'une multitude infinie de plantes, de fleurs, d'arbres, de fruits, d'animaux destinés à l'usage de l'homme? Qui a pu environner cette terre d'un vaste océan, et désigner à la mer les limites dans lesquelles elle doit se tenir renfermée? Oui, Seigneur, la grandeur, la beauté, les perfections des créatures, l'univers et toutes ses parties, sa disposition, sa conservation sont votre ouvrage, Seigneur, et une preuve évidente de votre existence et de vos divins attributs, qui nous oblige de nous écrier avec le Roi-Prophète: Que vos œuvres sont grandes! oui, vous avez tout fait avec une sagesse infinie: *Omnia in sapientia fecisti* (Ps. 103. v. 14).

5. Néanmoins l'impie fermant l'oreille à la voix des créatures et de toutes les merveilles dont l'univers est rempli, pour ne pas reconnaître Dieu auteur de toutes ces choses, a recours au hasard, comme on l'a dit ailleurs, et n'a pas honte de dire que c'est ce même hasard qui a tout produit. A quel excès de folie et de délire l'orgueil peut conduire l'homme! qui pourrait être assez insensé, que d'attribuer au hasard un palais superbement bâti, ou un tableau parfait? En voyant une ville bien réglée, un état sagement gouverné, une famille dirigée avec prudence, nous vient-il dans la pensée d'attribuer tous ces effets au hasard? Ne disons-nous pas, au contraire, qu'ils ne peuvent être produits que par une intelligence rare et supérieure? Et l'on trouvera des hommes qui attribueront au hasard, plutôt qu'à la providence et à la sagesse infinie de Dieu, le bel ordre que l'on admire dans l'univers et dans ses parties? Si l'on voit un vaisseau préservé du naufrage, n'éprouver même aucune avarie au milieu des plus affreuses tempêtes, on vante, dit saint Jean Chrysostôme, l'habileté du pilote qui le dirige. Si un édifice résiste aux plus fortes secousses des vents, on loue, dit le même saint, le génie de l'architecte qui a présidé à sa construction. Si un état se conserve au milieu des troubles et des guerres, nous reconnaissons la sagesse et la rare prudence de celui qui gouverne. Que tous les hommes donc, conclut ce saint Père, admirent, louent et reconnaissent, la sagesse infinie de Dieu qui conserve cet immense univers au milieu de tant de révolutions diverses.

6. Tertullien avait donc bien raison de dire (in Apol. cap. 17) qu'il faut être arrivé au dernier excès de l'impiété pour ne vouloir pas reconnaître ce Dieu que nous ne pouvons pas ignorer. Et le Psalmiste avait bien raison pareillement d'appeler insensé celui qui a la témérité de dire qu'il n'y a point de Dieu; faisant remarquer que ce n'est que dans son cœur que l'impie ose prononcer ce blasphème: *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (Ps. 13. 1). Il le dit dans son cœur, parce que sa corruption lui fait désirer qu'il n'y en ait point, afin de pouvoir s'abandonner avec plus de liberté aux désordres de ses passions. Il le dit dans ce cœur abominable où il n'y a plus aucun amour de la vérité et de la justice, dans ce cœur qui, étouffant tous les sentiments et toutes les lumières non-seulement de la raison, mais même de la nature, est devenu la proie des passions les plus viles et les plus ignominieuses. Il l'a dit enfin dans son cœur, parce que s'il avait osé le dire ouvertement, le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, toutes les créatures du plus haut des cieux, jusqu'au plus profond des abîmes, auraient élevé leurs voix pour le confondre. Du reste ne croyez pas qu'il soit persuadé, cet impie, qu'il n'y a point de Dieu. Il est impossible que cette connaissance puisse s'effacer entièrement de son âme en qui elle a été imprimée dès le premier moment de sa création, et qui, selon l'expression de Tertullien, est naturellement chrétienne; de là, comme l'observe ce même père, cette habitude d'élever nos regards vers le ciel dans les moments de détresse, comme pour dire que c'est du ciel que nous attendons notre secours; de là ces expressions: *Mon Dieu, grand Dieu*, qui, même sans réflexion, sortent de notre bouche, lorsqu'il se présente quelque danger, ou qu'il nous arrive quelque accident; exclamations qui ne sont autre chose, qu'un instinct de la nature, et un témoignage que, au mépris et à la confusion de l'impiété, rend à Dieu l'âme naturellement chrétienne: *Testimonium animæ naturaliter christianæ.* Il est donc un grand monstre d'iniquité, l'impie qui se rend sourd et insensible à tant de voix qui lui parlent de Dieu, qui s'efforce d'étouffer en lui cet instinct naturel qui le porte à le connaître, et qui ose nier dans son cœur l'existence de ce Dieu de qui il a reçu l'existence.

7. Mais si ce monde visible suffit pour nous faire connaître l'existence de Dieu; si la nature elle-même nous force à confesser ce dogme, si toutes les nations de l'univers sont d'accord sur ce point, si la seule raison naturelle nous démontre

cette vérité, pourquoi est-elle encore proposée à notre croyance dans le Symbole, et pourquoi les Apôtres en ont-ils fait un article de foi ? C'est, répond l'angélique docteur saint Thomas (2. 2. q. 3. art. 4), parce qu'il était nécessaire pour trois raisons que les lumières de la foi manifestassent à l'homme les choses mêmes qu'il peut parvenir à connaître par le moyen de la seule raison naturelle. C'est, en premier lieu, afin qu'il soit plus facile à l'homme d'arriver à la connaissance de Dieu, que, peut-être, il ne pourrait acquérir, vu ses ténèbres et son ignorance, qu'après bien des années ; car autrement ceux qui ne peuvent pas s'appliquer à cette étude, ou parce qu'ils sont dépourvus de capacité et de talents, ou parce qu'ils sont distraits par les occupations terrestres et par les besoins de la vie corporelle, ou parce qu'ils se laissent dominer par la paresse qui leur inspire de l'éloignement pour l'application et le travail, resteraient par-là même privés de la connaissance claire de l'existence de Dieu. De sorte que la seconde raison pour laquelle il était nécessaire que la foi vînt nous éclairer, est celle-ci : que l'homme privé de talents et de lumières pût connaître l'existence de Dieu, aussi bien que le plus instruit et le plus éclairé. Enfin la raison humaine est bien faible et bien impuissante, lorsqu'il s'agit de considérer les choses divines ; d'où il est arrivé que les Philosophes eux-mêmes, qui ont voulu chercher à les connaître à l'aide du raisonnement naturel, sont tombés dans une infinité d'erreurs, en attribuant à Dieu ce qui était loin de lui convenir. Afin donc que nous eussions de la Divinité une connaissance certaine, une idée juste et éloignée de toute erreur, il était nécessaire que nous fussions éclairés par la foi, laquelle, nous proposant la croyance en Dieu, nous le représente comme un esprit très simple et très pur, comme un Être immuable, éternel, immortel, immense ; comme un Être, en un mot, qui est le souverain bien, et qui est infini dans tous les genres de perfections. De quelle reconnaissance affectueuse ne devons-nous donc pas être remplis envers ce Dieu qui a bien voulu suppléer à la faiblesse de notre esprit par les lumières de la foi, afin que nous pussions acquérir plus facilement une connaissance pure et certaine de sa divinité.

8. Il ne suffit pas cependant, mes Frères, de croire un Dieu, *credere Deum* ; il faut encore croire à Dieu, *credere Deo*. Croire un Dieu signifie, comme je viens de vous l'expliquer, croire que Dieu existe ; mais croire à Dieu, veut dire croire à sa

parole, et soumettre notre intelligence à tout ce qu'il a révélé; cela veut dire, tenir pour très certain que ce Dieu est véridique, que toute vérité tire de lui son origine, qu'il est fidèle dans ses promesses, qu'étant infiniment sage, il ne peut pas se tromper, et qu'étant infiniment bon, il ne peut pas nous tromper; cela signifie, en un mot, que pour croire tout ce qu'il a dit, nous ne cherchons d'autres preuves que sa parole, laquelle nous prenons pour le fondement et la règle de notre foi. C'est là ce qui distingue la croyance du chrétien de celle du philosophe, qui peut croire plusieurs vérités divines, mais qui ne les croit que parce que sa raison naturelle les lui démontre. Le chrétien les croit aussi; mais le motif de sa croyance est la seule véracité de Dieu qui les a révélées. C'est ce qui fait que le philosophe ne croit que les vérités que sa raison peut atteindre; et si vous lui dites qu'il n'y a en Dieu qu'une nature et une substance simple, mais qu'il y a en même temps dans lui trois personnes distinctes; que le Fils de Dieu procède, à la vérité, du Père, mais qu'il ne lui est pas inférieur; que Dieu s'est véritablement fait homme, qu'il a souffert, qu'il est mort sur une croix; parce que son intelligence ne peut pas pénétrer jusque dans ces mystères qui lui semblent impossibles, il s'en moque, et les regarde comme des folies; mais le chrétien croit avec une égale fermeté les vérités qui s'accordent avec sa raison, et celles qui sont au-dessus de son intelligence; il croit la Trinité des personnes, aussi bien que l'unité de l'essence divine; la divinité de Jésus-Christ, aussi bien que son humanité; les mystères les plus cachés, aussi bien que l'existence même de Dieu, parce que le motif et le fondement de sa foi n'est pas sa raison, mais l'infaillibilité de la parole de son Dieu qui a également révélé les unes comme les autres de ces vérités. Dieu l'a dit; cela lui suffit pour ne plus douter. Dieu a parlé; il est toujours véridique, ou plutôt il est la vérité même. Le chrétien ne cherche pas d'autres preuves, pour croire tout ce que Dieu a révélé à Adam, à Noë, à Abraham et aux autres Patriarches, à Moïse et à tous les Prophètes, tout ce qu'il a révélé par Jésus-Christ aux Apôtres, à l'Eglise, et par le moyen de l'Eglise aux fidèles dans le cours de tous les siècles.

9. Le chrétien croit en outre que la sainte Ecriture est la source de la vérité, la règle infaillible de cette même vérité, parce qu'elle est la parole de Dieu; il croit que tout ce qui est contenu dans l'ancien Testament et dans le nou

veau, est infailliblement vrai, qu'il n'est pas permis d'y ajouter, ni d'en rien ôter, parce que c'est encore la parole de Dieu. Il croit que la tradition est une autre règle de la foi, et un canal par lequel la vérité est venue de Jésus-Christ jusqu'à nous, parce qu'elle est la même parole de Dieu non écrite. Il croit enfin que tout ce que l'Eglise a enseigné, et que tout ce qu'elle enseigne, est très véritable, que jamais elle n'enseignera l'erreur, que jamais elle ne changera de doctrine, parce qu'elle croit à Dieu et à la vérité de sa parole qui l'a promis. C'est sur le fondement de cette divine parole qu'est établie la certitude de sa croyance, c'est elle qui en est le motif et le principe. Elle rend sa foi assurée, surnaturelle et divine; tandis que tout autre motif ne pourrait faire qu'une opinion douteuse, ou une croyance purement naturelle et humaine. Voilà, mes Frères, ce que veulent dire ces mots *croire à Dieu.*

10. Voila aussi pourquoi, préférablement à toute autre vérité, on propose à notre croyance l'existence d'un Dieu souverainement véridique, et pourquoi, en récitant le Symbole, avant de dire, Je crois en Jésus-Christ, je crois au Saint-Esprit, je crois la sainte Eglise catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle, nous disons: Je crois en Dieu. La croyance de cette divine vérité est le fondement de la croyance de toutes les autres, et nous ne croirons les autres articles qu'à proportion que nous croirons plus ou moins fermement ce premier. Si, en effet, nous ne croyons pas un Dieu, si nous ne croyons pas à Dieu, comment pourrons-nous croire toutes les autres vérités, qui ne tirent leur certitude que de l'infaillibilité de la parole de ce même Dieu qui les a révélées? Il est vrai que nous n'avons pas reçu immédiatement de Dieu une révélation particulière des vérités qui sont contenues dans le Symbole; mais nous l'avons appris de nos pasteurs, de nos parents, de nos maîtres. Leur enseignement, leur voix, leurs paroles ne sont cependant pas le motif de notre croyance; autrement elle serait une croyance purement naturelle et humaine; et d'ailleurs comment nos pasteurs, nos parents et nos maîtres auraient-ils pu découvrir par eux-mêmes ce qu'aucun homme ne peut parvenir à connaître, et ce qui est au-dessus de l'intelligence? Leur témoignage nous apprend, à la vérité, que ces mystères ont été révélés de Dieu; mais c'est cette révélation que Dieu a faite aux Patriarches, aux Prophètes, aux Apôtres et à l'Eglise, qui est le seul motif pour lequel nous

croyons. C'est cette révélation qui fait que notre foi est surnaturelle et divine; c'est elle qui la rend ferme et stable.

11. *Dominus locutus est*: Le Seigneur a parlé. *Il n'est point comme l'homme, pour être capable de mentir, ni comme les enfants des hommes, pour être sujet au changement* (Num. 23. 19). C'est pour cela que je crois à ce Dieu, à tout ce qu'il a dit, et à toutes les vérités qu'il a révélées; et je les crois plus fermement que je ne crois les choses que me découvrent les sens ou que la raison me démontre. Tel est l'effet que doit produire en nous la croyance du premier article; car de la fermeté avec laquelle nous croyons à Dieu, dérive nécessairement la fermeté avec laquelle nous croyons à tous les articles révélés de Dieu. Nous en trouvons, comme on l'a déjà dit ailleurs, un exemple remarquable dans la conduite de saint Louis, roi de France. Jésus-Christ ayant bien voulu un jour se faire voir dans la sainte hostie sous la forme d'un bel enfant, on invita le roi à venir jouir de ce ravissant spectacle. Que celui-là, dit-il, aille le voir qui doute de la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement; pour moi, je crois cette vérité, et j'en suis plus assuré parce que Dieu l'a révélée, que je ne le serai pour avoir vu ce divin Sauveur; mes yeux peuvent me tromper, et Dieu qui est la vérité même ne peut pas m'induire en erreur. Je crois que les vérités qui me sont proposées ne peuvent être altérées ni changées, *Jésus-Christ est aujourd'hui ce qu'il était hier, et il sera le même dans tous les siècles* (Heb. 13. 8). Parce que je crois en Dieu qui a révélé ces divins mystères, je tiens pour certain que l'on doit rejeter toute nouveauté qui leur serait contraire, et je dis, plein de confiance avec saint Paul: *Quiconque annoncera un autre Evangile, quand ce serait un ange, qu'il soit anathème* (Gal. 1. 8). Voilà, mes Frères, comment les vérités de la religion tirent leur force de l'infaillible vérité de Dieu; voilà combien il est nécessaire de croire premièrement à Dieu, pour croire ensuite avec une constance invincible toutes les autres choses qui nous sont proposées par la foi. Mais suffit-il de croire un Dieu, et de le reconnaître comme être nécessaire; de croire à Dieu, et de le reconnaître comme vérité suprême? Non, il faut en outre croire en Dieu, et le reconnaître comme bonté infinie; c'est le troisième sens de ces paroles: *Credo in Deum*, qu'il me reste maintenant à vous développer.

12. Croire en Dieu, veut dire, aimer Dieu en croyant; ou autrement, tendre à lui, se porter vers lui par l'amour,

en croyant qu'il est le souverain bien. On peut croire à Dieu, dit saint Augustin (Tract. 29. in Joan.), sans croire en Dieu ; car les démons eux-mêmes croient à lui, et cependant ils ne croient pas en lui; et l'on peut bien dire, en parlant des Apôtres : nous croyons à Paul; mais on ne dit pas : nous croyons en Paul. On peut dire : nous croyons à Pierre, mais non pas, nous croyons en Pierre. Celui-là seulement peut donc dire qu'il croit en Dieu, que la foi porte à aimer ce Dieu, à faire sa volonté, à observer ses commandements. C'est de cette foi que parle l'Apôtre dans son épître aux Romains (10. 10), en disant qu'il faut croire avec le cœur pour être sauvé. En écrivant aux Hébreux (10. 38), il ajoute que cette foi est la vie du juste ; et ailleurs (Gal. 5. 6) il dit encore que devant Dieu il importe peu d'être circoncis, ou non ; mais que pour lui plaire, il faut avoir une foi qui nous porte à l'aimer, et à travailler constamment pour sa gloire et à l'accomplissement de sa sainte volonté. C'est cette foi qui a justifié les Abel, les Hénoch, les Noë, les Moïse; c'est elle qui a justifié Abraham, le chaste Joseph, et l'innocente Suzanne ; c'est elle qui a rendus constants et victorieux au milieu des persécutions, des tentations et des dangers, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges. C'est cette foi, dit saint Augustin, que Dieu exige de nous ; une foi animée par la charité, et accompagnée des œuvres ; une foi qui nous fasse croire et aimer, dire et faire tout ce qu'elle nous enseigne.

13. Je ne veux pas dire, remarquez bien, que la foi ne puisse pas subsister sans la charité, et qu'en perdant la charité, on perde par-là même la foi ; ce serait reproduire l'erreur des novateurs condamnée par le saint concile de Trente (Sess. 6. Cap. 28). Un chrétien qui pèche, ne laisse pas pour cela d'être chrétien ; et pour être privé de la grâce, il n'est point par-là même exclu de l'Eglise. Il est figuré, ainsi que le fait observer saint Augustin (Serm. 93. de Verb. Domini), et saint Grégoire (Hom. 12. in Evang.), dans ces cinq vierges folles, lesquelles étaient dépourvues d'huile, symbole de la charité, et qui avaient cependant leurs lampes qui représentent la foi. Mais comme ces vierges furent exclues du festin nuptial, parce que leurs lampes manquaient d'huile, ainsi le chrétien vide de charité sera exclu des noces de l'époux céleste, parce que sa foi ne sera point suffisante pour l'introduire dans la salle du festin. La foi peut donc exister sans la charité ; mais alors ce n'est qu'une foi morte et inutile pour le salut. Ce qui faisait dire à l'Apôtre : quelque grande que

ma foi puisse être, je ne suis rien, si mon cœur est vide de charité (1. Cor. 13. 2). Jésus-Christ n'estime et ne récompense que la foi qui est rendue vivante et agissante par la charité (Gal. 5. 6). A quoi sert la foi, dit saint Jacques (2), sans les œuvres? Pourra-t-elle sauver l'homme? Vous croyez qu'il existe un Dieu, c'est bien; les démons le croient aussi, et ils tremblent; mais tant que votre foi ne sera pas accompagnée des œuvres, elle sera morte, et aussi réellement morte qu'un corps est mort quand l'âme en est séparée. Or, l'œuvre de la foi, dit saint Augustin, est l'amour : *Opus fidei ipsa dilectio est* (Tract. 10. in Ep. S. Joan.). Donc la foi, lorsque la charité lui est unie, est la foi de l'homme chrétien; mais ôtez cette charité, elle devient semblable à la foi des démons.

14. A quoi nous sert-il, en effet, de croire qu'il existe un Dieu, et que tout ce qu'il a dit est infaillible, si nous ne l'honorons pas, si nous ne le servons pas? A quoi nous sert-il de le reconnaître pour notre Dieu, si nous ne l'aimons pas; pour notre Père, si nous ne lui sommes pas soumis, si nous ne le respectons pas; pour notre bienfaiteur, si nous le payons d'ingratitude; pour notre premier principe, si nous ne voulons pas dépendre de lui en toutes choses; pour notre fin dernière, si nous ne travaillons pas uniquement dans la vue de lui plaire; pour l'auteur de toutes les grâces, si nous ne le prions pas; pour notre souveraine félicité, en un mot, si nous ne désirons pas de le posséder? Nous aurait-il donné les lumières de la foi, pour régler nos connaissances sur ses vérités, et non pour y conformer notre conduite? Nous aurait-il révélé ses mystères seulement pour éclairer notre esprit, et non pour enflammer nos cœurs? Non, comme il est la source de la sainteté, il nous a prédestinés, dit saint Paul (Eph. 1. 4), et appelés à la connaissance des vérités sublimes de la foi, avant la création du monde, afin que nous fussions saints et sans tache. Il veut que nous travaillions à notre sanctification (1. Thessal. 4. 3), en vivant non selon la chair, comme font les gentils, mais selon l'esprit, comme il convient à des chrétiens. Il nous fait participer aux lumières de la foi, afin qu'elle nous sanctifie, non pas en nous rendant justes par elle-même sans la grâce, mais en nous excitant et en nous aidant à chercher, à acquérir et à conserver la grâce de laquelle dépend notre salut. Ce qui a fait dire à saint Ambroise (in Psal. 20. Lib. de vocat. Gent. cap. 8.) Que la foi est le principe des actions du chrétien, la mère de toute

bonne volonté et de toutes les bonnes œuvres; et à saint Paul (Rom. 1. 17.), que le juste tire sa vie spirituelle de la foi : *Justus ex fide vivit,* parce qu'elle lui apprend à aimer par-dessus toutes choses ce Dieu qui renferme en lui-même toutes les perfections.

15. Mais, ô Dieu ! qu'elle est rare de nos jours cette foi ! Beaucoup de chrétiens croient un Dieu, et croient même à Dieu ; mais qu'il s'en trouve peu qui croient en Dieu , qui aient le cœur rempli de charité pour lui, et que la foi porte à aimer ce Dieu et à le préférer à toutes choses ! Peut-on dire qu'ils croient en Dieu de cette manière sainte et parfaite ces hommes avares qui sacrifient tout à leur propre intérêt, qui ne craignent pas d'entasser trésors sur trésors par toutes sortes de moyens même les plus iniques, qui se font une idole de l'argent, et mettent toute leur espérance dans les richesses? Peut-on dire qu'ils croient en Dieu ces impudiques, qui ne pensent qu'à contenter leurs passions brutales qui souillent l'âme et le corps, et qui étouffent tous les remords de leur conscience, pour pouvoir pécher avec plus de liberté et sans retenue? Et ces vindicatifs dont le cœur est sans cesse dévoré par la haine, et qui cherchent toujours à se venger de la moindre injure; et ces médisants toujours occupés à déchirer la réputation de leurs frères; et ces femmes qui ne pensent qu'à la vanité, qui n'aiment qu'à paraître et qui ne s'étudient qu'à plaire, peut-on dire que tous ces chrétiens croient véritablement en Dieu? Hélas! autant leur cœur est plein d'eux-mêmes et de l'amour des créatures et du monde, autant il est vide de l'amour de Dieu, parce que ce saint amour ne peut pas régner dans un cœur qui est possédé par l'amour profane. Or, si croire en Dieu veut dire aimer Dieu en croyant, tendre à Dieu par le moyen de la charité, s'approcher de lui; comment peut-on dire qu'ils croient en Dieu, puisqu'ils agissent contre sa divine volonté, et qu'ils s'éloignent toujours de plus en plus de lui par leurs péchés? Celui qui se vante de connaître Dieu, dit l'apôtre saint Jean (Ep.1. 24), et qui ne garde pas ses commandements, celui-là est un menteur. Que tous ceux dont je viens de parler protestent donc tant qu'ils voudront qu'ils croient un Dieu, qu'ils croient à Dieu; ils ne pourront jamais dire avec vérité qu'ils croient en Dieu.

16. Examinons donc sérieusement quelle est notre foi. Si nous n'éprouvons en nous-mêmes aucun sentiment, aucune inclination, aucune affection pour les choses divines ; si nous

trouvons au contraire en nous un grand attachement pour les choses de la terre; si nous avons un plus grand désir de plaire aux hommes que de plaire à Dieu ; si nous avons plus à cœur de suivre les lois et les usages du monde que la doctrine et les préceptes de Jésus-Christ, notre foi est morte, infructueuse, inutile pour le salut. Chassons donc de notre cœur toute attache déréglée, pour y faire entrer la vraie charité. Eloignons de nous tout amour désordonné de nous-mêmes, pour y faire régner uniquement l'amour de Dieu. Notre foi étant ainsi ranimée, nous pourrons dire avec vérité, et dans les trois sens que je viens de développer, ces paroles du symbole : *Credo in Deum* : Je crois en Dieu. Nous croirons en Dieu, et cette foi nous fera mériter le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles *Credo in Deum*... Unité de Dieu.

Si toutes les histoires sacrées, ainsi que les histoires profanes ne nous attestaient que pendant plusieurs siècles les ténèbres de l'idolâtrie ont été répandues sur presque toutes les nations de l'univers, il nous paraîtrait incroyable que tant de peuples aient pu s'accorder à embrasser et à défendre une erreur aussi grossière, que celle de croire et d'adorer plusieurs dieux. Si les lumières seules de la raison pouvaient les porter à croire et à confesser qu'il y a un Dieu, comment avec ces mêmes lumières ne parvinrent-ils pas à reconnaître qu'il ne peut y en avoir qu'un seul, d'autant plus que cette raison naturelle qui combat l'athéisme, est également opposée au paganisme ? Mais, hélas ! qu'est-ce que l'entendement humain abandonné à lui-même, sinon ténèbres et ignorance ? Au lieu de rendre à ce Dieu qu'ils avaient d'abord connu, les adorations et la reconnaissance qu'ils lui devaient, les hommes se laissèrent conduire par leurs pensées frivoles et par leur vaine science ; c'est pourquoi, dit saint Paul (Rom. 1. v. 21), Dieu, pour punir leur orgueil, permit qu'ils demeurassent ensevelis dans les ténèbres où ils s'étaient volontairement jetés. A la place d'un Dieu éternel, tout-puissant, infiniment sage, infiniment bon, ils adorèrent des hommes leurs semblables, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles ; ils donnèrent au mensonge les couleurs de la vérité, et rendirent à la créature le service et le culte qui n'est dû

qu'au créateur. Que serait devenu le genre humain, si Dieu plein de miséricorde n'eût dans la suite des temps envoyé son Fils unique, pour dissiper avec les lumières de la foi les ténèbres si épaisses qui couvraient la face de la terre? Qui aurait jamais entrepris, qui aurait eu seulement la pensée de faire disparaître une erreur si accréditée, défendue et soutenue par les sages et les savants, par les philosophes et les monarques? Ce glorieux triomphe ne pouvait s'attendre que de la miséricorde et de la toute-puissance de Dieu. Jésus-Christ, qui était la lumière du monde, éclaira du flambeau de la foi l'esprit des hommes (Joan. 8. 12), en leur faisant reconnaître les illusions grossières dans lesquelles ils avaient malheureusement vécu pendant tant de siècles; il décrédita toutes les divinités mensongères, et rappela les nations au culte du seul vrai Dieu. Quel bonheur pour nous, mes Frères, qui, nés dans le sein de la véritable Eglise, rendus participants des lumières de la foi, avons appris dès nos plus tendres ans à détester les fausses divinités, et à connaître le vrai Dieu; car en récitant les premières paroles du symbole, *Credo in Deum*, je crois en Dieu, nous faisons profession de croire non-seulement qu'il existe, mais encore qu'il est le seul vrai Dieu, et qu'il ne peut pas y en avoir d'autre hors de lui. Devant vous parler aujourd'hui de cette unité de Dieu, je vous ferai voir premièrement combien l'erreur contraire est opposée à la raison; je vous montrerai ensuite les conséquences importantes et pratiques que nous devons tirer pour notre avantage spirituel, de cette vérité fondamentale.

1. Pour comprendre qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu, il suffit de se faire une idée juste de son Être et de ses perfections. Si vous voulez vous assurer qu'il n'y a qu'un Dieu, disait Tertullien écrivant contre Marcion (Lib. 1. contr. Marcion. c. 4.), cherchez d'abord à connaître ce que c'est que Dieu : *Deum ut scias unum esse debere, quære quid sit Deus*. Je ne veux pas dire qu'il soit nécessaire d'avoir de son essence divine une connaissance parfaite; je sais que l'homme en est incapable, et que les Chérubins et les Séraphins eux-mêmes qui le voient face à face, et qui le contemplent sans cesse, ne pourraient pas nous expliquer exactement ce qu'il est. Il habite une lumière si inaccessible, que nul esprit créé ne peut le comprendre, et il est un Être si supérieur à la créature, que ni l'homme sur la terre, ni les bienheureux dans le ciel ne peuvent le connaître parfaitement. Il suffit donc de vous former de Dieu une idée, laquelle ne renferme rien qui

soit indigne de lui, et cette idée seule, quoique imparfaite et confuse, nous fera concevoir qu'il ne peut exister qu'un seul Dieu, et qu'en admettre plusieurs est une extravagance et un délire de la raison humaine.

2. Dieu donc est un Être sans commencement et sans fin, sans limites et sans défauts; qui n'a point été produit, mais qui a produit toutes choses; qui n'a point de successeur, parce qu'il est éternel, qui est au-dedans, au-dehors et au-dessus de toutes choses, parce qu'il est immense; qui ne change point, parce qu'il est immuable; qui est toujours ancien et toujours nouveau, comme dit saint Augustin (lib. 1. Conf. c. 4.); sans cesse en action et toujours tranquille; qui change les êtres à sa volonté, sans jamais changer lui-même; qui soutient l'univers, sans autre appui que sa toute-puissance; qui nourrit toutes les créatures animées, sans épuiser les trésors de sa providence. Il est un bien supérieur à tous les biens, une beauté, une amabilité infiniment au-dessus de tout ce qu'il peut y avoir de plus beau et de plus aimable, une perfection supérieure à toutes les perfections, une sagesse infinie, une douceur ineffable, une vie qui est la source, l'origine de toute autre vie. Mais pourquoi tant de peine pour concevoir en quelque sorte, et pour exprimer ce que c'est que Dieu? Tout ce que nous en pourrons dire ou penser n'égalera jamais ce que Dieu même nous dit de lui en deux mots. *Ego sum qui sum* (Ex. 3. 14): Je suis celui qui est. Telle est l'idée qu'il nous a donnée de lui-même en parlant à Moïse, idée qui, toute restreinte qu'elle paraisse, est cependant très vaste, parce qu'elle renferme en elle-même toute la grandeur et toutes les perfections de Dieu. Car que veulent dire ces paroles: Dieu est celui qui est? Elles veulent dire que Dieu a l'être par nature, que l'existence ne lui est pas accidentelle, mais nécessaire, et qu'il a de lui-même toutes ses perfections. Que si Dieu est nécessairement tout ce qu'il peut être et tout ce qu'il est; si tout ce qu'il possède, il le possède de lui-même, il s'ensuit qu'il est l'Être premier, un être indépendant, infini; par conséquent il ne peut être limité; il est nécessairement la plénitude de toutes les perfections; on ne peut rien concevoir de plus excellent, et toute perfection qui peut lui convenir, lui convient nécessairement. Tout cela est contenu dans ces paroles sorties de la bouche de Dieu même: Je suis celui qui est. Paroles par lesquelles toute ombre de défaut est exclue de Dieu; paroles qui attribuent à Dieu toute perfection possible dans un suprême degré; paro-

les, en un mot, qui signifient que Dieu est un Être si parfait, qu'on ne peut rien trouver, ni concevoir de plus parfait, de plus grand, de plus sublime. Telle est, dit Tertullien (Lib.2. contra Marcion. c. 3.), l'idée que nous suggère de Dieu la raison et la conscience même. L'une et l'autre nous disent qu'il tient le premier rang parmi tout ce qu'il peut y avoir de grand, d'éternel, d'incréé, d'indépendant, parmi tout ce qui peut être sans principe et sans fin. D'où il arrive que si nous apercevons un objet dans lequel on découvre ou sujétion, ou faiblesse, ou ignorance, nous disons naturellement que cet objet n'est pas Dieu, parce que nous connaissons naturellement que Dieu est celui qui fait tout, celui qui peut tout, celui qui pourvoit à tout, et qui n'a besoin de personne, celui qui ne dépend de rien, et duquel dépendent toutes choses.

3. Or, supposé cette idée que nous devons avoir de la Divinité, qui ne comprend pas qu'il ne doit nécessairement y avoir qu'un Dieu? Il lui est aussi essentiel d'être seul, qu'il lui est essentiel d'être souverain, éternel, indépendant, infini. Enlever à Dieu l'unité, c'est lui enlever l'existence ; et admettre plusieurs dieux, est la même chose que n'en reconnaître aucun. S'il y en avait plusieurs, ils devraient être tous égaux, autrement celui qui serait inférieur à l'autre ne serait plus dieu ; mais s'ils étaient tous égaux, on ne pourrait dire d'aucun qu'il est le plus parfait, qu'il est immense, infini et souverain, conséquemment aucun ne serait Dieu. Dieu est nécessairement un être suprême, c'est-à-dire, au-dessus de tout; donc il ne peut y en avoir plusieurs, parce qu'il cesserait d'être suprême, si un autre lui était égal. Dieu est un être infiniment parfait; or il ne serait pas parfait, s'il y en avait plusieurs, puisqu'il lui manquerait les perfections des autres. Dieu est la fin dernière de toutes les créatures; or s'il y en avait deux, un seul ne serait pas l'objet de nos désirs, puisque nous pourrions encore aspirer à jouir de l'autre. C'est Dieu qui règle, qui gouverne et soutient cet univers ; la raison naturelle nous l'enseigne, et c'est pour cela que nous attendons de lui tous les biens, que nous lui demandons la délivrance de tous les maux, que nous l'invoquons dans nos besoins et dans nos dangers ; or s'il y en avait plusieurs, dit saint Athanase (lib. cont. Gent.), comment verrait-on dans le monde le bel ordre qui y règne? Comment tant de créatures si différentes et si opposées les unes aux autres tendraient-elles toutes d'une manière si admira-

ble à la même fin, si elles n'étaient pas dirigées par une même volonté, par une même sagesse et par une même puissance? Si la construction d'un édifice ne peut réussir qu'autant qu'elle est conduite par un seul architecte; si pour conserver l'union, la paix, le bon ordre non-seulement dans un royaume, mais même dans une famille, il faut qu'il n'y en ait qu'un qui préside, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'y a qu'un maître suprême qui régit cet univers, puisque tout y est ordonné avec une sagesse si admirable et si étonnante.

4. Et cependant, qui le croirait? La folie et l'aveuglement des hommes arrivèrent à un tel point, qu'ils multiplièrent la divinité, et que pendant plusieurs siècles ils adorèrent un grand nombre de dieux. L'entendement humain ayant été obscurci par les passions, les lumières de la raison se trouvant étouffées et presque éteintes, les hommes ayant perdu la connaissance qu'ils devaient conserver de la Divinité, ils attribuèrent à plusieurs dieux le gouvernement du monde, qui ne peut convenir qu'à un seul, et admirent un dieu comme étant le dieu de la paix, et un autre comme étant le dieu de la guerre; celui-ci comme exerçant son empire sur le feu, et celui-là comme étant le maître des eaux; puis se précipitant d'abîme en abîme et d'erreur en erreur, ils se formèrent des dieux selon leurs caprices, et au gré de leurs passions, leur attribuant des faiblesses et des vices qui font rougir. Ils n'eurent pas honte d'adorer comme dieu un Jupiter adultère, un Mercure séducteur, un Mars vindicatif, un Bacchus intempérant, une Vénus impudique; et non contents de cela, ils allèrent jusqu'à reconnaître pour dieu le marbre, le bois, les loups, les chiens, les dragons, les serpents et jusqu'aux plantes qui croissaient dans leurs jardins. Impiétés et folies ignominieuses pour l'homme, qui s'avilissait lui-même jusqu'à s'abaisser au-dessous de ces créatures ignobles et privées de sens et de raison, autant qu'elles étaient injurieuses au vrai Dieu, à qui elles dérobaient l'hommage qui lui était dû à si juste titre, pour le rendre aux êtres les plus vils et les plus méprisables.

5. De là vient que dans la sainte Ecriture il ne déteste rien avec plus d'horreur que l'idolâtrie; qu'il ne défend rien avec plus de force que de reconnaître et d'adorer d'autres divinités, rappelant à chaque instant qu'il est le seul vrai Dieu. Pour graver cette vérité dans l'esprit et dans le cœur des Hébreux qu'il avait choisis pour être son peuple chéri, et

pour les préserver de ces extravagances impies dans lesquelles par un juste châtiment il avait laissé tomber misérablement les autres nations, combien de fois ne leur fit-il pas dire par ses prophètes qu'il était le seul vrai Dieu, et qu'il n'en voulait point souffrir d'autre? Combien de fois ne leur fit-il pas entendre que c'était lui qui avait fait toutes choses, qui avait formé les cieux, et qui avait fait la terre, sans qu'aucun autre l'eût aidé dans ses ouvrages, et que par conséquent lui seul méritait leur culte et leurs adorations (Isaï. 44. 24) ! Je suis le Seigneur votre Dieu; voilà les premières paroles qu'il adressa à son peuple du haut du mont Sinaï. C'est pourquoi vous n'aurez point d'autre Dieu en ma présence (Exod. 20. 2). Gardez-vous bien de former aucune statue, aucune image, aucun simulacre, et de leur rendre votre culte et vos adorations. Ecoutez, ô Israël, dit Moïse dans le Deutéronome (Cap. 6. v. 4), le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur et le seul maître auquel nous devons obéir. C'est lui seul que vous devez craindre, et lui seul que vous devez servir. Sachez, dit encore Dieu par la bouche du même Moïse (Deuter. 32. 39), sachez que je suis le seul Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que moi. Je suis le premier et le dernier, ajoute-t-il par la bouche du prophète Isaïe (44. 6), et il n'y a aucun Dieu, excepté moi. Et pour faire connaître aux Hébreux cette vérité d'une manière sensible, il ne leur permit d'avoir qu'un seul temple où ils pussent l'adorer, qu'un seul autel où ils pussent lui offrir des sacrifices; il voulut qu'il n'y eût qu'une seule ville où ils dussent se réunir pour lui présenter leurs vœux. Apres cela n'eut-il pas raison, en voyant ce peuple l'abandonner pour rendre un culte impie aux idoles, malgré les défenses réitérées qu'il lui en avait faites, de s'irriter, de l'abandonner à son tour, et de lui faire sentir les effets terribles de ses vengeances?

6. C'est cette vérité fondamentale qui nous est enseignée par la nature, et que Dieu même a gravée dans notre âme, que nous faisons profession de croire en récitant ces paroles du Symbole, *Credo in Deum*, je crois en Dieu. Cette foi qui, détestant la doctrine impie des athées, nous enseigne qu'il y a un Dieu, cette même foi condamnant les superstitions insensées des payens, nous dit en même temps qu'il n'y a qu'un Dieu. La religion chrétienne ne reconnait et n'a jamais reconnu que le seul vrai Dieu. Dès son berceau elle se déclara ouvertement l'ennemie implacable de l'idolâtrie.

Malgré les persécutions les plus cruelles des Gentils, à la vue des tourments, des supplices, du sang et de la mort, elle fit aux idoles une guerre si constante, qu'étant enfin restée victorieuse, elle parvint à les détruire, à les anéantir et à rétablir le culte du vrai Dieu, que depuis tant de siècles on avait aveuglément offert au démon. Les fausses divinités furent bientôt tellement décréditées, que ces mêmes peuples qui s'étaient montrés les plus ardents pour leur élever des temples et des autels, ayant reconnu l'erreur par le moyen des lumières de la foi, se réunirent tous pour les détruire et les exterminer, et là où elles étaient auparavant en plus grande vénération, elles sont aujourd'hui le plus méprisées. Ainsi l'on vit se vérifier ce qu'avait prédit Jésus-Christ, que le prince de ce monde serait chassé, c'est-à-dire que le démon, qui depuis si long-temps tenait les hommes abusés sous son joug, perdrait enfin son empire. Ainsi pareillement l'on vit s'accomplir la prophétie de saint Jean (Apoc. 20. 2), que le Dragon, ou Satan serait enchaîné pendant mille ans, c'est-à-dire, comme l'expliquent les interprètes sacrés, jusqu'à la fin des siècles. Oui, il a cessé de recevoir le culte qu'il avait usurpé depuis un si grand nombre d'années. Les idoles sont renversées, les autels sacriléges sont détruits; on ne parle plus des divinités mensongères que pour les déprécier et s'en moquer; le nom du vrai Dieu retentit de l'Orient à l'Occident (Psal. 112. 3); partout où la foi a pénétré, on croit fermement qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Je ne m'étends pas davantage sur une vérité que la raison, et plus encore la foi ont gravée dans nos cœurs; passons aux conséquences importantes que nous devons en tirer pour notre bien spirituel.

7. S'il n'y a qu'un Dieu, il mérite donc seul nos adorations et nos hommages. C'est la conséquence que Dieu lui-même en tira en parlant aux Hébreux. Je suis, dit-il, le Seigneur votre Dieu; vous n'adorerez point de dieux étrangers en ma présence. Rendre à d'autres nos adorations serait donc faire au vrai Dieu la plus grande injure, et lui ravir une gloire qui n'est due qu'à lui, et qu'il proteste par la bouche du prophète Isaïe (42. 8) ne vouloir céder à personne. Remarquez cependant que quand je dis que Dieu seul mérite nos adorations, je n'entends point condamner le culte religieux que les fidèles rendent aux Saints et à leurs images. Ce culte qu'on appelle culte de dulie, est bien loin de déplaire à Dieu. En effet, comme il est très agréable à un prince de

voir qu'on respecte et qu'on honore ses courtisans ; comme l'honneur qu'on leur rend est une preuve du grand respect que l'on a pour le monarque ; de même nous faisons une chose très agréable à Dieu en honorant les Saints, et le culte que nous leur rendons tend encore à la gloire de ce Dieu qui les a enrichis de sa grâce sur la terre, et qui les fait participants de sa gloire dans le ciel. Mais il faut renfermer ce culte dans ses justes limites, parce que si nous venions à attribuer aux Saints plus qu'il ne leur convient, il pourrait facilement devenir superstitieux. Nous devons donc ici nous conduire, non point selon les impulsions d'une dévotion fausse et indiscrète, mais selon la doctrine et l'esprit de l'Eglise, laquelle approuve, à la vérité, que l'on honore les Saints et qu'on leur adresse d'humbles supplications, mais qui en même temps ne veut pas qu'on les invoque ou qu'on les honore d'un culte qui approche de la superstition. Aussi nous enseigne-t-elle à recourir à eux d'une manière bien différente de celle dont elle veut que nous ayons recours à Dieu (Catechis. Rom. part. 4. cap. 6. num. 3). Elle nous apprend à lui demander qu'il nous donne le bien et nous délivre du mal; mais elle veut que nous nous adressions aux Saints seulement afin qu'ils emploient pour nous leur crédit auprès de lui, et qu'ils nous obtiennent de sa bonté, par leur intercession, les choses dont nous avons besoin. En parlant à Dieu, elle dit : Seigneur, ayez pitié de nous, écoutez-nous ; mais lorsqu'elle parle aux Saints, elle dit : priez pour nous ; et bien qu'elle célèbre quelquefois le saint sacrifice de la messe à l'honneur et à la mémoire des Saints, elle déclare néanmoins que ce n'est pas à eux qu'elle l'offre, mais à Dieu seul qui les a couronnés (Concil. Trid. Sess. 22. cap. 3. de sacrif. Miss.). Aussi le prêtre ne dit point : J'offre le saint sacrifice à vous, ô saint Pierre, à vous, ô saint Paul ; mais rendant grâce à Dieu de leurs victoires, il implore leur protection, afin qu'ils daignent intercéder pour nous dans le ciel, tandis que nous honorons leur mémoire sur la terre. De même elle permet que l'on expose publiquement dans les temples à la vénération des fidèles les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints (Concil. Trid. Sess. 25. de inv. Sanct.), non pour nous donner à croire qu'il y ait en elles quelque chose de divin, ou quelque vertu qui les rende dignes de notre culte, ou qui doive nous porter à mettre en elles notre confiance ; mais c'est parce que l'honneur qu'on leur rend se rapporte aux prototypes qu'elles représentent. In-

voquer les Saints, les honorer, se découvrir la tête, fléchir le genou devant leurs images selon les sentiments et l'esprit de l'Eglise, il n'y a là rien de contraire à l'obligation où nous sommes d'adorer un seul Dieu ; et c'est une imposture manifeste de la part des hérétiques, de dire que l'Eglise, en approuvant l'invocation des saints et la vénération de leurs images, autorise par-là même la superstition et l'idolâtrie. Si nous mettions notre espérance dans ces images insensibles, si nous regardions les Saints comme étant les auteurs des grâces que nous demandons, si nous leur offrions le saint sacrifice, ce qui serait un culte suprême de latrie qui n'est dû qu'à Dieu, ils auraient raison de nous condamner. Mais croyant fermement que Dieu seul est le souverain Maître de cet univers, c'est à lui seul que nous offrons nos sacrifices ; et persuadés qu'il n'y a que lui qui puisse faire des miracles, comme étant seul l'auteur de la nature, et qu'il n'y a que lui qui puisse nous accorder les grâces que nous sollicitons, parce qu'il est seul la source et l'origine de tout bien, nous recourons aux Saints seulement comme à ses amis, afin qu'ils lui adressent leurs supplications en notre faveur. Si quelque idiot pensait autrement par ignorance, et attribuait aux Saints ce qui ne leur convient pas, nous avouons qu'il serait dans l'erreur et qu'il aurait besoin d'être éclairé. Ceci confirme de plus en plus ce que nous avons dit en parlant de l'unité de Dieu ; que c'est à lui seul que nous devons présenter l'hommage de nos adorations ; car s'il n'est pas permis de rendre aux Saints eux-mêmes ce culte qui n'est établi que pour exprimer notre soumission à Dieu comme au souverain Maître de toutes choses, et notre dépendance de lui, comme étant l'auteur de toute grâce, combien moins sera-t-il permis de le rendre à toute autre créature ? S en honorant les Saints nous devons bien nous garder de croire ou de penser qu'ils aient quelque pouvoir d'opérer des miracles, et de nous accorder des grâces et des bienfaits, ce qui n'appartient qu'à Dieu, à combien plus forte raison devons-nous nous garder de croire ou de penser que ce pouvoir et cette vertu puissent se trouver dans des choses matérielles privées de sens et de raison. Puisque nous confessons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il est donc juste et raisonnable de n'offrir qu'à lui nos adorations, et de les refuser à tout autre.

8. La seconde conséquence que nous devons tirer de l'unité de Dieu, est que nous devons l'aimer lui seul d'un amour que les Théologiens appellent amour de préférence. S'il n'y

a qu'un Dieu, rien ne mérite donc d'être aimé plus que lui, ni autant que lui, parce que rien ne peut lui être égal, ni supérieur en perfections. S'il n'y a qu'un Dieu, c'est donc vers lui que doivent tendre toutes nos affections, et à lui seul que nous devons consacrer notre cœur, parce qu'étant lui seul le vrai bien par essence, le bien souverain, le bien infini, lui seul est capable de satisfaire nos désirs, et de nous rendre pleinement heureux. Aimer quelque chose plus que Dieu, c'est mettre la créature au-dessus de lui; aimer quelque chose autant que Dieu, c'est égaler la créature au Créateur; et comme celui-là est idolâtre qui offre à la créature les adorations qui n'appartiennent qu'à Dieu, celui-là l'est aussi, dit l'Apôtre, qui consacre à la créature l'amour qui n'est dû qu'à Dieu.

9. Aussi voyons-nous dans les divines Ecritures que le Seigneur est aussi jaloux de notre amour que de nos adorations, et qu'il nous défend aussi rigoureusement de partager entre lui et la créature notre cœur que nos hommages. Etant seul le souverain maître de toutes choses, il a raison d'exiger que par notre culte nous le reconnaissions lui seul sous cette qualité, et étant seul notre bien suprême, il est juste pareillement que nous le reconnaissions pour tel par notre amour. C'est pour cela qu'il veut bien se dire le Dieu de notre cœur (Psal. 72. 26) ; et ce cœur qui lui appartient tout entier, parce qu'il l'a fait lui seul et pour lui seul, il le veut aussi tout entier et sans partage. Ecoute, Israël, dit-il par la bouche de Moïse dans le Deutéronome (6. 4), et c'est ce que dit aussi Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Marc (12. 30); écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul que tu dois reconnaître; tu l'aimeras donc de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes les facultés de ton esprit et de toutes tes forces. Aimer Dieu de tout notre cœur, c'est lui consacrer toutes nos affections; l'aimer de tout notre esprit, de toute notre âme, c'est lui rapporter toutes nos pensées comme à notre fin dernière, toutes les opérations de nos facultés intérieures et extérieures; l'aimer de toutes nos forces, c'est employer toute notre vie pour sa gloire, parce que l'ayant reçue de lui, nous sommes obligés de la lui consacrer sans réserve. Maintenant celui qui aime quelque chose plus que Dieu, ou autant que lui, peut-il dire qu'il l'aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ? Non ; pour pouvoir dire qu'on l'aime ainsi, il faut le préférer à toutes les choses du monde. Parents, amis, plaisirs,

richesses, tout doit céder quand il s'agit de plaire à Dieu, et de lui obéir. Nous devons tout sacrifier, plutôt que de nous séparer de lui, et dire courageusement avec saint Paul (Rom. 8. 35): Qui nous séparera jamais de la charité de Jésus-Christ? seraient-ce les tribulations, les ennuis, les persécutions, l'épée, la nudité, la faim, la vie ou la mort? Non, rien ne pourra nous séparer de l'amour de notre Dieu. Telle est la disposition où nous devons être, telle est la fidélité que nous devons à notre Dieu.

10. Mais que ces dispositions et cette fidélité sont devenues rares parmi les chrétiens eux-mêmes! On ne les voit pas, il est vrai, prosternés comme les païens devant des statues et des idoles; mais combien n'en trouve-t-on pas qui préfèrent injustement la créature au Créateur en consacrant à cette créature un amour que Dieu seul mérite de leur part à tant de titres? Combien qui lui préfèrent les richesses, commettant, pour les acquérir, les injustices les plus manifestes? Combien qui lui préfèrent un honneur frivole, marchant par toutes sortes de voies pour y parvenir? Combien qui lui préfèrent leur propre ventre, ne pensant qu'à le satisfaire? Ce sont là tout autant d'idolâtres de cœur; et les objets après lesquels ils courent en aveugles, sont des idoles devant lesquelles ils brûlent non pas un encens matériel, mais l'encens de leur amour. Qu'importe que les chrétiens n'adorent pas les Vénus et les Adonis de pierre et de bois, s'ils adorent des Vénus et des Adonis de chair? Qu'importe qu'ils n'offrent pas des sacrifices devant les statues de Jupiter, de Mars, de Mercure, de Bacchus, s'ils sacrifient leur cœur à l'injustice, à l'impudicité, à la vengeance, à l'ivrognerie?

11. Que si quelques-uns sont moins téméraires, n'osant pas chasser ouvertement Dieu du temple de leur cœur, mais cherchant néanmoins à y introduire aussi les idoles de leurs passions, s'étudiant à unir ensemble les lois, les maximes du monde avec les maximes de l'Evangile et avec la loi de Jésus-Christ, partageant ainsi leurs affections entre Dieu et la créature, se rendent-ils coupables d'une moindre injure envers la majesté divine? C'est là avoir ce double cœur que Dieu déteste, qu'il a en horreur; c'est là marcher par cette double voie que Dieu condamne si fortement: *Væ duplici corde, et peccatori terram ingredienti duabus viis* (Eccles. 2. 14). N'est-ce pas en effet un bien grand mépris de la Divinité, que de placer sur le même autel Dieu et la créature, Dieu et l'intérêt, Dieu et la vanité, Dieu et la chair, Dieu et le monde, Dieu et le péché, et de partager

l'encens de ses affections entre Dieu et les passions ? Réserver une partie de son cœur pour les créatures, n'est-ce pas la même chose que de le ravir entièrement à Dieu ? Il est souverainement jaloux ; il ne peut souffrir que nous soyons attachés à d'autres maîtres qu'à lui. Et c'est avec raison qu'il ne peut le souffrir ; car en donnant une partie de notre cœur à la créature, nous disons par le fait qu'il n'est pas notre bien suprême, notre bien unique et véritable. C'est pourquoi Jésus-Christ nous dit (Matth. 6. 24) que quiconque veut en même temps servir deux maîtres opposés, comme le sont Dieu et l'argent, méprisera nécessairement l'un ou l'autre. C'est pourquoi encore saint Paul nous apprend (2. Cor. 6. 14) qu'il est aussi impossible d'aimer Dieu et le monde, qu'il l'est d'unir ensemble la justice et l'iniquité, la lumière et les ténèbres, Jésus-Christ et Bélial; et de son côté l'apôtre saint Jean (1. Joan. 2. 15) nous exhorte aussi à ne pas aimer le monde, ni les choses qui sont dans le monde, parce que l'amour de Dieu ne peut régner dans un cœur qui est possédé par l'amour du monde. Si donc nous croyons que comme il n'y a qu'un seul Dieu, de même il n'y a qu'un seul bien suprême et infini, qui est Dieu lui-même, la raison veut que nous consacrions notre cœur à lui seul et sans partage, n'aimant rien plus que lui, ni autant que lui.

12. J'ai dit, n'aimant rien plus que lui, ni autant que lui, pour vous faire comprendre que l'amour des créatures n'est pas défendu, lorsque nous les aimons relativement à Dieu ; car en les aimant de la sorte, bien loin de les lui préférer, ou de les égaler à lui, nous les faisons au contraire servir à sa gloire, les rapportant toutes à lui comme au premier principe et à la fin dernière de toutes choses. Dieu lui-même, qui est si jaloux de notre cœur, nous ordonne d'aimer notre prochain, mais toujours relativement à lui et à sa gloire, en l'aimant lui-même dans la personne de nos frères; et il nous permet de nous servir des choses qu'il a créées pour notre usage, pourvu que nous n'y attachions point notre cœur, et que nous ne mettions point en elles notre fin dernière. Alors seulement nous devons les détester et les fuir, quand elles cherchent à nous séparer de Dieu, et qu'elles voudraient nous empêcher de le servir et de l'aimer.

13. Si donc nous devons adorer Dieu seul et l'aimer plus que toutes choses, comme je viens de vous le démontrer, par la raison qu'il est le seul vrai Dieu, nous devons encore pour la même raison ne craindre que lui, et c'est la troisième

conséquence à déduire de l'unité de Dieu, conséquence qu'il me reste à vous exposer, mais en peu de mots. Rappelez ici à votre mémoire tout ce que je vous ai dit sur l'obligation où nous sommes de n'aimer que lui ; car tout ce que vous avez entendu sur ce qui regarde cette obligation, doit s'appliquer à celle que nous avons de le craindre. Comme nous pouvons aimer saintement les créatures par rapport à Dieu, de même nous pouvons les craindre saintement par rapport à lui ; aussi l'Apôtre recommande-t-il (Rom. 13. 1) à tous les hommes d'être soumis aux puissances temporelles, et de les craindre comme étant les ministres de Dieu. Mais comme ce serait faire à Dieu un outrage bien sensible, que d'aimer quelque chose plus que lui, ou autant que lui, par ce qu'étant Dieu lui seul, il n'y a rien qui puisse lui être comparé en fait de bonté ; ce serait pareillement lui faire une injure bien grande que de craindre quelque chose plus que lui, où autant que lui, parce qu'étant Dieu lui seul, il n'y a rien qui puisse lui être comparé en fait de puissance. Croire un Dieu, et ne pas le craindre, c'est croire un Dieu impuissant ; croire un Dieu, et le craindre moins que la créature, c'est dans la pratique, le croire moins puissant que la créature. Ainsi donc, comme nous ne devons pas nous laisser vaincre par les séductions des créatures, lorsqu'elles sont pour nous une occasion d'offenser Dieu, de même nous devons ne point craindre leur colère et leurs menaces, lorsqu'elles veulent nous faire transgresser sa loi sainte. Ne craignez point, nous dit Jésus-Christ (Matth. 10 28), ceux qui peuvent faire périr le corps, et qui n'ont aucune puissance sur l'âme. Craignez celui qui peut perdre éternellement et votre âme et votre corps.

14. Voilà des vérités évidentes et incontestables. Nous les croyons d'une manière spéculative, nous en reconnaissons l'importance ; mais avons-nous soin d'y conformer notre conduite? Ah! il n'est que trop vrai que dans la pratique la crainte des créatures prévaut sur celle du Créateur. Nous savons que Dieu nous défend, sous peine d'encourir sa disgrâce, de suivre les maximes et les usages du monde, et cependant combien de fois ne consentons-nous pas à encourir cette disgrâce, dans la crainte de perdre l'amitié du monde? Nous savons que Dieu nous avertit qu'il ne nous pardonnera nos péchés, qu'autant que nous pardonnerons nous-mêmes à nos ennemis ; et cependant combien de fois ne cherchons-nous pas à nous venger par la seule crainte de passer pour des hommes lâches et sans cœur? Nous sa-

vons enfin que Dieu exige de nous, sous peine de mort, et de mort éternelle, une observance exacte de tous ses commandements; et cependant combien de fois un vil respect humain ne vous fait-il pas transgresser sa loi sainte? Que ferions-nous, si on nous menaçait, comme les premiers chrétiens, des persécutions, de l'exil, des prisons, des supplices et de la mort? Si la crainte des choses qui ont si peu de valeur par elles-mêmes l'emporte en nous sur celle de Dieu, que ne ferait pas la crainte des choses plus redoutables? Gémissons à la vue de notre lâcheté, et demandons à Dieu pardon de l'injure que nous lui avons faite, en craignant moins les maux terribles et éternels dont il nous menace que les légers et temporels que peuvent nous faire les créatures. Que notre foi soit désormais la règle de notre conduite; et puisqu'elle nous enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, ne connaissons que lui seul par nos pensées, par nos affections et par nos œuvres, en l'adorant, en l'aimant, en le craignant pardessus toutes choses.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Credo in Deum Patrem.

Mystère de la très sainte Trinité.

Le nom de père, qui est la première qualité sous laquelle nous honorons Dieu dans le Symbole des Apôtres, nous invite aujourd'hui à la contemplation de la vérité la plus sublime et en même temps la plus difficile à expliquer. Avec ce nom de père, dit le Catéchisme Romain (Part. 1. Cap. 2. Num. 10), les oracles divins commencent à nous faire connaître ce qu'il y a de plus caché dans cette lumière inaccessible que Dieu habite, je veux parler du mystère ineffable de la très sainte Trinité. Qu'il existe un Dieu, et qu'il ne puisse y en avoir qu'un seul, ce sont des vérités auxquelles nonseulement la foi, mais encore la raison naturelle et tout ce monde visible rendent témoignage; ce sont des vérités à la connaissance desquelles peuvent parvenir les forces seules de l'entendement humain; mais qu'en ce Dieu seul et unique il y ait trois personnes distinctes, c'est un mystère au-dessus de la subtilité la plus pénétrante de tout esprit créé, mystère dont il n'appartient qu'à Dieu de pénétrer la profondeur; mystère dont nous ne pouvons avoir d'autre connaissance

que celle qu'il a plu à ce même Dieu de nous communiquer par le moyen des lumières de la foi ; mystère enfin qu'il n'a pas même voulu révéler aux Juifs par ses prophètes, mais qu'il s'est réservé de manifester à son Eglise dans la plénitude des temps par la bouche de son propre Fils. Personne, dit Jésus-Christ, ne connaît le Fils que le Père, et personne ne connaît le Père, que le Fils, et ceux à qui le Fils daigne le faire connaître (Matth. 11. 27). En vous parlant de ce mystère, n'attendez pas que je l'explique de manière à ce que vous puissiez parvenir à le comprendre. Quand il plaira à Dieu de se montrer à nous face à face, quand il nous permettra de le contempler dans le séjour des Saints, alors éclairés des lumières de la gloire, nous connaîtrons l'adorable Trinité des personnes divines ; mais tandis que nous vivons ici-bas, elle sera toujours pour nous un mystère impénétrable caché sous un voile épais de ténèbres et d'obscurité, non moins certain cependant, puisque Dieu lui-même qui ne peut nous tromper, a bien voulu nous en faire connaître l'existence. Je ne ferai donc que vous exposer ce que la foi nous propose à croire sur ce mystère, et ce que cette croyance doit opérer en nous.

1. Que nous enseigne donc la foi, en proposant à notre croyance le grand mystère de la très sainte Trinité? Elle nous apprend qu'en Dieu il y a une seule nature, une seule substance et trois personnes distinctes qui s'appellent Père, Fils et Saint-Esprit. Nous ne devons pas séparer l'essence divine, mais nous ne devons pas non plus confondre les personnes. Le Père n'est pas le Fils, ni le Saint-Esprit; le Fils n'est ni le Père, ni le Saint-Esprit; le Saint-Esprit n'est ni le Père, ni le Fils. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; ils ne sont pas cependant trois Dieux; car bien qu'ils soient distincts par leurs propriétés personnelles, ils ne le sont pas par leur nature et par leurs perfections essentielles. La divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est une seule et même divinité; leur gloire est la même, leur majesté est éternelle (Sym. S. Athanas.). Le Fils est autant que le Père ; le Saint-Esprit est autant que le Fils. Le Père est incréé, le Fils est incréé, le Saint-Esprit est incréé. Le Père est immense, le Fils est immense, le Saint-Esprit est immense ; le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel ; il n'y a pas néanmoins trois éternels, mais un seul Eternel, comme il n'y a pas trois incréés, ni trois immenses, mais un seul incréé, un seul immense. De même

le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant, et cependant il n'y a pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. Le Père est le souverain maître de toutes choses, le Fils est le souverain maître de toutes choses, le Saint-Esprit est le souverain maître de toutes choses, et cependant il n'y a qu'un seul maître souverain et un seul Seigneur. Enfin le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et il n'y a pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Voilà ce que nous dit la foi. Elle nous apprend que chacune des personnes divines est vraiment Dieu, et elle nous défend de croire et de penser qu'il y ait trois Dieux.

2. Pour nous donner quelque idée de la manière dont se trouvent en Dieu trois personnes adorables, les saints Pères et les théologiens, aidés des lumières de la foi, nous l'expliquent ainsi : Dieu étant infiniment parfait, comme il est nécessairement seul et unique dans sa nature et dans son essence, il doit se connaître et s'aimer lui-même. Or, en tant qu'il est un être souverainement parfait, et qu'il se connaît lui-même, il est, et il s'appelle le Père, qui ne procède d'aucun autre, et qui est le principe des autres personnes divines. Par cette idée, par cette connaissance de ses perfections, il forme une ressemblance parfaite, une image subsistante de lui-même, et cette image est le Verbe qui est en tout semblable au Père, qui lui est égal et consubstantiel, et ce Verbe s'appelle le Fils, qui, comme dit saint Paul, est la splendeur de la gloire du Père, et la figure de sa substance : *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Heb. 1. 3). Le Père aime ce divin Fils, et le Fils aime le Père, et en s'aimant de cet amour mutuel et réciproque, ils produisent la troisième personne, qui est le Saint-Esprit. Le Père, comme nous l'avons dit, ne procède d'aucun autre, le Fils procède du Père par voie d'entendement, ce qui s'appelle génération; le Saint-Esprit est produit par le Père et par le Fils par voie de volonté comme d'un seul et même principe, ou autrement il procède du Père et du Fils. Les saint Pères et les théologiens ont coutume de se servir d'une comparaison très imparfaite, à la vérité, pour donner aux ignorants quelque idée de ces processions divines. Si une personne douée d'une rare beauté vient à se contempler dans un miroir, elle y produit une image qui lui est parfaitement semblable, et en se voyant si belle, elle se sent en même temps portée à s'aimer elle-même. Ainsi le Père éternel se contemplant dans le miroir très pur de sa divinité, produit

une image en tout semblable à lui-même, et cette image est son divin Fils. Le Père et le Fils en se voyant infiniment beaux, s'aiment nécessairement, et cet amour qui en résulte est le Saint-Esprit. Je vous ai déjà dit que cette comparaison est très imparfaite; car l'image produite par la personne qui se contemple dans un miroir, et l'amour qu'elle conçoit pour elle-même, sont des choses accidentelles; tandis que l'image qui naît de Dieu le Père, en se contemplant lui-même, et l'amour du Père et du Fils, qui en résulte, ne sont autre chose que la substance même de Dieu. En outre, la personne qui se considère dans un miroir, ne communique pas sa nature à l'image qu'elle produit, ni à l'amour qu'elle éprouve pour elle-même, au lieu que le Père éternel communique sans division sa nature même à son Fils qu'il engendre en se contemplant; et le Père et le Fils communiquent leur nature et leur substance au Saint-Esprit qui résulte de leur amour mutuel, ce qui fait qu'ils sont trois personnes distinctes, mais que ces trois personnes ne font qu'un seul et même Dieu.

3. Et ne vous imaginez pas que le Fils, par la raison qu'il procède du Père, lui soit postérieur ou inférieur, et que le Saint-Esprit, parce qu'il procède du Père et du Fils, soit postérieur ou inférieur au Père et au Fils. Non; le Fils est égal au Père, parce qu'il a avec lui une même essence; et le Saint-Esprit est égal au Père et au Fils, parce qu'il a pareillement une même essence avec le Père et le Fils. Ainsi le Fils est éternel comme le Père, et le Saint-Esprit est éternel comme le Père et le Fils. Dans cette très auguste Trinité, à part la priorité d'origine, comme l'appellent les théologiens, il n'y a ni *avant*, ni *après*; aucune des personnes n'est plus ancienne que l'autre; aucune n'est supérieure, ni inférieure: elles sont toutes égales et éternelles. Et la raison fondée sur la foi en est que la connaissance par laquelle le Fils procède du Père, et l'amour par lequel le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, sont si nécessaires en Dieu, que sans cette connaissance et cet amour, il ne serait pas Dieu. Or, Dieu étant éternel, et cette connaissance et cet amour ayant toujours été en lui, il s'ensuit que le Fils et le Saint-Esprit sont éternels comme le Père. Si le soleil avait existé de toute éternité, dit saint Augustin, sa lumière serait éternelle. Que si on attribue certaines opérations au Père, d'autres au Fils et d'autres au Saint-Esprit, on n'entend point marquer par-là la moindre inégalité entre les personnes divines. Les œuvres ex-

térieures de la très sainte Trinité qui regardent les créatures, sont communes aux trois personnes divines, et la toute-puissance, la sagesse, la charité conviennent au Père, comme au Fils et au Saint-Esprit. Ce n'est pas sans raison cependant que la création et les œuvres de la toute-puissance sont attribuées au Père, parce qu'il est la source et l'origine de tout être; que la rédemption et les œuvres de la sagesse sont attribuées au Fils, parce que lui seul s'est incarné, et que le Verbe est la sagesse du Père; et que la sanctification des âmes et toutes les œuvres de la charité sont attribuées au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour du Père et du Fils; cependant toutes ces opérations divines procèdent d'une seule puissance, d'une seule sagesse et d'une seule charité qui sont communes à toutes les personnes divines.

4. Maintenant, afin que vous puissiez plus facilement saisir et retenir ce que la foi nous enseigne sur le mystère ineffable de la très sainte Trinité, je veux résumer en peu de mots ce que je viens de vous expliquer d'une manière diffuse. Il y a donc trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces personnes sont distinctes, parce qu'elles ont des propriétés personnelles distinctes. Le Père est distingué du Fils, parce que le Père n'a été ni fait, ni créé, ni engendré d'aucun autre, tandis que le Fils, quoiqu'il n'ait été ni fait, ni créé, est cependant engendré du Père. Le Père et le Fils se distinguent du Saint-Esprit, parce que le Père ne procède d'aucune autre personne et que le Fils procède par voie de génération seulement du Père, tandis que le Saint-Esprit, lequel n'a été ni fait, ni créé, ni engendré, procède non par voie de génération, mais de spiration, du Père et du Fils. Ces trois personnes cependant, quoique distinctes, ne sont qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont toutes trois qu'une seule et même nature, une seule et même essence, une seule et même divinité. Voilà en abrégé ce que la foi nous enseigne sur ce mystère. Vous me direz que vous ne pouvez pas concevoir ces choses, ni comprendre comment il peut se faire qu'il y ait trois personnes distinctes, et qu'il n'y ait cependant qu'un seul Dieu. Mais je vous demanderai à mon tour : Ces vérités, pour être au-dessus de notre intelligence, en sont-elles moins certaines? Leur certitude n'est pas fondée sur notre faible raison, mais sur la parole infaillible de Dieu. Quelque sublime et obscur que soit ce mystère, il ne nous est pas permis pour autant d'en douter, après tous les témoignages qui prouvent que Dieu l'a révélé.

5. Il y en a trois, dit saint Jean dans sa première Epître (5. 7), qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois personnes ne sont qu'une même chose. L'évangéliste saint Matthieu racontant ce qui se passa au baptême de Jésus-Christ, dit (Matth 3. 16) que l'on entendit la voix du Père, voilà la première personne ; que le Père reconnut publiquement Jésus-Christ pour son Fils bien-aimé, voilà la seconde personne ; que le Saint-Esprit descendit en forme de colombe sur Jésus-Christ, voilà la troisième personne. Combien de fois n'est-il pas fait mention dans l'Evangile de ces trois personnes divines ! Combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas parlé de son Père céleste et de l'Esprit consolateur ? Mais surtout lorsqu'il envoya ses Apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, ne leur donna-t-il pas une notion claire et distincte de ce mystère, en leur ordonnant de le faire connaître à toutes les nations (Matth. 28. 19) ? Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il ne faut donc pas nous étonner, si cet auguste mystère est le sujet de presque tous les articles du Symbole, que ces mêmes Apôtres inspirés de Dieu composèrent unanimement pour qu'il servît à tous les fidèles de règle de croyance. Il ne faut pas nous étonner si, pour obvier aux erreurs des Manichéens, des Ariens, des Macédoniens et de tant d'autres hérétiques, l'Eglise a mis tant de soin à expliquer avec toute la clarté possible les vérités qui regardent les personnes divines : Je crois en un seul Dieu Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et de toutes les choses visibles et invisibles. Je crois en Jésus-Christ fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Dieu né de Dieu, lumière de la lumière, vrai Dieu du vrai Dieu : engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites. Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et vivifiant, qui procède du Père et du Fils, qui, en union avec le Père et le Fils, est adoré et glorifié, qui a parlé par la bouche des Prophètes.

6. La foi en ce mystère est donc un précieux héritage que Jésus-Christ nous a laissé, que les Apôtres nous ont transmis, et que l'Eglise a toujours conservé avec le plus grand soin. Elle veut qu'il soit enseigné aux enfants, dès qu'ils ont l'âge de raison, que tous les fidèles en soient instruits, et fassent profession de le croire. C'est pour cela que toutes ses saintes pratiques, et toutes ses cérémonies sacrées concourent à maintenir, à fortifier, à étendre la connaissance de cet adorable mystère. Si elle enseigne aux chrétiens à s'armer souvent du

signe de la croix, elle veut qu'ils le fassent au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Si elle régénère les enfants par le baptême : je te baptise, dit-elle par la bouche de ses ministres, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : c'est au nom de ces divines personnes qu'elle remet les péchés dans le sacrement de pénitence, qu'elle consacre ses ministres par le sacrement de l'ordre. Si elle donne aux Evêques et aux Prêtres le pouvoir de bénir, elle veut qu'ils le fassent au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Enfin il n'est pas de prière, d'hymne, de louange, qu'elle fasse répéter plus souvent que ce verset: Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Quelles preuves pouvons-nous encore désirer de l'existence de ce mystère, après que Jésus-Christ l'a révélé à ses Apôtres, que les Apôtres l'ont publié dans tout l'univers, que les martyrs l'ont défendu au prix de leur sang, que les saints Pères l'ont soutenu par leurs écrits, et que l'Eglise l'a constamment cru et adoré dès le moment de son origine ?

7. Captivons donc notre intelligence sous le joug de la foi, qui ne serait pour nous la source d'aucun mérite, si la raison pouvait connaître parfaitement ce qu'elle nous propose à croire. Et si cette raison voulait se révolter contre la foi, disons-nous alors à nous-mêmes, avec saint Paul (Rom. 9. 20): O Homme, qui es-tu, pour oser raisonner et contester avec Dieu? Téméraire, tu ne peux pas te comprendre toi-même ; tu es obligé d'avouer ton ignorance sur une infinité de choses les plus simples, et tu prétends pénétrer les secrets de Dieu, et renfermer dans les limites étroites de ton intelligence la grandeur d'un mystère si sublime ! il ne sera pas hors de propos, à ce sujet, de vous citer ici ce qui arriva à saint Augustin, un des génies les plus rares qui aient paru dans le monde. Tandis qu'il composait ses livres admirables *de la Trinité*, conduit par une intention bien pure, celle de pouvoir instruire les fidèles, il cherchait à entrer plus avant dans la connaissance de ce mystère, lorsqu'un ange lui apparut sous la forme d'un enfant. Cet ange ayant fait sur le bord de la mer un petit creux, se mit à le remplir de l'eau de la mer. Saint Augustin, qui passait en ce moment, voyant l'enfant se fatiguer de la sorte, lui demanda ce qu'il prétendait faire. Je veux, répond sérieusement cet enfant, vider la mer, et faire entrer toute l'eau qu'elle contient dans ce creux. Le saint souriant à cette réponse lui dit, mais cela, n'est pas possible ; ce creux est trop petit, et la mer est trop grande. Il me serait plus facile, reprit l'enfant, de faire entrer toute la mer dans ce petit creux, qu'à vous de parvenir

à comprendre le mystère de la sainte Trinité. Et au même instant il disparut. Que ce fait soit pour nous une instruction salutaire qui nous apprenne à ne pas examiner avec trop de curiosité les divins mystères, et celui-ci surtout, qui est un des plus impénétrables. Contentons-nous de savoir ce que nous en dit la foi, croyons-le avec une humble simplicité, adorons-le avec une profonde soumission, nous préservant de tout désir vain et désordonné de le comprendre.

8. Il ne suffit pas cependant de savoir et de croire le mystère de la sainte Trinité ; il faut en outre agir d'une manière conforme à cette connaissance et à cette foi ; et c'est une erreur de penser que c'est ici un mystère purement spéculatif, et qui ne peut guère influer sur notre conduite. C'est pourquoi après vous avoir exposé ce que la foi nous en dit, il me reste à vous montrer ce que cette foi doit opérer en nous. Outre les actes d'adoration par lesquels nous devons honorer un mystère si auguste; outre les sentiments d'une profonde humilité dont nous devons être pénétrés à la vue d'un mystère si sublime, outre l'amour et la reconnaissance dont nous sommes redevables à Dieu, pour nous avoir révélé un mystère qu'il a tenu caché à l'univers pendant tant de siècles, cette foi doit encore exciter en nous de vifs désirs d'imitation ; car, dit saint Augustin, un des buts principaux de la religion, c'est de nous faire imiter ce que nous adorons : *Religionis summa est imitari quem colis* (Lib. 8. de Civit. cap. 17). C'est pour cela que cette imitation nous est si souvent inculquée dans les divines Ecritures. Soyez saints, parce que je suis saint, nous dit Dieu lui-même dans le Lévitique (11. 44). Soyez parfaits, ajoute Jésus-Christ dans son Evangile (Matth. 5. 48), comme votre Père céleste est parfait. Soyez les imitateurs de Dieu, dit saint Paul (Eph. 5. 1), comme étant ses enfants chéris.

9. Mais, me direz-vous, comment osez-vous proposer à notre imitation un objet si élevé au-dessus de nous ? Ne vous effrayez pas, mes Frères. Voici ce que nous avons à faire pour l'imiter. Nous devons retracer en nous l'image de la sainte Trinité déjà imprimée dans notre âme, et rendre cette âme semblable, autant que possible, à ce divin modèle sur lequel elle a été formée. Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Cette image, disent les saints Pères et les Théologiens, consiste dans la substance de l'âme, qui est simple et ornée de trois puissances ; car comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu en trois personnes ; de même l'intelligence, la mémoire et la volonté ne

sont pas trois âmes; mais une seule âme enrichie de trois facultés. La ressemblance, dit le docteur séraphique saint Bonaventure (in opusc. cui tit. Amatorium), dérive des vertus qui embellissent l'âme ; en sorte que cette ressemblance sera plus ou moins parfaite, selon que ces vertus seront plus ou moins grandes. Maintenant, quoique cette image n'ait pas été totalement détruite par le péché, elle a été néanmoins tellement défigurée, ajoute saint Bernard (Serm. 1. de Annunt. n. 7), qu'elle a perdu les traits de ressemblance qu'elle avait avec Dieu. Cette âme qui était belle, est devenue difforme ; cette âme qui était sainte, est devenue criminelle ; cette âme, qui était riche autrefois de justice et de grâce, a été privée de tous ces dons ; elle est devenue vicieuse, misérable, disgraciée. Ayant perdu cette droiture, cette beauté que Dieu lui avait donnée en la créant, ses trois puissances s'en sont ressenties. La mémoire a été tellement détournée de Dieu, qu'il lui en coûte beaucoup de peines et de travaux, pour se rappeler sa divine présence ; l'intelligence a été tellement affaiblie, qu'elle prend souvent le mal pour le bien, le mensonge pour la vérité ; jugeant utile et avantageux ce qui est nuisible, et nuisible ce qui est bon et utile. La volonté enfin a été tellement viciée et corrompue, qu'elle abandonne les biens éternels, pour rechercher des biens périssables ; qu'elle s'éloigne du Créateur, pour s'attacher à la créature.

10. Tel est l'état malheureux où le péché nous a précipités. Qui de nous ne se sentira pas rempli d'un saint zèle pour recouvrer l'honneur sublime d'être semblable à Dieu ? Qui n'emploiera pas tous ses soins, et ne fera pas tous ses efforts pour retracer en lui l'image de la sainte Trinité ? Je sais que nous ne pouvons pas le faire par nous-mêmes, et que réformer cette image, doit être l'ouvrage de cette Trinité toute-puissante qui l'a créée. Mais je sais pareillement ce que les personnes divines ont fait pour la réparer, et combien de secours elles nous ont prodigués pour que nous pussions réussir heureusement dans cette œuvre importante. Le Père éternel, dit saint Bernard (Serm. 45), nous a envoyé son Fils unique ; ce divin Fils nous a communiqué les lumières de la foi, nous a enrichis de ses mérites, pour faire renaître en nous l'espérance de retourner à Dieu dont nous nous étions éloignés par notre prévarication ; l'Esprit-Saint est venu nous faire part du feu divin de la charité. Par le moyen de ces trois belles vertus, les trois puissances de notre âme sont rétablies dans leur première intégrité ; la foi éclaire l'intelligence, et lui fait

connaître la vérité; la mémoire soutenue par l'espérance, se porte à la contemplation des biens éternels; et la volonté purifiée des vices et des passions par le feu de la charité, s'unit étroitement à son Dieu. Notre âme recouvre ainsi, autant qu'il est possible sur cette terre, la ressemblance divine qu'elle avait perdue, puisqu'en se conformant à Dieu avec toutes ses puissances, elle devient, comme dit l'Apôtre, un même esprit avec lui (1. Cor. 6. 27). Nous pouvons donc, mes Frères, oui, nous pouvons encore devenir semblables à Dieu. Nous pouvons encore réformer en nous cette image que la très sainte Trinité a imprimée dans notre âme. Dieu nous en a montré la manière, en même temps qu'il nous a pourvus des moyens nécessaires pour y réussir. Mais il faut que nous travaillions nous-mêmes à cet ouvrage de concert avec sa grâce, et que nous ne rendions pas inutiles ces moyens par notre lâcheté et notre indolence. Il faut que nous jugions des choses selon les lumières de la foi, et non selon ce que nous suggèrent les passions; il faut que nous élevions nos pensées au-dessus de la terre, et que nous ayons soin de les diriger vers le ciel; il faut enfin que nous détachions notre cœur des créatures pour le donner et le consacrer uniquement à Dieu.

11. Mais, hélas! combien ne trouve-t-on pas de chrétiens, qui, sachant que leur âme est l'image de l'auguste Trinité, au lieu de rendre à cette image son ancienne beauté, en l'embellissant par la foi, l'espérance et la charité, la défigurent au contraire tous les jours de plus en plus, au mépris des personnes divines, se dirigeant non d'après les lumières de la foi, mais d'après les principes et les maximes du monde, regardant comme des biens ou comme des maux non les choses que la foi leur fait apercevoir comme étant de véritables biens ou de véritables maux, mais ce qui leur est présenté comme tel par un monde aveugle et insensé. D'où il arrive que prenant pour des maux réels la pauvreté, les souffrances et les mépris, et pour de vrais biens les richesses, les plaisirs et les honneurs, autant ils fuient ces prétendus maux, autant ils s'attachent à ces biens faux et trompeurs. Pour accroître leurs trésors, pour se procurer leurs aises et leurs plaisirs, pour arriver à ces postes distingués, que ne font-ils pas, que n'entreprennent-ils pas? C'est vers ce but qu'ils dirigent toutes leurs pensées et tous leurs désirs; et tandis qu'ils courent avec ardeur après ces biens apparents, ils oublient et négligent totalement les vrais biens, les biens célestes et éternels. Ainsi leur intelligence s'obscurcissant de

de plus en plus, leur mémoire s'éloignant toujours plus de Dieu, leur volonté devenant toujours plus dépravée, la ressemblance qu'ils avaient autrefois avec Dieu disparait aussi de plus en plus chaque jour, et chaque jour ils se rendent de plus en plus semblables aux animaux. Ah ! Chrétiens, gardons-nous bien de nous avilir ainsi nous-mêmes. Le mystère de la sainte Trinité que je viens de vous expliquer, en même temps qu'il rappelle à notre souvenir notre condition primitive, doit exciter en nous des sentiments nobles et généreux. Puisque nous portons empreinte dans notre âme l'image des personnes divines, rougissons d'avoir si souvent et si indignement défiguré une si belle image ; et résolus dès ce moment d'imiter ce divin original, guidés par la foi, soutenus par l'espérance, animés par la charité, travaillons sans relâche à rendre à notre âme sa première beauté. Réformons notre entendement, afin qu'il ne juge plus selon les principes reçus dans le monde, mais selon la doctrine de Jésus-Christ ; réformons notre mémoire, afin qu'elle ne coure plus après la vanité, mais qu'elle ne s'occupe désormais que des choses surnaturelles et célestes. Réformons notre volonté, afin qu'elle ne se porte plus vers la créature, mais qu'elle se consacre tout entière au Créateur. Aimant ainsi ce que Dieu aime, haïssant ce qu'il hait lui-même, agissant selon son esprit, nous conformant en toutes choses à sa sainte volonté, nous parviendrons à imiter en quelque manière les personnes divines, lesquelles, quoique distinctes les unes des autres, n'ont cependant qu'une seule et même volonté, comme elles n'ont qu'une seule et même essence.

12. Nous avons encore une autre manière de les imiter ; c'est de faire régner parmi nous une union parfaite de charité, comme il y a entre ces divines personnes une unité parfaite de nature. C'est ce que nous apprit Jésus-Christ dans la prière qu'il fit à son Père la veille de sa mort. Que mes disciples, dit ce divin Sauveur, soient unis, comme vous, ô mon Père, êtes uni à moi, et comme je suis moi-même uni à vous (Joan. 17.21). Ces personnes divines sont distinctes, mais elles ne sont pas divisées; là où est le Père est aussi le Fils, et là où sont le Père et le Fils, se trouve pareillement le Saint-Esprit. Imitons donc, autant qu'il nous est possible, cette unité admirable, nous tenant étroitement unis par les liens de la charité. Loin de nous ces discordes, ces divisions, ces rancunes, ces froideurs, ces indifférences ; que jamais elles ne divisent nos cœurs. Si nous ne sommes pas tous du même rang,

de la même condition, si nous n'avons pas tous la même patrie, les mêmes talents, les mêmes inclinations, nous descendons tous du même principe, nous sommes tous formés sur le même modèle, nous avons tous reçu une même foi, un même baptême; et quoique nous soyons tous des membres distincts, nous ne formons néanmoins qu'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef. Qu'un seul et même esprit anime donc ces membres, les unisse et leur donne le mouvement. Que l'Evangile soit notre seule règle, et Dieu notre unique fin. Ayons tous les mêmes intentions, travaillons tous dans les mêmes sentiments, nous aidant mutuellement, nous intéressant pour le bien de nos frères, n'ayant tous, en un mot, qu'un cœur et qu'une âme.

13. En nous conduisant de cette sorte, nous exprimerons au-dedans et au-dehors de nous-mêmes l'image de la sainte Trinité. Au-dedans de nous-mêmes nous portons empreinte cette image dans notre âme. Mais parce qu'elle a été défigurée par le péché, nous devons lui rendre sa beauté primitive par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité, afin de la rendre de nouveau semblable à son divin et parfait modèle. Au dehors de nous-mêmes, nous représenterons l'unité indissoluble des personnes divines, en conservant entre nous l'union la plus étroite par le moyen de la charité, laquelle nous liant ensemble par un nœud doux et fort en même temps, fera de nous tous une seule et même chose, un seul tout parfait. Voilà ce que doit opérer en nous la foi en ce mystère sublime. Commençons dès ce jour à travailler à cette réforme de nous-mêmes, afin qu'après avoir imité ces divines personnes sur la terre, nous puissions mériter de les contempler dans le ciel pendant l'éternité. Ainsi soit-il

SIXIÈME INSTRUCTION.

Credo in Deum Patrem omnipotentem.

En quels sens on peut dire que le nom de Père convient à Dieu, et de sa toute-puissance.

Le nom de Père attribué à Dieu dans les premières paroles du Symbole, nous a fourni matière à une instruction sur le mystère adorable de la sainte Trinité, où nous avons vu ce que nous devons croire relativement à ce mystère, et ce que la foi en ce mystère doit opérer en nous. Me proposant de vous expliquer aujourd'hui plus distinctement la signification du nom de Père, je joindrai à ce nom le titre de tout-puissant, qui est aussi donné à Dieu dans les premières paroles de cet article. Quoi de plus

propre à réveiller dans nos cœurs les plus tendres affections de tendresse et d'amour envers Dieu, que de savoir qu'il est Père, et notre Père? Quel motif plus puissant pour exciter en nous des sentiments de crainte et de respect envers son adorable majesté, que de savoir et de croire qu'il est tout-puissant ? La qualité de Père anime notre espérance; le caractère de tout-puissant la retient dans de justes bornes, et l'empêche de dégénérer en présomption. Nous verrons donc premièrement en combien de sens le nom et le titre de Père conviennent à Dieu, et en second lieu ce que signifie le nom et le titre de tout-puissant.

1. Le doux nom de Père convient plus à Dieu qu'à tout autre, puisqu'il est, comme dit l'Apôtre (Eph. 3. 15), le principe et la source de toute paternité : *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur*. Et c'est en plusieurs sens et par plusieurs titres que ce nom lui convient. Il est appelé Père, parce qu'il a donné l'être à toutes choses, et qu'il conserve tout par sa providence. Il est le Père de tous les hommes qu'il a formés à son image. En tant que nous sommes chrétiens, il est notre Père d'une manière toute particulière, puisqu'il nous a rendus ses enfants adoptifs par sa grâce. Mais il est plus proprement et d'une manière plus ineffable le Père de son Fils unique qu'il a engendré de toute éternité. Développons ces divers sens, et commençons par le dernier selon lequel le nom de Père est principalement attribué à Dieu dans le Symbole des Apôtres.

2. En premier lieu, Dieu est donc proprement le Père de son Fils éternel, parce qu'il l'engendre de toute éternité par un acte de sa féconde intelligence, lui communiquant sa nature même et toutes ses adorables perfections. Aussi lui a-t-il dit : Asseyez-vous à ma droite, car je vous ai engendré de mon sein avant la lumière (Psal. 109. 1, 3). Cette paternité est le caractère qui distingue la première personne de la très sainte Trinité des deux autres, lesquelles, tout en ayant la même essence et la même divinité que la première, n'ont cependant pas la qualité de Père, qui convient seulement à la première personne; et quoique le Saint-Esprit procède aussi de la seconde personne, néanmoins comme il n'est pas, et qu'il ne peut pas s'appeler le Fils de cette seconde personne, parce qu'il procède d'elle non par voie de génération, mais de spiration, ainsi cette seconde personne n'est pas, et ne peut pas s'appeler le Père du Saint-Esprit. Il n'y a donc en Dieu qu'un seul Père, comme il n'y a qu'un seul Fils; et comme le caractère de Fils ne convient qu'à la seconde personne, celui de Père ne convient pareillement qu'à la première.

3. Je voudrais pouvoir vous donner quelque idée de cette paternité divine, ou vous la faire comprendre du moins par quelque image. Mais quelle idée puis-je vous en donner, ou de quelle image puis-je me servir, si l'on ne trouve rien parmi les choses terrestres qui puisse lui ressembler? Il est vrai que parmi les hommes on appelle et on regarde en effet comme pères ceux qui ont des enfants. Mais combien ces paternités humaines sont différentes de la paternité divine! Il faut que l'homme existe avant de devenir père, et après qu'il l'est devenu, il peut encore exister sans fils, comme le fils peut pareillement exister, et existe en effet sans père après la mort de celui-ci. Mais Dieu le Père n'est point avant son Fils. De toute éternité il lui communique sa nature divine, et il n'est jamais, ni ne peut être sans le Fils, comme le Fils n'est et ne peut être sans le Père. Ne cherchons donc pas à sonder ce que nous ne pouvons concevoir, persuadés que notre faible intelligence n'a pas de forces, ni des lumières suffisantes, pour découvrir et comprendre les secrets profonds de cette paternité divine, et de cette génération dont le prophète Isaïe a dit qu'elle est incompréhensible et ineffable. Contentons-nous de croire et d'adorer ce que la foi nous enseigne et nous manifeste à son égard. Contentons-nous de savoir que Dieu est père d'un fils égal à lui; que comme le soleil n'a jamais été sans répandre sa lumière, ainsi Dieu n'a jamais été sans engendrer son Fils unique; que ce Père divin a toujours été Père, et qu'il n'a jamais pu exister sans l'être; que tout ce qu'il a, il l'a donné à son Fils, à part la propriété de Père; que quoique le Fils soit Fils, il n'est pas cependant inférieur au Père, et que l'origine qu'il tire de son Père ne porte avec elle ni sujétion ni dépendance.

4. Telles sont les vérités que la foi nous enseigne par rapport à la paternité divine, et que nous faisons profession de croire dans le premier article. Tel est le vrai sens de ces paroles, je crois en Dieu le Père, comme on le voit plus clairement par ce qui est contenu dans le reste du Symbole. Car comme dans les articles suivants, on fait profession de croire une seconde personne, qui est Jésus-Christ Fils unique de Dieu, et une troisième personne qui est le Saint-Esprit; de même dans ce premier article, nous croyons qu'il y a une première personne de laquelle procèdent les autres deux, et qui est le Père du Fils unique de Dieu. Ce sens dans lequel on prend ici proprement le nom de Père, n'exclut pas les autres sens que je vous ai indiqués, et dont la considération nous

animera à mettre en Dieu toutes nos espérances, et nous remplira à son égard des plus vifs sentiments d'amour et de reconnaissance.

5. Dieu est donc le Père de toutes ses créatures, et en ce sens, le nom de Père n'est pas seulement propre à la première personne de la sainte Trinité, mais il convient également aux trois personnes divines. Et c'est à bien juste titre que nous disons que Dieu est le père de toutes ses créatures; car si dans notre langage, nous appelons père celui qui propage la famille, qui la dirige et l'entretient, à qui le nom de Père peut-il convenir plus justement qu'à Dieu, qui non-seulement a donné l'être à tout ce qui existe dans le monde, et la vie à tout ce qui est animé; mais par une suite continuelle de bienfaits, conserve tout et pourvoit à tout avec une attention admirable? Les effets produits par les autres causes peuvent continuer d'exister indépendamment de ces causes; mais rien ne peut subsister sans Dieu. Tous les êtres retomberaient dans leur premier néant, s'il ne les conservait sans cesse par un acte positif de sa volonté toute-puissante; et ils ont besoin qu'il renouvelle à chaque instant pour eux le bienfait de la création et de la vie. Mais outre ce bienfait de la conservation, avec quelle bonté paternelle ne prend-il pas soin de ses moindres créatures? Voyez les lys des champs, dit Jésus-Christ (Matth. 6. 28), ils ne travaillent point, ils ne se mettent en peine de rien, et cependant le Père céleste les revêt d'une beauté supérieure à toute la magnificence de Salomon. Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne cueillent point, ils n'ont point de grenier, et néanmoins ce bon Père pourvoit abondamment à leur subsistance. C'est lui, dit le Roi-Prophète, qui dans les vallées fait jaillir les fontaines où les animaux viennent étancher leur soif (Psal. 103. 10) : c'est lui qui fait croître les arbres, et qui a planté les cèdres du Liban, où les oiseaux font leurs nids : c'est lui qui a donné aux cerfs la sommité des montagnes pour refuge, et les creux des rochers aux hérissons pour retraite; c'est de lui, en un mot, que tout attend sa nourriture (Psal. 106. 9).

6. Ce soin paternel est donc un motif suffisant pour appeler Dieu Père de toutes ses créatures. Cependant n'ayant donné à celles qui sont dépourvues de raison et d'intelligence aucune ressemblance avec lui-même, ce n'est que très improprement qu'il s'appelle leur Père. Mais c'est l'homme qui a bien raison de donner à Dieu le titre de Père et de son Père, puisque c'est de la main de Dieu même qu'il a été créé et formé à son

image. C'est Dieu qui a tracé sur son front les marques de sa grandeur, et qui en lui donnant une tète droite et élevée vers le ciel, a voulu montrer qu'il ne l'avait créé que pour lui-même. C'est dans les facultés de son âme surtout, que sa ressemblance avec Dieu ressort d'une manière plus admirable. Dieu est esprit, notre âme est spirituelle; Dieu est intelligent, et notre âme est douée d'intelligence; Dieu a une volonté, et notre âme a la faculté de vouloir; Dieu est libre, et notre âme a sa liberté; Dieu a le souverain domaine sur les créatures, et notre âme participe à ce domaine, à cet empire. Cette ressemblance avec la Divinité donne à l'homme un titre particulier pour reconnaître Dieu comme son père; et c'est pour cette raison que Dieu lui-même ne dédaigne point de s'appeler notre père. Ne suis-je pas, dit-il au peuple d'Israël par la bouche de Moïse (Deut. 32. 6), ne suis-je pas ton Père, moi qui t'ai fait, qui t'ai créé et qui te possède? Ne suis-je pas le Père de tous, dit-il par la bouche du prophète Malachie? N'est-ce pas votre Dieu seul qui vous a créés (Malach. 2. 10)?

7. Pour nous cependant, outre le titre commun que nous avons avec tous les hommes de pouvoir appeler Dieu du nom de Père, pour avoir été créés à son image et à sa ressemblance, nous en avons un autre qui nous est propre de notre qualité de chrétiens; titre le plus grand, le plus glorieux, le plus noble que nous puissions avoir; ce titre est celui d'enfants de Dieu par adoption. Oui, mes Frères, si en tant qu'hommes, Dieu nous a faits à son image, comme chrétiens, il nous a adoptés pour ses enfants. Raison de plus pour pouvoir dire que Dieu est notre Père. En effet, si Moïse eut un juste motif de rappeler aux Hébreux qu'ils devaient reconnaître Dieu pour leur Père, parce qu'il les avait choisis par préférence à tant de nations pour être son peuple, et qu'il les avait délivrés de la dure servitude d'Egypte par le moyen des plus grands prodiges, combien plus de raisons n'avons-nous pas de donner le nom de Père à notre Dieu, qui non-seulement nous a choisis pour être son peuple chéri, et nous a délivrés de la dure servitude du démon, mais encore qui nous a déclarés ses enfants, en nous donnant une vie nouvelle, une vie toute spirituelle, comme dit saint Jacques (I. 18). Nous ayant fait mourir au péché par le moyen de la foi, du baptême et de sa sainte grâce, il nous fait vivre de sa propre vie: il nous a élevés à la dignité de frères de Jésus-Christ, et nous rendant participants des mérites de son Fils, il nous a fait entrer dans ses droits; de sorte qu'en cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ, nous deve-

nons encore les héritiers de Dieu, et les cohéritiers du même Jésus-Christ. En un mot, cette adoption nous élève jusqu'à être par la grâce, ce que Jésus-Christ est par nature, puisqu'elle nous élève à la dignité d'enfants de Dieu. Oui, Chrétiens, tous tant que nous sommes, grands et petits, riches et pauvres, dès que nous avons reçu dans le saint Baptême le privilége de cette adoption, nous devenons tous les enfants de Dieu, nous pouvons à juste titre l'appeler notre Père: *Accepistis Spiritum adoptionis, in quo clamamus, Abba, Pater* (Rom.8. 14); Jésus-Christ nous reconnaît pour ses frères, et il veut que nous commencions nos prières par ces paroles pleines de douceur pour nous : Notre Père, qui êtes aux cieux : *Pater noster, qui es in cœlis.*

8. C'est ce glorieux privilége qui nous distingue et nous élève au-dessus des autres hommes; privilége qui faisait dire à saint Jean rempli d'étonnement et d'admiration (1.Joan.3.1) : Voyez jusqu'où est allée la charité de notre Dieu pour nous, jusqu'à vouloir que nous l'appelions notre Père, et que nous soyons véritablement ses enfants. Qui de nous maintenant ne mettra pas toute sa confiance en Dieu, et ne recourra pas à lui avec une espérance ferme et assurée d'obtenir ce qu'il lui demandera, puisqu'il est notre Père? S'il revêt les lis des champs d'un si bel éclat, s'il nourrit les oiseaux et tous les animaux privés de raison, comment pourrions-nous ne pas tout espérer de lui, nous qui sommes ses enfants? Se trouverait-il quelqu'un parmi vous, disait à ce sujet notre divin Sauveur (Matth. 7. 9), qui donnât une pierre à son enfant qui lui demanderait du pain, ou qui mît entre ses mains un serpent, lorsqu'il lui demanderait un poisson? Si donc, ajoute-t-il, tout méchants que vous êtes, vous faites du bien à vos enfants, à combien plus forte raison ne devez-vous pas croire que votre Père céleste est disposé à vous accorder tout ce que vous lui demanderez avec les dispositions requises? Mais si Dieu, qui est notre Père, agit à notre égard avec une bonté toute paternelle, nous devons de notre côté nous conduire envers lui comme étant ses enfants; et ce beau caractère qui nous distingue, doit ranimer notre reconnaissance, et nous faire vivre de manière à ne pas déshonorer par nos actions un Père si plein d'amour pour nous.

9. Si un grand monarque de la terre, ayant un fils semblable à lui par ses qualités et ses perfections, faisait venir un simple berger dans son palais, et que non content de l'introduire dans sa cour, et de le déclarer son favori, il

l'adoptât pour son enfant, et l'établit héritier de son royaume avec son propre fils, de quels sentiments de reconnaissance ne serait pas pénétré ce pauvre villageois qui se verrait subitement élevé à un si haut degré de gloire? Quelle ne serait pas son attention à suivre exactement tous les usages de la cour, à ne faire que des choses convenables à sa nouvelle dignité, et toutes différentes de celles qui l'occupaient dans sa première condition? Quel outrage ne ferait-il pas à son bienfaiteur, de quelle ingratitude ne se rendrait-il pas coupable à son égard, si, méprisant cette grandeur, il voulait vivre comme auparavant, suivre ses troupeaux, ou travailler la terre? Dieu, qui est le monarque du ciel et de la terre, nous a choisis, tout misérables que nous sommes, pour ses enfants adoptifs; il nous a établis les héritiers de son royaume avec son divin Fils; quels ne doivent donc pas être notre reconnaissance et notre amour pour un Père si bienfaisant et si plein de tendresse envers nous? Quelle ne doit pas être notre attention à ne rien nous permettre dans notre conduite, qui soit indigne d'un Père si grand et si puissant, et qui soit capable de déshonorer la dignité sublime à laquelle il nous a élevés? Combien nos pensées doivent être pures, combien nos discours doivent être réservés, combien nos actions doivent être saintes! Oui, tout en nous doit correspondre à la grandeur de notre Père; tout en nous doit être digne de Dieu.

10. Concluez de là combien est détestable à ses yeux la conduite de ces chrétiens qui mènent une vie indigne de ses enfants; de ces chrétiens qui, au lieu de penser au ciel, ne pensent qu'à la terre, qu'à l'intérêt, qu'à la vengeance et aux moyens de satisfaire leurs passions; de ces chrétiens qui, au lieu de parler de choses spirituelles et divines, blasphèment le saint nom de Dieu, et ne savent s'entretenir que de ce qui est capable de faire rougir tout homme raisonnable; de ces chrétiens, en un mot, qui au lieu d'observer exactement la loi divine, et de faire des œuvres dignes de la vie éternelle, transgressent à chaque instant cette loi sainte, et s'abandonnent à la crapule, à l'ivrognerie, à l'injustice et à l'impudicité. Oh! qu'ils se rendent ingrats envers Dieu, et quelle injure sensible ils font à un Père si plein d'amour pour eux, et qui les a comblés de tant de bienfaits! Un enfant, nous dit-il lui-même par la bouche du prophète Malachie (1. 6), un enfant honore son père, et un serviteur son maître; si donc je suis votre Père, où est l'honneur que vous

me devez : *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus?* Sont-ce là des pensées, des paroles, des actions dignes des enfants de Dieu? Pour nous donc, mes Frères, ne perdons plus de vue la noblesse de notre condition. Rappelons-nous que nous sommes les enfants de Dieu, et qu'il est notre Père. En conséquence, pénétrons-nous d'un saint zèle pour sa gloire, soyons dociles à sa volonté et à ses ordres, ayons soin de l'honorer constamment par la sainteté de notre vie, pour maintenir en nous ces sentiments de reconnaissance, de respect et de soumission, pensons que ce Dieu qui est notre Père, est encore tout-puissant, qualité qu'il nous reste à considérer en peu de mots.

11. C'est presque à chaque page que les saintes Ecritures donnent à Dieu le titre de tout-puissant. Je suis, dit-il, lui-même à Abraham (Gen. 17. 1), je suis le Dieu tout-puissant. Son nom est le tout-puissant, dit Moïse dans son cantique sur le passage prodigieux de la mer Rouge (Exod. 15. 3). Le Seigneur m'a humiliée, disait Noëmi, et le Tout-Puissant m'a affligée (Ruth. 1. 20). J'ai entendu un ange qui s'écriait : Oui, Seigneur, Dieu tout-puissant, vos jugements sont justes et équitables. On pourrait citer une infinité d'autres passages tant de l'ancien que du nouveau Testament, qui attribuent à Dieu le même titre, et il semble que Dieu lui-même se montre plus jaloux de cet attribut que de tous les autres. Que signifie donc ce titre glorieux, et que veulent dire les Apôtres, lorsque dans le Symbole ils nous proposent à croire un Dieu tout-puissant? Ils veulent dire que Dieu peut tout ce qu'il veut et tout ce qu'il peut vouloir; qu'il est le maître absolu de toutes choses; que sa providence, son empire, son domaine s'étendent sur tout, de manière que rien ne peut se soustraire à sa puissance suprême. Y aurait-il par hasard quelque chose qui fût difficile à Dieu? dit le Seigneur à Abraham (Gen. 18. 14). Je sais que vous pouvez tout, disait à Dieu le saint homme Job (42. 2). Pour les hommes cela est impossible, disait Jésus-Christ à ses disciples (Matth. 19. 26); mais à Dieu tout est possible. Non-seulement Dieu peut faire tout ce que nous pouvons concevoir, même les choses les plus extraordinaires et qui excèdent toute puissance naturelle, comme de faire rentrer dans le néant tout ce qui est créé, ou bien de donner subitement l'être à de nouveaux mondes; mais il peut encore faire ce que notre intelligence ne peut ni comprendre, ni imaginer. Et quoique Dieu puisse faire tout ce qu'il veut, il ne veut pas

cependant toujours faire tout ce qu'il peut ; et il y a une infinité de choses possibles à Dieu, auxquelles néanmoins il n'a jamais donné l'existence, et auxquelles il ne la donnera jamais. La sainte Ecriture nous enseigne cette vérité, lorsqu'elle nous dit que Dieu peut, des pierres tirer des enfants d'Abraham, et faire qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille. Elle nous apprend par-là que, quoique Dieu n'ait jamais fait ces prodiges, il a cependant le pouvoir de les opérer. Dieu est donc tout-puissant parce qu'il peut tout ce qu'il veut, et qu'il n'y a rien qui puisse résister à sa volonté (Rom. 9. 19). Il se sert des créatures comme il lui plaît ; et elles servent toujours à l'accomplissement de ses ordres, soit quelles observent les lois ordinaires de la nature qu'il a établies, soit qu'elles s'en écartent quelquefois.

12. Je ne voudrais pas néanmoins qu'il vint en pensée à quelque ignorant de tirer de ce que je viens de dire une mauvaise conséquence, et qu'il se dit à lui-même : Puisque rien n'est impossible à Dieu, il pourra donc aussi mentir, il pourra tromper et être trompé, il pourra mourir, il pourra pécher. Cette conséquence serait aussi insensée qu'elle serait impie. Non, Dieu ne peut ni tromper, ni être trompé, ni mentir, ni mourir, ni pécher : il ne laisse pas pour cela d'être tout-puissant, et c'est même précisément parce qu'il est tout-puissant, qu'il ne peut rien faire de tout cela. Le mensonge, l'erreur, le péché, la mort étant des imperfections et des défauts, sont aussi des effets de la faiblesse, et par conséquent il est impossible que ces défauts soient en Dieu, dans lequel il ne peut y avoir aucune faiblesse, parce qu'il est tout-puissant. Etant tout-puissant, il est la vie même par essence, il ne peut donc pas mourir ; il est la science même, il ne peut donc rien ignorer ; il est la vérité même, il ne peut donc pas mentir ; il est la sainteté même, il ne peut donc pas pécher. L'impossibilité où il est de tomber dans ces défauts, bien loin de préjudicier à sa toute-puissance, est donc une preuve de cette même toute-puissance. Pour mieux comprendre ceci, écoutons saint Augustin (Serm. 114. nouv. éd.) : Dieu est tout-puissant, parce qu'il peut faire tout ce qu'il veut ; or il veut être éternel, immuable, véridique et saint, et il ne peut pas vouloir différemment ; donc s'il pouvait y avoir en lui ou changement, ou mort, ou mensonge, ou péché, il ne serait plus tout-puissant, puisqu'il aurait ce qu'il ne veut pas avoir, et qu'il cesserait d'être ce qu'il veut être. Si donc il est tout-puissant, il ne pourra jamais être ni mortel, ni

trompeur, ni menteur, puisqu'il ne veut pas l'être. Quand nous disons qu'il est tout-puissant, nous ne voulons donc point dire qu'il peut même ce qu'il ne veut pas, ce qu'il ne voudra jamais, et ce qu'il ne peut vouloir; mais nous entendons qu'il peut tout ce qu'il veut, et qu'il n'y a rien qui puisse s'opposer ou résister à sa volonté. Telle est l'idée que nous devons nous former de la toute-puissance de Dieu, qui est proposée à notre croyance dans cet article.

13. De là nous pouvons facilement comprendre comment Dieu, tout-puissant qu'il est, n'empêche pas tant de maux, tant de souffrances et tant de péchés dont le monde est rempli. Si ces maux existent, ce n'est pas que Dieu ne puisse les empêcher, mais c'est qu'il ne le veut pas. S'il le voulait, et qu'il ne le pût pas, alors, dit saint Augustin (in Enchirid. cap. 94), il ne serait plus tout-puissant; et il ne serait plus vrai de dire, comme l'Eglise le chante dans le psaume cent-treize, que notre Dieu a fait tout ce qu'il a voulu au ciel et sur la terre. Mais que ces maux existent, et qu'il ne veuille pas les empêcher, c'est ce qui prouve encore que rien ne se fait, que rien n'arrive, sans qu'il le veuille, ou en permettant que d'autres le fassent, ou en le faisant lui-même. Si nous parlons des maux temporels, c'est lui qui les envoie; et par leur moyen il fait paraître sa miséricorde en exerçant les bons, et il montre sa justice en châtiant les méchants. Quant au péché, ce n'est pas Dieu qui en est l'auteur, c'est la volonté de l'homme; mais cette volonté de l'homme ne le commettrait pas, si Dieu ne voulait pas le permettre; car, ajoute saint Augustin (loc. cit.), autant il est facile à Dieu de faire ce qu'il veut, autant il lui est facile d'empêcher ce qu'il ne veut pas. Et s'il permet le péché, il fait encore en cela ressortir davantage sa toute-puissance, en tirant le bien du mal, et faisant servir ces désordres mêmes à sa gloire, ou en convertissant le pécheur par sa grâce, ou en le châtiant par sa justice. De quelque manière que l'on envisage la chose, il est donc toujours vrai que Dieu fait tout ce qu'il veut, et qu'aucune créature n'est capable de traverser ses desseins (Enchirid. cap. 102). Car que les Anges ou les hommes, les bons ou les méchants veuillent ce que Dieu veut, ou qu'ils veuillent le contraire, la volonté de Dieu restera toujours victorieuse, elle s'accomplira toujours. Voilà, conclut ce saint Père, pourquoi Dieu s'appelle à juste titre tout-puissant.

14. Après avoir expliqué de cette manière la toute-puissance de Dieu, il nous reste à voir pourquoi, au commencement du

Symbole, laissant de côté tant d'autres perfections qui appartiennent à Dieu, les Apôtres ne lui donnent que le titre de Tout-Puissant. Il est aussi infiniment bon, infiniment saint, infiniment sage, infiniment juste, immense, éternel ; pourquoi donc les Apôtres passant sous silence tous ces attributs admirables, ne font-ils mention expresse que de la seule toute-puissance? En voici la raison : C'est que la toute-puissance, outre qu'elle renferme en quelque sorte toutes les autres perfections d'une manière implicite, puisqu'on ne peut pas concevoir qu'il manque quelque chose à celui qui est souverainement puissant, est l'attribut le plus propre à fortifier notre foi, à animer notre espérance, et à exciter dans nos cœurs une juste et sainte crainte.

15. Et d'abord, quoi de plus efficace pour fortifier notre foi, que la croyance en la toute-puissance de Dieu? Quoi de plus propre à nous faire croire les secrets les plus cachés, les mystères les plus étonnants, que de savoir que celui qui les a opérés est tout-puissant? Il ne serait pas tel, s'il ne pouvait faire que ce que nous pouvons comprendre. La toute-puissance de Dieu est donc la grande preuve qui établit la foi, et qui la fortifie dans celui qui croit, en même temps qu'elle confond l'aveugle obstination de celui qui refuse de croire. Or, les Apôtres ayant à nous proposer, dans les articles suivants, des choses extraordinaires et merveilleuses : par exemple, que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, qu'il a été conçu du Saint-Esprit, qu'il est né d'une mère vierge, que cet homme Dieu a été crucifié, qu'il est mort, et tant d'autres vérités qui paraissent impossibles à la raison humaine, c'est avec sagesse qu'ils nous proposent à croire, dès le commencement du Symbole, la toute-puissance de Dieu ; parce que ce principe certain étant une fois bien établi, savoir : que Dieu peut faire toutes choses, tout nous devient par-là même facile à croire. C'est ce que Dieu même a fait plusieurs fois, apportant sa toute-puissance pour preuve de la vérité de ses promesses. Y a-t-il quelque chose qui soit difficile à Dieu, dit-il à Abraham, après lui avoir promis qu'il aurait un fils, quoiqu'il fût arrivé à l'âge de cent ans, et que Sara son épouse en eût quatre-vingt-dix (Gen. 18. 14)? Rien n'est impossible à Dieu, dit à Marie le messager céleste, lorsqu'il vint lui annoncer qu'elle deviendrait mère, sans cesser d'être vierge (Luc. 1. 27).

16. En second lieu la foi en la toute-puissance de Dieu ranime notre espérance. Deux motif nous engagent à mettre en lui toute notre confiance ; c'est de savoir qu'il veut nous aider

et nous secourir, et qu'il peut le faire. Ce sont là les deux fondements sur lesquels est appuyée toute espérance, et sans lesquels elle ne peut exister ; car il ne servirait de rien à celui qui se trouverait dans le besoin d'avoir un ami qui eût la volonté de le soulager, s'il n'en avait le pouvoir, comme il lui serait inutile de trouver quelqu'un qui en aurait le pouvoir, sans en avoir la volonté. Or comme le nom de père donné à Dieu dans cet article, nous apprend qu'il a toute l'inclination, toute la volonté possible de nous secourir, de même le nom de Tout-Puissant nous assure qu'il en a le pouvoir; et sachant qu'il veut, et qu'il peut nous défendre, nous assister, pourvoir à nos besoins, comment ne recourrions-nous pas à lui avec confiance, et comment pourrions-nous ne pas mettre tous nos intérêts entre ses mains? Le Seigneur est mon salut, disait le Roi-Prophète (Psal. 26. 1), il protége ma vie, que pourrais-je encore craindre? Que tous mes ennemis à la fois se déchaînent contre moi ; que des armées entières marchent pour me perdre, mon courage n'en sera point abattu, pas même ébranlé ; mon cœur conservera tout son calme et toute sa tranquillité. Vous êtes ma défense, ô Dieu tout-puissant; je marche à l'ombre de vos ailes. Que les hommes, les démons, les bêtes féroces, que toutes les créatures, en un mot, s'arment contre moi, je ne crains rien, parce que vous êtes mon protecteur et mon soutien : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es* (Psal. 22. 7). C'est cette même confiance qui faisait dire au grand Apôtre : Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? *Si Deus pro nobis, quis contra nos* (Rom. 8. 32)? Saint Antoine abbé se trouvant un jour assailli par un grand nombre de démons, qui, sous la figure de bêtes féroces, semblaient vouloir le mettre en pièces en un moment, ah! l'on voit bien, leur dit-il en les insultant, l'on voit bien que vous êtes faibles, puisque vous venez en si grand nombre contre un seul homme. Si vous aviez quelque force, un seul d'entre vous suffirait. Eh bien, si Dieu vous en a donné le pouvoir, hâtez-vous de me déchirer ; mais si ce pouvoir ne vous a pas été donné d'en haut, toutes vos tentations sont inutiles, et je ne vous crains point, non plus que tout l'enfer réuni, parce que j'ai pour moi un Dieu tout-puissant. Mais, hélas! autant la confiance de ces saints était grande, autant la nôtre est faible. Le moindre accident nous trouble, le moindre danger nous abat, la plus petite difficulté nous fait perdre courage. Que de craintes, que d'apréhensions, que de plaintes, lorsque une légère infirmité vient nous assaillir, ou qu'on nous suscite un procès, ou une persécution! Ah! rappelons-nous que Dieu est

notre Père, et qu'il est tout-puissant; que comme notre Père il a la volonté de nous faire tout le bien possible, et qu'il le peut comme étant tout-puissant. Recourons donc à lui avec confiance, sans jamais nous défier de sa bonté infinie, ni de son pouvoir suprême.

17. Mais prenons garde en même temps que notre confiance ne dégénère en présomption. Tout en espérant en Dieu, nous ne devons pas laisser de le craindre. C'est le troisième effet que doit produire en nous la foi en sa toute-puissance. Parce qu'il peut tout, nous devons le craindre d'une crainte religieuse et salutaire. Quelle serait notre folie, de craindre un homme qui ne peut rien sans Dieu, et de ne pas redouter la puissance de ce Dieu à qui tout est soumis! Quelle folie plus grande encore de consentir à offenser Dieu, dans la crainte de déplaire à un ami! si un homme devient notre ennemi, Dieu peut nous mettre à couvert de sa fureur; mais si Dieu lui-même est irrité contre nous, qui pourra nous soustraire à sa vengeance? Ne craignez point, dit Jésus-Christ (Matth. 10. 28), ceux qui peuvent faire périr le corps, et qui n'ont aucun pouvoir sur votre âme; mais craignez Dieu qui peut précipiter dans les abîmes et votre âme et votre corps. Humilions-nous donc sous la main toute-puissante de notre Dieu, comme dit l'apôtre saint Pierre (1. Petr. 5. 6), et ne craignons autre chose que de lui déplaire et de l'offenser. C'est là le fruit que nous devons retirer de ces deux vérités proposées à notre croyance dans ce premier article du Symbole: Dieu père, et Dieu tout-puissant. Parce qu'il est notre Père, nous devons l'aimer; parce qu'il est tout-puissant, nous devons le craindre. Comme Père, il veut nous faire toute sorte de biens, ce qui doit nous engager à mettre en lui toute notre confiance; comme tout-puissant, s'il peut nous faire tout le bien possible, il peut aussi se venger de nos offenses. Nous devons donc, à la vérité, espérer en lui; mais il faut que notre confiance soit accompagnée d'une juste crainte, puisque s'il est assez puissant pour combler de ses bienfaits les bons et les humbles, il ne l'est pas moins pour châtier les téméraires et les superbes.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles *Creatorem cœli et terræ*. Création de l'univers.

Un Dieu Père et un Dieu tout-puissant sont les deux vérités qui ont fourni matière à l'instruction précédente. Dieu est le Père de son divin Fils qu'il a engendré de toute éternité,

et c'est cette qualité qui constitue la première personne de la sainte Trinité. Dieu est encore le Père de toutes les créatures, parce qu'elles sont son ouvrage, qu'il en prend soin par un effet de sa douce providence, et qu'il les conserve chaque jour. Il est spécialement le Père des hommes qu'il a créés à son image, et il est d'une manière plus particulière encore le Père des chrétiens qu'il a régénérés à la grâce, et établis ses enfants adoptifs, ce qui doit être pour nous un motif bien pressant de l'aimer pardessus toutes choses. De plus, il est tout-puissant, parce qu'il peut faire tout ce qu'il veut, que rien ne lui est difficile, que rien ne peut s'opposer à sa force et à sa puissance, vérité qui doit fortifier notre foi, ranimer notre espérance, exciter en nous des sentiments de respect et de crainte. Aujourd'hui nous passerons à l'examen des dernières paroles du premier article, qui nous proposent à croire que notre Dieu tout-puissant est créateur du ciel et de la terre; paroles que les saints Apôtres ont ajoutées avec sagesse au titre de tout-puissant, afin que la foi en la toute-puissance de Dieu nous disposât à croire les merveilles étonnantes de la création de l'univers, et que la création de l'univers fût une preuve invincible de cette toute-puissance. Considérons donc ce grand ouvrage qui nous remplira d'admiration envers la puissance et la sagesse de notre Dieu, lequel fait de rien toutes choses par un seul acte de sa volonté, et qui nous portera à louer, à rendre mille actions de grâce à son infinie bonté, laquelle a tout fait pour sa gloire, à la vérité, mais en même temps pour notre avantage et notre utilité.

1. Que Dieu soit l'auteur de cet univers, c'est non-seulement la foi, mais encore la raison naturelle qui nous l'enseigne, puisqu'elle nous dit qu'il n'a pu se former lui-même. Comment, en effet, aurait-il pu se produire lui-même, puisque avant d'être produit, il n'existait pas, et que le néant ne peut rien faire, n'ayant ni force, ni puissance? Dire qu'il existait avant de se produire serait une contradiction manifeste, puisque ce serait admettre qu'il existait et qu'il n'existait pas en même temps. Si donc cet univers n'a pas pu se former lui-même, nous devons nécessairement recourir à un autre principe duquel il ait tiré son origine, et ce principe ne peut être que Dieu. Car on ne peut pas dire que ce qui a donné l'être au monde ait été lui-même produit, soit parce que quand nous disons l'univers ou le monde, nous disons par-là même la réunion, l'ensemble de toutes les cho-

ses produites, et par conséquent on ne peut pas supposer qu'aucune des choses produites ait existé avant le monde; soit parce que la même raison par laquelle on démontre que ce monde n'a pas pu se créer lui-même, sert encore à démontrer qu'aucune chose produite n'a pu se donner à elle-même l'existence, ce qui nous oblige à recourir à un principe qui ne reconnait d'autre principe au-dessus de lui, à un principe qui existe par lui-même, à un principe nécessaire, indépendant et qui n'a jamais été produit. Or ce principe ne peut être que Dieu, parce qu'il n'y a que lui qui puisse être par lui-même. Dieu donc, oui, Dieu seul comme étant celui qui existe nécessairement, et qui ayant l'être par lui-même, est par essence la source vivante de tous les êtres, Dieu seul, dis-je, est le créateur de l'univers, et toutes les autres choses nous apprennent et nous disent qu'il est leur maitre, que c'est lui qui les a faites, et qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes: *Scitote quoniam Dominus ipse est Deus; ipse fecit nos, et non ipsi nos* (Psal. 99. 3).

2. Je sais qu'il y a eu des hommes impies, téméraires, insensés, lesquels, plutôt que de reconnaître Dieu pour l'auteur et le créateur de l'univers, n'ont pas eu honte d'en attribuer la formation au seul hasard. Mais si le hasard, disait Cicéron, quoique païen, n'a jamais pu former la plus vile chaumière, qui pourrait se persuader qu'il a pu faire tant de choses si grandes, si variées, si belles, si merveilleuses? Portez vos regards vers les cieux, disait le prophète Isaïe (40 .2), et voyez qui a pu les orner de tant de planètes et d'étoiles. Serait-il possible que le hasard eût formé ces astres, qu'il les eût enrichis d'une lumière si brillante, qu'il leur eût imprimé un mouvement si constant et si régulier, que depuis un grand nombre d'années et de siècles on n'a jamais pu remarquer la moindre variation dans leur cours. Le soleil lui seul ne suffit-il pas pour confondre ceux qui voudraient attribuer au hasard la formation de cet univers? Qui pourrait dire, en effet, pour peu qu'il lui reste de raison, que c'est par un effet du hasard que le soleil a été placé à une distance si proportionnée de la terre, qu'il l'échauffe sans la consumer, que tantôt il s'approche de nous, et tantôt il s'en éloigne, pour former la diversité si nécessaire des saisons; que chaque jour il monte sur l'horizon, et disparait ensuite pour faire naître la succession admirable des nuits et des jours, sans que jamais il se soit écarté d'un seul point? La reine de Saba (3. Reg. 10. 4.) ayant vu de ses

propres yeux le temple magnifique bâti par Salomon, la somptuosité de la table de ce grand roi, les maisons immenses de ses courtisans, les riches vêtements de ses serviteurs et l'ordre qui régnait parmi eux, fut saisie d'étonnement, et dit à ce prince que tout ce qu'elle avait entendu dire de lui était véritable, et que sa sagesse surpassait encore sa renommée qui s'était étendue jusque dans les pays lointains d'où elle était venue. Et nous, mes Frères, nous voyons de nos propres yeux la marche régulière du soleil, le cours invariable des planètes, la multitude innombrable et prodigieuse des étoiles. Ces merveilles, infiniment plus grandes que celles que vit la reine de Saba dans la cour de Salomon, devraient sans doute nous remplir d'étonnement et d'admiration. Mais si elles n'ont rien pour nous de frappant et d'extraordinaire, parce que nous sommes habitués à les voir dès notre enfance, elles devraient du moins nous porter à avouer qu'il n'y a qu'une puissance sans bornes et une sagesse infinie qui ait pu former ces corps célestes, et leur prescrire des règles si exactes et si justes.

3. Cette puissance et cette sagesse qui se montrent si évidemment dans le soleil, qui est appelé dans l'Ecclésiastique (43. 2) un vase admirable, l'œuvre du Très-Haut, et dans les cieux qui, comme le dit le Roi-Prophète (Psal. 18. 1), publient eux-mêmes la gloire de leur Dieu, cette puissance, dis-je, et cette sagesse ne se manifestent pas d'une manière moins surprenante sur cette terre que nous habitons. Sa structure, sa situation, sa fécondité, le nombre presque infini de plantes, de fleurs, de fruits qu'elle produit, la multitude et l'étonnante variété d'oiseaux, de quadrupèdes, d'insectes invisibles à nos yeux, leur instinct, leurs propriétés diverses, leurs travaux, leur industrie, et tant d'autres merveilles qui se présentent à nos regards, toutes ces choses nous disent que ce n'est point du hasard qu'elles ont reçu l'être, mais d'une puissance et d'une sagesse infiniment supérieures à toute autre puissance et à toute autre sagesse. Y trouverait-on rien qui fût inutile, ou qui ne tendît à une fin? Sont-elles inutiles ces montagnes qui renferment dans leur sein tant de métaux précieux, et qui contiennent la source des fontaines et des fleuves qui servent à arroser les vallées et les plaines? Sont-elles inutiles ces plantes qui fournissent à l'homme sa nourriture, sa boisson et les remèdes dont il a besoin pour conserver ou pour recouvrer sa santé? Sont-ils inutiles ces animaux dont nous recevons le vêtement, et les se-

cours nécessaires dans les divers besoins de la vie? Et s'il en est quelques-uns qui paraissent ne contribuer en rien à notre propre avantage, ne servent-ils pas du moins d'aliment aux autres? Les choses qui semblent être les plus contraires, comme sont l'eau et le feu, sont celles qui concourent plus puissamment à la conservation de l'univers. Non, rien n'a été fait par hasard, tout au contraire a été fait avec dessein et avec une sagesse infinie. Et quelle autre sagesse qu'une sagesse infinie aurait pu concevoir l'idée de tant de créatures si variées, et les faire tendre toutes d'une manière inviolable à la fin pour laquelle elles ont été produites, sans que l'une fût pour l'autre un empêchement ou un obstacle? Que si de la terre nous portons nos considérations sur la mer, en voyant cet élément qui semble fait plutôt pour nous enlever la vie que pour nous la maintenir, en le voyant, dis-je, peuplé d'une multitude de poissons de toute espèce; en réfléchissant à l'avantage que procurent à la terre ces eaux qui paraissent devoir l'inonder et la submerger; en considérant qu'un peu de sable sert de barrière à la force et à l'impétuosité des fleuves, qui ne sera pas obligé d'avouer que Dieu seul a pu faire des prodiges si multipliés et si étonnants? Oui, que les impies s'efforcent de fermer les oreilles à la voix de la nature et les yeux aux lumières de la raison; pour nous, nous croyons et nous confessons que Dieu seul a créé ce bel univers, que c'est lui qui a fait le ciel et la terre, et qui a donné l'être à tout ce qu'ils renferment.

4. Mais comment a-t-il fait le ciel et la terre? Que lui en a-t-il coûté pour produire toutes ces merveilles? Une seule parole *Ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt* (Psal. 148. 5). Que la lumière soit faite, dit-il, et aussitôt la lumière fut faite (Gen. 1). Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et aussitôt le firmament fut fait. Que les eaux répandues sur la surface de la terre se rassemblent en un seul lieu, et cela se fit ainsi. Que la terre produise de l'herbe verdoyante qui porte sa graine, et des arbres qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire, et la terre sans plus tarder produisit des arbres et des plantes. C'est de cette même manière que furent formés les corps lumineux qui brillent dans le firmament, les poissons qui nagent dans les eaux et les animaux qui vivent sur la terre. Dieu commanda, et au premier signe de sa volonté tout obéit et tout fut fait. Il n'eut besoin ni d'instruments, ni d'ouvriers, ni d'architectes. La seule efficacité de sa parole

a créé tout ce qui existe dans la vaste étendue de l'univers. Ne vous imaginez pas cependant, mes Frères, que la parole de Dieu soit, comme la nôtre, un peu d'air agité qui frappe les oreilles. Non, la sainte Ecriture se sert de cette expression : *Dieu a parlé*, pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre manière de voir ; elle veut dire par là qu'aussitôt que Dieu eut voulu que le ciel et la terre, la lumière et le firmament fussent faits, ainsi que toutes les autres créatures, tout fut fait à l'instant même. La parole de Dieu n'est autre chose que sa volonté. Dieu a parlé, c'est-à-dire, Dieu a voulu. Et c'est en ceci que se montre d'une manière plus admirable la toute-puissance de Dieu, puisqu'il lui suffit de vouloir une chose pour qu'elle se fasse aussitôt, et qu'il se fait obéir de ce qui n'existe pas encore, appelant, comme dit l'Apôtre (Rom. 4. 27), les choses qui ne sont pas, comme celles qui existent.

5. Mais de quoi Dieu a-t-il fait le ciel et la terre ? C'est ici un autre miracle de sa toute-puissance d'avoir, par la seule vertu de sa parole divine, tiré du néant toutes les merveilles dont nous sommes témoins. Il y a une différence entre former une chose et la créer. Créer une chose, c'est la faire de rien, tandis que la former suppose une matière préexistante. L'homme peut bien former une chose, mais il ne peut pas la créer, parce que de rien il ne peut rien faire. Un ouvrier, par exemple, fait une maison ; mais il ne la crée pas, parce qu'il a besoin, pour la construire, de pierres, de chaux, de sable et de cent autres choses. De même un sculpteur ne crée pas la statue qu'il fait, parce qu'il a besoin de marbre pour la former. L'homme peut tout au plus donner à la matière diverses formes ; mais sans cette matière il ne peut rien faire. Dieu seul a cette vertu merveilleuse et ce souverain pouvoir de tirer du néant tout ce qu'il veut. Comme par sa parole toute-puissante il donne à la matière la forme qu'il lui plaît, et qu'il tire de cette matière ce qui n'existait pas en elle auparavant, ainsi par cette parole il donne l'être à la matière même, et fait que telle matière qui n'existait pas commence à exister, et que ce qui n'était rien devienne quelque chose. Considère le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, disait l'invincible mère des Machabées à son fils, et sache que c'est Dieu qui a tiré tout cela du néant. Je sais, mes Frères, que nous ne pouvons que très difficilement comprendre cette vérité, que Dieu a fait de rien toutes choses. Il nous semble que de rien on ne peut rien faire, instruits par notre expérience qui nous démontre que tous nos efforts se réduisent à donner à ce qui

existe une nouvelle forme, une nouvelle disposition ; accoutumés à voir que dans le cours ordinaire de la nature une chose qui périt sert à la production d'un autre; ayant constamment observé et vu les mêmes effets dès notre enfance, nous ne pouvons concevoir comment Dieu a pu faire de rien ce vaste univers. Mais élevons nos réflexions au-dessus de la terre, et guidés par la raison, et plus encore par la foi, nous jugerons de la production du monde différemment que de celles de l'art et de la nature, et nous avouerons que cette création fut un prodige de la toute-puissance de Dieu qui a tout fait sans dépendre d'aucune cause, et sans employer d'autres moyens que sa volonté suprême.

6. C'est ce que nous enseigne la sainte Ecriture par ces paroles : Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. L'ordre même qu'il observa dans la création, si nous le considérons attentivement, nous fait connaître que lui seul est l'auteur de toutes choses, et que dans ses opérations il est indépendant de toute autre cause. Avant de créer le soleil, il voulut créer la lumière, pour nous enlever tout sujet de croire que le soleil est l'auteur de la lumière. Avant que ce même soleil parût dans le monde, il commanda à la terre de produire toutes sortes d'arbres et de plantes, pour nous montrer que le soleil n'est point la cause de ces productions admirables. Il voulut que dans le principe la terre fût informe et stérile, pour nous apprendre qu'elle ne reçut sa fécondité que de lui seul; il voulut enfin qu'elle produisit toutes sortes de fruits avant d'avoir été cultivée par la main de l'homme, ou arrosée par la pluie, comme pour nous dire qu'il est lui seul l'auteur de toutes choses, que la terre n'est qu'un instrument de sa providence, qu'il peut tout sans la terre et sans l'homme, et que ni l'homme, ni la terre ne peuvent rien sans lui. Croyons donc et confessons cette vérité que Moïse nous apprend au commencement de son histoire de la création, et que les saints Apôtres nous ont proposée à croire dans le premier article de leur Symbole, que Dieu est le créateur du ciel et de la terre.

7. Mais pourquoi, me demanderez-vous peut-être, pourquoi Dieu a-t-il voulu distribuer en six jours cette grande œuvre de la création ? Ne pouvait-il pas l'exécuter tout entière en un seul instant? Gardez-vous bien de penser, mes Frères, que s'il a agi de la sorte, il l'ait fait par faiblesse ou par impuissance. La faiblesse ni l'impuissance ne peuvent se rencontrer dans celui qui est tout-puissant. Il pouvait en un seul jour, et même en un moment faire tout ce qu'il a fait, et il aurait réellement tout

fait en un moment, s'il l'avait voulu. Mais pour des raisons dignes de lui, il lui a plu de distribuer ses œuvres en plusieurs jours. Laissant de côté les mystères de la grâce, qui nous sont insinués dans ces opérations successives, disons avec les saints Pères que Dieu en les divisant, a prétendu nous rendre plus attentifs à ces grands miracles de sa toute-puissance, et que pour multiplier en nous les sentiments d'admiration et d'amour, il a voulu nous montrer ses ouvrages successivement les uns après les autres. Il ne sera donc pas hors de propos, après vous avoir parlé en général de l'œuvre admirable de la création, de vous indiquer en particulier les choses qu'il fit dans chacun de ces jours, en suivant l'ordre qu'il observa lui-même.

8. Quelle chose créa-t-il donc le premier jour? Il créa le ciel et la terre : mais la terre était nue et informe, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme; le même jour il fit donc la lumière qui éclaira cette première masse ténébreuse, il sépara la lumière des ténèbres, et forma ainsi le jour et la nuit. Au second jour il fit le firmament auquel il donna le nom de ciel, et il sépara les eaux qui étaient au-dessous du firmament de celles qui étaient au-dessus. Mais comme la terre était encore tout entière sous les eaux qui couvraient sa surface, voilà qu'au troisième jour, à la parole du Seigneur, les eaux se réunissent en un même lieu, et forment la mer; alors la terre paraît au-dessus des eaux, les montagnes s'élèvent, les vallées s'abaissent, les plaines s'étendent au loin, et tout-à-coup paraissent une multitude innombrable d'arbres, de plantes, de fleurs, de fruits différents les uns des autres par le goût, par la couleur, par l'odeur, par leurs propriétés et par leur forme. Le quatrième jour il fit le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, et il les plaça dans le firmament. Il donna à ces grands corps leur mouvement particulier, et leur prescrivit des règles si constantes, que jamais elles n'ont été ni violées, ni interrompues; de là la distinction exacte des jours, des saisons et des années. Il les enrichit d'une lumière éclatante et continuelle, et il les attacha à la voûte du ciel pour briller au-dessus de la terre; et il destina le plus grand des corps lumineux qui est le soleil pour présider au jour, et l'autre moindre, qui est la lune, pour présider à la nuit. Ayant ainsi orné les cieux, et rendu la terre féconde, le cinquième jour il commanda aux eaux de produire des poissons et des oiseaux. Alors la mer se remplit d'une multitude innombrable de poissons de diverses espèces, dont quelques-uns nous étonnent par la masse énorme de leur corps; alors aussi de ces mêmes eaux sortirent pour aller peupler

l'air un nombre presque infini d'oiseaux dont la beauté et la variété nous enchantent. Ce ne fut pas un moindre spectacle que celui du sixième jour, où Dieu commanda à la terre de produire des animaux vivants, des animaux domestiques, des reptiles, et des bêtes sauvages selon leurs différentes espèces. Alors parurent des animaux de tout genre, admirables par leur instinct, de diverses formes, de diverses grandeurs. Mais le chef d'œuvre qu'il voulut faire en ce même jour, et qui fut comme le complément de ses ouvrages, ce fut l'homme, auquel il donna l'empire sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du firmament et sur les animaux de la terre.

9. Cette courte et simple narration n'est-elle pas suffisante pour nous faire connaître, autant que nous en sommes capables, la grandeur de la sagesse et de la puissance de notre Dieu? Avant qu'il parlât, rien n'existait de tout ce que nous voyons, ni de toutes les créatures invisibles à nos yeux, ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni le feu, ni la lumière, ni les étoiles, ni le soleil, ni la lune, ni les plantes, ni les fleurs, ni les poissons, ni les oiseaux, ni les animaux d'aucune espèce; tout était dans le néant. Dieu parle, et à sa parole les cieux et la terre paraissent; il commande, et les astres commencent à briller et à suivre leur cours d'une manière invariable et sans interruption. Dieu ne fait que vouloir, et la terre se couvre de verdure, et produit toute espèce de plantes; les poissons nagent dans la mer, les oiseaux volent dans les airs, les animaux peuplent les campagnes et les forêts. En un mot, là où rien n'était, se forme ce théâtre si beau et si magnifique qui enchante nos regards. O Dieu infini et souverain, devons-nous donc nous écrier, vous seul qui êtes infiniment puissant et infiniment sage, avez pu opérer des prodiges si grands et si merveilleux. Que toutes vos créatures vous louent et vous glorifient, vous dirai-je avec le Roi-Prophète (Psal. 148); que du haut du firmament le soleil et la lune, la lumière et les étoiles publient vos grandeurs; que les cieux, que la terre, l'eau et le feu, les montagnes et les collines, que les cèdres du Liban et tous les arbres, que les oiseaux, les poissons et tous les animaux célèbrent à l'envi votre gloire. Ouvrages du Seigneur, j'unis ma voix à celles des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, pour vous inviter à bénir, à exalter sur toutes choses le Dieu qui vous a créés. Mais il est inutile d'inviter les créatures à bénir le Seigneur, jamais elles ne cessent de le faire. Quoique privées de raison, elles observent toujours exactement

les lois qu'il leur a prescrites, et dans leur langage elles nous enseignent à nous-mêmes comment nous devons le reconnaître, et lui témoigner notre gratitude.

10. Nous sommes en effet plus étroitement obligés que toutes les autres créatures à rendre à Dieu nos hommages, puisque toutes elles ont été créées pour notre bien, pour notre utilité. Oui, tout ce que Dieu a fait, le ciel, la terre, l'eau, le feu, l'air, la lumière, les animaux, tout sert à satisfaire les besoins de l'homme. Dieu avait-il besoin de ces créatures? Se contemplant, s'aimant lui-même de toute éternité, il a toujours été souverainement heureux. Il est maintenant ce qu'il était avant nous, dit saint Cyrille. Nous ne lui sommes nous-mêmes d'aucune utilité, et il ne perdrait rien de son bonheur, si nous venions à retomber dans notre premier néant avec toutes les autres créatures. Si l'homme travaille, dit saint Augustin, c'est la nécessité qui l'y oblige. Il bâtit des maisons pour se mettre à couvert des intempéries de l'air; il ensemence la terre, pour en tirer la nourriture nécessaire à sa conservation; il se fait des habits pour se vêtir; mais ce n'est pas le besoin qui a obligé Dieu à faire ce qu'il a fait, sa bonté seule a été le motif qui l'a fait agir. Il est vrai que toutes ces créatures, leurs propriétés et leurs opérations tendent à la gloire du Créateur qui les a formées; mais il est vrai pareillement qu'elles ont toutes été faites pour nous. Si la terre produit tant de plantes, de fleurs et de fruits; si la semence qu'elle reçoit dans son sein produit d'abondantes moissons, c'est pour l'homme. C'est pour lui encore que l'air est peuplé d'oiseaux, les fleuves et les mers de poissons; que le soleil, la lune et les étoiles brillent jour et nuit, et lancent sur la terre leurs rayons bienfaisants. Bien plus, les anges eux-mêmes, ces pures intelligences, ces princes de la cour céleste, qui environnent le trône de Dieu, ces anges mêmes veillent à notre garde, à notre conservation. Et nous ne serions pas obligés d'une manière particulière à louer, à bénir, à glorifier notre Créateur, et à correspondre à son infinie bonté qui nous a enrichis de si grands bienfaits, en faisant servir toutes ces créatures à sa gloire et à notre salut?

11. Et cependant il y a des hommes si aveugles et si ingrats, qu'ils ne réfléchissent jamais un seul instant à des bienfaits si grands et si nombreux. Ils jouissent du beau spectacle que leur présentent les cieux, ils se servent de toutes les productions de la terre; chaque jour ils font usage du pouvoir que Dieu leur a donné sur les créatures; et comme s'ils étaient

des animaux stupides et privés d'intelligence, jamais ils n'élèvent leurs pensées vers l'auteur de tous ces biens; jamais il ne leur arrive de rendre à leur Créateur l'amour et la reconnaissance qu'ils lui doivent. Si tant d'infidèles ensevelis dans les ténèbres de l'erreur vivent dans cet oubli et dans cette ingratitude, nous du moins qui sommes éclairés des lumières de la foi, gardons-nous bien de laisser passer, je ne dis pas les jours et les heures, mais même un seul instant, s'il est possible, sans nous rappeler les bienfaits infinis que nous avons reçus de notre Dieu, et sans exciter dans nos cœurs les sentiments de reconnaissance qu'il mérite de notre part à si juste titre. Que notre soin principal soit d'apprécier en toutes choses sa bonté, sa miséricorde, son amour, sa libéralité. Si nous nous mettons à table, bénissons notre divin bienfaiteur qui pourvoit d'une manière si admirable à tous nos besoins; si nous arrivons à la fin de la journée, ou si nous nous éveillons pendant la nuit, bénissons-le de nous avoir donné le jour pour travailler, et la nuit pour réparer nos forces. Enfin rappelons-nous toujours que c'est pour nous, à la vérité, qu'il a créé le ciel et la terre, l'eau et le feu, les montagnes et les plaines, les animaux et les plantes, et qu'il a voulu que toutes ces créatures travaillassent de concert à notre utilité; mais qu'il nous a imposé en même temps l'obligation de lui rendre pour toutes ces choses le tribut de notre respect, de notre reconnaissance et de notre amour.

12. Telle était l'occupation des Saints. La vue, la considération de ces merveilles les portait à louer, à bénir, à glorifier la puissance, la grandeur et la bonté de Dieu. Toutes les créatures par leur beauté étaient comme autant de traits qui leur faisaient connaître les perfections, la bonté infinie du Créateur. Elles étaient comme autant de maîtres qui leur apprenaient à le bénir et à le remercier. Le monde était pour eux comme un grand livre, où ils s'étudiaient à connaître Dieu et ses bienfaits. Comment, dit un jour un philosophe à saint Antoine, comment pouvez-vous passer votre vie dans cette solitude sans livres, sans les agréments et les consolations que procure l'étude? Ah! reprit le saint, j'ai un livre infiniment plus grand que tous les vôtres. Mon livre est l'univers et toutes les créatures que j'aperçois. Dans ce livre, mon divin maître s'est dépeint tellement au naturel, que je puis facilement le voir et le connaître. Toutes les créatures sont donc comme autant de rayons du soleil divin, et il faut être bien aveuglé pour ne pas reconnaître le Père des lumières

au milieu de tant de clartés. Toutes les créatures sont autant de voix qui nous invitent à bénir le Créateur, et il faut être bien sourd pour ne pas entendre ces voix, et bien muet pour ne pas exalter sa grandeur et sa bonté, malgré leurs invitations multipliées. Enfin toutes les créatures sont autant de preuves de la puissance et de la bonté infinie de notre Dieu, et il faut être bien insensé pour ne pas le reconnaître, et bien ingrat pour ne pas l'aimer. Si nous avions soin d'user convenablement de toutes les créatures, par leur moyen nous arriverions un jour à la possession du bien suprême et infini. Mais si nous venons à leur consacrer toutes nos pensées et toutes nos affections, si nous n'en faisons pas l'usage que Dieu en attend de nous, ces créatures, loin de nous conduire au bonheur, seront au contraire la cause de notre réprobation. Qu'elles soient donc pour nous un motif puissant qui nous porte à louer sans cesse leur auteur, à l'aimer, à nous attacher à lui. Tel est le fruit que nous devons retirer de cette croyance que Dieu est le Créateur du ciel et de la terre.

HUITIÈME INSTRUCTION.

De la création des Anges, et de l'emploi qu'ils ont reçu de veiller à notre garde.

En expliquant dans l'instruction précédente les paroles du Symbole qui nous proposent à croire notre Dieu créateur du ciel et de la terre, nous avons parlé de la création de l'univers, et nous avons vu combien cette œuvre merveilleuse est capable de porter notre esprit à la contemplation de la grandeur, de la sagesse et de la puissance du Créateur, combien elle est propre à ranimer notre amour et notre reconnaissance envers lui, et à nous exciter à le bénir et à lui rendre mille actions de grâces pour tant de bienfaits. Ne croyez pas toutefois, mes Frères, que ce qui a été dit ne doive s'entendre que de ce monde matériel et visible, comme si Dieu n'avait fait autre chose que cette terre que nous foulons aux pieds, et ce ciel qui frappe nos regards. Il est un autre monde spirituel et invisible, un monde d'esprits et d'intelligences, qui n'a rien de sensible et de corporel. Ces esprits sont les Anges que Dieu créa au commencement, comme toutes les autres choses, et qui sont la partie la plus noble et la plus excellente de ses grands et magnifiques ouvrages. Ils sont invisibles aux yeux de notre corps, et la raison seule ne peut

nous démontrer leur existence. Mais la sainte Ecriture qui est la parole de Dieu même, la tradition, les conciles, la religion tout entière ne nous laissent aucun doute à cet égard. Nous nous occuperons aujourd'hui des choses qu'il nous est le plus nécessaire de savoir sur ce sujet, c'est-à-dire, de l'existence de ces esprits, de leur nature, de leur nombre, de leurs perfections, du péché des mauvais anges, de la haine qu'ils ont conçue contre nous, de la manière dont ils s'acharnent à notre perte ; enfin, de l'amour, de l'affection que nous portent les bons Anges, et de la sollicitude avec laquelle ils travaillent à procurer notre bien et notre salut. Ce sont là tout autant de choses bien relevées pour nous ; mais la foi nous aidera à les connaitre. Ce sont tout autant de choses, qui au premier abord nous paraissent de peu d'importance, et dont la connaissance sera néanmoins pour nous d'un grand avantage, d'une grande utilité.

1. Il est assez étonnant que Moïse n'ait fait aucune mention des Anges dans la description, si exacte d'ailleurs, qu'il nous a laissée de la création du monde. Il nous représente distinctement et avec le plus grand soin, l'ordre et la manière dont furent formés le ciel, la terre et toutes les choses matérielles et visibles, et il ne parle nullement de la création des substances spirituelles et invisibles. Mais il faut remarquer que Moïse, en écrivant son histoire, a dû s'accommoder à la capacité et au caractère de la nation pour laquelle il écrivait. Il le faisait pour un peuple charnel et grossier, sur lequel les choses matérielles et sensibles étaient beaucoup plus propres à faire impression, que les choses spirituelles qui ne peuvent tomber sous les sens. Voulant donc faire concevoir à ce peuple une idée grande et sublime de la puissance infinie de Dieu, pour le porter à le craindre et à le respecter, il se contente de dire que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, comprenant sous le nom général de ciel toutes les créatures spirituelles et célestes qui l'habitent, et il s'occupe uniquement à décrire avec exactitude la formation des êtres corporels et sensibles. Du reste nous ne pouvons pas douter que Moïse n'ait connu l'existence des Anges ; car s'il ne décrit pas d'une manière expresse leur création, il parle souvent de ces esprits célestes dans le cours de son histoire (Gen. 16. 7). Il raconte qu'un Ange fut le conseiller et le consolateur d'Agar (ib. 19. 13) : que ce fut par les mains des Anges que l'infame Sodome fut détruite, et que Loth fut délivré des flammes qui dévorèrent cette ville criminelle (ib. 18.

2) ; que trois Anges apparurent à Abraham sous la forme de voyageurs, et qu'un deux retint le bras de ce patriarche,comme il était sur le point d'immoler son fils Isaac (ib. 22. 11).Il nous représente des Anges qui montent et qui descendent par l'échelle mystérieuse que vit Jacob dans un songe (ib.28.18) ; des Anges qui le fortifient et l'encouragent au moment où il doit se présenter devant Esaü ; un Ange qui lutte avec lui (ib. 31. 1. et 24); il nous parle d'un ange qui accompagne constamment le peuple de Dieu dans le désert (Exod. 13.23) ; d'un Ange qui change en bénédictions les malédictions dont Balaam voulait accabler le peuple de Dieu (Num. 22. 22).

2. Cette vérité de l'existence des Anges, de laquelle Moïse donne tant de témoignages, est encore confirmée par une infinité de passages tant de l'ancien que du nouveau Testament. C'est un Ange qui reproche son infidélité au peuple d'Israël (Jud. 3. 1) : un Ange apparaît à Gédéon et l'exhorte à délivrer les Hébreux de l'oppression des Madianites (ib. 6. 13); un Ange prédit à Manué et à son épouse,quoique stérile, la naissance de Samson (ib. 13. 3 ; un Ange fait périr dans une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens, et tire Jérusalem de la détresse où l'avait plongée Sennachérib (4. Reg. 19. 35); un Ange apparaît à Tobie, et le comble de bienfaits (*Tobiæ per totum*). Et dans les livres des Prophètes, combien de fois n'est-il pas fait mention des Anges? Les Hébreux étaient tellement persuadés de leur existence, que cette femme qui, par ordre de Joab, se rendit auprès du roi David pour lui parler en faveur d'Absalom, dit à ce prince : Vous êtes sage comme un ange de Dieu, et capable de comprendre toutes choses (2. Reg.14. 20). Le nouveau Testament ne fournit pas des preuves moins convaincantes ni moins nombreuses de cette vérité. Nous y lisons qu'un Ange prédit à Zacharie que son épouse Elisabeth lui donnerait un fils dont la naissance serait la consolation des justes qui attendaient le Messie (Luc. 1. 13). Un Ange annonce à Marie qu'elle deviendra mère sans cesser d'être vierge (ib. v. 26). Un Ange apparaît à saint Joseph pour le consoler et le rassurer sur l'état de son épouse. (Matth.1. 20). Un ange vient fortifier Jésus dans son agonie au jardin des Oliviers (Luc. 22. 43). Un Ange paraît sur son tombeau, enlève la pierre qui le couvre, remplit d'épouvante les soldats qui le gardent, et rassure les femmes pieuses,en leur disant que leur maître est ressuscité (Matth. 28. 2). Un Ange brise les chaînes de saint Pierre, et le délivre de la fureur d'Hérode (Act. 12. 7). Jésus-Christ lui-même nous a appris de

sa propre bouche cette vérité de l'existence des anges, et lorsqu'il dit qu'à la fin du monde les Anges, seront envoyés pour séparer les méchants du milieu des élus (Matth. 13. 41), et lorsqu'il fit entendre à ses disciples que les Anges gardiens des enfants qu'ils semblaient mépriser voyaient sans cesse la face de son Pére céleste dans le ciel (ib. 18.10), et lorsqu'il répondit aux Saducéens qu'après la résurrection, les hommes seront semblables aux Anges du ciel (ib. 22. 30), et lorsqu'il protesta qu'il aurait pu obtenir de son Père plus de douze légions d'anges pour sa défense (ib. 26. 53).

3. Ils existent donc, oui, ils existent ces esprits célestes, quoique nous ne puissions pas les voir; et les divines Ecritures sont sur ce point si claires et si uniformes, qu'elles ne nous laissent aucun lieu d'en douter. Or ces mêmes Ecritures nous apprennent que ces substances spirituelles dépendent de Dieu, qu'il se sert de leur ministère pour manifester aux hommes ses secrets, qu'il les envoie tantôt pour combler les bons de ses bienfaits, et tantôt pour punir les méchants; qu'ils obéissent à sa voix avec la promptitude de l'éclair, et qu'ils sont toujours les exécuteurs fidèles de ses ordres divins. Ils sont donc soumis à Dieu, aussi bien que toutes les autres créatures, et par conséquent ils n'ont point reçu l'être d'eux-mêmes, ni d'un principe autre que ce Dieu qui a donné l'existence à tout ce qui est; et quand les livres saints nous disent que c'est lui qui a fait toutes choses, on doit l'entendre des créatures spirituelles comme des êtres matériels. Aussi dans le Symbole de Constantinople que l'on récite à la sainte messe, à ces paroles : *Je crois en un seul Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre*, a-t-on ajouté: *Et de toutes les choses visibles et invisibles*; et sous le nom de choses invisibles l'Eglise a voulu désigner les Anges. Cette vérité a été plus clairement expliquée et établie par un concile de Latran, dans le chapitre *Firmiter*, où il est dit que l'on doit croire fermement qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, principe de tout, créateur des choses visibles et invisibles, spirituelles et corporelles, qui par sa vertu toute-puissante a tiré du néant l'une et l'autre créature, c'est-à-dire la créature angélique et la créature matérielle, et de plus la créature humaine, qui est composée d'un esprit et d'un corps.

4. Pour ce qui est du jour ou du moment de leur création, nous ne le connaissons pas, et les saintes Ecritures ne nous en disent rien. Il en est qui pensent que Dieu les créa au premier instant, lorsqu'il tira du néant le ciel et la terre,

et ils apportent pour raison que le texte sacré ajoute que la terre était vuide et informe, mais qu'il ne dit pas de même du ciel, ce qui semble supposer que le ciel fut dès le principe rempli et orné de ces substances spirituelles. L'opinion de saint Augustin était qu'ils furent créés lorsque Dieu dit : *Que la lumière soit faite*, et que la lumière matérielle était le Symbole des esprits angéliques qui brillent d'une manière si admirable dans le ciel. Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir et de croire que les Anges furent créés de Dieu au commencement du monde, comme toutes les autres choses. Ne vous figurez pas néanmoins qu'il y ait en eux une matière et une forme sensible comme dans les êtres corporels, ou comme dans nous-mêmes qui sommes composés d'un corps et d'une âme. Les Anges n'ont rien de corporel, rien de matériel; et si plusieurs fois ils ont apparu sous une forme humaine à Abraham, à Jacob, à Loth, à Tobie, aux Apôtres et à tant d'autres personnages, ce n'était là que des corps empruntés, pour ainsi dire, afin de se rendre sensibles aux yeux des hommes. Du reste ils n'ont point de corps; ce sont des substances spirituelles dégagées de toute matière ; ce sont de purs esprits, doués comme nous d'intelligence, de volonté et de liberté, mais d'une intelligence plus éclairée, d'une volonté plus puissante, d'une liberté plus parfaite. Ils sont par-là même exempts de toutes ces vicissitudes, de tous ces changements auxquels sont sujettes les choses matérielles, et auxquels nous sommes sujets nous-mêmes à raison de notre corps. Ils ne connaissent point par leur propre expérience ce que c'est que la maladie ; ils n'éprouvent ni la chaleur ni le froid ; ils ne ressentent ni la faim ni la soif. Ils ne croissent point, ils ne diminuent point, ils n'ont point à redouter la mort. Ils n'ont pas besoin de sommeil pour se reposer, ni d'aliments pour vivre, parce qu'étant de purs esprits, ils ne sont point de leur nature sujets à tous ces besoins, ni à la mort.

5. Telle est la condition des Anges. Quant à leur nombre, nous ne le connaissons pas précisément, mais nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, qu'il est incalculable, ainsi que nous l'apprend le saint homme Job : *Numquid est numerus militum ejus* (cap. 25. 3)? Le prophète Daniel assure en avoir vu des millions de millions autour du trône de Dieu : *Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei* (cap. 7. 10). Saint Jean nous dit la même chose dans son Apocalypse (cap. 5. 11). Saint Ambroise et plusieurs autres Pères de l'Eglise expliquant la parabole du bon Pas-

teur qui laissa les quatre-vingt-dix-neuf brebis qu'il avait dans le désert, pour courir après la seule qui s'était perdue, disent que cette brebis est le genre humain, et que les quatre-vingt-dix-neuf sont les Anges du ciel; d'où quelques-uns concluent que le nombre des hommes n'est que la centième partie de celui des Anges, et que les Anges sont cent fois plus nombreux que tous les hommes qui ont existé jusqu'à ce jour, et qui existeront jusqu'à la fin du monde. Saint Bernadin de Sienne pense avec beaucoup d'autres que chacun des neufs chœurs des Anges est dix fois supérieur en nombre au chœur qui lui est immédiatement inférieur, de sorte que pour un Ange qui existe il y a dix Archanges, et ainsi à proportion en remontant jusqu'au chœur le plus élevé. Or, si nous croyons ce que nous dit sainte Brigite, le nombre des Anges du dernier ordre est si grand, que Dieu pourrait en donner dix pour veiller à la garde de chacun des hommes qui ont existé et qui existeront jusqu'à la fin des siècles. Combien les autres chœurs ne seront-ils donc pas plus nombreux? Et qui pourra compter, ou même concevoir le nombre de tous ces esprits célestes? Ne soyons donc point surpris si le même saint Bernardin est allé jusqu'à dire que les Anges surpassent en nombre les étoiles du firmament, les grains de sable qui se trouvent sur les bords de la mer, les feuilles des arbres, les plantes de la terre, et toute autre chose créée. Mais quoi qu'il en soit de ces opinions, je vous dirai avec saint Bonaventure, que le nombre des Anges est pour nous incalculable, et qu'il n'y a que Dieu qui les a créés qui puisse le connaître : *Numerus Angelorum est nobis innumerabilis, quamvis Deo sit numerabilis.* Cela suffit pour nous faire concevoir une idée sublime de la puissance infinie de notre Dieu, lequel sans autre moyen qu'une parole, c'est-à-dire un acte simple de sa volonté, a créé un nombre si prodigieux d'esprits angéliques.

6. Ces innombrables esprits célestes sont divisés en plusieurs ordres, lesquels sont désignés sous divers noms, comme on le voit clairement d'après ce que nous enseignent les Prophètes, l'apôtre saint Paul et les saints Pères. La foi ne nous dit point quel est le nombre de ces ordres, et quelle est la différence qui existe entre eux, et saint Augustin avoue qu'il l'ignore lui-même. C'est néanmoins un sentiment généralement reçu qu'il y a parmi les Anges trois hiérarchies et neuf chœurs, et ce sentiment est appuyé sur l'autorité de saint Denis, de saint Grégoire-le-Grand, de saint Maxime, de saint Isidore, de saint Bernard et de saint Thomas. Chaque hiérar-

chie est composée de trois chœurs. La première contient les chœurs des Anges, des Archanges et des Principautés; la seconde, les Puissances, les Vertus, et les Dominations; la troisième et la plus sublime, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Les Séraphins sont ainsi appelés à cause de leur brûlante charité; les Chérubins, à cause de leur sublime science; les Trônes, à cause de leur élévation, et parce que le Très-Haut réside en eux d'une manière toute spéciale; les Dominations, à cause de leur merveilleuse puissance, et parce que les ordres inférieurs leur sont soumis; les Vertus, à cause de leur force et de leur fermeté, et parce que c'est ordinairement par leur moyen que s'opèrent les miracles et les choses les plus étonnantes. Les Puissances sont ainsi nommées, parce que c'est à elles que les démons sont spécialement assujettis, et que par leur pouvoir ils sont tenus enchaînés, en sorte qu'ils ne peuvent pas faire aux hommes tout le mal qu'ils désireraient leur faire; les Principautés, parce qu'elles président aux ordres inférieurs. On appelle ensuite Archanges ceux qui, rendus participants des secrets divins, sont envoyés de Dieu pour annoncer les grandes choses, et Anges ceux qui annoncent les choses moins importantes. C'est en ces neufs chœurs qu'est distribuée cette immense multitude d'esprits célestes.

7. Mais que dirai-je de ces qualités rares, et de ces perfections sublimes dont ils furent enrichis dans la création? Ils furent doués d'une science éminente, par le moyen de laquelle ils pénètrent les secrets les plus cachés de la nature, quoique cependant ils ne puissent pas sonder le cœur des hommes, ni découvrir leurs pensées secrètes dont la connaissance est réservée à Dieu seul. Ils ont en outre une grande force et une merveilleuse puissance; aussi sont-ils souvent appelés dans les livres saints la force et les armées du Seigneur. De plus, ils sont si agiles et si prompts, qu'ils se transportent en un instant, et d'une manière que nous ne pouvons concevoir, d'un lieu dans un autre, et qu'ils font en personne ce que nous faisons par la pensée, ce qui a fait dire à Tertullien (in Apoc. cap. 22), que l'univers entier n'est pour eux qu'un seul et même lieu: *Totus orbis illis locus unus*. Ce n'est pas seulement par ces qualités naturelles que le Seigneur a voulu les distinguer de ses autres créatures, il les a encore comblés de sa grâce, de ses dons surnaturels. Ils furent tous ornés de la grâce au même instant qu'ils furent créés, comme nous l'enseigne saint Augustin: *Simul eis condens naturam, et largiens*

gratiam (lib. 12. de Civit. Dei, cap. 9). Dieu leur donna la bonne volonté, c'est-à-dire, un amour chaste, ajoute le même saint Père, par le moyen duquel ils pussent toujours lui rester unis ; et il les combla de tant de dons et de si rares prérogatives, que plusieurs Pères de l'Eglise et presque tous s'accordent à dire que c'est de Lucifer que l'on doit entendre ce passage d'Ézéchiel (cap. 28. 12), où il énumère et où il exalte les grandes qualités du roi de Tyr. En un mot, Dieu les créa très parfaits et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce.

8. Mais ils ne surent pas tous conserver ces dons précieux, et persévérer dans cette innocence qu'ils avaient reçue en partage au moment de leur création. Dieu, les ayant faits pour le bonheur, voulut qu'ils le méritassent par leurs bonnes œuvres. L'état dans lequel ils furent créés fut, comme le nôtre, un état passager où ils pouvaient mériter ou perdre l'éternelle félicité. Dieu leur fit connaître la fin pour laquelle il leur avait donné l'être, et l'obligation où ils étaient d'obéir à leur créateur, de le servir et de l'aimer. Mais Lucifer et ses adhérents pleins d'une vaine complaisance pour eux-mêmes, au lieu de témoigner leur reconnaissance à ce Dieu qui les avait enrichis de tant de grâces et de si beaux priviléges, et de lui rendre les hommages qu'ils lui devaient, se laissèrent emporter à un fol orgueil, au point de vouloir s'élever jusqu'au trône du Très-Haut, et devenir semblables à lui. Ne pouvant souffrir aucune sujétion, désirant dominer sur tout, ils abusèrent de leur libre arbitre, en refusant d'obéir à Dieu, et ils eurent la témérité de se révolter contre lui. Ce fut alors, selon la pensée de saint Augustin, que Dieu fit la grande division entre la lumière et les ténèbres. Alors eut lieu dans le ciel ce grand combat que décrit saint Jean dans son Apocalypse (cap. 12. 7). Saint Michel, prince de la milice céleste, combattait avec les anges qui se conservèrent fidèles à Dieu, contre le Dragon et ceux de son parti, et ceux-ci combattaient contre les premiers. Mais qui peut prévaloir contre Dieu? *Quis ut Deus*? Telle fut l'arme puissante avec laquelle saint Michel, soutenu par la force du Tout-Puissant, remporta la victoire sur Lucifer, qui à ce moment tomba du ciel comme la foudre, et entraîna dans sa chûte la troisième partie des Anges qu'il avait attirés avec lui dans sa rébellion. Alors de ce grand nombre d'esprits célestes que Dieu avait créés pour les rendre éternellement heureux, se formèrent deux partis opposés, l'un des bons Anges qui, en récompense de leur fidélité, furent

pour toujours élevés à la gloire ; l'autre des mauvais Anges qui, en punition de leur apostasie, furent condamnés à l'enfer pour l'éternité.

9. Tel fut le sort des Anges. Autant celui des bons fut heureux, autant celui des mauvais fut déplorable. Comme la sainteté des premiers n'a jamais été ternie par la moindre tache, ainsi ils seront bienheureux sans interruption et sans fin. Mais les autres, qui ont manqué de fidélité, se sont perdus misérablement ; leur perte est irréparable, et leur chute n'a servi qu'à les confirmer dans leur malice. Une pensée d'orgueil les a soulevés contre Dieu, et Dieu a puni leur orgueil sans miséricorde; et comme leur cœur est resté endurci dans le mal, ainsi leur infortune est restée sans remède. Nous pouvons conclure de là en premier lieu combien l'orgueil est un grand mal, combien c'est un péché grave de tirer vanité de sa propre excellence, d'attribuer à ses propres forces ce qui est un don de Dieu, et de trop présumer de soi-même. Et cependant combien qui se font un objet de vanité des dons mêmes qu'ils ont reçus de Dieu; combien qui présument de leurs talents et de leurs mérites, et qui prennent motifs de s'enorgueillir des qualités dont ils ont été enrichis gratuitement par la libéralité divine ! Ah ! qu'ils craignent que ce Dieu qui résiste aux présomptueux et aux superbes, ne fasse bientôt tomber sur eux ce châtiment terrible dont il punit les Anges rebelles. Nous pouvons conclure en second lieu combien Dieu est opposé au péché, et avec quel soin nous devons l'éviter. Pour un seul péché, Dieu foudroya la troisième partie des Anges, qui sont des créatures si excellentes et bien supérieures à l'homme, et il les foudroya sans leur donner ni le temps de se repentir, ni les moyens de réparer leur disgrâce. Que sera-ce de vous, cendre et poussière, qui buvez l'iniquité comme l'eau, et qui après avoir tant de fois offensé grièvement la majesté divine, ne voulez pas encore cesser de l'outrager ? Comment ne craignez-vous pas que cette miséricorde dont vous abusez, ne vous abandonne, et que la justice divine ne vous foudroie, sans vous laisser le temps de vous repentir et de vous corriger ? Mais revenons à notre sujet.

10. Autant le sort des mauvais Anges fut différent de celui des bons, autant les occupations des uns et des autres diffèrent pareillement entre elles. Toute celle des bons Anges est de servir Dieu, et de travailler à procurer notre salut ; tandis qu'au contraire celle des démons est de continuer à faire la guerre à Dieu, et de chercher la ruine du genre humain. Ils

emploient tous les moyens possibles pour diminuer le nombre des adorateurs de Dieu, et pour lui ravir l'honneur et le culte qui lui sont dus. Et pendant combien de siècles n'ont-ils pas séduit le monde, au point de se faire adorer des hommes dans les idoles ? Et aujourd'hui encore ne font-ils pas tous leurs efforts pour se maintenir dans ce poste usurpé, en trompant un grand nombre d'insensés, qui par leurs superstitions diaboliques et par leurs vaines observances les honorent et les consultent? Quant à ceux qu'ils ne peuvent faire tomber dans une si grande impiété, ils tentent au moins par leurs suggestions par leurs illusions et leurs enchantements de les faire participer à leur rébellion, en les rendant ennemis de Dieu et esclaves du péché. Ils brûlent d'envie et de rage en voyant que les hommes, qui observent la loi de Dieu, sont destinés à occuper dans le ciel la place dont ils ont été chassés par suite de leur orgueil et de leur révolte. Aussi qui pourrait dire de combien de moyens ils se servent et combien de stratagèmes ils inventent pour venir à bout de nous séparer de Dieu et de nous entraîner dans l'enfer ? Pour nous nuire et pour nous tenter, ils emploient tantôt la fureur du lion, tantôt l'astuce et la malignité du serpent; tantôt ils essayent de nous atterrer par la crainte et par les menaces, tantôt ils cherchent à nous attirer par des promesses. Ils attaquent ouvertement ceux qu'ils voient les plus lâches et les plus négligents ; et ceux qui sont plus vigilants et qui se tiennent mieux en garde contre leurs ruses, ils s'étudient à les séduire et à les tromper, en cachant leurs embûches sous les apparences du bien. En un mot, ils tournent sans cesse autour de nous, dit l'apôtre saint Pierre, comme des lions rugissants, pour nous dévorer.

11. Mais autant ces esprits rebelles s'acharnent à notre perte, afin de ravir à Dieu des adorateurs, autant les saints Anges s'intéressent à notre salut et à la gloire de ce même Dieu. Leur occupation continuelle est de l'aimer, de le louer, de le bénir, de le servir avec fidélité ! Ah ! s'il nous était donné de nous élever jusqu'au trône de la Divinité, et d'apercevoir le Dieu des armées dans sa gloire, nous y verrions aussi un nombre infini d'Anges prosternés devant son infinie majesté. Nous y verrions les Séraphins, comme les vit Isaïe, se voiler la face de deux de leurs ailes, en signe de respect et de vénération ; se couvrir les pieds de deux autres, pour exprimer leur soumission, et voler enfin avec deux autres pour marquer leur promptitude à exécuter les ordres divins; nous les entendrions chanter sans cesse avec une joie ineffa-

ble ce céleste cantique : Saint, Saint, Saint, est le Dieu tout-puissant. Quoique toujours occupés à contempler, à aimer, à glorifier Dieu, néanmoins ils ne perdent pas de vue notre bonheur. Comme la chose qu'ils ont le plus à cœur, est de voir s'augmenter le nombre des serviteurs de Dieu, ils emploient tous les moyens qui sont à leur pouvoir pour procurer notre salut; ils mettent tout en œuvre pour nous faire observer fidèlement sur cette terre la loi divine, afin qu'un jour nous soyons leurs concitoyens dans le ciel, et que nous puissions avec eux chanter les louanges du Seigneur pendant l'éternité. Ils nous attendent tous dans cette patrie de bonheur; et pour nous faire arriver à ce port fortuné, ils nous assistent, nous consolent, nous fortifient dans notre exil, et intercèdent à chaque instant pour nous auprès de Dieu. Ceux-là surtout qui sont spécialement destinés à notre garde, avec quelle fidélité, avec quelle attention ne s'acquittent-ils pas de leur bienfaisant ministère ? Avec quel amour ils veillent sur nous, nous aident et nous protégent ! Continuellement occupés à nous détourner du mal et à nous porter au bien, suggérant à notre esprit toutes sortes de bonnes pensées, de saintes résolutions, inspirant à notre cœur une infinité de tendres affections, de pieux sentiments, ils nous défendent contre les tentations, nous assistent dans les dangers, nous consolent dans nos disgrâces, et sans jamais se rebuter, ils sont, pour ainsi dire, toujours en mouvement, tantôt montant vers le trône de Dieu pour lui présenter nos besoins et nos prières, et tantôt descendant sur la terre pour nous dispenser les faveurs qu'ils nous ont obtenues. Cette occupation des saints Anges nous est représentée par cette échelle mystérieuse que vit le patriarche Jacob (Gen. 28. 12). Elle était appuyée sur la terre, et allait jusqu'au ciel. Au haut de cette échelle était Dieu; et les Anges montaient et descendaient continuellement par les degrés qui, comme le dit un ancien Père de l'Eglise (Alcimus avitus. Frag. 6. in Epist. ad Philipp.), sont la figure des prières des hommes. Les Anges montent quand ils offrent nos vœux au Seigneur; ils descendent lorsqu'ils nous distribuent les grâces qu'ils nous ont obtenues.

12. Qui de nous maintenant ne serait pas rempli d'un saint courage, pénétré d'un profond respect, animé des sentiments d'une vive reconnaissance ? Oui, nous devons être pleins d'un saint courage pour combattre contre le démon, sachant que nous ne combattons pas seuls, mais qu'un Ange est toujours à nos côtés pour combattre avec nous et pour nous. Si

notre adversaire est fort et rusé, notre bon Ange qui nous défend, sera plus sage et plus fort que lui. Qu'avons-nous à craindre sous la protection d'un défenseur si fidèle et si puissant? Écoutons ses conseils, conformons y notre conduite, et nous sommes assurés de la victoire. Nous devons en second lieu respecter notre bon Ange. Il est un de ces esprits bienheureux, un de ces princes de la cour céleste, qui environnent le trône de Dieu. Nous savons qu'en tout temps et en tout lieu il est avec nous, et que jamais il ne nous abandonne. Comment aurions-nous la hardiesse et la témérité de faire, en présence d'un si noble personnage, ce que nous ne voudrions pas faire sous les yeux d'un homme? Comment n'éviterions-nous pas avec le plus grand soin tout ce qui serait capable de lui déplaire et de le contrister? Enfin nous devons être animés des sentiments de la plus vive reconnaissance envers Dieu. Que sommes-nous, mes Frères, sinon cendre et poussière? Et cependant le Seigneur non content d'avoir créé le ciel et la terre et tous les êtres pour notre utilité, pour notre avantage, a voulu encore destiner à chacun de nous un Ange pour nous garder, pour nous protéger, le chargeant de veiller sans cesse à notre défense, de demeurer toujours avec nous, de n'avoir pour ainsi dire, d'autre soin, d'autre pensée, que celle de travailler à notre bonheur. O bonté infinie de notre Dieu! Si un roi de la terre recommandait la personne d'un pauvre esclave à un des princes de sa cour, et lui ordonnait d'en avoir tout le soin possible, qui ne serait pas frappé d'étonnement à la vue de tant d'amour et d'une si grande sollicitude? La foi nous enseigne que c'est ainsi que Dieu agit à notre égard, nous donnant pour gardien un des princes de la cour céleste. Quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance ? Et de quelle détestable et monstrueuse ingratitude ne nous rendrions-nous pas coupables, si nous ne nous mettions nullement en peine de remercier, de bénir, d'aimer ce Dieu si bienfaisant et si plein de tendresse envers nous? Quelle injure, quel outrage ne ferions-nous pas à un Père aussi plein de bonté, si, méprisant ce bienfait signalé nous venions à faire une ligue avec le démon? Ne soyons pas si ingrats envers notre Dieu. N'imitons pas la malice et la témérité des Anges rebelles, afin de ne pas partager un jour leur châtiment. Imitons plutôt la fidélité des saints Anges; écoutons les salutaires conseils de nos charitables gardiens, et nous serons un jour participants de leur récompense et de leur gloire dans le ciel.

NEUVIÈME INSTRUCTION.

De la création de l'homme et de sa fin.

Toute la science de la religion et de la foi, selon la pensée de saint Augustin (lib. 2 de Pecc. Orig. cap. 24.), se réduit à connaître deux hommes : l'un par lequel nous sommes devenus esclaves du péché, qui est Adam ; l'autre qui nous a délivrés de cette servitude, et qui est Jésus-Christ. Après avoir donc expliqué ce qui concerne la création du ciel, de la terre et de tous les êtres qu'ils renferment ; après avoir exposé ce qu'un chrétien doit savoir sur la création des Anges, sur leur nature, leur nombre et leurs perfections, sur le péché des mauvais Anges et sur la haine furieuse qu'ils ont contre nous, sur l'état fortuné des bons Anges et sur la sollicitude avec laquelle ils veillent sur nous ; il est juste que nous parlions maintenant de la création de l'homme en qui brillent d'une manière si admirable la gloire, la sagesse et la bonté de Dieu, et qui a été formé après toutes les autres créatures, comme étant celle qui devait couronner l'œuvre de la création, et être la fin et le complément de toutes les merveilles étonnantes sorties des mains du Tout-Puissant. Quoi de plus important pour nous, en effet, que de connaître notre origine, notre nature et notre état, puisque cette connaissance est de toute nécessité pour pouvoir connaître aussi la fin pour laquelle nous avons été créés, et les moyens par lesquels nous pourrons arriver à cette fin ? Quoi de plus nécessaire pour nous que la connaissance de la création du premier homme, de l'état bienheureux dans lequel il a été d'abord placé, et du malheur qu'il a eu d'en déchoir par sa faute ? Si, en effet, nous ne connaissons pas notre mal, comment pourrons-nous nous persuader que nous avons besoin de médecin et de remèdes, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de sa sainte grâce ? Telles sont les vérités dont je me propose maintenant de vous entretenir ; mais comme le sujet est très étendu, je me bornerai aujourd'hui à vous parler de l'excellence de l'homme, et de la fin sublime à laquelle il a été destiné, réservant pour l'instruction suivante ce qui regarde son état d'innocence et sa chute funeste.

1. Si de l'habileté et de la noblesse de l'artiste, on peut, jusqu'à un certain point, juger de l'excellence et du prix de

l'ouvrage, il faut avouer que l'homme est quelque chose de bien grand, puisqu'il a été immédiatement formé des mains de Dieu même. Il est vrai que cette gloire d'avoir Dieu pour auteur est commune aussi à toutes les autres créatures; l'homme néanmoins peut se glorifier d'avoir été formé de Dieu d'une manière particulière et toute privilégiée; car dans la création des autres êtres, le Tout-Puissant n'employa qu'une seule parole, une simple expression de sa volonté; un *fiat* suffit pour tirer du néant le ciel, les étoiles, le soleil, les planètes, la terre, les arbres, les plantes et les animaux. Mais s'agit-il de créer l'homme, Dieu n'agit plus par voie d'autorité, mais par voie de délibération. La Trinité sainte met la main à l'œuvre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, avec une application toute particulière. L'auguste sénat des personnes divines, dit saint Augustin, se réunit, délibère et conclut en disant: faisons l'homme. Pour le créer, le Père éternel emploie sa puissance, le Fils, sa sagesse, et le Saint-Esprit, son amour. Ces trois personnes adorables en prennent le modèle sur elles-mêmes, et l'homme va être formé à l'image de Dieu et à sa ressemblance: *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* En outre tant d'autres choses si variées, si belles et si admirables que nous voyons sur cette terre, ne furent pas produites par Dieu d'une manière immédiate. Quand il voulut former les plantes et les arbres, il commanda à la terre de les produire, et aussitôt les arbres et les plantes sortirent de la terre. Quand il voulut donner l'existence aux oiseaux et aux poissons, il ordonna aux eaux de les produire, et à l'instant même l'eau les produisit (Gen. 1). Les animaux domestiques et les bêtes sauvages selon leurs différentes espèces furent pareillement produites par la terre, en vertu de l'ordre qu'elle reçut du Tout-Puissant. Mais lorsque Dieu en vint à la formation de l'homme, il ne donna pas l'ordre de le produire à l'air, à la terre ou à l'eau; mais il le forma de sa propre main du limon de la terre. *Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ* (Gen. 2. 7); lui-même voulut l'animer d'un souffle de vie, en lui donnant une âme vivante et raisonnable: *Et spiravit in eum spiraculum vitæ.*

2. Il était bien convenable, en effet, que l'homme fût distingué de tous les autres êtres, même dans sa création, lui qui seul devait être comme un petit monde à part, et renfermer en lui-même jusqu'à un certain point les perfections de toutes les créatures. Il a l'être de commun avec les métaux,

dit le Pape saint Grégoire; la vie lui est commune avec les plantes et les animaux, et l'intelligence et la raison lui sont communes avec les Anges. Il existe comme toutes les autres choses; il croît, il se nourrit, comme se nourrissent et croissent les arbres, les plantes et les fleurs: il se meut, il sent et reçoit les impressions des objets qui l'environnent, comme tous les êtres vivants se meuvent, ressentent et reçoivent des impressions. Si les Anges sont doués d'entendement, s'ils peuvent par la pensée s'élever au-dessus des choses matérielles, l'homme pareillement a reçu une intelligence, et il peut étendre ses connaissances jusqu'aux choses spirituelles. En un mot, l'homme peut s'appeler avec vérité l'abrégé des merveilles de la création. Tous ces grands ouvrages étaient divisés en deux classes différentes: ils étaient ou spirituels et invisibles, comme les anges, ou corporels et visibles, comme le ciel, la terre, les animaux et les plantes. Ces choses formaient comme deux mondes divers, dont l'un n'avait aucune ressemblance, aucun rapport avec l'autre. Les substances spirituelles n'avaient aucune relation avec les substances corporelles, et celles-ci n'en avaient aucune avec les premières, n'étant point susceptibles d'intelligence et de liberté. Dieu forma donc l'homme, et réunit en lui d'une manière admirable ces deux substances si opposées. Ainsi de toutes les créatures, l'homme seul est spirituel et corporel. Il est spirituel, puisqu'il a une âme qui est un pur esprit, doué d'intelligence et de liberté, prérogatives qui ne peuvent appartenir qu'aux esprits. Il est corporel, puisqu'il a un corps semblable aux autres corps, et orné des mêmes qualités. Cette seule pensée que Dieu a voulu communiquer à l'homme les perfections de toutes ses autres créatures ne suffit-elle pas pour nous faire comprendre combien ce même homme est quelque chose de grand, et quelle est son excellence ?

3. Mais pour mieux connaître la grandeur de l'homme, considérons de plus près la manière dont le Tout-Puissant forma ces deux parties dont il est composé, et le nœud admirable qui les unit; et alors voyant briller en tout ceci la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu, nous avouerons que l'homme est parmi les créatures, une des plus merveilleuses. Dieu prit du limon de la terre, et en fit un corps humain. Quelle puissance et quelle sagesse ne fallait-il pas pour donner tant de beauté et tant de variété à une matière si vile et si grossière, et pour en former des organes et des membres si divers, et en même temps si bien proportionnés? Quelle sagesse et

quelle puissance pour tirer d'un même limon et des os qui soient fermes et solides pour pouvoir soutenir une si belle machine, et des nerfs pour communiquer le mouvement à tous les membres, et des artères pour porter avec le sang la vie dans chaque partie ; et pour changer un peu de terre en un corps orné d'une langue qui parle, d'oreilles qui entendent, d'yeux qui voient, de mains qui agissent, et composé de mille autres parties si bien disposées, que malgré leurs fonctions différentes, elles sont subordonnées les unes aux autres, et se servent réciproquement de soutien et de défense ! Ah ! vous seul, ô mon Dieu, avez pu opérer un si beau prodige. Mais ce corps embelli d'une si admirable symétrie, et formé avec une si grande perfection, n'est encore que la partie la moins noble de l'homme: ce n'est là que le palais où doit résider un hôte tout céleste. Après avoir donc formé une si belle demeure, Dieu, dit l'Ecriture, envoie son souffle divin, et un être tout spirituel vient y résider; cet être est l'âme de l'homme, qui constitue sa partie principale. Mais de quelles qualités précieuses cette âme, qui est la portion la plus noble et la plus excellente de nous-mêmes, n'a-t-elle pas été enrichie au moment de sa création? Sa substance est simple, semblable à celles des Anges. Elle est spirituelle, invisible, immortelle, ornée de raison, de liberté et de la faculté de manifester ses pensées. Elle est si agile, qu'en un clin-d'œil elle parcourt l'univers, et monte même jusqu'aux cieux. Elle est tellement maîtresse de ses actes, que nul être créé ne peut lui faire violence. Elle est capable de connaître Dieu lui-même, de l'aimer, de le posséder. Son auteur a voulu encore imprimer en elle son image, lui donnant, à cet effet, trois facultés, l'intelligence, la mémoire et la volonté, qui, bien que différentes, ne sont cependant qu'une seule âme, de même que les trois personnes divines, toutes distinctes qu'elles sont, ne font néanmoins qu'un seul Dieu.

4. C'est cette âme qui anime le corps, qui lui communique le mouvement, l'activité, la beauté et le sentiment. C'est elle qui préside à ses opérations et qui les dirige. Dieu a tellement uni ces deux substances, l'âme et le corps, il les a unies d'une manière si étroite, que quoiqu'elles soient opposées par leur nature, nous voyons néanmoins régner entre elles une harmonie admirable. Toutes les impressions de l'une se communiquent aussitôt à l'autre, et comme l'âme ressent les souffrances du corps, de même le corps se ressent des passions de l'âme. Les organes du corps rapportent fidèlement à l'âme

tout ce qui se passe non-seulement en lui-même, mais encore hors de lui, et l'âme fait éprouver aux membres du corps l'empire de sa volonté et l'efficacité de ses déterminations. D'où il arrive que la main exécute promptement ses ordres, la langue exprime ses pensées, et le visage lui-même décèle ses sentiments et ses affections. Cette union et ce commerce réciproque entre l'âme et le corps, que chacun de nous aperçoit en lui, est un prodige qui, plus il est difficile à concevoir, plus il manifeste la sagesse et la puissance de ce Dieu qui l'a opéré, et plus il montre l'excellence de l'homme et le rang distingué qu'il occupe parmi les ouvrages du Seigneur.

5. C'est ainsi que le premier homme fut formé des mains de Dieu, et c'est ainsi que nous avons été formés par ses propres mains dans le sein de nos mères. Nous sommes composés d'un corps et d'une âme. Notre corps est quelque chose de vraiment admirable par sa structure, par la variété et l'harmonie des parties qui le composent. Néanmoins comme il ne dépasse point la sphère des êtres matériels, il est de beaucoup inférieur à notre âme qui est un pur esprit. C'est elle qui nous rend si nobles et si grands, puisque étant douée de raison et de liberté, par elle nous nous élevons au-dessus des animaux, par elle nous devenons semblables aux Anges, par elle nous sommes les images vivantes de Dieu même. De quelle reconnaissance ne sommes-nous pas redevables à notre créateur qui nous a enrichis de dons si précieux ? Quelle ne serait pas notre ingratitude, si, au lieu de conserver notre grandeur, et d'honorer par nos vertus cette noblesse dont Dieu a bien voulu nous favoriser, nous venions à nous dégrader par notre conduite, et à vivre comme les êtres privés de raison, nous qui avons une âme spirituelle et raisonnable ? Gardons-nous d'avilir ainsi notre condition et de faire à Dieu un tel outrage. Si nous sommes distingués des animaux par notre nature, nous devons nous en distinguer aussi par nos œuvres, ne perdant pas de vue la fin sublime pour laquelle Dieu nous a créés, et à laquelle il nous a destinés.

6. Nous voici donc arrivés à l'explication de la seconde vérité que nous nous sommes proposé de considérer aujourd'hui. Nous sommes en ce monde pour une fin. Dieu qui est la sagesse même, et qui ne peut rien faire d'inutile, a son but en nous créant, et ce but n'est pas autre que lui-même et sa propre gloire. Il pouvait ne pas nous donner l'être ; mais il ne pouvait pas nous le donner pour une autre fin. Il est vrai que c'est pour cette même fin que furent créés le ciel et la terre, le

soleil et les étoiles, les plantes et les fleurs, les animaux eux-mêmes, ainsi que tous les êtres inanimés ; et la sainte Ecriture nous dit que Dieu a tout fait pour lui-même et pour sa gloire. Néanmoins il ne prétend pas que ces créatures le glorifient en apprenant à le connaître, en l'honorant et en l'aimant, puisque étant privées de raison, elles sont incapables de le connaître, de l'honorer et de l'aimer. Elles le glorifient à leur manière, manifestant à l'homme la sagesse de leur auteur, sa puissance, sa bonté et toutes ses perfections qui brillent en elles d'une manière admirable, et nous invitant dans leur langage à le remercier, à le bénir et à l'aimer. Mais c'est de l'homme qui est doué d'un esprit capable de le connaître, et d'un cœur capable de l'aimer, oui, c'est de l'homme qu'il veut être glorifié et par les pensées de son esprit, et par les affections de son cœur. Les créatures privées de raison ayant été destinées pour servir aux besoins de l'homme, rendent gloire à Dieu en accomplissant exactement ses desseins ; tandis que l'homme qui n'est point fait pour les autres créatures, mais uniquement et immédiatement pour Dieu, doit le servir lui seul, et consacrer à lui seul ses hommages et son amour.

7. C'est donc là, mes Frères, la fin pour laquelle sont en ce monde les rois et les peuples, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres; tous ont été créés pour connaître Dieu, pour le servir et pour l'aimer. Si nous n'occupons pas tous le même rang, si nous ne sommes pas tous de la même condition; si les uns sont faits pour commander et les autres pour obéir, nous sommes tous néanmoins destinés à une seule et même fin. Il ne nous est pas libre d'en substituer une autre à celle pour laquelle le Très-Haut nous a créés. En nous donnant l'être, il y a, comme maître direct et absolu, attaché l'obligation inaliénable de retourner à lui, et de lui rendre une obéissance entière et perpétuelle. Et si notre fin avait été laissée à notre choix, eussions-nous pu en choisir une meilleure ? Il faut donc enfin nous désabuser et nous convaincre que nous ne sommes point placés sur la terre pour passer notre vie dans les divertissements et dans les plaisirs, pour goûter les consolations du monde, pour amasser des richesses, pour acquérir une vaine gloire et des honneurs frivoles; non, Dieu ne nous a point mis ici-bas pour cette fin. Ce serait nous avilir que de nous rendre esclaves de tout ce qui tient à la terre, que de consacrer à ces faux biens et les pensées de notre esprit et les affections de notre cœur. Dieu nous a faits pour le servir lui seul ; lui seul en a le droit, lui seul le mérite. Aussi nous a-t-il donné un cœur

si grand, que rien n'est capable de le remplir, sinon lui-même, et ce cœur ne pourra jamais trouver sa paix et son repos qu'en Dieu, comme nous le dit saint Augustin : *fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Quel honneur pour nous, que Dieu nous ait mis en ce monde pour une fin aussi sublime, que celle de le servir et de l'aimer !

8. Mais que signifient ces mots : honorer Dieu et le servir? Ils signifient observer exactement sa loi sainte, ne chercher en tout que ce qui peut lui plaire, le prier avec ferveur, fréquenter les sacrements avec de saintes dispositions, faire souvent et avec une grande piété des actes de foi, de confiance et d'amour; exercer envers le prochain les œuvres de la charité chrétienne. Ces paroles signifient enfin, faire pour sa gloire toutes nos actions, chercher en toutes choses l'accomplissement de sa sainte volonté. Mais, hélas ! pouvons-nous dire avec vérité que nous n'avons eu jusqu'à ce jour d'autre attention, d'autre soin que celui d'honorer Dieu, de le servir et de l'aimer? Si nous repassons dans notre mémoire les années de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge mûr, quelles ont été nos pensées, nos paroles et nos œuvres durant tout cet espace de temps? Notre unique but a-t-il toujours été la plus grande gloire de Dieu? Avons-nous toujours obéi à ses divins préceptes? Avons-nous toujours cherché son bon plaisir? Ah! infortunés que nous sommes ! nous avons pensé à toute autre chose qu'à Dieu; nous avons parlé de toute autre chose que de Dieu; nous nous sommes occupés à toute autre chose qu'à servir Dieu et à procurer sa gloire. Bien plus, nos pensées, nos paroles et nos actions ont été pour la plupart autant d'outrages faits à ce Dieu qui est l'auteur de tous les biens que nous possédons et que nous espérons, et qui nous a créés uniquement pour lui-même. Non-seulement nous ne l'avons pas honoré et servi, mais nous l'avons offensé et méprisé par mille désobéissances et par mille crimes. Comme si nous n'avions pas été faits pour lui, mais pour les créatures, nous les lui avons préférées, nous nous sommes fatigués pour elles ; nous avons refusé de le servir, pour nous rendre esclaves du monde aux maximes duquel nous nous sommes soumis plus volontiers qu'à la loi de douceur et d'amour de notre Dieu. Pouvions-nous correspondre plus mal à cette bonté infinie qui nous a donné un être si noble et si grand, et qui nous l'a donné pour une fin si sublime?

9. Mais peut-être ne trouvons-nous pas notre avantage à servir Dieu ; peut-être n'avons-nous rien à espérer à son service?

Ah! il en est tout autrement. Il pouvait, à la vérité, comme maître souverain et absolu, nous obliger à le servir; et nous, comme étant ses créatures, nous eussions été tenus de lui rendre nos hommages, et de nous appliquer à son service, lors même que nous n'eussions rien eu à attendre de lui. Néanmoins à toutes les autres obligations que nous avions de le servir, il a voulu ajouter encore le motif de notre intérêt, c'est-à-dire, la certitude d'une récompense inestimable et éternelle. Et non content de nous avoir créés pour une fin aussi noble que celle d'employer notre vie à le connaître, à le servir et à l'aimer, il a voulu qu'en le connaissant, en le servant et en l'aimant ainsi, nous pussions acquérir un bonheur sans fin, et mériter de partager avec lui sa propre gloire pendant l'éternité. Oui, telle est la fin sublime à laquelle il nous a destinés; cette fin consiste à vivre avec lui, à régner avec lui, à être bienheureux avec lui, et à posséder les biens célestes, non pendant quelque temps, non pendant quelques années, mais éternellement et pendant qu'il sera Dieu. Nous ne sommes donc point faits pour la terre, mais pour le ciel. Le ciel est notre patrie; la terre n'est que le lieu de notre exil. Nous sommes ici-bas comme des voyageurs; le paradis est le terme vers lequel nous marchons; mais pour y arriver, il faut servir notre Dieu avec fidélité et l'aimer avec constance; c'est l'unique chemin qui peut nous y conduire.

10. Cette seule pensée ne devrait-elle pas nous animer à servir Dieu avec ferveur, à surmonter tous les obstacles, et à renoncer volontiers à tout ce qui peut nous détourner de son service? Heureux, mes Frères, si nous employons toute notre vie à honorer, à servir et à aimer un Dieu si plein de bonté. Viendra un temps, et il arrivera bientôt, où nous deviendrons les héritiers de son royaume et de sa gloire, où nous serons admis au nombre des princes de la cour céleste, à la compagnie des Anges, où nous verrons la face de notre Dieu, où nous jouirons de sa présence, où nous l'aimerons sans crainte de nous séparer jamais de lui. C'est lui-même qui nous l'a promis; nous ne pouvons donc plus en douter. Mais quel malheur au contraire, si, au lieu de le servir, de conformer notre conduite à sa loi sainte, nous venons à suivre les maximes du monde, à nous attacher à ses biens et à ses plaisirs; nous serons privés pour toujours de la société des Anges, exclus pour toujours du ciel, destinés à brûler avec les démons pendant l'éternité. Car si Dieu, qui est la justice même, prépare une récompense éternelle à ceux qui le servent fidèle-

ment, il réserve aussi un châtiment sans fin à ceux qui transgressent sa sainte loi. Quel que soit le chemin par lequel nous marchons, nous devons un jour arriver à l'éternité, puisque c'est là que vont aboutir les deux voies opposées, c'est-à-dire la voie droite de l'observance des commandements, comme la voie gauche de leur transgression. Mais la première conduit à l'éternité bienheureuse, tandis que l'autre mène à l'éternité malheureuse. L'une ou l'autre de ces deux éternités nous attend infailliblement; l'une ou l'autre doit être le terme de notre vie et le fruit de nos œuvres. Et combien y arriveront avant la fin de l'année! Combien y arriveront avant la fin du mois! Nous pouvons y arriver même aujourd'hui.

11. Voyons donc où nous en sommes. Si nous devions mourir aujourd'hui, nos œuvres nous donnent-elles lieu d'espérer avec fondement que l'éternité bienheureuse serait notre partage? Ah! la plupart n'ont encore rien fait, ou presque rien pour la mériter. Ceux-mêmes qui paraissent les plus sages et les plus prudents, comment emploient-ils leur vie? Ils passent les journées entières, les semaines, les mois et les années dans l'oisiveté, ou dans une dissipation continuelle; ceux à qui Dieu a donné des biens et des richesses, ne pensent qu'à passer leurs jours dans la joie et dans les délices. Après s'être levés du lit bien tard, ils méditent sur les plaisirs qu'ils pourront se procurer pendant la journée, et sur les divertissements auxquels ils pourront se livrer. Dans toute une matinée, quelque longue qu'elle soit, ils savent à peine trouver une demi-heure pour entendre une messe, et encore y assistent-ils sans aucun sentiment de piété, et seulement par coutume. Ils vont ensuite lire ou entendre raconter des histoires vraies ou fausses jusqu'à ce que l'heure du repas soit arrivée, et alors ils vont le prendre, non point dans le but louable et chrétien de conserver leurs forces corporelles, afin de pouvoir servir le Seigneur, mais uniquement pour satisfaire leur appétit, et pour contenter leur gourmandise par le moyen des mets les plus rares et les plus recherchés. De là ils vont se livrer au jeu, rendre des visites, passer leur temps dans les soirées, dans les récréations, jusqu'à ce qu'une grande partie de la nuit soit écoulée; ensuite ils vont prendre leur repos quand il leur plait, et encore en prennent-ils bien au-delà de ce que le besoin demande. Et en vivant de la sorte, comment est-il possible qu'ils arrivent à la bienheureuse éternité, et qu'ils se sauvent? Sont-ce là des moyens propres à mériter la gloire éternelle? Non, certainement; ce sont au contraire des moyens de se damner.

12. Mais il nous paraît que vous nous condamnez trop facilement à l'enfer. Pour se damner il faut commettre des péchés, et nous, en vivant comme vous venez de le dire, nous n'offensons point Dieu, et nous ne causons aucun dommage au prochain. Je conviens que vous n'offensez pas Dieu par des péchés d'actions; mais vous l'offensez par des péchés d'omissions; et par cela seul que vous passez votre vie dans l'oisiveté, et que vous ne faites aucun bien, par cela seul, dis-je, vous serez exclus du ciel et condamnés à l'enfer. Le père de famille dont il est parlé dans l'Evangile, donna l'ordre que l'on coupât son figuier, non point parce qu'il produisait de mauvais fruits, mais parce qu'il était stérile et infructueux. Dieu vous a placés en ce monde, afin que vous travailliez à son service en portant les fruits des bonnes œuvres. Si vous ne faites autre chose que servir votre corps, que vous procurer des divertissements, que rechercher vos goûts et vos plaisirs au lieu de rechercher la gloire de Dieu, que pouvez-vous attendre, sinon d'être coupés comme des plantes stériles, et jetés au feu éternel? Mais pour vous donner une image sensible de cette vérité, écoutez ceci: Vous avez pris un serviteur à gage, afin qu'il travaille dans votre maison, et qu'il vous serve; mais il reste tout le jour sans rien faire, comme s'il avait les mains liées, et lorsque vous avez besoin de son service, vous le trouvez assis, livré au repos, ou bien passant son temps dans les jeux et les divertissements. Si vous l'envoyez exécuter un ordre important, au lieu de vous obéir, il s'amuse dans un cercle de désœuvrés, ou il s'arrête sur les places publiques à écouter ceux qui vendent des fables et des mensonges, ou enfin il se divertit à la suite de ceux qui vont jouant et chantant dans les rues. Que direz-vous d'un tel serviteur? Vous direz: Il ne peut pas rester à notre service, il faut le chasser promptement. Mais dérobe-t-il, commet-il quelques injustices dans la maison? Non, il est au contraire très fidèle. Vous répond-il avec insolence? Non, il n'ouvre jamais la bouche. Est-il sujet à quelque passion, à quelque mauvaise habitude? Non, il ne commet pas même l'ombre du mal. Pourquoi donc le chassez-vous? C'est que nous ne gardons que ceux qui nous servent: nous donnons le salaire à ceux qui travaillent pour nous, mais non pas aux paresseux, à ceux qui ne veulent rien faire. Voilà précisément le cas où vous vous trouvez vous-mêmes. Dieu vous a mis sur la terre afin que vous travailliez à son service, et en travaillant pour lui vous méritiez pour vous une récompense

éternelle. Si vous ne cherchez que vos commodités et vos divertissements, si vous ne savez pas vous priver de la moindre satisfaction pour son amour; si vous ne faites rien pour lui, vous négligez ses intérêts, et vous ne méritez aucune récompense. Et comme des serviteurs inutiles, vous serez exclus du paradis et condamnés à l'enfer.

13. Mais si tel est le sort infortuné des personnes riches, et de ceux qui vivent dans l'oisiveté, ce ne sera point le nôtre, diront les habitants des campagnes, et ceux qui vivent du travail de leurs mains; car bien loin de passer nos jours dans le repos, nous sommes condamnés à soutenir le poids de la chaleur, et à gagner notre pain à la sueur de notre front. Nous sommes donc dans la bonne voie, et nous serons certainement sauvés. Ne vous y trompez pas; avec toutes vos fatigues vous n'arriverez pas mieux à votre fin dernière qui est le salut, si vous ne vous appliquez pas comme vous le devez, au service de Dieu. Mais nous ne pouvons pas faire de longues prières, nous ne pouvons pas jeûner, ni passer une partie de la journée dans les temples à visiter le saint Sacrement, puisque nous sommes obligés de travailler sans relâche pour nous procurer les choses nécessaires, et pour entretenir notre famille. Ah! ne croyez pas, mes frères, que le service de Dieu consiste à réciter un grand nombre de chapelets, ou à passer un temps considérable dans l'église; non, il consiste à faire sa très sainte volonté. Il veut que vous le serviez chacun dans l'état où il lui a plu de vous placer. En travaillant la terre, en vous livrant aux emplois de votre profession, vous pouvez servir Dieu, et mériter la gloire éternelle. Il suffit que vous ayez soin en premier lieu de vous conserver en état de grâce, et loin de tout péché: il suffit que vous fassiez toutes vos actions, et et que vous supportiez toutes vos fatigues pour la plus grande gloire de Dieu, et que vous ayez l'intention d'accomplir en tout sa très sainte volonté, et alors tout en gagnant votre pain, vous gagnerez le bonheur du paradis. Pourquoi travaillez-vous, disait saint Philippe de Néri aux gens de la campagne? C'est pour gagner notre pain, répondaient-ils. Ah! mes enfants, ajoutait le saint, cela ne suffit pas; il faut travailler pour gagner votre pain et le ciel, votre pain et le paradis.

14. Quelle que soit donc notre condition, quel que soit notre emploi; que nous soyons riches ou pauvres, savants ou ignorants, ou religieux ou séculiers, nous pouvons tous nous sauver. C'est pour cette fin que Dieu nous a créés; c'est pour

cette fin qu'il nous a donné une âme spirituelle et immortelle; c'est pour cette fin qu'il nous a doués de raison et de liberté; c'est afin que nous opérions notre salut, et que nous devenions éternellement heureux. Mais cette éternelle félicité il ne veut la donner qu'à titre de récompense. Ah! ne la perdons jamais de vue dans toutes nos actions cette récompense admirable, travaillons sans cesse à l'acquérir: si nous avons le bonheur de nous sauver, tout est gagné pour nous, et si nous venons malheureusement à nous damner, nous perdons tout, et cette perte sera irréparable.

DIXIÈME INSTRUCTION.

De l'état de l'homme innocent, de sa chute, et du péché originel.

Pour vous donner quelque idée de la noblesse et de l'excellence de l'homme à l'époque de sa création, je me suis attaché, dans la dernière instruction, à examiner les parties essentielles dont il est composé, et la fin élevée pour laquelle il fut créé. Il est composé d'un corps et d'une âme. Quelque grande cependant que soit cette noblesse, soit du côté des parties qui le composent, soit du côté de la fin pour laquelle il fut créé, ne vous imaginez pas, mes Frères, que ce soit en cela que consistent toutes les perfections dont il fut enrichi par la bonté divine lors de sa création. L'excellence dont j'ai parlé est aussi notre partage, quoique nous soyons venus au monde après la faute dont il se rendit coupable, parce que nous avons comme lui un corps et une âme, et que nous avons été créés pour la même fin. Oh! quels autres grands priviléges Dieu n'accorda-t-il pas à l'homme en le créant? Priviléges dont il fut ensuite dépouillé ainsi que tous ses descendants par l'effet du péché. Voilà ce qui va devenir le sujet de l'instruction d'aujourd'hui. Nous parlerons en premier lieu de l'homme innocent, ensuite de l'homme coupable. Nous verrons dans l'homme innocent l'état heureux dans lequel il fut créé, et cette considération nous fournira un motif d'admirer la bonté divine. Dans l'homme coupable nous reconnaîtrons le malheur déplorable dans lequel nous avons été précipités et qui a sa source dans le péché originel dont les hommes se trouvent souillés à mesure qu'ils sont formés dans le sein de leurs mères, et nous prendrons de là occasion de redouter la divine justice.

1. De même que les œuvres sorties des mains d'un Dieu infiniment sage et parfait, ne peuvent qu'être parfaites, de même aussi il faut croire que le premier homme, qu'on peut appeler avec raison la principale créature parmi toutes celles qui ont été produites par la main du Dieu tout-puissant, a été au moment de sa création, orné de toutes ces qualités qui pouvaient le rendre accompli, soit quant à l'âme, soit quant au corps. La divine Ecriture ne nous laisse aucun doute là-dessus, puisqu'elle nous apprend que Dieu créa l'homme droit : *Deus fecit hominem rectum* (Eccl. 7. 30), c'est-à-dire sans imperfections, sans passion, sans défaut. Nulles ténèbres n'obscurcissaient son esprit; il était doué du jugement le plus exquis, d'une science étendue et sans bornes. Son esprit était si éclairé, et connaissait si bien toutes choses, que quand Dieu fit venir tous les animaux devant Adam, celui-ci leur donna à chacun un nom qui en exprimait admirablement la nature et le caractère. Chez lui il n'y avait point de volonté dépravée qui le portât au mal, mais au contraire elle se portait à tout ce qui était bien, il s'ensuivait que tous ses désirs, toutes ses affections étaient droites. *Deus fecit hominem rectum.* Combien son corps était beau, combien il était parfait! Combien tout était proportionné dans ses membres! Combien il était vigoureux et plein de forces! Combien il était animé et vif dans ses sentiments!

2. Cependant ces perfections ne sont pas dignes d'entrer en comparaison avec les dons surnaturels dont le Seigneur daigna de plus le gratifier. Et comme il l'avait destiné à une fin surnaturelle, il l'enrichit de priviléges et de grâces par le moyen desquels il pût parvenir à cette fin à laquelle les forces de la nature étaient incapables de le conduire. Quelles connaissances profondes ne lui donna-t-il pas de lui-même et de ses divines perfections! Il l'avait créé pour en être adoré en esprit et en vérité; c'est pour cela qu'il lui communiqua ces clartés intellectuelles qui sont nécessaires pour une fin si glorieuse et si sainte. Il le remplit des lumières de l'intelligence, dit la sainte Ecriture, il forma en lui la science de l'esprit, il combla son cœur de sagesse, y déposa tous les sentiments généreux, lui découvrit le bien et le mal, et plaça son œil sur son cœur : *Posuit oculum suum super corda illorum* (Eccles. 17. 6). Dieu même était sa lumière, il prenait plaisir à faire briller dans Adam sa sagesse, et à faire réfléchir comme dans un miroir ses rayons divins sur cette créature si parfaite. Il lui parlait familièrement, et lui faisait part confidemment de

tous ses secrets. Et si les connaissances du premier homme dans l'état d'innocence ne pouvaient et ne devaient égaler celles dont jouissent les bienheureux dans le ciel, elles surpassaient cependant toutes celles que l'homme peut posséder ici-bas. Que dirai-je ensuite de cette sainteté et de cette justice dont il était orné? Dieu avait fixé dans son cœur sa demeure; après lui avoir accordé les avantages de l'innocence, il le sanctifia par sa grâce, et le munit de tous les secours avec lesquels il pût persévérer dans la justice. Le cœur du premier homme était donc droit, et sa volonté était portée au bien, sans qu'il ressentît en lui-même aucun penchant pour le mal. La concupiscence n'influait en aucune manière sur ses actions, et nulle passion ne troublait la paix de son âme, ou la sérénité de son esprit.

3. Y a-t-il un bonheur plus grand que celui dont jouissait le premier homme qui pouvant tout ce qu'il voulait, ne voulait que ce qui était droit et juste? Y a-t-il un sort plus heureux que celui de ne pas ressentir ces terribles luttes que nous éprouvons si souvent au-dedans de nous-mêmes, puisque l'homme, dit saint Augustin (lib. 8. Confess. c. 9), commandant à lui-même, ne peut pas triompher de lui-même, et ne pas éprouver cette loi de la chair et des sens contraire à la loi de l'esprit et de la raison, loi si pénible et si tyrannique, qui faisait désirer à saint Paul d'être délivré de ce corps de mort (Rom. 7. 24)? Dans l'homme innocent tout étant en paix, il n'y avait point de passion à combattre, point de penchant vicieux à comprimer. Rien n'était capable de troubler la pureté et la douceur de sa joie. La chair ne cherchait point à se révolter contre l'esprit, elle lui était parfaitement soumise. La charité réglait ses désirs, et lui inspirait une sainte inclination pour le bien et une souveraine aversion pour le mal. Dieu versait abondamment sur lui toutes ses bénédictions, et de son côté cet homme si privilégié s'occupait, par l'offrande de toutes ses actions et par toutes ses affections, à remercier son Dieu, à louer et à aimer son généreux et aimable créateur; et assuré de son bonheur, tant qu'il serait resté fidèle à Dieu, il jouissait d'une paix parfaite.

4. Non-seulement l'esprit, mais encore le corps possédait dans cet état d'innocence ses priviléges. Outre qu'il était vigoureux et sain en toute manière, Dieu l'avait exempté de ces vicissitudes attachées à la condition des choses matérielles et corporelles. Il n'y avait point en lui de qualités contraires qui l'altérassent, point d'humeurs viciées qui le rendissent

infirme et malade. Il ne souffrait ni le froid, ni la chaleur, ni la faim, ni la soif, ni les maladies, ni les langueurs; rien n'était capable de causer à l'homme des ennuis, des souffrances et des déplaisirs. Non-seulement il était exempt de ces maux, mais il était même exempt de la mort, car Dieu lui avait accordé le privilége de ne pas mourir: *Deus creavit hominem inexterminabilem* (Sap. 2. 23); et quoiqu'il fût mortel, vu la condition de sa nature, comme le dit saint Augustin (lib. 6. de Gen. ad lit. c. 25), il jouissait du privilége de l'immortalité par la grâce du Créateur. Et comme ce ne fut que par le péché que la mort entra dans le monde, le péché n'existant pas encore, par-là même le corps n'était pas soumis à la dure nécessité de la mort; et si Adam avait persévéré dans l'innocence, il aurait été, après une vie la plus heureuse qu'il soit possible d'imaginer, transporté en corps et en âme dans le ciel pour y jouir d'un souverain bonheur.

5. Outre ces belles et rares prérogatives dont jouissait Adam soit du côté du corps, soit du côté de l'âme, le lieu même où il fut placé concourait à le rendre parfaitement content et heureux. Car son libéral Créateur, après l'avoir créé dans une grande justice et une grande perfection, après l'avoir enrichi des dons les plus précieux, le plaça dans le paradis terrestre. C'est ce lieu de délices que Dieu lui-même, comme le dit la sainte Ecriture (Gen. 2. 8), avait préparé et formé pour donner à l'homme une idée de sa magnificence et de sa bonté. Le nom même de paradis qu'il donna à cet endroit nous démontre clairement qu'il n'y manquait rien de tout ce qui était capable de faire naître le plaisir, et que tout ce qu'on pouvait désirer de charmant et d'agréable y abondait. Dieu avait réuni là tout ce qu'il avait créé de plus merveilleux et de plus beau. Toutes les saisons s'y succédaient avec tous leurs agréments et leurs avantages sans aucun des inconvénients qui leur sont attachés et qui sont quelquefois si onéreux; et la terre sans être cultivée produisait d'elle-même abondamment les fruits les plus délicieux et les plus agréables à la vue. Les animaux les plus féroces étaient soumis à Adam, tous vivaient dans une entière dépendance de lui, et lui obéissaient comme à leur seigneur et à leur maître. Ses jours s'écoulaient dans le sein de la joie, du calme et de la tranquillité; aucun ennui, aucune crainte, aucun danger ne venaient l'assaillir. Son occupation était d'aimer Dieu de tout son cœur, de bénir sans cesse la main bienfaisante qui l'avait comblé de tant de biens, et qui se préparait à lui en accorder d'éternels. Et cette oc-

cupation, que Dieu même lui avait imposée, était délicieuse et sainte en même temps, propre à nourrir en lui la piété envers Dieu, et à l'embraser d'un saint amour par la considération des œuvres merveilleuses que la divine bonté avait faites pour lui. Oh! heureux état, dans lequel l'homme jouissait d'une parfaite santé dans son corps, et d'une imperturbable tranquillité dans son esprit (S. Aug. lib. 14. de Civitate, cap. 26).

6. Pour assurer à lui-même, de plus à tous les hommes cet état fortuné, et pour transmettre encore à ses descendants tant et de si grands biens, il était nécessaire qu'Adam persévérât dans la justice et qu'il se conservât fidèle à Dieu. Mais peut-être ne le pouvait-il pas? Ah! il le pouvait, mes chers Frères, et il avait toute facilité pour cela. Car pour rester en possession de tous ces avantages, et pour les faire passer de génération en génération à tous ses descendants, en quoi dut-il être fidèle à Dieu? Le Seigneur exigeait-il peut-être de lui de grandes choses, ou l'avait-il accablé de commandements pénibles et onéreux? Non, il ne lui avait prescrit que de ne pas toucher à un fruit. Ce fut le seul ordre qu'il lui donna, le seul tribut qu'il imposa, et la seule marque de dépendance qu'il lui demanda. Tu pourras manger de tous les fruits des arbres qui sont dans le paradis; mais garde-toi bien de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Et afin qu'il n'ignorât pas à quelles peines et à quels châtiments il s'exposait en cas de transgression, il ajouta que dans l'instant où il mangerait de ce fruit défendu, il serait condamné à toute espèce de misères et ensuite à la mort. Voilà quelle était la condition qu'Adam devait observer pour être toujours heureux, pour vivre immortel, pour assurer non-seulement sa propre félicité, mais encore celle de tous ses descendants. Quel précepte, dit saint Augustin (lib. 14. de Civit. c. 12), plus succinct que celui-là et dont le souvenir pût mieux être gravé dans le cœur, quel précepte plus facile à accomplir? Il ne s'agissait que de se priver d'un seul fruit, et Adam était bien dédommagé de cette privation qui devenait si peu coûteuse par l'abondance et la multiplicité de ceux qu'il avait à sa disposition et qui étaient aussi délicieux et aussi doux que celui auquel il lui était défendu de toucher. Il n'éprouvait aucun mouvement de concupiscence qui contrariât sa volonté. Si lui-même ne donnait pas entrée à la tentation, et s'il ne préferait pas une funeste indépendance à la douce soumission aux ordres de son créateur, il n'y avait rien en lui, ni hors de lui dans cet état de justice, de sainteté et d'innocence qui le portât au

péché (l. 6. oper. imp. cont. Julian). Il est vrai qu'il ne pouvait pas persévérer avec les seules forces de son libre arbitre; mais Dieu lui prêtait son secours avec lequel il pouvait se soutenir dans la lutte du bien contre le mal.

7. Or, qui n'aurait cru qu'Adam, comblé par Dieu de tant de bienfaits, muni de tant de grâces, avec autant de facilité qu'il en avait de bien faire, ne dût lui être toujours fidèle et toujours agréable ? Le voyant si heureux et libre de se maintenir dans son bonheur, qui n'aurait pensé que jamais rien n'aurait été capable de le détourner de ses devoirs ? Il était en son pouvoir de se conserver dans cet état le plus fortuné de tous. Il savait que son sort dépendait de l'observance du commandement divin, que son malheur serait le fruit de sa transgression. Aidé par la grâce de Dieu, son libre arbitre pouvait l'observer; qui aurait jamais dit que, nonobstant cela, et avec tant de lumières et tant de secours, il viendrait à le transgresser ? Mais, hélas ! il ne tarda pas d'apprendre par une funeste expérience à connaître que l'homme n'est fort qu'autant qu'il est soumis et fidèle à Dieu. Qu'il lui fallut peu de temps pour manquer à ses engagements envers Dieu, mais aussi combien il connut par une malheureuse expérience que l'homme se précipite dans les plus grandes misères, si Dieu retire sa main de dessus lui et l'abandonne ! Adam s'éloigna de Dieu par la désobéissance, et Dieu s'en éloigna à son tour. Dès cet instant il tomba en un clin-d'œil de l'état heureux dans lequel il se trouvait dans l'état le plus déplorable, et par sa chute honteuse il apprit à tous les hommes à ne jamais présumer d'eux-mêmes et à toujours vivre dans une sainte crainte. Considérons les circonstances de cette chute qui nous fournit beaucoup de lumières pour notre instruction et pour notre sûreté.

8. Lucifer étant déchu avec ses compagnons, à cause de son orgueil, des prérogatives avec lesquelles il avait été créé, se voyant chassé du paradis et condamné à l'enfer, était dévoré d'envie en considérant que l'homme était appelé à occuper sa place dans le céleste séjour. Dès-lors, pour se procurer une espèce de consolation dans son épouvantable infortune, il chercha à entraîner le premier homme dans l'infidélité et le péché, afin que devenant son complice par sa rébellion, il partageât encore avec lui son supplice. Pour réussir dans son perfide dessein, il choisit pour instrument de sa malice le serpent qui, comme le dit l'Ecriture, était l'animal le plus fin et le plus rusé. Sous cette forme il forma le projet de s'adresser d'abord à la femme que Dieu avait donnée pour épouse à Adam, laquelle étant plus

curieuse, devait être plus disposée à se laisser tromper et à devenir dans ses mains un instrument puissant pour faire tomber l'homme dans les piéges qu'il lui dressait. Pourquoi, lui dit-il, Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger de tous les fruits des arbres qui sont dans le paradis? Impie, devait lui répondre Eve, t'appartient-il ainsi qu'à toute autre créature de demander au Créateur raison de ses lois? Dieu est notre maître et nous sommes ses serviteurs, il nous a fait ce commandement, cela suffit : ou au moins en entendant une apostrophe aussi audacieuse elle devait prendre la fuite; car prêter l'oreille un seul instant au discours du tentateur était pour Eve une occasion prochaine de péché, et pouvait causer sa perte. Mais cette femme imprudente, au lieu de fuir, ouvre son cœur à la suggestion, elle écoute le serpent, s'entretient avec lui, et lui répond qu'elle et son époux ont bien le droit de manger de tous les autres fruits du paradis, mais que Dieu leur avait défendu sous peine de mort de manger et même de toucher les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal.

9. Voilà Eve qui chancelle : Dieu leur avait dit en termes clairs et positifs qu'aussitôt qu'ils se permettraient de manger de ce fruit, ils seraient condamnés à la mort, et elle révoque en doute la vérité de ces paroles et de ces menaces de Dieu : *Ne fortè moriamur*. Ah ! vous ne mourrez pas, ajoute aussitôt le serpent infernal. Sachez que Dieu ne vous a défendu de toucher à ce fruit que parce qu'il sait qu'en en mangeant vos yeux s'ouvriraient et que vous seriez comme des Dieux, connaissant le bien et le mal. D'ailleurs vous ne mourrez pas : *Nequaquam moriemini*. Ah ! imposteur et ennemi de la vérité, tu oses donner un démenti à Dieu, l'accuser de jalousie, et insinuer à cette imprudente femme qu'en désobéissant à Dieu elle deviendra semblable à lui ? Et toi, Eve, tu entends sans frémir des paroles aussi impies ? Prêter seulement l'oreille à des discours semblables est une insulte faite à Dieu, et devient pour toi une occasion funeste de transgresser le divin commandement. C'est ce qui fut en effet le triste prélude de sa faute. Elle s'arrête sous cet arbre malheureux, se met à examiner avec trop de curiosité ce fruit, et elle s'imagine qu'il doit être d'un goût délicieux. Elle va plus loin. Elle le détache de la branche, et le mange, *vidit, tulit, comedit*. Le croiriez-vous ? Elle porte l'insubordination envers Dieu, contre qui elle vient de se révolter, jusqu'à chercher à entraîner dans sa rébellion son époux, en lui offrant le fruit défendu, afin qu'il en mange à son tour. Garde-toi bien, Adam, de

commettre un si grand crime et d'offenser ce Dieu qui, dans son amour et sa tendresse pour toi, t'a comblé de faveurs signalées. Toi qui as été doué de plus de connaissances, sers-t-en pour faire reconnaître à ton épouse sa faute, arme-toi de zèle pour la reprendre avec rigueur, et lui montrant la grandeur de son iniquité, exhorte-la à la détester dans les sentiments d'une vraie et profonde douleur et à rentrer en grâce avec Dieu.

10. Mais, ô aveugle et fatale complaisance! Pour ne pas contrister celle qui était l'objet de son affection, comme le fait observer saint Augustin, pour ne pas déplaire à sa femme, il consent à offenser Dieu; il ne fait point difficulté d'éloigner de son souvenir la majesté infinie de Dieu qu'il outrage, et sans réfléchir aux immenses bienfaits qu'il avait reçus et aux engagements inviolables qu'il avait contractés de lui être fidèle à jamais, il s'empare de ce fruit défendu et en mange. Il n'oppose aucune résistance aux propositions de sa femme, il ne les combat point. Il ne rappelle point à cette épouse prévaricatrice le commandement qui leur a été fait, et la peine de mort dont Dieu les a menacés; mais il cède honteusement à la première invitation, et il viole à son tour le précepte du Seigneur. Ce seul exemple devrait une fois pour toutes détromper quiconque, au milieu des occasions dangereuses, présume avoir assez de forces pour résister aux tentations, et quiconque se flatte de pouvoir impunément fréquenter les personnes adonnées au libertinage sans être scandalisé et séduit par leurs actions, leurs discours et leurs maximes. Si un seul entretien qu'Eve eut avec le serpent, la fit prévariquer dans l'état d'innocence, si Adam dont l'intelligence n'était pas obscurcie par les ténèbres de l'ignorance, ni le cœur dominé par des inclinations vicieuses, suivit l'exemple de sa femme désobéissante, qui pourra jamais se persuader que dans cet état de corruption et d'ignorance, dans cet état où nous sommes enclins au mal, on puisse conserver l'innocence même au milieu des plus dangereuses occasions? Qui sera jamais assez téméraire pour présumer pouvoir lire impunément les livres dans lesquels on met en doute les principes les plus certains de la religion, sans danger d'en sucer le venin, de pouvoir fréquenter les sociétés où l'on discrédite la piété, sans craindre d'en embrasser les maximes; de pouvoir vivre avec des compagnons qui font profession de libertinage, sans danger d'adopter leurs mœurs? Mais revenons à Adam, et voyons quelles furent les déplorables conséquences de son péché!

11. A peine eut-il goûté du fruit défendu, que tout-à-coup dépouillé de la justice originelle, il le fut aussi dans son corps et dans son âme de tous ces dons et de tous ces priviléges qui lui avaient été accordés par Dieu. Quant à l'âme, en perdant l'innocence et la grâce, elle perdit en même temps la lumière de l'intelligence et la rectitude de la volonté. L'intellect, qui était plein de sagesse, fut obscurci et aveuglé par les ténèbres de l'ignorance; et la volonté, qui dominait en maîtresse sans contradiction et sans obstacle sur les mouvements de la partie inférieure, devint comme l'esclave des passions et des sens, ressentit de suite une grande inclination au mal et une grande répugnance pour le bien. De même qu'Adam se révolta contre Dieu, ainsi la chair se révolta contre l'esprit; et l'appétit, qui auparavant était entièrement soumis à la raison, commença à se soulever contre elle. L'homme dès-lors se vit en proie aux inquiétudes et aux craintes, et éprouva ces combats pénibles et intérieurs par lesquels la loi de l'esprit étant en opposition avec celle de la chair, et celle de la chair avec celle de l'esprit, cet infortuné lutte contre lui-même. Ces effets funestes que le péché produisit dans l'âme furent accompagnés de maux très graves quant au corps. Car, avant sa chute, l'homme jouissait d'une santé parfaite; il se nourrissait sans peines et sans travail des fruits que la terre féconde produisait, et il n'était point tributaire de la mort; mais en punition de sa transgression, il fut condamné à toutes les misères, à la faim et à la soif, au froid, et à la chaleur, aux maladies, aux souffrances et enfin à la mort. Je t'accablerai de maux et de douleurs dans le temps de ta grossesse, dit Dieu à la femme; tu enfanteras avec douleur, tu seras sous le pouvoir de l'homme, et il te dominera. Il dit ensuite à Adam: Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et mangé du fruit de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher, pour te châtier de ton indigne violation de ma loi, la terre sera maudite, elle ne te fournira qu'à force de travaux et de fatigues ce qui t'est nécessaire pour ta subsistance; elle ne produira que des ronces et des épines, tu seras forcé de manger ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans le sein de la terre d'où tu es sorti, parce que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. Il ne permit pas même qu'il continuât à demeurer dans ce lieu de délices où il l'avait placé. Comme il n'avait été fait que pour l'homme innocent, il ne devait donc plus servir pour l'homme coupable. Ainsi après l'avoir chassé ignominieusement du paradis, il plaça à

la porte un Chérubin armé d'une épée flamboyante, afin qu'ils connussent l'un et l'autre qu'ils étaient indignes d'y rentrer. Cependant, parmi tant de maux qu'Adam attira sur sa tête par son péché, le plus grand et le plus accablant de tous fut d'avoir perdu la grâce et l'amitié de Dieu, et d'avoir non-seulement encouru la peine de la mort temporelle, mais encore une sentence de mort éternelle. Tandis que Dieu auparavant agissait familièrement et se plaisait à converser avec lui, après sa faute il le regarda comme un perfide et un rebelle, comme il l'était en effet; il le déclara indigne de participer avec lui à ses joies éternelles, mais digne de brûler à jamais dans l'enfer, et il montra par-là qu'autant il est magnifique et libéral à faire du bien à ses amis, autant il est juste et sévère dans les vengeances qu'il exerce sur ses ennemis.

12. Mais ces pertes si considérables, et ces châtiments si multipliés s'arrêteront-ils au moins sur la tête d'Adam? Ah! non, car par son péché il s'est ruiné lui-même et il a causé la ruine de ses descendants. Tant de malheurs qui nous arrivent si fréquemment, tant d'afflictions qui nous accablent, tant de maladies qui nous tourmentent, cette mort à laquelle nous sommes condamnés et que nous devons nécessairement subir, cette répugnance que nous éprouvons pour le bien, cette inclination que nous sentons pour le mal, le combat qui existe en nous entre la chair et l'esprit, cette ignorance de l'intellect, la dépravation de la volonté, sont des peines qui résultent du péché d'Adam qui, se communiquant à tous ses descendants, leur fait aussi éprouver à tous ses funestes conséquences. Oui, mes Frères, à mesure que nous venons au monde, nous y venons tous privés de la grâce et de l'innocence, et dépouillés de tous ces dons et de tous ces priviléges que Dieu avait accordés à la justice originelle. Nous sommes tous nés pécheurs et coupables de la désobéissance de notre premier père, par-là même rebelles à Dieu, et conséquemment enfants de colère et dignes de l'enfer. Et le péché, dont tout homme, dès sa conception dans le sein de sa mère, est infecté, s'appelle le péché originel, parce que, quoique commis par Adam, avant que nul être raisonnable n'existât sur la terre, néanmoins il se transmet à tous ceux qui tirent leur origine de lui, et les empoisonne tous de son venin mortel. Pour expliquer en quelque manière comment le péché de notre premier père se communique à ses enfants, les saints Pères et les théologiens disent que toute la nature humaine était renfermée dans Adam, comme dans son principe

et dans son chef, non-seulement sous le rapport naturel, mais encore sous le rapport moral. La volonté de ses descendants était contenue moralement en lui, et ils devaient partager le sort de leur premier père. Il aurait transmis à tous la justice originelle s'il avait été fidèle; mais parce qu'il fut désobéissant et infidèle, il leur transmit le péché, et nous naissons pécheurs, parce que nous naissons ses enfants. De même que les fruits produits par une racine mauvaise et pourrie sont mauvais et se ressentent de leur origine, de même que les eaux qui jaillissent d'une source corrompue sont aussi corrompues à leur tour; et de même qu'une nourrice malsaine communique avec son lait à son enfant qu'elle nourrit ses propres infirmités, ainsi tous les hommes, tirant leur origine d'Adam souillé et infecté par son péché, en seront eux-mêmes comme lui souillés et infectés.

13. C'est là une vérité, mes Frères, sur laquelle il n'est pas permis d'élever aucun doute; et quoique nous ne puissions, malgré nos efforts, parvenir à comprendre comment le péché d'Adam commis depuis tant de siècles, nous est transmis même avant que nous venions au monde, nous devons cependent soumettre notre esprit à la foi qui nous enseigne qu'il nous est communiqué, et croire fermement à Dieu qui nous fait connaître dans les saintes Écritures que tous les hommes sont pécheurs depuis le sein de leur mère. J'aî été conçu dans l'iniquité, dit David, et ma mère m'a conçu dans le péché (Psal. 50. 7). Le péché, dit saint Paul, est entré dans le monde par un seul homme, et par ce péché la mort, et ainsi tous les hommes sont devenus ses tributaires, puisque tous ont péché dans ce seul homme (Rom. 5. 12). Par le péché d'un seul, ajoute-t-il (v. 18), tous les hommes sont tombés dans la damnation, et par la désobéissance d'un seul ils sont devenus pécheurs. En outre dans la seconde épître aux Corinthiens (cap. 5. 14,), il dit que tous sont morts: et dans celle aux Ephésiens (cap. 1. 23), il déclare que nous sommes tous des enfants de colère par nature. Aussi l'Église a-t-elle toujours combattu la doctrine de ceux qui osèrent nier le péché originel, et elle a toujours considéré cette vérité comme un des fondements de sa foi, et comme la clef de la religion. En effet, quelle vérité plus nécessaire et en même temps plus efficace que celle-là pour nous obliger à confesser notre faiblesse et notre misère, et pour nous démontrer la nécessité de la grâce de Jésus-Christ?

14. Cette vérité nous détermine à faire l'aveu de nos misères, et

de notre faiblesse : car en réfléchissant que nous sommes nés ennemis de Dieu, esclaves du démon, dignes de l'enfer, et qu'à raison du péché notre intelligence s'est tant obscurcie et notre volonté tant dépravée, comment pourrons-nous présumer de nous-mêmes ? Comment ne nous humilierons-nous pas devant Dieu en confessant sincèrement que dans l'état misérable de la nature corrompue où nous sommes, nous n'avons de force et de puissance que pour le mal ? Cette même vérité nous fait connaître en outre le besoin que nous avons de la grâce de Jésus-Christ. Car si nous ne pouvons rien faire de méritoire et d'agréable à Dieu, qui pourra nous délivrer de l'esclavage du péché ? Qui pourra anéantir la sentence de notre condamnation ? Qui pourra nous réconcilier avec Dieu ? Qui enfin pourra cicatriser nos plaies, et nous ramener dans la route du salut, sinon Jésus-Christ qui, étant vrai homme, et en même temps vrai Dieu, peut seul offrir à la justice divine une satisfaction digne et convenable, et qui est toujours exaucé de Dieu à cause de sa personne ? Infortunés et misérables que nous sommes, si nous n'avions pas un tel médiateur et un intercesseur aussi puissant, toutes ces pertes que nous avons éprouvées seraient irréparables, et il ne nous resterait plus aucune espérance de salut. Humilions-nous devant Dieu, avouons que nous sommes des pécheurs ; détestons souverainement nos fautes ; recourons avec confiance à notre divin libérateur, et correspondons avec fidélité à cet amour excessif qu'il a montré pour nous : cette connaissance que nous avons par la foi, du péché originel et de l'état malheureux dans lequel il nous a réduits, doit réveiller en nous ces sentiments. Malheur cependant à ces chrétiens qui ont encore l'audace de s'enorgueillir, qui aiment le péché au lieu de le haïr, et qui sont infidèles à la grâce de Jésus-Christ qu'ils semblent méconnaître. Ces connaissances et ces lumières, que Dieu dans sa miséricorde nous donne afin d'opérer notre salut, contribueront à attirer sur leur tête une condamnation plus terrible.

ONZIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles : *Et in Jesum Christum.*

Combien la connaissance de Jésus-Christ est importante et nécessaire.

Après avoir terminé l'explication du premier article du Symbole, dans lequel nous faisons profession de croire en Dieu, le

Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, nous nous occuperons maintenant du second article, dans lequel nous faisons profession de croire en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et notre Seigneur. C'est ici le grand objet que les saints Apôtres veulent proposer à notre foi, et auquel ils consacrent six articles, pour nous faire connaître tous les mystères qui y sont renfermés. Jésus-Christ est l'unique fondement de nos espérances ; il est notre unique force dans notre faiblesse, notre unique soutien dans nos travaux, puisque, dans l'état déplorable où nous a précipités la chute d'Adam, c'est en lui seul que nous pouvons trouver les lumières qui dissipent nos ténèbres, les remèdes capables de guérir les plaies de notre âme, et le prix nécessaire pour acquitter nos dettes immenses. Il est notre unique Sauveur, l'unique réparateur des pertes que nous avons faites, l'unique médiateur entre Dieu et nous. Il est notre sagesse, dit saint Paul (1. Cor. 1. 30), notre justice, notre sanctification, notre rédemption. En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse, de la science de Dieu, et d'une manière plus spéciale encore, de sa miséricorde infinie (Col. 2. 3). Ne nous étonnons donc plus d'entendre le grand Apôtre si profondément versé dans la connaissance des mystères les plus sublimes, protester ouvertement que toute sa science consiste à savoir Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (1. Cor. 2. 2). Ne nous étonnons plus en voyant tous les Apôtres n'avoir d'autre but dans leur zèle et dans leurs travaux, que celui de faire connaître Jésus-Christ à l'univers entier. Vous devez donc, mes Frères, employer vous-mêmes tous vos soins et toute votre attention à bien apprendre et à bien retenir ce que la foi nous enseigne de Jésus-Christ; et pour vous animer à y mettre toute votre application, je vous ferai voir dans cette instruction combien cette connaissance est importante et nécessaire.

1. Pour nous convaincre de l'importance et de la nécessité de la connaissance de Jésus-Christ, il suffit de penser que sans elle nous ne pouvons opérer notre salut. Quoi de plus important et de plus nécessaire, en effet, qu'une chose sans laquelle il nous est impossible d'être sauvés? Nous savons que le péché d'Adam a souillé tout le genre humain, qu'il a introduit dans le monde le désordre, toutes les misères dont l'homme est accablé et enfin la mort. Les effets de ce péché, effets que nous ressentons malheureusement au-dedans de nous-mêmes, les ténèbres de notre entendement, la dépravation de notre volonté, notre aversion pour la vertu, notre penchant au mal,

l'oubli dans lequel nous vivons des biens célestes, notre attachement aux biens sensibles, les souffrances, les disgrâces et tous les maux que nous endurons même dans notre enfance, alors que nous sommes encore incapables de mériter un châtiment par nos fautes personnelles, tout nous oblige à confesser que nous sommes nés pécheurs et ennemis de Dieu. Le Seigneur néanmoins, qui par un trait de sa miséricorde infinie a voulu que la grâce surabondât là où avait abondé le péché, nous a envoyé un Sauveur capable d'effacer toutes nos fautes et de guérir toutes nos plaies (Rom. 5. 20). Mais si nous ne connaissons pas ce Sauveur, comment pourrons-nous recourir à lui, et obtenir de sa bonté les remèdes, la force et les secours dont nous avons besoin ? Il nous arrivera ce qui arrive à un malade qui ne connaît point de médecin qui puisse le guérir. Sans aide, sans appui, nous serons réduits à périr misérablement, et la connaissance de nos maux ne servira qu'à nous précipiter dans le désespoir.

2. Or, Jésus-Christ est le seul médecin que Dieu nous ait envoyé pour nous délivrer de nos infirmités, pour nous rendre la santé, et pour nous donner la véritable vie. Il n'y a point de salut par aucun autre, dit saint Pierre (Act. 4. 12), car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes en vertu duquel nous puissions être sauvés. Aucun même des esprits angéliques qui se sont conservés fidèles à Dieu, qui sont si parfaits, et qui brûlent sans cesse du feu de l'amour divin, n'était capable de réparer nos pertes. Comme il n'y a qu'un seul Dieu, dit saint Paul, de même il n'y a qu'un seul médiateur entre lui et les hommes, et ce médiateur est Jésus-Christ (1. Tim. 2. 5). Sans lui il nous était impossible de sortir de nos ténèbres, d'être délivrés de nos langueurs, de briser nos chaînes, d'être réconciliés avec Dieu, de devenir ses enfants adoptifs, et d'être rétablis dans les droits que nous avions perdus sur le ciel; sans lui tous les hommes seraient restés esclaves du péché, sous la dure servitude du démon, ennemis de Dieu, condamnés à l'enfer. Il n'y a pas, dit l'Apôtre, d'autre fondement de salut que Jésus-Christ (1. Cor. 3. 11). Lui seul est la voie, la vérité et la vie (Joan. 14. 16) : lui seul est la porte par laquelle doit entrer quiconque désire être sauvé (Joan. 16. 9): il est lui seul le pasteur qui peut défendre les brebis contre les embûches du loup infernal, et les ramener dans la bergerie (ibid. 2. 14). Celui qui n'entre pas par cette porte, qui ne marche pas par cette voie, et qui n'écoute pas la voix de ce pasteur, ne peut en aucune manière avoir accès

auprès de Dieu; et privé de la grâce, sans lumière et sans force, abandonné à la violence de ses passions, et à la fureur de ses ennemis, il ne doit s'attendre qu'à un malheur éternel.

3. Si donc ce n'est que par le moyen de Jésus-Christ qu'on peut obtenir le ciel, celui qui désire se sauver doit nécessairement croire en lui. Celui qui croit en lui, ne sera pas condamné; mais celui qui ne croira pas, est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu (Joan. 3. 18). Celui qui croit au Fils, aura droit à la vie éternelle ; mais celui qui ne croit point au Fils, ne verra point la vie, et la colère de Dieu demeure sur lui (ibid. v. 36). Ce n'est pas seulement après la promulgation de l'Evangile, dit saint Augustin (Lib. de Pecc. orig. cap. 26), que cette foi a été nécessaire ; elle l'a été dans tous les temps, et même avant que Jésus-Christ vînt sur la terre, et jamais personne n'a pu être purifié de ses péchés, ni recevoir la grâce de la justification, sinon par le moyen de cette foi ; et comme il est nécessaire maintenant, pour être sauvé, de croire en Jésus-Christ qui est déjà venu, de même il était nécessaire alors de croire en ce même Jésus-Christ qui devait arriver. Il est lui seul le chef qui communique la vie à tous les membres. Pour participer à cette vie, il faut donc que les membres soient unis à ce chef; et jamais ils ne lui seront unis sans croire en lui. Mais comment croire en Jésus-Christ sans le connaître ? Il est donc aussi nécessaire de le connaître que de croire en lui.

4. Aussi dès le commencement du monde Dieu manifesta-t-il aux hommes le dessein miséricordieux qu'il avait conçu de réparer par le moyen du Messie les pertes occasionnées par le péché. Il leur fit savoir qu'il enverrait un libérateur pour détruire l'empire tyrannique du démon, pour réconcilier le genre humain avec son Dieu, et pour rétablir la paix entre le ciel et la terre (Coloss. 1. 20). Il l'annonça à Adam, lorsqu'il lui promit la venue d'un Sauveur en disant au serpent que de la femme naîtrait un fils qui lui écraserait la tête (Gen. 3. 15). Adam instruisit ses enfants de cette promesse, et ceux-ci la firent connaître à leurs descendants. Et pour que le souvenir ne s'en perdît jamais, et que les hommes eussent toujours présente à leur esprit la venue du Messie, combien de fois Dieu ne la renouvela-t-il pas dans la suite ? Il la renouvela à Abraham (Gen. 22. 19), il la renouvela à Isaac (ibid. cap. 26), il la renouvela à Jacob (ibid. 28), il la renouvela à David (Paral. 17. 22), leur promettant que de leur race sortirait celui qui devait bénir toutes les nations, et dont le règne serait éter-

nel. Et, non content de cela, il voulut que le précieux dépôt de cette promesse fût conservé dans les saintes Ecritures, que ses Prophètes s'appliquassent à dépeindre de la manière la plus claire le libérateur promis, en annonçant le temps de sa venue, sa naissance miraculeuse et les circonstances les plus minutieuses de sa vie. Toutes les merveilles que Dieu opéra en faveur des Hébreux; le sang de l'agneau qui les préserva du châtiment de l'ange exterminateur ; le passage de la mer Rouge; la colonne de feu qui leur servit de guide dans le désert; le rocher d'où sortirent des eaux en abondance ; la manne qui leur servit de nourriture ; toutes ces choses étaient autant de figures qui se rapportaient à Jésus-Christ, et qui représentaient admirablement ce qui devait un jour s'accomplir en lui. En un mot, comme dans tous les temps, il a été nécessaire de connaître Jésus-Christ et de croire en lui, et que jamais personne n'a pu, sans ce moyen, obtenir la rémission de ses péchés, ni être sauvé ; ainsi dans tous les temps, avant même qu'il l'envoyât sur la terre, Dieu l'a annoncé et l'a fait connaître aux hommes ; et sous la loi de nature, par le moyen des Patriarches, aussi bien que sous la loi écrite, par le moyen des Prophètes et des saintes Ecritures il leur donna les lumières suffisantes et ce qui était nécessaire pour parvenir à la connaissance de l'unique et véritable libérateur promis. Ceux qui profitèrent de ces lumières et de ces moyens le connurent en effet, crurent en lui, mirent en lui toutes leurs espérances, et furent sauvés. Mais tous ceux qui ne voulurent pas mettre à profit ces moyens, ne pouvant pas croire ni espérer en celui qu'ils ne connaissaient pas par leur faute, périrent misérablement.

5. S'il était si nécessaire de connaître Jésus-Christ et de croire en lui, avant même qu'il parût dans le monde, combien cette connaissance et cette foi ne seront-elles pas plus nécessaires maintenant qu'il est venu sur la terre, qu'il a conversé avec les hommes, et qu'il a accompli le grand ouvrage de la rédemption du genre humain? Si ceux-là étaient alors inexcusables, qui ne connaissaient pas, qui n'attendaient pas, qui ne désiraient pas le libérateur promis, combien ne seront-ils pas plus coupables ceux qui refusent de le reconnaître, et de croire en lui, après qu'il a paru visiblement dans le monde, après qu'il a donné tant de preuves de sa mission et par sa doctrine, et par ses œuvres, et par ses miracles; après qu'il a fait briller sa lumière et retentir sa voix jusqu'aux extrémités de la terre? Et cependant, combien de peuples et de nations entières qui aujourd'hui, encore, ne croient

pas en Jésus-Christ, ou qui, si elles en ont entendu parler, ne le reconnaissent pas pour ce qu'il est véritablement? La lumière est venue dans le monde; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière (Joan. 3. 19) : aussi ne verront-ils point la vie, parce qu'ils ne croient pas au Fils de Dieu; mais la colère du Seigneur demeure sur eux (ibid. v.36).

6. Et en effet, le triste et déplorable aveuglement dans lequel vivent tant d'idolâtres, qui rendent à des créatures insensibles l'honneur et le culte qui n'appartiennent qu'au Créateur, et qui, comme si la lumière même de la raison était en eux entièrement éteinte, vont jusqu'à ignorer ce Dieu qui se manifeste si clairement dans les choses visibles qu'il a faites (Rom. 1. 20); la honteuse dépravation de tant de milliers de Mahométans, lesquels, suivant les enseignements et les maximes d'un homme impie et débauché qu'ils honorent comme un grand prophète, se livrent à toute espèce de désordres, et regardent comme permises les actions les plus brutales; la dure obstination dans laquelle persistent un si grand nombre de Juifs, quoiqu'ils soient depuis tant de siècles sans royaume, sans temple, sans sacerdoce, sans sacrifice, et qu'ils puissent facilement comprendre que les oracles des Prophètes sont déjà accomplis; ne sont-ce pas là des marques certaines de la colère de Dieu, qui pèse sur ces peuples malheureux? Jésus-Christ, dit saint Jean (cap. 1. 12.), a conféré sa grâce et la dignité d'enfants de Dieu à ceux qui l'ont reçu, et qui croient en son nom. Or, tant de Gentils, tant de Mahométans, tant de Juifs n'ayant jamais participé à cette grâce et à cette dignité, parce qu'ils ne reconnaissent pas Jésus-Christ pour le vrai Messie et pour l'unique médiateur entre Dieu et l'homme, demeurent par-là même sous le joug du péché, dans l'esclavage du démon, et dans l'inimitié de Dieu. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si Dieu, par un juste châtiment, les abandonne dans leurs erreurs, et les laisse suivre, comme dit l'Apôtre, les désirs déréglés de leur cœur (Rom. 1. 24.)? Qu'y a-t-il d'étonnant si leur esprit est tellement aveuglé, qu'ils ne comprennent pas les vérités mêmes les plus claires et les plus palpables, et si leur cœur est tellement dépravé, que, devenus semblables à des animaux, ils n'ont plus de pensées, de désirs et d'affections que pour les choses matérielles et sensibles? Ils sont hors de la véritable voie, et sans guide pour y être ramenés; ils sont au milieu des ténèbres, et sans lumière qui puisse les éclairer; ils sont chargés de blessures et couverts de plaies, et sans médecin pour les guérir, puisque, par leur faute, ne connaissant pas Jésus-

Christ qui seul peut les conduire, les éclairer et remédier à leurs maux, ils demeurent dans leur aveuglement, dans leur égarement, et sous le poids de toutes leurs infirmités.

7. Jésus-Christ lui-même nous a expliqué cette vérité par une des figures les plus claires de l'ancien Testament. Voici ses propres paroles : Comme Moïse, dit-il, a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croiront en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle (Joan. 3. 14). L'histoire du serpent d'airain est consignée dans le livre des Nombres (cap. 21). Les Hébreux, fatigués d'un long voyage, et n'aspirant qu'au repos, commencèrent à murmurer contre Dieu et contre leur saint conducteur. Pourquoi, disaient-ils, nous avez-vous tirés de l'Egypte, pour nous faire mourir dans cette solitude? Nous manquons de pain et d'eau, notre cœur se soulève de dégoût à la vue de cette chétive nourriture. Le Seigneur, irrité de l'opiniâtreté et de l'ingratitude de ce peuple, fit paraître tout-à-coup une multitude de serpents qui blessèrent et firent périr un grand nombre de ces infortunés. Epouvantés d'un si terrible châtiment, ils eurent recours à Moïse, afin qu'il suppliât le Seigneur de les délivrer de ce fléau. Dieu exauça les prières de son serviteur, et lui ordonna d'élever un serpent d'airain, lui promettant d'accorder leur guérison à tous ceux qui, après avoir été mordus, fixeraient leurs regards sur ce serpent. Moïse exécuta cet ordre ; il fit faire ce serpent, le plaça en un lieu assez élevé pour qu'il pût être vu aisément de tout le peuple, et tous ceux qui le regardaient après avoir été blessés, obtenaient leur guérison.

8. Tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront, ont été ou seront blessés mortellement par le péché originel. Ils seraient sans espoir de salut, si la divine miséricorde ne leur avait donné un remède prompt et efficace. Ce remède c'est Jésus-Christ lui-même, qui a été élevé sur la croix pour le salut du genre humain. Et, comme la vue de ce serpent mystérieux, qui n'avait du serpent que la figure, sans en avoir le venin, guérissait les Hébreux de la morsure des serpents véritables, de même la vue, c'est-à-dire la foi en Jésus-Christ et la connaissance de ce divin Sauveur qui a pris la nature humaine et la ressemblance du pécheur, sans être lui-même coupable d'aucun péché, guérit les hommes des blessures mortelles que leur a faites le serpent infernal. Comme aussi les Israëlites qui n'auraient pas fixé leurs regards sur le serpent d'airain, seraient morts misérablement ; de même

ceux qui ne veulent pas croire en Jésus-Christ, qui refusent de le reconnaître pour le Messie, ne doivent s'attendre qu'à une mort éternelle, puisque sa connaissance est le seul remède par lequel l'homme grièvement blessé par le péché puisse recouvrer la vie de son âme. Quel n'eût pas été notre malheur, mes Frères, si nous eussions été élevés par des Juifs qui se scandalisent du mystère de la croix, ou si nous fussions nés parmi les gentils, qui le regardent comme une folie (1. Cor. cap. 1. 23) ? Quel n'eût pas été notre malheur, si nos pères, au lieu de nous inspirer l'amour de Jésus-Christ, et de nous apprendre à le respecter, eussent au contraire cherché à exciter en nous la haine et le mépris de sa divine personne? Quel remède eussions-nous trouvé à nos plaies? Nous serions encore, comme tant de Juifs et de Gentils, assis dans les ténèbres et les ombres de la mort; et, après avoir passé la vie la plus malheureuse dans l'ignorance et au milieu du désordre des passions, nous serions allés aboutir à un enfer éternel. Quelle ne doit pas être notre reconnaissance envers Dieu le Père qui, par le moyen des lumières de son Evangile, nous fait participer au sort et à l'héritage des Saints (Coloss. 1. 12); qui nous a soustraits à la puissance des ténèbres, pour nous transférer dans le royaume de son Fils bien-aimé, et qui a voulu nous faire connaître les richesses et la gloire de ce grand mystère, qui est Jésus-Christ (ib. v. 27.)? Oh! combien sont ingrats envers Dieu ceux qui, après avoir fait dans le baptême une protestation solennelle de croire en Jésus-Christ, et de le suivre, au lieu de se laisser guider avec simplicité par les lumières de la foi, ne se conduisent ensuite que selon les maximes du monde; ou qui, loin de croire sincèrement ce que la sainte Eglise, instruite par les Apôtres et éclairée par le Saint-Esprit, leur enseigne touchant Jésus-Christ, se laissent égarer par de vains sophismes, comme font les hérétiques! A quoi leur sert-il de se vanter qu'ils connaissent Jésus-Christ, lorsqu'ils ne le connaissent pas réellement, puisque, aveuglés par leurs propres erreurs, ou ils lui attribuent ce qui ne lui convient pas, ou ils lui refusent ce qui lui appartient, détruisant ainsi autant qu'il est en eux le mystère et la vertu de la croix? Tenez-vous en garde, mes Frères, vous dirai-je en me servant des paroles de l'apôtre saint Jean, tenez-vous en garde contre ces esprits séducteurs qui ne sont que trop nombreux dans le monde, afin que vous ne perdiez pas les bonnes œuvres que vous avez faites (2. Joan. v. 8). Jésus-Christ, par sa mort, vous a réconciliés avec son Père, et un jour il vous pré-

sentera à lui saints et sans taches, si cependant, comme dit saint Paul (Coloss. 1. 23), vous persévérez jusqu'à la fin de vos jours dans sa connaissance et dans la vraie foi. Avancez donc chaque jour dans cette connaissance qui vient de la foi, veillez sans cesse, et soyez toujours en garde, de crainte que quelqu'un ne vienne à vous séduire: *Videte ne quis vos decipiat* (ibid. 2. 8).

9. Il ne faut pas croire néanmoins que, pour être sauvé, il suffise d'être exempt de toute erreur, d'être parfaitement soumis à l'Église, de reconnaître Jésus-Christ pour notre Dieu et pour notre Sauveur; il ne faut pas vous imaginer que, pour obtenir la vie éternelle, ce soit assez de ne pas ignorer les vérités, les mystères que la foi nous propose, et de les croire sans hésiter. Non, il ne suffit pas d'avoir une foi et une connaissance de Jésus-Christ purement spéculative; il faut que cette foi et cette connaissance soient une foi et une connaissance pratiques. Devant Dieu, dit saint Paul (Gal. 5. 6), il importe peu d'être circoncis ou non; ce qui est nécessaire, c'est une foi animée par les œuvres et par la charité. Celui-là est dans l'erreur, dit saint Jean (1. Joan. 2. 4), qui croit connaître Jésus-Christ, et qui n'observe pas ses commandements; et celui, ajoute-t-il, qui veut être uni à lui, et vivre de son esprit, doit marcher par la voie qu'il lui a tracée, et par laquelle il a marché lui-même le premier. Il est la voie, la vérité et la vie. Il est la voie, comme l'expliquent saint Léon et saint Cyrille, quant aux actions; la vérité, quant à la certitude de la foi; et la vie, quant à la source de notre sanctification. Il est la voie, parce qu'il a voulu nous précéder par ses exemples (Leo, Ser. 2. de Resur. S. Cyril. l. 9. c. 33). Il est la vérité, parce que sa doctrine est toute divine; il est notre vie, parce que lui seul peut guérir nos plaies par sa grâce, et nous rendre dignes de la vie éternelle. Comme étant la vérité, il nous éclaire et nous empêche de nous égarer dans les ténèbres de l'erreur; comme étant notre vie, il nous donne la force et les secours nécessaires pour faire le bien; comme étant notre voie, il nous aide par ses exemples, et nous anime à surmonter avec courage les difficultés que nous rencontrons sur nos pas dans le lieu de notre exil. Si donc nous devons croire en lui, parce qu'il est la vérité même; si nous devons espérer en lui, parce qu'il est notre vie; nous devons pareillement le suivre et l'imiter, parce qu'il est la voie par où nous devons marcher. Portez mon joug, nous dit-il lui-même, et apprenez de moi que je suis doux et humble de

cœur, et vous trouverez la paix de vos âmes (Matth. 11.29). Jésus-Christ vous a donné l'exemple, dit saint Pierre (1. Petr. 2.21), afin que vous marchiez sur ses traces. Et Dieu en effet, n'admettra dans sa gloire que ceux qu'il trouvera conformes à l'image de son divin Fils (Rom. 8. 29). Si donc nous avons porté l'image du premier Adam qui est terrestre, nous devons maintenant retracer en nous l'image du second Adam qui est tout céleste, nous dépouillant du vieil homme, et nous revêtant du nouveau, c'est-à-dire, déracinant de notre cœur toutes ses affections criminelles, renonçant, comme dit saint Paul, à toutes les mauvaises habitudes, à la colère, à l'envie, à l'injustice, aux blasphèmes, aux discours licencieux, et nous revêtant de la miséricorde, de la bénignité, de l'humilité, de la modestie, et surtout de la charité, qui est le sublime de la perfection.

10. Or, pour devenir les imitateurs de Jésus-Christ, il faut nécessairement savoir ce qu'il a fait; pour retracer en nous son image, nous devons avoir sans cesse devant les yeux ce divin modèle. C'est en cela que consiste cette connaissance pratique de Jésus-Christ, qui est de toute nécessité pour être du nombre de ses disciples en cette vie, et pour avoir le bonheur de participer à sa gloire en l'autre. Comme il est nécessaire de savoir ce qu'il est, pour l'adorer, de même il faut connaître ce qu'il a fait pour l'imiter. Nous devons faire une étude continuelle de sa sainte vie, et méditer les grandes vertus qu'il a pratiquées dans toutes les occasions et dans toute sa conduite, pour en faire ensuite la règle de nos mœurs. Dans cette étude, nous apprendrons à être humbles, parce que Jésus-Christ a été humble; nous apprendrons à être pauvres et détachés du monde, parce qu'il l'a été lui-même; nous apprendrons à être doux, parce qu'il nous a donné l'exemple de la douceur la plus parfaite. Comment pourrons-nous tirer vanité de nos qualités prétendues, en considérant que Jésus-Christ a bien voulu paraître en ce monde sous les apparences d'un pécheur? Comment pourrons-nous nous élever au-dessus des autres, en réfléchissant que Jésus-Christ a été mis en parallèle avec un criminel, et que ce criminel lui a été préféré? Comment pourrons-nous entretenir dans nos cœurs des sentiments de haine, des désirs de vengeance, en pensant que Jésus-Christ a prié pour ceux qui l'attachaient à la croix?

11. Oh! si les chrétiens s'appliquaient à cette étude avec attention; s'ils avaient soin d'imprimer dans leur esprit et dans leur cœur la vie et les actions de celui qui doit être notre mo-

dèle, en même temps qu'il est notre chef, combien leur conduite serait plus conforme à celle de ce divin Maître ! Alors on ne verrait plus parmi eux tant de divisions, tant de procès, tant de discordes ; on ne les entendrait pas, pour la plus petite disgrâce qui leur arrive, s'échapper en plaintes, en murmures, et se livrer aux emportements de la colère ; et l'amour des commodités et des plaisirs n'aurait pas autant d'empire sur leurs cœurs. L'exemple de Jésus-Christ leur apprendrait à s'aimer mutuellement, à souffrir avec résignation les adversités, à embrasser généreusement les œuvres de pénitence. La vie et les exemples de Jésus-Christ, voilà quel était le grand livre où les Saints étudiaient sans cesse. Dans ce livre, ils apprenaient l'obéissance ; et, à l'exemple de leur maître qui fut obéissant jusqu'à la mort, avec quelle soumission ne se résignaient-ils pas à tous les événements de la vie, persuadés qu'ils étaient tous ordonnés par la divine Providence? Dans ce livre, ils apprenaient la douceur ; et, à l'exemple de Jésus-Christ qui, chargé de malédictions par ses bourreaux, et semblable à un agneau, n'ouvrit jamais la bouche pour se plaindre, ils souffraient eux-mêmes tous les outrages dans le calme le plus parfait, sans jamais chercher à s'en venger (1. Petr. 2. 23). Dans ce livre, ils apprenaient le détachement ; et, à l'exemple de Jésus-Christ qui, étant le maître de toutes choses, se fit pauvre par amour pour nous, avec quelle générosité ne renonçaient-ils pas à tous les faux biens de la terre ? S'ils entreprenaient des travaux immenses pour procurer le salut des âmes, pour répandre au loin la gloire du saint nom de Dieu, c'était l'exemple de Jésus-Christ qui enflammait leur zèle. S'ils allaient avec intrépidité au-devant de la mort ; s'ils souffraient avec joie les tourments les plus cruels, c'était, dit saint Bernard (Serm. 62. in Cant.), l'exemple de Jésus-Christ et la considération de ses peines, qui les rendaient si patients et si courageux. En un mot, comme ils ne perdaient jamais de vue ce divin modèle, devenus semblables à lui, ils vivaient de son esprit, et n'agissaient que par ce même esprit de Jésus-Christ.

12. Mais aujourd'hui combien ils sont rares ceux qui font leur étude et leur occupation continuelle de cette connaissance pratique de Jésus-Christ ! N'est-ce pas là de nos jours l'étude la plus négligée, la plus méprisée? On croit, et peut-être d'une foi bien faible, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et notre unique Rédempteur ; on le reconnaît et on l'adore comme tel ; mais, comme si cette connaissance et cette croyance

suffisaient seules pour être sauvé, combien on trouve peu de chrétiens qui s'appliquent sérieusement à considérer sa vie et ses exemples, afin de les imiter! Pour apprendre les arts et les sciences humaines, on ne craint point la fatigue. On a recours aux maîtres les plus habiles, on écoute leurs leçons, on observe minutieusement la beauté de leurs ouvrages, afin de parvenir à en faire d'autres qui soient aussi parfaits. Mais où est l'empressement que, l'on met à apprendre, par les exemples de Jésus-Christ, l'esprit, la sainteté et la perfection du christianisme, qui est l'art le plus important et la science la plus nécessaire? Les pères et les mères proposent à leurs enfants les exemples de leurs ancêtres qui se sont distingués dans les armes et dans les emplois ou dans les lettres, afin d'exciter en eux des sentiments de grandeur, de courage, d'honneur et de gloire. Mais leur arrive-t-il bien souvent de leur proposer pour modèle les actions et la conduite de Jésus-Christ, afin de leur inspirer des sentiments de piété envers Dieu, de charité pour le prochain, d'une sainte haine contre eux-mêmes, de résignation à la volonté divine, de mépris du monde, de mortification et de pénitence? Faut-il s'étonner, après cela, si l'on trouve dans le sein même du Christianisme tant de partisans du monde, et si peu d'imitateurs de Jésus-Christ? Comme les brebis de Jacob mettaient au jour leurs agneaux blancs, noirs ou tachetés, selon la couleur des branches qu'elles avaient devant leurs yeux (Gen.30. 37), de même les actions des hommes sont en rapport avec les modèles qu'ils ont présents devant les yeux de leur esprit. S'ils n'étudient autre chose que les maximes des mondains, que leurs exemples et leur conduite, comment pourrait-il se faire qu'ils ne vécussent pas comme les mondains? Ouvrons donc les yeux aux lumières de la raison et de la foi! Pour obtenir la vie éternelle que Jésus-Christ nous a méritée, il ne suffit pas de croire et d'espérer en lui, il faut encore l'imiter. Et, pour l'imiter, il faut étudier sa vie, considérer ses actions, avoir sans cesse devant les yeux les exemples qu'il nous a laissés. Sans cette étude et sans cette imitation, l'espérance dégénère en présomption, et la foi, au lieu de sauver le chrétien, le rend mille fois plus coupable et plus inexcusable.

DOUZIÈME INSTRUCTION.

Sur les mêmes paroles du Symbole : ***Et in Jesum-Christum.***
Sur les saints noms de Jésus et de Jésus-Christ.

Après nous avoir fait connaître, dans le premier article du Symbole, Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre; dans le second article, les saints Apôtres vont nous apprendre à connaître son divin Fils, son Fils unique; connaissance aussi nécessaire que la première pour le salut, comme le dit le Sauveur lui-même, en parlant à son Père. Pour obtenir la vie éternelle, dit-il, il faut, ô mon Père, que les hommes vous connaissent, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et qu'ils connaissent aussi Jésus-Christ que vous avez envoyé sur la terre (Joan. 17. 3). Si vous croyez en Dieu, dit-il ailleurs à ses disciples, croyez aussi en moi (Joan. 14. 1). Celui qui croit au Fils de Dieu, dit l'Apôtre saint Jean (1. Joan. 5. 10), a dans lui-même le témoignage de Dieu; mais celui qui ne croit point au Fils, regarde Dieu comme un menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu de son Fils. C'est ce Fils de Dieu qui, pour nous sauver, a voulu unir notre nature humaine à sa divinité, qui s'est fait homme, et qui est venu habiter parmi nous. C'est cet Homme-Dieu qui avait été promis aux Patriarches, prédit par les Prophètes, désiré de toutes les nations, et que Dieu a enfin envoyé au temps marqué dans ses décrets éternels. C'est, dit saint Cyrille de Jérusalem (Catech. 10), celui à qui rendent témoignage et le Père éternel qui l'appelle son Fils bien-aimé, et l'Esprit-Saint qui descend sur lui en forme de colombe, et l'Archange qui l'annonce à Marie, et le saint vieillard Siméon qui le reçoit dans ses bras, et les aveugles qui recouvrent la vue, et les boiteux qui marchent, et les lépreux qui sont guéris, et les morts qui ressuscitent, et les vents qui lui obéissent, et les eaux sur lesquelles il marche, et les pains qu'il multiplie, et jusqu'aux démons qui le reconnaissent pour leur Dieu. C'est cet Homme-Dieu qui est venu dissiper nos ténèbres, guérir nos plaies, payer les dettes dont nous étions chargés. C'est ici, en un mot, le grand objet de notre foi, et l'unique fondement de nos espérances. Cet Homme-Dieu a deux noms qui ne conviennent qu'à lui seul : il s'appelle Jésus, et il s'appelle Christ, noms qui expriment d'une manière ad-

mirable et son excellence et l'importance de la mission qu'il est venu remplir. Et, comme ces deux noms sont les deux premières paroles de cet article, ils feront le sujet de cette instruction, dans laquelle nous essaierons de considérer les grands mystères qu'ils renferment, afin que chacun puisse bien comprendre ce qu'il dit, lorsqu'il prononce le nom adorable de Jésus-Christ.

1. Le premier nom, le nom principal qui distingue le Fils de Dieu fait homme, est donc celui de Jésus; nom qui lui fut imposé non point par un effet du hasard, mais par l'ordre exprès de Dieu même. Vous concevrez, dit l'archange Gabriel à Marie, vous concevrez, et vous donnerez le jour à un fils que vous appellerez Jésus (Luc. 1. v. 31). Ce nom divin fut encore révélé à saint Joseph par un Ange qui lui apparut pour le délivrer de la crainte et de l'embarras que lui causait l'état de son épouse. Elle mettra un fils au monde, et vous lui donnerez le nom de Jésus (Matth, 1. 21).

2. Un tel fils, en effet, ne devait pas recevoir son nom des hommes, mais de Dieu seul, parce que Dieu seul qui l'avait envoyé, et qui savait tout ce qu'il avait résolu d'opérer par son moyen, pouvait lui donner un nom digne de lui, et qui exprimât parfaitement son caractère et ses qualités. Et quel nom plus digne, plus propre et plus convenable pouvait-il lui imposer, que le nom de Jésus? Le dessein de Dieu, en envoyant son Fils sur la terre, était de sauver l'homme; ce fut là le grand ouvrage dont fut chargé cet Homme-Dieu, et qu'il conduisit à sa perfection. Je suis venu, dit-il lui-même, pour donner la vie aux hommes (Joan. 10. 10). Dans un autre endroit, il déclare que Dieu ne l'a point envoyé dans le monde pour juger le monde, mais pour le sauver (Joan. 3. 17). Le Fils de l'homme, dit-il dans saint Matthieu, est venu sauver ce qui était perdu (cap. 18. 11). Le Fils de l'homme, dit-il encore dans saint Luc, n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver (c. 9. 56). Sans lui, en effet, nous serions perdus sans ressource. La voie du ciel étant fermée, les hommes marchaient sans aucun rayon de lumière au milieu des plus épaisses ténèbres de l'ignorance; et, sans un guide fidèle et assuré, il leur était impossible de rentrer dans le droit sentier. Ayant perdu l'amitié de Dieu, le péché ayant rompu l'alliance qui existait entre lui et l'homme innocent, nous gémissions sous la dure servitude du démon, sans avoir les forces nécessaires pour secouer son joug e briser nos chaines. La justice divine avait déjà fulminé conti

nous la sentence de mort, et nous étions incapables de l'effacer et de nous soustraire à son exécution, parce qu'il nous était impossible de donner à Dieu une satisfaction digne de lui, et capable d'arrêter sa vengeance. Dans un état si déplorable, et auquel nulle créature ne pouvait remédier, Jésus-Christ fut celui qui vint nous sauver. Il dissipa nos ténèbres, et nous remit sur le chemin du ciel; il brisa nos chaînes, et nous rendit notre première liberté; il satisfit pour nous et nous réconcilia avec son Père. Il était venu sur la terre pour nous sauver; aussi notre salut fut-il l'unique but qu'il se proposa dans toute sa conduite, ainsi que le fruit de ses souffrances et de sa mort; de sorte qu'à la fin de sa vie, il put dire à son Père avec vérité : J'ai exécuté et conduit à sa perfection l'œuvre que vous m'aviez confiée (Joan. 17. 4).

3. Or, si ce fut là la grande entreprise dont il était chargé, et qu'il conduisit si bien à sa fin, quel nom pouvait être plus digne de lui, quel nom pouvait lui être plus propre, plus convenable, que le nom de Jésus, qui signifie Sauveur? Ce nom exprime son vrai caractère, et en lui seul il renferme tout ce que fit cet Homme-Dieu pour la rédemption du genre humain, et les glorieux triomphes qu'il remporta sur l'enfer. Ce nom signifie qu'il fut la lumière du monde, l'ange de la paix, le libérateur de l'homme, le vainqueur du démon, le destructeur de la mort. Quand nous disons Jésus, nous nommons celui qui déchira la terrible sentence de mort portée contre nous; celui qui désarma les puissances des ténèbres qui nous tyrannisaient, et qui nous donna des armes pour nous défendre contre nos ennemis, pour les combattre et pour les vaincre; nous nommons celui qui nous tira des ombres de la mort, et nous rendit à la vie, en nous éclairant par sa doctrine, nous animant par ses exemples, nous sanctifiant par sa grâce (Col. 2. 14. et 15,); celui qui, pour nous délivrer de tant de maux et nous enrichir de tant de biens, eut à supporter tant de peines, de fatigues et de persécutions, qui s'exposa à tant de calomnies, soutint tant de travaux, et sacrifia jusqu'à son sang et sa vie sur la croix. Il est donc bien vrai de dire que le nom seul de Jésus exprime clairement le grand ouvrage de la rédemption, et qu'il comprend tout ce que fit Jésus pour le salut des hommes. C'est pour cette raison que Dieu voulut qu'il s'appelât Jésus, c'est-à-dire Sauveur, comme l'Ange le déclara à saint Joseph, puisqu'il devait sauver les hommes, en les purifiant de leurs péchés. Et en effet, son caractère propre et véritable ne pouvait pas être mieux exprimé que par le nom de Sauveur.

4. Mais non-seulement ce nom adorable nous fait connaître l'importance de l'entreprise dont fut chargé le divin Rédempteur, il nous découvre encore la noblesse et la grandeur de son être. Ce nom glorieux de Jésus nous apprend qu'il est un Homme-Dieu. En l'appelant du nom de Jésus, nous faisons profession de croire qu'il est véritablement homme, et en même temps véritablement Dieu, parce qu'il ne serait pas notre Sauveur, s'il était Dieu sans être homme, ou s'il était homme sans être Dieu. Pour sauver le genre humain, il fallait qu'il souffrît, et qu'il donnât à son Père toute la satisfaction qu'exigeait sa justice. S'il eût été Dieu sans être homme, il n'aurait pas pu souffrir ; s'il eût été homme sans être Dieu, il n'aurait pas pu satisfaire. Ainsi donc, comme le nom de Jésus qui lui fut apporté du ciel, signifie qu'il est notre Sauveur, il nous apprend par là-même qu'il est homme, puisqu'il a souffert pour nous ; et qu'il est Dieu, puisqu'il a entièrement satisfait pour nos dettes, en communiquant un prix infini à ses souffrances.

5. Il suit de là que ce nom est tellement propre à Jésus-Christ, qu'il ne peut rigoureusement convenir à personne autre qu'à lui. Car peut-on appeler sauveurs du monde ces hommes remplis de zèle, qui ont répandu tant de sueurs, enduré tant de fatigues, qui se sont exposés à tant de dangers pour conduire les âmes à Dieu? Ou du moins ce titre glorieux pouvait-il convenir aux Apôtres qui, par leurs prédications, par leurs exemples, par leurs miracles, et enfin par l'effusion de leur sang, ont éclairé le monde, renversé les idoles, extirpé les vices, et converti tant de peuples? Non, mes Frères, la conversion de l'univers fut bien moins l'effet de leurs travaux, que le fruit de la rédemption que Jésus-Christ avait déjà opérée sur la croix. Aussi les Apôtres avaient-ils bien soin de détromper les peuples qui voulaient leur rendre des honneurs qui ne leur étaient pas dus. Saint Pierre, ayant guéri miraculeusement un boiteux qui se tenait à la porte du temple, se tourne vers la multitude, et lui dit: Hommes d'Israël, quel est le sujet de votre étonnement? Sachez que ce n'est point notre puissance qui a rendu la santé à cet infirme, mais que c'est la vertu du nom de Jésus-Christ (Act. 3. 12). Ayant été ensuite interrogé par les Prêtres sur ce miracle, nous vous faisons savoir, leur dit-il, à vous et à tout le peuple, que c'est au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous avez crucifié et qui est ressuscité, que cet homme a reçu l'usage de ses membres. Il n'y a de salut à espérer par aucun autre; car nul autre nom, sous le ciel, n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés (Act.

4.10). Tel était aussi le sentiment de saint Paul. Ecrivant aux Corinthiens, qui affectionnaient d'une manière trop humaine ceux qui les avaient instruits dans la foi, comme s'ils leur eussent été redevables de leur salut, il leur disait : Paul aurait-il été par hasard crucifié pour vous, ou bien est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés (1. Corinth. 1. 13)? Tous les Apôtres confessaient eux-mêmes sincèrement qu'ils n'étaient que des pécheurs (1. Timoth. 1. 15. 1.Joan. 1.8); qu'ils avaient obtenu miséricorde par la grâce et les mérites de Jésus-Christ : aussi ne voulaient-ils être considérés que comme ses serviteurs, ses ministres, et comme les dispensateurs de ses divins mystères (1. Cor. 4.1). Le nom de Jésus ou Sauveur ne peut donc convenir qu'à Jésus-Christ, puisque aucun autre n'a sauvé et n'a pu sauver le monde que Jésus-Christ, lequel étant sans péché, n'a pas eu besoin lui-même de rédempteur, et qui, étant Dieu et homme tout ensemble, a pu donner à la justice divine une satisfaction suffisante pour tous les péchés des hommes.

6. Que si, autrefois, il y en eut quelques-uns qui furent honorés de ce nom, comme le fils de Nun, successeur de Moïse, qui introduisit le peuple Hébreu dans la Terre promise ; le fils de Sirach, qui conserva toujours dans son cœur l'amour de la sagesse (Eccles. 46. 21.ibid.50.29); le fils de Josedech, grand-prêtre, qui, d'accord avec Zorobabel, rebâtit, après la captivité de Babylone, le temple qui avait été détruit (Aggæi 1.1) ; ces grands hommes ne furent que la figure de Jésus-Christ, et il y a autant de différence entre le salut qu'ils procurèrent, et celui que le Fils de Dieu apporta au monde, qu'il y en a entre l'ombre et la vérité. Josué fut la figure de Jésus-Christ, parce qu'en succédant à Moïse, il figurait la loi de grâce qui devait succéder à la loi écrite. En introduisant le peuple de Dieu dans la Terre promise, où il ne fut pas permis à Moïse d'entrer, il figurait la foi et la grâce de Jésus-Christ, laquelle a la vertu de justifier les hommes, vertu que n'eut jamais la loi mosaïque. En passant le Jourdain, et en rendant ensuite les Hébreux possesseurs et maîtres de la terre de Chanaan, il représentait Jésus-Christ, qui, en nous purifiant par les eaux du baptême, nous établit héritiers du royaume céleste (2. Coloss. 2. 3). Le fils de Sirach, par sa science et par sa sagesse, fut aussi la figure de Jésus-Christ, lequel possédant en lui-même tous les trésors de la science et de la sagesse, devait éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres et assis à l'ombre de la mort. Et le fils de Josedech le figura pareillement, parce qu'en rétablissant le temple matériel de Jérusalem, qui avait été détruit, il repré-

sentait Jésus-Christ, qui devait élever le temple spirituel et durable du Dieu vivant, qui est l'Eglise. Mais quelle différence entre ce que ces hommes courageux et zélés purent faire pour le bien de leur peuple, et la grande entreprise que Jésus-Christ conduisit si bien à sa fin pour le salut de tous les hommes ! Ils ne parvinrent qu'à sauver une seule nation, et Jésus-Christ procura le salut à tout le genre humain. Ils furent le secours et la consolation des Hébreux, qui avaient été réduits en servitude par des rois de la terre, et Jésus-Christ délivra les hommes de l'esclavage bien plus triste du péché et du démon. Ils firent entrer le peuple d'Israël en possession des biens terrestres et périssables, et Jésus-Christ nous a acquis la possession des biens célestes et éternels. Enfin s'ils opérèrent de si grandes merveilles, ce ne fut point par leur propre puissance, mais par celle qu'ils reçurent du ciel comme une grâce qui leur était communiquée pour un temps et avec mesure, tandis que Jésus-Christ étant vraiment Dieu, a en lui-même et par nature un pouvoir universel et absolu au ciel et sur la terre (Matth. 28. 18.), ce qui fait, comme l'observe saint Cyrille de Jérusalem (Catech. 10), qu'il peut guérir les corps et les âmes, rendre aux yeux de l'homme la faculté de voir, lorsqu'ils l'ont perdue, et éclairer leur intelligence ; qu'il peut rendre le mouvement et la santé aux infirmes, et sanctifier les pécheurs en les attirant à la pénitence. Que les personnages illustres que j'ai cités se vantent donc d'avoir été honorés du titre glorieux de sauveurs ; il sera toujours vrai de dire qu'ils ont eu seulement l'ombre de ce nom, comme dit saint Bernard, mais que la vérité de ce même nom ne convient et n'appartient qu'à Jésus-Christ, à qui il est dû par excellence et selon toute l'étendue de sa signification.

7. Ne nous étonnons donc plus de ce que ce nom adorable de Jésus soit si glorieux au Fils de Dieu; ne soyons plus surpris s'il fait la joie des anges, s'il procure aux hommes tant de biens, et s'il est la terreur des démons. Nom glorieux au Fils de Dieu. Il s'est humilié, dit saint Paul, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; et, pour prix de son obéissance, son Père l'a elevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom (Philipp. 2. 8). Quel titre, en effet, pouvait être plus excellent et plus glorieux pour lui ? Ceux d'Admirable, de Conseiller, de Fort, de Père du siècle à venir, de Prince de la paix, que lui donne le prophète Isaïe (9. 6) ? Mais ces titres glorieux se rapportent tous au nom de Jésus, qui seul les renferme tous en lui-même, puisqu'ils n'expriment qu'une par-

tie de ce que le Fils de Dieu a fait pour le salut des hommes, et que le nom seul de Jésus comprend dans sa plénitude les sueurs qu'il a répandues, les dangers auxquels il s'est exposé, les peines qu'il a souffertes, les victoires qu'il a remportées, en un mot, tout ce qu'il a fait pour le salut du genre humain. Ce nom fait en second lieu la joie des Anges (S. Greg. Hom. 13. in Ev.), parce qu'il exprime celui qui, en élevant les hommes au ciel, et en les rendant citoyens du paradis, rend complet le nombre de ces esprits bienheureux, que la chute des Anges prévaricateurs avait considérablement diminué. Ce nom enrichit les hommes de biens immenses, puisqu'il a la vertu de remettre les péchés par le moyen des Sacrements, de nous conférer la grâce, d'opérer des miracles (Marc. 16. 17), et de nous obtenir de Dieu toutes choses (Matth. 21. 22). Ce nom, dit saint Bernard (Serm. 15. in Cant.), est notre lumière, notre nourriture et le remède à nos maux. Il nous fortifie dans nos travaux, nous défend contre les tentations, et nous anime dans les dangers. Il excite notre foi, enflamme notre espérance, augmente notre reconnaissance et notre amour. Enfin, il est terrible aux démons, parce qu'il leur rappelle celui qui ruina leurs temples, qui rendit inutiles leurs ruses et leurs artifices, qui leur ôta leurs forces, leur empire, leurs adorateurs, et qui les ayant chassés de ce monde, les couvrit d'un opprobre éternel, et les enchaîna pour toujours. C'est donc avec raison que tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans les enfers fléchit le genou par respect pour ce nom sacré et digne de toute louange (Philipp. 2. 10).

8. Vous avez entendu, mes Frères, quelle est la signification et en même temps quelle est l'excellence du nom Jésus, qui veut dire Sauveur. Et vous pouvez facilement conclure de ce que je viens de vous dire, que nous devons toujours le prononcer avec le plus profond respect, avec la plus tendre dévotion et avec la plus entière confiance. Il nous reste à voir maintenant pour quelle raison le Fils de Dieu fait homme s'appelle non-seulement Jésus, mais encore Christ : *Et in Jesum Christum*. Ce mot Christ signifie la même chose que oint, et anciennement on appelait oints les Prophètes, les Prêtres et les Rois (3. Reg. 19. 16), parce qu'ils étaient consacrés et destinés à ces ministères par le moyen d'une onction qui était faite sur eux. Les Prophètes recevaient cette onction pour montrer qu'ils étaient choisis pour être les interprètes du Dieu immortel, pour manifester ses intentions à son peuple, pour maintenir en lui une exacte observance de la loi par le moyen de leurs salutaires enseignements et par la prédiction des choses

futures. Les Prêtres recevaient cette même onction, comme étant ceux qui devaient assidument offrir à Dieu des prières et des sacrifices (Lev. 8. 12). Enfin les Rois la recevaient pareillement, comme étant ceux à qui était confié le pouvoir d'imposer des lois au peuple, et ceux auxquels était imposée l'obligation de pourvoir à ses besoins, et de le défendre contre les embûches et la force de leurs ennemis (1. Reg. 10. 1). Comme ces ministères et ces fonctions représentent d'une manière particulière la majesté divine, c'est pour cela que l'on consacrait par une onction sainte ceux qui y étaient destinés (Catech. Rom. part. 1. art. 2. n. 7). Et voilà la raison pour laquelle notre divin Sauveur s'appelle Christ, c'est-à-dire oint. Il devait remplir sur la terre les fonctions de Prophète, de Prêtre et de Roi, et il fut oint pour cet effet, non point par un homme, mais par son Père céleste ; non avec une huile terrestre, mais avec une huile spirituelle, c'est-à-dire par la vertu du Saint-Esprit, qui remplit son âme sainte de toutes les grâces et de tous les dons en telle abondance, qu'aucune autre nature créée n'aurait pu les contenir. C'est ce qu'a voulu exprimer le Roi-Prophète, par ces paroles : Vous avez aimé la justice, et vous avez eu en horreur l'iniquité; c'est pour cela que votre Dieu vous a oint de l'huile de la joie (Psal. 48. 8). Isaïe avait prédit la même chose, en disant (cap. 61. 1) : L'esprit du Seigneur est sur moi, parce que j'ai été oint par le Seigneur. Il m'a envoyé sur la terre pour me communiquer à ceux qui pratiquent la douceur, pour guérir ceux qui ont un cœur contrit, et pour annoncer aux esclaves leur délivrance.

9. Jésus-Christ fut donc en premier lieu ce grand maître et ce grand Prophète prédit par Moïse au peuple d'Israël en ces termes : Le Seigneur m'a dit : Je leur susciterai un Prophète du milieu de leurs frères ; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il publiera mes volontés (Deut. 18. 18). Aussi, Jésus-Christ lui-même disait-il aux Juifs : Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi à moi, puisqu'il a parlé de moi dans ses livres (Joan. 5. 46). Tous les autres Prophètes furent ses disciples, et ils furent envoyés de Dieu principalement afin qu'ils annonçassent au monde ce grand Prophète qui devait venir pour sauver tous les hommes. Ce fut lui, en effet, qui fit connaître aux hommes le seul vrai Dieu, qui leur apprit à lui rendre le culte qu'il mérite ; qui ouvrit les yeux à ceux qui étaient aveugles; qui enseigna aux adorateurs des fausses divinités qu'il n'y a qu'un Dieu, et que ce Dieu doit seul re-

cevoir les hommages et les adorations de toutes les créatures intelligentes et douées de raison. Aussi, vers la fin de sa vie, disait-il à son Père céleste : Je vous ai glorifié sur la terre, et j'ai fait connaître votre nom (Joan. 17. 4). Ce fut lui qui proposa aux hommes la conquête du royaume des cieux, qui leur apprit où se trouve la véritable félicité, qui leur enseigna qu'ils devaient non point la chercher dans la vie présente, mais espérer de la posséder dans la vie future. Ce fut lui enfin qui suggéra la manière et les moyens de devenir éternellement heureux ; qui prêcha le mépris des honneurs, des plaisirs et des richesses; qui inculqua l'amour de la pauvreté, des humiliations et des souffrances, et qui, pour faciliter davantage la pratique de ces vertus sublimes, se proposa lui-même pour modèle, se faisant pauvre pour désabuser ceux qui couraient avec tant d'avidité après l'or et l'argent, et qui plaçaient toutes leurs espérances dans les trésors périssables; refusant la dignité de roi qui lui était offerte par la multitude pour montrer à ceux qui aspiraient aux charges et aux honneurs combien tout cela est vain et frivole; souffrant toutes sortes d'ignominies pour détruire le préjugé de ceux qui regardaient les affronts comme insupportables; décréditant enfin par son propre exemple, dit saint Augustin, les choses qui, à raison de l'affection que les hommes leur portaient, les empêchaient de faire le bien, et mettant en crédit celles dont la crainte les détournait de l'étude de la vérité (Lib. de Ver. Rel. c. 16).

10. Outre le caractère de Prophète, notre divin Sauveur eut encore celui de Prêtre, non point selon l'ordre d'Aaron, de qui descendaient, dans l'ancienne loi, les Prêtres de la tribu de Lévi; mais comme le dit le Roi-Prophète, selon l'ordre de Melchisédech : *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (Psal. 109. 4) ; et comme personne ne peut s'ingérer dans les fonctions du sacerdoce, à moins qu'il ne soit appelé de Dieu, comme Aaron, à un ministère aussi sublime, ainsi, dit saint Paul (Heb. 5. 4), Jésus-Christ ne s'est point arrogé lui-même la dignité de Pontife, mais cet honneur lui a été conféré par son Père céleste qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Et, observez ici, avec le même Apôtre, combien le sacerdoce de Jésus-Christ est supérieur à celui des Prêtres de l'ancienne loi. Le sacerdoce lévitique n'était point stable et perpétuel ; il n'avait point été établi avec serment ; au lieu que le sacerdoce de Jésus-Christ est permanent et immuable, et il a été établi avec ser-

ment, ainsi que le dit le Roi-Prophète : Le Seigneur l'a juré, et son serment ne sera jamais rétracté : Vous êtes Prêtre pour l'éternité (Heb. 7. 20). En outre, le nombre des Prêtres lévitiques devait nécessairement se multiplier, puisque le sacerdoce qui se terminait par la mort de l'un se transférait par succession à un autre. Mais puisque Jésus-Christ existe éternellement, son sacerdoce ne doit jamais finir (Heb. 7. 23). Les Prêtres de l'ancienne loi avaient besoin d'offrir des sacrifices pour leurs propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple (ib. v. 27); mais cette nécessité n'existe point pour Jésus-Christ, qui est un Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé au plus haut des cieux. Enfin, les premiers offraient des victimes qui étaient incapables de purifier les hommes, et de leur obtenir le pardon de leurs crimes, puisqu'il était impossible que le sang des boucs et des taureaux eût assez d'efficacité pour effacer les péchés; c'est pourquoi il était nécessaire qu'on immolât toujours de nouvelles victimes, et qu'on multipliât les sacrifices. Mais Jésus-Christ s'est offert lui-même une seule fois en sacrifice, en mourant sur la croix, et cette seule oblation a été suffisante pour satisfaire à la justice divine pour les péchés de tous les hommes (Heb. 9. 25. et cap. 10).

11. A ces deux caractères de Prophète et de Prêtre qui appartiennent à Jésus-Christ, il faut encore joindre la dignité de Roi; dignité qui lui convient non-seulement en tant qu'il est Dieu, mais encore en tant qu'il est homme, et qu'il participe à notre nature (Catech. Rom. part. 1. art. 2. v. 7). C'est en sa personne que le Roi-Prophète disait (Psal. 2. 6) : Je suis établi Roi de Sion. C'est de lui que parla Zacharie, en disant (cap. 9. 9) : Réjouis-toi, ô fille de Sion, tressaille d'allégresse, ô fille de Jérusalem, car voici ton Roi qui vient te visiter. C'est en parlant de lui que l'Ange dit à Marie : Il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin (Luc. 1. 33). Règne qui n'est pas temporel et terrestre, mais spirituel et éternel; règne qu'il n'a pas reçu des hommes, quoiqu'il descendît d'une famille royale, mais qu'il a obtenu de son Père céleste qui lui a donné tout le pouvoir, toute l'autorité dont la nature humaine peut être susceptible. Ce règne est l'Eglise, qu'il gouverne par les lois les plus saintes et les plus douces, qu'il soutient par son secours tout-puissant, qu'il garde et qu'il protége dans les rencontres les plus périlleuses et les plus difficiles, et à laquelle il donne la certitude que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais

contre elle. Tout attentif à procurer le bien de ses sujets, ce Roi plein de douceur et d'amabilité ne s'épargne point lui-même pour travailler à leur bonheur, et pour détruire la puissance tyrannique de leurs ennemis; il est allé jusqu'à sacrifier sa propre vie. Puisqu'il est Roi, Prêtre et Prophète, c'est donc avec raison que l'Eglise l'appelle Christ, à cause de l'onction spirituelle et invisible par laquelle son père céleste l'a destiné à des fonctions si hautes et si sublimes; comme c'est avec raison qu'étant le Rédempteur du genre humain, il est appelé Jésus, pour avoir procuré le salut du monde entier.

12. Si donc ces deux noms, Jésus-Christ, conviennent à si juste titre au Fils de Dieu fait homme, s'ils renferment de si grands mystères, s'ils nous rappellent tant de choses opérées pour notre bien, avec quels sentiments profonds de respect et de piété ne devons-nous pas les prononcer? Quels sentiments de confiance, de tendresse, d'amour et de reconnaissance ne doivent-ils pas exciter dans le cœur de tout vrai chrétien? L'apôtre saint Paul nomme deux cent dix-neuf fois Jésus-Christ dans ses Epîtres, et il ne cesse de prêcher la vertu et la force de ce nom divin. Saint François d'Assise goûtait une joie si douce en le prononçant, qu'il lui semblait avoir dans la bouche la liqueur la plus suave et la plus agréable. Saint Bernard et saint Bernardin de Sienne étaient pénétrés envers lui des sentiments de la dévotion la plus tendre, et ils recommandaient à toutes sortes de personnes de l'invoquer fréquemment. Mais aujourd'hui la plupart des chrétiens prononcent ce nom adorable par coutume, sans respect, et plusieurs le font même avec mépris, comme si ce nom, que les Anges vénèrent, et qui est si terrible aux démons, ne renfermait en lui-même rien qui fût digne de respect, d'honneur et de louanges. Si c'est commettre un sacrilége que de traiter avec irrévérence les choses saintes, quel horrible sacrilége ne sera-ce pas d'abuser d'un nom, lequel, et par l'autorité du Père céleste qui l'a imposé à son Fils, et par la dignité de ce divin Fils à qui il appartient, et par la grandeur des mystères qu'il renferme, est tout ce qu'il peut y avoir de plus saint et de plus sacré? Rappelons-nous, mes Frères, que chaque fois que nous prononçons le nom de Jésus-Christ, nous nommons un Homme Dieu, notre Sauveur, notre Maître, notre Pontife et notre Roi: et, apprenant ainsi à prononcer son nom avec respect, à l'invoquer fréquemment et avec confiance, nous mériterons qu'il nous accorde les grâces les plus abondantes en cette vie, et

qu'il nous fasse participer à sa gloire dans le ciel pendant l'éternité.

TREIZIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du Symbole : *Filium ejus unicum* : Son Fils unique.

Si les paroles de ce second article : *Et in Jesum Christum*, dont se servent les Apôtres pour nous faire connaître le nom propre de Jésus-Christ, et distinguer notre divin Rédempteur de tout autre, si, dis-je, ces paroles nous rappellent de grandes choses, dans celles qui suivent : *Filium ejus unicum*, par lesquelles ils nous enseignent qu'il est le Fils unique de Dieu, nous sont révélés les plus profonds et les plus sublimes mystères. Elles nous indiquent aussi les glorieux caractères qui lui appartiennent, de Sauveur, de Prophète, de Prêtre, de Roi. Nous y trouvons le fondement des titres admirables dont il jouit, et la véritable source de toute grandeur. Elles nous font souvenir de tout ce que ce Sauveur a fait pour le genre humain ; mais elles nous divulguent, de plus, ce qui a donné à ses actions une valeur infinie. S'il est la lumière du monde, le salut des hommes, le vainqueur de la mort, le triomphateur de l'enfer, il est tel, parce qu'il est le Fils unique de Dieu. Si en lui sont tous les trésors de la sagesse, si son pouvoir est universel et immense dans le ciel et sur la terre, si les créatures l'honorent, si les Anges l'adorent, si les démons le craignent, tout cela lui convient en sa qualité de Fils unique de Dieu. Or, ayant à traiter de cette divine qualité de Fils de Dieu, nous nous garderons bien, mes frères, de raisonner. Les choses que j'ai à vous proposer sont trop sublimes, et notre esprit ne peut y atteindre. Si nous voulions les approfondir, appuyés des forces de la raison humaine, nous serions écrasés sous le poids de tant de gloire, et il nous arriverait aussi à nous ce qui arrive à tant d'hérétiques qui, voulant raisonner sur les mystères divins, selon leurs faibles lumières, et s'étant écartés de la vérité, se sont précipités dans des erreurs grossières, et ont eu de ce divin Fils des idées aussi fausses qu'injurieuses. Qu'il nous suffise donc de connaître ces choses qu'il a plu à Dieu de nous révéler par le moyen des saintes Ecritures et de l'Eglise, et ne prétendons pas pousser la curiosité de nos pensées au-delà des bornes qui sont posées. M'appuyant donc sur la sainte Ecriture et sur l'enseignement de l'Eglise, pénétré de mon insuffisance, je me détermine à vous expliquer

le sens de ces paroles: Je crois en Jésus-Christ Fils unique de Dieu, et à vous parler des mystères sublimes qui y sont renfermés.

1. Pour être bien pénétré de cette vérité que Jésus-Christ est Fils de Dieu, il suffit d'ouvrir les livres divins, surtout ceux du Nouveau Testament, où, dans mille endroits différents, cette glorieuse dénomination lui est accordée. Il est appelé Fils de Dieu par l'Ange qui annonça à la Vierge Marie qu'elle devait être sa mère (Luc. 1. 35). Il est appelé Fils de Dieu par le Père éternel lui-même, quand il fut baptisé sur les rives du Jourdain par Jean-Baptiste (Matth. 2. 17). Et quand, sur le Thabor, il fut merveilleusement transfiguré en présence de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jean (Matth. 17. 7): Maître, dit Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu et le roi d'Israël (Joan. 1. 49). Je crois, Seigneur, dit Marthe, que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde (Joan. 21. 27). Comme tel le reconnut saint Pierre en face de tous les Apôtres, lorsqu'il fut interrogé par le Rédempteur sur ce qu'on pensait de lui (Matth. 16. 16). Quelle chose, en effet, dans les livres des Evangélistes et dans les Epîtres des Apôtres, est répétée et inculquée plus souvent que cette vérité que Jésus-Christ est Fils de Dieu (Joan. 5. 5). C'est ce que Jésus-Christ lui-même a si souvent prouvé et par ses paroles et par ses miracles. Aussi, disait-il aux Juifs : Si vous ne voulez pas ajouter foi à ce que je dis, croyez au moins à mes œuvres (Joan. 10. 38). En effet, la foi chrétienne ne consiste qu'à croire et à confesser que Jésus-Christ est Fils de Dieu (Joan. 5. 5). Quel est celui qui est victorieux du monde, dit saint Jean, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est Fils de Dieu? Celui qui croit à ce divin Fils, a en lui-même le témoignage de Dieu (ibid. v. 10).

2. Mais, en quoi consiste cette qualité de Fils de Dieu, et que prétendent nous faire entendre les divines Ecritures par ce glorieux caractère de Fils de Dieu, dont nous l'honorons? Veulent-elles peut-être faire connaître l'amour spécial avec lequel Dieu le regarde, cette plénitude de grâces dont il l'a enrichi, la multiplicité des faveurs dont il l'a comblé, le considérant comme n'étant point supérieur aux autres hommes, mais seulement au-dessus d'eux par la multitude et la nature des dons qui lui furent accordés par la bonté divine? Je sais que saint Jean parle en ce sens dans son évangile, où il déclare que ceux-là sont enfants de Dieu qui ont reçu le Verbe divin venu en ce monde (Joan 1. 12). C'est ainsi qu'il s'explique

dans sa première Epître (c. 3. 1), où il admire la charité immense du Père divin qui a bien voulu que nous chrétiens, nous soyons appelés et soyons en effet ses enfants; c'est dans ce sens que parle saint Paul, quand il écrit aux Romains (cap. 8. 14), que ceux-là sont enfants de Dieu, qui agissent selon l'esprit de Dieu. Dans ces endroits et dans d'autres, où le beau titre d'enfant de Dieu est donné aux hommes, et où Dieu s'appelle leur Père, il s'agit d'une filiation de pure adoption, et la sainte Ecriture, disant que nous étions tous enfants de colère, et que le souverain Auteur de toutes choses nous accorde le droit de pouvoir devenir ses enfants, démontre évidemment que nous ne sommes pas tels par nature, mais que nous ne le devenons que par la grâce (Ep. 2. 3. Joan. 1. 12). Au contraire, quand elle dit que Jésus-Christ est Fils de Dieu, elle nous fait savoir en même temps qu'il l'est d'une manière tout-à-fait divine, et d'une filiation qui est seulement propre à lui, et à laquelle personne ne participe, d'une filiation qui n'est pas d'adoption, mais de nature et d'origine. C'est pour cela que le Père éternel l'appela son Fils bien-aimé (Luc. 9. 35), c'est-à-dire non-adoptif, mais son Fils propre, comme s'explique le pape saint Léon (Serm. 94), non créé, mais engendré de lui-même, non d'une autre nature, mais né égal à lui, de sa même essence. C'est pour cela, dit saint Paul (Rom. 8. 32), qu'il n'a pas épargné son *propre* Fils: et l'apôtre saint Jean, après avoir appelé Jésus-Christ le divin Fils du Père éternel, ajoute qu'il est vrai Dieu et la vie éternelle (1. Jo. 5. 20).

3. Quand donc nous prononçons ces paroles du Symbole: Je crois en Jésus-Christ Fils de Dieu, nous devons croire qu'il est son vrai et propre Fils, non par adoption, mais par nature. Nous devons croire qu'il est ce Fils appelé par saint Paul la splendeur de la gloire et la figure de la substance du Père (Heb. 1. 3), l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature (Coloss. 1. 5); celui qui, ayant la nature divine, peut dire avec raison qu'il était égal à Dieu (Philip. 2. 6), par qui avant toute chose il fut engendré dans les splendeurs des Saints (Psal. 109. 3). Nous devons croire que c'est par lui que fut créé tout ce qui existe sur la terre et dans le ciel, que, sans lui, rien n'existerait; qu'il est celui dont saint Jean dit que, dans le commencement, c'est-à-dire avant tous les siècles, était le Verbe, que ce Verbe était en Dieu, et que, de plus, il était Dieu (Joan. 1. 1); celui enfin qui procède par voie de génération du Père; qu'il a la même puissance, la même science, les mêmes perfections et la même essence que le

Père, et qu'il est la seconde personne de la sainte Trinité. Oui, mes Frères, nous devons croire que Jésus-Christ est ce même Fils uni à la nature humaine, caché, selon l'expression de saint Paul, ou plutôt anéanti sous la forme d'esclave (Philip. 2. 7).

4. Pour confirmer cette vérité, les saints Apôtres, après avoir dit que Jésus-Christ est Fils de Dieu, ajoutèrent cette autre parole : *Unicum*, unique ; en l'appelant Fils unique, ils déclarèrent en quel sens cette filiation divine qui convient à Jésus-Christ doit s'entendre. Il y a beaucoup d'enfants adoptifs de Dieu. Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude, disait saint Paul aux Romains (cap. 8. 5), mais vous avez reçu celui de l'adoption d'enfants de Dieu, en vertu duquel vous avez le droit d'appeler Dieu votre Père. C'est pour cette raison que Dieu envoya sur la terre son Fils, dit-il en écrivant aux Galates (cap. 4.5), afin que nous devinssions ses enfants adoptifs. Tout autant d'hommes qui sont régénérés par les eaux saintes du baptême, tout autant sont adoptés pour enfants de Dieu, et comme tels, il les reçoit dans son amitié, il les sanctifie par sa grâce, il les comble de ses dons, et les déclare héritiers de son royaume éternel. Mais ayant une si grande multitude d'enfants adoptifs, il n'a qu'un seul Fils naturel, qu'il a produit par une incompréhensible génération, à qui, en l'engendrant, il communique ses divines perfections et sa nature même. Or, si Jésus-Christ eût été enfant de Dieu par adoption seulement et par grâce, on ne pourrait pas dire qu'il est son unique Fils. Les Apôtres donc, nous apprenant à croire en Jésus-Christ unique Fils de Dieu, nous apprennent à croire qu'il est son vrai Fils, son propre Fils, son Fils naturel.

5. Cette vérité fondamentale établie, il n'est pas difficile d'en faire découler d'autres, qui sont renfermées dans la même. Premièrement, si Jésus-Christ est le vrai et naturel Fils de Dieu, il est donc vrai Dieu, égal à son Père éternel, conséquence qui fut expressément déclarée dans le Symbole de Nicée par ces paroles : Je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de la lumière, vrai Dieu du vrai Dieu. Ainsi, outre la nature humaine, nous devons encore reconnaître en lui la nature divine; et si nous confessons qu'il est vraiment homme, et semblable à nous, nous devons, d'un autre côté, confesser qu'il est vrai Dieu, consubstantiel à son Père éternel. C'est là ce que ne pouvaient pas ou ne voulaient pas comprendre les Juifs ; ils voyaient qu'il était semblable aux autres

hommes; qu'il agissait comme eux ; qu'il sentait le besoin du repos et de la nourriture, et qu'il était plus dans l'indigence et dans l'abjection que d'autres; aussi ils jugèrent qu'il n'était qu'un homme ordinaire : et, quoiqu'il confirmât par des prodiges étonnants la doctrine qu'il leur prêchait, ils ne voulurent jamais être persuadés qu'il était Dieu, au point que, l'entendant dire que lui et son Père n'étaient qu'une seule et même chose, scandalisés comme s'il eût proféré un grand blasphème, ils prirent des pierres pour le lapider, parce que, disaient-ils, n'étant qu'un homme, il veut se faire Dieu (Jo. 10. 33). Non-seulement les Juifs, mais encore beaucoup parmi les chrétiens, embrassant les erreurs impies de Cerinthe, d'Ebion, d'Arius, de Socin, après avoir faussé le sens des divines Ecritures, eurent l'audace de nier la divinité de Jésus-Christ. Tous ceux-là, ou pour vouloir obstinément suivre leurs préjugés, et l'opinion erronée où ils étaient, que le Messie devait venir avec l'appareil des rois de la terre, ou pour vouloir juger des choses divines selon les pensées de l'esprit humain, et non selon les révélations de l'Ecriture et de la Tradition divine, après avoir perdu la lumière de la vérité, se sont précipités dans d'aussi détestables erreurs. Ils sont aussi inexcusables les uns que les autres: les Juifs sont inexcusables, parce qu'ils pouvaient comprendre par les œuvres mêmes de Jésus-Christ qui il était, et connaître que c'était de lui qu'il était question dans les divines Ecritures, et que c'était en lui que les prophéties s'accomplissaient. Si je n'étais pas venu, disait-il lui-même à ses Disciples (Jo. 15. 22), et si je ne leur avais pas parlé, ils ne seraient pas coupables; mais à présent ils sont inexcusables. Si je n'avais pas accompli sous leurs yeux les œuvres admirables de ma puissance, que jamais aucun homme n'a pu faire, ils ne seraient pas coupables de péché. Mais ils les ont vues, et néanmoins ils me haïssent ainsi que mon Père. Les hérétiques sont encore inexcusables, parce que, superbes et raisonneurs, ils ont abandonné la vérité pour suivre les voies du mensonge, et qu'ils ont préféré leurs propres opinions à une doctrine révélée par Jésus-Christ, prêchée par les Apôtres, et enseignée constamment par l'Eglise à tous ses enfants.

6. Or, les seules paroles de cet article, par lequel les Apôtres nous enseignent à croire en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, sont suffisantes pour condamner tous les impies qui combattent audacieusement sa divinité; et nous en les prononçant avec une vive foi, efforçons-nous de détester une erreur qui voudrait ravir à Jésus-Christ sa gloire, et détruire ce qui est le

fondement de la religion chrétienne. Car, en confessant qu'il est l'unique Fils de Dieu, nous confessons en même temps qu'il est, non le Fils adoptif de Dieu, mais son véritable Fils, étant constant, d'ailleurs, qu'il y a un grand nombre d'enfants adoptifs, mais qu'il n'appartient qu'au Fils d'être le seul par nature. Et, en croyant qu'il est le véritable Fils de Dieu, nous croyons par là-même qu'il est Dieu; car s'il est Fils naturel, donc Dieu l'a engendré; et s'il l'a engendré, il lui a donc communiqué sa même nature. C'est là l'aveu par lequel le prince des Apôtres (Matth. 16), élevant ses pensées bien au-dessus de celles des hommes de son temps, et découvrant en Jésus-Christ, avec les yeux de la foi, ce qui était dérobé aux yeux du corps, le reconnut pour vrai Dieu, et se mérita l'honneur d'être établi chef de toute l'Église. C'est là la vérité qu'attesta l'apôtre saint Thomas, en disant à Jésus-Christ (Jo. 20) : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : c'est aussi ce que voulut signifier saint Paul (Col. 2. 9), quand il dit que toute la plénitude de la divinité habite corporellement en Jésus-Christ. Cette déclaration nous fait comprendre facilement le sens de ces passages de la divine Ecriture qui se contredisent en apparence, et dont les hérétiques ont coutume de tant abuser. Sachons que Jésus-Christ même a dit (Jo. 14. 28) que son Père est plus grand que lui : mais sachons encore qu'il a dit que tout ce qui appartient à son Père est à lui ; que comme le Père ressuscite les morts, et leur rend la vie, de même aussi il rend la vie à qui il lui plait; que comme son Père a la vie en lui-même, il participe aussi à cette même vie. Nous n'ignorons pas non plus qu'il a enseigné qu'il est dans le Père, et que son Père est en lui, et que quiconque le voit, voit le Père. Nous savons enfin qu'il se déclare lui-même égal à Dieu; que, pour cette raison, comme l'atteste saint Jean (5. 18), les Juifs cherchèrent à le lapider. Cette manière de parler, qui semble si différente, ne nous étonne pas, nous qui croyons qu'il y a en Jésus-Christ deux natures: la nature humaine et la nature divine, et qui comprenons facilement que, comme du côté de la nature humaine il est inférieur au Père, de même du côté de la nature divine il lui est égal. Bien plus, cette diversité de langage confirme notre foi, et nous oblige à croire que si Jésus-Christ est vrai homme, parce qu'il avoue lui-même être inférieur à son Père, il est, d'un autre côté, vrai Dieu, parce qu'il se déclare égal au Père.

7. De là, nous devons reconnaître en lui deux naissances : l'une temporelle, l'autre éternelle. L'une, d'après laquelle il

s'appelle et est véritablement Fils de l'homme, et l'autre, d'après laquelle il s'appelle Fils de Dieu, l'étant réellement. Il naquit dans le temps, quand il sortit du chaste sein de la Vierge, et qu'il apparut au monde sous la ressemblance d'un pécheur ; mais, avant cette naissance, il était dans le sein de son divin Père, qui l'avait engendré de toute éternité. Le Prophète Michée (5. 2) parla de ces deux naissances, quand il prédit qu'il devait naître à Bethléhem ; voilà la naissance temporelle ; et qu'il prédit que sa génération existait dès le commencement, et de toute éternité ; voilà l'éternelle. C'est ce que voulait indiquer le précurseur Jean-Baptiste (Jo. 1. 15), lorsqu'il prêchait, que quoique Jésus-Christ soit venu au monde après lui, non-seulement ce divin Sauveur est plus que lui, mais qu'il a été avant lui. C'est ce que l'adorable Rédempteur fit connaître, quand il dit qu'il était avant qu'Abraham fût, et quand, en priant son Père, il lui demanda qu'il voulût bien le glorifier de cette gloire dont il jouissait avec lui avant que le monde fût créé. C'est ce qu'enseigne encore saint Jean, dans son Evangile ; et si, en déclarant que le Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous, il nous découvre sa naissance temporelle, en avertissant que, dans le commencement, était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu, et que par lui toutes les choses ont été faites, il nous montre son éternelle génération. Loin donc l'impie erreur de ces hérétiques qui admettent, à la vérité, la génération temporelle de Jésus-Christ, mais qui ne veulent pas admettre l'éternelle. De même que la foi nous enseigne qu'il est non-seulement le Fils de l'homme, mais qu'il est encore le Fils de Dieu, ainsi devons-nous croire qu'il est né dans le temps, comme Fils de l'homme, de la race du roi David, et qu'avant les temps, comme Fils de Dieu de toute éternité, il a été engendré par le Père.

8. Et ici, mes Frères, qu'il ne vous vienne pas dans la pensée de me demander que je vous rende raison, ou au moins que je vous explique cette génération éternelle de Jésus-Christ. Elle est trop au-dessus de nos faibles lumières, et le prophète Isaïe (53. 8) dit qu'elle est ineffable. Il n'y a rien, parmi les créatures, qui puisse nous en donner une idée ou nous en fournir un exemple. Nous aurons beau le chercher et sur la terre et dans le ciel, tous nos efforts seront inutiles. Qu'il ne nous paraisse pas étonnant, dit saint Cyrille de Jérusalem (Cath. 11.), que nous, mortels, ne puissions pas la comprendre, puisque les Anges mêmes les plus élevés ne le peuvent. Il n'est personne, dit saint Paul (1. Corinth. 2), qui soit capa-

ble de connaître la profondeur des choses divines, sinon l'esprit de Dieu : et grande serait la témérité de celui qui, ignorant encore beaucoup de ces choses que Dieu a révélées, voudrait scruter avec trop de curiosité ce que le Saint-Esprit n'a pas voulu manifester. Qu'il vous suffise donc de savoir que Jésus-Christ, qui s'est fait Fils de l'homme dans le temps, est vrai Fils de Dieu, engendré par le Père avant tous les siècles. Qu'il nous suffise de savoir que, dans cette admirable génération éternelle, il n'y a rien d'imparfait, que, bien différemment de ce qui a lieu dans les générations humaines si fugitives, le Père fut toujours Père, qu'il ne perdit rien en engendrant son Fils de sa propre substance ; que le Fils n'est pas postérieur au Père, mais éternel comme lui, que ce Fils est la Sagesse, le Verbe, la Parole du Père, mais parole non accidentelle comme la nôtre, mais substantielle ; qu'il est vrai Dieu ; qu'il tire son origine de Dieu, et que, bien qu'il soit une personne distincte du Père, il a cependant avec lui la même divinité ; qu'il nous suffise enfin de savoir que, dans cette adorable génération, il n'y a rien de terrestre, rien de transitoire. Elle est toute spirituelle, continue saint Cyrille, puisque Dieu est un pur esprit, elle n'a ni commencement, ni progrès, ni fin, parce que celui qui engendre, et celui qui est engendré ont toujours été et seront toujours ce qu'ils sont.

9. Je vous ferai remarquer que, s'il y a deux natures en Jésus-Christ : la nature divine, existant de toute éternité, et la nature humaine, engendrée dans le temps par sa sainte Mère, il n'y a pas deux personnes en lui. Ce fut là l'hérésie de l'impie Nestorius, condamnée par l'Eglise catholique, comme étant en contradiction avec ce qu'exprime la sainte Ecriture, et comme anéantissant le mystère de l'Incarnation. Loin donc de nous cette erreur ! Quoique nous croyions qu'il y ait deux natures et deux naissances dans Jésus-Christ, nous devons cependant être convaincus qu'il n'y a pas en lui deux personnes, mais une seule, qui est la personne divine ; qu'il n'y a pas deux Fils : l'un Dieu, et l'autre homme ; un engendré de toute éternité par le Père éternel, l'autre engendré par la Mère dans le temps, mais un seul Fils, et un seul Jésus-Christ égal au Père selon la divinité, inférieur au Père quant à l'humanité. Nous devons croire que celui qui est vraiment Fils de Dieu, est aussi vraiment Fils de l'homme ; qu'il est dans le sein de son Père immense, tout-puissant, impassible, qu'il s'est fait dans le sein de sa mère petit, faible et mor-

tel. Il n'y a qu'un seul Père, dit l'Apôtre (I. Cor. 8. 6), de qui procèdent toutes choses ; et il n'y a qu'un seul Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui toute chose a reçu son être. C'est ce qui a fait dire aux Pères du concile de Chalcédoine : « Nous déclarons qu'il n'y a qu'un seul et même Jésus-Christ, » Fils, Seigneur, Fils unique, en deux natures, mais insé» parablement, sans confusion, indivisiblement, et sans chan» gement. »

10. Si vous désirez que j'appuie cette vérité de quelque exemple, je ne puis en trouver qui aille mieux à mon but que celui que je trouve dans le Symbole de saint Athanase. Deux choses bien différentes concourent à former l'homme : l'âme et le corps. L'âme qui est spirituelle, et le corps qui est matériel ; l'âme qui est intelligente, et le corps qui est privé d'entendement ; l'âme qui se rapproche de la nature des Anges, et le corps qui se rapproche de celledes bêtes. Cependant ce corps et cette âme réunis ne sont pas deux hommes, mais un homme seul ; l'homme qui pense n'est pas différent de l'homme qui mange ; l'homme qui converse et qui raisonne ne l'est pas de l'homme qui travaille, mais un seul et même homme accomplit ces diverses opérations, qui sont si étrangères les unes aux autres. De même aussi, quoiqu'il y ait en Jésus-Christ deux natures distinctes, et bien différentes l'une de l'autre, qui sont la nature divine et la nature humaine, cependant il n'y a pas deux Jésus-Christ, mais un seul Jésus-Christ, et celui qui souffre la faim, est le même qui multiplie les pains dans le désert; celui qui est épuisé de fatigue est aussi celui qui ressuscite les morts ; celui qui meurt sur une croix n'est pas un autre que celui qui sort glorieux du tombeau, mais c'est le même Jésus-Christ qui opère ces diverses œuvres. C'est Jésus-Christ qui gémit, qui souffre comme homme, et qui, sur le Thabor, se transfigure comme Dieu ; c'est Jésus-Christ qui est crucifié sur le Calvaire, qui s'y montre vrai homme, et qui, du haut du mont des Olives, s'élève dans les cieux, en donnant par-là des preuves irréfragables de sa divinité. Et si quelqu'un voulait trop approfondir comment il peut se faire que la divinité unie à l'humanité ne soit qu'une seule personne et un seul Jésus-Christ, je lui dirais avec saint Augustin (Epist. 137. ad Volus. c. 3) qu'il veuille bien m'expliquer et me faire comprendre comment de l'âme unie au corps, il ne résulte qu'une seule personne et un seul homme. C'est ce qu'opèrent tous les jours, dit le même saint Docteur, la sagesse et la puissance de Dieu dans la création

des hommes, et c'est ce qui n'a été fait qu'une fois pour leur rédemption.

11. De même donc que celui-là serait un insensé, qui aurait l'audace de nier ce qui arrive dans l'homme, parce qu'il est incapable de le comprendre ; celui-là le serait pareillement qui oserait nier et révoquer en doute ce que la foi nous enseigne concernant Jésus-Christ, parce qu'on ne peut ni le connaître par les forces de l'esprit humain, ni l'expliquer. L'union des deux substances, spirituelle et corporelle, qui sont dans l'homme, est un mystère dans l'ordre naturel, et pareillement aussi l'union en Jésus-Christ de la nature divine et de la nature humaine en est un autre dans l'ordre surnaturel. Celle-là est si propre à l'homme, que, hors de lui, on ne peut en trouver une qui lui ressemble. Celle-ci est tellement propre à Jésus-Christ, que, hors de lui, il est impossible d'en trouver un exemple. Union non-seulement d'affection, telle qu'elle a coutume d'exister parmi des amis, non de pure assistance, telle qu'est celle des Anges, quand ils prennent une forme corporelle, non morale et extrinsèque, non de présence seule, mais union personnelle, et, comme l'appellent les Théologiens, hypostatique, en vertu de laquelle le Verbe divin restant ce qu'il était, et devenant ce qu'il n'était pas, s'unit réellement et intimement à l'humanité, sans confusion de substance, mais dans l'unité de personne, et se fit vraiment homme. Cette union est le fondement de ces grandes vérités que les Apôtres nous proposent dans cet article, et que j'ai expliquées dans cette instruction le mieux qu'il m'a été possible de faire. Car si, dans la seule personne du Verbe, sont unies en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine, nous devons conséquemment croire qu'il est un seul Christ, non deux Christ, qu'il est Fils de Dieu, non adoptif, mais naturel, et qu'il est engendré éternellement du Père, avant de naître d'une mère dans le temps.

12. Et ici, permettez-moi, qu'avant de finir, je vous fasse observer en peu de mots la grande miséricorde de Jésus-Christ et l'excès d'amour qu'il nous a témoigné. Lui qui, étant l'unique Fils de Dieu, ne peut avoir un autre frère qui lui soit égal, a voulu nous honorer du glorieux privilége de devenir ses frères. Il nous a obtenu de son Père éternel la faveur d'être adoptés pour ses enfants, et quant à lui, il veut bien nous donner le nom de frères, et il nous considère comme tels. Il était seul Fils de Dieu, dit saint Augustin (Tract. 2. in Joan.), et il n'a pas voulu l'être seul, afin que l'homme na-

quit de Dieu par la grâce; il a voulu naitre de l'homme. Il a effacé nos fautes avec son sang, et, après avoir anéanti et écarté ce qui était un obstacle à cette divine adoption, il nous a procuré l'avantage de devenir enfants de Dieu, et ses frères; de plus il nous appelle à partager avec lui son royaume éternel. Soyons donc les frères de Jésus-Christ, autant que nous sommes par grâce les enfants de Dieu dont il est le Fils par nature; c'est ce qui fait que l'Apôtre (Rom. 8.) l'appelle le premier-né parmi tous ses frères. Cette grâce et cette grande prérogative qu'il nous a conférée d'être ses frères, n'appartient pas aux Anges, dont il n'a jamais pris la nature, tandis que nous, nous pouvons dire que Jésus-Christ est notre chair et notre frère; car, quant à la substance corporelle, lui et nous, nous descendons d'Adam. Tant celui qui sanctifie que ceux qui sont sanctifiés, dit saint Paul (Hebr. 2), tous tirent l'origine d'un seul; c'est pour cette raison que ce divin Sauveur ne rougit pas de les appeler ses frères.

13. Or, si nous avons reçu une faveur si inestimable que celle d'être les enfants adoptifs de Dieu et les frères de Jésus-Christ, avec quel soin ne devons-nous pas conserver cette grâce, et avec quelles précautions ne devons-nous pas nous garantir des œuvres qui peuvent déshonorer un si noble caractère! Et cependant, combien n'en est-il pas, parmi nous, qui vivant selon l'esprit du monde, au lieu de vivre selon l'esprit de Jésus-Christ, préfèrent à l'amitié et à la qualité de Fils de Dieu l'amitié de ce siècle! Ah! de grâce! ne suivons pas, mes Frères, ne suivons pas l'indigne conduite de ces faux chrétiens! Soyons les imitateurs de Dieu, puisque nous sommes ses enfants chéris, et efforçons-nous de ressembler à Jésus-Christ comme de bons frères. Il est descendu sur la terre pour détruire les œuvres de la chair, et il nous a enseigné à vivre selon l'esprit. Marchons donc selon l'esprit, gardons-nous bien de condescendre aux désirs de la chair et de nous guider d'après nos passions. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit l'Apôtre (Gal. 5.), ont crucifié leur chair avec ses convoitises. Celui qui est né de Dieu ne pèche pas, et c'est par l'une ou l'autre conduite qu'on se montre enfant de Dieu, ou enfant du démon. Celui qui n'est pas juste n'est pas de Dieu. Faisons donc des œuvres qui témoignent que nous sommes les enfants, et les frères de Jésus-Christ, afin que les hommes prennent de là occasion de glorifier notre Père qui est dans les cieux. Et quelles sont ces œuvres? Celles que saint Paul appelle les fruits de l'esprit, et qui consis-

tent dans la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté! Ces œuvres démontreront que nous sommes les enfants de Dieu, et en conséquence les héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ; et, nous faisant partager en ce monde les souffrances auxquelles il est condamné lui-même, elles nous feront entrer un jour en partage de sa gloire dans le paradis. Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles : *Dominum nostrum* : Notre-Seigneur.

Le titre de Seigneur et de Maître, qui doit faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions, convient à Jésus-Christ, soit qu'on le considère comme Dieu, ou qu'on l'envisage comme homme. Nous devons le reconnaître pour notre Seigneur et pour notre Maître en tant qu'il est véritablement le Fils de Dieu par nature, puisque ayant les mêmes perfections et la même essence que son Père, étant vrai Dieu comme son Père, ne faisant avec lui qu'un seul et même Dieu, il est, aussi bien que son Père, le maître absolu de toutes choses. Mais nous devons pareillement le reconnaître comme notre Seigneur et notre Maître en tant qu'il est homme, soit parce qu'il a été établi Maître et Seigneur de toutes choses par l'union hypostatique de la nature humaine avec la nature divine, soit parce qu'il s'est acquis par sa mort ce droit de souveraineté sur les hommes. Considérons, en premier lieu, ces justes titres qui constituent Jésus-Christ notre Maître, et nous envisagerons ensuite l'obligation que cette qualité nous impose de le respecter, de l'aimer et de lui obéir.

1. Il nous est impossible de croire que Jésus-Christ est le Fils unique et véritable de Dieu, sans croire en même temps qu'il est notre Maître suprême et légitime. Comme Fils de Dieu, ayant la même nature que son Père, et étant vrai Dieu comme lui, il peut dire avec vérité (Joan. 17) : Tout ce qui est à moi, est à mon Père; et tout ce qui est à mon Père, est à moi. Et par conséquent, comme le titre de Seigneur et de Maître convient à Dieu le Père, il convient pareillement à Jésus-Christ. Je dis qu'il lui convient comme au Père, pour montrer qu'il n'est pas Maître et Seigneur de la même manière que le sont les hommes que la divine Providence a élevés au-dessus des autres, et qui n'ont qu'une autorité limitée et dépendante de

la suprême autorité divine. Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, a une domination qui n'est propre qu'à Dieu même, une domination illimitée qui s'étend sur tous les êtres, une domination indépendante et sans subordination, parce qu'elle est la source de toute domination et de tout pouvoir. En effet, si le Père est souverain Seigneur et Maître de toutes choses, parce qu'il a tout créé, le Fils l'est pareillement et pour la même raison, puisque tout a été fait par lui, comme dit saint Jean (1. 3), et que rien de tout ce qui a été fait, n'a été fait sans lui. Y a-t-il une créature qui puisse dire qu'elle a eu son existence indépendamment de ce divin Fils? Non, il n'en est aucune. C'est par lui, dit saint Paul (Coloss. 1. 16), que tout a été créé dans le ciel et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances. Tout a été créé par lui et en lui, et c'est par lui et en lui que toutes choses subsistent. Et il conclut avec vérité, dans un autre endroit (1. Cor. 8. 6), que, comme il n'y a qu'un seul Dieu le Père, duquel toutes choses tiennent leur être, de même il n'y a qu'un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été faites.

2. Que si Jésus-Christ, comme Dieu, est, par titre de création, le Seigneur et le Maître de toutes les créatures, il est, comme Homme-Dieu, d'une manière spéciale, notre Seigneur et notre Maître, en vertu du droit particulier qu'il a acquis sur nous par titre de rédemption. Nous étions tous les malheureux esclaves du démon, qui nous opprimait sous sa tyrannie, de telle sorte qu'il nous était impossible de secouer son joug et de briser nos chaînes. Quelque injuste que fût l'empire qu'il avait usurpé sur nous, nous n'en étions cependant ni moins esclaves, ni moins infortunés. Ce fut Jésus-Christ qui, pour nous mettre en liberté, déclara la guerre à cet orgueilleux tyran, qui le combattit avec vigueur, et qui remporta sur lui un glorieux triomphe. Il vainquit ce fort armé qui dominait paisiblement sur la terre, il lui ôta les armes dans lesquelles il mettait sa confiance, et il distribua ses dépouilles. Il chassa hors de son empire le prince de ce monde, et se rendit maître de toutes choses. Il dépouilla les puissances des ténèbres, et ayant pris et enchaîné le dragon, l'ancien serpent, le serpent infernal qui est Satan, il ferma sur lui les portes de l'abîme, afin qu'il ne séduisît plus désormais les nations. Ainsi dit saint Paul (Hebr. 2. 14), celui qui avait l'empire de la mort, étant détruit, les hommes, que la crainte de la mort tenait toute leur vie dans la servitude, furent mis en liberté; nous fûmes

par-là même délivrés de la puissance du démon, et transférés dans le royaume du Fils de Dieu.

3. Et que ne lui en a-t-il pas coûté pour nous obtenir notre délivrance? Celui, dit saint Bernard (de Dilig. Deo, c. 5), qui par une seule parole, nous a donné l'être, a dû, pour nous racheter, en proférer un grand nombre, opérer des prodiges, endurer bien des peines, et non-seulement des peines, mais encore des humiliations et des opprobres : *Qui me tantùm, et semel dicendo fecit, in reficiendo profectò et dixit multa, et gessit mira, et pertulit dura, nec tantùm dura, sed et indigna.* S'il nous a arrachés des mains du démon, et mis en liberté, il l'a fait à force d'humiliations, de souffrances et de croix. S'il nous a rachetés, c'est au prix de son propre sang. S'il nous a donné le salut et la vie, c'est en sacrifiant la sienne propre. En un mot, ses triomphes, son règne et sa gloire sont le fruit de sa mort, et si nous sommes devenus son peuple et son héritage, il nous a acquis en mourant sur une croix (1. Petr. 2. 10). Il s'est abaissé, dit l'Apôtre (Philip. 2. 8), en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père. Or, si un vainqueur devient le maître de tout ce qu'une guerre juste fait tomber entre ses mains, quel titre de souverain eté plus légitime que celui que Jésus-Christ a acquis sur nous par une guerre qu'il a entreprise pour nous sauver, et par une victoire qui lui a coûté son sang et sa vie! C'est pour cela que saint Pierre nous appelle un peuple conquis (1. c. 2); puisque nous avons été rachetés, non au prix de l'or et de l'argent, mais par le sang précieux de l'Agneau sans tache Jésus Christ; ce qui a fait dire à saint Paul que nous ne sommes plus à nous, mais à Jésus-Christ, qui nous a rachetés à un si grand prix (1. Cor. 5. 10).

4. Jésus-Christ, comme Dieu, et comme Homme-Dieu, et par le titre de création, et par celui de rédemption, est donc notre Seigneur et notre Maître, et nous, par une conséquence nécessaire, nous sommes ses sujets et ses serviteurs, puisque c'est de lui et par lui que nous avons reçu l'être, la liberté et le salut. Quiconque, dit saint Paul (1. Cor. 7. 22), est appelé au service de Jésus-Christ, devient, quoique étant libre, le serviteur de Jésus-Christ. Servitude bien glorieuse, puisqu'elle nous établit les sujets du monarque le plus grand, le plus ri-

che, le plus sage, le plus puissant qui ait jamais été, d'un roi à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre, à qui appartient toute bénédiction, tout honneur et toute gloire, dont le règne est de tous les siècles et s'étend sur toutes les générations, dont la puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera jamais enlevée, dont l'empire ne sera jamais anéanti; servitude heureuse, puisque en elle se trouve la véritable liberté, puisqu'elle nous unit par les liens de la charité à un maître si plein d'amour et de libéralité, qui répand à pleines mains les trésors de ses grâces sur ses serviteurs en cette vie, et qui les fait participer à sa gloire en l'autre; servitude dont les Apôtres se faisaient le plus grand honneur, ne s'appetant pas autrement que les serviteurs de Jésus-Christ; servitude enfin à laquelle nous nous sommes assujettis dans le baptême, alors que, renonçant au démon et à ses œuvres, au monde et à ses vanités, à la chair et à ses convoitises, nous avons promis solennellement à la face du ciel et de la terre que nous ne reconnaîtrions jamais d'autre maître que Jésus-Christ.

5. S'il est notre Maître et que nous soyons ses serviteurs, nous devons donc avoir pour lui le respect, l'amour et l'obéissance qu'un bon sujet est tenu d'avoir envers son maître et son seigneur. Nous devons en premier lieu le respecter, et il faut que notre respect soit accompagné d'une sainte crainte et d'une humble soumission. Il est un maître puissant qui peut perdre éternellement l'âme et le corps; un maître qui, ayant été établi de Dieu juge des vivants et des morts, doit un jour venir environné de toute la splendeur de sa majesté, pour juger les hommes. Quel motif plus juste et plus puissant pouvons-nous avoir de le craindre et de nous humilier devant lui? Aussi nous dit-il lui-même que son Père ne juge personne; mais qu'il a donné au Fils tout pouvoir de juger, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (Joan. 5. 22). Il est un Maître sous les pieds duquel Dieu a mis toutes choses, et dont la dignité surpasse infiniment non-seulement celle de Moïse, mais encore celle des Anges; un Maître qui reçoit dans le ciel les honneurs, les louanges, les bénédictions des esprits bienheureux qui l'appellent le Seigneur des puissances et le Roi de la gloire. Comment donc ne respecterions-nous pas nous-mêmes non-seulement sa personne adorable, mais encore tout ce qui lui appartient? Comment ne le respecterions-nous pas et dans les églises où il fait sa demeure, et dans nos supérieurs qui sont ses images, et dans les Prêtres qui sont ses ministres, et dans les pauvres qui représentent sa personne,

et dans tous les fidèles, qui sont les membres de son corps mystique?

6. Si la grandeur et la majesté de ce divin Maître exige de nous un respect mêlé de crainte et d'humilité, sa bonté incompréhensible demande aussi de notre part l'amour le plus sincère et le plus constant. Tout ce qu'il a fait sur la terre, ce n'est point pour lui qu'il l'a fait, puisqu'il n'avait aucun besoin de nous, mais c'est uniquement pour notre bien. C'est pour notre bien qu'il est descendu du ciel, qu'il s'est abaissé jusqu'à se faire semblable à nous, jusqu'à paraître dans le monde sous les apparences d'un pécheur. C'est pour notre bien qu'il s'est revêtu de nos infirmités, et qu'il a payé les dettes immenses dont nous étions chargés envers la justice de son Père. C'est pour notre bien qu'il a répandu tout son sang, et sacrifié sa vie sur une croix. Il ne s'est pas borné à ce qu'il a fait pour nous sur la terre; maintenant encore qu'il est dans la gloire, il tient sans cesse les yeux fixes sur nous; étant assis à la droite de son Père, il a toujours à cœur notre salut, toujours il s'intéresse à notre félicité. Qui n'aimerait pas un maître si plein de bonté et d'amour? Qui ne dirait pas avec l'Apôtre (Rom. 8): Quelle chose sera capable de me séparer de l'amour de Jésus-Christ? Seraient-ce les tribulations, la détresse, la faim, le dénûment de toutes choses, les dangers, les persécutions? Non, je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni aucune créature ne pourront jamais me séparer de l'amour de Jésus-Christ. Ce fut l'amour ardent, dont ils brûlaient pour ce bon Maître, qui porta les Martyrs à répandre leur sang pour sa gloire, les Confesseurs à défendre sa religion, les Vierges à lui consacrer leur cœur sans partage, tous les saints à ne vivre que pour lui. Ce fut ce même amour qui dicta à saint Polycarpe cette belle réponse qu'il fit à son juge qui le sollicitait de renoncer à sa foi et de renier Jésus-Christ : Comment pourrais-je le faire? lui dit-il; il y a soixante et dix ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait aucun mal; il m'a comblé, au contraire, de toutes sortes de biens. Pourrais-je me résoudre à être jamais infidèle et ingrat envers un si bon Maître?

7. Enfin, outre le respect et l'amour, nous lui devons l'obéissance. S'il est infiniment bon, il est aussi infiniment sage. Il ne nous commande rien qui ne soit juste et raisonnable. Il ne nous impose aucun précepte dont l'accomplissement nous soit impossible. Ses commandements ne sont ni au-dessus de nous, ni loin de nous; ils ne sont ni dans le ciel, ni au-delà des mers.

Ils sont en nous ; la nature même les a gravés dans notre cœur. Il nous a délivrés de cette multitude d'observances prescrites dans l'ancien Testament; et à la loi de Moïse, loi de crainte et de servitude, il a substitué la loi de son Evangile, qui est une loi de grâce et de liberté. Le joug qu'il nous a imposé est un joug doux et léger (Matth. 11. 30.); et, pour l'adoucir encore, il a voulu le porter lui-même, et il a commencé par faire ce qu'il nous a commandé. Non-seulement il nous anime par ses exemples, il nous aide encore à porter ce joug, en nous fortifiant par sa grâce, et en nous encourageant par mille consolations intérieures. Quel maître usa jamais de tant de bonté, de tant de prévenances envers ses serviteurs? Ne serait-ce donc pas se rendre coupable de la plus noire trahison, que d'abandonner un tel maître, sous le faux prétexte que son service est trop pénible, pour passer à celui de son ennemi ?

8. Et cependant, combien de chrétiens font cet outrage à Jésus-Christ notre Seigneur et notre bon Maître ! Combien qui, après lui avoir juré fidélité dans leur baptême et dans bien d'autres circonstances, l'abandonnent ensuite, refusent de le servir pour se rendre les esclaves volontaires du démon ! Cet ennemi déclaré de Jésus-Christ ne pouvant anéantir le règne de ce divin Sauveur établi sur les ruines du sien, cherche autant qu'il est en lui à en diminuer au moins la gloire, en attirant de tout son pouvoir les hommes à sa suite. Pour y réussir, il se ligue avec le monde et avec la chair ; il emploie toutes sortes de moyens, de ruses et de stratagèmes pour faire croire aux hommes que le joug de Jésus-Christ est insupportable, et qu'il est impossible de mettre en pratique ses saintes maximes. Il leur représente le christianisme sous un point de vue horrible, afin de nous en détourner, de nous décourager et de nous faire tomber dans le désespoir. Et combien qui, se laissant séduire par ses artifices, deviennent malheureusement des traîtres et des prévaricateurs ! Jésus-Christ a beau leur dire : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de votre âme, parce que mon joug est plein de douceur, et que le poids que je vous impose est léger ; la plupart n'écoutent point ses paroles, restent sourds à sa voix divine, et, se laissant gagner par l'esprit séducteur qui leur persuade qu'il n'y a rien de plus doux que de suivre ses penchants déréglés, ils abandonnent le maître le plus aimable, pour se livrer au plus cruel des tyrans. Afin de détromper ceux qui auraient déjà été pervertis, et de fortifier ceux qui jusqu'à ce moment sont demeurés fidèles à Jésus-Christ, je

veux vous exposer d'une manière distincte, d'un côté, les promesses que le démon fait à ses sectateurs, et les récompenses qu'il leur met devant les yeux, et, d'un autre côté, les promesses et les récompenses que Jésus-Christ présente à ceux qui le servent avec fidélité, afin qu'aucun ne se laisse désormais séduire par la vue d'une félicité fausse et apparente, au point d'abandonner son maître légitime; et que ceux qui, pour leur malheur, se seraient déjà séparés de lui, retournent au plus tôt à son service.

9. Que promet donc le démon à ses partisans ? Il est le père du mensonge, et son occupation continuelle est de mentir et de tromper; il n'est le maître de rien, et, par conséquent, il ne peut rien donner. Il promet, à la vérité, de grandes richesses, de grands honneurs, des plaisirs et des divertissements à ceux qui, oubliant la loi de Dieu, se livreront à leurs passions, et suivront en toutes choses leur propre volonté. Mais que sont ces biens ? Des biens faux et apparents, des biens mêlés de tant d'amertumes, de tant d'inquiétudes, de tant de maux, que jamais on ne peut seulement parvenir à goûter la fausse douceur qui en couvre la surface. Il promet des richesses ; mais combien n'en coûte-t-il pas de fatigues pour les acquérir ? Combien de sollicitudes pour les conserver ? Combien de regrets lorsqu'il faut les quitter? Notre divin Sauveur eut bien raison de les comparer (Luc. 8. 4.) à des épines, qui ne font rien autre que nous piquer et nous arrêter dans notre route. Le démon promet des honneurs, des louanges et des applaudissements ; mais que sont les honneurs, les louanges et les applaudissements du monde, où la vertu et le mérite sont inconnus, où l'on ne voit régner que la passion et l'intérêt, où chacun juge selon son humeur et son caprice ? Il promet enfin des plaisirs ; mais il ne donne ensuite que des peines et des afflictions. Et quels plaisirs peuvent goûter les pécheurs, qui ne soient pas accompagnés de repentir, de tristesse et de remords ? Et, avant de parvenir à contenter leurs passions, que de dangers n'ont-ils pas à essuyer, que d'obstacles n'ont-ils pas à surmonter, et combien de peines n'ont-ils pas à endurer ? Outre cela, combien qui abrègent leurs jours, et qui perdent même la vie, tandis qu'ils cherchent à se rendre heureux en assouvissant leurs passions !

10. Jésus-Christ, au contraire, ne nous promet ni ces faux biens, ni ces plaisirs criminels, ni ces vains honneurs. Il nous promet et nous donne, si nous le servons avec fidélité, ses douces consolations, la paix et la tranquillité de l'esprit, la joie du cœur, bonheur

qui ne peut se comparer à tous les bonheurs du monde, à tous les plaisirs des sens; félicité qui est un rayon de celle dont les bienheureux jouissent dans le séjour de la gloire. Il est vrai que le service de Jésus-Christ exige quelques peines. Il faut porter les petites croix dont il nous charge, surmonter la difficulté qu'il y a à se vaincre soi-même, à résister à ses inclinations, à mortifier ses passions; il faut se priver de certaines satisfactions, de certains plaisirs; il faut combattre les tentations, surmonter le respect humain, fuir la compagnie des méchants. Mais combien toutes ces peines sont adoucies par la présence de Jésus-Christ qui nous anime par ses exemples, et nous fortifie par sa grâce! Qui pourrait exprimer la joie intérieure, les consolations, les douceurs qu'il fait éprouver à ceux qui savent se vaincre pour son amour? Consolations et douceurs qui changent la douleur en plaisir, les peines en joie, cette vallée de larmes en un paradis de délices. Consolations qui rendent la pauvreté aimable, les mortifications agréables, les fatigues légères, les peines supportables. Consolations qui faisaient dire au Roi-Prophète (Psal. 72): Oh! que le Dieu d'Israël est bon envers ceux qui ont le cœur droit! Et ailleurs (Psal. 18): Les préceptes du Seigneur sont plus désirables que l'or et les pierres précieuses; ils sont plus doux que le lait et le miel: la récompense la plus magnifique est promise à celui qui sera fidèle à les observer. Ces consolations intérieures et ces faveurs spirituelles sont ce centuple que Jésus-Christ donne à ceux qui se détachent du monde pour le suivre; car, placées vis-à-vis des biens extérieurs et sensibles, elles sont, dit saint Jérôme, comme le nombre cent comparé à l'unité (lib. 3. in Matth. c. 29).

11. Mais si le démon ne peut donner aucun bien réel à ses partisans en cette vie, peut-être leur réserve-t-il quelque grande récompense dans la vie future. Ah! celui qui sert le démon, et qui, pour lui obéir, vit selon les lois du monde et selon les désirs de la chair, ne doit s'attendre qu'à être éternellement malheureux. Des supplices affreux, des tourments horribles, des flammes qui ne s'éteindront jamais, un ver rongeur qui dévorera sans cesse, voilà ce que le démon peut donner en l'autre vie à ses serviteurs. Un enfer de peines est la récompense qu'il réserve et qu'il donne à ceux qui le servent. Ce séjour de la confusion et de la mort éternelle est le prix de leurs services; et, s'il use de tant d'artifices, s'il emploie tant de ruses, s'il présente aux hommes tant de vains appas, pour les tenir attachés à son parti, il ne cher-

che en tout cela qu'à précipiter ces infortunés dans le plus affreux des malheurs. Peut-on trouver un maître plus cruel, peut-on voir une plus noire trahison?

12. Notre divin Sauveur, au contraire, promet et donne à ceux qui le servent une félicité sans bornes, une éternité de joie et de bonheur. Il proteste qu'il veut surabondamment nous dédommager de tous nos travaux, et même de toutes les saintes pensées et de tous les bons désirs que nous aurons eus de bien suivre ses préceptes, ses conseils et ses exemples. Il nous déclare qu'il tiendra un compte exact de toutes les actions que nous aurons faites pour sa gloire, et qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre par amour pour lui aura sa récompense spéciale dans le ciel (Matth. 10). Il proteste (Joan. 12. 26) que si nous sommes fidèles à le suivre, il nous élèvera à la gloire, et que son serviteur sera là où il est lui-même. Il montre à nos regards ce beau paradis, ces trônes resplendissants qui nous sont préparés, et où nous occuperons un rang plus ou moins distingué, selon que nous nous serons signalés plus ou moins dans nos combats et dans les victoires que nous aurons remportées sur nos ennemis et les siens. Enfin la récompense qu'il nous prépare est si grande, que l'œil n'a jamais vu, dit saint Paul, que l'oreille n'a jamais entendu, que l'esprit humain ne peut concevoir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment; ce qui faisait dire encore au grand Apôtre (Rom. 8. 28) que toutes les peines, que nous pouvons endurer ici-bas, n'ont aucune proportion avec le poids immense de gloire qui nous attend dans la vie future.

13. Or, si le démon traite si mal ses partisans; si au contraire Jésus-Christ récompense déjà si abondamment ses serviteurs en ce monde, outre qu'il leur réserve une éternelle félicité au sortir de cette vie, que nous faut-il de plus pour nous déterminer à suivre fidèlement ce divin Chef, à ne jamais abandonner le service d'un maître si plein de bonté et d'amour? Une vie éternelle, un bonheur sans fin, un état de félicité qui surpasse toutes nos pensées et tous nos désirs, voilà ce qui doit nous rendre infatigables dans la pratique des vertus, nous faire chérir les souffrances, les humiliations et les croix; nous animer à fouler aux pieds les richesses et tous les faux biens de cette terre, à regarder comme un néant les honneurs et les applaudissements des hommes, à renoncer à toutes les vaines joies et à tous les plaisirs que peuvent nous offrir le démon, la chair et le monde; allumer enfin dans notre cœur un ardent désir de chercher en toutes cho-

ses la plus grande gloire de Dieu, et d'exécuter, quoi qu'il nous en coûte, et dans toutes les occasions, sa divine volonté.

14. Mais gardez-vous bien de croire que l'on peut allier le service de Jésus-Christ avec l'esclavage du démon. C'est ici l'illusion d'un grand nombre de chrétiens, qui croient en Jésus-Christ, qui le reconnaissent pour leur maître souverain et légitime, qui se vantent même d'être ses serviteurs; mais qui en même temps se plient aux usages du monde, et en observent scrupuleusement les lois, comme s'il suffisait d'être honnête homme selon le monde pour être bon chrétien. Ce sont ici deux maîtres opposés. Leurs commandements, leurs maximes et leurs inclinations sont tout-à-fait contraires; d'où il suit qu'il est impossible d'être ami de l'un, sans devenir ennemi de l'autre. Nul ne peut servir deux maîtres, nous dit Jesus-Christ lui-même dans saint Matthieu (6. 24). L'amour de ce monde, dit saint Jacques (4. 4), est une inimitié contre Dieu, et celui qui aime le siècle se déclare ennemi de Dieu. Il ne faut donc plus être partagé entre Jésus-Christ et le démon; il faut nécessairement se déclarer ou pour l'un ou pour l'autre. Que celui qui n'a pas le courage de rompre ouvertement avec le démon et avec le monde, en en méprisant les fausses maximes et les vains plaisirs qu'ils présentent, que celui-là reste à leur service; mais qu'il n'espère pas que Jésus-Christ le reconnaîtra pour son serviteur, et qu'il le récompensera comme tel. Il pourra bien être chrétien de nom, mais il sera de fait le serviteur et l'esclave de Satan. Ah! mes Frères, ne faisons pas à Jésus-Christ un outrage aussi sensible, et ne nous portons pas à nous-mêmes un si grand préjudice. Puisque nous le reconnaissons lui seul pour notre maître légitime, nous devons donc le suivre lui seul, le servir lui seul, et n'obéir qu'à lui: *Si Dominus est Deus, sequimini eum* (3. Reg. 18). Heureux, si, mettant sous nos pieds tout respect humain, nous nous déclarons ouvertement, et par les paroles et par les œuvres, du parti de Jésus-Christ, il nous reconnaîtra lui-même à son tour devant son Père; tandis qu'au contraire, il refusera de reconnaître pour ses serviteurs tous ceux qui auront rougi de lui devant les hommes (Marc. 10. 32).

QUINZIÈME INSTRUCTION.

Sur le troisième article : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto.* Conception de Jésus-Christ.

C'est une chose également dangereuse et coupable, dit le pape Léon (Ser. 7. de Nativ. Domini), de nier que Jésus-Christ partage avec son Père la divinité, comme de nier qu'il n'est pas véritablement homme. Sans la foi en sa divinité, celle en son humanité ne nous servirait de rien, dit saint Cyrille de Jérusalem (Cat. 12) ; et enfin la croyance ou la foi en sa divinité serait inutile au salut, si nous ne confessions pas son humanité. S'il était homme et non Dieu, ses actions n'auraient pas le mérite suffisant pour acquitter nos dettes. S'il était seulement Dieu et non homme, il n'aurait pas pu se charger de nos iniquités, ni les expier par ses souffrances. Or, c'est cette grande vérité que les saints Apôtres nous proposent dans cet article, et, après nous avoir enseigné dans celui qui précède que Jésus-Christ est vrai Dieu, ils nous apprennent en celui-ci qu'il est en même temps vrai homme. C'est ce qu'on est convenu d'appeler le mystère de l'Incarnation, mystère arrêté et déterminé, dit saint Pierre (Epist. 1. cap. 1), avant la création du monde, mais seulement accompli dans le temps pour notre salut. Mystère désiré par les Patriarches, annoncé par les Prophètes, attendu par toutes les nations de l'univers. Mystère enfin qui est le grand objet de notre adoration et le fondement de notre espérance. Entrons donc dans la considération de cet adorable mystère, et, suivant la lumière que la foi nous fournit, expliquons les grandes choses qui sont renfermées dans ces quelques mots, mais qui ont une signification si étendue : *Il fut conçu par l'opération du Saint-Esprit*. Nous verrons en premier lieu la vérité incontestable de cette conception ; en second lieu, les miracles qui l'ont accompagnée.

1. Pour mieux connaître la vérité et la merveille de la conception de Jésus-Christ, il convient d'abord de vous raconter ce qu'en dit saint Luc (c. 1). Dans le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une petite ville de Galilée, appelée Nazareth, vers une vierge qui était l'épouse d'un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. L'Ange étant entré dans son logis : Salut, lui dit-il, ô vous qui êtes pleine de

grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie parmi toutes les femmes. La Vierge ayant entendu ces paroles, se troubla, et cherchait à connaître ce que pouvait être cette salutation. L'Ange alors lui dit : Ne craignez pas, ô Marie, parce que vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous concevrez et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et il sera appelé l'enfant du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il règnera dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Mais comment se fera cela, répliqua Marie à l'esprit céleste, puisque je ne connais point d'homme ? L'Ange lui répondit : L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très Haut vous rendra féconde ; le fruit qui naitra de vous sera saint, et il sera appelé l'Enfant de Dieu. Et voilà que votre cousine Elisabeth a conçu un fils dans sa vieillesse, quoiqu'elle soit stérile. car rien n'est impossible à Dieu. Alors Marie s'écria : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

2. Voilà tout ce que raconte l'évangéliste saint Luc pour confirmer la vérité de la conception de Jésus-Christ, et pour convaincre chaque chrétien que le Verbe divin a pris, non en apparence, mais en toute réalité, notre chair. Car si l'Ange n'avait pas parlé d'une véritable conception, la Sainte-Vierge étonnée et surprise n'aurait pas répondu qu'elle ne connaissait pas d'homme, et qu'ayant consacré à Dieu, par un vœu, sa virginité, elle avait pris la résolution inviolable de n'en point connaître; et l'Ange n'aurait pas ajouté qu'elle deviendrait enceinte par l'opération du Saint-Esprit et par la vertu du Très-Haut. Il aurait dû plutôt lui dire que sa grossesse ne serait pas véritable et semblable à celle des autres femmes, et que, pour cette raison, elle n'avait rien à craindre, puisque sa virginité n'avait à redouter aucune atteinte, ni à courir aucun danger. Si donc Marie demanda comment elle pouvait concevoir un enfant, ayant pris la résolution de rester vierge, et si l'Ange l'assure qu'aucun préjudice ne sera porté à sa pureté, parce que cela n'arrivera en elle que par l'œuvre de Dieu, à qui toute chose est possible, il faut conclure que dans cette conversation, qui eut lieu entre l'Archange et Marie, il s'agit d'une conception réelle et indubitable, et non d'une apparente et idéale. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul (Gal. 4. 4) dit que quand arriva la plénitude des temps, Dieu envoya sur la terre son Fils conçu dans le sein d'une femme, parce que c'est d'elle qu'il prit sa chair et son sang, et que cette chair fut formée de la sienne.

3. En vérité, si cette conception de Jésus-Christ n'eût pas été réelle et indubitable, si Marie n'avait concouru en rien à la formation de son divin corps, comment pourrait-il être appelé Fils de l'homme? Et cependant lui-même se donnait ce nom : Le Fils de l'homme, disait-il, en parlant de sa personne (Matth. 8.), n'a pas un lieu où il puisse reposer sa tête. Le Fils de l'homme a le pouvoir, sur la terre, de remettre les péchés. Le Fils de l'homme est aussi le maître du Sabbat. Le Fils de l'homme enverra ses Anges pour détruire tous les scandales dans son royaume. Le Fils de l'homme viendra, accompagné de ses Anges, au milieu de la gloire. Et cette expression, nous la lisons dans cent endroits de l'Evangile. Cette manière de parler était si ordinaire dans sa bouche, que toutes les fois qu'il s'en servait, chacun de ses auditeurs savait qu'il parlait de lui-même. Et il ne voulait certainement, en s'appelant ainsi, qu'établir la certitude et la réalité de sa conception et de son incarnation, puisqu'il n'aurait pas pu se dire Fils de l'homme, comme le fait observer le vénérable Bède (L. 4. in Luc.), s'il n'avait pas tiré son origine de l'homme. Aussi les Evangélistes l'appellent-ils Fils de David (Matth. 1), et en font-ils exactement la généalogie. Et saint Paul (Rom. 1) déclare qu'il descend de la race du roi David selon la chair, pour indiquer que du sang de ce Roi, passé de génération en génération dans Marie, s'est formé son corps dans son sein très pur. C'est en ce sens qu'on doit entendre les saintes Ecritures, lorsqu'elles parlent de la génération temporelle de Jésus-Christ; autrement toute sa vie ne serait qu'un tissu d'impostures et d'erreurs, et aurait donné lieu à des méprises singulières. Il avança en âge comme les autres hommes ; il souffrit comme eux la faim, la soif, les ennuis et les lassitudes ; et toutes ses actions, toutes ses paroles attestaient qu'il avait un corps aussi réel que celui de tout autre. S'il n'a pas été ce qu'il a dit de lui-même, nous avons donc tous été trompés par lui, et de plus, nous devrons ajouter que notre rédemption n'a été que vaine et apparente; car si l'incarnation de Jésus-Christ n'a pas été réelle, il n'a donc pas vraiment souffert, il n'est donc pas vraiment ressuscité ; nécessairement donc, nos espérances ne sont nullement fondées, et l'œuvre du salut de l'homme est détruite. C'est à cet excès d'absurdité et de déraison qu'arrivèrent les Manichéens et les Marcionites, ne voulant pas reconnaitre en Jésus-Christ la vérité de son corps. Il leur paraissait inconvenant qu'un Dieu prît une chair dans le sein d'une femme, et, par crainte de préjudicier à la majesté de Dieu, s'ils croyaient et

confessaient la conception réelle de Jésus-Christ dans le sein de Marie, ils ne craignirent point d'attaquer son infinie véracité, comme le leur reprochait Tertullien (l. 3. Cont. Marc.). Si les rayons du soleil, disait saint Augustin (Lib. de Fid. et Symb. c, 4), passant par des lieux sales et infects n'en contractent aucune souillure, et conservent intacte leur pureté même au milieu des ordures, lors-même que la lumière visible, étant corporelle, ne soit pas d'une nature différente de celle des immondices qui sont aussi corporelles et visibles; il n'est donc point difficile de comprendre que le Verbe divin ait pu s'unir à notre chair dans le sein d'une vierge sans avoir été souillé par cette union ; et ce qui ne peut que révolter la raison, c'est de croire que Dieu qui est la vérité même, ait voulu, sous la feinte apparence d'un vrai corps, nous induire en erreur.

4. Loin donc de nous, ô mes Frères, les folies des Marcionites et des Manichéens, qui ont cru avec impiété que le Verbe divin n'a pas pris un vrai corps, mais seulement les apparences. Loin de nous pareillement les détestables erreurs d'un Valentin et d'un Apollinaire qui, bien qu'ils avouassent que Jésus-Christ, en tant que Verbe, se fût uni à un corps, s'imaginèrent néanmoins follement que ce corps était tout-à-fait différent du nôtre, n'ayant point été formé dans le sein de Marie, de son propre sang, mais seulement créé dans le ciel. Cette erreur fut réfutée par les saints Pères, considérée avec horreur par toute l'Eglise catholique, parce qu'elle était en opposition parfaite avec les divines Ecritures, lesquelles déclarant que Jésus-Christ fut conçu dans le sein de Marie, nous font par-là même connaître que Jésus-Christ ne prit son corps ailleurs que dans le sein de Marie; et nous assurant qu'il éprouva des fatigues dans ses voyages, qu'il ressentit la faim et la soif, qu'il fut crucifié, qu'il répandit son sang et qu'il mourut, elles nous démontrent par-là même clairement que la chair de Jésus-Christ fut semblable et consubstantielle à la nôtre, qu'il eut un corps composé comme le nôtre de chair, de sang, et d'os. Quant à nous, de même que nous devons croire véritable la doctrine enseignée par les Apôtres dans cet article, à savoir que Jésus-Christ fut conçu dans le sein très-pur de Marie, de même aussi nous devons avouer qu'il y prit une nature et une chair faible comme la nôtre, sujette aux infirmités et à la mort, qu'il fut soumis à ces nécessités auxquelles nous sommes asservis, et dépendant de ces secours dont nous éprouvons le besoin ; ce qu'exprima saint Paul, en disant qu'il devait ressembler à ses frères (Heb. 2.17).

5. Ne vous imaginez cependant pas que toute la ressemblance

que Jésus-Christ a avec nous, n'existe que du côté du corps, et que, comme Fils de Dieu, quoiqu'il ait pris dans le sein de la Vierge notre chair, il n'y a pas pris une âme spirituelle comme la nôtre, et douée de raison. Ce fut là une autre erreur d'Apollinaire qui, pensant que le Verbe divin uni à la chair remplissait toutes les fonctions que l'âme remplit, et qui, quoique admettant en Jésus-Christ cette âme par laquelle la vie et le sentiment nous sont communiqués, et nous est commune avec tous les autres animaux, ne voulut jamais reconnaître en lui cette âme intelligente qui nous élève si fort au-dessus des animaux. Erreur dont l'effet est de renverser et d'anéantir le mystère de l'Incarnation, et de détruire le grand œuvre de la rédemption des hommes. Elle renverse et anéantit le mystere de l'Incarnation, puisqu'elle fait de Jésus-Christ un homme incomplet; elle détruit l'œuvre de la rédemption, car si le Verbe divin n'avait pas pris notre humanité entière, il n'aurait pas pu la sauver entièrement non plus. Les saintes Ecritures, les Pères, les Conciles, en nous enseignant clairement que Jésus-Christ est vrai Dieu, et pareillement vrai homme, consubstantiel à son Père quant à la divinité, et consubstantiel à nous quant à l'humanité, nous apprennent conséquemment qu'il y a en lui deux parties qui concourent à former essentiellement l'homme; aussi, dans le Symbole attribué à saint Athanase, il est dit qu'il a une chair semblable à la nôtre, et une âme douée d'intelligence. Si donc l'une ou l'autre de ces parties manquait, il ne serait plus un vrai homme. Les saintes Ecritures nous déclarent pareillement que Jésus-Christ est le médiateur entre Dieu et l'homme (1. Timoth. 2). Or, puisque l'homme fut séparé de Dieu par le péché, il fallait, dit saint Fulgence (1. ad Fresim. 15), qu'entre Dieu courroucé et l'homme pécheur un médiateur fût interposé, qui fût vrai Dieu pour réconcilier la divinité offensée avec l'homme, et qui fût en même temps vrai homme, pour faire rentrer en grâce l'homme avec Dieu. Sachons, en outre, que le Fils de Dieu s'est uni à notre nature humaine afin de la guérir de ces maladies qu'elle avait contractées par le péché, et pour la garantir des maux déplorables qu'elle s'était malheureusement mérités en péchant, ce divin Sauveur ayant attesté lui-même de sa propre bouche (Luc. 19) qu'il n'était venu sur la terre que pour sauver ce qui était perdu. Ainsi la nature humaine tout entière, et non en partie, ayant été défigurée et souillée dans Adam, le Verbe divin l'a prise tout entière, dit saint Grégoire de Nazianze (Ep. 1. ad Cled.), parce qu'elle avait besoin d'être réparée entiè

rement. D'ailleurs l'homme étant distingué des animaux, surtout par l'âme douée d'intelligence, qui peut jamais croire, ajoute saint Augustin (De Fide et Symb. c. 4), que le Verbe divin se soit approprié ce que nous avons de commun avec les brutes, et n'ait pas pris ce qui nous distingue essentiellement d'elles, et qui n'appartient qu'à l'homme? Confessons donc avec l'Eglise catholique que Jésus-Christ est aussi vraiment homme qu'il est vraiment Dieu, et que ce Verbe divin, dans le sein de la Vierge, s'est uni à la nature humaine et quant à l'âme et quant au corps.

6. Mais de quelle manière se forma cet homme dans le sein de Marie, et comment s'opéra cette admirable union entre la nature divine et la nature humaine? C'est ce que je me suis proposé de vous expliquer en second lieu, et c'est pour cela que je me dispose à présent à vous raconter les prodiges étonnants qui arrivèrent à l'époque de cette conception, et qui doivent être l'objet de notre vénération et de notre croyance.

7. Le premier et le principal prodige qui eut lieu dans la conception de Jésus-Christ, fut annoncé par Gabriel à la Vierge, dans ces termes rapportés par l'évangéliste saint Luc : Le Saint-Esprit, dit-il, descendra dans vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est ce qu'exprimèrent les Apôtres dans cet article, en disant : « Qu'il fut conçu du Saint-Esprit. » Cette conception n'eut donc pas lieu par les moyens communs et par l'intervention de l'homme, mais par l'œuvre de l'Esprit-Saint. Cet Esprit divin, au moment de la création du monde, étant porté au-dessus des eaux, les rendit fécondes (Gen. 1), et en descendant dans Marie, il lui communiqua une fécondité toute divine; ce fut lui qui forma de la substance et du sang de la sainte Vierge le corps le plus pur qu'on puisse imaginer et qui est celui de Jésus-Christ; ce fut lui qui la fit devenir mère, sans qu'elle cessât pour cela de rester vierge, et qui opéra en elle ce prodige nouveau que les Prophètes, depuis tant de siècles, avaient prédit. Saint Joseph fut à la vérité époux de la sainte Vierge, mais il n'eut aucune part à la conception de cet auguste et divin enfant, et il en eut si peu, que quand il s'aperçut de la grossesse de son épouse, ignorant comment cela pouvait avoir eu lieu, il avait formé le projet de l'abandonner, et il fut nécessaire qu'un Ange lui révélât le mystère qui lui avait été caché jusqu'alors, et qu'il l'assurât que ce qu'il voyait en Marie, et qu'il ne pouvait comprendre, était arrivé non par une opération humaine, mais par une vertu toute divine. Que si quelquefois, dans l'Evangile,

saint Joseph est appelé le père de Jésus-Christ, et si Marie lui donne de temps en temps ce nom, c'est à raison de l'amour et du soin qu'il avait pour lui, et qu'un bon père a coutume d'avoir pour son enfant, parce qu'étant, en outre, l'époux véritable de la très-sainte Vierge, Jésus-Christ lui appartenait en propre, puisqu'il était né pour ainsi dire dans un fonds qui était sa propriété. Mais nous ne devons pas inférer de ce nom dont il est gratifié dans les saintes Ecritures, qu'il ait donné la vie à ce fruit divin; l'Evangile nous enseignant (Luc. 3) que Jésus-Christ passait effectivement pour fils de Joseph dans l'opinion des Juifs, qui ignoraient le mystère de son admirable conception, mais que, dans la réalité, il ne l'était pas. Et la sainte Ecriture (Is. 33. 8) nous apprend que, comme sa génération éternelle est ineffable, sa génération temporelle l'est pareillement, et que, comme il a été engendré par le Père dans le ciel sans mère, ainsi il fut conçu ici-bas, dans le sein d'une mère, sans le concours d'un père.

8. C'est là le privilége aussi grand que singulier, et de plus, merveilleux, qui n'a été accordé qu'à Jésus-Christ. Etant le Saint des Saints et la sainteté même, sa conception devait être sainte, conception dont il ne fut redevable à aucun homme, mais au Saint-Esprit, qui est la source et le principe de toute sainteté. Remarquez cependant que, quand on dit que Jésus-Christ fut conçu par l'opération de l'Esprit-Saint, on ne veut pas dire que cette seule personne de la sainte Trinité ait opéré ce mystère ineffable de l'Incarnation. Les trois personnes y ont eu part. Car toutes les opérations de Dieu, hors de lui-même (ad extra), sont communes aux trois personnes divines, comme l'enseigne la foi : l'une n'agit pas plus que l'autre, ou ne fait rien sans le concours de l'autre. Néanmoins, comme l'on a coutume d'attribuer la création au Père, la rédemption au Fils, la sanctification au Saint-Esprit, quoique l'on croie que soit le Père, soit le Fils, soit le Saint-Esprit contribuent également à ces opérations ; ainsi la conception de Jésus-Christ, bien qu'elle soit due à l'opération des trois personnes divines, est attribuée cependant particulièrement au Saint-Esprit. En premier lieu, la conception s'appelant le mystère de l'Incarnation, et étant vraiment un mystère d'amour, parce que le Seigneur nous y donna les preuves les plus vives et les plus frappantes de son infinie charité, on l'attribue convenablement à l'Esprit-Saint, qui, est l'amour subsistant du Père et du Fils. En second lieu, comme il est d'usage que la sainte Écriture rapporte au Saint-Esprit la sancti-

fication de toutes choses, on lui attribue la conception de Jésus-Christ, pour la distinguer de celle des autres hommes; car, n'ayant pas eu lieu, comme le dit saint Augustin (Serm. 217), *dans les ardeurs de la concupiscence, mais dans la charité fervente de la foi*, elle fut toute pure, toute sainte, toute divine. C'est pour ces raisons et d'autres que je ne mentionne pas, que nous disons que Jésus-Christ fut conçu par l'opération du Saint-Esprit.

9. Nous ne devons pas cependant conclure de là qu'il soit, ou qu'il puisse s'appeler le père de Jésus-Christ, et que ce divin Sauveur, d'un autre côté, puisse être appelé son fils: on ne peut pas appeler fils tout effet d'une cause quelconque. Pour lui donner ce nom, il faut, en outre, qu'il soit de la même espèce, et qu'il participe à la même nature par voie de génération et par la même origine. Or, quoique le Saint-Esprit ait formé le corps de Jésus-Christ, il ne l'a cependant pas formé de sa propre substance, mais de la substance de la Vierge Marie; et il l'a formé par une opération efficace, spéciale, immédiate; mais cette opération fut toute spirituelle et toute divine; et cet homme, à qui il donna l'être dans le sein de la Vierge, fut effectivement son œuvre, mais non une portion de lui-même; il fut formé par lui, mais non engendré; conçu par sa vertu, mais non de sa propre substance. D'ou il résulte que Jésus-Christ, qui est le vrai fils du Père, quant à la génération éternelle, est le vrai fils de Marie, quant à la génération temporelle; cependant il n'est, ni ne peut être appelé le fils du Saint-Esprit, puisqu'il n'a été engendré par lui ni éternellement, ni temporellement, quoiqu'il ait été conçu miraculeusement par sa vertu.

10. La conception de Jésus-Christ fut donc merveilleuse dans son principe, puisque l'Esprit-Saint en fut l'auteur; mais elle ne le fut pas moins quant à la manière dont elle s'effectua. Bien différent des autres hommes, il fut homme parfait dès le premier moment de sa conception. Dans l'instant même où fut formé dans le sein de Marie son corps très saint, une âme douée d'intelligence lui fut unie, et dès-lors il eut en lui-même tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu (Coloss. 2). Dès cet instant, il s'offrit lui-même à son Père et lui dit (Heb. 10): « Vous n'avez point » voulu le sacrifice, ni l'oblation; mais vous m'avez donné » un corps; vous avez repoussé loin de vous les holocaustes » et les sacrifices pour le péché: alors j'ai dit: Me voici, je viens » selon ce qui est écrit de moi, pour faire, ô mon Dieu, votre

» volonté. » Bien qu'il fût enfant et encore enfermé dans le sein de sa mère, sa très sainte âme n'était pas oisive. Elle voyait tout, elle savait tout, et commença dès-lors à opérer notre salut. Il était au souverain degré parfait comme homme, non par l'âge, dit saint Bernard (H. 2. super Missus est), mais par la sagesse; non par les forces du corps, mais par la vertu de l'esprit; non par la grandeur des membres, mais par la maturité de son intelligence.

11. Non-seulement son âme, enrichie et ornée de tous les dons de la sagesse et de la grâce, fut jointe au corps dans le premier instant dans lequel il fut conçu dans le sein de sa mère; mais, de plus, la divinité se joignit à l'âme et au corps. Ne vous imaginez cependant pas, mes Frères, qu'entre la création de la très sainte humanité de Jésus-Christ et l'union du Verbe divin, il se soit écoulé quelque intervalle de temps, comme si l'homme ait commencé d'abord par être formé entièrement, et qu'ensuite ayant été habité par le Verbe, il soit devenu Dieu. Il n'en est pas ainsi: l'humanité de Jésus-Christ n'a jamais été un seul instant sans la divinité: mais, comme l'âme raisonnable fut unie au corps dès le premier instant de sa conception, ainsi la divinité s'unit dans ce même premier instant à l'âme et au corps: autrement il faudrait dire contrairement à la doctrine des Apôtres qui nous est enseignée dans cet article qu'un homme seulement et non un homme-Dieu fut conçu par Marie. Nous ne devons donc pas diviser Jésus-Christ, en séparant la nature divine de la nature humaine. Celui qui divise Jésus-Christ, dit saint Jean (Ep. 1. c. 4. 3), n'a pas l'esprit de Dieu, c'est un antechrist. Lorsque les Apôtres déclarent que Jésus-Christ, unique Fils de Dieu, fut conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de Marie, ils nous font entendre que dans cet instant où son humanité fut créée, le Verbe s'en revêtit incontinent, qu'elle commença à exister non indépendamment du Verbe, mais avec lui; ils nous apprennent aussi que, comme il y a en Jésus-Christ deux natures distinctes, la nature divine et la nature humaine, ce que n'admettait pas Eutichès, qui les confondait l'une dans l'autre, de même aussi, il n'y a qu'une seule personne, la personne divine, contrairement à l'erreur de Nestorius, qui prétendit qu'il y avait encore en lui la personne humaine.

12. Or, pour vous répéter en peu de mots ce que jusqu'à présent je vous ai expliqué au long, voici ce qu'on nous propose à croire dans la première partie de cet article: on propose à notre croyance la vérité de la conception de Jésus-Christ,

on nous y raconte aussi la manière étonnante et merveilleuse dont elle arriva. La vérité de cette conception nous oblige à confesser que Jésus-Christ est vrai homme, parfait sous tous les rapports et semblable à nous ; qu'il a comme nous, une âme raisonnable, douée d'intelligence et de volonté, un corps non apparent, mais réel ; qui n'a point été créé dans le ciel d'une matière différente de la nôtre, mais formé dans le sein de Marie de notre même chair. La manière ensuite, dont cette conception arriva, nous engage à croire que l'Esprit-Saint en fut l'auteur, qu'aucune créature n'y eut part, que saint Joseph, bien qu'il eût été le véritable époux de la Vierge Marie, ne fut cependant pas le vrai père de Jésus-Christ. Nous sommes obligés de plus à croire fermement que, dans l'instant où cette sainte humanité commença à exister, la nature divine s'y unit dans la personne du Verbe ; que le Fils de Dieu se fit homme; et c'est ainsi que s'opéra le grand mystère de l'Incarnation.

13. Il ne suffit pas cependant, mes Frères, que nous ajoutions spéculativement foi à ces choses, nous devons encore en tirer des règles de conduite. La foi a pour but sans doute d'éclairer notre esprit par ces connaissances; mais elle veut encore embraser nos cœurs; le Fils de Dieu, dit saint Augustin (De Catech. rudibus, c. 4), est venu au monde, et il s'est revêtu de notre chair, afin que, connaissant quel a été l'excès de la charité de cet adorable Sauveur, nous prissions la ferme résolution d'aimer ce Dieu qui nous donna des preuves si éclatantes de son amour. Quelles marques en effet plus grandes pouvait-il nous en donner, puisqu'il se fit esclave pour nous racheter nous-mêmes de la servitude; il se chargea de nos infirmités et de nos misères pour nous procurer le salut ; il ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui et nous rendre participants de sa gloire, il s'anéantit, selon l'expression de l'Apôtre (Phil. 2.), en prenant la forme d'un esclave, en se faisant semblable à nous, afin que nous devinssions semblables à lui. Ah ! mes Frères, quelle ardente et profonde charité que celle de ce Dieu qui, étant invisible dans sa nature, a bien voulu devenir visible dans la nôtre ! Quel amour ! que celui qui est immense se soit déterminé à se renfermer dans les étroites dimensions du sein d'une Vierge ; que l'Eternel ait voulu naître dans le temps; que l'impassible soit devenu passible ; que l'immortel se soit volontairement soumis à la mort ; que le Fils de Dieu soit devenu le Fils de l'homme, et que le Verbe, comme le dit l'E-

vangéliste (Jo. 1.), se soit fait chair! Quelle doit donc être notre reconnaissance et notre amour! Désormais, pour qui devons-nous vivre, sinon pour notre Dieu qui nous a tant aimés? S'il s'est donné tout entier à nous-mêmes, ne serait-ce pas une manifeste injustice et une détestable ingratitude, si nous ne nous donnions entièrement à lui? Glorifions donc, selon l'avis que nous en donne l'Apôtre (1. Cor. 6), et portons Dieu dans notre corps; portons-le dans notre esprit. Portons-le dans notre corps; car si, en se revêtant de notre chair, il l'a divinisée en quelque manière, gardons-nous bien de la souiller, en faisant servir nos membres aux turpitudes et aux iniquités. Portons-le dans notre esprit, en excitant en nous, par la méditation d'un si grand mystère, de vifs sentiments de reconnaissance et d'amour. En agissant ainsi, notre foi ne sera pas stérile, mais elle opèrera en nous ces fruits de justice et de sainteté que Dieu s'est proposé de nous faire recueillir en se faisant homme.

SEIZIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles : *Natus ex Maria Virgine*. Naissance de Jésus-Christ.

Je me propose aujourd'hui de présenter à vos réflexions les circonstances de la naissance admirable de Jésus-Christ, telles qu'elles sont rapportées par l'Evangéliste saint Luc, parce qu'elles renferment toutes des mystères profonds, capables d'exercer notre foi, et des leçons très salutaires, propres à exciter dans nos cœurs l'amour envers notre divin Maître, et le désir de l'imiter.

1. L'Evangéliste saint Luc commence son histoire de la naissance de Jésus-Christ, par une circonstance digne de remarque. En ces jours-là, dit-il (Luc. 2), parut un édit de César-Auguste, par lequel il ordonnait de faire le dénombrement de tous les sujets de l'empire. Cet édit ayant été publié dans la Palestine comme dans les autres provinces, et Cyrinus, préfet de la Syrie, ayant reçu l'ordre de le mettre à exécution, chacun se transportait dans la ville d'où sa famille était originaire, pour s'y faire inscrire sur les registres publics. A cette fin, Joseph partit de Nazareth, ville située dans la Galilée, avec Marie, son épouse, qui était enceinte, et vint dans la Judée, à la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David. Arrêtons-nous ici par la pen-

sée, mes Frères, et admirons les traits de la sagesse de Dieu et de sa providence. Ce ne fut point par un effet du hasard, ni par accident que l'on publia dans ce moment l'édit d'Auguste; mais ce fut par une permission spéciale de Dieu, qui voulait se servir de ce moyen pour l'exécution de ses desseins. Il avait prédit, par la bouche de ses Prophètes (Mich. 5), que le Messie naîtrait à Bethléhem,et pour que cette prophétie s'accomplit, il fallait que Marie s'y transportât de Nazareth, où elle faisait sa demeure, et qu'elle y allât dans le temps où elle touchait à son terme. L'édit d'Auguste met Joseph et Marie dans la nécessité de faire ce voyage. Le gouverneur Cyrinus le publie, et en ordonne l'exécution dans un temps où cette épouse-vierge est près de ses couches. Marie et Joseph obéissent au commandement de l'empereur; ils vont à Bethléhem pour se faire inscrire dans cette ville. A peine y sont-ils arrivés, que l'heure est venue où Marie doit donner au monde son libérateur : et ainsi se vérifie tout ce que le Seigneur avait statué et prédit sur la naissance temporelle de son Fils.

2. Un autre dessein de la Providence, dans ce dénombrement, fut de donner à tout l'univers une preuve publique et toujours subsistante de l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus-Christ, et de prouver à toutes les nations qu'il était le Messie promis. Non-seulement les Ecritures avaient prédit le lieu de sa naissance, elles avaient encore prédit le temps où il devait naître et son origine. Quant au temps, Daniel avait prédit (C. 2. et 7.) que les royaumes de Babylone, de Médie et de Perse devaient auparavant être détruits, et que le Messie viendrait, lorsque, sur leurs ruines, aurait été élevé l'empire romain, qui seul dominerait l'univers entier. Et l'ange Gabriel lui avait dit qu'il ne restait plus que soixante-et-dix semaines avant la venue de celui qui avait été promis aux hommes pour être leur libérateur (ibid. c. 6). Quant à son origine, je placerai sur votre trône un de vos descendants, avait dit le Seigneur à David (Psal. 131), et son règne n'aura point de fin. Or, quelle preuve moins suspecte et plus convaincante pour nous persuader que toutes ces prophéties se sont accomplies en Jésus-Christ, que celle que nous fournissent les registres publics de l'empire romain? Ils nous montrent que tous les autres royaumes ayant été subjugués, le monde n'avait d'autre maître que César-Auguste, empereur romain, et le temps où Marie et Joseph s'y firent inscrire correspond parfaitement à la fin des semaines de Daniel; Marie et Joseph y sont reconnus comme étant de la tribu de Juda, et descen-

dants de la famille royale de David. Qu'on en cherche les preuves, disait Tertullien (Lib. 4. Cont. Marcion. 7), et on les trouvera claires et convaincantes dans les archives mêmes de l'empire. Et si les Juifs ne veulent pas ajouter foi à ce que leur disent les chrétiens, ni au récit des Evangélistes, qu'ils confrontent les prédictions de leurs Prophètes avec tout ce qui est enregistré chez les payens eux-mêmes, et ils verront qu'elles ont été accomplies. Admirable providence de Dieu, qui disposez toute chose avec douceur, comme vous savez vous servir des pensées des hommes pour l'exécution de vos desseins sublimes! et quel grand bien vous savez tirer de leurs actions mêmes dans lesquelles notre faible intelligence ne découvre qu'une fin basse et terrestre! Nous regardons l'édit d'Auguste comme un simple effet de l'ambition d'un empereur payen, tandis que ce même édit était un moyen que vous mettiez en œuvre pour donner leur accomplissement aux prophéties, et pour convaincre d'obstination les incrédules.

3. Mais, tout en admirant les traits merveilleux de la divine Providence, ne laissons pas de considérer que Jésus-Christ veut encore naître dans cette circonstance pour nous édifier et nous instruire. Comme il venait nous enseigner l'obéissance, en se soumettant aux princes de la terre (Rom. 13.), il commencé lui-même à pratiquer cette vertu avant d'être né. Encore renfermé dans le sein de sa mère, il obéit avec promptitude aux ordres d'un Empereur infidèle. Quelle leçon pour nous, qui voulons être indépendants, et qui, lorsqu'il s'agit d'obéir, cherchons toutes sortes de prétextes pour ne pas nous soumettre; qui trouvons toujours des raisons pour ne pas le faire aussitôt, ou qui exécutons en murmurant ce qui nous est ordonné par nos supérieurs. Puisqu'un Dieu se soumet, qui pourra désormais refuser de se soumettre? Puisqu'un Dieu obéit à un prince infidèle, quel est celui qui oserait désormais se soustraire à l'obéissance, apportant pour excuse que celui qui a le droit de commander, est rempli de défauts et de méchanceté? Puisqu'un Dieu a pratiqué une obéissance qui lui a coûté tant de privations et de peines, quel est celui qui pourrait avec raison se plaindre de ce qu'il peut y avoir de pénible dans la pratique de cette vertu?

4. Mais ne perdons pas de vue l'Evangéliste, lequel poursuivant son récit, nous rapporte des choses toutes pleines de mystères et d'instructions très importantes et très salutaires. Tandis que la sainte Vierge et saint Joseph étaient à Bethléhem, ajoute-t-il, le terme de Marie arriva, et elle mit son Fils au monde. Mais d :

quelle manière? D'une manière tout extraordinaire, d'une manière miraculeuse et surprenante. Loin de cet enfantement ces douleurs, ces angoisses auxquelles toutes les autres mères furent condamnées dans la personne de la première femme. Loin d'ici ces misères et tout ce qui accompagne la naissance des autres hommes. Comme elle avait conçu sans tache, ainsi elle enfante sans douleur ; et n'ayant eu aucune part à la prévarication d'Eve, elle n'en a point à la malédiction dont elle fut l'objet. Dans cette naissance admirable tout est pur, tout est saint, tout est divin. Cet enfantement, bien loin de porter atteinte à l'intégrité de la mère, lui donne au contraire un nouvel éclat, et la rend plus célèbre et plus glorieuse. Le Fils de Dieu sortit du chaste sein de Marie comme la fleur sort d'une plante sans offenser la tige; comme l'eau sort de la source en la purifiant, comme le rayon du soleil pénètre le verre sans le rompre et sans lui imprimer aucune tache. Comme l'Esprit-Saint avait concouru à la conception de Jésus-Christ, il concourut pareillement à sa naissance par sa vertu toute-puissante ; et en même temps qu'il rendit sa divine mère féconde, il lui conserva la gloire de la virginité. C'est ce que le prophète Isaïe avait prédit par ces paroles : *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera* (c. 7). C'est ce qui avait été figuré par cette porte du sanctuaire, dont Ezéchiel avait dit (c. 44) qu'elle resterait toujours fermée; par la verge d'Aaron qui fleurit miraculeusement (Num. 17) ; par ce buisson mystérieux que Moïse vit brûler sans se consumer (Exod. 3) ; par ce jardin fermé, et par cette fontaine scellée à laquelle l'époux divin compare son épouse chérie, dans le livre des Cantiques (4. 12). Il était très convenable, en effet, qu'il vînt au monde d'une manière aussi singulière et prodigieuse, celui qui devait être le Sauveur des hommes, afin que tout en ayant pris la nature humaine, il ne fût pas sujet aux souillures de la chair, et afin qu'étant semblable aux autres hommes par cette même nature, il en fût néanmoins distingué par son origine et par sa naissance. Et voilà pourquoi les saints Pères exaltent si hautement cette prérogative étonnante, qui ne fut jamais accordée qu'à Marie, d'être vierge et mère en même temps. Les uns l'appellent la Première de toutes les Vierges; d'autres lui donnent le beau titre de Maîtresse de la virginité ; d'autres enfin la nomment la Gloire des Vierges, le Miroir, la Forme et la Couronne de la virginité. L'Eglise tout entière (V. Syn. génér.) a toujours cru que Marie a été vierge très pure, non-seulement avant son enfantement, mais encore pendant et après son enfantement ;

et elle a toujours condamné comme hérétique quiconque a osé enseigner une autre doctrine. Aussi les fidèles, comme l'observait déjà de son temps saint Epiphane (Hær. 78.), ont-ils eu toujours la pieuse coutume de joindre au nom de Marie le titre de Vierge ; et même, comme si ces deux noms, *Marie* et *Vierge*, étaient synonymes, l'usage s'est établi d'exprimer également par l'un ou par l'autre la seule Mère de Dieu ; c'est d'elle seule que l'on entend parler quand on dit la *Vierge*, et celui qui écoute, sait de même que c'est d'elle seule qu'il est question lorsque ce nom vient retentir à ses oreilles. Glorifions, mes Frères, ce Dieu qui a voulu distinguer sa Mère par un si rare privilége. Réjouissons-nous avec Marie, qui est bénie entre toutes les femmes, et que toutes les nations appellent bienheureuse, et apprenons à conserver soigneusement la belle vertu de pureté, vertu si chère à Dieu, qu'il a voulu naître d'une mère qui se conservât toujours vierge pure et sans tache avant l'enfantement, pendant l'enfantement et après l'enfantement, comme nous faisons profession de le croire en récitant ces paroles du Symbole : Né de la Vierge Marie : *Natus ex Maria Virgine.*

5. Après que Marie eut mis son Fils au monde, continue saint Luc, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans les hôtelleries. Ne croyez pas, mes Frères, que ce soit sans raison que l'Evangéliste rapporte ces circonstances qui semblent minutieuses. Il était très important pour nous de les savoir, afin de connaître par leur moyen les desseins pleins de bonté de notre Dieu, et de recevoir les divines leçons que Jésus-Christ voulut nous donner dès son berceau. Il arriva, par une disposition de la Providence, que toutes les maisons de Bethléhem se trouvèrent tellement remplies, que Marie et Joseph n'y purent obtenir aucune place. Ils furent obligés de se retirer dans une étable, et ce fut là que Marie donna au monde son Sauveur, et que, n'ayant pas même un berceau pour le moment de sa naissance, elle se vit réduite à le coucher dans la crèche de cette étable, sur un peu de paille. Oui, tout ceci arriva par une permission divine. Le Fils de Dieu venait au monde pour nous sauver; il fallait donc qu'il nous montrât la véritable voie du salut ; qu'il dissipât les ténèbres qui nous l'avaient fait abandonner, et qu'il nous animât en même temps à surmonter les difficultés et tous les obstacles que nous devions rencontrer dans le chemin du ciel. C'est pour cela que, commençant à travailler dès le moment de sa naissance au

grand ouvrage dont son Père éternel l'avait chargé, il nous prêche par son exemple ce qu'il ne peut encore nous prêcher par ses paroles ; et s'étant fait, comme il le dit lui-même, la voie, la vérité et la vie, il nous montre en lui, par son exemple, le chemin que nous devons prendre; il nous enseigne, par son exemple, la verité que nous devons suivre; il nous anime, par son exemple à ne point nous décourager par les difficultés que nous pouvons rencontrer. Vous êtes hors de la véritable voie, nous dit-il, en vivant attachés aux richesses, aux plaisirs et aux honneurs. Vous vous trompez, en croyant que ce soient là des biens réels et qui constituent la vraie félicité. Si vous voulez être véritablement heureux, il faut que vous embrassiez généreusement la pauvreté, les souffrances et les humiliations. Telle est la grande leçon qu'il nous donne au moment de sa naissance. C'est là ce que nous prêchent cette paille, cette étable, ces animaux, cette crèche. Le temps, le lieu et toutes les circonstances de la naissance de Jésus-Christ nous font voir combien l'homme se fait illusion, en regardant comme heureux, ceux qui jouissent des richesses, des plaisirs et des honneurs, et comme malheureux les pauvres, les affligés et ceux qui éprouvent des humiliations ; puisque l'attachement aux richesses, l'amour des plaisirs et le désir des honneurs sont les moyens dont se sert le démon pour nous ravir le vrai bonheur.

6. Si, en effet, tous ces faux biens méritent l'estime qu'en fait le monde, pourquoi, dès le moment de sa naissance, Jésus-Christ a-t-il voulu les mépriser, et nous engager par son exemple à les mépriser nous-mêmes ? Ne pouvait-il pas, s'il l'eût voulu, naître dans l'opulence, au milieu des commodités de la vie, paraître dans le monde environné de splendeur et de gloire pour s'attirer le respect et la vénération des hommes ? Mais cette manière de naître n'était point convenable à nos besoins. Il savait que la concupiscence des yeux, comme dit saint Jean (1. Joan. 2. 16), c'est-à-dire l'amour des richesses, la concupiscence de la chair ou l'amour des plaisirs, et l'orgueil de la vie ou l'amour des honneurs, étaient les maladies funestes qui nous donnaient la mort. Pour détruire en nous ces trois concupiscences, il leur oppose les trois vertus contraires, c'est-à-dire sa pauvreté, ses souffrances et ses humiliations, commençant ainsi à pratiquer, dès ces premiers moments, ce qu'il devait ensuite nous enseigner dans ses prédications. Pour combattre l'amour des richesses, il naît dépouillé de toutes choses, lui à qui tout appartient (2. Cor. 8. v. 9). Il vient

[illegible] son héritage, dit saint Jean, et il n'y est pas reçu (Joan. 1. v 11). Dans toutes les maisons de Bethléhem, il ne se trouve pas une place pour lui ; il faut qu'il naisse dans une étable ; il n'a pas même un berceau; son lit est une crèche ! Pour combattre l'amour des plaisirs, il vient au monde dans un lieu exposé aux intempéries de l'air, dans le cœur de l'hiver, au milieu de la nuit, loin du pays de Marie et de Joseph, manquant des choses les plus nécessaires pour tempérer ses douleurs. Enfin, pour combattre l'amour des honneurs, le voilà dans le monde, et le monde ne le connait pas (Joan. 1. 10) : il cache sa majesté sous la petitesse d'un enfant, la splendeur de sa gloire sous l'obscurité d'une étable. Il montre ce qu'il n'est pas, et ne laisse rien voir de ce qu'il est. Il tient caché et secret tout ce qu'il y a de prodigieux et de surprenant dans sa naissance; et tout ce qu'il y a de pauvre, d'humble et d'abject, il le rend public et manifeste.

7. Et cependant, qui le croirait ? Une infinite de chrétiens sont encore attachés à ces faux biens, à ces faux plaisirs, à ces vains honneurs, après que Jésus-Christ a voulu naître pauvre, humble et souffrant, pour nous montrer, par son exemple, la fausseté de ces biens et l'erreur grossière de ceux qui les recherchent et qui les estiment. Que ceux, qui ne croient pas à l'Evangile, ne daignent pas profiter de ces leçons, cela se comprend; mais quelle excuse peuvent apporter des chrétiens qui reconnaissent Jésus-Christ pour le Fils de Dieu, pour leur Maître et pour leur Sauveur, et qui se vantent même d'être ses disciples ? S'ils ajoutent foi à ce qui est dit dans l'Evangile, et s'ils croient que Jésus-Christ a préféré dès sa naissance la pauvreté aux richesses, la pénitence et la mortification aux plaisirs et aux commodités de la vie, et les humiliations aux honneurs, de quel front osent-ils agir d'une manière tout opposée, et se montrer si avides des biens, des plaisirs et de la gloire de ce monde ? Un païen qui reconnait pour ses dieux des hommes avares, superbes et voluptueux, peut-il courir avec plus d'ardeur après l'argent, après les satisfactions charnelles et après les vains honneurs du siècle, que ne le font la plupart des chrétiens, qui croient que leur Dieu s'est fait volontairement pauvre, qu'il a embrassé les souffrances, les humiliations et les mépris ? A les voir sans cesse occupés de gains, d'acquisitions, et des moyens d'accroître leur fortune ; à les voir devenus esclaves de leur corps, et adorateurs de leur ventre, comme les appelle saint Paul (Phil. 3), mener une vie molle et sensuelle, étudier toutes les manières de satisfaire

leurs sens, et se livrer aux intempérances, à la dissolution et à tous les excès, il faut certainement conclure ou qu'ils ne croient nullement, ou que leur foi est tout-à-fait morte. Quelle monstruosité ! Mais, hélas ! viendra un jour où ces faux chrétiens reconnaîtront et pleureront, mais en vain, leur folie et leurs égarements, lorsqu'ils verront que pour des plaisirs d'un moment, et pour des biens périssables, ils auront perdu des trésors, des plaisirs et des honneurs éternels. Ah ! mes Frères, ne nous laissons pas séduire nous-mêmes par les fausses maximes et les mœurs corrompues de ce monde. Jésus-Christ naissant foule aux pieds ses richesses, ses délices et sa gloire ; elles ne méritent donc point notre estime et nos affections. Il embrasse, il aime tendrement la pauvreté, les souffrances et les humiliations ; nous devons donc aussi leur aller au-devant, ou du moins les supporter avec soumission, et même avec joie, et nous persuader que ce ne sont point ceux qui vivent dans l'opulence, dans les plaisirs et dans les honneurs, qui sont véritablement heureux, mais ceux qui sont pauvres, qui sont affligés, et qui souffrent persécution. Tel est le fruit que nous devons retirer des circonstances de la naissance de Jésus-Christ, rapportées par saint Luc. Mais ce qui arriva immédiatement après cette naissance du Sauveur n'est pas moins digne de nos réflexions.

8. Il y avait là aux environs, dit l'Evangéliste (Luc. 2), des bergers qui veillaient dans les champs, gardant tour à tour leurs troupeaux durant la nuit. Tout-à-coup un Ange du Seigneur parut auprès d'eux, et ils furent environnés d'une lumière divine, ce qui leur causa une extrême frayeur. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie : c'est qu'aujourd'hui il vous est né dans la ville de David un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quoi vous le connaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. Au même instant, une troupe nombreuse de l'armée céleste se joignit à l'Ange, et ils se mirent à louer le Seigneur, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

9. Oh ! que de motifs se présentent ici d'admirer les desseins profonds de la sagesse divine, et les traits pleins d'amour de la divine miséricorde ! La venue du Sauveur, désirée de toutes les nations, ne devait pas rester ignorée ; car elle n'aurait pas pu nous être utile, si elle ne nous eût pas

été manifestée. Mais de quelle manière Dieu la fait-il connaître? Est-ce par des moyens éclatants, par des miracles publics qui publient hautement la majesté, la grandeur et la puissance de cet enfant nouveau-né, et qui portent tous les hommes, grands et petits, à venir en foule lui présenter leurs adorations et leurs hommages? C'est ainsi qu'avec nos faibles lumières, nous l'aurions pensé nous-mêmes. Mais la sagesse divine, qui voit les choses de plus loin, en dispose tout autrement. Comme le règne de Jésus-Christ devait être, non pas un règne terrestre et périssable, mais un règne spirituel et éternel, et qu'il était venu délivrer l'homme, non point par la voie de la force et de l'autorité, mais par celle de l'exemple et de l'enseignement; ainsi il se manifeste à quelques-uns par des signes sensibles, à la vérité, afin que les autres apprenant de ceux-ci à le connaître, aient le mérite d'exercer leur foi, et que, sur le fondement de cette foi, se forme ensuite cette Eglise qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités de l'univers. Mais il ne se montre pas à tous, et il ne veut point entrer dans le monde avec pompe et d'une manière solennelle, afin que nous restions par-là persuadés de la vanité de ces honneurs mondains, et que nous apprenions par son abaissement à ne jamais chercher les applaudissements et les louanges des hommes, quelles que puissent être les prérogatives qui nous distinguent.

10. Outre ce motif, les saints Pères et les Théologiens en exposent encore plusieurs autres pour lesquels Dieu, dans sa sagesse infinie, a voulu manifester la naissance de son Fils seulement à quelques hommes de choix. Jésus-Christ venait pour opérer la rédemption du genre humain, et pour le réconcilier avec son Père; et cette grande œuvre, il devait l'accomplir sur la croix, en y offrant à la justice divine le sacrifice de son propre sang et de sa vie précieuse pour l'expiation de nos péchés. Or, s'il s'était fait connaître à tous pour ce qu'il était par des signes publics, quel est celui qui aurait jamais eu l'audace de le crucifier? Les démons eux-mêmes, bien loin d'exciter la fureur des Juifs, et de provoquer sa mort, auraient employé tous les moyens possibles pour l'empêcher. Jamais personne n'aurait crucifié le Seigneur de la gloire, dit saint Paul (1. Cor. 2. 8), s'il eût été connu. En outre, si sa naissance eût été accompagnée de prodiges manifestes et extraordinaires, les hommes en auraient pris motif de croire qu'il n'était pas véritablement homme; et s'il eût tout fait d'une manière miraculeuse, dit saint Augustin (Epist. 3), nous

aurions perdu le fruit de ce qu'il avait opéré pour nous dans un effet de sa miséricorde. Si nonobstant les graves persécutions qu'il eut à soutenir, les douleurs atroces et la mort ignominieuse qu'il endura sur la croix, il y eut des impies assez téméraires pour dire qu'il n'avait pas pris une chair véritable ; quel est celui qui aurait pu le croire vrai homme semblable à nous, et de la même nature que nous, si, dès sa naissance, il avait fait preuve de sa grandeur suprême et de sa toute-puissance ? C'est pour tous ces motifs que la divine Providence voulut qu'un si grand mystère demeurât secret, et ne fût manifesté qu'à quelques témoins choisis.

11. Parmi le petit nombre de ceux à qui le Seigneur fit une si belle grâce, les premiers furent ces pauvres bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux aux environs de Bethléhem. La sagesse du monde n'était pas digne alors de connaître un si profond mystère. Dieu qui se plait à parler aux simples et à traiter avec eux, qui résiste aux superbes, et qui donne sa grâce aux humbles, voulut que ce grand secret demeurât caché aux sages et aux prudents du siècle ; et il le révéla seulement aux petits, c'est-à-dire aux humbles et aux pauvres. Si l'Ange qui venait apporter cette nouvelle à la terre se fût d'abord adressé aux chefs de la Synagogue ou aux Prêtres, pouvons-nous croire qu'ils fussent restés persuadés de ce qu'ils auraient entendu ? Ils auraient voulu raisonner, examiner les prophéties, consulter les Docteurs de la loi ; et du signe même que l'Ange donnait pour le reconnaître, en disant que c'était un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche, ils auraient inféré que rien de tout cela ne s'accordait avec les prédictions des Prophètes, et ils auraient fini par conclure que ce n'était point là une véritable apparition, mais une pure illusion. Les bergers, au contraire, ne sachant pas opposer les sophismes et les subtilités de la raison aux lumières de la vérité, sont par-là même mieux disposés à la recevoir. Aussi, éclairés intérieurement d'un rayon divin, tandis qu'une clarté les environne à l'extérieur, ils croient sans hésiter aux paroles de l'Ange, et se sentent animés d'un vif désir d'aller adorer cet enfant nouveau-né. Allons, se disent-ils les uns aux autres (Luc. 2. v. 15), allons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. L'Evangéliste remarque qu'ils s'y transportèrent en toute hâte, ce qui montre combien leur zèle était ardent et empressé ; zèle qui ne resta point oisif, puisque ayant reconnu la vérité de ce qui

leur avait été annoncé, pleins de joie, et pénétrés des sentiments de la plus vive reconnaissance, ils le publièrent aussitôt, devenus les prémices du monde converti, et les premiers prédicateurs de l'Evangile.

12. Oh! les belles leçons que nous pouvons retirer de tout ceci pour notre avantage spirituel! Du choix que Dieu fit des bergers auxquels il manifesta la naissance de son divin Fils, à l'exclusion de tant d'autres personnages plus illustres et plus qualifiés, nous devons apprendre à ne point apprécier ce que le monde estime, mais seulement ce qui plaît à Dieu. Le monde fait grand cas des richesses, des grandeurs, des charges et des talents. Mais ce que Dieu aime, c'est la simplicité et la docilité; et aux riches, aux grands, aux puissants, aux savants, il préfère des bergers, parce qu'ils sont humbles, simples et pauvres; et il les rend participants de ses grâces et de ses faveurs. Gardons-nous donc, mes frères, de mettre désormais notre gloire et notre bonheur dans ces biens périssables, lesquels loin d'être avantageux à notre âme, peuvent au contraire lui devenir très préjudiciables, surtout s'ils sont accompagnés, comme il arrive ordinairement, de vanité et d'orgueil. Ne nous plaignons jamais ni du défaut de talents, ni de la pauvreté, ni des tribulations, lesquelles étant souffertes avec patience et avec humilité, seront d'autant plus récompensées de Dieu, que les mondains les ont davantage en horreur. De la tendresse et de l'affection dont les bergers furent remplis envers le divin enfant Jésus, et de la manière dont ils offrirent à Dieu leurs louanges et leurs actions de grâces, apprenons aussi à aimer cet aimable Sauveur et à lui témoigner notre reconnaissance. Ils se transportèrent à Bethléhem pour y contempler cet Homme-Dieu qui venait de naître. Transportons-nous-y nous-mêmes par la pensée, et contemplons ce divin Enfant qui s'est donné tout à nous. En voyant avec les yeux de la foi notre Dieu naissant dans une étable, enveloppé de misérables langes, couché dans une crèche sur un peu de paille, transi de froid, quel est celui qui aurait le cœur assez dur, pour ne pas se sentir embrasé d'amour pour lui, en réfléchissant que c'est uniquement pour notre salut qu'il souffre de la sorte et qu'il a voulu paraître ainsi dans le monde. Les bergers s'en retournèrent en louant Dieu; et nous, chantons pareillement des hymnes de louanges et des cantiques d'actions de grâces au Seigneur qui, par un trait de son infinie miséricorde, a bien voulu nous donner son propre Fils. Heureux, mes Frères, si nous faisons en cette

vie notre unique occupation de louer notre Dieu, de l'aimer, de lui témoigner notre reconnaissance pour tant de bienfaits. En agissant ainsi, nous serons ces hommes de bonne volonté à qui Jésus naissant est venu apporter la paix, cette paix qui, après avoir fait notre bonheur en cette vie, nous rendra ensuite éternellement heureux dans le ciel.

DIX-SEPTIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles : *Natus ex Mariâ Virgine :* Né de la Vierge-Marie. Grandeurs de Marie.

En parlant du Fils de Dieu, et de tout ce qu'il a fait pour notre amour, il ne serait pas juste de passer sous silence celle qui a eu le glorieux privilége et le bonheur ineffable d'être sa mère, d'autant plus que les Evangélistes en font une mention expresse dans leur Histoire sacrée, et que les Apôtres en parlent aussi dans leur Symbole. Les belles qualités de la Mère contribuent à la gloire du Fils, et la connaissance de ces qualités ne peut que nous montrer davantage la grandeur et l'excellence de celui qui a bien voulu naître d'elle. Ayant été choisie entre toutes les femmes pour être la mère du Fils de Dieu, qui lui-même l'a créée et conservée pure et sans tache, les vertus qui l'embellissent, les prérogatives qui la distinguent, feront briller à nos yeux d'une manière plus admirable la sagesse, la sainteté et la puissance de ce divin Fils. Nous considèrerons donc en premier lieu les rares qualités dont le Seigneur a daigné l'enrichir, secondement, la dignité sublime à laquelle elle a été élevée, d'où nous conclurons enfin que nous devons nourrir pour elle dans notre cœur une dévotion pleine de tendresse, et l'invoquer avec la plus entière confiance.

1. Le nom même de cette Vierge choisie de Dieu pour être la mère de son Fils, contient de grands mystères ; et c'est pour cela que l'évangéliste saint Luc (c. I) nous apprend qu'elle s'appelle Marie : *Et nomen Virginis Maria*, et que les saints Apôtres nous disent dans leur Symbole que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie : *Natus ex Maria Virgine*. Ce beau nom, dit saint Epiphane (Orat. de Laud. Virg.), signifie *souveraine* et *espérance* ; et, en effet, Marie est mère de celui qui est le souverain maître de l'univers, en même temps qu'il en est l'espérance. Il signifie *pierre précieuse de la mer*, et, en ce sens, il convient très bien à celle dont nous parlons, puisqu'elle

produisit une pierre précieuse et immortelle sur la mer de ce monde, auquel elle apporta le calme et la tranquillité en mettant au jour Jésus-Christ. Il signifie *brillante de lumière*, soit parce que le Fils de Dieu l'éclaira d'une lumière céleste et abondante, soit parce qu'elle éclaire elle-même les hommes par l'éclat de ses vertus. Il signifie enfin *étoile de la mer*, et ainsi interprété, il convient aussi parfaitement à la très Sainte-Vierge, puisque, comme le dit encore saint Bernard (Hom. sup. Miss. est), Marie est cette étoile resplendissante qui éclaire par ses mérites et par ses exemples la mer spacieuse de ce monde. Ne soyons donc point surpris d'entendre les Saints exalter à l'envi ce grand nom. Je désire, disait saint Germain de Constantinople (Orat. 6. in Annunt. B. V.), que le nom de la Mère de Dieu soit le dernier mouvement de ma langue, afin qu'avec ce nom, comme un rameau d'olivier dans la bouche, je prenne mon essor vers le séjour du repos éternel. Nom si grand, si puissant, qu'il suffit de le prononcer pour réjouir le ciel et la terre. Nom qui est la consolation des justes, l'espérance des pécheurs, et la terreur des démons. Si ce nom seul est si grand, si vénérable, si plein de mystères, quelles ne seront pas la grandeur, l'excellence et les prérogatives de celle à qui il appartient !

2. Comme Dieu avait choisi Marie dès le commencement du monde, pour être la mère de son divin Fils, il voulut en conséquence l'enrichir de tous les dons, de toutes les grâces, de tous les priviléges qui pouvaient la rendre digne d'une pareille faveur. Et il était bien convenable, dit saint Bernard (loc. cit.), que le Créateur de l'homme, voulant prendre la nature humaine, se formât une mère dont la grandeur fût en quelque sorte proportionnée à la sienne, et qui pût être l'objet de ses complaisances. Aussi voulut-il lui accorder des priviléges qu'il n'accorda jamais à aucune autre femme, et par lesquels elle fut distinguée de toutes les autres. Quelle autre femme, en effet, a jamais eu l'honneur d'être prédite par les Prophètes, comme Marie, et d'être, comme elle, annoncée et promise dans les saintes Ecritures si longtemps avant sa naissance ? Quelle autre que Marie a jamais reçu de son Dieu une si grande abondance de grâces dès les premiers instants de son existence ? Enfin, quelle autre que Marie a si bien correspondu à ces grâces ? Quelle autre a été si remplie de vertus et de sainteté dans tout le cours de sa vie ? Considérons en particulier ces trois prérogatives qui l'ont distinguée, et par lesquelles Dieu a voulu la préparer à être sa Mère, et nous comprendrons jusqu'à

un certain point combien sa grandeur surpasse toutes les pensées humaines.

3. En premier lieu, Marie a eu l'honneur d'être annoncée et promise par les Prophètes, et désignée sous un grand nombre de figures dans les Livres saints. Consultons les saintes Ecritures, dit encore saint Bernard (ibid.), et nous verrons qu'en mille endroits différents, il y est fait mention de Marie. Quand Dieu, après la chute d'Adam, dit au serpent infernal qu'il existerait des inimitiés éternelles entre lui et une femme qui lui écraserait la tête, laquelle voulait-il signifier, sinon Marie ? Il voulait dire que viendrait un temps où une femme laverait enfin l'opprobre que la première femme avait répandu sur toute sa postérité. Il voulait dire qu'à Eve serait un jour substituée Marie qui, par sa prudence, par son humilité et par toutes ses vertus, remédierait à l'orgueil et à la désobéissance de la première Eve, et qui, par la douceur d'un fruit éternel qu'elle donnerait au monde, guérirait les maux produits par le fruit que celle-là avait mangé. C'est à Marie pareillement que se rapportent ces paroles de Salomon (Prov. 31. 10) : Qui trouvera la femme forte ? *Mulierem fortem quis inveniet?* Cet homme sage (S. Bern. ibid.) connaissait la faiblesse de ce sexe, il savait combien le corps en est fragile, et combien l'esprit en est inconstant. Mais, comme il savait aussi, d'après la promesse que Dieu en avait faite, que celui qui avait été victorieux par le moyen d'une femme serait vaincu à son tour par une autre femme, il s'écriait dans son étonnement : Qui trouvera cette femme forte? comme voulant dire : Si le salut commun, la réparation de l'innocence et la victoire sur l'ennemi du genre humain dépendent d'une femme, il faut nécessairement qu'elle soit forte pour pouvoir réussir dans une si grande entreprise. Mais qui la trouvera cette femme ? Et afin que personne ne crût qu'il disait cela comme n'ayant aucun espoir de la rencontrer, il ajoute, en la contemplant dans l'avenir : Elle doit venir de loin, c'est un trésor inestimable, plus précieux que s'il nous venait des extrémités de la terre, c'est un trésor qui doit nous venir du ciel et du plus haut des cieux.

4. Le prophète Jérémie en parla plus clairement encore, lorsqu'il dit (c. 31. 20) : Le Seigneur a fait une chose admirable et surprenante sur la terre ; une femme portera dans son sein un homme. S'il avait dit : une femme portera dans son sein un enfant, ce ne serait point une chose nouvelle et propre à exciter notre étonnement ; mais ayant dit : Elle portera un homme, voilà ce qui surprend, parce que c'est un prodige

qu'un homme soit renfermé dans le sein d'une femme. Est-il possible, dit Nicodème (Joan.5. 4), qu'un homme puisse rentrer dans le sein de sa mère pour renaître ensuite? Cet oracle divin se vérifia dans Marie à qui se rapportaient ces paroles mystérieuses et prophétiques. Elle porta dans son sein Jésus, lequel, quoique enfant, renfermé encore dans les entrailles de sa mère, était néanmoins homme parfait non par l'âge, mais par la sagesse; non par les forces du corps, mais par la vigueur de l'esprit; non par la grandeur des membres, mais par la maturité des sens. Car, dès le premier instant de sa conception, il fut parfait, ayant été dès ce premier instant rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence, de l'esprit de conseil et de force, de l'esprit de science et de piété, de l'esprit de la crainte du Seigneur (Is. 11).

5. Mais celui qui nous montre Marie de la manière la plus claire est le prophète Isaïe, lorsqu'il dit (c. 7. 14) : Voilà qu'une Vierge concevra, et qu'elle mettra au monde un fils dont le nom sera Emmanuel, c'est-à-dire : Dieu est avec nous. Quelle autre femme eut le bonheur d'être mère, et en même temps, la gloire de conserver sa virginité. C'est donc Marie qui a été prévue et annoncée par le Prophète, puisqu'elle seule a conçu sans perdre sa virginité, et qu'elle seule a donné au monde un fils qui était aussi le vrai Fils de Dieu.

6. On ne finirait pas, si l'on voulait expliquer tous les discours des Patriarches, toutes les prédictions des Prophètes, qui ont eu pour objet cette Vierge sans tache. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle a été figurée et dans cet arc céleste que Dieu donna à Noë après le déluge pour signe de paix et de réconciliation (Gen. 9. 13), et dans cette échelle mystérieuse que Jacob vit appuyée sur la terre et touchant les cieux, par laquelle les Anges montaient et descendaient (c. 28. 12); et dans ce buisson ardent que Moïse vit brûler sans qu'il se consumât (Ex. 3); et dans l'arche de l'ancien Testament toute couverte d'un or très pur au-dedans et au-dehors (c. 25); et dans cette toison miraculeuse par laquelle Gédéon connut que Dieu l'avait choisi pour sauver le peuple d'Israël (Jud. 6. 36); et dans la verge d'Aaron qui fleurit et fructifia miraculeusement (Num. 17. 8); et par le temple magnifique de Salomon, élevé à la gloire du Seigneur; et par le trône de ce grand roi, qui était tout d'ivoire, revêtu d'un or très pur, si riche et si beau, qu'on n'aurait pas pu en trouver un semblable dans tous les royaumes de l'univers (3. Reg. 10). Toutes ces choses étaient autant de symboles mystérieux qui représentaient ou les per-

fections de Marie, ou ses priviléges. Que dirai-je, maintenant de ces femmes illustres dont il est fait une mention honorable dans les saintes Ecritures? N'ont-elles pas été toutes des figures vivantes de Marie? Oui, nous la voyons figurée dans cette courageuse Jaël (Jud. 4. 21) qui, en transperçant la tête de l'orgueilleux Sisara, et en la fixant par un clou à la terre, délivra le peuple d'Israël de la ruine dont il était menacé. Nous la voyons figurée dans Ruth la Moabite, laquelle par ses rares qualités plut tellement à Booz, qu'il la choisit pour son épouse. Nous la voyons figurée dans Abigaïl (1. Reg. 25) qui, par son humilité et par ses présents, apaisa la colère de David, et préserva Nabal d'une mort certaine. Et qui ne sait pas que Marie fut figurée et dans cette valeureuse Judith (c. 13), qui trancha la tête au superbe Holopherne, et procura la paix, la liberté et l'allégresse à l'infortunée Béthulie, dont les habitants étaient réduits au désespoir; et dans la généreuse Esther (c. 15), laquelle, par sa rare beauté ayant été élevée sur le trône par le roi Assuérus, devint le salut de toute la nation juive. Par toutes ces figures, par toutes ces prophéties qui annonçaient Marie, Dieu voulut montrer combien elle devait surpasser en grandeur et en vertus toutes les autres femmes. En effet, s'il la distingua d une manière si glorieuse, longtemps même avant sa naissance, il ne le fit pas moins durant sa vie par l'abondance des grâces qu'il daigna lui conférer, et en elle se vérifia ce qui est écrit dans le livre des Proverbes (31), où il est parlé d'une femme qui devait surpasser toutes les autres femmes en richesses et en grandeur.

7. Et ne pensez pas que, pour lui communiquer l'abondance de ses dons, le Seigneur ait attendu l'âge où, selon le cours de la nature, la raison commence à se développer chez les hommes, où ils commencent à être capables d'agir et à se servir du libre arbitre. Dès les premiers instants de sa conception, il prit possession de son esprit et de son cœur, en la sanctifiant par sa grâce. Il ne permit pas que, comme les autres, elle fût un seul moment esclave du démon par le péché; mais voulant l'honorer d'un privilége qui n'a jamais été accordé à personne qu'à elle, il la préserva de la tache originelle que contractent tous les autres enfants d'Adam. Et ainsi, tandis que tous les autres commencent à vivre dans le péché, Marie commença à vivre dans la grâce dont Dieu l'enrichit dès ce premier instant de son être. Et en quelle abondance, et avec quelle effusion ne lui communiqua-t-il pas cette grâce? Aux autres saints, dit le grand docteur saint Jérôme, elle est donnée

avec mesure; mais Marie en reçut la plénitude. Tout ce que Dieu, qui est un juste dispensateur, a distribué à tous les autres, il l'a employé, dit Arnauld de Cortone, pour orner sa mère. Cherchons, dit saint Laurent Justinien (Lib. de Cas Con. 1.9), à concevoir l'idée de la grâce la plus éminente et la plus sublime; toujours il sera vrai de dire que cette grâce fut conférée à Marie; et saint Bernard (Conc. 61. Op. de Char.) ne fait pas difficulté de dire qu'après Jésus-Christ la sainte Vierge a reçu toutes les grâces qui peuvent être accordées à une pure créature. Enfin l'angélique docteur saint Thomas assure que Dieu en fit une image vivante de sa bonté infinie, expressions qui n'ont point été suggérées à ces saints par un excès de dévotion, mais qui ne sont que des conséquences de ce que l'Ange lui dit, lorsque en la saluant, il l'appela pleine de grâces : *Ave, gratia plena.* Aussi le Docteur Séraphique la compare-t-il à la mer, parce que, comme dans la mer se trouve la réunion de toutes les eaux, ainsi, dans Marie se trouve la réunion de toutes les grâces; et d'autres la nomment le *centre* de tous les biens, parce que tous les dons refluent en elle et se reposent dans son sein. Saint Jean Damascène eut donc bien raison de dire (Or. 1. de Mariæ Nat.) que ce fut la grâce qui la forma, qu'elle répandit en elle ses trésors avec profusion, et qu'elle les aurait même épuisés pour elle, si l'auteur de la grâce n'eût été infini. C'est donc pareillement avec raison que saint Anselme s'écrie (Lib. de Orat.) : O Vierge admirablement singulière et singulièrement admirable! C'est avec raison que saint Grégoire de Nicomédie l'appelle beauté au-dessus de toutes les beautés, ornement parfait de toutes les choses belles. C'est avec raison enfin que les saints Pères l'honorent des titres de lit nuptial du Saint-Esprit, d'Océan de grâces, de Ciel vivant et animé, et qu'ils lui appliquent ces paroles pleines de douceur que l'Epoux divin adresse à son épouse chérie (Cant. 4) : Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle! vous avez blessé mon cœur, ô ma chère épouse, vous avez blessé mon cœur par un seul de vos regards et par un seul de vos cheveux.

8. Mais cette grâce si abondante et si rare dont Marie fut enrichie dès les premiers instants de son être, demeura-t-elle stérile et infructueuse pendant les années de son enfance? Les hommes, à cet âge, sont inhabiles aux fonctions de la vie raisonnable, et les puissances de leur âme étant comme enchaînées, il n'y a que les sens extérieurs qui soient occupés des objets matériels avec lesquels ils sont en rapport; mais l'intel-

lect demeure privé de discernement, sans pouvoir connaître le vrai bien, comme aussi la volonté est privée de l'exercice du libre arbitre, et incapable alors de mériter. Mais en Marie, la grâce prévient la nature. Dès le premier jour de sa vie, elle eut, par un privilége spécial, l'usage parfait de la raison; dès-lors son âme fut éclairée des lumières de la sagesse; dès-lors aussi son cœur fut embrasé du feu de la plus ardente charité. Toute l'occupation de son âme fut, dès ce premier instant, de contempler son Dieu et de le louer, et celle de son cœur fut de l'aimer et de l'aimer sans cesse et de toutes ses forces. De toutes les grâces qui lui furent accordées, aucune ne demeura en elle sans produire son fruit. Elle employa toutes ses facultés, toutes ses puissances, pour plaire à son Dieu. En un mot, tout en elle opéra, tout fructifia en abondance. Croissant ainsi en mérites, elle crut continuellement en grâces; et comme elle en reçut de plus abondantes que toute autre créature, elle fut de même plus que toute autre créature, remplie de vertus et de sainteté.

9. Oh! si je pouvais compter toutes les vertus que pratiqua Marie, et vous faire connaître combien elles furent admirables, héroïques et éminentes, alors vous vous formeriez une idée juste de sa sainteté. Mais elles sont en si grand nombre et si sublimes, que jamais l'entendement humain ne parviendra à les comprendre, et qu'aucune langue ne sera jamais capable de les louer dignement. Je vous dirai donc, avec Sophronius (Serm. de Assumpt.), que toutes ses actions furent pureté et simplicité, grâce et vérité, justice et miséricorde, et qu'elle fut véritablement un jardin de délices orné de toutes sortes de fleurs, qui répandaient au loin l'odeur de toutes les vertus. Je vous dirai avec saint Ambroise (Lib. 2. de Virg.), que sa vie fut telle, qu'elle peut servir de modèle à tous, puisque en elle se trouve l'ensemble de toutes les vertus, et surtout de la pureté la plus parfaite, de la foi la plus vive, de l'humilité la plus profonde. Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans toute sa conduite. Je vous dirai, avec saint Bernard (Serm. 4. de Assumpt.), que toutes les vertus que les autres Saints ont pratiquées d'une manière commune, Marie les a pratiquées dans un degré éminent. En effet, si nous voulons considérer sa pureté, elle est la première, dit saint Ildephonse (Serm. 5. de Assumpt.), qui ait fait à Dieu le sacrifice de sa virginité; elle fut vierge non-seulement de corps, mais encore d'esprit, et jamais aucune pensée, aucun fantôme impur ne vint souiller son âme; elle chérit tellement cette

belle vertu, qu'elle l'embrassa dans un temps où l'on regardait la fécondité comme une bénédiction du ciel, et la stérilité comme un opprobre et un châtiment. Elle en fut si jalouse, qu'elle se troubla aux paroles d'un Ange, et qu'ayant entendu cet Ange lui dire qu'elle devait concevoir et mettre un fils au monde, elle répondit : Comment cela pourra-t-il se faire, puisque j'ai résolu de ne jamais connaître d'homme? Si nous contemplons maintenant son humilité, oh ! combien elle fut profonde ! Elle savait que cette vertu est le fondement de toute la sainteté, et que sans elle, sa virginité même, comme dit saint Bernard, n'aurait point été agréable à Dieu. Aussi, durant tout le cours de sa vie, eut-elle le plus grand soin de s'éloigner de tous les honneurs, de fuir la gloire, d'aimer l'abjection. Et quoique enrichie de dons si précieux, quoique distinguée de toutes les femmes par ses glorieux priviléges, quoique choisie entre toutes pour être la mère du Messie, jamais la moindre pensée de vanité n'est entrée dans son âme. Un Ange la salue et la nomme pleine de grâces, lui disant qu'elle a été assez heureuse pour gagner le cœur de son Dieu ; que l'Esprit-Saint descendra en elle, et que, par sa vertu, elle concevra et mettra un fils au monde; que ce fils sera le Fils du Très-Haut ; qu'il règnera sur la maison de Jacob pendant l'éternité, et que son règne n'aura pas de fin. Malgré des promesses aussi magnifiques, l'humilité de Marie n'est point ébranlée. Bien loin de se croire quelque chose, en se voyant élevée à une dignité si sublime, elle se concentre dans son propre néant, elle en prend motif de s'humilier davantage, se disant la servante du Seigneur. Toute détachée d'elle-même, ne pensant qu'à son Dieu, réfléchissant à la grandeur de l'œuvre qui doit s'opérer en elle, elle ne s'en réjouit point par rapport à elle-même, elle ne s'arroge rien, mais elle s'en réjouit par rapport à Dieu à qui elle en attribue tout l'honneur et toute la gloire. Si, comme dit saint Bernard (Hom. 4. sup. Miss.), la grandeur de l'humilité doit se mesurer sur celle des honneurs au milieu desquels elle se conserve, quelle humilité peut être comparée à celle de Marie, qui fut si humble, quoique élevée à une dignité si extraordinaire ? Que dirons-nous maintenant de son amour pour Dieu ? Personne, dit saint Laurent Justinien (de Assumpt.) personne n'est capable d'expliquer les ardeurs de sa charité, ni d'exprimer les incendies de son cœur. Comme la contemplation de la bonté divine était en elle continuelle et sans interruption, l'union de son cœur à Dieu l'était aussi. Elle ne respirait que Dieu, elle se reposait en Dieu, elle brûlait d'amour

pour son Dieu. Comme la connaissance qu'elle avait de ses divines perfections surpassait celle qu'en ont eu tous les Saints, de même elle les surpassa tous par l'ardeur de sa charité. Concluons donc, avec saint Jérôme, que Marie seule a surpassé en sainteté le ciel et la terre, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Anges, les Trônes, les Dominations, les Séraphins et les Chérubins, et qu'il est impossible de trouver une créature visible ou invisible dont la sainteté approche de celle de Marie (In Breviario, die 5. inf. Oct. Nativ.).

10. Après avoir contemplé les qualités glorieuses de Marie et les dons inestimables dont Dieu se plut à l'enrichir, il est temps que nous portions maintenant nos réflexions sur la grandeur de la dignité à laquelle elle fut élevée. Il faut qu'elle soit bien sublime cette dignité, puisque, pour la lui conférer, le Seigneur crut devoir l'orner de tant de grâces, et de prérogatives, qu'il la fit annoncer par tant de prophéties, par tant d'oracles et de figures si long temps avant sa naissance, et qu'il voulut qu'elle fût de toutes les créatures la plus sainte et la plus vertueuse. Cette dignité est celle de Mère de Dieu. Peut-on dire quelque chose de plus, et peut-on trouver, dans le ciel ou sur la terre, une dignité comparable à celle-ci?

11. Oui, Marie est véritablement Mère de Dieu. Je sais que l'impie Nestorius a tenté de lui enlever un si beau titre et de lui ravir une si grande gloire. Je sais qu'il prétendit qu'elle était, à la vérité, Mère de Jésus-Christ, mais qu'elle ne devait pas être appelée Mère de Dieu. Mais tous les Pères de l'Eglise se réunirent pour condamner ce blasphème. Et comme celui qui avait osé l'avancer, persistait avec obstination dans son erreur, il fut déclaré hérétique, et séparé de la communion des fidèles; il mourut misérablement, après que les vers eurent rongé sa langue qui avait parlé si témérairement et d'une manière si outrageante contre Marie. Quoiqu'elle ne soit pas la Mère de la Divinité qu'elle n'a pas engendrée, elle est néanmoins véritablement Mère de Dieu, parce qu'elle a conçu et enfanté celui qui est vrai Dieu et vrai homme, c'est-à-dire Jésus-Christ. Et comme Elisabeth, ainsi que l'explique saint Cyrille d'Alexandrie (Epist. ad Mon.), n'est pas appelée la mère du corps seul, ou de l'âme seule de Jean-Baptiste, mais purement de Jean-Baptiste, qui est composé d'une âme et d'un corps; de même Marie n'est pas la mère de la divinité de Jésus-Christ, mais on ne peut pas dire cependant qu'elle est mère de sa seule humanité; elle est mère de Jésus-Christ tout entier, et par conséquent de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme. Et comme

l'humanité de Jésus-Christ ne fut jamais un seul instant sans la divinité, ainsi, au moment même de sa conception, il fut vrai homme et vrai Dieu en même temps, et par conséquent, on doit dire en toute vérité que Marie conçut, qu'elle porta neuf mois dans son chaste sein, et qu'elle enfanta un Homme-Dieu, et par là-même elle est véritablement, et elle doit proprement s'appeler Mère de Dieu. C'est sous cette qualité, en effet, que sainte Elisabeth la reconnut, lorsque, remplie de l'Esprit-Saint, elle s'écria : D'où me vient cette faveur que la Mère de mon Dieu vienne me visiter ? C'est sous cette qualité que la reconnut saint Paul, lorsqu'il dit en écrivant aux Galates (4), que Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme : *Factum ex muliere.* Et c'est sous cette qualité que l'a toujours reconnue l'Eglise catholique ; ce qui a fait dire à Théodoret, que les plus anciens prédicateurs de la foi ont toujours enseigné que l'on doit donner à Marie le beau titre de Mère de Dieu, et croire qu'elle l'est réellement (Lib. 4. Hær. Fab. c. 12).

12. Cette vérité catholique présupposée, considérez combien est grande cette dignité de Mère de Dieu. Elle est si grande, que saint Thomas n'a pas fait difficulté de dire (2. p. q. 25. a. 6. ad 4) : La bienheureuse Vierge, en tant qu'elle est Mère de Dieu, a je ne sais quoi d'infini par rapport au bien infini qui est Dieu ; et envisagée sous ce point de vue, il ne peut y avoir aucune créature plus parfaite, comme il ne peut rien y avoir de plus parfait que Dieu. Elle est si grande, que le docteur séraphique saint Bonaventure n'hésite pas à dire (in Spec. c. 8) que le Tout-Puissant peut créer un monde plus beau, mais qu'il ne peut pas élever une mère à une dignité plus sublime que celle de Mère de Dieu. Elle est si grande, qu'au dire d'Albert-le-Grand, il est impossible qu'un honneur plus singulier et plus rare puisse être conféré à une pure créature. Pour vous donner une idée de cette dignité étonnante à laquelle Marie a été élevée, qu'il me soit permis d'emprunter de saint Paul (Heb. 1) ce raisonnement dont il se sert pour démontrer la grandeur de Jésus-Christ. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est d'autant plus élevé au-dessus des Anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent ; car quel est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils ? Je raisonne de la même manière en faveur de Marie. Elle est autant supérieure aux Anges en dignité, que le nom qui lui appartient est plus excellent que le leur. Car Dieu a-t-il jamais dit à aucune de ces célestes intelligences : Vous êtes ma Mère ? Tous ces esprits bienheureux ne sont que les serviteurs de Dieu et ses

ministres. Marie seule peut se vanter d'être sa Mère. Ainsi, comme de toutes les créatures il n'en est aucune qui soit plus rapprochée de Dieu que la Mère de Dieu ; de même il n'en est aucune qui ne lui soit de loin inférieure en dignité. Tout ce qui est, ô Vierge bienheureuse, disait pour cette raison saint Anselme, est ou au-dessus de vous, ou au-dessous de vous. Au-dessus de vous, il n'y a que Dieu seul ; au-dessous de vous est tout ce qui n'est pas Dieu (de Concil. Virg.).

13. En effet, s'il ne peut y avoir, sur la terre, de lien plus étroit entre deux personnes, que celui qui existe entre un fils et sa mère, puisque leur sang est le même, et que la substance du fils est formée de celle de sa mère, quelle autre créature peut être plus près de Dieu et plus intime à Dieu que Marie, laquelle est véritablement sa Mère? Elle a donné l'être et la vie temporelle au Fils de Dieu ; elle a fourni son sang le plus pur pour la formation de son corps ; elle l'a porté neuf mois dans son chaste sein ; elle lui a donné le jour, et l'a nourri de son lait. Ainsi, comme ce divin Fils reconnait dans le ciel son Père qui l'a engendré de toute éternité, il reconnait pareillement sur la terre pour sa Mère Marie, qui l'a engendré dans le temps, et qui, l'ayant engendré, nourri, élevé, a acquis sur lui le même droit que la nature donne aux autres mères sur leurs enfants ; droit qui n'est point sujet à des contestations, comme celui que l'on a sur les biens de la fortune ; droit qui ne peut être diminué ni prescrit par aucune coutume contraire. On peut dire même qu'elle a acquis sur son divin Fils un droit bien supérieur à celui qu'ont les autres mères sur leurs enfants. Car le droit des autres mères sur leurs enfants leur est commun avec les pères desquels ces enfants n'ont pas moins reçu la vie que de leurs mères ; tandis que Marie ne partage ce droit avec aucune autre créature, ayant engendré Jesus-Christ sans concours de père. Le droit des autres mères est temporel et caduc, parce qu'il finit par la mort des enfants ; mais celui de Marie subsiste toujours : et, tant que la sainte humanité de Jésus-Christ sera unie à la personne du Verbe, Marie pourra dire avec raison : *Cet Homme-Dieu est mon Fils*. De ce droit qu'elle acquit en qualité de mère sur son divin Fils, il suit, par une conséquence nécessaire, qu'elle avait pareillement celui de lui commander, droit qu'il reconnut lui-même et qu'il respecta toujours, lui étant soumis, comme dit l'Evangéliste, et lui rendant une obéissance prompte et filiale. Voilà, mes Frères, jusqu'où s'étend la dignité de Marie, jusqu'à être en quelque

sorte maîtresse de son Dieu, jusqu'à avoir l'autorité de lui commander, ce qui a fait dire au dévôt saint Bernard qu'il ne savait ce qu'on devait regarder comme plus prodigieux, ou de voir Dieu se soumettre à la créature, ou de voir la créature commander avec autorité à son Dieu (Serm. 2. super Missus est).

14. Si cette dignité de Marie est si grande, attendu cette union étroite qui existe entre la Mère et le Fils, elle n'est certainement pas moins excellente, eu égard à la ressemblance qu'elle a contractée avec Dieu le Père. Ce Père céleste, en élevant Marie à la dignité de Mère de Dieu, ne lui a pas seulement donné son Fils, ce même Fils qu'il aime d'un amour infini, ce Fils qu'il produit par une génération éternelle et ineffable, ce Fils égal à lui en substance; mais il a voulu encore que Marie l'engendrât dans le temps de telle manière, que cette génération temporelle fût une image de celle par laquelle il l'engendre dans l'éternité. Car, comme le Père éternel engendre son Fils de sa propre substance, ainsi Marie l'a conçu en lui donnant un corps formé de sa propre substance. Comme Dieu l'engendre sans concours de mère, ainsi Marie l'a conçu sans concours de père; comme Dieu l'engendre par un acte de son intelligence féconde, ainsi Marie l'a conçu par un libre consentement de sa volonté. Il suit de là que si Dieu le Père voit dans son Fils cette personne qu'il a engendrée de toute éternité, Marie voit dans ce même Fils cette nature qu'elle a engendrée dans la plénitude des temps; que si Dieu le Père se glorifie de son Fils, Marie s'en glorifie pareillement, et que l'un et l'autre, mettant en lui leurs complaisances, peuvent dire avec vérité : *Voilà mon Fils bien-aimé : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui* (Matth. 15. 5). O étonnante dignité! s'écrie avec raison Saint Thomas de Villeneuve : *O stupendam dignitatem, ut fœmina habeat cum Deo Patre communem Filium!* Que les autres exaltent les titres glorieux de Reine des Anges, de maîtresse du monde, de co-rédemptrice du genre humain, qui dérivent de sa qualité de Mère de Dieu. Pour nous, il nous suffit de savoir que le Père Eternel lui a donné pour Fils son propre Fils. La créature, dit saint Thomas, n'est pas susceptible d'une dignité plus éminente, parce que nulle créature ne peut avoir avec la divinité un rapport plus intime, que celui que procure la qualité de Mére de Dieu : *Maternitas Dei est munus quod sua operatione fines divinitatis propinquius attingit* (2. 2. q. 103. art. 4).

15. Or, si Marie est si chérie de Dieu pour l'éminence des qualités dont elle a été enrichie, et des vertus qu'elle a pratiquées, et à raison de la dignité sublime à laquelle elle a été élevée, quelle médiatrice plus puissante pouvons-nous trouver auprès de lui? Si l'Eglise nous enseigne à recourir à la protection des Saints, parce qu'ils sont les amis de Dieu, combien ne doit pas être plus efficace l'intercession de Marie, qui non-seulement est la plus chérie de Dieu, parce qu'elle est la plus sainte, mais encore la plus intimément unie à lui, puisqu'elle est sa Mère? C'est là ce qui doit nourrir notre dévotion envers Marie, ranimer notre espérance, et nous porter à l'invoquer avec la plus entière confiance. Pour mieux vous y engager, je veux terminer par un trait de la sainte Ecriture.

16. Assuérus, indigné contre les Hébreux qui avaient été faussement accusés auprès de lui par le cruel Aman (Esth. c. 3), avait fait publier dans toutes ses provinces un édit par lequel il était ordonné à ses ministres de s'emparer de tous leurs biens, et de les faire tous périr dans un même jour, sans épargner ni les jeunes gens, ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants. Couverts de cendres et de cilices, ces infortunés réduits au désespoir attendaient l'exécution de cette horrible sentence, lorsque Mardochée recourant à la protection d'Esther, la supplia instamment de se laisser toucher de compassion pour son peuple, et d'obtenir du roi son époux sa vie et sa grâce. Esther se rend à sa prière, et à peine s'est-elle présentée devant le roi, que celui-ci vaincu par ses rares qualités, lui dit: Que voulez-vous, ô Esther, et que demandez-vous (c. 7)? Quand ce serait la moitié de mon royaume, tout vous sera accordé. Je ne vous demande pas autre chose, reprit humblement la reine, sinon que vous me laissiez la vie et que vous la laissiez aussi à mon peuple: *Dona mihi animam meam pro qua rogo, et populum meum pro quo obsecro.* Rétractez, je vous en prie, vos premières ordonnances par des ordonnances contraires, car il me sera impossible de survivre au massacre de ma nation. Une demande si humble est écoutée favorablement. De nouvelles lettres sont envoyées aussitôt; le deuil des Juifs se change en allégresse, leur infamie en gloire, et leurs alarmes en réjouissance: *Judæis autem nova lux oriri visa est, gaudium, honor et tripudium* (c. 8).

17. Hélas, mes Frères, les fautes nombreuses qui ne sont point faussement imputées par quelque Aman perfide, mais que nous n'avons que trop réellement commises, crient ven-

geance devant Dieu, et attirent sur nous sa juste indignation. Oui, elles crient vengeance ces irrévérences dans le lieu saint, ces injustices, ces inimitiés, ces trahisons; ils crient vengeance tous ces crimes qui inondent la terre. Dieu tient déjà sa main vengeresse étendue sur nous, et quels coups terribles ne nous ferait-il pas sentir, si Marie notre mère n'employait ses prières et sa médiation auprès de son divin Fils? Mon cher Fils, lui dit-elle sans cesse, si j'ai trouvé grâce auprès de vous, pardonnez à mon peuple, car je n'ai pas le courage de le voir périr sous les fléaux de votre justice. *Dona mihi animam meam pro qua rogo, et populum meum pro quo obsecro.* Et ce divin Fils, toujours disposé à écouter favorablement sa Mère, en votre nom, lui dit-il, je suspends les coups de ma fureur et je pardonne aux coupables. Demandez toujours, ô ma Mère; de qui exaucerai-je les vœux et les supplications, si je n'exauce les vôtres? *Pete, Mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam* (3. Reg. 2).

18. O vous donc, vous dirai-je avec saint Bernard (Lut supra), ô vous qui vous trouvez agités par les tempêtes sur la mer orageuse de ce monde, si vous voulez n'être pas submergés, ne perdez jamais de vue cette étoile bienfaisante. Etes-vous combattus par les tentations? Invoquez Marie. Etes-vous accablés de disgrâces? Recommandez-vous à Marie. Etes-vous troublés par les remords de votre conscience, épouvantés de la rigueur des jugements de Dieu? Appelez Marie à votre secours. Vos dangers fussent-ils plus grands encore, vos tribulations plus graves et plus multipliées? Recourez à Marie, et ne craignez rien. Elle sera votre guide, votre force et votre salut; elle vous obtiendra de son divin Fils le courage nécessaire pour résister aux tentations, l'assurance dans vos dangers, la consolation dans vos peines. Mais ne perdez jamais de vue cet avis du même saint Bernard, que si nous voulons ressentir les effets de sa protection, nous devons imiter les exemples qu'elle nous a laissés, et surtout son amour tendre envers son divin Fils, en l'aimant, comme elle l'a aimé, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. *Ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum.* O sainte Marie Mère de Dieu, priez donc pour nous pauvres pécheurs, et obtenez-nous de votre aimable Fils la grâce d'imiter vos vertus, qui vous ont rendue la plus sainte des créatures, et qui vous ont mérité le bonheur d'être sa Mère. Obtenez-nous la grâce d'honorer toujours en vous cette dignité sublime qui vous a élevée au-dessus de toutes les créa-

tures, afin qu'en vous imitant et en vous honorant ainsi, nous puissions ressentir en cette vie les effets de votre puissance et de votre bonté, et vous témoigner éternellement dans le ciel la reconnaissance que méritent vos bienfaits.

DIX-HUITIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du quatrième article du Symbole : *Passus sub Pontio Pilato.* Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La passion douloureuse de Jésus-Christ, et la mort qu'il a endurée sous Ponce-Pilate pour le salut du genre humain, tel est le grand mystère que les Apôtres proposent à nos réflexions dans le quatrième article du Symbole. Mystère qui renferme en lui-même l'excès de la charité du Père éternel, qui, pour le bonheur de ses misérables créatures, a sacrifié la vie de son Fils unique (Joan. 3); mystère qui nous montre la bonté infinie de ce divin Fils, qui, pour nous sauver, a bien voulu souffrir toutes sortes de peines, de tourments et la mort la plus cruelle. Ce mystère fera le sujet de quelques instructions. Mais avant de vous parler des circonstances particulières de la Passion de notre divin Rédempteur, il est bon d'examiner d'une manière générale quel est celui qui souffre, quels sont ceux pour qui il souffre, et quelle est la fin pour laquelle il souffre; considérations importantes et nécessaires pour que vous puissiez tirer un plus grand fruit du récit que je vous ferai ensuite de la Passion de Jésus-Christ.

1. La première réflexion que nous devons faire sur la Passion douloureuse de Jésus-Christ, regarde la personne qui souffre. Quel est donc, mes Frères, celui qui a enduré de si nombreux et si cruels supplices? C'est Jésus-Christ, notre Rédempteur, vrai Dieu et vrai homme. C'est ce Jésus dont le Prophète avait dit (Psal. 44) qu'il serait le plus beau des enfants des hommes. Son corps est comparé par l'Epouse sacrée (Cant. 5) à l'or le plus pur; ses yeux, dit-elle, ressemblent à ceux de la colombe; ses lèvres sont comme les lis; de ces lèvres découle le miel le plus doux. Comme homme, il était doué de tant d'agrément et de beauté, que sa seule présence, selon le témoignage de quelques auteurs, suffisait pour dissiper tout chagrin, toute tristesse, et pour remplir le cœur de joie et de consolation. Il était de tous les hommes le plus humble, le plus modeste et le plus doux, au point qu'il n'ou-

vrit jamais la bouche pour se plaindre des injures qui lui étaient faites. Il était le plus innocent, puisqu'il ne commit jamais de péché, que jamais il ne se trouva en lui ni malice, ni mensonge; aussi n'eut-il pas besoin d'offrir des victimes pour expier des fautes qui lui fussent personelles (Heb. 7). Il était le plus rempli de bonté et de miséricorde, puisque toute sa vie ne fut qu'une suite de bienfaits accordés aux hommes. Ajoutons à cela qu'il était le plus délicat et le plus sensible à la moindre douleur, attendu la parfaite organisation de son corps formé du plus pur sang de Marie par l'opération du Saint-Esprit. Qui pourrait avoir le cœur assez dur, pour ne pas se sentir ému de compassion à la vue d'un tel homme si défiguré par les coups, par les blessures et par le sang, qu'il ne lui reste pas même la ressemblance d'un homme (Isa. 53)?

2. Mais ce qui est encore plus propre à exciter en nous les plus vifs sentiments d'amour, de reconnaissance et de compassion, c'est de penser que cet homme, tourmenté d'une manière si cruelle et si barbare, est en même temps vraiment Dieu. Il est le Fils unique du Père éternel; Dieu engendré de Dieu; Lumière divine qui procède de la Lumière divine qui est Dieu le Père; vrai Dieu qui tire son origine du vrai Dieu. C'est celui, dit saint Paul (Heb. 1. 2), qui a été établi par son Père héritier de toutes choses, et par qui ont été faits les siècles eux-mêmes; celui qui, étant la splendeur de la gloire du Père, et la figure de sa substance, porte, c'est-à-dire, régit et conserve tous les êtres par sa parole et par sa volonté; autant élevé au-dessus des Anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur; celui que les Anges honorent, que les démons craignent, à qui toute créature obéit, et qui, étant souverainement heureux en lui-même, forme la beatitude des Saints dans le paradis. C'est ce Fils de Dieu qui, mu par son infinie charité, s'est revêtu de notre chair, s'est fait semblable à nous, a souffert, a été crucifié sous Ponce-Pilate, et est enfin mort pour notre amour : *Passus sub Pontio Pilato.*

3. A cette seule pensée, qui ne restera pas stupéfait et attendri? C'est donc le Dieu du ciel et de la terre qui tombe dans la désolation et dans une tristesse mortelle au jardin des Oliviers, qui y sue sang et eau, qui est trahi par un de ses apôtres, livré à ses ennemis, lié, traîné devant les tribunaux, souffleté. méprisé, tourné en dérision. C'est le Roi de la gloire qui est flagellé, et cruellement couronné d'épines. C'est le Juge des vivants et des morts qui est lui-même condamné à la mort par une injuste sentence, qui est chargé d'une croix ignominieuse, traîné en

cet état sur le Calvaire, cloué sur cette croix avec la dernière barbarie, et qui y meurt entre deux larrons, compagnons de son supplice. *Quis audivit unquam tale? Et quis vidit huic simile* (Is. 66)? Qui a jamais entendu, qui a jamais vu une chose semblable? Si un Ange avait souffert pour nous de la sorte, ne serait-ce pas assez pour exciter notre étonnement et notre reconnaissance? Mais non, celui qui souffre ainsi est notre Dieu, devant qui l'homme n'est que néant, et l'univers entier n'est que comme une goutte de rosée qui tombe sur la terre le matin. C'est le Fils unique du Père éternel, le Créateur et le souverain Maître de toutes choses. Voilà quel est celui qui souffre et qui meurt pour nous.

4. Il est vrai qu'en Jésus-Christ ce n'est pas la nature divine qui a souffert, puisque étant essentiellement immuable, elle ne peut pas être sujette à la douleur. Ce qui a souffert en lui, c'est son humanité sainte. Mais cette humanité étant unie hypostatiquement à la nature divine, il est vrai de dire que celui qui est le Fils unique de Dieu, égal à son Père en puissance, en sagesse et en majesté, a souffert, dans le temps, des persécutions, des opprobres, des peines, des tourments et la mort. Nous pouvons, pour le mieux comprendre, nous servir d'un exemple qu'apporte saint Augustin (Epist. 169. Al. 102 ad Evod.). Quand on parle d'un homme savant, dit-il, ce n'est que son âme qui est instruite, qui peut avoir des connaissances; et cependant on dit très bien : un tel savant est devenu aveugle, il est mort, il a été enseveli, quoique toutes ces modifications ne regardent que son corps. De même, Jésus-Christ est le Fils de Dieu, il est semblable à son Père quant à la nature divine; et néanmoins on peut dire avec vérité : Dieu a été crucifié, il a souffert, il est mort, quoique toutes ces choses ne puissent lui convenir que quant à la nature humaine; car, bien qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ, il n'y a pas deux Jésus-Christ, mais un seul Jésus-Christ, comme dans l'homme savant dont parle saint Augustin, il se trouve deux substances, c'est-à-dire, son âme et son corps, et néanmoins il n'y a pas en lui deux hommes, mais un seul homme. Il s'ensuit donc que Jésus-Christ, qui est vrai Dieu, étant aussi véritablement homme, on peut dire que le Fils de Dieu a été flagellé, couronné d'épines et crucifié. C'est ici une invention admirable de la sagesse de Dieu, un miracle de sa toute-puissance, un trait d'amour de son infinie charité, qu'étant impassible de sa nature, il ait trouvé le moyen de souffrir, en unissant les deux natures dans la personne de son Fils, la nature divine et

la nature humaine. Le Créateur de l'homme, dit saint Augustin, non content de se faire homme pour sauver l'homme, a voulu encore être méprisé, maltraité par les hommes, être mis à mort, et souffrir la mort la plus cruelle, la plus ignominieuse, la mort de la croix (Tract. 16. in Joan). Qui peut comprendre, dit saint Bernard, cet excès d'humiliation, de douceur et de charité, que le Dieu de la gloire se soit abaissé jusqu'à se revêtir de notre chair, jusqu'à se soumettre à la mort, jusqu'à souffrir l'opprobre de la croix (Serm. 11 in Cant.)?

5. Mais pour qui ce Dieu de bonté a-t-il voulu se soumettre à une passion si douloureuse et à une mort si cruelle? Jésus-Christ était-il débiteur de quelque chose envers son Père éternel, et obligé de satisfaire pour lui-même à sa justice par ses souffrances? Ou bien y avait-il en lui quelque imperfection qu'il dût laver dans son sang? Mais ne savons-nous pas qu'il est, comme l'appelle saint Paul (Heb. 7), saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs? Ne savons-nous pas qu'il fut toujours comblé d'une grâce si abondante, que cette grâce le rendit impeccable, et qu'en lui habitait corporellement la plénitude de la divinité (Col. 2)? Aussi, et dans son Baptême (Matth. 3), et dans sa glorieuse Transfiguration, son Père protesta-t-il publiquement que c'était-là son Fils bien-aimé et l'objet de ses complaisances. Pour qui donc a-t-il souffert, s'il n'avait pas besoin de souffrir pour lui-même? Ah! mes Frères, il a souffert pour nous, pour nous qui, comparés à lui, ne sommes que cendre et poussière, qu'une feuille que le vent emporte; pour nous si pauvres, si misérables, que non-seulement nous ne pouvons pas de nous-mêmes avoir une bonne pensée, mais qui ne pouvons ni vivre, ni nous mouvoir, ni subsister, réduits à nos propres forces. Lui, notre Créateur, a souffert pour nous ses créatures; lui, notre Souverain, a souffert pour nous ses sujets; lui riche, puissant et élevé au-dessus de tout, a souffert pour nous pauvres, faibles et moins que le néant!

6. Figurons-nous, dit un pieux auteur, figurons-nous un grand monarque de la terre qui, plein du désir de combler son peuple de bienfaits, de lui procurer toutes sortes de bonheur et de prospérité, dépose son manteau royal, sa couronne, son sceptre, n'épargne ni dépenses, ni fatigues pour mettre à exécution son charitable dessein; qui entreprend des voyages, s'expose à toutes les peines, à tous les dangers, et sacrifie enfin sa vie même. Ce serait là une chose si rare et si surprenante, que chacun, en l'entendant raconter, et ne pouvant se persuader que c'est un fait réel et véritable, la prendrait

pour une supposition. Cet excès de charité qu'on ne saurait trouver dans les princes de la terre envers leurs sujets, nous le trouvons dans Jésus-Christ notre Sauveur, notre Roi, notre Dieu. Excès d'amour d'autant plus digne d'admiration, que la distance et la disproportion qu'il y a entre Dieu et nous surpasse infiniment celle qui existe entre un prince de la terre et ses sujets. Notre Dieu, qui est la grandeur même, s'est fait petit par amour pour nous ; lui, qui est le Maître souverain de toutes choses, s'est fait pauvre pour nous ; lui dont l'empire et la puissance s'étendent à tous les siècles, et à toutes les générations, par amour pour nous, est devenu l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple (Ps. 144 et Ps. 21).

7. Si, du moins, nous eussions mérité en quelque sorte cet excès de tendresse de la part de notre Dieu, ou qu'il ne se fût rien trouvé en nous qui eût pu nous rendre indignes de son amour ! Mais, outre notre néant, notre misère naturelle, il voyait encore en nous le péché, qui nous rendait les objets de sa haine et de son indignation. Nous avons tous été conçus dans l'iniquité; nous sommes tous nés enfants de colère, et il ne trouvait en nous que des sujets rebelles, justement condamnés au châtiment et à la mort éternelle. Et cependant malgré cette indignité et cette misère profonde, le Fils de Dieu a bien voulu se faire notre Médiateur, se charger de nos dettes, subir la peine qui nous était destinée. Quel est celui qui voudrait mourir pour délivrer un criminel de la mort, puisqu'à peine, dit saint Paul (Rom. 5), pourrait-on trouver quelqu'un qui voulût sacrifier sa vie pour sauver celle d'un innocent? *Vix pro Justo quis moritur*? Tel fut cependant l'excès de la charité de Jésus-Christ, qu'elle le porta à répandre tout son sang, et à sacrifier sa vie pour des hommes pécheurs : *Commendat charitatem suam Deus in nobis, quoniam cùm adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est* (ib. v. 8).

8. Jésus-Christ a sacrifié sa vie non-seulement pour des hommes pécheurs, mais pour des hommes qui, au lieu de lui témoigner leur reconnaissance pour un si grand bienfait, ne devaient y correspondre que par leurs offenses et leur ingratitude. Il la prévoyait cette ingratitude monstrueuse; il n'ignorait pas que la plupart des hommes abuseraient des mérites de sa passion; et néanmoins, c'est pour ces hommes ingrats et endurcis qu'il a voulu souffrir, qu'il a sué sang et eau dans son agonie, qu'il s'est laissé lier, flageller, couronner d'épines et crucifier. S'il n'eût souffert que pour ceux qui, après avoir reçu l'innocence bap-

tismale, devaient la conserver soigneusement jusqu'à la mort, pour ceux qui, après être rentrés en grâce avec lui, ne devaient plus perdre son amitié, pour ceux qui devaient étendre sa gloire, en convertissant à la foi les provinces et les empires, sa charité aurait déjà pu être appelée une charité sublime. Que devrons-nous donc dire en pensant que c'est pour nous qu'il a voulu souffrir, pour nous qui passons les semaines et les mois sans consacrer à sa passion un seul souvenir, un seul acte de reconnaissance ; pour nous qui, au lieu de l'aimer de tout notre cœur, attachons ce cœur au monde, à la créature ; qui au lieu de travailler à lui gagner des âmes par nos prières, par nos exhortations et nos bons exemples, en avons peut-être perverti un si grand nombre par nos scandales et par nos mauvais discours ? Admirons donc ici cette étonnante charité de notre divin Sauveur, cette charité trop grande, ainsi que l'appelle saint Paul (Eph. 2) : *Propter nimiam charitatem suam, qua dilexit nos* ; charité que Moïse et Elie, parlant à Jésus-Christ sur le Thabor, nommèrent un excès de charité : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem* (Luc. 9). Et en effet, si l'acte le plus héroïque de charité dont l'homme soit capable, est celui par lequel il donne sa vie pour son ami (Joan. 15), ne doit-on pas appeler charité excessive celle de Jésus-Christ, qui a bien voulu sacrifier sa vie pour nous qui étions ses ennemis, pour nous qui ne devions correspondre à un si grand bienfait que par nos offenses, notre oubli et notre ingratitude ?

9. Mais remarquons ici une autre chose qui nous fera mieux connaître encore la charité incompréhensible de notre divin Rédempteur, et qui est bien capable d'embraser nos cœurs de son amour. Si Jésus-Christ a souffert pour tous les hommes en général, il a souffert aussi pour chaque pécheur en particulier ; de manière que nous pouvons tous dire véritablement avec l'apôtre saint Paul (Gal. 2) : Le Seigneur m'a tant aimé, que c'est par amour pour moi qu'il s'est livré lui-même à tous les supplices et à la mort la plus cruelle. Que chacun se dise donc à lui-même, comme nous le suggère saint Jean-Chrysostôme commentant ces paroles de saint Paul : Jésus-Christ aurait souffert pour moi autant qu'il a souffert pour tous, si j'eusse été le seul pécheur de la terre. Je lui ai une obligation aussi grande, que s'il n'avait souffert que pour moi seul, puisque sa charité l'aurait porté à faire pour moi seul ce qu'il a fait pour tous les hommes. Tandis qu'il suait sang et eau dans son agonie, tandis que les coups de fouet déchiraient sa

chair sacrée, que les épines perçaient sa tête adorable, que les clous attachaient ses pieds et ses mains à la croix, il pensait distinctement à moi, et c'est à mon âme qu'il appliquait les mérites infinis de sa passion, comme si elle eût été seule au monde. A ces réflexions, comment se fait-il que nous ne sentions pas se réveiller en nous la plus vive reconnaissance, et que nos cœurs ne soient pas embrasés des flammes de l'amour divin ? Si nous étions assurés que, de tous les pécheurs qui sont dans le monde, nous avons été les seuls privilégiés, que c'est pour nous seulement que Jésus-Christ a souffert, passerions-nous notre vie dans l'oubli de ce bienfait, dans l'ingratitude, dans l'indifférence, et sans nous mettre en peine de correspondre à une faveur aussi signalée ? Eh bien! mes Frères, quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas rendre à notre divin Sauveur, et que ne devons-nous pas faire pour lui, puisque en effet, il a autant souffert pour chacun de nous en particulier, que si nous eussions été seuls au monde ?

10. Passons maintenant à la troisième réflexion, et voyons pour quelle fin le Fils de Dieu a enduré de si terribles supplices. Pourquoi donc a-t-il voulu souffrir tant de peines et des tourments si affreux ? C'est pour notre avantage, pour notre salut : *Propter nos homines, et propter nostram salutem.* Nous étions tous esclaves du démon, ennemis de Dieu, exclus du ciel; et il a daigné, par sa passion et par sa mort, nous remettre en possession de la liberté, de la grâce et du bonheur éternel sur lequel nous avions perdu tous nos droits.

11. Il a voulu, en premier lieu, acquérir notre liberté. Vous n'ignorez pas qu'avant que Jésus-Christ eût paru sur la terre, le démon régnait sur tout l'univers. Il s'était emparé de l'esprit et du cœur des hommes; de leur esprit sur lequel il avait répandu les ténèbres épaisses de l'erreur et de l'ignorance ; de leur cœur qu'il tenait attaché aux biens, aux plaisirs et à la vaine gloire du monde. Il avait usurpé le culte qui n'est dû qu'à Dieu, il avait étendu l'empire de l'idolâtrie sur toute la terre ; partout on lui élevait des temples, on lui offrait de l'encens, on lui immolait des victimes, et les pères et les mères allaient jusqu'à lui sacrifier leurs propres enfants. Si nous ne sommes plus opprimés sous ce joug tyrannique, si les lumières de la vérité ont dissipé les ténèbres de l'erreur, si la découverte des biens célestes et éternels a décrédité les biens temporels et terrestres, si les idoles sont renversées, le règne de la superstition détruit, si le démon a perdu ses adorateurs, à qui sommes-nous redevables de ces grands bienfaits, sinon à

Jésus-Christ, à ses souffrances, à son sang et à sa mort? Cette destruction du règne tyrannique de Satan fut prédite par Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il dit, peu de jours avant sa passion, (Joan. 12), que le temps était venu où le prince de ce monde allait être chassé de son royaume. Oui, ce fut au moment de la mort de Jésus-Christ qu'un Ange descendit du ciel, comme le vit saint Jean dans son Apocalypse (c. 20), tenant dans ses mains une grande chaîne et les clefs de l'abîme, pour y enfermer le dragon, c'est-à-dire Satan, et pour empêcher qu'il ne séduisît désormais les nations. Ce fut alors que le fort armé fut enchaîné, et que sa maison fut ruinée (Matth. 12); ce fut alors que les hommes, ayant été délivrés de la puissance des ténèbres (1. Cor. 1), furent transférés dans le royaume du Fils de Dieu. L'ancien serpent frémit, à la vérité; il enrage en voyant les pertes qu'il a faites; mais il est enchaîné. Il peut crier, mais il ne peut mordre que ceux qui sont assez insensés pour s'approcher de lui; et, s'il parvient quelquefois à nous blesser par notre faute, la passion de Jésus-Christ nous fournit un remède prompt et efficace pour guérir nos blessures.

12. Avec la liberté, Jésus-Christ nous acquit encore la grâce. Tous les hommes ayant participé à la désobéissance d'Adam, ils sont tous conçus dans le péché, ils naissent tous coupables du crime de lèse-majesté divine, abominables aux yeux de Dieu, objets de sa colère, et condamnés à la mort éternelle, selon la sentence qui en a été portée contre le genre humain. Pour que Dieu se réconciliât avec eux, et les reçût de nouveau en grâce, il fallait apaiser son courroux, et lui donner une satisfaction convenable. Pour cela, il fallait un sacrifice qui pût ôter de l'homme ce qui le rendait un objet d'horreur aux yeux de Dieu. Mais quel sacrifice pouvait avoir cette force et cette efficacité? Comme c'était l'homme qui était coupable, dit le pape saint Grégoire (Lib. 7 Mor. c. 28), et que l'homme est raisonnable, les victimes privées de raison étaient insuffisantes; car le sang des boucs et des taureaux pouvait, à la vérité, purifier la chair des souillures légales (Heb. 9), mais il n'avait pas la vertu de purifier la conscience et d'effacer les taches du péché. Si donc les animaux étaient des victimes insuffisantes pour l'homme, il était nécessaire qu'un homme s'offrît pour tous les autres, et qu'une victime raisonnable se sacrifiât pour le pécheur raisonnable. Mais, ajoute le même saint Grégoire, comme il était impossible de trouver un homme sans péché, comment celui qui était pécheur aussi bien que ses semblables aurait-il pu effacer les péchés d'autrui? Afin que

la victime fût raisonnable, il fallait donc que cette victime fût un homme; et afin que, par le moyen de cette victime, les hommes fussent purifiés de leurs péchés, il fallait que cette victime fût un homme sans péché. Or, cet homme sans péché fut Jésus-Christ, lequel ayant été conçu d'une manière extraordinaire dans le sein d'une Vierge, par l'opération du Saint-Esprit, est semblable aux autres hommes quant à la nature, mais non point quant au péché. Il s'offrit pour victime à son Père, et lui dit, en entrant dans le monde (Heb. 10) : *Vous n'avez point voulu d'hostie, ni d'oblation; mais vous m'avez formé un corps : les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont point été agréables : alors j'ai dit : Me voici; je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté.* Et c'est cette volonté de Dieu, ajoute l'Apôtre (ibid.), qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ. Ainsi, ce que nul autre ne pouvait faire, Jésus-Christ l'a fait par sa passion et par sa mort. Il purifia nos âmes par son sang; il apaisa la colère divine, et il rétablit la paix entre le ciel et la terre (Apoc. 1. Col. 1).

13. Les hommes, en péchant, ayant contracté une dette énorme envers la justice divine, il était convenable que l'honneur ravi à Dieu par le péché fût réparé par une juste satisfaction; et ce fut Jésus-Christ qui, par sa passion, acquitta cette dette immense, et satisfit pleinement à la justice de son Père. Et qui aurait jamais pu l'acquitter, si le Fils de Dieu ne l'eût fait lui-même en sacrifiant sa propre vie? Comme l'offense avait été faite à une majesté infinie, il était nécessaire que l'injure fût réparée par une personne d'une majesté infinie; et cette personne ne pouvait être que Jésus-Christ qui, étant vrai Dieu et vrai homme, pouvait seul comme Dieu donner une valeur infinie aux peines qu'il souffrait comme homme. Aussi, en s'offrant à son Père sur la croix, il lui offrit un prix non-seulement égal et proportionné à nos dettes, mais encore bien supérieur à ces mêmes dettes; ce qui a fait dire au Roi-Prophète que notre rédemption serait une rédemption abondante (Psal. 129), et à saint Paul (Rom. 3) que la grâce a surabondé là où avait abondé le péché. Par ce prix, en effet, dit saint Jean-Chrysostôme (Hom. 10 in Epist. ad Rom.), notre divin Rédempteur nous a mérité non-seulement ce qui était nécessaire pour détruire le péché, mais encore infiniment plus; puisque nous avons été délivrés des supplices éternels, que nous avons reçu une vie nouvelle, que nous avons été sanctifiés, que nous sommes devenus les frères de Jésus-Christ et les enfants adop-

tifs de notre Dieu. Nous n'avons pas seulement reçu un remède suffisant pour guérir nos maux, nous avons encore obtenu l'innocence, nous avons recouvré la beauté intérieure de notre âme, et nous avons été élevés à une dignité bien supérieure à celle dont jouissait notre premier père avant sa chute. En un mot, tous les biens spirituels dont nous sommes enrichis, comme sont les sacrements et les grâces qu'ils produisent, sont le fruit de la passion de Jésus-Christ, laquelle, en nous rendant la liberté et la grâce, nous a rendu en même temps nos droits à la gloire.

14. Enfin, ce n'est pas seulement pour nous délivrer de la dure servitude du démon dont nous étions les esclaves infortunés, ce n'est pas seulement pour nous réconcilier avec Dieu dont nous avions encouru la disgrâce, que Jésus-Christ a voulu souffrir ; c'est encore pour nous ouvrir la porte du ciel dont nous étions exclus par nos péchés. Nous trouvons une figure bien claire de ce grand bienfait dans l'ancien Testament (Num. 35) : Dieu avait ordonné aux Hébreux de fixer quelques villes de refuge où pussent être en sûreté ceux qui involontairement et par accident auraient répandu le sang de leurs frères. Ces malheureux s'y retiraient ; on examinait le fait, la cause était discutée en présence de tout le peuple, et, quoique l'homicide eût été déclaré innocent, il devait néanmoins demeurer dans la ville où il s'était réfugié, y vivre en patience loin de sa patrie, qu'il ne lui était permis de revoir qu'après la mort du Grand-Prêtre. Dieu voulut nous montrer, par cette loi, qu'il n'était permis à personne, quelle qu'eût été la sainteté de sa vie, d'entrer dans la céleste patrie, avant la mort du Grand-Prêtre, du Prêtre éternel, Jésus-Christ. Adam en avait été banni avec toute sa postérité, et les Patriarches et les Prophètes eux-mêmes devaient rester exilés et loin de cette heureuse patrie, jusqu'à ce que le grand Pontife fût monté le premier en triomphe dans cette belle Jérusalem, après avoir consommé son sacrifice par sa mort. Ce fut alors que s'ouvrirent pour la première fois ces portes qui avaient été jusque là fermées ; et depuis ce moment elles ont toujours été ouvertes à toutes les âmes qui ont voulu profiter des mérites de la passion de Jésus-Christ. Oui, mes Frères, le ciel nous est ouvert à tous, et ce sont les souffrances du Fils de Dieu qui nous ont procuré cet avantage inestimable.

15. Maintenant, pour réduire en peu de mots ce que je vous ai dit sur la passion de notre divin Rédempteur, quel est celui qui ne sentira pas se réveiller dans son cœur les plus

vifs sentiments d'amour et de reconnaissance, soit qu'il examine quelle est la personne qui a souffert, soit qu'il considère quels sont ceux pour qui elle a souffert, soit qu'il réfléchisse à la fin pour laquelle cette personne a souffert? Si le Fils de Dieu, qui est l'innocence et la sainteté même, a enduré volontairement tant de persécutions, de calomnies, de tourments et la mort la plus cruelle, n'est-il pas juste que nous qui sommes coupables de tant de péchés, nous supportions avec patience les travaux, les maladies, et toutes les disgrâces dont la vie est remplie? Quoi! un Dieu a souffert pour nous qui ne sommes que ses créatures, que de misérables pécheurs et des ingrats, et nous ne voudrions pas pour son amour supporter la plus petite incommodité, nous priver de la plus légère satisfaction, et nous faire la moindre violence? Enfin un Dieu a souffert pour nous délivrer de la servitude du démon, pour nous réconcilier avec son Père, pour nous ouvrir le ciel, et nous serions assez insensés pour nous rendre de nouveau esclaves de Satan, pour perdre encore une fois la grâce, et pour nous fermer le ciel par nos péchés? Ah! ne nous rendons pas coupables d'une si noire ingratitude envers notre aimable Rédempteur, et ne nous portons pas à nous-mêmes un si grand préjudice. Ayons toujours empreinte dans notre esprit et dans notre cœur la passion douloureuse à laquelle le Fils de Dieu a voulu se soumettre par amour pour nous; afin qu'en participant à ses peines en cette vie, et en unissant les nôtres à celles qu'il a endurées pour nous, nous puissions mériter de participer à sa gloire pendant l'éternité.

DIX-NEUVIÈME INSTRUCTION.

Histoire de la Passion de Jésus-Christ : *Passus sub Pontio Pilato.*
Ce qu'il a souffert dans son esprit.

Tous les maux que le péché d'Adam introduisit dans le monde, et qui ont infecté le genre humain, se réduisent à trois principaux, comme nous l'enseigne l'Apôtre saint Jean par ces paroles (Ep. 1. c. 2. v. 16): Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. Dès que notre premier père eut touché au fruit défendu, un renversement affreux eut lieu dans ses pensées, dans ses inclinations, dans ses affections, et ce renversement s'est transmis à tous les hommes, en même temps que le péché originel. Adam se vit aussitôt porté vers les objets

sensibles pour lesquels, dans l'état d'innocence, il n'éprouvait aucun penchant désordonné. De même tous ses descendants naissent avec des inclinations qui, les détournant des biens célestes et spirituels, portent leur cœur vers les objets matériels et terrestres. De là vient que l'homme plaçant toute sa félicité dans la possession des richesses périssables, sa gloire dans des honneurs apparents, son bien-être dans des jouissances animales, se perd misérablement en recherchant une félicité d'autant plus trompeuse, que ces biens, ces honneurs, ces plaisirs sont plus vains, plus caducs et périssables. Pour réparer un si grand désordre introduit dans le monde par le premier Adam, le nouvel Adam, Jésus-Christ, est venu opposer sa pauvreté à la vanité des richesses de la terre, ses humiliations à la vanité de la gloire du siècle, et ses douleurs cruelles à la vanité des plaisirs du monde. Et, souffrant une passion pleine d'amertume dans son esprit, une passion ignominieuse dans son honneur, une passion douloureuse dans son corps, il appliqua le remède nécessaire à ces trois plaies mortelles qui faisaient languir le genre humain. J'entreprends donc de vous parler des tourments que notre divin Rédempteur eut à endurer dans son esprit, dans son honneur et dans son corps. Aujourd'hui, nous porterons nos réflexions sur la passion intérieure de son esprit, qu'il souffrit principalement dans le jardin des Olives.

1. Jésus-Christ, après avoir célébré la sainte Cène avec ses disciples, et leur avoir laissé le plus beau témoignage de son tendre amour pour les hommes dans l'institution du sacrement ineffable de la sainte Eucharistie; après leur avoir donné ses dernières leçons, en les exhortant à s'aimer les uns les autres, en les animant à supporter avec courage les cruelles persécutions qui les attendaient dans la publication de son Evangile; après les avoir consolés de son départ de ce monde par la promesse qu'il leur fit de leur envoyer le Saint-Esprit; après avoir fait à son Père une prière fervente pour lui recommander ses chers Disciples et tous ceux qui devaient croire en lui, sortit du Cénacle, et passa le torrent de Cédron qui séparait Jérusalem du mont des Oliviers. Au bas de la montagne, se trouvait un jardin, où il entra avec ses Apôtres qui l'accompagnaient; jardin bien différent de celui, où le Créateur avait placé le premier homme. Dans le jardin où Adam avait reçu l'être, se trouvait l'arbre de vie, et dans celui-ci Jésus-Christ ne doit trouver que des fruits de mort. Celui-là était arrosé par quatre fleuves qui le rendaient fécond et agréable; celui-ci

doit être abreuvé du sang et des larmes de notre divin Sauveur, et va devenir un lieu d'horreur. Celui-là était une image vivante de l'état fortuné des bienheureux dans le ciel; celui-ci sera une image vivante des peines auxquelles tous les pécheurs ont été condamnés. Le premier Adam fut placé dans celui-là pour y jouir de toutes sortes d'avantages et de délices; le second Adam entre dans celui-ci pour y éprouver toutes les misères de l'humanité.

2. A peine eut-il mis les pieds dans ce jardin, qu'il entra, selon l'expression du Roi-Prophète (Ps. 68), dans la mer profonde de sa passion. Il s'éleva dans son esprit et dans son cœur une tempête si affreuse, qu'elle aurait été suffisante pour lui donner la mort, si sa toute-puissance ne lui eût conservé la vie. Cette belle âme fut accablée d'une si grande tristesse, d'une crainte si terrible, d'une désolation si affreuse, qu'elles lui firent souffrir des supplices d'autant plus graves, qu'ils étaient plus intérieurs, ce qui le porta à dire à ses disciples que son âme était triste jusqu'à la mort: *Tristis est anima mea usque ad mortem* (Matth. 26). Mais quoi, Seigneur, vous laissez entrer en vous la crainte, la tristesse et l'affliction? Vous qui êtes sur la terre la consolation des affligés, et qui faites dans le ciel la félicité des Anges et des bienheureux? Votre passion et votre mort ne sont pas pour vous une chose inattendue. Vous avez dit l'une et l'autre à vos disciples, lorsque vous leur avez prédit (Marc. 10.) que vous deviez boire ce calice d'amertume, et recevoir ce baptême pénible et douloureux. Vous vous êtes offert spontanément à la mort (Is. 53), et dès votre entrée dans le monde, vous avez fait à votre Père éternel le sacrifice généreux et volontaire de vous-même. Et maintenant que vous touchez au moment où vous allez approcher vos lèvres de ce calice d'amertume, vous soumettre à ce baptême douloureux, et commencer votre grand sacrifice, vous vous laissez battre par la tristesse et par la crainte? Ah! ce ne sont point à, mes Frères, des résultats de la faiblesse, ni un manque de courage dans l'âme de notre divin Sauveur; ce sont des effets de sa charité sans bornes, qui produit, non sans un grand miracle, ces mouvements divers dans son cœur, comme le dit saint Augustin, pour multiplier ses tourments: *Non animi infirmitate, sed potestate turbabatur et tristabatur* (Tract. 4. in Joan.).

3. Il voulait par amour pour nous, souffrir non-seulement dans son corps, mais encore dans son esprit. La rage des

Juifs, la cruauté des bourreaux pouvaient martyriser son corps, mais leur pouvoir ne s'étendait pas sur son âme. Les fouets, les épines, les clous, la croix, tous les instruments destinés à déchirer sa chair sacrée, à percer ses pieds et ses mains adorables, à tourmenter ses membres délicats, n'étaient pas capables de troubler la paix, la tranquillité, l'intrépidité de son âme. Son immense charité fut le bourreau ingénieux qui trouva le moyen de faire sentir vivement à son esprit tous les tourments du corps, et de lui faire souffrir par anticipation un véritable martyre. Ce fut sa charité qui, par un grand prodige, et d'une manière que nous ne pouvons ni expliquer, ni même concevoir, suspendit les douceurs qui étaient en lui un effet de la vision béatifique, et qui, privant ainsi son âme de toute espèce de consolation, la laissa en proie à la douleur la plus amère, lui représentant vivement tous les supplices que lui préparaient ses ennemis.

4. Vous savez quels effets produit sur l'esprit de l'homme même le plus courageux, la vive appréhension d'un grand malheur qui le menace. La sainte Ecriture nous apprend (Gen. 38) qu'un songe seul, quoiqu'ils n'en connussent pas la signification, jeta dans la plus grande consternation, et remplit de tristesse ces deux eunuques qui, par ordre de Pharaon se trouvaient dans la prison avec Joseph, et cela par la crainte qu'ils avaient que cette vision ne leur présageât quelques grandes disgrâces. Quels ne seront pas le trouble et la désolation d'un homme qui voit d'une manière claire les maux les plus affreux prêts à fondre sur lui, et qui en découvre en même temps toutes les circonstances? Jamais cette appréhension ne fut aussi vive dans aucun homme, qu'elle le fut en Jésus-Christ. Il se représenta vivement par le moyen de l'imagination tout ce qu'il allait souffrir incessamment dans ses membres. Il lui semblait voir tous les instruments de son supplice, et en ressentir les coups et les blessures. Il voyait les bourreaux armés de fouets déchaîner leur rage et leur fureur contre son corps délicat et sensible. Il voyait cette couronne d'épines aiguës qu'on allait enfoncer dans son chef adorable. Il voyait la croix, et comme si on l'y eût attaché en ce moment, il lui semblait sentir ses pieds et ses mains se déchirer. En un mot, quoiqu'il n'y eût encore devant lui ni bourreaux, ni instruments de supplice, ils étaient présents à son esprit par le moyen d'une forte imagination, et faisaient éprouver à son âme les mêmes douleurs, les mêmes tourments qu'ils devaient bientôt occasionner dans son corps.

5. On peut dire même que les peines qui vinrent accabler l'âme sainte de Jésus-Christ au jardin des Olives, surpassèrent celles que les bourreaux lui firent ensuite endurer. Car si les tourments qu'on lui fit souffrir pendant sa passion furent tous plus cruels les uns que les autres, il les éprouva du moins successivement. Les épines succédèrent aux fouets; la croix succéda au couronnement d'épines; les bourreaux ne cessaient d'exercer contre lui un genre de supplice que pour commencer à lui en faire subir un autre. De plus, chacun des instruments employés par ses ennemis pour le tourmenter, était destiné à le faire souffrir seulement dans quelque partie de son corps délicat. Leurs mains criminelles ne frappaient que sa face adorable; les fouets déchiraient seulement ses épaules; les clous ne perçaient que ses pieds et ses mains. Si un bourreau était assez ingénieux et assez cruel pour faire souffrir à la fois plusieurs genres de supplices à un patient, cet infortuné éprouverait une douleur bien plus intense et plus cruelle, puisqu'elle serait, pour m'exprimer ainsi, comme un composé de diverses douleurs. C'est de cette manière que la justice divine punit les réprouvés dans l'enfer, où, au dire de saint Jérôme, elle leur fait éprouver, par le moyen du feu, tous les genres de supplices. C'est ainsi que, dans le jardin des Olives, l'âme sainte de Jésus-Christ souffrit tous les tourments à la fois, son ardente charité lui faisant sentir en même temps et les fouets, et les épines, et les douleurs du crucifiement; ce qui fit dire à ce divin Rédempteur que les supplices de l'enfer l'avaient environné de toute part: *Dolores inferni circumdederunt me* (Psal. 17).

6. Je ne puis trouver une image plus expressive pour vous faire comprendre en quelque manière l'état affligeant où la vive appréhension des tourments qu'il allait endurer réduisit notre divin Sauveur, que celle que nous fournit le saint homme Job (c. 1). Il se voit environné tout-à-coup d'une foule de messagers qui lui annoncent tous les malheurs qui viennent de fondre sur lui. Les uns lui racontent que les ennemis lui ont ravi tous ses bœufs et ses chevaux, les autres ajoutent qu'ils se sont aussi emparé de tous ses chameaux, et qu'ils ont fait périr ceux qui les gardaient; ceux-ci lui apprennent que la foudre a réduit en cendres et ses troupeaux et ceux qui les conduisaient; ceux-là lui disent qu'une affreuse tempête vient de renverser sa maison et d'ensevelir sous les ruines tous ses enfants. Si une seule de ces disgrâces était suffisante pour le jeter dans le trouble et l'affliction, quelle impression ne dut pas faire

sur lui le récit de tant de calamités, qui vint frapper ses oreilles et son cœur ? Aussi, accablé de douleur et d'une tristesse mortelle, il déchire ses vêtements, et se laisse aller la face contre terre. Or ceci n'est que l'ombre et la figure de ce qui arriva à Jésus-Christ. Tous les supplices que la haine et la fureur des Juifs lui préparaient, se présentèrent en foule à son esprit. A cette vue, il tombe dans une affreuse tristesse, dans une tristesse d'autant plus grande, que la mort qu'il allait subir devait être plus cruelle, et les tourments qui devaient la précéder plus nombreux et plus terribles.

7. Pour accroître l'affliction du saint homme Job, Dieu permit encore au démon de couvrir son corps d'un ulcère qui le rendit un objet d'horreur à tout le monde et à ses propres yeux; de même pour rendre plus grande l'affliction de notre divin Rédempteur, son Père le chargea des plaies affreuses de tout le genre humain. Ces plaies étaient les péchés des hommes, si grands et si nombreux, que le Roi-Prophète les appelle des torrents d'iniquités (Psal. 17). Il portait toutes nos langueurs, dit le prophète Isaïe (c. 53), parce que son Père avait mis sur lui toutes nos fautes. Ainsi, lui qui ne s'était jamais rendu coupable d'aucun péché, se voyait couvert de tous les crimes qui s'étaient commis depuis le commencement du monde, de tous ceux qui se commettaient alors dans l'univers, et de tous ceux qui devaient se commettre jusqu'à la fin des siècles. Il voyait peser sur lui la désobéissance d'Adam, le fratricide de Caïn, les abominations de Sodôme et de Gomorrhe, l'idolâtrie des païens, l'ingratitude des Juifs, les blasphèmes les plus horribles, les parjures les plus exécrables, les vengeances les plus cruelles, et tous les crimes les plus affreux. Quelle horreur! quel supplice, de se voir ainsi couvert de toutes les iniquités des hommes! Aussi, dit-il par la bouche de son Prophète, que son âme est tombée dans le trouble et la confusion à la vue de lui-même : *Ad meipsum anima mea conturbata est* (Psal. 41).

8. Pour nous faire une idée de la douleur que dut ressentir à cette vue l'âme sainte de Jésus-Christ, il faudrait pouvoir comprendre toute la grièveté du péché. Alors nous en concevrions nous-mêmes une grande horreur, une aversion souveraine, et nous ne serions pas étonnés de ce qu'on rapporte de quelques pénitents qui, touchés de la grâce, éclairés d'une lumière céleste qui leur faisait connaître toute l'énormité de leurs fautes, et la grandeur de l'injure qu'ils avaient faite à Dieu, tombèrent morts de douleur et de repentir. Or Jésus-

Christ avait une connaissance pleine et parfaite de la difformité du péché. Comme il connaissait la bonté, la grandeur et toutes les perfections de son Père, il voyait clairement aussi toute la grièveté, toute l'énormité du péché. Quel ne devait donc pas être l'excès de sa douleur à la vue de tant de millions de péchés si énormes et si injurieux à son Père chéri ? Ah ! cette douleur fut plus grande, que celle qu'auraient pu concevoir tous les hommes ensemble, puisqu'il avait pris sur lui les péchés de tous. Elle fut si grande que, divisée entre tous les hommes, elle aurait été capable de les faire tous mourir. Tous les péchés des hommes lui causaient une horreur extrême, un déplaisir infini ; et néanmoins, en se considérant lui-même, il se voyait chargé et couvert de tous ces crimes. Quelle amertume dut alors pénétrer dans son cœur ! Quelle confusion dut couvrir son auguste face !

9. Mais, direz-vous peut-être, Jésus-Christ étant animé d'un ardent désir de sauver l'homme par sa passion et par sa mort, ce désir aurait dû tempérer en quelque sorte l'amertume qui remplissait son cœur à la vue des supplices qu'il allait endurer, et de tous les péchés pour lesquels il devait satisfaire. Jésus-Christ savait, à la vérité, que par ses souffrances et l'effusion de son sang, il devait détruire le règne du péché, réconcilier l'homme avec Dieu, et lui mériter un bonheur éternel; et comme le salut du genre humain était l'objet de ses plus ardents désirs, cette pensée aurait pu le consoler dans ses peines. En voyant les difficultés et les travaux du combat qu'il allait soutenir, il aurait été ranimé par la certitude de la victoire; à la vue des tourments qu'il allait souffrir, il aurait été encouragé par l'abondance des fruits qu'il en devait recueillir ; il aurait été soulagé, à la vue de tous les péchés du genre humain, en pensant que son Père allait recouvrer toute sa gloire, et que les hommes allaient rentrer dans tous leurs droits. Mais, le croiriez-vous, mes Frères ? Ce désir ardent de procurer la gloire de son Père et le salut des hommes, fut la cause de ses plus grands tourments. Il désire détruire entièrement le règne du péché, il va répandre tout son sang, et sacrifier sa vie, afin que, par ses mérites, les hommes puissent mériter le bonheur éternel ; mais il voit en même temps que la plupart vont rendre inutiles ses peines et ses souffrances. Il voit une multitude innombrable de païens qui vont continuer à fermer avec obstination les yeux à la lumière de l'Évangile, et à offrir leur culte aux divinités mensongères. Il voit tous les hérétiques qui abandonneront la vérité, pour suivre

les vaines pensées de leur esprit. Il voit tant de catholiques qui mépriseront ses préceptes et ses exemples, qui continueront à vivre au gré de leurs passions, et qui seront assez insensés pour offenser Dieu, plutôt que de déplaire au monde. Quel tourment, quel supplice pour son cœur !

10. Si une mère, après de grandes douleurs, met au monde un fils plein de vie, sa joie lui fait oublier toutes ses souffrances ; mais si ce fils vient à mourir avant même d'avoir vu le jour, cette mère infortunée en devient inconsolable. Notre divin Sauveur, au jardin des Olives, était sur le point de donner des enfants à son Père; il gémissait, il souffrait intérieurement à la vue de la mort ignominieuse et cruelle qu'il devait endurer pour procurer aux pécheurs une vie éternelle. S'il eût prévu que tous profiteraient de ses mérites pour arriver à ce terme heureux, cette pensée lui aurait, jusqu'à un certain point, fait oublier ses peines. Mais bien loin de là; il avait présente à son esprit cette multitude innombrable d'enfants morts, c'est-à-dire, d'hommes de tout âge, de tout état, de toute condition, qui, malgré ses souffrances, resteraient exclus, par leur faute, du bonheur qu'il était venu leur procurer. Combien cette pensée dut augmenter son tourment ! Je vais, disait-il, répandre tout mon sang pour le salut des hommes, et un si petit nombre doit en profiter ! Je vais sacrifier ma vie pour engager mon peuple à se rendre agréable à mon Père (Tit. 2), et à le glorifier par toutes sortes de bonnes œuvres, et ce peuple va s'abandonner à tous les vices, sans jamais cesser de l'offenser, de le déshonorer! Tous mes travaux, toutes mes souffrances seront donc inutiles pour la plupart (Is. 49). Pensez quel dut être l'état de cette âme sainte au milieu de tant de sujets d'affliction dont elle était environnée. A la vue de cette grande multitude qui devait abuser de son sang et rendre inutiles toutes ses peines, ce divin Sauveur s'adresse à son Père éternel, et prosterné la face contre terre, il le prie d'éloigner de lui ce calice d'amertume. *Néanmoins*, ajoute-t-il (Luc. 22), *que votre sainte volonté s'accomplisse, ô mon Père, et non pas la mienne* ; paroles qui nous montrent le combat que se livraient en lui la crainte et l'amour ; combat si terrible, qu'il le réduisit à une agonie mortelle, jusqu'au point que la douleur, ne pouvant plus se contenir dans son cœur, s'échappa avec une telle violence, qu'elle lui causa une sueur de sang, et une sueur si abondante, que de sa face elle tombait jusqu'à terre : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*

11. Ayant fini sa prière, étant revenu de sa pénible agonie,

et s'étant rendu auprès de ses Apôtres qui s'étaient endormis, *Sortons d'ici*, leur dit-il (Matth. 26), *l'heure est enfin venue où le Fils de l'Homme doit être livré entre les mains des pécheurs.* A peine a-t-il achevé de prononcer ces paroles, que Judas se présente à lui, le salue et l'embrasse. C'est à ce signal que les gens armés, envoyés par les princes des Prêtres, devaient le reconnaître, se saisir de sa personne et l'enchaîner. Une si infâme trahison met le comble à l'affliction de Jésus-Christ. Quel supplice, en effet, pour son cœur, de se voir trahi par un de ses Disciples, par un de ses amis les plus intimes, auquel il avait confié ses secrets, et qu'il avait établi le dispensateur de ses divins mystères! de se voir trahi par un baiser qui est le signe de la paix et de l'amitié! de se voir trahi pour trente deniers qui étaient le prix ordinaire des plus vils esclaves! Qu'es-tu donc venu faire ici, ô mon ami? lui dit Jésus; tu es venu me trahir et me trahir par un baiser? Ah! je le supporterais de la part d'un ennemi (Psal. 54); mais toi, ô Judas, mon ami, mon Apôtre! oh! que tu affliges mon cœur! quel tourment tu me fais souffrir! La prévarication de cet Apôtre, et la ruine éternelle qu'il se préparait dans le temps même où Jésus-Christ faisait tout pour le sauver, voilà ce qui causait la douleur la plus vive et la plus sensible à ce divin Sauveur.

12. Telle fut la passion que Jésus-Christ endura dans son esprit au jardin des Olives. Voyons en deux mots les fruits que nous en devons tirer pour notre avantage spirituel. Trois choses principales, comme vous venez de l'entendre, furent la cause de ce martyre intérieur : les supplices affreux qu'il allait endurer, les péchés des hommes dont il était couvert, et la perte des âmes qui abuseraient de ses mérites. Il se soumit à tous ces tourments, afin de satisfaire par leur moyen à la justice divine. Il eut une horreur extrême des péchés des hommes, parce qu'il comprenait toute l'énormité de l'injure qu'ils faisaient à son Père. Il fut inconsolable de la perte de tant d'âmes, parce qu'il connaissait tout leur prix. Telles doivent être nos pensées, tels doivent être aussi nos sentiments. Nous devons regarder les tribulations et les disgrâces de cette vie comme des moyens de nous acquitter envers Dieu des dettes que nous avons contractées à son égard, et par conséquent les recevoir avec résignation, et les supporter en esprit de pénitence. Nous devons regarder le péché comme une injure atroce faite à la majesté divine, en concevoir une horreur extrême, et l'éviter avec le plus grand soin. Nous devons enfin avoir de notre âme toute l'estime qu'elle mérite, pleurer amè-

rement les pertes que nous lui avons causées, et travailler soigneusement à son salut.

13. Mais hélas! que nos pensées et nos sentiments sont loin d'être conformes aux pensées et aux sentiments de Jésus-Christ! Quelque nombreux, quelque grands que soient nos péchés, nous ne pensons jamais à les expier. De là vient que la moindre injustice nous irrite, que la plus légère infirmité nous inquiète, que nous nous plaignons de la plus petite adversité, et que nous ajoutons ainsi chaque jour de nouvelles dettes à celles que nous avions contractées, au lieu de les acquitter par notre patience et notre résignation. Quant à nos péchés, nous nous en formons une idée toute différente de celle qu'en eut notre divin Rédempteur. Ils nous paraissent peu de chose, parce que nous n'envisageons en eux que l'action matérielle, sans considérer l'offense qu'ils font à Dieu. Faut-il nous étonner, après cela, si, tandis que Jésus-Christ se trouble à la vue de nos fautes, nous sommes nous-mêmes tranquilles; si, tandis qu'il s'afflige, nous sommes dans la joie; si tandis que nos péchés lui causent une sueur de sang, ils ne peuvent pas mêmes nous arracher une larme? Enfin, quel cas faisons-nous du prix de notre âme, puisque nous l'oublions, puisque nous sacrifions si facilement ses intérêts les plus chers, puisque nous sommes si peu courageux à prendre les moyens propres à procurer son bonheur éternel? Quel soin ont la plupart des hommes du salut de leur prochain, puisque au lieu de porter leurs frères à la pratique des vertus par leurs bons conseils, par leurs prières et par leurs bons exemples, ils emploient, au contraire, le plus souvent tous les moyens qui peuvent causer la perte du leur âme, les excitant au mal par leurs mauvais conseils, par leurs fausses maximes et par leurs mauvais exemples? Réformons donc notre conduite sur le modèle que nous présente celle de Jésus-Christ, et apprenons de lui à offrir à Dieu, en esprit de pénitence, toutes les adversités de cette vie; à regarder avec horreur la plus légère offense faite à la Majesté divine; à concevoir un zèle ardent pour le salut de notre âme, et pour le salut de l'âme de notre prochain. Par là nous aurons lieu d'attendre de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de nos fautes, les secours nécessaires pour ne les plus commettre, et le bonheur éternel en recompense de notre fidélité.

VINGTIÈME INSTRUCTION.

Sur ce que Jésus-Christ eut à souffrir dans son honneur.

Comme Jésus-Christ, au jardin des Olives, opposa sa tristesse mortelle et toutes les souffrances de son esprit à la vanité des joies et des consolations humaines, ainsi, pour remédier à l'orgueil humain, toujours avide d'honneur et de gloire, il a voulu souffrir toutes sortes d'opprobres et d'ignominies. Après vous avoir exposé, dans l'instruction précédente, tout ce qu'il eut à endurer dans son âme, je vous montrerai aujourd'hui ce qu'il eut à souffrir dans son honneur. Si nous pouvons difficilement comprendre la grandeur des peines de son esprit, parce qu'elles furent intérieures et cachées, il nous sera plus facile de nous faire une idée juste des affronts et des outrages faits à sa personne, parce qu'ils furent extérieurs, publics et manifestes. Je ne ferai qu'exposer à vos réflexions le récit des Evangélistes, et vous verrez ce divin Sauveur méprisé de telle manière, qu'il put dire avec raison, par la bouche du Roi-Prophète : *Je suis devenu l'opprobre des hommes, et l'abjection du peuple* (Psal. 21).

1. Les ministres de Satan, ayant connu leur proie au signal du traître qui l'avait livrée, se jettent sur Jésus-Christ; et, comme s'il eût été un grand criminel, ils le lient étroitement, afin qu'il ne puisse plus s'échapper de leurs mains ; ils le traînent dans la ville en poussant des cris de joie, comme font les vainqueurs après la victoire (Isaï. 9. 3), et commencent à déchaîner contre lui leur rage et leur fureur. Arrêtons-nous ici un instant, et considérons quelles durent être, en cette rencontre, l'ignominie et la confusion de notre divin Sauveur. Lui qui, selon la nature humaine, descendait de la famille royale de David, et qui, selon la nature divine, était infiniment élevé en grandeur et en dignité au-dessus de tous les Anges et de tous les hommes, se voir livré à la dérision de la plus vile populace, abandonné à la discrétion des soldats et des bourreaux! Les mains de celui qui fit les cieux, qui donna le mouvement à tous les astres, qui opéra tant de merveilles étonnantes, ces mains sont étroitement liées avec des cordes et chargées de chaînes ! Si l'outrage croît en proportion de la dignité de la personne qui le reçoit, quelle injure plus atroce pour Jésus-Christ, que celle de se voir traîné, garrotté par cette vile solda-

tesque, lui qui était autant élevé au-dessus de tous les princes de la terre, que Dieu surpasse la créature en grandeur et en majesté! Néanmoins il supporte cet affront avec patience. Il aurait pu appeler à sa défense plus de douze légions d'Anges (Matth. 26); il aurait pu, par une seule parole, réduire en cendres tous ses ennemis, comme par une seule parole il les avait tous fait tomber à terre (Joan. 18); mais il préfère souffrir une pareille ignominie par amour pour nous; il préfère, par amour pour nous, s'abandonner aux insultes des hommes les plus furieux et les plus perfides.

2. Mais combien cette ignominie et cette confusion de Jésus-Christ durent s'accroître, lorsqu'il se vit obligé de paraître au milieu de Jérusalem dans un état si humiliant! Lui qui, peu de jours auparavant, avait fait son entrée triomphante dans cette ville, au milieu des cris de joie et des acclamations du peuple qui le reconnaissait pour le Messie, être obligé, sous les yeux de ce même peuple, de paraître chargé de chaînes, environné de bourreaux, gardé par des soldats comme un criminel! Nous lisons dans l'ancien Testament que David ayant envoyé des ambassadeurs à Hannon, roi des Ammonites, celui-ci les renvoya, après leur avoir fait couper la moitié de leur barbe et la moitié de leurs vêtements. Leur honte et leur confusion furent si grandes, que, n'osant plus reparaître en cet état à la cour, ils attendirent à Jéricho que leur barbe fût revenue, avant de se montrer en public: *Erant enim viri confusi turpiter valdè* (2. Reg. 10). Cependant ils savaient qu'ils auraient été accueillis avec empressement, et que chacun détestant la conduite d'Hannon, qui avait violé le droit des gens, aurait pris part à leur disgrâce. Mais Jésus-Christ, conduit par les rues de Jérusalem dans un état si humiliant, ne trouvait personne qui eût compassion de lui, et il ne recevait du peuple, de toute part, que des insultes et les outrages les plus sanglants. Ceux-mêmes qui avaient entendu sa doctrine, et qui avaient été témoins de ses miracles, le voyant enchaîné et gardé avec tant de précautions, le regardaient comme un fourbe et un imposteur; et persuadés que les magistrats n'auraient pas procédé de cette manière contre lui, s'ils n'eussent découvert ses ruses, ils le regardaient comme coupable et digne des châtiments qu'on lui faisait subir. Voilà, s'écriaient-ils, voilà ce Jésus de Nazareth qui enseignait de nouvelles doctrines, qui se disait le Messie, et après lequel courait un si grand nombre de gens crédules, le voilà conduit en prison. Je vous laisse à penser, mes Frères, quelle dut être sa honte, dans cette circons

tance, et s'il n'eut pas raison de dire par la bouche de son Prophète : Ma face est couverte de confusion (Ps. 68).

3. Après une entrée si ignominieuse dans Jérusalem, Jésus est conduit chez Anne, et de là chez Caïphe, qui était le Grand-Prêtre. En présence des Prêtres, des Scribes et des anciens du peuple, le Pontife l'interroge sur ses Disciples et sur sa doctrine. Jésus-Christ répond modestement qu'il a toujours parlé en public, dans les assemblées et dans le temple où tous les Juifs se réunissent, qu'il n'a jamais rien dit en secret, et que, par conséquent, on doit interroger ceux qui l'ont entendu. A ces paroles, un serviteur du Grand-Prêtre donne un soufflet à Jésus, lui reprochant d'avoir mal répondu au Pontife. O Dieu ! cette face qui se montra sur le Thabor brillante comme le soleil (Matth. 17); cette face, le siége de la grâce et de la beauté (Psal. 44); cette face qui fait la joie des Anges, et qui remplit de terreur les démons; cette auguste face est meurtrie et défigurée par des soufflets ! Un vil esclave ose commettre cet attentat de son propre mouvement, sous les yeux des juges, contre tout ordre juridique, et pas un, dans cette assemblée n'ouvre la bouche pour lui reprocher, qu'au mépris du tribunal, il s'arroge une autorité qui ne lui appartient pas. Nous qui sommes si sensibles au moindre tort qu'on nous fait, qui nous offensons d'un regard, d'un geste peu respectueux, de la moindre parole un peu outrageante, nous voudrions voir cet impie anéanti ; animés du même zèle dont les disciples de notre divin Sauveur étaient enflammés contre les Samaritains, qui n'avaient pas voulu le recevoir dans leur ville (Luc. 9), nous voudrions que la foudre eût écrasé sur le champ ce malheureux. Mais notre doux Rédempteur qui était venu, comme dit saint Augustin (Tract. 113 in Joan.), non pour montrer sa toute-puissance qui avait tiré l'univers du néant, mais pour nous enseigner la patience avec laquelle il devait vaincre le monde, quelque confus, quelque offensé qu'il fût d'un si énorme attentat, ne donne pas le moindre signe de ressentiment ; et si on ne l'avait pas accusé d'avoir manqué de respect au Grand-Prêtre, il n'aurait pas même ouvert la bouche. Mais afin de lever le scandale qui aurait pu en résulter pour les assistants, et pour montrer tout le respect qu'il portait à cette dignité; Si j'ai mal parlé, dit-il (Joan. 18), faites-moi voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Réponse bien suffisante pour éclairer ces esprits et pour amollir ces cœurs, s'ils n'eussent pas voulu s'aveugler et s'endurcir eux-mêmes, et si leur perfidie ne les eût pas déjà rendus inflexibles.

4. En effet, les Princes des Prêtres et tous ceux qui composaient cette assemblée, loin de punir ce téméraire de ce qu'en frappant sous leurs yeux cet innocent, il avait usurpé l'autorité des juges, pleins de fureur contre Jésus-Christ, brûlant du désir de le voir mourir, parce que sa doctrine était trop contraire à leurs œuvres (Sap. 2), cherchent enfin la manière dont ils pourront exécuter leur inique dessein. Ils font paraître de faux témoins pour l'accuser de quelque crime qui mérite la mort aux yeux du peuple; mais leurs témoignages ne se trouvant pas uniformes, ils étaient insuffisants pour le faire condamner, et ainsi se vérifia cette prophétie du roi David : Beaucoup de faux témoins se sont élevés contre moi; mais l'iniquité a montré elle-même qu'elle n'est que mensonge (Psal. 26). Enfin se présentent deux faux témoins (Matth. 26), qui disent l'avoir entendu se vanter de pouvoir détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. A cette accusation, le Pontife s'adressant à Jésus: Vous ne répondez rien, lui dit-il, à ce qu'on dépose contre vous ? Jésus garde le silence. Je vous en conjure, ajoute le Grand-Prêtre, au nom du Dieu vivant, dites-nous si vous êtes le Messie, le Fils de Dieu? Vous l'avez dit, répond Jésus, et je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu même, et venant sur les nuées du ciel. Il a blasphémé, s'écrie alors le Grand-Prêtre, il a blasphémé: qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu vous mêmes le blasphème, que vous en semble ? Tous répondent : Il est digne de mort : *Reus est mortis.*

5. Ce récit très simple, que nous fait saint Matthieu, nous montre clairement l'injustice qui fut faite à Jésus dans cette circonstance. Le tribunal qui le condamne n'est composé que de juges passionnés qui depuis longtemps trament sa perte. On admet les dépositions de témoins prévenus contre lui, et qui ne s'accordent pas entre eux; et sans examen, sans discussion, on veut que le témoignage qu'il vient de rendre à la vérité soit un blasphème! Oh! combien dut être sensible au cœur de Jésus-Christ une telle imposture! Lui qui fut toujours si rempli de zèle pour la gloire de son Père; qui protesta si souvent en public qu'il ne cherchait point sa propre gloire (Joan. 9); qui savait très bien que ce n'était pas une usurpation de sa part, comme dit saint Paul (Phil. 2), que de se dire égal à Dieu, puisqu'il était son véritable Fils, se voir traité notoirement de blasphémateur! Mais si ces Juifs refusent de le croire sur sa parole, ne peuvent-ils pas, du moins,

le croire d'après ses œuvres? La vérité qu'il vient de dire (Joan. 10) n'est-elle pas confirmée par tant d'aveugles à qui il a rendu la vue, par tant de boiteux qu'il a redressés, par tant de muets à qui il a rendu l'usage de la parole, par tant d'infirmes à qui il a accordé la santé, et enfin par tant de morts qu'il a rappelés à la vie (Matth. 11)? Ces nombreux miracles n'ont pas été opérés en secret, mais publiquement, sous les yeux de tout le peuple. Et, avec le souvenir tout récent de tant de prodiges opérés pour prouver sa divinité, ils osent dire qu'il a blasphémé en se disant le Fils de Dieu? Quelle injustice manifeste, et en même temps quelle confusion pour Jésus-Christ obligé de paraître en présence de cette assemblée comme un blasphémateur! Si du moins il se fût présenté en ce moment quelqu'un de ceux qui avaient entendu sa doctrine, qui avaient été témoins de ses miracles, qui avaient eu part à ses bienfaits, et qui, rappelant toutes ces merveilles, eût essayé de le défendre et de prouver son innocence! Mais pour plus grande confusion, pas un ne s'intéresse à lui, pas un ne parle en sa faveur; ses Apôtres mêmes l'ont abandonné, et saint Pierre qui, loin du danger, s'était montré si fidèle et si courageux, jure par trois fois qu'il ne le connaît pas.

6. On décrète donc, dans cette assemblée d'hommes pervers (Psalm. 21), que Jésus est digne de mort. Et dès ce moment, les soldats et les archers qui le gardent, le considérant déjà comme une victime destinée au supplice, vont toute la nuit en faire l'objet de leur risée et de leurs moqueries, et le traiter de la manière la plus indigne et la plus cruelle. Voilà ce divin Sauveur environné comme d'autant de bêtes féroces prêtes à se jeter sur lui et à le déchirer. L'un lui donne des soufflets, l'autre le frappe avec les pieds; celui-ci lui bande les yeux, et lui dit en le maltraitant: Devine qui t'a frappé? celui-là couvre son auguste face d'infâmes crachats. Tel fut l'excès de l'humiliation où fut réduit le Fils de Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Créateur du monde, le Maître de l'univers. Cracher au visage des Hébreux spécialement fut toujours regardé comme un affront si grave, que si un père s'était permis de le faire sur sa fille, elle devait en porter la honte pendant sept jours (Num. 12). Pensez quelle dut être la confusion de Jésus-Christ, en voyant sa divine face couverte de crachats, meurtrie par les soufflets, en proie à l'insolence de la plus vile populace! Elle fut si grande cette confusion qu'il endura pendant cette nuit, que, selon la prédiction du prophète Jérémie (Thren. 3), il fut véritablement

rassasié d'opprobre. O bon Jésus, devant qui les puissances du ciel, de la terre et des enfers fléchissent le genou, et qui en ce moment êtes devenu l'objet des mépris et des railleries d'une race maudite, infâme et criminelle, combien vous avez raison de dire : Je suis un ver et non un homme ; je suis devenu l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple : *Ego sum vermis et non homo : opprobrium hominum et abjectio plebis* (Psal. 21).

7. Enfin la nuit étant passée, les Princes des Prêtres et les anciens du peuple se réunissent de nouveau (Matth. 27) pour déclarer que Jésus doit être définitivement condamné à mort, selon qu'il avait été statué la veille dans le palais de Caïphe. Mais ne pouvant exécuter la sentence sans l'autorité de Pilate qui était gouverneur de la Judée, ils le font conduire chez lui, afin qu'il ratifie sa condamnation. Et voilà de nouvelles ignominies, une nouvelle confusion pour notre divin Rédempteur. Comme s'il était le plus grand criminel de l'univers, il est conduit par les rues de Jérusalem, les mains étroitement liées, la tête découverte, tout défiguré par les crachats et les soufflets, recevant à chaque pas de nouvelles injures, de nouveaux outrages de la part de la multitude que la curiosité attire sur son passage. Arrivés au palais du gouverneur, les Prêtres et les Scribes le livrent entre ses mains. Pilate le voyant réduit à un état si digne de pitié, de quel crime, dit-il en s'adressant au peuple, de quel crime accusez-vous donc cet homme (Joan. 18)? S'il n'était pas un malfaiteur, répondent les Juifs, nous ne l'aurions pas amené à votre tribunal. C'est un séditieux (Luc. 23) qui cherche à soulever le peuple, qui défend de payer le tribut à César ; c'est un ambitieux qui veut se faire Roi, et qui se dit partout le Fils de Dieu.

8. Les Juifs brûlent du désir de le voir aussitôt condamné; mais Pilate, exempt des passions qui les animent, veut procéder avec ordre ; et toutes informations prises, ne voyant en Jésus-Christ que l'innocence même, et dans ses accusateurs qu'envie et méchanceté, il déclare ouvertement qu'il ne trouve aucune raison pour le condamner. Les Juifs inventent de nouvelles calomnies, et Pilate, pour se délivrer de l'importunité de ces furieux qui veulent le contraindre à faire périr un innocent, ayant appris que Jésus est de la Galilée, prend le parti de l'envoyer à Hérode, gouverneur de cette province, qui se trouvait alors à Jérusalem ; et, à cette occasion, remarquent les Evangélistes (Luc. 23), cessèrent les inimitiés qui exis-

taient entre eux auparavant. Voilà donc notre divin Rédempteur obligé de faire un second voyage; le voilà de nouveau en proie à la risée, aux railleries, aux outrages et des archers qui le conduisent, et de la foule qui le suit. Hérode, instruit des prodiges qu'il avait opérés, est rempli de joie en le voyant, dans l'espérance qu'il fera quelque miracle devant lui; mais Jésus refusant de satisfaire sa curiosité, et ne daignant pas même répondre aux interrogations qui lui sont faites, Hérode avec toute sa cour le méprise, le tourne en dérision, le fait revêtir d'un habit blanc, comme s'il eût été un insensé, lui qui était la sagesse même, le renvoie dans cet état à Pilate, et il faut que Jésus, avec cet habit humiliant, parcoure de nouveau l'étendue de la grande ville de Jérusalem.

9. Pilate, toujours plus persuadé de l'innocence de Jésus-Christ, appelle les Princes des Prêtres, les magistrats et le peuple, et leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme étant un séducteur, et après l'avoir interrogé en votre présence, je n'ai découvert en lui aucun des crimes dont vous l'accusez. J'ai remis sa cause à Hérode, et il n'a trouvé en lui rien qui fût digne de mort; je vais donc le faire flageller pour vous satisfaire, et ensuite je lui rendrai la liberté. A cette proposition, les Juifs frémissant de rage, renouvellent les accusations, et demandent à grands cris sa mort. Le gouverneur désirant toujours plus ardemment lui sauver la vie, trouve un moyen qui lui paraît facile et efficace. Il se prévaut d'une coutume introduite chez les Juifs d'accorder, à la demande du peuple, la liberté et la vie à un coupable, à l'occasion de la fête de Pâques. Il se trouvait en ce moment dans les prisons un fameux criminel nommé Barrabas, qui s'était rendu odieux au peuple par des séditions qu'il avait excitées dans la ville, et par tous les forfaits qu'il avait commis. Pilate le met en parallèle avec Jésus-Christ, et les propose tous deux à la nation, afin qu'elle déclare quel est celui dont elle préfère la délivrance, de Jésus ou de Barrabas. Vous êtes saisis d'horreur, en voyant le Saint des saints mis en parallèle avec un chef de brigands et d'assassins; mais vous verrez quelque chose de plus affreux encore. Si Pilate établit ce parallèle, c'est l'effet de sa bonne intention; mais les Juifs préfèrent Barrabas à Jésus-Christ; ils demandent la délivrance de Barrabas, et la mort de Jésus-Christ; ils décident que cet infâme est moins méchant, moins coupable, moins digne de châtiment que Jésus-Christ. Non, nous ne voulons pas Jésus, s'écrient ces furieux, nous ne voulons pas Jésus, mais Barrabas. Vous voulez

Barrabas? reprend Pilate; mais Barrabas est un homicide, un factieux, un voleur public, et Jésus n'est convaincu d'aucun crime.— Quoi qu'il en soit, nous voulons Barrabas. — Et que faut-il donc faire de Jésus de Nazareth? — Qu'il soit crucifié, s'écrie ce peuple en fureur, qu'il soit crucifié! Quelle injustice! Quel outrage! Quelle confusion pour Jésus-Christ! Le Fils unique de Dieu mis en parallèle avec le plus grand coupable, et, dans ce parallèle, on demande la délivrance du coupable et la condamnation du Fils de Dieu! Ce n'était pas assez pour vous, ô divin Jésus, qui avez été établi par votre Père juge souverain des vivants et des morts (Act. 10), ce n'était pas assez pour votre cœur, ce n'était pas assez, pour satisfaire votre amour pour nous, d'avoir été traîné devant les tribunaux en qualité de criminel, vous voulez encore souffrir la honte et la confusion d'être condamné par préférence au plus grand des criminels, par préférence à un scélérat, à un homicide!

10. Voilà, Chrétiens, dans quels excès peuvent tomber les hommes, lorsqu'ils se laissent dominer par une passion. L'envie qui entra dans le cœur des Prêtres et des Scribes, parce qu'ils voyaient que Jésus-Christ, par ses discours et par sa conduite, excitait l'admiration du peuple, ce qui diminuait l'estime que ce même peuple avait pour eux, et ce qui était contraire à leur intérêt, cette envie leur fit demander la mort de Jésus, préférablement à celle de Barrabas. De l'envie, ils passèrent à la calomnie, de la calomnie à la persécution ouverte, et à une persécution telle, que, fermant les yeux à la lumière de la vérité prouvée par tant de miracles, ils eurent la témérité de résister et de faire violence au juge qui le déclarait innocent, et qu'ils préférèrent qu'on mît en liberté un séditieux, pour avoir l'impie satisfaction de voir mourir Jésus-Christ. Vous frémissez, mes Frères, en voyant cette cruauté, cette barbarie. Ah! tournez toute votre indignation contre vous-mêmes, en pensant que, non pas une seule fois, mais mille fois peut-être, vous vous êtes rendus coupables d'un pareil attentat. Chaque fois que vous avez commis un péché mortel, qu'avez-vous fait, sinon mettre Jésus-Christ en parallèle avec une misérable créature, et de lui préférer cette créature et la satisfaction de vos passions? Oui, vous lui avez préféré un honneur chimérique, ô vindicatifs, toutes les fois que vous avez voulu tirer vengeance d'une injure reçue. Vous lui avez préféré un gain temporel, ô hommes avares, toutes les fois que vous avez cherché à vous enrichir aux dé-

pens d'autrui, et que vous vous êtes montrés injustes et cruels envers les pauvres. Vous lui avez préféré une satisfaction brutale, ô sensuels, toutes les fois que, par vos intempérances, par vos voluptés, vous avez voulu contenter votre corps. Et vous, ô femmes, combien de fois n'avez-vous pas dit: Non, nous ne voulons pas Jésus-Christ, mais ces libertés criminelles, la vanité, nos caprices?

11. Telle est l'instruction que nous fournit la conduite des Juifs. Leur injuste préférence de Barrabas à Jésus-Christ doit nous faire rentrer en nous-mêmes, et nous porter à penser que bien souvent, hélas! nous avons renouvelé par nos péchés cette injure dont les Juifs se rendirent une seule fois coupables envers le Fils de Dieu. Concevons donc de notre conduite la même horreur que celle que nous inspire la conduite des Juifs, et comprenons combien il est nécessaire de mettre un frein aux passions naissantes, puisque, si on n'a pas soin de les réprimer dès le principe, elles sont capables d'aveugler l'esprit et de pervertir le cœur jusqu'au point de faire préférer la créature à Dieu. Mais, tout en faisant ces réflexions si importantes sur l'horrible attentat des Juifs, ne perdons pas de vue la patience infinie avec laquelle Jésus-Christ supporta ces outrages. Nous devons penser à la conduite des Juifs, afin de la détester et de ne pas la suivre; mais nous devons considérer la patience de Jésus-Christ, afin de l'imiter.

12. Et comment serait-il possible, en effet, qu'un chrétien pût réfléchir sérieusement aux affronts et aux ignominies auxquels le Fils de Dieu voulut bien se soumettre par amour pour nous, sans rougir de sa vanité, de son orgueil, de son ambition? Jésus-Christ qui fut sans péché, comme dit l'apôtre saint Pierre (1. Petr. 2), et dont la bouche ne s'ouvrit jamais que pour exprimer la vérité, est traité publiquement de criminel et d'imposteur; et une créature pleine d'inclinations vicieuses, à qui la conscience reproche mille fautes, et dont les iniquités surpassent en nombre les cheveux de sa tête (Ps. 39), prétend que sa conduite soit regardée de tout le monde comme irrépréhensible? Jésus-Christ à qui, comme au Fils de Dieu, sont dues toute vénération et toute gloire, est méprisé, tourné en dérision par une vile populace; et une créature qui, par elle-même, ne mérite que le mépris, s'offense de la moindre parole outrageante, de la plus petite injure et même de la plus juste correction? Jésus-Christ, enfin, à qui son Père a donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel (Matth. 28), et auquel obéissent toutes choses, est mis en

parallèle avec le plus infâme criminel qui lui est préféré ; et une créature faible et misérable se croit au-dessus de tous, refuse d'obéir à ses semblables, et cherche même à se soustraire à l'autorité de ceux que la Providence a établis ses supérieurs? Ah! mes Frères, rougissons de notre conduite. Si un Dieu, à qui seul est dû tout honneur et toute gloire (1. Tim. 1), supporta avec patience tant d'injures et tant d'outrages, n'est-il pas bien injuste que de pauvres pécheurs, que de misérables créatures soient si délicates et si sensibles? Loin de nous donc cet esprit d'indépendance qui nous rend l'obéissance et la soumission si pénibles ! Loin de nous cet orgueil qui nous porte à nous venger de la plus légère offense. Humilions-nous devant Dieu, humilions-nous devant les hommes, humilions-nous au-dedans de nous-mêmes. C'est en suivant cette voie d'humiliations, qui est la voie que nous a tracée Jésus-Christ, que nous aurons un jour le bonheur de participer à sa gloire dans le ciel.

VINGT-UNIÈME INSTRUCTION.

Sur ce que Jésus-Christ eut à souffrir dans son corps.

Dans cette instruction, il nous reste à considérer ce que notre aimable Rédempteur a souffert dans son corps. Et, pour comprendre jusqu'à un certain point la violence et la multitude de ses douleurs, nous porterons nos réflexions spécialement sur sa flagellation, sur son couronnement d'épines et sur son crucifiement. Quel est celui d'entre nous qui refusera de mener désormais une vie pénitente et mortifiée, en pensant que le Fils de Dieu s'est soumis à une passion si pénible et si douloureuse pour expier nos fautes?

1. Pilate, ayant entendu les cris de la populace qui demandait la délivrance de Barrabas et la mort de Jésus, ne pouvait encore se résoudre à condamner un innocent, parce qu'il connaissait très bien, quoique païen, que cette condamnation eût été contraire aux lumières de la raison, aux lois de la justice, et à ce que lui dictait sa propre conscience. Alors il cherche un autre moyen de le délivrer. Espérant de pouvoir apaiser ce peuple furieux en lui donnant quelque satisfaction, il ordonne que Jésus soit flagellé. Les Evangélistes passent sous silence les circonstances de cette flagellation, et ne nous apprennent pas autre chose, sinon qu'il fut flagellé. Néanmoins, il n'est pas difficile de comprendre avec quelle cruauté cette injuste sentence fut exécutée ; car si un vil serviteur eut la témérité

de lui donner un soufflet sous les yeux du Grand-Prêtre qui l'interrogeait; si les gens qui le gardaient prirent la liberté de le maltraiter dans la maison de Caïphe et de lui faire souffrir toutes sortes d'injures et d'affronts, vous pouvez penser de quelle manière ils déchaînèrent leur rage contre lui, lorsqu'ils eurent obtenu du gouverneur la permission de le flageller.

2. N'avez-vous jamais remarqué la contenance que tiennent les animaux destinés à la garde des maisons, lorsque leur montrant une proie, on les laisse encore quelque temps enchaînés? Ils font mille violents efforts, allant çà et là selon la longueur de leur chaîne, attendant avec impatience le moment où ils seront mis en liberté. Alors ils s'élancent sur leur proie, ils l'épouvantent par leurs cris, ils la déchirent et la mettent en pièces. Jésus-Christ lui-même leur a comparé ses ennemis, lorsqu'il a dit par son Prophète (Psal. 21) qu'il s'est vu environné d'une multitude de ces animaux furieux : *Circumdederunt me canes multi.* Tandis que Pilate les avait tenus enchaînés, ne pouvant satisfaire autrement leur rage, ils lui avaient fait mille violences, ils avaient inventé contre Jésus-Christ mille calomnies, ils l'avaient couvert d'insultes et d'outrages. Mais aussitôt que le gouverneur l'eut condamné au supplice de la flagellation, aussitôt qu'il l'eut livré entre leurs mains, jugez avec quelle cruauté ils se comportèrent à son égard. Ils se jettent sur lui comme des furieux, lui enlèvent ses habits, l'attachent étroitement à une colonne, et déchargent sur son corps innocent une grêle de coups horribles. Sa chair sacrée en est aussitôt meurtrie, les plaies s'ouvrent, et le sang coule de toute part en abondance, sans exciter dans ces cœurs barbares le moindre sentiment de compassion.

3. Si je voulais rapporter ici ce qu'ont écrit quelques contemplatifs, je dirais que les bourreaux se divisèrent en trois bandes pour le frapper successivement; que les premiers le frappèrent avec des verges garnies de nœuds, les autres à coups de fouets, et les derniers avec de pesantes chaînes de fer. Je dirais que le nombre des coups ne fut pas de quarante, selon que la loi le prescrivait, mais qu'il en reçut plusieurs milliers. Mais pour nous faire une idée des douleurs atroces que Jésus-Christ eut à endurer dans cette flagellation, sans recourir à ces pieuses et dévotes méditations, il suffit de réfléchir à la cruauté naturelle des bourreaux, à la délicatesse de ce corps innocent, à la multitude et à la grièveté des fautes pour lesquelles il devait satisfaire. Les bourreaux avaient le cœur endurci par l'habitude qu'ils avaient de tourmenter les

criminels, et de répandre le sang des condamnés. Et quel courage diabolique ne déployèrent-ils pas dans cette circonstance, ayant pour but de plaire ainsi aux Prêtres et aux Scribes, qui probablement leur avaient promis une récompense pour le traiter avec la dernière barbarie ? Jésus était d'une complexion très délicate, son corps étant parfait, comme ayant été formé du sang très pur de Marie et par l'opération du Saint-Esprit. Combien dut lui être douloureux ce supplice, dans lequel les esclaves eux-mêmes perdaient quelquefois la vie ! Enfin, comme la peine devait correspondre à la grièveté des péchés des hommes, selon ce qui est écrit dans le Deutéronome (25) : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus*, il faut dire que la douleur de Jésus-Christ, en ce moment, fut excessive, parce que les fautes pour lesquelles il devait satisfaire à la justice divine étaient énormes et innombrables. Aussi le prophète Isaïe le compare-t-il à un lépreux. Il nous le représente si défiguré par les plaies, qu'il ne lui reste plus la ressemblance d'un homme. Il nous dit encore qu'il fut comme broyé, moulu pour nos péchés, et il l'appelle l'homme des douleurs par excellence : *Virum dolorum* (c. 53).

4. Mais que faisait, durant ce cruel supplice notre aimable Rédempteur? Il se laissait frapper, flageller avec patience, avec résignation. Sa bouche gardait le silence; mais il disait dans son cœur : J'étais destiné aux coups : *Ego in flagella paratus sum* (Psal. 37). Il languissait, il gémissait sous ces coups; mais en même temps il pensait à moi, il parlait à son Père pour moi, et c'est pour moi qu'il lui offrait un par un tous ces coups. C'est par amour pour vous, répétait-il à chaque instant dans son cœur, c'est par amour pour vous que mes mains sont liées, que tout mon corps est déchiré de coups et couvert de blessures. Je supporte volontiers tous ces tourments, afin que vous vous décidiez une bonne fois à correspondre à l'amour que je vous porte et que je vous manifeste par ma conduite à votre égard.

5. Oh ! de quelle reconnaissance ne sommes-nous pas redevables à notre divin Rédempteur? Il a fait pénitence pour nos péchés, il s'est soumis au châtiment qui nous était dû. C'est nous qui sommes les coupables, c'est sur nous que devait tomber cette grêle de coups, et il a voulu qu'elle tombât sur son corps sacré, afin de nous exempter de subir la peine dont nous étions débiteurs envers la justice divine. Qui pourrait avoir le cœur assez dur, pour ne pas répandre des larmes de compassion, pour ne pas s'abandonner aux plus tendres sentiments

d'amour et de reconnaissance, en voyant cette auguste face défigurée, ce corps innocent tout déchiré de plaies, cet agneau, qui est la douceur même, tout ensanglanté? Et néanmoins, combien ne s'en trouve-t-il pas parmi nous dont les cœurs sont encore ingrats et insensibles, et qui, voyant leur Dieu faire une si sévère pénitence pour leurs péchés, au lieu de concevoir pour lui des sentiments de tendresse et de compassion, auront encore le courage de retomber dans les mêmes fautes qui ont attiré sur lui un si terrible supplice! Ah! pour nous, mes Frères, ne donnons pas un tel déplaisir à notre aimable Rédempteur; mais en le voyant tout languissant et comme mort sous les coups, disons avec les sentiments du Roi-Prophète (2. Reg. 23): C'est moi qui ai péché par mes médisances, par mes injustices, par mes rancunes, par mes vengeances; c'est moi qui ai péché en vivant au gré de mes passions: *Ego sum qui peccavi.* C'est à moi qu'est dû le châtiment, puisque c'est moi qui suis coupable; je vais donc, à l'exemple de mon divin Maître, embrasser généreusement la pénitence et la mortification.

6. Mais poursuivons l'histoire de cette passion douloureuse, et nous trouverons encore de nouveaux et de plus pressants motifs de nous reprocher notre délicatesse et notre ingratitude. Les ministres de Satan, las de frapper Jésus-Christ, le détachent enfin de la colonne, et quoique la longueur et l'atrocité du supplice l'aient laissé presque sans vie, il ne s'en trouve pas un qui daigne exercer à son égard le moindre acte d'humanité, comme on avait coutume de faire envers ceux qu'on avait flagellés; pas un qui panse charitablement ses plaies, qui lui procure le moindre secours, la moindre consolation. Je portais les yeux tout autour de moi, dit-il par la bouche du prophète Isaïe (63), pour trouver un seul sentiment de compassion, et il ne m'est pas arrivé de le rencontrer. Si du moins la fureur de ses ennemis eût été apaisée. Mais l'état déplorable où ils l'ont réduit, enflamme de plus en plus leur haine, au lieu de l'adoucir, selon que Pilate l'avait espéré, et la vue de ce sang innocent réveille dans ces bêtes féroces une nouvelle ardeur pour tourmenter leur victime.

7. Se figurant qu'il prétendait à la royauté, parce qu'il avait dit devant Pilate qu'il était roi des Juifs, remarquez quel moyen barbare ils inventent pour le couvrir de honte, et pour le faire souffrir. Il le font asseoir dans le prétoire; les soldats se réunissent autour de lui, le couvrent d'un manteau de pourpre, lui mettent un roseau à la main en forme de sceptre,

et lui donnent une couronne d'épines pour diadème. Et non contents de l'avoir couronné d'une manière aussi humiliante, ajoutant la barbarie à la dérision, ils lui enfoncent cruellement cette couronne dans la tête. Ah! quelles douleurs aiguës dut souffrir Jésus-Christ dans ce moment, ayant la tête percée de tant d'épines, la tête, cette partie du corps qui est si délicate et si sensible! Quelques-unes de ces épines percent les veines et font rejaillir le sang sur sa divine face, les autres attaquent les nerfs et leur causent les plus douloureuses convulsions. Si un simple mal de tête nous est quelquefois insupportable, quelles douleurs cuisantes ces épines ne durent-elles pas causer à Jésus-Christ? Néanmoins, ces cruels ont encore le courage de l'outrager. Salut, Roi des Juifs, lui disent-ils en fléchissant le genou devant lui; en même temps ils lui crachent au visage, et prenant le roseau qu'il tient à la main, ils lui en donnent de grands coups sur sa couronne d'épines, ce qui renouvelle à chaque instant ses douleurs et son supplice.

8. Après avoir satisfait en ce point leur fureur, ils présentent Jésus-Christ à Pilate. Celui-ci le voyant réduit à un état si déplorable, le conduit sur un lieu élevé de son palais, et le montre au peuple en disant : Voici l'homme : *Ecce homo*; comme s'il eût voulu dire : Considérez combien cet homme est défiguré. Voyez son visage meurtri par les soufflets, sa tête percée d'épines, tout son corps ensanglanté. Qu'il vous suffise de le voir réduit à un état si digne de pitié, qu'il vous suffise de lui avoir fait souffrir tant de tourments, sans vouloir encore le faire mourir. Il espérait par-là sauver la vie à cet innocent; mais ce procédé ne sert qu'à irriter les Juifs. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils à haute voix, qu'il soit crucifié. Crucifiez-le vous-mêmes, dit alors Pilate, car pour moi, je ne trouve pas en lui la moindre faute. Nous avons notre loi, reprennent les Juifs, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. A ces mots, Pilate commence à perdre courage et à craindre pour sa propre personne. Néanmoins, il prend encore Jésus à part, et lui fait de nouvelles interrogations, pour chercher encore un moyen de le délivrer. Mais les Juifs criant plus fortement que jamais, que s'il donnait la liberté à Jésus, il perdrait l'amitié de César, vaincu par le respect humain et par l'intérêt, il acquiesce enfin à leur injuste demande; et, dans la crainte d'encourir la disgrâce de son souverain temporel, il sacrifie la vie d'un Homme-Dieu. C'est ainsi, mes Frères, que lorsqu'on se laisse dominer par quelque passion, elle porte à tous les excès. L'avarice de Ju-

das le détermine à vendre son divin Maître; l'envie qui s'est emparée du cœur des Pontifes et des Scribes les pousse à prendre tous les moyens de faire mourir Jésus-Christ; l'intérêt qui domine Pilate le porte à le condamner contre sa propre conscience et contre toutes les règles de la justice. Apprenons de là à mortifier les passions naissantes, de crainte qu'en les laissant se fortifier de jour en jour, elles ne nous précipitent malheureusement dans de semblables désordres.

9. Mais ne perdons pas de vue notre Rédempteur affligé. Si ses douleurs furent nombreuses et cruelles dans la flagellation et dans le couronnement d'épines, on peut dire qu'elles furent excessives et au-dessus de toutes nos pensées dans son crucifiement. A peine la sentence sacrilége est-elle prononcée, que les ministres barbares, sans lui donner un instant pour respirer, le traînent hors de la ville et jusques sur le Calvaire. Et, pour rendre ce voyage plus pénible et plus douloureux, ils le forcent à porter sa croix sur ses épaules meurtries et ensanglantées. Alors s'accomplit ce qui, tant de siècles auparavant, avait été figuré dans la personne de l'innocent Isaac (Gen. 22), qui porta lui-même jusqu'au lieu du sacrifice le bois sur lequel il devait être immolé; et ce qui était pareillement figuré dans ce bouc émissaire que le Prêtre chassait loin de toute habitation (Levit. 16), après l'avoir chargé de toutes les iniquités et de tous les péchés du peuple. Oh! quel spectacle digne de compassion, de voir le Fils de Dieu au milieu d'une troupe insolente de soldats et d'archers, accompagné des malédictions des Prêtres, des Scribes et de toute la populace! de le voir marcher en la compagnie de deux larrons, portant sur ses épaules l'instrument terrible de son supplice! Affaibli par les mauvais traitements qu'il a endurés, la tête couronnée d'épines, tout meurtri de coups et de blessures, il marche en gémissant sous son pesant fardeau. Accablé de douleurs, baigné de sueur et de sang, ne pouvant plus se soutenir, il tombe à chaque pas. Les saintes femmes qui le suivent versent des larmes de compassion (Luc. 23), et les soldats eux-mêmes, craignant qu'il ne vienne à succomber entièrement sous le poids de la croix, obligent un étranger nommé Simon, qui passe au même moment, à la porter avec lui (Matth. 15).

10. Arrivés au Calvaire, tout étant prêt pour le crucifiement, les bourreaux lui ôtent ses habits, et se disposent à l'étendre sur la croix; mais Jésus la regardant comme l'autel où doit s'offrir à son Père le sacrifice le plus parfait et le plus agréable qui lui ait jamais été offert, s'y étend lui-même vo-

lontairement. Il élève les yeux vers le ciel, et, sans se troubler à la pensée des douleurs cruelles et excessives qu'il est sur le point d'endurer, il adore les ordres de son Père éternel, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix (Philipp. 2), et lui disant : O mon Père, vous n'avez point agréé les victimes, les holocaustes et les sacrifices pour le péché ; mais me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire votre volonté ; et au même instant il présente son corps adorable pour être immolé sur le bois du sacrifice. Aussitôt les bourreaux prennent de gros clous, et à grands coups de marteau ils percent ses pieds et ses mains, et l'attachent ainsi à la croix. En ce moment, des convulsions violentes, des douleurs inexprimables se communiquent à toutes les parties de son corps, et enfin s'accomplit cette prédiction du Roi-Prophète, disant dans la personne du Rédempteur : Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont compté tous mes os (Psal. 21).

11. Il est impossible d'exprimer les angoisses où se trouva notre divin Sauveur durant cet horrible supplice. Figurons-nous un homme étendu sur son lit, en proie à des douleurs si violentes et si aiguës, qu'elles lui font pousser des cris de désespoir. Sans doute son état nous paraît insupportable. Cependant il est sur un lit, et ordinairement il est environné d'amis qui s'empressent de lui procurer tous les soulagements possibles, et ce qui le tourmente n'est autre chose qu'une humeur piquante, laquelle se trouvant arrêtée dans les jointures des mains ou des pieds, offense les nerfs par son acrimonie. Pensez donc quelles douleurs affreuses dut éprouver Jésus étendu sur le bois de la croix, ayant les mains et les pieds percés de gros clous, qui, enfoncés à grands coups de marteau, avaient rompu les veines, disloqué les os, et froissé tous les nerfs dont sont composées ces parties délicates du corps humain.

12. Mais ses tourments devinrent bien plus affreux, lorsque les bourreaux élevant la croix à laquelle ils venaient de l'attacher, plantèrent cette croix dans la fosse qui lui avait été préparée, afin qu'il fût ainsi exposé à la vue de tout le peuple. O Dieu, quelles angoisses ! Etre obligé de supporter tout le poids du corps avec ses mains percées de clous ! Quelles douleurs affreuses ! demeurer suspendu de cette manière, sans espérance de voir cesser ses tourments, ni même de les voir s'adoucir ! Quelles secousses dans tous ses membres ! les os se disloquent, les plaies s'agrandissent, les convul-

sions deviennent à chaque instant plus violentes. Veut-il reposer sa tête? il faut l'appuyer contre la croix, et sentir plus vivement les épines. Veut-il de ses mains supporter le poids du corps pour soulager les pieds? Les plaies des mains s'élargissent, et les douleurs deviennent plus aiguës. Veut-il soulagerles mains en s'appuyant sur les pieds, ceux-ci se déchirent, et les tourments deviennent plus insupportables. Néanmoins, notre divin Sauveur vit encore trois heures dans cet horrible supplice, avant de rendre le dernier soupir.

13. De ce récit abrégé que vous venez d'entendre sur les souffrances corporelles de Jésus-Christ, il est aisé de conclure combien le prophète Jérémie eut raison de dire (Tren. 1) que jamais douleur ne fut semblable à celle-ci. Mais nous devons conclure en même temps combien se trompent ceux qui espèrent faire leur salut en suivant une autre voie que celle de la pénitence que Jésus-Christ nous a enseignée. Nous sommes appelés aux souffrances et aux tribulations, dit l'apôtre saint Pierre (Ep. 1. c. 2); car Jésus-Christ a souffert pour nous, il nous a donné l'exemple, et il nous ordonne de marcher sur ses traces. Il est comme dit saint Paul (Rom. 8), le modèle des prédestinés; nous devons donc conformer notre conduite à la sienne. Si notre Père céleste ne trouve pas en nous quelques traits de ressemblance avec son Fils crucifié, il nous exclura du nombre de ses élus; car il ne reconnaît pour ses enfants adoptifs que ceux qui sont en quelque manière semblables à son propre Fils; il ne fait participer à sa gloire que ceux qui ont soin de prendre pour modèle ce chef des prédestinés. Et en effet, le disciple ne doit pas être au-dessus du maître, ni le serviteur plus privilégié que celui dont il dépend (Matth. 10).

14. Maintenant notre vie est-elle conforme à celle de Jésus crucifié? O Dieu, quelle différence! la vie de Jésus-Christ fut une suite continuelle de peines, et celle de la plupart des chrétiens est une vie de plaisirs et de divertissements; la chair immaculée de Jésus-Christ fut déchirée par les fouets, par les épines et par les clous, et les chrétiens ne cherchent qu'à flatter leur chair de péché; Jésus-Christ souffrit dans son corps toutes sortes de tourments, et les chrétiens travaillent sans cesse à procurer à leur corps toutes sortes de satisfactions.

15. Il faut enfin nous détromper, mes Frères; une vie molle et sensuelle n'est pas la vie que doit mener un chrétien, parce qu'elle est trop directement opposée à la conduite et à la doctrine de Jésus-Christ. Lisez l'Evangile, vous n'y trou-

verez qu'abnégation de soi-même, mortification des sens, pénitence continuelle, croix perpétuelle. Celui, dit notre divin Maître dans saint Matthieu (c. 16), qui veut venir après moi, doit se renoncer lui-même, prendre sa croix et me suivre. Si quelqu'un vient à moi, dit-il dans saint Luc (c. 14), et ne hait point son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ; et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Suivez-le dans toutes les circonstances de sa vie, s'est-il jamais écarté de la voie étroite et pénible? Il a, au contraire, voulu y marcher le premier, pour nous la rendre plus facile. Pauvreté, souffrances, faim, soif, persécutions, travaux, telles furent ses délices. Il nous suffit, d'ailleurs, de jeter les yeux sur l'image de Jésus-Christ crucifié ; pouvait-il se soumettre à une pénitence plus rigoureuse? Il faut avouer que ceux qui ont en horreur les souffrances et les privations, qui ne cherchent que leur bien-être et leur satisfaction, quoiqu'ils portent le nom de chrétiens, n'ont point l'esprit du christianisme, et ne méritent point d'être comptés parmi les disciples de Jésus-Christ ; car ceux qui lui appartiennent, dit saint Paul (Gal. 3), ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.

16. Pour nous, mes Frères, ne soyons pas du nombre de ces faux chrétiens. Ne perdons jamais de vue notre divin Rédempteur crucifié, et son exemple nous fortifiera dans nos travaux, nous animera dans nos souffrances, nous rendra douce et facile cette pénitence qui paraît si dure et si difficile aux enfants du siècle. Etudions sans cesse notre Maître attaché à la croix, et nous apprendrons à réprimer l'amour des plaisirs, à aimer les souffrances et la mortification, et à marcher dans la voie du Calvaire, la seule qui puisse conduire l'homme pécheur au bonheur éternel.

VINGT-DEUXIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles que Jésus-Christ prononça sur la croix.

Au milieu des douleurs cruelles et inexprimables que notre aimable Rédempteur eut à endurer dans son esprit et dans son corps, il ne cessa pas un seul instant de penser à notre bonheur et au salut de notre âme. Il savait que les leçons qui demeurent plus vivement imprimées dans l'âme et dans le cœur d'un enfant, sont celles que lui donne un père mou-

rant. Non content donc de nous avoir engagés par son exemple à suivre les divines instructions qu'il avait données durant sa vie, il veut encore, du haut de sa croix, nous les inculquer plus fortement, avant de rendre le dernier soupir. Quoique la multiplicité, la longueur et l'atrocité des tourments qu'il a soufferts l'aient abattu de telle sorte, qu'il ne lui reste plus la force de remuer sa langue divine, la charité ardente dont son cœur est enflammé le fait encore parler. Et celui qui n'ouvrit jamais la bouche pour se plaindre, ni pour implorer aucun secours, veut bien l'ouvrir avant d'expirer, pour nous laisser les instructions les plus salutaires. Entretenons-nous donc, au pied de la croix, de ces divines leçons, et pénétrés des plus vifs sentiments de tendresse et de piété, écoutons les dernières paroles de notre Sauveur mourant.

1. La première parole qu'il prononce sur la croix, est une parole en faveur de ses ennemis. Encore tout remplis de haine et de fureur, ils se tiennent réunis autour de la croix; ils le voient tout couvert de plaies, tout baigné de sang, agonisant au milieu des convulsions les plus violentes, des douleurs les plus atroces; et, au lieu de lui porter le moindre secours, d'éprouver pour lui le plus faible sentiment de compassion, ils l'insultent, ils l'outragent, et de leurs langues, comme avec autant d'épées, dit le Psalmiste (Ps. 63), non contents de le frapper, ils l'accablent de raillieries, de reproches et de malédictions. Va, lui disent les uns, remuant la tête en signe de mépris (Matth. 27), toi qui te vantais de détruire le temple et de le rebâtir en trois jours, sauve-toi maintenant, si tu le peux, et descends de la croix. Les autres lui remettent ses miracles devant les yeux, et le traitant d'imposteur, lui disent d'en faire un nouveau pour se préserver de la mort. Les Princes des Prêtres surtout, les Scribes et les anciens du peuple, mêlant aux insultes les blasphèmes les plus horribles, quoi, disent ils, lui qui en a sauvé tant d'autres, n'est pas capable de se sauver maintenant lui-même? S'il est le Messie, le Roi d'Israël, le Fils du Dieu tout-puissant, qu'il descende de la croix, et aussitôt nous croirons en lui.

2. Au milieu de tous ces outrages, quelles sont les pensées, quels sont les sentiments de notre divin Sauveur? J'étais en ce moment, dit-il par son Prophète, comme celui qui n'entend pas, et qui n'a plus la faculté de parler: *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum. Et factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones* (Psal. 37). Comme un pauvre accusé

qui n'a plus aucune ressource pour convaincre ses adversaires de mensonge, il supporte, il feint de ne pas entendre, il se tait. S'adressant ensuite à son Père éternel, il lui exprime néanmoins ses sentiments. Mais que pensez-vous qu'il va lui demander? Le priera-t-il de faire ouvrir la terre, comme autrefois sous les pieds de Dathan et d'Abiron (Num. 16), afin qu'elle engloutisse ces impies et ces sacriléges qui, non contents de l'avoir crucifié si injustement et avec tant de barbarie, ont encore la cruauté de l'insulter? Ou bien lui demandera-t-il qu'il fasse descendre le feu du ciel pour les consumer, comme le prophète Elie le fit descendre sur les ministres d'un roi prévaricateur (4. Reg. 1)? Il le peut, sans doute, et ces châtiments seraient bien justes et bien mérités. Mais Jésus qui avait enseigné à ses disciples qu'ils devaient souffrir les persécutions avec patience et avec joie, qu'ils devaient aimer leurs ennemis, faire du bien à ceux qui les haïraient, prier pour ceux qui les persécuteraient et qui les calomnieraient, Jésus, dis-je, est le premier à mettre en pratique ces divines leçons; et ayant plus de compassion pour les auteurs de son supplice que pour lui-même, bien loin de leur désirer le moindre mal, il se fait leur intercesseur, leur médiateur auprès de son Père, et d'un cœur rempli et brûlant de charité, il demande pour eux le pardon de leur forfait. *Mon Père*, dit-il, *pardonnez-leur*, *car ils ne savent pas ce qu'ils font* (Luc. 23). O paroles d'une douceur sans exemple, s'écrie saint Anselme; ô paroles d'un amour incomparable! paroles qui ne pouvaient sortir que de la bouche d'un Dieu, comme étant un effet de son infinie charité!

3. Que devez-vous dire, mes Frères, en voyant notre divin Maître prier ainsi pour ses bourreaux, et vous donner un exemple si admirable de charité, vous qui êtes si sensibles à la moindre injure, qui éprouvez tant de répugnance à pardonner, qui cherchez toutes sortes de raisons et de prétextes pour justifier vos ressentiments, vous qui, n'ayant pas quelquefois le moyen de vous venger par des faits, ne laissez pas de le faire au moins par des paroles, en disant du mal de ceux qui vous ont offensés? Quelle résolution devez-vous prendre, en voyant votre modèle sur la croix faire une prière si pleine de charité pour ceux qui viennent de le crucifier, et qui le couvrent encore d'outrages et de malédictions? Quoi! un Dieu tout-puissant pardonne à sa créature, et un homme refusera de pardonner à son frère? Jésus-Christ, au milieu des tourments les plus affreux et des affronts les plus sensibles, s'ou-

blie lui-même pour implorer la miséricorde de son Père en faveur de ses ennemis, et un chrétien qui se dit le disciple de ce divin Sauveur ne voudra pas se résoudre à pardonner à son semblable et à oublier le moindre tort, le plus léger déplaisir qu'il en aura reçu, et qu'on lui aura causé peut-être plutôt par inadvertance que par malice ; il ne sera content que lorsqu'il aura pu réussir à mortifier celui dont il se croit offensé, et à le décréditer auprès des autres hommes ? Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de nous. Aux pieds de Jésus-Christ qui pardonne avec tant de charité à ceux qui le persécutent, déposons tout sentiment de haine et tout désir de vengeance, si nous voulons, au jour du jugement, être trouvés conformes à notre divin Modèle.

4. Après cet acte héroïque de charité, Jésus-Christ exerce son infinie miséricorde envers un des criminels qui avaient été crucifiés avec lui. Faisant couler dans son âme la force de sa grâce triomphante, il veut que ce coupable soit comme les prémices des glorieuses conquêtes qui seront le fruit de sa passion et de sa mort. Il éclaire son esprit d'une lumière si vive, il pénètre son cœur d'une grâce si douce et si forte, qu'aussitôt il le reconnaît pour son Dieu et se convertit à lui, quoiqu'il le voie, non transfiguré et environné de gloire, comme les Apôtres le virent sur le Thabor, mais chargé d'opprobres et d'ignominies, crucifié comme un criminel, en proie à la haine et à la dérision de tout le peuple. Animé d'un saint zèle, il reproche à son compagnon les blasphèmes qu'il vomit contre Jésus. Si nous sommes attachés à la croix, lui dit-il, ce sont nos crimes qui nous ont attiré ce châtiment ; mais ce juste qui est crucifié avec nous, quel mal a-t-il jamais fait ? Se tournant ensuite vers Jésus, il lui demande pardon de ses fautes, et, pénétré d'une foi vive, animé d'une espérance ferme, enflammé d'une charité ardente, souvenez-vous de moi, Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez en possession de votre royaume; et au même moment, Jésus le fortifie, le console, et lui promet que ce jour-là même il le fera entrer dans la gloire: je vous le dis en vérité, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.

5. Vous enviez, mes Frères, le sort de cet heureux converti à qui Jésus-Christ promet avec assurance le bonheur éternel, et plusieurs disent peut-être en eux-mêmes : Oh ! si nous étions assurés de faire notre salut ! si Jésus-Christ nous disait aussi de sa propre bouche : Vous serez un jour avec moi dans le paradis, quelle consolation inexprimable ! Mais, Chré-

tiens, ces divines promesses ne nous ont-elles pas été faites à nous-mêmes? Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit que l'observance de ses préceptes est la voie assurée pour arriver à la vie éternelle (Matth. 19); que ceux qui ont une foi vive, animée des œuvres de la charité, ne périront point, mais qu'ils vivront éternellement (Joan. 3); que si nous sommes fidèles et constants dans nos bonnes résolutions, nous serons certainement sauvés (Matth. 27)? Pourquoi ces promesses ne seraient-elles pas suffisantes pour soutenir notre espérance, pour nous remplir de la plus entière confiance? Ah! le mal est que nous voudrions avoir la certitude d'être sauvés, et avoir la liberté néanmoins de vivre selon notre volonté; mais c'est une prétention déraisonnable. Ce larron fortuné ne fut assuré de la possession du ciel qu'après qu'il eut correspondu aux lumières et aux impulsions de la grâce par une humble confession de ses fautes, par un repentir sincère de ses désordres, par une prière pleine de confiance qu'il fit à Jésus-Christ comme à son Rédempteur et à son Dieu. Et nous, fermant les yeux à la lumière divine, et les oreilles à la voix de notre Dieu, résistant si souvent à la grâce, sans nous repentir de nos fautes, sans changer de conduite, nous voudrions être assurés que nous sommes dans le chemin du ciel? Détestons nos péchés avec un cœur contrit et humilié, comme le bon larron; profitons des secours, des moyens que Jésus-Christ nous a procurés par sa passion et par sa mort, recourons à lui avec ferveur, convertissons-nous sincèrement à lui, prenons-le en tout et partout pour notre modèle, et de cette manière nous assurerons notre salut, et nous parviendrons un jour à l'heureuse possession du paradis.

6. Après avoir donné de si grandes marques de son immense charité, Jésus-Christ porte ses regards sur sa sainte Mère et sur son disciple bien-aimé qui se tiennent au pied de sa croix. Il voit sa Mère, cette Mère si chérie, si vertueuse, si digne d'être aimée, et dont à son tour il est si tendrement aimé, il la voit plongée dans une affliction inexprimable, et comme submergée dans la douleur; et, pour lui donner quelque consolation à ses derniers moments, *Femme*, lui dit-il (Joan. 19), en lui montrant saint Jean, *voilà votre fils*, et montrant ensuite Marie au disciple, *voilà*, lui dit-il, *votre Mère*. Paroles pleines de sens et de mystères; car en donnant saint Jean pour fils à Marie, et en donnant Marie pour mère à saint Jean, nous avons tous été désignés dans ce disciple fortuné. Marie est devenue notre Mère, et nous sommes de-

venus ses enfants. C'est ici un effet de l'immense charité de Jésus qui, avant de rendre le dernier soupir, a bien voulu nous laisser entre autres cette marque de son amour, en nous déclarant les fils adoptifs de sa propre mère. En effet, Marie nous reconnaît pour ses enfants, elle nous aime comme ses enfants, elle nous protége, elle nous défend, elle nous assiste comme ses enfants. Mais remplissons-nous à son égard les devoirs d'un enfant envers sa mère ? Oh ! combien nous la déshonorons, combien nous l'offensons souvent par nos pensées, par nos désirs, par nos discours et par notre conduite ! Pensons donc que notre divin Rédempteur expirant sur la croix nous l'a donnée pour mère ; et afin de ne pas nous montrer ingrats pour un bienfait si signalé, réglons tellement notre vie, qu'on puisse toujours reconnaître en nous de dignes enfants d'une telle mère. Loin de nous spécialement toute pensée, toute affection, toute parole qui seraient contraires à la belle vertu de pureté, qui est si agréable à Jésus et à Marie, et qui convient surtout à ceux qui font profession de piété et qui se vantent d'être les enfants de Marie, la vierge des vierges.

7. Mais c'est vous, ô Enfants, qui devez principalement puiser ici une leçon bien salutaire. Jésus-Christ en proie aux douleurs les plus affreuses, sur le point de rendre le dernier soupir, a soin de consoler sa Mère affligée ; et, pour ne pas la laisser sans secours et sans consolation, il la recommande à son disciple bien-aimé, qu'il charge de la regarder comme sa mère, et de se conduire à son égard comme son fils. Malheur donc à ces enfants qui demeurent insensibles aux maux de leurs parents, qui les abandonnent dans leurs afflictions et leurs disgrâces, et qui les délaissent dans leurs besoins. Ce sont des enfants inhumains, indignes de porter le nom de disciples de Jésus-Christ qui, aux derniers moments de sa vie, a donné un si bel exemple de bonté, d'amour et de reconnaissance envers sa Mère.

8. Les douleurs du corps et les peines de l'esprit allant toujours croissant en Jésus, il tombe dans une désolation extrême, et s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (Matth. 27) ? C'est la quatrième parole qu'il prononce sur la croix ; parole qui ne fut point un effet de l'impatience ou du désespoir, comme a osé le dire un impie, puisqu'au milieu même de ses tourments, dit saint Bernard, on ne pouvait trouver dans son cœur que douceur et résignation ; parole qui ne doit pas nous faire conclure que le Père éternel ait perdu quelque chose de l'amour qu'il portait à son di-

vin Fils, puisqu'il l'a toujours regardé comme l'unique objet de ses complaisances, et à plus forte raison dans le temps même de son sacrifice qui rétablit sa gloire et satisfait à sa justice; mais c'est une parole par laquelle Jésus nous fait entendre un abandon mystérieux et volontaire de sa part. Par un excès de sa charité, il veut être privé de toute consolation, et ressentir ainsi toute l'amertume de sa passion, sans aucun soulagement. Cette joie, cette douceur qui, se répandant dans le cœur des martyrs, les rendaient si contents au milieu des supplices, cette joie et cette douceur se sont retirées du cœur de Jésus; rien en lui ne tempère la violence de ses douleurs, il faut qu'il boive jusqu'à la dernière goutte le calice amer qui lui est préparé. Tel est l'abandon dont il parle, et qu'il endure pour notre amour. Il veut être abandonné à toute la rigueur de la justice de son Père, dit saint Cyprien, afin que nous ne soyons pas abandonnés de sa divine miséricorde. Il se plaint, il s'afflige non point pour lui, mais pour nous; et il présente à son Père éternel ses angoisses et son délaissement, afin que nous ne soyons jamais délaissés de sa grâce.

9. Oh, s'il nous était donné de concevoir à quel état fut réduite l'âme de Jésus par l'effet de ce délaissement! Ce qui affligeait le plus le saint homme Job, ce n'était ni la perte de ses biens, ni les infirmités qui accablaient son corps, ni l'éloignement de ses amis, ni leur indifférence, ni les reproches de sa femme; mais c'est qu'au milieu de tant de disgrâces, Dieu lui-même semblait s'être éloigné de lui, en le privant de toute espèce de soulagement spirituel. Aussi s'en plaignait-il amèrement en lui disant: Pourquoi donc m'avez-vous caché votre face, seule capable de me consoler, et pourquoi me regardez-vous comme votre ennemi? *Cur faciem tuam abscondis et arbitraris me inimicum tuum* (c.13)? Si cet abandon de Dieu et cette privation des douceurs divines causaient tant de peines et d'afflictions à cet homme juste, lequel quoique exempt de fautes graves, avouait cependant qu'il n'était pas sans taches aux yeux de Dieu, combien ne dut-il pas être plus sensible et plus pénible pour Jésus-Christ qui est le vrai Fils de Dieu et son Fils unique, de se voir abandonné de la sorte par son propre Père? Il est comme un homme qu'une tempête furieuse a jeté dans la mer. Quoique, investi par les eaux de toute part, il aperçoive le danger prochain où il se trouve de rester enseveli dans cet abîme, animé néanmoins par l'espérance ou qu'une main bienfaisante viendra le délivrer, ou qu'une vague propice le portera sur le bord, il combat de toutes ses forces contre la fureur

des flots, jusqu'à ce qu'enfin les eaux commençant à entrer dans ses entrailles, et tous ses efforts devenant inutiles, il reste submergé. Ainsi Jésus étant entré dans la mer de sa passion, eut à combattre contre toute espèce de tourments intérieurs et extérieurs. Quel supplice pour son âme, de se voir, au plus fort de la douleur, abandonné non-seulement de ses disciples, qui ont pris la fuite, mais encore de son propre Père, qui le prive des douceurs spirituelles qui auraient pu adoucir ses peines ! Ce fut alors que, comme le dit le Roi-Prophète, il fut submergé par la tempête, et que les eaux de la douleur entrèrent jusqu'au fond de sa belle âme (Ps. 68).

10. Jésus se trouvant dans cet état de désolation et d'abandon, profère une cinquième parole, et dit qu'il est dévoré par une soif ardente : *Sitio*. Pour nous faire une idée de cette soif brûlante, il suffit de nous rappeler tous les mauvais traitements qu'il avait éprouvés sans intervalle et sans repos durant toute la nuit précédente et le jour suivant, les plaies nombreuses dont son corps délicat était couvert, les douleurs inexprimables qu'il avait endurées, le sang qu'il avait répandu en abondance, sans jamais recevoir le moindre soulagement.

La chaleur vitale étant presque éteinte, éprouvant dans tous ses membres une agitation extraordinaire, ses entrailles deviennent sèches et arides, selon la prédiction du Roi-Prophète (Psal. 21), qui avait dit que sa force deviendrait comme un vase d'argile, et que sa langue s'attacherait à son palais. Mais quel rafraîchissement va-t-il recevoir ? Celui dont avait parlé le même Roi-Prophète, en disant : *Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre* (Psal. 68). Un soldat trempe une éponge dans du vinaigre et dans du fiel et l'approche des lèvres desséchées de notre divin Rédempteur. Tel est le secours que reçoit un Dieu mourant ! Et nous, Chrétiens, nous sommes si délicats?

11. Mais dites-nous, ô bon Jésus, pourquoi, au milieu de tant de douleurs, ne vous plaignez-vous que de la soif ? Ah ! il veut nous donner à entendre qu'outre la soif corporelle qu'il endure, une autre soif, une soif mystérieuse et, comme l'appelle un saint Père, une soif *sacramentelle* le dévore. Il brûle encore de la soif des souffrances, et quels que soient les supplices qu'il a endurés pour le salut des hommes, il voudrait, s'il était possible, souffrir encore davantage par amour pour eux. Il a une soif ardente de nos âmes, soif qui, comme le dit saint Laurent-Justinien (Lib. de Charit. Ag. cap. 19), est un effet de son immense charité. Il brûle du désir de nous sauver, de

nous gagner et de nous unir à lui. Malheur à nous, si nous n'avons pas une soif ardente de son amour. Notre Dieu met en nous ses délices, dit saint Cyprien ; au milieu des plus grands tourments, il ne s'occupe qu'à nous aimer ; et il ne nous suffirait pas à nous-mêmes, et il ne serait pas l'unique objet de nos affections ! Et, au lieu d'être enflammés du désir de l'aimer sans réserve et sans partage, nous serions encore assez ingrats et assez insensés pour attacher notre cœur à la créature.

12. Mais écoutons les deux dernières paroles qui vont sortir de sa bouche mourante, afin de mettre à profit les leçons importantes qu'elles renferment. Enfin, dit-il, tout est consommé : *Consummatum est.* C'est-à-dire que les ordres de son Père sont exécutés, et que le grand ouvrage pour lequel il a été envoyé est accompli. Il est venu au monde (Joan. 12) pour en chasser le démon qui le tyrannisait, pour délivrer le genre humain de la dure servitude sous laquelle il gémissait, pour rendre à son Père la gloire qui lui avait été ravie (Col. 1), pour rétablir la paix entre le ciel et la terre, en réconciliant les pécheurs avec son Père par le moyen d'une satisfaction infinie. Maintenant le démon vaincu et terrassé a perdu son empire, l'ouvrage de la rédemption est accompli, l'arrêt de mort porté contre nous est déchiré (Col. 2), la justice divine est satisfaite, le temps de la miséricorde est arrivé, son Père est glorifié, la connaissance de son saint nom commence à se répandre dans l'univers (Joan. 17.4), enfin le but de sa mission est rempli, il va donc rendre le dernier soupir en s'écriant : O mon Père, je remets mon esprit entre vos mains : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* ; paroles qu'il profère non point par nécessité, son âme étant inséparablement unie à la personne du Verbe, mais pour nous donner à entendre, dit saint Athanase (L. de Hom. Christ. Nat. Cant. Ap.), qu'il remet entre les mains de son Père toutes les âmes qui, vivifiées par sa passion et par sa mort, ne font avec lui qu'un seul et même esprit. Il les profère aussi pour l'instruction de son Eglise, et pour nous apprendre à tous que c'est par ces paroles que nous devons nous-mêmes terminer notre carrière, remettant notre âme entre les mains de Dieu, afin qu'elle ait le bonheur de se réunir à son corps, glorieuse au jour de la résurrection universelle, comme celle de Jésus se réunit trois jours après à son corps glorieusement ressuscité. Ah ! quelle consolation, mes Frères, que celle de mourir en remettant notre âme entre les mains de Dieu !

13. Mais si nous désirons éprouver cette consolation au

moment de notre mort, et pouvoir dire à Dieu avec confiance : *Je remets mon esprit entre vos mains*, il faut que nous vivions de manière à pouvoir dire alors avec vérité : Tout est consommé : *Consummatum est.* L'apôtre saint Paul (2.Timoth. 4), qui avait raison de dire qu'il avait combattu avec constance, qu'il avait achevé sa course et gardé la foi, se sentait rempli de joie et de consolation à la fin de sa vie, ayant la ferme espérance qu'il allait recevoir du Seigneur la couronne de justice. Mais ces chrétiens qui ne se mettent nullement en peine de remplir les devoirs de l'état où Dieu les a appelés, qui, au lieu d'obéir à sa loi, n'obéissent qu'à leurs passions ; qui font, non point ce que Dieu veut, mais ce que veut le monde ; qui, au lieu de pouvoir dire avec vérité, au moment de leur mort, qu'ils ont été fidèles à accomplir la volonté du Seigneur pendant leur vie, se seront, au contraire, continuellement opposés à l'exécution de cette volonté sainte par leurs pensées, par leurs paroles et par leurs œuvres, de quel front oseront-ils, en ce moment redoutable, remettre leur âme entre les mains de leur Créateur? Ah ! mes Frères, accomplissons donc fidèlement la volonté de notre Père céleste ; ne cherchons en toutes choses que ce que cherchait Jésus-Christ lui-même, c'est-à-dire la gloire de Dieu et notre sanctification ; faisons, autant qu'il sera nécessaire, un sacrifice généreux des biens, des honneurs et des plaisirs du monde, afin qu'après avoir participé aux souffrances de notre divin Sauveur, nous puissions, au moment de notre mort, remettre en toute confiance notre âme entre les mains de Dieu, et avoir part à ses consolations pendant l'éternité (2. Cor. 1).

VINGT-TROISIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du quatrième article du Symbole : *Mortuus et sepultus.* Mort et sépulture de Jésus-Christ.

Les dernières paroles de ce quatrième article du Symbole, *Mortuus et sepultus*, par lesquelles les saints Apôtres nous rappellent la mort et la sépulture de Jésus-Christ, nous fourniront aujourd'hui une abondante matière de réflexions. Afin de mettre plus d'ordre et de clarté dans cette instruction, je la divise en deux points : dans le premier, je vous exposerai les vérités que nous devons croire sur la mort et la sépulture de notre divin Sauveur : dans le second, je vous mettrai sous les

yeux les fruits que nous en devons tirer. Les vérités seront l'objet de notre foi, et les leçons que nous y puiserons, seront la règle de notre conduite.

1. L'aimable Jésus, après avoir demeuré trois heures cloué sur la croix, souffrant les douleurs les plus atroces, après avoir protesté publiquement que tout était consommé, après avoir remis son âme entre les mains de son Père, pencha doucement la tête, et rendit le dernier soupir. Ce fut là le complément de son sacrifice, et en même temps la plus grande de ses humiliations; car il est impossible de concevoir un abaissement plus profond, que de voir un Dieu, non content d'avoir pris la nature et la forme d'un esclave (Phil. 2), s'humilier encore jusqu'à la mort et à la mort de la croix, éprouver ainsi lui-même l'effet de cette malédiction que la justice divine avait fulminée contre l'homme coupable, et se soumettre à une peine à laquelle Adam lui-même n'aurait point été sujet, s'il ne fût pas tombé dans le péché. Cet abaissement est un objet de scandale pour les Juifs, et semble une folie aux yeux des Gentils (1.Cor. 1); et tous ceux qui veulent juger des choses divines d'après les lumières de la raison humaine, regardant la mort comme une chose trop indigne de Dieu, ne veulent pas se persuader qu'un Dieu soit mort. Blasphémant ainsi, comme dit l'apôtre saint Jude (v. 10), les choses qu'ils ignorent, ou ils nient que Jésus-Christ soit vraiment Dieu, s'ils croient que sa mort ait été réelle et véritable, ou bien, s'ils reconnaissent sa divinité, ils refusent de croire qu'il soit véritablement mort.

2. La doctrine renfermée dans le Symbole est également opposée à ces deux erreurs; et les saints Apôtres, afin de nous prémunir contre ces mêmes erreurs, après avoir dit que Jésus-Christ est le vrai Fils unique de Dieu et Notre-Seigneur, ont ajouté non-seulement qu'il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert sous Ponce-Pilate, mais encore qu'il est mort et qu'il a été enseveli; paroles qui ne peuvent s'entendre d'une mort feinte et apparente, que par ceux qui veulent malicieusement en corrompre le sens naturel. Les libertins et les incrédules disent qu'une humiliation aussi étrange que l'est celle de la mort ne peut pas s'accorder avec la grandeur et la majesté de Dieu; et c'est précisément par cette humiliation si étrange que le Seigneur a voulu manifester les desseins de sa sagesse et la force de sa puissance, se servant des choses que le monde regarde comme une folie pour confondre la

sagesse humaine, choisissant les moyens qui paraissent les plus faibles et les plus insuffisants pour abattre la force de l'homme, et se servant de ce qu'il y a de plus ignoble et de plus abject pour ruiner et détruire ce que l'œil humain regarde comme grand et sublime (1. Cor. 1).

3. Les Évangélistes nous rapportent minutieusement quelques circonstances, qui seules suffisent pour dissiper toute espèce de doute qui pourrait s'élever relativement à la mort ou à la divinité de notre Rédempteur. Et premièrement, pour nous faire entendre que sa mort fut non point apparente, mais véritable et réelle, ils disent (Matth. 27) qu'ayant incliné la tête, il rendit l'esprit. Expression qui marque que son âme se sépara de son corps, et c'est dans cette séparation que consiste proprement la mort. En outre, ils nous font savoir que les soldats brisèrent à la vérité les jambes aux deux larrons qui avaient été crucifiés en même temps, mais qu'ils ne les rompirent point à Jésus, parce qu'ils virent qu'il était déjà mort (Joan. 19); et que l'un d'entre eux lui perça le côté d'une lance. Ils ajoutent que Pilate (Marc. 15), lorsque Joseph d'Arimathie se présenta devant lui, et lui demanda le corps de Jésus-Christ, doutant qu'il fût vraiment mort, fit venir un centurion, l'interrogea avec le plus grand soin, et ne condescendit à la demande qui lui était adressée, qu'après avoir été entièrement assuré de sa mort. Que peut-on dire de plus précis pour persuader chacun que le corps très saint de Jésus demeura privé de sens, de mouvement, de vie, d'âme, et qu'il lui arriva ce qui arrive à tous les hommes, lorsqu'ils meurent?

4. Mais, pour confirmer encore davantage la vérité de ce fait, ils décrivent aussi la sépulture de Jésus. Après en avoir obtenu la permission de Pilate, Joseph, noble décurion, et Nicodème, un des principaux de la nation juive, prirent le corps de Jésus (Joan. 19), l'embaumèrent, l'enveloppèrent d'un suaire, et ayant pratiqué les autres cérémonies usitées chez les Juifs envers les défunts, ils le mirent dans un sépulcre neuf qui se trouvait dans un jardin près du Calvaire, et fermèrent l'entrée du tombeau avec une grande pierre (Matth. 27). Ces disciples qui détachèrent de la croix ce précieux dépôt, et qui le touchèrent de leurs mains, ont pu sans doute s'assurer de la vérité de sa mort; et ils en furent tellement certains, qu'ils l'ensevelirent. Si donc ils crurent que la mort du Sauveur était aussi véritable que celle de tout autre homme; si les soldats, Pilate, le centurion, et tous ceux qui étaient présents

en furent eux-mêmes persuadés, elle est bien grande la témérité de ces hérétiques qui osent donner le démenti à de pareils témoignages et à des témoignages si nombreux, disant que sa mort ne fut pas véritable, mais feinte et apparente.

5. Mais si les circonstances que je viens de rapporter montrent que Jésus-Christ mourut réellement, les prodiges étonnants qui arrivèrent au moment de sa mort prouvent d'une manière admirable qu'il n'était pas simplement un homme, mais un Homme-Dieu. Le soleil qui, contre l'ordre de la nature, resta éclipsé pendant trois heures entières, et de telle manière que toute la terre fut couverte d'épaisses ténèbres (Matth. 27); le sang et l'eau qui sortirent de la plaie que la lance avait faite au côté du Sauveur (Luc. 23); le voile du temple qui se déchira du haut en bas, et se divisa en deux parties (Joan. 19); l'horrible tremblement de terre qui fut universel, et qui fendit les pierres mêmes; les tombeaux qui s'ouvrirent, les morts qui en sortirent ressuscités, et qui apparurent à plusieurs dans la ville; toutes ces choses, dans leur langage muet, nous disent que l'auteur de la nature est mort, et prouvent que,s'il a dit,pendant sa vie,qu'il était égal à Dieu, ce n'est point là un mensonge, mais la pure vérité. En effet, le centurion, frappé de tous ces prodiges, confessa publiquement que Jésus était véritablement le Fils de Dieu, et tous ceux qui, avec lui,furent présents à ce spectacle, surpris de tant de merveilles, retournèrent à Jérusalem en se frappant la poitrine (Luc. 23).

6. Confessons donc, mes Frères, qu'un Dieu a vraiment souffert, qu'un Dieu a vraiment été crucifié, qu'un Dieu est vraiment mort, et croyons fermement cette vérité. C'est là le grand mystère qu'avaient prédit les Prophètes, lesquels avaient exprimé avec les caractères les plus vifs quel était celui qui devait être Jésus-Christ et ce qu'il devait souffrir. Ils l'avaient eux-mêmes reconnu comme devant être vrai Dieu, avouant que sa génération était inénarrable (Is. 53); disant qu'il était Fils de Dieu, engendré de lui avant l'aurore dans la splendeur des Saints (Is. 2); l'appelant Prêtre éternel (Ps. 119); l'Admirable, le Conseiller de Dieu, le Fort,le Père du siècle à venir, le Prince de la paix (Is. 9). Ces mêmes Prophètes ont annoncé la vérité de sa mort, et en ont décrit les plus minutieuses circonstances : la vérité, en disant (Is. 53) qu'il serait conduit comme un agneau pour être immolé, qu'il serait enlevé du nombre des vivants, qu'il donnerait sa vie pour l'expiation du péché ; les circonstances, en le représentant environné de ses

ennemis comme d'autant de chiens; qu'ils lui perceraient les pieds et les mains; que, dans sa soif, ils l'abreuveraient avec du vinaigre; et allant jusqu'à prédire que les soldats se partageraient ses vêtements, et tireraient au sort sa tunique. C'est ici le grand secret dans la connaissance duquel consiste toute la vraie sagesse ; secret clairement expliqué par Jésus-Christ lui-même, lequel, après avoir montré à ses disciples la gloire de sa divinité, dans la transfiguration, leur prédit (Matth. 17) l'ignominie de sa mort, et les avertit qu'il serait trahi, condamné, méprisé, flagellé et crucifié; secret enfin publié, inculqué, expliqué par les saints Apôtres (1. Joan. 1), lesquels annonçant ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, et touché de leurs propres mains, attestent en cent endroits de leurs Epîtres que Jésus-Christ est Dieu, que ce Dieu a répandu son sang, et qu'il est mort sur une croix. Nous vous faisons savoir, dit l'apôtre saint Pierre (2.Petr. 1), la vertu et la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous qui avons contemplé sa grandeur, nous qui l'avons vu recevant de son Père honneur et gloire, nous qui, étant avec lui sur la montagne sainte, avons entendu une voix du ciel, qui disait: *Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le.* Le même apôtre saint Pierre nous apprend (1. Petr. 4) encore que Jésus-Christ a souffert dans sa chair, qu'il a porté nos péchés sur le bois de la croix, qu'il est mort pour nos fautes, et qu'il nous a rachetés par son sang précieux. Nous l'avons vu, nous en sommes témoins, dit l'apôtre saint Jean (Epist. 1. c. 4), que Dieu le Père a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde. Sachez que le Fils de Dieu est venu, et que ce même Dieu nous l'a fait connaître pour être véritablement son Fils. Il est vraiment Dieu et la vie éternelle. Il nous propose l'exemple de ce Fils de Dieu,et nous dit que, comme il a sacrifié sa vie pour nous, nous devons aussi sacrifier la nôtre pour le salut de notre prochain. Et saint Paul (Philip. 2) nous enseigne en même temps que Jésus-Christ a la nature divine, qu'il est égal à Dieu, et qu'il a la nature d'esclave, qu'il est véritablement homme, et qu'il s'est humilié jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : qu'il est l'image du Dieu invisible (Col. 1), que c'est par lui que tout a été créé au ciel et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, qu'il a tout réconcilié avec son Père par le sang qu'il a répandu sur la croix; qu'il est la splendeur de la gloire et la figure de la substance du Père éternel; autant élevé au-dessus des Anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que

le leur; autant supérieur à Moïse, que le fils est supérieur à l'esclave, et que quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il a néanmoins appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert, et qu'il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur de leur salut éternel (Heb. 1. 5).

7. Ce secret, ce mystère incompréhensible, en même temps qu'il est l'objet de notre foi, est aussi le fondement de toutes nos espérances. Nier, ou mettre en doute qu'un Dieu soit mort, c'est détruire l'œuvre de la rédemption des hommes, c'est fermer toute voie par laquelle nous puissions avoir accès auprès du trône de la majesté divine, c'est fermer le canal par lequel nous sont transmises du ciel toutes les grâces qui nous sont indispensablement nécessaires pour faire notre salut. Si celui qui est mort n'est pas vraiment Dieu, la justice divine n'est donc pas satisfaite, l'homme n'ayant de lui-même rien qui puisse l'apaiser, et la créature étant incapable de donner à Dieu un honneur assez grand pour qu'il puisse avoir quelque proportion avec la grandeur de l'injure qui lui a été faite. Et si un Dieu n'est pas mort d'une mort véritable, son oblation n'a donc pas été réelle, le prix qu'il a donné pour la rédemption du genre humain n'a donc pas été réel et véritable, ce n'est donc qu'en apparence que nous avons été rachetés, et nous sommes encore dans la réalité esclaves du démon et ennemis de Dieu. Loin de nous donc ces erreurs si injurieuses à la sagesse, à la puissance, à la véracité et à la miséricorde de Dieu. Ne nous laissons pas séduire par les vains raisonnements des hérétiques et des incrédules. Ils ne sont que trop nombreux aujourd'hui parmi nous ces ennemis de la croix de Jésus-Christ, lesquels voulant se faire passer pour sages (Philip. 3), et se vantant d'être des esprits forts et éclairés, vont disséminant de part et d'autre des doctrines opposées à celle de l'Evangile. Prenez garde, mes Frères (Rom. 16), je vous prie, à ceux qui causent parmi vous des divisions et des scandales, en s'éloignant de la doctrine que vous avez apprise, et évitez leur compagnie, car ces sortes de gens ne servent point Jésus-Christ Notre-Seigneur, mais sont esclaves de leur sensualité; et, par des paroles douces et flatteuses, ils séduisent les âmes simples. C'est une vérité prédite par les Prophètes, révélée par Jésus-Christ, prêchée par les Apôtres, confirmée par une infinité de miracles, crue et défendue constamment par l'Eglise catholique depuis dix-huit siècles, que Jésus-Christ, vrai et unique Fils de Dieu, est véritablement et réellement mort pour sauver l'homme, et qu'il a été enseveli.

Soyez fermes et inébranlables dans cette croyance, et si quelqu'un venait à vous enseigner le contraire, regardez-le comme un excommunié (Gal. 1. 9).

8. Il ne faut pas croire néanmoins que, comme l'âme très sainte de Jésus-Christ se sépara réellement de son corps adorable au moment de sa mort, sa divinité s'en soit pareillement séparée. Ce serait une autre erreur grossière et non moins contraire à la doctrine de l'Eglise, laquelle enseigne que le Verbe divin n'a jamais quitté ce qu'il avait une fois pris. Il avait pris l'âme et le corps, parce qu'il avait pris la nature humaine tout entière, qui est composée d'une âme et d'un corps; et, quoique la mort ait séparé l'âme d'avec le corps, le Verbe divin est toujours resté uni à l'âme et au corps. De là vient que comme nous disons avec vérité, en récitant le Symbole, que le Fils de Dieu a souffert et qu'il est mort, nous disons pareillement avec vérité que le même Fils de Dieu a été enseveli. Comme par ces paroles nous n'entendons point dire que la divinité elle-même ait souffert et qu'elle soit morte, puisqu'elle est impassible et immortelle, mais seulement que cet homme est mort, auquel la nature divine était unie hypostatiquement; de même on ne veut pas dire que le Verbe divin a été enseveli, mais seulement le corps de Jésus-Christ, auquel la personne du Verbe est restée unie. Ce fut cette union qui préserva ce corps de toute corruption; car, quoiqu'il fût corruptible de sa nature, comme celui des autres hommes, la divinité ne permit point qu'il éprouvât aucune décomposition. Il fut sujet à la corruption de la mort, dit saint Fulgence (Ad Regin. c. 2), en tant qu'il mourut; mais il n'éprouva point la corruption de putréfaction, parce qu'après la mort, et dans le sépulcre, il fut préservé de toute séparation de parties, selon l'oracle du Roi-Prophète (Psal. 15), qui avait dit: Vous ne permettrez point, Seigneur, que votre saint éprouve la corruption. Voilà donc, mes Frères, ce que nous devons croire relativement à la mort et à la sépulture de notre divin Sauveur. Nous devons croire que le Fils de Dieu est mort, non point d'une mort apparente, mais d'une mort réelle et véritable, et qu'il a été enseveli; que, pendant le temps même que son âme demeura séparée de son corps, le Verbe divin resta toujours uni à l'âme et au corps: que ce corps, quoique privé de l'âme, quoique mort et enseveli, demeura néanmoins intact et exempt de toute corruption. Il nous reste à voir maintenant quelles sont les instructions salutaires que nous pouvons puiser dans la mort et dans la sépulture de notre adorable Rédempteur.

9. Si un Dieu fait homme a réellement répandu tout son sang, s'il a véritablement sacrifié pour nous sa précieuse vie; si, par sa mort, il a brisé nos chaînes, acquitté toutes nos dettes, apaisé la colère de son Père; s'il nous a rendu propice la justice divine, et ouvert les trésors de la divine miséricorde; si sa mort a mis fin à nos maux; si elle a été pour nous la source de tous les biens, de manière que toutes les grâces qui descendent du ciel nous sont accordées en vue des mérites de cette mort de Jésus-Christ, ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude que de vivre dans l'oubli de ce bienfait le plus grand que nous puissions désirer, et de ne nous mettre nullement en peine d'en réveiller en nous le souvenir? Ce bienfait est infiniment plus précieux que celui que reçurent les Hébreux, lorsque par le moyen du sang de l'agneau, ils furent préservés du fléau terrible dont l'Ange dévastateur frappa les Egyptiens. Or, afin que l'on ne perdît jamais à l'avenir la mémoire de ce bienfait, le Seigneur commanda (Ex. 12) qu'on célébrât chaque année ce jour par une solennité particulière; il prescrivit les rits et les cérémonies que l'on y devait observer, et ordonna que, de génération en génération, les pères rappelassent à leurs enfants les prodiges admirables par lesquels leurs ancêtres avaient été délivrés de la dure servitude d'Egypte. Combien n'est-il pas plus raisonnable et plus juste que nous, comme chrétiens, nous conservions dans notre esprit et dans notre cœur le souvenir de la mort de Jésus-Christ, qui nous a délivrés par son sang, non point de la servitude temporelle d'un roi de la terre, mais de l'esclavage spirituel du démon, qui a préservé nos âmes de la perdition, qui nous a ouvert la voie pour arriver non point à la possession des biens périssables, mais à la jouissance des biens éternels?

10. En effet, Jésus-Christ lui-même, afin de perpétuer la mémoire de sa passion et de sa mort, a ordonné, dans la dernière cène, à ses Apôtres (Luc. 22), et dans leur personne, à tous les Prêtres qui devaient leur succéder, de renouveler jusqu'à la fin des siècles ce même sacrifice qu'il offrit sur la croix; et il a institué le sacrement de son Corps et de son Sang, afin que, comme nous l'enseigne saint Paul (1. Cor. 11), nous pussions, en nous en approchant, réveiller en nous le souvenir de sa mort. Combien notre ingratitude ne serait-elle donc pas coupable et monstrueuse, si, non-seulement nous n'avions pas soin de méditer, comme nous le devons, sur les souffrances qu'un Dieu a endurées pour nous, mais si nous ne nous mettions nullement en peine de profiter des moyens

faciles qu'il nous a laissés pour nous rappeler le souvenir de sa mort! Et cependant, combien ne voit-on pas de chrétiens qui, passant leur vie dans les divertissements, dans le repos et la mollesse, ou qui, livrés exclusivement aux affaires du siècle, ne savent jamais trouver un moment favorable pour s'approcher de la table sainte, et n'assistent que très rarement au saint sacrifice de la messe! Combien qui y assistent par routine, par des motifs humains, sans dévotion, sans recueillement, regardant la messe comme une pure cérémonie, sans penser que l'on offre au Père éternel, en leur présence, le même Jésus-Christ qui s'est offert lui-même sur la croix! Ah! mes Frères, ne soyons pas du nombre de ces chrétiens lâches, de ces chrétiens qui, comme dit saint Paul (1. Cor. 2), n'entendent rien aux choses de Dieu. Que les soins domestiques et les intérêts temporels n'effacent jamais de notre esprit et de notre cœur le souvenir de la passion et de la mort du Fils de Dieu; et si nous ne savons pas méditer nous-mêmes sur cet immense bienfait, ayons au moins soin d'en célébrer la mémoire, en assistant chaque jour, avec toute la dévotion dont nous serons capables, au saint sacrifice de la messe, où se renouvelle d'une manière non-sanglante le sacrifice de la croix.

11. La seconde chose que nous apprend la mort de Jésus-Christ, est que nous devons concevoir la plus grande estime de notre âme. Une chose est plus ou moins précieuse, selon le prix plus ou moins grand que l'on a donné pour l'acquérir; et plus elle vaut, plus on la conserve avec soin et sollicitude. Que peut-il donc y avoir de plus précieux que notre âme qui a coûté le sang et la vie d'un Homme-Dieu? Vous avez été rachetés à un grand prix, nous dit l'apôtre saint Paul (1. Cor. 6). Vous avez été rachetés, nous dit saint Pierre, non au prix de l'or et de l'argent, mais par le sang précieux de l'Agneau sans tache, Jésus-Christ (Ep. 1. c. 1). Cet Homme-Dieu, pour nous délivrer de la dure servitude du démon, a sacrifié sa propre vie, il s'est volontairement soumis à la mort, à la mort la plus cruelle, à la mort la plus ignominieuse, à la mort de la croix, afin que, d'esclaves du péché que nous étions auparavant, nous devinssions son peuple choisi (Tit. 2). Quelles précautions ne devons-nous pas employer pour conserver à notre âme cette liberté que le Fils de Dieu lui a acquise au prix de sa vie? C'est la conséquence qu'en tire l'Apôtre (1. Cor. 7): *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum.* Puisque Jésus-Christ vous a rachetés, conservez-vous libres, et ne consentez plus à devenir les esclaves des hommes; c'est-à-dire,

comme l'explique saint Jean Chrysostôme, ne devenez plus les esclaves des vices et de la concupiscence, mais faites servir vos membres à la justice et à la sainteté, comme le dit ailleurs l'apôtre saint Paul: *Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice* (Rom. 6. v. 18).

12. Oh! si les chrétiens réfléchissaient sérieusement à cette vérité, que leurs âmes valent autant que la vie d'un Homme-Dieu, quel soin n'auraient-ils pas de les conserver pures et sans tache. Mais parce qu'on ne médite jamais cette grande vérité, parce qu'on ne veut pas même se donner la peine de penser que le Fils de Dieu a dû mourir sur une croix pour sauver ces âmes, il en résulte que la plupart des chrétiens dédaignent de s'occuper d'une chose pour laquelle un Dieu n'a pas cru faire trop en sacrifiant sa propre vie. Combien, en effet, ne trouve-t-on pas de ces chrétiens qui préfèrent les intérêts de leur corps à ceux de leur âme; qui sont pleins d'ardeur pour les premiers, tandis qu'ils n'éprouvent que froideur et indifférence pour les autres? Combien qui, pour un gain vil et périssable, pour se procurer un plaisir brutal, pour satisfaire une passion quelconque, ne craignent pas de livrer leur âme au démon! Combien qui s'exposent volontairement au danger de la perdre, et qui recherchent les occasions propres à causer sa ruine! S'il s'en trouvait quelques-uns de ce nombre parmi nous, ah! qu'ils réveillent donc leur foi, et qu'ils pensent qu'en faisant si peu de cas de leur âme, ils foulent aux pieds le sang et la vie d'un Dieu, au prix desquels cette âme a été rachetée. Qu'ils tremblent en réfléchissant au châtiment qui leur est réservé; car si les transgressions de la loi de Moïse étaient rigoureusement punies de mort, à quel supplice ne doit pas s'attendre, dit saint Paul (Heb. 10), un chretien qui a la témérité de fouler aux pieds le Fils de Dieu, de profaner le sang par lequel il a été racheté et sanctifié, et d'effacer de son âme la grâce et la beauté qu'elle a reçues au prix de ce sang adorable?

13. Pour ne pas tomber dans ces excès, et pour éviter ces châtiments, il faut que nous ayons soin d'imiter d'une manière toute spirituelle la mort et la sépulture de Jésus-Christ. C'est la troisième leçon que nous y devons puiser, ainsi que nous le recommande l'apôtre saint Paul (Rom. 6). Ecoutons ses divines paroles: Ne savez-vous pas, dit-il, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? En effet, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir au péché; afin que, comme Jésus-

Christ est ressuscité d'entre les morts pour la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Car si nous sommes entés en lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par la ressemblance de sa résurrection. De là il conclut qu'un chrétien étant mort au péché, et enseveli avec Jésus-Christ, ne doit plus vivre pour le péché. Voilà comment nous devons copier en nous la mort et la sépulture de Jésus-Christ. Nous devons imiter sa mort. Dès l'instant qu'il fut mort et qu'il eut perdu la vie corporelle, il ne fit plus aucune des actions qui en dépendent ; et son corps étant resté sans âme et sans mouvement, personne ne put douter que sa mort ne fût véritable. Telle est la manière dont nous devons mourir au péché. Aussi, le même Apôtre nous dit-il (ibid.) que le péché ne doit plus régner dans notre corps mortel, que nos membres ne doivent plus être les instruments et les armes de l'iniquité, qu'il faut renoncer aux œuvres de la chair, qui sont la fornication et toute espèce d'impureté, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les meurtres, l'ivrognerie et les intempérances (Gal. 5). Comment pourra-t-on dire, en effet, que nous sommes morts au péché, si nous faisons les œuvres du péché ?

14. Nous devons, en outre, imiter la sépulture du Sauveur. Celui qui est mort et enseveli est tout-à-fait séparé de la société des vivants; ceux-ci n'ont plus aucun rapport avec lui, comme lui-même n'a plus aucun rapport avec eux. Loin de nous donc, mes Frères, tout commerce avec le monde ! Ses maximes, ses usages ne conviennent plus à celui qui est mort et enseveli avec Jésus-Christ. Si donc, disait saint Paul aux Colossiens (2. 20), vous êtes morts avec Jésus-Christ, pourquoi voulez-vous encore traiter avec le monde comme si vous étiez vivants ? Laissons aux mondains les divertissements, les honneurs, les spectacles, les jeux, les théâtres. Toutes ces choses ne doivent pas faire plus d'impression sur nous, que sur un mort renfermé dans un tombeau. Il faut donc que, séparés du monde et de la corruption du monde, comme dit l'apôtre saint Pierre (Ep. 21), nous ayons soin de nous tenir, par nos pensées et nos affections, retirés et comme ensevelis en Jésus-Christ, et que notre vie soit toute cachée en lui (Col. 3). Etant ainsi morts et ensevelis avec lui, nous vivrons pareillement avec lui d'une vie toute spirituelle sur cette terre, et ensuite d'une vie immortelle dans le ciel : *Si mortui sumus cum Christo, credimus quia simul etiam vivemus cum Christo* (Rom. 6).

VINGT-QUATRIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du cinquième article du Symbole : *Descendit ad inferos.* Descente de Jésus-Christ aux Limbes.

S'il importe aux fidèles d'être bien instruits de ce qui a rapport à la passion, à la mort et à la sépulture du Rédempteur (Catech. Rom. p. 1. c.6),il ne leur importe pas moins de connaître les grandes victoires qu'il a remportées et ses glorieux triomphes. Ses exemples de patience , d'humilité et de constance que Jésus-Christ nous a donnés dans sa passion et au moment de sa mort, ont une force assez grande pour nous porter à les imiter ; mais si, avec ces exemples, on nous met encore devant les yeux la gloire immense qu'il s'est acquise,et dont il veut rendre participants ceux qui le suivent avec fidélité, nous sentirons naître en nous un courage d'autant plus grand, que notre espérance deviendra plus ferme et plus assurée. C'est pourquoi les Apôtres, après nous avoir exposé, dans le quatrième article, les humiliations de Jésus-Christ , nous montrent sa gloire dans le cinquième,que je vais vous expliquer dans cette instruction ; et si, dans le précédent nous avons considéré ses exemples pour les imiter, nous contemplerons,dans celui-ci,son exaltation et son triomphe pour nous animer à le suivre. Cet article contient deux parties : la descente de Jésus-Christ aux enfers et sa résurrection glorieuse. Me proposant de traiter aujourd'hui la première partie , je vous parlerai en premier lieu de la vérité de la descente de Jésus-Christ aux enfers ; en second lieu , de la gloire qui l'accompagna ; et enfin , de la consolation que cette descente procura aux âmes justes.

1. Comme la foi nous enseigne que la mort de Jésus-Christ fut réelle et véritable , de même on ne peut, sans pécher contre cette même foi, révoquer en doute la séparation réelle de son âme d'avec son corps. Nous avons vu, dans l'instruction précédente, que son corps fut détaché de la croix et enseveli par Joseph et par Nicodème. Mais où alla son âme , pendant qu'elle fut ainsi séparée de son corps ? Cette âme sainte, unie à la divinité qui ne se sépara jamais d'elle, comme elle ne se sépara jamais du corps, cette âme, dis-je, descendit aux enfers , et y demeura pendant tout le temps que le corps resta sans vie dans le tombeau. Ce mot *enfer* excite peut-être en vous une espèce d'étonnement et d'horreur, qui pourrait vous faire regarder comme une chose indigne de Dieu d'y être des

cendu. Pour détruire en vous ce préjugé, il convient que je vous dise dans quel sens on doit prendre le mot *enfer* dans cet article.

2. Si l'on prend ce mot dans toute son extension, il désigne tout lieu souterrain, tout antre, toute caverne qui se trouve dans le sein de la terre. On peut appeler enfer tout lieu qui est inférieur à celui que nous occupons, et qui est sous nos pieds. Mais parlant d'une manière moins générale, et plus adaptée à notre but, on entend par enfer ces lieux où se trouvent les âmes qui sont privées de la céleste béatitude. Ces lieux sont différents, selon les différentes conditions des âmes qu'ils sont destinés à recevoir. Le Catéchisme romain en distingue trois (ibid.). Le premier est cette prison obscure et horrible dans laquelle les âmes des damnés, en la compagnie des démons, sont tourmentées par un feu qui ne s'éteindra jamais, et par les supplices les plus affreux; c'est ce lieu qui est appelé, dans les Livres saints, vallée de feu, abîme, et plus proprement enfer (Matth. 5). Le second est celui que l'on appelle purgatoire, dans lequel les âmes des justes sont retenues (Apoc. 20) jusqu'à ce qu'elles aient été purifiées de toute tache des fautes vénielles (Luc. 16), ou qu'elles aient pleinement satisfait pour les peines dues aux péchés mortels dont elles ont reçu le pardon; et ce n'est qu'après avoir été ainsi purifiées, qu'elles peuvent être introduites dans cette heureuse patrie, où l'on n'admet personne qu'il ne soit entièrement pur (Apoc. 21). Le troisième lieu enfin est celui où étaient réunies, avant la venue de Jésus-Christ, les âmes saintes, lesquelles sans éprouver aucune douleur sensible, et jouissant même d'une douce paix, y attendaient la rédemption (Luc. 16); c'est ce lieu que l'on nomme le sein d'Abraham, ou les limbes des saints Pères.

3. La foi ne nous dit point que Jésus-Christ, par sa présence réelle, soit descendu dans ces trois lieux différents. Quant à l'enfer proprement dit, c'est-à-dire, à ce lieu où se trouvent les réprouvés, les opinions des théologiens sont divisées. Quelques-uns pensent qu'il n'y a aucun inconvénient à croire que Jésus-Christ y soit entré, non point pour porter à ces infortunés quelque consolation, quelque soulagement, mais pour accroître leur effroi et leur confusion, comme il arrive aux traîtres et aux rebelles, lorsqu'ils sont témoins de la grandeur et de la majesté du monarque qu'ils ont plusieurs fois trahi et outragé. Mais saint Thomas est d'avis que Jésus-Christ y entra seulement par sa vertu, comme le soleil entre dans une chambre par ses rayons; faisant sentir aux démons la force

de sa puissance, et couvrant de confusion tous les damnés qui, par leur incrédulité et par leur malice, s'étaient rendus indignes de participer aux fruits abondants de sa passion. Les sentiments des docteurs ne sont pas moins variés pour ce qui est du purgatoire et de la délivrance des âmes qui y étaient renfermées. Les uns veulent qu'en cette heureuse rencontre, le Sauveur glorieux leur ait accordé à toutes leur délivrance, et qu'il se soit conduit à leur égard, comme fait un grand Prince, lequel entrant en triomphe dans une ville, quoiqu'il ordonne de garder soigneusement les traîtres et les rebelles, use néanmoins d'indulgence envers ceux qui ne sont pas coupables de graves délits. D'autres soutiennent avec saint Thomas (3. p. q. 32. a. 8) que ces âmes éprouvèrent, à la vérité, une grande allégresse, mais que celles-là seulement furent mises en liberté, qui avaient achevé de subir la peine à laquelle elles avaient été condamnées, ou qui, par une foi vive en la mort de Jésus-Christ, avaient mérité d'être délivrées en ce moment.

4. Reste le troisième lieu, c'est-à-dire le sein d'Abraham, ou les limbes des saints Pères, sur lesquelles la foi ne permet pas la diversité d'opinions. La sainte Ecriture et une tradition constante ne nous laissent aucun lieu de douter que l'âme de Jésus-Christ n'y soit descendue après sa mort. C'est ce que signifient ces paroles de l'Ecclésiastique (24. 45) : *Je pénétrerai dans les parties inférieures de la terre; je jetterai mes regards sur ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur.* C'est ce qu'avait prédit le Rédempteur lui-même, en disant (Matth. 12) que comme Jonas avait été pendant trois jours dans le ventre d'une baleine, il serait lui-même, pendant l'espace de trois jours, dans le sein de la terre. Prédiction qui ne se rapporte pas seulement à son corps qui fut enseveli, mais encore à son âme qui descendit dans ce lieu souterrain où reposaient les âmes des justes. Aussi, saint Paul nous enseigne-t-il (Eph. 4) qu'il est descendu dans les parties inférieures de la terre; et saint Pierre nous apprend de même (Ep. 1. 3), qu'après sa mort, son esprit alla prêcher aux âmes qui étaient retenues captives. C'est enfin ce qu'avait annoncé le Roi-Prophète, en disant (Ps. 15) : *Mon cœur s'est réjoui, ma langue a manifesté sa joie, et mon corps reposera dans le sein de l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve les effets de la corruption.* Paroles que le prince des Apôtres, rempli de l'Esprit-Saint, assura, dans l'admirable discours qu'il adressa aux

Hébreux le jour de la Pentecôte, regarder la personne de Jésus-Christ, et ne pouvoir s'entendre que de lui (Act. 2. 22).

5. La sainte Eglise, éclairée et instruite par ces divins oracles, a toujours cru et constamment enseigné que l'âme de Jésus-Christ, après sa mort, descendit dans ces lieux souterrains où les âmes des saints Pères attendaient leur délivrance : et nous trouvons une preuve de cette croyance universelle et perpétuelle dans le témoignage des Saints les plus rapprochés des Apôtres, comme saint Ignace, évêque d'Antioche; dans celui des apologistes de la religion chrétienne, comme saint Justin, dans son dialogue contre Triphon; et dans celui des Pères de l'Eglise les plus accrédités, tels que Tertullien, saint Augustin, saint Grégoire, lesquels sont tous du même sentiment, et parlent tous le même langage.

6. Il est vrai qu'il a fallu toute la charité dont le cœur du Fils de Dieu était rempli, pour l'engager à descendre dans ces lieux ténébreux; mais il n'est pas étonnant qu'il ait fait cette démarche pour la consolation des justes, lui qui n'avait pas dédaigné de rester enfermé neuf mois dans le sein d'une Vierge pour le salut des pécheurs. Outre cela, combien cette descente aux limbes ne lui fut-elle pas glorieuse! car il y descendit, non point en qualité de captif, mais comme un général victorieux qui, ayant défait l'ennemi, entre triomphant dans la place forte, et rend la liberté à tous ses valeureux soldats qui s'y trouvaient retenus prisonniers par suite de la guerre. Devenu vainqueur de la mort et de l'enfer, il entre dans cette prison, pour délivrer ses anciens amis et ses fidèles soldats qui y étaient retenus captifs, et qui y attendaient sa venue après laquelle ils soupiraient depuis si long temps avec ardeur. Il aurait pu donner ses ordres, et il aurait été obéi. Car qui peut douter que de cette voix qui doit un jour faire sortir tous les morts de leurs sépulcres, il n'eût pu briser les chaînes de ces nobles captifs, les faire sortir du sein de la terre, et leur donner cette liberté qu'ils désiraient depuis tant de siècles? Mais ce n'était pas assez pour sa charité. Il voulut leur porter lui-même en personne l'heureuse nouvelle de la délivrance qu'il leur avait acquise par sa mort. Il voulut éclairer cette prison par sa divine présence, montrer sa divinité à ces saintes âmes, et les rendre déjà bienheureuses, en changeant ce lieu de leur exil en un vrai paradis, comme il l'avait promis au bon larron sur la croix.

7. Jésus-Christ descendit donc dans ces lieux souterrains, non point comme vaincu par la mort et par l'enfer, mais

comme vainqueur glorieux de l'enfer et de la mort. Tous ceux qui, jusqu'alors, y étaient descendus, étaient sous la puissance de la mort; et les Patriarches eux-mêmes, les Prophètes et tous les Saints y étaient renfermés comme autant de captifs de l'enfer, sans en pouvoir sortir. Mais Jésus-Christ, après avoir attaché à la croix et déchiré la sentence qui avait été portée contre nous (Col. 2), après avoir terrassé et vaincu les puissances des ténèbres, descendit glorieusement dans ces lieux pour ravir à l'enfer et à la mort leurs dépouilles, et les conduire avec lui en triomphe. Il y descendit accompagné d'une multitude innombrable d'Anges qui applaudissaient à sa victoire, en chantant après le Roi-Prophète : « O Princes, ouvrez vos » portes; élevez-vous, portes éternelles, qui paraissiez devoir » être fermées pour toujours ; élevez-vous, car le Roi de » gloire, le Seigneur fort et puissant, le Dieu des vertus, le » Dieu puissant dans les combats, va faire aujourd'hui son » entrée triomphante (Ps. 23). »

8. Quel triomphe, en effet, ne remporta-t-il pas en cette occasion, et sur la mort ennemie indomptable de tous les hommes, et sur l'enfer, qui les dévorait tous comme sa proie ? Ce fut alors que l'on vit s'accompilr ce qui avait été prédit par le prophète Osée (c. 13): Je les délivrerai des mains de » la mort. « O mort, je serai ta mort; et en même temps je » te ferai une morsure, ô enfer. » Il fut la mort de la mort, comme l'explique le pape saint Grégoire (In Evang.), parce qu'il la détruisit totalement dans ses élus. Et il fit une morsure à l'enfer, parce qu'il ne lui enleva qu'une partie de ses captifs, c'est-à-dire, les âmes destinées à la gloire, et qu'il lui laissa l'autre partie, c'est-à-dire, les âmes des réprouvés condamnées aux supplices éternels. Car c'est le propre de la mort de détruire, tandis que la morsure n'enlève qu'une partie et laisse l'autre subsister. C'est ainsi que le Sauveur fut souverainement glorifié, et dans la délivrance des justes, leur faisant éprouver les effets de sa miséricorde infinie ; et dans l'abandon des réprouvés, leur faisant ressentir les rigueurs de sa justice; et dans la confusion des démons, faisant peser sur eux toute la force de son bras tout-puissant. Ainsi le ciel, la terre et l'enfer lui-même furent obligés de fléchir le genou devant lui (Phil. 2). Les saints Pères l'adorèrent comme leur libérateur ; les damnés le redoutèrent comme leur juge, et les démons orgueilleux le reconnurent comme étant leur souverain. Les saintes âmes, dans le sein d'Abraham, chantaient à sa louange des hymnes de reconnaissance, et en même

temps les démons frémissaient de rage dans l'enfer; mais reconnaissant leurs pertes, et s'avouant vaincus, ils faisaient briller davantage la gloire du vainqueur.

9. Telle fut la descente glorieuse de Jésus-Christ aux enfers. Mais quelles durent être en cette occasion, la joie et l'allégresse de ces saintes âmes qui attendaient cet heureux moment depuis tant de siècles? Pour nous en faire une idée, rappelons-nous la situation des Hébreux lorsque, loin de leur patrie, ils étaient captifs à Babylone. Ils ne pouvaient oublier leur chère Sion. Elle était l'unique objet de leurs pensées et de leurs soupirs. Assis sur les bords des fleuves, leur occupation était de pleurer. En tout temps, en tout lieu, dans tous leurs travaux, ils ne s'entretenaient que de l'heureux séjour qui les avait vus naître. « Que ma main droite se dessèche, di» saient-ils, si jamais je t'oublie, ô belle Jérusalem; que ma » langue s'attache à mon palais dès le moment où je cesserai » de parler de toi (Ps. 136). » Plus ils y pensaient, plus ils se sentaient brûlés du désir de la revoir. Il leur restait une seule consolation dans leur exil, c'était de savoir que le Seigneur avait promis par la bouche de ses Prophètes (Jer. 30) qu'un jour viendrait où il lèverait le joug qui pesait sur leurs têtes, et qu'il briserait leurs chaînes; qu'Israël retournerait au lieu de son repos (c. 31), et qu'on rebâtirait Jérusalem et son temple; qu'ils planteraient de nouveau leurs vignes sur les montagnes de la Samarie, et que celui qui les avait dispersés, les rassemblerait et les garderait comme un pasteur garde ses brebis. Après soixante et dix ans d'exil et de servitude, arriva enfin le moment si désiré. Cyrus, roi de Perse, que Dieu avait choisi (Is. 45) pour exécuter ses desseins, ayant soumis Babylone à son empire, fit publier un édit (2 Paral. 36) par lequel il donnait aux Hébreux la liberté de retourner à Jérusalem et de rebâtir le temple du Dieu d'Israël. Il ne nous est pas possible de nous représenter quelles furent la consolation et la joie de ce peuple à cette nouvelle. En ce moment, dit le Roi-Prophète (Ps. 125), notre cœur fut enivré de bonheur, notre bouche se remplit de joie, et notre langue suffisait à peine pour exprimer notre allégresse. Béni soit le Seigneur, disaient-ils (Ps. 123), béni soit le Seigneur qui ne nous a pas laissés en proie à la fureur de nos ennemis. Notre âme est sortie du filet; le filet a été rompu, et nous avons recouvré notre liberté.

10. Ce n'est ici qu'une faible image de ce qui arriva à ces âmes exilées du ciel. Quels soupirs enflammés ne devaient-

elles pas pousser continuellement vers cette bienheureuse patrie ; vers cette patrie plus belle, plus riche et plus désirable, que celle après laquelle soupiraient les Hébreux, et d'autant plus élevée au-dessus d'elle que le ciel est plus élevé au-dessus de la terre; vers cette cité toute bâtie d'un or très pur, dont les fondements sont ornés de pierres précieuses (Ap. 21), dont les portes sont de diamant, dont le temple est le Seigneur tout-puissant; vers cette patrie qui n'a pas besoin de soleil ni de lune pour être éclairée, parce que Dieu lui-même est sa lumière, et qu'il y fait régner le jour le plus beau, le plus pur, un jour perpétuel et qui n'est jamais interrompu par la nuit! Comme le cerf altéré soupire après les eaux des fontaines, de même nous soupirons après vous, ô mon Dieu (Ps. 41), s'écriaient ces saintes âmes! quand aurons-nous le bonheur de vous voir, de paraître devant vous, quand nous montrerez-vous votre divine face? Elles étaient assurées que Dieu mettrait un jour fin à leur exil, en leur envoyant le libérateur promis; mais jusqu'à ce que ce Libérateur vînt ouvrir les portes de la prison où elles étaient renfermées, il fallait qu'elles y restassent captives. Depuis combien de temps n'y soupiraient pas la plupart de ces âmes? Depuis la mort des Patriarches surtout, il s'était écoulé non-seulement des années, mais des siècles; et ce retardement ne faisait qu'enflammer leurs désirs ; ils s'écriaient : « Venez nous délivrer, ô Dieu des vertus; mon- » trez-nous votre face, et nous serons sauvés (Ps. 79). »

11. Quel ne dut pas être l'excès de la joie et du bonheur de ces âmes impatientes de voir leur libérateur, au moment où Jésus-Christ, brisant ces portes de bronze et ces verroux de fer (Is. 45), se montra à elles victorieux et triomphant, se fit connaître pour leur Sauveur, et les invita à sortir avec lui de cette prison ténébreuse, pour aller partager sa gloire ? Si le saint vieillard Siméon (Luc. 2), en recevant dans ses bras le Messie nouvellement né, ressentit des transports d'une joie si vive, qu'il désirait ne plus vivre sur la terre: si Daniel fut rempli de consolation (c. 9), lorsqu'un Ange lui annonça qu'il ne devait plus s'écouler que soixante et dix semaines d'années avant l'accomplissement des prophéties, et avant que le Saint des saints parût dans le monde : si Abraham tressaillit d'allégresse (Joan. 8) pour avoir vu de loin et en esprit le jour du Rédempteur promis; quelles ne durent pas être la joie et la consolation de ces saintes âmes, en le voyant présent au milieu d'elles, environné de gloire, et en apprenant qu'il avait détruit le péché, vaincu l'enfer, établi la paix entre le ciel et

la terre, accompli le grand ouvrage de la rédemption, et mis fin à leur exil ? Comme elles devaient s'inviter mutuellement à le louer, à le bénir, à lui témoigner leur vive reconnaissance ! Chantons, disaient-elles (Ps. 97), chantons au Seigneur un cantique nouveau, puisqu'il a opéré tant de merveilles ; nous voyons enfin l'auteur du salut. Il s'est rappelé sa miséricorde et nous en éprouvons les effets. C'est aujourd'hui véritablement le jour du Seigneur ; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse (Ps. 119).

12. Mais ce ne fut pas seulement pour ces saintes âmes que Jésus-Christ descendit aux limbes, ce fut encore pour notre propre bonheur. Ce fut non-seulement pour elles, mais encore pour nous qu'il ouvrit les portes de cette obscure prison, puisqu'il en ferma l'entrée pour toujours en délivrant ces âmes captives. Remarquez ici, mes Frères, le grand avantage que nous avons sur ceux qui ont vécu et qui sont morts avant la venue de Jésus-Christ. Quelque chéris qu'ils fussent de Dieu, quelque pures que fussent leurs âmes, elles ne pouvaient néanmoins aller aussitôt prendre possession de la gloire qui leur était destinée; mais il leur fallait attendre, dans ce lieu d'exil, que le grand ouvrage de la rédemption fût accompli. Un saint Jean-Baptiste, le plus saint des enfants des hommes, selon le témoignage de Jésus-Christ lui-même, un David, en qui Dieu avait trouvé un homme selon son cœur, un Moïse, si chéri de Dieu et des hommes, un Abraham, le conservateur de la foi, le père des croyants, qui observa toujours avec la plus grande fidélité la loi du Très-Haut, tous les Patriarches, les Prophètes, et tous les Saints dont les vertus sont célébrées dans les divines Ecritures, tous durent attendre, avant d'entrer dans le bienheureux séjour, que Jésus-Christ eût offert à son Père (Heb. 9) son grand sacrifice pour expier les iniquités qui se commettaient sous le premier Testament ; tandis que nous, nous n'avons plus besoin d'attendre la rédemption. Elle est accomplie ; le Fils de Dieu a satisfait, au prix de son sang, pour nos péchés et pour ceux de l'univers entier (1. Joan. 2); et si notre âme se trouve pure et sans tache au moment de la mort, elle n'aura pas à attendre un seul instant, avant d'aller prendre possession du royaume qui lui est préparé (Concil. Trid., Sess. 5. de Pecc. orig.).

13. Mais si nous jouissons d'un si précieux avantage pour être venus au monde après que Jésus-Christ a eu triomphé de la mort et de l'enfer, quel soin ne devons-nous pas avoir de conserver la pureté de notre âme, et de la purifier sans cesse de

tout ce qui pourrait prolonger son exil après la mort, et éloigner l'heureux moment où elle doit entrer en possession de l'héritage promis aux enfants de Dieu ? Pour ce qui est du péché originel, nous n'avons pas à craindre qu'il nous empêche d'entrer aussitôt après cette vie dans le séjour de la gloire, puisque la grâce du Rédempteur, qui nous a été conférée dans le baptême, l'a effacé entièrement et quant à la coulpe, et quant à la peine. Les péchés mortels qui ont été remis, quant à la coulpe, dans le sacrement de Pénitence, mais qui n'ont pas été entièrement expiés quant à la peine temporelle qui reste à subir après que l'on en a obtenu le pardon, et les péchés véniels qui enlèvent à une âme sa beauté, quoiqu'ils ne la privent pas de la grâce, voilà les causes qui privent, pendant plus ou moins de temps, ceux qui sont sortis de ce monde du bonheur d'entrer en possession de la gloire ; car la porte du ciel n'est point ouverte à celui qui est encore chargé de quelques dettes, ou souillé de quelque faute quoique légère, et il faut qu'il reste en purgatoire jusqu'à ce qu'il ait entièrement satisfait pour ces dettes à la justice divine, et qu'il ait été entièrement purifié des taches qu'il avait contractées dans le cours de sa vie mortelle. Si donc nous désirons, comme nous devons le désirer, qu'après la mort, notre âme soit aussitôt introduite dans la céleste Jérusalem, il faut, pendant notre vie, éviter avec le plus grand soin les fautes même vénielles, et nous appliquer avec ardeur à expier nos péchés passés par les œuvres de la pénitence. Préservons-nous donc, autant qu'il nous sera possible, de tout péché véniel ; et, par le moyen des aumônes, des jeûnes, des prières et des autres pratiques de piété, travaillons, pendant notre vie, à donner à Dieu toute la satisfaction qu'il exige de notre part. Par là il nous restera moins à purifier et moins à expier après notre trépas, et nous serons plus tôt introduits dans cette joie éternelle, dont les âmes des Saints morts avant Jésus-Christ, ne furent rendues participantes qu'après que le vainqueur de la mort et de l'enfer fut descendu aux limbes, où elles étaient détenues captives.

VINGT-CINQUIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles de la seconde partie du cinquième article. Il est ressuscité des morts le troisième jour.

Résurrection glorieuse de Jésus-Christ.

La résurrection glorieuse de Jésus-Christ est un mystère très important à connaître, étant un des principaux fondements de la religion chrétienne. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit l'Apôtre (1. Cor. 15), notre foi est vaine, et la prédication de l'Evangile est inutile. Car, établissant notre foi sur sa parole, comment serions-nous assurés qu'elle est infaillible, s'il n'était pas ressuscité, selon la promesse qu'il en avait faite si souvent ? Mais étant sorti des ombres du tombeau, et s'étant rendu la vie, comme il nous a donné par là une preuve très certaine de sa divinité, de même aussi il nous a enlevé tout motif de douter de son infaillibilité; et sa résurrection, qui nous engage invinciblement à croire qu'il est Dieu, nous engage conséquemment à croire que tout ce qu'il nous a révélé est essentiellement vrai. Dieu, dit saint Pierre (Ep. 1. c. 1) a délivré son divin Fils de la mort en le ressuscitant, et l'a comblé de gloire, afin que nous crussions fermement en lui. C'est pour cela que les saints Apôtres s'attachaient avec tout le zèle possible à annoncer, dans leurs épîtres et dans leurs autres écrits, le mystère de la résurrection préférablement à tout autre (1. Cor. 15, et Act. 2), parce qu'ils savaient bien que quand les peuples en seraient convaincus, ils ne feraient plus difficulté de croire toute autre vérité de l'Evangile, que les chrétiens ne vacilleraient plus dans leur foi quand ils seraient bien établis dans la croyance de ce mystère. Voyons donc, dans l'instruction d'aujourd'hui, la réalité de la résurrection de notre divin Rédempteur, la gloire qui l'accompagna, et les fruits qui en résultèrent pour nous.

1. Jésus-Christ ressuscita glorieusement le troisième jour après sa mort cruelle. Voici la manière dont les Evangélistes racontent cet événement merveilleux (Matth. 27. Marc. 15): Le Vendredi, à trois heures, Jésus expira, et sur le soir du même jour, son corps sacré fut descendu de la croix à l'aide de Joseph d'Arimathie et de Nicodème et enseveli dans un sépulcre neuf. Le jour suivant, c'est-à-dire le Samedi, à la demande des Princes des Prêtres et des Pharisiens, le monument fut scellé par ordre de Pilate, et des sentinelles y furent placées. Le matin du troisième jour, ou autrement le Dimanche, il se fit un grand tremblement de terre, et un Ange du Seigneur descen-

dit du ciel. Cet esprit céleste,dont l'aspect était brillant comme le soleil, le vêtement blanc comme la neige, écarta la pierre qui couvrait le sépulcre, et s'assit dessus ; ce qui frappa d'étonnement les gardes, et les remplit d'une grande frayeur. Quelques femmes pieuses (Luc. 24) qui vinrent de bon matin à ce sépulcre, ayant vu la pierre renversée, et le monument ouvert, y entrèrent et n'y trouvèrent pas le corps de Jésus. Tandis qu'elles étaient à ce sujet étonnées et désolées, deux personnages leur apparurent revêtus d'habits resplendissants, et qui, pour les consoler,leur adressèrent ces paroles: « C'est » en vain que vous cherchez parmi les morts celui qui vit. Il » n'est plus ici, mais il est ressuscité. Rappelez-vous que tandis » qu'il était encore dans la Galilée,lui-même vous a dit que le Fils » de l'homme devait être livré entre les mains des pécheurs, » être crucifié, et qu'il ressusciterait le troisième jour. S'étant rappelé les paroles du divin Maître, elles coururent annoncer aux Apôtres ce qu'elles venaient d'entendre; mais ces derniers croyant qu'elles déliraient, n'ajoutèrent pas foi à ce qu'elles leur disaient. Alors Pierre se transporta lui-même au monument; il n'y trouva que les draps dans lesquels le corps du Sauveur avait été enveloppé, et s'en retourna plein d'étonnement de ce qui était arrivé.

2. De ce simple récit que font les Evangélistes, il résulte clairement que Dieu, pour rendre authentique la résurrection de son Fils, disposa, dans son infinie Providence, les choses de telle manière, qu'il fut impossible d'élever le moindre doute sur ce merveilleux événement, à moins qu'on ne voulût fermer malignement les yeux à la lumière de la vérité. Premièrement il permit que la pierre fût, d'après la résolution des Juifs, scellée par l'autorité publique, que des soldats fussent placés autour du tombeau pour le garder, et empêcher que personne ne pût en approcher. S'il avait été abandonné et que l'on n'eût pas employé toutes ces précautions, les ennemis de Jésus-Christ auraient pu dire que ses disciples y étaient entrés furtivement,qu'ils en avaient enlevé le corps qui y gisait,et que sa résurrection était une imposture inventée par eux. C'était là,en effet,la crainte qu'éprouvaient les principaux de la Synagogue. Ils n'avaient pas oublié que Jésus encore vivant avait dit que dans trois jours il ressusciterait; ainsi,craignant que ses disciples ne vinssent l'enlever,d'après l'idée qu'ils s'en étaient formée, ils redoutaient que si ceux-ci exécutaient ce projet, ils en prissent occasion de tromper le peuple, et que cachant le corps de leur divin Maître, ils ne voulussent donner à entendre

faussement aux simples que ce qu'il avait prédit s'était réalisé. Si cela arrive, disaient-ils dans leur conciliabule, les précautions que nous avons employées jusqu'à présent pour détruire cette secte nouvelle, seront inutiles, et la mort que nous avons fait subir à son chef ne servira qu'à la rendre plus nombreuse et plus forte. Ils résolurent donc d'user de tous les moyens imaginables pour prévenir cet enlèvement; et, comme ils étaient obstinés et incrédules, ils se flattaient qu'en empêchant cet attentat, que leur malice leur faisait soupçonner, ils pourraient facilement persuader à tous que Jésus-Christ n'avait été qu'un séducteur, et que sa faction, étant ainsi anéantie et détruite, il n'en serait plus désormais question (Jerem. 11).

3. Mais combien il est vrai qu'il n'y a point de sagesse, de prudence, ni de conseil qui soit un obstacle à l'accomplissement des desseins du Seigneur (Prov. 21)! Il dissipe et réduit au néant les vaines pensées des hommes (Ps. 32), il sait exécuter ses projets éternels par les moyens mêmes qu'emploient les impies pour en suspendre ou en arrêter la réalisation. A quoi aboutirent toutes ces précautions des chefs de la Synagogue, sinon à rendre ce grand miracle plus évident et plus certain? L'iniquité a mentie à elle-même (Psal. 26), car ces soldats qui furent placés à la garde du monument, devinrent les témoins de ce merveilleux événement; et quel témoignage moins suspect que celui-là? Etant rentrés dans la ville ils racontèrent aux Princes des Prêtres exactement ce qu'ils avaient entendu et ce qu'ils avaient vu, et ces chefs ne pouvant élever le moindre doute sur ce que ces soldats leur déclarèrent, puisqu'ils étaient en grand nombre, et qu'ils s'accordaient tous dans leurs dépositions; écoutez, mes Frères, à quel misérable expédient recourut la malice de ces impies. Ils offrirent une grande somme d'argent aux soldats, afin qu'ils dissent tout le contraire de ce qu'ils avaient dit, et qu'ils publiassent dans la ville que, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus-Christ étaient venus pendant la nuit, et qu'ils avaient enlevé son corps (Matth. 28). Par ce nouveau stratagème, au moyen duquel ils cherchèrent à obscurcir la vérité de cet admirable événement, ils le rendirent plus manifeste, et eux-mêmes le connurent et le confessèrent, puisque pour effectuer leurs mauvais desseins ils furent contraints de se servir du mensonge; mensonge d'ailleurs trop évident, et qui, au lieu de combattre la résurrection de Jésus-Christ, la confirme davantage. Quelle croyance, en effet, peut-on accorder à des témoins qui avouent qu'ils dormaient, tandis qu'arrivait l'événement sur lequel ils déposent?

Et qui pourra jamais être convaincu que cette énorme pierre qui couvrait le sépulcre ait été remuée et écartée avec tant de facilité, et avec un silence si grand, qu'aucun de ceux qui le gardaient n'ait pu être éveillé ? D'ailleurs, n'est-il pas incroyable que les disciples de Jésus qui, au moment où leur divin Maître était arrêté, furent saisis d'une telle crainte que, l'ayant abandonné, ils prirent tous la fuite, aient pu avoir le courage de rompre le sceau que Pilate y avait placé, de mépriser l'autorité publique, de ne pas craindre la vigilance et la force des soldats ? Mais supposons qu'ils aient eu cette audace ; dans quel but s'exposer à un aussi grand danger? Car, ou ils étaient persuadés et ils croyaient fermement que Jésus-Christ devait ressusciter, ou ils en doutaient; s'ils en étaient persuadés, ils n'avaient donc aucun motif qui les déterminât à accomplir un si téméraire projet ; au contraire tout devait les en détourner; car s'ils avaient été découverts, comme ils pouvaient l'être facilement, aucun d'entre eux n'aurait pu désormais rendre témoignage à la vérité. S'ils en doutaient, et qu'ils eussent voulu entrer dans le sépulcre pour mieux s'assurer de cette résurrection, ils auraient été détrompés en voyant que le corps était dans la même position dans laquelle ils l'avaient placé, et découvrant qu'ils avaient été induits en erreur par leur Maître, ils n'auraient pas été si insensés que de vouloir s'exposer aux persécutions, aux chaînes, aux supplices et à la mort pour soutenir en face du monde sa résurrection, qu'ils auraient reconnue être une imposture. D'où il résulte que la raison veut qu'on croie ce que les soldats racontèrent d'abord du tremblement de terre qu'ils ressentirent, de l'apparition de l'Ange, de l'ouverture du sépulcre, et non ce qu'ils déclarèrent après avoir été corrompus par l'or et les exhortations des chefs de la Synagogue, en se contredisant eux-mêmes, par les bruits qu'ils firent circuler dans le public de l'enlèvement par ses disciples de Jésus crucifié.

4. Outre ce témoignage invincible de ses ennemis, Jésus-Christ fit appuyer sa résurrection d'autres preuves par lesquelles il pût la confirmer davantage, aux yeux de tous les hommes. Il voulut que les corps de beaucoup de saints personnages qui étaient morts longtemps avant lui ressuscitassent, et que, sortis de leurs monuments, ils fussent transportés à Jérusalem et se fissent voir à un grand nombre de Juifs. Il voulut que les Anges annonçassent aux pieuses femmes ce grand événement. Il daigna lui-même apparaître aux yeux de ses disciples, parler et converser visiblement avec eux. Il se fit

voir et parla à Magdeleine, il se manifesta également aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, et s'entretint avec eux ; les Apôtres jouirent de la même faveur. Mais le divin Sauveur ne s'en tint pas là, il se manifesta encore à plus de cinq cents disciples qui étaient réunis (1. Cor. 15), et afin qu'on ne pût pas dire qu'il n'était qu'un fantôme, il voulut témoigner par les preuves les plus incontestables et les plus certaines, non-seulement qu'il était ressuscité, mais encore que le corps que ceux-ci voyaient était celui qu'il avait avant de mourir, et voici comment :

5. Les Apôtres étaient réunis avec un grand nombre d'autres fidèles (Luc. 24. Jo. 20), et tandis que Cléophas et son compagnon racontaient à cette assemblée ce qui leur était arrivé dans le voyage d'Emmaüs, comment le divin Maître les avait accompagnés jusqu'à ce bourg, en leur expliquant les figures qui sont renfermées dans les livres de Moïse, et les oracles des Prophètes, comment étant ensemble à table il se manifesta à eux et comment ils finirent par le connaître avec certitude : tandis qu'ils racontaient ces choses, il apparut tout-à-coup au milieu de cette multitude, et leur adressa ces paroles : « Que la paix soit avec vous, c'est moi, ne craignez » pas. » Etonnés et troublés de cette visite, ils croyaient voir un esprit, et le Sauveur ajouta : « Pourquoi vous troublez-» vous, et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans » vos cœurs ? Regardez mes mains et mes pieds : c'est moi-» même. Touchez-moi, et sachez qu'un esprit n'a ni chair, » ni os, comme vous voyez que j'en ai.» Après leur avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Mais comme ils ne croyaient point encore que ce fût lui-même, il leur dit : Avez-vous quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent aussitôt un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Après qu'il eût mangé devant eux, il proféra ces paroles : « Voilà ce » que je vous disais étant encore avec vous : qu'il fallait que » tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les » Prophètes et dans les Psaumes s'accomplît. » Et en même temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures. Thomas n'était pas dans ce moment avec eux. Comme on lui racontait ce qui s'était passé, il ne voulait pas se déterminer à les croire ; et quoique les autres Apôtres et les autres disciples lui assurassent unanimement qu'ils avaient vu le Seigneur, il protestait qu'il ne croirait jamais s'il ne voyait de ses propres yeux les marques des clous dans les mains de son Rédempteur, et s'il ne touchait la plaie faite à son flanc. Huit jours après,

les disciples s'étant rassemblés de nouveau, et Thomas se trouvant en leur compagnie, Jésus entra, les portes étant fermées, et s'étant avancé au milieu d'eux, il les salua, en leur annonçant la paix. Ensuite s'étant tourné vers Thomas : « Approchez-vous, lui dit-il, et voyez mes mains; examinez la » plaie de mon côté, et enfoncez-y le doigt, afin que désor- » mais vous ne soyez plus incrédule, mais fidèle. » A ce reproche, Thomas convaincu et repentant, le reconnut et le confessa pour être son Seigneur et son Dieu.

6. Après ces preuves irréfragables et multipliées par lesquelles Jésus-Christ a voulu rendre manifeste la vérité de sa résurrection, comment les incrédules auront-ils encore la témérité de la nier? Pourront-ils encore rejeter le témoignage des Apôtres qui racontent ces faits, et nous assurent que le Rédempteur est vraiment ressuscité? Pourront-ils dire encore que ces apparitions ne furent que l'effet de leur imagination exaltée, qu'ils furent trop simples et trop crédules, en prenant pour des choses réelles ce qui n'était que de pure apparence? Mais la difficulté qu'ils firent dès le commencement d'ajouter foi aux récits des pieuses femmes qu'ils traitèrent de fanatiques (Luc. 24. 11); le désir qu'ils eurent de voir de leurs propres yeux ce qu'on leur assurait être arrivé (Jo. 20), leur empressement à visiter en personne le sépulcre, et l'incrédulité de Thomas ne nous permettent pas de soupçonner ni simplicité, ni erreur, ni illusion; et la déposition unanime de tant d'autres qui virent aussi Jésus-Christ ressuscité, et la connexion de leurs témoignages avec ce qui arriva dans le tombeau, et dont les soldats eux-mêmes furent témoins, sont des arguments si convaincants, que la première fois que saint Pierre (in Act. 2. 4), prêcha publiquement sur les places de Jérusalem la résurrection du Sauveur, il convertit trois mille âmes, et que dans une autre occasion, prêchant sur le même sujet, il en convertit jusqu'à cinq mille, qui crurent. Que dirons-nous ensuite de tant d'hommes si étrangers les uns aux autres, soit par leur pays, soit par la religion, de tant personnages illustres par leur naissance, célèbres par leur doctrine, qui se convertirent à la prédication des Apôtres, et qui ajoutèrent foi à tout ce qui leur était dit sur cette merveilleuse résurrection? Tous ceux-là étaient-ils ou moins éclairés, ou moins en garde pour ne pas se laisser induire en erreur, que ce petit nombre d'hommes qui se vantent d'être des esprits forts, parce qu'ils nient hardiment tout ce qu'ils ne comprennent pas? Ne serait-ce pas une témérité trop grande que de vouloir ac-

cuser ceux-là de stupidité et d'ignorance, et de prétendre que ceux-ci soient les seuls sages, les seuls prudents, les seuls éclairés? Il faut donc conclure que si les premiers crurent à la prédication des Apôtres, ils n'eurent aucune raison pour douter; et que si ces derniers se refusent à croire, ils n'ont d'autre fondement, pour en agir ainsi, que leur obstination et leur orgueil.

7. Après avoir démontré la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, examinons quelle fut la gloire qui l'accompagna. Et ici ne croyez pas, mes Frères, que les Apôtres nous parlant de la résurrection de Jésus-Christ, n'aient d'autre but que de nous faire comprendre qu'il a véritablement brisé les liens de la mort. La résurrection est sans doute une chose merveilleuse, puisqu'elle est au-dessus des lois de la nature; mais elle n'est cependant pas unique, puisqu'elle est arrivée à l'égard de plusieurs. Ils veulent donc nous apprendre que ce fut par sa propre puissance qu'il triompha de la mort qu'il avait voulu subir volontairement, que ce fut par sa propre vertu qu'il rendit la vie à son corps dont on n'avait fait qu'une plaie, et qui avait été déposé dans le fond du sépulcre. C'est en cela que consiste le merveilleux et la gloire d'une si étonnante résurrection. De tous les morts ressuscités dont il est question dans l'ancien et le nouveau Testament, de tous ceux dont il est fait mention dans l'Histoire ecclésiastique, en est-il un seul qui puisse s'attribuer la gloire de s'être ressuscité lui-même? Cela est impossible aux forces humaines, et rappeler les morts du tombeau est une œuvre qui n'appartient qu'à Dieu. Jésus-Christ a été le seul qui ait pu se ressusciter; c'est pour cela qu'il dit (Jo. 10. 18), quelque temps avant de mourir, qu'il avait le pouvoir de sacrifier sa vie, comme aussi celui de se la rendre, et que répondant aux Juifs incrédules qui lui demandèrent une preuve de sa mission : « Vous détruirez ce temple » leur dit-il (Jo. 2. 19), parlant de son corps, et moi je le re- » bâtirai en trois jours. » De même qu'il était le vrai Fils de Dieu, égal à son Père éternel (Jo. 5. 26), de même aussi il avait la vie en lui-même, comme son Père; et comme le Père ressuscite et vivifie les morts, ainsi pareillement le Fils communique la vie à qui il veut. La divinité n'ayant donc jamais été séparée du corps, tandis qu'il était dans le tombeau, ni de l'âme quand elle descendit aux limbes, la vertu divine résidait autant dans le corps que dans l'âme, et par cette même vertu il avait la puissance d'unir de nouveau le corps à l'âme, et de faire rentrer celle-ci dans le corps et de le vivifier.

8. D'où il résulte que la seule résurrection de Jésus-Christ répara avantageusement les opprobres dont il avait été accablé pendant le cours de sa vie mortelle, et rendit à son nom cette gloire qui avait été comme obscurcie à l'époque de sa passion ignominieuse. Il avait fait, il est vrai, des choses merveilleuses en vivant avec les hommes, non-seulement par la puissance de sa parole, mais encore il avait démontré par les miracles les plus admirables que son Père l'avait envoyé sur la terre, qu'il ne faisait qu'une seule et même chose avec lui, qu'il ne mentait pas, et qu'il ne proférait non plus point de blasphème quand il déclarait qu'il était Fils de Dieu. C'est pour cela que la foule le suivait, qu'on cherchait à le faire roi, et quand il eut ressuscité Lazare, et qu'il entrait à Jérusalem, elle alla à sa rencontre avec toute la pompe possible, le proclamant le Messie, et Roi d'Israël. Mais quand on se fut emparé de lui dans le jardin des Olives, quand il fut condamné, quand il fut crucifié, alors toutes les acclamations cessèrent; ses disciples mêmes furent scandalisés, et l'ignominie de sa croix effaça dans le peuple cette impression qu'y avait faite l'éclat de ses miracles précédents. S'il n'était pas ressuscité, qui jamais aurait ajouté foi à ses paroles, qui jamais se serait déterminé à croire qu'un homme condamné comme séducteur, attaché à une croix comme un voleur, et sujet comme tous les autres à la mort et à la corruption fût vraiment le Fils de Dieu? De quel front les Apôtres auraient-ils pu se montrer sur les places publiques et prêcher sa divinité dans Jérusalem à un peuple qui l'avait vu mourir, et sous les yeux de qui était le monument dans lequel il avait été enseveli? Or tous ces préjugés s'évanouirent quand, se ressuscitant lui-même par sa propre vertu, il sortit du sépulcre, et quand sa glorieuse résurrection ensevelit, selon l'expression de saint Pierre Chrysologue, l'infamie de sa mort. Il recouvra alors cette opinion et cette estime que ses ennemis s'étaient efforcés de lui enlever, et son nom devint d'autant plus célèbre qu'on ne pouvait plus élever aucun doute sur la doctrine qu'il avait prêchée, puisqu'on avait vu s'accomplir en tout point ce que les Prophètes avaient prédit, et ce que lui-même avait promis tant de fois. Dès-lors, la résurrection de Jésus-Christ était le sujet ordinaire des prédications des Apôtres, et ne cessant d'annoncer cette vérité en tous lieux et en toute occasion, ils finirent par soumettre l'univers entier à la croyance que Jésus-Christ était vrai Dieu.

9. Nous devons faire observer une autre circonstance qui rend la résurrection de Jésus-Christ d'autant plus célèbre et

glorieuse, qu'elle est distinguée de celle des autres hommes qui furent rappelés à la vie après leur mort. Le fils d'une veuve fut ressuscité (3. Reg. 17. 22) par les prières d'Elie. La fille d'un Prince de la Synagogue (Mar. 5. 42) ressuscita au commandement de Jésus-Christ, ainsi que le fils de la veuve de Naïm (Luc. 7. 15), et Lazare (Jo. 11). Dans les actes des Apôtres, nous voyons encore que ce divin Sauveur rendit la vie à une femme appelé Tabite, à la demande de Pierre, et saint Paul l'a rendit à un nommé Eulicus : mais tous ceux-là ne ressuscitèrent qu'à une vie mortelle, et pour être sujets comme tous les autres hommes aux travaux, aux misères, aux infirmités et derechef à la mort; d'où il résulte qu'après avoir vécu encore pendant le temps que Dieu leur avait accordé, ils rentrèrent de nouveau dans le tombeau (Aug. in Psal. 125). Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ: il ressuscita à une vie, non plus fragile, fatigante et abjecte, mais à une vie immortelle, heureuse et glorieuse. Nous savons, dit saint Paul (Rom. 6), que Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus, et que la mort terrassée et vaincue par lui ne pourra plus avoir sur lui aucun empire. Ainsi son corps, dépouillé de toutes ses faiblesses humaines, de sa fragilité et de ses misères, sortit du sépulcre, doué de qualités divines. Il en sortit subtil, ayant eu le pouvoir par-là même de pénétrer la pierre du monument, et d'entrer dans le cénacle, les portes étant fermées, glorieux et éclatant, puisqu'il répandit sur les gardes une lumière éblouissante, qu'il les remplit de frayeur et les dispersa. Il en sortit agile, puisqu'il se transporta en un clin-d'œil dans différents endroits pour se manifester aux disciples éloignés les uns des autres.

10. Les qualités de ce corps sacré furent si grandes, si admirables et si merveilleuses, que les saints Pères (Ag. in exp. Epist. ad. Gal.) déclarèrent que Jésus-Christ ressuscita *tout Dieu;* car toutes les faiblesses de la chair ayant cessé, on ne découvrit en lui que la vertu de la Majesté divine, depuis que les faiblesses humaines avaient disparu. La nature de la chair, dit Cassien (L. de Inc. c. 5), s'est convertie en une substance spirituelle, et ce qui était autrefois de l'homme a été tout transformé en Dieu. Ce n'est pas que je veuille dire que le corps du Rédempteur ait été changé essentiellement dans sa résurrection, non. C'est le même qui fut flagellé, crucifié et enseveli, c'est le même corps composé de la même chair, des mêmes os, et du même sang. Mais la puissance divine à laquelle il était uni, et dont il était comme investi, sépara de lui toutes ces qualités qui sont les effets de la faiblesse humaine, ne lais-

sant que celles qui servaient à démontrer que sa chair était véritablement chair; d'où il résulte qu'il avait conservé sa forme naturelle, ses traits, ses manières, dit saint Augustin (Epist. 201, ad Cons.), mais sans aucun défaut; qu'il marchait sans être sujet à la lassitude; qu'il mangeait sans être soumis à ce besoin qu'éprouvent tous les autres hommes. Ce fut alors que la qualité de Fils de Dieu, non adoptive, mais naturelle de Jésus-Christ se manifesta d'une manière évidente, car les qualités de la nature humaine, qui dans le temps de sa vie mortelle avaient été comme un voile épais cachant sa divinité, restèrent comme ensevelies dans la splendeur de sa gloire divine, qui éclatait de toute part; ce qui fit dire à l'Apôtre (2. Cor. 5) que s'il avait une fois connu Jésus-Christ selon la chair, il ne le connaissait plus à présent, puisque comme l'avoue Cassien (ibid.), quoique la chair de Jésus-Christ, après sa résurrection, soit la même, et que les deux natures divine et humaine ne soient pas confondues et restent distinctes, néanmoins l'humanité est comme absorbée en Dieu, de telle manière qu'à peine peut-on s'apercevoir qu'il a conservé un corps. Ce corps quant à la substance, dit le saint pontife Léon, est le même qui fut autrefois passible, qui fut mortel; mais ayant perdu tout ce qui était mortel et passible, il n'est plus le même quant à la gloire (Serm. 1. de Resurrect.).

11. Mais la résurrection de Jésus-Christ n'a-t-elle été avantageuse qu'à lui-même? Non, mes Frères, elle l'a été encore pour nous, puisqu'en ressuscitant il nous a rendu participants de son triomphe et de sa gloire. De même qu'il est venu au monde, qu'il a souffert, qu'il est mort pour nous; de même aussi il est ressuscité pour nous, et il nous a donné un gage certain que nous ressusciterons un jour nous-mêmes. Il y avait deux vies, dit le Pontife saint Grégoire (41. in Ev.) une mortelle, connue de tous les hommes, l'autre immortelle, inconnue au contraire à tous. Mais Jésus-Christ, le médiateur de Dieu et des hommes, descendit sur la terre; il prit l'une et nous montra la réalité de l'autre. « Il sacrifia la » première, en mourant, et nous démontra la seconde, en » ressuscitant. Si à nous, qui n'avions connaissance que de » la vie mortelle, il avait promis la résurrection de la chair sans » nous en donner aucune preuve sensible, qui aurait cru à » ses promesses? C'est pour cela que s'étant fait homme il » apparut à nos yeux revêtu de notre chair, qu'il se soumit » volontairement à la mort, qu'il ressuscita par sa propre » vertu et nous montra en lui-même cette récompense qu'il

» nous avait promise. » Si Jésus-Christ est ressuscité, disait à cet égard l'Apôtre (1. Cor. 15), qui peut douter que les morts ne ressuscitent un jour comme lui? De même que la mort a pris naissance dans un homme, ainsi la résurrection des morts puise son origine dans un seul homme ; et comme tous meurent dans Adam, ainsi tous nous serons vivifiés en Jésus-Christ. Aussi s'appelle-t-il dans les Ecritures, le premier-né et les prémices des morts, parce que ce fut lui qui le premier ressuscita pour une vie immortelle, et que par-là il nous mérita la grâce de ressusciter un jour à la même vie (ibid. et ad Cor. 1.15. et Apocal. 1).

12. Le grand bien que nous procura la résurrection de Jésus-Christ, fut l'assurance de ressusciter un jour comme lui, impassibles, immortels, glorieux, pourvu qu'étant dans cette vie présente morts au péché, nous ne vivions que de son esprit. Si nous avons été entés en lui, dit l'Apôtre (Rom. 6) par la ressemblance de sa mort, nous le serons pareillement par la ressemblance de la résurrection glorieuse ; si nous sommes morts avec Jésus-Christ, croyons que nous vivrons dans la société de Jésus-Christ. Aussi saint Augustin fait-il observer avec beaucoup de raison, à l'occasion des paroles de saint Paul touchant Jésus-Christ (Rom. 1), qu'il fut prédestiné Fils de Dieu par la résurrection des morts, c'est-à-dire de ceux qui lui appartiennent : car, dit le saint Docteur, c'est de ceux-là qu'il est proprement le Prince et le chef (in Exp. ad Rom.); et ceux-là exclusivement ressusciteront comme des membres vivants de son corps, pour vivre et régner avec lui éternellement. Ah! que nous serons heureux, mes Frères, si nous nous tenons bien unis à Jésus-Christ, nous abstenant de l'œuvre du péché et vivant dans la charité et dans la justice! Nous ressusciterons un jour comme lui (Phil. 3), et il réformera le corps que nous portons, ce corps aujourd'hui si pesant et si misérable, en l'assimilant au sien resplendissant et glorieux. Oui, notre corps aujourd'hui sujet à la corruption, deviendra incorruptible (1. ad Cor. 15). Ce corps abject et ignoble sortira de la terre entouré de gloire; ce corps caduc et faible deviendra vigoureux et robuste : ce corps si lourd aura un jour le privilége d'être léger ; et nous élevant des entrailles de la terre, immortels et incorruptibles, nous chanterons triomphants : Où est, ô mort, ta victoire? Où est, ô mort, ton aiguillon? Rendons des actions de grâces à Dieu de ce qu'il daigne nous accorder un tel triomphe par le moyen de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

13. De cette grande félicité que Dieu nous promet, et dont la resurrection de Jésus-Christ est un gage très certain, que devons-nous conclure, mes Frères? Ce qu'en conclut saint Paul (Col. 3) : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en » Dieu avec Jésus-Christ. Quand apparaîtra Jésus-Christ qui » est votre vie, alors vous serez admis à partager sa gloire avec » lui. Mortifiez donc les membres de l'homme terrestre qui » est en vous, en vous préservant de la fornication, de l'im- » pureté, du libertinage, des mauvais désirs, de l'avarice, » excès, qui autrefois ont fait tomber la colère de Dieu sur » les enfants rebelles à la vérité et désobéissants. Mainte- » nant renoncez donc à la colère, à l'aigreur, à la malice, à » la médisance, au blasphème. Que les paroles déshonnêtes » soient bannies de votre bouche. N'usez point de mensonge » les uns envers les autres, en un mot dépouillez-vous du vieil » homme, et vous revêtant de l'homme nouveau, ayez comme » des élus de Dieu des entrailles de miséricorde; soyez bons, » humbles, modestes, patients, et par-dessus tout ayez la » charité qui est le fondement de la perfection. Femmes, soyez » donc soumises à vos maris; et vous, maris, aimez vos fem- » mes, ne les traitez point avec aigreur et rudesse. Enfants, » obéissez à vos parents; et vous Pères, n'irritez point vos » enfants par une trop grande sévérité. Serviteurs, obéissez » aussi à vos maitres en toute simplicité de cœur, craignant » Dieu, et autant que cela est possible, faites-le de bon cœur, » comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, » sachant que vous recevrez de lui l'héritage du ciel pour ré- » compense de votre fidélité. » Voilà la conclusion que tire saint Paul, et si nous exécutons exactement ce qu'il vient de nous prescrire, si nous combattons pendant les jours de notre vie comme le Seigneur, et si nous triomphons comme lui, ressuscitant à son exemple, nous règnerons éternellement avec lui (1. Tim. 2).

VINGT-SIXIÈME INSTRUCTION.

Fruits que nous devons retirer de la résurrection de Jésus-Christ.

De même que notre foi ne doit pas être stérile, mais au contraire active ; ainsi il est nécessaire que, dans les choses mêmes qui sont l'objet de notre foi, nous puisions ces enseignements qui servent admirablement à bien régler notre conduite. Tous les mystères divins non-seulement renferment des vérités qui contribuent à exercer notre foi, mais ils nous

présentent encore des doctrines pratiques qui servent à diriger et à sanctifier nos actions. Quelle instruction devons-nous donc retirer du mystère de la résurrection de notre divin Rédempteur ? C'est ce qui formera le sujet de la présente instruction, dans laquelle je vous montrerai en premier lieu, par la résurrection de Jésus-Christ, qu'une âme qui est morte à la grâce ne doit pas ressusciter en apparence, mais véritablement, en se convertissant de cœur à Dieu : j'y ajouterai en second lieu les signes les plus certains d'après lesquels vous pourrez distinguer les vraies conversions d'avec les apparentes.

1. D'abord, pour jeter une plus grande lumière sur ce sujet, il convient de vous dire avant tout que comme le corps a son genre de mort, de même aussi l'âme a le sien. De même que l'âme est la vie du corps, ainsi, dit saint Augustin (Serm. 62. de Verb. Evang. Matth. c. 1), Dieu est la vie de l'âme. De même que le corps meurt si l'âme s'en sépare, de même aussi l'âme meurt si elle perd Dieu. Dieu perdu cause la mort de l'âme, comme l'âme séparée du corps cause sa mort. Or, à ces deux morts correspondent deux résurrections ; la résurrection du corps qui arrivera au dernier jour du monde, et la résurrection de l'âme qui a lieu quand le pécheur revient à Dieu. Mais entre l'âme et le corps il y a cette différence que, comme le corps ne doit mourir qu'une seule fois, ainsi il ne ressuscitera qu'une seule fois ; l'âme au contraire pouvant mourir plusieurs fois spirituellement, peut aussi ressusciter spirituellement plusieurs fois ; et si après être ressuscitée, elle perd de nouveau sa vie, qui est Dieu, il lui est encore possible de se la procurer derechef. Ah ! malheureux que nous serions, si, après avoir retrouvé cette vie de notre âme, et si après l'avoir perdue encore, nous ne pouvions plus désormais la recouvrer. Nous sommes déjà ressuscités une première fois dans le baptême à la grâce divine, à laquelle nous étions morts au moment de notre naissance, puisque nous sommes nés pécheurs. Que serait-il de nous, si, en y mourant derechef par le péché, il ne nous restait plus d'espérance de ressusciter à une vie nouvelle ? Mais consolons-nous, ô mes chers Frères, parce que si en péchant nous avons donné follement la mort à notre âme, la charité du Seigneur nous fournit un moyen de la ressusciter ; et si le baptême nous a rendu cette vie spirituelle, dont nous étions privés par le péché originel, la pénitence a la vertu de nous restituer la même vie, si elle nous a été enlevée par le péché mortel. De même donc que le péché est la mort de l'âme, puisqu'il

en est le meurtier en la séparant de Dieu, de même aussi la pénitence est sa résurrection, puisque c'est elle qui la ranime en l'unissant de nouveau à Dieu.

2. O vous donc qui dormez, dit saint Paul (Eph. 5), c'est-à-dire qui êtes morts par l'effet du péché, réveillez-vous, et sortez du sein de la mort. Jésus-Christ, dit saint Augustin (l. 4. de Trinit. c. 4.), par son unique résurrection, nous a procuré et celle du corps et celle de l'âme. Mais la résurrection de notre corps se fera indépendamment de nous et par la seule puissance divine, tandis que celle de notre âme ne peut avoir lieu sans notre coopération. Il faut donc que nous agissions d'accord avec la grâce, et que nous ne cessions de travailler à sortir de cet état de mort. Voudriez-vous, Chrétiens, qui êtes dans le tombeau du péché, rester dans ce malheureux état par votre faute? Si telle était votre funeste résolution, vous n'auriez point de part à la résurrection de Jésus-Christ, car celui qui ne ressuscite pas avec lui par sa grâce, ne ressuscite pas avec lui pour la gloire.

3. Mais ici, ô mes chers Frères, je ne voudrais pas que vous vinssiez à vous tromper, et à vous persuader que, pour recouvrer la vie de l'âme que vous avez perdue par le péché, et pour ressusciter spirituellement à la grâce, il suffit de se jeter aux pieds d'un Prêtre, de confesser ses fautes, en se frappant la poitrine, et de donner des signes extérieurs de pénitence, soit par l'attitude, soit par les paroles. Toutes ces actions se font par les pécheurs, lesquels nonobstant ces belles apparences, ne sortent pas pour cela de la mort; et l'on peut dire d'eux, qu'ils semblent vivre aux yeux des hommes, mais qu'effectivement ils sont morts (Ap. 3). Afin que la résurrection de l'âme soit vraie et sincère, il est nécessaire que la pénitence soit vraie et sincère; et elle l'est quand elle est accompagnée d'une douleur intérieure, d'un vrai déplaisir d'avoir offensé Dieu, et d'une véritable détestation de ses fautes : les pleurs, les gémissements, les prostrations et les humiliations, sans cette détestation et cette douleur, peuvent bien faire passer pour pénitent le pécheur devant les autres hommes; mais ils ne feront pas qu'il soit tel aux yeux de Dieu; et combien de fois n'arrive-t-il pas, dit le pape saint Grégoire (Reg. Past. c. 9), qu'il se trompe misérablement lui-même en croyant aimer ce qu'il hait, et haïr ce qu'il aime! De sorte que les mêmes inclinations, les mêmes attachements, les mêmes penchants, quoiqu'ils paraissent extérieurement détruits, subsistant en lui, comment l'âme peut-elle passer de la mort à la vie? Et

tant que la grâce, qui seule peut la vivifier, ne rentre pas en elle, elle demeure dans l'état de mort, et cette grâce ne peut pas rentrer en elle, si, par une sincère aversion du péché, elle ne se dispose pas à la recevoir ; car la grâce et le péché étant deux choses contraires, elles ne peuvent pas s'unir, l'une exclut l'autre. Or, l'horreur, que l'âme conçoit contre le péché, a seule la puissance de le chasser de son sein, et en l'en expulsant, elle y introduit à sa place la charité et la grâce. Afin donc, ô mes Frères, que votre résurrection spirituelle soit vraie comme le fut celle de Jésus-Christ, il est nécessaire que vous détestiez du fond de votre cœur le péché, que vous en ayez une véritable horreur. Sans cette détestation, et sans cette haine, vous pourrez bien extérieurement paraître ressuscités, mais vous ne le serez pas en réalité.

4. Dieu, en effet, qui seul peut rendre la vie au pécheur, exige indispensablement de lui cette condition, qu'il haïsse et qu'il déteste du fond de son cœur ses iniquités, et il lui promet qu'il vivra s'il l'accomplit. Peu m'importe, dit-il par la bouche du Prophète Joël (cap. 2), que vous déchiriez vos vêtements, ce sont vos cœurs qu'il faut déchirer. Si vous désirez que votre âme vive, dit-il par Ezéchiel (c. 18), rejetez loin de vous vos prévarications, faites-vous un cœur nouveau, et un esprit nouveau, nouveau quant aux inclinations, nouveau quant aux désirs, nouveau quant aux affections. Si l'esprit et le cœur sont encore dominés par les mêmes passions, si les mêmes attachements subsistent encore en eux, s'ils se sentent encore portés vers les mêmes objets criminels, on peut avouer, sans crainte de se tromper, qu'ils sont les mêmes qu'auparavant. Pour qu'ils soient changés, et qu'ils deviennent nouveaux, il faut qu'ils détestent ce qu'ils aimaient, qu'ils désapprouvent ce qu'ils approuvaient, et qu'ils ressentent en eux-mêmes un dégoût pour les choses qui leur faisaient éprouver des jouissances criminelles. C'est ce que nous enseigne saint Paul (I. Cor. 5), quand il dit qu'il faut se défaire du vieux levain, et que la Pâque doit se célébrer, non dans le levain de la malice et de l'hypocrisie, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité; et c'est ce que saint Pierre appelle mourir au péché, et vivre à la justice (Ep. 1.c.2).

5. Mais, hélas! combien j'ai lieu de craindre qu'elles soient rares les véritables résurrections! combien j'ai lieu de craindre qu'une grande partie des chrétiens n'aient qu'une ombre vaine et une simple apparence de conversion! Quoiqu'ils s'approchent du sacrement de la Pénitence, qu'ils protestent de

leur horreur pour le péché, qu'ils promettent de ne plus le commettre, et que, moyennant ces protestations et ces promesses, ils obtiennent l'absolution, je crains, nonobstant cela, que les sentiments intérieurs ne correspondent pas à ces manifestations, et qu'ils ne conservent un vif attachement dans le fond de leur cœur pour les fautes auxquelles ils font semblant de renoncer, du moins par paroles. S'il en était ainsi, mes Frères, tout cet appareil extérieur de pénitence ne serait qu'une illusion, suffisant pour faire croire qu'ils sont ressuscités spirituellement, mais non pour faire qu'ils le soient en vérité ; car comment peuvent-ils être ressuscités à la grâce, s'ils ne sont pas morts au péché ? Désirez-vous quelques signes par le moyen desquels vous discerniez quand la conversion est vraie, et quand on doit juger raisonnablement que le pécheur est spirituellement ressuscité avec Jésus-Christ ? Le Fils de Dieu nous les offre dans sa résurrection.

6. Lorsque les pieuses femmes, s'étant transportées de grand matin à son tombeau pour accomplir un devoir de piété et de charité envers le divin Rédempteur, eurent vu la porte du monument ouverte, et que n'ayant pas trouvé le corps de leur divin Maître, elles entendirent un Ange leur déclarer (Luc. 24) qu'elles cherchaient en vain celui qu'elles croyaient parmi les morts; qu'il n'était plus là : se rappelant alors ce qu'il leur avait prédit pendant qu'il vivait, elles connurent qu'il était ressuscité, et coururent toutes joyeuses en porter la nouvelle aux Apôtres. Voilà la première marque que le pécheur doit donner, afin qu'on puisse raisonnablement croire que sa conversion est vraie. Il faut qu'il sorte de son tombeau, et qu'on ne le trouve plus parmi les morts : s'il avait l'habitude de fréquenter certains lieux qui le portaient au péché, il faut qu'il n'y retourne plus; s'il aimait la compagnie de certaines personnes licencieuses et déréglées dans leurs mœurs, il faut qu'il y renonce. Enfin, s'il se trouvait dans des occasions dangereuses, il faut qu'il les fuie avec soin, afin que tous puissent dire: *Non est hic*: Il n'est pas ici. On ne le voit plus dans ces sociétés où l'on ne cherche par les discours qu'à décréditer les maximes de piété, ou qu'à répandre des doutes sur les mystères les plus certains et les plus sublimes de la religion. Il ne va plus dans cette maison où se trouvait l'idole de son cœur. Il ne fréquente plus ce lieu où il consumait tant d'heures dans le jeu. Il ne va plus aux théâtres, où autrefois il applaudissait aux chants les plus lascifs, et où il se faisait un plaisir d'assister aux bals les plus licencieux : *Non est hic*. Quand un pé-

cheur pénitent agira ainsi, alors on dira qu'il est sorti du sépulcre, et on pourra conclure de là, avec beaucoup de raison que sa pénitence est vraie : car l'éloignement des occasions, la séparation des objets dangereux, le renoncement entier et généreux à toutes ces choses qui servaient d'aiguillon et de provocation au péché, sont des signes certains que son cœur est changé, que sa faute lui déplait, et qu'il a une vraie et sincère volonté de ne plus la commettre.

7. Mais si un pécheur, au contraire, après s'être accusé de ses fautes, et avoir promis à son confesseur de ne plus en commettre, continue encore à rendre les mêmes visites, à entretenir, les mêmes rapports, à persévérer dans les mêmes liaisons à fréquenter les mêmes lieux, s'il s'expose encore aux mêmes occasions et aux mêmes dangers, on ne peut pas dire de lui qu'il est sorti de son tombeau ; au contraire on voit se réaliser envers lui ce que dit le Psalmiste (Psal. 48) que le sépulcre est son séjour habituel ; et il mérite d'être comparé à cet homme malheureux dont fait mention saint Luc (c. 8), qui étant possédé du démon, après avoir abandonné sa maison, avait fixé sa demeure dans les tombeaux. Ainsi, qui jamais dira qu'un tel pécheur est véritablement ressuscité, et qu'il est converti véritablement à Dieu? Qui se persuadera jamais qu'il déteste et qu'il a en horreur le péché, si, au lieu de prendre toutes les précautions possibles pour l'éviter, il se jette volontairement dans ces occasions qui, d'après l'expérience qu'il en a déjà faite, lui causeront de nouvelles chutes? Par une conduite semblable, il donne clairement à comprendre qu'il n'a changé ni de pensées, ni de désirs, ni d'affections, que les mêmes inclinations se maintiennent vivantes en lui, que son cœur est encore livré aux mêmes attaches, et qu'en conséquence les larmes qu'il a versées, les protestations qu'il a faites aux pieds du confesseur, ne furent que des actes d'hypocrisie pour le tromper. Ainsi sa pénitence n'ayant pas été vraie, mais feinte, et sa douleur n'ayant pas été sincère et intérieure, mais apparente et superficielle, qu'il ne se flatte pas que son âme soit ressuscitée spirituellement à la grâce, non, qu'il ne s'en flatte pas, elle est restée dans la mort.

8. Le second caractère que doit avoir la pénitence, et qui servira à faire connaître si elle est vraie, est qu'elle soit accompagnée d'un renouvellement de vie, et d'un changement de mœurs. Non-seulement le divin Sauveur sortit du sépulcre en y laissant le suaire et le drap dans lequel il avait été enveloppé; mais il prit une vie toute nouvelle, et tout-à-fait

différente de celle qu'il avait eue avant de mourir sur le Calvaire. Sa vie, dans sa chair mortelle, était une vie, sans doute divine, parce qu'il l'employait entièrement à procurer à son Père éternel toute la gloire possible; mais étant alors soumise aux infirmités de notre nature, elle était une vie d'humiliations, de souffrances, de douleurs, de pauvreté et de misères. Mais après la résurrection, non-seulement il a été délivré de toutes ses faiblesses, mais tout en lui est éclatant, tout est céleste, tout est glorieux. Il est vrai qu'il a toujours le corps qu'il avait en venant au monde, mais sa chair est devenue en quelque manière spirituelle, elle n'est plus sujette ni à la faim, ni à la soif, ni à la fatigue, ni aux peines. Tout ce qui est en lui sert à manifester la grandeur de sa divinité. S'il traite avec ses Apôtres, s'il converse, s'il mange avec eux, il ne le fait pas par besoin, mais uniquement pour prouver la réalité de sa résurrection. S'il parle, s'il raisonne avec eux, il ne parle, il ne raisonne que pour les instruire sur les choses du royaume de Dieu; et quoiqu'il vive sur la terre, il montre suffisamment que sa vie est une vie céleste.

9. Voilà le modèle que saint Paul propose à notre imitation (Rom. 6). De même que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, ainsi nous-mêmes nous devons marcher dans une nouvelle vie. *Quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ità et nos in novitate vitæ ambulemus.* Si nous souhaitons de ressusciter spirituellement avec Jésus-Christ, il faut qu'à l'imitation de Jésus-Christ nous commencions à mener une nouvelle vie, tout-à-fait différente de l'ancienne; que nous nous renouvelions dans l'intérieur de notre âme (Eph. 4); que nous servions Dieu dans une nouveauté d'esprit; que nous devenions des hommes nouveaux, des créatures nouvelles (Rom. 7) Et, afin que nous sachions en quoi doit consister ce renouvellement de vie, le même saint Paul nous le déclare : *Deponentes mendacium, loquimini veritatem, unusquisque cum proximo suo* (Eph. 4). Si, auparavant, vous étiez accoutumés à tromper votre prochain, en employant des ruses, des mensonges, des duplicités, des fraudes, soyez dès aujourd'hui véridiques et sincères avec tous : *Qui furabatur, jam non furetur; magis autem laboret, operando manibus suis quod bonum est, ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.* Que celui qui volait le bien d'autrui ne s'abstienne pas seulement des injustices, des vols, des rapines; mais, en outre, qu'il travaille de ses mains pour pouvoir faire l'aumône, et avoir de quoi secourir les indigents : *Omnis sermo malus ex ore vestro*

non procedat : sed si quis bonus ad ædificationem fidei, ut det gratiam audientibus. Qu'on n'entende plus sortir de votre bouche des discours mauvais et des paroles scandaleuses ; mais que tous vos entretiens soient tels que sa foi en soit glorifiée, et que tous ceux qui les entendent en soient édifiés : *Omnis amaritudo, et ira, et indignatio, et clamor et blasphemia tollatur à vobis cum omni malitia. Estote autem invicem benigni, misericordes, donantes invicem, sicut et Deus in Christo, donavit vobis.* Que l'aigreur, la colère, l'indignation soient bannies de votre cœur; ne vous livrez plus aux emportements, aux blasphèmes, mais que tous voient que l'esprit de bonté, de miséricorde, de patience et de charité règne parmi vous. Enfin, l'Apôtre ne se contente pas que nous cessions de pécher ; il veut, en outre, que, dans nos actions, nous nous exercions surtout à pratiquer les vertus qui sont contraires aux vices qui dominaient en nous, selon ce qui est dit dans le Prophète royal (Ps. 33) : «Abstenez-vous du mal et faites le bien.» Si donc nous étions autrefois ténèbres à raison de nos actions vicieuses, que dès à présent nous soyons lumière dans le Seigneur par les actes de vertu que nous pratiquerons (Eph. 5), et que, marchant comme des enfants de lumière, nous vivions de telle sorte que cette lumière brille aussi aux yeux des hommes, et que ceux qui ont été témoins de notre conduite déréglée, le devenant de nos mœurs chrétiennes, en prennent motif de glorifier le Père céleste (Matth. 5).

10. Il ne suffit cependant pas, mes Frères, que cette réforme dans nos mœurs s'opère extérieurement. Les hypocrites peuvent paraître vertueux; c'est en parlant d'eux que le divin Maître (Matth. 7) les appela des loups dévorants couverts d'une peau de brebis, et qu'il les compara (ch. 23) à ces sépulcres blanchis qui paraissent beaux et brillants au dehors, mais qui, au-dedans, sont remplis d'ossements et de pourriture. Il faut donc que nous nous renouvelions surtout intérieurement, et ce renouvellement s'opèrera en nous quand nous commencerons à goûter les choses célestes, qui auparavant étaient insipides et ennuyantes pour nous. Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, dit l'Apôtre (Col. 3), recherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ réside à la droite de son Père, et que votre empressement, votre affection et votre goût soient tournés vers les choses spirituelles et divines, et non plus vers celles qui sont matérielles et terrestres. Si autrefois les spectacles, les bals, les théâtres avaient pour vous un attrait particulier, n'aimez plus que les cérémonies saintes, les prédications, les

catéchismes : Si autrefois votre esprit était imbu des maximes du monde, efforcez-vous d'y graver dès aujourd'hui celles de l'éternité, et que celles qui peuvent vous inspirer (Phil. 4) des sentiments de vérité, d'honnêteté, de justice, de sainteté, soient l'objet de vos méditations continuelles et de votre prédilection. Quand un pécheur se renouvellera ainsi intérieurement, il se renouvellera sans doute extérieurement dans ses mœurs ; et ce renouvellement extérieur, étant soutenu par celui du cœur et celui de l'esprit, il ne sera plus apparent et feint, comme celui des hypocrites, il sera réel, vrai, sincère ; et dès-lors on pourra conclure avec certitude que ce pécheur est vraiment ressuscité ; car de même qu'un malade qui a pris goût à ces aliments qui auparavant lui paraissaient amers, est considéré comme un homme revenu en santé ; de même aussi, quand un chrétien goûte les choses spirituelles et célestes pour lesquelles il n'avait que de l'indifférence, on doit conclure qu'il a recouvré la vie de l'âme.

11. Une troisième marque de conversion, c'est la constance dans le bien et dans ce renouvellement de vie dans lequel le pécheur est entré. La résurrection de Jésus-Christ nous en fournit le modèle. Elle ne fut pas une résurrection passagère, mais constante et durable. Jésus-Christ, dit saint Paul (Rom. 6), en ressuscitant de la mort à la vie, ne meurt plus, et la mort n'a plus d'empire sur lui. Je ne veux pas inférer de là que comme le divin Rédempteur, en ressuscitant, devint immortel, le pécheur, en se convertissant, doive devenir impeccable ; mais je veux seulement dire que la conversion du pécheur doit ressembler à la résurrection de Jésus-Christ. Ainsi, plus cette ressemblance sera grande, c'est-à-dire plus cette vie nouvelle sera stable et permanente, plus la vérité de la conversion sera certaine ; et au contraire, plus elle sera inconstante, plus elle sera douteuse. La tristesse qui est selon Dieu, dit l'Apôtre (2. Cor. 7), produit la pénitence en procurant à l'âme un état stable et permanent ; c'est pour cela qu'écrivant à ceux de Corinthe, il leur recommande de se conserver fixes et invariables dans la vie nouvelle qu'ils ont embrassée (1. Cor. 15).

12. En effet, à voir un jeune homme qui auparavant était libre dans ses discours, licencieux dans ses conversations, immodeste dans son maintien, compagnon et ami de tous les débauchés, désobéissant à tous ses supérieurs ; à voir, dis-je, ce jeune homme devenu honnête dans ses paroles, composé dans sa démarche, ami des gens de bien, humble,

respectueux envers tous, sage, réglé dans sa conduite, pieux, et constant depuis plusieurs années dans ce changement de mœurs, qui ne dira pas que c'est là une œuvre de la grâce, et qu'il est vraiment converti? A voir une personne riche et jouissant de toutes les aises de la vie, qui autrefois était sans commisération envers les pauvres, vivant dans l'oisiveté, se livrant à tous les divertissements et à tous les plaisirs, à voir, dis-je, cette personne, depuis qu'elle s'est approchée des sacrements, se maintenir dans le genre de vie qu'elle a embrassé, et qui est si opposé au premier, être libérale et pleine de charité envers les indigents, sévère envers elle-même, avoir en horreur les spectacles et les théâtres, et fréquenter au contraire les temples du Seigneur, qui pourra jamais douter que la charité ne soit entrée dans son cœur, et qu'elle n'en ait absolument banni les passions? Mais peut-on porter un jugement semblable sur ces pénitents qui, pendant quelque temps, et avant d'être absous par le Prêtre, se font effectivement violence, s'abstiennent des visites, du jeu, s'éloignent des occasions dangereuses, et s'adonnent à la pratique des œuvres pies; mais qui, aussitôt après avoir reçu l'absolution, retombent dans les premiers vices, et s'abandonnent de nouveau à leurs anciennes passions? Ceux-là sont comparés avec raison, par l'apôtre saint Pierre (Epist. 2. c.2) aux chiens qui retournent à leur vomissement, et aux animaux immondes qui se plongent dans les mêmes immondices dans lesquelles ils ont coutume de se plonger. Tels sont ceux qui, la fête de Pâques une fois passée, fréquentent le jeu comme autrefois, hantent de nouveau les cabarets, ont avec les libertins les mêmes rapports qu'autrefois. Tels sont ceux qui, après être sortis d'une retraite spirituelle de quelques jours, où, séparés du monde, ils ont vaqué à la méditation et à d'autres œuvres de piété, promènent leur indolence et leur oisiveté dans tous les cercles, se montrent libres et licencieux dans les sociétés où ils accourent, avares quand il s'agit de payer leurs dettes, et prodigues quand il s'agit de plaisirs. Cette conduite n'indique-t-elle pas évidemment que dans le temps même qu'ils comprimèrent leurs passions, le feu de la concupiscence n'était pas éteint en eux, mais qu'il était seulement caché sous les cendres d'une pénitence apparente, et que, quoiqu'ils aient manifesté extérieurement par leur conduite qu'il y a eu chez eux une espèce de changement, ils ont néanmoins conservé dans leurs cœurs les mêmes dispositions perverses? Un arbre bon, dit le divin Maître (Matth. 27) ne peut pas produire de

mauvais fruits. Si leur cœur, mauvais comme il l'était, fût devenu bon, il ne produirait pas, immédiatement après l'absolution qu'ils ont reçue, les fruits mauvais de l'adultère, de la fornication, de l'injustice, du vol, du mensonge, du blasphème. Il y a donc toute raison de croire, ou au moins de douter que leur conversion n'a pas été véritable, mais seulement apparente.

13. Je vous ai exposé jusqu'à présent les principaux caractères qui distinguent les vraies conversions des conversions apparentes et simulées; examinez, mes Frères, si ces caractères se trouvent en vous. Pouvez-vous dire avec vérité que vous avez abandonné toutes les occasions qui vous exposent au danger de pécher, que vous êtes entrés dans une nouvelle vie, et que vous persévérez fidèlement dans ces résolutions que vous avez formées d'édifier le prochain par votre conduite? S'il en est ainsi, tranquillisez-vous, puisque vous avez raison de croire que votre âme est véritablement ressuscitée du péché à la grâce. Mais si, au contraire vous avez abandonné presque aussitôt la voie nouvelle dans laquelle vous étiez entrés, et, je dirai plus encore, si vous n'avez pas même encore changé de mœurs et de sentiments, si vous ne vous êtes pas encore éloignés des occasions qui vous portaient au mal, ne vous flattez pas que vos confessions vous aient rendu la vie, puisqu'une pénitence fausse ne peut pas produire une résurrection vraie. Cherchez donc, sans délai, à sortir de cet état malheureux où vous vous trouvez, en vous séparant à jamais des objets qui tant de fois vous provoquèrent au péché, en embrassant une vie qui soit tout-à-fait nouvelle, différente de celle que vous avez menée jusqu'à présent, et y persévérant constamment. Alors vous pourrez croire que vous êtes réellement convertis et ressuscités spirituellement avec Jésus-Christ.

VINGT-SEPTIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du sixième article du Symbole : ***Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis.***

Ascension de Jésus-Christ au ciel.

Si la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, dont je vous ai parlé en expliquant le cinquième article, fut le principe de son triomphe, son admirable ascension dans le ciel en fut le complément. Il était sorti victorieux du tombeau, insultant à la mort qu'il avait vaincue par sa propre mort, jetant l'effroi dans l'enfer, dont il avait brisé les portes, remplissant de confu-

sion tous ses ennemis, au mépris desquels il manifesta sa puissance, sa grandeur et sa divinité. Il avait revêtu d'impassibilité et d'immortalité son corps, que la cruauté des Juifs avait tenté de détruire, et rendu glorieux et célèbre son nom, que leur jalousie avait cherché à effacer. Il fallait encore que, comme il était ressuscité le premier à une vie immortelle, il ouvrît aussi le premier les portes du ciel qui, jusqu'à ce moment, étaient demeurées fermées à tous les hommes; qu'après ses grandes victoires, il allât enfin prendre possession de son royaume ; qu'après de si longs travaux, il entrât dans le lieu de son repos, et qu'après tant d'humiliations, il s'assît sur le trône de sa majesté, pour y recevoir les adorations et les hommages des Anges, des Saints et de toutes les créatures. Ce triomphe fut réservé pour le grand jour où, après avoir, sur la terre, pourvu à tout ce qui était nécessaire pour l'établissement de son Eglise, il monta au ciel pour retourner à son Père. Tel est le grand mystère que les saints Apôtres ont proposé à notre croyance dans le sixième article du Symbole, où il est dit que Jésus-Christ est monté aux cieux, et qu'il y est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant ; mystère sur lequel je tâcherai de vous instruire, en vous exposant en premier lieu les circonstances de l'admirable ascension de Jésus-Christ, et en second lieu en vous montrant, autant qu'il me sera possible, son état glorieux dans le ciel.

1. Après avoir accompli le grand ouvrage de la rédemption par sa passion, par sa mort et par sa résurrection glorieuse, Jésus-Christ, avant de monter au ciel, voulut encore demeurer quarante jours sur la terre pour l'utilité de son Eglise. Ses disciples avaient besoin d'être confirmés dans la foi de sa résurrection et d'être instruits sur bien des choses relatives au royaume de Dieu. Pour les confirmer dans la foi de sa résurrection, Jésus-Christ, ainsi que nous l'apprend saint Luc (Act. 1), leur en donna des preuves infaillibles par ses apparitions fréquentes qui dissipèrent tous leurs doutes; et, pour les instruire, il voulut bien leur parler et s'entretenir avec eux de tout ce qu'il leur était nécessaire de connaître. Ce fut alors qu'il leur donna toutes les règles qu'ils devaient suivre dans l'institution et le gouvernement de son Eglise; qu'il leur expliqua le nombre, la vertu, l'efficacité des sacrements, et la manière de les administrer; qu'il établit saint Pierre (Joan. 21) chef visible de l'Eglise; qu'il donna à tous les Apôtres le pouvoir de prêcher son Evangile (Marc. 16), et de remettre les péchés; ce fut alors qu'ils reçurent le don d'entendre les Ecritu-

res, et qu'il leur manifesta ces vérités qu'ils devaient transmettre à leurs successeurs, et que l'Eglise a toujours regardées comme la parole de Dieu non écrite, qu'on appelle Tradition divine et apostolique (Luc. 24. et Joan. 20).

2. Après avoir ainsi fortifié et instruit ses disciples, il leur donne le pouvoir de faire des miracles ; et, pour les consoler, il leur dit qu'il sera avec eux jusqu'à la fin des siècles, leur promet qu'il leur enverra son Esprit-Saint, et leur ordonne de rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils aient été revêtus de la vertu d'en haut. Ensuite il les conduit jusqu'en Béthanie, sur la montagne des Oliviers, et s'étant placé au milieu d'eux, il leur donne la paix, élève ses mains pour les bénir, et au même instant il quitte la terre, et s'élève vers les cieux. Figurez-vous quel dut être en ce moment l'étonnement de ces disciples fortunés, quelles durent être leur joie et leur tendresse. Ne pouvant plus le suivre de corps, ils le suivent des yeux et du cœur; et tandis que leurs regards sont encore fixés sur leur divin Maître qui, plus brillant que le soleil, va s'approchant de plus en plus des cieux, voilà que tout-à-coup une nuée lumineuse l'enveloppe, et le dérobe à leur vue. Interdits et comme en extase, ils continuent à l'accompagner de la pensée, et ils n'auraient pu détourner les yeux du point où ils l'avaient vu disparaître, si deux Anges vêtus de blanc n'étaient venus leur dire : Ne regardez plus en haut, car Jésus est déjà reçu dans le ciel ; comme vous l'y avez vu monter plein de gloire, de même il viendra plein de gloire à la fin des siècles, pour juger l'univers (Vid. Ev. Marc., Matth. Luc. et Act).

3. Il faut remarquer ici, mes Frères, que Jésus-Christ ne monta point au ciel par le ministère d'autrui, comme Elie (4. Reg. 2), qui fut porté au ciel dans un char de feu ; ou comme Habacuc (Dan. 14), qui fut transporté par un Ange à Babylone; ou comme le diacre Philippe (Act. 8), qui fut enlevé par l'esprit du Seigneur. Non, il y monta par sa propre vertu. On ne doit pas entendre seulement qu'il y monta par la vertu toute-puissante de la divinité, comme Dieu, mais encore par sa propre vertu comme homme (Catech. Rom. p. I. c. 7); car quoique cela ne pouvait pas se faire naturellement, la chose était cependant très facile à l'âme bienheureuse de Jésus-Christ, laquelle, par la vertu et par la force dont elle était douée, pouvait emporter le corps selon son bon plaisir ; et le corps de son côté, déjà devenu glorieux, obéissait sans difficulté et sans résistance à l'âme qui lui commandait. Et nous devons croire, par conséquent que notre divin Rédempteur monta au

ciel par sa propre vertu comme Dieu, et par sa propre vertu comme homme.

4. Que si le départ de Jésus-Christ de cette misérable terre fut accompagné de tant de gloire et de majesté, combien son entrée dans les cieux ne dut-elle pas être pompeuse et magnifique? Notre intelligence est trop bornée, et nous sommes trop matériels pour pouvoir comprendre des choses si sublimes et si élevées au-dessus de nos sens. Néanmoins avec les lumières que nous fournissent les divines Ecritures et les saints Pères, j'essaierai de vous en parler pour votre instruction.

5. Le Prophète royal (Ps. 23) nous représente les Esprits bienheureux comme étonnés et stupéfaits se disant les uns aux autres, en voyant arriver le Rédempteur glorieux: *Quel est donc ce roi de gloire? C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats, le Seigneur des vertus, c'est le Roi de la gloire.* Les Anges, dit saint Cyrille, furent comme interdits, en voyant le Roi de la gloire et le Dieu des armées revêtu de chair humaine. Et quel est donc, disaient-ils (Is. 63), celui qui vient de la terre, ayant ses habits encore teints, si beau, si admirable, et qui s'avance environné d'une pareille puissance? D'où vient que son vêtement est teint de sang, et que signifient ces plaies au milieu de ses mains? Ce fut pour eux un spectacle nouveau et qui n'avait jamais été vu dans le ciel, d'y voir retourner le Fils de Dieu revêtu d'une nouvelle dépouille, et chargé de trophées,comme s'il fût devenu plus grand, dit saint Ambroise (lib. 4. de Fid. c. 1), non point quant à la nature divine par laquelle il est toujours égal à son Père, mais parce qu'il avait avec lui la chair victorieuse, glorieuse et immortelle. *O princes*, disaient-ils, *levez vos portes; ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de la gloire fera son entrée.* Dans un autre endroit (Ps. 46) le même Roi-Prophète contemplant en esprit ce beau triomphe, s'écrie dans son étonnement: *Applaudissez de vos mains, ô nations de la terre, louez Dieu et faites retentir les airs de vos chants; car le Seigneur grand et terrible, le Roi qui domine sur tout l'univers, a subjugué les peuples, il a établi son règne, et il monte au ciel au milieu des félicitations des chœurs angéliques et des âmes justes.* Saint Jean lui-même vit dans son Apocalypse (c. 5) ce divin Agneau s'approchant du trône de Dieu, et il entendit une multitude innombrable d'Anges qui l'environnaient, et qui disaient à haute voix: *L'Agneau qui a été mis à mort est bien digne de recevoir vertu et divinité, sagesse et force, honneur,*

gloire et bénédiction. Il vit les quatre animaux mystérieux et les vingt-quatre vieillards se prosterner devant lui, et il les entendit chanter à sa louange un cantique nouveau.

6. Jésus-Christ monta donc au ciel, et il y monta comme Dieu et comme Homme par sa propre vertu. Il y monta accompagné des âmes des Patriarches et des Saints, qu'il avait délivrées de cette obscure prison où elles avaient été si longtemps renfermées. Il y monta au milieu des acclamations et des applaudissements de tous les chœurs angéliques. Ainsi, quoiqu'il soit réellement présent au milieu de nous dans le sacrement ineffable de son amour, il n'est cependant plus d'une manière naturelle et visible sur cette terre qui ne peut être une demeure digne de son corps immortel et glorieux (Catech. Rom. p. 1. c. 7); le ciel le plus élevé et le plus resplendissant est le lieu qui lui convient, et c'est pour cela que le Roi-Prophète lui disait (Ps. 56): *O Dieu, élevez-vous au-dessus de tous les cieux, et que votre gloire s'étende sur toute la terre.* Après avoir, pendant sa vie mortelle, rempli la terre de prodiges et de grâces; après avoir rempli, après sa mort, l'enfer de terreur et les limbes de consolation; après avoir, par sa résurrection, rempli son tombeau de gloire et de splendeur, il était bien juste qu'il remplît le ciel de joie par sa divine présence, vérifiant par là ce que dit saint Paul, *qu'il devait remplir toutes choses* (Eph. 4).

7. Mais quel est, me demanderez-vous, l'état de Jésus-Christ dans le ciel? Les saints Apôtres répondent à cette demande par ces paroles : *Sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis:* Il y est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant: paroles tirées du psaume 109 où le Roi-Prophète dit : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez vous à ma droite.* Un poste aussi sublime ne convient à personne qu'à Jésus-Christ; et c'est pour cela que saint Paul demande, dans son épître aux Hébreux (c. 1): Auquel des Anges Dieu a-t-il dit: Asseyez-vous à ma droite? Les Anges sont tous des serviteurs dans la maison de Dieu ; mais Jésus-Christ est le Fils : les Anges se tiennent devant le trône de Dieu prêts à exécuter ses ordres; mais Jésus-Christ est comme le fils dans sa maison; et celui qui est monté au ciel revêtu de chair humaine, est le même, dit encore l'Apôtre (Eph. 4), qui, sans corps, était descendu du ciel; c'est pourquoi il n'appartient qu'à lui d'être assis au lieu le plus élevé de cette cour bienheureuse, à la droite de la majesté divine. C'est ce que Jésus lui-même demanda à son Père dans cette prière qu'il lui fit avant sa mort (Joan. 17) : *Je vous*

ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Maintenant donc, mon Père, glorifiez-moi dans vous-même de la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût créé. Ces paroles : *Est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant*, nous montrent donc suffisamment quel est l'état de Jésus-Christ dans le ciel. Mais, comme il pourrait se faire que quelques-uns les entendissent d'une manière trop matérielle, il convient que je vous en expose le véritable sens, et que je vous explique ce que veulent dire les Apôtres, lorsqu'ils nous enseignent dans le Symbole que Jésus-Christ est assis dans le ciel, et qu'il y est à la droite de Dieu le Père.

8. Quand il est dit, dans les divines Ecritures, que Jésus-Christ est assis dans le ciel, ce n'est point pour exprimer la situation corporelle de son humanité sainte, ni pour nous donner à entendre qu'il est placé comme étant immobile sur un siége. Cette même Ecriture sainte qui, parlant de Jésus-Christ glorieux, se sert de cette expression, dit ailleurs (Apoc. 14) que les personnes vierges le suivent partout où il va ; et quelquefois elle nous le représente debout, comme le vit le premier martyr saint Etienne (Act. 7), tandis qu'il était lapidé par ses ennemis. S'accommodant à notre capacité, elle se sert de nos paroles pour exprimer les choses divines, s'abaissant ainsi jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à Dieu ; mais nous ne devons point entendre matériellement le langage figuré sous lequel elle nous montre les choses les plus sublimes et les mystères les plus profonds. Comme il nous importe peu de connaître quelle est la position de Jésus-Christ dans le ciel, ce n'est point cette position que la sainte Ecriture veut nous donner à entendre par ces paroles, et nous devons à cet égard réprimer notre curiosité, nous contentant de savoir, comme dit saint Augustin (l. de Fid. et Symb. c. 6), qu'il n'est pas permis d'attribuer au corps glorieux du Rédempteur aucune chose qui ne soit sublime et digne de lui. Ces paroles : *Est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant* renferment donc un sens plus relevé. Et comme, lorsque nous voulons représenter un roi qui, après de grands combats, jouit en paix de ses conquêtes, nous avons coutume de le montrer assis sur un trône, ainsi l'Ecriture et le Symbole, en nous représentant Jésus-Christ assis dans le ciel à la droite de son Père, veulent nous apprendre qu'après les grands combats qu'il a soutenus sur la terre et les victoires éclatantes qu'il a remportées, il règne maintenant glorieux et en paix dans le ciel. C'est là ce règne dont si souvent il avait entretenu ses disciples, ce rè

gne où le bon larron demanda d'être admis, ce règne que le divin Sauveur s'acquit au prix de ses travaux, de ses humiliations, de ses souffrances, de son sang et de sa mort. Il a bu au torrent des afflictions pendant sa vie, dit le Roi-Prophète (Ps. 109), et maintenant qu'il a subjugué ses ennemis, il élève sa tête, parce que son Père l'a couronné de gloire, qu'il le fait régner avec lui, et qu'il lui a donné tout pouvoir sur la terre et dans les cieux.

9. Nous trouvons une figure de cette exaltation de Jésus-Christ dans celle du patriarche Joseph (Gen. 37). Que n'eut-il pas à souffrir de la jalousie de ses frères ? Il fut injustement persécuté, enseveli dans une citerne, et enfin vendu. Mais ce fut par cette voie même par laquelle ils pensaient l'ôter pour toujours de devant leurs yeux, qu'il parvint à la première charge dans la cour du roi Pharaon (c. 41), jusqu'à être gouverneur de toute l'Egypte, et à recevoir de tout ce peuple honneur et obéissance ; de sorte qu'en le voyant dans un état si différent du premier, élevé au-dessus de tous, vénéré de tous, et obéi de tous, ses frères eux-mêmes ne le reconnurent plus. Vous n'ignorez pas, ô Chrétiens, quelles persécutions suscita contre Jésus la malignité des Juifs, quelles calomnies ils inventèrent contre lui, et quels moyens ils employèrent pour le décréditer, allant jusqu'à le faire mourir ignominieusement sur une croix. C'est par cette voie qu'il est parvenu à s'asseoir dans le ciel, à la droite de Dieu le Père, et le règne dont il jouit en paix est la récompense de ses travaux et de ses douleurs. Il fallait que Jésus-Christ souffrit, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. Il s'est anéanti, dit saint Paul (Phil. 2), en prenant la forme d'un esclave ; il s'est humilié, en se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, pour le faire respecter et adorer dans le ciel, sur la terre et même dans les enfers. Contemplez-le, maintenant qu'il est dans son royaume, voyez-le adoré, servi et environné d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux. Le reconnaissez-vous pour ce Jésus qui fut si pauvre sur cette terre, tellement méprisé et maltraité, que le Roi-Prophète crut devoir l'appeler (Ps. 21) l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple ? C'est lui-même cependant. Celui qui naquit inconnu dans une étable, qui par mépris était appelé le fils d'un artisan (Matth. 13), qui fut trahi et vendu par un de ses disciples, qui, malgré son innocence, fut injustement accusé, condamné, crucifié et mis à mort ; c'est lui-

même qui, après avoir souffert tant d'outrages et de tourmens, est maintenant assis sur son trône, et règne glorieux dans le ciel.

10. Il faut remarquer néanmoins qu'entre l'élévation de Joseph et celle de Jésus-Christ, il y eut la même différence que celle qui existe entre la figure et ce qui est figuré. La puissance de Joseph se bornait à l'Egypte, et elle devait finir un jour. Mais le règne de Jésus-Christ est un règne qui s'étend à toutes les créatures, et qui doit durer éternellement. Dieu, dit saint Paul (Eph. 1), l'a ressuscité d'entre les morts par sa toute-puissance, et l'a placé à sa droite dans le ciel, au dessus de toutes les Principautés, de toutes les Puissances, de toutes les Vertus, de toutes les Dominations, et de tout ce qu'il y a de plus grand, soit dans le siècle présent, soit dans le siècle futur; et il a mis toutes choses sous ses pieds. Tout est à lui (Col. 1), tout est en lui, et tout est par lui. Il est le chef du corps de l'Eglise, le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il soit le premier en tout. Pour ce qui est de la perpétuité de son règne, votre règne, dit le Prophète royal (Ps. 144), est un règne éternel, et votre empire s'étend à toutes les générations. Le Seigneur, dit le prophète Michée (c. 4), règnera sur eux depuis la montagne de Sion, et il y règnera éternellement; prophéties qui se rapportaient au règne de Jésus-Christ, dont l'Ange avait dit à Marie (Luc. 1. 33) qu'il règnerait éternellement sur la maison de Jacob, et que son règne n'aurait point de fin. Cette étendue de souveraineté et de puissance avait été montrée à Daniel dans une vision remarquable. J'ai vu, dit-il (c. 7), le Fils de l'Homme qui venait sur les nuées du ciel; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, il fut présenté devant lui, il en reçut puissance, honneur et empire, et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues eurent ordre de le servir. Sa puissance sera une puissance éternelle qui ne lui sera jamais enlevée, et son règne, un règne qui ne sera jamais détruit. Voilà, mes Frères, ce que veulent nous donner à entendre les Apôtres, en nous disant dans le Symbole que Jésus-Christ est assis dans le ciel. Comme celui qui s'assied, après un pénible voyage, se repose et demeure immobile pendant qu'il est assis, ils se servent de cette expression figurée, pour nous montrer la félicité et la stabilité de ce règne dont jouit dans le ciel le divin Rédempteur, après avoir terminé le cours pénible de sa vie mortelle. Il nous reste à voir maintenant pourquoi, non contents de dire qu'il est assis dans le ciel, ils ajoutent qu'il y est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.

11. Il ne faudrait pas vous imaginer que Dieu a une droite et une gauche comme les hommes. Loin des temples, et plus encore du cœur des chrétiens un tel simulacre, dit saint Augustin (Lib. de Fid. et Symb., c. 7). On ne peut attribuer à Dieu ces parties, sans se rendre coupable de ce sacrilége que l'apôtre saint Paul reproche (Rom. 1) à ces impies qui ont changé la gloire de Dieu qui est incorruptible, en la ressemblance d'un homme qui est sujet à la corruption. En Dieu, il n'y a proprement ni droite ni gauche; parce qu'il n'est pas corporel, mais pur esprit. Lorsqu'on dit donc que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu son Père, on veut dire, comme le remarque saint Augustin, que Dieu le Père l'a établi juge suprême, et lui a donné le pouvoir de juger le monde : *Sedere ergo, quod dicitur Deus non membrorum positionem, sed judiciariam significat potestatem, qua illa majestas nunquam caret, semper digna dignis tribuendo.* C'est ce que voulut faire entendre Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il dit (Joan. 5) que le Père ne juge personne, mais qu'il a donné tout jugement et le pouvoir de juger au Fils, parce qu'il est le Fils de l'Homme. Le Roi-Prophète avait prédit la même chose par ces paroles (Ps. 97) : *Il jugera toute la terre avec justice, et tous les peuples avec équité.* Ce qui a fait dire à saint Pierre (Act. 10) qu'il avait reçu de lui ordre de prêcher au peuple, et de prouver qu'il est établi de Dieu juge des vivants et des morts. Il est donc assis dans le ciel non-seulement comme un roi sur son trône, mais encore comme un juge sur son tribunal, et ses jugements, pour être cachés et secrets, n'en sont pas moins véritables. A la fin des siècles, il montrera publiquement, et il exercera avec pompe cette autorité; mais il ne laisse pas de l'exercer déjà maintenant, châtiant les impies dans la vie présente par la soustraction de ses grâces, récompensant les bons par l'abondance de ses dons, et distribuant à chacun, après la mort, ou la récompense, ou la peine qu'il a méritée par ses œuvres.

12. Voilà donc, mes Frères, ce qui nous est proposé à croire par ces paroles : *Est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.* Nous devons croire que Jésus-Christ, non-seulement comme Dieu, mais encore comme homme, est dans le ciel supérieur aux Anges, aux Archanges, aux Chérubins, aux Séraphins et à tous les esprits célestes; qu'il y gouverne le monde comme roi, et qu'il le juge en vertu du pouvoir qu'il a reçu de juger. Et cette croyance doit exciter en nous des sentiments de respect et de crainte en même temps. Nous devons le respecter comme notre roi, et le craindre comme notre

juge. Le caractère de roi exige de nous l'obéissance à tous ses commandements. Le caractère de juge exige que nous nous tenions sans cesse sur nos gardes, pour ne rien faire qui puisse l'irriter contre nous. Par cette obéissance et cette crainte nous mériterons que, comme roi, il soit plein de libéralité envers nous, et que, comme juge, il nous accorde ses récompenses. Comme roi, il nous rendra participants de ses grâces en cette vie, et comme juge, il nous fera participer à sa gloire dans le ciel.

VINGT-HUITIÈME INSTRUCTION.

Motifs pour lesquels Jésus-Christ est monté au ciel

On serait tenté de croire d'abord que Jésus-Christ, après avoir sacrifié sa vie pour nous, voulut réserver son ascension uniquement pour sa propre gloire, et qu'après avoir préféré sur la terre notre salut à son bonheur, en montant au ciel, il préféra sa gloire à nos intérêts. Et en effet, de quel secours ne semble-t-il pas qu'il aurait été à son Eglise, s'il fût demeuré visiblement sur la terre? Quel courage n'eût-il pas inspiré à ses disciples par son aimable présence? C'était là la pensée des Apôtres qui furent remplis de trouble et de tristesse, lorsqu'ils entendirent leur divin Maître leur annoncer son départ de ce monde, pensant qu'ils allaient demeurer orphelins et sans appui (Joan. 14. 1. et seq.). Mais Jésus-Christ leur fit entendre qu'il était avantageux pour eux qu'il retournât dans le sein de son Père, et leur promit qu'il serait toujours au milieu d'eux et de leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles par son assistance et par sa grâce (Matth. 28). Jésus-Christ est donc monté au ciel non-seulement pour sa gloire, mais encore pour notre avantage; c'est ce que je me propose de vous démontrer aujourd'hui, en vous exposant d'abord les principaux motifs pour lesquels il voulut monter au ciel, et vous faisant voir ensuite quels sont les fruits que nous devons retirer pour le bien de notre âme de cette ascension glorieuse.

1. Quoique Jésus-Christ soit monté au ciel pour y prendre possession de ce royaume qu'il s'était acquis par son propre sang, et pour établir sa demeure dans un lieu qui fût plus convenable à son état glorieux que cette misérable terre que nous habitons, il n'eut pas moins en vue notre avantage spirituel; et si nous nous appliquons à considérer ses desseins pleins d'amour avec les lumières que nous fournissent les

saintes Ecritures et les saints Pères, nous en découvrirons un grand nombre qui tous regardent le bien de notre âme.

2. En premier lieu, il a voulu, en montant au ciel, nous donner une idée de la félicité dont on jouit dans son royaume, et nous faire connaître la grandeur et l'excellence de la récompense qu'il nous a promise et qui nous est réservée. Tous les Hébreux attendaient avec impatience que le Messie vînt établir ce règne si souvent annoncé par les Prophètes. Mais, parce qu'ils ne comprenaient pas les saintes Ecritures, ils n'avaient en vue qu'un royaume matériel et conforme à leurs désirs charnels. Ils pensaient que le Messie promis devait fixer son trône à Jérusalem, étendre de là son empire jusqu'aux extrémités de la terre, et assurer à cet empire la liberté, l'abondance et la paix. C'est pourquoi ils ne voulurent point reconnaître Jésus-Christ pour leur roi, parce qu'ils ne voyaient en lui que faiblesse apparente, pauvreté et humiliations. Aussi, lorsqu'ils l'entendaient parler du royaume de Dieu, ils le traitaient d'imposteur; et lorsque Pilate le leur montrant, leur dit : Voilà votre roi, ils se mirent tous à crier à haute voix : Nous n'avons point d'autre roi que César. Cette opinion que le royaume promis aux Patriarches, et tant de fois prédit par les Prophètes, devait être un royaume matériel et terrestre, avait tellement prévalu, que ceux-mêmes qui s'avouaient disciples de Jésus-Christ, et qui ajoutaient foi à ses paroles, étaient aussi remplis de ce préjugé commun; ce qui porta la mère des enfants de Zébédée à le prier de donner à l'un de ses fils la première place à sa droite, et à l'autre la première place à sa gauche dans son royaume (Matth. 20). Bien plus, même après sa résurrection, ses disciples persistaient encore dans cette opinion; et un jour qu'il leur parlait du royaume de Dieu, ils lui demandèrent si c'était en ce temps-là qu'il rétablirait le royaume d'Israël (Act. 1). Il fallait donc qu'il les désabusât, et qu'il leur fît voir que son royaume était tout différent de celui qu'ils se figuraient, et que les Juifs attendaient inutilement. Il avait déjà dit devant Pilate (Joan. 18) que son royaume n'était pas de ce monde; mais pour rendre cette vérité plus claire et plus manifeste, il voulut, en présence de tous ses disciples réunis sur la montagne des Oliviers, monter au ciel, et aller prendre possession de ce nouveau royaume. Il s'éleva donc à leurs yeux (Act. 1); ils le virent bientôt environné d'une nuée lumineuse, et tandis que, dans leur étonnement, ils continuaient à regarder le ciel, deux Anges vêtus de blanc se présentèrent à eux, et leur dirent que Jésus était déjà reçu dans les cieux. Quelle plus

forte preuve pouvait-il leur donner pour les persuader que son royaume n'était point matériel et terrestre, mais qu'il était un royaume tout spirituel et céleste? Dès qu'ils l'eurent vu de leurs propres yeux quitter la terre et s'élever au-delà des nuages, ils dûrent nécessairement cesser de croire qu'il devait établir son trône sur la terre, et rester convaincus qu'il était allé le fixer dans les cieux.

3. Comme Jésus-Christ avait si souvent promis l'entrée de son royaume à tous ceux qui feraient la volonté de son Père (Matth. 7.), il voulut monter au ciel de la manière la plus pompeuse, non-seulement pour nous faire connaître ce qu'était son royaume, mais encore pour confirmer la vérité de ses promesses. Et en effet, y étant monté comme notre Médiateur, comme notre Réparateur, comme notre Chef et comme notre Frère, il nous a manifestement donné à entendre que c'est pour nous et en notre nom qu'il est entré en possession de ce bienheureux héritage ; et c'est pour cela que l'Apôtre dit avec confiance (Rom. 8) que puisque nous sommes devenus les enfants de Dieu par l'esprit d'adoption que nous avons reçu, nous sommes par-là même ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ. C'est ce qu'avait prédit longtemps auparavant le prophète Michée (c. 2) par ces paroles : *Il montera, ouvrant la porte devant eux; ils passeront par cette porte, et leur Roi et leur Seigneur y passera à leur tête.* C'est aussi ce qu'avait voulu nous faire entendre notre divin Maître, lorsqu'il avait dit, peu avant sa mort, à ses Apôtres, et à nous-mêmes dans leur personne (Joan. 14): *Je vais vous préparer une place, et après que je vous l'aurai préparée, je reviendrai, je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez là où je serai moi-même.* Si donc il est monté au ciel, et si c'est là qu'il fait sa demeure, il s'ensuit que le ciel est le lieu qu'il nous a préparé, et que c'est dans le ciel que nous devons un jour nous réunir à lui ; et c'est ainsi que, dans son ascension glorieuse, il nous donne un gage assuré de notre gloire future. Partout où sera le corps, les aigles s'y assembleront, dit-il ailleurs en parlant à ses disciples (Matt. 24), pour nous faire comprendre que c'est dans le ciel, ou il a établi son séjour et son règne, que doivent un jour se réunir tous les justes figurés par les aigles. Consolons-nous donc, mes Frères, vous dirai-je avec saint Paul (1. Thessal. 4), puisqu'un jour le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui sont morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers, ensuite nous qui vivons encore, nous serons enlevés avec lui sur les nuées, et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur.

4. Mais, direz-vous peut-être, sans doute l'ascension de Jésus-Christ serait pour nous un grand sujet de joie, s'il ne nous eût laissés ici-bas exposés à mille dangers, à mille combats dans lesquels nous pouvons perdre la couronne qui n'est réservée qu'à ceux qui auront combattu généreusement jusqu'à la fin (2. Tim. 2). Mais étant obligés de rester sur cette terre, où, de toutes parts, nous sommes environnés d'embûches, et continuellement assaillis par les ennemis les plus forts et les plus terribles, comment nous promettre que nous résisterons toujours avec constance, que nous combattrons toujours avec courage, que nous resterons enfin victorieux, nous qui sommes si faibles et si portés au mal? Il est vrai, mes Frères, qu'autant nos ennemis sont forts et puissants, autant nous sommes de nous-mêmes faibles et incapables de leur résister. *Néanmoins, étant pourvus des armes de Dieu* (Eph. 6), *la vérité étant la ceinture de nos reins, ayant la justice pour cuirasse, défendus par le bouclier de la foi, couverts du casque du salut et munis de l'épée de la parole de Dieu*, que pourrons-nous craindre, et quelle est la puissance sur la terre à laquelle nous ne puissions résister? Or, Jésus-Christ, en montant au ciel, nous a pourvus de tous ces moyens de défense; et par son esprit, par sa vertu, et par ses dons qu'il répand sur nous, il nous soutient, nous anime, et, combattant en nous et avec nous, il nous donne la victoire. Il était même avantageux pour nous qu'il montât au ciel, afin que nous fussions mieux disposés à recevoir ses grâces. Pendant que les Apôtres eurent la consolation de voir leur divin Maître au milieu d'eux, ils furent imparfaits, et leur amour ayant encore quelque chose d'humain, leur esprit ne pouvait point avoir une juste connaissance de ses dons spirituels, et leur cœur n'était point disposé à en recevoir la plénitude. Ils ne savaient pas se détacher de sa présence corporelle, ce qui fit qu'en l'entendant dire qu'il allait se séparer d'eux, ils se troublèrent (Joan. 16) et il se vit obligé de leur reprocher cette tristesse, en leur disant : Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père (Joan. 14). Il fallait donc qu'il dérobât à leurs sens son humanité, afin que leur amour étant purifié de toute imperfection, et étant devenu tout spirituel, ils fussent disposés à recevoir la plénitude de son esprit; c'est pour cela qu'il leur disait (Joan. 16) : Il est avantageux pour vous que je m'en aille vers celui qui m'a envoyé; car si je ne m'en vais point, l'Esprit consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Il voulait dire par-là, comme l'explique Saint

Augustin (Serm. 264. de Asc. Dom.) : vous desireriez que je ne m'en allasse point ; mais il est mieux pour vous que vous ne voyiez plus ma chair, afin que vous puissiez tenir votre esprit fixé dans la pure contemplation de ma divinité. Si je me sépare extérieurement de vous, ce n'est que pour vous remplir intérieurement de moi-même et de mon esprit.

5. En effet, de quelle abondance de grâces ne furent-ils pas comblés après l'ascension de leur divin Maitre! De quelles lumières leur esprit ne fut-il pas éclairé, et de quelle ardente charité leur cœur ne fut-il pas embrasé ! Alors ils reçurent l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de la sainte crainte du Seigneur (Is. 11). Ils étaient auparavant faibles et sans courage; ils devinrent fermes, stables, forts et courageux. Alors revêtus de la vertu divine (Luc. 24) qui descendit sur eux du haut du ciel, ils rendaient avec intrépidité et avec zèle témoignage de la résurrection de Jésus-Christ, et, bien loin de craindre les dangers, les persécutions et les opprobres, ils se réjouissaient et se glorifiaient d'être trouvés dignes de les souffrir pour le nom de Jésus-Christ (Act. 4. et 5). Alors ayant déposé toute pusillanimité et toute crainte, ils se mirent avec ardeur à prêcher la vérité en public, et à rendre raison de leur conduite en présence des magistrats ; et obéissant à Dieu, ils continuèrent hardiment à exercer leur ministère sans faire le moindre cas des défenses et des menaces des hommes. Alors enfin s'étant divisé le monde, ils firent entendre leur voix dans toute la terre, et allèrent porter la lumière de l'Évangile jusqu'aux extrémités de l'univers, entreprenant les voyages les plus pénibles, s'exposant à tous les dangers, à toutes les persécutions, supportant des travaux continuels, et sacrifiant leur vie même pour la gloire du Seigneur. Tous ces effets merveilleux furent produits par cet Esprit que Jésus-Christ répandit sur eux après son ascension glorieuse dans le ciel (Rom. 10).

6. Et ne croyez pas que ce fut seulement dans cette occasion qu'il se montra si libéral, et qu'il répandit ses dons en si grande abondance. Ce qu'il promit à ses Apôtres avant de monter au ciel, il l'a promis à toute son Eglise ; et si son ascension fut pour eux comme la source des grâces dont ils furent enrichis, elle l'est aussi de celles qui découlent chaque jour sur tous les fidèles. Oui, mes Frères, aujourd'hui encore Jésus-Christ répand son Esprit-Saint sur ses disciples ; et ce mépris si héroïque des vanités du siècle, ce détachement absolu

des plaisirs de la terre, cet ardent amour de la pénitence, ce zèle infatigable pour la gloire de Dieu, et tant d'autres vertus qui brillent encore dans l'Eglise, malgré la corruption du monde, sont autant de fruits de cette charité, que par le moyen de son Esprit-Saint il répand du haut du ciel sur ses fidèles serviteurs (Rom. 5). Il est vrai qu'il ne dispense pas à tous également ses dons, qu'il distribue selon son bon plaisir (1. Cor. 12); mais, en montant au ciel, il n'a point pour autant oublié un seul de ceux qui le servent. Il donne à tous les secours nécessaires au salut, il fournit à tous les moyens propres à mériter des grâces toujours plus abondantes, et à travailler à leur sanctification. C'est à cette fin qu'il a institué les sacrements, qui sont comme des canaux par lesquels il nous communique ses grâces; il nous a laissé sa parole, qui est cette nourriture divine qui nous alimente et nous fortifie; il a établi ses ministres qui, par les fonctions de leur ministère, travaillent assidument, comme dit l'Apôtre (Eph. 4), à la perfection des Saints et à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge complet de Jésus-Christ, afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants, et que nous ne nous laissions pas emporter à tous les vents des opinions humaines, par la malice des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur. Qu'avons-nous donc à craindre, mes Frères, si Jésus-Christ, en montant au ciel, nous a laissé son Esprit, et nous rend chaque jour participants de ses dons? Son départ de ce monde, loin de nous décourager, doit être, au contraire, un sujet de consolation pour nous, puisqu'il nous a procuré de si grands biens.

7. Une autre considération bien propre à nous consoler, c'est qu'il est monté au ciel pour continuer en notre faveur les fonctions de son sacerdoce, et pour soutenir nos intérêts auprès de son Père. Il avait offert son sacrifice et répandu son sang sur la croix; mais ce sang devait être présenté à Dieu dans le ciel. Ceci avait été figuré dans l'ancienne alliance, et Jésus-Christ, par sa glorieuse ascension, donna le complément à cette figure. L'Apôtre saint Paul nous dévoile ce mystère dans son épître aux Hébreux (c. 9). Le Grand-Prêtre, dit-il, entrait une fois chaque année dans le sanctuaire, portant le sang de la victime qu'il avait offerte pour lui et pour tout le peuple. Ainsi, Jésus-Christ est entré une fois, non point dans ce sanctuaire qui avait été fait de la main des hommes,

mais dans le véritable sanctuaire qui est le ciel, y portant cette chair et ce sang qu'il avait sacrifiés, afin de se présenter pour nous devant Dieu; et parce que, tout différent des autres Prêtres, il est éternel, il a un sacerdoce qui n'aura point de fin, et il vit toujours dans le ciel pour intercéder en notre faveur. Il est monté au ciel, dit saint Jean-Chrysostôme (Hom. 17. et 19. in Epist. ad Heb.), portant avec lui ce sacrifice, seul capable d'apaiser son Père; et il continue à y offrir non point un nouveau sacrifice, ou une nouvelle victime, mais la même hostie qu'il offrit une fois sur la croix. Il y montre à son Père ces prémices qu'il a reçues de nous (Theod. in c.8. Ep. ad Rom.), c'est-à-dire son humanité sainte, et lui offrant le sang qu'il a répandu, le corps qu'il a sacrifié, la mort qu'il a endurée pour notre amour, il demande pour nous miséricorde et salut. Il y présente à son Père le prix de notre rachat; et, s'interposant auprès de lui en notre faveur, il plaide notre cause, et soutient nos intérêts. Quelle consolation pour nous, de penser que nous avons dans le ciel un semblable pontife et un si puissant protecteur! Nous sommes pécheurs, il est vrai, et coupables d'un grand nombre de fautes, mais nous ne devons point pour autant perdre confiance, puisque, comme nous le dit l'apôtre saint Jean (Joan. 1. c. 2), nous avons auprès de Dieu le Père Jésus-Christ pour avocat, et qu'il s'est rendu propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier.

8. Tels furent les desseins pleins d'amour qui animèrent le cœur de Jésus-Christ au moment de son ascension. Il monta au ciel pour nous donner à entendre que comme son royaume est tout céleste, de même la récompense qu'il nous a promise n'est point sur la terre, mais dans les cieux; il y monta pour nous mieux disposer à recevoir l'abondance de ses grâces, en nous privant de sa présence corporelle; il y monta enfin pour s'offrir continuellement à son Père pour nous, et pour soutenir nos intérêts auprès de lui, comme étant notre médiateur et notre avocat. Il nous reste à voir maintenant quels fruits nous devons recueillir de ce mystère, et quels sentiments doit inspirer à nos cœurs la glorieuse ascension de notre divin Maître.

9. En montant au ciel, il est allé nous y préparer une place; il a pris possession pour nous et en notre nom de ce royaume fortuné, et nous a fait entendre que le ciel doit être un jour notre repos, notre récompense et notre félicité. Nous ne devons

donc plus nous occuper de la terre, mais tendre uniquement vers le ciel; et si, jusqu'à ce jour, les biens, les plaisirs et les honneurs du siècle ont été l'objet de nos pensées et de nos affections, nous devons maintenant les diriger sans cesse vers les biens éternels. C'est la conséquence qu'avait tirée le Roi-Prophète voyant en esprit Jésus-Christ monter glorieux dans le ciel (Ps. 4): *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur dur et appesanti?* Pourquoi aimez-vous encore la vanité, et vous fatiguez-vous à la poursuite du mensonge? Sachez que le Seigneur a élevé son Saint à une gloire admirable. Et saint Paul tire cette même conséquence en disant (Col. 3): *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les biens du ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, et ne courez plus après les biens de la terre.* En effet, si nous n'avons point ici-bas une cité permanente, si nous en cherchons une dans l'avenir, si nous sommes destinés à habiter avec les Saints dans la maison de Dieu pendant l'éternité, quelle folie ne serait-ce pas de nous attacher à tout ce qui passe, de nous plaire dans ce lieu d'exil, jusqu'à oublier notre patrie, et de préférer une misérable servitude à l'heureuse liberté des enfants de Dieu? Et néanmoins, autant nous nous laissons facilement séduire par les faux charmes de ces biens apparents et périssables, autant nous mettons de lenteur à suivre les impressions que devraient faire sur notre esprit et sur notre cœur les biens véritables et éternels. Au lieu de désirer, comme l'Apôtre (Phil. 1), de voir se briser les liens de notre corps, pour nous réunir à Jésus-Christ, nous sommes extrêmement sensibles à la moindre incommodité qu'il éprouve, et en étant devenus presque idolâtres, nous mettons tous nos soins à le bien nourrir, à le traiter délicatement et à lui procurer les plus douces satisfactions. Bien loin d'imiter le même Apôtre dans son détachement et son mépris des choses d'ici-bas (ib. 1. 8), nous-sommes toujours avides de gains et de trésors, nous recherchons sans cesse les charges les plus honorifiques et les postes les plus élevés.

10. Il faut une bonne fois nous désabuser, mes Frères. Si nous croyons que le ciel est notre patrie, et que Jésus-Christ nous y attend pour nous rendre parfaitement heureux, pour nous faire participer à sa gloire, à sa félicité et à son royaume, c'est donc vers le ciel que nous devons diriger toutes nos pensées et toutes nos affections; c'est donc pour le ciel que nous devons travailler sans cesse et avec toute l'ardeur dont nous serons capables; le ciel doit donc être l'unique objet de nos

désirs et de notre amour. Pour l'acquérir nous devons mépriser les chosees de cette terre ; et, pour arriver un jour à la possession de ces biens éternels, nous devons sacrifier par un détachement généreux tous les biens caducs et périssables. C'est ce que voulut nous apprendre notre divin Maître (Matth. 13), lorsque, comparant le royaume des cieux à un trésor caché dans un champ, il dit que celui qui l'avait trouvé, se hâta de vendre tout ce qu'il possédait pour faire l'acquisition de ce champ; et il expliqua plus expressément cette vérité, lorsqu'il assura (ib. c. 5) que le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit; et lorsqu'il dit (c. 16) que celui-là arrivera à la possession de la vie éternelle, qui aura abandonné sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, son épouse et ses enfants; et lorsqu'il enseigna (Joan. 12) que celui qui aime trop sa vie, la perdra, et que celui qui la haïra en ce monde, la conservera éternellement. Il ne faut donc plus nous faire illusion : méprisons le monde, détachons notre cœur des richesses, des honneurs, des plaisirs, des commodités et de tous les biens de cette terre, si nous voulons un jour monter glorieux dans le ciel; et si nous sommes obligés de nous en servir, ayons soin d'en user comme n'en usant pas, ainsi que nous l'enseigne l'Apôtre (1. Cor. 7). C'est le chemin que nous a tracé Jésus-Christ, c'est celui qu'ont suivi tous les justes non-seulement du nouveau, mais encore de l'ancien Testament, lesquels envisageant de loin les promesses que Dieu avait faites, se regardaient comme étrangers sur cette terre (Heb. 11); et ce serait se tromper grossièrement que de prétendre pouvoir parvenir au ciel par un autre chemin. Telle est la première instruction que nous fournit l'ascension de Jésus-Christ; voyons maintenant quelle est la seconde.

11. Un des motifs pour lesquels le divin Rédempteur s'éloigna de ses disciples et voulut monter au ciel, fut, comme nous l'avons vu, de leur envoyer son Esprit-Saint, et de les combler de ses dons, afin que, remplis de courage, de force et de zèle, ils pussent annoncer l'Evangile sans craindre ni les difficultés, ni les dangers, ni les contradictions. Alors il ouvrit en quelque manière le trésor de ses grâces pour continuer à les répandre en tout temps sur son Eglise; et l'effusion de ses dons devint comme une source intarissable, qui coule sans cesse, et qui produit encore aujourd'hui dans le Christianisme les fruits admirables des vertus les plus héroïques. Mais comment se fait-il qu'au milieu d'une si grande

abondance nous soyons si pauvres, et que tandis qu'un si grand nombre, arrosés des eaux de la grâce divine, fructifient d'une manière si étonnante et si prodigieuse, nous restions nous-mêmes stériles? Il nous importe grandement de rechercher les causes de cette stérilité, pour pouvoir y remédier

12. Après que Jésus-Christ fut sorti de ce monde, quelque assurés que fussent les Apôtres qu'il leur enverrait son Esprit-Saint, selon la promesse qu'il leur en avait faite, ils se retirèrent néanmoins tous à Jérusalem, et, réunis dans un cénacle, ils se disposèrent à recevoir ce divin Esprit, en persévérant tous ensemble dans la prière (Act. 1). Avons-nous soin de nous disposer de la même manière à recevoir ces grâces que Jésus-Christ répand en abondance du haut du ciel sur les âmes qui en sont dignes? Nous retirons-nous loin du bruit et du tumulte du siècle, pour lui demander ses dons, et pour le prier qu'il daigne arroser de la rosée bienfaisante de sa grâce la terre si aride de notre cœur? Ecoutons-nous sa divine parole avec le désir d'en profiter, et nous approchons-nous souvent des sacrements, afin de participer à cet Esprit que le Seigneur communique ordinairement par leur moyen à ses fidèles serviteurs? Ah! loin de fréquenter les sacrements, nous nous en éloignons; au lieu de chercher dans la divine parole cette nourriture spirituelle qui nous fortifierait, nous passons notre temps à lire des fables et des romans; et, tout occupés des affaires du siècle, nous ne savons pas trouver quelques moments pour rentrer en nous-mêmes et nous appliquer à la prière. Etant si distraits, si négligents, si mal disposés, qu'y a-t-il d'étonnant si les grâces divines ne descendent point sur nous? Comment prétendre que Jésus-Christ nous fasse part de ses dons, si nous en faisons si peu de cas? Et comment vouloir que son Esprit entre dans notre cœur, si, par une négligence coupable, nous lui en fermons la porte? Il s'ensuit que la moindre difficulté nous abat, que nous nous laissons vaincre par la plus petite tentation; et, restant privés de ces secours qui seuls peuvent nous rendre forts et courageux, nous ne sommes pas capables de surmonter le moindre obstacle qui se présente. Il faut donc préparer notre cœur par la prière, par la lecture spirituelle et par la fréquentation des sacrements; et en nous disposant de cette manière à l'imitation des Apôtres, nous recevrons nous-mêmes ce *bon Esprit* que Jésus-Christ a promis de donner à ceux qui le demanderont (Luc. 11). Et pour cela, comme l'ascension du Seigneur rendit les Apôtres plus désireux de recevoir le Saint-Esprit qu'il avait promis de leur envoyer

elle doit pareillement exciter en nous un ardent désir d'être fortifiés par la vertu d'en haut, et de ne pas rester privés par notre faute de ces grâces qui découlent sur tant d'autres en abondance.

13. La considération de ce mystère sublime doit encore opérer en nous un autre effet. Nous avons dit que Jésus-Christ, quoique dans le ciel, placé à la droite de son Père, et environné de gloire, ne nous perd cependant point de vue ; mais que, toujours attentif à notre bien, il ne cesse d'y exercer en notre faveur les fonctions de Prêtre, d'Avocat, de Médiateur, soutenant nos intérêts, plaidant notre cause, nous rendant propice la divine clémence. Cette réflexion ne doit pas seulement nous animer à recourir avec confiance au trône de la grâce pour obtenir miséricorde par son moyen (Heb. 4); elle doit en outre exciter dans nos cœurs les sentiments de la plus vive reconnaissance et du plus ardent amour; de manière qu'étant unis étroitement à lui, et vivant en lui et par lui, nous puissions dire avec l'Apôtre (Rom. 8): Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou les persécutions, ou le glaive? Non, nous supporterons toutes ces choses pour l'amour de celui qui nous a tant aimés. Et en vérité, si l'amour qu'il a pour nous est si grand, que, non content de s'être sacrifié lui-même tout entier pour notre bien pendant qu'il était sur cette terre, il ne peut nous oublier, et continue à soutenir nos intérêts maintenant qu'il est immortel et glorieux dans le ciel; quoi de plus juste et de plus raisonnable que de nous intéresser nous-mêmes pour sa gloire, et de sacrifier généreusement toutes choses pour lui montrer notre reconnaissance et notre amour? L'Apôtre eut donc bien raison de déclarer excommunié quiconque n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ (1. Cor. 16), et ce châtiment ne doit point paraître trop rigoureux pour une aussi monstrueuse ingratitude. Apprenons donc, mes Frères, de tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous sur la terre, et de tout ce qu'il ne cesse de faire encore pour nous dans le ciel, apprenons donc une bonne fois à l'aimer. C'est là le feu de cette charité divine qu'il est venu apporter dans le monde (Luc. 12), et qu'il a voulu rendre plus ardent après son ascension, en envoyant le Saint-Esprit sur la terre; ce feu qui, nous unissant à lui, nous fait vivre de son Esprit en cette vie, et nous fera participer à sa gloire en l'autre.

VINGT-NEUVIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du septième article du Symbole : ***Inde venturus est judicare vivos et mortuos.***

Second avènement de Jésus-Christ pour juger le monde.

Dans le septième article du Symbole, les Apôtres nous font savoir que Jésus-Christ doit revenir un jour sur cette terre d'une manière visible. Mais que sa venue alors sera bien différente de la première! Il vint la première fois pour racheter le monde; alors il viendra pour le juger. Il parut la première fois plein d'humilité et de douceur; il paraîtra alors environné de tout l'appareil de sa puissance et de sa grandeur. Il se montrera sous l'aspect terrible de notre juge. C'est ici une de ces grandes vérités qu'il nous importe souverainement de bien méditer; car une fois que nous en serons bien pénétrés, elle sera le moyen le plus puissant pour réprimer nos passions, pour nous faire éviter le péché, et nous porter à travailler avec ardeur et avec constance à la pratique des vertus. Pour confirmer votre foi sur une vérité si importante, nous considèrerons d'abord la certitude de ce jugement, et, en second lieu, les circonstances terribles qui doivent l'accompagner.

1. La qualité de juge est un des principaux caractères de Jésus-Christ. Comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie (Joan. 5), ainsi le Fils donne la vie à qui il veut; car le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils le pouvoir de juger. Comme le Père a la vie en lui-même, le Fils a pareillement la vie en lui-même, et il a reçu du Père le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'Homme. Il nous a ordonné, dit saint Pierre (Act. 10), d'annoncer à tous les peuples qu'il est établi par son Père juge des vivants et des morts. Il n'y a pas un seul homme, quelque grand qu'il soit, qui puisse se soustraire à l'autorité de ce divin juge; et comme il est statué que tous doivent mourir, il l'est de même qu'après la mort, tous doivent comparaître au jugement. Tous tant que nous sommes sur la terre, dit saint Paul (2. Cor. 5), nous devons être présentés après la mort devant le tribunal de Jésus-Christ, pour recevoir de lui ou la récompense du bien, ou le châtiment du mal que nous aurons fait durant notre vie. Notre âme, au sortir du corps, paraîtra devant ce juste juge pour lui rendre un compte rigoureux des pensées, des paroles,

des actions, et pour recevoir la sentence ou de vie éternelle, ou de mort éternelle, selon qu'elle aura mérité l'une ou l'autre. Néanmoins, ce jugement que chaque homme subit immédiatement après la mort, est un jugement particulier, privé et secret, et par conséquent Jésus-Christ n'y manifeste pas son autorité souveraine à la face de l'univers. C'est pourquoi il s'est réservé un autre jugement dans lequel il déploiera tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté, dans lequel il se fera reconnaître du ciel et de la terre pour Juge suprême des vivants et des morts. Alors il viendra non point comme un esclave, mais comme un maître absolu; non point comme un agneau plein de douceur, mais comme un lion féroce; et tous les hommes de tous les temps, de tout état et de toutes nations, étant rassemblés devant lui en un même jour et en un même lieu, il se montrera à tous dans sa grandeur, il fera entendre à tous sa voix formidable, il fera sentir à tous le poids de sa puissance; et, après un mûr examen des actions de chacun, il prononcera sur tous une sentence irrévocable. C'est de ce jugement solennel, public et universel qu'il est principalement fait mention dans le Symbole, et dont les divines Ecritures parlent d'une manière si expresse et en tant d'endroits différents, qu'il n'y a que les impies qui révoquent en doute la parole même de Dieu, qui puissent être assez téméraires pour oser nier un dogme aussi solidement établi.

2. Il y a des vérités qui furent annoncées d'une manière obscure, et comme cachées sous des figures et enveloppées de nuages dans l'ancien Testament, qui par là-même étaient ou mal entendues, ou entièrement ignorées par le peuple Hébreu, et dont la connaissance était réservée au peuple chrétien, auquel elles devaient être manifestées d'une manière plus expresse dans la nouvelle alliance. Mais qu'un jour viendra où tous seront obligés de paraître devant le tribunal suprême pour être jugés, comme c'est une vérité qui a toujours dû servir de flambeau et de règle aux actions des hommes, c'est aussi une vérité que Dieu a voulu faire connaître dans tous les temps, depuis l'origine du monde; vérité connue des Patriarches et de tous les peuples par le moyen de la tradition, depuis Adam jusqu'à Moïse; vérité clairement annoncée dans l'ancienne loi par les Prophètes. Voici, disait Enoch, voici que le Seigneur vient accompagné de toute la multitude de ses Saints pour juger l'univers, pour reprocher aux impies toutes les œuvres d'iniquité qu'ils ont commises, et toutes les paroles injurieuses qu'ils ont osé proférer contre Dieu. C'est

l'apôtre saint Jude qui nous a conservé ce fragment des prophéties de ce Patriarche qui fut le septième depuis Adam (c. 1). Que deviendrai-je, disait le saint homme Job (c. 31), quand le Seigneur viendra pour juger le monde, et que lui répondrai-je, lorsqu'il me demandera compte de ma vie ? Il était si pénétré de la crainte de ce jugement, que, malgré la pureté de sa conscience, il désirait pouvoir se cacher au sein de la terre, jusqu'à ce que ce moment de la colère divine fût passé. Dieu avait donc manifesté cette importante vérité déjà dans la loi de nature, puisqu'elle n'était pas inconnue aux saints personnages qui vivaient dans ces temps reculés. Mais après qu'il eut donné à son peuple la loi écrite, combien de fois et avec quelle clarté ne parla-t-il pas du jugement dernier par la bouche de ses Prophètes ? Je ne finirais pas si je voulais citer ici tous les passages où il l'annonce avec les plus terribles menaces, ou dans lesquels il nous le dépeint sous les couleurs les plus vives. Je me contenterai d'en rapporter quelques-uns qui pourront suffire pour confirmer notre foi, et pour confondre de plus en plus l'incrédulité des impies.

3. Les ennemis du Seigneur trembleront en sa présence, disait Anne, mère de Samuël (1. Reg. 2), et du haut du ciel il fera retentir sur leur tête le bruit de son tonnerre. Le Seigneur jugera toutes les nations de l'univers, il donnera l'empire à son Roi, et il fera connaître toute la puissance de son Christ. Entrez dans les cavernes, s'écriait Isaïe (c. 2), cachez-vous dans les antres les plus profonds, pour vous dérober à la face du Seigneur et à l'éclat de sa majesté. Toute grandeur, c'est-à-dire tout l'orgueil des hommes en ce jour sera abaissé, et Dieu seul sera grand et élevé; car le jour du Dieu des armées va venir, pour humilier tous les superbes. Poussez des cris d'épouvante, dit-il ailleurs (c. 13); car le grand jour du Seigneur est proche. Alors tous les cœurs palpiteront d'effroi, et tous les visages paraîtront secs et décharnés. Voilà que le jour du Seigneur va venir, jour cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur, jour qui réduira les pécheurs en poussière et la terre en solitude. Les prédictions d'Ezéchiel ne sont pas moins effrayantes et terribles (c. 7) : voici ce que dit le Dieu d'Israël : La fin est venue, oui, la fin est venue pour les quatre parties de la terre; je vais déchaîner contre toi ma fureur ; je te jugerai selon que tu l'auras mérité, et je placerai vis-à-vis de toi toutes tes abominations. Tous les autres Prophètes (Joël. 2., Malach. 3., Soph. 1. 15) tiennent le même langage, dépeignent ce jour fatal avec les mêmes couleurs, et

l'appellent jour de colère, jour d'angoisse et de tribulation, jour de misère et de calamité, jour de ténèbres et d'horreur, jour de nuage et de tempête. C'est en ce jour que, selon qu'il fut montré à Daniel dans une vision remarquable (c. 7), après la destruction des quatre grands royaumes représentés sous la figure des quatre grandes bêtes, se fera le jugement solennel, que toute puissance sera pour toujours anéantie, que l'empire et le pouvoir seront donnés au peuple des Saints du Très-Haut dont le règne est éternel ; et alors tous les rois le serviront et lui seront soumis. Et le Roi-Prophète veut-il parler d'autre chose que de ce grand jour du jugement, lorsqu'il dit (Ps. 9) que le Seigneur a déjà préparé son trône pour juger, et qu'il jugera toute la terre selon l'équité, et tous les peuples selon la justice; et lorsqu'il ajoute (Ps. 49) que Dieu viendra d'une manière éclatante, qu'il rompra son silence; que le feu s'allumera devant lui, et qu'autour de lui se formera une grande tempête; qu'il appellera le ciel et la terre pour faire le discernement de son peuple ; qu'il rassemblera devant lui tous ses Saints; que les cieux publieront sa justice, parce qu'il est le Juge suprême; qu'il mettra devant les yeux du pécheur ses iniquités, et lui reprochera sa présomption ?

4. Cette vérité, si clairement annoncée tant sous la loi de nature par les Patriarches, que dans la loi écrite par les Prophètes, Dieu lui-même a voulu la publier de sa propre bouche dans la loi de grâce; et, non content de nous dire que tous les hommes seront jugés, chose que les Hébreux ne peuvent pas ignorer, il nous fait savoir en outre qu'ils le seront par Jésus-Christ, vérité que les Juifs ne veulent pas admettre. Comme leur obstination et l'aveuglement dans lequel ils sont tombés par leur faute ne leur laissent pas saisir le véritable sens des Ecritures, ni voir comme elles se sont toutes accomplies parfaitement en Jésus-Christ, ils le regardent comme un homme ordinaire, et ne savent pas comprendre comment il se peut faire qu'il ait le pouvoir de juger le monde, pouvoir qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Aussi, lorsqu'il dit en la présence du Prince des Prêtres (Matth. 26) qu'ils le verront un jour assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel, il fut jugé coupable de blasphème et digne de mort. Mais pour nous qui avons été rendus participants de la connaissance des mystères du royaume de Dieu, il ne nous est pas difficile de croire que Jésus-Christ a le pouvoir de juger tous les hommes; et sachant que comme il est véritablement homme, de même il est vraiment Dieu ; persuadés que le ciel

et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point (Matth. 24), nous ne pouvons douter de ce qu'il a daigné nous révéler lui-même concernant le jugement. Or, quoiqu'il n'ait pas voulu manifester le temps et le jour que Dieu a fixés pour ce jugement, il nous fait savoir néanmoins qu'il aura lieu infailliblement, et que c'est lui-même qui est venu une fois plein de douceur et d'humilité pour le sauver, qui viendra avec tout l'appareil de sa grandeur et de sa puissance pour le juger. Le Fils de l'Homme, ce sont ses propres paroles rapportées par les Evangélistes (Matth. 16), le Fils de l'Homme viendra dans la gloire de son Père avec ses Anges, et il rendra à chacun selon ses œuvres. Alors paraîtra le signe du Fils de l'Homme, toutes les tribus de la terre pleureront, et le verront venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté (Matth. c. 25). Quand le Fils de l'Homme reviendra sur la terre, dit-il ailleurs, ayant ses Anges avec lui, il occupera le trône de sa majesté, et toutes les nations se réuniront devant lui. Pouvait-il parler d'une manière plus claire et plus formelle ? Néanmoins, pour rendre cette vérité plus sensible, et pour l'imprimer plus fortement dans l'esprit de ses Apôtres, il voulut encore se servir de paraboles. Le royaume des cieux, dit-il (Matth. c. 13), est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Les cultivateurs s'étant endormis, l'ennemi du père de famille est venu, et a semé de l'ivraie parmi le bon grain. Quand l'herbe eut poussé, et qu'elle fut montée en épi, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? Non, répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la pour la brûler, mais amassez le froment dans mon grenier. Malgré la clarté de cette parabole, Jésus-Christ voulut encore lui-même en donner l'explication à ses disciples. Celui qui sème le bon grain, dit-il, c'est le Fils de l'Homme; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, ce sont les enfants de l'esprit malin. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon; la moisson, c'est la fin du monde; et les moissonneurs, ce sont les Anges. Comme donc on cueille l'ivraie, et qu'on la brûle dans le feu, il en sera de même à la

fin du monde. Le Fils de l'Homme enverra ses Anges, et ils enlèveront de son royaume tout ce qu'il y a de scandaleux et de gens qui commettent l'iniquité; et ils les jetteront dans la fournaise ardente : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père (Vid. Evang. Matth.).

5. Instruits par ces paroles de leur divin Maître, les Apôtres ne cessèrent (Act. 10) d'inculquer aux hommes cette importante vérité : que Jésus-Christ est établi de Dieu juge des vivants et des morts; que le Seigneur a fixé un jour où, par le moyen de son Fils, il jugera le monde selon toute la rigueur de sa justice; qu'en ce jour, il révèlera à la face de l'univers les actions les plus cachées, qu'il rendra à chacun selon ses œuvres (Rom. 2. et 14), et que tous, nous serons présentés devant son tribunal. Les Apôtres ont enseigné cette vérité à tous les peuples; toutes les nations l'ont embrassée; elle a été crue dans tous les siècles ; l'Eglise l'a toujours soutenue et conservée, parce qu'elle est fondée sur la parole de Dieu même et sur la révélation et la manifestation que nous en a faite Jésus-Christ, son divin Fils; ce serait donc être bien téméraire et bien impie que de résister à de telles preuves, et de révoquer en doute la certitude du jugement universel. Dieu nous l'a fait annoncer et par ses Patriarches, et par ses Prophètes, et par la bouche de son propre Fils; ne cherchons pas d'autres raisons pour le croire, et que tous les raisonnements humains cèdent à la parole divine. Passons donc au second point, et mettons-nous à considérer les circonstances de ce jugement.

6. La première circonstance qui lui servira comme d'appareil terrible, ce sera la destruction du monde, et la ruine de l'univers. On verra, dit Jésus-Christ lui-même (Luc. 21), on verra des signes et des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; et sur la terre les peuples seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de lumière, et les étoiles du firmament tomberont; tous les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux qui seront prêts à tomber sur l'univers. Comme toutes choses toucheront à leur fin, dit le pape saint Grégoire (Hom. 35. in Evang.); avant leur destruction, elles éprouveront le désordre le plus complet. Le ciel, la terre, la mer, la nature entière étant dans la confusion, annonceront l'approche de ce grand jour; et chacun, à la vue de ces affreux événements, et dans le pressentiment de la colère divine prête à éclater sur lui,

dira aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et dérobez-nous aux regards de celui qui est assis sur le trône, et à la fureur de l'Agneau (Apoc. 6). Après cela, ce même Dieu qui ravagea une fois la terre par un déluge d'eau, lui enverra un déluge de feu. Les cieux seront enflammés, dit saint Pierre (Epist. 2. c. 3); les éléments seront dissouts par l'ardeur du feu; la terre, avec tout ce qu'elle renferme, sera dévorée par les flammes; et alors s'accomplira cette prédiction du Roi-Prophète : *Le feu marchera devant lui* (Ps. 96).

7. A ces horribles préludes succèdera le son effrayant de cette trompette dont la seule pensée remplissait de terreur le grand saint Jérôme. Elle se fera entendre dans toutes les parties du monde, et en ce moment se présentera le spectacle le plus merveilleux et le plus étonnant. Tous les morts de tout âge, de tout état, de toute profession, de tous les temps et de tous les lieux ressusciteront en un clin-d'œil, et alors se vérifiera ce qui fut une fois montré en figure au Prophète Ezéchiel (c. 37). Les ossements décharnés et épars se rassembleront, se réuniront, prenant leur première place; ils se revêtiront de nerfs et de chair; ils seront, comme dans le principe, revêtus de peau; l'âme viendra les vivifier; et, se tenant debout, ils formeront comme une armée innombrable. Les âmes ayant été ainsi réunies à leurs corps, on verra reparaître l'immense multitude de tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront sur la terre. Personne ne pourra se soustraire au son pénétrant de cette trompette formidable, ni résister au commandement divin. Les monarques comme les sujets, les maîtres comme les serviteurs, les riches comme les pauvres, les grands comme les petits, tous ressusciteront, tous seront contraints de se présenter devant le tribunal du Juge inexorable pour être jugés. Tous ceux qui sont dans les sépulcres, dit Jésus-Christ (Joan. 5), entendront la voix du Fils de Dieu. Lorsque la voix de l'Archange et la divine trompette se seront fait entendre, dit saint Paul (1. Thess. 4), le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts ressuscités sortiront de leurs tombeaux. La mer rendit les morts qui étaient dans son sein, dit saint Jean dans son Apocalypse (c. 20); la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avaient, et chacun fut jugé selon ses œuvres. Que diront-ils alors ces impies qui, livrés aux passions les plus honteuses, pour étouffer les remords et les cris de leur conscience, vont disant (Sap. 1) que la vie de l'homme est comme une étincelle, laquelle ayant disparu, le corps tombe en poussière, et l'esprit se dissout

comme l'air; qu'il ne faut rien attendre après la mort, parce que nul n'est revenu de l'autre monde, et que tout finit avec cette vie? Alors ils avoueront qu'ils se sont laissé aveugler par leur propre malice, qu'ils ont été bien insensés en ne voulant pas admettre des vérités révélées de Dieu, ni espérer la récompense qui leur était promise; et voyant s'accomplir ce qui leur avait été tant de fois annoncé, *ils seront saisis d'une crainte horrible.*

8. Mais si les préparatifs doivent être si effrayants, que sera-ce lorsque le souverain Juge se montrera lui-même? Il viendra, dit Isaïe (c. 66), environné de feu, et son char sera comme un tourbillon de flammes, pour manifester toute sa fureur et toute son indignation, et pour exercer sa vengeance. Le Seigneur viendra précédé d'un grand feu, et armé de son glaive pour juger toute chair. Le Prophète Daniel vit en esprit son trône tout ceint de flammes, et les roues de son char paraissaient comme un grand feu allumé. Il vit sortir de sa bouche comme un fleuve enflammé et rapide; et une immense multitude d'esprits célestes se tenaient autour de lui pour le servir; il vit que le jugement allait commencer, et que les livres étaient ouverts (c. 7). Saint Jean, dans son Apocalypse (c. 19), vit le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc. Celui qui était dessus s'appelait le *Fidèle et le Véritable*, qui juge et qui combat selon la justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu : il y avait sur sa tête plusieurs diadèmes, et il y avait un nom écrit, que nul ne connait que lui seul. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelait le Verbe de Dieu. Les armées célestes le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur. Il sortait de sa bouche une épée à deux tranchants, pour en frapper les nations. Ce sont là tout autant d'images dont se sert la sainte Ecriture pour nous donner une idée de la terreur qui accompagnera sa venue; ce que Jésus-Christ lui-même a voulu nous faire entendre par ces paroles : Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme : toutes les tribus de la terre pleureront, et verront le Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté (Matth. 24).

9. Le souverain Juge assis sur son trône répandra de toute part une lumière si vive et si pénétrante, qu'elle rendra manifestes à tous les actions de chacun. Comme au lever du soleil sur l'horizon, on aperçoit en un clin d'œil une infinité d'objets que les ténèbres de la nuit empêchaient de découvrir; de même, en présence du grand Soleil de justice, on verra dans

un instant paraître toutes les actions les plus cachées des hommes, et qui auront été jusqu'alors ensevelies dans les replis des consciences. Alors, dit saint Paul (1. Cor. 4), le Seigneur révèlera ce qui est enveloppé de ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs. Il dévoilera à la face des nations tout ce qui a été fait loin de tout regard, et tout ce que les hommes auront fait de bien ou de mal sera la matière du jugement. Combien d'adultères, combien d'infidélités, combien de trahisons, combien d'injustices paraîtront alors au grand jour! Combien qui passent aujourd'hui pour innocents, et qui seront en ce moment reconnus pour coupables! Combien qui cachent leurs vices sous le masque de la piété, et qui seront trouvés alors pleins de malice et d'iniquité! Je ferai peser sur toi tous les crimes, dit Dieu par la bouche d'Ezéchiel (c. 7); les abominations seront au milieu de toi, et tout le monde saura ce que tu es. Oh! qu'elle sera grande la confusion du pécheur forcé à paraître ainsi couvert d'ignominie, non en présence de quelques personnes, mais à la face de l'univers entier!

10. Mais cette confusion deviendra bien plus grande et plus sensible pour les pécheurs, lorsqu'ils se verront séparés du nombre des justes. Comme un pasteur sépare les boucs d'avec les brebis (Matth. 13), de même Jésus-Christ commandera à ses Anges de séparer les pécheurs d'avec les justes. Les uns seront placés à sa droite, et les autres à sa gauche. A sa droite seront placés ceux qui auront observé fidèlement sa loi sainte, ou qui, après l'avoir transgressée, auront lavé les taches de leurs péchés dans les larmes d'une sincère pénitence. La gauche sera pour ceux qui, au lieu de vivre selon les saintes maximes de l'Evangile, auront vécu selon les maximes d'un monde pervers; pour ceux qui, au lieu de suivre avec docilité les lumières de la foi et les inspirations de la grâce, se seront laissé entraîner par les illusions des sens et par les suggestions du démon; pour ceux encore qui auront prétendu concilier la pratique des devoirs de leur religion et de la vie chrétienne avec les mœurs et les usages des mondains, et faire pénitence sans changer de conduite, sans faire la moindre violence à leurs mauvaises inclinations. Quelle joie n'éprouveront pas alors les justes qui, aujourd'hui sont oubliés, méprisés, persécutés! quelle joie n'éprouveront-ils pas en se voyant placés à la droite de leur Juge et dans la société des esprits bienheureux? Quelle douleur au contraire pour ceux qui, en cette vie, cherchent leur bonheur dans les biens, les plaisirs et la gloire du monde,

lorsqu'ils se verront rejetés à la gauche, et dans la compagnie des démons? Bénis soient, s'écrieront les justes, bénis soient les mépris, les persécutions, les travaux que nous avons supportés avec patience ; tandis que les réprouvés maudiront les honneurs, les applaudissements et toutes les faveurs qu'ils auront reçus de la part du monde ; et réduits au plus affreux désespoir, voilà donc, diront-ils (Sap. 5), ceux dont nous avions fait l'objet de nos dérisions et de nos mépris, et dont la conduite nous semblait une folie, les voilà maintenant comptés parmi les enfants de Dieu, et leur héritage est dans le ciel. A quoi nous servent maintenant notre incrédulité et notre obstination? Quel espoir nous laissent les richesses que nous avons possédées? La gloire, le faste et les plaisirs se sont évanouis comme une ombre; et il ne nous reste que nos œuvres qui nous confondent, et qui vont faire le sujet de notre condamnation et de notre éternelle réprobation.

11. Après la manifestation tant du bien que les justes auront fait, que du mal que les pécheurs auront commis; la séparation des uns d'avec les autres étant faite, Jésus-Christ, du haut de son tribunal, prononcera la sentence aussi consolante pour les uns, qu'elle sera accablante pour les autres ; sentence de bonheur pour les justes et de désespoir pour les pécheurs; sentence qui rendra les premiers bienheureux pour toujours, et les autres malheureux pour l'éternité. La voici telle qu'elle se trouve dans saint Matthieu (c. 25). Venez, les bénis de mon Père, dira Jésus-Christ avec un air de douceur et de bonté à ceux qui seront placés à sa droite ; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été prisonnier, et vous êtes venus me voir et me consoler. Se tournant ensuite vers ceux qui seront à sa gauche : et vous, leur dira-t-il d'un ton de voix qui fera trembler la terre jusque dans ses fondements, vous qui ne m'avez point donné à manger lorsque j'ai eu faim, qui ne m'avez point donné à boire lorsque j'ai eu soif, qui ne m'avez point logé lorsque j'étais sans logement, qui ne m'avez point vêtu lorsque j'étais nu, qui ne m'avez point visité lorsque j'étais malade et prisonnier, retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été créé pour le démon et pour ses partisans. Oh ! que les justes s'estimeront heureux en ce moment d'avoir employé leurs richesses à soulager les pauvres, au lieu de les avoir dissipées inu-

tilement ! Combien les pécheurs éprouveront de regret d'avoir perdu dans les jeux, dans les divertissements et dans le luxe ces biens qui leur avaient été donnés pour secourir les malheureux ! Quelle consolation pour les premiers d'entendre cette voix pleine de douceur et d'amabilité, qui les bénit et les déclare possesseurs d'un royaume éternel ! Quel désespoir pour les autres d'entendre cette voix terrible qui les maudit, et qui les condamne à aller brûler dans un feu éternel avec les démons ! Quelle excuse pourront-ils apporter ces infortunés? Auront-ils la témérité de répondre au souverain Juge qu'ils ne lui ont jamais refusé aucun service, aucun soulagement, puisqu'ils ne l'ont jamais vu avoir faim ou soif, qu'ils ne l'ont jamais vu sans logement, sans habit, ni infirme, ni prisonnier? Mais il leur répondra qu'ils ne devaient pas ignorer que les pauvres représentaient sa personne, et que tous les secours qu'ils leur ont refusés, c'est à lui-même qu'ils les ont refusés. Leur fermant ainsi la bouche, il donnera sans délai son exécution à la sentence infiniment juste qui viendra d'être prononcée, et ceux-ci, dit le texte sacré, iront au supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle (Matth. 25).

12. Nous avons considéré jusqu'à présent la certitude du jugement dernier, ainsi que les circonstances qui doivent l'accompagner, telles qu'elles se trouvent décrites dans les livres saints. Il est donc indubitable, mes Frères, que vous et moi nous ressusciterons en ce jour ; qu'avec le même corps que nous avons maintenant nous serons présents à ce spectacle ; que de ces mêmes yeux nous verrons Jésus-Christ assis sur son trône éclatant ; que nous serons forcés de lui rendre un compte exact de toutes nos œuvres, et que nous recevrons de sa justice la sentence irrévocable ou de vie éternelle, ou de mort éternelle. Tout cela est aussi certain, qu'il est certain que Dieu, qui a daigné nous révéler ces choses, ne peut pas mentir. Nous donc, vous dirai-je avec saint Paul (1. Thess. 5), nous qui, étant les enfants de la lumière, croyons ces grandes vérités, ne nous livrons pas au sommeil, comme font ceux qui sont les enfants des ténèbres et de la mort ; mais veillons sans cesse, attendant la venue de notre Juge : *Non dormiamus, sicut et cæteri, sed vigilemus.* Les cinq vierges folles qui, s'étant laissé vaincre par le sommeil, se trouvèrent dépourvues d'huile, furent, à la venue de l'époux, reprises et rejetées ; tandis que les cinq vierges prudentes qui, tenant à la main leurs lampes allumées, allèrent à sa rencontre, furent admises au festin nuptial. Ce serviteur lâche et paresseux qui, au lieu de faire

valoir le talent que son maître lui avait confié, le cacha dans la terre, fut condamné aux ténèbres extérieures; tandis que les autres serviteurs qui firent fructifier les talents qu'ils avaient reçus, furent introduits dans la joie de leur seigneur (Matth. 25). Si nous désirons d'être consolés lorsque Jésus-Christ viendra au dernier jour, gardons-nous de la paresse des vierges folles, et de la negligence du mauvais serviteur, et imitons sans cesse la vigilance des vierges sages et la sollicitude des serviteurs sensés et diligents. C'est précisément pour nous apprendre avec quelle attention nous devons nous préparer à la venue de Jésus-Christ, notre juge, que ces deux paraboles nous ont été proposées dans le saint Evangile. Mais si nous voulons être vigilants, il faut, ajoute saint Paul (1. Thess. c. 5), que nous soyons sobres; et pour nous préserver de la paresse, il faut nous revêtir du bouclier de la foi et de la charité, ainsi que du casque de l'espérance du salut: *Sobrii simus, induti loricam fidei et charitatis, et galeam spem salutis.* Soyons sobres, usant avec précaution des biens de la terre, et réprimant nos passions, de crainte qu'elles ne viennent à troubler la raison. Revêtons-nous du bouclier de la foi, afin qu'elle nous défende contre les fausses maximes de ceux qui, comme dit l'apôtre saint Jude (v. 8), suivent leurs désirs, et marchent dans l'impiété. Revêtons nous aussi du bouclier de la charité, afin qu'elle nous rende plus agiles dans la fuite du vice, dans l'accomplissement de nos devoirs et dans la pratique des vertus chrétiennes. Couvrons-nous enfin du casque de l'espérance, afin qu'elle nous anime dans les difficultés, et qu'elle nous fortifie dans les vicissitudes de cette misérable vie. Cette sobriété, cette foi, cette charité, cette espérance feront que la seconde venue de Jésus-Christ deviendra l'objet de nos désirs, puisqu'en ce jour où il se fera voir plein d'indignation contre ceux qui vivent dans l'oubli de ses promesses, pour les perdre, il se montrera plein de douceur et d'amabilité à ceux qui se seront préparés à sa venue, pour les sauver (Heb. 9).

TRENTIÈME INSTRUCTION.

Motifs pour lesquels Dieu a voulu qu'il y eût un jugement universel à la fin des siècles.

Je vous ai parlé, dans l'instruction précédente, de la certitude du jugement général et solennel que Jésus-Christ doit faire à la fin des siècles, ainsi que des principales circonstan-

ces qui doivent l'accompagner. Il convient maintenant que nous examinions, autant que notre faible raison pourra nous le permettre, les motifs pour lesquels Dieu a résolu dans sa sagesse de juger solennellement le monde par le moyen de Jésus-Christ. Ce n'est point ici une recherche curieuse ou inutile ; mais une considération très-avantageuse et même nécessaire, puisqu'elle a pour but de confirmer notre foi, de ranimer notre espérance, de nous rendre plus vigilants et plus actifs dans l'accomplissement de nos devoirs.

1. Quoique la foi nous enseigne que Dieu juge chaque homme en particulier aussitôt après la mort, et qu'en ce moment le sort heureux ou malheureux de chacun est décidé pour toujours, ce serait néanmoins se tromper que de croire qu'il est inutile et superflu que Dieu juge de nouveau ceux qu'il a jugés une première fois. Il est vrai que notre âme, au moment où elle se sépare de notre corps, va aussitôt se présenter à son juge pour lui rendre compte de ses actions, et entendre prononcer la sentence définitive de sa destinée. Aussi, voyons-nous dans le saint Évangile (Luc. 16) qu'aussitôt après leur mort, Lazare fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham, et le mauvais riche enseveli dans les enfers. Mais comme ce jugement demeure secret et privé, il était bien convenable qu'il fût suivi d'un autre jugement qui fût public, solennel et universel, où Jésus-Christ pût manifester à l'univers son autorité suprême ; où il pût convaincre le monde de la vérité de ses promesses et de ses menaces et montrer enfin sous leur vrai point de vue toute la laideur du vice et toute la beauté de la vertu. S'il nous eût fait connaître toutes ces choses en cette vie d'une manière aussi claire et aussi sensible que nous les connaîtrons alors, nous n'aurions plus le moyen d'exercer notre foi qui doit être le principe de notre justification, la règle de notre conduite et le fondement de tous nos mérites. Il fallait donc qu'après nous avoir enseigné ces vérités par sa parole, il les laissât comme enveloppées d'un voile, pour nous donner le moyen de pratiquer l'humilité en soumettant notre raison à son autorité divine ; il fallait qu'il attendît la fin des siècles pour en donner une preuve claire, sensible et convaincante à l'univers entier, comme elles avaient été annoncées à la face de l'univers ; et cela pour la confusion des méchants et des incrédules, en même temps que pour la consolation des justes et des fidèles.

2. Le jugement universel aura donc lieu premièrement afin que tout le monde reconnaisse l'autorité suprême de Jésus-

Christ. Les saintes Écritures, tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament, nous parlent en mille endroits différents de cette autorité suprême dont il a été revêtu par son Père. Il est dit dans les Psaumes (Ps. 2) qu'il a été établi roi sur la sainte montagne de Sion, que Dieu lui donnera les nations pour son héritage, et que son domaine s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre : que ses ennemis lui serviront de marchepied (Ps. 109) : qu'il doit juger les nations et soumettre à son empire les orgueilleux et les superbes : que son règne sera un règne de tous les siècles, et que son pouvoir s'étendra sur toutes les générations (Os. 14. 4). Nous lisons dans le prophète Daniel (c. 9) que le Fils de l'Homme se présentant devant l'Ancien des jours, reçut de lui tout pouvoir, tout honneur et tout empire, et que tous les peuples, toute tribu et toute langue reçurent ordre de lui obéir et de le servir. Tout pouvoir m'a été donné sur la terre et dans les cieux, dit-il lui-même à ses Apôtres après sa résurrection (Matth. 24), ce qui a fait dire à saint Paul (Col. 2) qu'il est le chef de toute principauté et de toute puissance ; et saint Jean, qui vit écrites sur son vêtement (Ap. 19) ces paroles : *Le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs*, l'appelle *le Prince des rois de la terre*. Et cependant, quelque assurés que nous soyons par la révélation que cette autorité appartient à Jésus-Christ, combien ne s'en trouve-t-il pas qui ne veulent pas le reconnaître pour le Maître souverain de l'univers, ou qui, s'ils le reconnaissent comme tel, refusent d'obéir à ses ordres? Parce qu'il a paru sur la terre, non point sous la figure d'un monarque, mais sous la forme d'un esclave, et que, dans tout le cours de sa vie mortelle, loin de faire éclater sa gloire, sa grandeur et sa supériorité, il s'est montré comme le dernier des hommes, pauvre, faible, et soumis à la puissance humaine par laquelle il fut même jugé et mis à mort, les Gentils regardent comme une folie (1. Cor. 1) que l'on reconnaisse un droit de souveraineté dans un tel homme, et qu'on le vénère comme le Maître absolu de toutes choses, et les Juifs vont même jusqu'à en être scandalisés. Les premiers se rient des Écritures, et les seconds les interprètent mal ; et les uns et les autres préférant la raison humaine à la parole divine, ne veulent pas ajouter foi aux vérités révélées. Un grand nombre, même parmi les chrétiens, nient par leurs œuvres ce qu'ils font profession de croire de bouche (1. Tim. 1) ; et les effets de la puissance suprême de Jésus-Christ étant maintenant cachés et invisibles à nos sens, bien loin de les redouter comme ils le devraient, ils ne font aucun

cas de sa loi sainte, comme s'ils pouvaient la transgresser impunément.

3. Mais viendra un jour (Matth. 10) où chacun verra clairement ce qui est aujourd'hui caché, et où sera manifesté ce qui aujourd'hui est couvert du voile de la révélation. En son temps, dit l'Apôtre (1. Tim. 6), Notre-Seigneur Jésus-Christ se manifestera, et tous les méchants et les incrédules le voyant sensiblement de leurs propres yeux non plus, faible, pauvre et dans l'abjection, mais dans toute sa grandeur, comme leur souverain et leur juge, et ne pouvant plus résister à la vérité, ni être rebelles à cette lumière que la foi leur fournit aujourd'hui en abondance, ils seront forcés de croire et de confesser, malgré eux, qu'il est le même qui fut prédit par les Prophètes, prêché par les Apôtres, et toujours reconnu par l'Eglise universelle; aveu qui d'ailleurs sera semblable à celui des démons (Jac. 2), puisqu'il ne servira qu'à les remplir d'épouvante et d'effroi. Si, dans sa première venue, il parut égal et même inférieur aux autres hommes, dans la seconde, il se montrera supérieur aux Anges mêmes; si, dans la première, il fut persécuté par ses ennemis, dans la seconde, il deviendra leur persécuteur; s'il souffrit avec patience les affronts et les outrages, il en tirera alors une vengeance terrible; et manifestant ses titres glorieux qu'il avait tenus cachés, il se fera voir dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté, et avec tout l'appareil de sa puissance. Le Seigneur se montrera dans toute sa force, dit le prophète Ezéchiel (c. 12), il développera toute l'ardeur de son courage; il élèvera la voix, il se rira de ses ennemis en leur disant : Je me suis tu, j'ai toujours gardé le silence, j'ai été patient; mais maintenant je vais parler et jeter partout la terreur et l'épouvante.

4. Comment, en effet, les impies et les incrédules pourront-ils en ce moment fermer les yeux à la vérité, quand Jésus-Christ paraîtra précédé d'une horrible confusion de la nature entière, accompagné d'une immense multitude d'Anges qui le serviront, assis sur un trône éclatant de lumière, et avec tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté? Quand tous les hommes, sans distinction d'âge, d'état ni de condition, seront forcés de se présenter devant lui pour être jugés selon toute la rigueur de sa justice? Toutes choses ont leur temps, dit l'Ecclésiaste (c. 3) : il y a le temps de se taire, et le temps de parler; le temps de l'amour et le temps de la haine; le temps de la guerre et le temps de la paix. Le Seigneur se tait maintenant, et quoiqu'un grand nombre refusent de le re-

connaître, il dissimule avec patience. Mais au grand jour il rompra le silence, et fera entendre à ses ennemis sa voix formidable. Maintenant il est tout amour pour les hommes, et quoique la plupart abusent si indignement de ses lumieres et de ses grâces, il ne laisse pas de les inviter à revenir à lui, et de leur offrir le pardon et sa miséricorde. Mais au dernier jour, il sera tout haine et fureur pour les impies; et sans aucune compassion pour eux, il leur fera sentir tout le poids de sa vengeance. Maintenant c'est le temps de la paix, et quoique à chaque instant il soit provoqué par ses ennemis, il les supporte et se conduit comme un roi pacifique; mais en ce jour redoutable, il leur déclarera la guerre (Sap. 5), il armera contre eux toutes ses créatures, et prenant la justice pour son bouclier, et pour casque le *jugement certain*, il les poursuivra avec la lance de son indignation, et l'univers entier combattra contre ces insensés. Voilà pourquoi le jour du jugement est appelé dans la sainte Ecriture le jour de la manifestation de Jésus-Christ, puisque alors il fera connaître et manifestera sensiblement à la face de toutes les nations sa grandeur, sa puissance, sa gloire qu'il tient cachées maintenant (1. Cor. 2).

5. Faut-il nous étonner, après cela, si le Psalmiste nous dit, en parlant des pécheurs (Ps. 104) qu'ils chercheront à s'enfuir pour échapper à ses menaces, et qu'ils trembleront de frayeur en entendant le bruit de sa voix formidable; si le prophète Jérémie nous dit qu'ils seront comme hors d'eux-mêmes (c. 25) à la vue de l'épée flamboyante que le Seigneur tirera contre ses ennemis; si saint Jean nous apprend (Ap. 6) qu'ils prieront les montagnes de tomber sur eux pour les dérober aux regards du Juge assis sur son trône, et à la colère de l'Agneau? Si les frères de Joseph (Gen. 45) furent saisis de terreur lorsque celui qu'ils avaient persécuté injustement et vendu par jalousie, se manifesta à eux dans la cour de Pharaon, quoiqu'il le fit avec un air de clémence et de bonté; quel sera l'effroi des méchants et des incrédules, lorsqu'ils verront Jésus-Christ dans toute sa majesté, et qu'au signe de sa croix, dont il sera précédé, et aux cicatrices qu'il conservera sur son corps, ils le reconnaîtront pour celui-là même qu'ils auront méprisé, outragé et persécuté? A la vue de ces plaies qu'ils ont faites eux-mêmes à son corps adorable, et en apercevant dans le Rédempteur toutes les marques les plus sensibles de cette puissance et de cette souveraineté qu'ils n'ont jamais voulu craindre, ils seront forcés de reconnaître en lui pour leur malheur cette autorité suprême qu'ils ont toujours refusé de croire et de respecter pour leur salut.

6. Profitons, mes Frères, de ces lumières que la foi nous fournit; croyons fermement que Jésus-Christ est notre Maître, notre Roi et notre Juge; servons-le avec crainte et avec amour, et gardons-nous bien de lui donner par notre négligence un motif de s'irriter contre nous. N'imitons pas ces chrétiens qui passent leur vie dans l'oubli de cette grande vérité, et qui, comme si le divin Rédempteur ne devait jamais faire usage de sa puissance et de son autorité suprême, ne cherchent qu'à vivre dans l'oisiveté et à satisfaire leurs passions. Rappelons-nous ce qui arriva au temps de Noë et au temps de Loth (Luc. 17). Les hommes buvaient, mangeaient, se livraient à la joie, et aussitôt que Noë fut entré dans l'arche, le déluge arriva, et ils furent tous submergés. Les habitants de Sodôme se divertissaient et se livraient à tous les plaisirs des sens, et aussitôt que Loth fut sorti de cette ville, Dieu fit tomber sur eux une pluie de feu et de soufre, et ils furent tous dévorés par les flammes. Il en arrivera autant, dit le texte sacré, en ce jour où se manifestera le Fils de l'Homme : soyez donc vigilants, et tenez-vous toujours prêts (Matth. 25).

7. Comme Jésus-Christ a réservé ce grand jour pour faire connaitre sa puissance à tous les hommes, il l'a réservé pareillement pour les convaincre tous de la vérité de ses menaces et de ses promesses. Il a menacé les pécheurs d'un châtiment éternel, et il a promis aux justes des récompenses éternelles. Pour inspirer aux premiers une crainte salutaire, il leur a parlé souvent de l'enfer préparé aux méchants après la mort, et pour animer les autres par l'espérance et les engager à persévérer dans la pratique des vertus, combien de fois leur a-t-il rappelé la pensée du paradis réservé aux bons en l'autre vie !

8. Néanmoins, il se trouve un grand nombre d'hommes sur l'esprit et sur le cœur desquels les choses lointaines et invisibles qui ne frappent point les sens, ne font pour l'ordinaire aucune impression, qui ne sont nullement émus par ces menaces et par ces promesses. Il y a même des libertins téméraires qui regardent les récompenses et les peines de l'autre vie comme une invention de la politique, faite à plaisir pour faire trembler les esprits faibles, et pour contenir le peuple simple et grossier; ou bien, s'ils n'osent pas nier ouvertement ces vérités, ils en parlent sans respect, comme de choses incertaines et douteuses. Qui sait, disent-ils (Sap.2), ce qui doit avoir lieu après la mort? De tous ceux qui sont sortis de ce monde, il n'en est aucun qui soit revenu pour nous dire ce qui se passe

en l'autre vie. Nous voyons que toutes choses réussissent également au juste et à l'impie, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui offre des victimes et à celui qui se rit des sacrifices. Nous avons péché nous-mêmes, et quel mal en est-il résulté pour nous? Ainsi, parce que Dieu ne punit pas le péché sur-le-champ d'une manière sensible, ils s'imaginent qu'il restera toujours impuni. Que s'ils ne peuvent parvenir à effacer entièrement de leur esprit l'idée de la justice divine, que la nature elle-même y a gravée, la divine miséricorde est grande, disent-ils ; le Seigneur nous pardonnera volontiers la multitude de nos fautes. Se faisant ainsi illusion, ils commettent l'iniquité sans remords; et suivant les maximes de ces impies dont il est fait mention dans le livre de la Sagesse (1.2), *Venez*, disent-ils, *jouissons des biens présents, remplissons-nous des vins les plus délicats, et couvrons-nous de parfums. Il faut nous couronner de roses, avant qu'elles se flétrissent. Que tous les lieux soient témoins de nos plaisirs; laissons partout sur nos pas des signes de notre allégresse, puisque c'est là notre partage et notre sort.*

9. C'est ainsi que pensent les libertins, c'est ainsi qu'ils agissent; mais ils pensent mal, et ils agissent de même. Si maintenant Jésus-Christ ne leur donne d'autre preuve de la vérité de ses promesses et de ses menaces que sa divine parole, il en donnera à la fin du monde et à la face de l'univers une preuve sensible et évidente, capable de convaincre tous ceux qui n'auront pas voulu craindre les châtiments dont il les menace, et qui n'auront fait aucun cas des récompenses qu'il leur promet. Alors il fera voir qu'il est ce père de famille qui, dans sa sagesse, a laissé croître l'ivraie avec le bon grain (Matth. 13), pour séparer l'un de l'autre au temps de la récolte, et ce seigneur (Luc. 19) qui s'en étant allé dans un pays éloigné, pour prendre possession d'un royaume, appela à son retour ses serviteurs pour leur faire rendre compte de l'argent qu'il leur avait confié, et qui, après avoir récompensé généreusement ceux qui l'avaient fait valoir, fit mettre à mort en sa présence les rebelles qui n'avaient pas voulu se soumettre à son commandement. Quand les Anges feront cette séparation fatale des réprouvés d'avec les justes ; quand le souverain Juge, après avoir déclaré les uns possesseurs du royaume éternel, condamnera les autres au feu et à la mort éternelle, alors tout le monde pourra reconnaître et distinguer cette ivraie qui était sur le point d'éprouver le même sort que le bon grain, parce qu'elle avait crû avec lui. Alors Jésus-Christ, après avoir manifesté à

la face du ciel et de la terre la constante fidélité des justes, et la témérité, l'ingratitude et l'obstination des méchants, fera voir au monde entier que s'il dissimule maintenant les injures qu'il reçoit de la part des pécheurs, il est loin cependant de les oublier, et que s'il paraît ne pas faire attention aux bonnes œuvres des justes, il tient néanmoins un compte exact même d'un verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom. En un mot, l'on verra dans ce grand jour l'accomplissement de toutes ses promesses, et l'exécution de toutes ses menaces, et chacun recueillera selon qu'il aura semé durant sa vie (Gal. 6).

10. Pensez, mes Frères, quelle consolation éprouveront alors les justes, pour avoir mis toute leur confiance en Dieu, pour avoir observé fidèlement sa loi sainte, pour avoir renoncé à l'amour des biens terrestres, et poursuivi la conquête des biens du ciel ! quel désespoir, au contraire, pour les pécheurs qui auront plutôt ajouté foi aux vains discours des hommes qu'aux vérités de la religion, qui auront préféré les maximes du monde à celles de l'Evangile, qui auront sacrifié les biens du ciel pour faire l'acquisition des biens périssables de la terre. Alors ils maudiront, mais trop tard, ces livres qui les ont pervertis, ces amis qui les ont séduits, ces objets qui les ont enchantés; et se voyant tombés entre les mains d'un Dieu tout-puissant, sentant tout le poids et toute la honte de leurs crimes, nous nous sommes écartés, diront-ils (Sap. 5), de la voie de la vérité; nous n'avons pas voulu suivre les sentiers de la justice, nous nous sommes fatigués dans la route de l'iniquité et de la perdition, nous avons ignoré par notre faute et par notre obstination la voie du Seigneur. Ainsi ils seront forcés de confesser à la face de l'univers cette vérité qui leur fut si souvent annoncée, qu'il y a un Dieu infiniment juste et infiniment puissant qui glorifie les humbles, et abaisse les superbes, qui fait éprouver les doux effets de sa miséricorde à ceux qui le craignent, et les effets terribles de sa justice et de sa puissance à ceux qui le méprisent et qui l'outragent. Alors ces infortunés frémissant de rage, s'abandonnant au plus affreux désespoir en se voyant exclus de cette gloire qui sera la récompense des élus, seront précipités dans le feu éternel, pour y souffrir à jamais les tourments les plus horribles.

11. Que les promesses et les menaces de Jésus-Christ fassent maintenant sur nos cœurs les plus vives impressions, afin de ne pas éprouver cette frayeur inutile et cet affreux désespoir dans ce grand jour où nous les verrons se vérifier, s'ac-

complir. Bienheureux, dit le Roi-Prophète (Ps. 111),l'homme qui craint Dieu et qui met en lui toute son espérance. En ce jour où tout l'univers sera dans la consternation, lui seul sera sans crainte, parce que Dieu lui-même sera son refuge, son secours et sa force.Quoi de plus capable de nous effrayer, que les châtiments dont Dieu menace les pécheurs? Quoi de plus propre à ranimer notre force et notre courage, que les récompenses qu'il promet aux justes? Craignons ces châtiments et aspirons à ces promesses. La crainte des peines nous rendra vigilants contre le vice, et la vue des récompenses nous fera marcher avec ardeur dans la voie de la vertu.En nous maintenant ainsi fidèles à Dieu pendant cette vie, notre place en ce grand jour sera parmi les élus; et ce même juge, qui sera alors la terreur des réprouvés, sera pour nous la cause de notre joie et l'objet de notre félicité.

12. Une autre vérité, que le monde ne veut pas comprendre, sera pareillement manifestée en ce grand jour. En cent endroits différents les saintes Ecritures nous disent que le péché est l'unique mal de l'homme, et que la vertu seule peut faire son bonheur. Elles nous apprennent (Ps. 13) que les voies de l'impie sont semées de revers et de calamités, que les maux de toute espèce courent après les méchants, que le péché seul rend les peuples misérables, que celui-là est un infortuné (Prov. 13) qui refuse d'observer dans tous ses points la loi du Seigneur. Elles nous disent au contraire que les actions des justes prospèreront toujours (Sap. 3), que les bénédictions du ciel les plus abondantes descendront constamment sur eux. Jésus-Christ nous a enseigné de sa propre bouche que les bienheureux sont non pas les riches, mais les pauvres; non ceux qui recherchent les honneurs et les distinctions, mais ceux qui sont, comme lui, doux et humbles de cœur; non ceux qui rient, mais ceux qui pleurent; non ceux qui se plaisent dans les querelles et les dissensions, mais les pacifiques; non ceux qui sont favorisés du monde, mais ceux qui sont persécutés pour la justice (Matth. 5). Mais, hélas! toutes ces vérités semblent des paradoxes aux enfants du siècle;cette doctrine si sublime paraît étrange aux hommes charnels, qui n'entendent rien aux choses de Dieu (1. Cor. 2). Comme les richesses, les plaisirs, la puissance et les honneurs se présentent à eux sous un aspect riant qui les enchante, et qu'au contraire la pauvreté, les souffrances, les mépris et les tribulations ne se montrent que sous un aspect triste et qui répugne à leurs idées, ils se laissent malheureusement tromper par ces

apparences, et se persuadent que la possession de ces biens périssables forme la véritable félicité de l'homme, et que son malheur consiste dans la privation de ces faux biens. Aussi regardent-ils comme sages et prudents ceux qui savent se les procurer, qui savent maintenir leurs droits par la force, se concilier l'estime et la vénération des hommes, se venger des injures, et trouver les moyens de pouvoir jouir de toutes sortes de plaisirs et de satisfactions; tandis qu'ils tournent en dérision la simplicité des justes, qui parlent avec sincérité, qui font du bien à leurs frères sans rechercher en cela leur intérêt propre, qui reçoivent les injures sans conserver aucun sentiment de haine; tandis qu'ils les regardent comme des insensés, parce qu'ils ne savent pas dissimuler dans les occasions, parce qu'ils rendent le bien pour le mal, parce qu'ils ne cherchent point à se venger contre ceux qui leur nuisent, parce qu'au lieu d'être vigilants et empressés pour acquérir les biens de la terre qui leur manquent, ils renoncent encore avec joie à ceux qu'ils possèdent (S. Gregor. l. 10. in Job, c. 16).

13. Mais au grand jour du jugement Jésus-Christ lèvera le masque qui couvre le vice, et le fera voir dans toute sa difformité; il dépouillera la vertu de tout ce qu'elle a extérieurement de dur et de pénible, et la montrera avec tous ses charmes. Oh! comme elle paraîtra alors belle et désirable cette vertu qui paraît si austère aux yeux des mondains! Que dira le monde, quand il verra les humbles glorifiés, et les superbes humiliés; les pauvres environnés de gloire, et les mauvais riches couverts d'ignominie; les pénitents destinés aux délices du paradis, et les voluptueux condamnés aux supplices éternels de l'enfer? Que dira-t-il, quand il verra ces puissants aujourd'hui tant craints, tant respectés, alors tout tremblants de frayeur; ces idoles tant flattées, alors devenues l'opprobre du genre humain et un objet d'horreur aux yeux du ciel et de la terre? Quand ces grands, qui commandent avec tant de hauteur à ceux qui leur sont soumis, seront foulés aux pieds par ces humbles sujets qu'ils auront tant méprisés? Alors enfin ce monde pervers sera forcé de reconnaître et d'avouer que la félicité des méchants n'est point une véritable félicité, puisque, après avoir duré quelques instants, elle va aboutir à un malheur sans fin; et que les disgrâces des justes sont bien loin d'être pour eux des disgrâces réelles, puisqu'en peu de jours elles leur procurent un bonheur éternel.

14. Qu'il vous souvienne, mes Frères, de cette grande pécheresse que vit saint Jean dans son Apocalypse (c. 17). Elle était vêtue de pourpre et d'écarlate, richement ornée d'or, de pierres précieuses et de perles, et elle tenait à la main un vase d'or plein d'abominations et d'impuretés. Par sa beauté apparente et par la richesse de ses ornements, elle attirait à elle les hommes imprudents, lesquels approchant les lèvres de ce calice, s'enivraient en y buvant le vin de la prostitution. Mais le saint Apôtre entendit une voix du ciel, qui disait (c. 18): Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion de son orgueil et de ses délices. Les plaies, la mort, le deuil et la famine viendront fondre sur elle en un même jour, et elle sera consumée par le feu, parce que Dieu qui la condamnera est puissant. Alors tous ceux qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu dans les délices, pleureront sur elle, et frapperont leur poitrine, en voyant la fumée de son embrasement. Après cela, il entendit (c. 19) dans le ciel comme la voix d'une grande multitude qui disait: Salut, gloire et puissance à notre Dieu; parce que ses jugements sont pleins de vérité et de justice. Il a condamné la grande prostituée, qui a corrompu la terre par sa prostitution. Cette grande pécheresse représente le monde, et sa fin déplorable nous montre ce qui arrivera à ce monde séducteur au jour du jugement. Il paraît maintenant tout beau, tout riche, tout enchanteur; et présentant à boire aux hommes dans un calice d'or, il parvient par ces apparences trompeuses à en séduire un grand nombre. Mais que sa face aura changé alors, et quel motif de désespoir il donnera à ses partisans qui le verront couvert de confusion, incendié et détruit! tandis que ceux qui auront été assez sages pour ne pas prêter l'oreille à ses suggestions, se réjouiront alors, en voyant la juste vengeance que le Très-Haut exercera sur ce séducteur (Ps. 57).

15. Voudrions-nous, mes Frères, attendre, pour nous détromper, ce jour où la connaissance de la vérité ne servirait qu'à augmenter notre malheur et notre désespoir? Jugeons des choses non plus selon les apparences, mais selon les lumières de la foi. Quelque dure que nous semble la vie des justes, et quelque fortunés que nous paraissent les pécheurs, que ni les disgrâces apparentes des uns, ni la prétendue félicité des autres ne nous détournent de l'accomplissement de nos devoirs, ni de la pratique des vertus chrétiennes. Quels que soient les moyens que le démon mette en œuvre pour nous faire succomber, la seule pensée du jugement universel

sera suffisante pour dissiper toutes ses illusions. Les mondains nous accuseront d'une trop grande simplicité ; mais nous leur répondrons qu'un jour viendra où Jésus-Christ, manifestant sa puissance suprême à l'univers, fera changer de pensées et de discours à ceux qui ne veulent pas croire maintenant à sa parole. Ils nous traiteront d'esprits faibles et crédules, et nous leur dirons que viendra un jour où Jésus-Christ leur donnera des preuves sensibles de ses menaces et de ses promesses, et où il fera trembler ceux qui se vantent maintenant de ne rien craindre. Ils nous traiteront d'insensés; mais nous leur répondrons qu'au jour du jugement, Jésus-Christ leur fera connaître leur propre folie, et la sagesse de ceux qu'ils auront regardés comme des insensés. Ces réflexions nous tiendront éloignés pour toujours du danger de tomber dans l'obstination des incrédules, d'imiter la témérité des libertins et les dérèglements des mondains licencieux. Tel est, Chrétiens, le fruit que vous devez retirer de l'instruction que vous venez d'entendre.

TRENTE-UNIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du huitième article du Symbole : *Credo in Spiritum sanctum.* Nom, Divinité et Procession du Saint-Esprit.

Si nous devons croire l'unité de l'essence divine, nous devons pareillement reconnaître la distinction des Personnes. Cette foi qui nous apprend qu'il n'y a qu'un Dieu, et qui déteste la folie des païens, lesquels, s'opposant à la lumière même de la raison, adoraient plusieurs divinités, cette même foi nous enseigne qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, dont le nombre et la distinction ne préjudicient nullement à l'unité de la nature, et condamnent l'obstination de ces incrédules qui, ne voulant suivre d'autre lumière que celle de la faible raison humaine, refusent de soumettre leur intelligence à la révélation divine. Je vous ai déjà parlé ailleurs de ce mystère sublime, et je vous ai exposé, dans les instructions précédentes, ce qu'aucun chrétien ne doit ignorer relativement au Père et au Fils qui sont les deux premières personnes. Il convient maintenant que je vous développe ce qui a rapport au Saint-Esprit, troisième personne de l'auguste Trinité, dont la connaissance n'est pas moins nécessaire aux fidèles que celle des deux autres personnes divines. Aussi, les saints Apôtres, après avoir

proposé dans leur Symbole ce que nous devons croire sur les deux premières personnes, passant aussitôt à la troisième, nous enseignent-ils, dans ce huitième article, que nous devons croire au Saint-Esprit : *Credo in Spiritum sanctum.* Je vous parlerai donc aujourd'hui du Nom, de la Divinité, de la Procession de cette troisième personne divine, et en premier lieu, je vous ferai voir comment le nom de Saint-Esprit lui convient : je vous montrerai ensuite qu'il est vraiment Dieu, égal au Père et au Fils, et enfin autant qu'il sera en moi, je vous expliquerai de quelle manière il procède du Père et du Fils. Prions Dieu qu'il nous éclaire de sa lumière divine, afin qu'elle nous préserve de toute erreur dans la considération de ces mystères si sublimes.

1. Comme le nom de Père convient à la première personne de la très sainte-Trinité, et celui de Fils à la seconde, ainsi la troisième se distingue par celui de Saint-Esprit. Il est vrai qu'on pourrait avec raison le donner aussi aux deux premières personnes, puisque les trois personnes divines étant un seul vrai Dieu, lequel est un pur Esprit, comme nous l'assure Jésus-Christ dans l'Évangile selon saint Jean (c. 4), et un Esprit-Saint, selon que le prophète Isaïe l'entendit chanter aux Séraphins (c. 6), on ne peut pas douter que le nom de Saint-Esprit ne convienne également au Père et au Fils comme à la troisième personne. Cependant, nous nous servons ordinairement de ce nom pour exprimer cette troisième personne, et c'est dans ce sens qu'il est pris non-seulement dans cet article du Symbole des Apôtres, mais encore fréquemment dans les livres sacrés tant de l'ancien que du nouveau Testament. Seigneur, disait le roi David (Ps. 50), n'éloignez pas de moi votre Esprit-Saint. Qui pourra, disait le Sage (Sap. 9), connaître vos divins conseils, si vous ne nous en donnez vous-même l'intelligence, et si vous ne nous envoyez d'en-haut votre Esprit-Saint ? Et dans l'Ecclésiastique, il est dit (c. 1) que c'est dans le Saint-Esprit que fut créée la sagesse. Nous lisons aussi dans saint Matthieu (c. 1) que saint Joseph étant agité de diverses pensées sur l'état de son épouse, un Ange vint lui dire que ce qui était en elle n'était pas l'œuvre de l'homme, mais du Saint-Esprit. Il est dit pareillement dans saint Luc (c. 3) que le précurseur Jean-Baptiste, parlant de la grandeur de Jésus-Christ, disait qu'il baptiserait dans le Saint-Esprit. Jésus-Christ lui-même se servit de ce nom pour exprimer la troisième personne de la très sainte Trinité, lorsqu'il dit (Matth. 12) que le blasphème proféré contre le Saint-Esprit ne serait remis ni

dans ce monde, ni dans l'autre; et lorsque, envoyant les Apôtres prêcher l'Evangile (id., c. 28), il leur commanda d'enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; et lorsque leur communiquant le pouvoir de remettre les péchés et de les retenir, il leur dit (Joan. 20) : *Recevez l'Esprit-Saint.* De là ce langage devenu si commun dans l'Eglise, et cette habitude que nous avons de nous servir de ce nom pour exprimer la troisième personne de la sainte Trinité, et de ne pas en avoir une autre dans l'idée, lorsque nous entendons nommer le Saint-Esprit.

2. Mais direz-vous, pourquoi ne pas donner à la troisième personne son nom propre, comme on le donne à la première et à la seconde ? La première s'appelle le Père, la seconde se nomme le Fils, et ces noms leur sont tellement propres, que celui de Fils ne peut pas convenir à la première personne, ni à la troisième, et qu'on ne peut attribuer celui de Père ni à la seconde, ni à la troisième ; pourquoi donc donne-t-on à la troisième un nom qui peut être commun aux deux autres personnes ? Pour lever ce doute, il faut savoir que la seconde personne procède de la première par voie de génération (Cath. Rom., p. 1., c. 9). Cette émanation ayant son nom propre de génération par lequel elle se distingue, il s'ensuit que la première personne, qui est celle qui engendre, a le nom de Père, et que la seconde, qui est engendrée, a celui de Fils ; noms qui ne peuvent pas convenir à la troisième personne, parce qu'elle n'engendre point, et qu'elle n'est point engendrée. Or, cette troisième personne procède, à la vérité, du Père et du Fils ; mais nous n'avons pas de nom propre et distinct pour exprimer cette procession ; car étant forcés d'un côté d'emprunter aux choses créées les noms dont nous nous servons pour exprimer les choses divines, et, d'un autre côté, ces choses créées ne nous montrant pas d'autre voie de communiquer à autrui sa propre substance que celle de la génération, nous manquons d'expression suffisante pour distinguer d'une manière propre cette émanation divine par laquelle nous savons à la vérité que Dieu se communique lui-même tout entier par voie d'amour, d'une manière qui n'est pas une génération ; mais quelle est cette manière, et quel est le nom propre qui lui convient, c'est ce que nous ignorons (S. Aug., Tract. 99. in Joan.). De là vient que comme nous nous servons du mot commun de spiration et de procession pour exprimer cette émanation divine, ainsi on a donné à cette même troisième personne le nom commun d'Esprit-Saint.

3. Néanmoins, quoique ce nom convienne aussi à la première personne et à la seconde, puisque le Père est esprit, que le Fils est esprit, que le Père est saint, et que le Fils est pareillement saint (S. Aug., l. 5. de Trin., c. 19), c'est avec raison qu'on l'a donné à la troisième personne pour la distinguer des autres, comme c'est avec raison qu'on lui attribue en propre les noms d'Amour et de Charité, quoiqu'ils conviennent aussi aux deux autres personnes. Qui peut douter que le Père ne soit lui-même amour, et que le Fils ne le soit aussi, puisque l'apôtre saint Jean nous dit (Ep. 1., c. 4) que Dieu est tout charité ? Mais comme l'amour avec lequel le Père aime le Fils, et avec lequel le Fils aime son divin Père, constitue l'essence de cette troisième personne, quoi de plus convenable, dit saint Augustin (ibid.), que d'appeler proprement le Saint-Esprit Amour, lui qui est l'amour substantiel du Père et du Fils ? Ainsi, quoique le Père soit pur esprit, et que le Fils soit aussi pur esprit, puisque Dieu n'est pas corporel, mais pur esprit, néanmoins on a donné très convenablement ce nom à l'Esprit Saint (id. Tract. 99. in Joan.), lequel est l'Esprit du Père et du Fils, comme étant celui qui procède du Père et du Fils. Pareillement encore, quoique le Père soit saint, et que le Fils soit saint, cependant, dit saint Augustin (l. 11. de Civit. Dei, c. 24), nous appelons proprement la troisième personne l'Esprit-Saint, parce qu'elle est la sainteté substantielle et consubstantielle des deux premières.

4. On peut apporter une autre raison de la convenance de ce nom. Les divines Ecritures, pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre capacité, se servent ordinairement, pour nous donner l'intelligence des choses divines, des termes que nous employons pour exprimer les choses naturelles. Or, nous avons coutume d'appeler esprit un certain mouvement, une certaine impulsion qui a lieu dans les choses corporelles, et nous donnons vulgairement ce nom au vent et à la respiration des êtres qui jouissent de la vie. Aussi, est-il dit dans le Psaume (148) que le feu, la grêle, la neige, l'esprit des tempêtes obéissent à la parole du Seigneur ; et, dans un autre endroit (Ps. 118) : J'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré l'esprit. Et comme c'est le propre de l'amour de mouvoir et de porter en quelque sorte la volonté de celui qui aime vers l'objet aimé (v. Nat. al. de Sim. art. 9), c'est à juste titre que l'on appelle Esprit la troisième personne de la sainte Trinité, laquelle, selon le langage des saints Pères, procède du Père et du Fils comme étant l'amour, la charité, la communication

ineffable de l'un et de l'autre. Et ensuite, parce que nous appelons saintes les choses qui ont rapport à Dieu et qui tendent à lui, nous nommons avec raison non-seulement Esprit, mais Esprit-Saint la personne divine qui procède comme amour, et comme étant cet amour avec lequel Dieu s'aime lui-même. Enfin, ce qui nous montre encore la convenance de ce nom, ce sont les effets que le Saint-Esprit produit en nous; car c'est lui qui met en nous la vie spirituelle, qui nous rend agiles et prompts à faire le bien, qui, par ses grâces et par ses inspirations, communique la valeur et le mérite à nos bonnes œuvres.

5. Vous venez d'entendre, mes Frères, quelles sont les raisons pour lesquelles on donne à la troisième personne de la très sainte Trinité le nom de Saint-Esprit. Voyons maintenant quelles sont les choses que la foi nous propose à croire, relativement à cette personne divine. Nous devons croire, en premier lieu, que le Saint-Esprit est vrai Dieu, égal et consubstantiel au Père et au Fils. Comme il y eut des hérétiques qui nièrent la divinité du Fils, il y en eut aussi qui eurent la témérité de combattre la divinité du Saint-Esprit, et qui osèrent soutenir qu'il n'est simplement qu'un ministre de Dieu, du reste bien inférieur à Dieu lui-même en nature et en dignité. Mais l'Eglise qui toujours conserve la foi pure et sans tache, détestant les erreurs des uns et des autres, fait profession de croire que le Fils est vraiment Dieu, et que le Saint-Esprit l'est pareillement. Ainsi, comme pour confondre les premiers, elle a voulu que l'on chantât solennellement à la sainte messe ces paroles: *Je crois en Jésus-Christ, Seigneur, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, par le moyen duquel toutes choses ont été faites*; de même, pour confondre les seconds, elle veut que l'on chante dans le même Symbole les paroles suivantes: *Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et vivifiant, qui est adoré avec le Père et le Fils, et qui a avec eux la même gloire*. Avec quelle clarté, en effet, ne nous a-t-il pas été révélé dans les saintes Ecritures que le Saint-Esprit est Dieu? Le Prophète royal, après avoir dit (2. Reg. 23): L'Esprit du Seigneur a parlé par ma bouche, ajoute aussitôt: Le Dieu d'Israël m'a dit, le Fort d'Israël, le Dominateur des hommes m'a parlé, voulant faire entendre que cet Esprit qui lui avait parlé était le Dieu d'Israël et le souverain Maître de l'univers. Le prophète Isaïe (c. 6) entendit la voix de Dieu qui lui dit: Allez et dites à ce peuple: Ecoutez

et n'entendez pas, regardez et ne voyez pas. Aveuglez l'esprit de ce peuple, fermez-lui les oreilles et les yeux, afin qu'il ne voie point, qu'il n'entende point, et qu'il ne comprenne point. Or, l'apôtre saint Paul nous apprend (Act. 28) que ce fut l'Esprit-Saint qui alors parla par la bouche du prophète Isaïe, et par conséquent, cet Esprit-Saint n'est pas autre que Dieu lui-même. Mais quelles paroles plus claires que celles de l'apôtre saint Pierre, qui sont rapportées dans les Actes des Apôtres (c. 5)? Reprenant Ananie de ce qu'il n'avait pas déposé aux pieds des Apôtres tout le prix du champ qu'il avait vendu, Ananie, lui dit-il, pourquoi vous êtes-vous laissé induire par Satan à mentir au Saint-Esprit? Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Saint Pierre ne croyait donc pas que le Saint-Esprit fût inférieur à Dieu, mais il tenait pour certain qu'il était Dieu lui-même, puisque tandis qu'il met une grande différence entre mentir aux hommes et mentir à Dieu, il n'en met aucune entre mentir au Saint-Esprit et mentir à Dieu même.

6. Non-seulement les saintes Ecritures lui donnent le nom de Dieu, mais elles lui attribuent encore les perfections qui ne peuvent convenir qu'à Dieu, les œuvres qui ne peuvent s'opérer que par la vertu de Dieu, et le culte qui n'est dû qu'à Dieu. Si Dieu est éternel, le Saint-Esprit l'est pareillement, puisque Moïse nous assure (Gen. 1) qu'il était au commencement du monde, se promenant sur les eaux et leur donnant la fécondité. Si Dieu est immense, le Sage nous apprend (c. 1) que l'esprit du Seigneur remplit toute la terre; et le Psalmiste dit aussi (Ps. 138) : Où irai-je pour me dérober à votre esprit? Il est partout; si je monte vers les cieux, si je descends dans les profondeurs des abîmes, je le trouve présent en tout lieu. Si Dieu est tout-puissant, l'Esprit-Saint est la vertu du Très-Haut (Luc. 1), et c'est à lui que les cieux doivent leur stabilité. Si Dieu sait tout, s'il connaît les choses les plus éloignées comme si elles étaient présentes, comment pourrait-on ne pas reconnaître la même science dans le Saint-Esprit, puisque c'est lui qui les fait connaître aux hommes, ainsi que l'atteste saint Pierre (Ep. 2., c. 1), et qui a parlé par la bouche des Prophètes? Si nous voulons maintenant considérer les œuvres, l'Esprit-Saint est créateur, puisque c'est lui qui a établi les cieux, et qui a rendu les eaux fécondes. Il est conservateur, puisque c'est lui qui renouvelle la face de la terre. Il opère des miracles, puisque ce fut lui qui en un instant remplit l'esprit des Apôtres de connaissances si sublimes et si profondes, que d'hommes grossiers et ignorants qu'ils étaient, ils

devinrent les plus sages et les plus savants de la terre. Ce fut lui qui les fit parler de manière à être entendus et compris par une multitude composée de personnes de diverses langues et de diverses nations (Act. 2). Ce fut lui qui leur donna le pouvoir de faire marcher les boiteux, de rendre la vie aux morts, de guérir les infirmes par le seul attouchement de leurs habits et par l'ombre même de leurs corps. Ce fut lui, en un mot, qui leur communiqua, comme dit saint Paul (1. Cor. 12), le don de sagesse, le pouvoir de rendre la santé, celui d'opérer des miracles, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits et le don des langues.

7. Outre ces œuvres prodigieuses qui appartiennent à l'ordre de la nature, il y a encore les œuvres de la grâce, lesquelles ne manifestent pas moins clairement la divinité du Saint-Esprit. Qui fut l'auteur de la conception de Jésus-Christ et de sa naissance miraculeuse? L'Esprit-Saint, dit à Marie le messager céleste (Luc. 1), descendra en vous, et il fera que, sans cesser d'être vierge, vous deveniez Mère de Dieu. Ce que votre épouse porte dans son sein, dit l'Ange à saint Joseph (Matth. 1), est l'œuvre du Saint-Esprit. Qui remplit de grâce et de sainteté Jésus lui-même? L'Esprit de Dieu est sur moi, dit en sa personne le prophète Isaïe (c. 61), il m'a oint, et m'a envoyé prêcher aux hommes la vérité. Et saint Luc (c. 4) nous fait savoir que Jésus-Christ était rempli de l'Esprit-Saint. Qui enfin nous remet nos péchés, qui nous donne la grâce, qui nous justifie, qui répand dans nos cœurs la charité, qui nous éclaire, qui nous sanctifie, et qui un jour nous fera ressusciter à une vie immortelle? Les saintes Ecritures n'attribuent-elles pas toutes ces opérations au Saint-Esprit? Vous avez été lavés et purifiés, dit l'Apôtre (1. Cor. 6), dans le sang de Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu. La grâce du Saint-Esprit s'est répandue dans les nations, dit saint Luc (Act. 10). La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, ajoute saint Paul (Rom. 5); et dans la seconde épître aux Thessaloniciens (c. 2), il se réjouit avec eux de ce qu'ils ont été choisis de Dieu pour être les prémices du salut par la sanctification du Saint-Esprit. Le même Apôtre nous assure que si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus habite en nous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ rendra aussi la vie à nos corps mortels, à cause de son esprit qui habite en nous. Or, la sainte Ecriture qui attribue au Saint-Esprit toutes ces opérations admirables, cette même Ecriture nous apprend qu'il n'appartient qu'à Dieu

de les faire; qu'il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés, donner la grâce, justifier l'homme, sanctifier les âmes, rendre la vie aux morts. Qui donc osera, contre de si nombreux et si puissants témoignages, nier que le Saint-Esprit ne soit vraiment Dieu?

8. Une autre preuve invincible, que nous avons pour confondre l'impiété des hérétiques, est celle que nous fournit l'apôtre saint Paul (1. Cor., 6) lorsqu'il assure que nos membres sont les temples du Saint-Esprit. De ces paroles saint Augustin tire le raisonnement suivant (l. 1. de Trin., c. 6). Quelle plus grande folie, et quel plus détestable sacrilége que de dire que les membres de Jésus-Christ sont le temple d'une créature? Si nous, qui sommes les membres de Jésus-Christ, sommes aussi le temple du Saint-Esprit, le Saint-Esprit n'est donc pas une créature; car si nous lui consacrons notre corps comme étant son temple, il s'ensuit nécessairement que nous lui devons le culte, le respect et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu; culte, hommages que dans la langue grecque on exprime par le nom de *Latrie*. Aussi l'Apôtre, après avoir dit que nos membres sont les temples du Saint-Esprit, en tire-t-il aussitôt cette conséquence: *Glorifiez donc Dieu dans votre corps* (1. Cor., 6).

9. Terminons ce que nous avons dit jusqu'à présent de la divinité du Saint-Esprit par ce que nous a ouvertement enseigné Jésus-Christ lui-même de qui les Apôtres ont appris les doctrines sublimes qu'ils nous ont transmises. Les envoyant prêcher l'Evangile sur toute la terre, *allez*, leur dit-il (Matth. 28), *enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*. Il ne leur dit pas de baptiser en leur nom, parce que le baptême conféré au nom de la créature, quelque grande et noble qu'elle puisse être, serait de nulle valeur, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse donner à ce bain sacré la vertu d'effacer les péchés, et de communiquer la grâce. D'où l'Apôtre (1. Cor., 1) reprenant ceux de Corinthe qui avaient trop de déférence pour ceux de qui ils avaient reçu le baptême, leur dit: *Avez-vous été par hasard baptisés au nom de Paul?* Si donc Jésus-Christ commanda aux Apôtres de baptiser les peuples au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, n'est-il pas évident que comme le Père est Dieu, comme le Fils est Dieu, le Saint-Esprit l'est pareillement? Saint Augustin fait observer en outre (Tract. 6. in Joan.) que Jésus-Christ ne dit pas: Baptisez *aux noms*, mais *au nom* du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. S'il avait dit: aux noms,

on aurait pu conclure qu'il y avait entre eux une différence de rang, ou diversité de nature; mais ayant dit : au nom, en se servant du nombre singulier, il a voulu montrer que les trois personnes sont égales en vertu, en puissance, quant à la divinité, quant à l'essence, et que toutes trois elles sont un seul et même Dieu.

10. Il nous reste à parler maintenant de la procession du Saint-Esprit, sur laquelle laissant de côté les choses qui sont l'objet des discussions subtiles des Théologiens, je vous proposerai seulement celles que tout chrétien est obligé de croire. Premièrement donc, nous devons croire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. C'est une vérité révélée dans les divines Ecritures, définie et soutenue par l'Eglise catholique. Les saints Pères et les Théologiens remarquent que, comme la sainte Ecriture dit que le Saint-Esprit est envoyé par le Père, elle dit aussi qu'il est envoyé par le Fils; et comme Jésus-Christ promit à ses disciples que son Père leur enverrait le Saint-Esprit, il leur dit aussi qu'il le leur enverrait lui-même. *Je prierai mon Père*, ce sont les paroles que nous lisons dans l'Evangile selon saint Jean (c. 14), *et il vous donnera un autre consolateur*, *afin que l'Esprit de vérité demeure toujours avec vous. Le Saint-Esprit consolateur*, *que mon Père vous enverra en mon nom*, *vous enseignera toutes choses.* Voilà le Saint-Esprit envoyé par le Père. *Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, c'est lui qui rendra témoignage de moi* (c. 15). *Si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai* (c. 16). Voilà le Fils qui envoie le Saint-Esprit. Or, quoique cette mission ne suppose aucune dépendance ni aucune inégalité entre les personnes divines, lesquelles n'ayant qu'une seule et même essence, ne sont qu'un seul et même Dieu, néanmoins elle suppose nécessairement que la personne envoyée procède de celle qui l'envoie. Aussi parce que le Fils procède du Père, mais qu'il ne procède pas du Saint-Esprit, la sainte Ecriture dit que le Fils fut envoyé par le Père; mais elle ne dit nulle part qu'il ait été envoyé par le Saint-Esprit. Si donc le Saint-Esprit fut envoyé par le Fils aussi bien que par le Père, nous devons croire conséquemment qu'il procède du Fils aussi bien qu'il procède du Père.

11. Nous trouvons dans la sainte Ecriture des passages plus clairs encore; ce sont ceux où il est dit que le Saint-Esprit reçoit non-seulement du Père, mais encore du Fils ce qu'il doit

annoncer. Quand l'Esprit de vérité sera venu, dit Jésus-Christ aux Apôtres (Joan. 16), il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera; parce qu'il recevra de moi, ce qu'il vous annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il recevra de moi ce qui est à moi. Or que reçoit-il l'Esprit-Saint ? Est-ce par hasard quelque don accidentel ? Non certainement, parce qu'en Dieu il n'y a point d'accidents, et que tout est substance ; mais il reçoit l'essence même, la nature même. Ainsi donc comme le Fils procède du Père, parce qu'il reçoit du Père la nature divine ; de même le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, parce qu'il reçoit la nature divine du Père et du Fils, cette communication n'ayant pas lieu autrement que par voie de procession et d'origine. De là vient que le Saint-Esprit est appelé quelquefois l'Esprit du Père, comme dans saint Matthieu (c. 10) : Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous; et d'autres fois l'Esprit du Fils, comme dans l'épître aux Galates (4): Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs; et dans l'épître aux Romains (8): Celui qui n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, ne lui appartient pas. Expressions qui nous manifestent sa procession de l'un et de l'autre; car il ne pourrait pas s'appeler l'Esprit du Fils comme l'Esprit du Père, s'il ne procédait pas du Père et du Fils ; comme on ne peut pas dire du Fils qu'il soit le Fils du Saint-Esprit, par la raison qu'il ne procède pas de lui.

12. Ne vous imaginez pas cependant, mes Frères, que le Père et le Fils soient deux principes desquels procède le Saint-Esprit ; ils ne sont qu'un seul et même principe de cette ineffable procession. Mais comment cela se peut-il, me direz-vous, puisqu'ils sont deux personnes distinctes ? Ecoutez saint Augustin qui vous expose ce mystère (l. 5. de Trinit., c. 14). Les trois personnes divines ont créé le monde, toutes trois elles le gouvernent, toutes trois elles le conservent. Et cependant, direz-vous qu'il y a trois créateurs, trois maitres, trois conservateurs de l'univers? Non certainement ; car quoique ces divines personnes soient distinctes entre elles, la vertu de créer, de gouverner, de conserver est dans toutes trois une, seule et indivisible. Pour cette même raison nous devons croire que le Père et le Fils ne sont qu'un seul et même principe, et non deux principes de la procession du Saint-Esprit. Car, quoique le Père et le Fils soient deux personnes distinc-

tes, néanmoins la vertu par laquelle a lieu la spiration est dans toutes deux une, seule et indivise, puisque tout ce qu'a le Père, le Fils l'a aussi, excepté la qualité de Père (Joan. 16).

13. Ne pensez pas non plus que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie de génération, comme le fils procède du Père. Si cela était, il y aurait en Dieu deux fils, chose qui ne peut se dire sans aller contre la foi, laquelle nous enseigne qu'il y a en Dieu un seul Père, un seul Fils, un seul Saint-Esprit. C'est pourquoi il est dit dans le Symbole de saint Athanase, lequel est approuvé par toute l'Eglise : *Le Fils est seulement du Père, non fait, non créé, mais engendré : le Saint-Esprit est du Père et du Fils, non fait, non créé, non engendré, mais procédant.* Il n'y a donc qu'un seul Père et non trois Pères, un seul Fils et non trois Fils, un seul Saint-Esprit et non trois Esprits-Saints. C'est ce qui nous montre qu'il y a une grande différence entre la procession du Fils et celle du Saint-Esprit, la première étant une véritable génération, ce qui ne peut pas se dire de la seconde. Et ne me demandez pas quelle est cette différence et en quoi elle consiste, parce que ce sont ici de ces choses célestes et divines, qu'il n'est pas permis à l'homme de sonder ; de ces choses sublimes et étonnantes, que nul esprit créé ne peut parvenir à comprendre. Je sais, disait saint Jean-Chrysostôme (Or. de Incomp. Dei nat.), que le Père engendre son Fils, mais la manière dont il l'éngendre m'est tout-à-fait inconnue. Je sais que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais j'ignore de quelle manière il procède ainsi de l'un et de l'autre. Croyons donc, dit saint Basile, les choses qui nous ont été révélées ; et quant à celles qu'il n'a pas plû à Dieu de nous faire connaître, gardons-nous à leur égard de toute recherche curieuse.

14. Ce que nous devons savoir et ce que nous sommes obligés de croire, c'est que le Saint-Esprit est une personne vraiment subsistante et distincte du Père et du Fils. C'est une vérité que la foi propose expressément à notre croyance, et une conséquence qui dérive nécessairement de tout ce que nous avons dit : car si le Saint-Esprit, ainsi que nous l'avons vu, procède du Père et du Fils, comment pourrait-il être une seule et même personne avec le Père et le Fils ? Il est évident que personne ne procède de soi-même ; par conséquent comme le fils se distingue réellement du père, parce qu'il ne peut pas être engendré et engendrer en même temps, ainsi le Saint-Esprit se distingue réellement du Père et du Fils, parce qu'il ne peut pas avoir tout à la fois une spiration active et passive.

La sainte Ecriture, en effet, laquelle nous apprend qu'il est envoyé par le Père et par le Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre, parle toujours de lui comme d'une personne distincte du Père et du Fils, et nous le propose comme étant réellement une personne distincte des deux premières. Jésus-Christ ayant été baptisé par son précurseur, les cieux s'ouvrirent (Luc. 3), le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et l'on entendit une voix du ciel qui disait : Vous êtes mon Fils bien-aimé. Et l'apôtre saint Jean nous dit ouvertement (Ep. 1., c. 5) qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit; et de crainte qu'il ne vînt en pensée à quelqu'un que cette distinction des personnes est opposée à l'unité de nature, il ajoute aussitôt : *Et ces trois ne sont qu'une seule et même chose.*

15. Pour réduire maintenant en peu de mots tout ce que je viens de dire dans cette instruction, voici ce que nous devons croire sur le Saint-Esprit. Nous devons croire qu'il est Dieu, égal et consubstantiel au Père et au Fils, qu'il a la même sagesse, la même puissance, la même nature que le Père et le Fils, qu'il est un seul vrai Dieu avec le Père et le Fils; que quoiqu'il ne soit pas distingué d'eux quant à l'essence, il procède néanmoins de l'un et de l'autre comme d'un seul principe et non de deux principes, d'une manière différente cependant de celle avec laquelle le Fils procède du Père, et que, par conséquent, il est une personne vraiment distincte du Père et du Fils. Pénétrés de ces grandes vérités aussi certaines par la révélation divine qu'elles sont au-dessus de notre faible raison, reconnaissons le Saint-Esprit pour notre Seigneur et pour notre Dieu, humilions-nous devant lui, implorons son secours, et lui faisant hommage de nos adorations et de notre amour, disons fréquemment, comme nous l'enseigne l'Eglise : *Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, comme au commencement, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles.*

TRENTE-DEUXIÈME INSTRUCTION.

Sur les dons du Saint-Esprit.

Dans l'instruction d'aujourd'hui, je vous expliquerai ce que le Saint-Esprit est par rapport à nous, et je vous parlerai avec toute la clarté possible des dons spirituels et célestes qu'il

daigne nous communiquer; et puisqu'en cette vie nous ne pouvons pas contempler en elle-même cette source intarissable de charité, nous nous contenterons de la contempler dans les effets merveilleux qu'elle produit en nous. Car, quoique cet Esprit divin ne se manifeste pas aujourd'hui d'une manière sensible, comme autrefois lorsqu'il parut sous la figure d'une colombe sur la tête de Jésus-Christ au moment de son baptême (Matth. 3), ou lorsqu'il descendit sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte, sous la forme de langues de feu (Act. 3), il ne laisse pas néanmoins d'opérer en nous d'une manière invisible les effets de son infinie charité, et de nous rendre participants de ses grâces. Mais comme il serait trop long et trop difficile d'exposer tous ces effets surnaturels et divins qu'il daigne produire dans les âmes de ses fidèles, je me bornerai à vous parler de ceux que l'on nomme les dons du Saint-Esprit.

1. Ces dons précieux sont au nombre de sept, comme nous l'apprend le prophète Isaïe (c. 11) : les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de science, de force, de piété et de crainte de Dieu. On les appelle dons du Saint-Esprit, non point par exclusion des autres personnes divines, comme si elles n'avaient aucune part dans la distribution de ces dons, car toutes les opérations de Dieu hors de lui-même sont communes aux trois personnes, et l'une ne concourt jamais sans les autres au gouvernement des créatures, ni à la sanctification des âmes. Mais on les nomme dons du Saint-Esprit, et c'est à lui principalement qu'ils sont attribués, pour nous faire entendre qu'ils dérivent de l'immense charité du Seigneur ; car le Saint-Esprit procédant de la volonté divine par voie d'amour, nous comprenons facilement (Catech. Rom., P. 1. c., 9) que les effets attribués spécialement au Saint-Esprit ne proviennent que du grand amour de Dieu envers nous. Il est vrai que tous les biens que nous avons, nous les tenons de la libéralité divine, et qu'ils sont tous des effets de l'amour que Dieu nous porte ; cependant on appelle par excellence dons du Saint-Esprit certains effets qu'il opère dans notre âme par un mouvement spécial de sa miséricorde et de son amour pour nous ; et de ce nombre sont ceux que je viens d'énumérer. Commençons par le dernier, qui est celui de la crainte de Dieu.

2. Pour mieux vous faire comprendre la nature et l'excellence de ce don, je distingue trois sortes de craintes : la crainte mondaine, la crainte servile et la crainte filiale. La première est celle des partisans de ce monde qui, craignant de perdre des biens fragiles et périssables, comme sont les richesses, les honneurs ou

la vie, sont assez insensés pour offenser Dieu, pour renoncer aux biens éternels, plutôt que de se détacher de ces biens faux et trompeurs. Cette crainte, comme il est aisé de le voir, est une crainte coupable, puisqu'elle procède d'un amour désordonné ou de sa propre vie, ou de quelque bien terrestre, crainte réprouvée par Jésus-Christ, qui enseigne (Matth. 10) qu'on ne doit point craindre ceux qui, pouvant faire périr le corps, ne peuvent nuire à l'âme ; mais que l'on doit craindre uniquement celui qui peut perdre et l'âme et le corps. Telle fut la crainte de Pilate qui, pour ne pas encourir la disgrâce de César, condamna Jésus-Christ à être crucifié (Joan. 19) ; et telle est celle des mauvais chrétiens qui préfèrent transgresser la loi du Seigneur, plutôt que de perdre ce gain qu'ils espèrent, cette protection sur laquelle ils s'appuient, ce poste auquel ils aspirent ; aimant mieux encourir la disgrâce de Dieu que celle du monde. On appelle encore crainte mondaine celle par laquelle l'homme s'abstient de faire le mal, mais uniquement par respect humain, ou pour ne pas éprouver des dommages temporels qui pourraient résulter de ses crimes. Telle fut celle des Princes des Prêtres (Matth. 26), qui ne voulurent pas faire mourir Jésus-Christ un jour de fête, dans la crainte d'exciter du tumulte parmi le peuple, et telle est la crainte de tous ceux qui s'abstiennent de certains péchés uniquement pour ne pas préjudicier à leur honneur, à leur réputation, ou pour ne pas encourir les châtiments infligés par les lois humaines. Il n'est pas difficile de comprendre que cette crainte est loin de pouvoir être comptée parmi les dons du Saint-Esprit, puisqu'elle est l'effet d'une mauvaise cause qui est l'amour propre.

3. La seconde espèce de crainte est la crainte servile, et c'est elle qui fait qu'on envisage Dieu comme un juge sévère, et qu'on évite le péché pour échapper aux supplices éternels réservés aux méchants dans l'autre vie. Cette crainte est quelquefois bonne et louable, et quelquefois criminelle. Elle est criminelle, lorsqu'en évitant le péché par l'appréhension de la peine, l'homme conserve dans son cœur l'affection pour le mal, de manière qu'il serait disposé à commettre le péché, s'il n'y avait point d'enfer, et si son crime pouvait demeurer impuni. Il est évident que cette crainte est mauvaise, puisqu'elle fait que l'homme craint plus la peine que l'offense de Dieu, et qu'elle ne détruit point en lui l'affection au péché. La crainte servile est bonne et louable quand elle porte l'homme à éviter le péché, à servir Dieu par amour pour Dieu même,

en même temps que par la crainte de la peine. Quand elle exclut toute volonté de pécher, et qu'elle est accompagnée de l'espérance d'obtenir le pardon des fautes déjà commises, alors, dit le saint Concile de Trente (Sess., 14. c. 4), elle est un don de Dieu, elle nous vient du Saint-Esprit ; et quoiqu'elle ne soit pas suffisante par elle-même pour justifier le pécheur, elle le dispose néanmoins à obtenir la grâce de la réconciliation par le moyen du sacrement de Pénitence. C'est cette crainte qui attira sur les Ninivites les effets de la divine miséricorde,parce que,épouvantés des châtiments terribles qui les menaçaient, et que le prophète Jonas leur avait prédits, ils se mirent à faire une sincère pénitence qui apaisa la colère du ciel.

4. Mais la crainte qui est proprement un don du Saint-Esprit, est la crainte filiale qui fait éviter le péché uniquement parce qu'il offense Dieu. C'est une crainte qui naît de l'amour, et qui porte l'âme à fuir le péché, parce qu'il la séparerait de son Dieu. On l'appelle crainte filiale, parce que c'est le propre d'un enfant bien né de craindre et d'éviter tout ce qui peut déplaire à son père chéri. C'est cette crainte filiale, cette crainte produite par l'amour que l'Esprit-Saint donne aux âmes qu'il veut sanctifier et conduire à la perfection, et qui les porte à fuir avec le plus grand soin non-seulement le péché mortel, mais encore les fautes les plus légères et tout ce qui pourrait affaiblir en elles l'amour divin. C'est cette crainte qui enflamme ces âmes du plus ardent désir de suivre avec exactitude et dans tous ses points la loi du Seigneur, les conseils mêmes de l'Evangile,et de chercher en toutes choses ce qui peut être plus agréable à leur Dieu. C'est là cette crainte dont l'Esprit-Saint lui-même (Eccl., 1) fait les plus grands éloges dans les divines Ecritures ; cette crainte que les saints Pères appellent l'ancre sacré du cœur, qu'elle tient immobile au milieu des plus affreuses tempêtes des tentations ; cette crainte qui est le fondement de notre salut, parce qu'elle nous porte à nous défier de nous-mêmes, à être toujours en garde contre nos ennemis, et qu'elle nous préserve ainsi de toute chute; c'est cette crainte, en un mot, qui rend l'homme bienheureux dès cette vie : *Beatus vir qui timet Dominum*. Prions donc chaque jour le Saint-Esprit, afin qu'il daigne imprimer de plus en plus dans nos cœurs cette crainte chaste et filiale.

5. Après le don précieux de cette crainte filiale, le premier que l'Esprit-Saint fait à une âme fidèle est celui de la piété, par lequel il inspire à cette âme une dévotion tendre et surnaturelle qui la porte à servir Dieu avec ardeur et avec joie, à

honorer les Saints, à être pleine de bienveillance envers son prochain, en le soulageant dans ses besoins spirituels et temporels. La piété, dit saint Bernard, est un doux rayon du Soleil de justice, qui éclaire et échauffe notre âme, qui nous porte à servir Dieu en nous le faisant envisager comme notre Père, et à soulager et aimer notre prochain en nous le faisant regarder comme l'image de Dieu et comme notre frère. Ainsi, lorsque nous voyons de ces âmes tout occupées à servir le Seigneur avec promptitude et avec joie, toujours attentives à ne pas laisser échapper la moindre occasion de procurer sa gloire, qui sont pleines de douceur et de compassion envers leur prochain, qui s'exposent courageusement aux dangers, supportent volontiers toutes sortes d'incommodités et de travaux quand il s'agit de procurer le bien de leurs frères, et toujours avec patience, avec plaisir, avec une douce satisfaction, un saint empressement, nous pouvons dire que ces âmes ont reçu de l'Esprit-Saint le don de la piété.

6. Suit le troisième don qui est celui de la science. Et remarquez, mes Frères, que par la science qui est un don du Saint-Esprit, on n'entend pas cette science qui regarde les choses naturelles, ou même les vérités surnaturelles, mais d'une manière toute spéculative et sans que le cœur y ait aucune part; cette science est une science qui enfle, mais qui n'édifie pas (1. Cor. 8). En effet, quel avantage reviendrait-il à notre âme de connaître toutes les définitions, toutes les divisions, toutes les subtilités, de pouvoir répondre à toutes les difficultés qui se rencontrent dans la Théologie, si nous ne faisions pas un bon usage de ces connaissances, en les faisant servir à la gloire de Dieu, à notre salut et à celui de nos frères ? Il y en a, dit saint Bernard (Serm. 16. in Cant.), qui veulent savoir uniquement pour savoir, et c'est une honteuse curiosité; il y en a qui veulent savoir pour se faire admirer et estimer, et c'est une honteuse vanité; il y en a qui veulent savoir pour vendre leurs connaissances, et c'est un gain honteux et indigne; d'autres enfin, ajoute-t-il, veulent s'instruire afin de connaître leurs devoirs et de les apprendre aux autres, et cette science s'appelle charité, prudence; et c'est cette science qui est comptée parmi les dons du Saint-Esprit. Le don de science est donc une lumière surnaturelle que l'Esprit-Saint répand dans notre âme pour lui faire connaître ce qu'elle doit croire ou rejeter dans les choses qui regardent la foi et ses mystères, pour l'éclairer et la diriger dans le chemin du ciel, pour lui faire découvrir et éviter les piéges que lui

tendent ses ennemis, afin qu'elle puisse marcher avec plus d'assurance dans la voie du salut.

7. C'est ce don qui, dans les saintes Ecritures, est appelé (Sap. 15. et 10) tantôt science de Dieu, tantôt science des Saints : don qui fut communiqué aux Apôtres d'une manière toute spéciale. Avant de l'avoir reçu, saint Pierre (Act. 2) était si ignorant, qu'il ne put jamais comprendre pourquoi il était nécessaire que Jésus-Christ mourût. Mais après avoir été éclairé des lumières d'en-haut, il entra dans tous les secrets des prophéties, expliqua avec tant de clarté le mystère de la Rédemption, et parla avec tant d'énergie, que ses premières prédications produisirent plusieurs milliers de chrétiens. C'est encore de cette science toute divine que furent enrichis les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise, et ce qui est bien plus admirable, tant d'autres serviteurs de Dieu qui, sans étude et sans connaissances humaines, pénétrèrent les sens les plus cachés de la sainte Ecriture, parlèrent des vérités les plus difficiles et les plus sublimes de la foi, et connurent ce qu'ils devaient croire et faire non-seulement pour se sauver eux-mêmes, mais encore pour diriger les autres dans les sentiers de la perfection.

8. Le quatrième don du Saint-Esprit est le don de force, qui, selon saint Bernard, est une communication extraordinaire de l'amour divin, faite à la volonté de l'homme pour la fortifier, la rendre constante et courageuse à surmonter toutes les difficultés, tous les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la perfection chrétienne et dans l'affaire importante du salut, pour la faire persévérer dans la vertu et dans le service de Dieu, malgré toutes les tentations et toutes les contradictions qui lui viennent de la part de ses ennemis. C'est cette force divine qui rendit les martyrs si courageux dans les combats qu'ils eurent à soutenir pour la défense de la foi, qui les rendit intrépides et invincibles, et leur fit supporter avec joie, et jusqu'à la mort, les plus affreux tourments. C'est par le moyen de cette force surnaturelle, dit saint Augustin (in Ps. 147), qu'ils ont tenu la porte de leur cœur constamment fermée au démon, et ouverte à Jésus-Christ. Le monde voulait les gagner par ses promesses, et ils se moquaient de ses faux biens. Les tyrans les menaçaient des bêtes féroces, du feu, de tous les supplices, et ils méprisaient leurs menaces. Au milieu des tourments, ils confessaient Jésus-Christ devant les hommes (Matth. 10), afin d'avoir le bonheur d'être reconnus de lui devant son Père. C'est encore cette force surnaturelle

qui porta tant de saints Confesseurs, de saintes Vierges, de saints Solitaires à renoncer généreusement aux biens, aux honneurs, à tous les avantages, à tous les plaisirs de la vie ; qui leur fit supporter, sans se plaindre, et même avec joie, les travaux, les persécutions, les calomnies, et qui les rendit toujours invincibles contre les assauts les plus terribles du monde et du démon. Plus notre faiblesse est grande, mes Frères, plus nous avons besoin de ce don précieux, et plus nous devons le demander avec instance à l'Esprit-Saint. Mais pour l'engager plus efficacement à nous l'accorder, il faut de notre côté combattre incessamment contre les ennemis de notre salut, et mettre un frein à nos passions pour les réprimer. C'est lorsque je me sens plus faible selon la chair, disait saint Paul (2. Cor., 12), que, par un concours spécial de la grâce divine, je suis plus fort et plus vigoureux selon l'esprit. Les âmes qui s'exercent le plus assidument à la pratique des vertus, sont celles qui sont le mieux disposées à recevoir ce don de force, Voulez-vous savoir pourquoi les gens de la campagne sont ordinairement forts et robustes? C'est, répond saint Bernard, parce qu'ils s'appliquent à un travail continuel et pénible. De même, c'est à mesure qu'une âme s'exerce dans la pratique des vertus, qu'elle sent croître en elle la force de la grâce.

9. Après le don de force, vient celui de conseil, parce que la force deviendrait inutile, si elle n'était bien dirigée. En quoi consiste donc le don de conseil ? Le don de conseil est une lumière, une inspiration particulière que l'Esprit-Saint accorde à une âme lorsqu'elle rencontre quelque doute, et par laquelle il l'éclaire et lui fait choisir ce qui peut contribuer davantage à la gloire de Dieu et à son salut. Cette lumière lui fait aussi découvrir les piéges du démon, lequel ne pouvant pas quelquefois nous induire au mal par la force ouverte de ses suggestions, a recours à la ruse, et essaie de nous tenter et de nous faire succomber en nous trompant par l'apparence du bien. Veut-il, par exemple, faire tomber un homme riche dans ses filets, en le rendant sourd et inflexible aux prières et à la misère des pauvres? Il attache son cœur aux biens de la terre, en lui suggérant qu'un homme prudent doit prendre soin de ses affaires et se préparer un heureux avenir. Veut-il nous mener à une vie libre et relâchée? Il nous représente que la retraite dégénère en mélancolie, et qu'il faut donner un délassement à notre esprit et à notre corps, et par là il engage dans des conversations dont on a souvent à se repentir. Que devons-nous faire pour éviter ses embûches ? Il faut recourir à l'Esprit-Saint, et

le prier de nous conseiller, par lui-même ou par des personnes prudentes, les moyens que nous devons prendre pour ne pas employer inutilement et avec prodigalité les biens qui nous ont été confiés, et pour être en même temps pleins de libéralité envers les pauvres, pour récréer notre esprit d'une manière suffisante, sans souiller notre conscience. Telle est la nécessité du don de conseil, tel est le besoin que nous en avons.

10. Le sixième don de l'Esprit-Saint est celui d'entendement, par lequel l'âme exercée dans la vie active par le moyen des cinq dons précédents, s'élève à la contemplation, et arrive à pénétrer et à comprendre, autant qu'il peut être donné ici-bas à une intelligence bornée, les divins mystères et les grandes vérités de la foi. C'est un rayon brillant, une lumière spéciale du Saint-Esprit, par laquelle notre âme, enrichie du don de la foi, s'élève jusqu'à connaître, pour ainsi dire clairement et sans obscurité les choses du ciel. C'est ce don que David demandait si souvent (Ps. 118) et avec tant d'instance, quoiqu'il connût parfaitement la loi divine, et qu'il fût un homme selon le cœur de Dieu. C'est un don qui s'accorde pour prix et pour récompense d'une foi vive et soumise, que nous pouvons obtenir par des prières ferventes, qui s'acquiert par la pureté du cœur, par la pratique des vertus, et surtout par le moyen d'une humilité profonde. Aussi, le Roi-Prophète disait-il (ibid.) que c'est aux petits et aux humbles qu'est accordée l'intelligence de la parole divine. Et Jésus-Christ rendit grâce à son Père (Matth. 11. 27) de ce qu'il avait révélé ses divins mystères aux simples, tandis qu'il les avait cachés aux grands, aux savants et aux prudents du monde. Et en effet, ce don d'intelligence ne fut jamais accordé à ces hommes de l'antiquité si célèbres par leur génie et les rares connaissances qu'ils avaient acquises par des études assidues et laborieuses. Saint Paul leur reproche (Rom. 1) d'avoir été les plus insensés des hommes, eux qui se vantaient d'être les plus éclairés de l'univers. Ils étaient semblables à des enfants qui admirent dans un beau livre la forme et la couleur des caractères, mais qui n'entendent rien à leur signification. Ils disputaient sur l'essence et les propriétés des choses naturelles ; mais ils ne parvinrent point à connaître les perfections de leur auteur. Ils s'occupaient de la contemplation des créatures ; mais ils ne surent pas s'élever jusqu'à glorifier le Créateur, dont la sagesse et la puissance infinies se manifestent d'une manière si admirable dans ses ouvrages. Au contraire, nous voyons briller ce don merveilleux d'intelligence dans tous les Apôtres, dans un

saint Antoine, dans un saint Paul, ermite, dans un saint François d'Assises et en tant de chrétiens humbles, simples, sincères, qui, sans connaissances humaines, et sans être doués d'un génie extraordinaire, mais uniquement éclairés de l'Esprit-Saint, entendaient parfaitement les divines Ecritures, et pénétraient les divins mystères.

11. Mais venons à l'explication du plus excellent des dons du Saint-Esprit, qui est le don de sagesse, et qui, selon saint Bernard, signifie science goûtée, science du cœur. Par le moyen de ce don, l'âme connait si clairement la vanité des biens de ce monde, et la grandeur et le prix des biens du ciel, que, dégoûtée des premiers, et remplie d'amour et d'ardeur pour les autres, elle ne trouve plus de plaisir et de satisfaction que dans les choses de Dieu. C'est ici, dit saint Augustin (l.83.qq. Q.66), la vraie prudence de l'esprit et non de la chair, qui nous fait mépriser les choses de la terre, et porte notre cœur et dirige nos affections vers les biens du ciel. Le don de sagesse est donc une lumière surnaturelle que l'Esprit-Saint répand dans une âme qui, étant arrivée à connaitre Dieu et à pénétrer les divins mystères par le moyen du don d'intelligence, trouve, en contemplant les choses divines, un certain bien-être, une certaine douceur au-dessus de toute expression, qui la remplit de dégoût et de mépris pour tout ce qui tient à la terre, et lui fait trouver son bonheur et son repos dans l'espérance des biens éternels. C'est alors que cette âme bienheureuse n'a de conversation que dans les cieux, comme dit l'Apôtre. C'est alors qu'elle regarde avec mépris toutes les choses d'ici-bas, et qu'elle prend son vol vers les tabernacles éternels, où elle doit se réunir à son divin Epoux. C'est alors enfin qu'elle désire être délivrée de la prison de son corps, pour aller, dans le lieu de son repos, jouir pendant l'éternité de la présence de son divin Maitre. Heureuse l'âme qui possède ce don inestimable de la véritable sagesse, qui connait en quoi consiste son vrai bonheur et les moyens de l'acquérir !

12. Vous venez d'entendre l'explication des dons du Saint-Esprit. Celui qui les désire avec ardeur, doit se disposer à les recevoir, parce que la sagesse, dit l'Esprit-Saint lui-même (Sap. 1), ne peut entrer dans une âme qui se laisse dominer par ses passions ; elle ne peut habiter un corps qui est l'instrument du péché. La première disposition requise pour participer à ces grâces est donc la pureté de conscience, et cette pureté qui exclut non-seulement tout péché, mais encore toute affection au péché. Il faut donc, avant tout, purifier notre cœur

par une pénitence sincère de tout ce qui peut blesser les yeux de cet hôte divin; et comme le péché est l'unique chose qu'il déteste souverainement, il faut aussi qu'il soit l'objet de toute notre haine, que nous fassions servir nos membres à la justice, comme dit saint Paul (Rom. 6), si nous avons eu le malheur autrefois de les faire servir à l'iniquité; et que nous fassions de notre corps une hostie sainte, vivante et agréable à Dieu. Cette pureté de conscience doit être accompagnée de l'humilité, c'est-à-dire de la connaissance de notre misère et de notre néant, et d'un bas sentiment de nous-mêmes. Le Très-Haut qui habite l'éternité, dit le prophète Isaïe (c. 57), daigne aussi habiter un cœur contrit et humilié. Il proteste qu'il sauvera les humbles, et qu'il les couronnera de gloire. L'Apôtre nous dit que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles. Les dons du ciel s'acquièrent par l'humilité et se perdent par l'orgueil. Ils sont, dit saint Augustin, comme l'eau, laquelle rencontrant une élévation, dirige son cours d'un autre côté ; mais si elle trouve un lieu bas sur son passage, elle y descend et le remplit. Une autre disposition nécessaire pour recevoir les dons du Saint-Esprit, c'est la charité et la concorde. Il est le Dieu de la paix, et il ne repose que sur les enfants de paix; or, la paix ne peut pas exister là où ne règnent pas la concorde et l'union des cœurs. Puisque Jésus-Christ nous a laissé cette paix à condition que nous pratiquerions la charité à l'égard de nos frères, unissons donc nos cœurs, et de cette manière, dit saint Augustin (Tract. 77. in Joan.), nous deviendrons une demeure digne du Saint-Esprit. A toutes ces dispositions nous devons ajouter une prière fervente et persévérante. Demandez, dit Jésus-Christ (Luc. 11), et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. Si vous avez assez de bonté pour faire part à vos enfants des biens que vous avez, à combien plus forte raison votre Père céleste accordera-t-il son Esprit-Saint à ceux qui le lui demanderont avec confiance ? C'est ce que firent les Apôtres, lesquels étant instruits par leur divin Maître, se retirèrent à Jérusalem après son Ascension glorieuse, et réunis dans un même lieu, persévérèrent unanimement dans la prière, pour se préparer à la venue du Saint-Esprit (Act. 1).

13. Purifions donc nos cœurs de toute tache du péché et de toute affection désordonnée; pratiquons la charité en conservant la paix et l'union avec nos frères, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme comme les premiers chrétiens ; et ne cessons de prier l'Esprit-Saint qu'il daigne établir en nous sa

demeure, et nous combler de ses grâces et de ses dons précieux.

TRENTE-TROISIÈME INSTRUCTION.

Sur les fruits du Saint-Esprit.

Après avoir considéré, dans l'instruction précédente, les dons inestimables du Saint-Esprit, il convient d'examiner les marques auxquelles on peut connaître que ce divin Esprit habite dans notre âme, et nous fait part de ses dons précieux. Comme on connaît la cause par ses effets, et un arbre par ses fruits, de même on peut conclure que l'Esprit-Saint habite dans une âme, et lui communique ses faveurs, par les effets qu'il produit en elle. Ces effets sont ce qu'on appelle les fruits de l'Esprit-Saint; et saint Paul, dans son épître aux Galates (c. 5), en distingue douze, qui sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence et la chasteté. L'explication de ces effets admirables fera le sujet de cette instruction; et si vous êtes assez heureux pour reconnaître en vous ces fruits précieux, vous pourrez conclure avec assurance que le Saint-Esprit habite en vous, et qu'il vous rend participants de ses dons.

1. Le premier fruit de l'Esprit-Saint est la charité, par laquelle nous aimons Dieu par dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. Ainsi, mes Frères, si vous avez le bonheur de sentir en vous cette flamme de l'amour divin qui vous porte vers Dieu, de sentir votre cœur se remplir de joie et d'allégresse en pensant que Dieu est infiniment grand, infiniment saint, infiniment bon, infiniment parfait; si vous faites en sorte que son nom soit sanctifié, en procurant autant qu'il vous est possible sa plus grande gloire; si vous êtes disposés à perdre tout au monde, plutôt que de perdre ce bien infini, plutôt que de déplaire à votre Dieu et de l'offenser; si votre charité s'étend encore sur votre prochain, et vous porte à faire, ou à désirer qu'on fasse pour lui tout ce que vous voudriez que l'on fît pour vous; si dans ses besoins spirituels ou corporels, vous lui apportez tous les secours qui sont en votre pouvoir, et que vous désireriez qu'on vous procurât à vous-mêmes dans de pareilles circonstances, alors vous pouvez conclure en toute sûreté que le Saint-Esprit habite en vous, et qu'il vous a enrichis de ses dons, puisqu'il n'y a que lui qui puisse allumer dans nos cœurs ce feu de la

charité. Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ (Joan. 14, 23), observera mes préceptes; mon Père l'aimera aussi, nous viendrons en lui, et nous habiterons en lui. Dieu est tout charité, dit saint Jean (Ep. 1., 4. 16), et celui qui pratique la charité, vit en Dieu, et Dieu vit en lui.

2. Mais que doit-on dire, au contraire, de ces chrétiens qui ne s'occupent que des créatures et d'eux-mêmes, qui travaillent uniquement à procurer à leur esprit et à leur corps toutes sortes de plaisirs et de satisfactions, qui ne trouvent leur bonheur que dans les choses méprisables de cette terre; qui préfèrent offenser Dieu, perdre son amitié, plutôt que de déplaire à une créature, ou de se priver de la moindre jouissance; qui sont remplis de soin, d'attention et de compassion pour eux-mêmes, et sans bonté, sans charité pour leurs frères, durs et cruels envers les pauvres? La charité de Dieu, dit saint Jean (Ep. 1., 2., 15), ne réside pas dans ceux qui aiment le monde. Celui qui n'aime pas Dieu, ne le connait pas, parce que Dieu est tout amour. Ceux qui commettent le péché, ajoute-t-il, ne sont pas enfants de Dieu, mais enfants du démon. Et puisqu'ils ne produisent que des fruits d'iniquité, il est évident que ce n'est pas l'Esprit-Saint qui habite en eux, mais l'esprit du monde et du démon.

3. Le second fruit de l'Esprit-Saint est la joie, qui naît du témoignage d'une conscience droite et tranquille, qui réside dans une âme exempte de péché et de toute affection au péché, et qui méprise les fausses joies et les vains plaisirs du monde. C'est cette joie que l'apôtre saint Paul ressentait en lui-même (2. Cor., 1., 12) pour avoir toujours agi avec simplicité de cœur et avec sincérité, et pour avoir suivi non les suggestions de la chair, mais les impulsions de la grâce de son Dieu; c'est cette joie qu'il souhaitait aux Philippiens (c. 4., 4), quand il leur écrivait de se réjouir toujours dans le Seigneur, d'être toujours joyeux et contents; c'est cette joie qui fait trouver tant de douceur et de consolation aux âmes justes dans tout ce qu'il peut y avoir de plus dur et de plus pénible dans une vie chrétienne, pénitente et mortifiée. Aussi, le grand saint Athanase nous apprend-il que saint Antoine montrait toujours par la sérénité extérieure de son visage la joie intérieure qui régnait dans son âme; et Palladius rapporte que l'abbé Apollon voulait que ses moines fussent toujours joyeux; que malgré les grandes austérités que pratiquaient ceux qui vivaient dans ces solitudes, on n'y voyait qu'allégresse et bonheur, et qu'il eut été impossible de trouver dans le monde des hommes aussi heureux

et aussi contents. Il n'y en avait pas un, parmi ces solitaires, qui fût triste et mélancolique. La tristesse et la mélancolie, disaient-ils, ne conviennent pas à des héritiers du ciel ; laissons-les en partage aux infidèles, aux partisans du monde et aux pécheurs ; mais, dans les serviteurs de Dieu, elles ne doivent jamais se montrer, puisque l'Esprit-Saint lui-même nous a dit de le servir avec joie et avec allégresse (Ps. 99).

4. Et qu'on ne me dise pas que les pécheurs et les partisans du monde sont toujours joyeux, qu'ils passent leur vie dans des conversations agréables, dans les plaisirs et le bien-être, tandis que les justes sont ordinairement persécutés, et que leurs jours s'écoulent dans les ennuis, dans les peines et dans les larmes. Laissez, mes Frères, laissez les mondains se procurer toutes sortes de jouissances et satisfaire toutes leurs passions, ce n'est pas là un bonheur réel et qui puisse contenter le cœur. Il leur arrive précisément, dit saint Jean-Chrysostôme, ce qui arrive à ceux qui ont la fièvre, lorsque, dans la violence de la maladie, ils se précipitent dans l'eau pour se raffraichir et se désaltérer. Tandis qu'ils y sont plongés, il leur semble éprouver quelque soulagement ; mais à peine en sont-ils sortis, que l'ardeur de la fièvre redouble, et la maladie en devient plus grave et plus difficile à guérir. De même, tandis que les mondains sont au milieu de leurs divertissements, dans les jeux, dans les théâtres, ils goûtent quelques plaisirs d'un moment ; mais cette courte satisfaction leur fait éprouver ensuite un plus cruel supplice. Oui, mes Frères, toutes les consolations du monde finissent par la tristesse, tandis que la joie de l'Esprit-Saint est durable et va toujours en croissant. Et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle se conserve et qu'elle est inaltérable au milieu des disgrâces, des peines et même des tourments. Témoins tant de martyrs qui, sous les coups des bourreaux, sur les chevalets et même au milieu des flammes, s'écriaient : Oh! combien il est doux, Seigneur, de souffrir pour votre amour ! Témoins tant de saints pénitents à qui les mortifications les plus dures, les larmes les plus amères qu'ils répandaient sur leurs péchés, étaient plus douces que toutes les joies et toutes les fêtes des mondains. Examinez donc, mes Frères, si votre joie est en Dieu et selon Dieu, ou bien si vous recherchez celle qui est selon le monde.

5. Le troisième fruit de l'Esprit-Saint est la paix, cette paix que Jésus-Christ laissa à ses Disciples avant de monter au ciel, cette paix qui surpasse toutes nos pensées, comme dit l'Apôtre, et dont la douceur ne peut être goûtée que par ceux

qui l'ont reçue en partage; cette paix qu'éprouvent les âmes justes qui, après avoir mortifié et vaincu leurs passions, jouissent d'une merveilleuse tranquillité, et prennent leur repos dans la grâce et l'amitié de leur Dieu. Paix si douce et si désirable, que, selon saint Ambroise, quand Dieu n'aurait point promis d'autre récompense à la vertu, nous devrions faire tous nos efforts pour la pratiquer, afin d'obtenir ce don inestimable de la paix qui vient du Saint-Esprit. Cette paix est inconnue aux pécheurs, nous dit l'Esprit-Saint lui-même (Is. 48.,22): *Non est pax impiis, dicit Dominus.* Ils la désirent, mais en vain. Ils la cherchent dans leurs trésors, dans leurs plaisirs, dans leurs crimes; mais ils ne la trouveront jamais, parce qu'ils ignorent, dit le Roi-Prophète (Ps. 15. 3), le chemin qui conduit à cette paix : *Viam pacis non cognoverunt.* Ils ne sèment que l'iniquité, et, par un juste jugement de Dieu, ils ne recueillent que disgrâces, inquiétudes et afflictions. Il ne faut pas nous en étonner, dit saint Grégoire; leur conscience coupable est la cause de tous les troubles et de toutes les amertumes qu'ils ressentent dans leur cœur; et, pour les apaiser, il n'y a pour eux d'autre remède que celui de renoncer au péché et de se réconcilier avec Dieu, s'ils veulent s'assurer par leur propre expérience qu'une conscience pure est toujours calme et tranquille, et qu'il n'y a de vrai bonheur dès cette vie que dans la possession de cette paix véritable que donne le Saint-Esprit.

6. Le quatrième fruit de cet Esprit divin est la patience, par laquelle nous souffrons avec résignation les adversités, les fatigues, les persécutions, les infirmités et toutes les disgrâces de la vie. Par le moyen de cette patience, nous supportons encore tout ce qui peut nous arriver de fâcheux de la part de notre prochain, les médisances, les ruses, les injustices, les ingratitudes, ses défauts, certaines manières de faire qui nous déplaisent en lui, et qui sont contraires à notre manière de voir et d'agir. Bien plus, ce don de la patience nous aide à supporter nos propres défauts. Il est nécessaire, dit saint François de Sales, de bien apprendre à souffrir certaines choses que nous ne pouvons pas éloigner de nous-mêmes, parce qu'elles sont l'apanage de notre faible nature, comme sont l'inégalité d'humeur et l'inconstance des désirs et de la volonté. C'est la patience qui nous aide à porter avec humilité le poids de nos imperfections, qui nous fait compatir à celles des autres, en même temps qu'elle nous les fait supporter avec constance.

7. Le cinquième fruit de l'Esprit-Saint est la bénignité, qui

rend l'homme plein de prévenance et d'affabilité envers tout le monde, soit dans sa conduite, soit dans ses discours. Il y a des personnes qui ne savent jamais se plier, ni dire une seule parole de douceur et de bonté, surtout quand elles traitent avec des inférieurs. Assurément on ne peut pas dire qu'elles aient en elles-mêmes ce fruit de l'Esprit-Saint. La bénignité rend l'homme doux et débonnaire dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions; et c'est pour cela que saint Paul écrivant aux Ephésiens (c. 4., 32), leur recommandait d'être pleins de bénignité les uns envers les autres : *Estote invicem benigni.* Cette vertu est une grande marque de sainteté, et quand on voit une âme qui la possède, on peut conclure en toute assurance qu'elle est remplie du Saint-Esprit et de ses dons, puisque cet Esprit divin est appelé, dans le livre de la sagesse (c. 7., 23), Esprit de sainteté, de douceur et de bénignité. Elle brilla d'une manière admirable, cette belle vertu, dans le patriarche Abraham qui, pour éviter toute occasion de dispute et de contestation qui aurait pu s'élever entre lui et Loth, lui donna la libre faculté de choisir, dans la terre qu'ils habitaient, la partie qui lui serait plus agréable (Gen. 13., 8). Nous la trouvons encore dans tous les Saints, qui avaient le cœur si plein de cette bénignité, si bien disposé envers tous, qu'il leur fallait se faire violence, lorsqu'ils étaient obligés d'exercer envers leurs frères quelque ministère qui exigeait la sévérité; et encore prenaient-ils dans ces circonstances tous les moyens, tous les détours possibles pour ne pas sortir des bornes de la douceur. Oh! quel plaisir on éprouve à traiter avec ces personnes qui à un bon naturel joignent une grande vertu! Enfin l'on peut dire que la bénignité ferait de la terre un paradis, si elle était plus généralement répandue, et c'est ce qui doit nous engager à la demander avec instance et à la pratiquer envers tous les hommes.

8. Le sixième fruit de l'Esprit-Saint est la bonté, qui nous porte à soulager notre prochain dans toutes les circonstances pénibles où il peut se trouver, à le regarder toujours avec bienveillance, et à faire du bien à tous selon nos facultés. Notre Père céleste nous donne lui-même un exemple continuel de cette bonté, en faisant chaque jour lever son soleil sur les bons et sur les méchants, en faisant tomber la rosée du ciel sur le champ du pécheur comme sur celui du juste (Matth. 5., 45). La vie de Jésus-Christ fut un exercice continuel de cette vertu. Il semble qu'il ne savait faire autre chose que de soulager les hommes non-seulement en ce qui regardait leur salut pour

lequel il était descendu du ciel, mais encore en ce qui concernait le bien du corps, puisque l'apôtre saint Pierre nous apprend (Act. 10. 38) qu'il allait de ville en ville guérissant les infirmes, délivrant les possédés du démon, et faisant du bien à tous. C'est cette bonté que nous devons avoir soin d'imiter et de pratiquer à l'exemple du grand saint François d'Assises, lequel non content de s'être volontairement réduit à la plus grande pauvreté, conservait un cœur si plein de bonté envers les pauvres, qu'il partageait avec eux ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance, aimant mieux souffrir la faim, la soif, la rigueur des saisons, que de voir ses frères dans l'indigence.

9. Le septième fruit de l'Esprit-Saint est la longanimité, qui signifie une patience plus qu'ordinaire, une patience à toute épreuve dans les adversités, patience soutenue par le désir et l'espérance de la vie éternelle. Cette vertu ajoute à la patience une certaine magnanimité qui non seulement nous fait supporter nos peines en vue du bonheur éternel, mais qui nourrit en nous le courage et la résolution de souffrir toujours, sans nous plaindre de la longueur de notre exil, ni de nos travaux, ni du délai de la récompense qui nous est promise. Nous trouvons un exemple admirable de cette vertu dans sainte Lidwine, vierge, qui, durant l'espace de trente ans, supporta une infirmité des plus pénibles, souffrit les douleurs les plus cruelles, et cela non seulement sans s'attrister ni se plaindre, mais encore en consolant et en fortifiant elle-même les affligés par sa joie et la sérénité de son visage.

10. Le huitième fruit du Saint-Esprit est la douceur, qui est une vertu par laquelle les âmes justes répriment tout mouvement de colère, même dans les circonstances les plus propres à les irriter, et souffrent tous les mauvais traitements qu'elles reçoivent, par amour pour Dieu, et sans se plaindre des injures qui leur sont faites. Cette vertu est opposée à l'impatience et à l'animosité, qui portent l'homme colère à s'irriter pour le moindre sujet et à se venger de la plus légère offense. Cette vertu nous est encore enseignée de Dieu lui-même qui, si souvent et si longtemps provoqué par nos péchés, nous supporte néanmoins et nous pardonne avec tant de facilité. Il nous enseigne par là la pratique de la douceur envers notre prochain, et nous apprend à lui pardonner de bon cœur toutes les injures que nous en avons reçues, sans conserver le moindre ressentiment. Soyons les imitateurs de Dieu, nous dit l'Apôtre (Eph. 5. 1), comme étant ses enfants chéris. Nous lisons de Moïse qu'il fut le plus doux des hommes, et

ce fut pour cette raison, dit saint Denis, qu'il mérita d'être l'ami le plus intime de Dieu même. Cette douceur fut aussi une des vertus favorites du roi David, et c'est pour cela que Dieu nous dit (1. Reg. 13., 14) qu'il trouva en lui un homme selon son cœur. Mais si nous voulons la voir dans toute sa perfection, contemplons-la dans le Fils de Dieu fait homme, qui est un modèle accompli de toutes les vertus, et qui se propose lui-même pour être spécialement celui de la douceur. Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis doux et humble de cœur (Matth. 11. 29). Bien loin, dit saint Pierre (Ep. 1., 2. 23), de rendre malédiction pour mlédiction, menaces pour menaces, injures pour injures, il souffrait tout avec douceur, comme un tendre agneau, sans jamais ouvrir la bouche pour se plaindre (Is. 53., 7). C'est de ce grand modèle que tous les Saints ont appris la douceur, et c'est ce modèle que nous devons nous-mêmes avoir continuellement devant les yeux, afin de l'imiter.

11. La foi, ou plutôt la fidélité, comme l'entend ici saint Paul, est le neuvième fruit de l'Esprit-Saint. Par le moyen de cette vertu, l'homme se montre fidèle, véridique et sincère envers son prochain, dans ses promesses comme en toute autre chose. Cette vertu est opposée à la ruse, à la fourberie, à la duplicité, vices condamnés par le Saint-Esprit lui-même dans les divines Ecritures, parce qu'étant un esprit de vérité, il a en horreur les langues trompeuses; et quand il entre dans une âme, il la rend semblable à lui, fidèle, sincère et constante dans ses promesses et dans ses résolutions. Peut-on dire que ce divin Esprit habite dans l'âme de tant de chrétiens qui sont si portés à la feinte et à la duplicité, et qui ne s'étudient qu'à tromper la simplicité de leurs frères?

12. Le dixième fruit dont parle saint Paul est la modestie. C'est une vertu qui règle tous les mouvements de notre corps et toutes nos actions extérieures. Elle nous enseigne les règles que nous devons suivre dans nos vêtements, dans notre démarche, dans nos paroles, dans nos regards, dans nos conversations, et jusque dans nos moments de récréation et de délassement. Elle est une marque presque infaillible de la pureté de la conscience, et de l'empire d'une âme sur ses passions. On connaît l'homme, dit l'Esprit-Saint (Eccl. 19., 26), à ses regards et à sa tenue; et ses actions extérieures manifestent les dispositions intérieures de son cœur. Il faut donc avoir soin de régler tellement notre conduite, que nous soyons toujours un sujet d'édification à notre prochain, et jamais une occa-

sion de scandale. Cette vertu fut pratiquée par tous les Saints, spécialement par saint Bernard. L'auteur qui a écrit sa vie rapporte qu'on voyait briller sur son visage une beauté toute céleste, et une modestie tout angélique qui invitait tous les hommes à l'amour de Dieu et à la sainteté. On voyait luire sur son extérieur une certaine grâce toute spirituelle; on lisait sur son visage et dans ses yeux une sérénité inaltérable jointe à une simplicité de colombe, qui ravissait et remplissait d'admiration tous ceux qui en étaient témoins. Son âme était si belle, que sa beauté ne pouvant se tenir cachée, se répandait sur son corps, et se manifestait à l'extérieur. Nous lisons pareillement, dans la vie de saint Bernardin de Sienne, qu'il montrait une si grande modestie sur son visage, dans sa démarche et dans ses discours, que sa seule présence servait de frein aux plus dissolus, qui n'auraient pas osé devant lui se permettre la moindre action, ou proférer la moindre parole peu séante. Oh! qu'il serait à désirer que la jeunesse d'aujourd'hui lui ressemblât! Mais, hélas! la liberté de parler et de converser est arrivée de nos jours à un tel excès, qu'on ne voit plus, même dans les jeunes personnes du sexe, cette honnêteté, cette sagesse, cette modestie, qui faisaient autrefois leur plus bel ornement; ce qui nous donne un juste motif de craindre qu'il y ait bien peu d'âmes où se trouve ce fruit de l'Esprit-Saint, qui est la modestie.

13. Le onzième fruit est la continence, vertu qui rend l'âme inébranlable au milieu de toutes les tentations, qui lui donne la force de résister non-seulement aux plaisirs de la chair, mais encore à toutes les passions. C'est elle qui réprime la colère, qui met un frein à la langue et à tous les appétits déréglés. C'est une vertu générale et comme un ensemble de toutes les vertus. Elle s'appelle continence, parce que réprimant toutes les mauvaises inclinations, elle contient l'homme dans ses devoirs. Elle est un don de Dieu; et c'est pour cela que le Sage, connaissant que de lui-même il ne pouvait l'acquérir, la demandait avec instance au Seigneur (Sap. 8.21).

14. Reste enfin le douzième fruit de l'Esprit-Saint, qui est la chasteté. Elle est le lis des vertus, et rend l'homme semblable aux Anges. Rien n'est beau que par la pureté, dit saint François de Sales, et la pureté des hommes est la chasteté. La chasteté, ajoute le même saint, s'appelle honnêteté, et la profession de la chasteté s'appelle honneur; elle se nomme encore intégrité, et le vice contraire est appelé corruption. En un mot, elle a la gloire d'être la belle et blanche vertu du corps et de l'âme. C'est

une vertu qui, modérant l'appétit charnel et les mouvements désordonnés des sens, les tient soumis à l'empire de la raison; vertu qui plaît souverainement à Dieu. C'est pour cela que Jésus-Christ a promis que ceux qui ont le cœur pur verront clairement Dieu dans le séjour de la gloire (Matth. 5. 8); et saint Jean nous dit, dans son Apocalypse (c. 14., 4) que les vierges suivent le divin Agneau partout où il va. Les hommes eux-mêmes ont en grande vénération les âmes chastes et quelque adonnés qu'ils soient au vice opposé, ils sont toujours pleins d'estime pour la chasteté.

15. Vous venez d'entendre l'explication des douze fruits de l'Esprit-Saint dont nous parle l'Apôtre. Si nous apercevons en nous ces fruits précieux, nous pouvons croire avec raison que cet Esprit divin habite en notre âme. Oui, il est en nous, et il nous a comblés de ses dons, si notre cœur brûle du feu de la charité, de cette charité qui doit nous faire aimer Dieu plus que toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes, si le témoignage de notre conscience nous rend contents et joyeux dans le Seigneur, si nous avons la paix avec Dieu, si nous supportons les adversités avec patience,si nous sommes pleins de bénignité envers nos frères, si nous avons assez de bonté pour les soulager dans tous leurs besoins selon notre pouvoir, si nous avons assez de longanimité pour ne pas nous laisser décourager par la longueur de notre exil et la durée de nos travaux, si nous sommes pleins de douceur envers notre prochain, fidèles et sincères dans nos paroles et nos promesses, et enfin si nous voyons briller en nous la modestie, la continence et la chasteté. Mais,si au lieu de voir régner en eux ces vertus, quelques-uns y voyaient régner les vices opposés; si, au lieu d'aimer Dieu, ils aimaient d'une manière désordonnée les créatures, et cherchaient en elles leur paix et leur félicité; s'ils étaient jaloux, durs, impatients, colères, sans fidélité, sans modestie, et sujets à l'incontinence, ce serait là une marque certaine que ce n'est pas le Saint-Esprit qui habite en eux, mais que c'est le démon. Que chacun examine donc sa propre conscience; et si nous trouvons en nous quelques-uns de ces vices, ayons soin de les effacer par une sincère pénitence, pour nous rendre propice cet Esprit divin que nous avons contristé par nos péchés, afin qu'après avoir ôté les obstacles qui l'ont tenu éloigné de nous jusqu'à ce moment, nous méritions qu'il descende dans notre âme avec l'abondance de ses dons célestes, et qu'il produise en elle les fruits précieux de ces vertus auxquelles il promet pour récompense le bonheur du ciel.

TRENTE-QUATRIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du neuvième article du Symbole : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam.* Ce que c'est que l'Eglise et quelles sont ses principales prérogatives.

Après avoir expliqué la première partie du Symbole qui contient huit articles dont Dieu est l'objet immédiat, il nous reste à développer la seconde partie, renfermant les quatre derniers articles, lesquels regardent l'Eglise. Dans le premier les saints Apôtres nous proposent à croire l'existence de cette Eglise et ses prérogatives ; dans les trois suivants ils nous montrent ses biens principaux, dont le premier appartient à l'âme, c'est la rémission des péchés ; le second regarde le corps, c'est la résurrection de la chair ; le troisième a rapport à notre âme et à notre corps, c'est la vie éternelle. Le bon ordre exigeait en effet, dit saint Augustin (Enc., 56), qu'après nous avoir manifesté dans les articles précédents les grandes vérités, les profonds mystères qui nous montrent la grandeur, la sagesse, la miséricorde et la justice infinie de notre Dieu, les Apôtres nous fissent connaître la sainte Eglise, qui est cette cité choisie qu'il s'est bâtie pour y régner à jamais. Il est pour nous de la plus haute importance de bien comprendre le sens de cet article que nous allons méditer, parce qu'il est le rempart qui nous préservera toujours des erreurs contraires à la foi, et qu'il sera impossible que nous puissions nous tromper, tandis que nous croirons et que nous obéirons à la sainte Eglise. Voyons donc ce que c'est que cette Eglise, et considérons les prérogatives admirables dont son Epoux céleste a bien voulu l'enrichir ; ce qui nous fournira un bien juste motif de nous livrer à la joie, puisque nous avons le bonheur de vivre dans son sein.

1. Ce mot Eglise qui, dans notre langue, signifie assemblée, est employé quelquefois pour exprimer même la société des impies, et c'est dans ce sens que le Roi-Prophète nous dit (Ps. 25., 5) qu'il déteste l'église des méchants, et qu'il ne veut jamais avoir aucun rapport avec ceux qui commettent l'iniquité : d'autres fois, il signifie une réunion quelconque même de païens ; et c'est en ce sens qu'il est dit dans les Actes des Apôtres (c. 19., 36) que tous les ouvriers dépendants d'un certain Démétrius s'étant soulevés, et ayant excité un grand tumulte dans la ville d'Ephèse, un des chefs du peuple dit qu'il

ne fallait pas troubler le repos public, et que si quelqu'un avait des plaintes à former, il devait le faire dans une église légitime, c'est-à-dire dans une assemblée qui eût été légitimement convoquée. Néanmoins, selon l'usage le plus généralement suivi dans les saintes Ecritures, le mot Eglise signifie seulement la réunion, l'ensemble des fidèles qui, par le moyen de la foi, sont appelés à la lumière de la vérité, à la connaissance de Dieu, et qui, après avoir abandonné les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, croient en lui, et le servent lui seul en esprit et en vérité. Aussi saint Augustin enseigne-t-il que l'Eglise est le peuple de Dieu répandu dans tout l'univers; saint Isidore de Péluse dit qu'elle est la société des Saints unis entre eux par les liens de la foi, et par la profession commune d'une vie sainte; et enfin saint Thomas la définit la réunion des fidèles. Elle embrasse les fidèles de tous les temps et de tous les lieux, ceux qui vivent sur la terre et ceux qui, étant morts dans le Seigneur, sont déjà dans l'éternité.

2. Elle embrasse premièrement les fidèles de tous les lieux; et quoiqu'on donne quelquefois le nom d'Eglise à quelques assemblées partielles des fidèles, comme lorsque l'Apôtre écrivant aux Romains, leur dit (c. 16., 16) que toutes les Eglises les saluent, ou lorsque saint Jean, dans son Apocalypse (c. 1., 4), adresse ses paroles aux sept Eglises qui sont dans l'Asie, ces assemblées partielles ne sont cependant que des membres; car toutes réunies, elles ne forment qu'un seul corps. Ce sont des Eglises particulières qui toutes ensemble constituent l'Eglise universelle. Ainsi, quoique ces réunions particulières des fidèles s'appellent Eglises, on ne doit point attribuer à chacune d'elles les priviléges qui ne conviennent qu'à l'Eglise universelle, de même qu'on ne doit pas imputer à tout le corps de l'Eglise les défauts qui pourraient se trouver dans quelques-uns de ses membres. Ainsi donc, tous les fidèles, quelle que soit la distance des lieux qui les séparent, quelle que soit la différence des pays, des conditions, du rang, de la fortune, tous sont renfermés dans l'Eglise, et tous sont des membres de ce grand corps.

3. L'Eglise embrasse en second lieu les fidèles de tous les temps, non-seulement ceux qui ont existé, qui existent et qui existeront depuis que Jésus-Christ est venu sur la terre, et qu'il a accompli le grand ouvrage de la rédemption, mais encore tous ceux qui l'ont précédé depuis le commencement du monde. Les anciens Patriarches, les Prophètes, et tous ceux qui ont vécu sous la loi de nature, ou sous la loi écrite, ayant

eu la même foi que nous, appartiennent aussi à la même Eglise. Ils furent, comme nous, justifiés et sauvés par les mérites de Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes ; ils croyaient à sa venue, comme nous, nous croyons qu'il a déjà paru dans le monde ; et par conséquent ils furent, comme nous, membres de ce même corps dont il est le chef. En venant sur la terre, le Fils de Dieu ne fit aucun changement dans la foi ni dans la religion, quoiqu'il en ait apporté un dans le sacrifice et dans les sacrements. Comme un même homme, dit saint Augustin (Ep. 101., al., 48), qui s'accommodant aux circonstances, offrirait une chose à Dieu le matin, et une différente le soir, ne changerait point pour cela de religion ; de même, quoique les sacrifices offerts à Dieu avant la venue du Messie fussent différents du nôtre, la religion fut cependant toujours la même; et comme lorsqu'un homme vient au monde, quoiqu'il commence par montrer une main, elle ne reste pas moins unie au corps sous un même chef ; de même encore, ajoute saint Augustin (de Catech. rud., c. 19), tous les Saints qui ont précédé la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoique nés avant lui, furent cependant unis à tout le corps dont il est le chef.

4. Enfin l'Eglise dans toute son extension, comprend non seulement les fidèles qui vivent ici-bas, mais encore ceux qui, après avoir terminé les combats de cette vie mortelle, sont déjà allés recevoir la couronne qu'ils ont méritée par leurs victoires. Ainsi l'Eglise a deux parties principales : l'une qui est encore sur la terre, et qui est appelée Eglise militante ; l'autre qui est dans le ciel, et qui s'appelle l'Eglise triomphante. L'Eglise militante est encore en pélerinage, dit saint Augustin (Tract. 124. in Joan.); mais l'Eglise triomphante est déjà arrivée dans sa patrie et dans sa demeure éternelle ; elle est dans le lieu de son repos, tandis que l'Eglise militante est encore au milieu des travaux et des peines. Celle-ci est en chemin, celle là est arrivée au terme de ses désirs; celle-ci est tout occupée à fuir le mal et à faire le bien, celle-là n'a plus de mal à fuir, elle est en possession du plus grand et du plus désirable de tous les biens ; celle-ci combat chaque jour contre ses ennemis, celle-là règne en paix, n'ayant plus d'ennemis à redouter. L'une exerce sa patience dans les adversités, l'autre n'est plus sujette aux épreuves ni aux disgrâces ; l'une tient ses passions enchaînées, l'autre, comblée de délices spirituelles, goûte sans crainte les plaisirs les plus solides et les plus durables; l'une travaille sans cesse pour rester victorieuse, l'au-

tre jouit en paix de la victoire qu'elle a remportée ; l'une est soutenue de Dieu dans les tentations, l'autre exempte de toute espèce de tentation,se réjouit dans le Seigneur,qui l'a assisté de sa grâce. L'une exerce sa charité envers les malheureux , l'autre est dans un lieu où l'on ne trouve plus aucun indigent. L'une est accablée d'une multitude de maux, Dieu le permettant ainsi pour la détacher des biens et des plaisirs du monde, l'autre est délivrée de tout mal, et étroitement unie au souverain bien, sans crainte de jamais s'en séparer. Ces deux parties qui déjà maintenant ne font qu'une seule Eglise par le moyen du lien de la charité qui les unit , seront unies un jour, dit le même saint Augustin (Enchir. 56), par la participation à une même éternité.

5. Voilà, mes Frères, ce que c'est que l'Eglise prise dans toute son étendue, c'est-à-dire en tant qu'elle renferme tous ceux qui ont vécu avant Jésus-Christ, ceux qui règnent dans le ciel avec lui, et tous ceux qui ont paru et qui paraîtront dans le monde depuis sa venue, professant la même foi que nous. Voyons maintenant ce que c'est que cette Eglise considérée dans l'état où elle se trouve actuellement, et selon la forme que Jésus-Christ lui a donnée dans le nouveau Testament. Prise dans ce sens , elle est la société des fidèles unis entre eux par la profession de la même foi et la participation aux mêmes sacrements,et qui vivent sous le gouvernement des pasteurs légitimes. Cette société extérieure des fidèles se nomme le corps de l'Eglise; et la grâce et la charité qui donne la vie aux membres de ce corps, les unit à Jésus-Christ, en même temps qu'elle les unit entre eux,les rend participants de son esprit,de ses sentiments et de sa vie; cette grâce et cette charité sont ce qu'on appelle l'âme de l'Eglise. Sans cette charité , tous ces membres seraient des membres sans vie , sans action , sans mouvement , semblables à une branche d'arbre desséchée et infructueuse qui ne reçoit aucun suc de la racine(Joan.15). C'est pourquoi les Juifs, les Mahométans , les païens n'appartiennent en aucune manière à l'Eglise, parce qu'ils sont sans foi, sans sacrements, qu'ils ne reconnaissent pas les pasteurs légitimes, et qu'ils ne veulent pas écouter leur voix. Ceux encore qui, après avoir reçu le baptême, renoncent entièrement à la foi, comme les apostats ; ou qui professent des erreurs contraires aux vérités que l'Eglise enseigne, comme les hérétiques ; ou qui refusent d'obéir et de se soumettre à l'autorité des pasteurs légitimes , comme les schismatiques, n'appartiennent ni à l'âme ni au corps de l'Eglise, parce qu'ils

ont brisé tous les liens spirituels aussi bien que tous les liens extérieurs qui les unissaient à la société des fidèles. Il en faut dire autant de ceux que l'Eglise elle-même a retranchés de son sein pour des crimes scandaleux dont ils ne veulent pas se repentir, ni se corriger.

6. Quant à ces chrétiens dont les actions et toute la conduite sont en opposition avec la foi qu'ils professent et avec l'Evangile, il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire, qu'ils appartiennent seulement au corps, et non à l'âme de l'Eglise. Ils appartiennent au corps, parce qu'ayant la même foi que les vrais chrétiens, participant aux mêmes sacrements, obéissant aux mêmes pasteurs légitimes, ils ne sont en aucune manière séparés de la société extérieure des fidèles. Ils n'appartiennent point à l'âme de l'Eglise, parce que le péché régnant dans leur cœur, ils sont privés de la grâce et de la charité qui sont la source et le principe de la vie spirituelle. Ils sont comme des membres morts qui ne sont point séparés du corps, mais qui n'en reçoivent ni la vie, ni le mouvement.

7. Il suit de là que l'Eglise est composée de bons et de méchants, de justes et de pécheurs. Aussi est-elle comparée dans l'Evangile à un champ où croissent ensemble le bon grain et l'ivraie (Matth. 13., 25); à une aire où la paille est mêlée avec le froment (ibid. 3., 12); à un filet jeté dans la mer, qui prend toutes sortes de poissons (ibid. 13., 47); à une bergerie qui renferme des boucs et des brebis (ibid. 25., 32). Mais les justes sont la partie noble du troupeau, et les pécheurs la partie ignoble. Ceux-là sont dans la maison de Dieu, dit saint Augustin (Lib. 7. cont. Donat., c. 2), comme des vases d'or et d'argent qui l'embellissent; et les autres y sont comme des vases d'argile pour servir à des usages vils et ignominieux. Les justes sont unis à Jésus-Christ d'une union intérieure et extérieure, tandis que les pécheurs ne lui sont unis que d'une manière purement extérieure, en ce qu'ils n'ont pas brisé les liens extérieurs qui les unissent à son corps mystique; et, dans la réalité, ils sont séparés de lui par le péché qui règne dans leur cœur. Les pécheurs, en un mot, sont membres de l'Eglise, comme Judas l'était du collége apostolique, c'est-à-dire quant au nombre, comme dit encore saint Augustin, mais non quant au mérite; en apparence, mais non en réalité; par la société extérieure, mais non point par l'union étroite de l'esprit et du cœur. Mais si les réprouvés sont ici-bas mêlés parmi les élus, Jésus-Christ nous apprend qu'un jour viendra où il en fera la séparation de la même manière qu'un père de

famille sépare l'ivraie du bon grain, la paille du froment, et qu'un berger sépare les boucs du milieu des brebis. D'où nous devons conclure que c'est pour nous un bien grand avantage d'avoir été agrégés à la société des fidèles par le moyen du baptême, de professer la même foi, de participer aux mêmes sacrements, de vivre sous la direction des mêmes pasteurs; mais qu'il ne suffira pas, pour obtenir la vie éternelle, d'avoir été unis au corps de l'Eglise, et qu'il faudra de plus avoir vécu de son esprit.

8. Passons maintenant à la considération des glorieuses prérogatives dont Jésus-Christ a bien voulu enrichir son Eglise. Pour concevoir la grandeur de ces prérogatives, il suffit de penser qu'il l'a choisie et formée pour être son épouse chérie; que, par la bouche du prophète Osée (c. 2, 19), il lui a promis de s'unir à elle pour toujours, et de lui rester uni par le moyen de la justice, de la miséricorde et de la fidélité; que, quoiqu'il l'ait trouvée souillée et abandonnée, il l'a accueillie, il l'a purifiée et revêtue des ornements les plus beaux et les plus riches. Il suffit de réfléchir à ce que dit saint Paul (Eph. 5., 25), que Jésus-Christ l'a aimée au point de s'immoler lui-même pour la sanctifier, la purifiant dans le baptême de l'eau par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et sans aucun défaut. Il suffit de penser enfin qu'il se complaît en elle, que c'est en elle qu'il trouve ses délices, et qu'il l'appelle sa colombe, sa sœur et sa bien-aimée (Prov. 8., 31. Cant. 5. 2). Et qui pourrait douter qu'il n'eût répandu à pleines mains ses grâces sur elle, et qu'il ne l'eût ornée de tous les priviléges les plus propres à la rendre brillante aux yeux du ciel et de la terre ? Nous nous bornerons à considérer deux de ses principales prérogatives, qui sont la perpétuité et l'infaillibilité.

9. Et d'abord l'Eglise, c'est-à-dire cette belle société, cette société visible des fidèles, se distingue de toutes les sociétés humaines, et s'élève au-dessus de toutes par sa perpétuité. Combien de royaumes et d'empires qui, vu leur opulence, leur étendue et leurs forces, semblaient devoir durer jusqu'à la fin du monde, et qui néanmoins sont déjà tombés en ruines ! Il suffit de lire dans l'histoire le renversement des quatre plus célèbres monarchies de l'univers, que Daniel (cap. 7) nous représente sous la figure de quatre bêtes grandes et féroces, pour nous faire une idée juste de l'instabilité des choses d'ici-bas, et pour nous persuader qu'il n'y a rien sur la terre, quel-

que stable qu'il puisse paraître, qui ne doive céder au temps et finir tôt ou tard. Mais l'Eglise de Jésus-Christ a toujours subsisté, et, malgré toutes les révolutions du monde, elle subsistera jusqu'à la fin des siècles.

10. Elle a toujours subsisté jusqu'à ce moment de la manière la plus inébranlable; et quoique, dans tous les temps, elle ait eu des ennemis acharnés à sa perte qui ont tenté de la renverser et de la détruire, elle a rendu inutiles leurs vains efforts, et est restée immobile au milieu de tous les orages. Que ne firent pas les Juifs pour l'exterminer dès sa naissance ? Ils espéraient l'anéantir en faisant mourir Jésus-Christ, son chef et son fondateur ; et, se voyant trompés dans leur attente, quelles persécutions ne suscitèrent-ils pas contre les Apôtres pour arrêter les progrès de leurs travaux ? Mais plus ils leur faisaient violence, plus la parole divine avait de puissance et de force (Act. 6. 7), et plus le nombre des fidèles se multipliait. Ces furieux croyaient exterminer cette sainte société, en obligeant les disciples, par leurs menaces et leur cruauté, à sortir de Jérusalem, et à se réfugier dans les pays voisins; et les disciples dispersés çà et là dans les contrées, en prirent occasion d'étendre l'Eglise de Jésus-Christ. Aux persécutions implacables des Juifs se réunirent celles des païens. Et quels moyens n'employèrent-ils pas aussi pour la détruire ? Tout le monde conspirait à sa ruine: les monarques, par leurs forces et leur puissance, les philosophes par leur doctrine, tous les peuples, par leur haine et leur antipathie. On regardait comme une infamie de s'agréger à cette société; et ceux qui, aimant mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, avaient assez de courage pour surmonter le respect humain, étaient l'objet des railleries et des dérisions, regardés comme des perturbateurs de l'ordre public, rebelles envers les rois et les empereurs, ennemis de la patrie. Exilés de leur pays (Heb. 11.,37), dépouillés de leurs biens, obligés de se cacher sur les montagnes, dans les cavernes et les souterrains, accablés de douleurs et d'afflictions, réduits à la dernière misère, ils étaient encore l'objet de la fureur des peuples et de la cruauté de tyrans, qui leur faisaient éprouver la faim, la soif, le froid, la nudité, les prisons, les chaînes, les tourments et la mort (2. Cor. 11.,27). Au milieu de tant de persécutions, l'Eglise demeura constante et inébranlable; et comme l'or purifié par le feu devient plus pur et plus brillant, de même, au milieu de tant d'épreuves et de secousses, elle devint plus brillante et plus glorieuse ; et malgré tous les obstacles que lui opposait le monde, elle s'étendit sur toute la terre,

et fit entendre jusqu'aux extrémités de l'univers la voix de sa doctrine évangélique (Ps. 18.,15). Bien loin d'avoir été vaincue, elle demeura victorieuse, et planta ses drapeaux là où elle avait eu à soutenir les combats les plus longs et les plus sanglants.

11. Nous ne devons point nous en étonner ; car puisqu'elle est l'ouvrage de la sagesse et de la puissance de Dieu, comment aurait-elle pu être défaite et anéantie par tous les stratagèmes et les efforts réunis de tous les hommes? Mais celui qui l'a conservée jusqu'à ce moment, la conservera encore jusqu'à la fin des siècles. C'est une vérité aussi certaine qu'il est certain que Dieu ne peut manquer à ses promesses. Lisons ce qu'il en dit par la bouche de ses Prophètes, et nous n'aurons pas besoin d'autres preuves de cette perpétuité de l'Eglise. Il en a parlé par la bouche du prophète Isaïe (c. 53.,3), appelant à lui tous ceux qui ont soif, afin qu'ils viennent se désaltérer en buvant à la source des eaux salutaires de sa grâce ; invitant les hommes à acheter sans argent le vin et le lait, et leur promettant de faire avec eux une alliance éternelle. Il en a parlé par la bouche du prophète Ezéchiel (c. 37. 26.), disant qu'il réunira les enfants d'Israël dispersés sur toute la terre ; qu'ils ne feront plus qu'un seul peuple, qu'ils n'auront qu'un roi, qu'il fera avec eux une alliance de paix, une alliance éternelle ; qu'il les multipliera et fera régner au milieu d'eux la vertu et la sainteté. Et ce royaume éternel dont il est si souvent fait mention dans les divines Ecritures, qu'est-il autre chose que l'Eglise? Toutes vos œuvres, Seigneur, disait le Roi-Prophète, et tous vos Saints publieront la gloire de votre règne, et feront connaître aux enfants des hommes votre puissance et la magnificence de votre empire. Votre règne sera un règne de tous les siècles, et votre empire passera de génération en génération (Ps. 144., 13). Le Dieu du ciel, dit le prophète Daniel à Nabuchodonosor, en lui interprétant sa célèbre vision (c. 2. 44), le Dieu du ciel suscitera un règne qui ne sera jamais détruit, un règne qui ne passera point à un autre peuple, qui verra tous les royaumes se détruire et s'anéantir, tandis qu'il subsistera toujours le même jusqu'à la fin. Et lorsque l'Ange vint annoncer à Marie le prodige qui devait s'opérer en elle, vous concevrez, lui dit-il, et vous mettrez au monde un fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin (Luc. 1., 32).

12. Ces prédictions, faites avant la venue de Jésus-Christ, furent renouvelées par lui-même; et il a promis d'une manière si expresse que son Eglise se perpétuera jusqu'à la fin des siècles, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître une vérité si claire et si manifeste. Tu es Pierre, dit-il au prince des Apôtres, après qu'il eut confessé qu'il était le Fils de Dieu, tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle (Matth. 16., 18). J'ai tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, dit-il à ses Apôtres peu avant son Ascension (ibid. 28., 18); allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; et soyez assurés que je suis avec vous chaque jour jusqu'à la consommation des siècles. Comment serait-il possible que l'Eglise vînt à périr, puisque Jésus-Christ lui a promis d'une manière aussi solennelle qu'il rendra inutiles tous les efforts de l'enfer? Que le démon se serve de la barbarie des païens, de l'obstination des hérétiques, de la division des schismatiques, de la perversité des mauvais catholiques pour lui faire la guerre; il pourra la combattre, mais jamais il ne pourra la vaincre; et quelles que soient la violence et les secousses qu'elle doit encore éprouver, jamais elle n'aura à craindre d'être anéantie, étant assurée que Jésus-Christ ne l'abandonne pas un instant, qu'il est toujours avec elle, qu'il la défend et la soutient de sa toute-puissance. C'est pourquoi saint Paul, après avoir dit (Eph. 4., 11) que Jésus-Christ a établi dans son Eglise divers ordres de ministres pour travailler à la sanctification des élus, ajoute que ces ministres doivent se succéder jusqu'à ce que tous les peuples soient arrivés à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, puisque c'est alors seulement que sera achevé ce grand édifice, et que le nombre des élus et des saints sera rempli.

13. Si l'Eglise jouit du privilége de la perpétuité, il s'ensuit nécessairement qu'elle a aussi celui de l'infaillibilité; et les mêmes témoignages et les mêmes promesses qui prouvent qu'elle ne cessera jamais d'exister, prouvent en même temps qu'elle ne pourra jamais se tromper. Dieu a promis que l'alliance qu'il a contractée avec elle sera une alliance éternelle, qu'il règnera au milieu d'elle jusqu'à la fin des siècles, et que ce règne subsistera sans aucune interruption de génération en génération. Jésus-Christ a dit que toutes les forces de l'enfer viendront échouer contre elle, que, jusqu'à la fin du monde, il sera avec elle, qu'il la soutiendra par sa protection, par sa

puissance et par sa sainte grâce. Or, comment s'accompliraient ces divines promesses, si Dieu permettait qu'elle tombât dans l'erreur, qu'elle suivît et enseignât des dogmes contraires aux vérités révélées? Si donc il est impossible que Dieu manque à ses promesses, il en faut conclure nécessairement que l'Eglise universelle ne se trompera jamais, qu'elle conservera jusqu'à la fin et dans toute sa pureté le dépôt précieux de la foi, et que l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité dont elle est animée ne l'abandonnera jamais. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous dit (Eph., 4. 11.) que Jésus-Christ a établi dans son Eglise des Apôtres, des Evangélistes, des Pasteurs et des Docteurs, afin de maintenir l'unité de la foi, et afin que nous ne soyons pas faibles et inconstants dans notre croyance, et que nous ne nous laissions pas emporter à tout vent de doctrine. Et ailleurs il appelle l'Eglise la colonne, la base de la vérité, celle à qui Dieu a confié le dépôt de la foi, afin qu'elle le conserve et le défende contre tous les assauts de l'ignorance et de l'erreur.

14. Il est donc certain que l'Eglise jouit du privilége de l'infaillibilité aussi bien que de celui de la perpétuité. Elle ne pourra jamais abandonner la vérité ; elle ne pourra jamais embrasser l'erreur. Sa doctrine, son enseignement, ses décisions sont la vérité même, parce que c'est l'Esprit de Dieu qui l'éclaire, qui l'instruit, qui la gouverne, qui parle en elle et par elle, et c'est pour cela que Jésus-Christ nous dit (Luc. 10) que celui qui écoute l'Eglise l'écoute lui-même. Ainsi, mes Frères, si nous croyons tout ce que l'Eglise nous propose à croire ; si, dans les doutes qui nous surviennent, nous suivons ce qu'elle nous enseigne ; si, dans les difficultés qui se rencontrent, nous soumettons notre raison et notre jugement à ses décisions, nous sommes assurés que nous ne nous tromperons jamais ; tandis que ceux qui ne sont pas dociles à sa voix, qui refusent de se soumettre à son jugement, tombent dans une infinité d'erreurs, sont inconstants dans leur croyance, et suivent une multitude de fausses opinions. Les absurdités qu'ont avancées les novateurs, les variations introduites dans leurs doctrines et dans leur croyance, après qu'ils se sont séparés de l'Eglise, suffisent pour démontrer que, hors de son sein, il n'y a qu'ignorance, qu'illusion et fausseté, et que c'est à elle seule que Dieu a confié le dépôt de la vérité et de la foi.

15. De tout ce qui vient d'être dit, il faut tirer deux conclusions : la première, que nous devons être pénétrés des sentiments d'un profond respect, d'une entière soumission et d'un

tendre amour envers la sainte Eglise que Jésus-Christ a choisie pour son épouse, et qu'il a enrichie de si belles et si glorieuses prérogatives ; que nous devons respecter ses décisions, nous soumettre à ses jugements, croire avec humilité, et faire avec exactitude tout ce qu'elle nous ordonne de croire et de faire, et nous intéresser tous à sa défense et à sa gloire. La seconde conclusion qu'il faut tirer est que nous ne devons jamais cesser de rendre grâces à Dieu de ce qu'il a daigné nous faire naître au sein de son Eglise, et nous faire jouir, comme il le fit aux enfants d'Israël, de la lumière éclatante de la vérité, tandis qu'il en abandonne tant d'autres, comme les Egyptiens obstinés, au milieu des ténèbres épaisses de l'ignorance et de l'erreur. Si nous avons soin d'honorer ainsi la sainte Eglise, et de correspondre à la bonté de Dieu par une conduite édifiante et irréprochable, nous aurons le bonheur, en étant les membres de son corps, de vivre aussi de son esprit en cette vie, et de participer à sa gloire dans le ciel.

TRENTE-CINQUIÈME INSTRUCTION,

Où sont exposés les caractères de la véritable Eglise : Une, Sainte, Catholique et Apostolique.

Il ne suffit pas de croire l'existence, la perpétuité et l'infaillibilité de l'Eglise ; il faut encore savoir à laquelle des diverses sociétés qui sont sur la terre appartient proprement le nom Eglise ; car, comment pourrions-nous espérer le salut, si nous ignorions où se trouve cette Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut? Il n'est pas difficile de la distinguer des sectes qui professent le Judaïsme, le Paganisme ou le Mahométisme ; puisqu'elle est la société des fidèles qui croient en Jésus-Christ, elle se distingue par elle-même de toutes ces sectes, qui ne reconnaissent pas Jésus-Christ pour leur chef. Mais outre ces sociétés, il en est d'autres qui, malgré la diversité de leur croyance, se vantent d'appartenir à Jésus-Christ, et s'attribuent le nom d'Eglise. Il est facile néanmoins de reconnaître au milieu de toutes ces sociétés quelle est la véritable Eglise, pourvu que l'on considère les caractères qui la distinguent, et qui sont ceux que nous trouvons exprimés dans le Symbole de Constantinople, c'est-à-dire, l'Unité, la Sainteté, la Catholicité et l'Apostolicité. Je vous expliquerai d'abord ces caractères, et nous verrons ensuite qu'ils conviennent à la société des fidèles qui vivent dans la communion du Pontife

romain, d'où nous conclurons que cette société seule est la véritable Eglise.

1. Le premier caractère qui distingue l'Eglise de Jésus-Christ, est l'Unité. C'est une vérité enseignée dans les divines Ecritures, confirmée par la Tradition, et admise de tous les chrétiens, que la véritable Eglise ne peut être qu'une. Ma colombe est unique, dit le céleste Epoux dans les Cantiques (c. 6.,8). Il n'y a, dit Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Jean (c. 10.,16), qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur. L'Eglise, dit saint Paul (Eph. 1., 22), est un seul corps, parce qu'elle n'a qu'un chef. Or, comment cette unité pourrait-elle se conserver, si les fidèles qui forment le corps visible de cette Eglise n'étaient pas liés et unis entre eux? Aussi, notre divin Maitre, dans la prière qu'il fit à son Père avant sa passion, lui demande-t-il pour ses disciples que l'union la plus intime règne parmi eux, et qu'elle soit semblable en quelque sorte à l'union substantielle qui existe entre les personnes divines; et il proteste qu'il les a rendus participants de la filiation divine, afin d'établir entre eux cette union, et de la rendre durable. Et l'Apôtre, comparant l'Eglise au corps humain, dit que comme notre corps a plusieurs membres qui ne font néanmoins qu'un seul corps, de même le corps mystique de Jésus-Christ a plusieurs membres, mais qu'ils doivent être si étroitement unis, qu'ils ne forment aussi qu'un seul corps (1. Cor. 12., 12).

2. Les liens qui unissent ces membres, et qui forment l'unité visible du corps mystique de l'Eglise, sont la profession d'une même foi, la participation aux mêmes sacrements, et la subordination au même chef. Et d'abord, comment pourrait subsister cette unité là où il y aurait diversité de croyance? Aussi saint Paul, en exhortant les Ephésiens à conserver entre eux la paix et l'union de l'esprit et du cœur, leur dit-il (Eph. 4.,3) qu'il n'y a qu'une seule foi, qu'un seul baptême, comme il n'y a qu'un seul Dieu, Père de tous; et que Jésus-Christ a pourvu son Eglise de Pasteurs et de Docteurs afin que tous les fidèles eussent la même foi, et qu'ils ne se laissassent pas emporter à tout vent de doctrine (ibid., v. 11). Cette unité de foi est si nécessaire pour maintenir l'unité de l'Eglise, que le même Apôtre déclare maudit et excommunie quiconque enseignera des doctrines contraires à celle qu'il leur a prêchée (Gal. 1.,8); et saint Jean recommande aux fidèles de ne point recevoir dans leurs maisons, et de ne pas même saluer ceux qui auraient des opinions opposées aux vérités qu'il leur a enseignées (Ep. 2.,v. 10). L'Eglise, ainsi instruite par les Apô-

tres, a été dans tous les siècles, depuis son établissement, l'ennemie implacable de toute nouveauté, et elle a toujours voulu qu'en matière de foi, ses enfants n'eussent qu'un même sentiment, et qu'ils tinssent le même langage ; et lorsque cette unité de foi a couru quelque danger, elle s'est aussitôt réunie en concile pour terminer les difficultés par son autorité suprême, et tous ceux qui ont osé par leurs erreurs combattre ouvertement les vérités révélées, ou résister à ses décisions infaillibles, ont été, par son autorité, séparés de sa communion et de son corps.

3. La participation aux mêmes sacrements est un autre lien non moins nécessaire pour réunir en un seul corps la multitude immense des fidèles, si divisés d'ailleurs par la diversité des âges, des conditions et des pays. Le baptême les unit entre eux de telle manière, dit saint Paul (Gal. 8., 18), qu'il ne laisse plus aucune différence entre le Grec et le Juif convertis, entre l'esclave et l'homme libre, entre le maître et son serviteur. L'Eucharistie a été instituée de même pour former et maintenir l'unité parmi ceux qui la reçoivent. Nous ne formons qu'un seul corps, dit l'Apôtre (1. Cor. 10., 57), parce que nous participons tous au même pain. Le pain qui se fait de plusieurs grains de froment, et le vin exprimé de plusieurs graines de raisin, qui sont la matière de ce sacrement, sont en même temps, dit saint Augustin (Tract. 26. in Joan.), la figure et le symbole de l'unité qui existe entre les membres qui constituent le corps de l'Eglise. Il en est de même de tous les autres sacrements ; et toutes les fois que l'Eglise a exclu quelques-uns de ses enfants rebelles de la participation à ses sacrements, elle les a regardés par-là même comme des membres retranchés et séparés de l'unité de son corps.

4. Mais pour faire partie de cette unité, il faut encore reconnaître un seul chef suprême, et lui être obéissant et soumis. Si l'Eglise n'avait point de chef, elle ne serait pas un corps parfait ; et si elle en avait plusieurs, elle serait un corps plein de désordre et de confusion. Il faut donc qu'il n'y ait qu'un seul chef qui préside à ce corps ; et comme ce corps est visible, il faut qu'outre son chef principal et invisible qui est Jésus-Christ assis dans le ciel à la droite de son Père, elle ait un chef visible qui tienne sa place sur la terre. Jésus-Christ lui-même, avant de monter au ciel, donna à son Eglise ce chef visible dans la personne de saint Pierre (Joan. 21., 15), alors que lui confiant le soin, non pas de quelques-unes seulement de ses brebis, mais de tout le troupeau, selon la ré-

flexion de saint Bernard (Lib. 2. de Cons.), il lui conféra la prééminence et la primauté qu'il devait transmettre à tous ses successeurs, afin que le corps visible de l'Eglise eût aussi toujours un chef visible. C'est pourquoi tous les saints Pères enseignent unanimement que la chaire de saint Pierre est comme le centre de l'unité ecclésiastique ; que Jésus-Christ a conféré la primauté à saint Pierre, afin de conserver cette unité, et que, par conséquent, on ne doit point regarder comme appartenant au corps de l'Eglise ceux qui refusent de reconnaître le successeur de saint Pierre pour le chef légitime de l'Eglise sur la terre. Il est nécessaire, dit saint Irénée (Lib. 3 de Hæres., c. 3), que toutes les autres églises soient unies à l'Eglise romaine, à cause de sa prééminence. La primauté est donnée à saint Pierre, dit saint Cyprien (Lib. de Unit. Eccl.), pour montrer l'unité de l'Eglise. Celui donc qui abandonne la chaire de Pierre sur laquelle l'Eglise est fondée, comment peut-il prétendre appartenir à l'Eglise? Je me tiens uni à vous, disait saint Jérôme écrivant au pape saint Damase (Ep. 57), je me tiens uni à vous, c'est-à-dire à la chaire de Pierre, sachant que l'Eglise est bâtie sur cette pierre. C'est ainsi que les fidèles communiquant avec le même chef, sont aussi en communion entre eux, et ne forment tous ensemble, malgré leur multitude, qu'un seul et même corps. Et voilà en abrégé ce que j'avais à vous dire sur le premier caractère qui distingue la véritable Eglise de Jésus-Christ, caractère qui est l'unité.

5. Le second caractère est la Sainteté. Jésus-Christ qui a choisi l'Eglise pour son épouse, s'est sacrifié lui-même, dit saint Paul (Eph. 5., 26), pour la sanctifier et la rendre digne de lui, la purifiant par le baptême de l'eau et par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable; mais étant sainte et sans aucun défaut. Saint lui-même, il ne doit pas avoir une épouse qui ne soit pas sainte. La sainteté est une des qualités principales de cette épouse, qualité qui la rend l'objet des complaisances de Dieu, et qui fait que l'apôtre saint Pierre appelle le peuple dont elle est composée une race choisie, un sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis (Ep. 1., c. 2). Il est vrai que dans ce lieu de pèlerinage, l'Eglise renferme des méchants dans son sein, que les pécheurs y sont mêlés parmi les justes, que tous les membres dont son corps est formé ne sont pas saints. Mais comme la perfidie de Judas n'empêcha pas que le collége apostolique ne fût saint, de même la dépravation de quelques chrétiens

ne préjudicie nullement à la sainteté de l'Eglise, et elle ne laisse pas d'être sainte, pour avoir quelques enfants qui la déshonorent. Leurs désordres ne sont point ses désordres, puisqu'elle les condamne, qu'elle les déteste et qu'elle les empêche de tout son pouvoir. Si elle supporte ces infirmes, c'est dans le désir d'opérer leur guérison. Du reste, elle ne perd pour cela rien de sa sainteté, et il est toujours vrai que son esprit est saint, que sa doctrine est sainte, que ses lois sont saintes, que son culte est saint, et qu'elle ne produit que des fruits de sainteté.

6. Son esprit est saint, parce qu'il est cet esprit qui découle de la source même de la sainteté, cet esprit que Jésus-Christ son chef répand sur elle, et par lequel il l'anime, la purifie et la sanctifie. Sa doctrine est sainte, parce qu'elle a Dieu pour auteur, qu'elle a été annoncée par le Fils de Dieu, et qu'elle a pour but de rendre les hommes saints. Elle tend à dissiper les ténèbres de l'ignorance, à réprimer la violence des passions, à imprimer en nous l'amour de la vertu, à former dans l'homme un cœur pur, un esprit droit, et à rétablir en lui l'image de Dieu qui a été défigurée par le péché. L'Eglise n'enseigne-t-elle pas à ses enfants à mépriser les biens de la terre, à supporter avec patience leurs peines et leurs travaux, à n'avoir entre eux qu'un cœur et qu'une âme, à s'aider mutuellement, à aimer ceux qui les offensent et qui les persécutent? Ne leur commande-t-elle pas d'être parfaits comme leur Père céleste est parfait? Quelles maximes plus saintes et plus sublimes? Mais ses lois ne sont pas moins saintes. Elles ne tendent qu'à maintenir parmi ses enfants l'esprit de piété, l'esprit de pénitence, l'esprit de charité. Ses commandements n'ont pour but que d'extirper les vices et de faire régner la vertu. Elle ne se sert de l'autorité qu'elle a reçue de Jésus-Christ que pour l'utilité des fidèles, que pour préserver les justes du péché, et pour ramener les méchants à la pratique du bien. Si nous considérons ensuite son culte, quel est celui qui pourra dire qu'il n'est pas saint? Elle adore Dieu en esprit et en vérité, elle le reconnait comme le souverain Maître de l'univers, et lui rapporte toutes choses comme à sa fin dernière. Le sacrifice qu'elle offre chaque jour est le plus pur et le plus parfait; il est infiniment plus agréable à Dieu que tous ceux qui lui ont été offerts dans l'ancienne loi. Les fêtes qu'elle célèbre servent à honorer Dieu et à procurer sa gloire. Toutes ses cérémonies sont établies pour imprimer dans l'esprit des hommes, par le moyen des sens, une idée

juste de la grandeur de Dieu, et pour exciter dans leur cœur des sentiments de respect et de vénération envers sa divine majesté.

7. Mais si la sainteté de l'Eglise se montre d'une manière si admirable dans son esprit, dans sa doctrine, dans ses lois et dans son culte, elle se manifeste bien plus encore par les fruits qu'elle produit. L'Eglise a toujours été, et sera toujours à l'avenir la mère de tous les Saints. C'est elle qui peut se vanter d'avoir produit et de produire encore chaque jour un nombre prodigieux et de Vierges qui, dans une chair mortelle, imitent la pureté des Anges, et de saints Solitaires qui, par leurs pensées et leurs affections vivent séparés du monde, et de tant de saints Pénitents qui, quoique élevés dans l'abondance, les délices, préfèrent renoncer aux plaisirs et aux avantages que leur présente le monde, pour passer leur vie dans l'humilité, dans la pauvreté et dans la pratique de la mortification. C'est dans l'Eglise que se pratique la perfection évangélique, que se cultivent les vraies et solides vertus; et hors de son sein, il ne peut y avoir qu'une vertu feinte et apparente. Hors de l'Eglise, il peut y avoir des feuilles; mais c'est en elle seulement que se forment les fruits, qu'ils mûrissent, et qu'on peut les cueillir. Or, si au rapport de notre divin Maître, c'est à la qualité des fruits que l'on connaît la qualité de l'arbre, il faut donc conclure que l'Eglise est sainte, puisqu'elle ne produit que des fruits de sainteté. Si de mauvais fruits croissent au milieu d'elle, ils ne doivent point lui être attribués; ce n'est pas la faute du champ, si l'ivraie y croît avec le froment. Je ne nie pas qu'il y ait dans l'Eglise un grand nombre de pécheurs. Mais ceci, loin de préjudicier à sa sainteté, ne fait que l'établir davantage; car il n'y a de pécheurs dans son sein que ceux qui n'observent pas ses lois, qui ne suivent pas sa doctrine, et qui ne vivent pas de son esprit. S'ils voulaient réformer leur conduite, la régler sur ses lois, sur sa doctrine et sur son esprit, ils deviendraient bientôt saints et parfaits comme les autres. L'esprit de l'Eglise de Jésus-Christ est donc saint, ses lois sont saintes, sa doctrine est sainte, elle ne produit que des fruits de sainteté; celle de toutes les sociétés qui sont sur la terre qui possède cette qualité, est donc la seule véritable Eglise.

8. Après avoir exposé les deux premiers caractères de la véritable Eglise, qui sont l'Unité et la Sainteté, passons au troisième, qui est la Catholicité. Ce mot catholique signifie universel, et convient exactement à l'Eglise, puisque, soit que

l'on considère la doctrine qu'elle enseigne, ou les membres dont elle est composée, ou le temps de sa durée, ou les lieux dans lesquels elle est répandue, sous tous ces rapports elle est catholique ou universelle. Elle est catholique quant à la doctrine, puisqu'elle enseigne toutes les vérités que Jésus-Christ a enseignées à ses Apôtres, et que les Apôtres ont enseignées à l'univers, et que cette doctrine s'est conservée sans aucune variation dans tous les temps. Elle est catholique ou universelle quant aux membres dont elle est composée, puisqu'elle renferme dans son sein tous les fidèles qui ont existé depuis Adam, et tous ceux qui existeront jusqu'à la fin des siècles. Elle est catholique quant à sa durée, puisqu'elle a toujours existé depuis le commencement du monde, et qu'elle durera jusqu'à la fin. Elle l'est enfin quant aux lieux, puisqu'elle n'est point restreinte dans une seule nation, mais qu'elle s'étend à tous les royaumes, à tous les empires et à tous les peuples.

9. C'est dans ce dernier sens qu'on prend le plus ordinairement le mot catholique, et il est pris dans ce sens qu'il forme un caractère plus distinctif de la véritable Eglise; caractère que Dieu même lui avait promis, et qu'il a fait annoncer tant de fois, et d'une manière si claire par ses Prophètes. L'Eglise étant le règne de Jésus-Christ, c'est d'elle que parlent les Ecritures, lorsqu'elles nous représentent son étendue prodigieuse. Or, voici ce que nous lisons dans les Psaumes, relativement à ce règne : Demandez (Ps. 2, 8), et je vous donnerai toutes les nations pour votre héritage ; votre empire s'étendra jusqu'aux extrémités de l'univers. Tous les confins de la terre se convertiront au Seigneur, et toutes les familles des nations se prosterneront devant lui pour l'adorer (Ps. 21., 28). Son règne s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis le grand fleuve jusqu'à l'extrémité de la terre. Tous les rois l'adoreront, et toutes les nations le serviront. Toutes les tribus seront en lui comblées de bénédictions, et il sera élevé au-dessus de toutes les nations (Ps. 71., 8). Les prédictions des autres Prophètes ne sont pas différentes de celles que je viens de citer. Reculez les limites du lieu où vous devez dresser vos tentes, dit le prophète Isaïe (c. 54., 2), et étendez davantage les peaux qui doivent les couvrir. Vous vous répandrez à droite et à gauche; votre postérité aura les nations pour son partage, et elle habitera les villes qui aujourd'hui sont désertes. En ce temps-là, dit Jérémie (cap. 3., 17), on appellera Jérusalem le trône du Seigneur, et toutes les nations

s'y rassembleront au nom du Seigneur. De l'orient à l'occident, dit Dieu par la bouche du prophète Malachie (c. 11), la gloire de mon nom sera célébrée par les nations, et en tout lieu il me sera offert une hostie pure et agréable. Cette étendue prodigieuse de l'Eglise fut figurée par cette pierre que Nabuchodonosor vit se détacher d'une montagne sans le concours de la main de l'homme, venir heurter contre une grande statue qu'elle réduisit en poussière, et croître ensuite elle-même comme une énorme montagne qui couvrit toute la terre (Daniel. 2., 34). Et ce règne, dont parle Daniel en disant qu'il détruira tous les autres règnes, et qu'il durera lui-même éternellement, qu'est-il autre chose que le règne de Jésus-Christ, qui a détruit l'empire du démon, anéanti le culte des idoles, et qui s'est étendu lui-même sur toute la terre?

10. C'est là, en effet, ce qu'avait prédit Jésus-Christ lui-même. En parlant à ses disciples, sur la montagne des Oliviers, des signes qui doivent précéder sa seconde venue et la fin du monde : cet Evangile du royaume, leur dit-il (Matth. 24., 24), sera prêché dans tout l'univers, pour que toutes les nations connaissent la vérité, et alors aura lieu la consommation des siècles. Une autre fois, comme il se trouvait dans la maison de Simon le lépreux, prenant la défense de cette femme qui avait répandu sur son corps un parfum précieux (Mar. 14., 9), je vous assure, dit-il, que partout où cet Evangile sera prêché, et il le sera dans tout le monde, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. Et, après sa résurrection, avant de monter au ciel : je vous l'ai déjà dit quand j'étais avec vous, dit-il à ses Apôtres (Luc. 24., 44), que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, doit s'accomplir ; et, leur faisant connaître le vrai sens des Ecritures, il est écrit, ajouta-t-il, qu'il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'en son nom on prêchât à toutes les nations la pénitence et la rémission des péchés. Il leur commanda ensuite de se disperser sur la terre, d'annoncer son Evangile à toute créature, de lui rendre témoignage dans Jérusalem, dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de l'univers (Marc. 16., 16). Les Apôtres exécutèrent ponctuellement les ordres de leur divin Maître. S'étant divisé la terre, ils firent entendre leur voix à tous les peuples, portèrent dans tous les lieux les lumières de la foi, multiplièrent partout le nombre des croyants (Act. 1., 8); et dès son principe l'Eglise s'étendit d'une manière si prodigieuse, que saint Paul, écrivant aux Colossiens, se réjouissait

avec eux de ce que la foi qu'ils professaient eux-mêmes croissait et fructifiait déjà dans tout l'univers (c.1.,6). Et quel est le pays si lointain où la lumière de l'Evangile n'ait pas pénétré ? Quel est le peuple si barbare auquel ne soit pas parvenue la connaissance de Jésus-Christ ? Des quatre parties du monde il n'en est aucune où le Fils de Dieu n'ait ses adorateurs, où son Eglise ne compte un grand nombre d'enfants qui professent sa foi, qui participent à ses sacrements, et reconnaissent l'autorité de ses pasteurs. C'est donc à juste titre qu'on donne à l'Eglise de Jésus-Christ le beau titre de catholique, puisque c'est un caractère qui a été prédit par les Prophètes, qui lui a été promis par son chef, et que ses ennemis mêmes ne lui ont jamais contesté.

11. Le quatrième caractère qui doit nécessairement distinguer l'Eglise de Jésus-Christ, est qu'elle soit apostolique, c'est-à-dire qu'elle ait été fondée par les Apôtres, que sa doctrine soit la doctrine des Apôtres, et que ses pasteurs descendent, par une succession non interrompue, des Apôtres, dont ils doivent avoir reçu leur mission. Le Fils de Dieu qui est venu du ciel pour élever sur la terre l'édifice de son Eglise, a voulu conduire cet ouvrage à sa perfection par le moyen des Apôtres. C'est pour cela que, comme le rapporte saint Marc (c. 3., 13), de tous les disciples qui le suivaient, il en choisit douze, auxquels il donna le pouvoir de publier son Evangile, de guérir les infirmes, de chasser les démons, et d'opérer toutes sortes de prodiges. Il les prémunit contre les ruses de la sagesse humaine, leur promettant que l'Esprit-Saint parlerait toujours par leur bouche. Il les fortifia contre la cruauté des tyrans, en leur disant qu'ils ne devaient point craindre ceux qui pouvaient seulement faire périr leur corps, et qui n'avaient aucun pouvoir sur leur âme (Matth. 18.,19). Et après leur avoir donné ces instructions nécessaires pour l'établissement de son Eglise, après les avoir investis de sa vertu divine, après leur avoir communiqué le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, il leur donna la mission légitime, comme il l'avait reçue de son Père, afin qu'ils portassent la foi jusqu'aux extrémités de l'univers (Joan. 20.,23). Ils exécutèrent fidèlement les intentions de leur divin Maître. Aidés de la grâce de Dieu qui bénissait leurs fatigues et leurs travaux, et qui confirmait la vérité de ce qu'ils annonçaient par des prodiges nombreux et éclatants, ils établirent enfin l'Eglise de Jésus-Christ, malgré tous les efforts des puissances de la terre, et l'arrosèrent de leurs sueurs et de leur sang. C'est donc avec

raison que l'apôtre saint Paul nous dit (Eph. 2.,20) que nous sommes bâtis sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, unis en Jésus-Christ, qui est la principale pierre de l'angle. Et saint Jean, dans son Apocalypse, nous représentant l'Eglise sous l'image d'une sainte et brillante cité descendue du ciel, nous dit que le mur de cette cité a douze fondements, sur lesquels sont écrits les douze noms des douze Apôtres de l'Agneau (Apoc. 21.,14).

12. Les Apôtres ne furent pas seulement, après Jésus-Christ, les fondateurs de l'Eglise, ils furent encore ses docteurs et ses maîtres. Jésus-Christ est la source de cette doctrine céleste qui seule peut éclairer ceux qui vivent au milieu des ténèbres et à l'ombre de la mort (Luc. 1.73); mais les Apôtres sont comme les canaux par lesquels cette doctrine s'est étendue dans le monde. Ils puisèrent cette eau vive dans sa vraie source, et nous la transmirent dans toute sa pureté. Ils apprirent du Fils de Dieu lui-même les grandes vérités de la foi, l'institution et l'efficacité des sacrements, la sainteté de la morale évangélique, l'ordre qu'ils devaient mettre dans la hiérarchie ecclésiastique, et firent passer à leurs successeurs ces instructions, ces vérités et ces maximes. Nous vous annonçons, disait l'apôtre saint Jean (Ep. 1., c. 1. 1), ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que nous avons touché de nos mains, afin que vous soyez unis avec nous dans la même société, et que notre société soit avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ. Cette société, qui est l'Eglise est donc fondée sur cette doctrine et sur cette foi que les Apôtres eux-mêmes ont publiées, et quiconque oserait altérer cette doctrine, et substituer à cette foi des opinions nouvelles, serait par là-même exclu de cette heureuse société. Si un Ange même, dit saint Paul, venait nous annoncer une autre doctrine que celle que je vous ai enseignée, regardez-le comme un excommunié. Et, écrivant aux Thessaloniciens (Ep. 2., c. 2.,4), il leur recommande de garder soigneusement tout ce qu'ils ont appris de ses lèvres et par ses lettres. Aussi l'Eglise est chargée de conserver le don précieux de la foi qu'elle a reçu des Apôtres ; mais elle ne peut et ne pourra jamais rien y changer; et à tous ceux qui, dans l'Eglise, ont la charge de gouverner les fidèles et de les instruire, appartient ce que dit l'Apôtre écrivant à Timothée : Gardez le dépôt qui vous a été confié, et évitez soigneusement toute nouveauté profane dans les paroles. Proposez-vous pour modèle la sainte doctrine que vous avez apprise de moi, touchan

la foi et la charité qui sont en Jésus-Christ (2. Tim. 1., 13).

13. L'Eglise est appelée apostolique non-seulement parce qu'elle a été établie par les Apôtres, et qu'elle en a reçu la doctrine évangélique, mais encore parce qu'elle ne reconnait pour pasteurs légitimes que ceux qui, par une succession non interrompue, ont reçu leur mission des Apôtres et de leurs successeurs. Comme, selon les promesses de son divin chef, elle devait subsister jusqu'à la fin des siècles, il fallait nécessairement établir un ordre de pasteurs pour veiller sur le troupeau, pour le défendre contre la fureur du loup, pour le tenir éloigné des pâturages dangereux des fausses doctrines, pour le nourrir par la prédication de la parole divine et l'administration des sacrements. C'est là la forme établie par Jésus-Christ qui, comme dit saint Paul (Eph. 4., 11), a donné à son Eglise des Apôtres, des Evangélistes, des Pasteurs et des Docteurs pour travailler à la sanctification des fidèles, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous arrivés à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge complet de Jésus-Christ, c'est-à-dire, afin qu'ils travaillent jusqu'à la fin du monde, puisque c'est alors seulement que le nombre des élus sera rempli, et que sera conduit à sa perfection le grand édifice de l'Eglise de Jésus-Christ. Afin d'y perpétuer ce ministère sacré, son divin chef donna aux Apôtres la faculté de se choisir des successeurs, et de leur transmettre la même autorité de s'en créer d'autres après eux. Aussi, l'apôtre saint Paul (2. Tim., 1., 6) ne conféra pas seulement à Timothée le caractère épiscopal par l'imposition de ses mains, mais il lui recommande en outre (1. Tim., 3) de ne pas imposer facilement les mains à ceux qui se présentent, et de les éprouver auparavant; et ensuite il fait l'énumération des vertus dont doivent être ornés les Evêques et les Diacres. Ecrivant à Tite (c. 1., 3., 9), il lui dit : Je vous ai laissé en Crête, afin que vous acheviez ce que j'ai commencé, et que vous établissiez dans chaque ville des Prêtres qui soient capables de défendre la saine doctrine contre ceux qui la combattent. L'autorité des pasteurs de l'Eglise descend donc de Jésus-Christ, puisque lui qui en est l'auteur la conféra à ses Apôtres, que les Apôtres la communiquèrent à ceux qui vinrent après eux, que de ceux-ci elle passa de main en main à leurs successeurs, et qu'elle se transmettra de même par une succession continuelle jusqu'à la fin du monde. Ceux qui ne parviennent pas au ministère sacré par cette voie, ne sont donc

pas des pasteurs légitimes, et ne peuvent point se vanter d'avoir été établis par le Saint-Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu. Ils sont des usurpateurs, comme ceux qui entrent dans la bergerie, et qui s'y introduisent en passant ailleurs que par la porte. Ce qui nous fait comprendre que, comme l'Eglise doit être apostolique quant à son origine et quant à sa doctrine, elle doit l'être pareillement quant à la succession de ses pasteurs.

14. Par le moyen de ces quatre caractères glorieux dont doit être ornée la véritable Eglise de Jésus-Christ, il est aisé à quiconque ne veut pas fermer volontairement les yeux à la lumière de la vérité, de connaître quelle est celle, de toutes les sociétés qui se vantent d'appartenir à Jésus-Christ, qui est la véritable Eglise; mais c'est ce qui fera le sujet de l'instruction suivante. Commençons à profiter des considérations qui viennent d'être faites; et puisque l'Eglise est une, n'ayons aussi nous-mêmes qu'un cœur et qu'une âme, et soyons tous unis les uns aux autres par les liens de la charité; puisque l'Eglise est sainte, faisons en sorte que toutes nos pensées, que toutes nos paroles, que toutes nos actions soient saintes; puisque l'Eglise est catholique, et qu'elle renferme dans son sein les fidèles de tous les temps et de tous les lieux, que notre charité s'étende aussi sans exception à tous les hommes, quels que soient leur état, leur rang et leur condition; puisque enfin l'Eglise est apostolique, réglons notre conduite sur la doctrine, sur les exemples et sur les maximes des Apôtres, et non sur les maximes et sur les usages du monde. En retraçant en nous ces caractères, qui font reconnaître l'Eglise pour être la véritable épouse de Jésus-Christ, ils nous feront reconnaître aussi pour être les enfants légitimes de cette Eglise et les vrais disciples du divin Maître.

TRENTE-SIXIÈME INSTRUCTION,

Où l'on démontre que les caractères dont on vient de parler ne conviennent qu'à l'Eglise romaine.

Dieu, qui désire le salut de tous les hommes, et qui veut que tous connaissent la vérité, a marqué son Eglise des caractères les plus visibles et les plus distinctifs, afin que nous eussions tous les moyens les plus faciles de la connaître, et que ceux qui se perdent en ne voulant pas vivre dans son sein, ou en refusant de lui obéir, ne pussent alléguer pour excuse

leur ignorance. Ces caractères, qui ont été développés dans l'instruction précédente, et qui ne conviennent qu'à la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, nous les trouvons tous réunis dans l'Eglise romaine, à l'exclusion de toutes les autres sociétés, parce qu'elle seule est une, sainte, catholique et apostolique. C'est donc la seule Eglise romaine, qui est la vraie Eglise de Jésus-Christ; c'est ce qui fera le sujet de cette instruction.

1. On entend par Eglise romaine non point la seule Eglise particulière de Rome, mais la réunion de toutes les Eglises qui, malgré la diversité des nations et la distance des lieux, reconnaissent le Pontife de Rome pour leur chef légitime et vivent en communion avec lui. Or, il n'est aucun des caractères de la véritable Eglise qui ne convienne à cette société. Et, pour commencer par l'unité, elle est une dans sa foi, une dans ses sacrements, une dans son chef visible. Elle est une dans sa foi, parce que la foi de chacune des Eglises particulières qui appartiennent à cette société, est la foi de toutes les autres Eglises de cette même société. Ce que croit l'Eglise particulière de Rome, on le croit de même dans les autres églises d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Espagne, et dans toutes celles qui sont unies à l'Eglise romaine. Les dogmes enseignés dans un endroit sont enseignés sans aucun changement, sans aucune altération, dans tous les lieux où se trouvent des membres de cette société. Son Symbole est partout le même, les articles qu'il renferme sont partout les mêmes. Il n'y a rien dont cette société soit si ennemie que de la nouveauté; et, selon le précepte de l'apôtre saint Paul (Tim.1., 6.,20), elle l'évite en matière de foi jusque dans les paroles et les termes qu'elle emploie. S'il survient des doutes et des controverses, elle les termine par ses décisions infaillibles, afin que ses enfants ne se laissent pas emporter à tout vent de doctrine, afin qu'ils aient tous le même esprit, les mêmes sentiments, la même croyance, le même Evangile, et que tous ensemble ils glorifient Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. S'il y a, dans les écoles diversité d'opinions, l'unité de la foi n'en souffre point pour autant, parce que ces opinions n'ont pas rapport à ce qui est révélé, et à ce que cette Eglise propose à croire par son autorité infaillible, comme étant des vérités de foi.

2. Si l'Eglise romaine est une quant à la profession de la foi, elle l'est de même quant à la participation aux sacrements. Le calice de bénédiction que nous recevons avec action de grâce, disait saint Paul (1. Cor., 10., 16), est la com-

munication du sang de Jésus-Christ, et le pain, que nous divisons, est la participation du corps de Notre-Seigneur; et il en concluait que tous les fidèles, malgré leur multitude, ne forment néanmoins qu'un seul corps, parce qu'ils participent tous au même pain de l'Eucharistie. Or, c'est dans l'Eglise romaine que se consacre ce pain de l'Eucharistie, et tous ses enfants, de quelque condition et de quelque pays qu'ils soient, sont admis à la même table, pourvu qu'ils s'en rendent dignes par la sainteté de leur conduite. Elle y admet également les rois et les sujets, les riches et les pauvres, les maîtres et les serviteurs. Tous reçoivent la même nourriture, et deviennent ainsi une seule et même chose en Jésus-Christ. Il en faut dire autant de tous les autres sacrements; et comme il n'y a aucune église particulière dépendante de l'Eglise romaine, où la croyance ne soit unanime sur la nature et le nombre des sacrements, de même il n'y en a aucune où ils ne soient tous administrés; et cette Eglise a soin d'établir partout un nombre suffisant d'Evêques et de Prêtres, pour que ses enfants ne soient pas privés de ces sources abondantes de grâces.

3. Mais ce qui montre d'une manière plus sensible l'unité de l'Eglise romaine, c'est l'unité de son chef visible. Comme elle ne reconnaît qu'un seul chef invisible, qui est Jésus-Christ, elle ne reconnaît aussi qu'un seul chef visible, qui est le Pontife de Rome, successeur de saint Pierre. Toutes les Eglises particulières qui composent cette société, regardent son siége comme le centre de l'unité, respectent en lui la primauté qui fut donnée au prince des Apôtres, lui paient le tribut de leurs hommages et de leur obéissance, et enseignent ce qu'elles ont appris par une tradition constante et non interrompue, qu'on doit regarder comme schismatique ou séparé du corps de l'Eglise quiconque refuse à ce saint siége le respect et la soumission. De là cette admirable union qui règne parmi les membres de ce corps. Etant tous unis au même chef, il en résulte, par une conséquence nécessaire, qu'ils sont tous unis entre eux. Les fidèles, communiquant avec leurs pasteurs, et ceux-ci communiquant avec le pasteur principal, il s'ensuit que chaque fidèle communique avec son premier chef. Et ainsi, quoique ce nombreux troupeau soit divisé en plusieurs parties, et que chacune de ces parties ait son pasteur particulier qui la gouverne, toutes ces parties appartiennent à la même bergerie conduite par le pasteur suprême, auquel les autres pasteurs sont subordonnés. L'Eglise romaine, soit que l'on considère la foi qu'elle professe, ou les sacrements qu'elle

administre à ses enfants, ou le chef suprême qu'elle reconnaît, a donc cette unité qui distingue la véritable Eglise de Jésus-Christ. Voyons maintenant si elle peut également s'attribuer la sainteté.

4. Pour rester convaincu qu'elle le peut à juste titre, il suffit d'examiner les maximes qu'elle enseigne, et les fruits qu'elle produit continuellement; car il est impossible qu'elle puisse n'enseigner que des maximes saintes, et ne produire que des fruits de sainteté, sans être animée de l'esprit même de sainteté. Si elle était un mauvais arbre, elle ne pourrait pas produire de bons fruits. Or, comment les maximes enseignées par l'Eglise romaine ne seraient-elles pas saintes, puisque ce sont les maximes mêmes qui sont contenues dans l'Évangile? Elle n'en enseigne pas une qui soit opposée à la doctrine et à la morale de Jésus-Christ et des Apôtres. Elles ont toutes pour but, ces maximes, de dépouiller ses enfants du vieil homme, de les revêtir du nouveau, de renouveler en eux l'image de leur Créateur (Col. 3.,9), de les porter à l'observance parfaite du grand commandement qui est l'abrégé de toute la loi, et qui consiste à aimer Dieu pardessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. Pour ce qui regarde Dieu, dit saint Augustin (Lib. de Morib. Eccl., c. 30), cette Eglise nous apprend à le servir dans toute la pureté de notre cœur, à nous soumettre à sa divine volonté, à chercher en lui seul notre bonheur. Pour ce qui est de notre prochain, elle ne cherche, par ses lois et ses conseils, qu'à unir par les liens de la charité les citoyens avec les citoyens, les nations avec les nations, tous les hommes les uns avec les autres. Elle apprend à chacun à remplir ses devoirs envers tout le monde. Elle enseigne aux femmes à être chastes, obéissantes et fidèles à leurs maris; et aux maris à respecter leurs femmes et à les aimer sincèrement; elle enseigne aux enfants à être soumis à leurs parents; et aux parents à veiller soigneusement sur leurs enfants. Elle apprend aux serviteurs à être obéissants et fidèles à leurs maîtres, non par force et par nécessité, mais pour accomplir leur devoir, et aux maîtres elle apprend à être pleins de douceur et de bonté envers leurs serviteurs, en pensant qu'ils ont tous un maître commun qui est Dieu. Elle apprend aux souverains qu'ils doivent veiller au bien de leurs peuples; et aux peuples qu'ils doivent être fidèles, obéissants et respectueux envers leurs souverains. En un mot, elle nous apprend quels sont ceux que nous devons honorer, ceux que nous devons corriger, ceux que nous devons avertir, ceux que

nous devons soulager, et elle nous enseigne que nous devons exercer la charité envers tous les hommes, que nous devons bien nous garder de leur causer la moindre peine et de leur faire la moindre injure.

5. Puisque ce sont là les maximes de l'Église romaine, ne nous étonnons plus, dit saint Augustin (ibid.), si elle a produit, et si elle produit encore chaque jour des fruits si abondants de sainteté. Ne nous étonnons plus de trouver dans son sein tant d'âmes charitables et miséricordieuses, tant d'âmes pures et enflammées de l'amour divin, tant d'âmes qui méprisent les biens et les plaisirs du monde, et qui ne soupirent qu'après les biens de l'éternité. Oui, mes Frères, l'Église romaine renferme encore aujourd'hui un grand nombre d'âmes innocentes et d'âmes pénitentes. Elle a ses Saints dans tous les états. Dans le monde comme dans la solitude, au milieu des embarras du siècle comme dans les cloîtres, dans l'état du mariage comme dans le célibat, il en est qui vivent saintement; et quiconque réglera sa conduite sur la doctrine et sur les maximes de cette Eglise, apprenant d'elle à agir non point par la crainte de la peine, mais pour l'amour de la vertu, sera saint et parfait.

6. Je sais que l'on pourrait objecter que si, dans l'Eglise romaine, on enseigne des doctrines conformes à la pureté de la morale évangélique, on voit souvent se répandre aussi dans son sein des opinions qui tendent à corrompre cette morale divine; et que si l'on y trouve un grand nombre de Saints, on y voit un nombre bien plus grand d'hommes imparfaits et de pécheurs. Mais ceci ne préjudicie en rien à sa sainteté. Et d'abord, pour ce qui est de la doctrine, on aurait tort d'attribuer à l'Eglise ce que disent quelques auteurs privés, et de faire passer comme étant ses maximes les opinions de quelques théologiens peu éclairés. Elle ne les a jamais reconnues comme lui appartenant, elle ne les a jamais approuvées, ni jamais proposées aux fidèles comme des règles de conduite. Au contraire, elle a toujours tenu ses enfants en garde contre ces opinions, elle en a proscrit un grand nombre comme étant pernicieuses, et elle a déclaré en général qu'elle condamne toutes les doctrines qui tendent au relâchement de la morale de Jésus-Christ, comme aussi toutes les opinions contraires à la simplicité évangélique et à la doctrine des saints Pères (Decret. Alex. VII. an., 1665). Ses lois et ses décrets rendent témoignage du soin qu'elle a eu dans tous les siècles de conserver la pureté de la morale et de la foi. Quicon

que voudra examiner ses ordonnances et ses décisions sera forcé d'avouer qu'elles sont saintes, puisqu'elles tendent toutes à réprimer les vices et les passions, loin de les favoriser. Quant aux imparfaits et aux pécheurs qui vivent dans le sein de l'Eglise romaine, il serait déraisonnable et contraire à l'Ecriture sainte et à la doctrine des saints Pères de prétendre que l'Eglise doive avoir sur la terre le même degré de sainteté qu'elle aura dans le ciel. Telle qu'elle est sur la terre, elle est comparée à l'arche de Noë qui renfermait des animaux purs et des animaux impurs ; à un champ où l'ennemi a semé l'ivraie parmi le bon grain (Matth., 13. 25) ; à une aire où le froment n'est pas encore séparé de la paille (ib. 3., 12) ; à un filet qui contient de bons et de mauvais poissons (ibid. 13., 47) ; à une bergerie où paissent ensemble les boucs et les brebis (ibid. 25. 32). Ce n'est que lorsque la séparation des bons d'avec les méchants aura été faite, et que l'Eglise sera toute triomphante dans le ciel, que ce mélange n'aura plus lieu. Il n'est donc pas étonnant que l'Eglise romaine renferme dans son sein des pécheurs mêlés parmi les justes; et, de ce qu'on aperçoit ce mélange, on ne doit pas conclure qu'elle n'est pas sainte, puisque ses lois et ses maximes n'en sont pas moins saintes, puisque son esprit est saint, et que tous ceux qui embrassent ses maximes, qui observent ses lois, et qui vivent de son esprit, sont saints. Si les justes eux-mêmes ont leurs imperfections, ils ne laissent pas pour autant d'être saints. N'était-il pas saint l'apôtre saint Jacques, lui qui disait cependant : Tous tant que nous sommes, nous offensons Dieu en beaucoup de choses (Jac., 3.) ? Et l'apôtre saint Jean n'était-il pas saint, lui qui néanmoins se mettait aussi au nombre des pécheurs, et qui écrivait dans une de ses Epîtres (1. Joan., 1., 8) : Si nous disons que nous sommes sans péchés, nous nous faisons illusion, et la vérité n'est point en nous? La faiblesse inséparable de notre nature en cette vie n'empêche pas la vraie sainteté, quoiqu'elle ne nous permette pas d'avoir cette sainteté parfaite et consommée que nous n'aurons que dans le ciel. Il n'y a donc aucune raison de refuser à l'Eglise romaine la sainteté. Elle est sainte sous tous les rapports; elle possède donc le second caractère qui distingue la véritable Eglise de Jésus-Christ.

7. Mais quelqu'un pourrait-il prétendre qu'elle ne doit pas s'attribuer le titre glorieux de catholique ? Ce serait une prétention vaine et déraisonnable. Elle a toujours été en possession de ce titre, qui ne lui a jamais été contesté même par ses

ennemis. Ils lui donnent eux-mêmes ce nom, et jamais aucune société ne se l'est attribué. Les hérétiques et les schismatiques eux-mêmes, comme disait de son temps saint Augustin Lib. de Vera Relig., cap. 7), lorsqu'ils parlent de l'Eglise romaine, sont forcés de l'appeler l'Eglise catholique, parce que c'est là son véritable nom, celui qui la distingue d'une manière plus visible de toutes les autres sociétés, celui qu'ils doivent lui donner, s'ils veulent être entendus, et celui qui lui est donné dans tout l'univers. Et saint Cyrille de Jérusalem disait (Catech. 18) que ceux qui entrent dans quelque ville ne doivent pas demander simplement où est l'Eglise, mais où est l'Eglise catholique, parce que c'est là proprement son nom. Et n'est-ce pas, en effet, dans l'Eglise romaine qu'on voit s'accomplir cette promesse faite à l'Eglise, qu'elle devait s'étendre sur toute la terre? Quels sont les pays si éloignés où elle n'ait envoyé des hommes apostoliques pour annoncer l'Evangile? Quels sont les peuples si ignorants et si sauvages, chez lesquels elle n'ait pas fait pénétrer sa lumière, et qu'elle n'ait pas civilisés en les soumettant au joug plein de douceur de Jésus-Christ? Elle s'étend de l'orient à l'occident et du nord au midi. Non-seulement en Europe, mais dans l'Asie, dans l'Afrique, et jusque dans l'Amérique elle a ses brebis et ses pasteurs. Partout elle compte une multitude d'enfants qui professent sa foi, qui observent ses lois et qui obéissent à son chef. Elle seule peut se vanter d'annoncer à toutes les nations la pénitence et la rémission des péchés, selon les prédictions de notre divin Sauveur, de prêcher l'Evangile à toute créature, et de rendre témoignage à Jésus-Christ jusqu'aux extrémités du monde. Il est inutile d'entrer dans de plus grands détails sur ce sujet; c'est une vérité de fait que l'Eglise romaine, même après la séparation de quelques peuples tombés dans le schisme ou l'hérésie, renferme dans son sein des hommes de toutes les nations; que, dans les pays mêmes où règne l'erreur, un grand nombre lui sont demeurés fidèles, et que, par son extension, elle se distingue de toutes les autres sociétés. Elle est donc en possession du titre de catholique, qui est un caractère distinctif de l'Eglise de Jésus-Christ. Voyons si elle aura aussi l'apostolicité.

8. L'Eglise est appelée apostolique, principalement parce que c'est par le moyen des Apôtres qu'elle a été fondée, et que c'est des Apôtres qu'elle a reçu sa doctrine. Or, peut-on douter que les Apôtres ne soient les pères et les fondateurs de l'Eglise romaine? Si nous voulons rechercher l'origine

de toutes les Eglises particulières qui, unies par les liens de la foi et de la charité, forment l'Eglise universelle, nous trouverons que toutes ont été fondées ou par les Apôtres, ou par leurs successeurs légitimes. N'est-ce pas saint Pierre qui a fondé l'Eglise de Rome, et qui y a établi son siége après l'avoir fixé sept ans à Antioche? Si tous les saints Pères l'appellent la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, n'est-ce pas parce que le Prince des Apôtres lui laissa en héritage cette chaire qui est le centre de l'unité, et qui a la prééminence sur toutes celles de l'univers? Combien d'autres Eglises fondèrent et saint Jean, dans l'Asie-Mineure, et saint Philippe, dans la grande Asie, et saint André dans la Scythie, et saint Thomas, dans l'Inde, et saint Barthélemy, dans l'Arménie, et saint Matthieu, dans l'Ethiopie, et saint Simon, dans la Mésopotamie et dans la Perse, et saint Jude, dans l'Arabie et dans l'Idumée, et saint Matthias, en Afrique! Toutes les Eglises qui existent en Italie, en Europe, en France, en Allemagne et dans toutes les parties du monde, ne furent-elles pas fondées de même ou par les Apôtres, ou par leurs disciples, ou par des hommes envoyés dans ces pays par eux-mêmes, ou par leurs légitimes successeurs, héritiers de leur pouvoir? Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la succession non interrompue des Evêques de toutes ces Eglises pour rester convaincu qu'ils ont tous reçu leur mission des Apôtres. C'est de cette succession continuelle d'Evêques depuis les Apôtres, que saint Irénée, saint Cyprien, saint Augustin se servaient pour confondre les hérétiques de leur temps, et pour montrer quelle était la véritable Eglise. L'Eglise romaine, dans laquelle seule nous trouvons cette succession, doit donc être reconnue pour la véritable Eglise, puisqu'elle seule est véritablement apostolique.

9. Mais ce qui prouve mieux encore que ce caractère lui appartient, c'est que non-seulement elle a été fondée par les Apôtres, mais que la foi qu'elle professe, et la doctrine qu'elle enseigne sont la foi qu'ils ont professée, et la doctrine qu'ils ont enseignée. Qu'y a-t-il, en effet, qu'elle ait eu, et qu'elle ait plus en horreur que la nouveauté? Instruite par l'apôtre saint Paul (Rom. 16.), elle est toujours à observer ceux qui causent des divisions et des scandales, en avançant des propositions contraires à l'ancienne doctrine; et elle a soin d'avertir les fidèles, afin qu'ils évitent de se trouver en leur compagnie. Elle tient pour suspecte toute doctrine qui sent la nouveauté, et elle prend les mesures les plus sages pour maintenir dans toute leur pureté la foi et la tradition. Si elle célèbre des con-

ciles, si elle porte des décrets, elle ne forme point de nouveaux dogmes, elle ne propose point une foi nouvelle, elle ne change rien à ce que les Apôtres ont enseigné ou de vive voix ou par leurs écrits, elle n'y ôte rien, elle n'y ajoute rien. Tout ce qu'elle fait par ses décisions, c'est de mettre dans un plus grand jour, et d'établir d'une manière plus solide les vérités qu'elle a toujours crues. On peut confronter, par le moyen de l'histoire et de la tradition, ce que l'Eglise romaine enseigne aujourd'hui avec ce qu'elle enseignait dans les siècles les plus reculés et du temps des Apôtres, et l'on verra que sa doctrine est toujours parfaitement la même. Les vérités qu'elle croit aujourd'hui sont les vérités qu'elle a crues dans tous les temps, qui ont été crues dans tous les lieux et par tous ses membres. Il reste donc à conclure que l'Eglise romaine possède encore le titre d'apostolique, puisque sa doctrine et sa morale sont la doctrine et la morale enseignées par les Apôtres, et que c'est des Apôtres que tous ses pasteurs ont toujours tenu, et tiennent encore aujourd'hui leur mission et leur autorité.

10. Portons maintenant nos regards sur toutes les autres sociétés qui se vantent d'être l'Eglise de Jésus-Christ, pour voir si nous trouverons chez elles ces caractères qui brillent d'une manière si admirable et si sensible dans l'Eglise romaine. Y trouverons-nous d'abord le premier caractère, qui est l'unité? On ne peut pas dire certainement que toutes ensemble elles ne forment qu'un seul corps, puisqu'elles ne sont point unies par les liens qui maintiennent l'unité de l'Eglise, et qui sont l'unité de foi, l'unité des sacrements et l'unité de chef. Il n'y a point, parmi elles, l'unité de foi, puisque dans chacune de ces sociétés elle est différente, même quant aux choses qu'elles ont considérées comme le motif légitime de leur séparation de l'Eglise. Elles n'ont pas l'unité des sacrements, puisqu'elles s'excommunient réciproquement, comme font les disciples de Luther et ceux de Calvin. Elles n'ont pas l'unité de chef; car où est le chef qui soit commun à toutes, et que toutes reconnaissent comme étant réellement leur chef? Mais si toutes ensemble ces diverses sectes ne possèdent pas l'unité, elles ne la possèdent pas mieux chacune en particulier; car les principes sur lesquels chacune est fondée, et les maximes sur lesquelles chacune se règle, tendent à détruire cette unité et à maintenir la division. Dans les doutes qui se présentent, et dans les controverses qui s'élèvent en matière de foi, chaque membre de ces Eglises ne reconnaît d'autre juge que son esprit privé, et est libre de suivre son propre senti-

ment, et d'interpréter à sa manière la sainte Ecriture. Comment, avec cela, pourrait subsister l'unité de foi? Comment pourrait se conserver l'unité de croyance? De là ces changements dans leurs professions de foi; de là cette diversité de sentiments, telle que non-seulement les membres de chacune de ces sociétés, mais encore les personnes qui composent la même famille pensent différemment les unes des autres; et quoique chacun de ces membres assure être d'accord avec les autres sur les principes fondamentaux, ils ne peuvent s'accorder, quand il s'agit de définir quels sont ces principes fondamentaux. En outre, y a-t-il une de ces sociétés qui ait un seul chef légitime et suprême avec lequel tous les membres communiquent pour pouvoir aussi communiquer entre eux? Dès le moment qu'elles se furent séparées de l'obéissance et de la communion du Pontife romain, elles sont restées sans chef, et elles doivent avouer qu'elles ne possèdent point ce siége que Jésus-Christ lui-même a institué pour être le centre de l'unité de l'Eglise.

11. Que dirons-nous maintenant de la sainteté? Pour connaître de quel esprit elles sont animées, il suffit de réfléchir aux qualités de leurs auteurs et aux moyens qu'ils employèrent pour les former; et chacun restera persuadé que les fondateurs de ces sociétés n'ont pu leur communiquer que l'esprit de corruption et de libertinage dont ils étaient eux-mêmes animés. On n'ignore pas quelles étaient les mœurs et la conduite d'un Luther, d'un Calvin, d'un Zwingle. On sait que ce fut l'esprit d'orgueil, de liberté et de vengeance qui les porta à se révolter contre l'Eglise romaine. Quoiqu'ils aient cherché à couvrir leurs passions du voile de réforme et de zèle, leurs écrits sont des preuves irréfragables de la haine qu'ils nourrissaient dans leur cœur contre le Pontife romain, et qui les porta à se séparer de lui et à élever autel contre autel. Pour réussir dans leurs projets, ils eurent recours à la calomnie, imputant à l'Eglise romaine des erreurs qu'elle a constamment détestées, et lui attribuant des désordres qu'elle a toujours repris dans ses enfants. Ils employèrent la fourberie, faisant passer aux yeux des ignorants pour être un esprit de réforme ce qui était chez eux un esprit de liberté. Ils se servirent de l'astuce, accommodant leurs maximes aux inclinations et au caractère des personnes qu'ils voulaient attirer à leur parti. C'est pour cela qu'ils retranchèrent le jeûne, l'abstinence, la confession, par où ils gagnèrent les libertins : ils bannirent le célibat, et gagnèrent ainsi les incontinents : ils permirent l'u-

surpation sacrilége des biens ecclésiastiques, pour gagner les avares et les intéressés. Ils établirent des maximes propres à fomenter les passions et à étouffer les remords de la conscience. Peut-on voir une conduite plus contraire à celle que tinrent les Apôtres dans l'établissement de l'Eglise? Comment pourraient-elles donc se vanter de posséder la sainteté ces sociétés fondées par des hommes qui étaient dominés par toutes les passions, et établies par des moyens qui sont si opposés à la sainteté, et si évidemment contraires à l'Evangile?

12. Quant au troisième caractère de l'Eglise, qui est la catholicité, aucune des sociétés séparées de l'Eglise romaine n'a jamais prétendu se l'approprier. En effet, elles ne sont pas catholiques sous le rapport du temps, puisque leur origine est toute récente. Elles ne le sont pas quant au lieu, puisqu'elles se trouvent resserrées dans des limites assez étroites. Elles ne le sont pas davantage pour ce qui est de la doctrine, laquelle a toujours été chez elles, et est encore à chaque instant sujette à mille variations. Elles ne sont point catholiques non plus relativement aux personnes, puisqu'elles ne sont pas composées d'hommes de toute langue, de tout pays, de toute nation. Elles ne sont point connues en Orient, où elles sont détestées comme des sectes hérétiques; et même en Europe, combien de royaumes où elles sont abhorrées, combien de provinces où elles sont ignorées! Quels progrès ont-elles faits parmi les infidèles, quels peuples ont-elles soustraits à l'idolâtrie et gagnés à la religion chrétienne? Elles ne peuvent donc pas se glorifier du titre de catholique.

13. Elles peuvent bien moins se vanter d'être apostoliques, puisqu'elles ne tirent pas leur origine des Apôtres, et que leur doctrine n'est pas la même que celle qui fut enseignée par les Apôtres. Quant à leur origine, qu'elles nous montrent, pouvons-nous dire comme Tertullien disait aux hérétiques de son temps (Lib. de Præscript., c. 32), qu'elles nous montrent la série de leurs Evêques, et qu'elles nous fassent voir, en remontant d'Evêque en Evêque, si le premier a eu pour prédécesseur immédiat ou un Apôtre, ou au moins quelqu'un des hommes apostoliques. Avant que Luther et Calvin eussent paru dans le monde, il n'existait aucun principe de leurs sectes. C'est d'eux qu'elles ont reçu leur existence, et qu'elles ont tirés le nom qu'elles portent de luthériennes et de calvinistes. Et leurs fondateurs peuvent-ils prouver qu'ils ont reçu leur mission des successeurs légitimes des Apôtres, puisqu'il est manifeste qu'ils l'ont usurpée d'eux-mêmes, en se séparant de

cette Eglise dans la communion de laquelle ils avaient vécu pendant plusieurs années, et en se révoltant contre ces pasteurs qu'ils avaient eux-mêmes reconnus pour légitimes ? Pour ce qui est de la doctrine qu'enseignent ces sociétés, qu'est-elle autre chose que la rénovation des erreurs condamnée par l'Eglise universelle, bien des siècles avant que parussent les sectaires modernes ? Ils refusent à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés commis après le baptême ; et cette erreur avait été condamnée dans les Montanistes et les Novatiens. Ils rejettent la vénération due aux reliques ; et ce fut l'erreur de Vigilantius. Ils détruisent la hiérarchie, et veulent que les Prêtres soient égaux aux Evêques ; et cette erreur fut proscrite dans Arius. Il serait trop long d'énumérer tous les points dans lesquels ils sont d'accord avec les anciens hérétiques, et en contradiction avec la croyance que l'Eglise a toujours conservée dans les temps les plus éloignés de nous ; c'est d'ailleurs ce qu'ont démontré amplement un grand nombre d'écrivains catholiques. Si la doctrine enseignée par les sectes modernes est opposée à la foi professée par tous les vrais fidèles dès les premiers siècles de l'Eglise, elle n'est donc pas la même que celle qui fut prêchée par les Apôtres, et qu'ils ont transmise à leurs successeurs, soit de vive voix, soit par leurs écrits. Qui pourra donc dire qu'elles sont apostoliques, puisqu'elles n'ont reçu des Apôtres ni leur institution, ni leur doctrine ?

14. Si donc l'Eglise romaine est en possession de ces caractères, dont, selon les divines promesses, doit être pourvue l'Eglise de Jésus-Christ, et si elle les possède à l'exclusion de toutes les autres sociétés, il en faut conclure nécessairement qu'elle seule est la véritable Eglise, que quiconque refuse de lui obéir refuse d'obéir à Jésus-Christ, et que celui qui, après s'être séparé d'elle, ne retourne pas dans son sein, espère en vain son salut. Pour nous, mes Frères, que Dieu, dans son infinie miséricorde a fait naître au sein de cette Eglise où nous avons reçu le lait de la pure doctrine de l'Evangile, apprenons à connaître la grandeur de ce bienfait et l'obligation où nous sommes d'y correspondre. Je vous en conjure, vous dirai-je avec saint Paul (Eph., 4), que votre conduite soit conforme à votre vocation, et elle y sera conforme lorsque, selon ces paroles de l'Esprit-Saint (Prov. 1), vous respecterez les ordres de votre père, et que vous observerez les lois de votre mère. C'est Jésus-Christ qui est notre père, et l'Eglise est notre mère. Nous devons à cette tendre mère le respect,

l'obéissance et l'amour. Le respect exige que nous l'honorions dans ses ministres, dans ses pasteurs, respectant leur dignité, leur caractère et leur ministère; nous rappelant ces paroles de notre divin Maître: Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé (Matth. 10). L'obéissance exige que nous nous soumettions humblement à ses jugements et à ses décisions, et que nous soyons les observateurs fidèles de ses lois, telle étant la volonté de son divin Epoux, qui, comme dit saint Augustin (Epist. 105., al. 166), a établi la doctrine de la vérité dans la chaire de l'unité. Enfin, notre amour pour elle doit nous rendre sensibles à ses intérêts, pleins d'ardeur pour la soutenir, pleins de zèle pour procurer sa gloire. Car à quoi nous servirait-il d'être les enfants d'une si bonne mère, si nous étions des enfants ingrats et désobéissants? Pour faire notre salut, il ne suffit pas d'appartenir au corps de l'Eglise, il faut encore participer à son esprit. Pour pouvoir être un jour placé dans les greniers du Père céleste, il ne suffit pas d'être dans l'aire, mais il faut y être le froment et non la paille; car, dit saint Augustin (in Ps. 54), quoique la paille naisse de la même semence que le grain, qu'elle croisse dans le même champ, qu'elle reçoive la même rosée, qu'elle soit cueillie par la même main, elle n'entrera cependant pas dans le même grenier. Ayons donc soin de correspondre fidèlement à cette faveur que Dieu nous a faite; et puisque l'Eglise militante nous embrasse amoureusement dans son sein, vivons de manière à pouvoir être ensuite reçus dans le sein de l'Eglise triomphante.

TRENTE-SEPTIÈME INSTRUCTION,

Sur la seconde partie du neuvième article du Symbole : *Sanctorum communionem.*

De la communion qui existe entre les fidèles dans l'Eglise catholique.

La communion des Saints est comme une conséquence légitime des vérités que je vous ai exposées en vous parlant de l'Eglise. Car si l'Eglise est l'ensemble de tous les fidèles qui, unis entre eux par les liens de la foi et de la charité sous un même chef, ne forment qu'un seul corps, il s'ensuit nécessairement que, comme les membres d'un corps s'aident mutuellement, et que chaque membre jouit des biens et des avantages de tout le corps, ainsi les fidèles qui composent ce corps

mystique, qui est l'Eglise, doivent s'aider mutuellement ; et chacun en particulier doit participer aux biens communs de toute cette société. Quelle consolation pour nous, mes Frères, de penser que tous les biens que Jésus-Christ a accordés à son Eglise sont nos biens propres, et que nous participons à tous les trésors dont il a bien voulu l'enrichir! Pour suivre un ordre dans un sujet aussi important, nous examinerons premièrement quels sont ces biens auxquels participent les membres de l'Eglise, et en second lieu, si tous ceux qui sont dans l'Eglise participent également à ces biens et à ces trésors précieux.

1. Comme c'est pour le salut de tous les hommes que Jésus-Christ a établi son Eglise, c'est aussi à procurer le salut de tous les hommes que sont destinés les biens dont il a daigné l'enrichir. Et il a voulu que tous ces biens fussent communs, afin que chacun pût s'en servir, et avoir les moyens suffisants et assez puissants pour arriver au bonheur éternel. Parmi ces biens, je considère en premier lieu les divers dons que l'Esprit du Seigneur distribue à son Eglise, et les différents ministères qu'il y a établis et dont parle saint Paul, écrivant aux Corinthiens (Ep. 1., c. 12). Il y a, dit le saint Apôtre, diversité de dons spirituels, quoiqu'il n'y ait qu'un même esprit qui les distribue. Il y a diversité de ministères, quoiqu'il n'y ait qu'un seul maitre que nous sommes obligés de servir. Il y a aussi diversité d'opérations, quoiqu'il n'y ait qu'un même Dieu qui opère tout en tous, Or, les dons du Saint-Esprit, qui se manifestent au dehors, sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse ; l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science. Un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit ; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies ; un autre le don des miracles ; un autre le don de prophétie ; un autre le don de discerner les esprits; un autre le don de parler diverses langues ; un autre le don de les interpréter. Or, c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons, selon qu'il lui plaît. En outre, Dieu a voulu qu'il y eût dans l'Eglise diversité d'emplois et de rangs. Ainsi, les uns sont destinés à l'apostolat, d'autres à la fonction d'évangélistes, d'autres à celles de pasteurs et de docteurs. Tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas prophètes, tous ne sont pas docteurs ; mais ceux-là seulement que Dieu a choisis, et qu'il a appelés à ces divers ministères (Eph., 4).

2. Mais si tous les fidèles n'ont pas les mêmes dons ; si ces

différents ministères ne se confèrent pas à tous, chacun néanmoins y participe, parce qu'ils se donnent à quelques-uns pour l'utilité de tous. C'est pour cela que l'Apôtre nous dit (1. Cor., 12) que les dons du Saint-Esprit, qui se manifestent au dehors, sont distribués à chacun pour l'avantage de tous les fidèles. Et, pour nous faire mieux comprendre cette vérité, il se sert d'une comparaison tirée du corps humain (Rom. 12). Un corps, dit-il, a plusieurs membres ; mais tous ces membres n'ont ni la même dignité, ni les mêmes fonctions ; néanmoins ils sont si bien liés, et ils dépendent tellement les uns des autres, que l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de votre secours, et que la tête ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. Au contraire, ajoute-t-il, si un membre souffre, tous les autres membres s'en ressentent, et si un membre est plein de vigueur, tous les autres s'en réjouissent, et ils s'aident tous mutuellement. C'est ce qui arrive dans le corps mystique de l'Eglise. Tous les fidèles sont membres de ce corps; mais tous, dans l'Eglise, n'ont pas les mêmes dons, la même autorité, les mêmes fonctions. Les uns sont pour commander, les autres pour obéir, les uns pour enseigner, et les autres pour apprendre. Les uns sont comme les yeux de ce corps, d'autres en sont les mains, et d'autres les pieds. Tous cependant, vivant du même esprit, sont si étroitement liés entre eux sous un même chef, que les fonctions des uns tournent à l'avantage de tous les autres, et que chacun communique aux autres les dons qui lui ont été communiqués à lui-même. Dans un corps, dit saint Augustin (Tr. 12. in Joan.), il n'y a que l'œil qui voit ; mais n'est-ce que pour lui-même qu'il voit? Non, car il voit encore pour le bien de la main, du pied et des autres membres. De même, il n'y a que la main qui travaille ; mais travaille-t-elle seulement pour son utilité ? Non, car si le visage est menacé, elle ne dit point : Je ne veux pas me remuer, puisque ce n'est pas moi qui dois recevoir le coup. C'est ainsi pareillement que le pied, lorsqu'il marche, sert à tous les autres membres, et que tandis que toutes les autres parties du corps gardent le silence, la langue parle pour toutes. Ainsi donc, conclut l'Apôtre (Rom. 12), tous les fidèles étant un seul corps en Jésus-Christ, nous sommes tous membres les uns des autres, puisque chacun travaille, que chacun emploie le talent qu'il a reçu, et remplit les fonctions du ministère auquel il a été appelé non point pour son avantage particulier, mais pour celui de tous.

3. Il faut conclure de ce principe que quoique les ministres

sacrés soient comme les gardiens et les dispensateurs des sacrements, qui sont les riches trésors que Jésus-Christ a laissés à son Église, ces trésors néanmoins appartiennent à tous, tous y ont droit, tous y participent, ou peuvent y participer. Le pouvoir, par exemple, de remettre les péchés et de consacrer le corps de Jésus-Christ, appartient seulement aux Prêtres ; mais ce pouvoir leur est donné afin qu'ils distribuent ces sacrements à tous les fidèles, parce que c'est pour tous qu'ils ont été institués. Comme Jésus-Christ n'admet aucune distinction parmi ceux qui croient en lui, qu'il est également le maître de tous, également riche et libéral envers tous ceux qui l'invoquent, il admet aussi à la participation de ses divins mystères, sans acception de personne, tous ceux qui lui sont unis par la foi et par la charité; et quels que soient le rang, la dignité, la fortune de chacun, tous étant les enfants d'un même père, et membres de la même famille, tous ont droit, et tous participent aux richesses qu'il nous a acquises par ses travaux et par ses mérites; et c'est pour cette raison que ceux à qui a été confiée l'administration de ces biens, doivent en être les dispensateurs fidèles envers tous ceux qui s'en rendent dignes(1. Cor.,4).

4. Ce que nous avons dit des sacrements doit s'entendre aussi du saint sacrifice de la Messe, qui est un autre trésor que Jésus-Christ a laissé à son Eglise. Il n'y a que les Prêtres qui puissent offrir à Dieu ce sacrifice adorable. Néanmoins, comme ce n'est pas en leur propre nom qu'ils s'acquittent de cette fonction sacrée, mais au nom de toute l'Eglise, dont ils sont les ministres, de même ce n'est point pour eux seulement qu'ils offrent ce sacrifice, mais c'est pour tous les fidèles qui sont membres de cette Eglise, et qui composent le corps mystique de Jésus-Christ (Conc. Trid., sess. 22., c. 6). C'est pour tous les fidèles qu'ils adressent à Dieu leurs prières, c'est pour tous qu'ils invoquent son saint nom, c'est pour tous qu'ils lui offrent cette victime du salut, qui lui est d'autant plus agréable, qu'elle est son Fils unique lui-même. Bien plus, étant animés du même esprit et de la même foi que les prêtres, les fidèles eux-mêmes offrent à Dieu, par leur moyen, ce divin sacrifice, et c'est pour cela que tout ce que chaque prêtre fait, tout ce qu'il dit dans la célébration de ce divin mystère, il le dit, et il le fait au nom de tous les fidèles. Ainsi, chaque messe célébrée dans quelque partie du monde que ce soit, attire des grâces sur tous les fidèles, parce que l'Eglise, par les mains de ses Prêtres, y offre à Dieu, pour tous ses enfants, la même victime

qui fut immolée sur la croix pour le salut de tous les hommes. Quel bonheur pour nous, mes Frères, d'être nés dans le sein de cette Eglise où nous jouissons d'un si grand privilége, où nous pouvons participer à des biens si précieux et si inestimables !

5. Mais outre les sacrements et le saint sacrifice, qui sont pour nous des sources vivantes et inépuisables de grâces, et par le moyen desquels les mérites de Jésus-Christ nous sont appliqués, il y a encore plusieurs autres biens auxquels participent tous ceux qui vivent dans l'unité de l'Eglise catholique, et dont nous pouvons tirer de grands avantages, en même temps qu'ils sont pour nous un puissant motif de nous consoler et de nous réjouir. Ces biens sont les prières qui se font dans l'Eglise et les mérites qui s'y accumulent chaque jour. Ces prières sont, les unes publiques, et les autres privées. Les prières publiques sont celles que les ministres de la Religion offrent à Dieu dans le saint sacrifice de la Messe et dans la célébration des offices divins. Ces prières sont appelées publiques, soit parce qu'elles se font au nom de tout le peuple, soit parce que les grâces qu'on y demande, on les demande pour tous. Les prières privées sont celles que chacun en particulier adresse au Père céleste. Les prières publiques ont leur temps déterminé, mais les prières privées se font en tout temps. Il n'y a pas, dit saint Augustin (Lib. 1. contr. Max., c. 9), de jour, ni d'heure, ni de moment où quelques âmes pieuses ne fassent monter des prières ferventes vers le trône de la Majesté divine; et tandis que, ou pendant le jour, ou pendant la nuit, les uns sont à table, prenant leur repas, d'autres dans leur lit à prendre leur repos, d'autres occupés des affaires temporelles, il y a toujours des chrétiens fervents qui vaquent à l'exercice de la prière. Or, toutes ces prières, soit publiques, soit privées, attirent des grâces sur tous les fidèles ; tous participent aux fruits abondants qu'elles produisent. Par leur moyen, dit saint Ambroise (Lib. 1. de Pœn. c. 15), les pénitents sont purifiés, ils reçoivent la rémission de leurs fautes, et sont renouvelés par la grâce dans l'homme intérieur. Par le moyen de ces prières, dit saint Augustin, qui sont comme un gémissement continuel de la colombe, les liens du péché sont rompus; en leur considération, Dieu accorde la conversion aux pécheurs, et leur rend la vie spirituelle, comme autrefois il accorda aux larmes de la veuve de Naïm (Luc. 7) la vie temporelle de son fils, et celle de Lazare aux prières de Marthe et de Marie, ses sœurs (Joan. 11). Quel sujet d'encouragement

pour nous, au milieu de toutes les misères, de toutes les tentations, de tous les dangers de ce monde, de savoir que chaque jour les ministres du Seigneur prient pour nous, que, de toutes les parties de l'univers catholique, des prières ferventes, auxquelles nous avons une part toute spéciale, montent sans cesse vers le trône de la divine Miséricorde, que l'Eglise notre mère ne cesse de gémir, de prier et de s'intéresser pour nous !

6. Non-seulement les justes qui sont sur la terre, mais encore tous les bienheureux qui règnent déjà dans le ciel, adressent à Dieu leurs vœux pour notre bonheur. L'Eglise triomphante et l'Eglise militante ne sont pas deux Eglises différentes; mais elles sont comme deux parties qui constituent une seule et même Eglise, sous un même chef qui est Jésus-Christ. Ainsi, les Saints qui sont dans le ciel comme les fidèles qui sont sur la terre, appartiennent à cette même Eglise. Les Saints nous ont précédés, et nous les suivons; ils sont arrivés dans leur patrie, et nous sommes encore en chemin; ils ont déjà remporté la victoire, et nous sommes encore dans le combat. Mais cette charité qui, loin de diminuer dans le ciel, s'y perfectionne, et les unit étroitement à nous, fait qu'ils nous regardent comme leurs frères, et qu'ils ressentent le plus ardent désir de nous voir un jour partager leur bonheur. C'est pourquoi ils ont à cœur nos intérêts, et ne cessent d'intercéder pour nous auprès de Dieu qui les regarde comme ses amis. Nous trouvons des exemples de cette vérité dans les divines Ecritures (2. Machab., 15), qui nous montrent le grand-prêtre Onias étendant sa main après sa mort sur le peuple hébreu, et le prophète Jérémie, qui prie aussi après sa mort pour ce même peuple dont il avait été le protecteur pendant sa vie. Ce qu'ils firent pour le bien de cette nation, les Saints le font pour le bien de l'Eglise; et ainsi se vérifie ce que dit l'Apôtre (Rom. 8), que l'Esprit-Saint prie incessamment pour nous par des gémissements ineffables, puisqu'il porte, comme l'explique saint Augustin (Lib. 1. contr. Max., c. 9), les justes qui sont sur la terre et les saints qui sont dans le ciel à prier sans cesse pour nous.

7. Outre les prières, soit de l'Eglise triomphante, soit de l'Eglise militante, dont nous éprouvons les heureux effets, nous participons encore à tous les mérites qui s'accumulent chaque jour dans cette Eglise. Toutes les austérités des âmes pénitentes, toutes les aumônes des âmes charitables, toutes les sueurs répandues par les ouvriers évangéliques pour la con-

version des pécheurs, tous les actes d'humilité, de patience, d'amour de Dieu et du prochain produits par toutes les âmes justes, forment un riche trésor de mérites auquel participent tous les membres de l'Eglise unis entre eux par les liens de la charité. Il suit de cette union que ce que l'un possède, appartient aussi à l'autre; ce qui faisait dire à saint Augustin (Tract. 32. in Joan.): Si vous aimez l'unité, quiconque, dans l'Eglise, possède quelque bien, quelque vertu, les possède aussi pour vous. Bannissez l'envie, et tout ce que j'ai vous appartient, et si je la bannis moi-même, tout ce que vous avez m'appartient également. Il n'en est pas de l'Eglise comme d'un royaume de la terre. Dans un royaume, quoique tous les sujets observent les mêmes lois, et reconnaissent le même chef, chaque sujet néanmoins pense à son intérêt particulier, et tout ce qu'il gagne par ses travaux et par son industrie, il le gagne pour lui, et non pour les autres. Mais dans le royaume spirituel de l'Eglise, chacun participe aux biens de tous, et tous sont unis de telle manière, que les travaux des uns tournent au profit de tous les autres. Il y a entre les membres de l'Eglise communion de bonnes œuvres et de mérites, et non-seulement de ceux que nous a acquis Jésus-Christ, notre chef, qui communique à tout le corps et à chacun des membres tout ce qu'il a de bon et de méritoire, mais encore de ceux de tous les justes qui existent, et qui ont existé depuis le commencement du monde, et c'est en ce sens que se vérifie ce que disait saint Paul (2. Cor., 8), que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres. Ainsi, tous les fidèles participent à tout le bien qui s'est fait, et qui se fait encore chaque jour dans l'Eglise, et chacun peut dire avec le Roi-Prophète (Ps. 118) : Je suis en communion avec tous ceux qui craignent Dieu, et qui observent ses divins préceptes.

8. Concevons donc, mes Frères, quel est notre bonheur, puisqu'en vivant au sein de l'Eglise catholique, nous sommes en communion non-seulement avec tous les justes qui sont sur la terre, mais encore avec tous les bienheureux qui règnent déjà dans le ciel, avec les saints Patriarches, avec les saints Prophètes, à qui Dieu a daigné révéler ses divins mystères, avec les saints Apôtres qui ont porté la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, avec tous les saints Martyrs, qui ont signé la foi de leur sang, avec les saints Confesseurs et les Vierges qui, méprisant les biens et les plaisirs du monde, ont eu assez de courage pour se vaincre eux-mêmes, et pour vaincre le démon et toutes les passions; en un mot, avec cette

multitude innombrable de Saints qui jouissent de la présence de leur Dieu, et qui forment sa cour dans le ciel. En vertu de cette union, nous sommes assurés qu'ils nous aident de leur protection puissante, et que nous participons à l'abondance de leurs mérites; avantages dont sont privés tous ceux qui vivent séparés de l'Eglise, tels que les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés. Comme ils n'appartiennent point à la société des Saints, ils n'ont aucune part à ces biens dont jouissent ceux qui sont unis à l'Eglise, et qui reposent dans son sein. Que n'avons-nous pas à espérer de cette union, mes Frères! et quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu pour un trésor aussi inestimable auquel il veut bien nous faire participer!

9. Je ne voudrais pas cependant que ce que je viens de dire fût pour quelques-uns un motif de se ralentir dans la carrière des vertus chrétiennes, et de se relâcher dans la pratique des bonnes œuvres. Je ne voudrais pas que de ces principes qui sont vrais quelqu'un tirât une fausse conséquence, et dit : Si, par la communion des Saints dans laquelle je vis, je participe à tout le bien qui s'est fait et qui se fait encore dans l'Eglise, à quoi bon me fatiguer pour accroître le nombre des bonnes œuvres, et pour accumuler de nouveaux mérites? Sans que je me mette en peine de faire pénitence, d'exercer la charité envers le prochain, de vaquer à l'oraison, les mortifications pratiquées par tant d'âmes pénitentes, les aumônes faites par tant d'âmes charitables, les prières que font sans cesse tant d'âmes ferventes pourront me suffire. Ce serait se tromper grossièrement que de raisonner de la sorte. Et, pour vous faire connaître et éviter cette erreur, il est à propos d'examiner si chacun, dans l'Eglise, participe également à tous ses biens.

10. On distingue deux classes d'hommes qui appartiennent à l'unité de l'Eglise : les justes et les pécheurs. Les premiers sont les membres vivants de l'Eglise, parce qu'ils sont animés de son esprit; les autres en sont aussi membres, mais des membres morts. Les uns et les autres peuvent se considérer ou pendant leur vie, ou après leur mort. Pour ce qui est des pécheurs, il est certain que s'ils meurent dans l'état du péché mortel et privés de l'amitié de Dieu, ils ne reçoivent en l'autre vie aucun secours des prières et des bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise, parce qu'ils ont été exclus pour toujours de la communion des fidèles par une sentence irrévocable, et condamnés à l'enfer, où il n'y a plus ni espérance, ni rédemption. Mais en cette vie, comme ils ne sont pas encore séparés de l'E-

glise, ils ont tous les moyens nécessaires pour se convertir, et ils reçoivent un grand secours des prières et de toutes les bonnes œuvres des justes, pour pouvoir recouvrer la grâce et la vie spirituelle qu'ils ont perdues. Quoiqu'ils soient des enfants ingrats, et que, par leur conduite, ils déshonorent leur mère, qui est la sainte Eglise, elle ne laisse pas pour autant de les regarder comme ses enfants, de s'intéresser à leur salut et de les inviter au repentir. Elle soupire, elle gémit, elle pleure, elle prie incessamment son divin Epoux de rendre la vie spirituelle à ces enfants qui sont morts. Néanmoins, tandis que le péché règne en eux, et qu'ils demeurent morts à la grâce, qu'ils ne se flattent pas de participer à ces biens spirituels qui n'appartiennent qu'à ceux qui vivent unis à Jésus-Christ. Comme une branche desséchée ne tire aucun suc de la racine, de même ce divin Chef ne répand point dans leur âme sa grâce vivifiante. Les sacrements, quoique si féconds par eux-mêmes, ne deviennent pas seulement stériles pour ces infortunés, mais ils leur sont encore nuisibles, à raison des mauvaises dispositions qu'ils y apportent. Le corps adorable du Seigneur, qui est par lui-même une source de vie, est pour eux un principe de mort, parce qu'en le recevant indignement, ils mangent leur propre jugement (1. Cor., 11); et les prières, les pénitences et toutes les bonnes œuvres des âmes justes ne servent nullement à expier leurs péchés. Si nous marchons dans la lumière, dit l'apôtre saint Jean (1. Ep., c. 1), comme Dieu est lui-même la véritable lumière, nous lui sommes unis, nous sommes en société avec lui, et le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. Si, au contraire, nous marchons dans les ténèbres, et que nous disions que nous sommes en société avec lui, nous mentons, et la vérité n'est point en nous. Comment les pécheurs peuvent-ils être en société avec Dieu, s'ils marchent dans les ténèbres, et qu'ils soient ses ennemis par le péché? Et s'ils ne sont pas en société avec Dieu, comment peuvent-ils participer aux biens spirituels dont il enrichit son Eglise? Quoique appartenant à la communion visible des fidèles, ils ne participent point à la communion invisible de leurs mérites, parce qu'ils ne leur sont point unis par les liens intérieurs de la charité. Ils sont des branches sèches et arides, incapables de porter des fruits, tandis qu'ils demeurent dans l'état de mort, c'est-à-dire du péché, parce qu'ils ne participent point au suc que la racine communique aux autres branches, quoique le maître du champ ne les ait pas encore séparés de l'arbre (Joan. 15).

11. La charité étant donc comme l'âme de la communion des Saints, parce que Dieu est tout charité (1. Joan., c. 4), que celui qui vit dans la charité vit en Dieu, et que Dieu vit en lui, il s'en suit que ceux-là seulement participent aux biens spirituels et invisibles de l'Eglise, dans le cœur desquels règnent la grâce, la charité et la justice. C'est à ces chrétiens que les différents ministères qui sont dans l'Eglise deviennent souverainement avantageux; ce sont eux qui retirent des sacrements et du saint sacrifice les fruits les plus abondants, et c'est entre eux seulement que règne ce commerce réciproque de prières et de mérites. Cette communication cependant n'a pas lieu d'une manière égale dans tous les justes; elle ne se fait que selon la mesure des dispositions plus ou moins parfaites de chacun; et ceux qui se distinguent par une charité plus parfaite, et qui, par la multitude de leurs bonnes œuvres, contribuent davantage à accroître le trésor de l'Eglise, ceux-là reçoivent plus que les autres. C'est ce que nous a enseigné Jésus-Christ lui-même, en disant (Matth. 25) que ceux qui auront fait un bon usage des talents qui leur ont été confiés, recevront de nouvelles richesses, et qu'ils seront dans l'abondance. Et ceci peut s'expliquer par ce qui arrive parmi les hommes dans les contrats de société. Le gain n'y est pas distribué d'une manière égale à tous les membres, mais seulement à proportion du capital fourni par chacun. De même, dans la société spirituelle des fidèles, chacun participe aux fruits qui résultent de cette union, selon qu'il fait lui-même plus ou moins de bonnes œuvres.

12. Et ce n'est pas seulement en cette vie, mais encore après la mort que cette proportion est observée : Les justes, s'ils sont assez purs au moment où ils quittent la terre, si l'ardeur de leur charité a purifié leur âme de la moindre tache, sont immédiatement transportés dans le ciel, où ils sont rendus participants de la claire vision et de la douce possession de leur Dieu. Mais s'il se trouve encore en eux quelque souillure, quelque imperfection, ils passent dans le purgatoire avant d'être introduits dans le paradis, où rien de souillé ne peut entrer (Apoc. 21). Ceux qui sont dans le ciel, comme ceux qui sont retenus en purgatoire, appartiennent à la société de l'Eglise, et entre eux et nous il existe sans cesse un commerce mutuel; car, quoiqu'ils soient séparés de nous par la mort, ils nous sont unis par la charité. Ceux qui sont dans le ciel n'ont nullement besoin de nos biens, parce qu'ils sont déjà arrivés à la possession du souverain bien. Nous les honorons et nous les invoquons;

et eux nous protégent en intercédant pour nous. Mais ceux qui sont dans le purgatoire ont grandement besoin des secours spirituels des fidèles vivants, et nous pouvons les aider puissamment par nos prières et par nos suffrages. Aussi, voyons-nous que, soit dans l'ancien Testament, soit dans le nouveau, on a toujours conservé la louable coutume de prier pour les morts. Dans le second livre des Machabées (c. 12), il est parlé d'un sacrifice que Judas eut soin de faire offrir à Jérusalem pour tous ses soldats qui avaient péri dans un combat; et, à ce sujet, l'Ecriture sainte loue sa piété et sa foi touchant la résurrection. Dans la loi nouvelle, les prières pour les morts ont toujours été en usage, et c'est ici une des traditions les plus anciennes, les plus constantes et les plus universelles. L'Eglise a toujours recommandé aux fidèles cette sainte pratique; elle a toujours offert le saint sacrifice pour les défunts, aussi bien que pour les vivants, comme nous l'apprenons par les plus anciennes liturgies; et le concile de Trente a expressément déclaré et défini (Sess. 22., cap. 4. et sess. 25. in Decret. de purg.), contre la fausse doctrine des novateurs, que les âmes du purgatoire reçoivent de grands soulagements des fidèles, et surtout du saint sacrifice de nos autels. Les justes, qui sont morts ayant encore quelques fautes à expier, participent donc aux biens spirituels de l'Eglise. Mais comme ces biens ne se communiquent aux fidèles en cette vie qu'à proportion de leurs mérites et de leurs dispositions, nous devons croire qu'il en est de même après la mort. Dieu, qui est la justice même, a établi que chacun recevrait selon la mesure dont il se serait servi envers les autres (Matth. 7), et qu'après la mort, par conséquent, ceux qui auraient fait plus de bonnes œuvres pendant leur vie, participeraient plus abondamment aux biens spirituels de l'Eglise.

13. Concluons de là, mes Frères, combien il nous importe d'éviter le péché et de travailler avec ardeur à la pratique des bonnes œuvres. Par le moyen de la communion des Saints nous participons non-seulement aux fruits des sacrements, mais encore à ceux de toutes les prières et de toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise, pourvu que nous ayons soin de vivre de son esprit, c'est-à-dire d'être toujours en état de grâce, et toujours unis aux fidèles, non-seulement par les liens extérieurs, mais encore par les liens intérieurs de la charité. Si nous détruisons cette union par le péché, tous les trésors de l'Eglise nous deviennent inutiles. Cette considération doit nous faire concevoir pour lui une horreur extrême, puisque lui seul

peut nous rendre pauvres et misérables au milieu de tant de richesses. Non-seulement nous devons éviter le péché, mais nous devons encore nous adonner avec un saint courage à la pratique des vertus, puisque si le péché nous rend inutiles tous les trésors de l'Eglise, la nonchalance dans la pratique du bien nous priverait d'une grande partie de ces mêmes trésors. Dieu a établi cette participation de mérites pour suppléer à notre faiblesse et à notre indigence, et non pour favoriser notre lâcheté. Elle ne doit donc pas être pour nous un motif de nous dispenser de pratiquer les œuvres de piété envers Dieu, les œuvres de miséricorde envers notre prochain et les œuvres de pénitence envers nous-mêmes; elle doit nous porter au contraire à les pratiquer avec une plus grande ferveur. Evitons donc le mal, selon l'avis de l'Esprit-Saint (Ps., 36), et livrons-nous avec ardeur à la pratique du bien, afin que semant une grande abondance de bonnes œuvres, pour me servir de l'expression de saint Paul (Gal., 6), nous puissions aussi recueillir en abondance soit en cette vie, soit dans l'autre, les fruits précieux qui résultent de cette communion des saints, et jouir pendant l'éternité des biens inestimables que Dieu réserve aux vrais enfants de son Eglise.

TRENTE-HUITIÈME INSTRUCTION.

Sur les paroles du dixième article du Symbole : *Remissionem peccatorum.* Pouvoir que possède l'Eglise de remettre les péchés.

Dans le neuvième article du Symbole, les Apôtres nous ont fait connaître la véritable Eglise, et nous ont parlé de la communion des Saints, ou de la communication des biens spirituels dont jouissent ses membres vivants. Dans le dixième ils nous proposent à croire la rémission des péchés, sans laquelle ceux qui sont hors de l'Eglise ne pourraient jamais y entrer, et ceux qui, vivant dans son sein, ont le malheur de mourir à la grâce par le péché, ne pourraient plus participer à l'abondance de ses biens spirituels. Avant que l'homme entre dans l'Eglise, il est coupable du péché originel, esclave du démon et enfant de colère, comme dit saint Paul (Eph., 2); s'il n'avait aucun moyen pour se purifier de cette tache, il ne pourrait devenir membre de Jésus-Christ et enfant de son Eglise. Et si, après avoir été admis dans la société des fidèles et à la participation de leurs biens spirituels, il venait à rompre les liens de la charité qui l'unit à Dieu et aux membres de son

Eglise, il ne pourrait plus espérer de rentrer dans cette union, s'il n'avait aucune ressource pour obtenir la rémission de ses fautes; mais comme Dieu a établi son Eglise pour le salut de tous les hommes, il a bien voulu lui accorder le pouvoir de remettre les péchés, afin que ceux qui sont hors de son sein, eussent toujours la faculté d'y entrer par le moyen du baptême, et que ses enfants, qui perdent leurs droits sur ses biens par leurs péchés, eussent toujours à leur disposition un moyen prompt et efficace pour rentrer en possession de ces trésors spirituels. Je vous parlerai en premier lieu de ce pouvoir de remettre les péchés, que Jésus-Christ a communiqué à son Eglise, et en second lieu de l'abus qu'en font un grand nombre de chrétiens. La première partie servira à ranimer les pusillanimes; et la seconde, à retenir les présomptueux dans les bornes de l'humilité.

1. Comme il n'appartient qu'à Dieu de faire des miracles, il n'appartient aussi qu'à lui de remettre les péchés. Lui seul peut intervertir le cours ordinaire de la nature, parce que lui seul en est l'auteur. De même il n'y a que lui qui puisse faire un saint d'un pécheur, parce qu'il est lui seul l'auteur de la grâce. Il n'y a que lui qui puisse remettre les péchés à une âme coupable, comme il n'y a que lui qui puisse rendre la vie à un mort. Et s'il manifeste sa toute-puissance en faisant sortir un mort du tombeau, il ne la fait pas éclater d'une manière moins admirable en faisant sortir une âme du tombeau de ses pechés. Il s'est toujours montré si jaloux de cette autorité suprême, qu'avant que Jésus-Christ fût venu dans le monde, il n'avait jamais donné à personne la faculté de remettre les péchés, quoiqu'il eût bien souvent accordé celle de faire les plus grands miracles. Nous lisons dans l'ancien Testament que Moïse fit une multitude de prodiges étonnants, que Josué fit arrêter le soleil dans sa course, que le prophète Hélie fit descendre le feu du ciel, que le prophète Elisée rappela un enfant mort à la vie; mais nous n'y voyons point que quelqu'un ait jamais accordé à un autre le pardon de ses fautes. Aussi lorsque le prophète Nathan fut chargé d'aller reprocher à David son péché, il lui dit : Le Seigneur vous l'a cependant pardonné; mais il ne lui dit point : Je vous le pardonne de la part de Dieu. Et cela est si vrai, que lorsque notre divin Sauveur accorda à un paralytique la rémission de ses péchés, les Juifs s'en scandalisèrent, et se dirent entre eux qu'il avait blasphémé, en s'arrogeant un pouvoir qui n'appartenait qu'à Dieu; tant ils étaient persuadés que Dieu seul peut remettre les péchés.

2. Jésus-Christ fut le premier qui exerça sur la terre ce pouvoir divin. Il lui appartient en tant qu'il est Dieu, puisqu'il ne fait qu'un avec son Père, et que tout ce qui est à son Père, est à lui pareillement. Il lui appartient aussi en tant qu'il est homme, à raison de l'union hypostatique de son humanité sainte avec la personne du Verbe. Or, comme il était venu dans le monde, ainsi que l'avait prédit Isaïe (c., 61), pour guérir les plaies du genre humain, pour annoncer aux esclaves leur délivrance et le temps de leur réconciliation, et pour purifier son peuple du péché, non-seulement il rendit la vie aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage de leurs membres aux infirmes et la vie aux morts, prodiges qui ne regardent que le corps de l'homme, et dont on avait été plusieurs fois témoin avant lui; mais il étendit sa puissance jusque sur les âmes, en délivrant les pécheurs des liens de leurs péchés, et en leur en accordant la rémission (Matth. 9. et Luc. 7), chose inouïe avant lui.

3. Il ne se contenta pas d'exercer lui-même cette autorité divine et extraordinaire pendant le cours de sa vie mortelle; mais voulant qu'après son départ de ce monde elle demeurât perpétuellement sur la terre pour l'avantage et la consolation des hommes, il l'a laissa à son Eglise, lui transmettant ses droits comme à son épouse chérie, et lui communiquant le pouvoir de remettre aux pécheurs leurs iniquités. C'est à cette fin qu'il institua les sacrements de baptême et de pénitence, et ce fut en donnant à son Eglise la faculté de les administrer, qu'il lui accorda celle de laver les taches et de guérir les plaies que le péché pourrait faire à nos âmes. Allez, dit-il aux Apôtres (Matth. 28), et dans leur personne à tous leurs successeurs, allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Je vous envoie comme mon père m'a envoyé. J'ai été envoyé pour donner la vie aux hommes, pour les réconcilier avec mon Père, et pour les sauver, et c'est pour cela que j'ai reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, c'est pour la même fin que je vous envoie, en vous communiquant toute mon autorité. Tu es Pierre, dit-il une autre fois au prince des Apôtres, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Je te donnerai les clés du royaume céleste, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. Il tint plus tard le même langage à tous ses Apôtres, et avant de monter au ciel, leur communiquant ce pouvoir qu'il leur

avait promis, recevez le Saint-Esprit, leur dit-il en soufflant sur eux ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (in Ev. Joan. et Matth.).

4. Et d'abord l'Église a le pouvoir de remettre les péchés par le moyen du baptême. C'est en cela que le baptême de Jésus-Christ diffère de celui de saint Jean-Baptiste. Celui de saint Jean disposait les pécheurs à recevoir le pardon de leurs fautes par le moyen du baptême institué par Jésus-Christ, mais il ne remettait pas lui-même les péchés, tandis que celui de Jésus-Christ a la vertu de les effacer et de nous sanctifier. C'est pour cela que le précurseur du Messie disait à ses disciples (Matth. 3) : Je vous baptise dans l'eau, en vous exhortant à la pénitence; mais il en viendra un autre après moi, qui est plus puissant que moi, et qui vous baptisera dans le Saint-Esprit, voulant donner à entendre que le baptême qu'il conférait était tout extérieur, et servait seulement de préparation à un autre baptême plus excellent, qui communiquerait aux âmes la grâce en même temps que le droit au céleste héritage. Par le moyen de ce baptême, l'homme meurt au péché dans lequel il vivait auparavant, et il ressuscite à la grâce à laquelle il était mort ; et c'est pour cela que saint Paul, écrivant aux Corinthiens, dit (Ep. 1. c. 8) que si autrefois ils étaient souillés de beaucoup de crimes, ils ont été purifiés, sanctifiés et justifiés en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans son épître aux Romains (c. 6) il dit de même : Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort ; nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir au péché, afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Et dans un autre endroit (ad Tit., 3) il appelle le baptême un bain dans lequel nous sommes régénérés et renouvelés par le Saint-Esprit, puisque l'homme, qui avait été rendu difforme par le péché, est renouvelé par le moyen de ce sacrement, et que celui qui était mort à la grâce, étant vivifié par le Saint-Esprit, y renaît à une vie spirituelle. Notre divin Rédempteur avait déjà indiqué cet effet merveilleux du baptême, en disant à Nicodème (Joan. 3., 3) que celui qui ne renaît pas, ne peut pas entrer dans le royaume de Dieu, et en lui expliquant que cette seconde naissance ne devait pas s'entendre d'une naissance corporelle, mais d'une naissance spirituelle qui a lieu dans le baptême par le moyen duquel l'homme est régénéré par l'eau et par le Saint-Esprit, régénération qui efface dans celui-ci la tache qu'il avait contractée dans

la génération corporelle. Le saint concile de Trente (Sess. 5. Decr., de pec. or.) eut donc bien raison de prononcer anathème contre ceux qui disent que dans le baptême le péché originel n'est pas entièrement remis par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou qui soutiennent que ce sacrement n'efface pas proprement le péché, mais qu'il fait seulement que le péché n'est plus imputé à l'homme. Il eut raison d'enseigner que dans ceux qui sont ainsi régénérés, il ne reste rien qui soit l'objet de la haine divine, et qu'il n'y a rien qui mérite la damnation dans ceux qui, ayant été véritablement ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, ne suivent point les désirs de la chair, mais ont été dépouillés du vieil homme, revêtus du nouveau qui est créé selon Dieu, et sont devenus innocents, purs, sans tache, chéris de Dieu, ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ, n'ayant plus rien qui puisse leur fermer l'entrée du ciel et les empêcher d'y entrer. Que si, après le baptême, il reste encore dans les chrétiens la concupiscence ou le foyer du péché, il ne s'ensuit point que le péché lui-même ne soit pas entièrement remis, car cette concupiscence n'est pas un péché ; et, bien loin d'être nuisible, elle est au contraire une occasion de mérites et de récompenses pour ceux qui, aidés du secours de la grâce, lui résistent courageusement. Si elle est quelquefois appelée péché, on ne veut point dire par là qu'elle l'est réellement; mais on lui donne ce nom parce qu'elle est l'effet du péché, et qu'elle porte au péché.

5. Il est donc évident que l'Eglise a le pouvoir de remettre par le moyen du baptême les péchés qui ont été commis avant la réception de ce sacrement. Mais si, après le baptême, au lieu de combattre généreusement contre la chair, le monde et le démon, le chrétien vient à se laisser vaincre, et à tomber dans de nouvelles fautes, devra-t-il pour autant désespérer de son salut ? Mes enfants, nous dit l'apôtre saint Jean (Ep. 1., c. 2), je vous écris ceci afin que vous ayez soin de ne plus pécher ; mais si par malheur quelqu'un d'entre nous vient à se rendre coupable de quelque faute, nous avons Jésus-Christ pour avocat auprès de son Père, à qui il s'offre comme une hostie de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. Si nous confessons nos fautes avec sincérité, il est juste et fidèle en ses promesses, il nous en accordera la rémission, et nous purifiera de toutes nos iniquités (c. 1). La divine miséricorde, dit le pape saint Léon (Ep. 82., ad Theodor.), pour subvenir à la faiblesse humaine, a voulu que non-seulement par le baptême, mais

encore par le moyen de la pénitence, nous puissions, après avoir perdu la grâce, acquérir de nouveau l'espérance de la vie éternelle en obtenant le pardon de nos fautes par le ministère des Prêtres. Car, ajoute-t-il, le médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, a donné aux pasteurs de son Eglise la faculté de recevoir à la pénitence ceux qui confesseraient leurs péchés, et de les introduire par la porte de la réconciliation à la participation des sacrements.

6. Ainsi, comme les péchés commis avant qu'on appartienne à l'Eglise sont remis par le baptême, de même ceux qui ont été commis après le baptême, sont remis par le sacrement de pénitence. Quel que soit leur nombre, quelle que soit leur grièveté, la rémission s'étend à tous, et c'est en cela que nous voyons s'accomplir cette promesse que Dieu nous a faite par la bouche du prophète Isaïe (c. 1), que quand notre âme serait toute noire de péchés, elle deviendra blanche comme la neige, et que quand les crimes du pécheur seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendraient blancs comme la laine la plus belle. Celui, dit Tertullien (Lib. de Pœn., c. 4), qui a décerné une peine à toute espèce de péchés, aux péchés de pensées, aux péchés de paroles, aux péchés d'actions, à ceux qui se commettent par l'esprit comme à ceux qui se commettent par le corps, a aussi promis, par le moyen de la pénitence, le pardon à toutes sortes de crimes. Nous lisons, ajoute le même Tertullien (c. 7), que l'esprit du Seigneur reproche aux habitants d'Ephèse leur défaut de charité (Ap. c., 2. et 3), à ceux de Thiatire leurs impudicités, à ceux de Sardes l'imperfection de leurs bonnes œuvres, à ceux de Pergame la fausseté de leur doctrine, à ceux de Laodicée leur trop grande confiance dans les richesses, et il les invite tous au repentir, les menaçant des châtiments les plus terribles, s'ils persistent à suivre la même voie. Or, il ne menacerait pas ceux qui méprisent ses tendres invitations, s'il ne pardonnait pas à ceux qui s'y rendent. Dieu, dans le sacrement de pénitence, pardonne donc tous les péchés, quelles que soient leur énormité et leur multitude. Il les pardonne sincèrement, il les pardonne entièrement, il les pardonne de manière que celui qui, auparavant était pécheur, devient juste par le moyen de ce sacrement, que celui qui auparavant gémissait sous la servitude du démon, recouvre l'heureuse liberté des enfants de Dieu et rentre dans tous les droits qu'il avait perdus sur l'héritage céleste, et que celui qui avait renoncé à l'amitié de son Dieu est de nouveau compté au nombre de ses enfants. Ce Père plein de bonté, dit saint Am-

broise (Lib. 2. de Pœn., c. 3), lui donne le baiser de paix, qui est le signe de l'alliance qu'il fait avec le pécheur pénitent ; il lui rend la robe de son innocence, sans laquelle il ne pourrait avoir entrée dans le festin éternel ; il lui met à la main l'anneau qui est le gage de la fidélité et le sceau du Saint-Esprit. Et ce pardon si généreux il ne l'accorde pas une fois seulement, mais il l'accorde aussi souvent que le pécheur revient à lui en s'approchant du sacrement de la réconciliation avec un repentir sincère de ses fautes. Et en effet, lorsque Jésus-Christ a donné à ses Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de remettre les péchés, il n'a mis aucune borne à ce pouvoir, il ne l'a pas restreint à une telle espèce ou à un tel nombre de péchés; mais il a dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (Joan. 10).

7. Quelle consolation, quelle confiance et quels sentiments de reconnaissance ne doit pas nous inspirer cette miséricorde infinie de notre Dieu qui se montre si prompt et si libéral, quand il s'agit de nous remettre toutes les dettes que nous avons contractées envers lui ! Quelle ne doit pas être notre joie, et de quelle force et de quel courage ne devons-nous pas être animés en pensant que Jésus-Christ a laissé à son Eglise le pouvoir de nous remettre nos péchés ! Ce sont les hommes, nos frères, et qui éprouvent comme nous les effets de la faiblesse humaine, qu'il a établis nos juges, et ce sont ces juges qu'il a institués en notre faveur ministres de sa divine clémence. Ce sont eux qui ont l'autorité de nous absoudre, et qui tiennent dans leurs mains les clés qui ouvrent les portes du ciel. Quand ils prononcent sur le pécheur contrit et humilié ces paroles : *Je t'absous de tes péchés*, non-seulement, dit le concile de Trente (Sess. 14. c. 6. et can. 9), ils déclarent que ses péchés sont remis, mais c'est une véritable sentence qu'ils prononcent en qualité de juges établis de Dieu; et leur jugement est ensuite confirmé et ratifié dans le ciel. Par le moyen de cette absolution, les liens de nos péchés, qui tenaient notre âme captive, sont brisés, les mérites du sang de Jésus-Christ nous sont appliqués, nous sommes purifiés de toutes nos souillures, toutes nos plaies sont refermées, la grâce sanctifiante vient embellir notre âme, nous devenons, en un mot, des hommes tout nouveaux. Quel bonheur pour nous, mes Frères, au milieu des dangers continuels où nous sommes de tomber durant cette misérable vie, d'avoir un moyen si prompt, si assuré et si facile de nous relever ! moyen dont sont privés tous ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, lesquels

n'ont par-là même aucune ressource pour obtenir la rémission de leurs péchés. Glorifions donc le Seigneur, comme le faisait autrefois la multitude (Matth. 9), de ce qu'il a daigné donner à des hommes un semblable pouvoir en notre faveur. Profitons d'un si grand bienfait, en nous approchant souvent, avec confiance et avec toutes les autres dispositions requises, du sacrement de la réconciliation. Ne nous laissons point décourager par la multitude ou par la grièveté de nos fautes. Jésus-Christ est venu au monde pour appeler non les justes, mais les pécheurs. C'est en faveur des pécheurs qu'il a communiqué à son Eglise cette suprême autorité; et si nous nous présentons à ses ministres avec un cœur sincèrement repentant, quel que soit le nombre de nos péchés, quelle qu'en soit la grièveté, nous devons être assurés que nous en obtiendrons la rémission.

8. Cependant, mes Frères, parce nous avons dans l'Eglise un remède si prompt et si facile à nos maux, il ne faudrait pas, comme font un grand nombre, en abuser, au lieu de nous en servir pour notre salut. Si l'on trouve des chrétiens qui se découragent à la vue de l'énormité de leurs crimes, il en est d'autres qui, dans la pensée qu'ils obtiendront facilement le pardon de leurs péchés, abusent de cette autorité que Jésus-Christ a laissée à son Eglise, et font servir à leur damnation un sacrement établi pour leur salut. Après avoir ranimé votre confiance en la bonté de Dieu, en vous montrant la grandeur du bienfait qu'il nous a accordé en laissant à son Eglise le pouvoir de remettre les péchés, il me reste donc à vous parler de l'abus que plusieurs font de ce sacrement, soit par malice, soit par ignorance ; afin que, voyant combien ils se trompent, vous vous teniez vous-mêmes en garde pour ne pas vous rendre coupables d'indifférence ou de présomption.

9. On peut réduire à deux classes les pécheurs qui abusent du pouvoir que l'Eglise a reçu de remettre les péchés : ceux qui ne s'approchent pas avec les dispositions nécessaires du sacrement de la réconciliation, et ceux qui négligent de s'en approcher. Les premiers s'imaginant que, pour obtenir la rémission de leurs fautes, il suffit de se présenter aux ministres du Seigneur, de faire l'aveu de leurs péchés et d'en recevoir l'absolution, s'approchent du tribunal sans éprouver un repentir sincère de leurs fautes, et sans avoir une volonté ferme de les éviter à l'avenir. Ils se confessent, ils se frappent la poitrine, ils promettent de ne plus tomber ; mais s'ils veulent bien examiner ce qui se passe au fond de leur cœur, ils

verront qu'il est encore dominé par quelques passions, qu'il conserve encore un attachement au péché, et qu'ils ne sont pas sincèrement déterminés à changer de conduite ; et une preuve de ce manque de dispositions, c'est qu'après leurs confessions ils continuent à s'exposer aux mêmes dangers, à se trouver dans les mêmes occasions, à retomber dans les mêmes habitudes, et leur vie étant une suite de péchés et de confessions, ils la passent dans une fausse et pernicieuse sécurité, pensant que leurs fautes leur sont toujours pardonnées. Ce qui les confirme dans cette assurance, c'est qu'ils reçoivent trop facilement l'absolution de certains confesseurs, lesquels exercent presque indifféremment envers tous le pouvoir qu'ils ont reçu de délier, comme si Dieu ne leur avait pas communiqué aussi celui de lier. Les autres, pour ne pas faire cet abus des sacrements, tombent dans un excès contraire non moins condamnable, abusant d'une autre manière de ce remède que la divine miséricorde a préparé à leurs maux. Dieu est bon, disent-ils, et parce qu'il ne veut pas la mort du pécheur, il a institué un tribunal de réconciliation, lequel est ouvert pour tous et en tout temps. Se flattant ainsi qu'il leur sera facile d'obtenir la rémission de leurs péchés à la fin de leur vie, ou dans le temps de leur vieillesse, ils se servent de la bonté de Dieu pour pécher plus hardiment; et de ce qui devrait les engager à être plus fidèles à leur divin bienfaiteur, ils en prennent occasion de l'offenser sans retenue. Ils s'éloignent des sacrements, et il ne leur vient pas même en pensée de recourir au pouvoir de l'Eglise pour se faire absoudre de leurs péchés. Ne pensant à autre chose qu'à se donner du beau temps et à satisfaire leurs caprices, ayant lâché la bride à toutes leurs passions, ils multiplient leurs iniquités à l'infini, et malgré qu'ils se forment une chaîne de crimes d'autant plus forte qu'elle est plus longue, ils se persuadent néanmoins qu'ils pourront un jour, et quand il leur plaira, la briser en un moment et sans peine.

10. Les uns et les autres se trompent grossièrement, et celui qui penserait comme eux, serait dans le plus grand danger de se perdre éternellement. Et d'abord pour ce qui est de ceux qui se persuadent qu'ils obtiendront le pardon de leurs fautes par le moyen de leurs confessions faites sans repentir et sans un véritable regret de les avoir commises, je leur dis, et Dieu lui-même leur fait savoir qu'il est, à la vérité, prompt à remettre les péchés, quelque graves et quelque multipliés qu'ils soient, mais à condition que le pécheur en concevra

une véritable douleur et un repentir sincère. Sans cette condition, il n'en a jamais promis le pardon ni dans l'ancien Testament, ni dans le nouveau. Lavez-vous, dit-il par la bouche du prophète Isaïe (c. 1), purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez une bonne fois à faire le bien, jugez avec droiture, venez au secours de celui qui est opprimé, rendez justice à l'orphelin, soutenez les intérêts de la veuve; et alors venez, et plaignez-vous de moi, si votre âme, fût-elle toute noire d'iniquités, ne devient pas blanche comme la neige. Que m'importe, dit-il, par la bouche du prophète Joël (c, 2. v. 13), que vous déchiriez vos habits? Brisez plutôt votre cœur; convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, et vous le trouverez bon et miséricordieux, plein de patience et d'une miséricorde infinie. Mais si vous ne vous convertissez pas de tout votre cœur, sachez, dit le Psalmiste (Ps. 7), que Dieu tirera contre vous son épée : il a déja étendu son arc, il le tient prêt, et il l'a pourvu de flèches mortelles. Nous trouvons cette nécessité du repentir exprimée d'une manière non moins formelle dans le nouveau Testament. Si vous ne faites pénitence, dit Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Luc, vous périrez tous également: et avant de monter au ciel, il ordonna à ses Apôtres (ibid. 24) de prêcher à toutes les nations la nécessité de la pénitence et la rémission des péchés. Aussi l'apôtre saint Pierre disait-il en prêchant dans la ville de Jérusalem (Act. 2. 28): Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour recevoir la rémission de ses péchés; enseignant par-là que cette rémission n'est accordée qu'à ceux qui se repentent sincèrement de leurs fautes, et qui en font pénitence. C'est donc avec raison que le concile de Trente enseigne (Sess. 14) qu'à ceux qui ont eu le malheur de souiller leur conscience par le péché mortel, et qui ont voulu ensuite recouvrer la justice, le repentir a toujours été nécessaire et indispensable, et que les adultes mêmes qui demandent à être purifiés dans les eaux du baptême, doivent détester sincèrement les offenses qu'ils ont faites à Dieu auparavant.

11. Ils sont donc dans l'erreur ceux qui, sans être intérieurement pénétrés des sentiments de haine et de douleur de leurs péchés, qui conservant encore au fond de leur cœur une inclination et une affection pour ces mêmes fautes, qui, sans être véritablement résolus de faire tous leurs efforts pour les éviter à l'avenir, pensent en obtenir la rémission parce qu'ils les confessent aux ministres de Jésus-Christ avec quelques signes

extérieurs de repentir. Dieu sera-t-il obligé de maintenir sa promesse, tandis qu'ils ne veulent pas observer la condition qu'il a prescrite ? Ils ne se corrigent point, ils ne changent point de vie, ils retombent toujours dans les mêmes péchés dont ils s'accusent, ils continuent ces trafics injustes, ils refusent de rompre ces amitiés criminelles, ils s'exposent toujours aux mêmes dangers; en un mot, ils mentent à Dieu, puisque d'un côté ils lui demandent le pardon de leurs fautes, et que de l'autre ils y retombent toujours; que d'un côté ils implorent sa clémence, et que de l'autre ils ne cessent d'outrager sa majesté et d'irriter sa justice. Etant ainsi rebelles à la lumière céleste, ingrats pour les bienfaits qu'ils ont reçus, et sans fidélité envers Dieu, ils se figurent néanmoins être en grâce avec lui et du nombre de ses enfants. Ils sont, dit saint Paul (Heb. 6), comme une terre qui, quoique arrosée des eaux du ciel, ne produit que des épines et des chardons, laquelle sera réprouvée, maudite et condamnée aux flammes. Qu'ils s'attendent, en abusant ainsi de la bonté de Dieu, à recevoir le juste châtiment dû à leurs fautes; mais qu'ils n'espèrent pas en obtenir le pardon, tant qu'ils n'en concevront pas un repentir sincère.

12. Quant à ceux qui, livrés à leurs passions, se tiennent éloignés des sacrements, et qui s'efforcent d'étouffer les remords de leur conscience dans la vaine espérance qu'ils auront plus tard le temps de se repentir, et qu'il leur sera facile d'obtenir miséricorde, je pourrais leur montrer qu'ils sont extrêmement téméraires et insensés par cela seul que, différant leur pénitence, ils exposent évidemment leur salut, et courent le plus grand danger de n'avoir jamais à leur disposition ce temps qu'ils se promettent; car si l'on doit regarder comme un imprudent et un insensé celui qui ne profite pas sans délai des moyens qui se présentent à lui, lorsqu'il s'agit d'éviter quelques maux temporels, n'a-t-on pas bien plus raison de regarder comme tel celui qui néglige de mettre à profit les moyens qu'il a pour éviter le plus grand de tous les maux qui est l'enfer? Mais je laisse de côté cette réflexion, et je me borne à leur rappeler qu'ils ont affaire à un Dieu qui, à la vérité, est infiniment miséricordieux, mais aussi infiniment juste. Comme étant infiniment miséricordieux, il promet de pardonner à tous ceux qui reviendront à lui avec un cœur contrit et humilié; mais comme étant infiniment juste, il menace de punir d'un abandon terrible ceux qui abusent de sa patience. Si nous lisons, dans la sainte Ecriture, les promesses

que Dieu fait au pécheur repentant, nous y trouvons aussi les menaces qu'il fait au pécheur superbe et obstiné. Aveuglez l'esprit de ce peuple, dit-il au prophète Isaïe (c. 6.), faites que ses oreilles n'entendent point, que ses yeux ne voient point, que son intelligence ne comprenne point, de crainte qu'il ne se convertisse et qu'il n'obtienne le salut. Parce que vous avez fermé vos oreilles à ma voix, dit-il dans les Proverbes (c. 1.), parce que vous n'avez pas voulu saisir ma main lorsque je vous l'ai tendue pour vous aider à vous tirer de l'abîme, parce que vous avez méprisé mes inspirations, et que vous avez endurci votre cœur lorsque je vous ai avertis par mes châtiments, je me rirai aussi de vous au moment où vous serez dans le plus grand besoin. Alors vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai pas; vous vous lèverez avant l'aurore pour me chercher, et vous ne me trouverez pas. Je ne finirais point, si je voulais rapporter tous les exemples de cette impénitence finale, et de cet abandon de Dieu, dont il est fait mention dans l'Evangile, dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres de saint Paul.

13. Or, si Dieu, irrité de l'abus que ces pécheurs font de ses grâces, leur retire ses lumières et son secours, et les abandonne à la fureur de leurs passions, comment parviendront-ils à mépriser ce qu'ils estiment, à détester ce qu'ils aiment, à changer de pensées, de désirs, de volontés et d'affections, et à se convertir enfin à Dieu de manière à obtenir de lui le pardon de leurs péchés? Si la conversion du pécheur est l'œuvre de la grâce toute-puissante de Dieu, comment osent-ils espérer qu'ils se convertiront, si, justement irrité contre eux, celui-là leur refuse cette grâce? Je sais qu'ils cherchent à se faire illusion et à se persuader que Dieu ne refusera pas de la leur accorder. Mais pour nous convaincre qu'ils sont dans l'erreur, il suffit de nous rappeler ces paroles terribles de l'Apôtre (Rom. 2): Nous savons que Dieu condamne selon la vérité ceux qui vivent dans l'impiété, et qui commettent des actions criminelles. Vous donc qui vous en rendez coupables, pensez-vous que vous éviterez le jugement de Dieu? Est-ce parce qu'il vous supporte, que vous méprisez les richesses de sa patience, de sa longue tolérance et de la bonté avec laquelle il vous invite à la pénitence? Ah! sachez que, par votre obstination et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère. Aussi le Saint-Esprit nous recommande-t-il (Eccl. 5) de ne pas ajouter péché à péché, et de ne pas nous faire illusion à nous-mêmes, en disant que la miséricorde de Dieu est grande, et qu'il nous par-

donnera volontiers la multitude de nos crimes ; car, en Dieu, la miséricorde n'est pas sans la justice, et la colère divine veille sur les pécheurs. Il nous exhorte à ne pas renvoyer notre conversion et à ne pas la différer de jour en jour, parce qu'autrement l'indignation de Dieu viendra fondre sur nous pour nous perdre dans le temps de sa vengeance. Et, par le prophète Isaïe, il nous invite (c. 55) à chercher le Seigneur tandis que nous pouvons le trouver, et à l'invoquer tandis qu'il est près de nous. Saint Paul nous avertit pareillement de ne pas rendre inutile la grâce que Dieu nous offre ; et la raison qu'il en donne, c'est que le Seigneur a dit : Je vous ai exaucés au temps favorable, et je vous ai secourus au jour du salut ; d'où il conclut que le temps favorable est le temps présent, et que le jour du salut est le jour d'aujourd'hui (2. Cor., 6).

14. Croyons donc, mes Frères, et croyons fermement ce que les saints Apôtres nous enseignent dans cet article, c'est-à-dire que l'Eglise a le pouvoir de remettre les péchés; pouvoir qui n'est point restreint ni à un certain temps, ni à un certain lieu, et qui s'étend à toute espèce de péchés, quels que soient leur nombre et leur grièveté. Mais gardons-nous bien de tirer de cette vérité si consolante ces conséquences funestes qu'en tirent tant de pécheurs pour leur propre perte, et d'abuser d'un don si précieux que Jésus-Christ a fait à son Epouse, la sainte Eglise, pour notre salut. Voudrions-nous être méchants parce que Dieu est bon ? Voudrions-nous négliger la guérison de nos infirmités parce que Jésus-Christ nous en a facilité le remède ? Ah ! que sa bonté soit au contraire pour nous un motif de pleurer amèrement l'ingratitude dont nous nous sommes rendus coupables envers lui par le passé, et de le servir plus fidèlement à l'avenir. En confessant nos péchés avec ces sentiments d'humilité, avec un repentir sincère et avec une ferme résolution de ne plus les commettre, nous en obtiendrons le pardon de la divine miséricorde, et nous aurons droit à l'héritage des enfants de Dieu.

TRENTE-NEUVIÈME INSTRUCTION,

Sur le onzième article du Symbole : *Carnis resurrectionem.*

Résurrection future des corps.

L'apôtre saint Paul a parlé de deux sortes de résurrections, de celle de notre âme, et de celle de notre corps, lorsqu'il a dit (1.

Cor., 15) que, de même qu'un homme a été l'auteur de la mort de tous les autres hommes, ainsi un homme est l'auteur de la résurrection de tous; et que si tous les hommes sont sujets à la mort par suite du péché d'Adam, tous les hommes ressusciteront aussi par les mérites et par la puissance de Jésus-Christ. Je vous ai développé ce qui a rapport à la résurrection de notre âme dans l'instruction précédente, en vous parlant de la rémission des péchés; il nous reste à considérer maintenant ce qui regarde la résurrection future de notre corps. C'est l'importante vérité que les Apôtres nous proposent à croire dans le onzième article du Symbole; vérité qui est un des grands objets de notre foi, et en même temps un des principaux fondements de notre espérance. Pour traiter cette matière avec ordre, j'établirai premièrement la certitude de cette résurrection universelle; en second lieu, je vous exposerai les circonstances qui doivent l'accompagner, et enfin je vous suggèrerai quels sont les fruits que nous devons en tirer pour le salut de notre âme.

1. Avant de vous montrer la certitude de la résurrection future, il ne sera pas hors de propos que je détruise ici un doute qui pourrait s'élever dans l'esprit de quelques-uns, et que je vous indique la raison pour laquelle les Apôtres nous ont appris à dire : *Je crois la résurrection de la chair*, et non pas plutôt : Je crois la résurrection de l'homme. Comme on dit très bien que l'homme meurt, parce que la mort détruit l'union qui existe entre l'âme et le corps, et que par-là même l'homme, qui est composé d'une âme et d'un corps, cesse d'exister comme homme, il semble que l'on devrait dire de même que, dans la résurrection, c'est l'homme qui ressuscitera, puisque l'âme se réunissant au corps, l'union entre ces deux substances, qui constitue proprement l'homme, sera rétablie. Pourquoi donc les Apôtres n'ont-ils pas dit : la résurrection de l'homme, plutôt que la résurrection de la chair? Ne croyez pas, mes Frères, qu'ils aient employé cette expression sans des raisons très graves, et sans un mûr examen. Nous savons que déjà de leurs temps, il y eut des hérétiques, dont deux sont nommés par l'apôtre saint Paul (2. Tim. 2) : Hyménée et Philète, qui, par leurs subtilités et leurs fausses interprétations, cherchaient à détruire la vérité de la résurrection. Ils disaient que les passages de la sainte Ecriture doivent s'entendre non d'une résurrection corporelle, mais de la résurrection spirituelle qui a lieu lorsque l'âme ressuscite de la mort du péché à la vie de la grâce. Et comme c'est dans le baptême que les hommes reçoivent la

vie spirituelle, ils concluaient qu'on ne doit plus attendre la résurrection, mais qu'elle a déjà eu lieu; et par ces vains sophismes, ils parvenaient à séduire un grand nombre de chrétiens qui se laissaient ainsi pervertir. Ce fut donc pour ôter tout prétexte à ces fausses interprétations, et pour prémunir les fidèles contre cette erreur, que les Apôtres enseignèrent d'une manière expresse que nous devions croire la résurrection de la chair, et qu'outre la résurrection spirituelle qui a lieu lorsque nous recevons le baptême, nous devons encore attendre la résurrection de notre corps, qui arrivera à la fin des siècles.

2. Un autre motif non moins pressant qui les a portés à se servir de ces paroles: Je crois la résurrection de la chair, préférablement à celles-ci: Je crois la résurrection de l'homme, c'est que les incrédules auraient profité de ces dernières expressions pour se persuader que l'âme meurt avec le corps. Si l'homme doit ressusciter, auraient-ils pu dire, l'âme ressuscitera donc aussi bien que le corps, puisque ce sont les deux parties qui constituent l'homme; et si l'une doit ressusciter aussi bien que l'autre, il faut donc nécessairement que l'une et l'autre meurent. C'est donc pour empêcher que les impies ne tirassent ces conséquences fausses et pernicieuses, que les Apôtres ont levé toute équivoque, et qu'ils nous ont dit d'une manière expresse que nous devons croire la résurrection de la chair. Par-là même ils nous ont enseigné que notre âme n'est point sujette à la mort, et ils nous ont enlevé toute espèce de doute sur son immortalité, laquelle d'ailleurs est prouvée de la manière la plus claire et la plus formelle dans les divines Ecritures. Le corps retourne dans la terre dont il est formé, disent-elles (Eccl. 2); mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a créé. Ailleurs, elles nous apprennent (Sap. 2. et 3) que Dieu a créé l'homme immortel quant à son esprit, et qu'il l'a fait à son image et à sa ressemblance; que les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et que la mort n'a sur elles aucun empire; que si les justes semblent morts et anéantis aux yeux des méchants, ils vivent néanmoins dans la paix, et que leur espérance est pleine d'immortalité. Les Apôtres, en se servant de ces expressions: Je crois la résurrection de la chair, ont donc voulu par-là nous faire entendre que des deux parties qui constituent l'homme, une seule, c'est-à-dire le corps, est dissoute et retombe en poussière, et que l'autre, qui est notre âme, demeure incorruptible et hors des atteintes de la mort.

3. Par un effet de la puissance divine, notre âme doit donc, au

dernier jour, se réunir à notre corps, et ce corps ayant repris sa forme primitive et étant orné de tous ses membres, recevra de nouveau la vie et le mouvement. C'est cette grande vérité que nous faisons profession de croire dans cet article du Symbole; vérité qu'il nous est impossible de révoquer en doute, puisque Dieu, qui est la vérité même, nous l'a révélée en cent endroits de la sainte Ecriture. Je sais, dit Job (c. 19), que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour; je prendrai de nouveau mon corps, et je verrai Dieu avec cette même chair; oui, c'est moi-même qui aurai ce bonheur de voir mon Dieu, et de le contempler de mes propres yeux. Cette espérance est vive et solidement établie dans mon cœur. Vos morts ressusciteront, dit Dieu par la bouche du prophète Isaïe (26. et 66), vous le verrez, votre cœur en tressaillera de joie, et vos os germeront comme l'herbe. Les Hébreux n'ignoraient pas cette vérité; et c'est pour cela que cet intrépide Machabée disait avec tant de hardiesse au tyran (2. Machab. 7): Tu nous enlèves la vie présente, cruel; mais le Roi du ciel, parce que nous mourons pour la défense de sa loi sainte, nous ressuscitera et nous donnera une vie éternelle. J'ai reçu ces membres du ciel, dit le troisième de ses frères, en présentant au bourreau sa langue et ses mains pour être coupées; maintenant, par amour pour la religion de mes pères, je les sacrifie, et je sais que mon Dieu, qui me les a donnés, doit un jour me les rendre. Le quatrième de ses frères, animé de la même espérance, dit aussi, étant près d'expirer, qu'il attendait sa récompense de Dieu qui devait le ressusciter un jour. C'est cette même espérance de la résurrection que leur mère, cette femme admirable et invincible, leur proposait pour les animer à souffrir courageusement la mort, lorsque leur rappelant les divines promesses, elle leur disait: Le Créateur du monde, qui a formé l'homme, vous rendra l'esprit et la vie. Telle était aussi la foi de l'intrépide Judas (ib. c. 12) qui fit offrir à Jérusalem un sacrifice solennel pour expier les péchés des soldats qui étaient morts dans le combat. Et le texte sacré loue sa croyance et ses sentiments religieux sur la résurrection, en disant que s'il n'eût pas cru que nous devons ressusciter un jour, il n'aurait pas fait prier pour les morts. La croyance sur cette vérité était alors si universelle et si bien établie, que lorsque le divin Rédempteur, pour consoler les sœurs de Lazare qui était mort, leur dit qu'il ressusciterait; ah! je n'ignore pas, reprit Marthe, qu'il ressuscitera dans la résurrection qui se fera au dernier jour (Joan. 11).

4. Néanmoins, comme il s'était élevé dès-lors une secte appelée des Sadducéens, lesquels niaient la résurrection future contrairement à la croyance commune des Hébreux et au sens des divines Ecritures (Matth. 22., Act. 23), Jésus-Christ voulut confirmer cette vérité par l'autorité de sa parole. Il prémunit ses disciples contre une erreur si pernicieuse, et les avertit de se tenir en garde contre la doctrine de ces hérétiques. Ayant été interrogé une fois par ces incrédules, il les réfuta (ib. 22) et les confondit; leur montrant qu'ils étaient dans l'erreur, et qu'ils ne connaissaient ni le sens des Ecritures, ni l'étendue de la puissance de Dieu. Après la résurrection, leur dit-il, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris; mais ils seront comme les Anges de Dieu dans le ciel. N'avez-vous pas lu ce que Dieu a dit touchant la résurrection? Voici ses paroles : Je suis, dit-il, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob; or, il n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. En vérité, en vérité, je vous le dis, ajoute-t-il en parlant une autre fois aux Juifs (Joan. 5), le temps va venir, et il est déjà venu, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu... Ne vous étonnez pas de ceci; car le temps viendra où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui auront fait de bonnes œuvres ressusciteront pour vivre; mais ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour être condamnés. Telle est la volonté de mon Père (Joan. 18) qui m'a envoyé, que tous ceux qui voient le Fils et qui croient en lui, aient la vie éternelle, et je les ressusciterai au dernier jour. Faut-il nous étonner, après cela, si l'apôtre saint Paul qui, outre qu'il avait étudié les saintes Ecritures, avait encore appris la doctrine évangélique par une révélation spéciale de Jésus-Christ (Gal. 1), parle si souvent et avec tant de zèle de la résurrection future, soit dans ses prédications, soit dans ses Epîtres? Parle-t-il aux infidèles? Il leur annonce la résurrection des morts (Act. 17), et ce grand jour où Dieu jugera l'univers selon l'équité. Parle-t-il aux Juifs? Il fait mention de la résurrection universelle, et il enflamme le zèle des Pharisiens contre ceux qui refusaient d'admettre cette vérité. Est-il cité devant les tribunaux pour y rendre compte de sa doctrine? Il confesse publiquement (Act. 24) qu'il obéit à Dieu, et qu'il croit tout ce qui est écrit dans la loi et les Prophètes, espérant fermement la résurrection future des justes et des pécheurs. Il parle de la résurrection dans sa première épître aux Corinthiens (c. 15), où il réunit les preuves les plus solides et les plus pro-

pres à établir cette vérité. Il en parle en écrivant aux Thessaloniciens (Ep. 1.,c. 4),et s'en sert pour les exhorter à ne point trop s'affliger de la mort de leurs proches et de leurs amis. C'est, en un mot, par l'espérance de cette résurrection, qu'il encourage tous les hommes à supporter les souffrances, les travaux et les persécutions, à mépriser les biens de la terre, et à réprimer leurs passions (2. Cor. 4., Phil. 3., Col. 3).

5. Après tant de témoignages, que pourront répliquer ces esprits superbes qui refusent de croire ce qu'ils ne comprennent pas? Seront-ils assez téméraires pour donner le démenti et aux Apôtres qui ont prêché la résurrection, et aux Prophètes qui l'ont prédite, et à Jésus-Christ lui-même qui l'a enseignée? Prétendront-ils mettre des bornes à la puissance de Dieu, et lui fixer des limites au-delà desquelles elle ne puisse pas s'étendre? Qui dit Dieu, dit un Être infiniment puissant, dont le pouvoir n'a point de bornes, et qui peut faire tout ce qui est possible. Les incrédules s'obstineront-ils à dire qu'il est impossible que les morts ressuscitent? Mais qu'y a-t-il en cela qui répugne et qui soit impossible, puisque Dieu nous a donné des preuves assez manifestes de son pouvoir, et que nous avons un grand nombre d'exemples de morts ressuscités par la puissance divine? Hélie ne rappela-t-il pas à la vie le fils de la veuve de Sarepta (3. Reg. 17), et Elisée celui de la femme Sunamite (4. Reg. 4)? Cet homme, dont les restes inanimés furent jetés dans le sépulcre de ce prophète, ne revint-il pas miraculeusement à la vie par le seul contact de ses ossements (ibid. 13)? Et Jésus-Christ, par son seul commandement, n'a-t-il pas ressuscité la fille de Jaïre, chef de la Synagogue? N'a-t-il pas ressuscité le fils de la veuve de Naïm? N'a-t-il pas ressuscité Lazare? Au moment de sa mort, combien qui sortirent de leur tombeau, et qui apparurent dans Jérusalem? Nous voyons aussi qu'à la prière de saint Pierre, Tabithe fut rendue à la vie (Act. 9), et qu'à celle de saint Paul, ce jeune Eutyque, lequel était mort en tombant d'un lieu élevé, fut pareillement ressuscité (ibid. 20). Les incrédules auront-ils le courage de nier ces faits? Mais si l'on n'ajoute pas foi aux livres saints où ils sont rapportés, livres qui, par leur antiquité, par l'approbation et le consentement unanime de toutes les nations, et plus encore par l'autorité de l'Esprit divin qui les a dictés, sont les plus authentiques, les plus véridiques, et les plus respectables de tous les livres; si, dis-je, on n'ajoute pas foi à ces livres, auquel pourra-t-on ajouter foi? Et s'il est donc vrai que plusieurs morts aient été ressuscités par la

puissance divine, quelle difficulté y a-t-il à croire que Dieu les ressuscitera tous à la fin du monde?

6. Il est vrai que nous ne pouvons pas comprendre comment et de quelle manière pourra se faire la réunion de toutes les parties de tant de corps, dont les uns auront été consumés par le feu, d'autres dévorés par les bêtes féroces, d'autres dont les membres auront été séparés, transportés et dispersés en divers lieux. Mais combien d'autres choses que nous avons tous les jours devant les yeux, et que nous ne pouvons parvenir à comprendre! Qui peut expliquer comment il se fait qu'un petit grain enseveli dans la terre et réduit à l'état de putréfaction, acquière assez de vigueur pour reproduire une plante de laquelle naissent plusieurs autres grains? On n'a semé ni la paille, ni l'épi, ni l'enveloppe du grain, mais le grain seul; et néanmoins il ressuscite avec sa paille, avec ses feuilles, avec son enveloppe. Insensés que vous êtes, dit l'Apôtre (1. Cor. 15), ce que vous semez ne prend point vie, s'il ne meurt auparavant. Ce que vous semez n'est pas le corps qui doit naître, mais le grain seulement; et Dieu donne à ce grain un corps tel qu'il lui plait, et à chaque semence le corps qui lui est propre... Il en est de même de la résurrection des morts. Je pourrais ajouter ici mille autres merveilles qui ont lieu chaque jour dans la nature, que nous voyons de nos propres yeux, et que nous touchons de nos mains. Ne serait-il pas insensé celui qui nierait l'existence de ce qu'il voit et de ce qu'il touche, par cela seul qu'il ne peut parvenir à le comprendre? Quelle folie donc de la part de l'homme de faire difficulté de croire la résurrection de la chair parce qu'il ne peut comprendre comment elle arrivera, tandis qu'il croit si facilement tant d'effets prodigieux de la nature, quoiqu'il ne sache point de quelle manière ils sont produits! Ces effets, qui, quoique merveilleux, ne surprennent point, parce qu'ils sont communs et journaliers, devraient suffire pour confondre l'orgueil de l'homme, pour lui faire connaître sa propre ignorance, et pour le forcer à avouer que bien des choses qui lui semblent impossibles ne le sont cependant point pour Dieu.

7. Mais nous qui reconnaissons la divine autorité des Ecritures, et qui savons que Dieu nous a révélé cette vérité de la résurrection qui doit avoir lieu au dernier jour, nous ne devons point chercher d'autres preuves pour la croire. Les Patriarches ont connu cette vérité, les Prophètes l'ont annoncée, Jésus-Christ la confirmée, les Apôtres l'ont publiée, que voulons-nous de plus? Les cieux et la terre passeront; mais la parole

du Seigneur est immuable. S'il paraît incroyable à la raison humaine que des corps maintenant froids, inanimés, consumés, et dont toutes les parties sont dispersées, doivent un jour recevoir une nouvelle vie, une nouvelle vigueur, être, comme le sont ceux que nous voyons aujourd'hui, vivants et animés par un esprit, il semblait aussi incroyable, autrefois, que Jésus-Christ dût ressusciter corporellement, et monter au ciel avec sa chair glorieuse ; il semblait incroyable que l'univers pût se déterminer à croire un prodige aussi surprenant, il ne paraissait pas moins incroyable que quelques hommes sans distinction, dépourvus de forces et de talents, pussent parvenir à faire croire cette vérité à tant de princes puissants, à tant d'hommes savants et philosophes, à tant de peuples incrédules. Et cependant nous croyons ces choses, et nous les voyons accomplies. Or, ce Dieu qui avait fait annoncer ces prodiges, qui semblaient incroyables avant qu'ils arrivassent, ce même Dieu a daigné nous révéler que nos corps ressusciteront un jour. Pourquoi donc, dit saint Augustin (Lib. 22. de Civit. Dei, cap. 5), si nous croyons ces choses qui sont déjà arrivées, ferons-nous difficulté de croire la résurrection qui doit s'opérer un jour? D'autant plus que, selon l'Apôtre (1. Cor. 15), la résurrection des morts est comme une conséquence de celle de Jésus-Christ. Voici son raisonnement : S'il est certain que Jésus-Christ est ressuscité, comment s'en trouve-t-il parmi vous qui osent dire que les morts ne ressuscitent point? Si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité; et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi. D'où il conclut que Jésus-Christ, en ressuscitant, est devenu les prémices de ceux qui sont dans le sommeil de la mort; car comme c'est par un homme que la mort est venue, c'est aussi par un homme, c'est-à-dire par Jésus-Christ, que tous les hommes ressusciteront.

8. Après avoir établi la certitude de la résurrection future, il convient de dire quelque chose des circonstances qui doivent l'accompagner. Saint Paul (1. Cor. 15) nous dit qu'elle se fera en un moment, en un clin-d'œil, au premier son de cette trompette qui doit appeler tous les hommes au jugement. Dieu, bien différent de l'homme, lequel, à raison de sa faiblesse, a souvent besoin d'un long espace de temps pour conduire un ouvrage à sa perfection, Dieu qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui existent, au jour de la résurrection universelle, rendra en un instant à nos corps l'être et la vie

qu'ils avaient auparavant. Quel spectacle de voir tous les sépulcres s'ouvrir en un instant ! de voir sortir de la terre et de la mer tous les morts qui y étaient ensevelis ! Quel spectacle de voir les ossements secs et décharnés se réunir et reprendre leur première place, les mains se joindre aux bras, tous les cadavres se revêtir de chair, les yeux briller de nouveau sous les paupières, et le sang couler de nouveau dans les veines ! Quel spectacle, en un mot, de voir reparaître sur la terre, à la voix de l'Archange, tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront, les monarques et les sujets, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les puissants et les faibles, sans qu'aucun puisse résister à l'efficacité du commandement divin qui les rappellera tous à la vie !

9. Et ne croyez pas, mes Frères, que les corps des hommes, dans cette résurrection universelle, doivent être différents de ceux qu'ils auront eus dans le temps de leur vie. Celui que nous reprendrons alors sera le même que nous avons maintenant. Ce corps, dit saint Paul (I. Cor. 5), qui est aujourd'hui sujet à la corruption, deviendra incorruptible. En effet, puisque nous devons ressusciter pour rendre compte du bien et du mal que nous aurons faits, et pour en recevoir de notre juge la récompense ou le châtiment, il est nécessaire que chacun reprenne le même corps qu'il aura employé au service de Dieu, ou à celui du démon, afin que les corps qui auront partagé les travaux de la pénitence avec les âmes auxquelles ils auront été unis, participent aussi à leur gloire, et que ceux qui auront été des instruments de péché partagent le châtiment destiné aux âmes pécheresses. Nous ressusciterons donc avec cette même chair dont nous sommes revêtus, et nous reprendrons alors le même corps dont nous nous servons pour faire le bien ou le mal. Que nous nous estimerons heureux en ce moment d'avoir fait servir nos membres, nos yeux, notre langue, nos mains et nos pieds à la justice et à notre sanctification (Rom. 6) ! Mais quel malheur, au contraire, si nous les avons fait servir à l'injustice et à l'iniquité !

10. Quoiqu'il soit certain que chacun reprendra le même corps qu'il aura eu pendant sa vie, il ne faut pas en conclure qu'il le reprendra avec ces monstruosités et ces défauts accidentels qui le rendent quelquefois imparfait et difforme, et que celui, par exemple, qui aura été aveugle pendant qu'il était vivant sur la terre, doive ressusciter aveugle, que celui qui était boiteux doive l'être alors, et que celui qui n'avait qu'un pied, qu'une main, doive ressusciter seulement avec un pied

ou avec une main. Les corps ressuscités ne seront point défectueux et imparfaits, et au jour de la résurrection, ce Dieu qui avait créé toutes choses parfaites, rétablira les corps de tous les hommes dans leur intégrité et dans leur perfection naturelle. Il n'y aura en eux, dit saint Augustin (Lib. 22. de Civit. Dei, cap. 19), rien qui soit disproportionné et monstrueux; ce qu'ils avaient de surabondant leur sera ôté comme étant superflu, et ce qu'ils avaient perdu par une suite de la maladie ou de la vieillesse, leur sera rendu par un effet de la toute-puissance de Dieu. Que si les corps des Saints doivent conserver alors les cicatrices des plaies qu'ils auront reçues pour l'amour de Jésus-Christ, elles ne serviront qu'à les rendre plus beaux et plus glorieux ; car, ajoute le même saint Docteur, on ne pourra pas appeler défaut ou imperfection ce qui sera la marque d'une vertu consommée. Les corps des pécheurs ressusciteront entiers et avec tous leurs membres, comme ceux des justes ; les corps des justes pour leur plus grande félicité, et ceux des pécheurs pour leur plus grand malheur.

11. Les corps des réprouvés seront donc semblables à ceux des élus quant à l'intégrité de leurs membres et quant à leur durée, puisque les uns et les autres ne seront plus sujets à la mort, et qu'ils existeront éternellement. Alors, dit saint Paul (1. Cor. 15), la mort sera détruite, ce qui est maintenant sujet à la corruption deviendra incorruptible ; et ce qui est mortel sera revêtu d'immortalité. Mais il y aura entre eux une grande différence, en ce que les corps des réprouvés n'auront point en partage les qualités glorieuses qui embelliront ceux des élus. Ces qualités seront au nombre de quatre principales: l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité. Les corps des élus seront d'abord impassibles, c'est-à-dire qu'ils ne seront plus sujets ni à la douleur, ni à la maladie, ni à aucune autre incommodité. Dieu, dit saint Jean (Apoc. 21), essuiera toute larme de leur yeux, et il n'y aura plus pour eux ni mort, ni deuil, ni douleur, ni gémissement. En second lieu ils seront doués de clarté, et ils brilleront, selon la promesse de Jésus-Christ lui-même (Matth. 13), comme autant de soleils dans le royaume de leur Père céleste. C'est de cette glorieuse qualité que Dieu voulut donner une image aux Hébreux dans le désert (Ex. 34), lorsque dans l'entretien que Moïse eut avec lui, il rendit le visage de ce prophète si brillant, que nul ne pouvait fixer sur lui ses regards. Mais Jésus-Christ nous en a donné une image bien plus belle dans sa transfiguration, où il

se montra à ses Apôtres éclatant de lumière comme le soleil (Matth. 17). Or saint Paul nous assure qu'il réformera notre corps, et le rendra semblable en clarté à son propre corps (Ph. 3). Néanmoins cette clarté des corps glorieux sera plus ou moins grande, selon les divers degrés de béatitude des âmes. Autre est la clarté du soleil, dit l'Apôtre (1. Cor. 15), autre celle de la lune, autre celle des étoiles ; et entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre. Il en sera de même de la résurrection des morts.

12. La troisième qualité des corps glorieux sera l'agilité, par laquelle étant délivrés du poids qui les retient, ils pourront se mouvoir avec la plus grande facilité et la plus grande promptitude, selon les désirs des âmes auxquelles ils seront unis. Cette qualité est exprimée de la manière la plus formelle par ces paroles du prophète Isaïe (c. 40): ceux qui espèrent au Seigneur recevront une force nouvelle, ils prendront les ailes de l'aigle, ils marcheront sans se lasser, ils voleront sans se fatiguer. C'est aussi ce qu'a voulu nous faire entendre saint Paul (1. Cor. 15), que le corps de l'homme qui est maintenant faible et accablé d'infirmités, ressuscitera plein de vigueur et d'agilité. Leur quatrième qualité sera la subtilité par laquelle le corps sera parfaitement soumis à l'esprit; ce qui a fait dire à l'Apôtre (ibid.) que le corps qui est mis en terre comme un corps tout animal, ressuscitera en ce jour comme un corps tout spirituel; ce qui ne signifie point, comme quelques-uns ont voulu se l'imaginer, que le corps doive se changer en esprit et en prendre la nature; mais seulement, comme l'explique saint Augustin (in Enchir. cap. 91), que l'union entre l'âme et le corps sera si parfaite, que les élus n'éprouveront pas la moindre résistance, le moindre combat, la plus légère contradiction ni au dehors ni au dedans d'eux-mêmes. C'est pour cette raison, ajoute le saint Docteur (Lib. 13. de Civit. Dei, c. 20), que comme un esprit qui est esclave de la chair s'appelle un esprit charnel, ainsi un corps qui est parfaitement soumis à l'esprit s'appelle un corps tout spirituel. Telles seront les quatre principales qualités des corps des justes à la résurrection universelle ; qualités dont seront privés les corps des pécheurs, lesquels existeront éternellement, à la vérité, mais pour souffrir des tourments horribles, pour demeurer toujours renfermés dans une prison ténébreuse, pour se faire à eux-mêmes une guerre implacable durant toute l'éternité.

13. Voilà, mes Frères, ce que nous devons savoir et ce

que nous devons croire sur la résurrection de la chair. Maintenant quels effets doivent produire en nous ces grandes vérités et ces connaissances sublimes, et quels fruits devons-nous en retirer ? C'est la troisième chose qu'il me reste à vous développer. Premièrement il faut que nous soyons pénétrés des sentiments de la plus vive reconnaissance envers Dieu, et que nous lui rendions de continuelles actions de grâces de ce qu'il a daigné nous révéler ce qu'il a tenu caché à tant d'hommes savants et sages selon le monde. Car combien d'hommes célèbres par leurs connaissances ont ignoré cette vérité si certaine de la résurrection des morts, et sont tombés dans une infinité d'erreurs et dans les plus extravagants délires ! Les uns enseignèrent que les âmes passaient d'un corps dans un autre corps ; d'autres, persuadés que les corps ne devaient jamais ressusciter, se riaient de ceux qui enseignaient la résurrection des morts (Act. 17); d'autres enfin cherchant à se figurer que l'âme périt avec le corps (Sap. 2.) ne s'étudiaient qu'à satisfaire leurs appétits charnels, comme les animaux privés de raison ; et comme ils croyaient ne vivre que pour la terre, ils ne se mettaient nullement en peine de se procurer d'autres biens que ceux que la terre pouvait leur fournir. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre sans cesse à Dieu de ce que par le moyen de la lumière céleste de l'Evangile, il nous a préservés de ces erreurs si pernicieuses, et nous a fait clairement connaître la vérité !

14. Mais pour n'être pas du nombre de ceux qui, comme dit l'Apôtre (ad Tit. c. 1), nient par leurs actions ce qu'ils confessent de bouche, nous ne devons pas nous borner à témoigner à Dieu notre reconnaissance de ce que dans sa miséricorde il a bien voulu nous révéler cette vérité de la résurrection future de tous les hommes ; il faut encore faire en sorte que notre conduite corresponde à notre croyance, et que nos œuvres soient un témoignage certain de notre foi. C'est le second fruit, et le fruit principal que nous devons retirer de la doctrine que les saints Apôtres nous ont enseignée dans cet article. C'est ce que faisait saint Paul, et ce qu'il enseignait aux autres. L'espérance que j'ai, disait-il (Act. 24), que les justes et les pécheurs doivent un jour ressusciter, fait que je ne néglige rien pour tenir ma conscience toujours pure et devant Dieu et devant les hommes. Nous rencontrons partout des tribulations, ajoutait-il (2. Cor. 4); mais nous ne nous laissons pas abattre par les adversités. Nous sommes persécutés; mais les persécutions ne nous font pas perdre courage. Nous imi-

tons dans nos corps la vie mortifiée de Jésus-Christ, sachant que Dieu qui a ressuscité son divin Fils, doit aussi nous ressusciter un jour. Notre conversation est dans les cieux (Phil. 3), d'où nous espérons que viendra notre Seigneur Jésus-Christ pour réformer notre corps et le rendre semblable à son corps glorieux. Cherchez donc, dit-il aux Colossiens (c. 3), les choses du ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père. Goûtez les choses du ciel, et non celles de cette misérable terre; et quand Jésus-Christ, qui est votre vie, vous aura ressuscités, vous paraîtrez avec lui dans sa gloire. Tels sont les fruits que doit produire en nous la certitude de notre résurrection future. Elle doit nous animer à supporter avec patience et même avec joie toutes les disgrâces de cette vie, et à ne point rechercher les consolations de ce monde ; elle doit détruire dans notre cœur toute affection désordonnée envers notre corps, et nous porter à l'exercer aux œuvres de pénitence, bien loin de le flatter, afin qu'il puisse un jour ressusciter glorieux.

15. Réfléchissons sérieusement à la différence qui existera, au jour de la resurrection universelle, entre les justes et les pécheurs, et nous sentirons s'allumer dans notre cœur le plus ardent désir d'être du nombre de ceux qui ressusciteront pour la vie éternelle, et d'être séparés de ceux qui ressusciteront pour l'enfer. Ce désir nous rendra plus vigilants pour éviter jusqu'aux moindres fautes, et plus courageux dans la pratique des vertus. Pensons souvent que notre corps ne pourra ressusciter glorieux, s'il ne sert à notre âme d'instrument pour les œuvres de pénitence, et que les qualités d'impassibilité, de clarté, d'agilité et de subtilité doivent être la récompense des peines souffertes avec patience, des humiliations, de l'observance exacte de la loi de Dieu, du zèle, de la ferveur, de la charité ; et alors il ne nous paraîtra point trop difficile ni trop pénible de mener une vie vraiment chrétienne et pénitente, et de mortifier notre corps par les jeûnes, les travaux et les fatigues d'une vie sainte et laborieuse. C'est cette pensée de la résurrection qui fortifiait le saint homme Job dans toutes ses afflictions (c. 19). Après avoir perdu ses enfants, ses amis, ses maisons et tous ses biens, réduit à la dernière misère, couvert d'ulcères, privé de tout secours et de toute consolation, je sais, disait-il, que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai au dernier jour, et que, revêtu de cette même chair, j'aurai le bonheur de voir mon Dieu. Cette foi et cette espérance lui faisaient supporter avec la plus parfaite résignation

tous les maux et toutes les disgrâces dont il était accablé. Cette même foi et cette même espérance soutinrent pareillement les martyrs dans les chaînes, dans les prisons et sous les coups des bourreaux. Les uns, disait déjà saint Paul de son temps, en parlant de ces généreux confesseurs de la foi, les uns ont été cruellement tourmentés, les autres ont souffert les moqueries, les fouets et les cachots. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis aux plus rudes épreuves, ils sont morts par le tranchant de l'épée ; ils ont mené une vie errante, étant abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne, n'ayant d'autre séjour que les déserts et les montagnes, et se retirant dans les antres et les cavernes de la terre, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection (Heb., 11). Ayons donc soin, mes Frères, de ne jamais perdre de vue cette importante vérité de la résurrection de la chair, laquelle étant bien méditée, sera suffisante pour nous tenir éloignés du péché, pour nous faire observer fidèlement la loi du Seigneur, pour nous détacher des plaisirs et des avantages que nous présente le monde, pour nous faire aimer la mortification et les souffrances, en un mot, pour nous faire vivre ici-bas de la vie de Jésus-Christ, et nous rendre dignes de participer à sa gloire dans le ciel.

QUARANTIÈME INSTRUCTION.

Sur le douzième et dernier article du Symbole : *Credo vitam æternam.*

Eternelle félicité des bienheureux dans le ciel.

C'est par cet article que les saints Apôtres terminent leur Symbole, et la vie éternelle est la dernière des vérités importantes qu'ils nous ont enseignées. Ce n'est pas sans raison, puisque toutes les autres lui sont subordonnées, et que tout ce que Dieu a fait comme créateur et comme rédempteur, il l'a fait pour conduire l'homme à la vie éternelle. C'est pour cette fin qu'il l'a créé à son image et à sa ressemblance ; et parce que cette image avait été défigurée par le péché qui nous avait fait perdre tous nos droits à cet héritage céleste, il a envoyé son divin Fils sur la terre, afin que par ses souffrances et par sa mort il pût satisfaire à sa justice, et nous faire rentrer dans les droits que nous avions perdus. Et c'est pour nous aider encore plus efficacement à acquérir ce bonheur, que ce Fils

adorable, après être allé en prendre possession pour nous et en notre nom, a envoyé sur la terre son Esprit-Saint, qu'il a établi son Eglise, lui a donné le pouvoir de remettre les péchés, et nous a fourni tous les moyens les plus puissants et les plus faciles pour l'obtenir. Cette vie éternelle, qui est le but que Dieu s'est proposé dans tous ses ouvrages, doit être aussi le but et le complément de tous les désirs de l'homme. Voyons donc en quoi elle consiste et quel est le chemin le plus assuré pour y parvenir. La connaissance des grands biens qu'elle renferme allumera dans nos cœurs le désir le plus ardent de l'acquérir, et la connaissance de la voie qui doit nous y conduire nous animera à y marcher avec ardeur jusqu'à la fin de nos jours.

1. Ces mots *vie éternelle*, pris selon leur signification propre, n'expriment pas autre chose qu'une vie qui ne finira jamais, et en ce sens ils peuvent s'appliquer aux réprouvés aussi bien qu'aux élus, puisque, malgré la différence qui existera entre l'état des uns et celui des autres, les uns et les autres néanmoins ressusciteront au dernier jour pour une vie immortelle, c'est-à-dire pour une vie qui ne sera plus sujette ni à la corruption ni à la mort, l'Apôtre ayant voulu parler de tous les hommes, lorsqu'il a dit (1. Cor., 15): Il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Cependant, si nous voulons nous conformer au langage des divines Ecritures, nous devons seulement entendre par ces mots : *vie éternelle*, l'état de bonheur parfait dont les Saints jouiront dans le ciel. Bien loin d'attribuer le nom de vie à l'état des réprouvés dans l'enfer, la sainte Ecriture l'appelle au contraire une mort éternelle (Ap. 21), parce qu'en effet, comme le remarque saint Augustin (Lib. 11. de Civit. Dei, c. 18), être toujours accablé de douleurs et au milieu des supplices les plus affreux, ce n'est pas vivre, mais mourir sans cesse. Lorsque les Apôtres nous parlent de la vie éternelle, ils veulent donc nous faire croire, nous faire espérer et désirer cette vie, qui est la récompense que Dieu promet à ses élus; celle dont parlait le Psalmiste, en disant (Ps. 35): C'est en vous, Seigneur, que se trouve la source de la vie; celle dont parla Jésus-Christ, lorsqu'il dit (Matth. 19) que quiconque aura quitté pour son amour sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses enfants, ses biens, recevra le centuple, et parviendra à la possession de la vie éternelle; qu'après le jugement universel, les pécheurs iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle; qu'il con-

naît ses brebis, qu'il leur donne la vie éternelle, qu'elles ne périront point, et que personne ne viendra les ravir entre ses mains (Joan. 10) ; celle enfin dont parle saint Paul, en disant (Rom. 6) que comme la mort est la peine du péché, ainsi la vie éternelle sera la récompense de la justice ; et que si celui qui sème selon la chair ne doit recueillir de la chair que la corruption, celui, au contraire, qui sème selon l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle (Gal. 6).

2. Notre faible intelligence ne peut pas, tandis que nous vivons ici-bas, se former une idée juste de cette vie bienheureuse. Saint Paul lui-même ne sait pas en parler autrement, sinon en disant que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, que l'esprit de l'homme n'a jamais compris le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment (1. Cor., 2). Les noms de vie éternelle, de royaume des cieux, de paradis, de festin nuptial, de torrent de plaisirs, de joie du Seigneur, et les autres expressions dont se sert la sainte Ecriture, sont bien propres, sans doute, à nous donner l'idée d'un grand bonheur; cependant ces noms n'expriment pas encore en quoi consiste cette félicité des bienheureux. Nous pouvons dire néanmoins, en suivant toujours les lumières que nous fournissent les divines Ecritures, que cette félicité consiste dans l'exemption de tous les maux, et dans la possession de tous les biens. Les élus ne souffriront plus ni faim, ni soif, dit le prophète Isaïe (c. 49); ils ne seront point fatigués d'une chaleur excessive, ni frappés des rayons brûlants du soleil. Dieu, dit saint Jean (Apoc. 21), essuiera toutes larmes de leurs yeux, et il n'y aura plus pour eux ni mort, ni deuil, ni douleur, ni gémissement. Voilà l'exemption de tous les maux. Dieu a rempli de biens ceux qui ont eu faim de la justice, est-il dit dans l'Evangile selon saint Luc (c. 1). Ils seront dans l'abondance de tous les biens, dit le prophète Jérémie (c. 50). Seigneur, dit le Psalmiste, ils seront enivrés de l'abondance de votre maison. Nous serons remplis de vos biens. Je me présenterai devant vous ; je serai rassasié et pleinement satisfait, quand je verrai votre gloire. Voilà la possession de tous les biens (Ps. 35., 64., et 16).

3. J'ai dit beaucoup, en disant que la vie éternelle consiste dans l'exemption de tous les maux, et dans l'affluence de tous les biens. Mais il est à craindre que je n'aie pas été assez bien compris, et que vous n'ayez encore qu'une idée obscure et imparfaite de l'état fortuné des bienheureux ; il convient donc que je m'explique plus clairement. Représentez-vous tous les maux qui existent dans le monde ; famine, peste, guerre, dé-

solation, maladies, inimitié, persécutions, ennuis, craintes, sollicitudes, disgrâces de toute espèce. Combien on estimerait heureux un homme qui n'aurait jamais éprouvé un seul de ces maux, qui n'aurait jamais ressenti la moindre infirmité dans son corps, ni la plus légère affliction dans son esprit! Qui n'envierait pas le sort extraordinaire de celui qui pourrait se vanter qu'il ignore ce que c'est que les maladies, la pauvreté, les inquiétudes, les dangers, les travaux, et tout ce qui est capable de troubler le repos de l'homme sur la terre? Hélas! ce serait un privilége que nous pourrions désirer, mais qu'il ne sera jamais possible d'obtenir en cette vie, où les biens sont toujours accompagnés de quelques maux. La félicité que nous pouvons goûter ici-bas consiste dans l'exemption de quelques-uns de ces maux, mais non dans l'exemption de tous. L'un est riche, il n'endure pas les rigueurs de la faim, mais que de chagrins, que de sollicitudes viennent l'assaillir et l'accabler! Un autre est pauvre, il ne craint pas de perdre ses biens, puisqu'il n'en possède aucun; mais que de travaux et de fatigues n'a-t-il pas à essuyer? Celui-ci a un rival qui lui dispute ce poste; celui-là, un ennemi qui en veut à sa vie, cet autre est en proie à des douleurs cruelles, ou à des peines d'esprit qui le dévorent; il n'est pas un homme enfin qui n'éprouve quelque revers, quelque disgrâce. Ce n'est que dans le ciel que nous serons exempts de tous les maux. Là, plus de souffrances pour l'infirme, plus de misères pour le pauvre, plus de disgrâces pour l'affligé. Là, plus d'ennemi à craindre, plus de danger à éviter, plus de ces besoins de la vie qui, comme le dit l'Esprit-Saint (Eccl. c. 40), sont un joug imposé aux enfants d'Adam. Qui ne désirera pas avec ardeur, dit saint Augustin (Tract. 30. in Joan.), de parvenir à cette patrie où l'on ne perd plus ses amis, où l'on ne redoute plus d'ennemi, où règne l'union la plus parfaite, où personne ne prend naissance, où personne ne meurt, où il n'y a plus ni jaloux, ni concurrent; où nous aurons l'immortalité pour compagne, et pour nourriture la vérité?

4. Outre l'exemption de toutes les peines et de tous les maux dont je viens de parler, nous serons encore exempts du danger d'offenser Dieu, et les disgrâces ne seront exclues de cet heureux séjour, que parce que le péché, qui en est la source, en sera lui-même banni pour jamais. Le règne du péché sera alors entièrement détruit, et celui de la justice lui sera substitué. Alors cesseront ces tentations qui maintenant font gémir les Saints sur la terre, et qui les forcent à dire avec l'Apôtre

(Rom. 7) : Qui nous délivrera de ce corps de mort? Quel bonheur de voir effacée et détruite cette loi fatale des membres, laquelle est continuellement en opposition avec celle de l'esprit, de voir la chair entièrement soumise à l'âme, l'âme entièrement soumise à Dieu, et de se trouver dans une heureuse impuissance de l'offenser et de perdre sa sainte grâce! Alors nous n'aurons plus de combats à soutenir, nous ne serons plus exposés à aucun danger, nous serons délivrés de toute résistance et de toute contradiction. L'homme, avec le libre arbitre qui lui avait été donné au moment de la création, pouvait bien ne pas pécher, dit saint Augustin (Lib. 22. de Civit. Dei, c. ult.), mais aussi il pouvait pécher; au lieu que, dans le séjour de la gloire, non-seulement il pourra ne pas pécher, mais il ne pourra pas pécher. Comme l'immortalité dont les justes jouiront dans le ciel consistera en ce qu'ils ne seront plus sujets à la mort, différant en cela de celle qui fut accordée à Adam dans le paradis terrestre, et qu'il perdit malheureusement par son péché, laquelle consistait en ce qu'il pouvait ne pas mourir; ainsi, ajoute le saint Docteur, les bienheureux, dans le ciel auront une liberté qui ne pourra pas pécher, différente en cela, de la liberté d'Adam innocent, laquelle pouvait seulement ne pas pécher; et comme alors la félicité sera inamissible, la justice le sera pareillement. O vie fortunée, de laquelle seront bannis tous les maux de l'âme et du corps, où il n'y aura plus ni les peines du péché, ni le péché lui-même, ni le danger d'y tomber, ni même le pouvoir de le commettre!

5. Ce n'est cependant point encore en cela que consiste toute la félicité des élus. L'exemption de tous les maux n'est que la moindre partie de leur béatitude; la possession de tous les biens en sera le complément. Ici, mes Frères, n'allez pas vous figurer ni des palais somptueux, ni des riches trésors, ni des honneurs distingués, ni des festins délicieux, ni des chants harmonieux, et croire que le bonheur des Saints, dans le ciel, doive consister dans la jouissance de tout ce qui est capable de flatter les sens sur la terre. Loin de votre esprit ces idées basses d'une félicité matérielle, idées qui seraient injurieuses à la grandeur et à la puissance du divin Rémunérateur, et par conséquent indignes d'un homme raisonnable et chrétien. Quel rapport peuvent avoir les biens de cette vie périssable avec les biens de la vie éternelle? Il est vrai que, dans le ciel, se trouvera tout ce que le cœur de l'homme peut désirer; mais il s'y trouvera d'une manière toute différente de celle que nous pouvons nous figurer sur cette misérable terre, de la

manière la plus noble et la plus excellente, de la manière, en un mot, qui convient à un lieu où règnent l'ordre, la justice et la sainteté.

6. Dans le ciel, les bienheureux possèderont tous les biens, parce qu'ils y possèderont Dieu, qui est la source de tous les biens, et que Dieu, comme dit l'Apôtre (I. Cor. 15), leur sera tout à tous. Il sera, dit saint Augustin (Lib. ult. de Civil. Dei, cap. ult.), leur vie et leur salut, leur nourriture et leur abondance, leur gloire et leur honneur, et tout ce qu'ils pourront désirer. Ils trouveront en lui et sagesse et beauté, et bonté et puissance, et sûreté et repos. En le possédant lui seul, ils possèderont tous les biens, parce qu'il les renferme tous en lui-même. Cette possession de Dieu formera proprement leur béatitude, parce que Dieu seul peut rassasier le cœur de l'homme, et que tout autre bien est incapable de le satisfaire. Aussi, saint Augustin disait-il (Lib. 1. Conf., c. 1), et l'expérience nous le démontre chaque jour, que notre cœur ne pourra jamais trouver son repos dans les créatures, mais qu'il ne le trouvera qu'en Dieu. Qui fut jamais plus heureux, sur la terre, que Salomon, qui, selon le témoignage de la sainte Ecriture, était le plus sage de tous les hommes, et qui surpassait tous les rois en puissance et en gloire? Et cependant, au milieu de son abondance, il s'écriait que tout, dans le monde, n'est que vanité et affliction d'esprit. Toutes les créatures, quelque parfaites qu'elles soient, ne pourront jamais remplir la vaste capacité du cœur humain; quelque soit le bonheur qu'il puisse goûter dans la possession de ces créatures, il lui restera toujours quelque chose à désirer. Les plus grands plaisirs mêmes, s'ils sont continuels, finissent par déplaire et par engendrer le dégoût. Mais quand nous serons arrivés à la possession de Dieu, alors notre cœur sera pleinement content, pleinement heureux, pleinement satisfait; parce que Dieu étant le seul vrai bien, le bien suprême qui surpasse tout autre bien, le bien infini qui renferme en lui seul tous les biens, en le possédant, il ne nous restera plus rien à désirer.

7. Mais, me demanderez-vous peut-être, de quelle manière les bienheureux possèderont-ils ce bien infini qui est Dieu? Je réponds à votre demande, en disant qu'ils le possèderont en le contemplant et en l'aimant. Sur la terre, il y a des âmes justes qui le contemplent et qui l'aiment avec ardeur; cependant elles ne sont pas encore arrivées à sa possession, parce que, dans cette contemplation, elles ne le voient pas clairement, et tel qu'il est en lui-même. Leur amour n'est pas encore assez

ardent pour les transformer en Dieu, et pour les unir inséparablement à lui. Maintenant, dit saint Paul (1. Cor., 13), nous le voyons d'une manière imparfaite et comme en énigme ; ce qui fait que la connaissance que nous en avons n'est qu'une connaissance très obscure et abstraite, et que notre amour n'est encore que très imparfait. Mais, dans le ciel, nous le verrons face à face, et il se montrera à nous d'une manière si parfaite, que, sans avoir plus besoin du secours de la foi, ni des ailes de l'espérance, nous nous unirons à lui d'une manière indissoluble par les liens d'une étroite charité. Aussi, les saintes Ecritures font-elles consister tout le bonheur des élus dans la vision de Dieu, parce qu'en voyant clairement ce bien suprême, ce bien infini, ils ne pourront s'empêcher de l'aimer, et que c'est en le voyant et en l'aimant ainsi, qu'ils le posséderont pendant l'éternité. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, dit Jésus-Christ (Matth. 5), parce qu'ils verront Dieu. La vie éternelle, dit-il ailleurs (Joan. 15), consiste en ce que les élus verront le vrai Dieu, et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé sur la terre. Et l'apôtre saint Jean, voulant pour ainsi dire interpréter ces paroles du divin Sauveur, dit (Ep. 1., c. 3) : Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour, ne se voit pas encore. Nous savons que quand il paraîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.

8. Les bienheureux verront donc Dieu le Père avec son Fils éternel et son Esprit-Saint, seul Dieu en trois personnes ; ils le verront dans toute la splendeur de sa gloire, avec toutes ses perfections, toute sa puissance, toute sa sagesse, tous les charmes de sa beauté, toute la douceur de sa bonté et de son amour ; et parce que leur esprit fini et borné n'aura pas assez de force par lui-même pour embrasser à la fois cet objet infini, Dieu les élèvera au-dessus d'eux-mêmes, il les fortifiera par les lumières de sa gloire, afin qu'ils puissent fixer leurs regards sur ce soleil de justice, et le contempler en lui-même, sans être éblouis par son éclat et sa splendeur. A la vue des amabilités infinies de ce bien suprême et immense, ils se sentiront intimément unis à Dieu par l'amour, transformés en Dieu, remplis de Dieu, devenus semblables à Dieu. Nous savons, dit saint Jean (ibid.), que quand Dieu se montrera à nos regards, nous deviendrons semblables à lui. Voyez le fer au milieu d'un brasier ardent ; il est tellement pénétré par le feu, qu'il en acquiert toutes les propriétés, et qu'il ressemble non plus au fer, mais au feu même, duquel on ne sait plus le distinguer

(August., lib. 15. de Civ., c.9). C'est ainsi que les bienheureux seront si intimement unis à Dieu, tellement pénétrés par les perfections divines, tellement investis de cette lumière éblouissante, que, sans perdre l'être et la qualité de créatures, ils seront transformés en Dieu, ils deviendront semblables à Dieu, et seront en quelque sorte une même chose avec Dieu. Car, tandis qu'épris de son infinie beauté, ils s'élanceront vers lui, et s'uniront étroitement à lui par l'amour, Dieu, à son tour, se communiquera tout entier à eux, et les rendra participants de son règne, de sa gloire et de sa félicité. C'est ce que fit entendre à saint Jean cette voix qui lui dit (Ap. 21) : Voici le Tabernacle de Dieu parmi les hommes ; c'est ici qu'il établira sa demeure au milieu d'eux ; ils seront son peuple, et il sera leur Dieu. Alors enfin s'accomplira cette promesse qu'il nous a faite par la bouche du Roi-Prophète (Ps. 15), qu'il sera notre héritage, et qu'il nous remplira de joie et d'allégresse en nous montrant sa face divine. Quel bonheur, en effet, de nous trouver dans un état où nous serons exempts de tous les maux, et en possession de tous les biens ! Quel bonheur que celui de voir Dieu face à face, de l'aimer, de le posséder, et de posséder avec lui tout ce qu'il peut y avoir de beau, de bon et de désirable ! Le Prophète royal (Ps. 35), pour exprimer la grandeur de cette joie céleste, se sert du nom d'ivresse, pour nous donner à entendre que les élus seront tellement absorbés en Dieu, qu'ils seront comme hors d'eux-mêmes ainsi que toutes les choses créées. Car, dit saint Augustin (in Ps. 35), cette joie ineffable anéantira en quelque sorte l'esprit humain, pour le rendre un esprit tout divin. Et voilà pourquoi la sainte Ecriture donne aux bienheureux le nom de vivants, et qu'elle appelle le ciel la terre des vivants, puisque c'est là, en effet, que nous vivrons véritablement, parce que nous y vivrons en Dieu, nous y vivrons avec Dieu, nous y vivrons de Dieu, qui seul est la source de la véritable vie.

9. Mais combien durera-t-elle cette vie bienheureuse? Elle ne sera plus, comme celle-ci, une vie courte et passagère, mais elle sera une vie stable, permanente et éternelle. Tant que Dieu sera Dieu, il ne cessera de rendre heureux ses élus, de les faire jouir de ses richesses et de sa gloire. Le roi Assuérus, voulant montrer toute l'étendue de son pouvoir et de sa magnificence, donna à tous les grands de son royaume un festin solennel et somptueux; et la sainte Ecriture fait observer comme une chose digne de remarque, que ce festin splendide dura très longtemps, c'est-à-dire cent quatre-vingts jours

(Esth. c. 1). Mais le festin que Dieu prépare à ses élus dans le ciel ne sera pas seulement de cent quatre-vingts jours, ni de cent quatre-vingts ans, ni de cent quatre-vingts siècles, il durera toute l'éternité. Durant toute l'éternité les bienheureux jouiront de ces délices ineffables. Durant toute l'éternité ils seront exempts de tous les maux et comblés de tous les biens. Durant toute l'éternité ils verront la face de Dieu, sans crainte de jamais la perdre de vue. Durant toute l'éternité ils aimeront Dieu, sans danger de voir diminuer les flammes de leur amour. Durant toute l'éternité enfin ils le posséderont, sans que cette possession puisse jamais être interrompue. Voilà ce que les saints Apôtres nous enseignent par ces paroles: *Je crois la vie éternelle*; et telle est l'idée que la sainte Ecriture nous donne (Heb. 13) de la félicité des bienheureux, en nous représentant le paradis comme une cité permanente, bien différente de celles de la terre, qui sont sujettes aux révolutions, et qui ne durent qu'un certain temps; comme des tabernacles éternels (Luc. 16) que Dieu a élevés pour y recevoir ses élus; comme un édifice éternel substitué à ceux de terre et de boue que nous possédons ici-bas; et en donnant à leur béatitude les noms de gloire éternelle, de vie éternelle, de salut éternel, d'héritage éternel. En effet, ils ne jouiraient pas d'une véritable félicité, s'ils n'étaient pas assurés de ne jamais la perdre. S'ils n'avaient pas cette certitude, dit saint Augustin (lib. 11. de Civ. 18), ils éprouveraient continuellement la crainte de voir finir leur bonheur; or, là où il y a crainte, il y a tourment, sinon du corps, au moins de l'esprit et du cœur, et là où il y a tourment, il ne peut pas y avoir de vrai bonheur. Ils seront donc assurés que leur félicité ne finira jamais, parce qu'ils règneront avec celui dont il est écrit (Luc. 1) que le règne n'aura pas de fin. Quelle joie, quel bonheur! être souverainement heureux, et savoir qu'ils le seront durant toute l'éternité! Les élus, dit le prophète Isaïe (c. 51), chanteront des cantiques dans Sion, et Dieu leur donnera pour couronne une allégresse éternelle, une allégresse qui ne leur sera jamais ravie.

10. Vous venez d'entendre, mes Frères, en quoi consiste la vie éternelle; et quoique tout ce que je vous en ai dit ne soit rien en comparaison des biens qu'elle renferme, lesquels étant trop élevés au-dessus de notre faible intelligence, ne pourront jamais être compris par l'esprit humain tandis qu'il vit sur cette terre; néanmoins comme chacun désire naturellement le bonheur, je suppose que vous soupirez tous après

cette vie hors de laquelle il n'y a point de véritable félicité, et que vous êtes tous désireux de connaître le chemin qu'il faut suivre pour y arriver. Un jeune homme, poussé par ce même désir, demanda un jour au divin Sauveur ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, lui répondit Jésus-Christ (Matth. 19), observez les commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Il fit la même réponse à un docteur de la loi, qui lui avait demandé par quel moyen il pourrait acquérir la vie éternelle. Ne savez-vous pas, lui dit-il, ce qui est écrit dans la loi? Il est écrit, reprit le docteur : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-mêmes. Très bien, dit Jésus-Christ; faites cela, et vous vivrez: *Hoc fac et vives* (Luc. 10). Voilà, mes Frères, la voie sûre qui conduit infailliblement au ciel, l'exacte observance des divins préceptes, lesquels se réduisent tous à ces deux: *Vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes* (Matth. 22). Non-seulement c'est la voie qui conduit sûrement à la vie éternelle, mais encore c'est la seule qui y conduise, et il n'y en a pas d'autres pour y arriver. C'est par elle qu'ont marché les anciens Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, et tous ceux qui ont vécu sous la loi de nature, ou sous la loi écrite, ou après la publication de la loi évangélique: et quiconque désire arriver un jour à cette vie éternelle, doit nécessairement suivre cette même voie. Toute autre voie que voudraient nous montrer l'amour propre, le monde ou le démon, quelque droite qu'elle pût paraître, finirait par conduire à la perdition (Prov. 16).

11. Il est vrai que cette voie, que je viens d'indiquer, est une voie étroite, laborieuse et pénible; Jésus-Christ lui-même nous en a avertis. Pour y marcher, il faut continuellement se faire violence, surmonter les répugnances de la nature, résister aux suggestions du démon, fouler aux pieds les maximes et les usages du monde, mortifier sa chair, réduire ses sens en servitude, vivre, en un mot, dans un entier renoncement à soi-même, et toujours porter sa croix. Mais voudrions-nous, pour favoriser notre paresse et notre lâcheté, renoncer à la vie éternelle, et abandonner l'affaire importante de notre salut? Et comment pourrions-nous nous laisser décourager par les travaux, les combats, les privations et les croix, tandis que nous faisons profession de croire

qu'en souffrant avec patience, nous mériterons une couronne éternelle; qu'en combattant généreusement, nous parviendrons à la possession d'un royaume éternel; qu'en portant notre croix avec courage et résignation, nous arriverons à un état où nous serons exempts de tous les maux, et comblés de tous les biens, et cela pendant l'éternité tout entière. Animés de cette foi et de cette espérance, que de travaux n'entreprirent pas les Saints, que de sueurs ne répandirent-ils pas, que de peines, que de privations, que de persécutions n'endurèrent-ils pas? C'est cette foi, dit saint Paul (Heb. 11), qui les rendit supérieurs aux tyrans, qui leur fit supporter avec joie les railleries, les verges, les chaînes et les prisons. Les uns, animés de cette foi, se cachèrent sur les montagnes ou dans des souterrains; d'autres se virent avec plaisir dépouillés de tous leurs biens, se laissèrent scier, lapider, pour ne pas perdre la couronne d'immortalité qu'ils attendaient. Et nous qui professons la même foi, qui attendons la même récompense, nous n'aurons pas le courage de surmonter un vil respect humain, de nous mettre au-dessus de tout ce que le monde peut dire ou penser, de nous séparer de tout ce qui peut être pour nous une occasion de péché, de combattre une passion qui nous domine, de commencer à mener une vie vraiment chrétienne, pénitente et mortifiée?

12. Qu'il est petit cependant le nombre des chrétiens qui sont assez courageux pour combattre généreusement le démon, le monde et leurs passions, afin de pouvoir faire l'acquisition de ce royaume éternel! Combien est grand, au contraire, le nombre de ceux qui, par lâcheté, se retirent du combat! A propos de cela, écoutez ce que rapporte la sainte Ecriture dans le livre des Juges (c. 7). Gédéon, étant sur le point de livrer bataille aux Madianites, assembla tout le peuple par l'ordre de Dieu, et lui parla en ces termes: Que tous ceux d'entre vous qui n'osent pas me suivre par crainte ou par lâcheté, se retirent; je ne garde avec moi que les plus courageux et ceux qui voudront librement partager avec moi les dangers du combat. A cette première proposition, vingt-deux mille se retirèrent, et dix mille seulement se mirent en marche contre l'ennemi. De ces dix mille, la plupart revinrent encore sur leurs pas, et enfin, de trente-deux mille, il n'y en eut que trois cents qui suivirent Gédéon. Ces trois cents hommes combattirent avec la plus grande valeur, et remportèrent une glorieuse victoire. C'est là, mes Frères, une vive image de ce qui arrive dans le christianisme. Jésus-Christ, le

chef des chrétiens, nous dit à tous : Que celui qui veut marcher avec moi à la gloire, se renonce soi-même (Matth. 16), qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Celui qui aime son père, sa mère, ses enfants, ou quelque autre chose plus que moi, n'est pas digne de moi (ib. c. 10). Celui qui n'aime pas mieux renoncer à tout ce qu'il possède et à tout ce qu'il a de plus cher au monde, plutôt que de transgresser ma loi sainte, celui-là ne peut pas être mon disciple (Luc. 14). A ces propositions, combien y a-t-il de chrétiens forts et courageux, qui ne se retirent pas, et qui marchent généreusement au combat? Combien y en a-t-il qui se renoncent eux-mêmes, puisque la plupart s'abandonnent à leurs passions, et suivent honteusement tous leurs appétits déréglés? Combien y en a-t-il qui portent volontiers leur croix, puisque le plus grand nombre ne cherche qu'à se procurer ses aises, même par les voies les plus illicites? Combien s'en trouve-t-il qui soient disposés à faire un abandon généreux de tout ce qu'ils possèdent, plutôt que de transgresser la loi de Dieu, puisqu'un si grand nombre ne font aucune difficulté de la violer par des contrats injustes, par des fraudes, par des rapines, en opprimant le pauvre et l'orphelin, pour acquérir ce qu'ils ne possèdent pas? Parmi ceux mêmes qui font profession de suivre Jésus-Christ et d'observer ses saints préceptes, combien qui cherchent à accommoder sa divine loi à leurs propres inclinations, à servir en même temps Dieu et le monde, à allier les maximes du siècle avec celles de l'Evangile? Ils sont donc en bien petit nombre ces chrétiens qui suivent fidèlement Jésus-Christ, et qui marchent avec ardeur après lui dans cette voie qui conduit au ciel; oui, ils sont en petit nombre, et l'on ne voit que trop malheureusement se vérifier cette parole du divin Sauveur : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (Matth. 20).

13. Et d'où vient que, lorsqu'il s'agit d'acquérir la vie éternelle, les chrétiens sont si indifférents et si lâches? D'où vient que, tandis qu'ils entreprennent tout, et qu'ils souffrent tout pour se procurer les biens périssables et incertains de cette terre, ils ne peuvent pas se résoudre à supporter la moindre peine, la plus légère incommodité, à sacrifier la plus petite satisfaction, pour gagner les biens certains, immenses et éternels du paradis? Ah! disait un saint homme en versant des larmes, les chrétiens ont perdu un des articles de foi, et une des vertus théologales. L'article de foi qu'ils ont perdu est celui qui concerne la vie éternelle, et la vertu théologale qui a disparu du christianisme est l'espérance. Non, l'on ne croit plus la vie

éternelle, s'écriait-il ; si l'on y croyait, on vivrait tout autrement. On n'espère plus, ajoutait-il, non, on n'espère plus les biens éternels que Dieu a promis à ceux qui l'aiment et qui le servent; si on les attendait, on ferait bien d'autres efforts pour les acquérir. Je ne dis pas que la plupart des chrétiens aient perdu cette foi et cette espérance ; mais je dis que ces deux vertus sont si faibles dans le plus grand nombre, que la pensée des biens éternels ne fait plus sur eux la moindre impression. D'où il résulte qu'ils se mettent avec ardeur à la poursuite des choses présentes et matérielles qu'ils aperçoivent, et qu'ils vivent dans la plus grande indifférence par rapport aux choses futures et spirituelles qu'ils ne voient point, et qu'ils ne comprennent point.

14. Ne soyons pas, mes Frères, comme ces hommes charnels dont parle saint Paul (1. Cor. 2), qui sont tout attachés à ces biens terrestres et sensibles, et qui n'élèvent jamais leurs pensées vers les biens célestes et invisibles. Ranimons notre foi et notre espérance; et quand le monde, pour nous gagner, nous présentera ses honneurs, ses richesses et ses plaisirs, élevons nos pensées vers cette gloire ineffable, vers ces trésors immenses, vers ces délices éternelles qui nous sont préparés dans les cieux ; et, à la vue de ce bonheur inestimable, tout ce que le monde pourra nous présenter de grand, de beau et d'agréable, nous paraîtra, dit l'Apôtre (Phil. 3), vil comme de la boue. Quand nous rencontrerons quelque difficulté, que nous éprouverons quelque répugnance à nous priver d'une satisfaction, à supporter une disgrâce, à nous soumettre à la volonté de Dieu, portons nos regards vers cette récompense éternelle qui nous est promise, et à cette vue, tout nous deviendra facile; la loi du Seigneur sera pour nous pleine de charmes, nous la trouverons douce comme le miel le plus pur (Ps. 18); nous sentirons notre cœur se dilater, et, comme le Roi-Prophète (Ps. 118), nous marcherons à grands pas dans la voie des commandements de Dieu. Comme l'oubli du ciel est la cause de notre attachement à la terre, son souvenir fera prévaloir dans notre cœur notre amour pour les biens éternels. Tandis que les Hébreux étaient captifs à Babylone (Ps. 136), ils ne perdaient pas un instant de vue leur chère Jérusalem. Son doux souvenir allumait tous les jours dans leur cœur un nouveau désir de la revoir. Ils ne savaient que soupirer et verser des larmes, et quand on les invitait à chanter quelques-uns des cantiques de Sion, comment, disaient-ils, chanterons-nous, et donnerons-nous des signes d'allégresse dans une terre

étrangère, loin de notre patrie? Si la pensée de cette Jérusalem terrestre avait tant de force sur leur cœur, quelle impression ne doit pas produire en nous celle de notre Jérusalem céleste? Comment pourrons-nous nous livrer à la joie avec les pécheurs figurés par les habitants de Babylone, si nous réfléchissons à cette vérité : que nous sommes exilés sur la terre, et que le ciel est notre patrie? Ne la perdons jamais de vue cette bienheureuse patrie. Soupirons, travaillons, marchons avec persévérance dans la voie qui doit nous y conduire; et si le chemin nous paraît quelquefois difficile, disons avec le Roi-Prophète (Ps. 12) : Ce qui me fortifie, c'est de penser qu'après ce court pélerinage, j'entrerai dans la maison du Seigneur, pour y jouir d'un repos éternel.

QUARANTE-UNIÈME INSTRUCTION.

Sur le malheur des réprouvés dans l'enfer.

L'état des justes, en l'autre vie, sera l'état le plus heureux, le plus fortuné, puisqu'ils seront pour toujours exempts de tous les maux, et qu'ils jouiront de l'abondance de tous les biens, ainsi que je vous l'ai démontré autant qu'il m'a été possible dans l'instruction précédente. Mais quel sera l'état des pécheurs? Voilà ce qui fera aujourd'hui le sujet de nos réflexions; sujet effrayant, par lequel je terminerai l'explication du Symbole. Je vous exposerai donc les maux terribles réservés à ceux qui ont l'audace de transgresser la loi de Dieu, afin que s'il s'en trouvait quelques-uns sur qui l'espérance du bonheur éternel n'eût pas fait une impression suffisante pour le déterminer à marcher dans le chemin qui conduit au ciel, ils pussent du moins être ramenés dans cette voie par la crainte des châtiments destinés aux pécheurs.

1. Si les élus doivent être au comble du bonheur en l'autre vie, parce qu'ils seront exempts de tous les maux et en possession de tous les biens, nous devons dire, au contraire, que les réprouvés seront au comble du malheur, parce qu'ils seront privés de tous les biens, et condamnés à souffrir tous les maux. Les justes seront souverainement heureux, parce qu'étant délivrés de tout mal, rien ne pourra contrarier leur volonté, et que jouissant de tous les biens, tout sera conforme à leurs désirs. Mais les réprouvés seront souverainement malheureux, parce qu'étant privés de tous les biens, ils n'auront

jamais ce qu'ils désireront, et qu'environnés de tous les maux, ils souffriront toujours ce qu'ils voudraient ne pas souffrir. Quelle peine plus atroce, et quel tourment plus cruel, dit saint Bernard (Lib. 5. de Consid., c. 12), que d'être forcé à vouloir toujours ce qui n'arrivera jamais, et de ne pouvoir jamais obtenir ce que l'on désire, et de souffrir toujours ce qu'on voudrait ne pas souffrir?

2. L'homme désire naturellement d'être heureux, et par conséquent il est naturellement porté au bien, parce que ce n'est que dans le bien qu'il peut trouver son bonheur. Les réprouvés, en l'autre vie, auront aussi ce penchant et ce désir; mais à quoi leur servira-t-il de rechercher ce bien, et de le désirer de tout leur cœur, puisqu'ils ne pourront jamais l'obtenir? C'est en cela que consistera leur supplice, et c'est ce qu'a voulu faire entendre le Roi-Prophète, en disant (Ps. 111) que le désir des pécheurs ne sera jamais réalisé : *Desiderium peccatorum peribit*. On distingue trois sortes de biens : les biens de la nature, ceux de la grâce, et ceux de la gloire. Or, les pécheurs, en l'autre vie, ne posséderont aucun de ces biens. Ils auront quitté pour toujours les biens de la nature, ils seront privés de ceux de la grâce, et exclus pour jamais de ceux de la gloire. Oh! à quelle extrême pauvreté, à quelle infortune ils se verront réduits!

3. Quant aux biens de la nature, où seront ces trésors auxquels ils attachent exclusivement leur cœur? Où seront ces honneurs, ces postes dont ils se glorifient maintenant? Où seront cette force et cette puissance dans lesquelles ils se confient aujourd'hui? Toutes ces choses auront disparu. Plus de beauté, plus de richesses, plus d'estime, plus d'amis, plus de jeux, plus de bals, plus de théâtres, plus de conversations, plus de plaisirs, plus de passe-temps. Les biens mêmes, que la nature distribue indistinctement à tous les hommes en cette vie, ne seront plus pour eux. Ils ne pourront jamais plus ni voir la lumière du soleil, ni contempler la multitude des étoiles, ni jouir des avantages que les éléments nous procurent sur la terre. En un mot, tout ce que renferme la nature, tout ce que le monde peut offrir de beau, de bon, d'utile et d'agréable, tout leur sera enlevé pour toujours. Toutes les choses dans lesquelles ils font aujourd'hui consister leur joie et leur contentement, seront finies; et, abandonnés à leur propre indigence, ils ne conserveront de tout cela que le souvenir. Mais ce souvenir même, loin de les soulager, aggravera leur tourment, comme il arrive à ceux qu'une disgrâce précipite en

un moment du sein de l'opulence dans une extrême pauvreté, et à qui le souvenir des richesses qu'ils ont perdues ne sert qu'à rendre leur indigence mille fois plus insupportable. A quoi nous servent maintenant, diront ces infortunés dans le comble de leur affliction, à quoi nous servent maintenant ces biens qui nous ont coûté tant de travaux et de sollicitudes, ces emplois lucratifs et honorables auxquels nous étions parvenus par le moyen de tant d'injustices, ces amitiés et ces protections que nous avions acquises par tant de démarches, et que nous avions cherché à nous conserver par tant de précautions? Toutes ces choses, qui nous paraissaient si dignes de notre estime, et dans lesquelles nous faisions consister tout notre bonheur, ont passé comme une ombre; et comme un messager qui court rapidement, comme un vaisseau qui fend les ondes, sans laisser aucune marque de son passage, comme un oiseau qui vole dans les airs, et qui ne laisse après lui aucune trace, ainsi à peine avons-nous paru dans le monde, que nous avons été forcés de l'abandonner; à peine avons-nous commencé à jouir de ses biens, que nous en avons été dépouillés. Telles seront, dit l'Esprit-Saint (Sap. 5), les réflexions que feront les réprouvés dans l'enfer; car l'espérance de l'impie est comme la paille que le vent emporte, comme un léger nuage que la tempête disperse, comme une fumée qui, à la moindre agitation de l'air, se dissipe et s'évanouit.

4. Quelque pénible que puisse être pour les réprouvés cette privation des biens de la nature, elle serait encore supportable si elle n'était accompagnée de la privation des biens de la grâce. Job perdit à la fois ses biens, ses enfants, sa santé, et fut réduit à un tel état de pauvreté, que, privé même de toute habitation, il était obligé de prendre son repos sur un fumier. Mais au milieu de tant de calamités, fortifié par la grâce et par sa confiance en Dieu, il s'écriait (c. 13): Quand il m'ôterait la vie même, j'espèrerais encore en lui, parce qu'il est mon Sauveur; et cette espérance lui donnait la force de tout souffrir avec résignation. Mais quelle espérance les réprouvés pourront-ils avoir qui soit capable de les soulager et de les fortifier, étant privés de tous les biens de la grâce, qui sont le fondement de toute espérance? Ils ne pourront pas dire que Jésus-Christ sera leur Sauveur, puisqu'il n'y aura plus pour eux de moyens de salut. Son sang, ses plaies, sa croix leur seront inutiles; ils n'auront aucune part à la rédemption, quelque abondante qu'elle ait été. Il n'y aura plus pour eux ni lumières, ni invitation, ni inspiration. Exclus et sé-

parés de la société des fidèles, ils seront privés de toute espèce de communication avec eux; ce sera en vain qu'ils en attendront quelque suffrage; et la source de toutes les grâces ayant été desséchée pour eux, ils seront comme les montagnes de Gelboë, qui ne doivent jamais plus recevoir une seule goutte de pluie ni de rosée. N'ayant plus à attendre ni aide ni secours, il n'y aura plus pour eux lieu au repentir, ils seront incapables de tout bon sentiment; leur volonté s'obstinera dans le mal; leur cœur sera plein d'une haine invincible pour tout ce qui est bien, et ne trouvant rien qui puisse les consoler, toutes leurs pensées les porteront au plus affreux désespoir. Alors se vérifiera ce qu'a dit autrefois le Roi-Prophète (Ps. 118), que le cœur des superbes est devenu comme le lait qui s'épaissit, et ce qui est écrit dans l'Ecclésiaste (c. 9), qu'il n'y aura dans l'enfer ni raison, ni sagesse, ni science; parce que l'entendement étant privé de toute lumière, la volonté sera par-là même privée de toute droiture, ce qui la rendra toujours mécontente et inquiète; et les pécheurs ayant en horreur les jugements de Dieu, et devant néanmoins en supporter les suites par nécessité et par force, par leur rage et par leur désespoir, ils se rendront toujours plus pénibles et plus amères leurs pertes irréparables.

5. Mais ce qui accroîtra davantage encore cette rage et ce désespoir, ce sera la privation des biens de la gloire. Les Saints souffrent avec joie sur la terre la privation injuste de leurs biens, des avantages dont ils jouissaient, et même de leur vie, parce qu'ils savent que cette privation et ce dépouillement doivent leur procurer un poids immense de gloire dans le ciel (2. Cor. 4). Si la perte des biens de la nature pouvait être pour les pécheurs, en l'autre vie, un moyen pour recouvrer ensuite les biens de la grâce, et pour acquérir ceux de la gloire, ils auraient une raison de se consoler. Mais se voir privés pour toujours de tous ces biens terrestres qu'ils avaient tant aimés, et savoir qu'ils seront aussi privés pour toujours de ces biens dont on jouit dans le ciel, parce qu'ils le seront de tous ceux de la grâce, qui sont comme l'échelle par laquelle on parvient à ceux-là, oh! quelle tristesse, quelle affliction, quelle douleur! Et cependant, telle sera leur affreuse condition; et parce qu'ils auront abusé des biens de la nature pendant leur vie, ils en seront privés après leur mort; et, en outre, ils seront privés pour toujours des biens de la gloire. Ne vous y trompez pas, nous dit saint Paul (1. Cor. 6), ni ceux qui commettent l'iniquité, ni les fornicateurs, ni

les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu. Pour toujours ils seront exclus de cette sainte cité (Apoc. 21) dont les murs sont bâtis de pierres de jaspe, dont les fondements sont ornés de toutes sortes de pierres précieuses, dont les portes sont faites d'autant de perles, dont la place est toute d'un or très pur et transparent comme le verre; jamais ils ne participeront aux délices dont on y jouit. Pour toujours ils seront privés du bonheur d'être admis dans la société des Saints et des serviteurs de Dieu et dans la salle du festin de l'Agneau, et de pouvoir chanter le cantique du Seigneur. Jamais ils ne verront cette cité où brille un soleil éternel, où règne une paix inaltérable, où l'on goûte un repos continuel, un bonheur constant, une béatitude assurée; jamais un seul rayon de cette gloire ne pénètrera jusqu'aux enfers; jamais une seule goutte de cette rosée céleste ne descendra dans ces gouffres embrasés, pour tempérer la soif ardente des malheureux réprouvés. Aussi, lisons-nous dans le saint Evangile (Luc. 16.) que le mauvais riche ayant prié Abraham de lui envoyer Lazare, afin qu'il trempât le bout du doigt dans l'eau pour lui rafraîchir la langue, il entendit le saint Patriarche lui dire: Souvenez-vous que vous avez joui pendant votre vie, et que Lazare, au contraire, n'a eu que des maux; maintenant donc il est dans la joie, et vous êtes dans les tourments.

6. Mais comme l'objet principal de la félicité des justes dans le ciel sera la possession assurée de Dieu, source véritable de tous les biens; ainsi le plus grand malheur des réprouvés dans l'enfer sera d'avoir perdu Dieu: perte qui renferme en elle-même la privation de tout autre bien. Pour comprendre la grandeur de cette perte, il faudrait comprendre ce que c'est que Dieu. Ici-bas nous ne pouvons pas nous faire une idée juste de cet Être suprême et infini, et tout ce que la foi nous en apprend ne suffit pas pour nous le faire connaître d'une manière claire et distincte. C'est pour cela que les hommes se portent plus volontiers vers les objets sensibles qu'ils aperçoivent, que vers Dieu qui est spirituel et invisible, et que, ne faisant point attention aux connaissances que leur fournissent de lui non-seulement la religion, mais la nature même, ils aiment souvent mieux perdre ce Dieu infini, que de se priver des biens périssables de la terre. Mais après la mort, quand les impressions produites par les objets terrestres n'existeront

plus, ah! c'est alors que s'ouvriront enfin les yeux des pécheurs; c'est alors qu'ils seront persuadés que Dieu seul est le bien véritable, le bien souverain, le bien immense, le bien infini, et la source de tous les biens. Alors Dieu leur fera comprendre qu'il n'y a que sa beauté qui eût pu contenter leurs regards, et que sa bonté qui eût pu satisfaire leurs désirs. Alors ils reconnaîtront que ses amabilités seules forment la joie et la félicité des habitants du ciel, et que si les Anges et les Saints y sont bienheureux, c'est parce qu'ils y voient Dieu, parce qu'ils l'aiment et qu'ils le possèdent. Cette connaissance allumera dans leur cœur le plus ardent désir de s'unir à lui; ils réuniront toutes leurs forces pour s'élancer vers lui; et malgré tous leurs efforts, jamais ils ne pourront parvenir à le posséder. Toujours ils soupireront vers ce bien infini, et pour toujours ils en seront séparés. Dieu les repoussera et les éloignera de lui, et ils sentiront continuellement la force de ces paroles formidables de Jésus-Christ : *Eloignez-vous de moi, maudits* (Matth. 25). Si la mort d'un père est capable, en cette vie, de jeter un enfant dans l'affliction la plus profonde, quel sera le désespoir des pécheurs dans l'enfer, en pensant qu'ils ont perdu pour toujours leur Père céleste, que jamais ils ne pourront voir sa face, que jamais ils ne recevront de sa part la moindre marque d'amour! Perte d'autant plus grande, que Dieu est plus élevé au-dessus de tout ce qui n'est pas lui; perte qui renferme en elle-même la perte de toute autre chose, puisque Dieu étant le seul bien véritable, celui qui a perdu Dieu a par conséquent tout perdu.

7. Quand les réprouvés n'auraient rien autre à souffrir que la privation de Dieu, leur infortune serait à son comble. Mais, outre la privation de tous les biens de la nature, de ceux de la grâce et de ceux de la gloire, ils seront encore condamnés, pour comble de malheur, à souffrir tous les maux. La seule perte de Dieu est le souverain des maux, et un mal qui suffirait lui seul pour constituer l'enfer; car comme la possession de Dieu est ce qui constitue proprement la félicité des élus, de même la privation de Dieu est ce qui constitue proprement le malheur des réprouvés, et c'est pour cela que les théologiens l'appellent communément la peine du *dam*. Mais outre ce mal, un grand nombre d'autres maux viendront fondre sur la tête des pécheurs, et c'est l'ensemble de ces maux qui forme cette peine qu'on appelle la peine du *sens*, peine dont il me reste à vous parler présentement. La sainte Ecriture, pour nous donner une idée de ces maux qui envi-

ronneront de toute part les pécheurs, appelle l'enfer un lieu de tourments (Luc. 16), une terre de misère, où l'on ne trouve aucun ordre, où règne une confusion éternelle (Job. 10), un lieu où sont préparés des marteaux pour battre les corps des impies (Prov. 19) ; expressions qui toutes nous donnent à entendre que l'enfer est proprement le séjour des maux et de tous les genres de supplices. Là les réprouvés auront à souffrir l'obscurité de cette horrible prison où ne pénètrera jamais un seul rayon de lumière, où règneront éternellement des ténèbres bien plus épaisses que celles que Dieu répandit autrefois sur l'Egypte (Ex. 10). Là ces infortunés auront à endurer la faim, la soif et toutes les douleurs les plus violentes et les plus aiguës. Là ils n'entendront que blasphèmes, ils ne verront que rage, que désespoir, que grincement de dents. Là il n'existera que discorde, que haines, qu'inimitiés ; et tandis que, sur la terre, on sent ses peines s'adoucir, lorsqu'on trouve quelques personnes qui endurent les mêmes disgrâces que l'on a à supporter soi-même ; dans l'enfer, au contraire, les supplices des réprouvés deviendront plus cruels, par la vue des compagnons de leur infortune. Là, en un mot, Dieu réunira tous les maux sur la tête de ces rebelles, et déchargera sur eux toutes ses flèches (Deut. 32).

8. Mais parmi tous les supplices préparés aux pécheurs dans l'enfer, le feu est celui dont parlent plus souvent les saintes Ecritures. Au jour de votre colère, ô mon Dieu, s'écrie le Roi-Prophète (Ps. 20., 10), vous les précipiterez dans une fournaise ardente, Dieu les tourmentera dans sa fureur, et ils seront dévorés par le feu. L'assemblée des pécheurs, est-il dit dans l'Ecclésiastique, est comme un monceau d'étoupes au milieu des flammes. Elle est déjà toute préparée cette vallée de feu, dit le prophète Isaïe (c. 30), et le souffle du Seigneur, semblable à un torrent de soufre, la tient sans cesse embrasée. Dans le nouveau Testament, l'enfer est aussi appelé une vallée de feu (Matth. 18), un étang de feu (Ap. 20) ; et la sentence que Jésus-Christ fulminera au jour du jugement contre les pécheurs (Matth. 25), et l'état du mauvais riche dont nous parle saint Luc (16), et le châtiment de l'orgueilleuse et infâme Babylone, décrit par saint Jean dans son Apocalypse (18), ne nous laissent aucun lieu de douter que le feu ne soit un des principaux châtiments destinés aux pécheurs par la justice divine. Nous voyons même que le mauvais riche ne se plaint à Abraham que de l'ardeur du feu qui le tourmente ; et, dans la sentence de condamnation qui sera prononcée par le

souverain Juge, il n'est fait mention que de la peine du feu. Si un des supplices les plus atroces auxquels la justice humaine puisse condamner un criminel est celui du feu, que sera-ce de l'enfer, où les réprouvés seront tourmentés par un feu mille fois plus actif que le nôtre? Si le feu de la terre, selon les saints Pères, n'est que l'ombre et l'image de celui de l'enfer, que sera-ce donc de ce feu allumé par un Dieu tout-puissant justement irrité contre ses ennemis qui auront si longtemps abusé de sa patience et de sa bonté? Si le feu de la terre, que Dieu a créé dans sa bonté pour l'utilité des hommes, est déjà si ardent et si terrible, que sera-ce du feu de l'enfer, entretenu par la justice divine pour punir les pécheurs obstinés? Aussi le prophète Isaïe (33) l'appelle-t-il un feu dévorant; Ezéchiel lui donne le nom de feu de la colère et de la fureur de Dieu; et saint Paul dit (2. Thess. 1) que Dieu a créé le feu de l'enfer pour tirer vengeance de ceux qui ne veulent pas le connaître, et qui refusent d'obéir à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et, dans un autre endroit (1. Cor. 3), il ajoute que ce feu discernera les œuvres de chacun, en tourmentant les damnés à proportion du nombre et de la grièveté de leurs crimes. Jugez, mes Frères, quelles seront les angoisses de ces infortunés plongés dans un feu de cette nature. Isaïe, en réfléchissant à ce supplice, s'écriait (33). Qui d'entre vous pourra habiter dans ce feu dévorant? Qui d'entre vous pourra subsister au milieu de ces ardeurs éternelles?

9. Et cependant, ce ne sont pas encore là tous les maux des réprouvés. La sainte Ecriture nous apprend qu'ils seront tourmentés par un ver qui leur rongera continuellement le cœur, et leur fera souffrir un des supplices les plus insupportables. Un feu terrible et un ver rongeur, est-il dit dans l'Ecclésiastique (c. 7), vengeront Dieu contre l'impie. Leur ver rongeur ne mourra jamais, dit Isaïe (66), et le feu qui les dévorera ne s'éteindra point de toute l'éternité. Et c'est encore ce que Jésus-Christ nous a enseigné de sa propre bouche (Marc. 9). Ce ver rongeur sera leur propre conscience qui, leur rappelant sans cesse le souvenir de leurs péchés, leur mettra continuellement devant les yeux que c'est pour une chose de rien qu'ils se sont précipités dans l'enfer. Je te placerai vis-à-vis de toi-même, dit Dieu au pécheur par la bouche du Roi-Prophète (Ps. 49), et tu seras forcé de te voir tel que tu es. Ta propre malice, dit-il par la bouche de Jérémie (cap. 2), t'accablera de reproches, et ta volonté perverse fera elle-même ton tourment. Leur conscience reprochera sans cesse à ces infortunés

et ces vengeances qu'ils ont voulu exercer, et ces injustices dont ils se sont rendus coupables, et ces liaisons criminelles qu'ils ont entretenues, et ces passions qu'ils ont voulu satisfaire ; et leur faisant clairement connaître la vanité et le néant de ces créatures, pour l'amour desquelles ils ont perdu la grâce et l'amour du Créateur, fallait-il donc, leur dira-t-elle, pour si peu de choses, renoncer aux biens immenses du paradis ? Fallait-il, pour quelques regards lascifs, vous priver pour toujours de la vision de Dieu ; pour un bien périssable, perdre les trésors du ciel ; pour un plaisir d'un moment, vous précipiter dans ces brasiers éternels ? Ils s'efforceront d'éloigner cette pensée déchirante ; mais, malgré eux, il faudra qu'ils se rappellent que c'est pour une fumée, pour un néant qu'ils ont sacrifié les biens célestes, et que c'est par leur faute qu'ils sont condamnés à l'enfer pour toujours. Alors ils maudiront, mais inutilement, ces compagnons qui leur ont appris le mal, ces livres où ils ont puisé des maximes pernicieuses qui les ont pervertis, ces occasions qui furent la cause de leur ruine ; mais surtout ils se maudiront eux-mêmes, en pensant que, pour avoir voulu satisfaire une passion, ils se sont attirés des maux irréparables ; et connaissant alors, et voyant, pour ainsi dire, de leurs propres yeux, la futilité des choses pour lesquelles ils ont eu la folie de consentir à se perdre, ils ne pourront se donner un moment de paix et de tranquillité, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme dit le Psalmiste (Ps. 111), ils grinceront des dents, et se livreront à un éternel désespoir.

10. En cette vie, on cherche autant que possible à fermer l'oreille à la voix de la conscience; et si, après une faute commise, elle se fait sentir par les remords, on tâche de les étouffer. On apporte pour excuse la difficulté d'observer la loi, la violence des passions, la faiblesse humaine, et avec ces faux prétextes on continue à vivre dans l'état du péché. Mais dans l'enfer, toutes ces excuses seront inutiles. La conscience montrera aux pécheurs que s'ils ont péché, c'est par malice ; que s'ils sont damnés, c'est par un effet de leur paresse, et pour n'avoir pas voulu se servir de la facilité et de tous les moyens qu'ils avaient de se sauver. Oh ! s'écrieront-ils alors, si nous avions suivi ces impulsions de la grâce qui nous invitait si souvent à la pénitence ; si nous avions profité de ces instructions qui nous apprenaient à fuir le vice et à pratiquer la vertu ; si nous avions écouté et mis en pratique les avis de ces confesseurs qui nous montraient le chemin du ciel ; au lieu

de brûler maintenant dans ce feu, nous serions au milieu des délices du paradis. Que nous en coûtait-il de pardonner cette injure, de pratiquer l'humilité, de faire part de nos biens aux pauvres, de les employer en bonnes œuvres, au lieu de les laisser à des héritiers qui déjà nous ont oubliés, et qui les font encore servir à leur propre perte? Tel sera le langage de ces infortunés. Sachant qu'ils n'auront jamais plus le moyen de faire pénitence, il faudra qu'ils éprouvent durant toute l'éternité l'amertume de ces reproches de leur conscience, et qu'ils souffrent à chaque instant ces cuisants et inutiles remords. Que manquera-t-il à leur malheur, étant privés de Dieu qui les repousse, tourmentés par le feu qui les dévore, et par le ver de leur conscience qui les ronge?

11. Ah! il est encore un autre mal, dans l'enfer, qui aggrave tous les autres maux: c'est de savoir que ces maux ne doivent jamais finir. Voilà ce qui met le comble au malheur des réprouvés. Tous les maux deviennent moindres, quand on a la certitude qu'ils finiront bientôt; comme, au contraire, le mal le plus léger devient insupportable, quand on n'a aucun espoir de le voir finir. Or, il est de foi que les peines des réprouvés ne finiront jamais. Que les libertins s'efforcent tant qu'ils voudront de combattre cette vérité qui les contrarie extraordinairement; ce même Dieu qui a dit (Eph. 5) que les impies n'auront point de part au royaume de Jésus-Christ, mais qu'un étang de feu et de soufre sera leur partage (Ap. 21), nous a révélé pareillement que leur supplice sera éternel. Le Seigneur tout-puissant, est-il dit dans le livre de Judith (16), tirera une vengeance éclatante de ses ennemis, il les environnera de feu, il fera que des vers s'engendreront dans leur chair, afin qu'ils brûlent et qu'ils soient rongés éternellement. Les uns, dit le prophète Daniel (12), ressusciteront pour la vie éternelle, et les autres pour être couverts d'opprobre et de confusion pendant l'éternité. Allez, est-il dit dans saint Matthieu (25), allez, maudits, au feu éternel. Et, dans un autre endroit du même Evangile, Jésus-Christ ajoute : Ceux-ci (les réprouvés) iront au supplice éternel. Ceux qui ne veulent pas connaître Dieu, dit saint Paul (2. Thess. 1), et qui refusent d'obéir à l'Evangile de Jésus-Christ, subiront des peines éternelles, et seront chassés pour toujours de sa présence adorable. Et pour que personne ne se laisse aller à croire que, par *éternité*, on doit seulement entendre ici un espace d'une certaine durée, les divines Ecritures nous déclarent ouvertement dans d'autres endroits que ces peines n'auront jamais de fin. Elles nous disent, dans

saint Matthieu (3), que Dieu brûlera la paille, c'est-à-dire les réprouvés avec un feu qui ne s'éteindra jamais. Elles nous disent, dans saint Marc (9) que le ver qui rongera le damné ne mourra point, et que le feu qui doit le dévorer ne s'éteindra jamais. Elles nous disent, dans l'Apocalypse (14), que tous ceux qui auront adoré la bête et son image boiront du vin de la colère de Dieu, qu'ils seront brûlés par le feu et par le soufre, et que la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles. Ah! s'il était possible de nous faire une juste idée de l'éternité, quel sentiment de terreur et d'épouvante se réveillerait en nous, en pensant que les supplices de l'enfer seront éternels! Que sera-ce donc des damnés qui seront obligés de souffrir ces peines, et de penser à chaque instant qu'elles n'auront jamais de fin? Alors ils comprendront ce que veut dire *éternité*, et ils sentiront tout le poids de ces deux mots : *toujours* et *jamais*; et pensant que jamais ils ne pourront jouir d'aucun bien, que jamais ils ne pourront voir Dieu, que jamais il n'y aura pour eux de paradis, que toujours ils seront renfermés dans cette prison ténébreuse, que toujours ils devront brûler au milieu de ces flammes, et sentir les remords et les reproches de leur conscience, sans espoir de voir jamais finir leur supplice ni leur vie, ayant sans cesse toutes ces vérités présentes à leur esprit, oh! quel sera leur désespoir et leur tourment! Saint Jean nous dit, dans son Apocalypse (c. 9.), que dans leur fureur et leur frénésie, ils chercheront la mort sans pouvoir jamais la trouver, qu'ils désireront mourir, mais que la mort fuira loin d'eux. Ce feu qui les tourmentera sans cesse de la manière la plus horrible, ce feu même leur conservera la vie; ils brûleront toujours, sans jamais être consumés; ils éprouveront à chaque instant les angoisses de la mort, sans pouvoir jamais mourir; et c'est pour cette raison que l'état des réprouvés est appelé une mort éternelle. Oh! que saint Paul avait bien raison de dire qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (Heb. 10)!

12. Dans l'instruction précédente, vous avez entendu, mes Frères, ce que c'est que le paradis, et aujourd'hui vous venez d'apprendre ce que c'est que l'enfer. Dans le paradis, on ne souffre, on ne craint aucun mal, et on y jouit de tous les biens, sans crainte et sans danger de les perdre jamais. Dans l'enfer au contraire, on est privé de tout bien, et on souffre tous les maux, sans espérance de les voir jamais finir. Nous devons nécessairement arriver à l'une ou à l'autre de ces deux

éternités, il n'y a pas de milieu. Après la mort, ou nous serons destinés à la vie éternelle, et à être heureux pour toujours dans la société des Saints, ou bien nous serons condamnés à la mort éternelle, et à être à jamais malheureux en la compagnie des démons. Y en a-t-il un seul parmi vous qui ne désire pas d'être rendu participant de la félicité des bienheureux en l'autre vie, et d'être préservé des peines de l'enfer? Je ne crois pas que l'on puisse trouver un chrétien assez téméraire et assez insensé pour rester indifférent lorsqu'il s'agit de choisir entre un bonheur éternel et un malheur sans fin. Cependant, quelque persuadé que je sois que tous les chrétiens désirent se sauver, et qu'il n'en est aucun qui ait la volonté positive de se damner, je crains que le nombre de ceux qui se sauvent ne soit bien petit, en comparaison du nombre infiniment plus grand de ceux qui se damnent, et ma crainte n'est que trop raisonnable et trop bien fondée. Car deux voies seulement sont ouvertes pour entrer dans la vie éternelle : celle de l'innocence, dont parle le Roi-Prophète en disant (Ps. 14) que celui-là habitera dans le tabernacle du Seigneur, et reposera sur sa montagne sainte, qui se conservera pur et sans tache, et qui aura toujours pratiqué la justice ; et celle de la pénitence, que saint Jean-Baptiste prêchait aux Pharisiens et aux Saducéens (Matth. 5), en leur disant que s'ils voulaient échapper à la colère du souverain Juge, il fallait qu'ils fissent de dignes fruits de pénitence. C'est encore de cette voie que parlait Jésus-Christ, en disant aux Juifs (Luc. 13) que s'ils ne faisaient pénitence, ils périraient tous misérablement. Hors de ces deux voies il n'en reste aucune autre pour arriver au ciel. Or, combien trouve-t-on de chrétiens qui sans jamais s'écarter ni à droite ni à gauche, marchent constamment dans la voie de l'innocence? Combien y en a-t-il qui conservent pure et dans tout son éclat la robe blanche dont ils ont été revêtus dans le baptême, et qui puissent dire avec vérité qu'ils n'ont jamais perdu par un seul péché mortel le trésor inestimable de l'innocence? Vous n'aurez pas de peine à avouer qu'ils sont en bien petit nombre. Mais seront-ils bien nombreux ceux qui suivent le chemin de la pénitence, qui crucifient leur chair avec ses vices et ses convoitises, qui mortifient par l'esprit les œuvres de la chair, qui fassent servir à la justice ces membres qu'ils ont fait servir autrefois à l'impudicité et à l'injustice? Ah! la manière de vivre devenue presque universelle parmi les chrétiens nous oblige à confesser que le nombre des vrais pénitents est bien petit. On vit selon son caprice ; on

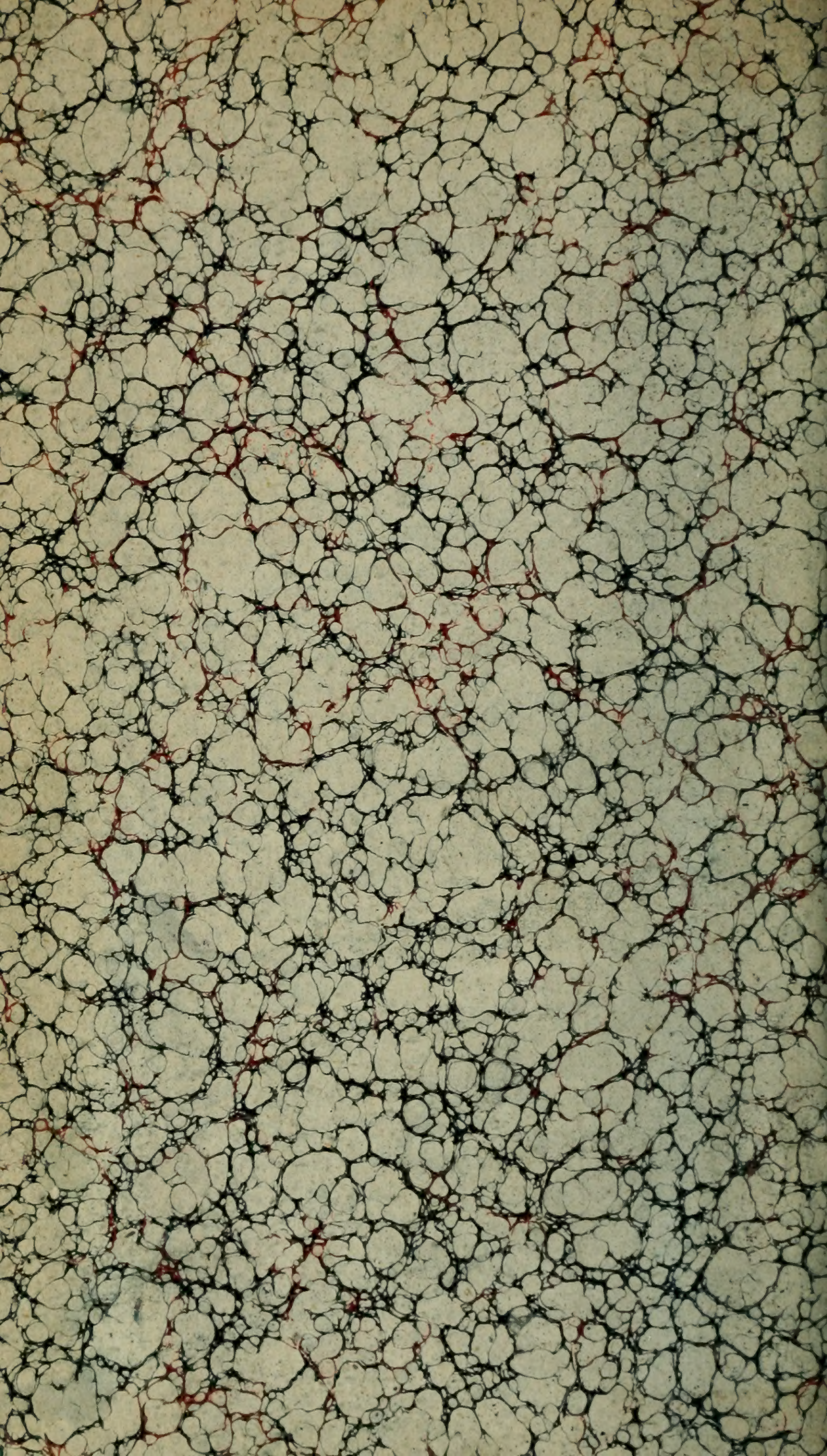
obéit aveuglément à ses passions ; on observe scrupuleusement les usages d'un monde pervers, on cherche à se procurer ses aises et ses commodités, on ne veut jamais se faire la moindre violence à soi-même, ni se priver de la plus légère satisfaction. Comment peut-on allier avec une telle conduite l'esprit de pénitence ? Or, comme il n'est que trop vrai, selon la remarque de saint Augustin, que l'on meurt pour l'ordinaire comme on a vécu, n'ai-je pas bien raison de craindre que même parmi les catholiques adultes il n'y en ait que très peu qui se sauvent, et que le nombre de ceux qui se damnent ne soit très grand, puisque ceux qui persévèrent dans l'innocence sont si rares, et que, d'un autre côté, il y en a si peu qui, après avoir péché, mènent une vie pénitente ? Et ma crainte devient encore plus grande, quand je réfléchis que Jésus-Christ a dit lui-même que la porte de la perdition est large, que le chemin qui y mène est très spacieux, et que le nombre de ceux qui y passent est très grand ; tandis que la porte de la vie est petite, que le chemin qui y mène est très étroit, et qu'il y a bien peu de personnes qui le trouvent (Matth. 7. et Luc. 13).

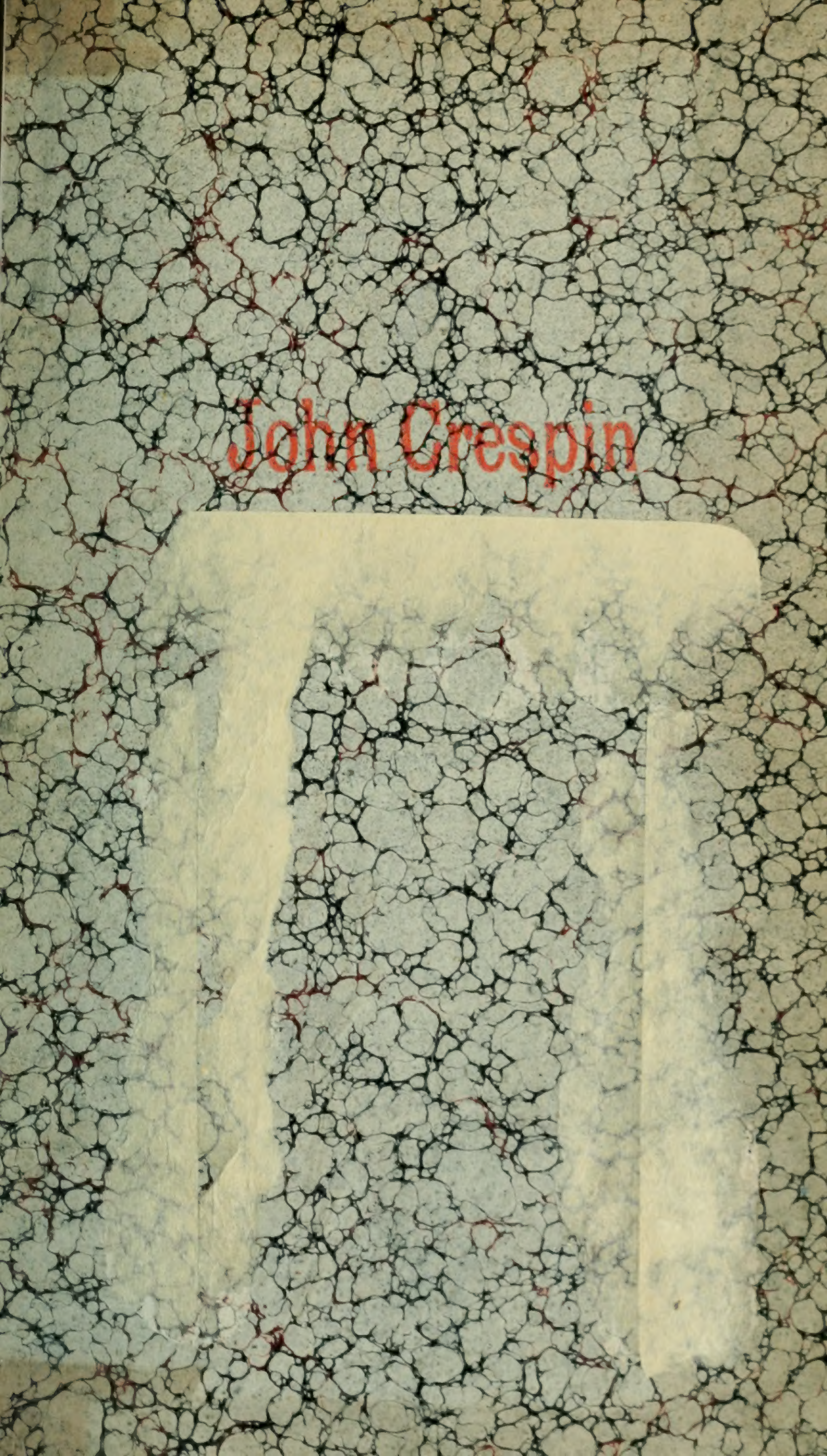
13. Que devons-nous donc faire, mes Frères, pour nous préserver de la mort éternelle, et pour nous assurer la possession de la vie éternelle ? Quel parti devons-nous prendre pour éviter ces supplices horribles et éternels que la justice divine réserve aux pécheurs dans l'enfer ? Nous devons faire ce que les Anges dirent à Loth qu'il devait faire lui-même pour échapper au fléau par lequel Dieu avait résolu de punir les iniquités de l'infame Sodôme (Gen. c. 19). Sachez, lui dirent-ils, que Dieu se dispose à se venger contre cette cité criminelle, et qu'il va faire tomber sur elle le feu du ciel pour la réduire en cendres. Si vous voulez ne pas périr avec ses malheureux habitants, hâtez-vous de fuir, retirez-vous sur la montagne voisine, où vous serez en sûreté. Nous sommes assurés, mes Frères, qu'un feu terrible est allumé dans l'enfer pour punir les pécheurs, que cet enfer tient sa bouche ouverte, comme dit le prophète Isaïe (c. 5), et qu'à chaque instant il engloutit de malheureuses victimes. Que celui qui veut se sauver se sépare des pécheurs au moins par sa conduite, qu'il se retire sur la montagne de la pénitence pour se mettre à couvert de la colère divine. Laissons les mondains rechercher les biens de la terre ; laissons-les prendre leurs plaisirs ; laissons-les courir après les honneurs du siècle. Les habitants de Sodôme mangeaient et buvaient aussi, dit Jésus-Christ dans saint Luc (17) ; ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient, ils bâtissaient. Mais le

jour où Loth sortit de cette ville, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre qui les fit tous périr. C'est ce qui arrive aux pécheurs. Ils passent leurs jours dans les plaisirs, dit Job (21. 13), et au moment où ils s'y attendent le moins, ils tombent dans l'enfer. Ne nous laissons pas séduire par l'appât de leurs biens et de leurs vains divertissements. Qu'ils goûtent seuls les plaisirs qu'ils cherchent dans les conversations mondaines, dans les jeux, dans les théâtres; qu'ils travaillent à s'enrichir, à se procurer toutes sortes de satisfactions, à acquérir les biens trompeurs que le monde a coutume de donner à ses partisans. Le démon aveugle leur esprit par de vaines apparences, pour empêcher qu'ils ne voient le précipice vers lequel ils s'avancent, et qu'ils ne réfléchissent aux châtiments éternels qui leur sont réservés. Pour nous, mes Frères, gardons-nous bien de nous conformer à ce siècle, et travaillons dès ce jour à réformer notre conduite. Si, jusqu'à ce moment, nous nous sommes laissé séduire par les maximes et les préjugés du monde, ayons soin désormais de suivre les maximes et les vérités de l'Evangile; si nous avons aimé notre corps d'une manière désordonnée, commençons à concevoir contre lui une sainte haine; si nous avons eu en horreur les souffrances, embrassons volontiers les tribulations et les croix; si nous avons été pleins de négligence pour faire le bien, et ardents pour le mal, mettons-nous dès à présent à pratiquer toutes les vertus chrétiennes, et travaillons à nous former un riche trésor de bonnes œuvres pour le ciel. Les plaisirs que nous pouvons goûter ici-bas, comme les maux que nous pouvons y souffrir, sont de courte durée; tandis que les plaisirs que nous pouvons perdre et les maux que nous pouvons encourir pour l'autre vie ne finiront jamais. Ne serait-ce pas une folie de renoncer aux biens éternels, pour ne vouloir pas nous détacher de ceux de la vie présente, et d'aimer mieux souffrir pendant toute l'éternité, que de supporter avec patience les maux légers de cette vie qui doit bientôt finir? Heureux, mes Frères, si ces vérités contenues dans le Symbole, et que j'ai tâché d'expliquer avec le plus de clarté qu'il m'a été possible, peuvent exciter dans nos cœurs un ardent désir de la vie éternelle, et nous porter à faire tous nos efforts pour la mériter! Par-là nous atteindrons le but de notre foi, qui est le salut de nos âmes; en suivant ses lumières durant le cours de cette vie mortelle, nous éviterons les maux affreux réservés aux pécheurs dans l'enfer, et nous parviendrons à la possession des biens éternels qui sont préparés aux justes dans le ciel. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.




John Crespin

